Pensées

Blaise Pascal

Fonte: Wikisource em francês — https://fr.wikisource.org/wiki/Pens%C3%A9es_%28Pascal%2C_%C3%A9d._Brunschvicg%29 (edição Léon Brunschvicg; 47 páginas do Wikisource)
Texto obtido pela API oficial do MediaWiki; PDF gerado localmente sem alterações no texto (navegação e imagens omitidas).
Licença da transcrição: Creative Commons Attribuzione-Condividi allo stesso modo 4.0 (CC BY-SA 4.0). Texto em domínio público.

INTRODUCTION AUX *PENSÉES* DE PASCAL

La biographie de Pascal, et la bibliographie qui le concerne, ressortissent à l'ensemble de l'édition de ses œuvres. L'introduction aux fragments posthumes qui ont le titre, maintenant consacré, de *Pensées* a seulement ce triple objet : 1° résumer l'histoire complexe de la publication du livre ; 2° étudier le manuscrit original qui est la base de la présente édition, et par là chercher à justifier la méthode que nous y avons suivie ; 3° retracer les conditions intellectuelles dans lesquelles les *Pensées* ont été écrites, et la conception générale qu'elles expriment.

I

PREMIÈRE PARTIE

La préface qu'Étienne Périer écrivit pour l'édition de Port-Royal nous apprend l'état des manuscrits de Pascal au moment de sa mort : « On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre, sans aucune suite, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'étaient que les premières expressions de ses pensées qu'il écrivait sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer. » On commença donc par en faire une copie. Cette copie est-elle celle que nous possédons à la *Bibliothèque Nationale*, manuscrit 9 203 *f. fr.*, ? et dans ce cas est-il vrai que cette copie reproduise l'ordre des cahiers autographes, « tels qu'ils étaient, et dans la même confusion qu'on les avait trouvés » ? S'il en était ainsi, cette copie constituerait en fait la première et la plus fidèle édition des *Pensées*, d'une autorité supérieure, *pour l'ordre des pensées*, au manuscrit autographe ; car l'autographe, aujourd'hui, est une collection de feuilles séparées ou de petits morceaux de papier, collés comme sur un album à une date qui n'est pas antérieure à 1711, c'est-à-dire presque cinquante ans après la mort de Pascal. C'est donc par l'examen de cette copie que doit être abordée l'étude de la publication des *Pensées*.

La copie manuscrite vient du bénédictin Jean Guerrier[1] ; il la tenait de Marguerite Périer qui la lui avait donnée avec la bibliothèque de Pascal. Elle reproduit un état où auraient été à un moment donné les *Pensées* de Pascal ; mais il paraît bien que ce ne peut être l'état initial des fragments posthumes. En effet le recueil manuscrit, d'écriture et d'aspect homogènes, est pourtant un double recueil. Jusqu'à la page 188, les fragments sont classés sous un certain nombre de titres empruntés à Pascal, comme s'ils étaient disposés pour l'impression. Une table des matières rappelle les titres et en établit le lien ; elle nous fournit ainsi le plan d'une édition des *Pensées*, et nous le reproduisons ici : *Ordre, Vanité, Misère, Ennui,* [Opinions du peuple saines[2]] *Raison des effets, Grandeur, Contrariété, Divertissement, Philosophes, Le Souverain bien, A. P. R. Commencement, Soumission et usage de la raison, Excellence, Transition,* (c'est-à-dire, comme il est expliqué dans le Recueil, *Transition de l'homme à Dieu*), *La nature est corrompue, Fausseté des autres religions, Religion aimable, Fondement, Loi figurative, Rabbinage, Perpétuité, Preuves de Moïse, Preuves de Jésus-Christ, Prophéties, Figures, Morale chrétienne, Conclusion*. — Après cette conclusion, à partir de la page 188, c'est comme un second recueil qui commence, plus important que le premier par le nombre des fragments, mais où l'on

chercherait en vain une volonté ou même une apparence d'ordre. — Une *seconde copie*, qui est également à la Bibliothèque Nationale, et qui porte la signature du Père Pierre Guerrier, neveu de Jean Guerrier, reproduit, avec quelques interversions de feuilles, les deux parties de la *première copie*[3].

Cette double disposition semble bien indiquer une tentative qui aurait été faite entre 1662 et 1669 pour publier les *Pensées*. On aurait disposé un certain nombre de fragments dans un ordre simple et rationnel ; on aurait laissé en dehors du classement ceux que l'on se proposait d'éliminer. Nous pouvons même conjecturer que ce recueil manuscrit a été soumis à l'examen du *Comité* qui travaillait à l'édition de Port-Royal : il porte à plusieurs reprises des additions et des corrections qui ne sont pas de la main du copiste ; (Faugère y a relevé l'écriture de Nicole). Or elles se retrouvent dans le livre imprimé, et il est assez peu vraisemblable que l'on ait songé après coup à modifier le texte d'une copie, que l'on savait fidèle, pour la mettre en harmonie avec l'édition de Port-Royal.

Tout ce que nous pouvons dire de cette copie, c'est qu'elle nous introduit d'emblée dans l'intimité du travail entrepris par les premiers éditeurs ; mais il semble bien qu'elle nous reporte à une phase intermédiaire de ce travail. Dans la première phase on se proposait de déchiffrer les papiers de Pascal et comme s'exprime Étienne Périer « de les faire imprimer tout de suite dans le même état où on les avait trouvés ». Or les résultats fournis par cette *copie* initiale furent décourageants, à ce point que « fort longtemps » on avait renoncé à la publication. Puis, quand on s'y décida, ce fut pour retomber dans de nouvelles hésitations. La famille de Pascal n'abandonnait point le premier projet. M. de Roannez, soutenu sans doute par ceux qui avaient assisté à la conférence de Port-Royal où Pascal avait longuement et méthodiquement développé son « projet d'Apologie », rêvait « d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites ; et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de l'auteur, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il voulait faire. Cette voie, *continue Étienne Périer*, eût été assurément la meilleure, mais il était difficile de la bien exécuter. L'on s'y est néanmoins arrêté assez longtemps, et l'on avait en effet commencé d'y travailler ».

Les difficultés matérielles que devait soulever la publication des fragments de Pascal étaient peu de chose d'ailleurs en comparaison des difficultés internes. Pascal était mort au plus fort de la lutte de Port-Royal contre ses ennemis, au plus fort aussi de la lutte de Port-Royal contre lui-même. On ne saurait apprécier avec équité, on ne saurait expliquer la première édition des *Pensées*, si l'on ne commence par avoir égard à l'histoire de Port Royal. Depuis l'Assemblée générale du clergé qui aux derniers jours de 1660 reprend le Formulaire pour le mettre en vigueur jusqu'à l'avènement de Clément IX qui en juillet 1667 change soudain la face des choses, il n'y a point de relâche aux persécutions. Les religieuses sont dispersées, soumises à un régime de surveillance et à des tentatives de pression qui sont pour leur conscience une menace perpétuelle ; les solitaires, inquiets, sont en fuite. La publication eût-elle été matériellement possible qu'elle eût été

inopportune : en réveillant les polémiques des *Provinciales* elle eût porté atteinte à l'autorité religieuse, à l'efficacité morale de l'*Apologie*.

En 1668, la *paix de l'Église* est signée : Arnauld est reçu par le Roi, Port-Royal des Champs est reconstitué. La situation est favorable, elle est encore délicate. Les jansénistes se sont engagés à ne rien faire qui pût troubler la paix nouvelle ; or l'esprit qui animait Pascal au moment de sa mort est un esprit de lutte, de résistance absolue ; les fragments posthumes révèlent l'exaltation croissante de Pascal contre les faux chrétiens qui ont corrompu l'Église ; si Pascal avait pu achever l'*Apologie de la Religion chrétienne*, elle eût été plus « forte » contre les jésuites que les *Provinciales* l'avaient été[4].

Ces dispositions ne sont plus celles où se trouve Arnauld en 1668 ; elles n'ont jamais été exactement les siennes. La dernière année de la vie de Pascal a été attristée par la profonde douleur d'un dissentiment avec ses amis de Port-Royal ; l'occasion peut en paraître légère, il s'agissait de rédiger le texte d'un Formulaire à signer ; mais ce fut en réalité un déchirement intime : la conscience religieuse était touchée en son point le plus délicat ; ce fut la guerre civile de Port-Royal, pour parler avec Racine. Bien plus, et malgré les prévenances touchantes de Nicole et d'Arnauld au cours de la dernière maladie de Pascal, le débat se prolongeait dans une sorte de querelle posthume qui devait être des plus pénibles à la famille et aux amis de Pascal. Pascal avait fait confession à M. Beurrier, curé de Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse, des difficultés qui avaient surgi entre lui et Arnauld ; d'où M. Beurrier avait conclu que Pascal s'était rétracté en mourant et qu'il avait abandonné le jansénisme. Le Père Annat utilisa le prétendu fait dans sa polémique contre Port-Royal, l'archevêque de Paris s'en fit donner une attestation ; sur la protestation de Mme Périer[5], M. Beurrier dut reconnaître son erreur ; ce qui n'empêcha point l'archevêque de Paris de profiter de la publication des *Pensées* pour ressusciter la légende et essayer d'imposer l'adjonction aux *Pensées* de la prétendue rétractation de Pascal ; il en parle au libraire Desprez le 24 décembre 1669, avant l'apparition de l'ouvrage[6] ; le 2 mars 1670, il revient à la charge auprès de M. Périer en vue d'une seconde édition, et il fallut user d'artifice pour qu'il ne fût pas fait injustice « à la vérité et à la mémoire de M. Pascal[7] ». La crainte de réveiller cette affaire fit renoncer, même en 1678, à la publication de la *vie* de Blaise Pascal, écrite par Mme Périer ; en 1682 enfin un libraire veut imprimer cette Vie, à l'insu de la famille, il se propose d'y joindre l'attestation de la rétractation de Pascal ; ; Mme Périer intervient encore, et fait intervenir Domat, en termes très vifs et très menaçants[8].

De telles circonstances expliquent la prudence qui était imposée aux amis de Pascal, et aussi la diversité de leurs tendances et de leurs dispositions. Le privilège pour la publication des *Pensées* est du 27 décembre 1666, il est enregistré le 7 janvier suivant. Mais ce ne fut guère que deux ans après, en octobre 1668, au lendemain de la paix de l'Église, que se tinrent les réunions pour arrêter le plan de la publication. Il est à présumer que l'intervalle avait été mis à profit par le duc de Roannez pour l'entreprise qu'il avait

faite de reconstituer l'*Apologie* de Pascal. Les Périer étaient à Clermont ; on soumit le travail de M. de Roannez à un *Comité* qui comprenait, outre Arnauld et Nicole, M. Filleau de la Chaise, M. du Bois et M. de Tréville.

À quel titre ces trois noms se trouvent-ils réunis ? Un passage d'une lettre que Nicole écrit plus de dix ans après à Mme de Saint-Loup se trouve être significatif à cet égard : « Il est bon, Madame, d'accoutumer le corps aux viandes communes, et qu'on trouve partout, pour n'être pas misérable quand on n'a pas ce qu'on se serait rendu nécessaire : il est bon d'accoutumer son esprit aux esprits communs et de pouvoir se passer de M. de Tréville, de M. du Bois et de M. de la Chaise, et enfin de se défaire de l'idée de la nécessité de toutes ces choses[9]. » On le voit, Arnauld et Nicole ont fait appel pour publier l'ouvrage d'un « bel esprit » tel que Pascal à ceux qui parmi les amis de Port-Royal avaient la réputation de beaux esprits. De Tréville n'avait pas encore trente ans, c'était un des plus brillants gentilshommes de la cour ; assidu dans la société de Mme de Longueville, il est à la veille de la conversion totale qu'amena la mort subite d'Henriette d'Angleterre et dont l'éclat devait retentir jusque dans un sermon de Bourdaloue (13 décembre 1671). Il est du parti de Port-Royal « dont le genre de piété, écrit Saint-Simon à son propos, était celui des gens instruits, d'esprit et de bon goût » ; il y occupe cette position originale et unique que dit Saint-Beuve : « il était grand homme pour tous ses amis, il était pour eux le fameux M. de Tréville[10]. » N'est-ce pas de Nicole même que l'abbé de Saint-Pierre nous rapporte ce trait : « Je fus surpris un jour de lui voir préférer l'esprit de M. de Tréville à celui de M. Pascal[11] » ? — Gobaud du Bois sera de l'Académie française. — Filleau de la Chaise assistait, avec le duc de Roannez dont il était l'ami, à la conférence où Pascal exposa le plan de son *Apologie*, il s'est chargé de compléter le travail de M. de Roannez par un *discours sur les Pensées de Pascal* qui devait accompagner la première édition.

Ainsi composé, le comité devait accueillir avec faveur le projet qui lui était soumis, de donner aux *Pensées* de Pascal la forme d'un ouvrage achevé. Arnauld et Nicole ne faisaient pas d'objection ; mais ils tenaient à l'assentiment de M. et Mme Périer. Nous lisons la réponse de Gilberte Périer à travers les lettres du comte de Brienne, qui nous ont été conservées (c'était un intermédiaire assez fâcheux, que des écarts de conduite et de langage devaient vite empêcher de prendre au sérieux, mais il apportait alors à Port-Royal l'appui et l'autorité du nom qu'il portait, des grandes charges qu'il avait occupées dans l'État[12]). Visiblement, pour Gilberte Périer, les fragments écrits par Pascal sont comme les reliques d'un saint, auxquelles il est sacrilège de toucher. Elle s'étonne qu'on ait songé à refaire les *Pensées* ; elle se plaint du *long commentaire* où elle ne reconnaît plus l'œuvre de son frère ; dans la préface, qui fut écrite par Étienne Périer sous son inspiration, et à l'insu du duc de Roannez et de Filleau de la Chaise, l'impression est traduite avec plus de vivacité encore[13]. Malgré l'insistance de Brienne, la volonté de Mme Périer dut s'imposer aux éditeurs de Port-Royal ; on renonce à la restauration qu'on avait commencée, il est convenu, selon les termes de la préface, qu'on publiera le texte de Pascal, sans y rien changer.

Pourtant on ne peut empêcher « ces Messieurs » de mettre au point les *Pensées* de Pascal. Non seulement, ils devaient supprimer soit des notes tout intimes, soit des fragments trop directement agressifs (et ils estimaient d'ailleurs que le duc de Roannez avait poussé un peu loin ces éliminations inévitables) ; mais ils devaient terminer les phrases, essayer de leur donner un peu de cette allure égale et régulière qui était comme le cachet de Port-Royal ; il y avait surtout à corriger ce qui dans le fond même pouvait paraître excessif et devenir dangereux[14]. On se remit de ce soin à l'*exactitude* de Nicole, l'éditeur de Saint-Cyran, et qui s'était déjà fait comme le collaborateur de Pascal par sa traduction latine des *Provinciales*. Nicole était-il pour cette tâche dans les dispositions qu'il fallait ? Nous avons de lui, sur les *Pensées* de Pascal, une lettre qui est fort singulière et, s'il faut tout dire, un peu affligeante[15]. Elle est nécessaire à rappeler ; car, si elle atteste la sincérité candide des éditeurs de 1670 contre lesquels Victor Cousin devait jeter les flammes d'une éloquence à coup sûr exagérée, elle nous avertit de ne pas leur reconnaître un crédit qu'ils se sont refusé à eux-mêmes. De son propre aveu, Nicole n'a pas compris les *Pensées* de Pascal. Qu'il n'ait vu dans leur auteur qu'un *ramasseur de coquilles*[16], c'est une boutade que nous ne saurions prendre au sérieux. Mais à ses yeux Pascal était demeuré le jeune homme qui avait écrit les *Provinciales*, et qui avait assuré leur succès par ses qualités mondaines. C'est parce qu'il sortait à peine du siècle qu'il avait eu si facilement prise sur le siècle ; les influences profanes ne se manifestent que trop par les passages imités ou transcrits de Montaigne, par les attaques téméraires contre l'ordre que Dieu a établi dans l'État et dans l'Église même.

Sur ce dernier point les sentiments de Nicole paraissent avoir été partagés par Arnauld. « Toujours occupé », Arnauld est surtout intervenu vers la fin. Le livre est imprimé, il lui faut des approbations ; mais les approbateurs ont leurs exigences. Arnauld est l'arbitre désigné : il a l'autorité de la doctrine, et il sait quelles sont les nécessités du moment. Il impose à Mme Périer les sacrifices qu'il juge inévitables ; mais, après avoir envoyé le libraire Desprez chez l'archevêque de Paris, lorsqu'il est menacé de recevoir l'ordre de joindre aux *Pensées* de Pascal une attestation qu'il savait inexacte et qui devait être désavouée par son auteur, lorsqu'il lui faut protéger « l'honneur » de Pascal contre les éternels faussaires que les *Provinciales* n'avaient pas corrigés, il n'hésite pas, il approuve le détour suggéré par Desprez, et le premier tirage des *Pensées* où l'on avait d'ailleurs quelque peu remanié l'impression de 1669 est mis en vente comme *seconde édition*[17].

Ouvrons enfin le livre des *Pensées* tel qu'il parut en 1670 : nous oublierons alors la préparation trop laborieuse, les dissentiments du duc de Roannez et de Gilberte Périer, la mauvaise humeur et les boutades de Nicole. Il reste que l'adaptation est parfaite ; une fois accepté le cadre auquel on destinait l'œuvre, elle y est ajustée avec une *exactitude* irréprochable. L'édition porte dans l'histoire le nom d'édition de Port-Royal ; pourtant ce n'est pas une édition janséniste, c'est une édition catholique, peut-être pourrait-on dire une édition chrétienne. Les amis de Pascal ont cru de bonne foi travailler pour la mémoire de Pascal en adaptant les *Pensées* à la situation nouvelle de Port-Royal, en faisant d'un livre

écrit dans l'ardeur du combat contre le parti des Jésuites, une œuvre d'édification, inspiratrice de calme et de recueillement, digne de servir de profession et comme de centre à l'Église réconciliée et unifiée. Ont-ils été en cela d'accord avec ce que Pascal aurait voulu lui-même, ou accepté ? La question, pour avoir été posée plusieurs fois, et résolue en des sens divers, demeure de celles qui ne comportent point de réponse ; elle revient à se demander si Pascal eût suivi Nicole et Arnauld dans leur évolution, s'il se fût résigné aux concessions qui marquèrent la paix de Clément IX, ou s'il se fût opposé à toute transaction comme en 1662. C'est chercher à forcer un secret qui n'a jamais existé ; il nous suffit que les amis de Pascal aient obéi scrupuleusement à un devoir de conscience. En prenant avec l'écrivain des libertés qui nous paraissent aujourd'hui incompatibles avec les obligations de l'éditeur probe, ils n'ont pas cessé de se sentir en communion d'esprit avec l'homme qu'ils avaient connu, avec le chrétien qui avait voué toute sa vie à la défense de la religion vraie et qui jamais n'avait consenti à être « séparé d'autel », à désavouer l'autorité de l'Église.

Quelquefois même, et dans les endroits où leurs corrections nous paraissent le plus choquantes, ils n'ont altéré le texte qu'afin de mieux appliquer les règles de style ou de conduite que Pascal avait édictées. En voici un exemple touchant : Le fragment 471 de notre édition était, comme Mme Périer nous l'apprend dans la *Vie de Pascal*, une instruction que Pascal avait rédigée pour lui-même : « *Il est injuste qu'on s'attache à moi*, etc. » Dans le texte donné par Mme Périer, dans la *Copie* que nous a conservée le manuscrit, le *moi* est employé partout ; c'est l'objet vers lequel la nature nous attire, et dont il faut que chacun dénonce en soi-même la fragilité. Port-Royal à *moi* substitue *nous*, et ce n'est plus cela ; tout ce qu'il y avait d'intime et de profond dans le fragment s'évanouit. C'est que Port-Royal s'est souvenu du précepte de Pascal : *Le moi est haïssable* ; il a corrigé Pascal, parce qu'il a, fort mal à propos d'ailleurs, voulu éviter de paraître le mettre en contradiction avec lui-même[18].

D'une façon générale, si les éditeurs de Port-Royal, en arrangeant le style de leur auteur, l'ont rendu plus terne, s'ils ont atténué, « éteint », pour le faire rentrer dans le rang, l'incomparable écrivain dont la moindre expression faisait saillie, c'est qu'ils ont cru qu'ainsi les *Pensées* seraient plus conformes à l'esprit de Pascal lui-même, à sa volonté scrupuleuse de masquer sa personnalité. Ils avaient lu dans les fragments posthumes les recommandations que Pascal se faisait à lui-même : « *Éteindre le flambeau de la sédition, trop luxuriant. — L'inquiétude de son génie, trop de deux mots hardis.* » Ils ont, avec un zèle parfois maladroit, mis à profit ces recommandations. On éprouve quelque dépit à comparer les lignes sur Archimède telles que Pascal les avait écrites, et telles que Port Royal les traduit : « Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits. » Cela est trop hardi ; Port Royal *embellit* : « Archimède, sans aucun éclat de naissance, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. Ô qu'il est grand et éclatant aux yeux de

l'esprit ! » Voici un passage célèbre : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur ; gloire et rebut de l'univers. » Port-Royal retranche ce qui est « luxuriant », et il imprime : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, amas d'incertitude ; gloire et rebut de l'univers. » Ailleurs c'est une expression familière qu'il importe de modifier : Les figures *un peu tirées par les cheveux* deviennent *moins naturelles* ; la terre *grasse* devient une terre *abondante*. Ou bien un détail pourrait scandaliser les habitudes du lecteur. Pascal montre un magistrat à l'église : « Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de sa raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier Fait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelque grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur. » Port-Royal s'effarouche de ce tableau, il transporte la scène au Palais de Justice : « Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paraître et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat. »

Avec le même souci de la régularité, dans le même esprit de prudence, Port-Royal a omis un grand nombre de fragments, les uns parce que ce sont des redites, des phrases inachevées, des réflexions toutes personnelles et sans portée apparente pour le public, les autres pour l'audace de pensée qui s'y révèle. Deux groupes sont particulièrement sacrifiés, pour les raisons que Nicole et Arnauld nous ont dites : les fragments sur les lois et sur la justice politique, les fragments sur les miracles quand la théorie du miracle est poussée jusqu'au temps présent et se tourne en attaque contre les Jésuites. Les questions trop brûlantes sont écartées. Même, lorsque Port-Royal reproduit les grands développements que Pascal a marqués d'une empreinte inoubliable, il use de précaution. Ainsi le fragment sur les *Deux infinis* se trouve réparti entre deux chapitres différents, et Port-Royal fait précéder le début de remarques didactiques, destinées à diminuer quelque peu la portée de la *Pensée*[19]. L'argument du pari est publié ; il y manque quelques phrases. Port-Royal imprime : « Suivez la manière par où ils ont commencé ; imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entiers, » lorsque Pascal avait écrit : « Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? qu'avez vous à perdre ? » De plus, l'éditeur insère en tête du chapitre vii : *Qu'il est plus avantageux de croire que de ne*

pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne, un *Avis* qui prévient toute mauvaise interprétation et qui d'ailleurs implique une intelligence très pénétrante du Pari[20].

Enfin et surtout, ce qui achève de donner sa physionomie à l'édition de Port-Royal, c'est la disposition des matières. Délibérément, après un commencement d'expérience qui leur parut décisif (et que confirme avec une autorité singulière l'histoire de tous les essais de restitutions tentés au xixe siècle), les amis de Pascal ont fait le sacrifice de l'ordre qu'il rêvait, de la logique nouvelle qu'il voulait y appliquer, et qui était à ses yeux aussi assurée de persuader des vérités morales que la géométrie de démontrer les propositions de son ressort. Mais au moins ont-ils tiré parti de ce sacrifice pour donner aux *Pensées* un caractère d'onction sereine qui devait lui concilier les lecteurs du xviie siècle.

Rien de plus méritoire à ce point de vue que l'édition de Port-Royal, rien de plus « réussi ». Nous sommes tout de suite transportés en plein cœur de la religion : l'exhortation aux Athées, destinée à secouer leur indifférence, forme le premier chapitre de l'ouvrage, comme elle devait faire la préface de l'Apologie ; puis sont exposées les marques de la religion, les pensées sur les rapports de la foi et de la raison, qui préparent et enveloppent l'argument du pari ; à ces preuves intrinsèques s'ajoutent immédiatement les preuves historiques : les Juifs, Jésus-Christ, Mahomet. C'est seulement après avoir médité ces pensées toutes pieuses, toutes pénétrées de la pure doctrine catholique, que le lecteur est invité à des méditations qui se rapprochent de la philosophie. Tout ce qui a trait à la connaissance générale de l'homme, à sa grandeur et à sa misère, est présenté comme le complément de la doctrine religieuse, et non comme une introduction. Pascal moraliste ne précède pas Pascal chrétien ; il s'y appuie au contraire pour tirer de là son autorité. Les *Pensées sur la Religion* doivent constituer la plus importante et surtout la première partie de l'ouvrage ; les *Pensées sur l'Homme* suivent, puis les *Pensées sur les miracles* qui forment comme une espèce particulière de pensées détachées. Enfin le volume est terminé par plusieurs chapitres de fragments sans lien : *Pensées chrétiennes, Pensées morales, Pensées diverses*, au milieu desquelles s'entremêlent des écrits plus intimes : extraits des lettres à Mlle de Roannez, de la lettre de 1651 *sur la mort de son père, la prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*.

Le choix et l'arrangement des fragments, aussi bien que le remaniement du texte, tout concourt à donner une impression remarquablement nette et remarquablement pure. De fragments écrits au moment où Pascal était le plus ardent, où son âme était le plus remplie et de l'enthousiasme du miracle et du scandale de l'Église, Port-Royal a fait un livre qui respire l'apaisement et presque la sérénité mystique, un livre largement chrétien, propre à nourrir également toutes les âmes pieuses.

Pendant un siècle il n'y eut d'autre édition des *Pensées* que l'édition de Port-Royal. Le volume primitif s'augmente seulement, à diverses reprises, de fragments nouveaux qui furent répartis à travers les divers chapitres du recueil. En particulier l'édition de 1678

porte ce titre : *Nouvelle édition augmentée de plusieurs pensées du même auteur* ; elle est suivie en outre de diverses pièces qui avaient paru séparément en 1672 et qui deviennent l'appendice habituel des *Pensées* : *le Discours sur les Pensées de M. Pascal, le Discours sur les preuves des livres de Moïse, le Traité qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce, et aussi certaines que celles de la Géométrie et qu'on en peut donner de telles pour la religion chrétienne*. On avait pris également en 1678 privilège pour publier la *Vie de M. Pascal par Mme Périer, sa sœur* ; mais elle ne parut qu'en 1684, en tête d'une des nombreuses réimpressions qui se faisaient à Amsterdam. Désormais la biographie et les commentaires qui avaient été écrits en vue de l'édition *princeps* encadrent les *Pensées*, l'aspect de l'ouvrage demeure fixé jusqu'aux travaux, presque contemporains entre eux, de Condorcet et de l'abbé Bossut (1776-1779).

On savait pourtant que le livre imprimé était loin d'enfermer l'intégralité des manuscrits qui étaient conservés par la famille, ou qui circulaient dans les milieux jansénistes. En 1711 le bénédictin dom Toutée entretient l'abbé Périer du travail de rédaction qu'il a entrepris sur trois cahiers qui lui ont été confiés[21]. Ce travail n'aboutit pas ; il fut repris, partiellement, par le P. Desmolets, bibliothécaire de l'Oratoire, qui insère en 1728, dans la seconde partie du tome V de la *continuation des mémoires de Littérature et d'Histoire, l'Entretien avec M. de Saci*, et une « suite des *Pensées* de M. Pascal, extraites du manuscrit de M. l'abbé Périer, son neveu ».

Ces œuvres posthumes comprenaient le traité *de l'Art de persuader*, les réflexions sur l'*Amour-propre et ses effets*, enfin une série de *Pensées diverses*, qui étaient publiées sans aucune espèce d'ordre, sans grand respect du texte ; Desmolets choisit à l'intérieur d'un fragment, au hasard de sa curiosité ; il résume et il affaiblit, avec un souci visible de la clarté, ajoutant des titres en marge quand cela lui paraît nécessaire, comme pour mieux marquer la discontinuité même de sa publication.

Tandis que le P. Desmolets est un curieux et un érudit, heureux de donner place dans son recueil aux *inédits* d'un grand écrivain, Colbert, évêque de Montpellier, est un polémiste, qui appelle à son secours le janséniste militant. Dans une *troisième lettre à M. de Soissons à l'occasion du miracle opéré à Paris dans la paroisse de Sainte-Marguerite* (du 5 février 1727) il écrit : « Je consens de passer pour un homme ridicule, pourvu que ce ne soit qu'après M. Pascal, et en raisonnant selon ses principes. Ce grand auteur fait mon apologie. Je n'ai pas besoin de parler moi-même : il parle pour moi[22]. » Et il publie à la suite de cette lettre une série de fragments relatifs au miracle de la Sainte-Épine, que nécessairement Port-Royal avait exclus[23].

L'édition anonyme qui fut donnée à Londres en 1776[24] a été inspirée par le désir de reprendre l'œuvre de Port-Royal. Condorcet en est l'auteur ; il avait écrit dans l'*Éloge de Pascal*, en faisant allusion au manuscrit — l'autographe, dit-on — dont il avait eu communication : « Ces pensées n'ont pas été toutes imprimées. Les amis de Pascal en ont fait un choix dirigé malheureusement par les vues étroites de l'esprit de parti. Il serait

à désirer qu'on en fît une nouvelle édition, où l'on imprimerait plusieurs de ces pensées qui ont été supprimées, soit par une fausse délicatesse pour la mémoire de Pascal, soit par politique ; mais il faudrait en retrancher un plus grand nombre, que les dévots éditeurs ont publiées, tout indignes qu'elles sont de Pascal. » Condorcet ne blâme, on le voit, les libertés prises par les parents et les amis de Pascal que pour attribuer à l'éditeur futur le droit de s'en octroyer de toutes semblables, mais en sens inverse ; aussi, lorsqu'il réalise lui-même en 1776 le programme tracé quelques années auparavant dans l'Éloge, il ne faut pas s'étonner si son édition est encore plus « arrangée », plus distante du manuscrit autographe que l'édition de 1670.

Non qu'il y ait lieu de prêter à Condorcet la moindre intention de dénigrer, ou de défigurer Pascal. Il admire l'écrivain, il approuve sa méthode, qui s'adresse au cœur et passionne les hommes pour la vérité ; surtout il respecte le savant, qui a trouvé, dit la *Préface*, « le secret de peser l'air et d'assujettir au calcul les effets du hasard ». Mais il juge Pascal de haut, en toute bonne foi et en toute certitude, avec le droit que lui donnent cent ans de progrès dans la culture de la raison. Tandis que « Descartes opère dans les esprits » la « révolution à laquelle l'humanité devra son bonheur, si ce bonheur est possible », Pascal, « grand géomètre, doué d'un génie égal pour imaginer des expériences », demeure étranger à la philosophie ; il se retourne vers le passé, il en partage les préjugés, il en défend les traditions. Or cette contradiction tient, suivant Condorcet, à l'inexactitude et à l'insuffisance des applications que fait Pascal du calcul des probabilités. Il sépare le monde en deux : le monde des mathématiques où il est permis de posséder la vérité, le monde moral qui est tout entier confusion et impuissance, au lieu de demander à la méthode des probabilités de mesurer le passage graduel qui se fait de l'ignorance et de l'incertitude à la science et à la lumière, de la passion et de la corruption à la raison et à la sagesse.

On comprendra maintenant comment Condorcet s'y est pris pour réparer « le tort que le zèle aveugle des amis de Pascal a fait à sa mémoire ». À la *vie* de Mme Périer « plus occupée de prouver que son frère était un saint que de faire connaître un grand homme », il a substitué l'*Éloge* de Condorcet qui a « le mérite, bien rare aujourd'hui, de n'être point infecté de l'esprit de parti ». Il a ensuite supprimé toutes les pensées qui lui paraissaient des « puérilités » et qu'on avait conservées pour « donner de la valeur à des misères scolastiques ou mystiques ». Il signale lui-même dans une note de sa *Préface* quelques-unes de ces suppressions : elles portent en général sur des fragments auxquels Condorcet, comme Voltaire[25], ne pouvait attacher grande signification : « L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, etc… La charité n'est pas un précepte figuratif, etc… Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses : par exemple les deux généalogies de saint Mathieu et de saint Luc, etc… Les septante semaines de Daniel sont équivoques, etc… » Mais il y a deux de ces suppressions qu'il est curieux que Condorcet relève lui-même. La première porte sur un fragment que Voltaire avait vivement critiqué : « Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties ? Oui. Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible. C'est un point, se

mouvant partout d'une vitesse infinie ; car il est un en tous lieux et tout entier en chaque endroit[26]. » Et la seconde, qui est tout de même fâcheuse pour un éditeur de Pascal : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité ; car elle est surnaturelle. »

Dans ces conditions le travail de Condorcet devait être un *choix de pensées* (suivant l'expression des premiers annotateurs de ses *Œuvres complètes*), plutôt qu'une édition proprement dite. Encore dans les passages qu'il conserve, Condorcet ne se soucie-t-il pas d'améliorer le texte : il reproduit pieusement les altérations et les transpositions de Port-Royal. L'intérêt de l'édition est dans le plan : il est conforme à l'idée systématique que Condorcet se fait de Pascal, et il est clair. Le premier article contient des *réflexions sur la géométrie* qui n'étaient encore connues que par les extraits de la *Logique* de Port-Royal et les passages du traité de l'*Art de persuader* qui avaient été publiés par Desmolets ; les conditions de la certitude rigoureuse sont donc définies. En regard, Condorcet place immédiatement, dans les articles suivants, le problème de la vie future, la nécessité de donner sa vie pour son salut, et de parier pour la religion ; mais aussi l'incertitude de toutes nos connaissances, la faiblesse et la misère de l'homme. Il est impossible d'arriver par la raison à quelque démonstration de théologie ou de morale ; et ainsi comme dit le titre curieux de l'*article septième* où Condorcet rassemble toutes les pensées « sceptiques » de Pascal, inédites alors en grande partie, les « préjugés » sont « justifiés ». Mais à défaut de démonstration susceptible d'une valeur géométrique, il y a des « preuves morales » et des « preuves historiques » du christianisme ; elles sont réparties dans les deux derniers paragraphes de l'article neuvième, et précédées d'un premier paragraphe : « Nature des preuves du christianisme » où sont réunis quelques-uns des fragments les plus hardis sur l'incertitude nécessaire de la religion, sur l'ambiguïté radicale des prophéties et des miracles, sur le rôle de la coutume et de l'automatisme. Enfin Condorcet extrait des *Mémoires* de Fontaine les passages essentiels de l'*Entretien avec M. de Saci*, et ajoute un choix de *pensées diverses*. Quant au commentaire, il est composé de quelques notes où Condorcet se préoccupe plus de sa propre philosophie que de Pascal ; le ton en est dogmatique et tranchant, il va parfois jusqu'à l'indignation : « La superstition, écrit-il en note du fragment sur les *Deux Infinis*, avait-elle dégradé Pascal au point de n'oser penser que c'est la terre qui tourne, et d'en croire plutôt le jugement des dominicains de Rome que les preuves de Copernic, de Kepler et de Galilée[27] ? »

En outre Condorcet insère, parmi les notes de son édition, avec une réfutation du *pari* qu'il attribue à Fontenelles, les *Remarques* que Voltaire lui-même avait jointes en 1734 à ses *Lettres philosophiques*. Dans l'*Éloge* et dans la *Préface* Condorcet s'était mis sous le patronage de Voltaire : le premier, il avait rompu le charme en osant critiquer les *Pensées* qui étaient l'objet d'une « sorte de culte ». Voltaire à son tour se mit sous le patronage de Condorcet ; en 1778, à la veille de sa mort, il publia à Genève une édition de l'Éloge et des Pensées de Pascal, tels que Condorcet les avait donnés deux ans auparavant, avec un court *avertissement* et de nouvelles *remarques*. La carrière philosophique de Voltaire se trouve

ainsi comme encadrée par deux études sur les *Pensées* de Pascal. Ces deux études ne portent pas tout à fait sur le même terrain. En 1734 Voltaire est avant tout optimiste, à la psychologie dualiste de Pascal il oppose les analyses unilatérales et le naturalisme simpliste des philosophes anglais ; c'est ce qu'il appelle « prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime »[28]. En 1778, Voltaire s'est depuis de longues années prononcé contre Leibniz et Rousseau ; il est pessimiste. Afin de combattre Pascal il invoque le progrès de la science, qui permet d'être optimiste pour l'avenir. Aussi à un savant comme Pascal il oppose un savant comme Condorcet qui, écrit-t-il dans l'*Avertissement* de 1778, « est, ce me semble, autant au-dessus du géomètre Pascal que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des Roberval, des Fermat et des Descartes ». Dès lors Pascal n'est plus « ce géant vainqueur de tant d'esprits »[29] dont Vauvenargues subissait malgré lui, et surtout malgré Voltaire, « l'ascendant despotique ». « Quelle lumière, écrit maintenant Voltaire, s'est levée sur l'Europe depuis quelques années !... C'est la lumière du sens commun... On a ri à la mort du jansénisme et du molinisme ; et de la grâce concomitante, et de la médicinale, et de la suffisante, et de l'efficace... De tant de disputeurs éternels, Pascal seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de ce siècle. » Et l'esprit du commentaire nouveau, qui est ajouté à celui de Condorcet, se résume dans la dernière note : « Si mes lettres sont condamnées à Rome, avait écrit Pascal, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. » Et l'édition de 1778 ajoute : « Hélas ! le ciel, composé d'étoiles et de planètes dont notre globe est une partie imperceptible, ne s'est jamais mêlé des querelles d'Arnauld avec la Sorbonne et de Jansénius avec Molina. »

La double autorité de Condorcet et de Voltaire semblait devoir consacrer l'édition philosophique que le xviiie siècle dressait en face de l'édition janséniste. Mais en 1779 paraissait à Paris[30] la première édition complète des œuvres de Pascal, et elle prenait immédiatement pour les contemporains le rang d'édition définitive. L'auteur était l'abbé Bossut, un savant qui a été l'historien des mathématiques et qui devait entrer à l'Académie des sciences. Comme on le voit par son *Avertissement*, son souci était beaucoup moins de réimprimer les *Provinciales* et les *Pensées* que d'arracher à l'oubli celles des œuvres scientifiques qui avaient survécu à l'indifférence de Pascal et à l'effet du temps, mais qui étaient ou demeurées manuscrites ou devenues extrêmement rares. Aussi aborde-t-il la publication des *Pensées* dans d'excellentes dispositions d'esprit : géomètre et chrétien, il n'avait ni système, ni parti pris ; il ne se préoccupait que de faire complet. Il eut communication des copies manuscrites que Jean Guerrier avait faites des papiers de Pascal ; il s'aperçut combien l'édition de 1670 était incomplète, combien les additions de Desmolets étaient insuffisantes ; il publia à peu près tout ce qu'il trouva à publier, sans indiquer d'ailleurs ni contrôler les sources, sans vérifier le texte. Il conserve les arrangements de l'édition de 1670 ; il ajoute, pêle-mêle avec les fragments inédits tirés des *Copies*, un *fragment du Traité du vide* dont il fait un premier article sous ce titre : de l'*Autorité en matière de philosophie* (et où Condorcet a pu retrouver cette même théorie du

progrès qu'il opposait à Pascal), les *réflexions sur la Géométrie et sur l'Art de persuader*, les extraits sur *Épictète et sur Montaigne*, les *Discours sur la condition des grands* que Nicole avait publiés en 1670, et jusqu'à des souvenirs de conversations empruntés à Gilberte ou à Marguerite Périer, jusqu'à des pages démarquées du Dr Besoigne. Ces extensions considérables l'amènent à abandonner le plan de Port-Royal ; mais il n'en cherche pas un autre qui eût quelque rapport avec l'*Apologie* méditée par Pascal ; il se contente d'un classement qui lui paraît plus simple que celui de Port-Royal (dont il conserve d'ailleurs presque tous les titres), et il le subordonne à une division qui lui semble satisfaire à la fois la rigueur du géomètre et les scrupules du chrétien : d'une part, les *Pensées qui se rapportent à la Philosophie, à la Morale et aux Belles-Lettres*, d'autre part les *Pensées immédiatement relatives à la Religion*, chacune de ces parties étant complétée par des chapitres de *Pensées diverses*, et par les opuscules qui s'y rattachent. Depuis 1779 c'est à travers le classement de Bossut qu'on a lu presque toujours les *Pensées* ; non seulement jusqu'en 1844 tous les éditeurs le reproduisent[31], à l'exception de l'abbé André et de Frantin ; mais en 1852, au moment où il semble abandonné, Havet le reprend et lui donne une nouvelle autorité.

Pourtant par son caractère l'édition de Bossut semblait faite pour offrir une base plutôt que pour mettre un terme au travail des éditeurs. En brisant l'unité du recueil des *Pensées*, pour en faire comme deux volumes, l'un profane et l'autre sacré, elle défigurait aux yeux des familiers de Pascal l'aspect général et comme l'allure du livre qu'ils aimaient. Aussi s'explique-t-on la tentative de l'abbé André qui, au lendemain de la publication de Bossut, et chez l'éditeur même de Bossut (Nyon, 1783) réimprime l'*Ancien recueil des Pensées*, c'est-à-dire l'édition de Port-Royal, en ajoutant sous forme de *Supplément*, et dans l'ordre où Bossut les avait donnés, tous les fragments qui avaient été mis au jour de 1670 à 1779[32]. Mais ce n'était encore qu'une demi-mesure : déjà au xviie siècle dom Robert Desgabets, connu pour son attachement à l'interprétation cartésienne de l'Eucharistie, avait projeté un *Traité de la Religion chrétienne selon les Pensées de M. Pascal* dont M. Lemaire a signalé une ébauche dans les manuscrits d'Épinal[33]. Voici que Condorcet et Bossut ont interrompu la prescription qui semblait acquise aux premiers éditeurs ; il était donc permis de revenir à Pascal lui-même, au plan qu'il se proposait de suivre et dont ses amis nous avaient conservé les grandes lignes, de réaliser ce qui avait été, on s'en souvient, le second projet de Port-Royal et de restaurer l'Apologie de la religion.

En 1835 paraissaient à Dijon les *Pensées de M. Pascal rétablies suivant le plan de leur auteur*, publiées par *l'auteur des Annales du moyen âge*. L'auteur en était Frantin. Il avait comparé avec soin les textes déjà imprimés, Port-Royal, Condorcet et Bossut, dont il publie les variantes ; mais il ne se rallie à aucune de ces trois éditions ; il souligne la « fausse timidité » des éditeurs de Port-Royal, il attaque le « philosophisme du dix-huitième » et l'édition « apocryphe » de Condorcet ; il regrette enfin que Bossut ait suivi Condorcet dans le « double plan de pensées philosophiques et de pensées religieuses… ». « Toutefois, ajoute Frantin dans son *Discours préliminaire*, le plan véritable était si

simple, si aisé à découvrir, qu'il faut s'étonner que le travail même de cet éditeur ne lui ait point fait reconnaître la fausse route où il s'égarait. Pour retrouver la clé du livre de Pascal, il n'y avait donc qu'une voie sûre, c'était de chercher la liaison par laquelle les pensées philosophiques tenaient aux pensées religieuses. Car, en rétablissant le point de jonction des unes et des autres, on découvrait avec admiration l'alliance réelle de la religion et de la philosophie, de Dieu et de l'homme qui est à vrai dire toute la théologie, et qui était tout le livre de Pascal. »

La méthode de Frantin est déjà celle que suivront presque tous ceux qui ont essayé de restituer l'ouvrage de Pascal : il met à part tout ce qui, de son point de vue personnel, ne lui paraît pas essentiel à une apologie du christianisme, il en fait une seconde partie qu'il intitule *Doctrine et morale chrétienne*, il y réunit les fragments sur l'*Église*, sur les *miracles*, sur la *vie intérieure du chrétien* (avec omission scrupuleuse de toutes les pensées qui rappellent de trop près le jansénisme et la lutte contre les Jésuites) et il les fait suivre des *Pensées diverses de morale et de littérature* et des *Discours divers de philosophie*. Restent les *Preuves de la religion*, preuves d'ordre psychologique (*L'homme dérive de Dieu*), preuves d'ordre historique (*Les Juifs et Moïse, Jésus-Christ*), qui forment, elles, un ensemble simple et clair, et de nature à confirmer l'interprétation que propose l'éditeur de la philosophie de Pascal : Frantin la présente comme une conciliation entre la foi et la raison, et il la met à cet égard en opposition avec le cartésianisme pour la rapprocher du kantisme.

Quelques années après ce premier et remarquable essai de retour au plan primitif de l'*Apologie*, Victor Cousin lut à l'Académie française, dans les séances qui se tinrent du 1er avril au 1er août 1842, un *Rapport* qui fut imprimé dans le *Journal des Savants* : *De la nécessité d'une nouvelle édition des « Pensées » de Pascal*. « Que dirait-on si le manuscrit original de Platon était, à la connaissance de tout le monde, dans une bibliothèque publique, et que, au lieu d'y recourir et de réformer le texte convenu sur le texte vrai, les éditeurs continuassent de se copier les uns les autres, sans se demander jamais si telle phrase sur laquelle on dispute, que ceux-ci admirent et que ceux-là censurent, appartient réellement à Platon ? Voilà pourtant ce qui arrive aux *Pensées* de Pascal. Le manuscrit autographe subsiste ; il est à la Bibliothèque royale de Paris ; chaque éditeur en parle, nul ne le consulte, et les éditions se succèdent. Mais prenez la peine d'aller rue de Richelieu, le voyage n'est pas bien long : vous serez effrayés de la différence énorme que le premier regard jeté sur le manuscrit original vous découvrira entre les *Pensées* de Pascal telles qu'elles sont écrites de sa propre main et toutes les éditions, sans en excepter une seule, ni celle de 1670, donnée par sa famille et ses amis, ni celle de 1779, devenue le modèle de toutes les éditions que chaque année voit paraître. »

Toutefois Cousin n'entreprend pas lui-même cette nouvelle édition *princeps*. Il se borne d'une part à éliminer les longs fragments incorporés aux *Pensées* et qui n'étaient ni des fragments de l'*Apologie*, ni même, pour plusieurs, des écrits de Pascal ; d'autre part à

publier des fragments inédits « assez pour exciter la curiosité, sinon pour la satisfaire entièrement ». Surtout, entraîné par son tempérament oratoire, il se retourne contre les éditeurs qui l'avaient précédé, et prononce contre eux un réquisitoire en règle. Port-Royal lui-même n'obtient pas les circonstances atténuantes : « apparemment M. le duc de Roannez s'est cru trop grand seigneur pour se contenter du rôle de simple éditeur de Pascal ». Et Victor Cousin énumère tous les genres d'altérations qu'on relève dans l'édition de 1670 : « altérations de mots, altérations de tours, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, compositions arbitraires et absurdes, tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres, et, qui pis est, décompositions plus arbitraires encore et vraiment inconcevables de chapitres qui, dans le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et profondément travaillés. »

De plus il passe de la restauration de la lettre à l'interprétation de l'esprit ; il accuse Port-Royal et Bossut d' « affaiblir » et de « voiler, autant qu'il sera en eux… le fond même de l'âme de Pascal, je veux dire ce scepticisme universel contre lequel il ne trouve d'asile que dans les bras de la grâce ». Et il ajoutait, rencontrant dans le manuscrit même le Pascal des romantiques que l'imagination de Chateaubriand avait suscité et qui allait succéder pour un temps au Pascal des jansénistes et au Pascal des philosophes : « Pascal veut croire à Dieu, à une autre vie, et ne le pouvant pas avec sa mauvaise philosophie, faute d'en posséder une meilleure et d'avoir suffisamment étudié et compris Descartes, il rejette toute philosophie, renonce à la raison et s'adresse à la religion. Mais sa religion n'est pas le christianisme des Arnauld et des Malebranche, des Fénelon et des Bossuet, fruit solide et doux de l'alliance de la raison et du cœur dans une âme bien faite et sagement cultivée : c'est un fruit amer, éclos dans la région désolée du doute, sous le souffle aride du désespoir. Une telle apologie du christianisme eût été un monument tout particulier, qui aurait eu pour vestibule le scepticisme, et pour sanctuaire une foi sombre et mal sûre d'elle-même. Un pareil monument eût peut-être convenu à un siècle malade tel que le nôtre ; il eût pu attirer et recevoir René et Byron convertis, des hommes longtemps en proie aux horreurs du doute et voulant s'en délivrer à tout prix. »

Enfin avec l'édition Faugère (1844) le texte de Pascal arrive au terme de ses vicissitudes, ou peu s'en faut. Depuis que les *Copies* avaient été faites, au lendemain de la mort de Pascal, Prosper Faugère était le premier qui abordait véritablement le manuscrit autographe. Cousin lui-même ne paraît guère s'être aventuré hors des *Copies* : il avait négligé le *mystère de Jésus* qui n'était pas dans les *Copies* ; il était réservé à la patience et au zèle de Faugère de le mettre au jour pour accroître encore l'admiration des admirateurs de Pascal. Faugère publiait également les notes inachevées, les lignes d'apparence incohérente qui étaient destinées à l'*Apologie* et aux *Provinciales*, les citations copiées par Pascal, les conseils sur l'*ordre* qu'il se donnait à lui-même. Il fit même fond sur ces dernières pensées pour retrouver la suite et le cadre des fragments destinés à l'Apologie, qu'il publie dans son second volume, quitte à suivre l'exemple de Frantin et à grouper dans une série

d'articles du premier volume tous les fragments de diverses sortes qu'il n'avait pas fait entrer dans son plan[34]. Enfin il ne négligeait aucune des sources auxiliaires qui pouvaient accroître notre connaissance des écrits de Pascal.

Le service rendu par Faugère au texte des *Pensées* est incomparable : il dépasse à peine celui dont nous sommes redevables à Ernest Havet. Le commentaire de l'édition qui parut en 1852 est un monument. C'est une exégèse littéraire des *Pensées*, d'un goût et d'une érudition qui en ont fait un modèle pour les éditeurs non de Pascal seulement, mais de tous les grands écrivains ; avec un tel guide l'étude de Pascal, comme l'étude de Port-Royal avec Sainte-Beuve, est un centre d'où s'éclaire le xviie siècle tout entier. — Sur un point pourtant, à cinquante ans de distance, la perspective a changé : on est tenté de regretter que Havet, critique si clairvoyant des *Remarques* de Voltaire, se soit laissé entraîner par sa passion de la vérité jusqu'à se faire le juge et trop souvent le contradicteur de Pascal ; il est à craindre que la discussion ne se brise à travers la multitude des fragments, et que la signification ne finisse par s'en altérer, surtout dans le cadre artificiel que Havet emprunte à l'abbé Bossut.

Après les publications de Faugère et de Havet, l'édition des *Pensées* n'était plus à faire. Mais les *Pensées* de Pascal, rendues plus accessibles et comme douées d'une jeunesse nouvelle, devaient solliciter davantage les recherches des penseurs et des érudits. Nous n'avons pas à rappeler ici des noms comme ceux de Prévost-Paradol ou de Ravaisson, de M. Droz ou de M. Boutroux ; nous devons seulement indiquer les éditions multiples, qui ont été faites de différents points de vue, mais dont la diversité même est un hommage à la complexité du génie de Pascal ; d'un mot nous soulignerons l'intention qui a inspiré chacun de ces travaux, et qui en marque le caractère.

Dans la publication complète des fragments de Pascal qu'il a donnée en 1857, Astié a distingué, comme Faugère, d'une part, la série des opuscules et des pensées diverses, d'autre part, l'*Apologie*, qu'il a disposée sur un plan remarquablement simple : *Première partie* : misère de l'homme sans Dieu (Du besoin de connaissance. Du besoin de justice. Du besoin de bonheur. Grandeur et misère de l'homme). *Seconde partie* : félicité de l'homme avec Dieu (Caractères de la vraie religion, moyens d'arriver à la foi. Jésus-Christ. Du peuple juif. Des miracles. Des figuratifs. Des prophéties. Ordre). — Ce plan laisse apercevoir le vrai caractère de l'Apologie pascalienne qui est, pour Astié comme elle était pour Vinet, essentiellement psycho logique et morale ; c'est sur le pessimisme qu'elle fonde le christianisme. Ou (comme le dit l'éditeur, en invoquant l'autorité du fragment 290) : « les preuves historiques (miracles et prophéties), après la doctrine, et la doctrine elle-même après la morale » — ordre de succession qui est en même temps un ordre de subordination. Cette édition est par excellence l'édition « populaire » et « théologique » qu'Astié annonçait dans sa préface ; comme Astié était protestant et qu'elle a été l'occasion d'une discussion fort intéressante sur la valeur de l'apologétique pascalienne au

point de vue du protestantisme contemporain, elle a été souvent appelée l'édition *protestante*.

On la distingue ainsi des diverses éditions *catholiques*, lesquelles sont à notre connaissance celle de l'abbé Rocher (Tours, chez Mame, 1873), de J.-B. Jeannin (Paris, 1883), de l'abbé Vialard (Paris, chez Poussielgue, 1885), du chanoine Jules Didiot (Paris, chez Desclée et de Brouwer, *Société de Saint-Augustin*, 1896), de l'abbé Guthlin (Paris, chez Lethielleux, 1896), de l'abbé Margival (Paris, chez Poussielgue, 1897, 2e édit., 1899). Quelque différentes que soient les personnalités de ces éditeurs, ils marquent tous au cours de leur travail une même préoccupation dominante : définir les rapports de Pascal avec le jansénisme. Y a-t-il des fragments entachés de jansénisme ? Alors il faut les supprimer comme fait M. Jeannin : « Quelques pensées sentaient plus ou moins le jansénisme ; nous avons dû les éliminer d'une édition classique »[35]. Ou bien, comme fait M. Vialard, il faut en exorciser le venin par le charme d'une affirmation dogmatique. Pascal écrit : « Il y avait deux partis au temps de Calvin… il y a maintenant les jésuites. » M. Vialard ajoute en note : « Il y avait deux partis au temps de Calvin : celui des huguenots dont Port-Royal a recueilli l'héritage, et celui des catholiques, représenté par quelque membre de la Compagnie de Jésus, partout où il y avait à réfuter, à combattre et à mourir. Au temps de Pascal, il y a encore deux partis : ceux qui sont catholiques et ceux qui ne le sont pas ; les jésuites appartiennent au premier parti et ils en sont les meilleurs soldats ; les jansénistes appartiennent à l'autre[36]. » À M. Didiot, doyen de la Faculté de théologie de Lille, il suffit de quelques mots : *Pascal se trompe…, Erreur historique manifeste…, Sophisme absurde* ; et il écrit dans sa préface : « Ainsi ce n'est pas seulement une nouvelle édition que nous avons voulu faire ; c'est une nouvelle réfutation, sans phrases, des erreurs qui déparent l'un des plus beaux essais de la raison humaine et de l'apologétique chrétienne[37]. » — M. Guthlin et M. Margival, qui aiment Pascal, manifestent une tendance contraire ; ils essaient de rompre le lien qui rattache les *Pensées* au mouvement janséniste. Dans l'*Essai sur l'Apologétique de Pascal*, qui est en tête de son édition posthume, M. Guthlin fait un subtil et bien touchant effort pour décharger Pascal du crime d'avoir été corrompu par la doctrine ou même par l'esprit du jansénisme : « Cet esprit n'a pu altérer la doctrine des *Pensées* ; mais n'a-t-il pas donné à leur expression quelque chose d'excessif et un remarquable manque de mesure[38] ? » De même M. Margival, auteur d'un pénétrant et substantiel commentaire, qui ne doute pas que Pascal soit janséniste, se demande si les *Pensées* sont une œuvre janséniste, et il croit pouvoir résoudre négativement la question « à la condition qu'il soit permis de considérer les pensées jansénistes de l'article XXIII comme se rattachant non à l'*Apologétique* de Pascal, mais à ses *Provinciales* qui en fait ne sont pas restées moins inachevées que ses *Pensées*[39]. »

Enfin, à l'exception de M. Margival qui reproduit à peu de chose près le classement de Havet, tous ces éditeurs sont également dogmatiques en ce sens qu'ils disposent les *Pensées* « suivant le plan voulu par l'auteur », s'appuyant surtout sur la préface d'Étienne Périer et le récit de Filleau de la Chaise, dont ils développent complaisamment les

divisions et les subdivisions. Il suffit d'indiquer, comme type de ces restitutions, le travail du chanoine Rocher qui est plus ancien en date (1873) et qui n'est pas le moins intéressant. M. Rocher intitule sa publication : *Apologie de la Religion disposée d'après le seul vrai plan de Pascal* ; il imprime en tête le plan exposé par Pascal dans la conférence de Port-Royal, et les fragments sur l'ordre. La première partie : *Préparation des âmes à la foi*, comprend trois livres : 1º Peinture de l'homme : *Nécessité pour lui de connaître son origine et sa fin, c'est-à-dire d'étudier la religion* (5 chapitres subdivisés eux-mêmes en paragraphes) ; 2º *les philosophies, et les religions autres que le christianisme, ne peuvent satisfaire l'homme qui veut connaître son origine et sa fin* ; 3º Du peuple juif ; son livre des écritures ; enseignement qu'il contient. Marques de la vraie religion. — La deuxième partie : *Preuves de la religion chrétienne*, a deux livres : 1º *preuves tirées de l'ancien Testament* ; 2º *preuves tirées du nouveau Testament*. — Une troisième partie contient : 1º *l'Église, la prière, les Testaments* ; 2º *la morale chrétienne*. Suit une vaste rubrique : *Pensées étrangères à l'Apologie*, où se trouvent des chapitres tels que *Nature de l'homme, Opinions du peuple saines, Raison des effets, Vanités des sciences, De l'éloquence*, etc., et enfin les *Pensées inspirées par la passion et l'hérésie contre les Jésuites et l'Église elle-même*.

Il nous reste à mentionner, outre l'édition de *Choix et Extraits* donnée par Gidel chez Garnier (sans date) et qui est d'un lettré fort renseigné, deux éditions qui l'une et l'autre ont effectué d'importants progrès dans la connaissance du texte de Pascal, celle de M. Molinier, Paris, Lemerre, 1877-1879 et celle de M. Michaut, Fribourg (Suisse) 1896. Abstraction faite de la restitution du plan de l'*Apologie*, qui ne semble pas d'ailleurs avoir été le principal souci de M. Molinier, tout est à louer dans son travail, en particulier la fidélité avec laquelle il a contrôlé dans le détail la version de Faugère, le zèle avec lequel il s'est attaché aux variantes qu'il était possible de déchiffrer dans l'autographe. Quant à M. Michaut il a repris, à plus de deux siècles de distance, la première idée qu'avait eue la famille de Pascal dès le lendemain de sa mort et qui était de publier tels quels les papiers qu'il laissait ; il n'a pas reculé devant l'excès de désordre auquel le condamnaient les vicissitudes subies de 1662 à 1711 par le manuscrit autographe ; à cette publication il a, selon le vœu de Victor Cousin, appliqué les règles de la méthode critique qui est en usage pour les auteurs anciens ; il a reproduit avec les variantes manuscrites les leçons des éditeurs qui l'ont précédé, jusqu'à leurs inadvertances et leurs fautes d'impression ; on ne pouvait pousser plus loin les scrupules du philologue, on ne pouvait dans le détail de l'exécution déployer plus de zèle et de pénétration.

Ainsi, l'histoire de cette collaboration qui s'est poursuivie à travers tant d'années, à travers tant d'incertitudes aussi et tant de préjugés, et qui est aujourd'hui si profitable à l'éditeur

des *Pensées*, le ramène à étudier de nouveau le cahier de fragments qui est à la *Bibliothèque nationale*[40].

---

1. ↑ En tête du recueil est l'attestation suivante : « S'il arrivait que je viens à mourir, il faut faire tenir à Saint-Germain-des-Prés ce présent cahier pour faciliter la lecture de l'original qui y a été déposé. *Fait à l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély*, ce 1er avril 1723. Signé : *Fr. Jean Guerrier*.
2. ↑ Rayé dans les deux copies.
3. ↑ Cf. ms. 12449 *f. fr*.
4. ↑ Cf. Maurice Souriau, *Le Jansénisme des Pensées de Pascal*, *Revue internationale de l'enseignement*, 15 nov. 1896.
5. ↑ Lettre de 1665 (*Lettres, opuscules, etc. de la famille Pascal*, publiés par Faugère, p. 87).
6. ↑ *Ibid*. p. 112, sqq.
7. ↑ Voir aux Pièces justificatives, p. CLXXII.
8. ↑ Cf. Recueil d'Utrecht, 1740, p. 368.
9. ↑ La lettre est de décembre 1679 ; elle est citée par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. IV, p. 481.
10. ↑ Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. V, p. 56. Cf. La Bruyère : *Portrait d'Arsène*, « occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles. » (*Des ouvrages de l'esprit*, no 24.)
11. ↑ Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. III, p. 384.
12. ↑ *Ibid*., t. V, p. 18 sqq. *Vide infra*, p. CXLV, sqq.
13. ↑ Cf. *Pièces justificatives*, p. CXCI.
14. ↑ Un fleuron assez curieux qui figure en tête de quelques-unes des éditions de 1670 illustre l'exergue : *Pendent opera interrupta*. Au centre l'édifice achevé : une église avec une croix. À droite, des pierres éparses. À gauche, un premier étage régulièrement construit, et qui attend son couronnement. J'y crois voir les trois conceptions qui avaient été proposées à Port-Royal : celle de M. de Roannez, celle de Mme Périer, et enfin la solution moyenne à laquelle on s'est arrêté.
15. ↑ Voir aux *Pièces justificatives*, p. ccli.
16. ↑ Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. III, p. 384.
17. ↑ Voir aux *Pièces justificatives*, p. clxxiii, l'histoire de cette seconde édition de 1670 et la collation avec l'impression de 1669.
18. ↑ M. Biérens de Haan adonné à la Bibliothèque Nationale le *fac-simile* d'une lettre adressée par Pascal en 1659 à Huyghens. Pascal envoie à Huyghens des exemplaires de ses écrits relatifs à la roulette : il y corrige de même la mention personnelle qu'il avait faite naturellement de son travail. *J'ay résolu* est remplacé par *l'anonyme a résolu*.
19. ↑ Nous citons ces remarques en note du fr. 72.
20. ↑ Cf. l'Appendice au fr. 233.
21. ↑ « Je travaille à rédiger en ordre les Pensées contenues dans les trois cahiers que vous m'avez laissés. Je crois qu'il ne faudra comprendre dans ce recueil que les pensées qui ont quelque chose de nouveau, et qui sont assez parfaites pour faire concevoir au lecteur du moins une partie de ce qu'elles renferment. C'est pourquoi je laisserai celles qui n'ont rien de nouveau, soit pour le sujet, soit dans le tour et dans la manière, et celles qui sont trop informes, en sorte qu'elles ne peuvent présenter assez parfaitement leur sens. Je me recommande à vos saints sacrifices et à votre souvenir. »

    « *À Saint-Denis, ce 22 juin 1711.* »
22. ↑ *Œuvres*, t. II, p. 254.

23. ↑ *Ibid.*, p. 257. — Bossut, à l'article XVI de sa seconde partie, a reproduit le texte tel qu'il a été donné et sur certains points complété par Colbert. Cf. fr. 840 et 853 *notes*.
24. ↑ Sans nom d'éditeur. Il y a tout lieu de croire que Londres est ici, comme Lausanne pour l'édition Bossut, une indication fictive. L'aspect matériel des deux éditions présente d'ailleurs certaines ressemblances. Et l'abbé Bossut, qui a collaboré aux travaux scientifiques de Condorcet, n'était peut-être pas étranger à la communication des manuscrits dont nous parlons plus bas.
25. ↑ Cf. Remarques du 10 mai 1743 à propos de la publication de Desmolets.
26. ↑ Cf. fr. 231 et la note.
27. ↑ Par des notes de ce genre, et aussi en baptisant *Amulette mystique* le *Mémorial* que le Recueil d'Utrecht avait publié en 1740, Condorcet ouvre les voies à la thèse de la folie de Pascal, que La Mettrie avait d'ailleurs indiquée d'après Voltaire et que le Dr Lélut a reprise en 1846. Cette thèse trouve-t-elle un appui dans le texte même des *Pensées* ? C'est l'avis d'un aliéniste contemporain, le Dr Binet-Sanglé, et voici les exemples qu'il en donne : « Un dessin du manuscrit des Pensées (cf. p. 113, fr. 591 de notre édition) rappelle par sa conception certains dessins d'aliénés. » Puis des contradictions telles que celles-ci : *Les sacrifices plaisent et déplaisent* (fr. 685) ; et des associations d'idées « absolument vésaniques » : *La grâce n'est que la figure de la gloire* (fr. 643). Voir *La maladie de Blaise-Pascal*, dans les *Annales médico-psychologiques*, mars 1899. La pathologie mentale, dont l'auteur se réclame, jouit d'un crédit trop légitime, elle provoque des espérances trop solides, pour que les interprétations du Dr Binet-Sanglé ne doivent pas être relevées ici — à titre de documents sur la psychologie d'un aliéniste.
28. ↑ Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. III, p. 402 sqq., et la réponse de Boullier : *Sentiments de M... sur la critique des* Pensées de Pascal, *par M. de Voltaire*, 1741.
29. ↑ Lettre de juin 1733, citée par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., tome III, p. 399.
30. ↑ Sur le conseil de Malesherbes, qui était alors garde des sceaux, on ne demanda pas de privilège et l'on remplaça le nom du libraire : *Nyon à Paris*, par une indication imaginaire qui en situait l'impression à l'étranger : *Détune à la Haye*.
31. ↑ En particulier Renouard qui avait pourtant, dit Faugère, consulté le manuscrit autographe (1803) et Lefèvre dans son édition des *Œuvres complètes* de Pascal (1819). Tous deux se bornèrent à l'addition de quelques fragments.
32. ↑ L'abbé André complète son travail par un *Parallèle* des éditions, et par une table analytique des matières. Signalons, en dehors de quelques notes, le curieux arrangement donné aux premiers fragments de l'article III, seconde partie, qui sont pour Bossut l'introduction au *Pari* : l'abbé André en fait un dialogue entre Pascal et le mécréant, ce qui lui permet de substituer au titre de Bossut (*Qu'il est difficile de démontrer l'existence de Dieu par les lumières naturelles ; mais que le plus sûr est de la croire*) celui-ci qui lui paraît plus orthodoxe : *Quand il serait difficile de démontrer, etc., le plus sûr est de la croire*.
33. ↑ Cf. *Dom Robert Desgabets*, Paris, 1902, p. 13 et p. 273.
34. ↑ Voir ce plan aux *Pièces justificatives*, p. cccviii.
35. ↑ P. 39.
36. ↑ P. 277. Cf. p. 41 : « Si l'on n'est pas catholique, on ne peut pas être chrétien et Pascal n'est pas mort catholique » (note à la *Vie de Blaise Pascal*).
37. ↑ P. 11. Cf. p. vi. « Il nous aurait été particulièrement désagréable de renvoyer fréquemment aux *Essais* de Montaigne, si peu chrétiens, si peu moraux, si justement censurés par l'Église. Nous ne les avons donc allégués que fort rarement, et lorsqu'il y avait un sérieux intérêt à en signaler la néfaste influence sur l'auteur des *Pensées*. » Faute de s'être reporté aux *Essais* de Montaigne, M. Didiot n'a pas compris la phrase de Pascal : « Les sauvages n'ont que faire de la Provence » (Cf. fr. 98) ; et il écrit en note : « Je ne puis me persuader qu'il n'y ait pas là une faute d'écriture. Pascal a voulu dire *Providence*. Les sauvages, en effet, ne croient pas avoir besoin de Providence, ni de prévoyance, parce qu'ils sont généralement fatalistes. » (P. 93.)

38. ↑ P. clviii.
39. ↑ P. xli (*note*). — L'article XXIII est *sur le miracle*.
40. ↑ Nous n'avions pas à faire entrer dans le cadre de cette étude les traductions des *Pensées*, qui, suivant leur date, se réfèrent aux éditions successivement accréditées en France. Un détail est pourtant à relever : tandis qu'en Angleterre paraissent plusieurs traductions anglaises, les *Pensées* furent surtout répandues en Allemagne par une traduction en langue latine que Phil. Adam Ulrich publia en 1741 à Wurzbourg : *Blasii Paschalis, scriptoris inter Gallos acutissimi profundissimique, de veritate religionis opus posthumum*.

II-1

DEUXIÈME PARTIE

Le manuscrit nº 9202 (*f. fr.*) de la *Bibliothèque nationale* contient les papiers autographes de Pascal ; il est loin toutefois de nous présenter ces papiers tels qu'ils furent trouvés en 1662. La reliure porte au dos la mention suivante : *Pensées de Pascal*, 1711. Elle est contemporaine de trois pièces fort importantes qui ont été plus tard insérées au début du volume. Ce sont trois attestations signées de l'abbé Périer, neveu de Pascal. Voici la première : « Je soussigné, prêtre, chanoine de l'Église de Clermont, certifie que le présent volume, contenant pages, dont la première commence par ces mots et la dernière par ceux-ci est composé des petits papiers écrits d'un côté, ou de feuilles volantes qui ont été trouvées après la mort de M. Pascal, mon oncle, parmi ses papiers, et sont les originaux du livre des *Pensées de M. Pascal*, imprimés chez Desprez, à Paris, pour la première fois en l'année et sont écrits de sa main, hormis quelques uns qu'il a dictés aux personnes qui se sont trouvées auprès de lui ; lequel volume j'ai déposé dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, pour y être conservé avec les autres manuscrits que l'on y garde. Fait à Paris, ce vingt cinq septembre mil sept cent onze.

Périer. »

La seconde, qui est sur la troisième page du même feuillet, est ainsi conçue : « Je soussigné, *etc.*, certifie que le présent volume contenant pages, dont il y en a plusieurs en blanc, a été trouvé après la mort de M. Pascal, mon oncle, parmi ses papiers, et est en partie écrite de sa main et partie qu'il a fait copier au net sur sa minute, lequel volume contient plusieurs pièces imparfaites sur la Grâce et le Concile de Trente, et je l'ai déposé dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, etc.

Paris, ce vingt-cinq septembre mil sept cent onze.

Périer. »

La troisième mentionne encore des originaux : « Je soussigné, *etc.*, certifie que les cahiers compris dans ce volume, qui sont des abrégés de la vie de Jésus-Christ, sont écrits de la main de M. Pascal, mon oncle, et ont été trouvés après sa mort parmi ses papiers, lequel volume j'ai déposé, etc.

Fait le vingt-cinq septembre 1711.

Périer. »

Ces trois attestations indiquent trois volumes, et ce sont trois cahiers aussi que l'abbé Périer avait prêtés à dom Toutée, d'après la lettre du 22 juin 1711 que nous avons déjà eu l'occasion de citer. Les deux derniers ne nous sont pas parvenus tels quels. Quant au premier, il semble avoir été transformé en un volume relié, soit par l'abbé Périer qui le déposait, soit par la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés qui le reçut. Or cette transformation a son importance ; car elle fut, semble-t-il, l'occasion d'un travail singulier, dont la photographie seule pourrait donner une idée suffisante. On a découpé, au ras de l'écriture, des feuilles volantes en une infinité de petits morceaux ; puis on s'est livré à un jeu de patience qui consistait à en coller le plus grand nombre possible sur une même page du recueil. Telle page devient ainsi une véritable mosaïque où on relève huit, neuf, dix et jusqu'à onze tronçons (cf. p. 23, 39 ; 79, 83, 427 ; 63). À ce jeu, combien avons-nous perdu de lignes inachevées ou barrées ? nous ne pouvons que le soupçonner, à voir celles qui nous sont parvenues uniquement parce qu'elles étaient écrites au verso d'un fragment qu'on a bien voulu respecter. Ainsi page 146 le fragment 370 ; ainsi page 94 on a découpé le fragment qui débute par ces mots : *Il est vrai qu'il y a de la peine en entrant dans la piété*, brouillon probable d'une lettre à Mlle de Roannez (fr. 498), mais au verso on a mutilé le fragment 905 *Sur les confessions et absolutions sans marques de regret* ; de même, page 90, pour le fragment : *le juste agit par foi* (fr. 504). Quelquefois même le papier lui-même n'est pas intact : tel est le cas pour le fragment 668, p. 97.

Même en présence d'un long fragment, le relieur ne se soucie pas toujours de respecter la suite des pages, il ne tient pas compte des signes de renvoi : le fragment sur le *Divertissement* court de la page 139 à la page 210, puis 209, 217, 133 et 217 ; le 722 (*prophéties de Daniel*) va de la page 309 à la page 315, pour se terminer à la page 289 ; le fragment 430 (la conférence préparée pour Port-Royal) occupe les pages de 317 à 326, puis il faut en chercher la fin à la page 57. On a seulement pris la précaution de laisser une feuille de blanc entre chaque page écrite, de telle sorte qu'aux 253 pages écrites par Pascal correspondent 492 pages numérotées dans le recueil. — Le recueil est précédé des trois feuilles d'attestations dont nous venons de faire mention, du *Mémorial* et de sa copie ; il est suivi de fragments autographes, avec quelques lignes de compte, et un bout de lettre, qui y ont été joints en 1864.

Entre 1662 et 1711 bien des fragments avaient été égarés ou dispersés, comme en fait foi la comparaison du recueil original avec les *Copies* ; en particulier la plupart des fragments utilisés par Mme Périer dans la *Vie* de son frère n'ont pas été conservés dans l'autographe[1]. Par contre, des pages entières, soit des notes pour les *Provinciales*, soit des méditations comme le *Mystère de Jésus*, n'ont pas été reproduites dans les *Copies* et sont pour la plupart demeurées inédites jusqu'à l'édition de Faugère[2].

Le recueil original lui-même est loin d'être un recueil entièrement autographe. Manifestement un grand nombre de fragments qui sont épars à travers les différentes parties du recueil, depuis la page 19 jusqu'à la page 485, sont dictés à un domestique (quelques-uns

peut-être à un enfant, le jeune Louis Périer, dont Blaise Pascal avait commencé l'éducation). L'écriture est gauche, l'orthographe déplorable ; un mot comme *chanchelier* (fr. 189) ferait même soupçonner une origine clermontaise. Dans un même fragment il arrive que la main étrangère alterne avec celle de Pascal (*ex* : fr. 82 et fr. 139) ; le fragment 69, page 23 du manuscrit, n'a qu'une ligne ; il est moitié écrit, moitié dicté par Pascal. À cette écriture familière se joint l'écriture de Mme Périer pour une série de fragments, en particulier pour un fragment sur les miracles qui est postérieur, de quelques jours seulement selon toute vraisemblance, au 19 février 1660 (fr. 817). Le fr. 626 doit avoir été transcrit par Nicole (p. 491). Au fr. 1 sur *l'esprit géométrique*, on trouve encore une autre écriture, élégante et correcte (p. 405). Souvent ces fragments ont été corrigés ou complétés de la main de Pascal.

Un grand nombre de ces fragments sont précédés de la croix, que Saint-Cyran recommandait de placer en tête de tout écrit, comme « les armes du chrétien » ; mais il n'y a pas à en tirer de conclusion sur le caractère intime du fragment, on la retrouve en tête de remarques sur le style, comme le fragment 53 qui est probablement de 1657, date où parurent les *Plaidoyers* de M. Le Maître.

Il est inutile d'insister sur la diversité d'aspect et de contenu que présentent ces fragments. Il y a des pages entières qui forment de véritables chapitres de livre ; elles sont couvertes de ratures, et témoignent d'un travail où l'écrivain a déployé toutes les ressources de son art : fragments sur les *Deux Infinis* (72), sur l'*Imagination* (82), sur le *Divertissement* (139), sur la *Justice* (294), sur le *Péché originel* (415), sur l'*Incompréhensibilité de l'homme* A. P. R. (430), sur le *Pyrrhonisme* (434). D'autres sont de longues traductions d'Isaïe ou de Daniel qui concernent les prophéties (713 et 722). La rédaction du *Pari* est faite sur quatre pages du format de notre papier à lettre (3, 4, 7 et 8) ; Pascal avant de l'avoir terminée avait écrit des fragments qui ne s'y rattachent pas directement ; puis il a complété son argumentation, recouvrant son papier dans tous les sens, d'une écriture de plus en plus menue renvoyant d'une page à l'autre à l'aide de petites figures géométriques qui permettent d'ordonner ce chaos. Corrélativement à ces développements, on trouvera de longues suites de notes qui représentent le travail antérieur de méditation. Chaque paragraphe ou chaque idée essentielle est en germe dans un trait saillant, dans un mot. En tête de la page 107, on trouve ces mots *Que me servirait ? abominables*, où Pascal se rappelle à lui-même les fragments qu'il va écrire sur cette page même (fr. 499 et fr. 555). Ailleurs des lignes énigmatiques qui s'éclairent par la rencontre du fragment développé : « Il demeure au delà de l'eau (fr. 292). — Je n'ai pas d'amis à votre avantage (fr. 154). » Qu'on se reporte surtout aux fragments 194 *bis* et 194 *ter* : on y trouvera toutes les notes de Pascal pour la *Préface* de son *Apologie* ; lignes de rappel qu'il barrait à mesure qu'il les utilisait dans sa rédaction. On a dans le recueil manuscrit un grand nombre de notes de ce genre qui étaient destinées aux *Provinciales*, ou aux divers *Factums* qui les suivirent, notes inachevées et parfois d'apparence incohérente qui ne prennent de sens que par la comparaison avec les écrits auxquels elles étaient destinées (voir notre Section xiv, parti-

culièrement du fr. 920 à la fin). Le manuscrit nous permet même de remonter plus haut dans le travail de préparation ; nous avons les notes prises par Pascal dans ses lectures, par exemple des résumés de la préface du livre de Voisin au *Pugio Fidei* (fr. 635) ou de chapitres du *Pugio Fidei* (fr. 446), des recueils de citations latines empruntés aux *Essais* de Montaigne (fr. 363, 364), des copies des versets de la Bible (fr. 682), des extraits critiques sur le 4e livre d'Esdras (fr. 632) ou sur la comparaison de la Vulgate et de la Bible de Vatable (fr. 819). Le fragment 908 montre la collaboration de Pascal avec un ami qu'on croit être Arnauld : Arnauld aurait signalé à Pascal un certain nombre de pages des *livres des Généraux Jésuites* ; Pascal s'y reporte et y joint ses réflexions.

Entre ces notes presque impersonnelles et les développements qui portent la marque du génie de Pascal, on rencontre dans le manuscrit tous les types intermédiaires, ici un souvenir d'enfance : « quand j'étais petit, je serrais mon livre » (fr. 371), et là le dialogue mystique avec Jésus (fr. 553). À la page 401 la note sur les *Hommes naturellement couvreurs* est en marge des réflexions sur les miracles. À la page 344 les mots « vertu apéritive d'une clé, attractive d'un croc » (fr. 55) interrompent une série de notes contre les Jésuites (fr. 924). À la page 402 se suivent immédiatement une note sur Escobar, une réflexion sur l'éloquence (26), une définition de l'égoïsme absolu (457). Voici ce qui est dicté sur une même feuille de papier *recto* et *verso* aux pages 201 et 202 : une réflexion sur les mauvaises raisons qu'on se donne pour expliquer la circulation du sang (fr. 96), une autre sur la meilleure méthode de persuader (10), une note sur le brochet et la grenouille de Liancourt (341) suivie immédiatement de ce fragment : *La vérité est si obscurcie en ce temps* (864) et d'une plainte contre les *malingres* (sic) qui trahissent la vérité pour leur intérêt (583), puis vient une comparaison entre la machine d'arithmétique et les animaux (340), une réflexion sur les personnes qui mentent pour mentir (108) et sur les persécutions qui travaillent l'Église (859).

L'écriture elle-même est changeante : ici l'auteur est devant sa table de travail, et là il semble qu'il se soulève sur son lit et que d'une main fiévreuse, qui ne peut suivre la rapidité de la pensée, il fixe en traits inachevés le souvenir d'une nuit d'insomnie ; il y a des mots illisibles, non parce qu'ils ont été mal écrits, mais parce qu'ils n'ont été pour ainsi dire pas écrits.

Plusieurs fragments ont été dictés au crayon, et repassés ensuite à la plume d'une écriture qui s'est élargie et espacée. Le tout écrit tantôt sur des cahiers uniformes, et tantôt sur des feuilles volantes prises au hasard de la rencontre. Le fr. 818 est écrit au verso d'une lettre adressée à Pascal (p. 193), au dos de la page 409 est une série de calculs, un *lemme* avec figures. Ailleurs un reçu de Pascal (page 121), un brouillon de lettre (p. 2) et jusqu'à des lignes telles que celles-ci : *apportez faire un tour, apportez de la chandelle*, etc. (p. 440).

1. ↑ Voir aux pièces justificatives la *Table de concordance*, p. ccii et cciii.
2. ↑ Cf. *ibid*, p. cclxxvi sqq.

II-2

Sur ces caractères que présente le manuscrit, est-il possible, comme on l'a proposé, de classer les fragments par leurs dates, en réunissant les fragments qui sont sur un même papier ou qui ont la même couleur d'encre ? L'hypothèse est ingénieuse ; il est probable qu'elle ne pourrait être suivie bien loin. Il ne faut pas s'imaginer Pascal comme un homme de lettres qui s'installe à heure fixe dans son cabinet. C'est un méditatif, et c'est un malade : il saisit au hasard le premier papier qui lui tombe sous la main, et il fixe ses souvenirs. D'ailleurs il voyage : peut-être en Poitou chez le duc de Roannez, en tout cas, à Clermont chez Périer ; en 1656 il est à Vaumurier, puis à Port-Royal-des-Champs ; il se cache pendant qu'il écrit les *Provinciales*. L'encre comme le papier change avec ces déplacements ; quelquefois elle varie à l'intérieur d'un même fragment, par exemple, entre *Épictète* et *conclut* (fr. 350, p. 155 du manuscrit).

En fait, pour dater les fragments, nous n'avons qu'un petit nombre de points de repères ; la lettre du 19 février 1660 au verso du fragment 818 dicté à Mme Périer, p. 198, ou bien les allusions historiquées notées par Havet : le fragment sur Cromwell (fr. 176) est postérieur à mai 1660, le fragment sur les *Trois Hôtes* est assez probablement de 1656 (177).

Pour compléter ce travail, il faudrait examiner la nature intrinsèque et la destination des fragments. En dehors de l'*Apologie*, un grand nombre de fragments sont des notes pour les *Provinciales* ou pour les *Factums* qui les suivirent : ils sont de 1656-1657. Le fragment 498 paraît être une première rédaction d'une lettre à Mlle de Roannez, qui est contemporaine des *Provinciales* (24 septembre 1656). Plusieurs fragments se rattachent à la *Lettre sur les Commandements de Dieu* qui doit être de la même époque. De longs développements sont écrits en vue de la conférence de Port-Royal, où Pascal a exposé le plan de l'ouvrage qu'il méditait, vers l'année 1658 (fr. 430, 416). Les notes pour les *Discours sur la condition des Grands* (fr. 310) nous conduisent à l'année 1660. En revanche le fragment 75 se rattache au *Traité du vide* ; et quoiqu'il s'accompagne d'une remarque d'exégèse biblique qui atteste la diversité des préoccupations de Pascal à l'époque où il a été écrit, il est possible qu'il soit antérieur à la seconde conversion de Pascal. Ainsi, sans tenir compte encore de l'*Apologie*, c'est presque dix ans d'activité intellectuelle dont ces papiers apportent la confidence, la plus immédiate peut-être et la plus intime que l'on ait jamais recueillie.

Quant aux fragments qui devaient fournir la matière de l'*Apologie*, — et sans qu'on puisse exclure l'hypothèse de fragments antérieurs, préparés en vue de l'*Entretien avec*

M. de Saci, (1655) ou même des conférences avec M. Rebours[1], — ils appartiennent aux dernières années de la vie de Pascal ; nous n'avons ici qu'à recueillir le témoignage de Mme Périer : « Il avait environ trente quatre ans quand il commença de s'y appliquer. Il employa un an entier à s'y préparer en la manière que ses autres occupations lui permettaient, qui était de recueillir les différentes pensées qui lui venaient là-dessus ; et à la fin de l'année, qui était la trente-cinquième année de son âge et la cinquième de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante qu'il ne pouvait plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore, si on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa[2]. » Étienne Périer indique même dans la *Préface* que quelques-uns des fragments les plus développés sont de cette dernière période[3]. Marguerite Périer précise encore dans ses *Mémoires* : « M. Pascal avait accoutumé, quand il travaillait, de former dans sa tête tout ce qu'il voulait écrire sans presque en faire de projet sur le papier ; et il avait pour cela une qualité extraordinaire, qui est qu'il n'oubliait jamais rien, et il disait lui même qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait voulu retenir. Ainsi il gardait dans sa mémoire les idées de tout ce qu'il projetait d'écrire, jusqu'à ce que cela fût dans sa perfection et alors il l'écrivait. C'était son usage ; mais pour cela il fallait un grand effort d'imagination, et quand il fut tombé dans ses grandes infirmités, cinq ans avant sa mort, il n'avait pas assez de force pour garder ainsi dans sa mémoire tout ce qu'il méditait sur chaque chose. Pour donc se soulager, il écrivait ce qui lui venait à mesure que les choses se présentaient à lui, afin de s'en servir ensuite pour travailler comme il faisait auparavant de ce qu'il imprimait dans sa mémoire ; et ce sont ces morceaux écrits ainsi pièce par pièce, qu'on a trouvés après sa mort, qu'on a donnés et que le public a reçus avec tant d'agrément[4]. »

En définitive, et quel que soit leur intérêt intrinsèque, les indications que l'on peut rassembler sur les dates où furent écrits les fragments de Pascal, demeurent beaucoup trop vagues et trop approximatives pour offrir un point d'appui à l'éditeur. Le problème de la publication demeure intact ; nous devons l'aborder directement et pour notre compte.

Or la description du manuscrit nous semble décisive pour écarter les deux solutions extrêmes : l'une, la plus simple, qui serait de le reproduire tel quel ; l'autre, la plus séduisante, qui serait de le présenter, comme s'exprime l'un des derniers éditeurs, « selon l'ordre voulu par l'auteur ». — Certes nous n'avons aucune objection contre l'entreprise dont M. Michaut s'est acquitté avec une si admirable conscience ; nous espérons bien que nous pourrons compléter son travail — et le nôtre — en publiant le *fac-simile* photographique du manuscrit n° 9302. Mais même après la photographie l'édition reste à faire ; le « beau désordre » où un relieur malencontreux a mis les papiers de Pascal a son charme pour les familiers, il est utile à ceux qui veulent se faire leur édition à eux-mêmes. Mais à généraliser le procédé nous risquerions de rendre les *Pensées* inintelligibles et inaccessibles à neuf lecteurs sur dix ; nous ferions taire la voix de celui qui a dit : *Le silence est la plus grande persécution.*

Sur l'autre solution, sur la restitution du plan de l'*Apologie*, est-il besoin d'insister encore ? Il suffit de rappeler ici les difficultés essentielles, qui à notre sens ne peuvent être surmontées. Tout d'abord, il y a dans le manuscrit des fragments qui en toute vraisemblance n'ont pas été écrits pour l'*Apologie*. Comment faire le départ ? Voici les *Pensées sur l'Éloquence et le style*, il est fort possible que Pascal les ait notées pour lui-même, qu'il y ait fixé le souvenir de conversations qu'il avait eues avec Méré, ou encore qu'il ait évoqué ce souvenir au moment de son entrée à Port-Royal lorsqu'il écrivait les *Réflexions sur l'esprit géométrique et sur l'art de persuader*, et qu'il se proposait de rédiger pour les *Petites Écoles* un *Traité de Géométrie*, probablement aussi un *Traité de Rhétorique* ou de *Logique* — mais il est non moins vraisemblable que Pascal eût suivi les indications données dans sa conférence de 1658, qu'il eût commencé par faire voir « quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur les hommes, et qui sont le plus propres à les persuader ». De même on peut soutenir que les fragments polémiques contre les Jésuites se rattachent à la querelle des *Provinciales*, que la théorie du miracle est faite pour la *Réponse au Rabat Joie*, ou pour un autre écrit sur le miracle dont parle dom Clémencet ; — mais Étienne Périer rappelle dans sa *Préface* que l'Apologie était aussi bien tournée contre les mauvais chrétiens que contre les libertins, mais Mme Périer nous dit en termes formels que le miracle de la Sainte-Épine a été l'occasion de l'Apologie (ce qui ne signifie pas, comme l'interprète subtilement Astié, qu'il n'ait été qu'une occasion). De même les traductions d'Isaïe et Daniel, qui sont faites avec un soin si visible, devaient-elles trouver place dans le tissu même de l'*Apologie* ? — ou n'étaient-elles que pour l'usage personnel de Pascal ? ou enfin avaient-elles quelque rapport avec les conférences tenues au château de Vaumurier pour arrêter le style de la version du *testament de Mons* ? Et de même encore pour l'argument du pari : Renouvier en fait le cœur même de l'Apologie, il compte la révélation intégrale de l'argument parmi les moments décisifs de la pensée humaine au xviie siècle ; — M. Lanson le réduit à n'être qu'un écrit de circonstance.

S'il est difficile de déterminer sans arbitraire les limites de l'*Apologie*, il sera plus difficile encore d'en restituer le plan. Les indications de Pascal nous donnent des lignes générales : une première partie traite de l'homme et de sa corruption, elle est sur Adam et sur la nature ; une seconde traite de Dieu et de la religion, elle est sur Jésus-Christ et sur la rédemption. Mais comment ces parties se divisent-elles ? nous avons des titres généraux ; mais nous ignorons l'ordre des chapitres, qui serait l'essentiel. Pascal énumère dans un fragment les preuves de la religion ; mais il paraît bien qu'il ne s'y propose que de les compter ; aucun rapport logique ne semble avoir décidé de leur rang[5]. Ailleurs il mentionne un *dialogue* avec l'athée, ou une *lettre de l'injustice* ; mais il ne nous dit pas quelle en est la place. Par contre nous le voyons hésiter sur le plan du développement qu'il vient d'écrire, transporter au chapitre des *fondements* ce qu'il avait écrit dans le chapitre des *figuratifs* (fr. 670), ou bien encore *transposer après les lois au titre suivant* (fr. 73) une *lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie* (74), confirmant enfin le mot, écrit ou prononcé par lui, que Port-Royal nous a transmis dans l'édition de 1678 : « La

dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. »

Dans ces conditions on peut estimer la portée exacte du plan que nous a transmis Filleau de la Chaise dans son *Discours sur les Pensées de M. Pascal*. Cet exposé, que nous reproduisons dans les *Pièces justificatives*, est, malgré la paraphrase perpétuelle et fatigante qui est la méthode de l'auteur, un document capital pour l'intelligence des *Pensées* ; mais il nous semble qu'il n'a pas une autorité suffisante pour nous en permettre la restauration. D'abord à le suivre dans le détail, le plan se dérobe à travers une série de complications, qui expliquent les embarras et les divergences de ceux qui ont cru pouvoir s'y fier. De plus il a été écrit au moins huit ans après la conférence de Pascal, et sans autre document que les cahiers de Pascal auxquels Filleau de la Chaise s'est manifestement référé. Or à supposer que la mémoire de l'auditeur ait conservé fidèlement chacun des détails de la conférence, il ne s'ensuit pas qu'il en ait retenu l'ordre avec la dernière exactitude. Surtout cette conférence même précède de plus de quatre années la mort de Pascal, de sorte que nous y aurions un état du plan de Pascal qui ne s'applique pas nécessairement aux fragments écrits de 1658 à 1662. L'autorité du plan diminue d'autant qu'on suppose plus de flexibilité et d'extension dans le génie même de Pascal. Cette conclusion est confirmée par la comparaison du plan rapporté par Filleau de la Chaise avec le témoignage de Mme Périer, consigné dans des pages qui avaient appartenu à la *vie de Blaise Pascal* et que le docteur Besoigne nous a conservées dans sa précieuse Histoire de l'abbaye de Port-Royal (et peut-être ne les a-t-on retranchées de la biographie imprimée que parce qu'elles faisaient double emploi avec le *Discours* de Filleau de la Chaise — en le contredisant). Nous reproduisons ces pages dans nos *Pièces Justificatives* ; ce qui nous dispense de tenter un parallèle entre deux documents qui ne se prêtent sur aucun point à un rapprochement. Il suffit de les lire l'un à la suite de l'autre, pour que le contraste éclate. Dira-t-on, pour employer une expression familière à Pascal, qu'il faut *discerner les temps* ? Ce discernement est bien difficile : on serait tenté de conclure que les réflexions sur le miracle sont surtout de 1656 et contemporaines de l'événement ; on se tromperait pourtant. Un hasard veut que plusieurs pensées sur les miracles dictées par Pascal soient de la main même de Mme Périer ; or l'une d'entre elles est écrite au verso d'une lettre datée du 19 février 1660. Il est donc à présumer que les indications transmises par Mme Périer sont de deux ou trois ans postérieures à la conférence de Port-Royal, qu'elles reflètent un état plus récent du plan de l'*Apologie*.

Enfin, une formule expresse de Pascal, le témoignage autorisé d'un contemporain nous permît-il d'établir entre les fragments un ordre qui fût à l'abri de toute objection et de toute contestation, nous n'aurions pas le droit d'en conclure encore que nous possédons l'*Apologie* dans son aspect d'ensemble et dans son ordonnance générale. Un Charron procède par divisions : son *Traité des Trois vérités* se compose de trois parties entre lesquelles nous pourrions répartir aussi les pensées de Pascal : 1° qu'il y a une religion, 2° que la vraie religion est le christianisme, 3° que la seule expression authentique du christia-

nisme est le catholicisme, c'est-à-dire pour Pascal le jansénisme. Mais c'est précisément de Charron, du *Traité des Trois vérités* ou des *Livres de la Sagesse*, que Pascal se proposait de parler dans la préface de sa première partie ; il devait y condamner les « divisions qui attristent et qui ennuient »[6]. Sur une matière grave et aride entre toutes, les *Provinciales* n'avaient ni attristé ni ennuyé ; elles avaient la liberté et la diversité d'allure, la verve débordante, la vie passionnante de la meilleure des comédies ; de même l'*Apologie*, qu'on imagine trop souvent comme une série de dissertations théoriques, devait être un drame. C'est avec le souvenir des *Provinciales* qu'il convient d'interpréter des indications comme celles-ci : « *Ordre par Dialogues*. Que dois-je faire ? Je ne vois partout qu'obscurités. Croirai-je que je ne suis rien ? croirai-je que je suis Dieu ? Toutes choses changent et se succèdent. Vous vous trompez, il y a… » ou bien : « Dans la lettre *De l'injustice* peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout : Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne ; il est donc juste que votre aîné ait tout. — Pourquoi me tuez-vous[7] ? » — Montaigne est transcrit presque tout entier dans les notes de Pascal, c'est sans doute que le personnage principal était le libertin qui a lu Montaigne. — Mme Périer nous laisse entendre que les preuves des *miracles* devaient former le premier chapitre de l'ouvrage ; c'est peut-être que Pascal voulait se jeter brusquement dans les événements, prendre comme point de départ les conversations qu'il eut « avec l'homme sans religion » à la veille du miracle de la Sainte-Épine, et de là revenir sur les fondements de la religion chrétienne… Sans multiplier les conjectures, une chose est acquise, c'est que quel que soit l'ordre dans lequel un éditeur publiera aujourd'hui les *Pensées*, l'Apologie de Pascal en eût différé du tout au tout ; car elle aurait été en dehors de tout ordre déterminé, conduite par un génie qui se moquait des règles didactiques.

Ces raisons littéraires, et encore extérieures, ne font que traduire des raisons intimes et profondes. L'ordre analytique n'est pas l'ordre vrai : il juxtapose des formules, il les enchaîne suivant les lois du raisonnement, il demeure scolastique et superficiel. L'ordre vrai, celui qui engendre la conviction, est un ordre synthétique ; en apparence il rompt le discours, en réalité il va droit au but : « Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours[8]. Chacune des lettres, chacun des dialogues dont se serait composée l'*Apologie* devait ainsi former un tout et se suffire à lui-même ; point d'examen préliminaire ni de discussion provisoire, chaque acte du drame devait conduire à la même conclusion : la vérité du christianisme intégral qui est le jansénisme, la nécessité de s'y convertir immédiatement avec son esprit, avec son cœur, d'y soumettre jusqu'à la discipline de son corps.

Ce serait donc compromettre également les *Pensées* que de les laisser dispersées à travers le chaos du manuscrit actuel, ou de les ajuster au cadre d'une restauration arbitraire. Il faut se résigner à un classement, et puisqu'il est inévitable, le choisir le moins mauvais possible. Or le moins mauvais en l'occurrence, n'est-ce pas celui qui est consacré par l'usage, celui de Bossut, complété par Havet ? Pour notre part, nous l'aurions accepté si nous ne nous étions heurté à une impossibilité matérielle. Afin de conserver le bénéfice de

la concordance avec Bossut et Havet, il eût fallu respecter la fragmentation des fragments telle que Bossut l'avait pratiquée après Port-Royal, publier en neuf tronçons le fragment 843, en dix tronçons le fragment 556 dont les manuscrits — et sur ce point la publication de M. Michaut a fait une lumière décisive — nous obligent à restituer l'unité. Entre l'arrangement de Bossut et les manuscrits, il n'y a pas à hésiter ; mais alors ces remaniements suppriment tout l'avantage matériel que nous attendions. *A fortiori*, nous ne pourrions, sans être infidèles au manuscrit, reprendre les divisions de Port-Royal et y répartir les fragments publiés depuis 1670 ; d'ailleurs nous n'y trouverions guère d'avantage moral. Quand on invoque en faveur de la première édition l'autorité des amis de Port-Royal, on oublie qu'ils ont abandonné l'édition *pascalienne* à laquelle ils avaient travaillé « assez longtemps », le duc de Roannez en particulier. Le projet qu'ils exécutèrent ne fut qu'un troisième projet, une sorte de pis aller ; nous n'avons aucune raison de nous en contenter, n'étant plus obligé de plier la pensée vraie de Pascal aux convenances des autorités ecclésiastiques.

Un seul parti n'était pas absolument impossible. C'était — sans tenir compte des témoignages qui se rapportaient à l'œuvre littéraire de Pascal — de faire fond exclusivement sur les fragments écrits par Pascal lui-même, de rechercher de quelle façon ils se rapprochaient les uns des autres par l'identité de leur contenu, de quelle façon ils se liaient entre eux pour offrir une continuité logique. Une telle recherche ne pouvait assurément nous conduire à un plan que Pascal eût effectivement suivi : elle procède, nous l'avons dit, d'une méthode tout analytique, et elle est opposée à l'ordre synthétique que Pascal lui-même donne comme le secret de son génie. Mais la modestie même de notre ambition nous permettait d'espérer que nulle part nous ne trahirions la pensée de notre auteur, que nous pourrions rendre intelligible la lecture intégrale des *Pensées*, que nous aurions en un mot rempli en conscience notre devoir d'éditeur.

Dans l'exécution de cette tâche, Pascal devait être notre seul guide : non seulement à maintes reprises, il avait marqué lui-même par l'indication d'un titre le chapitre auquel le fragment devait se rapporter, et il avait ainsi commencé le travail que nous avions à compléter ; mais il avait aussi jeté quelques points de repère qui nous renseignent sur le but du chapitre et sur la liaison des fragments qui le composent.

Les renseignements sont surtout précis et concordants pour cette partie considérable des *Pensées* qui est en quelque sorte la partie technique : des chapitres s'y dessinent d'eux-mêmes, relatifs aux *Figuratifs*, aux *Prophéties*, aux *Miracles*. Ainsi Pascal a écrit : « *Preuve des deux Testaments à la fois.* — Pour prouver tout d'un coup les deux, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre ; car, si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ. Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens (fr. 642). » Donc il faut partir de l'Ancien Testament. De la multiplicité des religions qui s'offrent à l'examen du penseur

— religions de la Chine, de la Grèce ou de l'Arabie — le judaïsme se détache, comme seul capable de servir de fondement à la religion vraie, de démontrer la perpétuité de l'Église : « Voir ce qu'il y a de clair dans tout l'état des Juifs, et d'incontestable » (fr. 602), afin d'établir que la religion a toujours été, que c'est aux livres des Juifs que doit s'attacher celui qui cherche Dieu. Il y a donc lieu de fournir trois démonstrations pour rétablir l'unité entre le livre des Juifs et le livre des Chrétiens : 1º l'Ancien Testament a un sens littéral et un sens figuré ; 2º l'Ancien Testament annonçait un Messie spirituel ; 3º Jésus-Christ a été ce Messie.

La démonstration du premier point forme le chapitre des *Figuratifs* auquel Pascal a fait allusion, et dont il s'est tracé le plan de la manière suivante : « Pour montrer que l'Ancien Testament n'est que figuratif, et que les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens, c'est : 1º que cela serait indigne de Dieu ; 2º que leurs discours expriment très clairement la promesse des biens temporels, et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs et que leur sens ne sera point entendu… La troisième preuve est que leurs discours sont contraires et se détruisent (fr. 659). »

Après le chapitre des *Figuratifs* prend naturellement place le recueil des prophéties que Pascal avait dressé et qui comprend des traductions des livres d'Isaïe et de Daniel. Ce recueil prépare la série des fragments relatifs à Jésus, considéré comme prophète, puisqu'il s'agit de montrer comment les caractères du Messie attendu se retrouvent véritablement dans le Christ. — De là un chapitre sur Jésus-Christ, auquel se rattachent des réflexions sur le style de l'Évangile et sur la véracité des apôtres que Pascal se proposait de développer assez longuement.

Enfin la preuve la plus forte de Jésus-Christ, ce sont les miracles : Pascal avait formé une théorie des miracles, dont il expose le principe : « *Commencement*. — Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. Il y a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître ; autrement ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondement. Or, il faut que la règle qu'il nous donne soit telle, qu'elle ne détruise la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles. Moïse en a donné deux (fr. 803). »

La théorie des miracles relie l'Église de Jésus-Christ à l'Église contemporaine ; elle nous introduit dans la polémique entre Jésuites et Jansénistes où était aux yeux de Pascal le secret et comme la clé du christianisme vrai. Ainsi nous semblent s'ordonner sans effort les six dernières sections entre lesquelles nous répartissons les fragments de Pascal : La *Perpétuité* — les *Figuratifs* — les *Prophéties — Preuves de Jésus-Christ* — les *Miracles* — *Fragments polémiques*.

Pouvons-nous appliquer un pareil traitement au reste des écrits posthumes de Pascal ? Tout d'abord nous devons isoler une série de fragments relatifs aux qualités de l'esprit et aux particularités du style, qui, destinées ou non à faire corps avec l'Apologie, forment une première section naturellement distincte et qui sera comme une introduction sur la

méthode. — Puis nous trouvons dans Pascal lui-même l'indication d'une première partie qui devait être intitulée : *Misère de l'homme sans Dieu*. De toute évidence, c'est une étude psychologique de l'homme ; dans la *Préface*, Pascal devait y poser le problème de la connaissance de soi-même ; la réponse est donnée par les fragments des deux infinis, l'analyse des puissances trompeuses, les réflexions sur le divertissement et la misère.

Une fois l'homme amené à prendre conscience de sa condition naturelle, il faut lui inspirer le désir d'en sortir : « Lettre pour porter à rechercher Dieu. Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent celui qui les recherche » (fr. 184). D'une part donc, exhorter le libertin à se tourner vers la religion, opposer son souci des petites choses à sa négligence vis-à-vis de l'éternité, préciser même cette opposition en lui donnant la force et la valeur d'un argument mathématique — passer d'autre part en revue les différents systèmes philosophiques afin que, par le spectacle de leur impuissance, l'âme soit préparée à comprendre la profondeur, à désirer la vérité du christianisme. Deux moments de l'Apologie sont ainsi distingués : le premier ne touche encore qu'à la forme de la vérité ; il aboutit à cet état que Pascal a décrit dans une pensée qu'il avait intitulée *Ordre*, comme pour se rappeler à lui-même la limite d'un chapitre : « J'aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie » (fr. 241). Le second touche au fond même de cette vérité, il ne se contente plus de la faire désirer, il la prouve. Entre ces deux moments se placeraient les fragments, si importants dans l'œuvre de Pascal, qui déterminent les rapports entre la volonté de croire et la valeur de la croyance, entre le cœur et la raison ; « il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration » (fr. 245).

Ainsi se trouvent déterminées la substance et la liaison des sections auxquelles on peut donner des titres tels que ceux-ci : *Misère de l'homme sans Dieu — Nécessité du pari — des Moyens de croire — les Philosophes — la Morale et la doctrine chrétienne*.

Une série de fragments relatifs à l'homme n'a pas trouvé place dans ce classement ; ce sont ceux qui ont une portée sociale, pour lesquels Pascal songeait au titre : *les Lois* (fr. 73) et qui, à un autre moment devaient être réunis dans une lettre que Pascal appelait *la lettre de l'Injustice* (fr. 291). Ils sont distincts de l'étude psychologique de l'homme en lui-même, et d'autre part ils ne paraissent pas se rapporter directement à la discussion des systèmes philosophiques. Un indice cependant permet de résoudre la difficulté. L'enchaînement des fragments sur l'injustice se trouve expliqué par Pascal dans la pensée 337, dont nous donnons ici le cadre : « Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance… Les demi-habiles… Les habiles… Les dévots… Les chrétiens parfaits… Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière. » Or le titre de cette pensée est *Raison des Effets* (cf. fr. 234 et 235, 334, 335 et 336), et Pascal a reproduit ce même titre en tête d'une réflexion qui vise Épictète et montre l'impuissance du naturalisme stoïcien en face de la grâce chrétienne (fr. 467). Ne pouvons-nous conclure de ce rapprochement que la supériorité des chrétiens apparaît également à Pascal et dans la

controverse qui divise le peuple et les demi-habiles sur le sujet de la justice sociale, et dans le débat sur la vérité qui met aux prises les pyrrhoniens et les dogmatiques ? Seuls les chrétiens ont vu la cause, « la raison des effets » ; seuls ils justifient, en s'élevant à un point de vue supérieur qui fait apercevoir les racines de l'une et de l'autre, la thèse affirmative et la thèse négative. La dialectique de la justice dont Pascal a marqué les degrés avec tant de précision nous paraît donc préluder à la dialectique sur la vérité qui accuse par les oppositions des philosophes les deux aspects inséparables de la nature humaine, la misère et la grandeur, afin de montrer comment la noblesse et l'humilité se complètent et se corrigent dans la croyance au divin Médiateur.

Reste enfin à relier cette Apologétique abstraite et intérieure à la partie externe et positive que nous avons d'abord décrite. Telles que Pascal les présente, la morale et la doctrine du christianisme offrent une ambiguïté essentielle, puisqu'elles doivent être lettre close pour ceux à qui Dieu n'a pas accordé sa grâce, comme elles seront transparentes pour ceux qui ont l'inspiration du cœur. C'est à cette ambiguïté qu'il convient de se référer pour comprendre le caractère que la religion chrétienne a dû présenter dans l'histoire, et la nature nécessairement équivoque des preuves qui peuvent être tirées des prophéties et des miracles. Ainsi se fait la transition entre les deux parties si distinctes d'allure et de contenu qui devaient composer l'*Apologie* de Pascal. À la *Section* qui réunit ces fragments de transition, Pascal paraît avoir donné un titre dans le fragment 670 : « Il faut mettre au chapitre des *Fondements* ce qui est en celui des *Figuratifs* touchant la cause des figures : pourquoi Jésus-Christ prophétisé en son premier avènement ; pourquoi prophétisé obscurément en la manière. »

La méthode que nous venons de retracer nous conduit donc à une classification, qui ne sera peut-être pas jugée trop complexe, si l'on a égard à la richesse de la pensée de Pascal, à la nature de son génie qui déconcerte toute division simpliste et tout ordre linéaire. Elle comprend quatorze sections, dont voici le tableau :

I. *Pensées sur l'Esprit et sur le Style.*
II. *Misère de l'homme sans Dieu.*
III. *De la Nécessité du pari.*
IV. *Des Moyens de croire.*
V. *La Justice et la Raison des Effets.*
VI. *Les Philosophes.*
VII. *La Morale et la Doctrine.*
VIII. *Les Fondements de la Religion chrétienne.*
IX. *La Perpétuité.*
X. *Les Figuratifs.*
XI. *Les Prophéties.*
XII. *Preuves de Jésus-Christ.*

XIII. *Les Miracles*.
XIV. *Fragments polémiques*.

Nous voudrions que les fragments eux-mêmes de Pascal, tels que nous les publions, fournissent au lecteur la justification de ce tableau ; subsidiairement nous le renvoyons aux *Pièces justificatives*[9], il trouvera une série d'*arguments* où nous avons marqué la sorte de continuité logique qui apparaît selon nous d'une section à l'autre, et dans une même section d'un fragment à l'autre. Mais, si l'existence même de cette continuité logique nous assure de n'avoir pas été absolument infidèle à Pascal, nous voudrions aussi qu'on ne s'en exagérât pas le caractère ou la prétention. Nous n'avons pas échappé à l'arbitraire et nous n'avons pas évité toute incertitude ; nous savons en particulier qu'il n'y a pas de distinction expresse entre certains fragments de la section II qui visent à établir par la psychologie la misère de l'homme et certains fragments de la section VI qui tirent des oppositions entre les philosophies la preuve de sa double nature, ou encore entre ceux de la section VII sur Jésus-Christ rédempteur, et ceux de la section XII sur Jésus-Christ personnage historique. Nous avons conscience que nous publions, non un ouvrage de Pascal, mais ses écrits posthumes. Nous tenons par-dessus tout à respecter le caractère fragmentaire que la mort leur a imposé, limitant le contenu, et masquant ainsi la portée, d'une « digression » que l'ordre du cœur devait pousser jusqu'à la fin commune.

---

1. ↑ Cf. Lettre à Mme Périer du 26 janvier 1648.
2. ↑ Cf. *Pensées et opuscules de Pascal*, Hachette, 1897, p. 22.
3. ↑ Cf. *Pièces justificatives*, p. clxxxix.
4. ↑ Cf. Faugère, *Lettres et opuscules de la famille Pascal*, p. 456.
5. ↑ Fr. 290 ; cf. fr. 289.
6. ↑ Fr. 62.
7. ↑ Fr. 227 et fr. 291.
8. ↑ Fr. 283.
9. ↑ *Vide* p. cclv, sqq.

III-1

TROISIÈME PARTIE

I

Dans l'élan de son admiration pour Pascal, un des approbateurs de l'édition de 1670 se laisse entraîner à dire : « Tant s'en faut que nous devions regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage que nous devons remercier au contraire la Providence divine, de ce qu'elle l'a permis ainsi. Comme tout y est pressé, il en sort tant de lumières de toutes parts qu'elles font voir à fond les plus hautes vérités en elles-mêmes, qui peut-être auraient été obscurcies par un plus long embarras de paroles. » Il faut reconnaître que cette louange fut médiocrement accueillie par les amis de Pascal ; ils la jugèrent « assez extraordinaire[1] » ; au témoignage de Le Nain de Tillemont, ils se mettaient presque en colère contre M. de Ribeyran : « ceux qui ont un amour particulier pour la doctrine de la grâce » n'attendaient-ils pas de cet ouvrage « la ruine du Pélagianisme et de toutes ses branches » ? comment ne pas s'affliger de voir à jamais épars en mille tronçons le glaive qui devait restaurer le Christ dans son Église, le *Pugio Fidei adversus Jesuitas* ? Nos contemporains com prennent le sentiment de Le Nain de Tillemont ; pourtant ils ne le partagent pas ; ils acceptent la « consolation bien facile » que leur donne M. de Ribeyran ; s'ils ne poussent pas l'imprudence jusqu'à prétendre « que la brièveté de ces fragments est plus lumineuse que n'aurait été le discours entier et étendu », ils sentent qu'elle est plus émouvante et plus pathétique ; elle a moins de force doctrinale, mais elle leur parle de plus près, elle leur révèle plus directement, selon l'expression de Vinet, *Pascal non l'auteur, mais l'homme*. Il est là, dans sa chambre et voici les feuilles volantes, qui sont couvertes d'écriture dans tous les sens, avec des signes de renvois, des phrases barrées, des scrupules et des retours sans fin ; voilà les courtes lignes qu'il a tracées ou dictées, en attendant une heure de loisir, une heure de trêve à ses perpétuelles douleurs. Voici enfin ses livres : la *Vulgate*, saint Augustin, Jansénius, Saint-Cyran et les écrits de *ces Messieurs*, puis Charron, Grotius, et Montaigne : le Montaigne in-8° de 1636 où sont ses références, le Montaigne in-f° de 1635, où il a marqué un rond à la page 184.

Il y a lieu d'insister sur les lectures de Pascal. Il est de tradition de répéter que Pascal avait peu lu. Du moins Pascal n'a-t-il jamais dédaigné la science qui s'acquiert par les livres. Au rebours d'un Descartes ou d'un Malebranche, il n'attend pas la vérité d'une déduction que l'homme serait capable d'engendrer par le seul effort de sa réflexion. La théologie, écrit-il à la suite de Jansénius dans *le fragment du Traité du vide*, recherche seulement de savoir

ce que les auteurs ont écrit ; or ce qui est écrit c'est l'histoire de l'humanité, c'est le fait du péché, le fait de la rédemption qui contiennent le secret de sa destinée. Aussi, sans se piquer d'érudition, Pascal veut-il tirer parti de toutes les ressources que lui offrent l'érudition. Dans la *Préface* qu'il aurait mise en tête de chacune des parties de l'*Apologie* (fr. 62 et 242), il devait « parler de ceux qui ont traité de la matière », de Montaigne et de Charron pour la connaissance de soi, de Raymond Sebon et de Grotius pour la vérité de la religion chrétienne. Enfin à chaque page de l'*Apologie* devait apparaître, comme la source et l'inspiration de toutes les doctrines, l'Écriture qui apporte la parole de Dieu, avec l'autorité décisive des interprétations données par saint Augustin et par Jansénius. En plus d'un endroit même, à la faveur des lettres et des dialogues qui devaient être insérés dans le corps de l'ouvrage, Pascal se serait effacé devant les maîtres profanes ou sacrés qu'il s'était choisis.

Mais Pascal ne lit pas seulement en auteur et pour son *Apologie*, il lit pour lui : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois (fr. 64). » Non seulement il est doué d'une mémoire singulière, à ce point qu'il n'aurait jamais oublié ce qu'il avait lu seulement une fois ; mais l'imagination égale en lui la mémoire : elle évoque le fait concret derrière la description abstraite, et par delà l'auteur elle fait surgir l'homme. Pascal a connu Montaigne, il a causé avec lui, l'avertissant et lui faisant des reproches. Il a entendu dans la Bible la voix même des Jérémie et des Isaïe ; il a gravi le mont des Oliviers à la suite des Évangélistes, il a vu Jésus, et la goutte de sang qui tombait pour lui à l'heure de l'agonie.

Aussi, travaillant à son « ouvrage contre les athées », Pascal n'a jamais été seul. Il a besoin de « communication » ; il s'est « dégoûté » des sciences abstraites parce qu'elles l'isolaient de l'humanité ; il vit désormais avec les hommes, avec les mauvais chrétiens qu'il combat, avec les libertins qu'il veut convertir, comme avec les prophètes d'Israël dont il partage les luttes et les espoirs, comme avec le Médiateur qui le fait entrer en société avec Dieu. Si donc nous nous reportons aux œuvres dont les *Pensées* portent le souvenir, ce n'est pas seulement pour y chercher la genèse de telle ou telle doctrine, l'explication de tel ou tel fragment, c'est pour comprendre et reconstituer le milieu intellectuel où s'est développé, où s'est fécondé l'esprit même de Pascal.

Les *Essais* de Montaigne ont été, suivant le mot heureux de M. Stapfer, la Bible profane de Pascal. Leur influence est profonde, et elle est constante. Pascal conduit Montaigne à Port-Royal non pas, comme il fait pour Épictète, en ennemi qu'il faut abattre et immoler à la gloire du Christ, mais comme un auxiliaire, parfois même comme un guide. Les emprunts, ou les allusions, à Montaigne — en si grand nombre qu'une édition des *Pensées* est en même temps une réédition partielle des *Essais* — ne sont point des souvenirs persistants de la période mondaine, et comme un réveil du Pascal d'autrefois. Pascal a sans doute, de son point de vue, dépassé Montaigne et Méré ; à aucun moment il ne s'est détaché de l'un ou de l'autre. Montaigne n'a pas cessé de vivre en lui, se transformant et grandissant avec

lui ; il est devenu l'humanité au sens le plus étendu, au sens le plus profond. Ce n'est pas un siècle que Pascal demande à Montaigne de lui faire connaître, mais tous les siècles, les coutumes des peuples et les maximes des sages, les anecdotes de l'histoire et les aventures de la philosophie ; ce n'est pas un pays, mais tous les pays : avec lui il visite les cannibales que l'on fit venir à Rouen devant le roi Charles IX, il découvre les habitants du Mexico et leurs merveilleuses légendes. Autant il participe à cette curiosité universelle, autant il goûte la sagacité merveilleuse dont Montaigne l'accompagne : il a relevé les erreurs des diplomates ou des capitaines, comme les contradictions des légistes ou des savants ; il a dénoncé la fragilité des empires, et celle des systèmes. Nul n'apprend à mieux connaître tous les hommes ; nul n'apprend à mieux juger tout l'homme. Pascal s'attache à Montaigne, comme Montaigne s'était attaché à Plutarque : « il est si universel et si plein qu'à toutes occasions, et quelque subject extravagant que vous ayez prins, il s'ingère à vostre besongne, et vous tend une main libérale et inespuisable de richesses et d'embellissements. » (III, 5.) Et Pascal ne se défait pas plus de Montaigne que Montaigne ne pouvait se défaire de Plutarque. Dans sa polémique avec les Jésuites sur le gouvernement de l'Église, c'est une phrase de Montaigne que Pascal oppose à ses adversaires : « La juridiction ne se donne pas pour [*le*] juridiciant, mais pour le juridicié (fr. 879). » S'il s'agit de défendre l'autorité *du* miracle, c'est à Montaigne qu'il en appelle : « Que je hais ceux qui font les douteurs de miracles ! Montaigne en parle comme il en faut dans les deux endroits… » (fr. 813 et fr. 814). Et c'est au Père Annat, à l'auteur du *Rabat-joie des Jansénistes*, qu'il s'adresse, en lui citant le titre même d'un *Essai* : « Il faut sobrement juger des ordonnances divines, mon Père (fr. 853). »

Pour Pascal les *Essais* sont à ce point représentatifs et compréhensifs que la personnalité même de leur auteur finit par lui causer, sinon quelque gêne, du moins une sorte d'agacement. Non par son scepticisme : les doutes qui scandalisent de Saci ou Arnauld, édifient Pascal, car ils témoignent de la « prudence » et du scrupule qu'il convient d'apporter dans la recherche de la justice et de la vérité ; mais bien plutôt par son christianisme même. Si les *Essais* ont touché le fond de la nature humaine, si l'*Apologie de Raimond Sebon*, sous les apparences d'une esquisse légère, marque avec netteté les contours du plan que l'Apologétique de Pascal devait remplir, si elle est l'affirmation de la religion vraie qui est selon saint Paul, comment expliquer que Montaigne lui-même pour son compte et dans sa vie ne se soit pas arrêté à la vérité qu'il fait apparaître comme le terme de sa réflexion ? comment a-t-il démenti par sa conduite l'enseignement de son œuvre ? Pascal ne s'y est pas trompé : la foi dont Montaigne fait profession, si elle n'est ni de commande ni de parade, n'est du moins que de surface. Vis-à-vis de l'Église dominante il garde l'attitude que les sages de la Grèce ont eue presque tous à l'égard des cultes païens ; il est respectueux et distant ; ou, pour prendre ses expressions, il demeure libre et délié. À l'épreuve décisive il se déclare enfin. Pour Montaigne la mort n'est pas l'aurore de la vie éternelle, elle est la fin de l'homme. Montaigne ne connaît pas l'angoisse du jugement ; il travaille seulement à chasser la crainte et le tremblement, à demeurer nonchalant et voluptueux,

homme enfin au sens où l'homme s'oppose au chrétien. Voilà pourquoi les *Essais*, si bienfaisants pour celui qui reçoit d'ailleurs la lumière, sont en eux-mêmes si inquiétants. Qui donc croira lorsque Montaigne, qui a si profondément jugé de toutes choses et de la religion même, ne croit pas, de la foi sincère et fervente qui renouvelle le cœur et qui transforme la vie ? Voilà pourquoi il faut s'armer des *Essais* contre Montaigne lui-même, lui reprocher d'avoir diminué comme à plaisir la portée de son œuvre en se complaisant dans l'étalage de son moi : « Le sot projet qu'il a de se peindre (fr. 62). » Voilà pourquoi il faut enfin redresser cet homme qui s'abat dans la conscience tranquille de sa faiblesse et de sa lâcheté, l'élever, avec le secours de Dieu, jusqu'à Dieu même.

Comment compléter Montaigne ? est-ce en remontant jusqu'à Raymond Sebon ? est-ce en descendant jusqu'à Charron ?

Si Montaigne avait donné à Pascal la curiosité de Raymond Sebon, il lui en avait aussi donné la défiance. L'*Essai* sur Raymond Sebon n'était pas fait pour prévenir Pascal en sa faveur ; l'expression même de *Théologie naturelle* devait lui apparaître comme une contradiction dans les termes, d'autant que Raymond Sebon n'est nullement suspect de relâcher quoi que ce soit de la rigueur du dogme pour l'accommoder aux exigences de la nature. L'influence de saint Augustin est évidente : définition de la justice et de la vérité par la volonté de Dieu, opposition de l'amour de Dieu et de l'amour de soi, nécessité de choisir entre la haine de Dieu et la haine de soi, subordination de la raison démonstrative à l'autorité de l'Écriture, Raymond Sebon a marqué ces points essentiels avec une netteté, à laquelle — plus d'un fragment des Pensées en témoignerait — Pascal n'a pas dû rester insensible. Mais alors le contraste n'en est que plus choquant entre la doctrine de Raymond Sebon, et sa méthode qui est faite tantôt de déductions abstraites et tantôt de comparaisons familières. La chute originelle est expliquée par l'exemple du vin qui peut se troubler à demi, ou bien se transformer en vinaigre, « ne retenant rien de son ancien goût, or… c'est d'un tel changement que nous sommes changés : nous ne sommes pas le vin trouble, mais le pur vinaigre[2]. » Raymond Sebon ne respecte pas plus le mystère de la Rédemption que celui de la Corruption. Il établit un à un, par une suite de raisonnements métaphysiques qui se déroulent à priori, les conditions que doit remplir le Rédempteur, pour conclure enfin que « l'homme duquel il a été parlé jusqu'à présent, c'est Jésus-Christ ». Pascal ne sera certes pas le lecteur docile auquel Raymond Sebon « présente cette belle université des choses et des créatures comme une voie droite et une ferme échelle ayant des marches très assurées par où il puisse arriver à son naturel domicile et se remontrer à la vraie connaissance de sa nature… par la vue des choses inférieures, il s'acheminera jusques à l'homme et tout d'un fil il enjambera de l'homme jusques à Dieu ». — Et cependant Pascal ne rejettera pas complètement l'idée de cette hiérarchie des êtres dont Raymond Sebon a fait la base de son Apologétique ; il n'oubliera pas les « trois fraternités des chrétiens : fraternité de la chair dans le premier homme, fraternité de l'âme qu'ils reçoivent de Dieu, fraternité du bien-être qu'engendre en eux Jésus-Christ, leur tiers père ». Seulement il ne croira pas si facile d' « enjamber » d'un ordre à l'autre ; la

gradation, qui était continue pour Raymond Sebon, devient pour lui opposition perpétuelle, « renversement du pour au contre ». Dans cette hiérarchie même il remarque la place éminente que Raymond Sebon a faite au jugement et à la connaissance de soi : la réflexion de Raymond Sebon est retenue et immortalisée dans le fragment du *Roseau pensant*. Mais, tandis que Raymond Sebon fait croître parallèlement la grandeur effective de l'homme et la conscience de cette grandeur, Pascal mettra en opposition la dignité que donne la connaissance de soi, et la réalité misérable que cette conscience éclaire. Enfin Pascal emprunte à Raymond Sebon cette idée que l'intelligence est pour nous un instrument pratique, qu'elle doit travailler à notre avantage et se prononcer pour notre profit, que, dès lors, elle ne peut hésiter à trancher le problème de la vie éternelle dans le sens où se rencontre l'espoir de la béatitude infinie. Et Pascal développant, peut-être à la suggestion de Raymond Sebon, l'argument du pari, y verra non plus une propriété seulement, mais la limite même de notre pouvoir intellectuel. Assurément l'ouvrage de Pascal n'aurait guère ressemblé à la *Théologie naturelle* de Raymond Sebon ; quelque chose cependant en eût reparu transformé et transposé, tant l'esprit de Pascal était ouvert à toutes les influences et capable de les dominer pour les faire converger au but qu'il s'était fixé.

Comme Raymond Sebon, et plus que lui encore, Charron s'inspire de saint Augustin. Pascal connaissait l'ouvrage anonyme où Saint-Cyran l'avait défendu contre le Père Garasse, et il avait lu dans les *Discours chrétiens* le chapitre sur la *Prédestination* qui forme comme un manuel anticipé de jansénisme. Pascal était ainsi préparé à trouver dans Charron non seulement un précurseur, mais un guide. De fait, en lisant Charron, il pouvait dire que son œuvre à lui y était déjà tout entière — et que tout entière elle restait à faire. Elle était faite tout entière. Dans ses *Discours chrétiens*, en particulier dans son *Discours sur la Rédemption*, Charron avait marqué, en traits que Pascal n'oubliera pas, la personne et l'œuvre du Rédempteur ; il avait du coup atteint l'essence et le cœur de la religion chrétienne. — De là il est fondé à faire œuvre d'apologiste et de polémiste, en démontrant ces *Trois Vérités* : « la première qu'il y a religion recevable de tous et d'un chacun — contre tous athées et irreligieux ; la seconde qui est l'excellence de la religion chrétienne par-dessus les autres — contre tous mécréants, gentils, juifs, mahométans ; la troisième qui est l'autorité de l'Église catholique romaine — contre les hérétiques et les schismatiques. » En changeant le titre de la troisième vérité pour faire porter tout l'effort des catholiques non plus contre les protestants, comme au xvie siècle, mais contre les Nouveaux Pélagiens et les Jésuites, ces Trois Vérités sont précisément celles dont la démonstration devait remplir l'Apologie pascalienne. Bien plus, à ces Trois Vérités, Charron donne la base qui convient en les appuyant sur la science de l'homme. Les trois livres de la *Sagesse* forment un traité de psychologie et de morale. La morale est empruntée aux Stoïciens, et en particulier, comme le déclare formellement Charron, aux exposés du chancelier du Vair qui avaient joué un rôle considérable dans la première éducation littéraire et philosophique de Pascal. La psychologie est surtout tirée de Montaigne, non dans son esprit seulement, mais dans la lettre même : avec autant de candeur que de gaucherie,

Charron encastre dans le tissu généralement lourd et terne de ses déductions abstraites les phrases pimpantes et lumineuses des *Essais* ; les anecdotes et les saillies profondes de Montaigne sont distribuées dans un ordre didactique, elles se déroulent en séries régulières sous des titres que Pascal avait notés, avec le dessein de les reprendre : *Vanité, Faiblesse, Inconstance, Misère, Présomption*.

Seulement cette encyclopédie qui semble contenir à l'avance toutes les matières des *Pensées* est encore un bloc informe : il lui manque non pas seulement d'être animée par le souffle du génie, mais de vivre au sens organique du mot. Nulle part on n'aperçoit le lien qui rejoint les parties, et les fait converger vers un but commun de façon à constituer un organisme véritable. Quand Charron aperçoit enfin la difficulté, c'est pour s'en tirer par une défaite charmante qui est aux yeux de Pascal un aveu terrible : « Comme il n'est pas impertinent ni étrange de se laisser rechercher et courtiser un temps de son ami avant que de l'épouser et recevoir avec crainte et révérence les commandements de son mari, ainsi ne sera-t-il que bon de jardiner et s'égayer un peu par les jardins et faubourgs plaisants des beaux discours philosophiques, puis avec modestie et révérence pour monter et entrer en la haute et sainte cité de la Théologie chrétienne (2e *Vér.* chap. iii). » Pour Charron philosophie et religion correspondent à deux états différents de l'esprit, qui s'excluent et qui se succèdent. Le philosophe n'est pas encore chrétien ; le chrétien n'est plus philosophe. Or le problème est d'être à la fois philosophe et chrétien. Il y a plus : ce n'est pas seulement entre la philosophie et le christianisme que Charron ne réussit à établir l'unité, c'est à l'intérieur de la philosophie. Il est tout à la fois disciple de du Vair et disciple de Montaigne ; mais, quand il s'attache à l'un, il oublie l'autre. De là un résultat singulier. Sa morale tout entière respire la confiance en l'humanité, l'attachement à la règle de nature, l'appel aux forces vives de la raison et de la volonté. Mais sa psychologie est aussi pessimiste que sa morale était optimiste, elle étale à plaisir les vices et les misères de l'homme, elle relève ses contradictions et ses défaillances, elle les multiplie par la variété des pays, des âges, des individus. Qu'un tel contraste ne soit pas sans s'expliquer, qu'il fournisse même un argument profond en faveur des doctrines qui lui étaient chères, Charron le savait sans doute ; mais cette vérité suprême demeure cachée dans son œuvre. Il a conservé la méthode scolastique, il a écrit une *Somme*, mettant bout à bout les affirmations comme si elles étaient du même ordre et comme si elles se démontraient de la même façon. Mais aussi comme il élargissait ses conceptions au souffle de la Renaissance, comme il avait pénétré les aspects divers et même contradictoires de l'humanité, l'application d'une méthode uniforme à une matière hétérogène ne pouvait plus produire que désordre et confusion. Ces divisions perpétuelles attristent et ennuient, dit Pascal, c'est qu'en même temps elles obscurcissent et brouillent ; c'est à la lettre que dans Charron les arbres cachent la forêt. Ou plus exactement Charron juxtapose deux images différentes de l'humanité vues sous deux angles différents et comme par chacun de nos deux yeux ; Pascal seul était capable de ramener cette double vision à l'unité, en lui donnant du même coup le relief et la profondeur, en lui donnant la vie. Par Pascal Charron existe.

Il est donc vrai que l'héritier légitime de Montaigne ne peut être Charron ; c'est Méré.

L'humanité, que Montaigne étendait à travers la diversité des peuples et des siècles, semble se concentrer en ce qu'elle a de plus rare et de plus délicat pour devenir l'honnêteté de Méré. C'est encore la nature, sans contrainte et sans affectation, qui demeure absolument naturelle, et qui pourtant est poussée à son dernier degré de raffinement, qui « excelle en tout ce qui regarde les agréments et les bienséances de la vie ». Et c'est la joie, joie de jouir et plus encore de juger, de s'approuver au fond de son cœur, dans la conscience intime de sa supériorité. Point de formules, point de règles ; point de métier surtout. L'honnêteté s'adresse à l'homme tout entier ; elle atteint en lui la source profonde qui est le sentiment et le goût. Nul n'est séduisant comme l'honnête homme ; il a un instinct qui lui fait « connaître les sentiments et les pensées par des signes presque imperceptibles, » et sa pénétration lui permet de « découvrir la manière la plus conforme aux gens qu'il fréquente ». Il plaît sans qu'il ait paru chercher à plaire, il semble qu'il s'efface toujours devant les autres, et d'autant plus irrésistiblement il attache les autres à soi. Telle est l'impression que produisit sur Pascal le chevalier de Méré ; elle survit aux années de vie mondaine. Si l'homme est purement homme, il est vrai de dire avec Méré, sinon qu' « on doit principalement s'étudier à devenir honnête homme », — car l'honnêteté n'est pas objet d'étude ni d'artifice, — du moins que l'honnêteté est « la quintessence de toutes les vertus ». Méré ajoutait : « Vous ne songez pas qu'il est bien rare de trouver un honnête homme. J'ai un ami, qui ferait le voyage des Indes pour en voir un seulement. » En 1660 Pascal écrit à Fermat : « Si j'étais en santé, je serais volé à Toulouse… Quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité-là qui m'aurait attiré ; mais… je me figure tant d'esprit et d'honnêteté en votre conversation que c'est pour cela que je vous rechercherais. » Quand les hommes se rencontrent les uns les autres, du dehors pour ainsi dire et sans communiquer par leurs « pensées de derrière », sans confronter leurs âmes, c'est sur le terrain de l'honnêteté qu'ils se rejoignent et qu'ils s'accordent. Aussi faut-il que le chrétien connaisse et pratique les règles de l'honnêteté ; il le faut surtout s'il obéit à l'élan de la charité, s'il travaille à la conversion totale de ceux qui se complaisent dans les jouissances du monde ; l'honnêteté seule lui donnera les armes qui le rendront capable de la combattre en la dépassant. Les conversations de Méré ne revivent pas seulement dans la mémoire de Pascal, dans son expérience générale de la vie ; il les transcrit sur le papier, il les rédige comme pour en tirer une « Rhétorique » qui ferait pendant aux *Discours* de Méré sur la *Conversation*, les *Agréments*, l'*Éloquence*, etc. Cette Rhétorique se rattache sans doute aux réflexions sur l'*Esprit géométrique* et sur l'*Art de persuader* ; mais parfois aussi elle se relie étroitement à la méthode même et au fond de l'*Apologie*. Que l'on ouvre la *Doctrine curieuse des Beaux Esprits de ce temps*, par le Père Garasse de la Compagnie de Jésus (1623)[3], et qu'on la compare avec l'*Apologie* que Pascal dirigeait contre les libertins et les athées, on apercevra la part de collaboration inconsciente qu'il convient d'attribuer à Méré.

Pourtant, dans le souvenir de cette séduction mondaine qui sera comme sanctifiée si Dieu veut qu'elle tourne à la conquête des âmes et à la gloire de la vérité, une image se dresse plus profonde et plus vive encore que celle de Méré. C'est Miton que Pascal prend à partie dans ses fragments ; c'est à lui qu'il reproche l'injustice du *moi*, la feinte vertu de l'honnêteté qui couvre l'amour-propre et qui ne l'ôte pas ; c'est lui enfin qu'il somme de se remuer, avant que Dieu même le condamne. Et en effet Méré conserve à travers l'éclat et l'entraînement du monde une richesse de vie, une sorte de sève morale qui permet à Pascal d'espérer en lui ; mais avec Miton le chrétien mesure l'abîme du doute tranquille et de la négation ; l'ardeur qui travaille Pascal ne rencontre que sécheresse et stérilité. Miton ne croit à rien ; il n'est dupe ni du « bon air » ni des « grands mots », il ne s'étourdit pas comme Méré dans l'étalage de sa propre supériorité, il ne prodigue pas ses conseils et ses jugements ; il est détaché des hommes, détaché des plaisirs, détaché de la vanité[4]. Sa clairvoyance est impitoyable, comme sa correction et sa politesse. En face de la religion, son attitude est exactement celle qui est définie dans le *Mont des Oliviers* : le « dédain » et le « froid silence. » Comment faire naître dans cette âme l'inquiétude de la destinée, qui est le ferment de la foi ? comment faire surgir de ce fond de scepticisme et de pessimisme le souci de la vérité éternelle et l'attente de la béatitude ? ce problème tragique qui donne aux *Pensées* leur accent incomparable, c'est Miton qui l'a posé à Pascal.

La religion fournit la réponse à la question ; mais encore faut-il qu'elle soit le christianisme vrai, dans sa pureté et dans son intégrité. C'est de ce christianisme que Pascal s'inspire et se nourrit, du jour où il fut initié aux doctrines qui se répandaient autour de Saint-Cyran : Jansénius est à ses yeux l'interprète authentique du Christ. L'*Augustinus* contient toute la matière de l'enseignement religieux, exposée suivant la méthode propre à la théologie qui est l'histoire, et pourtant liée de façon à satisfaire la rigueur du logicien qui y comprend, en même temps que l'enchaînement des mystères de la corruption et de la rédemption, la misère de l'homme qui cherche à vivre sa vie naturelle, la ruine et la perversion de toute philosophie qui prétend définir la vérité à la mesure de la raison. C'est la *Somme* du christianisme restauré ; elle se dresse en contraste absolu, de forme et de fond, avec la *Somme Théologique* de saint Thomas d'Aquin qui n'est plus aux yeux de Jansénius qu'un manuel d'éclectisme à tendances philosophiques et païennes. « Je suis dégoûté un peu de saint Thomas, après avoir sucé saint Augustin[5]. » À défaut des preuves internes, que fournissent les citations de Jansénius éparses dans les fragments, l'allusion de la *Première Provinciale* n'atteste-t-elle pas à quel point Pascal était familier avec l'œuvre ? La doctrine théologique des *Pensées* s'éclaire en sa dernière profondeur par l'analyse de l'ouvrage de Jansénius.

En voici le titre intégral : « *Doctrine de saint Augustin sur la santé, la maladie et « la médecine » de la nature humaine, contre les Pélagiens et les Marseillais, en trois tomes. — Premier tome, où sont passées en revue, d'après saint Augustin, l'hérésie et les mœurs de Pelage contre la santé, la maladie et « la médecine » de la nature humaine. — Second*

tome, où la doctrine propre de saint Augustin sur l'état et la force de la nature humaine, à l'état de déchéance et à l'état de pureté, est approfondie et développée. — Troisième tome, ou la pensée propre du très profond auteur Augustin sur le secours de la grâce médicinale du Christ sauveur, sur la prédestination des hommes et des anges, est exposée et élucidée. — Appendice qui met en parallèle et examine l'erreur des Marseillais et de quelques modernes (ces modernes, il n'est pas indifférent de le noter en passant, sont trois jésuites, Suarez, Vasquez et Molina). On aperçoit le but de Jansénius : entre l'ancienne hérésie qu'a combattue saint Augustin, et la nouvelle qu'ont ressuscitée les jésuites, il s'agit de dégager l'orthodoxie catholique. Cette orthodoxie est définie par son organe, qui est saint Augustin : la méthode de Jansénius est purement théologique, ses arguments sont des citations de saint Augustin. Ce qu'il veut, consciemment et explicitement, c'est un retour à la parole révélée. Son œuvre, à cet égard, est inverse et complémentaire de l'œuvre de Descartes. Descartes ruine la Scolastique parce qu'il renverse le principe d'autorité dont elle avait fait le criterium de la vérité philosophique, et qu'il rétablit les droits de la raison. Jansénius, dont l'ouvrage paraît trois ans seulement après le *Discours de la méthode*, ruine à son tour la Scolastique, en renversant la raison naturelle dont elle avait fait le criterium de la vérité théologique pour rétablir les droits de l'autorité. Qui dit philosophie, dit raison ; qui dit théologie, dit autorité. C'est pour avoir interverti les deux ordres et les deux principes que la Scolastique tombe en même temps sous une double condamnation, ainsi que le montre Pascal dans un fragment de préface au *Traité du vide*, qui est tout pénétré du souvenir de Jansénius. Parmi nos connaissances, écrit Pascal, « il faut considérer que les unes dépendent seulement de la mémoire et sont purement historiques, n'ayant pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit ; les autres dépendent seulement du raisonnement, et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher et découvrir les vérités cachées… L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences ; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères ».

Aussi, dès le premier livre de l'*Augustinus*, la condamnation de Pélage est-elle présentée par Jansénius comme la condamnation de la philosophie : « La première origine de toute l'hérésie de Pélage et de tous les ennemis de la Grâce, c'est la Philosophie. » Par Origène, la doctrine remonte aux Stoïciens : de part et d'autre, c'est la même confiance dans la nature, la même exaltation de la liberté propre à l'homme ; par suite le même orgueil qui se met au-dessus de la Grâce, qui rend inutile la croix du Christ, qui, sans qu'un Médiateur l'ait rachetée, érige la créature en Dieu. Si l'homme est libre, il n'y a plus de libérateur à chercher ; si la nature est sauve, le sauveur est superflu ; le christianisme est nié. Se servant pour connaître des mêmes moyens que les philosophes païens, les Pélagiens sont redevenus païens : « De même qu'elle est la mère des hérésies, la philosophie, appliquée à la définition des mystères divins, est la mère des erreurs. » La vérité religieuse n'est pas

accessible à la raison humaine, parce qu'elle vient de Dieu, non de l'homme. Elle se compose de faits ; or, ces faits nous ne pouvons ni les inventer ni les deviner ; ils ont été révélés, et il ne s'agit que de les connaître, tels qu'ils ont été révélés, dans leur pureté et leur intégrité ; pour cela, il faut en avoir fidèlement conservé la mémoire. La théologie est une science historique ; Jansénius se propose de raconter une histoire, dont il emprunte les traits à saint Augustin, « le premier des Docteurs, le premier des Pères, le premier des Écrivains ecclésiastiques après les Docteurs canoniques, Père des Pères, Docteur des Docteurs, subtil, solide, irréfragable, angélique, séraphique, très excellent, et ineffablement admirable ». Les versets de l'Écriture, eux mêmes, ne figurent dans Jansénius qu'accompagnés des commentaires de saint Augustin ; cette unité de source donne à l'*Augustinus* une cohésion et une solidité qui en rendent la lecture encore aujourd'hui facile et attachante. Si, à la différence des ouvrages scolastiques, il soutient l'attention, c'est qu'il révèle dans le seul choix des citations le travail d'un penseur qui s'est identifié à son guide, qui a vécu de son esprit, qui a refait pour son compte la synthèse de sa doctrine. La doctrine augustinienne, telle que Jansénius la restitue, consiste essentiellement dans l'histoire de l'humanité, dans la succession des quatre états qu'elle a été destinée à traverser : 1º avant la loi ; 2º après la loi ; 3º l'état de grâce ; 4º l'état de gloire.

1º Le premier homme a été créé dans un état d'harmonie et de liberté. Aussi on peut affirmer avec vérité de cet état de perfection primitive tout ce que les Pélagiens ont dit de notre humanité actuelle. La liberté de l'homme était alors quelque chose d'efficace et de positif. Non que cette liberté rendît inutile la grâce de Dieu : la grâce est un secours nécessaire, rien ne se fait sans elle ; mais il était vrai alors que l'homme n'agissait pas uniquement par elle, la grâce n'était qu'adjuvante et coopérante. C'est pourquoi l'homme a pu opposer à la tendance qui le poussait vers Dieu une autre tendance qui le dirigeait vers lui-même et vers les créatures ; maître de choisir entre lui et Dieu, il s'est choisi, il a opposé l'ingratitude à la grâce, il a fait le Dieu et il s'est perdu. Le péché s'est transmis, par voie naturelle d'hérédité et par voie légitime de solidarité, du premier homme à sa postérité ; il est devenu le péché d'origine, qui a pesé sur les générations successives.

2º Quelles ont été les conséquences du péché originel ? Tout d'abord Dieu s'est retiré de l'homme ; l'homme a été abandonné à ses propres forces. Mais que faut-il entendre par là ? Faut-il admettre avec les Pélagiens que l'homme puisse être dans un état d'équilibre, indifférent au bien et au mal, accomplissant l'un ou l'autre suivant l'usage qu'il fait de sa liberté ? Selon Jansénius, l'état de pure nature est une chimère ; et voici comment il établit cette proposition fondamentale de sa doctrine : Il n'y a de véritable amour en l'homme et de véritable jouissance que l'amour et la jouissance de Dieu ; tout ce qui n'a pas Dieu pour principe et pour fin est dépravé et funeste ; point de milieu entre la misère et la béatitude ; donc, comme il n'y a point de béatitude sans Dieu, il ne peut y avoir sans Dieu que misère : dans l'âme, le désir avec l'armée des passions, les regrets, les haines, les colères, le désespoir, le crime ; dans le corps, les maladies et la mort. Même considéré chez les païens, l'état de pure nature est le plus triste de tous, puisqu'il ne laisse place ni au souvenir ni à

l'espérance, puisque rien n'y peut atténuer la déplorable facilité qu'a l'homme de pécher. « Tu nous as faits pour toi, dit saint Augustin dans les *Confessions*, et notre cœur est dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en toi. » Mais ce n'est pas tout : non seulement, à la suite du péché, la concupiscence a occupé l'homme tout entier, destitué du secours de la grâce ; mais encore la loi a été promulguée, loi qui a défendu la concupiscence et qui a menacé des peines éternelles. Seulement qu'a fait cette défense, sinon d'irriter en nous cette concupiscence ? « La loi fait non la mort, mais la force du péché » ; elle en atténue à peine les effets par la terreur de Dieu, qui est une nouvelle forme de concupiscence et de misère. La punition du péché, c'est d'errer et de pécher encore, par une sorte de fatalité intime. La grâce divine est le seul lien qui unisse l'intelligence à la vérité, la volonté à la charité. Sans elle tout est dépravé en l'homme, tout est voué à la triple concupiscence dont a parlé saint Jean : concupiscence des sens, concupiscence du savoir, concupiscence de l'ambition. Or, comme l'a dit saint Augustin, le propre de la concupiscence, c'est de nous rattacher à un bien qui peut nous échapper malgré nous, qui est incapable par conséquent de nous satisfaire, qui ne peut pas ne pas être une cause de malheur. La concupiscence est à la fois le péché et la misère, et voilà le fruit de la loi. La loi fait des méchants et des coupables ; elle est simplement venue avant le médecin pour révéler au malade son état qu'il ignorait ; elle est comme un pédagogue qui mène à la grâce par la terreur.

3º La terreur ne saurait ni détruire la volonté de pécher, ni donner la véritable liberté. La grâce seule est libératrice, et le Rédempteur seul a rendu la grâce aux hommes. Or quelle a été la vertu de cette rédemption ? a-t-elle réintégré l'homme dans la liberté que possédait le premier Adam, de telle sorte que par la seule efficacité du baptême chaque chrétien fût désormais maître de ne plus pécher, qu'il pût par ses seules forces parvenir à la béatitude ? S'il en était ainsi, il s'ensuivrait cette étrange conséquence que l'œuvre de la Rédemption aurait été de rendre désormais la grâce superflue, que le Médiateur dispenserait l'homme de recourir actuellement à Dieu. Encore une fois l'homme, repris du fol orgueil de l'indépendance, s'érigerait en Dieu : ce serait la négation du Christ, « l'évacuation » de la Croix, le retour au péché originel. Encore une fois il apparaît que le pélagianisme détruit le mystère le plus sacré du christianisme. L'état de grâce est un état de dualité, de combat ; la concupiscence a survécu à la rédemption ; elle est indéracinable du cœur de l'homme ; « elle peut diminuer tous les jours, elle ne peut pas finir ; » et la délectation de la concupiscence l'emporte si elle n'est surmontée par une délectation plus forte, la délectation victorieuse de la grâce. Or de ces deux délectations qui se combattent en l'homme, l'une est inhérente à notre nature : le péché, une fois commis, a été une source de corruption universelle qui a pénétré l'homme dès sa naissance ; l'autre, au contraire, est un don gratuit de Dieu, qui ne nous est point dû, puisque nous ne tenons de nous que la concupiscence et le péché, qui est seulement accordé pour les mérites de Jésus qui s'est sacrifié : la grâce n'est point de devoir et de justice, elle est de bonté et de miséricorde. Loin de se plaindre à Dieu qu'elle soit donnée si rarement et à un si petit nombre de fidèles, il faut le remercier qu'il l'ait donnée quelquefois et à quelques-uns. Selon Jansé-

nius, le dogme essentiel du vrai christianisme, c'est la nécessité que le mystère de la rédemption se renouvelle en chaque homme et pour chaque action ; dès que la créature est abandonnée à elle-même, elle ne peut manquer d'être entraînée par le poids du corps et du péché ; la chute est fatale si Dieu n'intervient pas. À aucun moment par conséquent, la créature ne peut se fier à elle-même ; « toute charité vient de Dieu », et en nous il y a une source perpétuelle de mal. Le dogme aboutit à la parole de l'Apôtre : le salut s'opère avec crainte et tremblement.

4º L'état de gloire enfin est le couronnement de l'œuvre que la grâce divine a accomplie en l'homme : c'est la félicité dont les élus jouiront après le jugement, non parce qu'il a été juste que leurs mérites fussent récompensés, mais parce qu'à la faveur de la grâce divine ils ont échappé à la punition de leurs péchés. Le petit nombre de ceux que Dieu a réservés à la béatitude est une nouvelle cause de perfection pour les élus : la « masse des perdus », en même temps qu'elle orne le monde, qu'elle exerce et éprouve les fidèles, est pour eux un témoignage perpétuel de la puissance et de la miséricorde de Dieu.

L'*Augustinus* est pour Pascal le livre de la vraie doctrine ; c'est le foyer autour duquel rayonnent ses lectures « chrétiennes et spirituelles ». Tout d'abord il remonte à la source, à saint Augustin ; il lit non seulement les traductions que publient les Arnauld, mais encore dans le texte même les Lettres, les Sermons, les traités sur la *Doctrine chrétienne* et l'*Utilité de croire*, les commentaires de l'Écriture sainte, les livres contre Pélage. D'autre part, depuis que les disciples de Saint-Cyran lui ont mis entre les mains le *Discours sur la Réformation de l'homme intérieur* traduit de Jansénius par Arnauld d'Andilly, *les Lettres* de Saint-Cyran, la *Fréquente communion* d'Arnauld, il n'est resté étranger à rien de ce qui exprimait la pensée commune de ses amis : « Nous avons ici la lettre de M. de Saint-Cyran, imprimée depuis peu… Nous la lisons ; nous te l'enverrons après, » écrivent Jacqueline et Blaise Pascal le 1er avril 1648 à leur sœur Gilberte. Mais il n'est point question de séparer ce qui dans l'esprit de Pascal était inséparable, ni de chercher des marques particulières et extérieures d'une influence qui était perpétuelle.

Au contraire on peut s'attendre à retrouver des références précises pour les ouvrages que Pascal avait lus spécialement en vue de son Apologie. Dans la préface de la *Seconde partie*, qui devait démontrer la vérité de la religion, il se proposait de « parler de ceux qui ont traité de la matière », rencontrant, avec Charron et Raymond Sebon, le Balzac du *Socrate chrétien*, Grotius surtout dont il avait étudié de près le *Traité de la Religion chrétienne*, à qui il emprunte plus d'un détail d'érudition, et aussi le fond de sa polémique contre Mahomet. D'autres ouvrages lui ont été indiqués en vue d'informations à prendre sur des points particuliers. Tel est le cas pour le livre de Josèphe *contre Apion*, pour les *Annales* de Baronius ou pour les notes de Vatable sur les *miracles*. Tel semble être également le cas pour le *Pugio Fidei* de Raymond Martin dont voici le titre complet : *Pugio christianorum ad impiorum perfidiam jugulandam et maxime judæorum*.

M. Molinier l'a décrit dans la *Préface* de son édition des *Pensées*. Il a insisté sur la relation curieuse que les notes retrouvées dans le manuscrit établissent entre le dominicain du xiiie siècle et le janséniste du xviie siècle. À y regarder de près, pourtant cette relation n'est nullement celle de maître à disciple. La philosophie propre à Raymond Martin demeure complètement étrangère à l'esprit de Pascal. Sa polémique contre Aristote, contre les Stoïciens, contre les Turcs, contre les hérétiques ne le touche point ; il ne s'occupe que du débat avec les rabbins juifs, encore se soucie-t-il moins de la thèse posée par l'auteur que des arguments auxquels il répond. Le livre de Raymond Martin est pour Pascal comme un manuel d'exégèse juive ; les interprétations des Rabbins y sont recueillies dans le texte original. Pascal se fait un devoir de les dépouiller et de les discuter, comme il avait fait au moment des *Provinciales* pour les écrits des casuistes. C'est dans cet esprit que Raymond Martin avait lui-même écrit dans le *Pugio Fidei* : « Hinc igitur animadverte, lector, quam sit utile fidei christianæ litteras non ignorare hebraïcas. Quis enim unquam nisi ex suo Talmud sua posset in eos pro nobis jacula contorquere ? » (p. 358). C'est dans cet esprit que Bosquet, évêque de Lodève, avait imprimé en 1651 le manuscrit de Raymond Martin ; et que Joseph de Voisin avait rédigé une savante préface qui formait à elle seule tout un livre et qui a paru à part dès 1650 sous ce titre : *De Lege Divina*. Cette préface, dit dom Clemencet[6], est un tableau des « connaissances préliminaires qu'il est nécessaire d'avoir à l'esprit pour bien entendre la doctrine des anciens Hébreux ». Pascal s'y réfère naturellement pour débrouiller le chaos des antiquités juives ; nous trouvons dans ses papiers des listes de commentateurs juifs, et les calculs qu'il fait pour traduire en fonction de l'ère chrétienne les dates que de Voisin rapporte à la destruction du temple de Jérusalem[7] ; n'en concluons pas que Pascal devait transporter dans l'*Apologie* une simple note faite pour la commodité de la lecture. — Quant aux textes transcrits du *Pugio Fidei*, un chapitre que Pascal résume entièrement rappelle l'interprétation que les rabbins ont donnée de certains passages de l'Ancien Testament, où se retrouverait « la tradition ample du péché originel selon les Juifs[8] » ; l'autre série, la plus nombreuse et la plus importante[9], vise les prophéties sur le Messie. Or, lorsque Pascal demande à Raymond Martin de lui fournir avec précision les thèses du Talmud, et de lui permettre ainsi d'argumenter contre les rabbins qui nient la divinité de Jésus-Christ, faut-il dire que les suggestions venues du *Pugio Fidei* lui font oublier les préoccupations de ses contemporains et de ses amis ? ou au contraire n'est-ce pas dans un esprit rigoureusement janséniste qu'il met à profit la science hébraïque de Raymond Martin ? Ç'a été le caractère propre de Jansénius de chercher à restaurer contre la scolastique le christianisme dans sa vérité originelle. Le problème religieux est pour lui un problème historique. Il est tout entier dans l'autorité du Nouveau Testament, lequel n'a de sens qu'à la condition d'être l'interprétation authentique de l'Ancien. L'*Histoire de la Bible* que Fontaine rédigea pour Le Maître de Saci et qui fut célèbre au xviie siècle sous le nom de *Bible de Royaumont*, est d'un bout à l'autre présentée comme un système de figuratifs : l'*Ancien Testament* est fait de 183 figures ; et le *Nouveau* de 84. Le caractère figuratif de la loi juive est une doctrine fondamentale de saint Paul, de saint Augustin, de Jansénius[10]. Puisque les juifs qui ré-

cusent le Nouveau Testament au nom de l'Ancien interprètent eux aussi l'Écriture à l'aide des figures, il est nécessaire d'opposer un système à leur système ; Pascal, avec l'audace et la sincérité qui sont les marques de sa nature intellectuelle, va chercher la doctrine de ses adversaires dans la publication contemporaine qui la lui présente sous la forme la plus précise et la plus coordonnée, exactement comme il demande au père Martini de le renseigner sur les objections que l'histoire de Chine permet d'élever contre la chronologie judéo-chrétienne.

Mais quand il s'agit de la solution, ce n'est plus au *Pugio Fidei* qu'il l'emprunte, c'est à l'Écriture elle-même. Au témoignage de Mme Périer, « il s'y était si fortement appliqué, qu'il la savait toute par cœur ; de sorte qu'on ne pouvait la lui citer à faux ; car lorsqu'on lui disait une parole sur cela, il disait positivement : « Cela n'est pas de l'Écriture sainte, » ou « Cela en est ; » et alors il marquait précisément l'endroit. » Il lisait aussi les commentaires avec grand soin. Il avait rédigé d'après un traité de Jansénius, *Series Vitæ J.-C. juxta ordinem temporum* un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*[11], pour concilier les discordances des Évangélistes. De même il se préoccupe de s'appliquer à rétablir la correspondance entre les deux Testaments. Les passages qu'il commente de préférence sont ceux où les Évangélistes et les Apôtres citent des textes de l'Ancien Testament, et on en trouve de curieux témoignages dans sa façon de citer. Les versets qu'il écrit de mémoire sont parfois comme une sorte de synthèse entre les différentes versions que la *Vulgate* donne à différents endroits d'un même texte hébreu[12]. Enfin dans l'Écriture même la prédilection de Pascal est manifeste pour les prophètes juifs, pour les Isaïe, les Ézéchiel et les Jérémie. Non qu'il soit ému par le souffle de poésie orientale qui traverse leurs prophéties ; mais il se sent en communion d'âme avec eux : comme eux il vit devant Dieu et devant le même Dieu, le Dieu jaloux qui a créé l'humanité pour son service, le Dieu qui enverra l'aveuglement et qui pourtant le punira, le Dieu qui s'est réservé des adorateurs cachés. Tandis qu'un Spinoza, libéré par Descartes de la tradition rabbinique, rêve de fonder sur l'unité absolue de Dieu la catholicité vraie, Pascal, élevé en géomètre, se retire dans le cercle étroit où sont les serviteurs secrets, les élus qui s'effraient eux-mêmes de leur petit nombre en comparaison de la masse innombrable des perdus. Bossuet — qui, lui aussi, est pénétré de l'Ancien Testament et de l'esprit juif — a été salué comme un Père de l'Église ; Pascal est, à la lettre, le dernier prophète d'Israël.

Montaigne, Charron et Méré d'une part — de l'autre, Jansénius, saint Augustin et l'Écriture, voilà, semble-t-il, toute l'Apologie que Pascal méditait. Faut-il en conclure, comme on l'a fait, que l'Apologie ne devait pas être une œuvre proprement originale ? Non certes que nous ayons à envisager ici la thèse de Charles Nodier sur Pascal plagiaire. Pour fameuse que soit cette thèse, il ne lui manque que d'avoir un sens : elle transforme en un livre publié du consentement et sous la surveillance de l'auteur les feuilles volantes qui ont été trouvées à la mort de Pascal ; elle ignore la place que Pascal réservait à Montaigne dans la *Préface* de sa première partie, la forme sous laquelle il se proposait de publier les

longs passages imités des *Essais*, et qui est bien caractéristique : *Lettre de l'Injustice, lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie* ; mais par-dessus tout elle a cette naïveté incomparable de s'imaginer que l'on pouvait en plein xvii[e] siècle s'approprier du Montaigne à l'insu du lecteur.

Mais dans un meilleur sens on peut se demander si Pascal a voulu faire œuvre originale. Pascal n'invente pas un système pour le proposer à ses contemporains ; Pascal est un chrétien qui veut convertir les libertins à l'autorité de l'Église ; il prêche la vérité révélée. Toute addition, étant humaine, serait sacrilège ; au contraire il faut la dégager, cette vérité, de toutes les inventions et de toutes les mutilations que la Scolastique et les Jésuites lui ont fait subir pour la mettre au niveau de nos besoins logiques, ou de nos faiblesses morales ; il faut la rétablir dans sa pureté. Pascal se serait donc dans son Apologie défendu contre sa propre originalité ; il se serait scrupuleusement renfermé dans le programme que l'*Entretien avec M. de Saci* avait tracé : emprunter à Montaigne, pour lui assurer toute garantie d'impartialité et d'objectivité, son expérience de l'homme, montrer comment, à moins de s'abandonner soi-même dans la conscience de sa corruption, l'homme réclame la source de vie et de vérité, qui est le Rédempteur. *Première partie* : Adam, par Montaigne. *Seconde partie* : Dieu, par Jésus-Christ.

Quelle sera donc la portée de cette conception, qui de loin paraît plausible ? C'est ce qu'il est bien difficile d'apercevoir, dès qu'on veut préciser. Plus on diminue l'originalité de la doctrine propre aux *Pensées*, plus on met en relief l'éclat incomparable de la forme. Mais est il possible chez Pascal de séparer ainsi la forme et le fond ? Le style, surtout dans les fragments de son œuvre dernière, est autre chose que le produit d'un art consommé ; c'est le geste de l'âme le plus intime. Il n'apporte pas seulement à la pensée une expression d'une transparence unique, il lui marque une profondeur qu'elle n'avait pas encore atteinte. Rapprochées par Pascal, la vérité de Montaigne et la vérité de l'Écriture reçoivent une clarté nouvelle. Une route inattendue est tracée de l'une à l'autre, si lumineuse pourtant qu'il semble impossible d'en suivre une autre. Aussi certains lecteurs de Pascal s'y sont-ils trompés : ce libertin, que l'ardeur de sa charité fait vivre à travers son œuvre et qu'il force d'entrer dans la voie du salut, ils ont cru que c'était Pascal lui-même : ils l'ont imaginé révolté contre sa propre foi, se faisant violence pour « ployer la machine » et prosterner son incrédulité devant les autels. Rien mieux que cette étrange erreur ne permet de comprendre le caractère propre de l'*Apologie* pascalienne, et le contraste qu'elle devait offrir avec les traités traditionnels. Au lieu de faire dérouler devant un lecteur immobile une série de vérités qui demeurent en quelque sorte à leur propre hauteur, par delà la région des nuages, et d'où la lumière descend uniforme et glacée, Pascal devait marcher sur le libertin, lui reprocher de ne pas se remuer, l'embarquer ou plutôt lui montrer qu'il est embarqué, que le chemin marche pour lui et le conduit où il faut aller.

Comment contester l'originalité essentielle d'une telle *Apologie* ? elle est, ainsi que doit être le chef-d'œuvre selon Gœthe, l'œuvre de circonstance qui pénètre en sa profondeur entière et qui juge la pensée d'un siècle. Le libertin, auquel s'adresse Pascal et qui aurait été comme le héros de son *Apologie*, c'est l'homme des temps nouveaux qu'après la renaissance des lettres antiques et le réveil de la pensée libre la science moderne commence de former, l'homme qui s'attache à la nature et qui prétend se développer suivant les lois de la raison. Il fait un acte de foi, et il dit : « Je crois que 2 et 2 sont 4 » ; il fait un acte de charité, et il dit au pauvre : « Va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. » Pour cet homme nouveau quelle est la vérité et quelle est la morale du christianisme ? Ni Descartes, ni ses disciples qui pourtant ont tous été profondément religieux, Spinoza comme Malebranche, Leibniz comme Fénelon, n'ont répondu à cette question : ils ont mis Dieu au centre de leur doctrine, mais c'est un Dieu vers lequel convergent, sans inversion de mouvement, sans rupture de continuité, toutes les forces de la nature et toutes les ressources de l'humanité. L'esprit l'aperçoit par intuition ; il est capable de donner à cette intuition la forme rationnelle de l'argument ontologique. La science procède de Dieu et nous rapproche de Dieu ; le progrès moral prescrit aux sociétés humaines des lois qu'il justifie, permet à la vertu de réaliser dès ce monde le règne de la Grâce et l'union avec l'Absolu. À l'ombre du quiétisme de Spinoza ou de Fénelon, de l'optimisme de Malebranche ou de Leibniz, la civilisation moderne grandit et se développe, l'esprit humain conquiert son autonomie, il définit lui-même les conditions de la vérité, en même temps qu'il affirme à titre de donnée positive l'autorité de la conscience morale et qu'il établit les bases de la justice sociale. Si l'œuvre du xviiie siècle, malgré les apparences, continue l'œuvre du siècle précédent, c'est que le xviie siècle — tout en le faisant reposer sur une doctrine de Dieu —, a pourtant élevé l'édifice de la raison : il a été infidèle au christianisme vrai qui est l'antagonisme, « l'opposition invincible » de l'homme et de Dieu.

Voilà ce qu'a vu, ce qu'a prévu Pascal ; voilà pourquoi il refuse de chercher une conciliation entre la vérité nouvelle de Descartes et la vérité ancienne de l'Évangile. Juxtaposer le christianisme au monde et à la civilisation, les laisser subsister côte à côte comme s'ils ne devaient pas être modifiés par leur contact réciproque, c'est la marque d'une *mauvaise conscience* religieuse. Il appartient au jansénisme de réveiller le chrétien qui s'assoupit dans les formes littérales et superficielles du culte, de le convertir à sa propre foi qu'il ignore. Dieu est le principe et la fin de l'homme à cause de l'impuissance de l'homme ; mais, parce que l'homme est impuissant, l'homme est incapable de connaître naturellement et directement son principe et sa fin. La religion doit être vraie pour l'homme, et elle ne peut être vraie que contre l'homme. Cette contradiction, que ses contemporains essaient d'atténuer ou de dissimuler, apparaît à Pascal comme la raison d'être du christianisme. C'est trahir Jésus que de le mettre à la remorque de Descartes, comme la théologie de l'École l'avait mis à la remorque d'Aristote païen ou de Philon juif : « Pour les religions il faut être sincère : vrais païens, vrais juifs, vrais chrétiens[13]. »

On comprend dès lors la destinée de Pascal dans l'histoire de l'esprit humain. Il ne s'est pas contenté de nier la vérité de la philosophie moderne ; il a refusé d'aborder le problème de la vérité dans les termes nouveaux où cette philosophie le pose. Tandis que le cartésianisme inaugure la méthode critique qui devait transformer les conditions de la pensée, Pascal emprunte à Montaigne les cadres du dogmatisme antique ; il demande à la raison de définir tous ses termes et de justifier tous ses principes, de dire ce que c'est que *est*, avant d'affirmer l'être. Car il faut bien que la question soit ainsi posée pour qu'on se croie obligé de recourir à une autorité extérieure ; et c'est seulement à une question ainsi posée que pourra s'adapter la réponse de la révélation. Il est donc inévitable que la pensée propre à Pascal ne reparaisse plus après lui chez les philosophes mêmes qui se sont inspirés ou réclamés de son œuvre : un Vauvenargues, un Rousseau, un Jacobi élèvent le sentiment au-dessus de la raison ; un Kant et un Schopenhauer cherchent, l'un dans le respect de la loi, l'autre dans le renoncement à vivre, le remède à leur pessimisme radical ; un Renouvier ou un Secrétan placent à la base de toute certitude une sorte de pari où est engagée la responsabilité de la personne tout entière ; mais tous se heurtent à la pierre angulaire du christianisme selon Pascal, puisque tous se refusent à la négation de la liberté morale chez l'homme.

Cette pensée s'est-elle du moins conservée à l'intérieur de la religion même ? Elle étonnait M. de Saci, elle a troublé les éditeurs de 1670. Qui la reprendra au xviiie siècle ? lorsque Voltaire s'attaque au « géant », qui se chargera de lui faire remarquer qu'il se satisfait bien facilement à ne pas apercevoir la réalité de la misère de l'homme et la duplicité de sa nature ? les jansénistes sont tout entiers aux miracles du cimetière Saint-Médard ; ils laissent ce soin à un ministre protestant réfugié en Hollande, M. Boullier[14]. Qui répondra plus tard à l'édition de Condorcet ? il faut attendre Chateaubriand, et qui explique les *Pensées* d'une manière bien inquiétante. Certes le traditionalisme radical de Joseph de Maistre serait plus conforme à l'esprit de Pascal ; mais le jansénisme est pour l'auteur du *Pape* l'hérésie par excellence, et tel sera désormais l'enseignement officiel de l'Église. Qu'on lise les leçons dogmatiques professées en Sorbonne par l'abbé Lavigerie (*Exposé des erreurs doctrinales du jansénisme*, Paris, 1860), qu'on les rapproche des pamphlets de MM. Ricard et Fuzet, ou de l'édition de M. Didiot ; on sera persuadé, selon une formule des *Pensées*, et peut être trop. Récemment enfin, lorsqu'à la suite des profondes études de l'école protestante, de Vinet surtout et d'Astié, certains penseurs catholiques ont tenté de réédifier l'Apologétique sur la base psychologique et morale que Pascal lui avait assignée, ils ont tracé entre l'homme et Dieu une voie de continuité qui contredit expressément la transcendance radicale des ordres pascaliens[15]. Pour entendre des accents qui pourraient être rappelés après les *Pensées* de Pascal, on est réduit à sortir de son église, à évoquer les hommes qui ont, à la lueur d'une crise intime, renouvelé leur propre vie religieuse, qui ont su lire dans les Évangiles, avec la condamnation de l'humanité telle qu'elle est, la nécessité de secouer l'inertie de ceux qui se croient les fidèles du Christ, de troubler la quiétude de ceux qui se prétendent ses représentants officiels[16].

Pour avoir porté trop haut l'exigence de Dieu, Pascal demeure sans postérité philosophique, sans postérité religieuse. L'hommage que nous lui devons n'est pas de transformer en émule ou en disciple quiconque n'a pas été indifférent ou étranger à l'ascendant de son génie, c'est d'oser le suivre sur le rocher solitaire qui est un des sommets spirituels de l'humanité.

---

1. ↑ Recueil d'Utrecht, 1740, p. 594. *Vide infra*, p. clx et p. ccl.
2. ↑ Signalons sans y insister une analogie médicale que Raymond Sebon développe avec quelque complaisance : « Le baptême vise d'en haut en bas comme purgeant par le dessous, et la pénitence de bas en haut, comme purgeant par le dessus. » (Cf. ch. 294.)
3. ↑ Voici un échantillon de ce style : « Supposé que cette maxime soit véritable qu'il faut laisser chacun en sa créance, puisqu'il n'y a rien de plus libre au monde que le croire : Il me plaît de croire que nos nouveaux dogmatisants sont des faquins, des invrognets, des cabaretiers, des escornifleurs, des gueux, des chercheurs de repuë franche, des niais qui n'ont ni esprit ni cervelle, des moucherons de taverne, des punaises de cour ; et s'ils sont si étourdis que de s'offenser de mes paroles, je dirai que telle est ma créance et que suivant leurs principes il se faut bien garder de forcer ou contraindre la créance des hommes… Je dirai à ce compte qu'Anaxagoras avait raison de dire que la neige est noire, et pour toute excuse qu'il le croyait ainsi, que Démocrite était un bel entendement quand il disait que le Ciel est composé d'atomes, car il le croyait ainsi, que Copernicus était un habile homme, disant que la terre marche continuellement et que le Ciel s'arrêta, car il le croyait ainsi, etc. » (L. III, sect. V, § 3 et 4, p. 233.)
4. ↑ Nous ne connaissons Miton directement que par sa correspondance avec Méré. Il écrit à Méré qui songe à un ouvrage qui ne périsse jamais : « Le monde en vaut-il la peine ? ces choses ne se font pas sans beaucoup de travail. On incommode sa santé par des méditations profondes, et la récompense en est bien légère, le parti le plus sûr, ce me semble, est de ne songer qu'à des choses simples, et même badines, et d'en revenir toujours là. » Ailleurs, soupçonnant Méré de se consoler facilement de son absence dans le jeu et les divertissements de Paris, il ajoute : « Quand des songe-creux comme nous rencontrent par hasard quelque plaisir, il ne faut pas leur en savoir mauvais gré. Pour moi je me trouve si peu content de tout que sans quelques pensées qui m'amusent dont les unes sont pleines de faiblesse, et les autres de vanité, je donnerais tout pour peu de chose. Mais cela est bien triste ; il faut doubler le pas pour s'en éloigner. » Voici enfin un passage mystérieux où l'on ne peut s'empêcher de penser à Pascal : « Ce que vous me mandez de notre ami est admirable, et la préférence sur Descartes et sur Platon dont il m'honore m'a bien fait rire. Ne vous souvient-il pas que je lui disais toujours que je n'étais pas en peine de son approbation, et que je la regardais comme un bien qui m'était assuré ? Je vous supplie très humblement de lui dire que je lui en suis très obligé, et que l'espérance de passer encore d'agréables soirées ensemble me donne beaucoup de joie. » (Œuvres du chev. de Méré, t. I, p. 253.) Cf. l'*Appendice* au fr. 233.
5. ↑ Let. du 5 mars 1621 *in* Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e éd., t. I, p. 293.
6. ↑ Il est à remarquer que dans son *Histoire littéraire* (inédite) *de Port-Royal*, dom Clémencet fait une place à de Voisin parmi les écrivains jansénistes. On voit ainsi comment l'attention de Pascal fut attirée sur le *Pugio Fidei*.
7. ↑ Fr. 635.
8. ↑ Fr. 446.
9. ↑ Fr. 642, 687, 726, 760, etc.

10. ↑ Cf. fr. 642 sqq.
11. ↑ Cf. l'édition de l'*Abrégé* par Michaut (Fribourg, 1896) et la *Revue critique* du 24 mai 1897.
12. ↑ Cf. fr. 735 et 736, fr. 779.
13. ↑ Fr. 590.
14. ↑ *Vide supra*, p. xxvii.
15. ↑ Nous ne voudrions pas abuser de l'expression de « méthode d'immanence » que MM. Blondel et Laberthonnière ont employée, et dont l'application est ici équivoque. Il nous suffira, pour établir à cet égard l'objectivité de notre critique, de citer cette profession intime du chef de l'Apologétique nouvelle : intéressante et remarquable en soi, elle est un désaveu formel non du procédé de Pascal seulement, mais de sa conception religieuse tout entière : « Il faudra aussi que je fasse un petit traité sur le rôle de la Philosophie dans le relèvement des esprits. La tâche des petits, des médiocres, des modestes : pas petite ni médiocre : élucider notions et faits.
Une première philosophie, où je voudrais que tous les esprits, même positivistes, fussent d'accord avec moi.

Une seconde philosophie, où je voudrais que quiconque admet quelque chose d'idéal, me donnât raison.

Et je monterais peu à peu. J'arriverais au théisme. J'arriverais à la philosophie chrétienne, œuvre de raison, mais d'une raison purifiée, guérie, fortifiée, soutenue, capable alors d'aller au bout d'elle-même, et enfin de se dépasser, ce qui n'est pas se mettre hors de toute raison, mais reconnaître par raison qu'il y a une Raison supérieure à la nôtre. » (Ollé-Laprune, *La vitalité chrétienne*, 1901, p. 330.) — Ces lignes étaient écrites quand nous avons reçu la brochure de M. Giraud : *La philosophie religieuse de Pascal et la pensée contemporaine*, Paris, 1904. L'auteur, avec son étendue d'information et sa pénétration habituelles, y soutient, sur l'influence de Pascal comme écrivain et comme apologiste, une thèse qui paraît en contradiction avec celle que nous indiquons ici. Mais c'est qu'il ne veut voir, en Pascal, que le peintre le plus profond du trouble qu'introduit dans l'âme le souci de sa destinée, et comme le représentant le plus éloquent de l'orthodoxie catholique. Il choisit dans Pascal ; en particulier il sépare complètement les *Pensées* des *Provinciales* sur lesquelles, dans les notes de son cours très brillant et très complet sur Pascal, il avait déjà émis des réserves un peu hardies et même dangereuses (cf. *Pascal*, 2e édit. 1900, p. 96, où il se transforme en auteur grave pour réhabiliter la légitimité probable du vol domestique). Mais précisément les *Pensées*, si elles ne s'éclairent pas par les *Provinciales* et si elles ne se justifient pas par elles, c'est l'*Apologétique* de qui l'on voudra, sauf de Pascal lui-même. Qu'on se rappelle ces lignes du manuscrit : « Il y a une seule hérésie qu'on explique différemment dans l'Église et dans le monde. » (Fr. 933.) Les Apologistes d'aujourd'hui sont hérétiques pour les Jansénistes, et les Jansénistes sont hérétiques pour eux ; si les uns sont élus, les autres sont réprouvés ; ils ne se rencontreront pas dans le ciel, parce qu'ils n'ont pas parlé la même langue sur la terre, alors même, alors surtout qu'ils emploient les mêmes mots de *croyance*, d'*intuition* ou de *sentiment*. Il ne faut pas rogner les ongles du lion. Pascal a lutté toute sa vie contre des chrétiens qui se sentaient de bonne foi, *ne evacuetur crux Christi* ; l'historien de Pascal, qui ne veut être qu'historien, est obligé de se séparer d'amis et d'admirateurs des *Pensées* dont le zèle et les intentions sont au-dessus de tout soupçon, *ne evacuetur ingenium Pascalis*.

16. ↑ On hésite à indiquer ici des noms qui ne traduisent sans doute qu'une impression personnelle. Mais invinciblement, et malgré tant de réserves graves, on songe à Lamennais et aux *Paroles d'un Croyant*, à Tolstoï et à la *Lettre au Synode* ; on songe surtout à ce Sören Kirkegaard que M. Delacroix nous a fait entrevoir comme un esprit de la race de Pascal. Tout dans Sören Kirkegaard manifeste cette remarquable parenté, depuis les titres de ses ouvrages : *La maladie à la mort*, l'*Exercice dans le christianisme*, jusqu'à sa conception de la religion *scandale* et *désespoir*, jusqu'à ses âpres attaques

contre *ceux qui vont en vêtements longs*. Cf. la monographie d'Harald Höffding (Stuttgart, 1891) au ch. v, et l'article de Delacroix (*Revue de métaphysique et de morale*, année 1900, p. 475).

III-2

II

La superstition des genres littéraires avait entraîné l'assimilation des fragments posthumes de l'*Apologie* aux *Maximes détachées* de La Rochefoucauld ou de la Bruyère, et Pascal a été longtemps rangé parmi les moralistes. La superstition des règles scolastiques a souvent empêché Pascal d'être considéré comme un philosophe. Sans doute, si nous nous réservons de définir la philosophie par une certaine méthode rationnelle et positive de démonstration, nous nous autorisons à nier que Pascal soit un philosophe ; mais de quel droit astreindre Pascal à des conventions qui viennent de nous, et qui ne regardent que nous ? La philosophie veut être, selon la formule de Leibniz, un enchaînement de vérités. Tout homme est philosophe qui a su dominer, et ramener à l'unité, l'ensemble de ses conceptions scientifiques, psychologiques, sociales et religieuses. Pascal a-t-il parcouru, par un progrès de pensée dont il a déterminé les étapes, l'intervalle qui sépare l'expérience du Puy-de-Dôme et le miracle de la Sainte-Épine ? a-t-il relié l'une à l'autre, pour en faire l'objet d'une même synthèse, la conduite de l'homme dans le monde et la conduite de Dieu vis-à-vis de son Église ? A-t-il, en un mot, conçu dans son intégralité le monde intellectuel ? S'il l'a fait, il y a lieu de décrire le monde de Pascal, comme on ferait pour le monde de Malebranche ou de Spinoza, de Schopenhauer ou de Hegel.

la vérité

À la base du monde intellectuel, est l'affirmation de la « grandeur » et de la « dignité » que la pensée donne à l'homme. La pensée tend au vrai ; elle ne pourra se reposer que dans la sécurité d'une possession légitime. Aussi lui faut-il la vérité intégrale et irrécusable. Pour décider si l'homme est capable de l'atteindre, il importe donc de savoir quelle serait cette vérité, par quelle méthode elle se formerait. Une telle description n'aura peut-être qu'une valeur idéale ; tout au moins elle nous fournira les conditions que la raison requiert avant de se déclarer convaincue. Ces conditions, Pascal les détermine avec une rigoureuse précision dans les *Réflexions sur la géométrie* qui paraissent postérieures à sa conversion définitive. « Le véritable ordre » qui seul satisferait la raison, la méthode d'infaillibilité d'où sortirait la certitude absolue, consiste à « définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. » Sur ce principe repose l'idée maîtresse qu'il se fait de la vérité, le

critérium auquel il va mesurer toutes les tentatives effectives de l'homme pour parvenir au vrai.

Or parmi ces tentatives la géométrie doit être considérée la première ; c'est elle qui présente de l'art de définir et de l'art de démontrer l'exemple le plus accompli, c'est sur elle que toutes les autres sciences humaines doivent prendre modèle. « Ce qui passe la géométrie nous surpasse. » Cependant la géométrie ne satisfait pas d'une manière complète aux exigences de la méthode rationnelle. Elle définit et elle démontre, de la façon qu'il faut définir et démontrer ; mais elle n'est pas capable de définir tout et de démontrer tout. Les premiers termes supposeraient d'autres termes qui auraient à leur tour besoin d'être définis, les premières propositions supposeraient d'autres propositions qui auraient à leur tour besoin d'être démontrées. La raison humaine se sent faite pour l'infini[1] ; il faut pourtant qu'elle s'arrête à des mots primitifs et à des principes irréductibles, il faut donc qu'elle s'avoue impuissante à réaliser la perfection de l'ordre qu'elle avait conçu. Sans doute cette impuissance n'est pas un obstacle pour le géomètre ; il se sent soutenu par un instinct qui lui fait apercevoir, avec une clarté supérieure à toute explication logique, les principes auxquels devra se suspendre la chaîne des définitions et des démonstrations ; il y a un esprit géométrique qui équivaut à une intuition du cœur[2]. Mais la méthode géométrique n'en reste pas moins en défaut aux yeux de la raison qui réclame une justification infaillible ; en dévoilant l'incertitude des axiomes, l'impossibilité d'établir des définitions pour les termes primitifs, la raison se condamne elle-même au pyrrhonisme[3] ; si dans la pratique et pour le savant la géométrie est certaine, théoriquement et pour le philosophe, elle n'est pas convaincante. Dès lors, s'il advient qu'il y ait contestation sur les principes de la géométrie, comment trancher le débat ? À qui n'accepte pas la proposition suivante de l'arithmétique : « retranchez 4 de 0, il reste 0 », nous n'aurons d'autre ressource que de dire ce que Pascal disait de Méré : « il n'est pas géomètre[4] ». Si l'on nie la possibilité de diviser l'espace à l'infini (ce qui est pourtant une vérité fondamentale de la science, et la condition de son extension), nous n'aurons pas le moyen de la faire apercevoir directement, nous ne pouvons pas faire toucher du doigt ces infiniment petits qui sont l'objet de nos raisonnements ; nous ne sommes capables de démontrer que l'absurdité des indivisibles, nous substituons à l'affirmation de la vérité la négation de l'erreur[5]. Ainsi, même sur ce terrain privilégié de la géométrie où elle semble être seule en face d'elle-même, où elle est assurée d'un consentement presque unanime, la raison apparaît impuissante à posséder directement la vérité ; elle ne termine pas son œuvre suivant le modèle qu'elle avait tracé.

Qu'arrive-t-il alors dans une science comme la physique, qui doit laisser place aux impressions des sens ? La raison réclame comme siens les principes sur lesquels elle s'appuie. Or il se trouve que ces principes sont contradictoires entre eux. Au nom de la raison il a paru légitime de soutenir qu'il ne pouvait y avoir de vide dans la nature, et qu'il fallait corriger les illusions nées de l'apparence sensible — mais ce prétendu principe de la raison est-il autre chose qu'un préjugé né de l'autorité ? n'est-ce point l'École qui sur ce point comme

sur tant d'autres a corrompu le « sens commun[6] » ? La raison est incapable de résoudre le problème qu'elle a soulevé ; elle veut en appeler à l'évidence, et elle ne peut envelopper sous ces prétendues intuitions que des hypothèses incertaines comme le mécanisme de Descartes[7] ; elle se rend prisonnière de ses principes, et les faits de nature lui deviennent incompréhensibles[8]. Concluons donc que la raison ne saurait fournir aux raisonnements de la physique un point de départ authentique et irrécusable. Il faut, pour demeurer raisonnable, qu'elle se soumette à l'expérience : à l'épreuve des faits tombent l'un après l'autre les faux principes que l'homme avait invoqués, et qui se révèlent à l'analyse comme les produits de la coutume ou de l'imagination[9].

Ainsi le rôle de la raison diminue à mesure que nous nous éloignons de l'abstraction pour entrer directement en contact avec la réalité. Quand nous sommes en présence de la vie, quand nous avons à diriger notre conduite, nous faisons encore appel à la raison ; nous réfléchissons, et nous délibérons. Mais notre réflexion et notre délibération ne sauraient enfermer en elles la vérité ; ici encore, si la raison est capable d'enchaîner des propositions par la vertu démonstrative du raisonnement, elle est incapable d'établir les principes qui doivent servir de base à son raisonnement. La raison décide des moyens ; mais le but lui échappe : il s'impose du dehors, et malgré elle[10]. L'homme ne délibère jamais sur la fin ; car cette fin n'est pas matière à délibération, elle est ce qui se sent immédiatement, sans art et sans réflexion, elle est le bonheur[11]. Mais au moins la raison peut-elle espérer qu'elle saura construire une science du bonheur, qu'elle aura le droit de faire fond sur des principes stables et droits, d'où elle déduira des conséquences assurées ; les hommes devront à la raison de connaître le chemin du bonheur. Il y aurait ainsi une vérité morale qui, sans être absolument rationnelle, serait du moins analogue à la vérité d'ordre géométrique ou d'ordre physique ; l' « art d'agréer » serait aussi accessible que l'art de démontrer. Mais cela n'est pas : la notion du bonheur est impossible à fixer, elle se résout dans une expérience du plaisir qui est essentiellement diversité[12]. Le plaisir varie avec les individus ; pour chaque individu même il change avec les années, avec les heures, avec les minutes. Rien n'arrête la « volubilité » de notre esprit, ou l'inconstance de notre volonté. En vain essaierons-nous de cacher sous le nom de sentiment les contradictions et la fragilité de notre être intime. Nul n'a condamné, avec plus de netteté que Pascal, cette philosophie du sentiment dont on a voulu qu'il fût un précurseur : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire[12] au sentiment, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. La raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens ; et ainsi il n'y en a point[13] ». La raison ne saurait donc échapper à la conscience de sa propre dégradation. Tous les principes auxquels l'homme la soumet ne sont que les résultats de la coutume ou les fantômes de l'imagination. Aussi, lorsque la raison tente de les justifier, se figurant augmenter son empire, il arrive qu'elle ne fait que manifester par là sa faiblesse et son humiliation : elle est comme l'avocat, pour qui le procès change d'aspect suivant la somme qu'on lui a promise. La

raison est un instrument à tout faire, la volonté l'incline du côté qui lui plaît : nous croyons que nous désirons ou que nous craignons pour les raisons que nous disons, mais en réalité c'est parce que nous désirons ou parce que nous craignons que nous avons trouvé ces raisons[14]. En vain nous essayons de nous insurger contre les caprices de notre volonté ; si, apercevant la fragilité de nos désirs, la vanité de nos joies, la misère du divertissement perpétuel où nous oublions ce qui devrait être notre essence et notre bien, nous concentrions notre pensée sur nous-même et sur notre destinée, nous achèverions de détruire notre propre vie ; car il ne nous resterait plus alors, pour asseoir nos raisonnements, cette ombre de plaisir qui avait du moins comme effet de faire passer le temps et d'écarter de notre vue le malheur de notre condition[15]. La raison ne vaut pas une heure de peine, parce qu'elle ne peut pas nous apporter une heure de joie[16]. Mise en face d'elle-même, elle ne trouve plus que le néant.

Ainsi à aucun moment Pascal ne récuse la lumière de la raison. Mais à ses yeux cette lumière est double : d'une part elle définit la loi idéale qui fournit à l'homme la mesure de la vérité, d'autre part elle fait éclater la vanité de la réalité effective qui est mesurée par cette loi ; la raison est l'aspiration à la grandeur, mais elle est aussi la conscience de la misère. L'homme porte en lui l'infinité de la pensée ; seulement la nature normale de l'être pensant est comme recouverte en lui par une nature factice, qui est le produit de puissances trompeuses telles que l'imagination et l'amour-propre. À cette nature, l'hérédité et la coutume ont donné la profondeur de l'instinct. Quelque chose commande à la raison, et qui vaut moins que la raison.

Mais alors, en éclairant la contradiction intime qui est le caractère de l'homme naturel, la raison a marqué sa propre limite ; car elle est la fonction de l'unité, et elle se heurte à une « duplicité » radicale[17]. Il lui est donc impossible de conclure ; s'il y a une solution, elle se trouvera plus haut que la région de la raison, sur un sommet que la lumière naturelle n'a jamais éclairé. Il y a des raisons qui passent notre raison[18] ; il y a des expériences qui sont au delà de notre expérience. Sans doute ces raisons et ces expériences sont consignées dans ce qui est écrit, comme les faits de l'histoire ; mais ce n'est plus l'homme qui a écrit, c'est Dieu. Le témoignage direct de Dieu, la révélation faite aux Juifs, est la clé de l'énigme, parce qu'elle est la base de toute psychologie : « Vous n'êtes pas dans l'état de votre création[19] ». Vous ne trouverez pas l'unité, puisque vous n'avez plus l'intégrité ; vous apercevrez dans toutes les démarches de votre pensée la corruption de votre intelligence, vous reconnaîtrez dans tous les actes de votre vie la dépravation de votre volonté, et vous mesurerez ainsi la profondeur de la chute originelle. Le péché du premier homme explique la disproportion entre la vérité qui demeure tout idéale et la réalité qui est toute misérable ; elle explique aussi l'impuissance de la raison à rejoindre elle-même ses propres débris.

Y a-t-il un remède ? S'il y a un remède, ce n'est pas de la raison qu'il convient de l'attendre, puisque sa propre impuissance lui est un mystère. Il y faut une seconde révéla-

tion, celle qui a été promise aux Juifs, qui leur a été donnée et dont ils n'ont pas su profiter ; il y faut le Messie rédempteur. Le Judaïsme était le règne de la loi, or la loi s'adresse aux corrompus qu'elle maintient dans la terreur du châtiment ; mais les chrétiens sont ceux qui tendent leurs mains et leur cœur vers le Libérateur. Quelle a donc été l'œuvre de la médiation ? Consiste-t-elle à avoir rendu à l'homme l'intégrité de sa nature, à lui avoir rouvert le chemin de la raison, à lui permettre de saisir la vérité suivant une méthode directe et par une possession effective ? C'est ce que pense un Malebranche, et il écrit : « L'homme renversé par terre s'appuie sur la terre, mais c'est pour se relever. Jésus-Christ s'accommode à notre faiblesse, mais c'est pour nous en tirer. La foi ne parle à l'esprit que par le corps, il est vrai ; mais c'est afin que l'homme n'écoute plus son corps, … c'est afin qu'il commence sur la terre à faire de son esprit l'usage qu'il en fera dans le ciel, où l'intelligence succédera à la foi, où le corps sera soumis à l'esprit, où la raison seule sera la maîtresse[20]. » Mais la religion de Pascal est exactement contradictoire à celle de Malebranche ; celui-ci est chrétien selon saint Jean, celui-là est chrétien selon saint Paul. À ses yeux, comme à ceux de saint Augustin ou de Jansénius, la vérité fondamentale du christianisme, qui demeure lettre morte pour la masse des fidèles, pour la plupart des autorités qui se sont introduites dans l'Église, est que la révélation religieuse commence par confirmer l'homme dans son état de péché et de corruption. Et quand la religion nous fait connaître qu'il est venu un Rédempteur pour les hommes corrompus, elle ajoute que cette rédemption est seulement l'annonciation et la promesse de la vérité. Ceux-là seuls y parviendront, qui sauront ne rien attendre de leur raison propre, qui auront renoncé à leur jugement, à leur libre examen, qui se seront abandonnés eux-mêmes. Car cette vérité n'a rien d'humain ; par son origine et par son contenu elle est toute divine.

Cette vérité divine, qu'il est à jamais interdit de traduire en conception positive et en démonstration rationnelle, il est du moins nécessaire que nous nous la figurions de façon si indirecte que ce soit ; autrement nous serions tout à fait incapables d'y tourner notre attention, d'y attacher notre pensée, incapables de faire de notre intelligence l'auxiliaire de notre salut. Et ainsi se pose, sous sa forme originale, le problème pascalien de la vérité : comment l'œuvre de la rédemption peut-elle se représenter, à nous qui ne connaissons que notre corruption ? Une seule réponse est possible, c'est par notre corruption même que nous devons chercher à comprendre la rédemption ; la rédemption fait le contraire de ce que faisait la corruption, sans pourtant être moins opposée à la raison humaine. C'est nier la religion que de la soumettre à la raison ; puisque la religion est vraie, et puisque la nature est corrompue, il faut qu'il y ait un ordre de vérité supérieur à la raison, qui soit exactement l'inverse de l'imagination que la raison condamnait comme inférieure à elle. La philosophie du sentiment est fausse, parce que, hors peut-être les intuitions de la géométrie, tous les instincts que l'on veut élever au-dessus des lois rationnelles se résolvent dans les fantaisies d'une volonté dépravée ; il suffit qu'ils soient nés avec l'homme pour porter la marque de son dérèglement. La religion du sentiment est vraie, parce que la foi ne doit rien au développement interne de notre raison, parce qu'elle vient d'une autre

origine : elle est un don gratuit que nous recevons d'un être différent de nous et extérieur à nous ; elle est, au sens littéral et matériel du mot, une *inspiration*[21].

Sans doute il n'y aurait pas lieu d'entendre ainsi la religion, si nous étions en réalité ce que nous nous flattons d'être, des créatures de raison faites pour démontrer sûrement et pour posséder directement la vérité ; car pour la raison la voie est unique qui va vers la vérité. Mais déjà en mathématiques nos plus fermes convictions s'appuient sur l'impossibilité d'admettre la thèse contraire ; comme nous l'avons dit, nous croyons à l'infinie divisibilité, parce que l'hypothèse des indivisibles est contradictoire. La vérité de la religion se concevra également par voie d'opposition : la rédemption agit exactement comme la corruption, mais en sens contraire ; de même que la corruption avait dégradé l'homme jusqu'au règne des puissances trompeuses, la rédemption établit au-dessus de la raison l'ordre du sentiment qui est inverse et symétrique. La raison serait placée entre les deux. Elle conserve la juridiction des choses qui se démontrent, et il est vrai qu'elle demande à la volonté de se régler sur la lumière de l'esprit ; mais l'homme est destiné à ne l'écouter jamais. La malice de la concupiscence fait que pour le persuader il faut, non le convaincre, mais le flatter ; c'est l'attrait du plaisir qui entraîne l'adhésion, l'art d' « agréer » consiste à chercher ce qu'il y a d'aimable dans les choses et à les faire regarder du côté où elles peuvent plaire. Or de la même façon les vérités divines doivent entrer « du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur… En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles[22] ».

Ainsi trois ordres de connaissance se superposent chez Pascal : *imagination*, *raison*, *sentiment*, et sa philosophie semble à cet égard toute proche de la doctrine de Spinoza. En fait le rapprochement fait éclater le contraste. Pour Spinoza l'homme est naturellement esprit, et il lui appartient d'atteindre la vérité par le seul développement de son activité interne ; de l'imagination à la raison, et de la raison raisonnante à la raison intuitive il se fait un progrès continu, à l'intérieur d'une même pensée. Pour Pascal les trois ordres de connaissance se superposent, non en se complétant, mais en se contredisant ; ils attestent dans l'homme une diversité incompatible avec l'unité de l'essence spirituelle, ils portent la trace des révolutions qui ont bouleversé la nature originelle de l'homme : la déchéance du péché qui a soumis l'esprit au corps, le salut par la rédemption qui loin de rendre l'homme à lui même et de lui donner l'autonomie de sa vie intellectuelle l'humilie devant la vérité qu'il doit subir, devant l'être qui consent à s'unir à lui, sans que par aucun effort qui lui soit propre il ait mérité de le connaître. Telle est la pensée fondamentale dont Pascal donne la formule lumineuse lorsqu'il décrit la *gradation* qui monte du peuple aux demi-habiles, aux habiles, puis aux dévots, et enfin aux chrétiens parfaits : « Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre[23]. *Renversement continuel du pour au contre*[24]. »

C'est donc une méprise que d'enfermer Pascal dans le cercle du *Credo quia absurdum*. Pascal a brisé les cadres du rationalisme ; mais ce qui dépasse encore la raison est encore à

certains égards une logique : *logique des contraires*, comme la logique de Hegel, mais qui, n'accordant pas la relativité des contradictoires, met entre les différents degrés de la dialectique une essentielle hétérogénéité. Une telle logique renverse le rapport direct que d'ordinaire les philosophes établissent entre la faculté de connaître et la vérité : par l'expérience et par le raisonnement nous nous assurerons seulement de ce qui n'est pas la vérité, et nous saurons que pour avoir quelque chance de l'atteindre, nous devons retourner l'attitude normale de la raison, chercher dans une direction opposée à celle que notre nature aurait prise si elle avait encore son intégrité et son autonomie.

Subordonné à cette conception maîtresse, l'argument du pari[25] prend une portée nouvelle. Il n'est pas conforme à la raison commune des hommes ; car il est contraire à cette raison que l'attention se détourne du contenu propre des choses et de leur vérité intrinsèque, pour n'envisager que leur rapport à nos désirs et à notre satisfaction. N'est-ce pas le plus grand dérèglement, répète-t-on après Bossuet, d'affirmer que les choses existent parce qu'on veut qu'elles soient ? L'art d'agréer, qui flatte la malice de la concupiscence, est la perversion de l'art de démontrer. Mais c'est la dernière ressource de la lumière naturelle qu'elle fasse servir l'aveu de son impuissance à triompher de cette impuissance même. Elle renonce à l'affirmation de l'intelligible ; mais peut-être fallait-il que le foyer fût éteint pour qu'apparût enfin le reflet d'une lueur qui est le pressentiment d'une clarté supérieure. Ou, pour parler avec le philosophe contemporain de Pascal qui a décrit la même angoisse, l'homme se sent envahi par une paralysie mortelle, il soulève le bras dans un effort suprême pour tenter la chance de l'unique remède[26].

L'argument du pari marque avec précision la limite de l'effort humain vers la vérité. Or, s'il y a un ordre supérieur et contraire à l'ordre de la spéculation pure, cette limite peut se trouver en même temps un point de départ. L'argument du pari, que la *logique des contraires* pose comme une limite théorique, ne va-t-il pas devenir un point de départ pour la pratique ? Et en effet ce serait l'interpréter à contresens que d'y terminer la vie religieuse et morale suivant Pascal ; car ce qui serait inconcevable, c'est l'état de l'homme qui subjugué par la force apparente de la démonstration se serait engagé à parier, et qui n'aurait pour soutien de sa foi que l'intérêt évident de cet engagement. Il est impossible de comprendre comment il pourrait supputer les avantages de sa détermination, sans y apercevoir autant de motifs de se *roidir contre* ; il est inévitable que des causes d'espérance gratuite deviennent des raisons légitimes de doute et d'inquiétude. L'argument du pari, à le borner à lui-même, est dépourvu de toute efficacité ; et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque cette efficacité serait la justification de l'apologétique utilitaire et, dans le triomphe apparent d'une Église, l'irréfutable démonstration de l'athéisme pratique — nous n'avons pas à nous demander ce que l'auteur des *Provinciales* penserait de pareilles conversions[27]. Mais l'argument du pari n'est pas destiné à fournir la règle de la vie morale ; il enseigne seulement le renversement de la règle. Nous prétendons fonder notre conduite sur la vérité, et nous l'ignorons, et nous échouons dans la servitude des puissances trompeuses. Il faut maintenant mériter par notre conduite de connaître la vérité,

sanctifier, en les tournant au profit de la religion, les facultés telles quelles de notre nature corrompue. La coutume a lentement façonné notre être, et remis notre raison au gouvernement de notre corps ; c'est à la coutume qu'il appartient de refaire un être nouveau. Que l'homme se fasse automate pour Dieu ; qu'il soumette son corps au système religieux des habitudes ; qu'il plie la machine aux formules de la prière et aux gestes de l'adoration. *La Sagesse nous envoie à l'enfance*, et le commerce de l'esprit avec le corps, qui avait dans la vie du monde renouvelé la déchéance du péché originel, prélude, dans la discipline de l'Église, au renouvellement qui sera l'œuvre de la rédemption. Déjà, la contrainte que l'on impose à l'égoïsme naturel laisse le champ libre à des sentiments qui ne sont plus exclusivement l'amour, couvert ou déguisé, du *moi* pour le *moi*. L'homme connaît dans leur réalité les vertus dont l'honnêteté la plus raffinée donnait la seule apparence : le désintéressement, la sincérité, la fidélité, la vérité de l'amitié ; il est juste, et il veut l'ordre de la justice.

Après la *règle des partis* qui montre qu'on doit « travailler pour l'incertain », sacrifier sa vie pour une religion même incertaine, qui confirme les opinions du peuple contre les maximes des prétendus habiles, le raisonnement n'a plus rien à nous apprendre ; le problème de la vérité s'efface devant le problème moral, qui est pour Pascal le problème de la justice.

la justice

Pascal a posé le problème religieux comme étant dans son essence un problème moral. Les attaques qu'il a dirigées contre la justice des hommes, et dont les Arnauld et les Nicole ont été les premiers à méconnaître le caractère, n'auraient pas cette âpre ironie, si Pascal n'avait pas connu dans toute sa profondeur le sentiment de la justice, s'il n'avait pas vu quelles angoisses il soulevait dans les âmes. Le libertin à qui s'adresse l'*Apologie*, ce n'est pas seulement Des Barreaux qui ne peut aller à la foi parce qu'il ne peut pas quitter le plaisir ; c'est un Méré ou un Miton qui repoussent la religion, parce qu'ils demeurent attachés à la justice. Pascal a entendu leurs doutes et leurs objections.

Si une seule chose est nécessaire, qui est le salut éternel, comment est réparti le salut ? Comment les uns ont-ils mérité, et les autres ont-ils démérité ? C'est un crime de ne pas être sauvé, et ce sera le châtiment des réprouvés de se sentir condamnés par cette même raison sur laquelle leur orgueil avait fait fond[28]. Mais « les élus ignoreront leurs vertus[29] » : leur piété est l'œuvre continue, l'œuvre exclusive de la grâce que Dieu s'est réservé de donner selon sa mystérieuse et imprévisible volonté ? Il est donc impossible de découvrir la justice dans la conduite de Dieu vis-à-vis des hommes. Non seulement dans l'éternité, l'inégalité de récompense ou de châtiment ne correspond pas à l'inégalité des mérites ; mais puisqu'en définitive les hommes sont incapables de mérite, nous ne com-

prenons plus pour quoi il y aurait récompense ni pourquoi il y aurait châtiment, pourquoi « de deux hommes également coupables, il *(Dieu)* sauve celui-ci, et non pas celui-là[30]. » L'idée de justice ne subsiste donc plus dans notre esprit que pour nous conduire à l'alternative que Pascal pose sans trembler : « il faut que nous naissions coupables, ou Dieu serait injuste[31]. »

Seulement la possibilité même de cette alternative suppose que nous avons le droit de juger au nom de la justice ; les hommes l'admettent naïvement parce qu'ils se détournent de leur nature pour soulever des questions qui les dépassent. Ils croient à la justice, sur le témoignage, pour ainsi dire, de leurs sens, parce qu'ils voient qu'il existe un ordre social. Mais qu'ils recherchent le fondement de ce qu'on respecte et de ce qu'on fait respecter sous le nom de justice. La raison est unité et universalité ; les lois sont multiples, et pour arriver à les concilier entre elles il faut faire tant d'efforts laborieux, manquer si souvent à la lettre ou à l'esprit, que la multiplicité des lois équivaut presque à l'absence de lois. Les lois surtout sont diverses ; alors qu'elles tracent avec netteté la distinction du licite et de l'illicite, leur pouvoir s'arrête à une frontière. Un fleuve ou une montagne tient en échec la raison de l'homme, et tourne en dérision ses prétentions à gouverner le monde[32]. La justice, pour paraître juste, invoque l'appui de la raison, et elle se détruit elle-même du moment qu'elle prétend satisfaire aux exigences de la raison.

La justice est la coutume reçue en chaque pays. Or nous avons beau, pour arracher au peuple le respect et l'admiration, invoquer l'antiquité de la coutume : il faut bien que de siècle en siècle et de génération en génération on en découvre le fondement intrinsèque et objectif. Pourquoi cette loi plutôt que cette autre, pourquoi ici et non là, aujourd'hui et non hier ? À cette question point de réponse. La loi réclamait la force, parce qu'elle se donnait comme juste ; dès qu'elle veut se justifier, il ne lui reste plus que la force brutale. Les forts tuent les faibles, ils les font esclaves, ils leur arrachent leurs biens et leurs propriétés ; plus encore, les vainqueurs ont imposé aux vaincus de reconnaître la légitimité de leur victoire ; ils ont inventé « le droit de l'épée[33] », et ils ont divinisé la guerre. Chose plus admirable encore : les vaincus, inclinés par la nécessité, ont fini par ressentir réellement le respect qu'on leur imposait. L'imagination a travaillé en eux, elle a rendu « doux et volontaire » en apparence le joug qui reposait en réalité sur la tyrannie de la force[34]. Le peuple croit lire sur le visage des princes un caractère de majesté auguste et sacrée, alors que s'y reflète seulement une impression de crainte vulgaire, due aux trognes armées, aux pompes et aux cavalcades au milieu desquelles la personne des rois leur est apparue d'abord[35]. L'imagination brodant sur la trame de la nécessité, la tradition de la coutume transformant en autorité « mystique » les fantaisies les plus faibles et les plus légères, voilà ce que la raison trouve au fond de ce qu'elle appelait *sa* justice.

Que conclure de cet examen ? qu'il faut renoncer aux coutumes reçues, renverser les lois établies, afin d'inaugurer le règne de la justice ? Mais pour subordonner la force à la justice il faudrait qu'il y eût une règle capable de rassembler les hommes dans un consen-

tement unanime, que tous d'une seule voix reconnussent le mérite supérieur d'un seul individu ; autrement la prétention de chacun à suivre les principes de la raison mettra tous les hommes aux prises avec tous les hommes : il n'y aura plus à se plaindre que les lois sont mauvaises, il n'y aura plus de lois du tout ; l'ordre établi s'effondrera pour ne plus laisser place qu'à la guerre civile. Qu'il s'agisse d'édifier la vérité ou d'édifier la justice, la raison idéale qui est en nous et qui fait notre dignité d'être pensant, apparaît incapable de devenir raison réelle, de s'appliquer aux choses, d'y laisser l'empreinte de l'unité et de l'universalité. Aussi rien ne serait plus déraisonnable que de vouloir enfermer la société dans les limites de la raison. Ce serait troubler le monde, et ce serait mal juger de tout. Ce qui importe à la société, c'est la paix ; les coutumes enracinées dans le peuple ont le mérite d'assurer la paix[36]. L'usage qui désigne les gouvernants par la naissance et les distingue par le costume, est assurément ridicule ; mais ce qui est plus ridicule, c'est de ne pas comprendre à quel point cet usage est bienfaisant. L'imagination seule fait que les uns se regardent et sont regardés comme nobles, les autres comme légitimes possesseurs du sol ; mais il est pourtant nécessaire qu'il y ait des souverains et des riches, si vous supprimez l'imagination sans pouvoir supprimer la nécessité, vous n'avez porté aucun remède à l'injustice qui vous choque, vous avez simplement rendu impossible l'existence de la société. La paix est le bien essentiel ; la croyance du peuple qui s'incline devant les grands, parce que dans son imagination ils sont supérieurs à lui, est une folie aux yeux de ces demi-habiles qui font les entendus ; mais grâce à cette folie, l'ordre établi est l'objet d'un respect universel ; cette prétendue folie est la sagesse même pour ceux qui ont pénétré la nature vraie et les conditions vraies des sociétés humaines. Il faut savoir ne pas être dupe de la raison, ne pas sacrifier à l'abstraction, incapable de se traduire dans les faits, ce qui est la réalité essentielle : la paix entre les hommes. Le peuple qui vit sait ce que c'est que la vie en commun, et il faut vivre avec le peuple, mettre tout le monde d'accord en distinguant les hommes par les qualités extérieures, qui sont visibles à tous, par les dignités et par les uniformes. Il suffit de ne pas être dupe du peuple, de ne pas appeler raison l'illusion née de la coutume et de l'imagination, de ne pas confondre avec la justice ce qui est l'effet nécessaire de la force[37].

Ainsi la justice des hommes ne conserve une apparence et une ombre d'existence qu'à la condition de désavouer toute justification rationnelle ; il est donc impossible que la justice des hommes juge la justice de Dieu. Le devoir de l'homme est de taire toute récrimination et toute revendication : la religion est contre la raison, mais c'est en vertu de sa réalité même. Déjà, pour comprendre l'ordre établi par la société il faut savoir renoncer aux préjugés de la raison ; de même, pour apercevoir l'ordre voulu par Dieu, il faut dépasser l'horizon du raisonnement. L'ignorance naturelle du peuple et la science surnaturelle du chrétien sont aux deux extrémités opposées, mais toutes deux également contraires à la raison. Instruits donc du néant de notre justice, nous sommes capables d'*écouter Dieu* : « il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent

incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste ; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine…[38] » Sans doute nous pourrions avec les théologiens, avec saint Augustin dont l'*Augustinus* codifie en quelque sorte la doctrine[39], chercher dans le fait même de la génération, dans la loi biologique d'hérédité une lumière pour comprendre la perpétuité du péché. Mais ce serait encore juger Dieu par la nature, ce serait traduire le mystère dans la langue de la raison, et déjà le nier. Aussi Pascal — ne s'écartant de Jansénius que pour être si l'on peut dire plus janséniste que lui, comme il ne s'est séparé de Nicole et d'Arnauld dans l'affaire du Formulaire que pour demeurer plus inflexiblement attaché à l'indépendance de Port-Royal — écrit-il ces lignes qui ont paru trop hardies aux éditeurs de 1670 : « Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous ; ce sont choses qui se sont passées dans l'état d'une nature toute différente de la nôtre, et qui passent l'état de notre capacité présente[40]. »

Posons le péché originel, tel qu'il doit être posé selon la *logique des contraires* : il est le renversement de notre justice, puisqu'en nous est la perversion de toute justice. Que l'on comprenne bien : la transmission du péché consiste, non pas seulement à nous faire supporter le poids d'une faute à laquelle notre volonté demeure étrangère, mais à dépraver dans sa racine notre volonté. Nous devenons source vivante d'iniquité ; rien ne peut plus être bon de ce qui vient de nous[41]. L'amour de la vérité, si nous croyions engendrer la vérité par un effort qui nous fût propre et l'apercevoir au regard clair et direct de notre intelligence, dissimulerait la concupiscence de l'orgueil. Le désir de la justice, la politesse et la charité même sont encore des feintes et des déguisements sous lesquels se reconnaît la volonté propre, l'attachement du *moi* au *moi*[42]. Pour l'homme corrompu être, c'est être injuste.

Dès lors, de quel droit déclarer que Dieu est injuste ? il serait contraire à la justice humaine de punir celui qui n'a pas commis la faute ; or la justice divine nous fait participer non pas au châtiment seulement du péché, mais au péché lui-même ; nous ne sommes pas condamnés sans avoir mérité le châtiment, c'est à mériter le châtiment que nous sommes condamnés. Aucun homme n'échapperait à l'éternelle damnation que Dieu serait absolument exempt d'injustice [43].

Voici qui achève enfin de confondre, par un nouveau renversement, toutes les lois de notre raison : au-dessus de cette justice qui n'a pas de commune mesure avec notre justice, s'élève l'édifice de la miséricorde, « énorme » comme la justice elle-même[44]. Quelques-uns seront sauvés de ceux qui devaient être perdus. Sans doute leur salut paraîtra juste puisqu'il est obtenu par les vertus, par la prière qui est la première de toutes les vertus ; grâce à la prière l'homme paraît avoir « la dignité de la causalité », il paraît être lui-même

l'auteur de son salut. Mais qu'on y prenne garde : cette apparence est la tentation la plus forte à laquelle le chrétien soit en lutte, celle qui doit lui inspirer, avec le plus d'humilité, la crainte et le tremblement qui sont perpétuellement nécessaires à l'œuvre du salut ; car c'est la négation même du christianisme que d'ériger l'homme en puissance qui se dresserait au regard de Dieu. Toute hérésie a sa source dans l'orgueil : « Le lieu propre à la superbe est la sagesse, car on ne peut accorder à un homme qu'il s'est rendu sage, et qu'il a tort d'être glorieux ; car cela est de justice. Aussi Dieu seul donne la sagesse ; et c'est pourquoi : *Qui gloriatur, in Domino glorietur.* » Lorsque dans la prière, par laquelle il implore le secours de Dieu, l'homme s'attribue la moindre part de liberté, lorsqu'il est induit à faire un retour sur son propre mérite, il détruit cette vérité fonda mentale de la religion : Dieu « donne la prière à qui il lui plaît »[45]. Il faut que toute notion de mérite ou de démérite propre à la personne morale, toute idée de justice selon l'humanité ait disparu pour que le mystère de la grâce soit accessible : « Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce ; et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme[46]. »

La grâce est le renversement de l'humanité ; le premier effet de la grâce est de faire que l'homme se haïsse lui-même. Or, dans l'ordre de la nature, la haine est concevable d'un être vis-à-vis d'un autre être, mais d'un être pour soi elle n'a rigoureusement aucun sens ; car la volonté d'un être est par essence la volonté du bien de cet être. Le christianisme, lorsqu'il commande de se haïr soi même, commande à l'homme de n'être plus homme : il lui interdit non seulement d'être le but de son activité mais d'en être l'origine. Pascal le dit littéralement : « Il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe[47]. » C'est par là que le christianisme s'oppose à la philosophie rationnelle, alors même qu'il lui emprunte ses formules. Rien n'est significatif à cet égard comme les admirables fragments du chapitre dont Pascal nous révèle ainsi l'intention : « *Membres, commencer par là* : Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps plein de membres pensants, car nous sommes membres du tout, et voir comment chaque membre devrait s'aimer, etc.[48] » Que l'on suive cette analogie dans l'ordre de la raison, comme l'a fait le naturalisme stoïcien ou le spiritualisme spinoziste, on aboutit à un panthéisme moral : l'homme s'élève progressivement à Dieu par le développement de son être intime, il suffit au *moi* de s'élargir, pour dépouiller l'individualité qui le restreignait, et embrasser en lui la totalité des êtres ; il devient donc légitimement un centre parce qu'il s'identifie à Dieu, et qu'en Dieu il se sent identifié à toutes les créatures ; il pratique alors la charité de l'univers, et en particulier la charité du genre humain. Rien de plus contraire à la pensée de Pascal. Dieu est une personne ; si l'on peut dire qu'il est l'être universel, le tout, ce n'est pas qu'il contienne en lui tous les autres êtres, c'est que rien n'existe véritablement que lui. Sa personnalité exclut toute autre personnalité, et c'est pourquoi il faut avoir renoncé à soi pour l'atteindre. Pascal est incompréhensible sans « l'opposition invincible » de l'homme et de Dieu, sans l'antagonisme de la charité stoïcienne et de la charité chrétienne. La charité est l'amour de Dieu ; la première condition de la charité c'est d'avoir sacrifié tout attachement humain, celui qu'on éprouve aussi bien que celui qu'on inspire[49]. On ne

passe pas par les créatures pour aller à Dieu, toute créature doit être également anéantie devant l'infinité de Dieu. Si la charité est une grandeur supérieure et irréductible à l'esprit, autant que l'esprit est lui-même supérieur et irréductible au corps, cette hiérarchie est non un progrès continu, comme chez les philosophes, mais, encore une fois, un *renversement continuel du pour au contre*.

Le charité est inverse de l'esprit. Archimède, dans la conscience de sa liberté spirituelle, s'attribue à lui-même le mérite de ses inventions, il se glorifie dans l'éclat de la vérité qu'il a mise au jour par la force propre de sa raison[50]. La charité seule déracine l'orgueil philosophique qui a cru concilier l'amour de Dieu avec l'amour de l'homme ; elle demande à l'homme non pas de s'abaisser, mais d'être bas, non pas la fausse humilité qui est une marque de l'orgueil, mais l'humiliation véritable qui est la conscience de n'avoir plus rien à soi, pas même les mouvements de grandeur par lesquels on monterait de quelques degrés vers le désintéressement de la volonté.

On ne saurait posséder effectivement la grâce si l'on n'a le sentiment de ne pas l'avoir méritée, bien plus le sentiment de ne pas l'avoir reçue soi-même, si l'on ne s'est effacé, « renoncé » devant un être d'essence supérieure qui ne se contente pas de nous apporter la grâce, qui habite en nous pour que la grâce y demeure. La rédemption n'est pas un événement historique qui aurait ramené la nature de l'homme à son intégrité originelle, et l'aurait rendu apte à communiquer directement avec Dieu ; Jésus-Christ est éternel ; c'est une nécessité perpétuelle que non seulement en chaque individu, mais à chaque moment de sa vie, l'acte de libération se renouvelle. L'œuvre du salut s'accomplit dans la crainte et dans le tremblement parce qu'il ne dépend pas de notre volonté qu'en nous la puissance divine du Médiateur maintienne la vertu purificatrice de la charité. En définitive la charité ne vient pas de nous, ni quand elle nous détourne de nous pour faire que nous nous haïssions, ni quand elle s'attache à Dieu pour faire que nous l'aimions. La Croix n'est pas un symbole, il n'y a pas à chercher une interprétation spirituelle qui atténue, et compromette, la vérité du dogme. Ce que Jésus fait entendre à celui qui médite le mystère de son sacrifice, est exact à la lettre : « Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi[51]. » Le sang de Jésus a fait pénétrer dans l'homme une seconde nature, étrangère à son humanité, un « sujet différent », comme il est dit dans l'*Entretien avec M. de Saci*, et qui seul a la capacité de la grandeur et de la sainteté : « Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture, par mon esprit dans l'Église et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles. »

Le Médiateur n'unit pas l'homme à Dieu, mais il se substitue à l'homme pour rendre la créature digne de Dieu. Jésus, c'est la causalité de Dieu dans l'homme ; à Dieu seul l'initiative de désirer Dieu, la puissance de le conquérir. « *Tout pour lui, tout par lui.* » De le chercher c'est le signe qu'on le possède : « il sera donné à ceux qui ont déjà[52]. » Après avoir fait que l'homme est mort à l'humanité, la grâce fait surgir de cette mort la joie nouvelle : semblable à la mère qui se fait silencieuse pour sentir les mouvements du fils

qui tressaille en elle, dans la renonciation totale et douce à tout ce qui était lui, dans le don absolu de son être, le chrétien sentira Jésus qui a obtenu que Dieu travaille en lui, et qu'en lui s'accomplisse l'acte mystérieux de la réconciliation entre la créature et le Créateur.

Dès lors l'interversion entre l'esprit et le cœur — dont nous avions montré la nécessité pour des raisons négatives et encore extérieures — prend un sens positif et profond. Ce n'est plus la substitution d'une faculté de l'être à une autre faculté, comme dans l'Apologétique contemporaine qui procède de l'Éclectisme ; ce n'est pas un choix entre des procédés divers de démonstration, qui laisserait intact leur objet. La foi doit entrer par le cœur dans l'esprit, parce qu'il n'y doit rien subsister de comparable à la vérité des géomètres ou à la justice des moralistes ; la foi est un attachement de personne à personne, un *don de Dieu* qui a élu le cœur où il se rendra *sensible*. Point de loi qui domine la rencontre de volontés singulières, et permette d'en rendre raison : « Nos prières et nos vertus sont abominables devant Dieu, si elles ne sont les prières et vertus de Jésus-Christ. Et nos péchés ne seront jamais l'objet de la [*miséricorde*], mais de la justice de Dieu, s'ils ne sont [*ceux de*] Jésus-Christ. Il a adopté nos péchés, et nous a [*admis à son*] alliance ; car les vertus lui sont [*propres, et les*] péchés étrangers ; et les vertus nous [*sont*] étrangères, et nos péchés nous sont propres. Changeons la règle que nous avons prise jusqu'[*ici*] pour juger de ce qui est bon. Nous en avions pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de [*Dieu*] : tout ce qu'il veut nous est bon et juste, tout ce qu'il ne veut [*pas, mauvais*][53]. » Plus étonnant enfin que ces étonnantes paroles, par-dessus ce désaveu de la justice qui ne serait que juste, le désaveu de la vérité qui ne serait que vraie : « On se lait une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image et une idole, qu'il ne faut point aimer, ni adorer…[54] » Pascal a écrit admirablement dans ses fragments contre les Jésuites : « On attaque la plus grande des vérités chrétiennes, qui est l'amour de la vérité[55]. » Mais l'amour de la vérité est à la fois stérile et sacrilège, s'il se limite à lui-même et s'érige en passion indépendante, s'il s'isole de « l'ordre de Dieu » qui est dans la lettre de la révélation, et dans le corps de l'Église.

l'église

Voici la clé de voûte du christianisme, tel que Pascal le conçoit : Dieu est une personne vivante, il est la seule personne à qui appartienne, d'une façon absolue, la causalité de la volonté. L'histoire de l'univers prend un sens ; par la diversité de ses aspects successifs, elle témoigne de la conduite que Dieu a résolu de suivre à l'égard de l'univers. En permettant de reconstituer le plan divin, elle éclaire aux yeux de Pascal les événements dont ses contemporains et lui sont non seulement les témoins mais les objets, et où se trouve engagée pour l'éternité la destinée de chaque créature. Le miracle de la Sainte Épine est le dernier anneau, à nous connu, d'une chaîne tout entière forgée par Dieu, et qui fait à vrai dire toute la réalité du monde et toute sa raison d'être. Or cette chaîne

remonte par delà même l'établissement de l'Église chrétienne ; Jésus n'est pas Dieu tout entier, la rédemption n'est qu'un moment de la vie divine. Le Dieu que Pascal oppose au Dieu des philosophes, au « Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments » est celui qu'il appelle lui-même « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des Chrétiens. » L'Évangile de Jésus n'est absolument intelligible et absolument vrai qu'en rapport avec l'Ancien Testament où s'accusent d'une façon si énergique l'action de Dieu dans le monde et la marque de sa volonté toute-puissante sur chaque événement de l'histoire.

Pour un Spinoza, le Christ est, comme le rapporte Tschirnhaus, le philosophe par excellence[56] : à la religion juive privilège d'un peuple élu, fondée sur les images sensibles, confirmée par le signe matériel du miracle, commandant l'obéissance et la justice sans rendre un compte clair de ses prescriptions, le Christ a fait succéder la religion de l'esprit pur, accessible à l'universalité des hommes, puisqu'elle est tout entière une affirmation de la vérité éternelle, démontrable par la raison qui est pour chaque être la révélation intérieure et éternelle de Dieu. Dans les *Pensées* qui ont été publiées la même année que le *Tractatus Theologico-Politicus* le christianisme n'est plus la négation, il est au contraire la confirmation et le prolongement prévu, prédit, du judaïsme. Voilà pourquoi Pascal se dégoûte et se détourne de la science rationnelle ; voilà pourquoi il demande aux textes révélés de lui faire connaître la vérité qui seule désormais lui importe. Il applique toutes ses forces à l'interprétation de ces textes, il devient le disciple non seulement des écrivains hébreux qui avaient rédigé l'Ancien Testament, mais des rabbins juifs qui en avaient découvert et établi le sens figuratif. Fidèle à la tradition de saint Paul, fidèle à l'esprit de Jansénius qui ne cesse de dénoncer la corruption d'Origène et de la Scolastique, et qui purge la religion de toute trace de métaphysique platonicienne ou de morale stoïcienne, c'est-à-dire au fond de tout paganisme, Pascal travaille à retrouver le christianisme originel, en le dégageant de tout contact avec l'esprit occidental, en le soudant fortement au judaïsme qui en est la source.

Et en effet si la religion est autre chose qu'un tissu d'abstractions philosophiques, si elle est avant tout une réalité concrète qui enveloppe l'âme tout entière, la baigne de son atmosphère et la nourrit de sa substance, la plus forte preuve de la religion c'est sa *perpétuité*. Elle a toujours été. Le christianisme s'est en quelque sorte précédé lui-même dans le judaïsme[57]. Le Dieu des chrétiens était déjà le Dieu des Juifs[58]. Un trait commun marque l'identité des deux Testaments : Dieu n'y est connu et aimé que d'une petite élite de serviteurs fidèles, parce que telle est en effet sa volonté que quelques-uns seulement parmi les hommes soient éclairés, que quelques-uns seulement tournent vers lui leur cœur et leur amour. La conduite de Dieu envers le monde tend à l'établissement d'une Église choisie pour la pratique du culte et de l'adoration ; le même soin jaloux qui veille à la conservation de cette Église, en écarte ceux qui ne sont pas appelés. Aussi est-il nécessaire que la conduite de Dieu paraisse ambiguë ; mais cette ambiguïté, dont la raison naturelle fait un scandale, est la raison surnaturelle qui explique et éclaire tout. C'est elle qui justifie

en dernier ressort cette *logique des contraires* que l'on avait appuyée provisoirement sur des exemples humains ; c'est elle qui nous élève jusqu'au Dieu vivant qui agit dans l'histoire.

Voici la règle de la foi : « Les deux raisons contraires. Il faut commencer par là : sans cela on n'entend rien, et tout est hérétique ; et même, à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée[59]. » Et voici le fondement de cette règle : « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns, et éclairer les autres[60]. »

Dès lors le problème de la religion qui avait été d'abord posé en termes généraux, comme le problème de la vérité ou de la justice, prend ce caractère personnel, tragique, que le génie de Pascal a si admirablement exprimé. Il ne me suffit plus de savoir que l'Évangile est authentique et que Jésus est le médiateur. Mais suis-je ou non appelé à faire partie de l'Église que Dieu a choisie ? me donnera-t-il jusqu'à la fin de mes jours cette grâce sans laquelle la foi en sa parole et la bonne volonté absolue seraient de nulle efficacité ? échapperai-je enfin à la damnation éternelle que tous les hommes ont méritée en Adam ? une miséricorde, d'autant plus grande qu'elle est plus rare, me tirera-t-elle de la « masse des perdus » pour me faire parvenir à la béatitude de l'éternité ?

La question capitale devient ainsi la question de l'Église.

Le judaïsme a connu l'Église. Avant même que Jésus ait paru sur la terre pour rompre le sceau et dévoiler le sens clair de l'Écriture, Dieu avait choisi un peuple parmi les peuples, et une élite parmi ce peuple : je m'en suis réservé 7000, dit un texte que Pascal aimait à citer[61]. De là cette doctrine essentielle « que les vrais Juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion[62] ». Dieu a donné la loi aux Juifs pour les aveugler ; et en effet ils ont cru que Dieu leur commandait la circoncision, les sacrifices et les cérémonies, qu'il leur promettait pour prix de leur obéissance les richesses de la terre et la joie de la domination. Pourtant quelques Juifs ont été éclairés par ces mêmes paroles qui avaient égaré la plupart de leurs coreligionnaires, quelques-uns ont dégagé le sens spirituel de ces commandements et le sens moral de ces promesses : ils ont compris et pratiqué la circoncision du cœur, ils ont attendu le Messie, qui apporterait définitivement aux hommes la puissance de renoncer à la terre et de vivre dans la charité. L'Ancien Testament semble fait pour détourner de croire, et il faut qu'il en soit ainsi : il doit éloigner ceux qui s'éloignent eux-mêmes de la charité ; Dieu n'y parle qu'à ceux à qui il s'est déjà fait entendre intérieurement et qui savent découvrir dans le précepte littéral la figure du Dieu caché[63].

Grâce à cette ambiguïté l'Ancien Testament peut à la fois subsister par lui-même, et devenir le fondement du christianisme. Il subsiste par lui-même, aux yeux des Juifs qui n'ont pas pu reconnaître en Jésus le Messie qui leur était annoncé. Et les prophéties doivent être telles qu'elles justifient du même coup et l'endurcissement des Juifs destinés à demeurer dans la suite des siècles les témoins involontaires de la vérité de l'Évangile, et

la croyance des chrétiens pour qui Jésus a accompli dans le temps annoncé exactement ce qui avait été annoncé : « Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire ? Non, c'est pour vous éloigner de croire[64]. » L'incrédule tire vanité des objections que le raisonnement oppose à l'interprétation chrétienne de la Bible ; en réalité rien ne devrait l'épouvanter comme cette révolte de la raison contre l'autorité de la parole révélée ; n'est-ce pas le signe que l'on est exclu et réprouvé ? Au contraire, pour ceux qui lisent avec la véritable inclination du cœur, pour les élus, « tout tourne au bien, jusqu'aux obscurités de l'Écriture[65] » ; toute leur pensée est orientée vers l'amour exclusif de Dieu, tout devient une occasion de le retrouver derrière les images sensibles et matérielles qui plaisaient aux Juifs. « La charité, dit Pascal, n'est pas un précepte figuratif[66] » ; elle n'est pas à interpréter, mais elle est au contraire la clé de l'interprétation, la vérité absolue qui discerne le sens et mesure la portée de tout le reste. Aussi on a compris que Jésus est le Messie, dès qu'on a compris qu'il devait *renverser* toutes les idées du vulgaire sur le Messie. Les Juifs charnels attendaient le Roi de la terre, dispensateur de richesses et de joies sensibles ; fatalement ils devaient méconnaître, blasphémer, tuer celui qui, humble, ignoré de tous, venait « dans un avènement de douceur » inaugurer le règne de la bassesse et de la charité. « Chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur[67]. » Déjà il faut être saint pour comprendre la sainteté.

Voici qui est plus terrible encore : cette opposition des Juifs charnels et des Juifs spirituels se continue dans la société des chrétiens. Il y a un christianisme libertin qui s'oppose au christianisme vrai, et où tout ce qui devait être raison de croire devient motif de réprobation. Le Dieu qui s'est voulu cacher à la foule des hommes a aussi voulu aveugler la plupart de ceux qui se réclamaient de son nom. Ainsi la croyance à la rédemption deviendra un danger : si l'on croit que Jésus en mourant a réparé le désordre de la nature, qu'il nous a rendu l'intégrité de notre libre arbitre et la pureté de notre raison, l'on tombe dans l'abîme où sont les philosophes et les païens. Le respect de l'Église devient un danger : on se sert des autorités reconnues pour couvrir des tolérances morales qui sont le scandale des consciences chrétiennes. L'observation minutieuse du culte est un danger : « Jésus-Christ, selon les Chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tous sans nous[68]. » Le christianisme est une religion vivante, qui nous a imposé de vivre pour Dieu, c'est-à-dire de lutter contre nous-mêmes. « Jésus est venu apporter le couteau et non pas la paix[69]. » La lutte de l'homme contre sa nature sans cesse renaissante, c'est aussi la lutte de l'Église contre elle-même, contre le poids mort qu'elle traîne avec soi : « l'Église a trois sortes d'ennemis : les Juifs qui n'ont jamais été de son corps ; les hérétiques qui s'en sont retirés ; et les mauvais Chrétiens, qui la déchirent au dedans[70]. »

La terre est un lieu d'exercice ; dans chaque conscience de chrétien doit se renouveler le drame qui agite le monde depuis le jour du péché, et qui doit subsister sans interruption jusqu'au jour du jugement. Il faut que d'un côté soit la puissance charnelle, le triomphe apparent qui fascine le vulgaire, les applaudissements du peuple et la faveur des grands ;

de l'autre, le renoncement à tous les biens terrestres, l'attachement à Jésus crucifié, l'humilité sincère et la charité secrète : il faut donc que d'un côté les Jésuites triomphent, qu'ils entraînent la Sorbonne, qu'ils surprennent le Pape ; il faut que de l'autre, les religieuses de Port-Royal n'aient plus à offrir à Dieu que la pureté de la doctrine et de la vie, avec les souffrances de la persécution.

L'histoire tout entière, l'essence même de l'Église exigent qu'il en soit ainsi. Et pourtant aucune considération abstraite, aucune analogie historique ne suffit à nous rassurer ; ce sont encore des choses humaines. Il ne suffit même pas d'invoquer l'ardeur de la piété ou la vertu ; car qui peut dire que Dieu les agrée ? et n'est-ce pas le propre d'une conscience chrétienne, de s'incliner avec crainte et avec tremblement devant le jugement mystérieux du Dieu qui prononce sur les âmes ? Il faut que Dieu parle : la seule marque de piété c'est qu'on ait mérité d'obtenir, qu'on ait mérité surtout de comprendre la réponse. Ou ce que Pascal a cru, ce pourquoi il a souffert et espéré, ce qu'il a aimé de toute l'ardeur de son âme est faux — ou le miracle de la Sainte Épine est un miracle authentique, dissipant d'un coup les nuages accumulés sur la question de la grâce et sur la bonne foi des jansénistes, marquant d'un trait de feu l'intervention de Dieu même dans les querelles de l'Église. Le christianisme, tel que comprend Pascal, implique suivant sa propre parole « un devoir réciproque entre Dieu et les hommes… Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur[71]. » Dieu a donc accompli ce que Pascal appelle son devoir, et il l'a fait dans le temps qu'il devait — non après la condamnation des propositions, « car la vérité n'était pas attaquée[72] » — mais après la censure de la Sorbonne et la bulle du pape, qui dénonçaient expressément Jansénius, afin d'émouvoir ceux qui y cherchaient faussement leur tranquillité, afin de rassurer ceux qui avaient assumé le dépôt de la vérité. Avant les miracles de Jésus-Christ : « les prophéties étaient équivoques, elles ne le sont plus[73]. » Avant le miracle de la Sainte Épine : « les cinq propositions étaient équivoques, elles ne le sont plus[74]. » Le miracle avait discerné entre les païens et les juifs, entre les juifs et les chrétiens ; il discerne entre les calomniateurs et les calomniés[75]. Mais il a fait ce discernement — et ainsi l'exige la conception que Pascal s'est formée de la conduite de Dieu — de façon à justifier l'endurcissement des uns en même temps que la reconnaissance des autres. « Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner[76]. » Pascal dit aux Jésuites ce que les Apôtres disaient aux Juifs témoins de Jésus : « ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, est le manque de charité[77]. »

Mais pour ceux qui ayant dans le cœur la charité de Jésus ont su entendre la parole sainte qui venait à eux, quelle joie et quel tremblement à sentir qu'au plus profond d'eux-mêmes, au delà de la partie humaine de leur être, habite le Dieu qui s'est fait homme et qui a mérité la grâce du Père pour la créature de péché ! Sur les ruines des plaisirs humains et des affections naturelles, au terme de la renonciation totale, fleurit enfin la douceur d'un amour ineffable : « joie, joie, joie, pleurs de joie. » Les larmes que Pascal a versées dans la nuit d'extase et devant le feu de la certitude intérieure se renouvellent au miracle de la

Sainte Épine ; dans un « éclair » s'est manifesté le Dieu vivant, qui a discerné ses vrais adorateurs et les a marqués du sceau des élus. Pascal répète la parole de saint Augustin : « Je ne serais pas chrétien sans les miracles[78]. »

Les *Pensées* sont nées du miracle ; c'est de lui qu'elles reçoivent l'unité de leur inspiration en même temps que l'espoir de leur efficacité. Les *Pensées* sont un hymne de reconnaissance, et une prière ardente pour le salut des hommes : « *Sur le miracle*. — Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante[79]. » Elles débordent de bonheur : « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien[80] ». L'excès d'un tel bonheur serait même à redouter, si on devait le sentir à la façon des hommes, en faisant retour sur soi pour s'en attribuer la causalité. Plus l'œuvre est sainte devant Dieu, plus elle deviendrait mortelle, si elle nous induisait à nous en attribuer l'initiative et le mérite. La prière elle-même est dangereuse, si en demandant nous allions croire que nous avons quel que droit à obtenir. À plus forte raison, celui qui entreprend de découvrir aux hommes la vérité, de leur montrer les routes du salut s'expose à la tentation naturelle qui est de *faire le Dieu*. Au moment où l'auteur des *Pensées* s'élève le plus haut dans la conscience claire de son génie, il se fait scrupule, il offre en sacrifice la joie dont il ne peut se défendre, il s'abaisse dans un mouvement d'humilité : l'incrédule qu'il aura retiré du milieu d'iniquité et qu'il aura conduit à Dieu, sera peut-être demain revêtu de cette grâce que demain peut-être lui-même implorera en vain. Même illuminé par la flamme d'un bonheur céleste, le chrétien ne peut pas se reposer dans ce bonheur, et le faire sien ; il doit l'accueillir dans les larmes et dans l'anxiété. Voilà sans doute le dernier secret des *Pensées* ; voilà pourquoi ces Fragments, destinés pour la plupart à une *Apologie du christianisme*, tournés contre les libertins et les mauvais chrétiens, sont pleins pourtant de l'âme même de Pascal ; c'est de lui qu'ils nous entretiennent et c'est vers lui qu'ils dirigent notre esprit ; c'est l'angoisse d'un drame intérieur qui de l'auteur se communique aux lecteurs. La légende romantique veut qu'il lutte contre ses doutes, qu'il travaille inutilement à affirmer en lui la conviction qu'il voudrait imposer à autrui. En réalité Pascal est inquiet non de sa foi mais de son salut : « Toute condition, et même les martyrs, ont à craindre, par l'Écriture[81]. » Il n'est ni un théologien spéculatif, ni un docteur qui parle du haut de la chaire, en représentant d'une autorité « reconnue » ; il est à genoux, il prie, et il saigne sous les pointes de sa ceinture de fer. La croix qu'il trace en tête de ses *fragments* n'est pas une arme pour appeler au combat les fidèles, pour menacer les mécréants ou les hérétiques ; c'est la propre croix du Christ sous laquelle il a succombé au chemin du calvaire : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

---

1. ↑ « L'homme qui n'est produit que pour l'infini. » (*Fragment d'un traité du vide*.)

2. ↑ Fr. 1 et 282.
3. ↑ *Entretien avec M. de Saci*.
4. ↑ Fr. 72, et 1 (note, *infra* p. 15).
5. ↑ *De l'esprit géométrique*.
6. ↑ Fr. 82.
7. ↑ Fr. 78.
8. ↑ Fr. 231.
9. ↑ Fr. 89 et 233.
10. ↑ Fr. 98.
11. ↑ Fr. 425.
12. ↑ a et b Cf. fr. 110 sqq.
13. ↑ Fr. 274.
14. ↑ Fr. 276.
15. ↑ Fr. 164.
16. ↑ Fr. 79.
17. ↑ Cf. fr. 417 et toute la section VI, consacrée à mettre dans tout son jour l'opposition essentielle de la « grandeur » et de la « misère ».
18. ↑ Cf. fr. 267.
19. ↑ Fr. 430.
20. ↑ *Traité de morale*, part. I, ch. v, § 13.
21. ↑ Fr. 245.
22. ↑ *De l'art de persuader*.
23. ↑ Fr. 337.
24. ↑ Fr. 328.
25. ↑ Pour l'interprétation de l'argument envisagé en soi, voir les notes et l'*appendice* du fr. 233.
26. ↑ « Videbam enim me in summo versari periculo, et me cogi remedium, quamvis incertum, summis viribus quærere : veluti æger lethali morbo laborans qui ubi mortem certam prævidet ni adhibeatur remedium, illud ipsum, quamvis incertum, summis viribus cogitur quærere, nempe in co tota ejus spes est sita. » (Spinoza, *De Intellectus Emendatione Tractatus*, § 2.)
27. ↑ Fr. 470 : « Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais. Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent ? Ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet être universel qu'on a irrité tant de fois, et qui peut vous perdre légitimement à toute heure ; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a mérité rien de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous, et que, sans un médiateur, il ne peut y avoir de commerce. »
28. ↑ Fr. 563.
29. ↑ Fr. 515.
30. ↑ Lettre sur les Commandements de Dieu, *sub fine*.
31. ↑ Fr. 489.
32. ↑ Fr. 294.
33. ↑ Fr. 878.
34. ↑ Fr. 308, 82, 89.
35. ↑ Fr. 311 et fr. 303.
36. ↑ Fr. 313 sqq.
37. ↑ Fr. 327, 335, 336, etc.
38. ↑ Fr. 434.
39. ↑ *De Statu naturæ lapsæ*, I, v.
40. ↑ Fr. 560.

41. ↑ Fr. 478 et 479.
42. ↑ Fr. 455.
43. ↑ Lettre sur les Commandements de Dieu, *sub fine*.
44. ↑ Fr. 233.
45. ↑ Fr. 513.
46. ↑ Fr. 508, cf. fr. 490.
47. ↑ Fr. 488.
48. ↑ Fr. 474.
49. ↑ Fr. 471 sqq.
50. ↑ Fr. 793.
51. ↑ Fr. 553.
52. ↑ *Lettres à Mademoiselle de Roannez*, III, *olim* 5.
53. ↑ Fr. 668.
54. ↑ Fr. 582.
55. ↑ Fr. 945.
56. ↑ *Apud* Ludwig Stein, *Leibniz und Spinoza*, 1890. Beilage II, p. 283.
57. ↑ Fr. 601, sqq.
58. ↑ Fr. 610.
59. ↑ Fr. 567.
60. ↑ Fr. 566.
61. ↑ Fr. 788 ; cf. *Lettres à Mademoiselle de Roannez*, III, *olim* 5.
62. ↑ Fr. 610.
63. ↑ Fr. 642 sqq.
64. ↑ Fr. 568.
65. ↑ Fr. 575.
66. ↑ Fr. 665.
67. ↑ Fr. 675.
68. ↑ Fr. 607.
69. ↑ *Lettres à Mademoiselle de Roannez*, II, *olim* 4 ; cf. fr. 498.
70. ↑ Fr. 840.
71. ↑ Fr. 843.
72. ↑ Fr. 850.
73. ↑ Fr. 830.
74. ↑ Fr. 831.
75. ↑ Fr. 841.
76. ↑ Fr. 825.
77. ↑ Fr. 826.
78. ↑ Fr. 812.
79. ↑ Fr. 856.
80. ↑ Fr. 541.
81. ↑ Fr. 518.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

PIÈCES JUSTIFICATIVES POUR LA PREMIÈRE PARTIE DE L'INTRODUCTION

I

LA PRÉPARATION DE L'ÉDITION

LETTRES DE M. DE BRIENNE À Mme PÉRIER[1]

Première lettre.

Ce 16 novembre [1668].

On ne peut pas, madame, avoir céans M. votre fils qui nous ait l'honneur de coucher ce soir chez le mien après y avoir dîné ce matin et avoir travaillé tout le jour céans pour mettre enfin la dernière main aux fragments de Monsieur votre illustre et bienheureux frère, après qu'ils ont subi tous les examens de M. de Roannez, ce qui n'est pas peu de chose, et ne vous pas dire un mot d'une si agréable occupation que nous avons présentement. M. de Roannez est très content, et assurément l'on peut dire que lui et ses amis ont extrêmement travaillé. Je crois que vous l'en devez remercier. Nous allons encore faire une revue, M. votre très cher fils et moi, après laquelle il n'y aura plus rien à refaire, et je crois que notre dessein ne vous déplaira pas, ni à M. Périer que je salue ici avec votre permission, puisque nous ne faisons autre chose que de voir si l'on ne peut rien restituer des fragments que M. de Roannez a ôtés. Demain nous achèverons ce travail, s'il plaît à Dieu. J'ai présentement de la tête et de la santé à revendre, grâce à vos prières et à celles de nos amis et amies à qui j'attribue ma guérison, car j'ai été trop mal et mes incommodités avaient duré trop longtemps pour que j'eusse osé espérer en être quitte si tôt, ce qui fait que je regarde ma guérison comme un petit miracle. Notre bon Dieu en soit béni, et qu'il me fasse la grâce s'il lui plaît, de mieux user de ma santé que je n'ai fait par le passé.

Je ne sais, madame, comment vous remercier de vos belles pommes ; vous moquez-vous de faire de tels présents ? Je ne sais ce qui me tient que je ne vous gronde au lieu de vous remercier. Car je suis encore trop glorieux pour pouvoir souffrir qu'on me donne, sans

rendre un présent qui puisse égaler celui qu'on m'a fait, et par malheur je n'ai ni poires ni pommes à vous envoyer. Je ne me vante de rien, mais j'ai bien envie un de ces jours de vous faire aussi quelque trait à mon tour. Au moins ne refuserez-vous pas des livres de ma façon et de la nature de celui qui est présentement sous la presse, ni mes chères sœurs aussi que je vous supplie d'embrasser pour moi et de les assurer que je ne les oublierai jamais devant notre Seigneur. Comment va la tête de M. Domat ? Je le salue avec votre permission, comme aussi MM. vos fils et M. leur précepteur que j'aime à cause d'eux et de vous plus que je ne puis dire. Je voudrais que vous nous les envoyassiez tous : je vais établir un petit collège chez mon fils, et M. de Rebergue ne serait pas un de nos moindres maîtres, et vos deux enfants de nos moindres écoliers ; au moins ne m'en saurait-il venir qui me soient plus chers. Auriez-vous jamais espéré de me voir principal de collège ? Envoyez-nous au plus tôt les cahiers de M. Pascal qui vous restent, et qui nous manquent, et mandez-nous votre dernière volonté : nous l'exécuterons très ponctuellement. Quelle joie n'ai-je point de trouver une fois en ma vie une petite occasion de vous servir, en la personne du monde qui vous était la plus chère et qui était aussi la plus digne d'être aimée ! J'ai rendu le *Montagne* à M. votre fils ; quelles obligations ne vous ai-je point ?

Il nous manque diverses pensées sur les *divers sens de l'Écriture*, que *la loi est figurative, etc.*, et encore *les preuves de la véritable religion par les contrariétés qui se trouvent dans la nature de l'homme et par le péché originel* ; cela doit être admirable.

Je suis si content du pauvre Ferrand que je ne vous le puis assez dire. Il m'édifie tous les jours de plus en plus et toute cette maison, et me sert d'une manière qui ne me peut permettre sans ingratitude de n'avoir pour lui beaucoup d'affection ; c'est le meilleur garçon du monde.

Quand on a été autant de temps qu'il y a d'ici au 24 de juillet dont est datée votre dernière lettre sans y répondre, on peut s'en dispenser. Cependant, je l'ai encore sur ma table, et je la conserve chèrement comme tout ce qui me vient de vous. Je viens de la relire et il se trouve que j'y ai répondu sans le savoir, car vous ne me parliez que des admirables fragments de *notre saint*. Recommandez-moi s'il vous plaît à ses prières et me croyez tout à vous en notre S. J. C. Adieu ; et mille amitiés encore une fois à toute la chère famille.

Deuxième lettre.

Ce 7 décembre 1668.

M. votre fils m'apporta hier votre lettre du 27e du mois passé ; nous la lûmes ensemble et pesâmes plus toutes vos raisons que vous n'auriez pu faire vous-même, quand vous y auriez été présente pour répondre à nos objections. Il est certain que vous avez quelque raison, madame, de ne vouloir pas qu'on change rien aux pensées de M. votre frère. Sa mémoire m'est dans une si grande vénération que, quand il n'y aurait que moi tout seul, je serais entièrement de votre avis, si M. de Roannez et ceux qui ont pris la peine de revoir ces fragments avaient prétendu substituer leurs pensées à la place de celles de notre saint,

ou les changer de manière qu'on ne put pas dire sans mensonge ou sans équivoque qu'on les donne au public telles qu'on les a trouvées sur de méchants petits morceaux de papier après sa mort. Mais comme ce qu'on y a fait ne change en aucune façon le sens et les expressions de l'auteur, mais ne fait que les éclaircir et les embellir, et qu'il est certain que s'il vivait encore il souscrirait sans difficulté à tous ces petits embellissements et éclaircissements qu'on a donnés à ses pensées, et qu'il les aurait mises lui-même en cet état s'il avait vécu davantage et s'il avait eu le loisir de les repasser, puisque l'on n'a rien mis que de nécessaire et qui vient naturellement dans l'esprit à la première lecture qu'on fait des fragments, je ne vois pas que vous puissiez raisonnablement et par un scrupule que vous me permettrez de dire qui serait très mal fondé, vous opposer à la gloire de celui que vous aimez. Les autres ouvrages que nous avons de lui nous disent assez qu'il n'aurait pas laissé ses premières pensées en l'état qu'il les avait écrites d'abord ; et quand nous n'aurions que l'exemple de la 18e Lettre qu'il a refaite jusqu'à la 13 fois, nous serions trop forts, et nous aurions droit de vous dire que l'auteur serait parfaitement d'accord avec ceux qui ont osé faire dans ses écrits ces petites corrections, s'il était encore en état de pouvoir nous dire lui même son avis. C'est, madame, ce qui a fait que je me suis rendu au sentiment de M. de Roannez, de M. Arnauld, de M. Nicole, de M. du Bois et de M. de la Chaise, qui tous conviennent d'une voix que les pensées de M. Pascal sont mieux qu'elles n'étaient, sans toutefois qu'on puisse dire qu'elles soient autres qu'elles étaient lorsqu'elles sont sorties de ses mains, c'est-à-dire sans qu'on ait changé quoi que ce soit à son sens ou à ses expressions. Car d'y avoir ajouté de petits mots, d'y avoir fait de petites transpositions, mais en gardant toujours les mêmes termes, ce n'est pas à dire qu'on ait rien changé à ce bel ouvrage. La réputation de M. Pascal est trop établie pour que le public s'imagine, lorsqu'il trouvera ces fragments admirables, et plus suivis et plus liés si vous voulez qu'il n'appartient à des fragments, que ce soient d'autres personnes que M. Pascal qui les aient mis en cet état. Cette pensée ne viendra jamais à personne, et on ne blessera point la sincérité chrétienne même la plus exacte en disant qu'on donne ces fragments tels qu'on les a trouvés et qu'ils sont sortis des mains de l'auteur, et tout le reste que vous dites si bien et d'une manière si agréable que vous m'entraîneriez à votre sentiment, pour peu que je visse que le monde fût capable d'entrer dans les soupçons que vous appréhendez. L'ouvrage, en l'état qu'il est, est toujours un fragment, et cela suffit pour que tout ce que l'on a dit et que vous voulez qu'on dise soit véritable.

Mais afin que vous puissiez mieux juger de la vérité de ce que j'avance, et que je ne voudrais pas vous dire pour quoi que ce soit au monde si je ne le croyais très vrai en toutes ses circonstances, je vous envoie une feuille d'exemple des corrections qu'on a faites, que je dictai hier à M. votre fils. Je suis assuré, madame, que quand vous aurez vu ce que c'est, vous êtes trop raisonnable pour ne vous pas rendre et pour n'être pas bien aise que la chose soit au point qu'elle est, c'est-à-dire aussi parfaite que des fragments le peuvent être. Quand vous verrez après cela la préface qu'on a faite et que je tâcherai de vous envoyer mardi prochain ou au moins d'aujourd'huit en huit jours tout au plus tard, vous ne vous

contenterez pas de donner simplement les mains à ce qu'on a fait ; mais vous en aurez de la joie, et vos *entrailles tressailleront d'allégresse*, selon l'expression de l'Écriture, en voyant combien dignement l'on a parlé d'un frère aussi digne de louanges et d'estime que celui que vous aviez, et qui vous doit être bien plus cher où il est qu'il ne l'était lorsqu'il était sur la terre.

Je vous dirai encore, sans craindre de vous importuner et sans faire même de réflexion comme vous, que je suis à la fin de la quatrième page, qui est le seul endroit de votre lettre qui m'a déplu ; car à quoi bon de faire de semblables excuses à ses amis, principalement lorsqu'on écrit aussi agréablement que vous faites. Pardonnez-moi cette petite digression qui est venue si à propos que je n'ai pu m'empêcher de la faire. Je vous dirai (dis-je), madame, que j'ai examiné les corrections avec un front aussi rechigné que vous auriez pu faire ; que j'étais aussi prévenu et aussi chagrin que vous contre ceux qui avaient osé se rendre de leur autorité privée et sans votre aveu les correcteurs de M. Pascal ; mais que j'ai trouvé leurs changements et leurs petits embellissements si raisonnables que mon chagrin a bientôt été dissipé, et que j'ai été forcé, malgré que j'en eusse, à changer ma malignité en reconnaissance et en estime pour ces mêmes personnes que j'ai reconnu n'avoir eu que la gloire de M. votre frère en vue en tout ce qu'ils ont fait. J'espère que M. Périer et vous en jugerez tout comme moi et ne voudrez plus, après que vous aurez vu ce que je vous envoie, qu'on retarde davantage l'impression du plus bel ouvrage qui fut jamais. Je me charge des approbations et de tout le reste ; que ne ferais-je point pour de tels amis que vous ?

Si j'avais cru M. de Roannez et tous vos amis, c'est-à-dire M. Arnauld, M. Nicole, etc., qui n'ont qu'un même sentiment dans cette affaire, quoique ces deux derniers craignent plus que M. de Roannez de rien faire qui vous puisse déplaire, parce que peut-être ils ne sont pas aussi assurés que M. de Roannez dit qu'il l'est que vous trouverez bon tout ce qu'il fera ; si, dis-je, je les avais crus, les fragments de M. Pascal seraient bien avancés d'imprimer. Il est assurément de conséquence de ne pas retarder davantage l'impression, et je vous supplie, en nous envoyant la copie des deux cahiers qui nous manquent et que je vous ai marqués dans ma dernière lettre, de nous envoyer aussi une permission de mettre cet ouvrage sous la presse, et d'avoir assez de confiance en tous vos amis, au nom desquels je vous écris et qui joignent leurs prières aux miennes, pour croire que l'on ne fait rien en tout ceci, que de très bien et de très avantageux à celui que vous aimez et qui est si digne d'être aimé. Je vous conjure de me recommander à ses saintes prières lorsque vous vous y recommanderez vous-même, et de lui bien dire, dans le secret de votre oraison, que je suis aussi sensible pour tout ce qui peut le toucher, c'est-à-dire les siens et sa mémoire bienheureuse, que si j'avais l'avantage d'être son propre frère. Je vous dis ceci avec une effusion qu'il n'y a que Dieu et celui qui est mort en lui qui puisse voir, et je lui demande de tout mon cœur de vous la faire connaître telle qu'elle est effectivement.

Que puis-je vous avoir mandé dans ma lettre précédente qui vous accable ? Vous m'accablez bien davantage en me parlant de ce prétendu accablement. Je vous supplie, madame,

de supprimer à l'avenir ces expressions qui flattent l'amour-propre et qui respirent un certain air flatteur qui ne doit point être entre des personnes aussi unies que nous par les liens de la charité : je vous demande cette grâce à mains jointes.

Je me sens encore obligé de vous dire en relisant votre lettre, quoiqu'il me semble que j'aie déjà satisfait et suffisamment, si je ne me trompe, à vos appréhensions, que vous ne devez point craindre qu'on diminue la gloire de l'auteur en voulant l'augmenter, et que le monde, sachant qu'on a travaillé sur ses écrits, ne puisse plus discerner ce qui est de l'auteur et ce qui est des correcteurs. Vous souhaitez qu'on dise positivement que ce sont de petits morceaux de papier qu'on a trouvés mal écrits et que c'étaient les premières expressions des pensées qui lui venaient lorsqu'il méditait sur son grand ouvrage contre les athées ; que ni lui ni personne n'a repassé dessus que pour les mettre en ordre seulement ; qu'on a encore les originaux en la manière qu'on les a trouvés, etc. On dira tout cela, et on l'a dit par avance dans la préface de la manière dont vous le voulez, et ce qui est de mieux, c'est que tout cela est vrai et exact à la lettre, et sans équivoque aucune, comme je crois vous l'avoir déjà dit ci-dessus. Que voulez-vous de plus ? Cela fera tous les bons effets que vous espérez, et le meilleur encore que vous ne dites pas, c'est qu'on ne trouvera rien qui mérite d'être excusé, et qu'on regrettera seulement que l'auteur n'ait pas assez vécu pour achever un ouvrage qui, tout imparfait qu'il est, est si achevé et si admirable. Après cela, je ne sais plus que vous dire ; et si vous n'êtes pas contente, vous avez tort. Voilà comment il faut parler à ses amis, et de tels amis que M. Périer et vous qui ne pouvez trouver mauvaise ma liberté, connaissant mon cœur au point que vous le connaissez, et étant toujours pour vous tel que je dois être, c'est-à-dire plus à vous qu'à moi-même.

On n'a pas fait une seule addition. Vous avez regardé le travail de M. de Roannez comme un grand commentaire, et rien n'est moins semblable à ce qu'il a fait que cette idée que vous vous en étiez formée.

Je ne parle point des pensées qu'on a retranchées, puisque vous n'en parlez pas et que vous y consentez. Mais je vous dirai pourtant que j'en ai fait un petit cahier que je garderai toute ma vie comme un trésor pour me nourrir en tout temps ; car je ne voudrais pas laisser perdre la moindre chose de M. Pascal, dont il ne nous reste rien que d'infiniment précieux, ne fût-ce que le petit billet du mois que vous m'avez donné.

Ce serait à moi à faire des excuses, puisque me voici à la neuvième page. Mais je n'ai garde après ce que je vous ai dit. J'embrasse toute la chère famille. Adieu. Je vous supplie de me faire faire une copie de cette lettre-ci par un de MM. vos enfants, ou de me la renvoyer si vous ne la voulez pas garder, comme elle ne le mérite pas, parce que j'en aurai à faire pour la montrer à M. de Roannez ; je crois que cela fera un bon effet ; je lui lirai la vôtre ; et si je n'avais été si pressé, il aurait vu celle-ci avant que de vous l'envoyer ; mais je n'ai eu que le temps de l'écrire, et encore bien à la hâte. Lisez mon griffonnage, si vous pouvez.

On m'a dit que vous saviez des histoires admirables de *songes*, de *sorciers, sortilèges, apparitions*, etc. J'en fais un petit recueil et je voudrais que vous pussiez voir ce que j'ai déjà

écrit. Je ne mets rien dans mon livre que de très exact et de très vrai, et le plus circonstancié que je puis. Si vous pouvez m'envoyer quelque chose de ce genre ou si vous en apprenez de personnes bien sûres, je vous supplie de me faire cette grâce. Toutes ces choses, lorsqu'elles sont véritables, sont de grandes preuves de la religion.

Faites-moi, à propos de cela, faire une copie du billet qu'on trouva sur M. Pascal, dont M. de Roannez m'a parlé, figuré comme il est, *feu, flamme, jour de saint Chrysogone*, etc. Je serai bien aise de l'avoir.

Encore une fois, mille adieux. Je suis tout à vous. N'oubliez pas de faire mes compliments à mes chères sœurs et à M. Domat. Adieu encore une fois : je ne saurais trop vous le dire.

Ce 11e.

1er *P.-S.* — Quand j'eus achevé ma lettre, il était trop tard pour l'envoyer à la poste, de sorte que j'ai été obligé de différer jusqu'aujourd'hui ; et comme j'en ai fait ce que je désirais, il n'est pas nécessaire que vous m'en fassiez faire une copie.

2e *P.-S.* — Il est arrivé quelque chose depuis qui m'oblige à vous prier de m'en faire faire une copie par un de vos enfants ou de Mlles vos filles. Je leur serai très-obligé de la peine qu'elles prendront.

Je ne vous puis dire, madame, la joie que j'ai eue de voir la lettre du 30 novembre que vous avez écrite à M. de Roannez, et qu'il m'a envoyée aussitôt ; c'est une réponse par avance à cette grande lettre que je vous écris présentement. Cependant je ne ferai point commencer à imprimer, quoique la chose presse extrêmement, que je n'aie eu votre dernière réponse à tout ce que je vous mande, quoique ce que vous avez mandé à M. de Roannez me donne lieu d'espérer que votre réponse sera aussi favorable que nous le souhaitons. Je vous dois dire, madame, que M. votre fils est bien aise de se voir bientôt au bout de ses sollicitations auprès de moi et de vos autres amis, et de n'être plus obligé à nous tenir tête avec l'opiniâtreté qu'il faisait et dont nous ne pénétrions pas bien les raisons. Car la force de la vérité l'obligeait à se rendre, et cependant il ne se rendait point et revenait toujours à la charge ; et la chose allait quelquefois si loin que nous ne le regardions plus comme un Normand, qui sont gens naturellement complaisants, mais comme le plus opiniâtre Auvergnat qui fût jamais : c'est tout dire. Mais maintenant nous ferons bientôt la paix, et j'espère que votre satis faction, et la gloire, et l'applaudissement, qui sont inséparables de la publication de cet ouvrage, achèveront de mettre fin aux petits différends que nous avons eus, M. de Roannez et moi, avec M. votre fils. J'aurais mille choses à vous dire de lui qui vous consoleraient infiniment ; mais je n'ai pas assez de

temps ; ce sera pour une autre fois. N'oubliez pas mes histoires. Je suis tout à vous ; vous le savez.

---

1. ↑ IIe Recueil MS. du P. Guerrier, p. 71. Cf. Ms. 12988, p. 73.

II-1

II

L'ÉDITION DE 1669 ET LES ÉDITIONS DE 1670

APPROBATIONS DE NOSSEIGNEURS LES PRÉLATS

Approbation de Monseigneur de Comminges.

Ces pensées de M. Pascal font voir la beauté de son génie, sa solide piété et sa profonde érudition. Elles donnent une si excellente idée de la Religion, que l'on acquiesce sans peine à ce qu'elle contient de plus impénétrable. Elles touchent si bien les principaux points de la Morale, qu'elles découvrent d'abord la source et le progrès de nos désordres et les moyens de nous en délivrer, et elles effleurent les autres sciences avec tant de suffisance, que l'on s'aperçoit aisément que M. Pascal ignorait peu de choses de ce que les hommes savent. Quoique ces Pensées ne soient que les commencements des raisonnements qu'il méditait, elles ne laissent pas d'instruire profondément. Ce ne sont que des semences ; mais elles produisent leurs fruits en même temps qu'elles sont répandues. L'on achève naturellement ce que ce savant homme avait eu dessein de composer, et les lecteurs deviennent eux-mêmes auteurs en un moment pour peu d'application qu'ils aient. Rien n'est donc plus capable de nourrir utilement et agréablement l'esprit que la lecture de ces essais, quelque informes qu'ils paraissent, et il n'y a guère eu de production parfaite depuis longtemps qui ait mieux mérité selon mon jugement d'être imprimée que ce livre imparfait. À Paris, le 4 septembre 1669.

Gilbert, *E. de Comenge*[1].

De Monseigneur l'Évêque d'Aulonne, suffragant de Clermont.

Après avoir lu fort exactement et avec beaucoup de consolation les Pensées de M. Pascal touchant la religion chrétienne, il me semble que les vérités qu'elles contiennent peuvent être fort bien comparées aux essences, dont on n'a point accoutumé de donner beaucoup à la fois pour les rendre plus utiles aux corps malades, parce qu'étant toutes remplies d'esprit, on n'en saurait prendre si peu que toutes les parties du corps ne s'en ressentent. Ce sont les images des pensées de ce recueil. Une seule peut suffire à un homme pour en nourrir son âme tout un jour, s'il les lit à cette intention, tant elles sont remplies de

lumières et de chaleur. Et bien loin qu'il y ait rien dans ce recueil qui soit contraire à la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine, tout y est entièrement conforme à sa doctrine et à ses maximes dans les mœurs : car l'auteur était trop bien informé de la doctrine des Pères et des Conciles pour penser ou parler un autre langage que le leur, ainsi que tous les lecteurs le pourront facilement reconnaître par la lecture de tout cet ouvrage, et particulièrement par cette excellente pensée de la page 242, dont voici les propres termes : *Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus à* Jésus-Christ. *Toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du Chef de l'Église, qui est le Pape.* Fait en l'abbaye de Saint-André-les-Clermont le 24 novembre 1669.

Jean, *E. d'Aulonne, suffragant de Clermont.*

De Monseigneur l'Évêque d'Amiens.

Nous avons lu le livre posthume de M. Pascal, qui aurait eu besoin des derniers soins de son auteur. Quoiqu'il ne contienne que des fragments et des semences des discours, on ne laisse pas d'y remarquer des lumières très sublimes et des délicatesses très agréables. La force et la hardiesse des pensées surprennent quelquefois l'esprit : mais plus on y fait d'attention, plus on les trouve saines et tirées de la philosophie et de la théologie des Pères. Un ouvrage si peu achevé nous remplit d'admiration et de douleur de ce qu'il n'y a point d'autre main qui puisse donner la perfection à ces premiers traits que celle qui en a su graver une idée si vive et si remarquable, ni nous consoler de la grande perte que nous avons faite par sa mort. Le public est obligé aux personnes qui lui ont conservé des pièces si précieuses, quoiqu'elles ne soient point limées ; et, telles qu'elles sont, nous ne doutons pas qu'elles ne soient très utiles à ceux qui aimeront la vérité et leur salut. Donné à Paris, où nous nous sommes trouvés pour les affaires de notre Église, le premier jour de novembre 1669.

François, *E. d'Amiens.*

Approbation des Docteurs.

Nous soussignés, docteurs en théologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lu le recueil des Pensées de M. Pascal, trouvées dans son cabinet après sa mort, que nous avons jugées catholiques et pleines de piété. Le public a beaucoup perdu de ce que l'auteur n'a pas eu le temps de donner à cet ouvrage toute sa perfection. Les athées en eussent encore été plus pleinement convaincus, la religion catholique plus puissamment confirmée et la piété des fidèles plus vivement excitée : c'est ce que nous croyons et attestons. À Paris, le 5 septembre 1669.

De Breda, *curé de Saint-André-des-Arts*.
Le Vaillant, *curé de Saint-Christophe*.
Grenet, *curé de Saint-Benoît*.
Marlin, *curé de Saint-Eustache*.
J. l'Abbé. Petitpied.
L. Marais. T. Roulland.
Ph. le Feron.

Approbation particulière de M. Le Vaillant, docteur de la Faculté de Paris, ancien prédicateur, curé de Saint-Christophe, et ci-devant théologal de l'église de Reims.

Quelle apparence de prendre tant de plaisir à lire les Pensées de M. Pascal et de n'en dire pas et témoigner les siennes en particulier. Je savais assez, avec tous les honnêtes gens, ce que pouvait ce rare esprit en tant d'autres matières et surtout dans ses Lettres, qui ont surpris et étonné tout le monde ; mais qu'il dût nous donner et laisser une méthode si naturelle et néanmoins si extraordinaire pour montrer, défendre et appuyer l'excellence et la grandeur de notre religion, c'est ce que je n'eusse pas pensé si je n'en eusse pas vu les preuves très évidentes dans cet ouvrage. Il est vrai qu'il n'est pas achevé, et les raisonnements n'ont pas toujours leur étendue et leur perfection, ce ne sont souvent que des commencements, des essais et comme des restes de pensées d'une haute et merveilleuse élévation ; mais telles que puissent être ces pensées, elles méritent bien justement l'éloge du prophète : *Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi*, restes précieuses certainement. Disons hardiment reliques honorables d'un illustre mort, qui du jour auquel elles paraîtront en public en feront un jour de fête et de joie pour tous les fidèles, mais de honte aussi et de confusion pour tous les impies, les libertins et les athées, pour tous ceux qui, se piquant de fort esprit, n'ont dans leurs forces imaginaires que de la faiblesse et de l'infirmité : *Infirmus dicet ego fortis sum*. Ces malheureux infirmes verront dans ce livre leur misère et leur vanité ; ils trouveront leur défaite et leur déroute dans la victoire et le triomphe de l'auteur des Pensées, que j'ai lues avec tant d'admiration, que j'approuve avec tant de reconnaissance et que je certifie dans la dernière sincérité être très conformes à la foi et très avantageuses aux bonnes mœurs. Fait à Paris, le sixième septembre 1669.

A. Le Vaillant.

De M. Fortin, docteur en théologie de la Faculté de Paris, proviseur du collège d'Harcourt.

L'étroite liaison que j'ai eue avec M. Pascal durant sa vie m'a fait prendre un singulier plaisir à lire ces Pensées, que j'avais autrefois entendues de sa propre bouche. Ce sont les entretiens qu'il avait d'ordinaire avec ses amis. Il leur parlait des choses de Dieu et de la

religion avec tant de science et de soumission, qu'il est difficile de trouver un esprit plus élevé et plus humble tout ensemble. Ceux qui liront ce recueil, qui contient des discours tous divins, jugeront aisément de la grandeur de son âme et de la force de la grâce qui l'animait. Ils ne trouveront rien qui ne soit dans les règles de la religion et qui n'inspire des sentiments d'une véritable et sincère piété. C'est le témoignage que je me sens obligé d'en rendre au public. À Paris, ce 9 août 1669.

T. Fortin.

De M. Le Camus, docteur en théologie de la Faculté de Paris, conseiller et aumônier ordinaire du roi.

Il m'est arrivé, en examinant cet ouvrage en l'état qu'il est, ce qui arrivera presque à tous ceux qui le liront, qui est de regretter plus que jamais la perte de l'auteur, qui était seul capable d'achever ce qu'il avait si heureusement commencé. En effet, si ce livre, tout imparfait qu'il est, ne laisse pas d'émouvoir puissamment les personnes raisonnables et de faire connaître la vérité de la religion chrétienne à ceux qui la chercheront sincèrement, que n'eût-il pas fait si l'auteur y eût mis la dernière main ? Et si ces diamants bruts épars çà et là jettent tant d'éclat et de lumière, quel esprit n'aurait-il pas ébloui, si ce savant ouvrier avait eu le loisir de les polir et de les mettre en œuvre ? Au reste, s'il eût vécu plus longtemps, ses secondes pensées auraient été sans doute dans un meilleur ordre que ne le sont les premières que l'on donne au public dans cet écrit, mais elles ne pouvaient être plus sages ; elles auraient été plus polies et plus liées, mais elles ne pouvaient être ni plus solides ni plus lumineuses. C'est le témoignage que nous en rendons, et que nous n'y avons rien remarqué qui ne soit conforme à la créance et à la doctrine de l'Église. À Paris, le 21 de septembre 1669.

E. Le Camus, *docteur de la Faculté de théologie de Paris, conseiller et aumônier du roi*.

De Monsieur de Ribeyran, archidiacre de Comminges.

J'ai lu avec admiration ce livre posthume de M. Pascal. Il semble que cet homme incomparable non seulement voit, comme les anges, les conséquences dans leurs principes, mais qu'il nous parle comme ces purs esprits, par la seule direction de ses pensées. Souvent un seul mot est un discours tout entier. Il fait comprendre tout d'un coup à ses lecteurs ce qu'un autre aurait bien de la peine d'expliquer par un raisonnement fort étendu. Et tant s'en faut que nous devions regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage, que nous devons remercier au contraire la Providence divine de ce qu'elle l'a permis ainsi. Comme tout y est pressé, il en sort tant de lumières de toutes parts, qu'elles font voir à fond les plus hautes

vérités en elles-mêmes, qui peut-être auraient été obscurcies par un plus long embarras de paroles. Mais si ces pensées sont des éclairs qui découvrent les vérités cachées aux esprits dociles et équitables, ce sont des foudres qui accablent les libertins et les athées ; et puisque nous devons désirer pour la gloire de Dieu l'instruction des uns et la confusion des autres, il n'y a rien qui ne doive porter les amis de M. Pascal à publier ces excellentes productions de ce rare esprit, qui ne contiennent rien, selon mon jugement, qui ne soit très catholique et très édifiant. Fait à Paris, le 7 septembre 1669.

De Ribeyran, *archidiacre de Comenge*.

De Monsieur de Drubec, docteur de Sorbonne, abbé de Boulancourt.

Un ancien a dit assez élégamment que l'on doit considérer, eu égard à la postérité, tout ce que les auteurs n'achèvent pas, comme s'il n'avait jamais été commencé : mais je ne puis faire ce jugement des Pensées de M. Pascal. Il me semble que l'on ferait grand tort à la postérité aussi bien qu'à notre siècle, de supprimer ces admirables productions, encore qu'elles ne puissent non plus recevoir leur perfection que ces anciennes figures que l'on aime mieux laisser imparfaites que de les faire retoucher. Et, comme les plus excellents ouvriers se servent plus utilement de ces morceaux pour former les idées des ouvrages qu'ils méditent, qu'ils ne feraient de beaucoup d'autres pièces plus finies, ces fragments de M. Pascal donnent des ouvertures sur toutes les matières dont ils traitent qu'on ne trouverait point dans des volumes achevés. Ainsi, selon mon jugement, on ne doit pas envier au public le présent que lui font les amis de ce philosophe chrétien des précieuses reliques de son esprit, et non seulement je ne trouve rien qui puisse empêcher l'impression, mais je crois que nous leur devons beaucoup de reconnaissance du soin qu'ils ont pris de les ramasser. Donné à Paris, le 5 septembre 1669.

François Malet de Graville Drubec

1. ↑ L'évêque de Comminges envoya en outre la lettre suivante à M. Périer :

   De Paris, le 21 de janvier 1670.

   Monsieur, un voyage que j'ai fait m'a empêché de faire plus tôt réponse à la lettre que vous m'avez si obligeamment écrite ; je ne mérite aucun remercîment de l'approbation que j'ai donnée aux pensées de M. Pascal, mais je vous en dois beaucoup de l'honneur que vous m'avez fait de vouloir que mon nom parût dans cet excellent ouvrage. Pour les endroits, Monsieur, sur lesquels j'ai proposé des doutes, j'ai sujet de me louer de la bonté de ceux qui ont pris soin de l'impression, et ils ont bien voulu avoir assez de condescendance pour faire les changements qui m'ont paru nécessaires : je vous supplie d'excuser en cela ma faiblesse, et d'être persuadé que je n'ai point eu la présomption de croire que mon sentiment dût prévaloir ; mais j'ai pensé devant Dieu être obligé de l'exposer sincèrement. Au surplus, Monsieur, je vous dis en vérité que je n'ai rien lu qui m'ait paru si plein de lumière que ces pensées. Nous n'étions pas dignes de la perfection de cet ouvrage. Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Gilbert de Choyseuil, *évêque de Comenge*.

II-2

LETTRE DE M. ARNAULD À M. PÉRIER, CONSEILLER DE LA COUR DES AIDES À CLERMONT

Ce 20 novembre [1669][1].

Je dois commencer, monsieur, par me réjouir de votre convalescence après une si grande maladie et vous faire des excuses de ce que je vous réponds si tard sur une affaire qui vous tient beaucoup à cœur ; je l'aurais fait dès le dernier ordinaire sans un accident qui m'a tout à fait troublé. Un fort honnête homme nommé M. Collé, qui était un des précepteurs des enfants qui étaient au Chesnay, était venu demeurer avec moi depuis trois mois ; j'en étais satisfait autant qu'on peut l'être d'une personne pour bien des raisons qu'il serait trop long de vous écrire. Dimanche, descendant pour aller voir un de ses amis qui le demandait, il tomba sur les degrés et se fit un trou à la tête qui ne paraissait rien d'abord et n'avait aucun mauvais accident. Mais 24 heures après il lui a pris une grande fièvre et des vomissements continuels dont il mourut mercredi. Cela m'a causé une très sensible affliction aussi bien que M. et Mme Angra qui ne s'en peuvent consoler, non seulement parce qu'il prenait la peine d'instruire leur fils, mais aussi parce qu'ils avaient pour lui une tendresse et une affection inimaginable, étant de l'humeur du monde la plus accommodante et la plus douce.

Voilà, monsieur, ce qui m'a empêché, non seulement de vous écrire plus tôt, mais aussi de conférer avec ces messieurs sur les difficultés de M. Le Camus. J'espère que tout s'ajustera, et que, hors quelques endroits qu'il sera assurément bon de changer, on les fera convenir de laisser les autres comme ils sont ; mais souffrez, monsieur, que je vous dise qu'il ne faut pas être si difficile, ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique. On ne saurait être trop exact quand on a affaire à des ennemis d'aussi méchante humeur que les nôtres. Il est bien plus à propos de prévenir les chicaneries par quelque petit changement, qui ne fait qu'adoucir une expression, que de se réduire à la nécessité de faire des apologies. C'est la conduite que nous avons tenue touchant des considérations sur les dimanches et les fêtes, de feu M. de Saint-Cyran, que feu Savereux a imprimées. Quelques-uns de nos amis les avaient revues avant l'impression ; et M. Nicole, qui est fort exact, les ayant encore examinées depuis l'impression, y avait fait faire beaucoup de cartons. Cependant les docteurs, à qui on les avait données pour les approuver, y ont encore fait beaucoup de remarques, dont plusieurs nous ont paru raisonnables et qui ont obligé à faire encore de nouveaux cartons. Les amis sont moins propres à faire ces sortes d'examen que les personnes indifférentes, parce que l'affection qu'ils ont pour un ouvrage les rend plus indulgents sans qu'ils le

pensent, et moins clairvoyants. Ainsi, monsieur, il ne faut pas vous étonner, si ayant laissé passer de certaines choses sans en être choqués, nous trouvons maintenant qu'on les doit changer, en y faisant plus d'attention après que d'autres les ont remarquées. Par exemple, l'endroit de la page 293[2] me paraît maintenant souffrir de grandes difficultés, et ce que vous dites pour le justifier, que, selon saint Augustin, il n'y a point en nous de justice qui soit essentiellement juste, et qu'il en est de même de toutes les autres vertus, ne me satisfait point. Car vous reconnaîtrez, si vous y prenez bien garde, que M. P. n'y parle pas de la justice, vertu qui fait dire qu'un homme est juste, mais de la justice *quæ jus est*, qui fait dire qu'une chose est juste, comme : il est juste d'honorer son père et sa mère, de ne tuer point, de ne commettre point d'adultère, de ne point calomnier, etc… Or, en prenant le mot de justice en ce sens, il est faux et très dangereux de dire qu'il n'y ait rien parmi les hommes d'essentiellement juste ; et ce qu'en dit M. Pascal peut être venu d'une impression qui lui est restée d'une maxime de Montagne, que les lois ne sont point justes en elles-mêmes, mais seulement parce qu'elles sont lois. Ce qui est vrai, au regard de la plupart des lois humaines qui règlent des choses indifférentes d'elles-mêmes, avant qu'on les eût réglées, comme que les aînés aient une telle part dans les biens de leurs père et mère ; mais très faux, si on le prend généralement, étant, par exemple, très juste de soi-même, et non seulement parce que les lois l'ont ordonné, que les enfants n'outragent pas leurs pères. C'est ce que saint Augustin dit expressément de certains désordres infâmes, qu'ils seraient mauvais et défendus, quand toutes les nations seraient convenues de les regarder comme des choses permises. Ainsi, pour vous parler franchement, je crois que cet endroit est insoutenable, et on vous supplie de voir parmi les papiers de M. Pascal, si on n'y trouvera point quelque chose qu'on puisse mettre à la place. Enfin, vous pouvez, monsieur, vous assurer que je travaillerai dans cette affaire avec tout le soin et toute l'affection qui me sera possible. Je salue Mlle Périer et tous vos enfants, et je m'estimerai toujours heureux de pouvoir faire quelque chose pour votre service.

Desprez me vient présentement d'apporter votre réponse aux difficultés de M. l'abbé Le C… J'en suis ravi, parce que cela facilitera bien toutes choses. Vous verrez dans cette lettre pourquoi on a trouvé à redire à la page 295, et que ce n'est point à cause de la transposition.

1. ↑ IIIe Recueil MS. du P. Guerrier, p. 286. — Cette lettre a été imprimée dans les Œuvres d'Arnauld, avec la date inexacte de 1668 (cf. Éd. de Lausanne, t. I, p. 642).
2. ↑ Voir plus bas page clxxviii.

II-3

RELATION D'UN ENTRETIEN DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE PARIS AVEC M. DESPREZ, LIBRAIRE, ENVOYÉE PAR CELUI-CI À MADAME PÉRIER.

Le dimanche de devant Noël, M. l'archevêque envoya chez nous M. Messat, l'un de ses aumôniers, pour me demander de sa part les *Pensées* de M. Pascal, mais n'ayant rencontré que ma cousine, il s'en retourna sans lui rien dire ; et le lendemain, sur les cinq heures du soir, cet aumônier revint chez nous ; il me dit qu'il venait de la part de ce prélat, me demander, qu'on lui avait dit qu'il y en avait de deux impressions, qu'il désirait les voir toutes les deux pour en voir la différence : je lui dis qu'il n'y en avait point de reliés, que je le suppliais très instamment d'assurer M. l'Archevêque qu'il n'y avait qu'une édition de ce livre, et que ceux qui l'avaient voulu persuader du contraire avaient imposé à la vérité. Il me dit encore que puisqu'il n'y en avait point de reliés je lui en donnasse en feuilles. Je lui répondis que j'avais envoyé toute l'édition chez les relieurs. Il me dit de lui en faire faire un incessamment et qu'il n'importait pas comment il fut couvert. Je lui demandai qui avait ses armes et ses chiffres, il me l'enseigna et s'en alla ensuite. Je fus à l'heure même prendre l'avis de M. Arnauld sur ce que j'avais à faire, il me dit qu'il craignait qu'il n'y eût quelque cabale pour empêcher le débit de ce livre ; néanmoins qu'il ne croyait pas qu'il y eût lieu de l'appréhender à cause des approbations et qu'il fallait que je lui portasse ce livre le lendemain. J'en fis relier un toute la nuit ; je fis mettre dessus ses armes et ses chiffres en sorte qu'il pouvait passer pour raisonnable. Comme j'étais prêt à partir, ce même aumônier revint encore chez nous, il me dit qu'il ne s'était pas bien expliqué le jour précédent : qu'il venait me dire de la part de M. l'archevêque qu'on avait dit au prélat qu'il y avait quelque chose dans ce livre qui pourrait lui faire donner quelque atteinte si on ne le changeait, et qu'il valait mieux y faire un carton avant que de l'exposer en vente, afin qu'on le pût voir dans un état où personne n'y pût trouver à redire, et que M. l'archevêque me priait de ne le point débiter avant qu'il ne l'eût vu. Je lui dis que la famille de feu M. Pascal et tous ses amis étaient bien obligés à M. l'archevêque de la bonté qu'il avait et de la part qu'il voulait bien prendre dans ce qui regardait la mémoire de M. Pascal, que je ne manquerais pas de vous le témoigner lorsque j'aurais l'honneur de vous écrire. Enfin il me demanda s'il n'y avait pas moyen d'avoir un livre en quelque état qu'il fût, relié ou non relié. Je lui dis que j'allais faire tous mes efforts pour en pouvoir porter un en ce jour-là à M. l'archevêque (j'en avais pourtant un dans ma poche). Il s'en retourna comme il était venu. Je crus qu'il était nécessaire de revoir encore M. Arnauld. Je le fus trouver à l'hôtel de Longueville où il était avec Son Altesse[1], M. de Comminges, MM. les abbés de Lalane, de Lavergne, M. le promoteur d'Alet et quelques autres, où après avoir exposé mon affaire,

on dit qu'on craignait que M. l'archevêque ne voulût se rendre maître des livres qu'on imprimerait à Paris en ne permettant pas qu'on en imprimât qu'il ne les eût vus ou son conseil, et que ce serait établir une manière d'inquisition et qu'il fallait empêcher cela : enfin on arrêta que j'irais incessamment lui porter notre livre. M. de Comminges dit qu'il saurait bien le défendre à la cour et partout ailleurs en cas qu'on voulût faire quelque chose contre. Je m'en allai donc à la garde de Dieu voir ledit Seigneur ; mais par malheur pour moi je n'avais pas ce jour-là mon habit à mong[2] , mais je crus que ce bon prélat n'y prendrait pas garde de si près. Étant arrivé je demandai au suisse si je pourrais avoir l'honneur de parler à Monseigneur, il me dit que personne ne pouvait parler à lui et que ce prélat se préparait pour aller à vêpres faire l'office. Je demandai l'aumônier qui était venu chez nous ; je le fus trouver en son appartement que le suisse m'avait enseigné, où l'ayant trouvé, il eut une très grande joie de voir le livre que j'apportais. Il loua extrêmement mon exactitude et me dit que M. l'archevêque allait être ravi de l'avoir, de sorte qu'il me mena par plusieurs petits escaliers dérobés à la grande salle qui précède l'antichambre de M. l'archevêque où il me laissa un moment pendant qu'il fut voir si je pourrais avoir audience de M. l'archevêque. À peine fut-il entré qu'il rouvrit la porte et me fit signe d'avancer. Il ne me le fallut pas faire dire deux fois. À l'entrée de la chambre je fis une très profonde révérence et continuai à en faire jusqu'à ce que je fusse auprès de lui. Le prélat m'aborda par un *bonjour, M. Desprez !* qui en valait plus de quatre, tant la manière dont il fut prononcé était tendre et pleine d'une grande bonté : ce bonjour-là contribua beaucoup à m'assurer dans les réponses que je me préparais de lui faire. Ce fut moi qui eus l'honneur de parler le premier. Je dis à M. l'archevêque que j'étais extrêmement fâché de ce que le désir qu'il avait de voir le livre de M. Pascal eût prévenu mon devoir, que je n'aurais eu garde de manquer de lui en apporter un ; mais que j'espérais d'avoir l'honneur de le lui présenter d'une manière plus propre. Après qu'il eut regardé la couverture, il me dit : il est fort bien, il est fort bien. Cette continuation de bonté releva de beaucoup mon courage qui n'avait pas toute la fermeté que je désirais.

Ensuite ce prélat me dit : M. Desprez, il y a un fort habile homme qui m'est venu voir ; ce n'est pourtant pas, me dit-il, un homme de notre métier, je veux dire qu'il n'est pas théologien, mais c'est un fort habile homme et fort éclairé ; il m'a dit qu'il avait lu le livre de M. Pascal et qu'il fallait demeurer d'accord que c'était un livre admirable ; mais qu'il y avait un endroit dans ce livre où il y avait quelque chose qui semblait favoriser la doctrine des jansénistes et qu'il valait mieux faire un carton que d'y laisser quelque chose qui en pût troubler le débit ; qu'il en serait fâché à cause de l'estime qu'il avait pour la mémoire de feu M. Pascal.

Je lui exprimai de mon mieux quelle était la grandeur des obligations que lui avaient non seulement les parents, mais même les amis de M. Pascal, de la grâce qu'il leur faisait de vouloir bien s'intéresser dans ce qui regardait la conservation de sa réputation. Je le suppliai très humblement de vouloir bien me permettre de vous écrire ce qu'il avait la bonté de me dire ; il y consentit volontiers. — Et que pour ce que lui avait dit cette

personne je ne lui en pouvais pas parier parce que cela n'était pas de mon métier, mais que je le pouvais assurer que depuis qu'on imprime on n'avait point imprimé de livre qui ait été examiné avec plus de rigueur et plus de sévérité que celui-là ; que les approbateurs l'avaient gardé six mois pendant lesquels ils l'avaient lu et relu, et que tous les changements qu'ils ont trouvé à propos de faire on les avait faits sans en excepter un seul ; que personne ne pouvait lui en rendre un compte plus exact que moi, d'autant que M. votre fils m'avait chargé du soin de ces approbations ; que c'était moi qui en avais été le solliciteur auprès de messeigneurs les prélats et de MM. les docteurs ; que c'était pourquoi je pouvais lui en parler positivement et partant qu'il devait être assuré qu'on n'y avait rien laissé passer qui pût commettre ni celui qui en était l'auteur, ni sa mémoire. Il me dit : Voilà qui est bien ; qui sont les approbateurs ? Je les lui nommai ; il dit : « Ce sont de fort honnêtes gens ; je suis assuré, continua-t-il, que M. l'abbé le Camus n'y aura rien laissé passer que de fort à propos. Voyons un peu son approbation. » Il la lut tout au long et la trouva bien écrite et bien d'un homme de qualité ; et après avoir regardé dans le livre le nom de tous les approbateurs, il dit en branlant la tête : « Hum ! hum ! voilà de leurs gens. » Je lui dis qu'il pouvait bien voir qu'on ne les avait point affectés. Puis il commença à dire : « C'est un grand fait que ces gens-là ne sauraient s'empêcher de parler de leurs grâces. Une chose où il faut dire *O altitudo*, ils la veulent faire passer pour article de foi, et ils regardent comme des hérétiques ceux qui ne la croient pas comme eux. » — À cela je ne lui répondis rien. Il me dit ensuite : « J'ai une chose qui pourrait bien servir à faire vendre votre livre, et qui serait bonne à mettre au commencement. » — Je lui dis que je ne savais pas ce que c'était. « C'est, me dit-il, un témoignage par écrit qu'a rendu le curé de Saint-Étienne, de l'esprit dans lequel est mort M. Pascal. » Je lui dis qu'il n'était pas encore venu jusqu'à moi. — « Il faut, me dit-il, que je vous le montre. » Il s'en alla dans son cabinet le prendre et me laissa avec son aumônier, lequel me dit : « Ce témoignage que vous va faire voir M. l'archevêque contribuerait beaucoup au débit de votre livre, il ne ferait au plus qu'un petit carton lequel on pourrait mettre au commencement. » Je lui répondis que je ne pouvais pas ajouter une panse d'A sans votre permission. Il me dit que cela était juste et d'un fort honnête homme. M. l'Archevêque revint sur ses pas et le peu de temps qu'il fut me fit croire que le témoignage était toujours sur sa table pour le montrer à tous venants, comme le rouleau de parchemin sur lequel on fait signer la censure de M. Arnauld est toujours sur la table du syndic de la faculté. Il vint donc à moi avec ce papier à la main. — « Tenez, M. Desprez, me dit le prélat, lisez. » — Je pris donc ce papier fort respectueusement et le lut. Il contenait en substance que feu M. Pascal deux ans avant sa mort s'était séparé de ces Messieurs à cause qu'ils étaient trop attachés à soutenir ou défendre la doctrine de Jansénius et à combattre l'autorité du Pape ; il est souscrit de M. le curé de Saint-Étienne. J'ai remarqué que tout ce qui est contenu dans ce papier est écrit d'une manière de lettre bâtarde assez longue, qui est d'un caractère tout différent de la signature. Pour moi je crus en le voyant qu'on avait donné à ce bon homme son affaire toute dressée et qu'il l'avait signée, parce que l'apparence y est tout entière. Après donc que je l'eus lu en lui remettant entre les mains il me dit : « Eh bien M. Desprez que dites-vous de cela ? » — Je lui dis que je

n'avais rien à lui dire ; que M. le curé de Saint-Étienne était un fort honnête nomme et un des curés de son diocèse qui faisait le mieux son devoir. — « Voilà, continua le prélat, un témoignage fort authentique » ; et commença à dire tout le bien possible de M. Pascal, que l'Église avait beaucoup perdu à sa mort et qu'il était une des plus brillantes lumières de notre siècle, qu'il avait tant de vénération pour sa mémoire que pour peu qu'on lui eût témoigné de désirer son approbation il l'aurait donnée de tout son cœur. — Je lui dis que ç'aurait été la faveur la plus considérable que cet ouvrage aurait pu recevoir. — Il me dit : « Je l'aurais fait très volontiers » ; et ensuite, comme revenant de bien loin, et regardant ce livre qu'il avait entre les mains, il dit à son aumônier : « Je trouve étrange qu'on imprime comme cela des livres qui regardent la religion sans m'en parler et sans ma participation ; il n'y a qu'à Paris où cela ne se pratique pas ; car dans tous les autres diocèses on n'oserait rien imprimer qui regarde la piété sans la participation de l'évêque ou de ses grands vicaires. N'est-il pas vrai, dit-il à cet aumônier ? » — Il lui répondit : « il est vrai Monseigneur et cela est même très important. » — Il faut, dit le prélat, que je pense un peu à cela. Puis, s'adressant à moi, il me dit : « Que n'avez-vous pris l'approbation de nos professeurs ? — Vraiment, lui dis-je, Monseigneur, si nous en étions réduits là, nous n'aurions qu'à fermer nos boutiques, parce que comme ces messieurs-là ont d'autres choses à faire, ils ne se donnent la peine de lire nos livres que quand ils n'ont plus rien qui les occupe. Que je leur porte un livre comme celui de M. Pascal, ils me le garderont six mois ; et après ce temps-là, si c'est un livre qu'ils ne veuillent pas qui paraisse, ils le rendent sans donner d'approbation et sans vouloir même dire la raison pourquoi ils ne la donnent pas. — Point du tout, reprit le prélat : donnez-moi un livre comme celui-là, je vous le rendrai lu et examiné dans quinze jours. — Je n'en doute point, Monseigneur, répliquai-je au prélat ; mais ils le feront par obéissance et par le respect qu'ils portent à votre autorité. Mais qu'un homme comme moi s'adresse à eux pour cela, ils me considéreront comme rien. »

Ensuite le prélat parla à son aumônier de l'estime qu'avait faite du livre de M. Pascal celui qui l'avait lu et qui lui en avait parlé. C'est, lui dit-il, M. de Lamothe-Fénelon. Cet aumônier lui dit qu'il le savait bien.

Je dis à Monseigneur l'archevêque qu'il fallait qu'il prît la peine de commencer la lecture de ce livre par la préface, parce que cette lecture était nécessaire pour bien entendre le livre et qu'il ne fallait pas même omettre le petit avertissement, et ayant pris le livre d'entre ses mains pour le lui montrer, et l'ayant trouvé, je lui demandai s'il trouverait bon que je le lusse ; il me dit que je lui ferais plaisir. Je le lus donc et lui fis remarquer l'endroit où il est parlé du fleuron. Il me dit qu'il cesserait toute autre lecture jusqu'à ce qu'il eût lu notre livre ; ensuite il me parla de la personne particulière de M. Pascal, d'où il était, de sa famille, etc. Je le lui dis ; je lui fis une discussion autant exacte que je pus des grâces que Dieu a répandues si abondamment sur toute votre maison ; je m'arrêtai beaucoup à lui établir le mérite particulier de Mme Périer qui ne dégénère en rien de celui de feu M. son frère. Je lui parlai de M. Périer le jeune, et ce qui m'en donna l'occasion fut la machine de feu M. Pascal dont je parlai à ce prélat d'une manière qu'il me témoigna me vouloir du mal

de ne lui avoir pas procuré la vue d'une si admirable chose, et d'autant plus qu'étant entre les mains de M. Périer il aurait eu le bien de le connaître. Ce qui augmenta son déplaisir fut le plan de son esprit que je lui fis autant que je le pus et autant que mes faibles lumières et l'habitude que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui me le put permettre, si bien que comme il était la veille de Noël, le dernier coup de Vêpres sonnant on lui vint dire qu'il était temps d'aller à l'église. Je lui demandai s'il n'avait rien à me commander. Il me fit toutes les amitiés imaginables, il me fit l'honneur de me venir conduire jusques sur le pas de la porte de sa chambre et me dit en le quittant de lui faire l'amitié de le venir voir (ce sont ses mêmes termes) et que je lui ferais plaisir[3].

1. ↑ Madame de Longueville.
2. ↑ Le mot n'est pas achevé dans le MS. du P. Guerrier *(Note de Faugère)*.
3. ↑ *Note du P. Guerrier* : Copié sur l'original.

II-4

LETTRE DE M. PÉRÉFIXE, ARCHEVÊQUE DE PARIS À MONSIEUR PÉRIER, CONSEILLER À LA COUR DES AIDES DE CLERMONT

Du 2 mars 1670.

Monsieur, je puis vous assurer que si j'ai reçu avec beau coup de joie le Livre de M. Pascal qu'il vous a plu de me faire présenter par le sieur Desprez, je ne l'ai pas lu avec moins de satisfaction. Mais je vous avoue que quelques témoignages que j'aie pu donner de l'estime très particulière que je faisais de sa personne, je n'eusse jamais espéré qu'ils m'eussent dû procurer une Lettre aussi obligeante et aussi pleine de reconnaissance que la vôtre. C'est à mon avis bien payer l'acceptation d'un présent, qui porte avec soi sa recommandation et son prix. Car quelque éloge que j'en puisse faire, je sais bien que mes paroles ne répondront jamais à l'idée que j'en ai conçue. Mais je croirais faire tort à la mémoire d'un si grand homme de supprimer un Acte que j'ai par devers moi, qui le regarde et qui rends le témoignage le plus authentique et le plus avantageux qu'on puisse donner de la pureté de ses sentiments. Comme vous prenez part, Monsieur, à son honneur et à sa gloire, je ne fais pas de difficulté, Monsieur, de vous le confier et de vous en envoyer une Copie. Il serait à souhaiter qu'on l'eût mis à la tête de son Livre : mais comme la première Édition ne durera pas longtemps, on pourrait facilement le faire ajouter à la seconde. Quand on aura ce dessein, vous me ferez plaisir, Monsieur, de m'en donner avis. Car quoique cet Acte seul puisse tenir lieu d'une Approbation générale et universelle, je ne laisserai pas d'avoir une très grande satisfaction de l'accompagner de la mienne, puisqu'en donnant au public les marques des sentiments d'estime que j'avais pour Monsieur votre frère, je pourrai avoir lieu en même temps de vous faire connaître en particulier que je suis véritablement, *etc*...

Hardouin, Archevêque de Paris.

II-5

RÉPONSE À LA PRÉCÉDENTE.

De Clermont, ce 12 mars 1670.

MONSEIGNEUR,

Je vous étais infiniment obligé de la manière avantageuse dont Votre Grandeur avait parlé de M. Pascal lorsque son livre lui fut présenté par le sieur Desprez ; mais je vous le suis à présent incomparablement davantage pour le témoignage que vous m'en avez donné par la lettre qu'il vous a plu de me faire l'honneur de m'écrire, que je reçus avant-hier, puisque ce nous est le plus glorieux titre que nous puissions jamais avoir pour l'honneur de la mémoire de M. Pascal, et la plus importante et la plus authentique approbation de son livre comme venant d'une personne des plus éclairées de ce siècle et que nous considérons ainsi que tout le monde pour la deuxième personne de l'Église.

Cette obligation, Monseigneur, est si grande que je ne sais comment vous en faire mes remerciements, parce qu'en quelque manière que je les fasse, ils seraient toujours beaucoup au-dessous de ce que je dois, je vous supplie néanmoins, Monseigneur, de les recevoir et de les avoir pour agréables, vous les faisant tels que je les puis faire, pénétré de sentiments de reconnaissance, prosterné à vos pieds, comme je m'y mets d'esprit, et avec toute l'humilité et le respect qui me sont possibles.

Pour le regard de la *Déclaration* que vous m'avez fait l'honneur de me confier, et que vous proposez de faire mettre à la tête du livre de M. Pascal en une seconde édition, je vous supplie, Monseigneur, de me permettre de vous dire avec tout le respect que je vous dois, que les sentiments de M. Pascal ont toujours été universellement connus si catholiques et orthodoxes, particulièrement par tous ceux qui l'ont fréquenté, et la pureté de sa foi paraît si clairement dans tout ce qu'on a vu de lui, aussi bien que dans ce petit livre que nous venons de donner au public, qui contient ses véritables pensées sur la religion et qui a été honoré de tant d'illustres approbations, que je n'estime pas qu'il y ait personne qui puisse douter de sa foi, ni par conséquent qu'il soit nécessaire d'avoir des justifications sur ce sujet. Ainsi, Monseigneur, pour cette raison qui, ce me semble, peut suffire, et pour quelques autres qui ne se peuvent bien expliquer que de bouche et qui d'ailleurs sont trop particulières pour les confier à une lettre, je m'assure que vous ne désapprouverez pas que je n'ajoute rien à ce livre. Aussi bien, puisqu'il a l'honneur d'être estimé de Votre Grandeur, et qu'il a été approuvé par de très illustres prélats et de plusieurs célèbres docteurs, il y a sujet de croire qu'il est à couvert de toute atteinte, *etc.*

II-6

LETTRE DE M. ARNAULD À M. PÉRIER, À L'OCCASION DE LA PRÉCÉDENTE.

Ce 23 mars 1670.

Je viens, Monsieur, de recevoir votre lettre et j'y réponds à l'instant. Cette lettre que vous avez écrite à M. de Paris est fort judicieuse, et vous ne pouviez d'abord prendre un meilleur tempérament. Mais si M. de Paris vous écrit encore, comme il a dit à M. D… qu'il le ferait, je ne vois pas que vous puissiez vous dispenser d'éclaircir les choses davantage et de faire voir que Monsieur le curé de Saint-Étienne s'est mépris sur cette déclaration et quelle a été la cause de cette méprise.

C'est une justice que vous devez à la vérité et à la mémoire de M. Pascal que de ne pas laisser triompher M. de Paris de cette fausse attestation[1], vous savez encore qu'on a fait une lettre sur ce sujet où tout cela est parfaitement bien expliqué, laquelle a été imprimée à la fin d'une réponse à un écrit du P. Annat contre M. d'Alet[2]. Il est nécessaire ou d'envoyer cette lettre à M. de Paris ou d'en prendre les principaux points, en les insérant dans la réponse que vous serez obligé de lui faire, s'il vous récrit.

Au reste M. Desprez m'a demandé mon avis s'il mettrait deuxième édition à celle qu'il débite présentement et je lui ai dit qu'il était très important de le faire, afin que M. de Paris ne parlât plus d'y rien ajouter, voyant que c'est une chose faite. Quand il ne le trouverait pas bon, il ne saurait à qui s'en prendre, parce que M. Desprez doit prétendre cause d'ignorance de tout ce qui se passe entre vous et M. de Paris. Je salue Madame votre femme, et tous Messieurs vos enfants ; je vous prie aussi de faire mes baise-mains à M. de Fontenilles et à M. Freval ; je suis tout à vous[3].

1. ↑ Dans le *Recueil* des lettres d'Arnauld la phrase a été atténuée de la façon suivante : « *Ne pas laisser Monsieur de Paris dans cette fausse persuasion.* »
2. ↑ *Lettre d'un théologien à un de ses amis datée du 15 juillet 1666* (Cf. le *Recueil d'Utrecht*, 1740, p. 349).
3. ↑ Pour la suite de cette affaire, qui ne concerne plus l'édition des *Pensées*, voir le *Recueil d'Utrecht*, p. 371 sqq.

II-7

L'ÉDITION DE 1669

Les dernières lignes de la lettre d'Arnauld apportent la solution d'un problème qui a été longtemps une énigme pour les bibliophiles : quelle est l'édition *princeps* des *Pensées* ? En effet, la plupart des exemplaires connus de 1670 portaient *Seconde édition*, et ceux qui n'avaient pas cette mention étaient suspects. Mais la Bibliothèque Nationale a fait en 1851 une acquisition qui a tranché le débat : elle possède un exemplaire de 1669, sans approbations ni avertissements avec une table des matières incomplète. C'est une sorte d'édition avant la lettre qui donne la primauté aux éditions subséquentes du même type, c'est-à-dire à 365 pages, avec XLI feuillets préliminaires et 10 feuillets de table. — Ensuite vient l'édition de 334 pages numérotées (avec une double erreur de pagination : 312 suivi d'une reprise de 307 ; puis 313 imprimé pour 331, et suivi de 314 au lieu de 332 ; ce qui fait 358 pages) qui avait été longtemps prise pour l'édition *princeps*. — Deux éditions suspectes sont également de 1670 : l'une en 348 pages, l'autre en 365 pages (mais avec XL feuillets préliminaires, 10 feuillets de table et un fleuron remplaçant sur le titre le chiffre de Desprez[1]).

D'autre part entre l'impression de 1669 qui à proprement parler n'est pas une édition, et l'édition *princeps* de 1670, il y a des différences qui ont été masquées par des cartons, ou quand elles ne portaient que sur un mot, signalées dans un *erratum*. Ces différences sont remarquables, parce qu'elles représentent les derniers sacrifices exigés par les approbateurs qui ont examiné le Recueil pendant qu'on l'imprimait, quelques-uns même après l'impression et sur un exemplaire analogue à celui qui nous est parvenu. Aussi avons-nous cru qu'il convenait de reproduire dans le *Tableau* suivant celles que nous avions pu relever.

Édit. de 1669	Édit. de 1670
Titre I. *Page 3.* — Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent que cette négligence n'est pas supportable.	Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire que cette négligence n'est pas supportable.
Titre II. *Page* 26. — La seule religion contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs, est la seule qui ait toujours été.	La seule religion contraire à la nature, en l'état qu'elle est, qui combat tous nos plaisirs, et qui paraît d'abord contraire au sens commun, est la seule qui ait toujours été.

Titre V. *Page* 49. — (Entre le § 5 : *La superstition est différente de la superstition,* et § 6 : *Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de la foi.*)

Paragraphe supprimé.

C'est une impiété de ne pas croire l'Eucharistie, parce qu'on n'y voit pas Jésus Christ, car on ne l'y doit pas voir, quoiqu'il y soit. Mais quand il s'agit d'une chose qui tombe sous les sens, c'est une superstition de la croire si on ne la voit ; parce qu'on doit la voir si elle est.

Titre IX. 9e et dernier fragment. — Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est…

Si c'est un aveuglement qui n'est pas naturel de vivre sans chercher ce qu'on est…

Titre XII, en tête. — Tout ce qui ne va point à la charité dans l'Évangile est figures.

Ligne supprimée.

Titre XVI, fr. IX. — Les Juifs refusent, non pas tous.

Les Juifs le refusent, non pas tous.

Jésus-Christ n'a pas dompté les nations en main armée.

Jésus-Christ n'a pas dompté les nations à main armée.

Titre XVIII, fr. 11. — Jésus-Christ est venu aveugler ceux qui voyaient clair ; guérir les malades et laisser mourir les sains ; appeler les pécheurs à la pénitence et les justifier, et laisser les justes dans leurs péchés ; remplir les indigents et laisser les riches vides.

Jésus-Christ est venu, afin que ceux qui ne voyaient point vissent et que ceux qui voyaient devinssent aveugles : il est venu guérir les malades, et laisser mourir les sains ; appeler les pécheurs à la pénitence, et les justifier ; et laisser ceux qui se croyaient justes dans leurs péchés, remplir les indigents, et laisser les riches vides.

Titre XIX, fr. 1, 3e *paragraphe.* — Que Dieu n'avait point d'égard à la postérité charnelle d'Abraham.

Que Dieu n'avait point d'égard au peuple charnel qui devait sortir d'Abraham.

Fr. 2, *début.* — Je dis que le sabbat n'était qu'un signe ; institué en mémoire de la sortie d'Égypte. Donc il n'est plus nécessaire, puisqu'il faut oublier l'Égypte.

Paragraphe supprimé.

Fr. 3. — Je dis que la circoncision n'était qu'une figure.

Je dis que la circoncision était une figure.

Titre XX, *début*. — J'admire avec quelle hardiesse quelques personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves ; mais je doute beaucoup de l'utilité et du fruit qu'on en veut tirer, et si elles me paraissent assez conformes à la raison, elles ne me paraissent pas assez conformes, et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

La plupart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux Impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils y réussissent rarement ; je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'Écriture sainte : elles sont conformes à la raison, mais souvent elles ne sont pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Titre XXVII, fr. 4. — *Si opera non fecissem in eis quæ memo alius fecit, peccatum non haberent*.

Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Si je n'avais fait parmi eux des œuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché.

Ibid. C'est particulièrement les miracles qui rendent les Juifs coupables dans leur incrédulité. Car les preuves que Jésus-Christ et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas démonstratives. Ils disent seulement que Moïse a dit qu'un prophète viendrait : mais ils ne prouvent pas que ce soit celui-là et c'est toute la question. Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraire à l'Écriture, et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or, cela suffit : exclusion de répugnance avec miracles.

… C'est particulièrement les miracles qui rendaient les Juifs coupables dans leur incrédulité. Car les preuves qu'on eût pu tirer de l'Écriture pendant la vie de Jésus-Christ n'auraient pas été démonstratives. On y voit, par exemple, que Moïse a dit qu'un Prophète viendrait ; mais cela n'aurait pas prouvé que Jésus-Christ fut ce Prophète, et c'était toute la question. Ces passages faisaient voir qu'il pouvait être le Messie, et cela avec ses miracles devait déterminer à croire qu'il l'était effectivement.

Ibid., fr. 5. — Les prophéties ne pouvaient pas prouver Jésus-Christ pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si ses miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine. Or, ceux qui ne croyaient pas en lui encore vivant étaient pécheurs, comme il le dit lui-même, et sans excuse.

Les prophéties seules ne pouvaient pas prouver Jésus Christ pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs. Donc les miracles suffisent quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire, et on y doit croire.

Donc il fallait qu'ils eussent une démonstration à laquelle ils résistassent. Or, ils n'avaient pas des preuves suffisantes dans l'Écriture, les prophéties n'étant pas encore accomplies ; mais seulement les miracles. Donc ils suffisent quand la doctrine n'est pas manifestement contraire, et ou y doit croire. Jésus-Christ a vérifié qu'il était le Messie, jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture ou les prophéties, et toujours par ses miracles.

Ibid., fr. 6. — Quand donc on voit les miracles et la doctrine non suspecte, tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficulté. Mais quand on voit les miracles et la doctrine suspecte du même côté, alors il faut voir lequel est le plus clair des miracles ou de la doctrine. Et c'est encore ici une des règles pour discerner les miracles, qui est fondée sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Titre XXVIII, fr. 51. — Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur.

Ibid., fr. 68. — Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir et de mettre notre foi dans le sentiment.

Titre XXIX. *Page* 293. — J'ai passé longtemps de ma vie, en croyant qu'il y avait une justice ; et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais : car je croyais que notre justice était essentiellement juste, et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi, et puis des autres. J'ai vu

Ainsi, quand même la doctrine serait suspecte comme celle de Jésus-Christ pouvait l'être à Nicodème, à cause qu'elle semblait détruire les traditions des Pharisiens, s'il y a des miracles clairs et évidents du même côté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il y pourrait avoir de difficulté de la part de la doctrine, ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Voilà ce que c'est que la foi parfaite : Dieu sensible au cœur.

Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, et de mettre notre foi dans le sentiment du cœur.

Fragment supprimé (*Cf. la lettre d'Arnauld du* 20 *novembre* 1669, supra p. clxi).

tous les pays, et tous les hommes changeants. Et ainsi après bien des changements de jugement touchant la véritable justice, j'ai connu que notre nature n'était qu'un continuel changement ; et je n'ai plus changé depuis ; et si je changeais, je confirmerais mon opinion.

Pensées sur la mort : Car si nous ne passons par le milieu, nous ne trouvons en nous…

Cet horrible changement, ayant infecté une si sainte vie…

L'âme ressuscite à une nouvelle vie dans le même baptême. L'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort. Et elle s'arrête à la droite au temps où Dieu l'ordonne.

Après le Jugement il montera au ciel, et sera à la droite.

Si nous ne passons sur le milieu, *etc.* (*avec division du paragraphe en trois*).

Ce changement, ayant, *etc.* (*avec paragraphe nouveau*).

L'âme ressuscite à une nouvelle vie dans les sacrements. Et enfin l'âme quitte la terre, et monte au ciel en menant une vie céleste, ce qui fait dire à saint Paul : *Conversatio nostro in cœlis est*.

Après le Jugement il montera au ciel et y demeurera éternellement.

---

1. ↑ Cf. l'avant-propos à la reproduction de l'*édition de* 1670 donnée à la *Librairie des Bibliophiles* (1874), et l'article de F. Comtet dans les *Études religieuses de la Compagnie de Jésus* (15 juin 1894).

III-1

III

LA PRÉFACE DE PORT-ROYAL ET LE PLAN DE L'APOLOGIE

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE PORT-ROYAL

Où l'on fait voir de quelle manière ces Pensées ont été écrites et recueillies ; ce qui en a fait retarder l'impression ; quel était le dessein de l'auteur dans cet ouvrage et comment il a passé les dernières années de sa vie[1].

Pascal, ayant quitté fort jeune l'étude des mathématiques, de la physique, et des autres sciences profanes, dans lesquelles il avait fait un si grand progrès, commença, vers la trentième année de son âge, à s'appliquer à des choses plus sérieuses et plus relevées, et à s'adonner uniquement, autant que sa santé le put permettre, à l'étude de l'Écriture, des Pères, et de la morale chrétienne.

Mais quoiqu'il n'ait pas moins excellé dans ces sortes de sciences, comme il l'a bien fait paraître par des ouvrages qui passent pour assez achevés en leur genre, on peut dire néanmoins que, si Dieu eût permis qu'il eût travaillé quelque temps à celui qu'il avait dessein de faire sur la religion, et auquel il voulait employer tout le reste de sa vie, cet ouvrage eût beaucoup surpassé tous les autres qu'on a vus de lui ; parce qu'en effet les vues qu'il avait sur ce sujet étaient infiniment au-dessus de celles qu'il avait sur toutes les autres choses.

Je crois qu'il n'y aura personne qui n'en soit facilement persuadé en voyant seulement le peu que l'on en donne à présent, quelque imparfait qu'il paraisse ; et principalement sachant la manière dont il y a travaillé, et toute l'histoire du recueil qu'on en a fait. Voici comment tout cela s'est passé.

Pascal conçut le dessein de cet ouvrage plusieurs années avant sa mort ; mais il ne faut pas néanmoins s'étonner s'il fut si longtemps sans en rien mettre par écrit ; car il avait toujours accoutumé de songer beaucoup aux choses, et de les disposer dans son esprit avant que de les produire au dehors, pour bien considérer et examiner avec soin celles qu'il fallait mettre les premières ou les dernières, et l'ordre qu'il leur devait donner à toutes, afin qu'elles pussent faire l'effet qu'il désirait. Et comme il avait une mémoire excellente, et qu'on peut dire même prodigieuse, en sorte qu'il a souvent assuré qu'il

n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait une fois bien imprimé dans son esprit ; lorsqu'il s'était ainsi quelque temps appliqué à un sujet, il ne craignait pas que les pensées qui lui étaient venues lui pussent jamais échapper ; et c'est pourquoi il différait assez souvent de les écrire, soit qu'il n'en eût pas le loisir, soit que sa santé, qui a presque toujours été languissante, ne fût pas assez forte pour lui permettre de travailler avec application.

C'est ce qui a été cause que l'on a perdu à sa mort la plus grande partie de ce qu'il avait déjà conçu touchant son dessein ; car il n'a presque rien écrit des principales raisons dont il voulait se servir, des fondements sur lesquels il prétendait appuyer son ouvrage, et de l'ordre qu'il voulait y garder ; ce qui était assurément très considérable. Tout cela était parfaitement bien gravé dans son esprit et dans sa mémoire ; mais ayant négligé de l'écrire lorsqu'il l'aurait peut être pu faire, il se trouva, lorsqu'il l'aurait bien voulu, hors d'état d'y pouvoir du tout travailler.

Il se rencontra néanmoins une occasion, il y a environ dix ou douze ans[2], en laquelle on l'obligea, non pas d'écrire ce qu'il avait dans l'esprit sur ce sujet-là[3], mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en présence et à la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis. Il leur développa en peu de mots le plan de tout son ouvrage ; il leur représenta ce qui en devait faire le sujet et la matière ; il leur en rapporta en abrégé les raisons et les principes, et il leur expliqua l'ordre et la suite des choses qu'il y voulait traiter. Et ces personnes, qui sont aussi capables qu'on le puisse être de juger de ces sortes de choses, avouent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant ; qu'elles en furent charmées ; et que ce qu'elles virent de ce projet et de ce dessein dans un discours de deux ou trois heures fait ainsi sur-le-champ, et sans avoir été prémédité ni travaillé, leur fit juger ce que ce pourrait être un jour, s'il était jamais exécuté et conduit à sa perfection par une personne dont elles connaissaient la force et la capacité ; qui avait accoutumé de travailler tellement tous ses ouvrages, qu'il ne se contentait presque jamais de ses premières pensées, quelque bonnes qu'elles parussent aux autres ; et qui a refait souvent, jusqu'à huit ou dix fois, des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première[4].

Après qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude et d'évidence que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables.

Il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvait faire connaître et au dedans et au dehors de lui-même, et jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau, et à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé ; et il ne saurait remarquer, sans étonnement et sans admiration, tout ce que Pascal lui fait sentir de sa

grandeur et de sa bassesse, de ses avantages et de ses faiblesses, du peu de lumière qui lui reste, et des ténèbres qui l'environnent presque de toutes parts, et enfin de toutes les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus après cela demeurer dans l'indifférence, s'il a tant soit peu de raison ; et quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de connaître aussi d'où il vient et ce qu'il doit devenir.

Pascal, l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important, l'adresse premièrement aux philosophes, et c'est là qu'après lui avoir développé tout ce que les plus grands philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il lui fait observer tant de défauts, tant de faiblesses, tant de contradictions, et tant de faussetés dans tout ce qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas là où il doit s'en tenir.

Il lui fait ensuite parcourir tout l'univers et tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de religions qui s'y rencontrent ; mais il lui fait voir en même temps, par des raisons si fortes et si convaincantes, que toutes ces religions ne sont remplies que de vanité, de folies, d'erreurs, d'égarements et d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui le puisse satisfaire.

Enfin il lui fait jeter les yeux sur le peuple juif ; et il lui en fait observer des circonstances si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention. Après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier, il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, et qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi et sa religion. À peine a-t-il ouvert ce livre, qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, et que c'est ce même Dieu qui a créé l'homme à son image, et qu'il l'a doué de tous les avantages du corps et de l'esprit qui convenaient à cet état. Quoiqu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette vérité, elle ne laisse pas de lui plaire ; et la raison seule suffit pour lui faire trouver plus de vraisemblance dans cette supposition, qu'un Dieu est l'auteur des hommes et de tout ce qu'il y a dans l'univers, que dans tout ce que ces mêmes hommes se sont imaginé par leurs propres lumières. Ce qui l'arrête en cet endroit est de voir, par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posséder tous ces avantages qu'il a dû avoir lorsqu'il est sorti des mains de son auteur ; mais il ne demeure pas longtemps dans ce doute ; car dès qu'il poursuit la lecture de ce même livre, il y trouve qu'après que l'homme eut été créé de Dieu dans l'état d'innocence, et avec toute sorte de perfections, sa première action fut de se révolter contre son créateur, et d'employer à l'offenser tous les avantages qu'il en avait reçus.

Pascal lui fait alors comprendre que ce crime ayant été le plus grand de tous les crimes en toutes ces circonstances, il avait été puni non seulement dans ce premier homme, qui, étant déchu par là de son état, tomba tout d'un coup dans la misère, dans la faiblesse, dans l'erreur et dans l'aveuglement, mais encore dans tous ses descendants à qui ce même

homme a communiqué et communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps.

Il lui montre ensuite divers endroits de ce livre où il a découvert cette vérité. Il lui fait prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme que par rapport à cet état de faiblesse et de désordre ; qu'il y est dit souvent que toute chair est corrompue, que les hommes sont abandonnés à leurs sens, et qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il lui fait voir encore que cette première chute est la source, non seulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la nature de l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de lui, et dont la cause lui est inconnue. Enfin il lui représente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne lui paraît plus différent de la première image qu'il lui en a tracée.

Ce n'est pas assez d'avoir fait connaître à cet homme son état plein de misère ; Pascal lui apprend encore qu'il trouvera dans ce même livre de quoi se consoler. Et en effet, il lui fait remarquer qu'il y est dit que le remède est entre les mains de Dieu ; que c'est à lui que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent ; qu'il se laissera fléchir, et qu'il enverra même aux hommes un libérateur, qui satisfera pour eux, et qui suppléera à leur impuissance.

Après qu'il lui a expliqué un grand nombre de remarques très particulières sur le livre de ce peuple, il lui fait encore considérer que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'Être souverain, et qui ait donné l'idée d'une véritable religion. Il lui en fait concevoir les marques les plus sensibles qu'il applique à celles que ce livre a enseignées ; et il lui fait faire une attention particulière sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour de Dieu qu'elle adore ; ce qui est un caractère tout singulier, et qui la distingue visiblement de toutes les autres religions, dont la fausseté paraît par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoique Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'était proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités qu'il lui a fait découvrir, il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, et de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devrait être tout homme raisonnable, s'il était une fois bien entré dans la suite de toutes les choses que Pascal vient de représenter : il y a sujet de croire qu'après cela il se rendrait facilement à toutes les preuves que l'auteur apportera ensuite pour confirmer la certitude et l'évidence de toutes ces vérités importantes dont il avait parlé, et qui font le fondement de la religion chrétienne, qu'il avait dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ces preuves, après qu'il eut montré en général que les vérités dont il s'agissait étaient contenues dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon sens ne pouvait douter, il s'arrêta principalement au livre de Moïse, où ces

vérités sont particulièrement répandues, et il fit voir, par un très grand nombre de circonstances indubitables, qu'il était également impossible que Moïse eût laissé par écrit des choses fausses, ou que le peuple à qui il les avait laissées s'y fût laissé tromper, quand même Moïse aurait été capable d'être fourbe.

Il parla aussi des grands miracles qui sont rapportés dans ce livre ; et comme ils sont d'une grande conséquence pour la religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'était pas possible qu'ils ne fussent vrais, non seulement par l'autorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les circonstances qui les accompagnent et qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle manière toute la loi de Moïse était figurative ; que tout ce qui était arrivé aux Juifs n'avait été que la figure des vérité accomplies à la venue du Messie, et que, le voile qui couvrait ces figures ayant été levé, il était aisé d'en voir l'accomplissement et la consommation parfaite en faveur de ceux qui ont reçu Jésus-Christ.

Il entreprit ensuite de prouver la vérité de la religion par les prophéties ; et ce fut sur ce sujet qu'il s'étendit beaucoup plus que sur les autres. Comme il avait beaucoup travaillé là-dessus, et qu'il y avait des vues qui lui étaient toutes particulières, il les expliqua d'une manière fort intelligible : il en fit voir le sens et la suite avec une facilité merveilleuse, et il les mit dans tout leur jour et dans toute leur force.

Enfin, après avoir parcouru les livres de l'Ancien Testament, et fait encore plusieurs observations convaincantes pour servir de fondements et de preuves à la vérité de la religion, il entreprit encore de parler du Nouveau Testament, et de tirer ses preuves de la vérité même de l'Évangile.

Il commença par Jésus-Christ ; et quoiqu'il l'eût déjà prouvé invinciblement par les prophéties et par toutes les figures de la loi, dont on voyait en lui l'accomplissement parfait, il apporta encore beaucoup de preuves tirées de sa personne même, de ses miracles, de sa doctrine et des circonstances de sa vie.

Il s'arrêta ensuite sur les apôtres ; et pour faire voir la vérité de la foi qu'ils ont publiée hautement partout, après avoir établi qu'on ne pouvait les accuser de fausseté qu'en supposant ou qu'ils avaient été des fourbes, ou qu'ils avaient été trompés eux-mêmes, il fit voir clairement que l'une et l'autre de ces suppositions était également impossible.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvait servir à la vérité de l'histoire évangélique, faisant de très belles remarques sur l'Évangile même, sur le style des évangélistes, et sur leurs personnes ; sur les apôtres en particulier, et sur leurs écrits ; sur le nombre prodigieux de miracles ; sur les martyrs ; sur les saints ; en un mot, sur toutes les voies par lesquelles la religion chrétienne s'est entièrement établie. Et quoiqu'il n'eût pas le loisir, dans un simple discours, de traiter au long une si vaste matière, comme il avait dessein de faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvait être l'ouvrage des hommes, et qu'il n'y avait que Dieu seul qui eût pu conduire l'événe-

ment de tant d'effets différents qui concourent tous également à prouver d'une manière invincible la religion qu'il est venu lui-même établir parmi les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent que comme l'abrégé du grand ouvrage qu'il méditait ; et c'est par le moyen d'un de ceux qui y furent présents qu'on a su depuis le peu que je viens d'en rapporter[5].

Parmi les fragments que l'on donne au public, on verra quelque chose de ce grand dessein ; mais on y en verra bien peu ; et les choses mêmes que l'on y trouvera sont si imparfaites, si peu étendues, et si peu digérées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée très grossière de la manière dont il se proposait de les traiter.

Au reste, il ne faut pas s'étonner si, dans le peu qu'on en donne, on n'a pas gardé son ordre et sa suite pour la distribution des matières. Comme on n'avait presque rien qui se suivît, il eût été inutile de s'attacher à cet ordre : et l'on s'est contenté de les disposer à peu près en la manière qu'on a jugé être plus propre et plus convenable à ce que l'on en avait. On espère même qu'il y aura peu de personnes qui, après avoir bien conçu une fois le dessein de l'auteur, ne suppléent d'eux-mêmes au défaut de cet ordre, et qui, en considérant avec attention les diverses matières répandues dans ces fragments, ne jugent facilement où elles doivent être rapportées suivant l'idée de celui qui les avait écrites.

Si l'on avait seulement ce discours-là par écrit tout au long et en la manière qu'il fut prononcé, l'on aurait quelque sujet de se consoler de la perte de cet ouvrage, et l'on pourrait dire qu'on en aurait au moins un petit échantillon, quoique fort imparfait. Mais Dieu n'a pas permis qu'il nous ait laissé ni l'un ni l'autre ; car peu de temps après il tomba malade d'une maladie de langueur et de faiblesse qui dura les quatre dernières années de sa vie, et qui, quoiqu'elle parût fort peu au dehors, et qu'elle ne l'obligeât pas de garder le lit ni la chambre, ne laissait pas de l'incommoder beaucoup, et de le rendre presque incapable de s'appliquer à quoi que ce fût : de sorte que le plus grand soin et la principale occupation de ceux qui étaient auprès de lui était de le détourner d'écrire, et même de parler de tout ce qui demandait quelque contention d'esprit, et de ne l'entretenir que de choses indifférentes et incapables de le fatiguer.

C'est néanmoins pendant ces quatre dernières années de langueur et de maladie qu'il a fait et écrit tout ce que l'on a de lui de cet ouvrage qu'il méditait, et tout ce que l'on en donne au public. Car, quoiqu'il attendît que sa santé fût entièrement rétablie pour y travailler tout de bon, et pour écrire les choses qu'il avait déjà digérées et disposées dans son esprit, cependant, lorsqu'il lui survenait quelques nouvelles pensées, quelques vues, quelques idées, ou même quelque tour et quelques expressions qu'il prévoyait lui pouvoir un jour servir pour son dessein, comme il n'était pas alors en état de s'y appliquer aussi fortement que lorsqu'il se portait bien, ni de les imprimer dans son esprit et dans sa mémoire, il aimait mieux en mettre quelque chose par écrit pour ne les pas oublier ; et pour cela il prenait le premier morceau de papier qu'il trouvait sous sa main, sur lequel il

mettait sa pensée en peu de mots, et fort souvent même seulement à demi-mot : car il ne l'écrivait que pour lui, et c'est pourquoi il se contentait de le faire fort légèrement, pour ne pas se fatiguer l'esprit, et d'y mettre seulement les choses qui étaient nécessaires pour le faire ressouvenir des vues et des idées qu'il avait.

C'est ainsi qu'il a fait la plupart des fragments qu'on trouvera dans ce recueil : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il y en a quelques-uns qui semblent assez imparfaits, trop courts et trop peu expliqués, dans lesquels on peut même trouver des termes et des expressions moins propres et moins élégantes. Il arrivait néanmoins quelquefois, qu'ayant la plume à la main, il ne pouvait s'empêcher, en suivant son inclination, de pousser ses pensées, et de les étendre un peu davantage, quoique ce ne fût jamais avec la même force et la même application d'esprit que s'il eût été en parfaite santé. Et c'est pourquoi l'on en trouvera aussi quelques-unes plus étendues et mieux écrites, et des chapitres plus suivis et plus parfaits que les autres.

Voilà de quelle manière ont été écrites ces Pensées. Et je crois qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement, par ces légers commencements et par ces faibles essais d'une personne malade, qu'il n'avait écrits que pour lui seul, et pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignait de perdre, qu'il n'avait jamais revus ni retouchés, quel eût été l'ouvrage entier, s'il eût pu recouvrer sa parfaite santé et y mettre la dernière main, lui qui savait disposer les choses dans un si beau jour et un si bel ordre, qui donnait un tour si particulier, si noble et si relevé, à tout ce qu'il voulait dire, qui avait dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avait jamais faits, qui y voulait employer toute la force d'esprit et tous les talents que Dieu lui avait donnés, et duquel il a dit souvent qu'il lui fallait dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on savait le dessein qu'avait Pascal de travailler sur la religion, l'on eut un très grand soin, après sa mort, de recueillir tous les écrits qu'il avait faits sur cette manière. On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre, sans aucune suite, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'étaient que les premières expressions de ses pensées qu'il écrivait sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.

La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient, et dans la même confusion qu'on les avait trouvés. Mais lorsqu'on les vit en cet état, et qu'on eut plus de facilité de les lire et de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, et la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort longtemps sans penser du tout à les faire imprimer, quoique plusieurs personnes de très grande considération le demandassent souvent avec des instances et des sollicitations fort pressantes ; parce que l'on jugeait bien qu'en donnant ces écrits en l'état où ils étaient, on ne pouvait pas remplir l'attente et l'idée que le monde avait de cet ouvrage, dont on avait déjà beaucoup entendu parler.

Mais enfin on fut obligé de céder à l'impatience et au grand désir que tout le monde témoignait de les voir imprimés. Et l'on s'y porta d'autant plus aisément, que l'on crut que ceux qui les liraient seraient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché d'avec une pièce achevée, et pour juger de l'ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fût. Et ainsi l'on se résolut de le donner au public. Mais comme il y avait plusieurs manières de l'exécuter, l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devait prendre.

La première qui vint dans l'esprit, et celle qui était sans doute la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état où on les avait trouvés. Mais l'on jugea bientôt que, de le faire de cette sorte, c'eût été perdre presque tout le fruit qu'on en pouvait espérer, parce que les pensées plus suivies, plus claires et plus étendues, étant mêlées et comme absorbées parmi tant d'autres à demi digérées, et quelques-unes même presque inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avait écrites, il y avait tout sujet de croire que les unes feraient rebuter les autres, et que l'on ne considérerait ce volume, grossi inutilement de tant de pensées imparfaites, que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, et qui ne pouvait servir à rien.

Il y avait une autre manière de donner ces écrits au public, qui était d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites ; et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de l'auteur, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il voulait faire. Cette voie eût été assurément la meilleure ; mais il était aussi très difficile de la bien exécuter. L'on s'y est néanmoins arrêté assez longtemps, et l'on avait en effet commencé à y travailler. Mais enfin on s'est résolu de la rejeter aussi bien que la première, parce que l'on a considéré qu'il était presque impossible de bien entrer dans la pensée et dans le dessein d'un auteur, et surtout d'un auteur tel que Pascal ; et que ce n'eût pas été donner son ouvrage, mais un ouvrage tout différent.

Ainsi, pour éviter les inconvénients qui se trouvaient dans l'une et l'autre de ces manières de faire paraître ces écrits, on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recueil. On a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées ; et on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer ; si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ; et l'on a supprimé toutes les autres qui étaient ou trop obscures, ou trop imparfaites.

Ce n'est pas qu'elles ne continssent aussi de très belles choses, et qu'elles ne fussent capables de donner de grandes vues à ceux qui les entendraient bien. Mais comme on ne voulait pas travailler à les éclaircir et à les achever, elles eussent été entièrement inutiles en l'état où elles sont. Et afin que l'on en ait quelque idée, j'en rapporterai ici seulement une pour servir d'exemple ; et par laquelle on pourra juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voici donc quelle est cette pensée, et en quel état on l'a trouvée parmi ces

fragments : « Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc. Mais le riche parle bien des richesses, le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu. »

Il y a dans ce fragment une fort belle pensée : mais il y a peu de personnes qui la puissent voir, parce qu'elle y est expliquée très imparfaitement et d'une manière fort obscure, fort courte et fort abrégée ; en sorte que, si on ne lui avait ouï dire de bouche la même pensée, il serait difficile de la reconnaître dans une expression si confuse et si embrouillée. Voici à peu près à quoi elle consiste.

Il avait fait plusieurs remarques très particulières sur le style de l'Écriture, et principalement de l'Évangile, et il y trouvait des beautés que peut-être personne n'avait remarquées avant lui. Il admirait entre autres choses la naïveté, la simplicité, et, pour le dire ainsi, la froideur avec laquelle il semble que Jésus-Christ y parle des choses les plus grandes et les plus relevées, comme sont, par exemple, le royaume de Dieu, la gloire que posséderont les saints dans le ciel, les peines de l'enfer, sans s'y étendre, comme ont fait les Pères et tous ceux qui ont écrit sur ces matières. Et il disait que la véritable cause de cela était que ces choses, qui à la vérité sont infiniment grandes et relevées à notre égard, ne le sont pas de même à l'égard de Jésus-Christ ; et qu'ainsi il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette sorte sans étonnement et sans admiration ; comme l'on voit, sans comparaison, qu'un général d'armée parle tout simplement et sans s'émouvoir du siège d'une place importante, et du gain d'une grande bataille ; et qu'un roi parle froidement d'une somme de quinze ou vingt millions, dont un particulier et un artisan ne parleraient qu'avec de grandes exagérations.

Voilà quelle est la pensée qui est contenue et renfermée sous le peu de paroles qui composent ce fragment ; et dans l'esprit des personnes raisonnables, et qui agissent de bonne foi, cette considération, jointe à quantité d'autres semblables, pouvait servir assurément de quelque preuve de la divinité de Jésus-Christ.

Je crois que ce seul exemple peut suffire, non seulement pour faire juger quels sont à peu près les autres fragments qu'on a retranchés, mais aussi pour faire voir le peu d'application et la négligence, pour ainsi dire, avec laquelle ils ont presque tous été écrits ; ce qui doit bien convaincre de ce que j'ai dit, que Pascal ne les avait écrits en effet que pour lui seul, et sans présumer aucunement qu'ils dussent jamais paraître en cet état. Et c'est aussi ce qui fait espérer que l'on sera assez porté à excuser les défauts qui s'y pourront rencontrer.

Que s'il se trouve encore dans ce recueil quelques pensées un peu obscures, je pense que, pour peu qu'on s'y veuille appliquer, on les comprendra néanmoins très facilement, et qu'on demeurera d'accord que ce ne sont pas les moins belles, et qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles sont, que de les éclaircir par un grand nombre de paroles qui n'auraient servi qu'à les rendre traînantes et languissantes, et qui en auraient ôté une des principales beautés, qui consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragments du chapitre des *Preuves de Jésus-Christ par les prophéties*, qui est conçu en ces termes : « Les prophètes sont mêlés de prophéties particulières, et de celles du Messie : afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit. » Il rapporte dans ce fragment la raison pour laquelle les prophètes, qui n'avaient en vue que le Messie, et qui semblaient ne devoir prophétiser que de lui et de ce qui le regardait, ont néanmoins souvent prédit des choses particulières qui paraissaient assez indifférentes et inutiles à leur dessein. Il dit que c'était afin que ces événements particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de tout le monde, en la manière qu'ils les avaient prédits, ils fussent incontestablement reconnus pour prophètes, et qu'ainsi l'on ne pût douter de la vérité et de la certitude de toutes les choses qu'ils prophétisaient du Messie. De sorte que, par ce moyen, les prophéties du Messie tiraient, en quelque façon, leurs preuves et leur autorité de ces prophéties particulières vérifiées et accomplies ; et ces prophéties particulières servant ainsi à prouver et à autoriser celles du Messie, elles n'étaient pas inutiles et infructueuses. Voilà le sens de ce fragment étendu et développé. Mais il n'y a sans doute personne qui ne prît bien plus de plaisir de le découvrir soi-même dans les seules paroles de l'auteur, que de le voir ainsi éclairci et expliqué.

Il est encore, ce me semble, assez à propos, pour détromper quelques personnes qui pourraient peut-être s'attendre de trouver ici des preuves et des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et de plusieurs autres articles de foi chrétienne, de les avertir que ce n'était pas là le dessein de Pascal. Il ne prétendait point prouver toutes ces vérités de la religion par de telles démonstrations fondées sur des principes évidents, capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ni par des raisonnements métaphysiques, qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ni par des lieux communs tirés de divers effets de la nature, mais par des preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'esprit. C'est-à-dire qu'il voulait plus travailler à toucher et à disposer le cœur, qu'à convaincre et à persuader l'esprit ; parce qu'il savait que les passions et les attachements vicieux qui corrompent le cœur et la volonté, sont les plus grands obstacles et les principaux empêchements que nous ayons à la foi, et que, pourvu que l'on put lever ces obstacles, il n'était pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières et les raisons qui pouvaient le convaincre.

On sera facilement persuadé de tout cela en lisant ces écrits. Mais Pascal s'en est encore expliqué lui-même dans un de ses fragments qui a été trouvé parmi les autres, et que l'on n'a point mis dans ce recueil. Voici ce qu'il dit dans ce fragment : « Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jésus-Christ, est inutile et stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités imma-

térielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut. »

On s'étonnera peut-être aussi de trouver dans ce recueil une si grande diversité de pensées, dont il y en a même plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que Pascal avait entrepris de traiter. Mais il faut considérer que son dessein était bien plus ample et plus étendu qu'on ne se l'imagine, et qu'il ne se bornait pas seulement à réfuter les raisonnements des athées, et de ceux qui combattent quelques-unes des vérités de la foi chrétienne. Le grand amour et l'estime singulière qu'il avait pour la religion faisait que non seulement il ne pouvait souffrir qu'on la voulût détruire et anéantir tout à fait, mais même qu'on la blessât et qu'on la corrompît en la moindre chose. De sorte qu'il voulait déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la vérité ou la sainteté ; c'est-à-dire non seulement aux athées, aux infidèles et aux hérétiques, qui refusent de soumettre les fausses lumières de leur raison à la foi, et de reconnaître les vérités qu'elle nous enseigne ; mais même aux chrétiens et aux catholiques, qui, étant dans le corps de la véritable Église, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile, qui nous y sont proposées comme le modèle sur lequel nous devons nous régler et conformer toutes nos actions.

Voilà quel était son dessein : et ce dessein était assez vaste et assez grand pour pouvoir comprendre la plupart des choses qui sont répandues dans ce recueil. Il s'y en pourra néanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul rapport, et qui en effet n'y étaient pas destinées, comme, par exemple, la plupart de celles qui sont dans le chapitre des *Pensées diverses*, lesquelles on a aussi trouvées parmi les papiers de Pascal, et que l'on a jugé à propos de joindre aux autres ; parce que l'on ne donne pas ce livre-ci simplement comme un ouvrage fait contre les athées ou sur la religion, mais comme un recueil de *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets*.

Je pense qu'il ne reste plus, pour achever cette préface, que de dire quelque chose de l'auteur après avoir parlé de son ouvrage. Je crois que non seulement cela sera assez à propos, mais que ce que j'ai dessein d'en écrire pourra même être très utile pour faire connaître comment Pascal est entré dans l'estime et dans les sentiments qu'il avait pour la religion, qui lui firent concevoir le dessein d'entreprendre cet ouvrage.

On voit, dans la préface des Traités de l'équilibre des liqueurs, de quelle manière il a passé sa jeunesse, et le grand progrès qu'il y fit en peu de temps dans toutes les sciences humaines et profanes auxquelles il voulut s'appliquer, et particulièrement en la géométrie et aux mathématiques ; la manière étrange et surprenante dont il les apprit à l'âge de onze ou douze ans ; les petits ouvrages qu'il faisait quelquefois, et qui surpassaient toujours beaucoup la force et la portée d'une personne de son âge ; l'effort étonnant et prodigieux de son imagination et de son esprit qui parut dans sa machine arithmétique, qu'il inventa, âgé seulement de dix-neuf à vingt ans ; et enfin les belles expériences du vide qu'il fit en présence des personnes les plus considérables de la ville de Rouen, où il demeura pendant quelque temps, pendant que le président Pascal son père y était employé pour le service

du roi dans la fonction d'intendant de justice. Ainsi je ne répéterai rien ici de tout cela, et je me contenterai seulement de représenter en peu de mots comment il a méprisé toutes ces choses, et dans quel esprit il a passé les dernières années de sa vie, en quoi il n'a pas moins fait paraître la grandeur et la solidité de sa vertu et de sa piété, qu'il avait montré auparavant la force, l'étendue et la pénétration admirable de son esprit.

Il avait été préservé pendant sa jeunesse, par une protection particulière de Dieu, des vices où tombent la plupart des jeunes gens ; et ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussi curieux que le sien, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours porté sa curiosité aux choses naturelles. Et il a dit plusieurs fois qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à son père, qui, ayant lui-même un très grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la foi ne saurait l'être de la raison, et beaucoup moins y être soumis.

Ces instructions, qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort et puissant, faisaient tant d'impression sur son esprit, que, quelque discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en était nullement ému ; et, quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissaient pas la nature de la foi.

Mais enfin, après avoir ainsi passé sa jeunesse dans des occupations et des divertissements qui paraissaient assez innocents aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle sorte, qu'il lui fit comprendre parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour lui, et à n'avoir point d'autre objet que lui. Et cette vérité lui parut si évidente, si utile et si nécessaire, qu'elle le fit résoudre de se retirer, et de se dégager peu à peu de tous les attachements qu'il avait au monde pour pouvoir s'y appliquer uniquement.

Ce désir de la retraite, et de mener une vie plus chrétienne et plus réglée, lui vint lorsqu'il était encore fort jeune ; et il le porta dès lors à quitter entièrement l'étude des sciences profanes pour ne s'appliquer plus qu'à celles qui pouvaient contribuer à son salut et à celui des autres. Mais de continuelles maladies qui lui survinrent le détournèrent quelque temps de son dessein, et l'empêchèrent de le pouvoir exécuter plus tôt qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon ; et, pour y parvenir plus facilement, et rompre tout d'un coup toutes ses habitudes, il changea de quartier, et ensuite se retira à la campagne[6], où il demeura quelque temps ; d'où, étant de retour, il témoigna si bien qu'il voulait quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta. Il établit le règlement de sa vie dans sa retraite sur deux maximes principales, qui sont de renoncer à tout plaisir et à toute superfluité. Il les avait sans cesse devant les yeux, et il tâchait de s'y avancer et de s'y perfectionner toujours de plus en plus.

C'est l'application continuelle qu'il avait à ces deux grandes maximes qui lui faisait témoigner une si grande patience dans ses maux et dans ses maladies, qui ne l'ont presque jamais laissé sans douleur pendant toute sa vie ; qui lui faisait pratiquer des mortifications très rudes et très sévères envers lui-même ; qui faisait que non seulement il refusait à ses sens tout ce qui pouvait leur être agréable, mais encore qu'il prenait sans peine, sans dégoût, et même avec joie, lorsqu'il le fallait, tout ce qui leur pouvait déplaire, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes ; qui le portait à se retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeait pas lui être absolument nécessaire, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture, pour les meubles, et pour toutes les autres choses ; qui lui donnait un amour si grand et si ardent pour la pauvreté, qu'elle lui était toujours présente, et que, lorsqu'il voulait entreprendre quelque chose, la première pensée qui lui venait en l'esprit, était de voir si la pauvreté pouvait être pratiquée, et qui lui faisait avoir en même temps tant de tendresse et tant d'affection pour les pauvres, qu'il ne leur a jamais pu refuser l'aumône, et qu'il en a fait même fort souvent d'assez considérables, quoiqu'il n'en fît que de son nécessaire ; qui faisait qu'il ne pouvait souffrir qu'on cherchât avec soin toutes commodités, et qu'il blâmait tant cette recherche curieuse et cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, d'avoir toujours du meilleur et du mieux fait, et mille autres choses semblables qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait de mal, mais dont il ne jugeait pas de même : et enfin qui lui a fait faire plusieurs actions très remarquables et très chrétiennes, que je ne rapporte pas ici, de peur d'être long, et parce que mon dessein n'est pas de faire une Vie[7], mais seulement de donner quelque idée de la piété et de la vertu de M. Pascal à ceux qui ne l'ont pas connu ; car, pour ceux qui l'ont vu et qui l'ont un peu fréquenté pendant les dernières années de sa vie, je ne prétends pas leur rien apprendre par là ; et je crois qu'ils jugeront, bien au contraire, que j'aurais pu dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.

1. ↑ Mme Périer donne l'histoire de cette *Préface* dans une lettre du 1er avril 1670 écrite à M. Vallant pour Mme de Sablé : « Je vois que madame la marquise témoigne de désirer de savoir qui a fait la préface de notre livre. Vous savez, monsieur, que je ne dois rien avoir de secret pour elle ; c'est pourquoi je vous supplie de lui dire que c'est mon fils qui l'a faite. Mais je la supplie très humblement de n'en rien témoigner à personne ; je n'en excepte rien et je vous demande la même grâce, et afin que vous en sachiez la raison, je vous dirai toute l'histoire. Vous savez que M. de Lachaize en avait fait une qui était assurément fort belle ; mais comme il ne nous en avait rien communiqué, nous fûmes bien surpris, lorsque nous la vîmes, de ce qu'elle ne contenait rien de toutes les choses que nous voulions dire, et qu'elle en contenait plusieurs que nous ne voulions pas dire. Cela obligea M. Périer de lui écrire pour le prier de trouver bon qu'on y changeât ou qu'on en fît une autre ; et M. Périer se résolut, en effet, d'en faire une ; mais comme il n'a jamais un moment de loisir, après avoir bien attendu, comme il vit que le temps pressait, il manda ses intentions à mon fils et lui ordonna de la faire. Cependant comme mon fils voyait que ce procédé faisait de la peine à M. de R[*oannez*], à M. de Lachaize et aux autres, il ne se vanta point de cela et fit comme si cette préface était venue d'ici [*de*

Clermont] toute faite. Ainsi, monsieur, vous voyez bien que entre toutes les autres raisons qu'ils prétendent avoir de se plaindre, cette finesse dont mon fils a usé les choquerait assurément… »

2. ↑ C'est-à-dire (la préface étant de la fin de 1669) de 1657 à 1659.
3. ↑ Cette incidente est assez importante ; si on la prend à la lettre, il faut en conclure que Pascal n'avait pas écrit d'avance son exposition orale ; le résumé d'Étienne Périer aurait été fait seulement à l'aide des souvenirs des auditeurs. Cependant le manuscrit contient un long fragment avec cette indication *A. P. R.* qui semble se rapporter à la conférence dont parle Étienne Périer (fr. 416 et 430).
4. ↑ Étienne Périer fait allusion à ce que dit Wendrock (Nicole) dans sa *Préface* à la traduction latine des *Provinciales* : « Il était souvent vingt jours entiers sur une seule Lettre. Il en recommençait même quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois, afin de les mettre au degré de perfection où nous les voyons. On ne doit point être surpris qu'un esprit aussi vif que Montalte ait eu cette patience. Autant qu'il a de vivacité, autant a-t-il de pénétration pour découvrir les moindres défauts dans les ouvrages d'esprit : souvent à peine trouve-t-il supportable ce qui fait presque l'admiration des autres. » La dix-huitième *Provinciale* fut la plus travaillée de toutes. Pascal la refit treize fois, plus peut-être d'ailleurs par scrupule théologique que par scrupule littéraire. Cf. la *lettre de Brienne*, *supra*, p. cxlviii.
5. ↑ Cf. le *Discours sur les Pensées de M. Pascal*, qui a été écrit antérieurement à cette *Préface*, et qu'Étienne Périer n'a peut-être fait que résumer, *infra*, p. cxcix.
6. ↑ Allusion, dont on remarque la discrétion, à la retraite à Port-Royal-des-Champs.
7. ↑ Étienne Périer pense à la *Vie* écrite par sa mère, à laquelle il emprunte la fin de sa *Préface*, et dont la prudence politique de Port-Royal retarda longtemps la publication.

III-2

DISCOURS SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL OÙ L'ON ESSAIE DE FAIRE VOIR QUEL ÉTAIT SON DESSEIN[1]

Avertissement. — Ce discours avait été fait pour servir de préface au recueil des *Pensées de M. Pascal*, mais parce qu'il fut trouvé trop étendu pour lui donner ce nom, on ne voulut point s'en servir : et il était même bien juste qu'il cédât à la préface qu'on voit au commencement de ce recueil, quand ce n'aurait été qu'afin de ne rien mêler d'étranger aux Pensées de M. Pascal et de n'y rien joindre qui ne vînt de la même famille et du même esprit. Depuis, comme on a jugé que ce discours pourrait n'être pas tout à fait inutile pour faire voir à peu près quel était le dessein de M. Pascal, on a voulu le rendre public ; parce que ce dessein était si grand et si important qu'on a cru qu'il ne fallait rien négliger, pour petit qu'il fût, de ce qui pouvait y avoir quelque rapport. C'est par cette même raison qu'à ce discours on en a joint un autre sur les preuves des livres de Moïse qui n'avait pas été fait pour voir le jour, non plus que le traité où l'on fait voir qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce et aussi certaines que celles de la géométrie et qu'on en peut donner de telles pour la religion chrétienne. Quelque succès qu'ils aient les uns et les autres, on s'estimerait trop heureux, s'il plaisait à Dieu, qui fait servir les moindres choses à ses plus grands desseins, qu'une seule personne dans le monde en profitât.

Ce qu'on a vu jusqu'ici de M. Pascal a donné une si haute idée de la grandeur de son esprit qu'il ne faut pas s'étonner que ceux qui savaient qu'il avait dessein d'écrire sur la vérité de la religion, aient eu beaucoup d'impatience de voir ce qu'on en avait trouvé dans ses papiers après sa mort. Ses amis, de leur côté, n'en avaient pas moins de le publier ; et, comme ils savaient encore mieux le prix de ce qui leur restait de lui, que ceux qui n'en jugeaient que par conjecture, il ne faut pas douter qu'ils ne se soient sentis pressés de rendre ce dernier devoir à un homme dont la mémoire leur est si chère et de faire part au monde d'une chose qu'ils croyaient avec raison lui devoir être si utile.

Car quoique M. Pascal n'eût encore rien écrit sur ce sujet que quelques pensées détachées, qui auraient pu trouver leur place dans l'ouvrage qu'il méditait, mais qui n'en auraient fait qu'une très petite partie et qui n'en sauraient donner qu'une idée fort imparfaite, on peut dire néanmoins qu'on n'a encore rien vu d'approchant sur cette matière. Cependant on ne saurait presque prévoir de quelle manière les précieux restes de ce grand dessein seront reçus dans le monde. Quantité de gens seront sans doute choqués d'y trouver si peu d'ordre, de ce que tout y est imparfait et de ce qu'il y a même quantité de pensées sans suite ni liaison et dont on ne voit point où elles tendent ; mais qu'ils considèrent que ce que M. Pascal avait entrepris, n'étant pas de ces choses qu'on peut dire achevées dès qu'on

en a conçu le dessein, ou de ces ouvrages dans le train ordinaire et qui sont aussi bons d'une façon que d'une autre, il y avait encore bien loin du projet à l'exécution. Ce devait être un composé de quantité de pièces et de ressorts différents, il y fallait désabuser le monde d'une infinité d'erreurs et lui apprendre autant de vérités ; enfin il y fallait parler de tout et en parler raisonnablement ; à quoi le chemin n'est guère frayé. Car en effet tout conduit à la religion ou tout en détourne ; et comme c'est le plus grand des desseins de Dieu ou plutôt le centre de tous ses desseins et qu'il n'a rien fait que pour Jésus-Christ, il n'y a rien dans le monde qui n'ait rapport à lui, rien dans les choses vivantes ou inanimées, rien dans les actions ou les pensées des hommes, qui ne soit des suites du péché ou des effets de la grâce et dans quoi Dieu n'ait pour but de dissiper nos ténèbres, ou de les augmenter lorsque nous les aimons. Ainsi tout pouvait entrer dans le livre de M. Pascal ; et quelque esprit qu'il eût, il aurait pu employer sa vie au seul amas de tant de matières et laisser encore bien des choses à dire. Faut-il donc s'étonner que n'y ayant donné que les quatre ou cinq dernières années de sa vie, et encore avec beaucoup d'interruption, on n'ait trouvé après sa mort que des matériaux informes et en petite quantité ?

D'ailleurs, comme la plupart se sont voulu figurer par avance ce que ce pourrait être que cet ouvrage et que chacun s'est imaginé que M. Pascal aurait dû s'y prendre comme il aurait fait lui-même, il est certain que bien des gens y seront trompés.

Ceux qui ne trouvent rien d'assuré que les preuves de géométrie en veulent de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme qui les conduisent de principe en principe comme leurs démonstrations. D'autres demandent de ces raisons com munes qui prouvent peu ou qui ne prouvent qu'à ceux qui sont déjà persuadés ; et d'autres des raisons métaphysiques, qui ne sont souvent que des subtilités peu capables de faire impression sur l'esprit et dont il se défie toujours. Enfin il y en a qui n'ont de goût que pour ce qu'on appelle lieux communs et pour je ne sais quelle éloquence de mots, dénuée de vérité, qui ne fait qu'éblouir et ne va jamais jusqu'au cœur.

Il est certain que ni les uns ni les autres ne trouveront pas ce qu'ils demandent dans ces fragments ; mais il est vrai aussi qu'ils l'y trouveraient s'ils n'étaient abusés par de fausses idées de ce qu'ils cherchent. Tout y est plein de traits d'une éloquence inimitable et de cette éloquence qui vient d'un sentiment vif des choses et d'une profonde intelligence et qui ne manque jamais de remuer et de produire quelque effet. Il y a des preuves métaphysiques aussi convaincantes qu'on en peut donner en cette matière ; des démonstrations même pour ceux qui s'y connaissent, fondées sur des principes aussi incontestables que ceux des géomètres.

Mais le malheur est que ces principes appartiennent plus au cœur qu'à l'esprit et que les hommes sont si peu accoutumés à étudier leur cœur qu'il n'y a rien qui leur soit plus inconnu. Ce n'est presque jamais là que se portent leurs méditations : et quoiqu'ils ne fassent toute leur vie et en toutes choses, que suivre les mouvements de leur cœur, ce n'est que comme des aveugles qui se laissent mener sans savoir comment leurs guides sont faits

et sans rien connaître de ce qui se trouve dans leur chemin. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils soient insensibles aux lumières que Dieu y a mises, s'ils ne tournent jamais les yeux de ce côté-là et qu'ils ne cessent même de se remplir de choses qui leur en ôtent la vue : et s'ils s'en trouve quelques-uns qui s'appliquent à l'étude du cœur humain, peuvent-ils se vanter d'aller jusqu'au fond et de percer cet abîme de préjugés, de faux sentiments et de passions, où cette lumière est presque étouffée ?

La vérité est qu'il ne faut pas tant penser à prouver Dieu qu'à le faire sentir et que ce dernier même est le plus utile et tout ensemble le plus aisé ; et pour le sentir, il faut le chercher dans les sentiments qui subsistent encore en nous et qui nous restent de la grandeur de notre première nature. Car enfin si Dieu a laissé de ses marques dans tous ses ouvrages, comme on n'en peut pas douter, nous les trouverons bien plutôt en nous-mêmes que dans les choses extérieures qui ne nous parlent point et dont nous n'apercevons qu'une légère superficie, exclus pour jamais d'en connaître le fond et la nature ; et s'il est inconcevable qu'il n'ait pas gravé dans ses créatures ce qu'elles lui doivent pour l'être qu'il leur a donné, ce sera bien plutôt dans son propre cœur que l'homme pourra trouver cette importante leçon que dans les choses inanimées, qui accomplissent la volonté de Dieu sans le savoir et pour qui l'être ne diffère point du néant.

Tant s'en faut donc qu'il faille s'étonner qu'on puisse trou her Dieu par cette voie qu'une des choses du monde la plus étonnante, c'est que nous ne l'y trouvions pas ; et il n'y avait qu'un renversement pareil à celui que le péché a fait dans l'homme, qui lui pût ôter le sentiment de cette présence de Dieu, que son immensité rend perpétuelle partout. Qu'il se console pourtant ; ce sceau de Dieu dans ses ouvrages est éternel et ineffaçable, et le sentiment n'en saurait être éteint, que la faculté de connaître et de sentir n'y soit détruite. Elle est faible, à la vérité, et languissante ; mais de cela même qu'elle connaît sa langueur, elle subsiste et elle peut être rétablie. Elle le sera même tôt ou tard si elle la reconnaît sincèrement et qu'elle en gémisse ; et elle fera trouver à l'homme, dans son propre cœur, ces traces de Dieu, qu'il chercherait en vain dans les ouvrages morts de la nature, puisqu'ils ne lui apprendraient jamais ni quel est ce Dieu ni ce qu'il demande de lui.

Voilà proprement quel était le dessein de M. Pascal : il voulait rappeler les hommes à leur cœur et leur faire commencer par se bien connaître eux-mêmes. Toute autre voie, quoique bonne en soi, ne convenait point, selon lui, à la manière dont ils sont faits ; au lieu que celle-ci lui paraissait conforme à l'état de leur cœur et de leur esprit, et d'autant plus propre à les rendre capables de connaître Dieu et d'y croire qu'elle les porte à souhaiter qu'il soit et à faire consister tout leur bien et toute leur consolation à n'en pouvoir douter.

C'est ce qui paraît par tout ce qu'on voit dans ces fragments et par diverses choses qu'on en a retranchées, comme trop imparfaites et qui ne marquaient que l'ordre qu'il se proposait de garder. Mais, outre cela, on le sait encore par un discours qu'il fit un jour en présence de quelques-uns de ses amis et qui fut comme le plan de l'ouvrage qu'il méditait. Il parla pour le moins deux heures ; et quoique ceux qui s'y trouvèrent fussent des gens

d'un esprit à admirer peu de choses, comme on en conviendrait aisément si je les nommais, ils reconnaissent encore présentement qu'ils en furent transportés ; que cette ébauche, toute légère qu'elle était, leur donna l'idée du plus grand ouvrage dont un homme puisse être capable ; et que l'éloquence, la profondeur, l'intelligence de ce qu'il y a de plus caché dans l'Écriture, la découverte de quantité de choses qui avaient jusqu'ici échappé à tout le monde, et tout ce qu'ils virent de l'esprit de M. Pascal, dans ce peu de temps, ne leur permit pas de douter qu'il ne fût propre à exécuter un si grand dessein et leur persuada de plus que, s'il ne l'achevait, il demeurerait longtemps imparfait.

Soit qu'à ce qu'il y avait d'effectif et de sa part et de la leur, il s'y joignît encore quelque chose de cette union d'esprit et de sentiments qui échauffe et donne de nouvelles forces, ou que ce fût un de ces moments heureux où les plus habiles se surpassent eux-mêmes et où les impressions se font si vives et si profondes ; tout ce que dit alors M. Pascal leur est encore présent et c'est d'un d'eux que plus de huit ans après on a appris ce qu'on en va dire.

Après donc qu'il leur eut exposé ce qu'il pensait des preuves dont on se sert d'ordinaire, et fait voir combien celles qu'on tire des ouvrages de Dieu sont peu proportionnées à l'état naturel du cœur humain, et combien les hommes ont la tête peu propre aux raisonnements métaphysiques, il montra clairement qu'il n'y a que les preuves morales et historiques, et de certains sentiments qui viennent de la nature et de l'expérience qui soient de leur portée ; et il fit voir que ce n'est que sur des preuves de cette sorte que sont fondées les choses qui sont reconnues dans le monde pour les plus certaines. Et en effet, qu'il y ait une ville qu'on appelle Rome, que Mahomet ait été, que l'embrasement de Londres soit véritable, on aurait de la peine à le démontrer ; cependant ce serait être fou d'en douter et de ne pas exposer sa vie là-dessus, pour peu qu'il y eût à gagner. Les voies par où nous acquérons ces sortes de certitudes, pour n'être pas géométriques, n'en sont pas moins infaillibles, et ne nous doivent pas moins porter à agir ; et ce n'est même que là-dessus que nous agissons presque en toutes choses.

M. Pascal entreprit donc de faire voir que la religion chrétienne était en aussi forts termes que ce qu'on reçoit de plus indubitablement entre les hommes ; et suivant son dessein de leur apprendre à se connaître, il commença par une peinture de l'homme, qui, pour n'être qu'un raccourci, ne laissait pas de contenir tout ce qu'on a jamais dit de plus excellent sur ce sujet, et ce qu'il en avait pensé lui-même, qui allait bien au delà. Jamais ceux qui ont le plus méprisé l'homme n'ont poussé si loin son imbécillité, sa corruption, ses ténèbres ; et jamais sa grandeur et ses avantages n'ont été portés si haut par ceux qui l'ont le plus relevé. Tout ce qu'on voit dans ces fragments touchant les illusions de l'imagination, la vanité, l'envie, l'orgueil, l'amour-propre, l'égarement des païens, l'aveuglement des athées ; et de l'autre côté, ce qu'on y trouve de la pensée de l'homme, de la recherche du vrai bien, du sentiment de la misère, de l'amour de la vérité ; tout cela fait assez voir à quel

point il avait étudié et connu l'homme, et l'aurait bien mieux fait encore, s'il avait plu à Dieu qu'il y mît la dernière main.

Que chacun s'examine sérieusement sur ce qu'il trouvera dans ce recueil, et qu'on se mette à la place d'un homme que M. Pascal supposait avoir du sens, et qu'il se proposait en idée de pousser à bout, et d'atterrer, pour le mener ensuite pied à pied à la connaissance de la vérité : on verra sans doute qu'il n'est pas possible qu'il ne vienne enfin à s'effrayer de ce qu'il découvrira en lui, et à se regarder comme un assemblage monstrueux de parties incompatibles ; que cet amour pour la vérité, qui ne peut s'effacer de son cœur, joint à une si grande incapacité de la bien connaître, ne le surprenne ; que cet orgueil né avec lui et qui trouve à se nourrir dans le fond même de la misère et de la bassesse ne l'étonne ; que ce sentiment sourd, au milieu des plus grands biens, qu'il lui manque quelque chose, quoiqu'il ne lui manque rien de ce qu'il connaît, ne l'attriste ; et qu'enfin ces mouvements involontaires du cœur qu'il condamne, et qu'il a la peine de combattre lors même qu'il se croit sans défauts, et ceux qui lui causent toujours quelque trouble, s'il veut bien s'observer, quelque abandonné qu'il soit au crime, ne le démontent, et ne lui fassent douter qu'une nature si pleine de contrariétés, et double et unique tout ensemble, comme il sent la sienne, puisse être une simple production du hasard, ou être sortie telle des mains de son auteur.

Quoiqu'un homme en cet état soit encore bien loin de connaître Dieu, il est au moins certain que rien n'est plus propre à lui persuader qu'il peut y avoir autre chose que ce qu'il connaît et que cette chose inconnue peut lui être d'assez grande conséquence pour chercher s'il n'y a rien qui puisse l'en instruire : et même on ne saurait nier que ceux qu'on aurait mis dans cette disposition ne fussent tout autrement capables d'être touchés des autres preuves de Dieu, et qu'ils ne reçussent avec d'autant plus de joie l'éclaircissement de leurs doutes, qu'on leur apprendrait en même temps le remède à cet abîme de misères dont les hommes sont entourés, et dans lesquelles il est inconcevable comment ceux qui n'en espèrent point peuvent avoir le moindre repos.

C'est à cet étrange repos que M. Pascal en voulait principalement, et on le trouvera poussé dans ses écrits avec tant de force et d'éloquence, qu'il est mal aisé d'y donner quelque attention sans en être ému ; et que ces gens qui ont pris leur parti, et qui savent, disent-ils, à quoi ils doivent s'en tenir, auront peut-être de la peine à s'empêcher d'être ébranlés. Aussi ne croyait-il pas qu'il pût subsister avec la moindre étincelle de bon sens ; et après avoir supposé qu'un homme raisonnable n'y pouvait demeurer, non plus que dans l'ignorance de son véritable état présent et à venir, il lui fit chercher tout ce qui lui pouvait donner quelque lumière, et examina premièrement ce qu'en avaient dit ceux qu'on appelle philosophes.

Mais il n'eut guère de peine à montrer qu'il fallait être peu difficile pour s'en contenter, qu'ils n'avaient fait autre chose que se contredire les uns les autres et se contredire eux-mêmes, qu'ils avaient trouvé toute sorte de vrai bien qu'il était impossible qu'aucun d'eux

eût rencontré, puisque apparemment il doit être de telle nature, qu'on ne puisse s'y méprendre, et que les faux biens ne sauraient lui ressembler. Que si quelques-uns d'eux avaient connu que les hommes naissent méchants, aucun ne s'était avisé d'en dire la raison, ni même de la chercher, quoiqu'il n'y eût rien dans le monde de si digne de leur curiosité ; que les uns avaient fait l'homme tout grand, malgré ce qu'il sent en lui de bassesse ; et les autres tout méprisable, malgré l'instinct qui l'élève ; les uns maître de la félicité, les autres misérable sans ressource ; les uns capable de tout, les autres de rien ; enfin, qu'il n'y avait point de secte qui en parlât si raisonnablement que chacun ne sentît en soi de quoi la démentir.

Cet homme ne pouvant donc se satisfaire de cela ni abandonner aussi une recherche si importante, et jugeant bien que ce n'était pas de gens faits comme lui, et aveugles comme lui, qu'il devait attendre quelque éclaircissement ; M. Pascal lui fit venir à l'esprit, que peut-être lui et ses semblables avaient-ils un auteur qui aurait pu se communiquer à eux, et leur donner des marques de leur origine et du dessein qu'il aurait eu en leur donnant l'être. Et là-dessus parcourant tout l'univers et tous les âges, il rencontre une infinité de religions, mais dont aucune n'est capable de le toucher. Comme il a du sens, il conçoit quelque chose de ce qui doit convenir à l'être souverain s'il y en a un, et de ce qu'il doit avoir appris aux hommes, au cas qu'il se soit fait connaître à eux, comme il a dû faire s'il y a une religion véritable.

Mais, au lieu de cela, que trouve-t-il dans cette recherche ? Des religions qui commencent avec de certains peuples et finissent avec eux ; des religions où l'on adore plusieurs dieux et des dieux plus ridicules que les hommes ; des religions qui n'ont rien de spirituel ni d'élevé, qui autorisent le vice, qui s'établissent tantôt par la force et tantôt par la fourberie, qui sont sans autorité, sans preuve, sans rien de surnaturel, qui n'ont qu'un culte grossier et charnel, où tout est extérieur, tout sentant l'homme, tout indigne de Dieu, et qui, le laissant dans la même ignorance de la nature de Dieu et de la sienne, ne font que lui apprendre de plus en plus jusqu'où peut aller l'extravagance des hommes. Enfin, plutôt que d'en choisir aucune, et d'y établir son repos, il prendrait le parti de se donner lui-même la mort, pour sortir tout d'un coup d'un état si misérable ; lorsque, près de tomber dans le désespoir, il découvre un certain peuple, qui d'abord attire son attention par quantité de circonstances merveilleuses et uniques.

C'est ce peuple juif dont M. Pascal fait remarquer tant de choses (qu'on trouvera pour la plupart dans le Recueil de ses Pensées) qu'il faut n'avoir guère de curiosité pour ne pas les approfondir. Ce sont des gens tous sortis d'un même homme, et qui ayant toujours eu un soin extraordinaire de ne point s'allier avec les autres Nations et de conserver leurs généalogies, peuvent donner au monde, plutôt qu'aucun autre peuple, une histoire digne de créance, puisque enfin ce n'est proprement que l'histoire d'une seule famille, qui ne peut être sujette à confusion ; mais pourtant d'une famille si nombreuse, que s'il s'était mêlé de l'imposture, il serait impossible, comme les hommes sont faits, que quelqu'un

d'eux ne l'eût découverte et publiée ; outre que cette histoire étant la plus ancienne de toutes, elle n'a pu rien emprunter des autres, et que par cela seul elle mérite une vénération particulière.

Car, quoi qu'on puisse conter touchant les histoires de la Chine et quelques autres, le moindre discernement suffit pour voir que ce ne sont que des fables ridicules, et que celle-ci peut être véritable. Plus on examine celles-là, plus on en sent la fausseté : au lieu qu'à mesure qu'on approfondit celle-ci, elle se confirme elle-même et elle devient incontestable. Et enfin, quand il sera question de choisir entre des hommes tombés du soleil ou sortis d'une montagne, et des hommes créés par un Dieu tout-puissant, il faut se connaître bien peu à ce qui a l'air de vérité, pour balancer un moment.

Cet homme donc, ravi de cette découverte, et résolu de la pousser comme sa dernière ressource, trouve d'abord que ce peuple si considérable se gouverne par un livre unique, qui comprend tout ensemble son histoire, ses lois et sa religion ; et tout cela tellement joint et inséparable que son attention en redouble, et qu'il croit en pouvoir conclure que s'il y a quelque chose de vrai, il faut que tout le reste le soit.

Mais, ce qui est étonnant, il n'a pas ouvert ce livre qu'avec l'histoire de ce peuple il y trouve aussi celle de la naissance du monde ; que le ciel et la terre sont l'ouvrage d'un Dieu ; que l'homme a été créé, et que son auteur s'est fait connaître à lui ; qu'il lui a soumis toutes les autres créatures ; qu'il l'a fait à son image, et par conséquent doué d'intelligence et de lumière, et capable de bien et de vérité ; libre dans ses jugements et dans ses actions, et dans une parfaite conformité des mouvements de son cœur à la justice et à la droite raison. Car enfin, c'est ce qu'emporte cette ressemblance avec Dieu, à qui l'homme ne peut ressembler par le corps ; et ce souffle de vie dont Dieu l'anima, qui ne peut être autre chose qu'un rayon de cette vie tout intelligente et toute pure qui fait son essence.

Voilà, à dire vrai, bien des doutes levés, et par un moyen bien facile. L'éternité du monde où l'on se perd, et cette rencontre fortuite de quelques atomes ne sont assurément pas si aisés à concevoir ; et lorsqu'il s'agit d'expliquer cet ordre admirable de l'univers, la génération des plantes et des animaux, l'artifice du corps humain, et ce qu'on entend surtout par les noms d'âme et de pensée, qu'il s'en faut que cette éternité et ces atomes ne paraissent aussi bien imaginés, et que l'esprit n'ait autant d'envie de s'y rendre !

Que cet homme s'estimerait donc heureux, s'il pouvait trouver que ce fut là une vérité ! Dans l'espérance qu'il conçoit de ce commencement de lumière, il n'est rien qu'il ne donnât pour cela. Mais comme il ne voudrait point d'un repos où il lui restât quelque doute, et qu'il craint autant de se tromper que de demeurer dans l'incertitude où il est, il veut voir le fond de la chose et l'examiner avec la dernière exactitude.

Il remarque premièrement, comme une circonstance qu'on ne saurait trop admirer, que celui qui a écrit cela ait compris tant de choses, et des choses si considérables dans un seul chapitre, et encore bien court. Et au lieu que tous les hommes sont naturellement portés à

agrandir les moindres choses, et que tout autre peut-être aurait cru déshonorer un si grand sujet, en le touchant si légèrement, il admire que celui-ci en ait pu parler d'une manière si simple ; et qu'étant, ou voulant qu'on le crût, choisi pour l'annoncer aux hommes, il ait si peu songé à se faire valoir, à prévenir l'esprit de ses lecteurs, à donner du lustre à ce qu'il disait, ou à le prouver. Un caractère si rare, ou plutôt si unique, mérite sans doute quelque respect ; et il y a grande apparence que quiconque a pu traiter ainsi des choses de cette nature, a bien senti que tout leur prix consistait dans leur vérité, sans qu'elles eussent aucun besoin d'ornements étrangers, et qu'il était même persuadé qu'elles étaient, ou bien connues, ou bien aisées à croire.

Mais cependant il se présente d'abord une difficulté qui paraît insurmontable ; et au même temps qu'on voit clairement que si c'est un Dieu qui a créé les hommes, et qu'il ait lui-même rendu témoignage de la bonté de ses ouvrages, il faut que l'homme ait été créé dans l'état que j'ai dit : on s'en sent si éloigné que l'on ne sait plus où l'on en est. Bien loin qu'on puisse se prendre pour une image de Dieu, on ne trouve pas en soi le moindre trait de ce qu'on se figure en lui, et plus on se connaît, moins se trouve-t-on disposé à révérer un Dieu à qui on ressemblerait.

Il est sans doute qu'on serait peu éclairci, si on en demeurait là. Mais ce serait être bien négligent et bien coupable que de ne pousser pas plus avant une recherche si importante. Car cette ouverture qu'un Dieu nous ait faits, a de si grandes suites, qu'il n'y a que la crainte de trouver plus qu'on ne voudrait, qui puisse empêcher de l'approfondir. Cet homme que M. Pascal supposait incapable de cette horrible crainte d'apprendre son devoir, et qui connaissait trop son incapacité, pour qu'il pût décider de lui-même une chose si importante, ne s'en tint donc pas là, et n'attendit guère à en trouver l'éclaircissement.

Car ce qu'il voit incontinent après, c'est que ce même homme, que nous avons peint si éclairé, si maître de lui, eut à peine connu son auteur, qu'il l'offensa ; que le premier usage qu'il fit de ce présent si précieux de la liberté, ce fut de s'en servir à violer le premier commandement qu'il en avait reçu ; et qu'oubliant tout d'un coup ce qu'on peut penser que devait à Dieu une créature qui venait d'être tirée du néant pour posséder l'univers et pour en connaître l'auteur, il aspira à sortir de sa dépendance, à acquérir par soi-même les connaissances qu'il avait plu à Dieu de lui cacher, et en un mot à devenir son égal.

Il n'est pas besoin d'exagération pour persuader, ni de beaucoup de lumière pour comprendre que ç'a été le plus grand de tous les crimes, en toutes ses circonstances. Aussi fut-il puni comme il le méritait : et outre la mort dont Adam avait été menacé, il tomba encore dans un état déplorable, qui ne pouvait être mieux marqué que par cette raillerie si amère, qu'il eut la douleur d'entendre de la propre bouche de Dieu ; car au lieu de demeurer une image de la sainteté et de la justice de son auteur, comme il le pouvait, et de lui devenir égal, comme il l'avait prétendu, il perdit en ce moment tous les avantages dont il n'avait pas voulu bien user ; son esprit se remplit de nuages ; Dieu se cacha pour lui dans une nuit

impénétrable ; il devint le jouet de la concupiscence et l'esclave du péché ; de tout ce qu'il avait de lumière et de connaissance, il n'en conserva qu'un désir impuissant de connaître, qui ne servit plus qu'à le tourmenter ; il ne lui resta d'usage de sa liberté que pour le péché, et il se trouva sans force pour le bien. Enfin il devint ce monstre incompréhensible, qu'on appelle l'homme ; et communiquant de plus sa corruption à tout ce qui sortit de lui, il peupla l'univers de misérables, d'aveugles et de criminels comme lui.

C'est ce que cet homme rencontre bientôt après, et dans tout le reste de ce livre, car M. Pascal supposant qu'il ne pouvait manquer d'être attiré par une si grande idée, et le lui faisant parcourir avec avidité, et même tous ceux de l'ancien Testament, il lui fit remarquer qu'il n'y est plus parlé que de la corruption de toute chair, de l'abandonnement des hommes à leur sens, et de leur pente au mal dès leur naissance : et puis, s'étendant sur les choses qui rendent ce livre singulier et digne de vénération, il lui fit voir que c'était le seul livre du monde où la nature de l'homme fût parfaitement peinte, et dans ses grandeurs, et dans ses misères, et lui montra le portrait de son cœur en une infinité d'endroits. Tout ce qu'il avait découvert, en s'étudiant lui-même, lui parut là-dedans au naturel ; et cette lecture ayant même porté une nouvelle lumière dans les ténèbres de son intérieur, non seulement il vit plus clairement ce qu'il y avait déjà aperçu ; mais il y trouva même un nombre infini de choses qui lui avaient échappé, et qui n'avaient jamais été découvertes par aucun de ceux qui s'y sont le plus appliqués.

Il admire ensuite, non seulement que ce livre fasse mieux connaître l'homme qu'il ne se connaît lui-même, mais aussi qu'il soit le seul au monde qui ait dignement parlé de l'Être souverain, et qu'il le lui fasse concevoir autant au-dessus de ce qu'il s'en était imaginé, que tout ce qu'il avait vu jusque-là lui paraissait au-dessous : et en effet, quand il n'y aurait que cela qu'il est l'unique qui, l'obligeant de connaître un Dieu, ait parlé de l'aimer et de ne rien faire que pour lui, il est l'unique qui mérite qu'on s'y arrête. Car enfin, n'ayant rien que nous ne tenions de Dieu, ni mouvement, ni vie, ni pensée, nous ne faisons rien dont il ne doive être la fin, et toutes nos actions ne sont bonnes, ou mauvaises, que selon qu'elles tendent à ce but, ou qu'elles s'en écartent. Je ne parle pas de celles qui sont purement corporelles, et où notre volonté n'a point de part : celles-là ne sont pas proprement nôtres, et ne sont que partie des mouvements de ce grand corps de l'univers, qui glorifient Dieu à leur manière. Mais pour celles que nous faisons, parce que nous voulons les faire, il n'y en a point dont nous ne devions lui rendre compte, et qui ne doive lui marquer que nous ne voulons que ce qu'il veut, afin que tous les êtres créés, et ceux qui pensent, et ceux qui ne pensent point, soient dans une continuelle soumission à la volonté de leur auteur, qui ne peut avoir eu d'autre dessein en les créant.

Mais comme ce serait encore peu que d'accomplir cette volonté, si on ne l'aimait, et que ce ne serait presque qu'agir comme les choses inanimées, il a plu à Dieu de mettre dans l'homme une partie dominante, capable de choix et d'amour, et qui, penchant toujours du

côté qu'elle aime le mieux, donnât la pente à tout le reste, et pût lui faire un sacrifice volontaire de l'homme tout entier.

C'est en peu de mots l'idée d'une religion véritable : ou il n'y en a point, ou c'est en cela qu'elle doit consister. Car la crainte, l'admiration, l'adoration même séparées de l'amour, ne sont que des sentiments morts, où le cœur n'a point de part, et qui ne sauraient produire une attache telle que doit être celle de la créature pour son auteur. Cependant quelle autre religion que la chrétienne a jamais mis dans cet amour l'essence de son culte ? Ce seul défaut suffit, ce me semble, pour les croire toutes fausses, je ne vois rien qui ait pu empêcher leurs inventeurs de s'en aviser, qu'un aveuglement surnaturel, et qui vienne de Dieu même, qui s'est voulu réserver une chose qui le distingue si visiblement.

Ce serait peu encore que ce livre fît voir clair à l'homme dans lui-même, s'il ne lui faisait voir clair dans l'ordre du monde, et s'il ne démêlait ces questions impénétrables qui ont tant tourmenté les plus grands esprits du paganisme. Pourquoi, par exemple, cette étrange diversité entre les hommes, qui sont tous de même nature ? Comment la chose du monde la plus simple, qui est l'âme, ou la pensée, peut-elle se trouver si diversifiée ? S'ils la tiennent d'un Être supérieur, pourquoi la donne-t-il élevée aux uns et rampante aux autres, pleine de lumière à ceux-ci et de ténèbres à ceux-là, juste et droite à quelques-uns, et à d'autres injuste et portée au vice ; et cela avec tant de différence et de mélange de ces qualités l'une avec l'autre, et de celles mêmes qui sont opposées, qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui se ressemblent, ni même un homme qui ne soit dissemblable à lui-même d'un moment à l'autre ? Que si l'âme passe des pères aux enfants, comme les philosophes le croyaient, d'où peut encore venir cette diversité ? Pourquoi un habile homme en produit-il un sans esprit ? Comment un scélérat peut-il venir d'un honnête homme ? Comment les enfants d'un même père peuvent-ils naître avec des inclinations différentes ? Toutes ces difficultés ne cessent-elles pas par cette chute de la nature de l'homme, que ce livre dit être tombé de son premier état ? Et ne sont-ce pas des suites nécessaires de l'assujettissement de l'âme au corps, que l'on ne saurait concevoir que comme un châtiment, et qui la fait dépendre de la naissance, du pays, du tempérament, de l'éducation, de la coutume et d'une infinité de choses de cette nature, qui n'y devraient faire aucune impression ?

D'où vient aussi cette confusion qu'on voit dans le monde, qui a fait douter à tant de philosophes, qu'il y eût une providence, et qui le fait paraître, à ceux qui le regardent par d'autres yeux que ceux de la foi, un chaos plus confus que celui dont les païens voulaient que leurs dieux l'eussent tiré ? Pourquoi les méchants réussissent-ils presque toujours, et pourquoi ceux qui semblent justes sont-ils misérables et accablés ? Pourquoi ce mélange monstrueux de pauvres et de riches, de sains et de malades, de tyrans et d'opprimés ? Qu'ont fait ceux-là pour naître heureux, et avoir tout à souhait ; ou par où ceux-ci ont-ils mérité de ne venir au monde que pour souffrir ? Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il y eût tant d'erreurs, tant d'opinions, de mœurs, de coutumes, de religions différentes ? Tout

cela est encore éclairci par un petit nombre de principes qui se trouvent dans ce livre, et par ceux-ci entre autres : Que ce n'est pas ici le lieu où Dieu veut que se fasse le discernement des bons et des méchants, dont la distinction serait visible, si ceux-là étaient toujours heureux, et les autres toujours affligés ; que ce n'est pas ici non plus le lieu de la récompense ; que ce jour viendra ; que cependant Dieu veut que les choses demeurent dans l'obscurité ; qu'il a laissé marcher les hommes dans leurs voies ; qu'il les laisse courir après les désirs de leur cœur, et qu'il ne veut se découvrir qu'à un petit nombre de gens qu'il en rendra lui-même dignes, et capables d'une véritable vertu.

N'est-ce pas encore ici en quoi ce livre est aimable et digne qu'on s'y attache ? Non seulement il est le seul qui a bien connu la misère des hommes ; mais il est aussi le seul qui leur ait proposé l'idée d'un vrai bien, et promis des remèdes apparents à leurs maux. S'il nous abat, en nous faisant voir notre état plus déplorable encore qu'il ne nous paraissait, il nous console aussi, en nous apprenant qu'il n'est pas désespéré. Il nous flatte peut-être ; mais la chose vaut bien la peine de l'expérimenter, et le bonheur qu'il promet réveille au moins nos espérances, en ce qu'il ne paraît pas certainement faux ; au lieu qu'il ne faut qu'envisager tout ce qu'on a appelé jusqu'ici vrai bien, pour en voir la fausseté. Qui n'admirera encore que ceux qui ont travaillé à ce livre aient pris des voies si particulières, et qu'ils se soient si fort éloignés des autres dans les remèdes qu'ils promettent aux hommes ? C'est déjà une marque qu'ils ont bien vu la faiblesse et l'inutilité de tous ceux que les philosophes nous ont donnés avec tant de confiance et si peu de succès, et par conséquent qu'ils ont plus vu que tout le reste des hommes ensemble.

Mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est qu'ils nous apprennent que ces remèdes ne sont point dans nos mains. Tous les autres ont voulu, les uns, qu'il n'y en eût point, les autres, que nous en fussions les maîtres, et par là ont abusé tous ceux qui s'y sont liés ; au lieu que ceux-ci, avec une sincérité dont il ne semble pas que jamais un imposteur pût s'aviser, nous assurent que nous ne pouvons rien de tout ce qu'ils nous prescrivent, que nous naissons corrompus et dans l'impuissance de résister à cette corruption ; et que tant que nous n'agirons que par nos seules forces, nous succomberons infailliblement à ces mêmes passions qu'ils nous ordonnent de surmonter. Mais en même temps ils nous avertissent que c'est à Dieu que nous devons demander ces forces qui nous manquent, qu'il ne nous les refusera pas, et qu'il enverra même un libérateur aux hommes qui, satisfaisant pour eux à la colère de Dieu, réparera cette impuissance, et les rendra capables de tout ce qu'il demande d'eux.

Que ce système est beau, quoi qu'on en puisse dire, et qu'il est conforme aux apparences et à la raison même, autant qu'elle y peut avoir de part ! Considérons-le tout à la fois, pour en mieux comprendre la grandeur et la majesté. Toutes choses sont créées par un Dieu à qui rien n'est impossible. L'homme sort de ses mains en un état digne de la sagesse de son Auteur. Il se révolte contre lui, et perd tous les avantages de son origine. Le crime et le châtiment passent dans tous les hommes, et par là ils doivent naître injustes et corrom-

pus, comme on voit qu'ils le sont. Il leur reste un sentiment obscur de leur première grandeur ; et il leur est dit qu'ils y peuvent être rétablis. Ils ne sentent en eux aucune force pour cela, et il leur est dit qu'ils n'en ont point en effet, mais qu'ils en doivent demander à Dieu. Ils se trouvent dans un éloignement de Dieu si terrible, qu'ils ne voient aucun moyen de s'en rapprocher ; et on leur promet un médiateur qui fera cette grande réconciliation.

Que peut faire là-dessus un homme de sens et de bonne foi, sinon de reconnaître que jamais on n'a rien dit d'approchant, et que ceux qui ont ainsi parlé, pour peu qu'ils aient des preuves, méritent assurément qu'on les croie ? Il y a même bien des gens pour qui c'en serait déjà une grande que d'avoir pu le dire, car en effet cela ne paraîtra pas aisé à inventer à qui l'examinera de près ; il ne faut que voir ce qu'ont dit les plus habiles de ceux qui ont voulu discourir sur ce sujet, ou d'eux-mêmes, ou après avoir vu les livres de Moïse, pour juger que cela n'est pas marqué au coin des hommes. En vérité, ce ne sont pas là leurs voies, et il est étrange qu'ils ne s'en aperçoivent pas, et qu'ils ne se servent pas en cela d'une certaine finesse de discernement, dont ils usent dans toutes les autres choses. Car il n'y a personne qui ne convienne qu'à l'égard des choses qui tombent sous nos sens, nous avons en nous un certain sentiment, qui nous fait juger à l'air seulement si ce qui se présente à nos yeux est l'ouvrage de la nature ou des hommes. Que nous l'apportions en naissant, ou qu'il vienne de la coutume, il n'importe ; jamais il ne nous trompe. Toutes les fois, par exemple, que dans une montagne d'une île inhabitée nous trouverons des degrés taillés avec quelque régularité, ou quelques caractères intelligibles gravés sur un rocher, nous ne craindrons point d'assurer qu'il y a passé des hommes avant nous, et que cela ne saurait être naturel. Cependant, avons-nous examiné ces deux infinis différents de ce que peuvent l'art et la nature, pour savoir qu'ils n'ont rien de commun ? et si nous en jugeons si bien sans cela, pourquoi ne pas étendre plus loin le principe qui nous y conduit, et ne pas discerner par ce que nous sentons en nous, et par ce que nous avons d'expérience, que ces grandes idées sont d'un caractère tout différent de ce que l'esprit humain est capable de produire ?

Mais parce que les hommes sont faits de telle sorte, que dès qu'ils sont accoutumés aux choses, ils ne peuvent presque plus juger s'ils étaient capables ou non de les imaginer, on ne prétend point qu'ils se rendent à cela. On leur permet de compter pour rien qu'il n'est point naturel que dans le dessein d'imposer aux hommes, on ait pris à tâche d'assembler ce qu'il y a de plus choquant pour la raison et pour la nature. Qu'ils croient, s'ils le peuvent, qu'il n'y a nulle impossibilité que Moïse et ceux qui l'ont suivi, ces gens si sages et si habiles d'ailleurs, aient pu avancer de leur tête une chose aussi incompréhensible que le péché originel, et qui paraît si contraire à la justice de Dieu, dont ils disent tant de merveilles ; et pour comble, qu'ils aient osé leur attribuer un expédient aussi étrange pour en purifier les hommes, que celui d'envoyer son fils unique sur la terre, et de lui faire souffrir la mort. Mais au moins qu'ils se fassent justice, et que, par le peu d'assurance qu'ils trouvent en eux pour juger les moindres choses, ils se reconnaissent incapables de décider par eux-mêmes si cette transmission du péché où tout consiste, est injuste et impossible ;

et qu'enfin ils s'estiment heureux de ce qu'en une chose qui les touche de si près, au lieu d'être à la merci de cette pauvre raison à qui il est si aisé d'imposer, ils n'ont à examiner, pour toutes preuves, que des faits et des histoires, c'est-à-dire des choses pour lesquelles ils ont des principes infaillibles.

Car convenant une fois (comme il n'est pas besoin de le prouver) que s'il y a un Dieu, il ne faut pas tant dire qu'il ne saurait faire ce qui est injuste, comme il faut dire que ce qu'il fait ne saurait être injuste, puisque sa volonté est l'unique règle du bien et du mal, il n'est pas question d'examiner ce qu'est la chose en soi, mais seulement si ceux qui nous assurent de la part de Dieu qu'elle est, ont de quoi se faire croire. Et il serait inutile de répondre qu'on a des preuves que ces choses-là sont injustes et impossibles, pour montrer qu'elles ne peuvent être, comme on dit qu'on en a qu'elles sont effectivement, pour montrer qu'elles ne sont, ni injustes, ni impossibles. Il ne se peut qu'il y en ait de part et d'autre, et il faut absolument que les uns ou les autres se trompent ; et ce qui les abuse en effet, c'est que les idées que nous avons de ce qui est juste ou injuste, sont étrangement bornées, puisqu'enfin il ne s'agit entre nous que d'une justice d'homme à homme, c'est-à-dire, entre des frères où tous les droits sont égaux et réciproques, et qu'il s'agit ici d'une justice de Créateur à créature, où les droits sont d'une disproportion infinie. Mais après tout, comme ils n'oseraient se vanter de connaître assez à fond jusqu'où va le pouvoir de Dieu, et ce que c'est que la justice à son égard, pour dire que leurs preuves sont démonstratives, elles ne peuvent être tout au plus que des raisonnements de nature métaphysique, fondés sur des principes inventés par des hommes, et par conséquent suspects ; au lieu que ce qu'on leur donne pour preuves, étant de la nature des faits, c'est-à-dire capables d'une certitude et d'une évidence entière, la raison et le bon sens les obligent de commencer par celles-ci, et de conclure, si elles se trouvent convaincantes, qu'ils se trompaient dans les leurs, quand même ils ne pourraient en découvrir le défaut.

Or on ne saurait douter que la plus grande de toutes les autorités, pour attirer la créance des hommes, ne soit celle des miracles et des prophéties. Il n'y a point de gens assez fous pour croire que naturellement on puisse fendre la mer pour la passer, ou prédire une chose deux mille ans avant qu'elle arrive. Et quand on prétendrait qu'il y eût eu quelques miracles, et même des prophéties parmi les païens, c'est toujours assez pour prouver qu'il y a autre chose que des hommes ; et il ne serait pas difficile de faire voir qu'il n'y a rien que d'avantageux à la religion chrétienne dans ces miracles et dans ces prophéties, s'il y en a eu. Il faut donc nier absolument qu'il y en ait jamais eu ; ce qui ne serait pas moins extravagant, puisque de toutes les histoires du monde il n'y en a point de si appuyée que celle de notre religion, et où tant de choses concourent pour établir la certitude.

C'est ce que M. Pascal aurait fait voir clairement, soit qu'il la considérât du côté du fait, ou qu'il en examinât le fond et les beautés ; et chacun en pourra juger par un petit article qu'on a laissé exprès dans ces fragments, et qui n'est qu'une espèce de table des chapitres

qu'il avait dessein de traiter, et de chacun desquels il toucha quelque chose en passant dans le discours dont j'ai parlé.

Premièrement, pour ce qui est de Moïse en particulier, on ne doutera pas qu'il n'ait été aussi habile et d'aussi grand sens qu'homme du monde, et qu'ainsi, si ç'avait été un imposteur, il n'eût pris des voies toutes opposées à celles qu'il a suivies ; puisqu'à considérer les choses humainement, il était impossible qu'il réussît. Si ce qu'il a dit des premiers hommes, par exemple, était faux, il n'y avait rien de si aisé que de l'en convaincre ; car il met si peu de générations depuis la création jusqu'au déluge, et de là jusqu'à la sortie de l'Égypte, que l'histoire de nos derniers Rois ne nous est pas plus présente que celle-là devait l'être aux Israélites, et comme il pouvait y avoir de son temps des gens qui devaient avoir vu Joseph, dont le père avait vu Sem, et que Sem avait pu vivre cent ans avec Mathusalem, qui devait avoir vu Adam ; il fallait qu'il eût perdu le sens, pour oser conter à ce peuple, si soigneux de l'histoire de ses ancêtres, des événements de cette importance, si c'étaient autant de faussetés. Eussent-ils été d'assez bonne volonté, pour croire que leurs aïeux vivaient sept ou huit cents ans, si effectivement ils n'en passaient pas, non plus qu'eux, cent ou six vingts, et pour recevoir sur sa foi des choses aussi extraordinaires que la création et le déluge, dont il n'y aurait eu parmi eux ni traces, ni vestiges, et dont pourtant, à son compte, la mémoire devait leur être encore toute récente ? Il eût fallu qu'il eût été bien simple pour prendre un parti si bizarre dans le grand champ où il était d'inventer et de mentir, et pour croire gagner quelque chose par le nombre des années, et ne pas voir ce qu'il perdait en faisant si peu de générations ; puisqu'il ne faut qu'un sens médiocre, pour juger s'il serait bien aisé de persuader aujourd'hui à un peuple qui sait tant soit peu l'histoire de ses pères, que le cinquième ou sixième en remontant a été créé avec le monde, et qu'il y a de cela deux mille ans. Ce serait leur dire deux mensonges ridicules pour un ; et le plus court serait sans doute de proportionner les générations au nombre des années, pour se cacher dans l'obscurité.

D'ailleurs, Moïse ne savait-il point à qui il avait affaire, lui qui connaissait si bien les hommes et les Juifs en particulier, cette nation si légère, si capricieuse, si difficile à gouverner ? Et est-il croyable que parmi six cent mille hommes qu'il accuse de tant de défauts et de tant d'ingratitudes, qu'il traitait en souverain, et si rigoureusement qu'il en faisait mourir vingt mille à la fois, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui se fût récrié contre ses impostures et ses faux miracles ? Car quel homme s'est jamais vanté de tant de merveilles que celui-là, et de merveilles si éclatantes ? Il prend pour témoins non seulement ceux en faveur de qui il les fait, mais encore un pays entier d'ennemis contre qui il les fait ; et au lieu de je ne sais quels miracles sourds et cachés qu'on attribue à d'autres, on ne voit ici que des miracles publics qui arrivent coup sur coup, et qui désolent et rétablissent un royaume en moins de rien. En vérité, il n'est pas imaginable que l'effronterie d'un homme puisse aller jusque-là ; et qu'après tout ce qui est dit des plaies d'Égypte, il ait pu ajouter que le Roi et toute son armée avaient été engloutis par la mer qu'il venait d'ouvrir à ceux qui le suivaient, sans crainte que quelqu'un parmi les Égyptiens en publiât la fausseté, et

comme si ce qu'il prétend avoir fait ensuite dans le désert, où il n'avait que ceux de sa nation pour témoins, ne lui eût pas suffi. Mais, ce qu'il y a encore d'admirable, quelle gloire tire cet homme de tout cela, quel avantage pour lui et pour sa famille ? Songe-t-il seulement à assurer le commandement à quelqu'un de ses parents ? Et avec quelle sincérité rapporte-t-il jusqu'à ses moindres défauts, les faiblesses de son frère et les siennes propres, et ce manque de foi surtout qui paraît si étrange après tout ce qui lui est arrivé et qui l'empêcha de jouir du fruit de tant de travaux !

Enfin, qu'on examine quelle est la loi qu'il a donnée aux Juifs, combien elle est sage et divine ; qu'on considère que tout ce qu'ont de bon toutes les lois du monde en a été tiré, et à quel point il faut avoir connu la malice des hommes pour y avoir si pleinement pourvu : et si cela ne suffit, qu'on la regarde encore sous une autre face. Pleine comme elle était d'observances et de cérémonies, où le moindre manquement était si sévèrement puni, comment était-il possible qu'un peuple si changeant, et qui aimait si fort ses aises, et un peuple qui aurait vécu, ou sans religion, ou dans une religion païenne, s'y soumît si aveuglément, à moins que de regarder leur conducteur comme un homme envoyé de Dieu, et qu'ils ne fussent persuadés par la grandeur de ses actions ?

Tout cela est si convaincant que si l'opiniâtreté fait qu'on y résiste de bouche, il n'y a qu'un aveuglement horrible qui puisse empêcher qu'on ne s'y rende dans le cœur et qu'on peut délier hardiment qui que ce soit de forger là-dessus une supposition, dont un homme tant soit peu raisonnable se puisse contenter. Mais ce serait perdre le temps que de s'amuser à détruire ici de semblables suppositions ; il faudrait entrer pour cela dans un détail que les bornes qu'on s'est prescrites ne permettent pas : et même comme il est impossible que des gens s'imaginent que cela puisse être, que parce qu'ils voudraient en effet qu'il fût et que ce n'est pas aux nommés à changer le cœur, il serait inutile de les accabler de preuves, comme on le pourrait aisément. On se contentera de les avertir de ce qu'ils ont à faire et à combien de choses ils doivent pourvoir, pour donner quelque vraisemblance à leurs conjectures.

Qu'ils nous apprennent premièrement par quel hasard Moïse a trouvé de si heureux et de si anciens fondements à son dessein, puisque apparemment il n'aurait jamais dit à ce peuple qu'il venait à eux de la part du Dieu de leurs pères, s'ils n'eussent eu quelque tradition qu'ils venaient de Jacob et d'Abraham, et que Dieu leur avait parlé. Et cette tradition, où l'avaient-ils prise ? Par où cette opinion, qu'il naîtrait un jour un grand roi de la race de Juda, s'était-elle établie et jusqu'à les obliger de garder si soigneusement leurs généalogies, pour le reconnaître ? Comment ce Moïse, ou qui que ce soit, a-t-il pu si fort imprimer dans l'esprit de tous les Juifs l'attente de ce Messie, que depuis seize cents ans même qu'ils sont dispersés, et qu'ils ne voient nul effet de ces promesses, ils l'attendent toujours avec une patience et une fidélité sans exemple ? Comment cette longue suite de rois et de grands hommes, comment David et Salomon, ces gens si sages et si éclairés, ont-ils donné si aveuglément là-dedans et tiré de là ces écrits qui paraissent si élevés et si

divins et qui ne seraient pourtant que des songes et des illusions ? Comment tout ce qu'il y a de sagesse et de vertu épurée dans le monde se trouve-t-il appuyé sur une imposture si signalée ? et comment jamais cet édifice de mensonges et de chimères ne s'est-il en rien démenti ?

Qu'ils nous fassent voir par quel hasard cette loi, inventée par un homme, se trouve en même temps la seule digne d'un Dieu, la seule contraire aux inclinations de la nature et la seule qui ait toujours été. Comment se peut-il faire qu'elle ait été composée avec tant d'artifice qu'elle subsiste et soit abolie et que, comme s'il y avait eu du concert entre Moïse et Jésus-Christ, le dernier, venu pour abolir la religion de l'autre, se fonde presque uniquement sur ce qu'elle porte et en tire ses principales preuves ; en sorte qu'il semble qu'elle ne fût qu'une figure de la sienne et qu'il n'y eût qu'à lever un certain voile pour l'y trouver ? D'où vient que depuis que l'on dit que ces nuages sont dissipés et que l'écorce, qui n'était rien, a laissé à découvert l'intérieur qui était tout, il se rencontre justement que les bénédictions promises à ceux qui garderaient véritablement cette loi, semblent n'être que pour les chrétiens qui ont embrassé cet intérieur, et qu'il n'y a que misère et malédiction pour les Juifs qui demeurent attachés à cette écorce et qui sont plus exacts et plus fidèles que jamais dans tous leurs devoirs ? Par quelle destinée enfin, par quelle rencontre des étoiles, la religion de cet homme si indignement traité par les Juifs, qu'on fait voir n'être effectivement que la leur, se trouve-t-elle si opiniâtrement rejetée par eux, embrassée par les autres nations et répandue par tout l'univers ? et quelle peut être cette force invisible, qui depuis seize siècles, conservant ce peuple, sans chef, sans armes, sans pays, les oblige en même temps de garder avec tant d'exactitude les livres qui les déclarent rebelles à Dieu et qui sont des preuves incontestables pour les chrétiens, qu'ils regardent comme leurs plus grands ennemis ?

En vérité, il n'y a guère de têtes que le dessein d'ajuster tant de hasards ne fît tourner ; et pour en épargner la peine à ceux qui voudraient l'essayer, on veut bien les avertir que quand ils seraient venus à bout d'aplanir cet abîme de difficultés, ils n'auraient encore rien fait et les preuves de notre religion n'auraient pas reçu la moindre atteinte ; car il faudrait qu'ils nous montrassent de plus que tout cela a été très facile à Moïse et aux prophètes qui ont marché sur ses traces, de deviner, si longtemps avant qu'elles arrivassent, tant de choses générales et particulières : la venue de Jésus-Christ, la conversion des Gentils, la ruine du peuple juif et l'état où il est ; et cela jusqu'à en marquer le temps et les circonstances. C'est là véritablement que toutes les suppositions demeurent court et qu'il est inutile de se donner la gêne à faire des conjectures. Les hommes ne sont point prophètes par des voies naturelles ; et comme la nature ne leur est point soumise pour faire des miracles, l'avenir ne leur est point ouvert pour en faire une histoire par avance, comme on pouvait voir dans Daniel, dès le temps de Nabuchodonosor, celle du changement des monarchies, celle des successeurs d'Alexandre et les années qui restaient jusqu'à la naissance du Messie.

Ce n'est point non plus par un art humain ni par hasard que plusieurs prophètes, et surtout Isaïe, ont parlé de Jésus-Christ si clairement et décrit tant de circonstances particulières de sa naissance, de sa vie et de sa mort, qu'ils ne sont pas moins ses historiens que les évangélistes ; et que seul entre les hommes il a l'avantage que son histoire n'ayant été écrite après sa mort que par ses disciples, elle se trouve faite et répandue dans le monde plusieurs siècles avant qu'il y vînt, afin qu'il n'en restât pas le moindre soupçon. Qui a aussi dicté à Moïse ce qu'il dit aux Juifs en les quittant, de leurs aventures et de leurs infidélités, de la captivité de Babylone et de leur retour, du dernier siège de Jérusalem où ils se verraient réduits à manger leurs propres enfants, et de leur dispersion qui arriverait quand le temps serait venu et que le pied leur aurait glissé, mais dans laquelle Dieu les ferait toujours subsister, de peur que leurs ennemis ne vinssent à le méconnaître et à s'attribuer leur ruine ? Enfin, cette foule d'hommes qui se succèdent pendant deux mille ans les uns aux autres, pour avertir le peuple juif que la venue de celui qu'ils attendent approche ; qui leur marquent précisément quel sera alors l'état du monde ; qui leur prédisent qu'ils le feront mourir au lieu de le recevoir et que pour cela ils tomberont dans des malheurs sans ressource ; qui leur déclarent que les Gentils, à qui il a été promis aussi bien qu'à eux, le recevront à leur défaut ; qui ont dit si assurément que de tous les endroits de la terre, les peuples viendraient se soumettre à sa loi, et qui dans tout cela n'ont rien dit qui ne soit ponctuellement arrivé ; où l'ont-ils pris, et comment l'ont-ils pu prévoir ?

Si ce qui a été dit jusqu'ici peut donner quelque regret de la mort de M. Pascal, combien doit-il redoubler en cet endroit et surtout pour ses amis, qui sachant seuls à quel point il entendait les prophéties, comment il en savait faire voir le sens et la suite et avec quelle facilité il les rendait intelligibles et les mettait dans tout leur jour et toute leur force, savent seuls aussi ce qu'on a perdu en le perdant ! Je sais bien que ces lambeaux détachés, qu'on en trouvera dans le recueil de ses pensées, ne donneront qu'une idée imparfaite du corps qu'il en aurait fait, et que peu de gens me croiront. Mais enfin ceux qui le savent doivent ce témoignage à la vérité et à sa mémoire. Je dirai donc hardiment que ceux qui l'écoutaient si attentivement dans l'occasion que j'ai dite, furent comme transportés quand il vint à ce qu'il avait recueilli des prophéties. Il commença par faire voir que l'obscurité qui s'y trouve y a été mise exprès, que nous en avons même été avertis et qu'il est dit en plusieurs endroits qu'elles seront inintelligibles aux méchants et claires à ceux qui auront le cœur droit ; que l'Écriture a deux sens : qu'elle est faite pour éclairer les uns et pour aveugler les autres ; que ce but y paraît presque partout et qu'il y est même marqué en termes formels.

Aussi est-ce, à dire vrai, le fondement de ce grand ouvrage de l'Écriture ; et qui l'a bien compris ne trouve plus de difficulté à quoi que ce soit : au contraire, cela même lui fait reconnaître cet esprit supérieur, dont tous ceux qui peuvent y avoir quelque part ont été conduits ; puisque quand ils auraient tous concerté ensemble et qu'ensuite ils seraient revenus chacun en leur temps pour y travailler, il ne leur eût pas été possible de rien imaginer de mieux dans le dessein de n'y faire trouver que de l'obscurité à ceux qui n'y

cherchaient qu'à s'aveugler et qu'elle fût pleine de lumière pour ceux qui seraient dans les dispositions qui y conduisent.

S'il avait plu à Dieu de créer tous les hommes dans la gloire, comme il le pouvait, cela n'eût pas été nécessaire ; mais il ne l'a pas voulu. C'est à nous à prendre ce qu'il lui a plu de nous donner ; et d'autant plus que n'ayant rien mérité de lui que sa colère, ce n'est pas à des condamnés à se plaindre des conditions de leur grâce. Mais ce qui nous rend bien coupables et sauve admirablement la justice de Dieu, c'est que ce sens grossier et charnel, où les Juifs se sont abusés, est inexplicable en tant de lieux et s'entretient si peu qu'il faut déjà être aveugle pour en être aveuglé ; et qu'au contraire toutes les parties du véritable sens ont un tel rapport et se tiennent par une liaison si indissoluble qu'il faut encore être aveugle pour ne le pas apercevoir. Il y a bien plus ; car cette obscurité, quelle qu'elle soit en quelques endroits, ne saurait empêcher qu'avec un esprit médiocre et un peu de bonne foi, on ne trouve plus de clarté qu'il n'en faut. Imaginons-nous cet homme que M. Pascal menait, pour ainsi dire, par la main ; et nous verrons sans doute qu'il sent dissiper ses nuages à mesure qu'il avance dans l'étude de l'ancien Testament ; et que comparant bien tout ce qu'il voit, et jugeant de ce qu'il n'entendait pas d'abord par ce qu'il trouve de clair dans la suite, tout ce grand mystère se développe insensiblement et lui paraît presque à découvert.

Il voit premièrement que dès qu'il est parlé de la chute d'Adam, il est dit au serpent qu'il naîtra de la femme de quoi lui écraser la tête, et il trouve là-dedans comme les premiers traits et une promesse obscure de ce libérateur attendu par les Juifs. Il remarque dans la suite que cette même chose qu'il avait à peine inaperçue, va toujours en s'éclaircissant, jusque-là qu'elle prend enfin le dessus et devient le centre où tout aboutit ; car il voit incontinent après que cette promesse est faite beaucoup plus clairement à Abraham et qu'elle est encore réitérée à Jacob, avec assurance que toutes les nations de la terre seront bénies en leur postérité, dont ce libérateur naîtra. Puis il rencontre toute la nation juive imbue de cette espérance, et attendant de la race de Juda ce grand roi qui devait les combler de bien et les rendre maîtres de tous leurs ennemis. David vient ensuite qui compose tous les Psaumes, cet ouvrage admirable, en vue de ce Messie, et soupire sans cesse après lui. Enfin arrivent les prophètes, qui tous unanimement publient que Dieu va accomplir ce qu'il a promis, que son peuple va être délivré de ses péchés, et que ceux qui languissaient dans les ténèbres vont sortir à la lumière. Il lui paraît encore clairement que le ciel et la terre doivent concourir à la production de cet homme extraordinaire, lorsqu'il voit un de ces prophètes s'écrier : « *Que la rosée découle du plus haut des cieux et que le juste tombe comme une pluie du sein des nuées, que la terre s'ouvre et qu'elle conçoive et produise le Sauveur*. » Il admire là-dessus les noms qu'ils ont donnés à cet homme, de Roi éternel, de Prince de paix, de Père du siècle futur, de Dieu. Il remarque même que les conquêtes de Cyrus, d'Alexandre, des Romains et tout ce qui se passe de grand dans le monde, ne sert qu'à mettre l'univers dans l'état où il est dit qu'il sera à sa venue. Enfin, il voit les Juifs répandus par toute la terre, y porter avec eux les livres qui contenaient ces

promesses faites à tous les hommes, comme pour leur mettre entre les mains autant de titres incontestables de la part qu'ils y avaient. Que peut-il donc conclure de tout cela, sinon que ce libérateur promis ne saurait être ce conquérant attendu par les Juifs, qui n'aurait été que pour eux ; que ces biens qu'il doit donner et ces ennemis qu'il doit détruire ne sauraient être des biens et des ennemis temporels ; et qu'un simple gagneur de batailles ne pouvant être qu'un indigne objet pour de tels préparatifs, il n'y a véritablement qu'un Dieu qui puisse y répondre ?

Mais lorsqu'après une attente de quatre mille ans, le ciel s'ouvre pour donner Jésus-Christ à la terre, et qu'il vient dire lui-même aux hommes : C'est pour moi que tout cela a été fait, et c'est moi que vous attendez : qu'il paraît digne de tout cet appareil, et que, pour peu qu'il y en eût moins, on le trouverait indigne de lui ! Il naît véritablement dans l'obscurité, il vit dans l'indigence, il meurt avec ignominie ; mais s'il a caché par là sa divinité, qu'il l'a bien prouvée par ailleurs ! et que l'aveuglement des Juifs et de tant d'autres a dû être grand, pour le méconnaître, et pour croire qu'il y eût d'autre grandeur devant Dieu que celle de la sainteté ! Quand il n'y aurait point de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie qu'il en faut au moins être charmé ; et que, comme il n'y a ni véritable vertu ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur d'intelligence ni délicatesse de sentiment sans l'admiration de Jésus-Christ. Rappelons ici le discernement dont j'ai parlé ; et sur ce que nous voyons des derniers efforts de l'esprit humain, examinons sincèrement s'il est en nous d'aller jusque-là. Que Socrate et Épictète paraissent, et qu'au même temps que tous les hommes du monde leur céderont pour les mœurs, ils reconnaissent, eux-mêmes, que toute leur justice et toute leur vertu s'évanouit comme une ombre, et s'anéantit devant celle de Jésus-Christ. Ils nous apprennent, à la vérité, que tout ce qui ne dépend point de nous ne nous touche point, que la mort n'est rien, que nous ne devons faire aux autres que ce que nous voudrions qu'on nous fît. Ce serait quelque chose, s'il n'y avait que des hommes, et qu'il ne s'agît que de régler une république, et de passer doucement cette vie. Mais que ce mépris de la mort est difficile dans l'attente de l'anéantissement, et qu'il est peu capable d'en consoler ! Et s'il y a un Dieu, qu'ils l'ont cru facile à contenter, et que cette vertu toute nôtre, qui ne vient point de lui, et ne tend point à lui, qui n'est fondée que sur nos intérêts et nos commodités, doit peu nous faire espérer en mourant d'en être bien traités, si nous avons quelque idée de ce qu'on lui doit !

Que nous ont-ils appris proprement qu'à faire bonne mine au milieu de nos misères ? Et quand ils auraient été jusqu'à la source en quelque chose, nous ont-ils découvert à fond notre corruption et notre impuissance, et d'où nous en devons attendre les remèdes ? Cet amour-propre qui se cherche partout, et l'orgueil, ou du moins cet applaudissement intérieur dont on se repaît au défaut de la gloire et des richesses, sont-ils guéris par leurs préceptes ? Et combien de gens ont exactement pratiqué toutes leurs maximes, et s'en sont préférés aux autres, qui auraient pourtant eu honte qu'on vît ce qui se passait dans leur cœur ? Toute l'honnêteté humaine, à le bien prendre, n'est qu'une fausse imitation de

la charité, cette divine vertu que Jésus-Christ est venu nous enseigner, et jamais elle n'en approche. À quelque point qu'elle l'imite, il y manque toujours quelque chose ; ou plutôt tout y manque, puisqu'elle n'a pas Dieu pour son unique but, car quoi que puissent prétendre ceux qui l'ont portée le plus haut, la justice dont ils se vantent a des bornes bien étroites, et ils ne jugent que de ce qui se passe dans leur enceinte, qui ne va pas plus loin que l'intérêt et la commodité des hommes. Il n'y a que les disciples de Jésus-Christ qui sont dans l'ordre de la justice véritablement universelle, et qui, portant leur vue dans l'infini, jugent de toutes choses par une règle infaillible, c'est-à-dire par la justice de Dieu. Que ne doivent-ils donc point à celui qui a dissipé les nuages qui la couvraient depuis si longtemps, et qui leur a appris qu'ils devaient aspirer à l'éternité, et les véritables moyens d'y arriver ? Et comment pourraient-ils prendre pour un homme comme les autres celui qui non seulement a si bien connu cette justice, mais qui l'a encore si ponctuellement accomplie ; puisqu'à en juger sainement, il n'est pas moins au-dessus de l'homme de vivre comme il a vécu, et comme il veut que nous vivions, que de ressusciter les morts et de transporter les montagnes ? Enfin, s'il n'y a point de Dieu, il est inconcevable qu'une aussi haute idée que celle de la religion chrétienne puisse naître dans l'esprit d'un homme, et qu'il puisse y conformer sa vie : et s'il y en a un, Jésus-Christ a dû avoir un commerce si étroit avec lui pour en parler comme il a fait, qu'il mérite bien d'être cru de tout ce qu'il a dit, jusqu'à ne point douter qu'il ne soit son fils, puisqu'il est impossible qu'une si effroyable imposture eût été accompagnée d'une si grande abondance de grâces.

On ne peut faire que d'inutiles efforts pour exprimer ce qu'on pense des grandeurs de Jésus-Christ ; et quelque imparfaites que soient les idées qu'on en peut avoir, elles passent encore infiniment nos expressions. Peut-être même ne ferais-je que rebattre ce que M. Pascal nous en a laissé dans de certains traits à peine touchés, mais si vifs, qu'il est aisé de voir que peu de gens en ont été plus pénétrés. J'ajouterai seulement que comme la doctrine de Jésus-Christ est l'accomplissement de la loi, sa personne l'est aussi de nos preuves ; et qu'il a si divinement rempli toutes les merveilles que les prophètes en ont prédites, qu'on ne saurait dire lequel est le plus extravagant, ou de douter, comme font les athées, qu'il ait été promis un Messie, ou de croire, avec les Juifs, qu'il soit encore à venir.

Que ceux qui sentiront quelque doute là-dessus, et que cette vie divine ne touchera pas, s'examinent à la rigueur : ils trouveront assurément que la difficulté qu'ils ont à croire ne vient que de celle qu'ils auraient à obéir ; et que si Jésus-Christs'était contenté de vivre comme il a fait, sans vouloir qu'on l'imitât, ils n'auraient nulle peine à le regarder comme un objet digne de leurs adorations. Mais au moins que cela leur rende leurs doutes suspects ; et s'ils connaissent bien le pouvoir du cœur, et de quelle sorte l'esprit en est toujours entraîné, qu'ils se regardent comme juges et parties ; et que, pour en juger équitablement, ils essayent d'oublier pour un temps le malheureux intérêt qu'ils y peuvent avoir. Autrement il ne faut pas qu'ils s'attendent de trouver jamais de lumière : la dureté de leur cœur résistera toujours aux preuves de sentiment, et jamais les autres ne pourront rien sur les nuages de leur esprit.

Cela est étrange ; mais cependant il n'est que trop vrai : non seulement les choses qu'il faut sentir dépendent du cœur, mais encore celles qui appartiennent à l'esprit, lorsque le cœur y peut avoir quelque part. En sorte qu'avec plus de lumière et de vérité qu'il n'en faut pour convaincre, elles ne le font pourtant jamais, et ne portent jamais à agir, que le cœur ne se soit rendu ; aussi ne le feraient-elles qu'inutilement sans cela. Et c'est ce qui fait le mérite des bonnes actions, et la malice des mauvaises. Car tant qu'il n'y a que l'esprit qui agit, ou il juge bien ; et ce n'est que voir ce qui est, à quoi il n'y a point de mérite ; ou, s'il juge mal, il croit voir ce qu'il ne voit pas : ce qui n'est qu'une erreur de fait, qui ne saurait être criminelle. Mais dès que le cœur s'y mêle, et qu'il fait que l'esprit juge bien ou mal, selon qu'il aime, ou qu'il hait ; il arrive, ou qu'il satisfait à la loi en aimant ce qu'il doit aimer, ce qui ne peut être sans mérite ; ou qu'en aimant ce qu'il doit haïr, il viole la loi, ce qui n'est jamais excusable. C'est ce qui fait encore que Dieu ne voulant pas qu'on arrivât à le connaître, comme on arrive aux vérités de géométrie, où le cœur n'a point de part ; ni que les bons n'eussent aucun avantage sur les méchants dans cette recherche, il lui a plu de cacher sa conduite, et de mêler tellement les obscurités et la clarté, qu'il dépendît de la disposition du cœur de voir, ou de demeurer dans les ténèbres. En sorte que ceux à qui il se cache ne doivent jamais rien espérer, qu'ils ne se soient mis, autant qu'ils le peuvent, dans l'état de ceux qui l'ont trouvé. Mais à peine auront-ils cessé de compter pour quelque chose ces misérables biens qu'on veut leur ôter, à peine commenceront-ils à croire que la pauvreté peut n'être pas un mal, qu'on peut aimer les outrages et les mépris, qu'il n'y a rien à fuir que d'être désagréable à Dieu, et rien à chercher que de lui plaire ; que tout leur sera clair ; ou que, s'il leur reste quelque obscurité, il leur sera clair au moins qu'elle n'est que pour ceux qui voudront s'y arrêter.

Il a plu à Dieu, par exemple, d'envoyer son Fils unique sur la terre pour sauver les hommes, et pour y être en même temps une pierre d'achoppement et un objet de contradiction à ceux qui s'en rendraient indignes. Pouvait-il rien faire de mieux que ce qu'il a fait pour cela ? Il a voulu qu'il naquit de parents obscurs ; il lui a fait passer sa vie sans avoir où reposer sa tête ; il ne lui a donné que des gens de la lie du peuple à sa suite ; il n'a pas voulu qu'il dît un mot de science, ni de tout ce qui passe pour grand entre les hommes ; il l'a fait passer pour un imposteur ; il l'a fait tomber entre les mains de ses ennemis, trahi par un de ses disciples et abandonné de tout le reste ; il l'a fait trembler aux approches de la mort, qu'il a soufferte en public, et comme un criminel : par où pouvait-il mieux le déguiser à ceux qui n'ont de goût que pour la grandeur humaine, et qui sont sans yeux pour la véritable sagesse ?

Mais aussi il lui a fait commander à la mer et aux vents, à la mort et aux démons ; il lui a fait lire dans l'esprit de ceux qui lui parlaient ; il a répandu son esprit sur lui, et lui a mis à la bouche des choses qui ne pouvaient venir que d'un Dieu ; il lui a fait parler de celles du ciel d'une manière qui surpasse infiniment tous les hommes ; il a voulu qu'il leur apprît l'état de leur cœur, et par où ils pouvaient sortir de leurs misères ; il l'a fait vivre sans la moindre ombre de péché, en sorte que ses plus cruels ennemis n'ont pas seulement trouvé

de quoi l'accuser ; il lui a fait prédire sa mort et sa résurrection, et il l'a tiré du tombeau. Qu'y avait-il de plus propre à l'empêcher d'être méconnu de ceux qui aiment la véritable grandeur et la véritable sagesse ? Enfin, parce que tout l'univers et tous les temps y avaient part, et aux mêmes conditions d'obscurité pour les uns, et de clarté pour les autres, il a voulu que son histoire ne fût écrite que par ses disciples, pour la rendre suspecte à ceux qui cherchent à se tromper ; et qu'elle fût tout ensemble la plus indubitable de toutes les histoires, afin qu'ils fussent inexcusables.

Car en un mot, et sans entrer dans ce champ, infini, si elle n'est pas véritable, il faut que les apôtres aient été trompés, ou qu'ils aient été des fourbes ; et l'un et l'autre sont également insoutenables. Comment se pourrait-il qu'ils eussent été abusés, eux qui non seulement se disent témoins de tous les prodiges de la vie de Jésus-Christ, mais qui croyaient même avoir reçu le don d'en faire de semblables ? Pouvaient-ils se tromper à savoir s'ils guérissaient eux-mêmes les maladies et s'ils ressuscitaient les morts ? Et quelle autre marque eussent-ils pu demander pour s'assurer de cette vérité ? Mais si Jésus-Christ leur en avait fait accroire pendant sa vie, comment ne se sont-ils pas désabusés, après l'avoir vu mourir, puisqu'ils le croyaient véritablement Dieu, c'est-à-dire, maître de la mort et de la vie ? Car pour les disciples de Mahomet, par exemple, qui ne s'est dit que prophète, il est aisé qu'ils aient demeuré dans l'erreur après sa mort, et il s'est bien gardé de leur promettre qu'ils le reverraient. Mais il n'en est pas de même de ceux de Jésus-Christ, qui a bien été plus hardi. Aussi reconnaissent-ils que s'il n'est point ressuscité, tout ce qu'ils ont dit et fait n'est rien. C'est de là qu'ils ont tiré toute leur fermeté, et il est hors de toute apparence, et même impossible, qu'ils ne crussent au moins l'avoir vu depuis sa mort, et qu'ils ne le crussent avec la dernière assurance, pour s'exposer à tout ce qu'ils ont souffert, et pour appuyer uniquement là-dessus ce grand ouvrage, où ils ont si heureusement réussi. Or cela étant, comment peut-on s'imaginer qu'ils aient tous cru si fortement une chose si difficile à croire, et dont les yeux seuls sont juges ? L'ont-ils tous songé en une nuit ? car ils disent tous l'avoir vu, et nous les traitons ici de gens de bonne foi. Est-ce un fantôme qui les a abusés pendant quarante jours, ou quelque imposteur qui leur a fait accroire qu'il était cet homme qui venait de mourir à leurs yeux, et qu'ils avaient mis dans le tombeau, et qui a ensuite trouvé le secret de s'élever dans le ciel à leur vue ? Cela serait ridicule à dire, et d'autant plus que l'on voit assez, par ce qui nous reste d'eux, qu'ils n'étaient pas assez simples pour croire que si Jésus-Christ n'eût été qu'un homme ordinaire, il eût pu se ressusciter lui-même.

On serait tout aussi mal fondé à dire que les apôtres aient été des trompeurs, et qu'après la mort de leur Maître ils aient concerté entre eux de dire qu'il était ressuscité, et prétendu que tout l'univers les en crût sur leur parole : car, quoiqu'on dise que les hommes sont naturellement menteurs, cela n'est pas vrai dans le sens où on le prend d'ordinaire. Ils naissent tels véritablement, en ce qu'ils naissent ennemis de Dieu, qui est la souveraine vérité, et que leur cœur les porte à des choses vaines et fausses qu'ils regardent comme très réelles. Mais hors de là il est certain qu'ils aiment naturellement à dire vrai, et cela ne

saurait être autrement : la pente naturelle allant à dire ce que l'on sait, ou du moins ce que l'on croit, c'est-à-dire ce qui est vrai en soi, ou à l'égard de celui qui le dit. Au lieu que pour le mensonge, il faut de la délibération et du dessein, il faut se donner la peine d'inventer. Aussi voit-on qu'ils ne mentent jamais que pour l'intérêt, ou pour la gloire ; encore faut-il qu'ils n'y puissent arriver autrement ; et ils prennent même bien garde que ce qu'ils disent soit vraisemblable, et qu'on n'en puisse découvrir la fausseté, surtout si les conséquences en sont dangereuses : et quand il s'en trouverait qui prendraient plaisir à mentir pour mentir, ils ne songent qu'à en jouir dans le moment, et non pas à rien établir de solide sur leur mensonge. Ainsi il est sans doute que les apôtres n'ont pu avoir dessein d'imposer dans ce qu'ils ont dit de la résurrection de Jésus-Christ. Quels gens étaient-ce pour se faire croire ? et quelle autorité leur donnait pour cela leur rang entre les Juifs, ou leur mérite ? N'avaient-ils rien à inventer de plus fin qu'un mensonge si grossier, dont il était si aisé de les convaincre, et dont ils n'eussent donné pour toutes preuves que le rapport de ses disciples ? Et comment pourrait-on se figurer qu'ils eussent été assez hardis pour aller attaquer, sur un semblable fondement, tout ce qu'il y avait de grand parmi les Juifs, et de puissant sur la terre, et entreprendre de changer une religion aussi ancienne que le monde, et appuyée sur une infinité de miracles aussi publics que celui-là aurait été particulier pour eux ? Il ne suffisait pas qu'ils fussent fourbes, pour former un si étrange dessein ; il fallait encore qu'ils eussent perdu le sens ; et en ce cas l'imposture n'eût guère duré. Et quand ç'auraient été les plus habiles gens du monde, comme ils l'ont paru depuis, ils n'en auraient que mieux vu ce qu'il y avait à craindre, combien il était difficile, légers et changeants comme sont les hommes, que quelqu'un d'eux ne se laissât gagner aux promesses, ou aux menaces ; et enfin qu'il était de la dernière extravagance de s'exposer de gaîté de cœur aux tourments, et à la mort qui leur était assurée, soit que l'imposture fût découverte, ou qu'elle réussît.

Je n'entreprendrai pas d'entrer plus avant dans ce qu'on peut dire pour la vérité de l'histoire évangélique, sur laquelle M. Pascal nous a laissé de si belles remarques, mais qui ne sont presque rien au prix de ce qu'il eût fait, s'il eût vécu. Il avait tant de pénétration pour ces choses-là, et c'est une source si inépuisable, qu'il n'aurait jamais cessé d'y faire de nouvelles découvertes. Que n'eût-il point dit du style des évangélistes et de leurs personnes, des apôtres en particulier et de leurs écrits, des voies par où cette religion s'est établie, et de l'état où elle est, de cette étrange quantité de miracles, de martyrs et de saints, et enfin de tant de choses qui marquent qu'il est impossible que les hommes seuls s'en soient mêlés ? Quand je serais aussi capable que je le suis peu, de suppléer à son défaut, ce n'en est pas ici le lieu ; ce serait achever son ouvrage, dont je n'ai voulu que montrer le plan. Mais quoique je m'en sois mal acquitté, et quelque imparfait que nous l'ayons, c'est toujours assez pour faire voir quel il eût été, et même plus qu'il n'en faut, pour produire l'effet qu'il souhaitait dans l'esprit de ceux qui voudront bien se servir de leur raison. Car, enfin, il n'a pas prétendu donner la foi aux hommes, ni leur changer le cœur. Son but était de prouver qu'il n'y avait point de vérité mieux appuyée dans le monde

que celle de la religion chrétienne ; et que ceux qui sont assez malheureux pour en douter, sont visiblement coupables d'un aveuglement volontaire, et ne sauraient se plaindre que d'eux-mêmes. Et c'est ce qui paraîtra clairement à quiconque voudra prendre la chose d'aussi loin que lui, et envisager tout à la fois, et sans prévention, cette longue suite de miracles et de prophéties : cette histoire si suivie, et plus ancienne que tout ce qu'on connaît dans le monde, et tout ce qu'il trouvera dans ce recueil. Je dis sans prévention, parce qu'il en faut au moins quitter une, à laquelle il est bien aisé de renoncer, quand on se fait justice, c'est-à-dire à ne vouloir croire que ce qu'on voit sans la moindre difficulté. Car, quand nous ne serions pas avertis de la part de Dieu même de ce mélange de l'obscurité aux clartés, nous sommes faits d'une manière que cela ne doit point nous arrêter.

Il est sans doute que toutes les vérités sont éternelles, qu'elles sont liées et dépendantes les unes des autres ; et cet enchaînement n'est pas seulement pour les vérités naturelles et morales ; mais encore pour les vérités de fait, qu'on peut dire aussi en quelque façon éternelles : puisqu'étant toutes assignées à de certains points de l'éternité et de l'espace, elles composent un corps qui subsiste tout à la fois pour Dieu. Ainsi, si les hommes n'avaient point l'esprit borné et plein de nuages, et que ce grand pays de la vérité leur fût ouvert, et exposé tout entier à leurs yeux, comme une province dans une carte géographique, ils auraient raison de ne vouloir rien recevoir qui ne fût de la dernière évidence, et dont ils ne dissent tous les principes et toutes les suites. Mais puisqu'il n'a pas plu à Dieu de les traiter si avantageusement, et qu'il n'y a point été obligé, il faut qu'ils s'accommodent à leur condition et à la nécessité, et qu'ils agissent au moins raisonnablement dans l'étendue de leur capacité bornée, sans se réduire à l'impossible, et se rendre malheureux et ridicules tout ensemble.

S'ils peuvent une fois se résoudre à cela : bien loin de résister, comme ils font souvent, à l'éclat lumineux que certaines preuves répandent dans l'esprit, ils reconnaîtront sans peine, qu'ils se doivent contenter en toutes choses d'un rayon de lumière, quelque médiocre qu'il leur paraisse, pourvu que ce soit une véritable lumière ; que les preuves qui concluent sont quelque chose de réel et de positif, et les difficultés de simples négations, qui viennent de ne pas tout voir ; et que, comme il y a des preuves lumineuses qui ne laissent aucune obscurité, il y en a aussi qui éclairent assez pour voir sûrement quelque chose : après quoi, quelque difficulté qu'il reste, elle ne saurait plus empêcher que ce qu'on voit ne soit, et ce n'est plus que le défaut, ou de celui qui montre, et qui ne peut tout éclaircir, ou de celui qui veut voir, et qui n'a pas la vue assez bonne. Car, enfin, il y a une infinité de choses qui ne laissent pas d'être, pour être incompréhensibles ; et il serait ridicule, par exemple, de vouloir revenir contre des démonstrations, parce qu'elles auraient des conséquences dont on ne verrait pas bien clairement la liaison.

S'il n'y avait rien d'incompréhensible que dans la religion, peut-être y aurait-il quelque chose à dire. Mais ce qu'il y a de plus connu dans la nature, c'est que presque tout ce que nous savons qui est, nous est inconnu, passé de certaines bornes, quoique nous l'ayons

comme sous nos yeux, et entre nos mains. Au lieu que la religion a cet avantage, que ce que nous n'en comprenons pas se trouve fondé sur la nature de Dieu et sur sa justice, dont il est bien certain, quel qu'il soit, que nous n'en saurions connaître que ce qu'il lui plaira de nous en découvrir. Tenons-nous-en donc là, et lui rendons grâces de nous en avoir assez montré pour marcher en assurance, et que ceux qui sont si choqués de notre soumission à des choses qu'on ne saurait comprendre, reconnaissent quelle est leur injustice ; puisqu'on ne la leur demande, qu'après avoir montré, par une inanité de preuves, qu'il faut être sans raison pour ne pas s'y soumettre. Car, après tout, y a-t-il quelqu'un assez hardi entre les hommes pour soutenir que Dieu ait dû faire quelque chose de plus que ce qu'il a fait, et pour se croire en droit, plutôt qu'un autre, de lui demander un miracle en son particulier, au moindre doute que son cœur lui suggérera ? ou, s'ils n'ont pas plus de privilège pour cela les uns que les autres, faut-il qu'il se rende visible à tous les hommes, et qu'il vienne tous les jours se présenter à leurs yeux comme le soleil ? Et quand il le ferait, que savent-ils s'ils n'en douteraient point encore toutes les nuits ; puisqu'enfin, s'ils n'en ont des marques aussi sensibles, ils en ont au moins d'aussi grandes et d'aussi certaines auxquelles ils résistent, comme l'accomplissement des prophéties qui est un miracle permanent, et que jusqu'à la fin du monde tous les hommes pourront voir de leurs propres yeux et toutes les fois qu'il leur plaira.

Mais la vérité est que ce n'est point le manque de preuves qui les arrête : ce n'est que leur négligence à s'éclaircir, et la dureté de leur cœur ; et c'est ce qui fera que, quoiqu'il n'ait rien paru jusqu'ici de plus propre à tirer les gens de cet assoupissement que les écrits de M. Pascal, il est cependant comme assuré qu'il n'y en aura que très peu qui en profiteront, et qu'à en juger par l'événement, ce ne sera que pour les vrais chrétiens qu'il aura travaillé, en s'efforçant de prouver la vérité de leur religion. Je dis ceci sans aucun égard à la nécessité de l'inspiration de la foi pour croire avec utilité, car les hommes n'y peuvent rien. Je parle seulement de la créance que la raison peut et doit donner ; et c'est à quoi on ne voit guère moins de difficulté, quand on considère comment les hommes sont faits, et ce qui les occupe dans le monde.

Les uns s'appliquent aux connaissances, aux recherches de l'esprit, à l'étude de la nature ; et les autres ne songent proprement à rien, et donnent toute leur vie aux affaires, aux plaisirs et à la vanité. Pour ceux-ci, qui font sans doute le plus grand nombre, et même le plus considérable, il est aisé de voir combien il y en aura peu qui emploient seulement quelques moments à la lecture de ce recueil ; et parmi ceux-là combien peu sont capables de l'entendre et d'en être touchés ! Combien il est difficile de faire entrer dans des réflexions si profondes, des gens qui ont perdu, pour ainsi dire, l'usage de penser, et qui n'ont jamais fait le moindre retour sur eux-mêmes ! Ne suffit-il pas que ce soient des vérités détachées des sens, pour ne faire aucune impression sur des esprits nourris de faussetés et de chimères, qui ont ajouté une seconde corruption à la première corruption de la nature, et qui n'en connaissent pas seulement les misérables restes ? Les ramènera-t-on tout d'un coup à un point dont ils ont pris le contre-pied dès le premier pas qu'ils ont

fait dans la vie ? ou pour les y ramener peu à peu, doit-on s'attendre que n'ayant de plaisir qu'à ce qui flatte leurs sens ou leur intérêt, ils en puissent prendre à se voir continuellement dire que l'ennui est leur plus grand bien, que leur plus grand mal est de se croire heureux, qu'ils n'approcheront de l'être qu'à mesure qu'ils ranimeront en eux le sentiment de leurs misères, et qu'il n'y a que des fous, ou de vrais chrétiens, qui puissent attendre la mort sans désespoir ? Que ces vérités, toutes consolantes qu'elles sont pour quelques-uns, leur paraîtront tristes et cruelles ! Qu'elles trouveront peu d'entrée dans ce violent tourbillon de choses toutes contraires, dont leur cœur est sans cesse agité, ou qu'elles y feront peu de séjour ! Il en sera tout au plus comme de ces vaines imaginations des spectres qu'on dissipe en se passant la main sur les yeux ; et ils fermeraient plutôt le livre pour jamais, s'ils sentaient que cela pût tirer à conséquence, et qu'ils y entrevissent de loin la ruine de ce faux bonheur qui fait toute l'occupation et toute la douceur de leur vie.

Il ne serait pas mal aisé d'appliquer une partie de cela aux autres qui se croient si fort au-dessus de ceux-là, et qui leur ressemblent pourtant par le plus essentiel. Ils pensent à la vérité, ils ont envie de connaître, ils rencontrent même quelquefois, et par là ils se regardent comme une espèce d'hommes différents des autres, et les premiers leur font pitié. Mais qu'ils s'en feraient à eux-mêmes, s'ils voyaient une fois clairement le peu de valeur de ce qui leur coûte tant de peine, et qui les amuse ; et que cela même les éloigne de le voir ! Quoique ce soient des vérités qu'ils cherchent, et que toute vérité ait son prix par la liaison qu'elle a avec la vérité essentielle, elles sont creuses néanmoins et inutiles, si elles n'y conduisent ; et c'en est même si peu le chemin, que de s'occuper de celles qui tourmentent tant la plupart des hommes, que Dieu a voulu qu'elles leur fussent impénétrables ; et que tout ce qu'en ont trouvé les plus habiles, c'est qu'on n'y saurait atteindre, et qu'on s'en passe aisément. Cependant, comme si ceux-ci savaient sûrement d'ailleurs qu'il n'y eût que cela à connaître dans le monde, ils s'y appliquent avec une ardeur infatigable ; et ce peu de succès les pique, au lieu de les rebuter. Ils se laissent là comme des misérables indignes de leurs soins, et abandonnent la recherche de ce qu'ils sont, et de ce qu'ils doivent devenir, pour approfondir ce que les sciences ont de plus vain et de plus caché, sans songer qu'il y a longtemps qu'on en sait assez pour l'usage de la vie, et qu'elle ne vaut pas la peine, s'il y manque quelque chose, qu'on s'amuse à le chercher. Aussi n'est-ce, à dire le vrai, ni la commodité de la vie qui les fait agir, ni l'amour de la vérité, qu'ils aiment rarement à voir trouver par d'autres. La curiosité seule les pousse, et la gloire d'aller plus loin que ceux qui les ont précédés ; et la plupart même suivent des voies si opposées à la vérité, qu'ils s'en éloignent à mesure qu'ils avancent. Mais le pis est que cela les rend même incapables de la voir quand on la leur montre, et que se remplissant la tête de ce qu'on a inventé de faux, depuis qu'on raisonne dans le monde, cette étrange espèce de tradition leur ôte tellement le goût de la vérité, que c'est pour eux un langage inconnu ; et que tout ce qui n'est pas conforme aux impressions qu'ils ont reçues, n'en saurait plus faire sur leur esprit.

Il y en a véritablement quelques-uns parmi ceux-là qui sont dans des voies droites, et peu sujettes à l'erreur. Ceux-ci ne se paient pas de discours, comme les autres ; et parce qu'ils cherchent plus à connaître qu'à parler, et qu'ils ne donnent leur créance qu'à ce qu'ils voient clairement, il leur arrive rarement de se tromper. Mais c'est aussi ce qui renferme leurs connaissances dans des bornes bien étroites, n'y ayant que très peu de choses qui soient capables d'une évidence pareille à celles qu'ils demandent. Tout ce qui n'est point démonstration ne leur est rien ; et sans songer qu'il y en a de plus d'une sorte, ils s'établissent juges souverains de toutes choses sur un petit nombre de principes qu'ils ont, et ne veulent rien croire que ce qu'on leur prouve à leur manière, et dont on ne leur puisse rendre la dernière raison. Mais ils ne voient pas que l'avantage qu'ils croient en tirer, de ne rien recevoir que d'incontestable, est bien moindre qu'ils ne pensent ; et que, bien loin qu'ils se garantissent par là de l'erreur, c'est au contraire ce qui les y plonge, en les privant d'une infinité de vérités, dont l'ignorance est une erreur très grossière et très positive, et qu'ils se rendent néanmoins presque incapables de goûter. Car l'habitude qu'ils se font de ce doute perpétuel, et de tout réduire aux figures et aux mouvements de la matière, leur gâte peu à peu le sentiment, les éloigne de leur cœur à n'y pouvoir plus revenir, et les porte enfin à se traiter eux-mêmes de machines. Qu'y a-t-il de plus capable de les rendre insensibles aux raisons et aux preuves de M. Pascal, quoiqu'ils aient moins de sujet que personne, de croire qu'il fût homme à s'abuser, et que dans leur ordre même ils l'aient regardé, ou dû regarder au moins avec admiration ?

Enfin, il se trouve une certaine sorte de gens presque aussi rares que les vrais chrétiens, et qui semblent moins éloignés que les autres de le pouvoir devenir. Ceux-là ont connu la corruption des hommes, leurs misères, et la petitesse de leur esprit. Ils en ont recherché des remèdes, sans connaître le fond du mal ; et regardant les choses d'une manière universelle, autant qu'on le peut humainement, ils ont vu ou cru voir ce que les hommes se doivent les uns aux autres ; et quelques-uns ont porté aussi loin qu'il se peut les recherches de l'esprit, et l'idée des vertus naturelles. S'il y avait quelque chose de grand entre les hommes, et que cette gloire qu'ils peuvent recevoir les uns des autres fût de quelque prix, ceux-là seuls y pourraient prétendre quelque part. Et comme ce n'est proprement que parmi eux qu'il y a de l'esprit et de l'honnêteté, il semble qu'on en puisse plus espérer que de tout le reste, et qu'ils n'aient qu'un pas à faire pour arriver au christianisme. Mais c'est, à le prendre en un autre sens, ce qui les en éloigne ; puisqu'il n'y a point de maladies si dangereuses que celles qui ressemblent à la santé, ni de plus grand obstacle à la perfection que de croire qu'on l'a trouvée.

La charité, s'il est permis d'user de cette comparaison, peut être regardée comme un ouvrage admirable, qui aurait été mis entre les mains des hommes, et qui, par le peu de soin qu'ils en ont eu, se serait brisé et mis en pièces. Ils ont en quelque façon senti leur perte ; et recueillant ce qui leur restait du débris, ils en ont composé, comme ils ont pu, ce qu'ils appellent l'honnêteté. Mais quelle différence ! que de vides ! que de disproportions ! ce n'est qu'une misérable copie de ce divin original ; et malheur à celui qui s'en contente,

et qui ne voit pas que ce n'est que son ouvrage, c'est-à-dire rien. Cependant cette différence, tout infinie qu'elle est en soi, est imperceptible à ceux dont je parle ; et l'état où ils se sont élevés, étant en effet quelque chose d'assez grand, de la manière dont ils le regardent, ils s'en remplissent entièrement, ils roulent et subsistent là-dessus jusqu'à la mort ; et rien n'est plus difficile que de leur faire compter pour rien ce qui les met si fort au-dessus du reste des hommes, et de les porter à se reconnaître méchants : ce qui est le commencement et la perfection du christianisme.

Voilà ce qui donne lieu de croire que peu de gens auraient profité du livre de M. Pascal, quand même il aurait été dans l'état où il le pouvait mettre. Qu'ils y songent pourtant les uns et les autres ; la chose en vaut bien la peine ; et que ceux qui après avoir accommodé la religion chrétienne à leur cœur, en accomplissent tous les devoirs si à leur aise, aussi bien que ceux qui se sont déterminés à ne rien croire, apprennent une fois, qu'en matière de religion, c'est le comble du malheur que d'avoir pris son parti, si ce n'est le bon, et qu'il n'y en a qu'un qui le soit. Quelque lumière, quelque hauteur d'intelligence qu'on ait, rien n'est si aisé que de s'y tromper, surtout quand on le veut ; et de quelque bonne foi apparente qu'on se flatte, il est certain qu'on se repentira d'avoir mal choisi, et qu'on s'en repentira éternellement. Car enfin on ne fait point que les choses soient à force de se les persuader ; et quelque fondement qu'on trouve dans ses opinions, l'importance est qu'elles soient véritables ; et qu'à ce triste moment qui décidera de notre état pour jamais, à l'ouverture de ce grand rideau qui nous découvrira pleinement la vérité, si nous trouvons plus que nous ne savions, nous ne trouvions pas au moins le contraire de ce que nous avions cru.

1. ↑ Discours écrit par Filleau de la Chaise (*vide supra*, p. liii et p. clxxx) ; il parut en 1672, sous le nom de Dubois de la Cour. Voir Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. III, p. 386.

III-3

RÉSUMÉ DES PENSÉES PAR NICOLE

(*Traité de l'Éducation d'un Prince.* Seconde partie, XLI-XLIII.)

Tout doit tendre à former le jugement des enfants… Premièrement il faut tâcher de les affermir dans la foi, et de les fortifier contre les maximes de libertinage et d'impiété, qui ne se répandent que trop dans la Cour. Ce n'est pas qu'il faille soumettre la religion à leur examen ; mais il faut les faire entrer dans les preuves de la religion, sans qu'ils les considèrent presque comme des preuves, et les accoutumer à regarder tous les impies et les libertins comme les plus impertinents des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choses, dans eux-mêmes et dans les autres, l'effroyable corruption du cœur de l'homme, son injustice, sa vanité, sa stupidité, sa brutalité, sa misère ; et leur faire comprendre par là la nécessité de la réformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remèdes à leurs maladies, n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, et l'impuissance où ils sont de les guérir : que ce remède ne pouvant donc se trouver par la raison, il fallait l'apprendre de la religion, c'est-à-dire de Dieu même. Il leur faut dire que cette religion nous découvre tout d'un coup l'origine de nos maux que tous les philosophes ont inutilement cherchée, en nous instruisant des deux états de l'homme, de son innocence et de sa chute ; et qu'elle nous en apprend en même temps le remède qui est la rédemption de Jésus-Christ. Il leur faut faire remarquer que cette religion est la plus ancienne de toutes ; qu'elle a toujours été dans le monde ; qu'elle s'est conservée dans un peuple particulier, qui a gardé le livre qui la contient avec un soin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, et la certitude des miracles de Moïse, qui ont été faits à la vue de six cent mille hommes qui n'eussent pas manqué de le démentir, s'il eût eu la hardiesse de les inventer et de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il soit possible de s'imaginer à ce peuple qui le conservait, puisqu'il découvre partout ses infidélités et ses crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venue d'un Médiateur et d'un Sauveur ; et que toute la religion de ce peuple consistait à l'attendre et à le figurer par toutes les cérémonies. Que la venue de ce Sauveur a été annoncée par une suite de prophètes miraculeux, qui sont venus de temps en temps pour avertir le monde de sa venue, et qui en ont marqué le temps, avec les principales circonstances de sa vie et de sa mort. Qu'il est venu ensuite lui-même dans le temps prédit ; mais qu'il a été méconnu par les Juifs ; parce que les prophètes ayant prédit deux avènements de ce Sauveur, l'un dans l'humilité et dans la bassesse, l'autre dans l'éclat et dans la gloire, l'amour que les Juifs avaient pour les grandeurs de la terre a fait qu'ils ne se sont attachés qu'à ce qui était dit de l'avènement glorieux du

Messie ; ce qui les a empêchés de le reconnaître dans son avènement de bassesse et d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raisons de cette conduite de Jésus-Christ, et leur expliquer les merveilles de sa vie, la certitude de sa résurrection, pour laquelle tous ceux qui en ont été témoins se sont fait martyriser ; les miracles des apôtres, la ruine de Jérusalem prédite par Jésus-Christ, la punition horrible des Juifs, la conversion des peuples, en sorte qu'en moins de cent cinquante ans la foi de Jésus-Christ était déjà répandue par tout le monde, et parmi les nations les plus barbares, comme saint Justin le remarque expressément dans son dialogue contre Tryphon ; et enfin la force admirable de cette religion, qui a subsisté et s'est accrue nonobstant les cruautés inouïes que les hommes ont exercées pour la détruire.

Toutes ces choses étant imprimées de bonne heure dans l'esprit des enfants, les rendent incapables d'être touchés des discours des libertins, et leur font connaître qu'ils ne viennent que d'ignorance et d'aveuglement.

Il vient de paraître un livre en public, dont ce discours n'est que l'abrégé, qui est peut-être l'un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des princes qui ont de l'esprit. C'est le recueil des Pensées *de M. Pascal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la véritable religion par des raisons qui leur paraîtront d'autant plus solides, qu'ils les approfondiront davantage, et qui laissent cette impression très utile, qu'il n'y a rien de plus ridicule que de faire vanité du libertinage et de l'irréligion, ce qui est plus important qu'on ne saurait croire pour les grands. Il y a de plus un air si grand, si élevé et en même temps si simple et si éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'est plus capable de leur former l'esprit, et de leur donner le goût et l'idée d'une manière noble et naturelle d'écrire et de parler.*

Le dessein qu'avait M. Pascal de se renfermer dans les preuves tirées, ou de la connaissance de l'homme, ou des prophéties et de diverses remarques sur l'Écriture, a fait qu'on n'en a pas trouvé d'autres dans ses papiers ; et il est certain qu'il avait quelque éloignement des raisonnements abstraits et métaphysiques, que plusieurs ont employés pour l'établissement des vérités de la foi. Mais il ne faisait pas le même jugement de quelques autres preuves plus sensibles, dont on se peut servir pour la même fin. Il était persuadé, au contraire, que celle que l'on tire de ce que la matière est incapable de penser, est fort solide, et qu'elle fait voir clairement que l'âme n'est point matière, mais une substance d'un autre genre qui n'est point attaché au corps. Peut-être même que s'il avait eu le temps d'exécuter ce qu'il s'était proposé, il aurait mis cette preuve dans son jour, aussi bien que quelques autres de même nature[1].

1. ↑ C'est un des points qui touchent le plus Nicole ; cf. le *Discours contenant en abrégé les preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*. Voir les fr. 77, 512 et l'insistance de la famille à défendre les vues propres à Pascal, *supra* p. cxciv et p. ccxliii.

III-4

PLAN DE L'APOLOGIE D'APRÈS Mme PÉRIER

(Extrait du docteur Besoigne, *Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, t. IV, p. 469.)

Voici le plan de l'ouvrage, tel que Mme Périer, sa sœur, le rapporte dans sa vie. Je copierai sans rien changer ses propres paroles qu'elle assure à son tour être les propres paroles de son frère.

S'il y a des miracles, il y a donc quelque chose au-dessus de ce que nous appelons la nature. La conséquence est de bon sens : il n'y a qu'à s'assurer de la certitude de la vérité des miracles. Or il y a des règles pour cela qui sont encore dans le bon sens, et ces règles se trouvent justes pour les miracles qui sont dans l'Ancien Testament. Ces miracles sont donc vrais. Il y a donc quelque chose au-dessus de la nature.

Mais ces miracles ont encore des marques que leur principe est Dieu ; et ceux du Nouveau Testament en particulier, que celui qui les opérait était le Messie que les hommes devaient attendre* Donc, comme les miracles tant de l'Ancien que du Nouveau Testament prouvent qu'il y a un Dieu, ceux du Nouveau en particulier prouvent que Jésus-Christ était le véritable Messie.

Il démêlait tout cela avec une lumière admirable, et quand nous l'entendions parler, et qu'il développait toutes les circonstances de l'Ancien et du Nouveau Testament où étaient rapportés ces miracles, ils nous paraissaient clairs. On ne pouvait nier la vérité de ces miracles, ni les conséquences qu'il en tirait pour la preuve de Dieu et du Messie, sans choquer les principes les plus communs, sur lesquels on assure toutes les choses qui passent pour indubitables. On a recueilli quelque chose de ses *Pensées* ; mais c'est peu, et je croirais être obligée de m'étendre davantage pour y donner plus de jour, selon tout ce que nous lui en avons ouï dire, si un de ses amis ne nous en avait donné une dissertation, sur les œuvres de Moïse, où tout cela est admirablement bien démêlé, et d'une manière qui ne serait pas indigne de mon frère[1].

Je vous renvoie donc à cet ouvrage, et j'ajoute seulement ce qu'il est important de rapporter ici, que toutes les différentes réflexions que mon frère fit sur les miracles lui donnèrent beaucoup de nouvelles lumières sur la religion. Comme toutes les vérités sont tirées les unes des autres, c'était assez qu'il fût appliqué à une, les autres lui venaient comme en foule, et se démêlaient à son esprit d'une manière qui l'enlevait lui-même, à ce qu'il nous a dit souvent ; et ce fut à cette occasion qu'il se sentit tellement animé contre les athées, que, voyant dans les lumières que Dieu lui avait données de quoi les convaincre et les confondre sans ressource, il s'appliqua à cet ouvrage, dont les parties qu'on a

ramassées nous font avoir tant de regrets qu'il n'ait pas pu les rassembler lui-même, et, avec tout ce qu'il aurait pu ajouter encore, en faire un composé d'une beauté achevée. Il en était assurément très capable. Mais Dieu, qui lui avait donné tout l'esprit nécessaire pour un si grand dessein, ne lui donna pas assez de santé pour le mettre ainsi dans sa perfection.

Il prétendait faire voir que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables. Il ne se servait point pour cela de preuves métaphysiques : ce n'est pas qu'il les crût méprisables quand elles étaient bien mises dans leur jour ; mais il disait qu'elles étaient trop éloignées du raisonnement ordinaire des hommes ; que tout le monde n'en était pas capable, et qu'à ceux qui l'étaient elles ne servaient qu'un moment, car une heure après ils ne savaient qu'en dire et ils craignaient d'être trompés. Il disait aussi que ces sortes de preuves ne peuvent nous conduire qu'à une connaissance spéculative de Dieu : et que connaître Dieu de cette sorte, était ne le connaître pas. Il ne devait pas non plus se servir des raisonnements ordinaires que l'on prend des ouvrages de la nature ; il les respectait pourtant, parce qu'ils étaient consacrés par l'Écriture sainte et conformes à la raison, mais il croyait qu'ils n'étaient pas assez proportionnés à l'esprit et à la disposition du cœur [*de ceux*] qu'il avait dessein de convaincre. Il avait remarqué par expérience que bien loin qu'on les emportât par ce moyen, rien n'était plus capable au contraire de les rebuter et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre ainsi les convaincre par ces sortes de raisonnements contre lesquels ils se sont si souvent raidis, que l'endurcissement de leur cœur les a rendus sourds à cette voix de la nature : et qu'enfin ils étaient dans un aveuglement dont ils ne pouvaient sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée, parce qu'il est écrit que personne ne connaît le Père que le Fils et celui à qui il plaît au Fils de le révéler[2].

La Divinité des Chrétiens ne consiste pas seulement en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments ; c'est la part des païens. Elle ne consiste pas en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années ; c'est la part des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des Chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation. C'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qui le possèdent. C'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui les remplit d'humilité, de foi, de confiance et d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même. Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien ; que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer ; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence qui l'arrêtent lui sont insupportables, et Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre et que lui seul l'en peut guérir.

Voilà ce que c'est que de connaître Dieu en chrétien. Mais pour le connaître de cette manière, il faut connaître en même temps sa misère et son indignité et le besoin qu'on a d'un médiateur pour s'approcher de Dieu et pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connaissances, parce qu'étant séparées, elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles. La connaissance de Dieu sans celle de notre misère fait l'orgueil ; celle de notre misère sans celle de Jésus-Christ fait notre désespoir ; mais la connaissance de Jésus-Christ nous exempte de l'orgueil et du désespoir ; parce que nous y trouvons Dieu, seul consolateur de notre misère, et la voie unique de la réparer.

Nous pouvons connaître Dieu sans connaître notre misère, et notre misère sans connaître Dieu ; ou même Dieu et notre misère, sans connaître les moyens de nous délivrer des misères qui nous accablent ; mais nous ne pouvons connaître Jésus-Christ, sans connaître tout ensemble et Dieu et notre misère ; parce qu'il n'est pas simplement Dieu, mais un Dieu réparateur.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans Jésus-Christ ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile ; car ou ils n'arrivent pas jusqu'à connaître qu'il y a un Dieu, ou s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux, parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans Médiateur avec le Dieu qu'ils ont connu sans médiateur : de sorte qu'ils tombent dans l'athéisme et le déisme, qui sont les deux choses que la religion abhorre presque également[3].

Il faut donc tendre uniquement à connaître Jésus-Christ, puisque c'est par lui que nous pouvons prétendre de connaître Dieu d'une manière qui nous soit utile. C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, des misérables et des pécheurs. Il est le centre de tout et l'objet de tout ; et qui ne le connaît point ne connaît rien dans l'ordre de la nature du monde, ni dans soi-même. Car, non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par lui.

Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère ; avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance ; et hors de lui, il n'y a que vices, que misère, que désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la nôtre[4].

Dans les preuves que mon frère (*continue Mme Périer*) devait donner de Dieu et de la religion chrétienne, il ne voulait rien dire qui ne fût à la portée de tous ceux pour qui elles étaient destinées, et où l'homme ne se trouvât intéressé de prendre part, ou en sentant en lui-même toutes les choses qu'on lui faisait remarquer bonnes ou mauvaises, ou en voyant clairement qu'il ne pouvait prendre un meilleur parti, ni plus raisonnable, que de croire qu'il y a un Dieu dont nous pouvons jouir, et un Médiateur qui, étant venu pour nous en mériter la grâce, commence à nous rendre heureux, dès cette vie, par les vertus qu'il nous inspire, beaucoup plus qu'on ne le peut être par tout ce que le monde nous promet, et

nous donne assurance que nous le serons parfaitement dans le Ciel, si nous le méritons par les voies qu'il nous a présentées et dont il nous a donné lui-même l'exemple.

Mais, quoiqu'il fût persuadé que tout ce qu'il avait ainsi à dire sur la religion aurait été très clair et très convaincant, il ne croyait pas cependant qu'il dût l'être à ceux qui étaient dans l'indifférence, et qui, ne trouvant pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadassent, négligeaient d'en chercher ailleurs, et surtout dans l'Église où elles éclatent avec plus d'abondance. Car il établissait ces deux vérités comme certaines : que Dieu a mis des marques sensibles, particulièrement dans l'Église, pour se faire connaître à ceux qui le cherchent sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

C'est pourquoi, quand il avait à conférer avec quelques athées, il ne commençait jamais par la dispute, ni par établir les principes qu'il avait à dire : mais il voulait auparavant connaître s'ils cherchaient la vérité de tout leur cœur ; et il agissait suivant cela avec eux, ou pour les aider à trouver la lumière qu'ils n'avaient pas, s'ils la cherchaient sincèrement, ou pour les disposer à la chercher et à en faire leur plus sérieuse occupation, avant que de les instruire, s'ils voulaient que son instruction leur fût utile.

Ce furent ses infirmités qui l'empêchèrent de travailler davantage à son dessein. Il avait environ trente-quatre ans quand il commença de s'y appliquer. Il employa un an entier à s'y préparer en la manière que ses autres occupations lui permettaient, qui était de recueillir les différentes Pensées qui lui venaient là-dessus ; et à la fin de l'année, qui était la trente-cinquième année de son âge et la cinquième de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante qu'il ne pouvait plus rien faire dans les quatre années qu'il vécut encore, si on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa. *Ici finit le long extrait que j'ai voulu donner de Mme Périer.*

---

1. ↑ *Discours sur les preuves des livres de Moïse*, par M. de la Chaise, publié en 1672, avec le *Discours sur les pensées de Pascal*, que nous reproduisons plus haut, p. cxcix.
2. ↑ Fr. 242
3. ↑ Fr. 556.
4. ↑ Fr. 558.

IV-1

IV

LETTRES SUR L'ÉDITION DE 1670

LETTRE DE M. PAVILLON, ÉVÊQUE D'ALET À M. PÉRIER[1]

Monsieur, quoique la vérité m'oblige de reconnaître que je ne suis pas tel que vous avez la bonté de me croire, et toute votre chère famille aussi, je vous avoue néanmoins que j'ai reçu une très grande consolation des témoignages d'affection que vous me donnez dans votre lettre, et si cette affection vous a porté à quelque excès à mon égard, je ne puis pas douter pourtant qu'elle ne soit très sincère : ce qui m'en fait espérer un grand secours, pour obtenir de Dieu les grâces qui me sont nécessaires dans l'état où il m'a mis. Je vous prie d'être persuadé, Monsieur, qu'il y a longtemps que Dieu m'a donné beaucoup d'estime pour votre vertu, aussi bien que pour celle de Madame votre femme, et beaucoup d'affection pour tous vos enfants ; étant bien difficile de n'en point avoir pour une maison, à qui Dieu a donné de si grandes marques de son amour. Je l'ai remercié, Monsieur, de tous ses bienfaits ; et soyez, s'il vous plaît, persuadé que je continuerai de le faire du meilleur de mon cœur. J'accepte volontiers le présent que votre chère famille a la bonté de m'envoyer ; et comme il fera une continuelle marque de son amitié que j'estime beaucoup, je la prie aussi de tout mon cœur de considérer l'acceptation que j'en fais comme une preuve de ma reconnaissance que je ne cesserai jamais de continuer dans mes faibles prières et dans mes sacrifices. Je lis et relis avec beaucoup d'édification et de plaisir les écrits de M. Pascal, n'y trouvant rien qui ne soit digne de la solidité et de la piété de l'esprit de l'auteur. Je ne saurais vous exprimer la vénération que Dieu m'a donnée pour sa mémoire. Je ne doute point qu'ayant eu un si grand amour pour toute votre famille pendant sa vie, il ne le continue dans le ciel en sa faveur. Je vous supplie d'agréer que je salue M. Domat, que je sais être lié d'une amitié très étroite avec vous. C'est une personne de laquelle en vérité je fais une estime toute particulière. Je me recommande à ses prières : et après vous avoir demandé les vôtres et celles de votre famille, il ne me reste qu'à vous assurer que je suis très cordialement…, etc.

Signé : Nicolas, Évêque d'Alet

1. ↑ Cette lettre est de la fin de 1669, d'après le *Recueil d'Utrecht* (p. 361).

IV-2

LETTRE DE M. DE TILLEMONT À M. PÉRIER LE FILS

Ce 3 février 1670

Monsieur, il n'est pas besoin que je m'étende beaucoup pour vous dire avec quelle reconnaissance j'ai reçu le présent de Monsieur votre père[1]. Le respect que j'ai pour lui ne me permet pas de recevoir avec indifférence ce qui vient de sa main. Vous savez qu'il y a bien des années que je fais profession d'honorer, ou plutôt d'admirer les dons tout extraordinaires de la nature et de la grâce qui paraissaient en feu M. Pascal. Il faut néanmoins que je vous avoue, Monsieur, que je n'en avais pas encore l'idée que je devais. Ce dernier écrit a surpassé ce que j'attendais d'un esprit que je croyais le plus grand qui eût paru en notre siècle ; et si je n'ose pas dire que saint Augustin aurait eu peine à égaler ce que je vois par ces fragments que M. Pascal pouvait faire, je ne saurais dire qu'il eût pu le surpasser ; au moins je ne vois que ces deux que l'on puisse comparer l'un à l'autre

Je vous avoue encore une fois que je reconnais M. Pascal tout autrement éminent dans ses fragments que dans ce que j'en avais reconnu jusqu'ici. Je sais bien que les petites lettres seront toujours un chef-d'œuvres inimitables, et peut être qu'elles ne me paraissent inférieures que parce que je ne suis pas capable d'en pénétrer les beautés ; mais peut-être aussi que la matière y fait quelque chose, et qu'un écrit fait pour des personnes ordinaires doit presque paraître ordinaire. Quoi qu'il en soit, on voit ici un homme qui, embrassant le sujet le plus vaste et le plus élevé qui soit au monde, paraît encore élevé au-dessus de sa matière, et se jouer d'un fardeau qui étonnerait et accablerait tous les autres. Que s'il paraît tel dans des fragments détachés et qui ne contiennent presque rien de ce qu'il avait de plus grand dans l'esprit, que peut-on concevoir de l'ouvrage entier, si Dieu nous avait accordé la grâce de le voir en sa perfection ? Je n'oserais dire que cela me fait regretter tout de nouveau la mort d'un homme capable de rendre à l'Église un service si signalé, puisque M. Pascal veut qu'on mette au nombre des péchés ces sortes de désirs contraires en quelque sorte à la disposition de Dieu. Néanmoins saint Augustin n'est pas, ce semble, si rigoureux, il accorde qu'il y a des choses que Dieu veut, parce qu'il est de son ordre de les vouloir, et que l'ordre de l'homme est de ne les pas vouloir ; et n'est-il pas de notre ordre de vouloir ce qui, sans doute, aurait contribué au salut d'un grand nombre de personnes ?

Je sais bien qu'il y a un de MM. vos approbateurs qui nous donne une consolation bien facile, si elle était solide, en prétendant que la brièveté de ces fragments est plus lumineuse que n'aurait été le discours entier et étendu. Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas assez de pénétration d'esprit pour me contenter de ces discours abrégés, quoique je les trouve

tous admirables. Néanmoins ceux qu'il étend davantage font une impression tout autre sur moi, et je juge par là de ce qu'aurait été l'ouvrage entier d'une main dont les premiers traits ont déjà tant de beauté. Je reconnaîtrais néanmoins ma faiblesse et me soumettrais volontiers et humblement au sentiment de M. de Ribeyran, si je ne voyais d'autres personnes plus spirituelles que moi qui n'entrent pas dans sa pensée et qui se mettent presque en colère contre lui. Ceux qui ont un amour particulier pour la doctrine de la grâce, doivent regretter encore plus que les autres que cet ouvrage n'ait pas été achevé. Car il est aisé de juger que les fondements en auraient été établis sur la ruine du pélagianisme et de toutes ses branches.

Je m'étends, Monsieur, plus que je n'avais prétendu ; et je ferais volontiers l'éloge de M. Pascal au lieu de simples remerciements que je prétendais vous faire. Mais mon papier m'avertit ou que j'ai mal pris mes mesures ou que j'ai eu tort de m'étendre si fort, contre mon premier dessein. Quoi qu'il en soit, il faut finir, en vous suppliant de me continuer toujours l'honneur de votre amitié, dont le livre de Monsieur votre oncle me sera un gage perpétuel. Je vous supplie de vouloir assurer M. et Mme Périer de mes très humbles respects et de la reconnaissance que j'ai du présent si cher et si précieux, du livre d'une personne avec qui ils ont encore plus d'union par les dons de l'esprit et de la grâce que par la proximité du sang. Je sais bien que c'était à Monsieur votre père que je devais adresser le remerciement, mais il me pardonnera bien d'avoir pris cette occasion d'écrire à un ancien camarade. Quoi qu'il en soit, si c'est une faute, elle est faite pour l'amour de vous ; c'est à vous à l'excuser ou à la porter. Cette familiarité vous fera une preuve de la sincérité avec laquelle je veux toujours être, Monsieur, votre très humble et très obligé serviteur.

Signé : Le Nain de Tillemont.

1. ↑ Avant de faire ce présent à M. de Tillemont, Louis et Blaise Périer en avaient référé à leur mère, comme on le voit par le curieux passage que cite Victor Cousin (*Rapport sur les Pensées de Pascal*, 2e partie, *apud* Études sur Pascal, 5e édit., p. 160) : « Nous avons parlé à M. Guelphe sur les présents que nous devons faire des *Pensées* : il nous a dit qu'on n'en donne guère qu'aux amis particuliers. Nous lui avons demandé s'il en fallait donner plusieurs : il nous a dit que, pour M. Arnauld, nous lui en pouvions donner deux ou trois. Voici la liste que nous avions faite de ceux qui nous sont venus dans l'esprit, dont vous retrancherez ou ajouterez ceux que vous jugerez à propos : MM. Arnauld, Guelphe, de Roannès, de la Chaise, de Tréville (qui assista à l'examen qui se fit des *Pensées* avec MM. de la Chaise et Dubois, et qui y donna de bons avis) ; MM. Dubois, Nicole, des Billettes, et M. le curé (de Saint-Jacques-du-Hautpas), le P. Malebranche, le P. d'Urfé, le P. Blot, le P. Dugué, frère de celui que nous avons vu à Clermont, avec qui nous avons fait grande liaison ; le P. Dubois, le P. Martin, le P. Quesnel, qui est aussi fort de nos amis ; MM. Toisnard et Mesnard, le P. de l'Age, MM. Touret et de Caumartin, Mme de Saint-Loup. Nous ne savons s'il en faut donner à P.-R. des Champs : si cela était, ce serait à MM. de Sacy, de Sainte-Marthe et de Tillemont. »

IV-3

LETTRE DE NICOLE À M. LE MARQUIS DE SÉVIGNÉ

Sur l'éloge qu'une personne d'esprit faisait des *Pensées de M. Pascal* sans en faire connaître et peut-être sans en bien connaître elle-même le mérite (*Essais de morale* (1733), t. VIII, p. 238).

Quoique je souscrive, Monsieur, aux louanges que M. de R. a données à l'esprit de celle dont vous avez bien voulu que je visse le billet, je ne vous dissimulerai pas néanmoins que le plaisir que j'ai pris à la lire a été mêlé de quelque sorte de chagrin. Elle ne l'a pas fait naître, mais elle l'a renouvelé. C'est, Monsieur, que j'ai un secret dépit contre ces personnes d'esprit qui méprisent ceux qui en ont peu. Je pense que vous jugez bien que j'ai raison de m'intéresser pour eux ; mais, quoi qu'il en soit, vous devez avouer, ce me semble, que l'on n'en a pas assez de pitié et qu'il y a quelque chose de cette dureté dans ce billet. Car après ce jugement si précis que Mme de la F… porte que *c'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre*, nous voilà réduits à n'oser dire notre sentiment et à trouver admirable ce que nous n'entendons pas.

Elle devait donc au moins nous instruire plus en particulier de ce que nous y devons admirer, et ne se pas contenter de certaines louanges générales qui ne font que nous convaincre que nous n'avons pas l'esprit d'y découvrir ce qu'elle y découvre, mais qui ne nous servent de rien pour le trouver.

Vous direz sans doute que l'on ne devait pas exiger d'elle qu'elle passât plus avant dans une lettre et que, parlant à vous et non pas à moi, il lui suffisait que vous l'entendissiez. Je reconnais tout cela ; mais vous ne sauriez empêcher aussi que quiconque m'avertit de ma bêtise, sans me donner le moyen de la diminuer, ne me fasse un peu de dépit. Cela est injuste ; mais c'est une injustice naturelle qui mérite quelque condescendance. Et cette condescendance serait de tirer de la même personne un jugement plus particulier de l'écrit de M. Pascal qui ne m'apprît pas seulement qu'il contient bien des choses admirables mais qui me donnât plus de lumière pour les discerner. Car, pour vous dire la vérité, j'ai eu jusques ici quelque chose *de ce méchant signe*. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment, mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. Il y a même quelques sentiments qui ne paraissent pas tout à fait exacts et qui ressemblent à des pensées hasardées que l'on écrit seulement pour les examiner avec plus de soin.

Ce qu'il dit, par exemple, titre XXV, 15, que *le titre par lequel les hommes possèdent leur bien n'est, dans son origine, que fantaisie*, ne conclut rien de ce qu'il en veut conclure, qui est la faiblesse de l'homme et que nous ne possédons notre bien que sur un titre de fantaisie. Car il n'y a nulle faiblesse à établir des lois de fantaisie dans les choses

indifférentes qui demandent à être réglées seulement de manière ou d'autre, et à ne demeurer pas incertaines : et quand on possède du bien sur un titre de cette sorte, on le possède avec une vraie et solide justice, parce qu'il est juste selon Dieu et dans la vérité que le bien appartienne à ceux à qui il est donné par des lois indifférentes dans leur origine ; il n'y a nulle faiblesse en cela.

Ce qu'il dit au même endroit nº 17 touchant les principes actuels me semble trop général. Nous nous aimons naturellement, c'est-à-dire notre corps, notre âme et notre être. Nous aimons tout ce qui est naturellement joint à ces premiers objets de notre amour, comme le plaisir, la vie, l'estime, la grandeur. Nous haïssons tout ce qui y est contraire, comme la douleur, la mort, l'infamie : la bizarrerie des coutumes n'a lieu que dans les choses qui ne sont pas naturellement liées avec ces premiers objets de nos passions.

Il suppose dans tout le discours du divertissement ou de la misère de l'homme, que l'ennui vient de ce que l'on se voit, de ce que l'on pense à soi et que le bien du divertissement consiste en ce qu'il nous ôte cette pensée. Cela est peut-être plus subtil que solide. Mille personnes s'ennuient sans penser à eux. Ils s'ennuient, non de ce qu'ils pensent, mais de ce qu'ils ne pensent pas assez. Le plaisir de l'âme consiste à penser vivement et agréablement. Elle s'ennuie sitôt qu'elle n'a plus que des pensées languissantes, ce qui lui arrive dans la solitude parce qu'elle n'y est pas si fortement remuée. C'est pourquoi ceux qui sont bien occupés d'eux-mêmes peuvent s'attrister, mais ne s'ennuient pas. La tristesse et l'ennui sont des mouvements différents. L'ennui cherche le divertissement, la tristesse le fuit. L'ennui vient de la privation du plaisir et de la langueur de l'âme qui ne pense pas assez ; la tristesse vient des pensées vives, mais affligeantes. M. Pascal confond tout cela.

Je pourrais vous faire plusieurs autres objections sur les *Pensées* qui me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques et qui incommodent ainsi mon amour-propre qui n'aime pas à être régenté si fièrement.

V

PIÈCES JUSTIFICATIVES POUR LA DEUXIÈME PARTIE DE L'INTRODUCTION

I

ARGUMENT LOGIQUE DES PENSÉES DANS LA PRÉSENTE ÉDITION

Section I. *Pensées sur l'Esprit et sur le Style.*

Les questions de méthode ont toujours préoccupé Pascal : le savant tente de pénétrer le mécanisme de la démonstration géométrique et de lui arracher le secret de sa perfection ; l'homme du monde s'entretient avec Méré de l'*Art de Persuader* ; le solitaire de Port-Royal rêve d'unir sa connaissance des mathématiques à son expérience du cœur humain pour les tourner d'un commun effort à la gloire de la religion. Aussi des pensées éparses sur l'esprit et sur le style peut-on tirer ce qu'on appelle la *Rhétorique* de Pascal. Le fondement de cette rhétorique est une psychologie. Les esprits distingués doivent leur supériorité à deux qualités différentes, l'une qui fait le géomètre, c'est la puissance de déduction qui lie les unes aux autres des vérités successives et en tire une chaîne qui va à l'infini ; l'autre qui fait l'homme du monde, c'est le sentiment de la complexité des choses, le discernement des éléments simultanés qui la composent, l'estimation de leur valeur réciproque, tout cela se faisant immédiatement et spontanément avec une sûreté qui tient de l'instinct. Chacun de ces deux esprits, esprit de géométrie et esprit de finesse, a sa valeur et sa part de vérité : le monde est doublement infini, il a une infinité de principes qui ont chacun une infinité de conséquences ; la seconde de ces infinités est accessible à l'esprit des géomètres ; la première est sentie par l'esprit de finesse. Aussi le raisonnement abstrait et simpliste est-il impuissant devant les problèmes de la vie. Les règles de l'école ne suffisent pas plus à créer l'éloquence qu'elles ne suffisent à créer la morale et la philosophie. L'éloquence repose sur le sentiment, elle consiste à prendre conscience de la pensée qui vit au dedans de nous et se développe spontanément suivant ses lois propres ; l'orateur doit

reproduire ce mouvement intérieur de la pensée et engendrer ainsi la vérité dans l'esprit de l'auteur, il ne persuade pas autrui, il fait qu'autrui se persuade soi-même. Le discours doit prendre son point de départ dans les idées que l'auditeur est capable de comprendre, ou mieux encore sur lesquelles l'amour propre le dispose à faire réflexion, puis il laisse ces idées initiales insinuer d'elles-mêmes leurs conséquences dans l'esprit ; et insensiblement il le conduit où il veut comme un fleuve porte les barques qui se confient à lui. Aussi l'ordre dans le discours a-t-il une valeur essentielle ; l'invention d'un ordre nouveau est un titre suffisant à l'originalité. L'ordre véritable ne se recommande pas par des qualités extrinsèques, comme la clarté ou la symétrie ; il doit être fondé dans la nature de la pensée. À cause de cela on ne peut le saisir que lentement et difficilement, à mesure qu'on prend conscience de la vie spirituelle. Mais au moins, puisque cet ordre véritable est l'ordre de la nature, il est possible de prédire qu'il ne sera pas un produit de l'art. Tout ce qui tend à faire de l'éloquence quelque chose de réel et de subsistant en soi doit donc être rejeté. Il n'y a pas de beau style, indépendamment de la pensée que ce style exprime, pas plus qu'il n'y a de beau vêtement indépendamment de la personne que ce vêtement habille. Sous prétexte d'embellir et d'enrichir, si on multiplie les broderies et les parures, le vêtement contraste avec la personne, et la rend ridicule ; de même les fausses beautés du style étouffent l'homme sous le poète et sous l'auteur. Entre le métier et la nature il faut choisir, et choisir la nature, savoir être simple quand elle est simple, et quand elle est complexe, lutter avec elle de subtilité et de complexité, mettant à profit toutes les ressources que fournit le langage, usant suivant les circonstances du mot propre ou de la périphrase, et pour un même sens variant le langage selon l'intention. En résumé, beauté signifie vérité.

Section II. *Misère de l'Homme sans Dieu.*

Il n'est pas douteux que Pascal se soit proposé de saisir l'homme à vif, et de lui donner le sentiment de la misère où il est sans Dieu. Toute l'expérience de sa vie mondaine, multipliée par l'étude assidue de Montaigne et la lecture de Charron, devait être versée dans l'*Apologie*, où, selon les indications de Pascal, elle eût fourni la matière d'une *Première Partie*. La démarche initiale de la méthode qu'il avait découverte pour entraîner la volonté, c'est de s'associer à cette volonté même ; l'exposé didactique de la vérité religieuse, si clair et si bien divisé qu'il soit, laissera indifférent et froid l'homme sans religion ; mais ouvrez devant le libertin le cœur même du libertin ; parlez-lui de lui-même, et il ne pourra manquer de prendre intérêt à votre discours, de retrouver en lui la vérité de ce que vous dites ; par cette ouverture vous aurez prise sur lui, et vous communiquerez à vos paroles leur véritable force de persuasion.

Pascal demande donc à l'homme de se connaître lui-même. Qu'est-ce que l'homme ? et qu'est-ce que l'homme dans le monde ? La science et la philosophie ont pour objet la

définition de l'homme. Il semble que l'homme puisse être défini, puisqu'il est un être fini. Mais qu'est-ce que le fini ? Dans la réalité il n'y a rien de fini. Dès que l'homme veut s'attacher à la nature, il se perd dans le double abîme de l'infiniment grand et de l'infiniment petit : il ne peut rien savoir de cette nature, sinon qu'il y a disproportion entre elle et lui. La première démarche de la science, c'est de décrire l'univers, et cette première démarche suffit pour manifester l'impossibilité de la science. Se détourne-t-il du monde extérieur pour rentrer en lui-même ? l'homme ne trouve rien en lui qui soit substantiel et qui lui présente quelque vérité. Il est le jouet, ou plus exactement il est le produit des « puissances trompeuses ». L'imagination nous dicte nos désirs, comme nos décisions, et elle sait nous rendre heureux d'un bonheur inconsistant et vain. La volonté dirige secrètement l'intelligence qui croit le guider, et notre propre intérêt « nous crève les yeux ». L'habitude suffit pour faire naître au hasard des circonstances une force intérieure qui se développe en nous, qui devient nous-mêmes : et pourtant cette nature que nous ne pouvons manquer de subir, n'a point de véritable fondement en nous ; sa nécessité apparente a sa racine dans les choses extérieures. Notre vie dépend de notre condition, et notre condition dépend de quelques paroles que nous avons entendu répéter et auxquelles nous avons ajouté foi, sans même les examiner. Nous ne sommes pas un principe de vérité ; nous ne délibérons pas la fin en vue de laquelle nous agissons ; mais nous sommes poussés par la nature, et nous reflétons dans notre vie sans cesse traversée par des passions diverses, dans notre âme qui sans cesse se dément et se déchire elle-même, la diversité infinie des choses ; le cours du temps nous emporte, nous transforme, nous oppose à nous-même, si bien que nous acceptons volontiers la mort afin de conserver les prétendus biens de la vie. Puisqu'ainsi l'intelligence croit naturellement à tout, sans jamais posséder la vérité qui est son objet, puisque la volonté aime naturellement tout, sans jamais atteindre à cette possession tranquille et assurée qui seule la satisferait, que reste-t-il à l'homme sinon de renoncer à poursuivre un but, de céder à l'agitation universelle, d'en perdre de vue la vanité à force de rapidité et de variété, de ne rechercher la mobilité que pour la mobilité elle-même ? Le divertissement perpétuel qui nous dérobe sans cesse à nous-même, qui absorbe notre âme dans les plus frivoles et les plus stériles des occupations, est bien misérable, et c'est pourtant le plus sage. Le malheur de notre condition est tel qu'il vaut mieux pour l'homme ne pas y songer ; pour avoir quelque ombre et quelque apparence de bonheur, il lui est nécessaire d'exister hors de soi, de se créer une personne imaginaire à laquelle il sacrifie quelquefois sa personne réelle. L'homme en est réduit à se fuir lui-même, parce qu'il fuit ainsi la misère, et la pensée de la mort.

Section III. *De la Nécessité du pari.*

Que l'homme se détourne de soi pour ne point songer à la misère de sa condition, cette misère n'en est pas moins véritable : il faut qu'il meure. Celui-là qui le ramène à la pensée de la mort, celui-là le ramène à lui-même, il lui fait envisager son intérêt le plus profond, et

c'est ce qu'il doit comprendre d'abord. Pour avoir prise sur l'incrédule, il ne faut se servir ni d'injures qui rebutent, ni de menaces qui irritent ; il faut s'unir avec lui de volonté, plaindre avec lui sa destinée et le tourner du dedans par cette communauté de pensée vers la religion qui lui apparaîtra vénérable, parce qu'elle aura connu sa misère, aimable, parce qu'elle y aura promis un remède. L'athée fait le brave contre Dieu, mais cette présomption n'est que lâcheté ; il se dit indépendant, parce qu'il refuse de s'examiner ; en réalité, il a peur de se regarder. Ouvrez-lui les yeux, montrez-lui la mort, inévitable, voisine déjà, et faisant sentir son approche par cet horrible et perpétuel « écoulement » de tout ce qu'on possède, la mort qui nous tire solitaire de notre humanité pour nous transporter au tribunal de Dieu. Devant cette éternité qui s'ouvre tout à coup pour eux, qu'ont-ils à dire, les athées ? qu'il faut rester indifférent ? ne serait-ce point le comble de l'absurdité et de l'extravagance, alors qu'on prend tant de souci pour les petites choses, de ne point se poser le problème capital qui décidera de la béatitude ou de la damnation éternelle ? Prendra-t-on parti ? La raison affirmera que la religion est incompréhensible, soit ; mais comment conclure de là que la religion n'est pas vraie ? La nature ne dément-elle pas toujours les assertions présomptueuses de la raison ? ne triomphe-t-elle pas des impossibilités prétendues ? et les mathématiques, qui sont les sciences rationnelles par excellence, ne nous forcent-elles pas à reconnaître l'existence d'un infini, dont la nature est pourtant inconcevable à la raison ? Mais il n'y a nulle lumière dans la religion, soit encore ; supposons de part et d'autre égale obscurité ; « les lumières naturelles » fourniront encore à l'homme un moyen de se retrouver et de se tracer un chemin. Qu'il ait d'abord renoncé à la double présomption de la raison et de l'amour-propre : qu'il comprenne que les seules ressources de son esprit ne suffisent point à trancher les questions qui sont hors de la portée humaine, qu'il ne mesure point sa destinée d'après la règle trompeuse que lui fournissent ses passions d'un jour ; et il verra qu'il y a pour lui, sinon une chance de vérité, du moins une chance de salut. Entre l'incrédulité et la religion il faut choisir : ne pas choisir, c'est tout de même avoir fait un choix, le choix le plus dangereux, puisque c'est courir le risque des peines éternelles. Comment trancher l'alternative ? Toute raison d'ordre spéculatif est écartée par hypothèse ; un parti n'est pas plus vrai que l'autre ; il ne reste donc qu'à considérer pratiquement lequel vaut le mieux. Or, en pariant pour la religion, je perds le droit de vivre à mon gré, puisqu'il me faut accepter la discipline intellectuelle, surtout la discipline morale de l'Église, et je gagne la chance de la béatitude éternelle ; j'expose le fini pour avoir l'infini. Comment hésiter ? la raison est écartée au moins provisoirement ; la passion résiste, mais par aveuglement ; car il suffit d'un moment de réflexion pour en manifester la vanité et la misère. En réalité, pour qui est de bonne foi et possède toute sa liberté d'esprit, le fini s'anéantit devant l'infini ; la vie présente, si on se connaît exactement soi-même, n'est rien, de telle sorte que, dût-on être trompé dans son espérance, on n'aura rien à regretter, et c'est là ce qui fait la force triomphante de l'argument du pari. Dès cette vie même, et n'y en eût-il pas d'autre, le chrétien est meilleur et plus heureux que l'incrédule ; ne consultât-on que son avantage d'honnête homme, on devra désirer que la religion soit vraie ; l'intérêt bien entendu ne

nous donne pas la foi, mais il tourne vers la religion notre volonté et notre attention ; elle nous agrée ; or l'art d'agréer est, en raison de l'infirmité de l'homme, le commencement de l'art de persuader.

Section IV. *Des Moyens de croire.*

La connaissance de son néant et l'argument du pari ont tourné le libertin vers Dieu. Au lieu de la mauvaise crainte, celle qui lui fait redouter que Dieu soit, il a la bonne crainte, qu'accompagne l'espérance qu'il existe. Il s'agit maintenant de le persuader des vérités de la religion, ce qui eût été la *Seconde Partie* de l'ouvrage de Pascal. Dans la *Préface* de cette seconde partie, Pascal devait écarter les raisonnements par lesquels les philosophes et les théologiens essaient de prouver Dieu à l'aide de la nature, du ciel et des oiseaux ; il les condamne à la fois en savant qui en mesure la pauvreté, en janséniste qui en pénètre le caractère rationaliste et naturaliste. Quelle sera donc la véritable méthode pour amener l'homme à Dieu ? Le manuscrit de Pascal contient un grand nombre de fragments relatifs à ce point qui est capital dans une *Apologie* janséniste. Si la grâce vient uniquement de Dieu, et s'il n'y a point de foi sans la grâce, quelle sera la valeur et l'efficacité de l'effort que fait un homme pour convertir d'autres hommes, alors que cet homme ne dispose pas de la grâce divine ? La réponse de Pascal est d'une admirable netteté : la foi est un don de Dieu, c'est l'inspiration divine qui fait le vrai chrétien ; mais l'homme n'est pas une créature de pur sentiment ; outre le cœur il y a en lui un corps et un esprit, il faut que la foi pénètre l'esprit et le corps. C'est la coutume qui plie la machine ; mais la coutume suppose avant elle la raison ; autrement elle est vide de sens, elle n'est que superstition. Pascal, qui s'acquittait de ses devoirs religieux avec l'extrême rigueur que l'on sait, condamne celui qui ne met son espérance qu'en de vaines formalités. La raison a besoin d'être satisfaite ; il faut avoir soif des vérités spirituelles, et travailler de la pensée pour se rendre compte par soi-même et se convaincre de ce qu'il faut croire. Mais, si c'est un excès d'exclure la raison, c'en est un autre de n'admettre que la raison. La raison, suivant Pascal, n'est pas une fin en soi ; elle est un moyen. La raison n'est pas une faculté de principe : elle est ployable en tout sens, car le raisonnement se suspend avec la même facilité à toute espèce de prémisses. L'étude de la géométrie et l'expérience du monde attestent également aux yeux de Pascal que les principes sont dus à une intuition immédiate qui est ce qu'il y a de plus profond et de plus sûr en nous : c'est le cœur qui voit les trois dimensions de l'espace ; puis, étant donné qu'il y a trois dimensions, le géomètre démontre les théorèmes qui établissent les propriétés de cet espace. Dès lors il est conforme à la véritable nature de la raison, il est essentiellement raisonnable que la raison se soumette : elle n'a de valeur que si elle se fonde sur le sentiment pour s'achever dans le sentiment. Le rôle du raisonnement est donc nettement limité : dans l'ordre des choses naturelles, *a fortiori* quand il s'agit de démontrer les vérités de la religion, il ne peut qu'ouvrir la voie au sentiment, qui seul est vif et durable, qui seul enveloppe l'âme tout entière. À Dieu il est réservé d'incliner le cœur

des hommes, et cette connaissance du cœur suffit à faire le chrétien. L'œuvre de l'homme est d'éclairer les esprits afin d'écarter les obstacles qui s'opposeraient au sentiment ; elle dissipe les objections des athées qui détourneraient leurs âmes de Dieu, elle les prépare à recevoir la grâce et à en profiter, si Dieu veut leur envoyer la grâce.

Section V. *La Justice et la Raison des Effets.*

Relativement à la justice qui est dans la société humaine, à la valeur de la naissance et des dignités, il y a une « gradation » d'opinion qui va du peuple aux demi-habiles, des demi-habiles aux habiles, jusqu'aux dévots et aux chrétiens, et cette gradation est un « renversement perpétuel du pour au contre ». Cette réflexion, présentée par Pascal sous différentes formes, nous permet d'ordonner les fragments relatifs à l'ordre politique, en fixant la portée de chacun par le rang qu'il occupe dans cette hiérarchie d'opinions.

Tout d'abord le peuple croit qu'il est juste d'honorer les grands et de leur obéir. Mais cette prétendue justice ne supporte pas l'examen. Quelques traits d'une rare énergie, où l'ironie se mêle à l'indignation et à la pitié, suffisent à faire éclater la confusion et la contradiction des coutumes sur lesquelles reposent les institutions humaines. Faut-il conclure, avec Montaigne, qu'il n'y a pas de justice du tout ? Non point : la négation de la justice soulèverait les hommes contre l'ordre établi, le désir d'une justice meilleure déchaînerait les guerres civiles, qui sont le plus grand des maux. À la critique des demi-habiles qui font voir l'injustice de ce que le peuple appelle justice, s'oppose la sagesse supérieure des habiles, qui, comprenant que la paix est le souverain bien et que la force est seule capable d'assurer la paix, reconnaissent que la force devient juste par là. La coutume, qui paraît d'abord ridicule et vaine, est raisonnable et bienfaisante quand elle s'appuie sur la force : car elle en fait accepter volontairement et doucement l'empire, qui est nécessaire pour le repos du monde. Donc les opinions du peuple sont saines : il faut respecter les lois établies, s'incliner devant les grands seigneurs ; mais ce n'est point parce que cela est juste, comme le peuple le pense, parce que ces lois sont conformes à l'équité ou que la naissance entraîne une supériorité d'esprit, c'est parce que cela est établi ainsi, et que les qualités extérieures, étant seules visibles et incontestables, peuvent seules s'imposer à tous. Le sage parle donc comme le peuple, mais il n'est pas dupe des croyances populaires, il ne livre à la force que ce qui est du domaine de la force, il ne confond pas la grandeur matérielle avec la grandeur spirituelle qui a droit au suffrage de l'esprit ; il sait que la raison du peuple est au fond folie, et il se résigne à cette folie, en gardant sa pensée de derrière la tête. Le sage, le sage chrétien surtout, vise plus haut que le monde ; de là cette sérénité supérieure avec laquelle il considère l'ordre qui règne dans la société et l'illusion de la justice qui en est à la fois le plus misérable et le plus solide appui.

À quoi devait tendre, dans l'esprit de Pascal, cette série de réflexions où les diverses opinions en présence auraient été développées sous forme de lettres ? Sans doute à

humilier la raison, à dévoiler les contradictions et l'impuissance de l'humanité naturelle, à subordonner le cours du monde à une pensée secrète et supérieure qui l'explique, qui le justifie et que Pascal nomme : « la raison des effets. » La gradation d'opinions par laquelle se comprend l'organisation de la société, est une image de la dialectique qui, appliquée cette fois à la nature intérieure de l'homme, nous amènera à concevoir « la raison des effets » de cette nature, raison que la religion nous fournit. En même temps aussi elle écarte seule de la route de l'apologiste les objections que les esprits forts ont élevées contre la justice divine en s'appuyant sur la justice humaine : l'appui s'est écroulé, les objections se sont évanouies.

Section VI. *Les Philosophes.*

C'est aux philosophes que l'homme s'adresse pour trouver le souverain bien. Les philosophes lui font voir d'abord que sa dignité est dans la pensée. Par la pensée l'homme comprend en lui cet univers, qui le comprend en soi. Il est plus grand que ce qui est plus fort que lui : car il connaît cette force, et sa faiblesse. L'homme possède donc le principe de toute morale, la pensée qui suffit à réprimer ses passions. Mais la grandeur à laquelle l'homme peut prétendre n'est pas dans l'ordre de la nature : ce sont des saillies exceptionnelles qui font mieux remarquer sa médiocrité habituelle. Cette pensée, qui s'érige en souveraine, est en réalité soumise aux moindres circonstances extérieures, sujette à toutes les infirmités du corps dont elle dépend. Elle suffit à nous donner l'idée et le besoin de la vérité ; mais cette vérité même, elle est incapable de la saisir dans sa substance et dans son essence. Le sceptique joue avec les multiples aspects des choses, et l'existence du dogmatisme lui apparaît comme le plus frappant témoignage de l'étroitesse et de l'infirmité incurable de l'esprit humain. Ainsi il est à la fois vrai que la pensée est souveraine dans l'homme, et que la pensée est impuissante à s'assurer la possession de son objet, qui est la vérité. C'est pourquoi il y a entre les philosophes une perpétuelle opposition ; cette opposition est l'effet et la preuve de la double nature de l'homme, grandeur et misère tout ensemble. Entre l'instinct qui l'élève et l'expérience qui le déprime, entre la raison et les passions, les philosophes ont choisi, et par là ils ont exclu ; ils ont été dans l'erreur, n'ayant vu qu'une partie de la vérité. Il est vrai que l'homme est misérable ; mais il est vrai qu'il a le sentiment de sa misère, et ce sentiment fait sa grandeur. La misère et la grandeur sont choses inséparables chez l'homme, et ce sont choses contradictoires. Aussi la sagesse humaine, ne pouvant concevoir deux états contraires dans un même sujet, échoue-t-elle inévitablement à rendre raison de la nature humaine ; tout ce qu'elle peut faire, c'est de maintenir dans son intégrité la notion de la nature humaine, de conserver la dualité, la contrariété qui en est le vrai caractère, de voir au moins la *chose*, puisqu'elle ne peut voir la *cause*.

Section VII. *La Morale et la Doctrine.*

L'analyse philosophique suffit pour attester que l'homme sans la foi ne peut connaître ni le vrai bien ni la justice ; Miton est convaincu que la nature est corrompue ; mais y a-t-il quelque chose au delà ? le pessimisme est-il le dernier mot de toute sagesse ? L'homme ne peut répondre : qu'il écoute Dieu. Peut-être la sagesse divine nous donnera-t-elle la *raison des effets* dont la contrariété nous déconcerte. À elle seule, il appartient de remonter le cours du temps et d'expliquer par le mystère de notre origine l'énigme de notre nature. L'homme a tour à tour été dans deux états : dans l'état de création où Dieu l'a mis, et dans l'état de péché où il s'est mis lui-même ; ces états successif, que la religion nous révèle, expliquent les états simultanés que l'analyse nous découvre ; car l'homme, en tombant dans la concupiscence et dans la misère par suite du péché, a conservé cependant le souvenir et la trace de sa grandeur primitive. Aussi, dès que ce secret est découvert, qui n'aura du respect pour cette religion qui enseigne à ses plus humbles enfants ce que les sages de la terre n'ont pu deviner ? surtout qui ne désirera être délivré de cette concupiscence qui est le fruit et le châtiment du péché ? qui ne désirera rentrer dans la véritable nature et dans la véritable raison ? Par la nature et par la raison, il est aisé de concevoir l'injustice et le dérèglement de l'amour-propre : *qu'on s'imagine un corps plein de membres pensants* (métaphore d'origine et d'esprit stoïciens qui devait, par l'intermédiaire de saint Paul, s'introduire en plein centre dans l'*Apologie* de Pascal), est-il convenable que la partie s'érige en tout, et qu'elle poursuive son propre bien à l'exclusion et au détriment du bien du corps ? ou, au contraire, ne lui suffira-t-il pas de penser pour reconnaître que là où se trouve l'origine de son être et de sa vie, là se trouve le véritable bien, pour aimer le corps ? La volonté propre ne se satisfera pas ; la satisfaction de la volonté ne peut résider que dans l'être universel qui est à la fois en nous et hors de nous, qui est Dieu. La morale chrétienne consiste dans le triomphe de la charité sur la concupiscence ; par la morale la doctrine est éclairée et justifiée. Car si l'homme se hait lui-même et aime Dieu, d'où peut-il tenir de tels sentiments ? Ce n'est pas de lui-même, puisque sa nature est corrompue par le péché, puisque l'homme est condamné maintenant à s'aimer et à aimer toutes choses pour soi ; Dieu ne sera pas la fin, s'il n'est le principe. Nous naissons si contraires à Dieu que si nous ne naissions coupables il serait injuste, et que s'il n'était miséricordieux nous ne saurions ni le connaître, ni l'aimer à plus forte raison. La charité atteste la grâce venue du Créateur, le Médiateur qui a réconcilié Dieu avec les hommes. Adam et Jésus-Christ, le péché d'origine et la rédemption, la concupiscence et la charité, cette unique opposition constitue toute la foi, et elle en manifeste la vérité. Le péché explique la bassesse de l'homme, et la rédemption explique sa grandeur ; la foi rend raison des deux états ; elle les justifie et elle les maintient tout ensemble. L'homme qui se voit indigne de toute communication avec Dieu, s'il ne se sait racheté, se perd dans le désespoir ; mais celui qui a conscience de sa grandeur, s'il ignore le Rédempteur, il croit tenir de lui sa vertu, et il se perd dans l'orgueil. Par Jésus-Christ seul la misère a une

consolation, la grandeur est sans présomption. Par lui l'homme peut échapper au poids du péché, et Dieu peut exercer sa miséricorde. L'homme participe à Dieu en s'unissant à lui, union extatique, faite de charité et d'humilité, de certitude et d'angoisse, qui arrache à Pascal les sanglots du *Mystère de Jésus*.

Section VIII. *Les Fondements de la Religion chrétienne.*

Si, suivant la conception générale de Pascal, la raison ne peut fournir que des présomptions, si le fait seul crée une conviction véritable et définitive, il ne suffira pas que la religion chrétienne ait par l'excellence de sa morale et la profondeur de sa doctrine justifié de sa vérité idéale ; il faudra aussi prouver sa réalité vivante, en montrant la présence et l'action du Dieu chrétien dans l'histoire du monde. Ce n'est pas seulement la nature de l'individu, c'est la conduite de l'humanité qui est inexplicable sans les mystères de la religion. Or, la preuve de cette réalité doit être adaptée au caractère essentiel de cette religion. Si le dogme fondamental du christianisme c'est la dualité actuelle, le combat perpétuel de la concupiscence, suite du péché, et de la grâce, fruit de la rédemption, il est nécessaire que ces preuves soient ambiguës, suivant qu'elles sont interprétées par l'esprit de concupiscence ou par l'esprit de charité, C'est ce que devait mettre en évidence, si nous ne nous trompons, ce chapitre des *Fondements* auquel Pascal fait allusion, et dont Havet déclarait ne retrouver aucune trace. Dieu n'a pas voulu la lumière totale ; car les hommes ayant péché n'en sont pas dignes et ils ne peuvent être sauvés par les voies naturelles ; Dieu n'a pas voulu l'obscurité totale, car, étant bon, il leur a envoyé un libérateur. Mais il a fait qu'il y eût assez de lumière pour éclairer les élus ; assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés. Ce mélange est essentiel à la doctrine catholique : les faits historiques, pour devenir « les Fondements » du catholicisme, doivent porter en eux le caractère de ce mélange ; il faut qu'ils soient assez obscurs pour justifier toutes les objections des hérétiques ou des athées : mais cette obscurité, loin d'ébranler celui qui a la foi, le confirme : car celui-là non seulement y voit assez de clarté pour surmonter cette obscurité, mais encore il comprend la nécessité de cette obscurité. Ce n'est donc pas à la raison qu'il appartiendra de faire le départ entre la clarté et l'obscurité ; elle demeure en équilibre entre l'une et l'autre ; si nous opposons l'obscurité à la clarté, c'est par l'inclination de la concupiscence, comme l'inclination de la grâce nous permet de concilier l'obscurité et la clarté dans une synthèse où l'une et l'autre sont justifiées. L'histoire du christianisme est faite à la fois pour convertir et condamner ; plus elle apparaîtra ambiguë, plus elle sera claire pour ceux auxquels Dieu a donné la disposition du cœur nécessaire pour entendre cette ambiguïté ; et aux réprouvés eux-mêmes, lorsqu'au jour de la damnation ils saisiront enfin le sens de cette obscurité qui les rebutait, leur propre raison reprochera leur obstination, et ce sera pour eux un supplice de plus.

Section IX. *La Perpétuité.*

Tout d'abord si le fait par excellence c'est d'être le plus grand fait historique qu'on puisse invoquer en faveur de la religion, c'est sa perpétuité : par le judaïsme qui n'en est que le fondement, le christianisme remonte aux origines mêmes de l'humanité. Voilà ce qui est clair. Mais il faut, d'après le principe d'exégèse que Pascal a posé, que cette clarté soit mêlée d'obscurité. Voici donc l'obscurité, c'est que cette religion perpétuelle n'est pas unique. Le paganisme, l'histoire de l'Égypte et celle de la Chine, tout cela obscurcit, mais en même temps cela éclaire. Et en effet, c'est une objection superficielle de dire : ce qui n'est pas unique n'est pas vrai — et de détourner la tête. Si on a bonne volonté, on y regardera de plus près, et par la comparaison de la religion chrétienne et des religions païennes on se convaincra de la vérité de l'une et de la fausseté des autres. Les autres religions en effet n'ont pas de témoins ; leurs livres n'ont pas d'autorité parce qu'ils n'ont pas eu d'efficacité, ils ne sont pas l'ouvrage d'un peuple. De loin, Mahomet peut ressembler au Christ ; de près, Mahomet est le contraire du Christ et, par cette contrariété, fait connaître en quoi consiste la divinité du Christ : Mahomet n'a pas été prédit, Mahomet n'a pas fait de miracles, Mahomet a réussi humainement. En lui nulle clarté supérieure qui donnerait quelque valeur aux obscurités de l'Alcoran, mais l'obscurité pure, qui est pour l'esprit un néant.

Qu'on applique les mêmes principes de critique au peuple juif : les résultats de l'épreuve sont tout différents. L'antiquité de Moïse est telle qu'aucun livre humain ne peut prétendre à l'approcher ; entre la création et lui le nombre des générations, qui mesure seul l'altération de l'histoire, est si petit que l'historien peut être dit contemporain des événements qu'il raconte. Mais ce n'est pas tout, ce livre a un caractère unique qui le distingue de tout autre livre : il contient une loi qui est la loi à la fois la plus ancienne et la plus rigoureuse de toutes, celle qui révèle aux hommes leur corruption et les soumet au joug de la terreur. Or, cette loi a subsisté dans ce peuple, sans interruption ni altération, spectacle si peu conforme au cours naturel de l'histoire, qu'il apparaît, quand on y réfléchit, comme un miracle. Ne dira-t-on point à cause de cela que les Juifs ont intérêt à l'authenticité de ces livres, et qu'ils sont témoins suspects ? Mais, — et c'est ce qui achève la preuve, — ces livres portent la condamnation du peuple qui s'en est fait le gardien et le défenseur ; ce peuple a été condamné, et il est misérable, et il subsiste, afin de remplir jusqu'au bout le rôle qui lui a été assigné de témoin sincère.

Section X. *Les Figuratifs.*

Pascal expose lui-même le sens et l'importance qu'il attache aux *Figuratifs*. En effet le passage de l'*Ancien Testament* au *Nouveau* se fait au moyen des prophéties : si ce qui est prédit par l'un se vérifie dans l'autre, alors les deux *Testaments* sont justifiés en même

temps. Or, comment retrouver dans l'*Ancien Testament* les événements dont le *Nouveau* porte le témoignage ? Si l'*Ancien Testament* doit être interprété au sens littéral, ainsi que le veulent les rabbins, il est sûr, de l'aveu de Pascal, que les prédictions n'en ont pas encore été réalisées : Israël, n'ayant ni les richesses ni la domination qui lui ont été promises, attend encore son Messie. Mais ce sens littéral est un voile qui obscurcit et qui aveugle, il y a un autre sens qui éclaire et qui est le vrai, c'est le sens spirituel. Ces deux sens ne sont pas opposés : ils sont parallèles, le premier est dans l'ordre de la chair ce qu'est l'autre dans l'ordre de l'esprit, l'un est l'image ou la *figure* de l'autre et ainsi s'explique qu'un même livre puisse avoir deux sens suivant qu'il est lu avec les yeux de la concupiscence ou avec les yeux de la charité. Or, comment prouver que le sens littéral recouvre en effet un sens spirituel et que c'est ce sens qui donne la clé de l'*Écriture* ? Pascal indique lui-même les trois ordres d'arguments auxquels il recourt. En premier lieu cela ne serait pas digne de Dieu, c'est-à-dire que les commandements donnés par Dieu ne peuvent pas avoir pour fin la satisfaction de la concupiscence ; la promesse des biens temporels est faite pour aveugler ceux qui n'ont pas le cœur pur ; mais, pour entendre la parole de Dieu, il faut se placer au point de vue de Dieu et non au point de vue de l'homme. Or, du point de Dieu le but est la charité ; on s'éloigne en s'éloignant de la charité ; en rapportant à la charité, on comprend. En d'autres termes l'*Écriture* peut être interprétée ou comme une loi pleine de menaces et de promesses charnelles ou comme tendant à la charité ; et ces deux interprétations sont incompatibles. Mais la charité a une valeur absolue, parce qu'elle unit à Dieu qui est l'Être absolu, elle n'est donc pas susceptible de représenter autre chose, d'être convertie en figure. La loi est figurative, tandis que la charité n'est pas un précepte figuratif : la loi est l'image et la charité est la vérité ; la victoire sur les ennemis que Dieu a promise à son peuple est la mort du péché, la pureté de la loi. Cette première preuve qui est fondée sur l'esprit de l'*Écriture*, se confirme par deux autres arguments, tirés de l'examen des textes sacrés. Dans ces textes, en même temps que la loi est édictée en des termes qui seraient clairs s'ils ne visaient que les actions tout extérieures comme les sacrifices, et les récompenses toutes matérielles comme les richesses, il est dit que ces termes ne seront point entendus, que la loi demeurera lettre close pour ceux-là mêmes qui croiront voir et entendre. Quel est le sens de ces paroles, si elles n'indiquent la présence d'un autre sens qui est caché sous le premier, qui n'a pas été compris des Juifs et dont Jésus-Christ a donné le secret ? Enfin, quand on envisage l'ensemble des livres qui forment l'*Ancien Testament*, il apparaît qu'à les interpréter uniquement dans le sens de la loi juive, il y a contradiction, à la fois parce que certaines prédictions n'ont pas été suivies d'effet littéral, et parce qu'à côté des commandements et des promesses d'ordre matériel il y a, nettement énoncés, des commandements et des promesses d'ordre spirituel qui les démentent. Or, cette double contradiction ne peut être levée que par une interprétation spirituelle : ce qui est faux littéralement sera vrai spirituellement ; si le temple de Jérusalem a été détruit parce que les pierres en ont été renversées, il n'a pas cessé d'être debout, parce que la Nouvelle Jérusalem subsiste dans l'Église. De même l'opposition des deux sens disparaît

dès qu'on établit entre eux le rapport de figure à figuré : le figuré justifie la figure en même temps qu'il se justifie lui-même.

Section XI. *Les Prophéties.*

La doctrine des *Figuratifs* permet d'appliquer à Jésus-Christ les prophéties contenues dans l'*Ancien Testament*. Pascal a recueilli ces prophéties, il en a mis toute la valeur en lumière et il a refait lui-même la traduction d'importants passages d'Isaïe et de Daniel. Nous ne savons à vrai dire dans quelle mesure il se proposait de faire passer dans le texte même de son ouvrage les matériaux nombreux et abondants que les manuscrits nous fournissent et qui ont été naturellement réunis dans cette section. Mais ils témoignent de l'importance capitale que Pascal accordait aux prophéties et sur laquelle il avait vivement insisté dans la conférence faite à Port-Royal. Ce sont elles qui mettent une différence essentielle entre la religion chrétienne et les autres religions, et en un sens elles constituent pour Pascal le fondement historique de la foi ; par elle l'histoire universelle a un sens religieux. Si l'univers extérieur est muet, l'humanité tout entière parle de Dieu : « Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi, Hérode, César, etc. »

Section XII. *Preuves de Jésus-Christ.*

Les prophéties ont annoncé le Messie, et Jésus-Christ est venu. L'*Ancien Testament* est plein de son attente ; mais cela même est cause d'obscurcissement et d'aveuglement : car ce Messie, célébré avec tant d'éclat par Isaïe et par Daniel, est venu dans une condition si basse que les historiens du monde l'ont ignoré, que les Juifs, témoins de sa vie, l'ont rejeté et l'ont crucifié. Or, cette raison, qui est pour les libertins un prétexte à ne pas croire, est pour les vrais chrétiens une confirmation de leur croyance. Car les Juifs, étant charnels, ont attendu le Messie charnel, le roi de la concupiscence qui leur apporterait les richesses de la terre, la domination de la terre ; mais Jésus n'a combattu qu'avec la prière, il n'a conquis que les âmes. Son triomphe a été de se sacrifier pour racheter les hommes. Celui que les Juifs auraient reconnu n'aurait pas été le vrai Messie, car il n'aurait point libéré du péché, il n'aurait point vaincu la concupiscence. Mais celui qu'ils ont méconnu, ils l'ont prouvé en le faisant mourir ignominieusement ; d'une part ils ont manifesté la sincérité de leur témoignage, d'autre part ils ont fait éclater la grandeur qui était propre au Rédempteur, et qui est l'ordre de la charité. Pour qui sait lire l'Évangile avec « les yeux du cœur, qui voit la sagesse », tout y est transparent et touchant. Quand la divinité de celui qui les inspira ne serait pas attestée par la naïveté des évangélistes qui se traduit jusque dans leur discordance apparente, par le courage des apôtres qui se font martyriser pour le Christ qu'ils ont vu ressuscité, l'humilité qui rebute « les grands de chair », la simplicité qui

scandalise « les esprit curieux », en fourniraient autant de marques à la fois indéfinissables et irrésistibles.

Section XIII. *Les Miracles.*

La justification de la doctrine chrétienne, la confirmation de sa « duplicité » intrinsèque par l'ambiguïté essentielle à l'histoire de la religion, permettent l'interprétation des miracles, qui devait être, dans l'*Apologie* de Pascal, le centre auquel tout se rapporterait. Les miracles sont extérieurement, pour le corps et pour la foule, l'image de ce qu'est la grâce dans l'intimité de l'âme individuelle. Par les miracles Dieu rassure ses élus, calme pour un temps ce tremblement perpétuel qui est l'état du vrai chrétien : en même temps il s'impose par le prestige de la force matérielle à ceux qui n'ont pas la foi, il leur donne un avertissement solennel qui leur présage leur condamnation définitive, ou qui prépare leur conversion. Aussi les miracles sont-ils le fondement de la foi ; c'est d'eux que Jésus-Christ se réclame, c'est par eux que ceux qui n'ont pas cru en lui demeurent sans excuse. — Mais il y a de faux miracles. — Il doit y en avoir de faux afin que la foi demeure ambiguë, et que le départ se fasse entre l'esprit de charité et la dureté de cœur. Matériellement les vrais miracles n'ont rien qui les distingue des faux ; mais ils portent à Dieu, et les autres en détournent. Ainsi les faux miracles, au temps de Jésus-Christ, ont confirmé la religion qui les avait prédits : la doctrine, qui n'était pas douteuse alors, a discerné les miracles. Depuis, la règle a changé : l'hérésie ayant rendu la doctrine douteuse, les miracles ont servi à discerner la doctrine ; jamais miracle ne s'est produit en faveur des schismatiques ou des hérétiques ; Dieu est intervenu « dans la contention du vrai bien » pour le salut de l'Église. C'est cette règle qu'il faut appliquer au miracle de la Sainte-Épine. Il est bien vrai, comme le disent les Jésuites, qu'en général depuis l'établissement du christianisme il ne se produit plus de miracles ; mais plus rare est la manifestation de la volonté toute-puissante, plus elle est digne d'attention. Les miracles condamneront ceux qu'ils n'auront pas convertis, et ils convertiront ; c'est pourquoi le premier devoir de charité envers Dieu et envers les hommes est de défendre et de célébrer « le miracle ». L'esprit dans lequel l'*Apologie* a été entreprise se résume dans cette prière : « *Sur le miracle*. Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante. »

Section XIV. *Appendice : fragments polémiques.*

La doctrine du miracle met aux prises Pascal et les Jésuites. La polémique des *Provinciales* se serait-elle poursuivie dans l'*Apologie* ? cela est probable, si on songe aux circonstances dans lesquelles fut conçue cette *Apologie*, et d'ailleurs nous avons sur ce point le témoignage d'Étienne Périer[1]. Le miracle, qui est la justification par excellence, puisqu'il

manifeste Dieu, vérifie la doctrine chrétienne, telle qu'elle est conçue par le Jansénisme et telle qu'elle devait être exposée par Pascal. Mais en même temps elle condamne et la politique autocratique et la morale probabiliste que les Jésuites avaient introduites dans l'Église. Aussi trouve-t-on dans le manuscrit autographe de nombreux fragments relatifs à ces deux sujets, qui sont liés à l'*Apologie* du miracle et qui nous ramènent en même temps aux *Provinciales*, qui sont en quelque sorte intermédiaires entre les deux ouvrages dont ils marquent la connexion étroite et la suture.

---

1. ↑ *Vide supra*, p. cxcv.

VI

II

TABLE DE CONCORDANCE POUR LES FRAGMENTS DES PENSÉES

La table de concordance doit être établie suivant l'ordre des pages du manuscrit entre l'édition de Port-Royal, l'édition Bossut qui à certains égards est une édition originale, et d'autre part les éditions modernes qui se sont elles-mêmes référées au manuscrit de Pascal, les éditions Faugère, Havet, Molinier et Michaut. Telles sont d'ailleurs aussi les conclusions de l'éditeur Michaut qui a déjà fait ce travail et auquel nous avons emprunté les éléments réunis dans ce tableau. Dans notre introduction nous avions donné les détails nécessaires sur les trois types d'éditions dogmatiques, en analysant le plan de Condorcet, d'Astié et du chanoine Rocher. Nous ajoutons ici, pour rendre plus clair et plus significatif notre tableau de concordance, la table des matières des éditions que nous y comparons, de façon que le lecteur ait ainsi sous les yeux les différents aspects qu'a revêtus au cours de son évolution le livre des *Pensées*. Nous y avons naturellement rapproché Havet de Bossut ; quant à Michaut, c'est, avec quelques interversions inévitables dans l'état actuel du recueil, l'ordre même du manuscrit.

TABLE DE CONCORDANCE

Nota. — Les barres horizontales de la première colonne séparent les fragment écrits sur des feuilles de papier différentes, et qui ont été plus tard collés à une même page du recueil manuscrit.

MMS	**1re C.**	**2de C.**	**P.-ROY.**	**BOSSUT**	**FAUG.**	**HAVET**	**M**
Nº 9202	**Nº 9203**	**Nº 12449**	**(1670)**	**(1779)**	**(1841)**	**(1852)**	**(1**
Pages	**Pages**	**Pages**	**Articles**	**Articles**	**Pages**	**Articles**	**Pa**
(Fol. D, fol. E, et p. 495).				t. II, p. 549	I, 239	Introd.	II,
1	*358*	*315*	IX 8	II xvii 68	II, 79	XXIV 57	I,
1	*90*	*116*	VIII 1 *Ult*. II 12	II vii 1 II iv 8	II, 269	XI 8	I,

1		*357*	*313*			II, 89		I,
1		*316*	*313*			II, 260	XXV 156	I,
3		*201*	*409*	VII 1	II iii 1	II, 163	X 1	I,
	4			VII 2	II iii 4		X 1bis	
	7			XXVIII 69	II iii 5			
	8				II xvii 63			
3		*361*	*318*	XXIV 8	I vi 4	II, 56	III 4	I,
4		*207*	*418*			II, 171	XXV 38	I,
4		*259*	*316*			II, 274	XXV 97	I,
4		*358*	*315*	IX 1	II xvii 64	II, 84	XXIV 53	I,
7					II iv 9	II, 172	XI 9bis	I,
7		*357*	*314*	IX 3	II xvii 65	II, 143	XXIV 54	II,
8		*206*	*416*			II, 169	XXV 91	I,
8		*206*	*417*		II xvii 3	II, 170	XXIV 2	I,
8		*207*	*418*	XXVIII 51	II xvii 5	II, 172	XXIV 5	II,
8						II, 172	XXV 39bis	I,
8		*207*	*418*	XXVIII 51		II, 172	XXIV 5	II,
8		*206*	*417*	IX 5	II xvii 67	II, 171	XXIV 56	II,
8		*206*	*417*	IX 6	II iv 6	II, 171	XI 4ter	I,
				II 6			XXV 39	
8		*357*	*313*			II, 260	XXV 156	I,
8		*358*	*314*			II, 92	XXV 29	I,
11		*354*	*309*		I ix 18	I, 195	VI 15bis	I,
11		*354*	*310*		I ix 58	I, 195	VI 55	II,
11		*357*	*313*	IX 7	II xvii 67	II, 143	XXIV 56bis	II,
11		*349*	*303*	XVI 8	II xii 5	II, 320	XIX 5	II,
12		*354*	*310*			I, 261	XXIV 94	II,
							XXV 133	
12		*351*	*306*	XXVIII 37	II xvii 35	I, 328	XXIV 25	II,
15		*173*	*207*			II, 254	XVI 8ter	I,
15		*126*	*152*			II, 254		II,
15		*126*	*152*			II, 254	XXV 111bis	I,
15		*129*	*156*	XIII 4, 5 et 6	II ix 8 et 9	II, 254	XVI 7	I,
17		*127*	*153*	X 7	II viii 5	II, 362	XV 4	I,
17		*126*	*152*	XVIII 14	II xiii 7	II, 281	XX 11	II,
17		*420*	*394*	XXVIII 59	II xvii 52	II, 177	XXIV 42	II,
17		*420*	*395*			II, 181	XXIV 97	I,
19		*423*	*398*			II, 382	XXV 196	II,

19	*423*	*398*	XV 12	II xi 5	II, 310	XVIII 20	I,
19	*423*	*398*		II xvii 8	II, 352	XXIV 8	II,
19	*125*	*152*					
19	*125*	*151*			II, 248	XXV 153	I,
19	*173*	*207*					
21	*20*	*40*			II, 79		
21	*13*	*31*	XXIV 12	I vi 5	II, 43	III 5	I,
21	*14*	*32*		I viii 9	I, 185	V 8	I,
21	*8*bis	*23*		I x 31	I, 206	VII 31	II,
21	*9*	*23*	XXIV 2	I v 1	I, 209	II 1bis	I,
21	*14*	*32*	XXXI 14	I ix 47	I, 211	VI 44	I,
23	*9*	*23*		I ix 62	II, 41	VI 59bis	I,
23	*9*	*23*			II, 41		I,
23	*15*	*33*			II, 89	XXV 28	I,
23	*14*	*32*			II, 135	XXV 36	I,
23	*9*	*23*			II, 75	I 1ter	I,
23							
23	*14*	*32*		I ix 3	II, 392	VI 3	I,
23	*8*bis	*23*			II, 75	I 1bis	I,
23	*8*bis	*23*			I, 224	XXV 17	I,
25	*8*bis	*23*	XXIV 11	I ix 25	I, 215	VI 22bis	I,
25	*79*	*104*		II xvii 4	II, 387	XXIV 3bis	II,
25	*77*	*102*	XXVIII 15	II xvii 18	II, 146	XXIV 16	I,
25	*2*	*14*			II, 391	X 11	II,
25	*2*	*15*			II, 392	XXV 110	II,
25	*2*	*14*			II, 389	XXII 1	II,
25	*1*	*14*			II, 390	X 9	II,
25	*2*	*15*			II, 391	X 10	II,
27	*1*	*13*			II, 334	XXV 45	I,
27	*2*	*15*			II, 388	XXV 199	II,
27	*2*	*15*			II, 41		I,
27	*80*	*105*	I 1	II ii 1	II, 18	IX 5	I,
27	*79*	*104*	XXVIII 19	II xvii 19	II, 18	XXIV 17bis	I,
27	*120*	*147*		Suppl. 21	II, 156	XXIV 82	II,
27	*3*	*15*	XXVIII 38	II xvii 36	II, 387	XXIV 26	II,
27	*119*	*146*	XVIII 11	II xiii 7	II, 282	XX 7	II,
29	*1*	*13*			II, 389	XXV 109	II,
29	*1*	*13*			II, 389	XXV 200	I,

29	*1*	*13*			II, 390	XXV 108bis	II,
29					II, 246	XVI 8bis	I,
29	*132*	*159*	XIII 8	II ix 10	II, 246	XVI 8bis	I,
29	*126*	*164*	XIII 7	II ix 10	II, 315	XVI 8	II,
31	*137*	*164*	XIII 14	II ix 14	II, 258	XVI 12	I,
							I,
31	*140*	*188*	XVII 3	II xvi 8	II, 334	XIX 8	I,
					II, 247	XXV 152	
31	*125*	*152*			II, 247	XXV 152	I,
31	*125*	*151*			II, 247	XXV 152	I,
33	*133*	*160*	XIII 17 18	II ix 17 18	II, 307	XVI 15	II,
						XVI 16	I,
35	*134*	*162*	X 3 5 6 8	II ix 15 16	II, 251	XV 3bis	I,
			XIII 15 16			XVI 13	
						XVI 14	
35	*130*	*157*	X 13	II viii 9	II, 274	XV 8	I,
35	*131*	*158*			II, 254 [*note*.]		I,
37	*355*	*310*	XV 10	II xi 3	II, 249	XVIII 15	I,
						XVIII 16	II,
							II,
37	*355*	*311*	XV 11	II xi 3	II, 250	XVIII 17	I,
37	*132*	*159*	XIII 18	II ix 17	II, 247	XVI 16bis et 16ter	I,
37	*131*	*158*	X 13	II viii 9	II, 325	XV 8bis	I,
39	*131*	*158*	X 4	II viii 3	II, 203		
39	*138*	*165*	X 9	II viii 6	II, 203	XV 6	I,
39	*131*	*159*			II, 272	XXV 162	I,
39	*131*	*158*			II, 203		II,
39	*125*	*151*			II, 249		I,
39	*125*	*151*			II, 249	XXV, 154	I,
39	*125*	*151*			II, 249		I,
39	*417*	*391*			II, 403		
39	*420*	*395*			II, 403		
41	*422*	*397*			I, 228	XXV 20	I,
41	*422*	*397*	VII 2	II iii 5	II, 181	X 3	I,
41	*422*	*397*		II xvii 7	II, 357	XXIV 7	I,
41	*417*	*391*			II, 145	XXV 88	I,
41	*157*	*188*			II, 234		II,

43	*419* *420*	*394*			II, 329	XXV 101	II,
43	*139*	*167*	X 1 *Ult.* XII, 5 XXVIII, 9	II viii 2 II ix 3	II, 245	XV 2	I,
45	*138*	*165*	XIII 1	II ix 5	II, 363	XVI 4 XXV 186	I,
45	*117*	*143*	XVIII 22	II xiii 11	II, 372	XX 16	II,
45	*117*	*143*		II xvii 4	II, 369	XXIV 4	I, II,
45	*118*	*145*	XVIII 5	II xiii 3	II, 158	XX 3	I,
45	*123*	*149*			II, 155		
45	*117*	*143*			II, 392	XXV 111	II,
45	*117*	*143*	XXVIII 22	II xvii 22	II, 323	XXIV 20	II,
45	*118*	*144*	XVIII 24	II xiii 11	II, 116	XX 19	I,
45	*118*	*144*			II, 369	XXV 52	I,
47	*117*	*143*		II, 547	I, 221	XXIV 99	II,
47	*117*	*143*	XVIII 13	II xiii 7 10	II, 282	XX 9, 10	I,
47	*118*	*144*			II, 149 (note)		
47	*118*	*144*		suppl. 20	II, 156	XXIV 81bis	I,
47	*359*	*316*			II, 95	XXV 32bis	I,
47	*360*	*317*			II, 131	XXV 83	I,
47	*361*	*318*	XXIV 6	I v 4	II, 81	II 4	I,
47	*359*	*315*			II, 42	XXV 26	I,
47	*360*	*317*	III 13	II v 5	II, 81	XII 8	I,
49	*360*	*317*	XXIV 4	I v 2	I, 209	II 2bis XXV 122	I,
49	*360*	*316*	XXIV 5	I v 3	I, 208	II 3	I,
49	*89*	*115*			I, 225	XXV 16bis	I,
49	*89*	*115*			I, 235		II,
49	*90*	*116*			I, 236		I, II,
49	*359*	*316*			II, 80		I,
49	*161*	*192*	XVI 5	II xii 3	II, 321	XIX 4	II,
49	*164*	*194*			II, 384		II,
49	*120*	*147*	XIII 10	II ix 12	II, 146	XVI 10	I,
49	*163*	*193*	XIV 5	II x 4	II, 323	XVII 5	II,

51	*420*	*395*			II, 191	XXV 93bis	II,
51	*421*	*395*	XVI 3	II xii 2	II, 370	XIX 2	II,
51	*421*	*396*	XXVIII 60	II xvii 53	I, 210	XXIV 43	II,
51	*421*	*396*	XXXI 22	I x 16	I, 196	VII 16	II,
51	*163*	*198*			II, 273	XVI 1bis	I,
53	*158*	*189*	XIV 1	II x 1	II, 330	XVII 1	II,
53	*163*	*192*	XVI 6	II xii 4	II, 321	XIX 4bis	II,
53	*120*	*147*			II, 273		I,
55	*161*	*191*	XVI 1	II xii 1	II, 322	XIX 1bis	II,
55	*157*	*187*	XIV 2	II x 2	II, 325	XVII 2	II,
55	*121*	*148*	XVIII 20	II iv 5	II, 146	XI 5	I,
			II 7	II xiii 10	II, 264		
55	*121*	*148*	XVII 1	II xii 7	II, 335	XIX 7	I,
57	*119*	*145*	XVIII 2 17	II xiii 2 et 9	II, 263.	XX 1	II,
			et 18	II viii 18.		XX 13	I,
			XI 2			XXV 158	I,
						XV 15	I,
57	*164*	*195*	XVII 6	II xii 10	II, 335	XIX 10	I,
57	*69*	*95*	III 1 et 2,	II v 1 et 2	II, 152	XII 1	I,
317	*121*	*147*	3 et 10,	5 et 12	II, 147	XII 3	I,
318			11, 12 et 13.	II xvii 60		et 4	I,
321			XVIII 1	II xiii 1		et 20	I,
322			IV 1			et 5	
325			XXVIII 66			XX 1	
326							
57	*118*	*145*	XVIII 12	II xiii 7	II, 330	XX 8	II,
59	*157*	*187*	XV 5	II xi 2	II, 277	XVIII 5	I,
59	*161*	*191*	XIV 4	II x 4	II, 319	XVII 4	II,
59	*158*	*188*	XVI 6 et 7	II xii 4	II, 320	XIX 4ter	II,
59	*118*	*144*	XVIII 21	II xiii 10	II, 319	XX 15	II,
59	*120*	*146*	X 2	II viii 3	II, 251	XV 3	I,
59	*163*	*192*			II, 404		
59	*163*	*192*			II, 374	XXV 193	II,
59	*157*	*187*	XXXI 26	I x 19	II, 265	VII 19	I,
59	*163*	*195*			II, 274		I,
61	*158*	*189*	*Ult.* XIV, 6	II x 4	II, 324	XVII 6	II,
61	*163*	*194*			II, 371		II,
61	*157*	*187*	XIV 6	II x 5	II, 330	XVII 9	II,
61	*158*	*188*			II, 322	XXV 174	II,

61	*157*	*188*			II, 370	XIX 2bis	II,
61	*158*	*188*			II, 324	XXV 175	II,
61	*89*	*115*			II, 55	XXV 80	I,
61	*79*	*105*	I 1	II ii 1	II, 18	IX 4	I,
61	*78*	*104*			I, 221	XXIV 101	I,
61	*78*	*104*	XXVIII 67	II xvii 61	II, 182	XXIV 50	I,
63	*361*	*318*			II, 96	XXV 33bis	I,
63	*78*	*103*	XXVIII 17	II xvii 18	II, 172	XXIV 16ter	I,
63	*78*				II, 173		
63	*80*	*105*	XXIX 44	II xvii 69	I, 214	XXIV 58	I,
63	*79*	*104*	XXVIII 19	II xvii 19	I, 221	XXIV 98	I,
63	*78*	*104*			II, 19		II,
63	*100*	*129*	XXIII 6	I iv 6	II, 84	I 6	I,
63	*78*	*104*			II, 276		
63	*77*	*103*	I 1		II, 18	IX 3	I,
63	*101*	*129*			II, 343	XXV 2094	II,
63	*78*	*103*			II, 174	XXV 92	I,
63	*77*	*103*	VIII 1		II, 19	XIV 1	I,
65	*78*	*104*	XXVIII 18	II xvii 19	II, 173	XXIV 17	I,
65	*359*	*316*	IX 9	II xvii 68	I, 226	XXIV 57bis	I,
65	*361*	*318*	I 1		II, 19		I,
65	*349*	*303*			II, 296		I,
65	*350*	*304*	II 13	II iv 11	II, 17	XI 11	I,
65	*15*	*33*			I, 191	XXV 118	I,
67	*15*	*33*			I, 223	XXV 72	I,
67	*21*	*40*			II, 130		I,
67	*20*	*39*			I, 224	XXV 16	I,
67	*15*	*33*	XXIX 36	I ix 66	I, 194	VI 63	I,
67	*16*	*35*		I ix 12	I, 187	VI 9	I,
67	*15*	*33*	XXIX 35	I x 39	I, 191	VI 36	I,
67	*15*	*34*	XXIX 37	I ix 40 et 13	I, 188		I,
	16					VI 37	
						VI 10	
69	*16*	*35*	XXV 5 et 6		II, 126	III 8	I,
365				I v 8 et 9			
366				I ix 5			
69	*21*	*40*	XXXI 16	I ix 48	I, 191	VI 45	I,
69	*19*	*38*			I, 204	XXV 66	I,

70	*22*	*41*			II, 123		I,
366							I,
70	*20*	*39*		I ix 10	II, 130	VI 40bis	I,
73	*19*	*38*			I, 189	XXV 63	I,
73	*21*	*40*		I ix 25	II, 42 (note)		
73	*350*	*312*	XXIX 43	II xvii 69	II, 94	XXIV 57ter	I,
73	*21*	*40*	XXIV 3	I v 2	II, 89	II 2	I,
73	*20*	*39*			II, 132	XXV 85	I,
73	*19*	*38*	XXXI 25	I ix 53	I, 186	VI 50	I,
73	*19*	*37*		I ix 5	II, 132	VI 5	I,
73	*19*	*38*	XXIX 34	I ix 38	I, 187	VI 35	I,
73	*21*	*40*			II, 135	XXV 37	I,
75	*350*	*305*	XXIX 18	I ix 23	I, 197	VI 20	I,
75	*356*	*312*			II, 86		I,
75	*21*	*40*			I, 226	XXV 60	I,
75	*349*	*303*	XVI 9	II xii 5	II, 320	XIX 5bis	II,
					II, 183		
75	*27*	*45*	XXIV 9	I v 6	I, 208	II 6	I,
75	*197*	*9*	XXIII 5	I iv 5	II, 80	I 5	I,
77	*192*	*2*	*Ult.* XV, 12	II xi 4	II, 202	XVIII 18	II,
77	*193*	*3*	II 8	II iv 5	II, 244	XI 5ter	I,
77	*196*	*7*	XXVIII 65	II xvii 58	II, 79	XXIV 48	I,
79	*198*	*9*		I vii 3	II, 40	VI 4	I,
79	*6*	*19*		I ix 46	II, 41	VI 43	I,
79	*5*	*18*			I, 184 (note)		
79	*13*	*30*			I, 207		I,
79	*5*	*18*			I, 294	*Prov.* 296	
79	*5*	*18*			II, 392		
79	*5*	*17*		I ix 62	I, 207	VI 59	I,
79	*14*	*31*	XXV 9	I vi 12	II, 53	III 9	I,
79	*7*	*19*		I viii 8	I, 178	V 7bis	I,
79	*5*	*17*			II, 335	XXV 102	I,
81	*6*	*19*	XXVIII 52	I ix 44	I, 198	VI 41	I,
81	*5*	*17*			II, 353	XXV 103	II,
81	*8*	*21*	XXV 1	I vi 1	II, 98	III 1	I,
81	*6*	*19*		I viii 8	I, 182	V 7	I,

81	*27*	*45*			II, 79	XXV 81	I,
81	*9*	*22*			II, 55	XXV 80ter	I,
83	*5*	*17*		I x 39	I, 206	VII 38	I,
83	*5*	*17*			I, 235 et II 82 note	I 4bis	I,
83	*8*	*21*		I viii 10	I, 178 (note)	V 9 *note*	
83	*8*	*21*			I, 185 (note)		
83	*7*	*20*			I, 203	XXIV 89	I,
83	*5*	*18*	XXV 3	I vi 2	II, 75	III 2bis	I,
83	*8*	*21*	XXIV 10	I v 7	I, 208	II 7	I,
83	*6*	*18*			I, 185	XXV 120	I,
83	*8*	*20*	XXIX 38	I ix 41	I, 215	VI 38	I,
83	*9*	*22*		I vi 2	II, 98	III 2	I,
85					I, 269	*Prov.* 287	II,
85					I, 312		*Pr*
85					I, 231	XXIV 33bis	II,
85				II xvii 74	I, 231	XXIV 63	II,
						XXV 126	
85				II xvii 74	I, 231	XXIV 63bis	II,
						XXIV 63ter	I,
85					II, 333	XXV 181	II,
87					II, 338	XXV 209[1]	II,
89					II, 318	XXV 112	II,
90						XXV 113	I,
99						XXV 209[2]	II,
						XXV 209[3]	I,
						XXV 114	II,
						XXV 115	II,
90					II, 318	XXV 209[12]	
89					II, 326	XXV 44	II,
90					II, 376	XXV 54	II,
90					II, 328	XXV 209[8]	
						209[9]	II,
90					II, 350	XI 3bis	II,
90					II, 262	XXV 157	II,
90				*suppl.* 9	II, 384	XXIV 70	I,

90					II, 384	XXV 107	I,
93					I, 291	XXV 205	II,
93	*352*	*307*		II xvii 73	I, 325	XXIV 62	II,
93					I, 293	*Prov.* 295	*Pr*
94					I, 300		
94				II xvii 72	II, 180	XXIV 61ter	II,
97					II, 380	XXV 105	II,
97					I, 274	*Prov.* 290	II,
97					II, 318	XXV 209[11]	II,
99				II xvii 77	I, 266	*Prov.* 287	II,
100					I, 270	XXIV 66	II,
						XXIV 66bis	
						Prov. 288	
99					I, 230	XXV 73	II,
100					II, 177	XXV 137	I,
103					I, 177	XXV 1	I,
103	*409*	*385*		I ix 60	I, 210	VI 57	I,
103	*409*	*385*	XIV 10	II viii 19	II, 197	XV 20	I,
						XV 19	I,
103							
104					II, 372	XXV 189	I,
104				*suppl.* 6	I, 243	XXIV 69	II,
104					I, 291		II,
105					I, 216	XXV 70	II,
105					I, 291		II,
107				*suppl.* 18	I, 234	XXIV 79	I,
							II,
107					I, 233	XXV 127	II,
107					I, 233	XXV 209[7]	II,
						XXV 209[6]	
109	*325*	*275*	XXXI 29	I x 21	I, 250	VII 21	II,
109	*325*	*275*		*suppl.* 14	I, 318	XXIV 75	II,
109	*325*	*275*			I, 286	*Prov.* 294	II,
109	*470*	*275*	*Ult.* XXIX, 21	I ix 17	II, 99	VI 14	I,
109	*340*	*293*	XXVIII 49	II xvii 44	II, 232	XXIV 34	I,
110	*326*	*330*			II, 75		I,
110	*326*	*332*	*Édit.* 1669, p. 293		II, 129		I,

110	*326*	*276*			II, 98		I,
110	*326*	*277*			II, 37 *note*	IV 2 *note*	I,
110					I, 37	IV 2	I,
110	*326*				I, 314		
110	*335*	*287*	*Ult.* XXXI, 36	I x 23	I, 255	VII 23	II,
110	*336*	*287*			I, 189	XXV 63	I,
					I, 257		
110	*339*	*292*	XII 4	II x 4	II, 253	XVI 3	I,
113	*441*	*237*	*Ult.* XXVIII, 33	II xvii 20	II, 264	XXIV 18	I,
113	*441*	*238*			I, 283		II,
113	*337*	*289*	*Ult.* XXVIII, 64	II xvii 49	I, 228	XXIV 39bis	II,
113	*338*	*290*			II, 313	XXV 171bis	I,
115	*333*	*284*			II, 329	XXV 180	I,
115	*333*	*284*	XXVIII 48	II xvii 43	I, 232	XXIV 33	II,
115	*333*	*285*	XXVIII 33	II xvii 33	II, 329	XXIV 23	II,
115	*334*	*285*	XXVIII 34	II xvii 33	II, 330	XXIV 23bis	II,
115	*334*	*285*			II, 330	XXV 180	II,
115	*334*	*285*			II, 330	XXV 180	II,
117	*452*	*250*		II xvii 10	II, 216	XXIII 35	II,
						XXIII 36	II,
117	*340*	*293*			II, 265	XXV 159	I,
119	*441*	*238*	XXVII 3	II xvi 2	II, 227	XXIII 3	II,
119	*441*	*238*	XXVIII 61	II xvii 54	II, 227	XXIV 44	II,
119	*442*	*239*	XXVII 8	II xvi 5	II, 228	XXV 149	II,
						XXIII 15	
119	*336*	*288*			II, 343	XXV 209^{3}	II,
119	*345*	*299*			II, 191	XV 13bis	I,
						XXV 139	
121					II, 383	XXV 55	II,
					II, 382	XXV 55bis	II,
						XXV 197	
121	*53*	*75*	XXVI 4	I vii 4	II, 39	IV 5	I,
121	*53*	*75*			II, 40		I,
121	*5*	*18*			I, 284 *note*		
121	*5*	*18*			I, 207		
123	*338*	*290*		*suppl.* 15	I, 317	XXIV 76	II,
						XXIV 77	
123	*338*	*290*			II, 214	XXV 94ter	II,

123	*338*	*290*		*suppl.* 16	I, 317	XXIV 77	II,
123	*33*	*291*	XII 2 et 3	II ix 2	II, 324	XVI 2	I,
123	*339*	*292*		*suppl.* 17	II, 374	XXIV 78	II,
123	*342*	*296*			I, 259	XXV 74	I,
125	*444*	*241*	XXVIII 6 et 9	II xvi 4 et 5	II, 230	XXIII 7 XXIII 16 XXV 150	II,
125	*342*	*296*			I, 260	XXV 132	II,
125	*342*	*295*			I, 260	XXV 76	II,
125	*53*	*75*		I iv 11	II, 176	I 11	I,
127	*334*	*285*	XXVIII 43	II xvii 39	II, 317	XXV 209[10] XXIV 29	II, II,
127	*335*	*286*	*ult.* XXV 12	I vi 15	I, 200	III 11	I,
127	*335*	*286*	*ult.* XXXI 20	I ix 50	I, 200	VI 47	I,
127	*337*	*289*			I, 210	XXV 13	I,
127	*336*	*288*	XXXI 30	I x 22	I, 249	VII 22	II,
127	*337*	*289*	*Ult.* XXVIII 75	II xvii 59	II, 374	XXIV 49	II,
129	*343*	*296*	XXXI 31	I x 24	I, 255	VII 24	II,
129	*344*	*297*	XXXI 32	I x 25	I, 256	VII 25	II,
129	*344*	*298*	XXIX 14	I ix 18	I, 257	VI 15	I,
130	*341*	*294*	XXXI 15	I viii 10	II, 173 I, 217	XXIV 88 V 9[bis]	I, I,
130	*345*	*299*			II, 327	XXV 99	I,
130	*329*	*280*	XXXI 6	I x 4	I, 224	VII 4	II,
130	*343*	*296*			I, 258	XXV 25 XXV 25[bis]	II,
130	*343*	*296*			I, 258	XXVI 118[bis]	II,
139	*53*	*76*	XXVI 1,2,3	I vii 1,2,3	II, 31	IV 2	I,
210							
209							
217							
133							
134	*327*	*277*	*Ult.* XXIX, 51	I x 43 et 11	II, 130	VI 40	I,
134	*328*	*278*		I x 64	I, 193	VI 61	I,
134	*328*	*278*	XXXI 4	I x 3	I, 173	VII 3	II,
134	*328*	*279*		I ix 57	I, 210	VI 54	II,
134	*329*	*279*	XXIX 39	I ix 42	II, 54	VI 39	I,
137	*330*	*280*	XXXI 27	I viii 1	II, 96	V 1	I,

137	*330*	*280*	XXXI 27	I ix 55	II, 96	VI 52	I,
137	*330*	*281*	XXXI 7	I x 5	I, 257	VII 5	II,
137	*331*	*280*	XXIX 10	I x 14	I, 209	VI 11	I,
137	*338*	*290*	XVIII 10	II xiii 6	II, 205	XX 6	I,
141	*331*	*282*			II, 374	XXV 194	I,
141	*331*	*282*	XXIX 11	I ix 15	I, 209	VI 12	I,
141	*332*	*283*			II, 374	XXV 194	I,
141	*332*	*283*	*Ult.* XXV 10	I vi 13	I, 223	III	II,
							I,
141	*331*	*282*	XXIX 13	I ix 1	I, 205	VI 1	II,
					I, 187	VI 1bis	I,
142	*333*	*284*			I, 235		II,
142	*333*	*284*			I, 216	XXIV 92	I,
						VI 48 *note*	
142					I, 291		II,
142	*342*	*295*		*suppl.* 27	I, 247	XXIV 87bis	II,
142	*59*	*82*	XXXI 3	I ix 61	II, 40	VI 58	I,
142	*335*	*287*			I, 213	XXIV 91	I,
142	*329*	*280*	XXIX 9	I viii 59	I, 199	V 18	I,
142	*346*	*300*			II, 404		
142	*337*	*289*			I, 222	XXV 71	II,
142	*345*	*299*			II, 178	XXV 40	II,
142	*341*	*294*			II, 373	XXV 192	II,
145	*335*	*287*	XXXI 8	I x 6	I, 248	VII 6	II,
145	*339*	*292*			I, 259	XXV 130	II,
145	*308*	*530*	X 12 et 14	II viii 8 et 10	II, 261	XXVI 9	I,
			XIII 9	I ix 10 et 11			
146					I, 250 *note*		
146	*58*	*82*	XXVI 1	I vii 1	II, 38	IV 3	I,
146	*177*	*210*	XXVIII 54	II xvii 48	I, 214	XXIV 38	II,
149	*181*	*214*	XXIX 3	II xvii 70	II, 379	XXIV 59bis	II,
			Ult. XXIX 5 et 8			XXIV 59ter	
149	*178*	*211*	*Ult.* XXIX 3	II xvii 70	II, 378	XXIV 59	II,
151	*85*	*111*		II xv 2	II, 316	XXII 7	II,
151	*31*	*47*	XXIX 1	II vi 25	I, 180	III 18	I,
151	*148*	*170*	X 16 18 et 19	II viii 10	II, 363	XV 10	I,
				12 et 13			
152	*32*	*48*		T. II, p. 547	I, 181	XXIV 100bis	II,

153	*395*	*367*			II, 281	XX 18	I, I,
153					I, 285	*Prov.* 203	II,
155					I, 319		
155					I, 320		
157	*410*	*387*	XXXI 19	I ix 52	I, 186	VI 49	I,
157	*40*	*61*	XXIII 4	I iv 4	II, 81	I 4	I,
157	*394*	*265*			I, 226	XXV 125	I,
157	*167*	*197*			II, 273		I,
159	*411*	*387*			I, 193	XXV 5	I, I,
159	*32*	*48*		I ix 8	II, 133	VI 7bis	I,
159	*428*	*399*	XXVIII 63	II xvii 56	II, 190	XXIV 46	I,
161	*46*	*66*	XXI 4	II 1, 4, 5	II, 83	VIII 13	I,
161	*81*	*107*	V 2	II vi 1	II, 347	XIII 2	II,
161	*412*	*388*			I, 380	XXV 119	
161	*37*	*54*			I, 216		I,
161	*178*	*210*	*Ult.* XXVIII 31		I, 227	XXIV 22	II,
163	*412*	*389*			I, 234	XXV 206 et XXIV 90bis XXV 119 XXV 22	I, I, I,
163	*413*	*389*	XXXI 37	I ix 56	I, 253	VI 53	I,
163	*179*	*211*			I, 235	XXV 23	II,
163	*84*	*111*			II, 349	XIII 5bis XXV 46	II,
163		*221*			II, 195	XXV 14	I,
163	*394*	*365*					
163	*46*	*67*	XXV 15	I vi 19	II, 131	III 13	I,
164							
165	*39*	*60*			II, 84	I 6bis	I,
165	*40*	*60*	XXIII 3	I iv 3	II, 82	I 3	I,
165	*172*	*205*	XV 6	II xi 2	II, 308	XVIII 7	I,
165	*172*	*205*	XV 6	II xi 2	II, 308	XVIII 6	I,
165	*170*	*204*		II xi 2			
165	*31*	*47*		II ix 7 et 8	II, 134	VI 7	I,
165	*31*	*47*			II, 135	XXV 86	I,

167	*169*	*202*	XVIII 15	II xiii 8	II, 180	XXV 167	II,
167	*397*	*371*			II, 135	XX 12	
						VI 62bis	I,
167	*167*	*200*	XV 2	II xi 1	II, 271	XVIII 2	I,
167	*168*	*201*	XV 1	II xi 1	II, 270	XVIII 1	I,
167	*181*	*213*			II, 378 *note*		
169	*36bis*	*55*		I ix 9	II, 134	VI 8	I,
169	*323*	*403*		I x 34 et 36	I, 151	VII 34	II,
169	*323*	*404*			I, 223	XXIV 124	II,
169	*403*	*378*	XXIX 30	I ix 35	I, 222	VI 32	I,
169	*404*	*378*			II, 88	XXIV 96	I,
						XXIV 96bis	
169	*84*	*110*	V 6	II vi 3	II, 348	XIII 7	II,
169	*84*	*110*			II, 214	XXV 94bis	II,
169	*395*	*367*			II, 83		I,
171					II, 298	XXV 170	I,
173							I,
175							
177							
179							
181							
183							
185							
187							
189							
191	*38*	*58*	XXVIII 13	II 1	II, 108	VIII 6	I,
				II xvii 77	II, 352		I,
191	*61*	*85*	XXIX 40	II xvii 71	II, 95	XXIV 61bis	I,
193	*389*	*355*			II, 236		II,
193	*83*	*109*	XVI 4	II xii 3	II, 214	XIX 3	II,
195	*425*	*399*			II, 174		
	325		VII 3	II iii 6		X 8	I,
			XXVIII 68	II xvii 62		XXIV 52	II,
195	*47*	*67*	XXV 15	I iv 19	II, 132	III 13	I,
195	*171*	*204*	XV 14	II xi 5	II, 272	XVIII 22	I,
197	*37bis*	*57*	XXXI 5	I vi 21	II, 107	III 15	I,
197	*61*	*85*			II, 315	XXV 43	II,
197	*180*	*212*	XXVIII 10	II xvii 16	II, 370	XXIV 14	II,

197			XV 6	II xi 2	II, 275	XVIII 10	I,
199	*169*	*202*	XV 5	II xi 2	II, 276	XVIII 4	I,
							I,
199	*182*	*215*		II xvii 70	II, 380	XXIV 60bis	II,
199	*181*	*213*			II, 380	XXIV 60ter	II,
201	*390*	*357*			I, 203	XXV 121	II,
201	*390*	*357*	XXIX 26	I x 10	I, 173	VII 10	II,
201	*391*	*357*			I, 203	XXV 11bis	II,
201	*391*	*357*			I, 286	*Prov.* 294	II,
201	*391*	*359*			I, 223	XXV 123	II,
201	*47*	*68*		II iv 10	II, 92	I 10	I,
201	*391*	*359*		*suppl.* 1	I, 223	XXV 67	II,
202							
202	*390*	*359*	XXIX 27	I rix 32	I, 196	VI 20	I,
202	*390*	*359*	XXVIII 45	II xvii 41	I, 324	XXIV 31	I,
202	*141*	*171*			II, 208	XXV 145	I,
202	*178*	*210*	III 21	II v 11	II, 377	XII 19	II,
205	*426*	*399*	XXIV 13	II ii 1	II, 20 sqq.	XXV 134	I,
	221	*433*	et I 1	II xvii 8		XXV 135	II,
				et 55		XXIV 45	I,
				I vi 6		XXIV 8bis	I,
						III 6	I,
							II,
							I,
							I,
							I,
							II,
							I,
							I,
							I,
							I,
							I,
							I,
							I,
206	*404*	*379*	XXIX 31	I ix 36	II, 27	VI 33	I,
206	*405*	*380*	XX 1	II xv 1	II, 113	XXII 2	I,
206	*429*	*400*		II 403			
209, **210**, voir p. 139							
213	*149*	*179*			II, 249		

213	*317*	*401*	XXXI 28	I x 20	I, 250	VII 25	II,
213	*317*		XXXI 1	I x 1	I, 186	VII 1	II,
213	*317*	*401*	XXXI 2	I x 2	I, 152	VII 2	II,
213	*82*	*108*	V 3	II vi 2	II, 348	XIII 3	II,
213	*393*	*361*		suppl. 25	II, 357	XXIV 86	I,
214	*249*	*465*			I, 196		I,
214	*249*	*465*			II, 322		II,
214	*84*	*110*	V 6	II vi 3	II, 348	XIII 6	II,
214	*314*	*406*			II, 402	XXV 201	I,
214	*147*	*178*			I, 321	*Prov.* 301	II,
217	*59*	*82*	XXVI 1	I vii 1	II, 31	IV 1	I,
218	*145*	*175*	II 8	II iv 5	II, 199	XI 5bis	I,
221	*397*	*373*	XXVIII 58	II xvii 51	I, 265	XXIV 41	II,
221	*385*	*347*			II, 403		
221	*166*	*197*			II, 271	XXV 160	I,
221	*37*	*55*	XXIX 6	I viii 15	I, 179	V 14	I,
221							
222	*285*	*400*	XV 15 et 16	II xi 2 et 5			
		507			II, 278	XVIII 14	
					II, 280	XXV 166	II,
							I,
							I,
222			XV 8	II xi 2	II, 325	XVIII 13	II,
222	*39*	*60*	XXIII 1	I iv 2	II, 183	I 2	I,
225	*406*	*381*	*Ult.* XXVIII 59	II xvii 46	I, 190	XXIV 36	I,
225						XXV 3	I,
225	*406*	*381*			I, 183	XXV 62	I,
225	*406*	*382*			I, 254	XXV 128	I,
225	*406*	*382*			II, 327	XXV 100	II,
225	*407*	*383*			II, 328	XXV 100	II,
225	*407*	*382*			I, 287	XXIV 12bis	II,
225	*407*	*382*			II, 328		II,
225	*407*	*382*	XXVIII 2	II xvii 12	II, 350	XXIV 11bis	I,
225	*407*	*383*		I x 32	I, 250	VII 32	I,
225	*407*	*383*			II, 328	XXV 100	II,
227	*402*	*376*	XXVIII 46	II xvii 42	II, 375	XXIV 32	II,
227	*401*	*375*	XXIX 28	I ix 33	I, 211	VI 30	I,
227	*113*	*139*	XIV 9	II x 5	II, 313	XVII 12	II,

227	*113*	*139*			II, 361	XV 11	II,
229	*393*	*362*			I, 185	XXV 2	I,
229	*393*	*363*	XXIV 14	I vi 7	I, 185	III 7	I,
229	*393*	*363*		I x 33	I, 251	VII 33	II,
229	*394*	*365*			I, 186	XXV 64	II,
229	*471*	*204*	XV 13	II xi 5	II, 202	XVIII 21	I,
229	*82*	*109*	XXXI 13	I vi 23	I, 215	III 17	I,
229	*395*	*367*	*ult.* II 10	II iv 7	II, 201 *note*	XI 7	I,
229	*394*	*365*	IX 2	II xvii 64	II, 85 et *note*	XXIV 53bis et *note*	I,
229	*395*	*367*	XXVIII 16	II xvii 18	II, 80	XXIV 16bis	I,
229	*37bis*	*57*			I, 203	XXV 11	II,
231	*33*	*50*		I viii 14	I, 221	V 13	I,
231	*34*	*50*	XXIX 2	I viii 3	I, 218	V 2	I,
231	*34*	*51*	XXXI 10	I viii 2	I, 219	V 2ter	I,
231	*34*	*51*		I viii 1	I, 219	V 2bis	I,
231	*34*	*51*			I, 220	XXIV 90	I,
232	*36*	*52*			I, 220		I,
232	*36*	*52*	XXIX 4	II xvii 70	I, 220	XXIV 61	I,
232	*35*	*52*		I viii 13	I, 179	V 12	I,
232	*36*	*53*	XXIX 5	I viii 11	I, 217	V 10	I,
232	*36*	*53*	XXVIII 53	II xvii 47	I, 217	XXIV 37	I,
232	*165*	*198*	VII 2	II iii 5	II, 275	X 4	II,
232	*165*	*197*	XV 6 et 7	II xi 2	II, 309	XVIII 9	I,
					II, 275	XVIII 11	
232	*166*	*198*	XV 7	II xi 2	II, 314	XXX 172	II,
235	*393*	*362*	VII 2	II iii 5	II, 174	X 2	I,
235	*45*	*65*	XXIII 7	I iv 7	II, 83	I 7	I,
						I 7 bis	
235	*439*	*235*	XXVII 2 et 3	II xvi 1 et 2	II, 213	XXIII 1	II,
235	*439*	*235*	XXVII 4	II xvi 3	II, 139	XXIII 4	I,
237	*439*	*236*	XXVII 15, 11, 12 et 13	II xvi 7 5 et 10	II, 228	XXIII 22 XXIII 18	II,
237	*147*	*177*	II 10	II iv 7	II, 201	XI 7	I,
239	*241*	*455*	XIX 1 et 2	II xiv 1 et 2	II, 357	XXI	
240							
243							I,
244							I,
							I,

244	*7*	*20*	XXV 13	I vi 18	II, 88	III 12	I,
244	*194*	*5*	XXVIII 56	II xvii 49	I, 198	XXIV 39ter	II,
244	*82*	*109*			II, 350	XXV 47	II,
244	*35*	*52*		I viii 4	I, 179	V 3	I,
247		*221*			II, 194	XXV 141	I,
							I,
247	*428*	*400*	XXVIII 21	II xvii 20	II, 18	XXIV 18ter	I,
247	*145*	*175*	XXVIII 39	II xvii 36	II, 205	XXIV 26bis	I,
247	*81*	*107*			II, 347	XIII 2bis	II,
						XXV 182	
247	*84*	*111*	V 1	II vi 1	II, 347	XIII 1	II,
249	*402*	*376*	XXIX 29	I ix 34	I, 205	VI 31	I,
249	*167*	*200*	X 6	II viii 4	II, 278		I,
249	*353*	*307*			I, 324	XXIV 93	II,
249	*353*	*308*			II, 375	XXV 104	II,
251	*353*	*309*		suppl. 23	I, 317	XXIV 84	II,
251	*61*	*86*		II i 1	II, 94	VIII 3	I,
251	*401*	*375*	XXXI 18	I ix 19	I, 247	VI 46	I,
					I, 202	XXIV 89bis	I,
251	*401*	*376*		I x 54	I, 210	VI 51	II,
253	*392*	*361*			II, 325	XXV 177	II,
253	*128*	*154*	XIII 12 et 13	II ix 13	II, 256	XVI 11	I,
253	*128*	*155*	XIII 2 et 3	II ix 5 et 7	II, 254	XVI 6	I,
255	*127*	*153*	XIII 11	II ix 2	II, 257	XVI 10bis	I,
255	*149*	*179*	X 21 et 17	II viii 15 et 13	II, 362	XV 12	I,
255	*62*	*87*	XXI 1	II i 1	II, 92	VIII 4	I,
257	*48*	*69*	XXI 1 et 4	II i 1 et 4	II, 100	VIII 1	I,
258					II, 158		
261			III 5 6 et 8	II v 3 et 4			I,
262			XXVIII 30	II xvii 23			
265	*177*	*209*	III 18	II v 9	II, 145	XII 15	I,
265	*179*	*212*	XXVIII 57	II xvii 50	II, 349	XXIV 40	II,
265	*180*	*213*	*Ult.* XXIX, 4	II xvii 70	II, 377	XXIV 60	II,
265	*180*	*213*			II, 377	XXV 195	I,
265	*182*	*215*			II, 93	XXV 30	I,
265	*182*	*215*	*Ult.* XXIX, 6		II, 377	XXIV 60	II,
265	*171*	*204*	XVI 6	II xii 6	II, 274		I,

265	*85*	*112*	XX 2	II xv 2	II, 114	X 5	I,
265	*147*	*178*	II 11	II iv 9	II, 172 *note*	XI 9	I,
267	*142*	*172*			II, 206	XXV 144	I,
267	*179*	*212*			I, 273	*Prov.* 289	II,
269	*429*	*400*		I ix 65	I, 182	VI 62	I,
269	*430*	*401*	XXXI 20	I x 12	I, 183	VII 12	I,
269	*314*	*406*			II, 403		
269	*314*	*406*			II, 403		
		106					
270	*397*	*371*		I ix 2	I, 212	VI 2	II,
270	*429*	*400*	X 15	II viii 11	II, 259	XV 9	I,
						XXV 155	I,
270	*172*	*206*			II, 272	XXV 161	I,
270	*81*	*107*			II, 214	XXV 94	II,
270	*82*	*108*			II, 351	XXV 48	I,
273	*397*	*371*	*Ult.* XXXI, 29	I x 18	I, 250	VII 18	II,
273	*397*	*371*		I x 37	I, 206	VII 36	II,
273	*313*	*405*			I, 291	XXV 49	II,
					II, 351		II,
273	*47*	*68*		I iv 10	I, 226	I 10bis	I,
275	*385*	*347*	XXVIII 3	II xvii 13	I, 321	XXIV 12	II,
276							
275	*62*	*87*			II, 92	VIII 5	I,
277	*82*	*108*	XXVIII 7	II xvii 13	II, 351	XXIV 13	II,
277	*148*	*178*	X 17 18 et 19		II, 361	XV 10bis	II,
277	*301*	*523*			II, 79	XXV 27	I,
277	*301*	*523*			II, 400		I,
							I,
277	*302*	*525*	XIV 3	II x 3	II, 314	XVII 2	II,
277	*301*	*523*					
277	*301*	*523*	X 22	II viii 16	II, 192	XV 13	I,
277	*302*	*524*			II, 393		I,
277	*302*	*524*			II, 400		I,
279					I, 296	*Prov.* 296	*Pr*
280						et 297	et
283					I, 294		*Pr*
283	*145*	*175*	II 9	II iv 6	II, 201	XI 6	I,

281	*33*	*49*			II, 51 note	III 3bis	I,
285					I, 300	*Prov.* 297	
286						et 298	*Pr*
309	*271*	*489*			II, 283	XVIII 22	I,
311						*notes*	
313						XVIII	
315						*remarques*	
289							
291							
293							
295							
295	*314*				II, 404		
297	*223*	*447*	VIII 1	II vii 1	II, 186	XIV 4	I,
298							
341							
339	*279*	*499*			II, 291	XXV 168	I,
301							
303							
305							
307							
317 et suivants. Voir **57**							
329	*267*	*485*			II, 296	XXV 169	I,
330							
333							
333	*237*	*451*	VIII 2	II vii 2	II, 188	XIV 5	I,
335	*245*	*461*	VIII 1	II vii 1	II, 185	XIV 3	I,
336	*246*	*462*		II xvii 9			
339							
335	*246*	*463*					
339, *Voir* **301**.							
341, *Voir* **297** sqq.							
343	*468*	*267*			I, 289	*Prov.* 295	II,
343	*468*	*268*		II xvi 10	I, 289	XXIII 42	II,
						XXIII 33	
						XXIV 33	
						XXV 204	
343	*225*	*271*		II ix 53	II, 97	VI 60	I,
344	*471*	*271*		I x 40	I, 272	VII 39	II,
						Prov. 289	

344	*471*	*271*			I, 259	XXIV 130[bis]	II,
344	*471*	*271*	XXVIII 64	II xvii 57	I, 230	XXIV 47	II,
344	*472*	*272*			II, 260	XXV 41	II,
	344	*332*		II xvii 10	II, 326	XXIV 11	II,
	471	*272*			II, 260	XXV 41	II,
347	*91*	*117*	XXII				
348			XXXI 23				
351				I iv 1	II, 63	I 1	I,
352				I vi 24 et 26			
355							
356							
359							
360							
361	*8[bis]*	*24*	XXV 4 et 8	I vi 3 10 11	II, 47	III 3	I,
362			7 et 10	14 16 17			
369			11 12 et 14	et 27			
370				I viii 9			
370		*21*			II, 47	III 19	I,
365, *Voir* **69**.							
366, *Voir* **70**.							
373	*106*	*131*	III 14 et 22	II v 5 et 11	II, 136	XII 11	I,
374							
374	*62*	*86*	XI 1	II i 1	II, 93	XXV 136	I,
374	*86*	*113*			II, 316	XXV 173	II,
377	*65*	*91*	XXI 1	II i 1	II, 121	VIII 2	I,
378			III 7	II v 3			
381	*147*	*391*	XXVIII 42	II xvii 38	II, 373	XXV 191	I,
					II, 260	XXIV 28	
381	*418*	*392*	XXIX 42	I ix 45	I, 190	VI 42	I,
381	*418*	*392*	XXXI 17	I vi 20	II, 102 *note*	III 14	I,
381	*419*	*393*			II, 106	XXV 35	I,
381	*419*	*393*	XXXI 21	I x 14	I, 251	VII 14	I,
382	*419*	*393*	XXIV 1	I v 1		II 1	I,
382	*305*	*527*			II, 310		I,
382	*305*	*527*	*Ult.* XIII, 3	II ix 6	II, 253	XVI 5	I,
385					I, 308	*Prov.* 300	*Pr*
386							
389					I, 303	*Prov.* 298	*Pr*
390							

390					II, 372	XXV 190	II,
393					I, 101	XXV 207	II,
393	*177*	*209*	III 16 et 17	II v 7 et 8	II, 145	XII 14	I,
393	*41*	*60*			II, 94	XXV 31	I,
393	*46*	*67*			II, 89	VIII 5	I,
						XXV 116	
394					II, 295	XXV 98	II,
394	*40*	*60*	XXIII 3	I iv 3	II, 82	I 3	I,
394	*305*	*527*	X 10 11	II viii 7 8	II, 241	XV 7	I,
419			et 12	II ix 2		XV 7bis	
420						XXV 80bis	
394	*48*	*68*			II, 55	XXV 80bis	I,
397					I, 305	*Prov.* 208	*Pr*
398						et 299	
397							
397					I, 327	*Prov.* 302	II,
397	*36bis*	*56*	XXIX 7	I viii 16	I, 184	V 15	I,
398	*83*	*110*		II vi 3	II, 349	XIII 5	II,
					II, 347	XXV 183	II,
							II,
398	*166*	*197*	XV 6	II ix 2	II, 275	XVIII 8	I,
						XXV 165	II,
401	*460*	*259*			II, 218	XXV 95	II,
401	*462*	*259*			II, 56	III 4	I,
402	*459*	*258*		II xvi 9 10	I, 279	XXV 202	II,
					I, 321	XXIII 39	
						XXIII 26	
						XXIII 27	
						XXIII 40	
401	*378*	*337*	XXIX 23	I ix 29	I, 212	VI 26	I,
401	*81*	*107*			II, 274		
402	*370*	*327*			I, 288	*Prov.* 294	II,
402	*370*	*327*	XXXI 34	I x 27	I, 247	VII 27	II,
402	*370*	*327*			II, 226	XXV 19	I,
402	*81*	*107*			II, 372	XXV 53	II,
405	*321*	*401*	XXXI 2	I x 2	I, 149	VII 2bis	II,
406							
405	*168*	*200*	XV 3	II xi 2	II, 276	XVIII 3	I,
405	*45*	*65*			I, 225	XXIV 80ter	I,

405	*168*	*201*	XV 4		II, 276	XVIII 3	I,
405	*177*	*209*	III 19	II v 9	II, 144	XII 16	I,
406	*31*	*47*		I viii 12	I, 184	V 11	I,
406	*33*	*49*			II, 129		I,
406	*82*	*108*	V 4	II vi 2	II, 348	XIII 4	II,
406					I, 312	*Prov.* 300	*Pr*
409					I, 288	*Prov.* 294	*Pr*
409					I, 292	*Prov.* 295	*Pr*
409	*84*	*111*	V 7	II vi 4	II, 349	XIII 8	II,
409	*168*	*201*			II, 310		II,
409	*82*	*107*		II xvii 4	II, 178	XXIV 3	II,
409	*428*	*400*			II, 369	XXV 51	II,
411					I, 326	*Prov.* 301	II,
412							
411	*84*	*111*			I, 268		II,
411		*221*			II, 196	XXV 142	I,
411	*178*	*210*	III 21	II v 11	II, 376	XII 18	II,
412	*177*	*209*	III 15	II v 7	II, 145	XII 13	I,
412	*179*	*212*			I, 207	XXV 67	II,
412	*385*	*347*			I, 261	XXV 117	II,
412	*385*	*347*			I, 261	XXV 117	II,
415	*464*	*262*			I, 284	*Prov.* 292	II,
415	*464*	*263*			I, 260	XXV 131	II,
415	*464*	*263*			I, 181 *note*	XXIV 100ter	II,
415	*464*	*263*			I, 260	XXV 131	II,
415	*464*	*263*	XXIX 20	II ix 25	II, 42	VI 22	I,
415	*464*	*263*		I iv 18	II, 88		
415	*465*	*263*		II xvi 10	II, 213	XXIII 41	II,
416	*463*	*262*			II, 323	XXIV 20bis	II,
416	*464*	*262*			I, 275		II,
416	*464*	*262*			I, 286	*Prov.* 294	II,
415					I, 284	*Prov.* 292	II,
416					I, 285	*Prov.* 293	II,
					I, 272		II,
416	*45*	*45*	XXIV 7	I v 5	I, 208	II 5	I,
416	*61*	*85*			II, 95	XXV 32	I,
416	*86*	*113*	XX 2	II xv 2	II, 315	XXII 5	I,

419	*37*[bis]	*57*			I, 220	XXIV 80[bis]	I,
419	*177*	*209*			II, 36	XXV 54[bis]	II,
419	*182*	*215*	XXVIII 11	II xvii 17	II, 378	XXIV 15	II,
419	*369*	*326*			I, 212		II,
420	*368*	*324*			I, 223	XXV 46	II,
420	*368*	*324*	XXXI 33	I x 26	I, 251	VII 26	II,
420	*371*	*328*			I, 190	XXV 4	I,
423	*368*	*325*			I, 270	*Prov*. 288	II,
423	*382*	*341*			I, 259	XXV 129	II,
423	*368*	*325*			I, 287	*Prov*. 294	
423	*369*	*326*			II, 100	XXV 34[bis]	I,
423	*371*	*328*	XXIX 17	I ix 22	I, 206	VI 19	I,
423	*369*	*326*		I vi 22	I, 200	III 16	I,
423	*369*	*326*	XXXI 12	I x 11	I, 201	VIII 11	I,
423	*369*	*326*	XXVIII 4	II xvii 13	I, 201	XXIV 12[ter]	II,
423	*370*	*327*			I, 201	XXV 9	I,
423	*371*	*328*		I ix 59	I, 204	VI 56	I,
425	*372*	*329*	XXVIII 36	II xvii 34	I, 252	XXIV 24	I,
425	*372*	*330*	XXIX 19	I ix 24	I, 192	VI 21	I,
425	*373*	*330*			II, 170 note		
425	*376*	*334*		II xvii 1	II, 100	XXIV 1	II,
427		*342*			I, 321		II,
427	*370*	*327*		I viii 6	II, 133	V 5	I,
427	*370*	*328*			I, 248	XXIV 95	II,
427	*371*	*328*			I, 191	XXV 57	I,
427	*371*	*328*			I, 209	XXV 12	I,
427	*371*	*328*	XXXI 35	I x 28	I, 249	VII 28	II,
427	*372*	*329*			I, 270	*Prov*. 288	II, *Pr*
427	*371*	*329*			I, 318	*Prov*. 300	II,
427	*372*	*329*	*Ult*. XXXI 23	I x 13	I, 183	VII 13	I,
427	*373*	*337*		I ix 28	II, 388	VI 25[bis]	I,
429	*374*	*331*	*Ult*. XXXI 25	I x 15	I, 204	VII 15	I,
429	*376*	*334*		II xvii 76	I, 271	XXIV 65	II,
429	*374*	*332*	XXIX 21	I x 26	I, 199	VI 23	I,
429	*380*	*339*			I, 318		II,
429	*380*	*340*	XXXI 36	I x 30	I, 249	VII 30	II,

429	*381*	*340*		I viii 5	II, 133	V 4	I,
429	*379*	*338*			II, 369	XXV 187	II,
429	*381*	*340*	XXVIII 44	II xvii 40	I, 226	XXIV 30	II,
431	*377*	*336*	XXIX 32	I ix 4	I, 192	VI 4	I,
431	*377*	*336*	*Ult*. XXIX 19	I x 9	I, 254	VII 9	I,
431	*378*	*337*			I, 274	*Prov*. 289	II,
431	*380*	*339*			I, 199	XXV 8	I,
431	*375*	*333*			I, 252	XXV 24	I,
433	*374*	*332*			I, 201	XXV 10	II,
433	*378*	*336*			I, 202	XXV 65	I,
433	*378*	*337*	XXIX 22	I ix 37	I, 192	VI 24	I,
433	*373*	*330*	*Ult*. XXIX 32	I ix 28	II, 388	VI 25	II,
433	*375*	*334*					
433	*371*	*329*			I, 268		II,
							Pr
435	*381*	*340*			I, 325		II,
435	*382*	*342*			I, 269	XXV 77	II,
435	*382*	*342*		suppl. 12	I, 269	XXIV 73	II,
					I, 272	*Prov*. 288	
435	*382*	*342*			I, 269	*Prov*. 288	II,
437	*384*	*344*			I, 273	*Prov*. 289	II,
437	*383*	*343*		suppl. 24	I, 318	XXIV 85	II,
437	*384*	*344*			I, 273		II,
437	*368*	*326*	XXIX 16	I ix 20	I, 207	VI 17	I,
437	*369*	*324*	XXVIII 35	I ix 51	I, 216	VI 48	I,
437	*381*	*341*			I, 274	*Prov*. 289	II,
437	*382*	*341*			I, 214	XXV 58	I,
437	*383*	*343*			I, 273		II,
439	*382*	*341*			II, 383	XXV 106	II,
439	*369*	*324*	XXIX 33	I ix 37	I, 205	VI 34	I,
439	*384*	*344*		I x 35	I, 254	VII 35	II,
439	*382*	*341*		I x 38	I, 206	VII 37	II,
439	*463*	*261*			I, 288	*Prov*. 294	II,
439	*383*	*343*	XXIX 24	I x 30	I, 191	VI 27	I,
439					II, 371	XXV 188	I,
439	*383*	*342*			II, 75	I 1bis	I,
440	*367*	*323*			I, 258	VI 15ter	I,
440	*365*	*324*			I, 194	XXV 6	I,

440	*366*	*322*			I, 195	XXV 7	I,
440	*366*	*322*			I, 195	XXV 92bis	I,
440	*366*	*322*	*Ult*. XXIX 25	I ix 21	I, 205	VI 18	I,
440	*366*	*322*			I, 266	*Prov*. 287	II,
440	*367*	*324*	*Ult*. XXXI 9	I x 7	I, 252	VII 7	I,
440	*368*		XXIX 8	I viii 17	I, 204	V 16	II,
441	*367*	*323*	XXXI 9	I x 8	II, 230	VII 8	II,
441	*365*	*321*			I, 259	XXV 25ter	II,
441	*365*	*321*	XXIX 15	vii} 5	I, 194	VI 16	I,
					II, 43	IV 6	I,
441	*365*	*321*			I, 211	XXV 68	I,
441	*365*	*321*			I, 212	XXV 69	I,
441	*33*	*30*	XXXI 11	I viii 20	I, 213	V 19	I,
441	*366*	*323*			I, 213	VIII 7	II,
442	*48*	*68*	XXI 4	II 14	II, 89	VIII 14	I,
442	*46*	*67*			II, 89		I,
442	*380*	*339*			I, 324		II,
442	*380*	*339*			I, 266	*Prov*. 287	II,
442	*379*	*338*			II, 178	XXV 138	II,
442	*379*	*338*			I, 213	XXV 208	II,
442	*379*	*339*	XXIX 25	I ix 31	I, 187	VI 28	I,
442	*171*	*205*			II, 273	XXV 163	II,
442	*147*	*177*			II, 327	XXV 99bis	I,
442	*255*	*471*		II xvii	II, 389	XXIV 10ter	II,
443	*391*	*359*	XXXI 24	I x 17	I, 252	VII 17	II,
444						et 17bis	
443	*255*	*471*		II xiii 5	II, 157	XX 5	I,
443	*255*	*471*			II, 157		
443	*388*	*353*	XXVII 16	II xvi 7	II, 234	XXIII 23	II,
444							
444	*254*	*470*			II, 96		I,
444	*254*	*471*			II, 96 *note*		
444	*254*	*471*		II iii 3	II, 116	X 7	I,
447	*463*	*261*	XXVII 14	II xvi 6	I, 287	*Prov*. 294	II,
					II, 215	XXIII 21	II,
447	*465*	*264*		II xvi 9	I, 282	XXIII 28	II,
					I, 284	XXIV 46ter	II,
					II, 234		

447	*466*	*265*	XVIII 12	II xvii 17	II, 179	XXIV 15bis	II,
447	*466*	*265*			II, 99	XXV 34	I,
447	*466*	*266*			I, 260	XXV 75	II,
447	*466*	*265*		II xvi 10	I, 272	XXIII 44	II,
447	*467*	*266*			I, 279	*Prov*. 292	II,
449	*456*	*255*			I, 281	XXV 203	I,
449	*456*	*255*			I, 282	XXV 203	I,
449	*457*	*255*			I, 282	XXV 83bis	II,
449	*457*	*255*			II, 235	XXV 16bis	II,
449	*457*	*256*		suppl. 22	I, 282	XXIV 83	II,
449	*457*	*256*		II xvi 10	I, 282	XXIII 37	II,
449	*453*	*251*		II xvi 10	II, 225	XXIII 38	II,
						XXIII 34	
451	*455*	*254*	XXVII 14 17	II xvi 6 8	I, 281	XXIII 24	II,
				et 9	II, 214	XXIII 19	II,
451	*110*	*135*	II 3	II iv 3	II, 349	XI 3	I,
453	*458*	*256*			I, 283		II,
453	*458*	*257*			I, 283		II,
453	*458*	*257*			I, 283		II,
453	*458*	*257*			I, 222	XXIV 74	II,
453	*458*	*257*	XXVII 14	II xvi 6	II, 215	XXIII 20	II,
453	*458*	*257*			I, 283		II,
453	*459*	*258*			II, 233	XXV 61	II,
					I, 283	XXIII 29	
453	*459*	*257*			I, 325		II,
453	*458*	*257*			I, 283		II,
453	*459*	*257*		II xvi 10	II, 328	XXV 179	II,
453					II, 134		II,
455	*108*	*134*	II 1	II iv 1	II, 144	XI 1	I,
455	*449*	*247*			II, 223	XXV 148	II,
455	*449*	*247*			II, 223	XXV 148	II,
455	*449*	*247*	XXVIII 50	II xvii 45	II, 382	XXIV 35	I,
455	*453*	*252*	XXVII 8	II xvi 5	II, 224	XXIII 14	II,
457	*103*	*130*	III 1	II v 1	II, 144	XII 6	I,
457	*103*	*130*	XVII 5	II xii 9	II, 337	XIX 9bis	I,
467	*107*	*133*	XVII 7	II xii 10	II, 336	XIX 10bis	I,
457							
459	*109*	*134*	XII 1	II x 1	II, 248	XVI 1	

							I,
							I,
459	*448*	*245*	XXVII 5 7	II xvi 3 4	II, 226	XXIII 8	II,
						XXIII 5	I,
						XXIII 5bis	II,
461	*445*	*242*			II, 353	XXV 50	I,
461	*460*	*243*	XXVIII 8	II xvi 5	II, 353	XXIII 12	II,
461	*445*	*243*			II, 353	XXV 184	II,
461	*445*	*243*			II, 353	XXV 184	II,
461	*451*	*249*	XXVII 3	II xvi 2	II, 224	XXIII 2	II,
461	*451*	*250*			II, 225 *note*	XXV 92ter	I,
463	*454*	*252*			II, 215	XXV 146	II,
463	*454*	*253*		II xvi 9	II, 216	XXIII 30	II,
463	*467*	*266*	XXVII 8	II xv 5 9	II, 224	XXIII 13	II,
				et 10	I, 287	XXIII 25	II,
465	*109*	*134*			II, 141	XXV 87	I,
465	*109*	*134*	II 2	II iv 2	II, 141	XI 2bis	I,
465	*195*	*6*	XXI 4	II i 4	II, 87	VIII 12	I,
465	*110*	*136*	II 4	II iv 4	II, 142	XI 4	I,
465	*445*	*248*	XXVIII 7,3	II xvi 4	II, 223	XXIII 10	II,
465	*109*	*135*	XVII 4	II xii 9	II, 335	XIX 9	I,
465	*108*	*133*		suppl. 19	I, 225	XXIV 81	I,
467	*103*	*130*					
467	*108*	*134*					
467	*108*	*133*	*Ult.* XIV, 7	II x 4	II, 314	XVII 7	II,
467	*103*	*130*			II, 186	XXV 93	I,
467	*108*	*133*		suppl. 19	I, 225	XXIV 80	I,
467	*465*	*264*			II, 263		II,
467	*103*	*129*	XVII 2	II xii 7	II, 334	XIX 7bis	I,
469	*450*	*248*			II, 231	XXV 151	II,
					I, 286		
469	*465*	*264*			II, 234	XXV 151	II,
469	*27*	*45*			II, 42	XXV 79	I,
471	*443*	*240*	XXVII 7	II xvi 9 et 5	II, 219	XXIII 31	II,
473		*244*	1 5 8 et 10	4 3 et 1	II, 221	XXIII 17	
						XXV 47	
						XXIII 6	

						XXIII 9	
						XXIII 1bis	
						XXIII 1ter	
						XXIII 32	
						XXIII 11	
481	*195*	*5*	III 20	II v 10	II, 91	XII 17	I,
481	*196*	*8*		I iv 9	II, 93	I 9bis	I,
481	*193*	*4*	XVIII 16	II xiii 8	II, 179	XXIV 19	I,
			Ult. XVIII, 26	II xvii 21			
481	*185*	*217*	VI 3	II vi 7	II, 176	XIII 11	II,
481	*194*	*4*	IX 4	II xvii 66	I, 228	XXIV 55	I,
481	*196*	*7*			II, 364		I,
483	*185*	*217*	VI 1	II v 5	II, 232	XIII 9	II,
483	*186*	*217*	VI 4	II vi 8	II, 179	XIII 12	II,
483	*197*	*9*		suppl. 10	I, 180	XXIV 71	I,
485	*191*	*2*	XIV 7	II x 5	II, 313	XVII 10	II,
485	*185*	*217*			II, 233	XXV 42	II,
485	*163*	*193*	XVI 10	II xii 6	II, 309	XIX 6	I,
485	*191*	*2*			II, 325	XXV 176	II,
485	*195*	*6*	XXI 3	II i 3	II, 90	VIII 11	I,
485	*191*	*1*	XXVIII 40	II xvii 36	II, 387	XXIV 26ter	II,
485	*185*	*217*	VI 2	II vi 6	II, 177	XIII 10	II,
485	*199*	*10*			II, 43	XXV 26bis	I,
485	*198*	*10*	XX 2	II xv 2	II, 316	XXII 9	II,
487	*195*	*6*	XXI 2	II i 2	II, 88	VIII 10	I,
487	*197*	*8*			II, 391	XXV 109bis	II,
487	*196*	*7*		I iv 9	II, 19	I 9	I,
487	*196*	*7*	III 14	II v 5	II, 146	XII 9	I,
487	*197*	*9*		I ix 46	I, 207	VI 43bis	I,
487	*193*	*4*	II 2	II iv 2	II, 141	XI 2	I,
487	*192*	*3*	*Ult.* XV, 12	II xi 4	II, 203	XVIII 19	II,
489	*197*	*8*	XXI 2	II i 2	II, 91	VIII 8	I,
489	*196*	*7*	XXI 2	II i 2	II, 99	VIII 9	I,
489	*197*	*8*			II, 93	IX 6	I,
489	*185*	*217*			I, 230	XXV 21	II,
489	*164*	*195*	XVI 1 et 2	II xii 1	II, 332	XIX 1	II,
489	*154*	*184*	XI 3	II viii 18	II, 193	XV 17	I,
489	*191*	*1*			II, 270		I,

489	*191*	*1*				I, 230		I,
491	*153*	*184*	XI 2		II viii 18	II, 192	XV 16	I,
491	*154*	*184*				I, 230		I,
491	*154*	*184*	X 23		II viii 16	II, 191	XV 13bis	I,
491	*154*	*185*				II, 191		I,
491	*154*	*184*				II, 193	XXV 140	I,
491	*153*	*183*	XI 4		II viii 18	II, 193	XV 18	I,
491	*153*	*183*				II, 354	XXV 185	I,
491	*199*	*10*	XX 2		II xv 2	II, 317	XXII 8	II,
495								
496								

1re C.	**2de C.**	**P.-ROY.**	**BOSSUT**	**FAUG.**	**HAVET**	**MOLIN.**	**MICH**
Nº 9203	**Nº 12449**	**(1670)**	**(1779)**	**(1844)**	**(1852)**	**(1877-79)**	**(1896**
Pages	**Pages**	**Articles**	**Articles**	**Pages**	**Articles**	**Pages**	**Nos**
37bis	*57*			I, 260	XXV 74	I, 47	882
37bis	*57*	XXIII 2	I iv 2	II, 83		I, 72	883
39	*60*			I, 223	XXV 15	I, 67	884
45	*65*	XXIII 8	I iv 8	II, 90	I 8	I, 73	885
53	*75*	XXIX 12	I ix 16	II, 40	VI 13	I, 58	886
65	*87*			II, 96	XXV 33	I, 174	887
82							894 *n*
90	*116*			I, 236		I, 89	888
101	*129*			I, 224	XXV 17bis	I, 41	889
165	*197*			II, 326	XXV 178	II, 26	890
171	*205*			II, 274	XXV 164	II, 14	891
171	*205*			II, 326	XXV 178	II, 26	892
179	*211*	XXVIII 55	II xvii 49	I, 227	XXIV 39	II, 41	893
179	*212*						894 *n*
191	*1*			II, 384		I, 17	895
191	*1*			II, 191		I, 189	896
193	*5*			II, 131	XXV 84	I, 68	897
209	*419*	I 1	II ii 1	II, 5	IX 1	I, 1	898
217	*427*	I 1		II, 15	IX 2	I, 12	899
219	*429*	VIII 1	II vii 1	II, 118	XIV 2	I, 159	900
				I, 225	XXV 18	II, 57	
220	*431*	II 5 III 1	II iv 4	II, 141	XI 4bis	I, 289	901
220	*439*			II, 369	XII 12	I, 295	902

		III 1	II v 6				
		Ult. III, 15	II xviii 11				
221	*434*	XV 7	II xi 2	II, 318	XVIII 12	II, 4	903
221	(Voir manuscrit page 205)						
222	*435*	*Ult*. XXVIII, 20	I vii 6	II, 23	IV 7	I, 153	904
223	*435*		II viii 1	II, 196	XV 1	I, 187	905
225	*437*	VIII 3 et 4	II vii 2 3	II, 190	XIV 6	I, 267	906
				II, 189	XIV 5	I, 269	
225	*433*			II, 82	XXV 82	I, 72	907
226	*438*	XVIII 23	II xiii 11	II, 156	XX 17	I, 319	908
226	*438*	XVIII 19	II xiii 10	II, 156		I, 319	909
226	*438*			II, 156	XXV 89	I, 315	910
226	*438*			II, 157			911
226	*439*	XXVIII 9	II xiii 5	II, 157	XX 5bis	I, 294	912
226		*Ult*. XXVIII, 3	II xvii 13	I, 324	XXIV 12	II, 93	913
236	*439*	XVIII 7	II xiii 4	II, 154	XX 4	I, 295	914
227	*439*			II, 155		I, 17	915
227	*439*	XVIII 6	II xiii 3	II, 155	XX 3bis	I, 319	916
227	*440*	*Ult*. XIV, 8	II x 5	II, 368	XVII 8	II, 19	917
227	*440*	XVIII 4	II xiii 2	II, 155	XX 2	I, 321	918
228	*440*	II 12	II iv 10	II, 355	XI 10bis	I, 311	919
		XVIII 3	II xvii 21	II, 357	XXIV 19bis	I, 287	
		Ult. XXVIII, 27	II iii 2	II, 354	XI 10	I, 139	
			II xv 2	II, 115	X 5	I, 140	
			II xiii 2	II, 116	XXII 3	II, 20	
			II xvii 9	II, 117	XXII 6	I, 320	
					XXII 10	I, 296	
					XX 2		
					XXIV 9		
232	*445*		II xvii 9	II, 142	XXIV 9bis	I, 279	920
253	*469*			II, 145		I, 322	921
253	*469*			II, 310		I, 200	922
253	*469*	XX 2	II xv 2	II, 354	XXII 4	I, 141	923
253	*470*		II xvii 6	II, 157	XXIV 6	II, 43	924
254	*470*	XIV 8	II x 5	II, 330	XVII 11	II, 5	925
254	*470*		II iii 3	II, 116	X 6	I, 313	926
255	*471*	XXIII 5	I iv 5	II, 80	I 5bis	I, 67	927
256	*472*	III 14	II v 5	II, 158	XII 10	I, 287	928
256	*472*		II xvii 10	II, 19	XXIV 10	I, 318	929

256	*473*			II, 158		I, 293	930
256	*473*	XI 1	II viii 17	II, 192	XV 14	I, 192	931
257	*473*	X 20	II viii 14	II, 204	XV 11bis	I, 243	932
257	*473*			II, 205		I, 256	933
257	*473*		II xvii 10	II, 86	XXIV 10bis	I, 90	934
257	*473*			II, 86		II, 65	935
257	*473*			II, 86	XXV 32ter	I, 174	936
257	*474*			II, 265	XXV 96	I, 280	937
257	*474*			II, 190	XXIV 46bis	I, 181	938
258	*474*		II iv 12	II, 364	XI 12	I, 310	939
259bis	*477*			II, 393	XXV 171	I, 223	940
335	*287*			I, 235	XXIV 100	II, 148	942
342	*296*			II, 263	XVI 13bis	II, 243	943
349	*304*			II, 283			944
352	*307*	XXVIII 23	II xvii 23	I, 275	XXIV 21	II, 116	945
352	*307*			II, 158	XXV 90	I, 285	946
352	*307*			I, 277	*Prov.* 291	II, 120	947
366	*323*		I ix 6	II, 132	VI 6	I, 96	948
370	*327*			II, 131 *note*			949
375	*333*	*Ult.* XXIX, 14	I viii 18 I ix 60	I, 196	V 17	I, 122	950
376	*335*	XXVIII 41	II xvii 37	I, 271	XXIV 27	II, 54	951
376	*335*			II, 388	XXV 108	II, 64	952
377	*335*	III 9	II v 4	II, 106	XII 7	I, 293	953
382	*341*						954
384	*344*						739 *n*
394	*365*			II, 384	XXV 198	II, 14	955
396	*369*		II xvii 75	I, 229	XXIV 64	II, 53	956
403	*377*			II, 205	XXV 143	I, 257	957
403	*378*	XXVIII 47	II xvii 41	I, 324	XXIV 31bis	I, 322	958
403	*377*			II, 206	XXV 143	I, 257	959
435	*229*		t. II p. 516				
437	*232*			II, 234		II, 67	960
	468			I, 284	*Prov.* 292	II, 104	961
	555			I, 313	*Prov.* 300	*Prov.* 122	962
	611			I, 278		II, 102	963

	P.-ROYAL (1670) Articles	BOSSUT (1779) Articles	FAUG. (1844) Pages	HAVET (1852) Articles	MOLIN. (1877-79) Pages	MICH. (1896) nos	BRUN (1904 nos
2e Manuscrit Guerrier.		I x 41	I, 369		II, 148	1000	***77***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 177	XXV 56	II, 143	964	***276***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 214	XXV 59	I, 43	965	***216***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 274	*Prov.* 290	II, 117	966	***942***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 277	*Prov.* 291	II, 103	970	***891***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 276	*Prov.* 291	II, 104	968	***948***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 277	*Prov.* 291	II, 120	971	***909***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 277	*Prov.* 291	II, 105	972	***892***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 275	*Prov.* 290	II, 105	967	***935***
2e Manuscrit Guerrier.			I, 286	XV 78 *Prov.* 293	I, 315	973	***488*** ***950***
2e Manuscrit Guerrier			I, 277		II, 103	969	***952***
Portefeuille Vallant.			I, 177	X 9 *note*	I, 94	974	***320b***
Manusc. pet. in-8o Sainte-Beuve.		I v 8	II, 56	II 8	I, 129	975	***100***
Man. 12988, fol. 72.			I, 275	*Prov.* 290	II, 115	990	***946b***
	XXVIII 1	II xvii 11	II, 204		I, 293	980	***560b***
	(1678) XXVIII	II xvii 62	I, 220	XXIV 51	II, 141	983	***275***
	XXIX 41	I viii 7	I, 184	V 6	I, 108	984	***319***
	(1678) XXXI	I x 29	I, 251	VII 29	II, 133	985	***19***
		suppl. 2	I, 254	XXIV 68	II, 151	987	***43***
		suppl. 11	I, 271	XXIV 72	II, 118	988	***918***

TABLE DES TITRES DE L'ÉDITION DE 1670.

Pensées de M. Pascal *sur la religion et sur quelques autres sujets*. Paris, 1670.

I. Contre l'indifférence des athées.
II. Marques de la véritable religion.
III. Véritable religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme et par le péché originel.
IV. Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous.
V. Soumission et usage de la raison.
VI. Foi sans raisonnement.
VII. Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne.
VIII. Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Écriture.
IX. Injustice et corruption de l'homme.
X. Juifs.
XI. Moïse.
XII. Figures.
XIII. Que la loi était figurative.
XIV. Jésus-Christ.
XV. Preuves de Jésus-Christ par les prophéties.
XVI. Diverses preuves de Jésus-Christ.
XVII. Contre Mahomet.
XVIII. Dessein de Dieu de se cacher aux uns, et de se découvrir aux autres.
XIX. Que les vrais chrétiens et les vrais Juifs n'ont qu'une même religion.
XX. On ne connaît Dieu utilement que par Jésus-Christ.
XXI. Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, et de plusieurs autres choses.
XXII. Connaissance générale de l'homme.
XXIII. Grandeur de l'homme.
XXIV. Vanité de l'homme.
XXV. Faiblesse de l'homme.
XXVI. Misère de l'homme.
XXVII. Pensées sur les miracles.
XXVIII. Pensées chrétiennes.
XXIX. Pensées morales.
XXX. Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une lettre écrite par M. Pascal sur le sujet de la mort de M. son père.
XXXI. Pensées diverses.

XXXII. Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.

TABLE DE L'ÉDITION BOSSUT, ET CORRESPONDANCE AVEC L'ÉDITION HAVET

PREMIÈRE PARTIE

Contenant les Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale, et aux belles-lettres.

Art. I. De l'autorité en matière de philosophie.
Art. II. Réflexions sur la géométrie en général.
Art. III. De l'art de persuader.
Art. IV. Connaissance générale de l'homme (Havet, art. I).
Art. V. Vanité de l'homme ; effets de l'amour-propre (Havet, art. II).
Art. VI. Faiblesse de l'homme ; incertitude de ses con naissances naturelles (Havet, art. III).
Art. VII. Misère de l'homme (Havet, art. IV).
Art. VIII. Raisons de quelques opinions du peuple (Havet, art. V).
Art. IX. Pensées morales détachées (Havet, art. VI).
Art. X. Pensées diverses de philosophie et de littérature (Havet, art. VII).
Art. XI. Sur Épictète et Montaigne.
Art. XII. Sur la condition des grands.

SECONDE PARTIE

Contenant les Pensées immédiatement relatives à la religion.

Art. I. Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, et de plusieurs autres choses (Havet, art. VIII).
Art. II. Nécessité d'étudier la religion (Havet, art. IX).
Art. III. Quand il serait difficile de démontrer l'existence de Dieu par les lumières naturelles, le plus sûr est de la croire (Havet, art. X).
Art. IV. Marques de la véritable religion (Havet, art. XI).

Art. V. Véritable religion prouvée par les contrariétés, qui sont dans l'homme, et par le péché originel (Havet, art. XII).
Art. VI. Soumission et usage de la raison (Havet, art. XIII).
Art. VII. Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement qui commence à lire l'Écriture (Havet, art. XIV).
Art. VIII. Des Juifs considérés par rapport à notre religion (Havet, art. XV).
Art. IX. Des figures ; que l'Ancienne Loi était figurative (Havet, art. XVI).
Art. X. De Jésus-Christ (Havet, art. XVII).
Art. XI. Preuves de Jésus-Christ par les prophéties (Havet, art. XVIII).
Art. XII. Diverses preuves de Jésus-Christ (Havet, art. XIX).
Art. XIII. Dessein de Dieu de se cacher aux uns, et de se découvrir aux autres (Havet, art. XX).
Art. XIV. Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs n'ont qu'une même religion (Havet, art. XXI).
Art. XV. On ne connaît Dieu utilement que par Jésus Christ (Havet, art. XXII).
Art. XVI. Pensées sur les miracles (Havet, art. XXIII).
Art. XVII. Pensées diverses sur la religion (Havet, art. XXIV)[1].
Art. XVIII. Pensées sur la mort (extrait de la lettre de Pascal sur la mort de son père).
Art. XIX. Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.

TABLE DES ÉDITIONS FAUGÈRE (1844, 1897).

PREMIER VOLUME

Nouveau *fragment du traité du vide*.
Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.
Géométrie-finesse.
Pensées diverses.
Ravissement et *profession de foi*.
Pensées sur l'*Éloquence et le style*.
Pensées et notes relatives aux *Jésuites*, aux *Jansénistes* et aux *Provinciales*.
Pensées sur le *Pape* et sur l'*Église*.
Addition au *IIIe discours sur la condition des grands*.

SECOND VOLUME

Fragments d'une Apologie du Christianisme, ou Pensées sur la Religion.

Préface générale.
Variante de la préface générale.
Notes écrites pour la préface générale.

Première partie. — *Misère de l'homme sans Dieu, ou que la nature est corrompue par la nature même.*
Préface de la première partie.
Chap. I. *Divertissement.*
Chap. II. *Des puissances trompeuses.*
Chap. III. *Disproportion de l'homme.*

Chap. IV. *Grandeur et misère de l'homme. — Système des philosophes.*

Seconde partie. — *Félicité de l'homme avec Dieu, ou qu'il y a un réparateur par l'Écriture.*
Préface de la seconde partie.
Chap. IV *Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice.*
Chap. II. *Caractères de la vraie religion.*
Chap. III. *Moyens d'arriver à la foi : raison, coutume, inspiration.*
Chap. IV. *Du Peuple juif.*
Chap. V. *Des Miracles.*
Chap. VI. *Des Figuratifs.*
Chap. VII. *Des Prophéties.*
Chap. VIII. *De Jésus-Christ.*
Le Mystère de Jésus.
Chap. IX. *De la religion chrétienne.*
Chap. X. *Ordre.*

TABLE DE L'ÉDITION MOLINIER (1877).

Préface générale.
Notes pour la préface générale.

I. *Misère de l'homme sans Dieu ou que la nature est corrompue par la nature même.*
Préface de la première partie.

Disproportion de l'homme.
Divertissement.
Grandeur et misère de l'homme.
Des puissances trompeuses et de l'imagination.
De la justice. Coutumes et préjugés.
Faiblesse, inquiétude et défauts de l'homme.

II. *Félicité de l'homme avec Dieu ou qu'il y a un réparateur par l'Écriture.*
Préface de la seconde partie.
Nécessité de rechercher la vérité.
Des philosophes.

Pensées sur Mahomet et la Chine.
Du peuple juif.
Authenticité des Livres Saints.
Prophéties.
Des figures en général et de leur légitimité.
Que la loi des Juifs était figurative.
De la vraie religion. Caractères qu'elle doit présenter.
Excellence de la religion chrétienne.
Du péché originel.
Perpétuité de la religion chrétienne.
Preuves de la religion chrétienne.
Preuves de la divinité de Jésus-Christ.
Mission et grandeur de Jésus-Christ.
Le mystère de Jésus.
Du vrai Juste et du vrai Chrétien.
Ordre.
Des miracles en général. Miracle de la Sainte-Épine.
Jésuites et jansénistes.
Pensées sur le style.
Pensées diverses.
Profession de foi de Pascal.

---

1. ↑ Les pensées découvertes par Cousin et par Faugère forment l'article XXV de l'édition Havet.

AVERTISSEMENT

pour

LA LECTURE DES *PENSÉES*

Deux chiffres sont en tête de chaque fragment : celui du milieu est le numéro d'ordre dans la présente édition, en conformité avec notre publication antérieure des *Opuscules et Pensées* (petit in-16, 1897 — 2e *édit.*, 1900).

Un simple chiffre à gauche désigne la page du manuscrit original où est le texte que nous reproduisons. Ce chiffre est précédé d'un astérisque dans le cas où le fragment est dans ce même recueil écrit d'une autre main que celle de Pascal — de deux astérisques quand l'écriture de Pascal se trouve jointe à l'écriture étrangère soit pour une partie du fragment, soit pour des additions ou des corrections. Quand le fragment est emprunté soit à la *Première copie* (manuscrit nº 9203, *f. fr.* de la *Bibliothèque Nationale*), soit à la seconde copie, nº 12449, soit aux recueils du Père Guerrier ou de Sainte-Beuve consultés par Faugère, quand nous n'en connaissons qu'un texte imprimé par Port-Royal ou par Bossut, nous ajoutons cette indication au chiffre de gauche ; nous fournissons ainsi le certificat d'origine du fragment. En note nous donnons la référence aux deux *Copies* (la première désignée par B, la seconde par C, suivant la convention posée par M. Michaut), aux éditions de Port-Royal, de Bossut, et aux quatre éditions modernes qui renvoient elles-mêmes au manuscrit : Faugère, Havet, Molinier, Michaut, d'après les principes qui avaient servi à établir notre *Table de concordance*.

Les mots ou phrases de même caractère que le texte qui sont placés entre crochets sont des mots ou des phrases qui ont été rayés par Pascal. Les mots également entre crochets, *mais en italiques*, sont des mots que, pour des raisons expliquées en notes, l'éditeur est dans la nécessité de rétablir ou de corriger.

Les variantes sont en notes et entre crochets ; elles sont imprimées en caractères gras, de façon à faire apparaître immédiatement dans les notes ce qui est le texte de Pascal. Pour les variantes qui ne sont pas de Pascal, c'est-à-dire les corrections de Port-Royal, les négligences de Desmolets, de Bossut ou de tel autre éditeur, elles étaient évidemment inutiles à relever ; le manuscrit original est la source unique qui dispense de toute autre référence. Nous nous sommes donc borné aux cas de lecture douteuse, ou bien aux corrections qui présentaient un intérêt historique.

Enfin, et quoique la diversité des fragments exclue toute règle stricte, nous avons surtout insisté dans notre commentaire sur les rapprochements avec les textes ou des auteurs que Pascal a lus, depuis la *Bible* jusqu'au *Pugio Fidei* de Raymond Martin et l'*Historia Jesuitica* d'Hospinianus, ou des hommes qu'il a connus, tels que le chevalier de Méré ou Nicole. Des fragments écrits de premier jet se prêtent mieux que tout autre ouvrage — nos prédécesseurs, Havet en particulier, l'avaient fait voir — à des rapprochements de ce genre qui nous permettent presque de nous asseoir nous-même à la table où travaillait Pascal. Aussi avons-nous cru qu'il n'était pas inutile de transcrire, malgré leur aridité, les textes de Raymond Martin ou de Mutius Vitelescus que Pascal avait étudiés et sur lesquels il avait pris des notes : nous les avons cités dans la langue originale, et de même nous avons donné les versets de la *Bible* dans le latin de la *Vulgate*, c'est à-dire tels que Pascal paraît les avoir lus.

PENSÉES

Mémorial

MÉMORIAL[1] DE PASCAL

†

L'an de grâce 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe[2],

veille de saint Chrysogone martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi,

Feu.

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob[3],

non des[4] philosophes et des savants.

Certitude[5]. Certitude. Sentiment[6]. Joie. Paix.

[7] Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum[8].

« Ton Dieu sera mon Dieu[9]. »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées[10] dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point[11] connu, mais je t'ai connu[12]. »

Joie[13], joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé :

Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ[14].

« Mon Dieu, me quitterez-vous[15] ? »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ[16]. »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile :

Renonciation totale et douce[17]

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur[18].

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliviscar sermones tuos[19]. *Amen*[20].

---

1. ↑ « Peu de jours après la mort de M. Pascal, dit le père Guerrier, un domestique de la maison s'aperçut par hasard que dans la doublure du pourpoint de cet illustre défunt il y avait quelque chose qui paraissait plus épais que le reste, et ayant décousu cet endroit pour voir ce que c'était, il y trouva un petit parchemin plié et écrit de la main de M. Pascal, et dans ce parchemin un papier écrit de la même main : l'un était une copie fidèle de l'autre. Ces deux pièces furent aussitôt mises entre les mains de Mme Périer qui les fit voir à plusieurs de ses amis particuliers. Tous convinrent qu'on ne pouvait pas douter que ce parchemin, écrit avec tant de soin et avec des caractères si remarquables, ne fût une espèce de *Mémorial* qu'il gardait très soigneusement pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait avoir toujours présente à ses yeux et à son esprit, puisque depuis huit ans il prenait soin de le coudre et découdre à mesure qu'il changeait d'habits. » Nous n'avons plus le parchemin original ; mais la copie de la main de Pascal a été jointe au recueil de la *Bibliothèque Nationale*, avec les attestations de l'abbé Périer, accompagnée elle-même d'une attestation qui est de la même date. « Je soussigné, prêtre, chanoine de l'église de Clermont, certifie que le papier de l'autre part collé sur cette feuille est écrit de la main de M. Pascal, mon oncle, et fut trouvé après sa mort cousu dans son pourpoint sous la doublure, avec une bande de parchemin où étaient écrits les mêmes mots et en la même forme qu'ils sont ici copiés. Fait à Paris ce 25 septembre mil sept cent onze, Périer. » En tête du recueil se trouve encore la copie dont l'abbé Périer fait mention (nous la désignons par C), et dans les additions faites en 1864 au manuscrit original figure après la page 495 une autre copie manuscrite, comme il en a été fait un grand nombre au commencement du xviiie siècle (nous la désignons par C'). — Le mémorial de Pascal a été publié pour la première fois dans le recueil de 1740 connu sous le nom de *Recueil d'Utrecht* (p. 269). Condorcet a trouvé piquant d'ajouter à ses *Pensées* de Pascal ce qu'il appelle une « amulette mystique », en même temps que les « vers galants » de Fontenay-le-Comte.
2. ↑ C *romain*.
3. ↑ *Et ait : Ego sum Deus patris tui, Deus Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob. Abscondit Moyses faciem suam : non enim audebat aspicere contra Deum* (Exode, III, 6). Cf. Math., XXII, 32. *« Ego sum Deus Abraham et Deus Isaac et Deus Jacob. » Non est Deus mortuorum, sed viventium.*
4. ↑ Première rédaction du manuscrit et C : *philosophes et savants*.
5. ↑ C *joie, certitude, sentiment, vue, joie.*
6. ↑ C' *vue, joie, paix.*
7. ↑ [*Dieu de Jésus-Christ.*]

8. ↑ C et C’ ajoutent : *Joh*., XX, 17. — Voici le verset : *Dicit ei Jésus : Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum : Vade autem ad fratres meos, et die eis : Ascendo ad Patrem meum, et Patrem vestrum ; Deum meum et Deum vestrum.*
9. ↑ C et C’ ajoutent *Ruth*. Cf. I, 16 : *Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus.*
10. ↑ [*Par*.]
11. ↑ [*Connu* [*connu.*]
12. ↑ C et C’ ajoutent Jean, XVII. Voir le verset 25 : *Pater juste, mundus te non cognovit, ego autem te cognovi, et hi cognoverunt, quia tu me misisti.*
13. ↑ C *et pleurs*.
14. ↑ *Jérémie*, II, 13.
15. ↑ *Et circa horam nonam clamavit Jesus voce magna, dicens : Eli, Eli, lamma sabacthani ? hoc est Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Math., XXVII, 46.
16. ↑ *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* Joan., XVII, 3.
17. ↑ La *Copie* autographe donne *etc.* à la place de ces dernières lignes que nous connaissons seulement par la copie de l’abbé Périer ; encore l’abbé Périer ajoute-t-il en marge : « On n’a pu voir distinctement que certains mots de ces deux lignes. » À propos de ces deux lignes, Faugère a trouvé dans les manuscrits du père Guerrier (IIIe Recueil, p. 214) une note du 1er février 1732 qui en expliquerait l’histoire (cf. *Recueil d’Utrecht*, p. 260). Le père Guerrier avait été intrigué de ne pas retrouver ces lignes dans le commentaire en 21 pages in-f^o^ qu’avait rédigées, peu de temps après la mort de Pascal un carme, ami de la famille Périer, mais seulement dans un commentaire en 2 pages in-4 : qui avait été ajouté postérieurement par Marguerite Périer : « Je fus hier, 31 janvier 1732, chez Mlle Périer pour lui montrer l’écrit du carme et lui demander raison de l’addition faite à celui de M. Pascal et au commentaire de ce religieux. Elle me dit qu’on avait omis ces deux lignes parce qu’elles étaient fort barbouillées dans l’original et presque effacées en sorte que ce religieux n’avait pas pu les lire. Quoi qu’il en soit, l’addition n’a été faite, comme je l’ai appris de cette demoiselle, que trente ans après la mort de M. Pascal. En un mot, ces deux lignes ont été plutôt devinées que lues. Il faut encore remarquer qu’il n’y en avait pas la moindre trace dans le parchemin, et que c’est seulement dans le papier qu’on a trouvé ces caractères presque effacés. » Cette explication ne lève pas toute difficulté ; à examiner de près la *Copie* autographe de la Bibliothèque Nationale, il n’apparaît pas qu’on ait coupé le papier pour en détacher les dernières lignes, ni ajouté l’*etc.* pour en marquer la place. Il y a donc lieu de supposer, avec Faugère, que dans le récit fait soixante-dix ans après la mort de Pascal il s’est glissé une confusion entre le parchemin original et la copie autographe que Pascal y avait jointe ; c’est le parchemin qui était selon toute vraisemblance le plus complet et, aussi le plus « effacé ».
18. ↑ Le mot est éclairé par la lettre que Jacqueline adressait à Mme Périer le 20 janvier 1655. Elle y insiste sur les difficultés que faisait Pascal à accepter M. Singlin comme directeur : « quoiqu’il ne pût penser à d’autres, néanmoins la défiance qu’il avait de lui-même faisait qu’il craignait de se tromper par trop d’affection, non pas dans les qualités de la personne, mais sur la vocation dont il ne voyait pas de marques certaines, n’étant pas son pasteur naturel. Je vis clairement que ce n’était qu’un reste d’indépendance caché dans le fond du cœur qui faisait arme de tout pour éviter un assujettissement qui ne pouvait être que parfait dans les dispositions où il était ». Elle lui rappelle « que M. de Genève avait conseillé de choisir un directeur entre dix mille, c’est-à-dire tel qu’on le préférerait à dix mille. » Et plus loin elle ajoute : « Il n’a rien perdu à sa directrice ; car M. Singlin, qui a demeuré en cette ville pendant tout ce temps, l’a pourvu d’un directeur dont il est tout ravi ; aussi est-il de bonne race. » C’était M. le Maître de Saci.
19. ↑ *In justificationibus tuis meditabor : non obliviscar sermones tuos.* Psaume CXVIII, 16. — C’est le psaume de Pascal, comme en témoigne Mme Périer : « Il avait un amour sensible pour l’office divin, mais surtout pour les petites Heures, parce qu’elles sont composées du psaume CXVIII, dans lequel il trouvait tant de choses admirables, qu’il sentait de la délectation à le réciter. Quand il s’entretenait

avec ses amis de la beauté de ce psaume, il se transportait en sorte qu'il paraissait hors de lui-même ; et cette méditation l'avait rendu si sensible à toutes les choses par lesquelles on tâche d'honorer Dieu, qu'il n'en négligeait pas une. »

20. ↑ D'après la copie de l'abbé Périer une croix, entourée de rayons de feu, était figurée sur l'original à la fin du *Mémorial*, comme aussi en tête de la page.

Section I

SECTION I

****405]**
1[1]

Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse[2]. — En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude ; mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent[3].

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans[4] l'usage commun et devant les yeux de tout le monde ; on n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence, il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne[5], car les principes sont si déliés et en si grand nombre qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe ; or l'omission d'un principe mène à l'erreur ; ainsi il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus[6].

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne[7], car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent ; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés[8] de géométrie.

Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres[9], c'est qu'ils ne peuvent du tout [10] se tourner vers les principes de géométrie ; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes ; ce sont choses tellement délicates, et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger[11] droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le[12] plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la

chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré[13]. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules[14], voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes ; ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art[15], car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient[16] qu'à peu d'hommes.

Et les esprits fins, au contraire[17], ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés — quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail — qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent[18].

Mais les esprits faux ne sont jamais[19] ni fins ni géomètres.

Les géomètres qui ne sont que géomètres[20] ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et principes ; autrement ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis.

Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent[21] avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'imagination[22] qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage[23].

***213]**

2[24]

Diverses sortes de sens droit ; les uns[25] dans un certain ordre de choses, et non dans les autres ordres, où ils extravaguent.

Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes, et c'est une droiture de sens[26].

Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes.

Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes ; mais les conséquences en sont si fines qu'il n'y a qu'une extrême droiture d'esprit qui y puisse aller.

Et ceux-là ne seraient peut-être pas pour cela grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les[27] conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et

droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible[28].

229]
3[29]

Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement, car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue[30] et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes et ne pouvant voir d'une vue.

169]
4[31]

Géométrie, finesse. — La vraie éloquence se moque de l'éloquence ; la vraie morale se moque de la morale, c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit — qui[32] est sans règles.

Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit[33] ; la finesse est la part du jugement, la géométrie est celle[34] de l'esprit.

Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher[35].

137]
5[36]

Ceux qui jugent d'un ouvrage sans règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui [*n'*]ont [*pas de*][37] montre à l'égard des autres. L'un dit : Il y a deux heures ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre, et je dis à l'un : Vous vous ennuyez ; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère ; car il y a une heure et demie — et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que je juge par ma montre[38].

51]
6[39]

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment.

On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations, on se gâte l'esprit et le sentiment par les conversations[40]. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent[41]. Il importe donc de tout de bien savoir choisir[42], pour se le former et ne le point gâter ; et on ne peut faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où sont bienheureux ceux qui sortent.

213]
7[43]

À mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux ; les gens du commun ne[44] trouvent pas de différence entre les hommes[45].

***273]**
8[46]

Il y a beaucoup de personnes qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres[47].

401]
9[48]

Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés ; or on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas [*s'*]être trompé[49] ; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il[50] envisage ; comme les appréhensions des sens sont toujours vraies[51].

***201]**

10[52]

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

***Première copie* 396]**

11[53]

[54] Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie[55]. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour ; principalement lorsqu'on [*le*] représente fort chaste et fort honnête. Car plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées : sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets, que l'on voit si bien représentés ; et l'on se fait en même temps une conscience[56] fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôtent la crainte des âmes pures, qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage.

Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

123]

12[57]

Scaramouche[58], qui ne pense qu'à une chose.

Le docteur, qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein de désir de dire.

***441]**
13[59]

On aime à voir l'erreur, la passion de Cléobuline, parce qu'elle ne la connaît pas ; elle déplairait, si elle n'était trompée[60].

420]
14[61]

Quand un discours naturel[62] peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir ; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre ; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer.

130]
15[63]

Éloquence qui persuade par douceur, non par empire[64], en tyran, non en roi[65].

439]
17[66]

Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller[67].

***443]**
18[68]

Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme, par exemple la lune, à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc. ; car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir ; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur, que dans cette curiosité inutile.

[69] La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie, est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure[70] [*le*] plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie ; comme, quand on parlera de la commune erreur qui est parmi le monde que la lune est cause de tout, on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que, lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc., qui est la pensée de l'autre côté[71].

***Éd.* 1678, *Ch.* xxxi]**
19[72]

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première[73].

433]
20[74]

Ordre[75]. — Pourquoi prendrai-je plutôt à diviser ma morale en quatre qu'en six ? pourquoi établirai je plutôt la vertu en quatre, en deux, en un ? pourquoi[76] en *abstine* et *sustine*[77] plutôt qu'en *suivre nature*[78], ou[79] *faire ses affaires particulières sans injustice*, comme Platon[80], ou autre chose ? — Mais voilà, direz-vous, tout renfermé, en un mot. — Oui, mais cela est inutile, si on ne l'explique ; et quand on vient à l'expliquer[81], dès qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter[82]. Ainsi, quand[83] ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés et inutiles, comme en un coffre, et ne paraissent jamais qu'en leur confusion naturelle. La nature les a tous établis sans renfermer l'un en l'autre[84].

427]
21[85]

La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-même ; notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel ; chacune tient sa place.

431]
22[86]

Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau[87] : la disposition des matières est nouvelle ; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux[88].

J'aimerais autant qu'on me dît que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours, par une[89] disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition !

225]
23[90]

Les mots diversement rangés font un divers sens, et les sens diversement rangés font différents effets[91].

429]
24[92]

Langage. — Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs, sinon pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos, le délasser quand il le faut, et non autrement ; car qui délasse hors de propos, il lasse ; et qui lasse hors de propos délasse, car on quitte tout là ; tant la malice de la concupiscence[93] se plaît à faire tout le contraire de ce qu'on[94] veut obtenir de nous sans nous donner du plaisir qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut[95].

402]
25[96]

Éloquence. — Il faut de l'agréable et du réel ; mais il faut que cet agréable soit[97] lui-même pris du vrai[98].

142]
26[99]

L'éloquence est une peinture de la pensée[100] ; et ainsi, ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait[101].

127]
27[102]

[103] *Miscellan. Langage.* — Ceux qui font les antithèses en forçant les mots font comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie : leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes[104].

125]
28[105]

Symétrie, en ce qu'on voit d'une vue, fondée sur ce qu'il n'y a pas de raison de faire autrement[106], et fondée aussi sur la figure de l'homme, d'où il arrive qu'on ne veut la symétrie qu'en largeur, non en hauteur ni profondeur[107].

427]
29[108]

[109] Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu[110] que ceux qui ont le goût bon et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *Plus poetice quam humane locutus es*[111]. Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie[112].

12]
30[113]

[Qu'on voie les discours de la 2e, 4e et 5e du Janséniste ; cela est haut et sérieux[114].

Je hais également le bouffon[115] et l'enflé] : on ne ferait son ami de l'un ni de l'autre.

On ne consulte que l'oreille[116], parce qu'on manque de cœur[117] : la règle est l'honnêteté. Poète et non honnête homme[118].

[Après ma 8e, je croyais avoir assez répondu[119].]

Beauté d'omission, de jugement.

439]
31[120]

Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron ont des admirateurs, et en grand nombre[121].

***129]**
32[122]

Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît.

Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon[123].

Et, comme il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur ce bon modèle, parce qu'elles ressemblent à ce modèle unique quoique chacune selon son genre, il y a de même un rapport parfait entre les choses faites sur le mauvais modèle. Ce n'est pas que le mauvais modèle soit unique, car il y en a une infinité[124] ; mais chaque mauvais sonnet, par exemple, sur quelque faux modèle qu'il soit fait, ressemble parfaitement à une femme vêtue sur ce modèle.

Rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule que d'en considérer la nature et le modèle, et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle-là[125].

***129]**
33[126]

Beauté[127] poétique. — Comme on dit beauté[128] poétique, on devrait aussi dire beauté géométrique et beauté médicinale ; mais on ne le dit pas : et la raison en est qu'on sait bien

quel est l'objet de la géométrie[129], et qu'il consiste en preuves, et quel est l'objet de la médecine, et qu'il consiste en la guérison ; mais on ne sait pas[130] en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel[131] qu'il faut imiter ; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : « siècle d'or, merveille de nos jours, fatal », etc. ; et on appelle ce jargon beauté poétique[132].

Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie damoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes[133], dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admireraient en cet équipage ; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine ; et c'est pourquoi nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de village[134].

129]
34[135]

On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poète, de mathématicien, etc.[136]. Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur.

Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc. ; mais ils sont tout cela, et juges de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parlait quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage ; mais alors on s'en souvient, car il est également de ce caractère qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, quand il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question.

C'est donc une fausse louange qu'on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque quand on n'a pas recours à un homme quand il s'agit de juger de quelques vers[137].

***440]**
35[138]

Il faut qu'on n'en puisse [*dire*][139], ni : il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme[140] ; cette qualité universelle me plaît seule[141]. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe ; je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user — *Ne quid nimis* — de peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser ; qu'on ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler ; mais qu'on y songe alors[142].

11]
36[143]

L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dira-t-on[144]. — Mais je n'ai que faire de mathématiques : il me prendrait pour une proposition. — C'est un bon guerrier. — Il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement.

49]
37[145]

[*Peu de tout*[146]. — Puisqu'on ne peut être universel et savoir tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose ; cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, encore mieux, mais s'il faut choisir, il faut choisir celle-là, et le monde le sent et le fait, car le monde est un bon juge souvent[147].]

412]
38[148]

Poète et non[149] honnête homme.

***273]**
39[150]

Si le foudre[151] tombait sur les lieux bas, etc., les poètes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves.

134]
40[152]

Les exemples qu'on prend pour prouver d'autres choses, si on voulait prouver les exemples, on prendrait les autres choses pour en être les exemples ; car, comme on croit

toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs et aidant à le montrer.

Ainsi[153], quand on veut montrer une chose générale, il faut en donner la règle particulière d'un cas ; mais si on veut montrer un cas particulier, il faudra commencer par la règle [*générale*][154]. Car on trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la preuve ; car, quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, et, au contraire, que celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément.

163]
41[155]

Épigrammes de Martial. — L'homme aime la malignité ; mais ce n'est pas contre les borgnes ou les malheureux, mais contre les heureux superbes. On se trompe autrement.

Car la concupiscence est la source de tous nos mouvements, et l'humanité, etc.[156].

Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres.

Celle des deux borgnes ne vaut rien, car elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur[157]. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta*[158].

***441]**
42[159]

Prince à un roi plaît, pource qu'il diminue sa qualité[160].

***Éd. Bossut, supplément* 2]**
43[161]

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. — Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc. —, vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur[162].

423]
44[163]

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites pas[164].

110]
45[165]

Les langues sont des chiffres, où non les lettres sont changées en lettres[166], mais les mots en mots ; de sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable[167].

423]
46[168]

Diseurs de bons mots, mauvais caractère[169].

145]
47[170]

Il y en a qui parlent bien et qui[171] n'écrivent pas bien ; c'est que le lieu, l'assistance les échauffe, et tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur[172].

109]
48[173]

[174] Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve[175] si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque[176] ; et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit ; car il n'y a point de règle générale.

213]
49[177]

Masquer la nature et la déguiser. Plus de roi, de pape, d'évêque, mais *auguste monarque* ; etc. ; point de Paris, *capitale du royaume*. Il y a des lieux où il faut appeler Paris, Paris, et d'autres où il la faut appeler capitale du royaume[178].

225]
50[179]

Un même sens change[180] selon les paroles qui l'expriment. Les sens[181] reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples…

215]
51[182]

Pyrrhonien pour opiniâtre.

415]
52[183]

Nul ne dit cartésien que ceux qui ne le sont pas[184] ; pédant, qu'un pédant[185] ; provincial, qu'un provincial, et je gagerais[186] que c'est l'imprimeur qui l'a mis au titre des *Lettres au Provincial*[187].

125]
53[188]

Carrosse *versé* ou *renversé*, selon l'intention.

Répandre ou *verser*, selon l'intention[189]. — Plaidoyer de M. Le Maître[190] sur le cordelier par force.

***201]**
10[191]

Miscell. Façon de parler[192] : Je m'étais voulu appliquer à cela.

344]
55[193]

Vertu *apéritive* d'une clé, *attractive* d'un croc[194].

130]
56[195]

Deviner[196] : La part que je prends à votre déplaisir. — M. le cardinal ne voulait point être deviné[197].

[198] J'ai l'esprit plein d'inquiétude. — *Je suis plein d'inquiétude* vaut mieux.

134]
57[199]

Je me suis mal trouvé de ces compliments ; Je vous ai bien donné de la peine ; Je crains de vous ennuyer ; Je crains que cela soit trop long. — Ou on entraîne[200], ou on irrite[201].

251]
58[202]

Vous avez mauvaise grâce : excusez-moi, s'il vous plaît. — Sans cette excuse, je n'eusse point aperçu qu'il y eût d'injure. Révérence parler, il n'y a rien de mauvais que leur excuse.

***441]**
59[203]

Éteindre le flambeau de la sédition — trop luxuriant[204].

L’inquiétude de son génie — trop de deux mots hardis[205].

---

1. ↑ Cf. B., 321 ; C., 401 ; P. R., XXXI, 2 ; Bos., I, x, 2 ; Faug., I, 149 ; Hav., VII, 2 *bis* ; Mol., II, 144 ; Mich., 639.
2. ↑ Le *Discours sur les Passions de l’Amour* contient une première esquisse de ce fragment : « Il y a deux sortes d’esprits, l’un géométrique, et l’autre que l’on peut appeler de finesse. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles ; mais le dernier a une souplesse de pensée qu’il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu’il aime. Des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. Quand on a l’un et l’autre esprit tout ensemble, que l’amour donne de plaisir ! Car on possède à la fois la force et la flexibilité de l’esprit, qui est très nécessaire pour l’éloquence de deux personnes. »
3. ↑ Les principes de la géométrie sont énoncés dans des définitions, et le géomètre n’a pas le droit de faire appel à une proposition ou à une propriété qui ne résulte pas d’une définition donnée, à moins qu’il ne s’agisse d’une proposition ou d’une propriété tellement évidente qu’elle est plus claire que toute définition possible. Au début même de la réflexion géométrique, tous les principes sur lesquels s’exerce cette réflexion peuvent être considérés comme distinctement énumérés ; l’omission est à peu près impossible.
4. ↑ [*Le bon.*]
5. ↑ L’intuition du géomètre est antérieure au raisonnement, et plus claire que lui, parce qu’elle porte sur les objets les plus simples : nombre, espace, lumière. Ici au contraire il s’agit de l’objet complexe et qu’on ne peut pas analyser pour le résoudre en définitions, il s’agit de l’âme humaine : le juge d’instruction et l’historien, le diplomate et le psychologue, plus simplement l’homme qui vit dans le monde, qui veut comprendre les hommes qu’il a devant lui, se faire aimer d’eux ou se faire obéir, découvre à mesure qu’il observe davantage des sentiments plus nombreux avec des nuances plus délicates qui font de chaque individu, à chaque instant de son existence, un tout original, irréductible, perceptible au seul sentiment individuel. On ne peut pas séparer, encore moins énumérer : il faut voir l’unité d’ensemble, et juger en un coup d’œil du rapport de chaque détail à cette unité totale.
6. ↑ Ces deux premiers paragraphes sont d’une main étrangère ; le reste du fragment est écrit par Pascal.
7. ↑ [*Mais.*]
8. ↑ *Inaccoutumés* en surcharge.
9. ↑ La suite à la page 406 du manuscrit, avec ce renvoi de Pascal : *Tourner.* — Au bas, ces mots rayés : [*Pour Monsieur Pascal.*]
10. ↑ [*Comprendre.*] — Allusion à Méré qui aimait à discuter les questions mathématiques avec Pascal et à surprendre le géomètre en flagrant délit d’absurdité logique. L’écho de ces discussions nous est parvenu par les lettres de Méré et par quelques passages de Pascal. Il écrit dans les *Réflexions sur l’Esprit géométrique* : « Je n’ai jamais connu personne qui ait pensé qu’un espace ne puisse être augmenté. Mais j’en ai vu quelques-uns, très habiles d’ailleurs, qui ont assuré qu’un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu’il s’y rencontre. Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j’ai trouvé qu’il n’y en avait qu’une principale, qui est qu’ils ne sauraient concevoir un contenu divisible à l’infini : d’où ils concluent qu’il n’y est pas divisible. » Et ailleurs : « Trop de vérité nous étonne : j’en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro. » (Fr. 72.) Voir la dernière note relative à ce fragment, et en particulier le mot de Pascal sur Méré : « il n’est pas géomètre. »
11. ↑ [*Selon cela.*]
12. ↑ [*Démontrer.*]

13. ↑ *Au moins… degré* en surcharge.
14. ↑ Voici comment Méré parle de Pascal, lorsqu'il le rencontre pour la première fois dans le fameux voyage à Poitiers : « Cet homme, qui n'avait ni goût ni sentiment, ne laissait pas de se mêler en tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours et nous faisait souvent rire. » Cf. Collet, *Fait inédit de la vie de Pascal* (*Liberté de Penser*, fév. 1848).
15. ↑ [*Et en un instant*.] — L'art, c'est la technique, le procédé abstrait et qui s'apprend. Pascal décrit ici l'activité spontanée de l'esprit qui ne se révèle pas directement à la conscience et qui pourtant explique la plupart de nos démarches intellectuelles. Sa conception de l'esprit s'oppose à celle de Descartes qui faisait consister l'intelligence dans l'application réfléchie d'une méthode analogue à la méthode mathématique, et elle fait présager la doctrine leibnizienne de l'inconscient. (Cf. Ravaisson, *Philosophie de Pascal*, *Revue des Deux Mondes,* 15 mars 1887, pages 405 et 410.)
16. ↑ [*Qu'aux grands hommes*.]
17. ↑ Il est assez piquant de relever ici deux annotations manuscrites de Sainte-Beuve dans l'édition des *Pensées* conservée à la *Bibliothèque de la Société de l'Histoire du protestantisme* ; en face des géomètres, Sainte-Beuve écrit : *Arnauld* ; en face des esprits fins : *Madame de Longueville*.
18. ↑ Nicole reprendra ces expressions dans la *Préface* aux *Nouveaux éléments de géométrie*, où il fait mention expresse de Pascal : « Plusieurs personnes s'en rebutent [*des vérités difficiles*] par une certaine paresse, ou plutôt par une délicatesse d'esprit qui leur donne du dégoût de tout ce qui demande quelque effort et quelque sorte de contention » (*Œuvres d'Arnauld*, Éd. de Lausanne, t. XLII, p. 9).
19. ↑ *Jamais* en surcharge.
20. ↑ *Qui ne sont que géomètres* en surcharge.
21. ↑ [*Se porter à considérer les choses spéculatives*.]
22. ↑ [*Et se les rendre familiers*.]
23. ↑ Il y a dans ce fragment plus que l'analyse de deux tendances fondamentales dans l'esprit humain, ou de deux familles d'esprits ; il convient d'y voir une autobiographie intellectuelle de Pascal. Dans sa première rencontre avec Méré, il lui apparaît « un grand mathématicien et qui ne savait que cela ». Méré le forma, du moins il lui écrivait sur ce ton : « Il vous reste encore une habitude que vous avez prise en cette science à ne juger de quoi que ce soit que par vos démonstrations qui le plus souvent sont fausses. Ces longs raisonnements tirés de ligne en ligne vous empêchent d'entrer d'abord en des connaissances plus hautes qui ne trompent jamais. Je vous avertis aussi que vous perdez par là un grand avantage dans le monde ; car lorsqu'on a l'esprit vif et les yeux fins, on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit quantité de choses qui peuvent beaucoup servir, et si vous demandiez, selon votre coutume, à celui qui sait profiter de ces sortes d'observations, sur quel principe elles sont fondées, peut-être vous dirait-il qu'il n'en sait rien, et que ce ne sont des preuves que pour lui. » Et la distinction des deux sortes d'esprits se retrouve dans les œuvres de Méré : « Pour ce qui est des justesses, j'en trouve de deux sortes, qui font toujours de bons effets. L'une consiste à voir les choses comme elles sont et sans les confondre : pour peu que l'on y manque en parlant, et même en agissant, cela se connaît ; elle dépend de l'esprit et de l'intelligence. L'autre justesse paraît à juger de la bienséance, et à connaître en de certaines mesures jusqu'où l'on doit aller, et quand il se faut arrêter. Celle-ci qui vient principalement du goût, et du sentiment, me semble plus douteuse, et plus difficile. » (Méré, *Discours des agréments*, t. I, p. 194.)
    Malheureusement, aux yeux de Pascal, Méré ignore la portée véritable de cette distinction, qu'il a peut-être suggérée à Pascal : voyant que l'esprit de finesse est supérieur dans le monde à l'esprit de géométrie, il le transporte hors du monde et jusque dans la géométrie. Il écrit, dans la suite de la lettre que nous venons de citer : « Vous demeurerez toujours dans les erreurs où les fausses démonstrations de la géométrie vous ont jeté, et je ne vous croirai point tout à fait guéri des mathématiques tant que vous soutiendrez que ces petits corps dont nous disputâmes l'autre jour se peuvent diviser jusques à l'infini. Ce que vous m'en écrivez me paraît encore plus éloigné du bon sens que tout ce que vous m'en

dites dans notre dispute. Et que prétendez-vous conclure de cette ligue que vous coupez en deux également, de cette ligne chimérique dont vous coupez encore une des moitiés, et toujours de même jusqu'à l'éternité ; mais qui vous a dit que vous pouvez ainsi diviser cette ligne, si ce qui la compose est inégal comme un nombre impair ? Je vous apprends que, dès qu'il entre tant soit peu d'infini dans une question, elle devient inexplicable, parce que l'esprit se trouble et se confond. De sorte qu'on en trouve mieux la vérité par le sentiment naturel que par vos démonstrations. » À quoi Pascal répond par le jugement suivant, extrait d'une lettre à Fermat (29 juillet 1654) : « Je n'ai pas le temps de vous envoyer la démonstration d'une difficulté qui étonnait fort M. de Méré : car il a très bon esprit, mais il n'est pas géomètre ; c'est, comme vous savez, un grand défaut, et même il ne comprend pas qu'une ligne mathématique soit divisible à l'infini, et croit fort bien entendre qu'elle est composée de points en nombre fini, et jamais je n'ai pu l'en tirer ; si vous pouviez le faire, on le rendrait parfait. Il me disait donc qu'il avait trouvé fausseté dans les nombres par cette raison. » Tandis que Pascal joint l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie, Méré demeure le type des « fins qui ne sont que fins ».

24. ↑ Cf. B., 317 ; C., 401 ; P. R., XXXI, 2 ; Bos., I, i, 2 ; Faug., I, 152 ; Hav., VII, 2 ; Mol., II, 146 ; Mich., 452.
25. ↑ C'est-à-dire *ceux qui ont le sens droit*, tournure qui n'est même pas une négligence, le fragment ayant été dicté par Pascal.
26. ↑ [*Que tous n'*.]
27. ↑ [*Principes*.]
28. ↑ Cette pensée doit être soigneusement distinguée de la précédente, avec laquelle on a cherché à l'identifier : ici en effet l'esprit géométrique consiste à embrasser un grand nombre de principes tandis que tout à l'heure c'était l'esprit de finesse qui avait le privilège d'être ample et large. Peut-être ces deux pensées ne sont-elles pas de la même époque ; peut-être ne faut-il voir ici qu'une seconde division greffée sur la première distinction : l'esprit de géométrie devient le *sens droit*, et il y en a diverses sortes, l'une qui déduit rigoureusement les conséquences d'un seul principe, comme on fait en physique, ou encore en algèbre, et l'autre qui est avant tout un esprit de synthèse, qui construit dans l'espace des figures très compliquées, sans en confondre les lignes : à cette dernière Pascal réserverait maintenant la dénomination d'esprit de géométrie. Ajoutons que Pascal, ayant perfectionné la géométrie des *indivisibles* qui avait pour principe la considération des infiniment petits, avait le droit d'opposer la complexité de la géométrie à la simplicité relative de la physique. Pour lui en effet la physique est une science d'observation : ce sont les expériences qui en sont les seuls et les véritables principes, quitte à en suivre les effets jusqu'à leurs plus lointaines et plus surprenantes conséquences, telles que le paradoxe hydrostatique. Avec Newton et Leibniz, par la découverte du calcul infinitésimal et son application aux problèmes de la mécanique et de la physique, la physique redeviendra aussi subtile et aussi complexe que peut l'être la géométrie. Le commentaire de Ravaisson (*Philosophie de Pascal, Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1887, p. 406) correspond plus à ce qu'on eût attendu de Pascal qu'à ce qu'il a dit réellement : « Dans la physique déjà on a affaire à des réalités. Les phénomènes y dépendent d'un grand nombre de principes différents, et de principes difficiles à saisir ; il faut les démêler les uns d'avec les autres, et faire exactement dans les conséquences la part de chacun. Il ne s'agit plus ici de principes qu'on puisse appeler, dit Pascal, gros ou grossiers, et de déductions rigides : il faut, au lieu de l'esprit géométrique, un esprit de finesse. »
29. ↑ Cf. B., 393 ; C., 263 ; Bos., I, x, 33 ; Faug., I, 251 ; Hav., VII, 33 ; Mol., II, 141 ; Mich., 486.
30. ↑ L'expression se retrouve chez Méré dans une phrase dont Pascal eût sans doute souligné la confusion : « Quand elle [*l'imagination*] s'accoutume à considérer ces objets tout d'une vue. » (*De l'Esprit*, p. 91.)
31. ↑ Cf. B., 323 ; C., 403 ; Bos., I, x, 34 et 36 ; Faug., I, 151 ; Hav., VII, 34 ; Mol., II, 139 ; Mich., 412.
32. ↑ Il est dans le sens du fragment que la *morale sans règles* soit celle *du jugement* et non celle *de l'esprit* : on est ainsi conduit à rapporter, avec Havet, *qui* à *la morale du jugement*. Mais en rapprochant ce fragment du fragment suivant, on entrevoit une autre explication, que M. Cahen a fort

heureusement présentée (*Société des humanistes français*, nº 9, séance du 8 janvier 1896) : « *règle* veut dire non pas prescription » (comme dans le passage de Méré qui est cité dans notre dernière note à ce fragment), « mais norme, principe régulateur, échelle, point de repère », le *port* qui s'oppose au *dérèglement* (fr. 382). La difficulté, signalée par M. Cahen lui-même, est que cette interprétation conviendrait bien mieux à *règle* au singulier qu'au pluriel employé ici par Pascal. À moins d'introduire dans le texte une substitution qui n'est pas autorisée par l'état du manuscrit, il convient donc de s'en tenir à l'interprétation d'Havet qui nous semble d'ailleurs convenir à l'allure générale du fragment.

33. ↑ Cette opposition de l'esprit et du sentiment est conforme au vocabulaire de Méré : « L'esprit fait plus de réflexions que le sentiment, et d'une manière plus pure et plus distincte. » (*De l'Esprit*, p. 43.)
34. ↑ *Est celle* en surcharge.
35. ↑ Montaigne : « Un ancien, à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que « Cela c'estoit vrayement philosopher ». (*Apol.*) — L'opposition de l'intuition ou *jugement* et de la déduction ou *esprit*, se poursuit ici et se précise : le jugement devient le *sentiment* qui est la vie et la vérité, tandis que le raisonnement reste dans l'artificiel et dans l'abstrait. Il y a dans l'éloquence autre chose que la rhétorique d'Aristote, dans la morale autre chose que les divisions et les paradoxes des Stoïciens, dans la philosophie autre chose que les syllogismes de la scolastique ou les théorèmes du cartésianisme ; et cette autre chose c'est une intuition profonde et complexe de la réalité, le *sentiment*, le *cœur*. (Voir à ce sujet les fragments de la Section IV, en particulier de 274 à 283.) Méré a exprimé dans son *Discours de la Conversation* une distinction toute voisine : « Il y a deux sortes d'étude, l'une qui ne cherche que l'art et les règles, l'autre qui n'y songe point du tout, et qui n'a pour but que de rencontrer par instinct et sans réflexion, ce qui doit plaire en tous les sujets particuliers. S'il fallait se déclarer pour l'une des deux, ce serait à mon sens pour la dernière, et c'est surtout par ce que l'on fait par expérience ou par sentiment qu'on se connaît à ce qui sied le mieux. Mais l'autre n'est pas à négliger, pourvu qu'on se souvienne toujours que ce qui réussit vaut mieux que les règles » (I, 33). La Rochefoucauld écrit : « Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit (Max. 258). — On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement. » (456) — Mais il écrit aussi (97) : « On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étaient deux choses différentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit. »
36. ↑ Cf. B., 330 ; C., 281 ; P. R., XXXI, 7 ; Bos., I, x, 5 ; Faug., I, 257 ; Hav., VII, 5 ; Mol., II, 137 ; Mich., 342.
37. ↑ Le manuscrit porte : *ont une montre* ; mais il est clair que les deux parties de la phrase ne se correspondent plus. Nous suivons la correction proposée par Faugère ; celle de Havet : *ceux qui jugent d'un ouvrage par règle* ne convient pas tout à fait à la suite du fragment. — Dans une note de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, (année 1898, p. 339) MM. Delatouche et Arnould défendent le texte de Pascal en le rapprochant du fragment précédent : *juger sans règles c'est juger par sentiment, et le sentiment équivaudrait à la montre*. Mais cette interprétation subtile, qui est bien paradoxale en soi, n'est pas non plus très pascalienne : au fr. 274 Pascal réclame une règle pour le sentiment.
38. ↑ Ceci est un trait particulier à Pascal ; il « portait toujours une montre attachée à son poignet gauche », et il pouvait ainsi la consulter sans que personne sans aperçût. — Cette montre symbolise ici la règle qu'il conviendrait d'appliquer aux ouvrages de l'esprit ; seulement Pascal reconnaît ailleurs que la raison est incapable de fournir une règle de ce genre, et qu'il en faut revenir au sentiment qui lui-même n'a pas de règle. En fait, du reste, la montre elle-même ne mesure qu'un temps idéal, et qui nous est indifférent ; la réalité, c'est la durée, longue avec l'ennui et courte avec le plaisir. Cf. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889, chap. ii.
39. ↑ Cf. B., 421 ; C., 396 ; P. R., XXXI, 22 ; Bos., I, x, 16 ; Faug., I, 196 ; Hav., VII, 16 ; Mol., II, 150 ; Mich., 136.
40. ↑ Montaigne avait écrit : « Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoreux et réglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et

fréquen tation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là » (III, 8). — Voir au fr. 536 l'application que fait Pascal de ce principe à la solitude même du chrétien : « L'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrompunt mores bonos colloquia prava.* »

41. ↑ [*Et il faut l'avoir déjà f.*] sans doute *formé*.
42. ↑ [*Et il faut.*]
43. ↑ Cf. B., 317 ; P. R., XXXI, 1 ; Bos., I, x, 1 ; Faug., I, 186 ; Hav., VII, 1 ; Mol., II, 151 ; Mich., 451.
44. ↑ [*Mettent.*]
45. ↑ Pascal écrit dans le *Discours sur les Passions de l'Amour* : « À mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. » Pascal, on le voit, a étendu la pensée : ce fut sans doute un de ses étonnements et un de ses plaisirs, lorsqu'il s'échappa un moment de ses travaux scientifiques ou de ses méditations religieuses, de distinguer dans le monde la diversité presque infinie des visages ou des caractères, l'*originalité* radicale de chaque individu. Ce fut pour lui le moment de l'*individualisme*, de la réaction contre la doctrine scolastique des universaux et contre la généralité des lois scientifiques, où apparaissent dans toute leur lumière la force et l'intérêt de ce *moi* que le jansénisme rend haïssable. — Comment ne pas rappeler à ce propos que le groupe même dont Pascal faisait partie fournit la plus éclatante des illustrations de cette pensée ? Les solitaires de Port-Royal se confondent pour le vulgaire dans l'uniformité de leur vie et dans la conformité de leur croyance ; la critique psychologique et individualiste d'un Sainte-Beuve rend à chacun une physionomie morale qui lui est propre, et fait de chacun un type inoubliable : « Mon premier soin, en peignant Nicole, sera de bien marquer en quoi sa physionomie est différente de celle de nos autres personnages ; et, en particulier, différente de celle d'Arnauld, dont on la considère ordinairement comme inséparable. *Particulariser* Nicole est le plus grand service qu'on puisse lui rendre, aujourd'hui qu'on s'est habitué de loin à confondre les écrivains jansénistes qu'on cite encore, dans une triste uniformité de teinte. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, liv. V, chap. vii, 5e édit. t. IV, p. 411).
46. ↑ Cf. B., 397 ; C., 371 ; Bos., I, x, 37 ; Faug., I, 206 ; Hav., VII, 36 ; Mol., II, 153 ; Mich., 559.
47. ↑ Cf. fr. 866 : « Deux sortes de gens égalent les choses », etc.
48. ↑ Cf. B., 378 ; C., 337 ; P. R., XXIX, 23 ; Bos., I, ix, 29 ; Faug., I, 212 ; Hav., VI, 26 ; Mol., I, 124 ; Mich., 633.
49. ↑ [*Voit.*]
50. ↑ Le manuscrit porte *être trompé*, mais une lecture attentive montre que le sens exige *s'être trompé* ; une lettre a été omise par Pascal et elle doit être rétablie.
51. ↑ Pascal rappelle la doctrine classique suivant laquelle la vérité des données sensibles est évidente : si les données sensibles n'étaient pas exactes, avec quoi pourrait-on les contrôler ? Seulement les sens nous induisent en erreur, parce que nous jugeons par eux non seulement de ce que nous voyons, mais de ce que nous avons pris l'habitude d'associer à ce que nous voyons. Il y a donc dans notre erreur même un fond de vérité, et une part d'illusion ; il est donc possible à la fois et de rassurer notre amour-propre, en constatant que nous avons bien vu certaines choses, et de corriger notre erreur en attirant notre attention sur celles que nous n'avions pas vues.
52. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXIX, 26 ; Bos., I, x, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., VII, 10 ; Mol., II, 143 ; Mich., 435.
53. ↑ Cf. C., 369 ; Bos., II, xvii, 75 ; Faug., I, 229 ; Hav., XXIV, 64 ; Mol., II, 53 ; Mich., 956.
54. ↑ Bossut a publié en 1779 ce fragment qu'il a trouvé dans les *Copies* manuscrites des papiers de Pascal. Il avait déjà été imprimé en 1678 comme étant la quatre-vingt-unième et dernière *Maxime* de Mme de Sablé ; mais la publication est posthume. Est-ce Mme de Sablé qui avait gardé l'original de la pensée de Pascal ? ou a-t-on pris la copie de la pensée de Mme de Sablé pour un fragment écrit sous la dictée de Pascal ? Victor Cousin, qui a publié ce texte d'après les manuscrits de Conrart (avec d'insignifiantes variantes) s'appuie sur l'autorité de Vallant pour trancher la question en faveur de Mme de Sablé (*Madame de Sablé*, 1845, p. 83), et il convient aussi de remarquer que les éditeurs

de 1670 avaient laissé ce fragment de côté. Pourtant le doute est permis ; ne fût-ce que comme citation, le fragment a sa place parmi les *Pensées de Pascal*.

55. ↑ La thèse janséniste a été reprise par Nicole, qui écrit en 1665 : « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, qu'il a causés en effet ou qu'il a pu causer par ses écrits pernicieux. Plus il a eu soin de couvrir d'un voile d'honnêteté les passions criminelles qu'il y décrit, plus il les a rendues dangereuses, et capables de surprendre et de corrompre les âmes simples et innocentes. » On sait que cette phrase des *Visionnaires*, dirigée contre Des Maretz de Saint-Sorlin, valut à Nicole une réponse hautaine de Corneille dans la préface d'*Attila*, et provoqua aussi la *Lettre* de Racine *à l'auteur des Hérésies imaginaires*, où l'ancien élève de Port-Royal dut plus d'une fois rappeler à ses maîtres l'auteur des *Provinciales*. Plus tard lorsque Bossuet condamnera le théâtre dans sa *Lettre* au Père Caffaro et dans ses *Maximes et Réflexions sur la comédie*, il enveloppera, lui aussi, dans cette condamnation la peinture de la passion honnête « qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paraît plus épurée ». À la veille de sa mort enfin, Arnauld prenant la défense de Boileau contre Perrault cite ce passage d'un livre « imprimé il y a dix ans » et qui est « assez rare » : « Peut-on avoir un peu de zèle pour le salut des âmes qu'on ne déplore le mal que font dans l'esprit d'une infinité de personnes les romans, les comédies et les opéras ? Ce n'est pas qu'on n'ait soin présentement de n'y rien mettre qui soit grossièrement déshonnête ; mais c'est qu'on s'y étudie à faire paraître l'amour comme la chose du monde la plus charmante et la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande portée à cette malheureuse passion. ». (Lettre du 5 mai 1694).
56. ↑ *Conscience* au sens de ce passage de Bourdaloue cité par Littré : « On se fait aisément de fausses consciences : on étouffe tous les remords du péché. »
57. ↑ Cf. B., 342 ; C., 296 ; Faug., I, 259 ; Hav., XXV, 74; Mol., I, 47 ; Mich., 317.
58. ↑ Le *Scaramouche* c'est Tiberio Fiorelli ; il vint à Paris en 1640 et y resta jusqu'au commencement de la Fronde, puis revint en 1653 au Petit-Bourbon (c'est le moment où l'on peut supposer que Pascal le vit) jusqu'en 1659 ; il jouait la *comedia dell'arte* dont le *Docteur* est un personnage traditionnel.
59. ↑ Cf. B., 365 ; C., 321 ; Faug., I, 211 ; Hav., XXV, 68 ; Mol., I, 48 ; Mich., 756.
60. ↑ Cléobuline, princesse, puis reine de Corinthe, figure, dit Havet, en divers endroits dans *Artamène ou le Grand Cyrus*, de Mlle de Scudéri. Mais on trouvera particulièrement l'histoire de sa passion au livre second de la septième partie. Elle est amoureuse d'un de ses sujets, Myrinthe, qui n'est pas même Corinthien d'origine ; mais « elle l'aimait sans penser l'aimer, et elle fut si longtemps dans cette erreur, que cette affection ne fut plus en état d'être surmontée lorsqu'elle s'en aperçut ». Il faut ajouter que Cléobuline passait pour être le *portrait* de la reine Christine de Suède, et il n'est pas défendu de penser que cette particularité aurait attiré sur son personnage l'attention de Pascal ; lui qui déclare dans les *Provinciales* n'avoir jamais lu de roman, aurait fait une exception pour celle à qui il écrivit la lettre que l'on sait. (*Opuscules et pensées de Pascal*, 1897, p. 111.)
61. ↑ Cf. B., 368 ; C., 324 ; P. R., XXXI, 33 ; Bos., I, x, 26 ; Faug., I, 251 ; Hav., VII, 26 ; Mol., II, 133 ; Mich., 680.
62. ↑ « Je gagerais, écrit M. Droz, que ce fragment fait allusion au *Discours sur les Passions de l'Amour.* » *Étude sur le scepticisme de Pascal*, p. 348.
63. ↑ Cf. B., 343 ; C., 296 ; Faug., I, 258 ; Hav., XXV, 118 *bis* ; Mol., II, 132 ; Mich., 334.
64. ↑ Le commentaire de cette pensée est fourni par le passage suivant des *Réflexions sur l'Art de persuader* : « Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté ; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter. » C'est à l'entendement qu'appartient légitimement l'empire de la

persuasion, il est le roi ; la volonté l'usurpe par la douceur, et exerce la tyrannie. Cette distinction de *roi* et de *tyran* était familière à Pascal. Dans le *fragment* 310, il en donne une nouvelle application : par delà l'empire de « l'éloquence » et de la « douceur », il y a celui de la force, qui est comme un degré nouveau d'usurpation, et qui est comme une tyrannie vis-à-vis de cette royauté déjà usurpée : « L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire ; celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran. »

65. ↑ La pensée 16 de notre petite édition in-16, avec laquelle nous conservons la concordance, était un fragment emprunté à l'édition Bossut (*Supplément* XXVII) et reproduit par les différents éditeurs (Faug., I, 247 ; Hav., XXIV, 87 ; Mol., II, 131 ; Mich., 989). L'abbé Bossut n'en avait pas indiqué l'origine ; nous l'avons retrouvée dans l'*Histoire de l'abbaye de Port-Royal* par le docteur Besoigne (IIe partie, livre VI ; t. IV, p. 467), Cologne, 1752. L'auteur s'exprime ainsi dans une longue notice consacrée à Pascal : « Il concevait l'éloquence comme un art de dire les choses de telle façon : 1º que ceux à qui l'on parle les puissent entendre sans peine et avec plaisir ; 2º qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. C'est pourquoi il la faisait consister dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert : ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. M. Pascal se mettait à la place de ceux qui devaient l'entendre, et il faisait essai sur son propre cœur du tour qu'il donnait à son discours, pour voir si l'un était fait pour l'autre, et s'il pouvait s'assurer que l'auditeur serait comme forcé de se rendre. Il se renfermait donc le plus qu'il pouvait dans le simple naturel ; ce qui était petit, il ne le faisait pas grand, ce qui était grand, il ne le faisait pas petit. Ce n'était pas assez pour lui qu'une chose fût belle : il fallait qu'elle fût propre au sujet, qu'il n'y eût rien de trop, ni rien de manque. Il s'était fait par ce moyen un style naïf, juste et agréable, fort, et naturel ; et ce style lui était si propre, que dès qu'on vit paraître les *Provinciales*, on l'en jugea auteur, quelque soin qu'il eût pris de le cacher même à ses proches. » — Or il n'y a pas de doute que Bossut n'ait « arrangé » le fragment du *supplément* d'après la page de Besoigne, en lui donnant une forme impersonnelle : « L'*éloquence est un art… il faut se mettre à la place…* » Il suffit de considérer dans le même *supplément* le fragment qui précède : *Dans un état établi en République comme Venise* et le fragment qui suit : « L'*Écriture sainte n'est pas une science de l'esprit*. » Tous les trois sont reproduits chez Bossut d'après la rédaction de Besoigne qui paraphrase la *Vie* écrite par Madame Périer. Pour ce qui concerne le passage sur l'éloquence, le docteur Besoigne avait trouvé la page suivante dans la *Vie* de Madame Périer. « Il avait une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire ce qu'il voulait ; mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé, et dont il se servait si avantageusement, qu'il était maître de son style ; en sorte que non seulement il disait tout ce qu'il voulait, mais il le disait en la manière qu'il voulait, et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé. Et cette manière d'écrire naturelle, naïve et forte en même temps, lui était si propre et si particulière, qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres au provincial*, on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il ait toujours pris de le cacher, même à ses proches. » Besoigne a recherché ces règles de style dans les *Réflexions sur l'art de Persuader* : « Il paraît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime ; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison ! » Il les résume, et il ajoute un passage qui est une allusion au commentaire de Fénelon dans la *Lettre à l'Académie* sur le mot d'Isocrate : « Le discours a naturellement vertu de rendre les choses grandes petites et les petites grandes. »

66. ↑ Cf. B., 382 ; C., 341 ; Bos., I, x, 38 ; Faug., I, 206 ; Hav., VII, 37 ; Mol., II, 152.

67. ↑ Havet a retrouvé dans cette réflexion un souvenir de Rabelais. Le chapitre 26 du Ve livre est intitulé : « *Comment nous descendîmes en l'isle d'Odes, en laquelle les chemins cheminent*… Puys se guindans au chemin opportun, sans aultrement se poiner ou fatiguer, se trouuoyent au lieu destiné ; comme vous voyez aduenir à ceulx qui de Lyon ou Auignon et Arles se mettent en bateau sur le Rhosne… » Pascal a-t-il seulement noté une expression qui l'a frappé ? Cela est possible. Il est également plausible de voir dans cette ligne, avec l'auteur anonyme d'une étude sur *Pascal et ses pensées* (traduit dans la *Revue Britannique*, juin 1847), « un aphorisme d'économie politique » que l'on citait en Angleterre sans savoir à qui on l'empruntait. Pour nous il est surtout remarquable que cette image s'adapte exactement à la description qu'il nous donne de l'éloquence. C'est le règne de la « douceur » : nous nous abandonnons et nous glissons à la conclusion voulue par l'orateur, insensiblement, sans qu'il y ait conscience d'un effort pénible ou artificiel, comme si le chemin avait marché pour nous.
68. ↑ Cf. B., 391 ; C., 359 ; P. R., XXXI, 24 ; Bos., I, x, 17 ; Faug., I, 252 ; Hav., VII, 17 et 17 *bis* ; Mol., II, 147.
69. ↑ Page 444 du manuscrit.
70. ↑ *le* n'est pas dans le manuscrit, probablement supprimé par le relieur.
71. ↑ Le manuscrit porte la correction : *ci-dessus*, faite sans doute en vue de l'édition posthume. Pascal avait dicté *de l'autre côté*, c'est-à-dire sur le recto de la page qui contient au verso le second paragraphe du fragment. La pensée est double. La première réflexion se rattache à ce que Pascal dit de la misère et de l'inquiétude de l'homme. (Sect. II, fr. 127, sqq.) Elle rappelle les fameuses théories d'Épicure pour qui toute explication scientifique est bonne pourvu qu'elle écarte le mythe, avec la crainte religieuse qui en découle ; pour mieux chasser cette inquiétude, un épicurien ne s'interdira pas d'énumérer à propos d'un même fait une série de théories différentes entre elles et incompatibles, mais dont l'accumulation fortifie l'idée essentielle qu'une explication rationnelle est possible.
La seconde pensée est une remarque de Pascal sur son propre style ; au même rang qu'Épictète et Montaigne, les maîtres de Pascal dans l'art d'écrire ou plutôt (puisqu'Épictète n'a rien écrit) « de conférer », elle place Salomon de Tultie. Qui est ce Salomon de Tultie ? Havet soupçonnait, à la lecture de ce fragment, que ce pouvait être Pascal lui-même. Le pasteur Chavannes a fait voir que *Salomon de Tultie* était en effet l'anagramme de *Louis de Montalte*, pseudonyme sous lequel avaient paru les *Provinciales* ; c'est ce nom qui devait lui servir sans doute pour l'*Apologie de la Religion chrétienne*. Pascal avait, d'ailleurs, formé de la même manière *Amos Dettonville* dont il avait fait l'auteur des opuscules scientifiques qu'il publia vers la fin de 1658. (Éd. Lahure, t. III, p. 362 sqq.)
72. ↑ Cf. Bos., I, x, 29 ; Faug., I, 251 ; Hav., VII, 29 ; Mol., II, 133 ; Mich., 985.
73. ↑ Il est peu probable que cette réflexion ait été écrite par Pascal ; c'est un souvenir de conversation, qui aurait été recueilli par Port-Royal.
74. ↑ Cf. B., 373 ; C., 330 ; P. R., *alt*. XXIX, 32 ; Bos., I, ix, 28 ; Faug., II, 388 ; Hav., VI, 25 ; Mol., II, 63 ; Mich., 722.
75. ↑ Port-Royal imprime ce début : « Les philosophes se croient bien fins d'avoir renfermé leur morale sous certaines divisions. »
76. ↑ *En*, surcharge.
77. ↑ [*Pourquoi*.] — Charron loue « le grand philosophe Épictète » d'avoir « très bien signifié » les deux formes de la Sagesse, « prenant en deux mots toute la philosophie morale, *sustine et abstine*, soutiens les maux, c'est l'adversité ; abstiens-toi des biens, c'est-à-dire des voluptés et de la prospérité. » (*De la Sagesse*, II, vii, 4.)
78. ↑ Montaigne avait écrit : « I'ay prins, comme i'ay dict ailleurs, bien simplement et cruement, pour mon regard, ce precepte ancien ; que « Nous ne sçaurions faillir à suyvre nature : » que le souverain precepte, c'est de « Se conformer à elle » (III, xii) et « Nature est un doulx guide… ie gueste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artificielles ; et ce souverain bien academique et peripatetique qui est « vivre selon icelle » devient à cette cause difficile à borner et à expliquer. » (III, 13.) — Dans le Second Livre de la *Sagesse*, Charron intitule un paragraphe (le septième du ch. iii) *Faut suivre nature*

dont il fait la *vraie et essentielle prudhomie* : « Voilà pourquoi la doctrine de tous les sages porte que bien vivre, c'est vivre selon nature, que le souverain bien en ce monde c'est consentir à nature, qu'en suivant nature comme guide et maîtresse, l'on ne faudra jamais. » Et il cite Sénèque dans la *Préface* de la *Sagesse*, où il écrit : « Suivre nature, celui-ci a grande étendue, et presque seul suffirait. »

79. ↑ *Ou*, surcharge.
80. ↑ Formule empruntée à Montaigne, III, 9 : « N'y desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, faire ses particuliers affaires sans injustice. » Ce qui renvoie à ce passage d'une lettre attribuée à Platon (lettre IX à Archytas, 357, *sub fine*) : « que ce soit le plus agréable dans la vie, de faire ses propres affaires, surtout quand il s'agit d'entreprises comme les tiennes, c'est ce que presque tout le monde reconnaît. »
81. ↑ [*La confusion*.]
82. ↑ Montaigne avait dans un autre ordre d'application développé une pensée analogue : « Ces iugements universels, que ie veois si ordinaires, ne disent rien ; ce sont gents qui saluent tout un peuple en foule et en troupe : ceux qui en ont vraye cognoissance, le saluent et remarquent nommément et particulierement ; mais c'est une hazardeuse entreprinse : d'où i'ay veu, plus souvent que touts les iours, advenir que les esprits foiblement fondez, voulants faire les ingénieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le poinct de la beauté, arrestent leur admiration, d'un si mauvais chois, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'auteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. » (III, viii.)
83. ↑ *Quand*, en surcharge.
84. ↑ Addition de Port-Royal : « Ainsi toutes ces divisions et ces mots n'ont guères d'autre utilité que d'aider la mémoire et de servir d'adresse pour prouver ce qu'ils renferment. »
85. ↑ Cf. B., 373 ; C., 337 ; Bos., I, ix, 28 ; Faug., II, 388 ; Hav., VI, 25 *bis* ; Mol., I, 127 ; Mich., 705.
86. ↑ Cf. B., 377 ; C., 336 ; P. R., *ult*., XXIX, 19 ; Bos., I, x, 9 ; Faug., I, 254 ; Hav., VII, 9 ; Mol., I, 22 ; Mich., 715.
87. ↑ [*L'ordre est*.]
88. ↑ Pascal a lui-même donné le commentaire de ce fragment dans ses Réflexions sur l'*Art de Persuader* : « Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : La matière est dans une incapacité naturelle invincible de penser, et celui-ci : Je pense, donc je suis, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin qui a dit la même chose douze cents ans auparavant… Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non plus à celui d'où il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra pas à celui qui en aurait jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité. Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. » — Montaigne avait déjà dit : « Qu'on ne s'attende pas aux matières, mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousiours de moy ; car ie foys dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suite. » (II, 10.)
89. ↑ [*Autre*.]
90. ↑ Cf. B., 406 ; C., 382 ; Faug., I, 254 ; Hav., XXV, 128 ; Mol., I, 197 ; Mich., 472.
91. ↑ « Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. » (*De l'Art de persuader*). — La langue française fournit une série d'exemples familiers à l'appui de ces observations : telle la différence entre *grand homme* et *homme grand*, *galant homme* et *homme galant*, etc. D'autre part des idées comme celles d'*originalité*, de *simplicité*, de *malice*, donnent lieu à des interprétations toutes différentes suivant le tour de la phrase : *C'est un artiste original* ou *ce n'est qu'un original*, etc. Cf. fr. 50.
92. ↑ Cf. B., 380 ; C., 340 ; P. R., XXXI, 36 ; Bos., I, x, 30 ; Faug., I, 249 ; Hav., VII, 30 ; Mol., II, 133 ; Mich., 710.

93. ↑ La malice de la concupiscence est expliquée par Pascal lui même : « Dieu avait établi cet ordre surnaturel [*d'aimer avant de connaître et de n'entrer dans la vérité que par la charité*] et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre en faisant des choses profanes ce qu'ils devaient faire des choses saintes, parce qu'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. » *Réflexions sur l'Art de persuader*.
94. ↑ [*Nous demande*.]
95. ↑ Souvenir d'Épictète. « Lors donc qu'il y a une monnaie qui convient à l'un, et une autre qui convient à un autre, quiconque leur présente cette monnaie-là obtient d'eux ce qu'ils vendent. Un proconsul voleur est venu dans la province ; quelle monnaie lui faut-il ? de l'argent ; montre-lui-en et emporte en échange ce que tu veux », etc. *Diss.*, III, iii, 11.
96. ↑ Cf. B., 370 ; C., 327 ; P. R., XXXI, 34 ; Bos., I, x, 27 ; Faug., I, 247 ; Hav., VII, 27 ; Mol., II, 132 ; Mich., 636.
97. ↑ [*Aussi réel*.]
98. ↑ 2. C'est encore ce qu'explique Pascal dans l'*Art de persuader*. Il y a deux portes par où pénètrent « les qualités des choses que nous devons persuader », l'entendement qui aperçoit les conséquences nécessaires, la volonté qui se porte vers les objets de notre satisfaction. Or « celles qui ont cette liaison tout ensemble, et avec les vérités avouées, et avec les désirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la nature ». Cf. Méré : « La vérité quand elle parle est toujours éloquente. » (*De l'Esprit*, p. 64. — Fontenelle dira l'inverse et il définit ainsi la manière : « Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire » (*Entretiens sur la pluralité des mondes* premier soir).
99. ↑ Cf. B., 342 ; C., 295 ; Bos., *suppl.* 27 ; Faug., I, 247 ; Hav., XXIV, 87 *bis* ; Mol., II, 132 ; Mich., 353.
100. ↑ « Cette peinture est conduicte, non tant par dextérité de la main, comme pour avoir l'obiect plus visvement empreinct en l'ame. Gallus parle simplement, parce qu'il conceoit simplement. » (Mont. III, 5.)
101. ↑ Havet a rapproché de ce fragment un passage du *Discours de la Conversation* de Méré : « On compare souvent l'éloquence à la peinture ; et je crois que la plupart des choses qui se disent dans le monde sont comme autant de petits portraits, qu'on regarde à part et sans rapport, et qui n'ont rien à se demander. On n'a pas le temps de faire de ces grands tableaux où la principale beauté se montre en cela que toutes les lignes qu'on y remarque se trouvent dans une juste proportion. » (P. 22.) Cf. *Discours de l'Éloquence et de l'Entretien*, p. 65. Si Pascal se sert des mêmes mots, c'est pour une pensée toute différente. Le tableau n'est plus un ensemble, par opposition au portrait détaché ; le tableau désigne la scène arrangée en vue de l'effet extérieur, l'œuvre artificielle et d'imagination, par opposition au portrait qui essaie d'exprimer la nature interne du modèle : on dirait qu'on a de part et d'autre le souvenir d'une même conversation, mais qui a germé différemment dans l'esprit des interlocuteurs. — Pascal retrouve ainsi ce que disait Montaigne : « De vray, toute cette belle peinture s'efface par le lustre d'une vérité simple et naïve. » (I, 25.)
102. ↑ Cf. B., 336 ; C., 288 ; P. R., XXXI, 30 ; Bos., I, x, 22 ; Faug., I, 249 ; Hav., VII, 22 ; Mol., II, 135 ; Mich., 326.
103. ↑ En tête quelques mots rayés : [*Ainsi… toujours vains*.]
104. ↑ Pascal se souvient ici du Père Noël et de l'antithèse qui formait le titre de son écrit contre lui : *Le Plein du Vide*. Dans la lettre de M. Pascal le père au P. Noël, cette antithèse est longuement examinée et elle est condamnée de par les règles propres à l'antithèse. Dans la lettre qu'il adresse à M. le Pailleur, Pascal lui-même parle « de ces antithèses opposées avec tant de justesse qu'il est aisé de voir qu'il s'est bien plus étudié à rendre ses termes contraires les uns aux autres, que conformes à la raison et à la vérité ».
105. ↑ Cf. B., 342 ; C., 295 ; Faug., I, 260 ; Hav., XXV, 76 ; Mol., II, 136 ; Mich., 320.
106. ↑ C'est sous cette forme négative que le *principe de symétrie* s'introduit dans la science et que Pascal l'invoque, comme avait fait Archimède, pour fonder la notion d'équilibre : « Toutes choses doivent

être en repos, parce qu'il n'y a pas plus de raison, pourquoi l'une cède que l'autre. » *Traité de l'équilibre des liqueurs*, ch. ii. Cf. Couturat, *la Logique de Leibniz*, 1901, p. 227.

107. ↑ Il y a là un essai intéressant d'explication psychologique. C'est pour l'œil, et dans les limites de notre horizon visuel, que nous recherchons la symétrie, et nous la voulons surtout en largeur parce que c'est le sens où les hommes eux-mêmes sont symétriques.
108. ↑ Cf. B., 371 ; C., 328 ; P. R., XXXI, 35 ; Bos., I, x, 28 ; Faug., I, 249 ; Hav., VII, 28 ; Mol., II, 134 ; Mich., 701.
109. ↑ Les *Copies* ajoutent le titre *Style*.
110. ↑ [*qu'autrement*.]
111. ↑ « Tu as parlé en poète plutôt qu'en homme » (*Pétrone*, 90). Cf. *Discours de la Conversation*, p. 67 : « Je disais à quelqu'un fort savant qu'il parlait en auteur. — Eh quoi, me répondit cet homme, ne le suis-je pas ? — Vous ne l'êtes que trop, répondis-je en riant, et vous feriez beaucoup mieux de parler en galant homme. » Et Sainte-Beuve, dans ses *Portraits littéraires*, cite une réflexion de Méré sur Virgile qui « écrivait plus en poète qu'en galant homme ».
112. ↑ Mont., III, v : « Si i'estois du mestier, ie naturaliserois l'art, autant comme ils artialisent la nature. » Cette thèse avait déjà été appliquée à la théologie par Balzac dans le *Socrate chrétien* : « Ce n'est pas assez de savoir la théologie pour écrire de la théologie. » Discours X, *cf. passim*. Il restait à mettre la théorie en pratique, et c'est ce qu'avait fait l'auteur des *Provinciales*.
113. ↑ Cf. B., 354 ; C., 310 ; Faug., I, 261 ; Hav., XXIV, 94 et XXV, 133 ; Mol., II, 115 ; Mich., 23.
114. ↑ Ce fragment est fait de notes, destinées vraisemblablement à la *onzième Provinciale*. Pascal devait s'y défendre *d'avoir tourné les choses saintes en raillerie* : il invoque les passages de ses premières Provinciales où tout d'un coup sur le fond de comédie se détache l'éloquence grave du Janséniste.
115. ↑ Voir dans la *onzième Provinciale* la condamnation de « l'esprit de bouffonnerie » que Pascal reproche à ses adversaires — comme ils le reprochaient à lui-même : La *Première réponse aux Jansénistes* les traite de « petits bouffons » ; le récit du « Secrétaire de Port-Royal » est une « narrative digne d'un farceur pour rendre les Jésuites ridicules auprès des esprits de son calibre par des façons de répondre, niaises et badines, qui sont le plus beau de ses dialogues puérils » (*Recueil de 1658*, p. 13).
116. ↑ À la fin du *Récit de la grande expérience de l'Équilibre des liqueurs*, Pascal parle des causes imaginaires que les hommes « ont exprimées par des noms spécieux qui remplissent les oreilles et non pas l'esprit. » (*Œuvres de Pascal*, éd. Lahure, t. IV, p. 146).
117. ↑ Cf. fragment 196 : « Les gens manquent de cœur ; on n'en ferait pas son ami. »
118. ↑ « Comme s'il n'était défendu d'être blasphémateur et impie qu'en prose. » *XIe Provinc.* — Cf. fr. 38, la note et celle du fragment précédent.
119. ↑ Note contemporaine de la *onzième Provinciale*. Pascal reprend en effet dans la douzième, pour réfuter les « chicanes » de ses adversaires, les sujets qu'il avait traités dans la *sixième*, dans la *septième*, dans la *huitième* : simonies, usures, restitutions. On retrouve dans la *dix-septième Provinciale* l'expression : « Ma quinzième lettre y avait assez répondu. »
120. ↑ Cf. B., 384 ; C., 344 ; Bos., I, x, 35 ; Faug., I, 254 ; Hav., VII, 35 ; Mol., II, 133 ; Mich., 739.
121. ↑ Ce nous désigne ici Montaigne (Cf. *Essais* II, x ; II, xxxi) et plus encore Méré avec qui Pascal s'accordait pour blâmer en Cicéron tout ce qui dépasse la simple et pure nature, tout ce qui n'est que pour la pompe et l'éclat. Ils avaient conscience que la délicatesse de leur goût était en contradiction avec la culture de la « rhétorique » dont les régents de collège, les prédicateurs en chaire et les avocats au Parlement faisaient alors un si étrange abus. Méré écrit pour sa part : « Je remarque aussi que les gens du commun, bien qu'ils soient de la Cour, sont persuadés que la plus grande beauté de l'éloquence consiste en ces fausses parures que les personnes de bon goût ne peuvent souffrir. » (*Œuv. Posth.*, p. 136.) Plus loin il reprochera à Cicéron de « s'expliquer toujours en homme de lettres » et de n'avoir point su « juger partout du juste rapport qui se doit trouver entre la pensée et l'expression » (p. 171) ; il signalera des phrases « qui sentent la fausse éloquence. » (*Discours de la vraie Honnêteté*,

I, p. 26.) L'expression même de fausses beautés se trouve dans une lettre : « Les beautés d'éclat en fait de paroles sont pour l'ordinaire de fausses beautés qui n'ont que la première vue. » (*Œuv. Posth.*, II, 2).

122. ↑ Cf. B., 343 ; C., 296 ; P. R., XXXI, 31 ; Bos., I, x, 24 ; Faug., I, 255 ; Hav., VII, 24 ; Mol., II, 132 ; Mich., 328.
123. ↑ M. Collet a signalé ce passage de Méré dans ses *Conversations avec le maréchal de Clérambault*. « Il serait à désirer de faire en sorte qu'il eût le goût bon, car si je me veux expliquer, il faut bien que je me serve de ce mot dont tant de gens abusent. » Ailleurs Méré assimile le bon goût à ce que Pascal appelle le sentiment : « Le bon goût se fonde toujours sur des raisons très solides, mais le plus souvent sans raisonner. » (I, 85.)
124. ↑ Cf. fr. 408 : « Le mal est aisé, il y en a une infinité. »
125. ↑ « Quand les dames veulent paraître comme à l'envi dans une grande assemblée, vous savez qu'elles s'ajustent pour plaire plutôt que pour éblouir… Puisque j'en suis venu là, je trouve que l'éloquence qui pense bien et qui s'exprime mal est à peu près comme une belle femme mal ajustée ou dans un habit négligé, et que celle qui se fait peu considérer du côté de l'esprit, mais qui se sert du langage adroitement, représente une femme médiocrement belle, mais qu'on trouve toujours ajustée, ou toujours parée, et ce grand soin ne fait pas qu'on en soit charmé. » (Méré, *Conversations*, p. 188.)
126. ↑ Cf. B., 344 ; C., 297 ; P. R., XXXI, 32 ; Bos., I, x, 25 ; Faug., I, 256 ; Hav., VII, 25 ; Mol., II, 136 ; Mich., 329.
127. ↑ [*Par* [*langage*.]
128. ↑ {*Langage*.]
129. ↑ [*En quoi*.]
130. ↑ [*Que l'agrément*.]
131. ↑ [*Auquel il faut*.]
132. ↑ « Cicéron a cru et quelques autres avant Cicéron qu'en chaque langue les Poètes avaient une langue à part, séparée et distincte de la vulgaire… Et quand tout le monde serait capable de ce jargon, je crois avoir déjà dit qu'il n'a lieu que dans la licence de la raillerie. » (Balzac, *Dissertation à M. Conrart*.) Balzac cite à l'appui de ses réflexions des exemples tels que : *des raisons aussi fortes que les Armes qui avaient été forgées par Vulcain ; les cyprès du Parnasse et les Aigles de Sion*. Pascal a cherché des exemples plus simples, et qui paraissent empruntés à Malherbe.
133. ↑ La pensée de Balzac et de Pascal a été reprise, comme le remarque Sainte-Beuve, par Montesquieu : « Ce sont ici les poètes, c'est-à dire les auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, et d'accabler la raison sous les agréments, comme on ensevelissait autrefois les femmes sous leurs parures et leurs ornements » (*Lettres Persanes*, 137).
134. ↑ Balzac avait déjà dit, en parlant des paraphrases familières aux traducteurs des apôtres : « Ne pensez pas leur faire plaisir, de leur prêter si libéralement, et sans qu'ils en aient besoin, vos épithètes et vos métaphores ; de les charger de votre alchimie et de vos diamants de verre, ou si vous voulez que j'en parle plus nettement, de votre bon or et de vos perles orientales. Ces ornements les déshonorent, ces faveurs les désobligent. Vous pensez les parer pour la cour et pour les jours de cérémonie, et vous les cachez comme des mariées de village sous vos affiquets et sous vos bijoux. Vous voulez leur rendre le visage plus agréable, et vous leur enlevez le cœur. » (*Socrate chrétien*, disc. VII.) Pascal devait, comme avait commencé de faire Balzac lui-même, appliquer ces principes à démontrer l'authenticité de l'Ecriture sainte. Cf. fr. 797 et suiv.
135. ↑ Cf. B., 344 ; C., 298 ; P. R., XXIX, 14 ; Bos., I, ix, 18 ; Faug., I, 257 ; Hav., VI, 15 ; Mol., I, 120 ; Mich., 330.
136. ↑ Nicole reproduit et commente ce fragment dans le *Traité de la charité et de l'amour-propre*, chap. vi : *L'honnêteté et la charité nous éloignent de l'affectation*. D'autre part, comme le remarque Havet, La Bruyère s'est souvenu de ces expressions dans le *caractère* de Cydias, qui paraît bien être le portrait de Fontenelle : « Ascagne est statuaire… et Cydias, bel esprit, c'est sa profession. Il a une

enseigne », etc. (*De la Société et de la Conversation*, nº 75), et dans le *caractère* d'Eurypyle : « Je nomme Eurypyle, et vous dites : C'est un bel esprit… quelle est son enseigne ? » (*Des jugements*, nº 20).

137. ↑ « M. Collet a justement rapproché ces fragments de divers passages du chevalier de Méré : « La guerre est le plus beau métier du monde, il en faut demeurer d'accord ; mais, à le bien prendre, un honnête homme n'a point de métier. Quoiqu'il sache parfaitement une chose, et que même il soit obligé d'y passer sa vie, il me semble que sa manière d'agir ni son entretien ne le font point remarquer » (tome I, p. 190). Et ailleurs (tome II, p. 80) : « C'est un malheur aux honnêtes gens d'être pris à leur mine pour des gens de métier, et quand on a cette disgrâce, il s'en faut défaire à quelque prix que ce soit. » Le fond de ces idées se trouve déjà dans Montaigne, particulièrement au chapitre *de l'institution des Enfants* (I, 25) : « Or nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme », etc. Et ailleurs : « Les païsans simples sont honnestes gents, et honnestes gents les philosophes. » (I, 54) » *Note de Havet*. — Cf. livre III, ch. ix : « On dit bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé. » *Meslé*, pour Montaigne, veut dire qui sait se mêler à tous les mondes, par opposition aux courtisans qui ne savent parler « qu'aux hommes de leur sorte et des choses de la cour ».
138. ↑ Cf. B., 367 ; C., 323 ; Faug., I, 258 ; Hav., VI, 15 *ter* ; Mol., I, 119 ; Mich., 744.
139. ↑ Le mot n'est pas dans la rédaction écrite sous la dictée de Pascal.
140. ↑ « Ce n'est donc pas un métier que d'être honnête homme. » (Méré, *Discours de la vraie Honnêteté*, p. 3.)
141. ↑ Mont., II, xvii : « Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, et justes à tout ; sinon instruites, au moins instruisables. »
142. ↑ À rapprocher ce jugement de Méré : « C'est être savant que d'avoir beaucoup de lecture… Mais de dire des bonnes choses sur tout ce qui se présente et de les dire agréablement…, l'esprit ne peut aller plus loin, et c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence. » *Discours de la conversation, Œuvres*, page 77.
143. ↑ Cf. B., 354 ; C., 309 ; Bos., I, ix, 18 ; Faug., I, 195 ; Hav., VI, 15 *bis* ; Mol., I, 114 ; Mich., 21.
144. ↑ Dans le *Discours de l'Esprit*, Méré blâme les princes « de ce qu'au lieu de s'adresser à quelqu'un qui connût en tout le bien et le mal, ils ont recours aux meilleurs mathématiciens, qui ne les sauraient entretenir que de figures et de nombres (p. 59). »
145. ↑ Cf. B., 89 ; C., 115 ; Faug., I, 235 ; Mol., II, 151 ; Mich., 126.
146. ↑ Cf. Montaigne : « Un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise » (I, 25).
147. ↑ Le monde est l'ensemble des hommes, pris en général, exception faite des spécialistes, ce qu'on appellerait aujourd'hui le grand public. C'est le jugement du « monde » qu'exprime Clitandre dans les *Femmes savantes* :

    Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

    Seulement là où Clitandre, qui est un amateur (et Molière avec lui), voit assez naïvement un *minimum* de connaissances, Pascal, qui est un savant, est tout près de voir le *maximum* de science auquel l'homme peut atteindre.

148. ↑ Cf. B., 385 ; C., 347 ; Mol., II, 115 ; Mich., 660.
149. ↑ Michaut lit : *Pour ce nom* ; la seconde copie donne : *porter le nom d'honnête homme*. — Ces mots qui se trouvent déjà parmi les réflexions suggérées par la polémique des *Provinciales* (voir fragment 30 et la note du fr. 29) sont répétés à la page 412 du manuscrit. Pascal comptait sans doute reprendre cette pensée qui se rapproche des vers connus de Boileau :

    Que les vers ne soient pas votre éternel emploi :
    Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
    C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,

Il faut savoir encore et converser et vivre.
(*Art poétique*, IV, 121 sqq.)

Molière de son côté écrit dans le Misanthrope (I, 11) :

Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.

150. ↑ Cf. B., 397 ; C., 371 ; P. R., *ult.*, XXXI, 29 ; Bos., I, x, 18 ; Faug., I, 250 ; Hav., VII, 18 ; Mol., II, 316 ; Mich., 558.
151. ↑ Même dans son sens propre, *foudre* au xviie siècle s'employait encore au masculin. Corneille dit dans *Polyeucte* :

Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez.

et Bossuet dans le *Discours sur l'Histoire universelle* (I, 11) : « Anastase mourut frappé du foudre. »

152. ↑ Cf. B., 328 ; C., 278 ; P. R., XXXI, 4 ; Bos., I, x, 3 ; Faug., I, 173 ; Hav., VII, 3 ; Mol., II, 141 ; Mich., 338.
153. ↑ [*On.*]
154. ↑ Pascal avait écrit *particulière* ; il nous semble que la correction s'impose. M. Molinier (t. II, p. 350) conserve *règle particulière*, en l'entendant comme *règle particulière d'un autre cas* ; ce qui n'est plus dans le texte, ni, je crois, dans l'esprit de Pascal.
155. ↑ Cf. B., 413 ; C., 389 ; P. R., XXXI, 37 ; Bos., I, ix, 56 ; Faug., I, 253 ; Hav., VI, 53 ; Mol., I, 123 ; Mich., 393.
156. ↑ Havet, se référant à un autre fragment de Pascal, suppose que la phrase avait été achevée ainsi : *et l'humanité flatte la concupiscence*. Peut-être, en tenant compte de ce qui suit, convient-il d'opposer au contraire *humanité* à *concupiscence* : la concupiscence entraîne la malignité, et l'humanité la restreint à ceux qui sont heureux et orgueilleux.
157. ↑ L'allusion à l'épigramme des deux borgnes a été parfaitement élucidée par Havet : « Il me paraît que cette pensée a dû être suggérée à Pascal par l'espèce d'Anthologie latine que MM. de Port-Royal publièrent en 1650, sous le titre de *Epigrammaticus delectus*. Ce recueil est précédé d'une dissertation en latin (par Nicole) dont un des paragraphes a pour titre : *De Epigrammatis malignis*. On y condamne la malignité qui s'attaque aux défauts corporels, et à tout ce qui est un malheur plutôt qu'une faute. On reproche cette malignité à Martial, et on cite comme exemples quelques-unes de ses épigrammes, particulièrement contre des borgnes. Mais je n'ai pu trouver dans Martial une épigramme où il soit question de deux borgnes. M. Sainte-Beuve ne l'a pas trouvée non plus (tome III, p. 351). Il me semble, d'ailleurs, que, si Martial avait fait une épigramme sur deux borgnes, il se serait fort peu soucié de les consoler, et qu'on n'aurait pas été tenté de lui demander cela. Je crois donc que le mot *celle* ne doit pas s'entendre d'une épigramme de Martial, mais simplement d'une épigramme ; et je pense que cette épigramme des deux borgnes pourrait bien être celle-ci, qui est célèbre, et qu'on a citée souvent :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
Et potis est forma vincere ulerque deos.
Blande puer, lumen quod habes concede parenti,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus. »

158. ↑ Citation d'Horace, *Épître aux Pisons*, 447-448.
159. ↑ Cf. B., 365 ; C., 321 ; Faug., I, 212 ; Hav., XXV, 69 ; Mol., I, 123 ; Mich., 757.
160. ↑ Cette phrase elliptique doit être entendue ainsi : le nom de prince, donné à un roi, plaît au sujet qui le donne ; car il diminue la qualité du souverain. La malignité de l'homme trouve son compte à un langage qui diminue les distances.
161. ↑ Cf.Faug., I, 254 ; Hav., XXIV, 68 ; Mol., II, 151 ; Mich., 987.
162. ↑ Ce fragment ne paraît pas correspondre à un écrit de Pascal ; c'est le souvenir d'une conversation à laquelle Bossut fait allusion à la fin de son *Discours sur la Vie et les Ouvrages de Pascal* : « Il se permettait volontiers dans la société ces railleries douces et ingénieuses, qui n'offensent point, et qui réveillent la langueur des conversations : elles avaient ordinairement un but moral ; ainsi par exemple il se moquait avec plaisir de ces auteurs qui disent sans cesse : mon livre, etc. » (Œuvres de Pascal, t. I, p. 118). — Mais le tour original du fragment permet du moins d'y voir un écho direct de la parole de Pascal.
163. ↑ Cf. B., 371 ; C., 328 ; Bos., I, ix, 59 ; Faug., I, 204 ; Hav., VI, 56 ; Mol., I, 124 ; Mich., 691.
164. ↑ Cf. Montaigne : « On ne parle jamais de soy, sans perte : les propres condamnations sont toujours accrues, les louanges mescrues. »
165. ↑ Cf. B., 335 ; C., 287 ; P. R., *ult.*, XXXI, 36 ; Bos., I, x, 23 ; Faug., I, 255 ; Hav., VII, 23 ; Mol., II, 34 ; Mich., 289.
166. ↑ Allusion aux systèmes moitié sténographiques, moitié cryptographiques qui avaient été proposés surtout en Angleterre et dont on trouve un essai à la page 20 du manuscrit. Chaque lettre est représentée par un signe conventionnel, barre ou note de musique disposée dans une direction déterminée. Un tel système serait donc, aux yeux de Pascal, *indéchiffrable*. Cf. Section X, fr. 677 sqq.
167. ↑ a. Il nous semble qu'il y a dans ce fragment un souvenir de l'éducation reçue par Pascal. Au témoignage de Gilberte Périer, son père ne voulut point commencer à lui apprendre le latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fît avec plus de facilité : « Pendant cet intervalle il ne le laissait pas inutile, car il l'entretenait de toutes les choses dont il le voyait capable. Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues ; il lui montrait comme on les avait réduites en grammaires sous de certaines règles ; que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer : et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre. Cette idée générale lui débrouillait l'esprit, et lui faisait voir la raison des règles de la grammaire ; de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait, et il s'appliquait précisément aux choses à quoi il fallait le plus d'application. »
168. ↑ Cf. B., 371 ; C., 328 ; P. R., XXIX, 17 ; Bos., I, ix, 22 ; Faug., I, 206 ; Hav., VI, 19 ; Mol., I, 124 ; Mich., 686.
169. ↑ On trouve une maxime analogue dans le recueil latin qui est connu sous le nom de *Publius Syrus* : « Méchante langue est marque de méchant esprit. » — La Bruyère dit dans ses *Caractères* : « Diseur de bons mots, mauvais caractère : je le dirais, s'il n'avait été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante. Cela n'a pas été dit, et je l'ose dire. » (Chap. *de la Cour*.)
170. ↑ Cf. B., 335 ; C., 287 ; P. R., XXXI, 8 ; Bos., I, x, 6 ; Faug., I, 248 ; Hav., VII, 6 ; Mol., II, 135 ; Mich., 361.
171. ↑ [*Ne parlent*.]
172. ↑ Réflexion sur l'*Essai* de Montaigne : *Du parler prompt, ou tardif* : « l'occasion, la compaignie, le bransle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que ie n'y treuve lorsque ie le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieux que les escripts… » (I, 10). Méré discute ce même problème : « D'où vient, reprit le Maréchal, qu'on dit que des gens parlent bien, mais qu'ils ne savent pas écrire ? — On voit souvent, répondit le Chevalier, que de certaines personnes parlent bien en effet, qui ne parlent pourtant bien qu'en apparence. C'est que leur mine éblouit, ou que leur ton de voix

surprend. » (Conversations du chevalier de Méré et du maréchal de Clérambault. *Œuvres de Méré*, tome I, p. 260.)

173. ↑ Cf. B., 325 ; C., 275 ; P. R., XXXI, 29 ; Bos., I, x, 21 ; Faug., I, 250 ; Hav., II, 21 ; Mol., II, 134 ; Mich., 278.

174. ↑ Titre de la Copie : *Miscel.*

175. ↑ Vinet a fait remarquer que Pascal répète deux fois le mot *trouver* ; mais comme le mot n'a pas deux fois le même sens, il semble bien que ce ne soit qu'une négligence. — Cette question des « mots répétés » n'a-t-elle pas dû être discutée dans les conversations de Méré et de Pascal ? « Ce grand homme, écrit Méré en parlant de César, était persuadé que la beauté du langage dépend beaucoup plus d'user des meilleurs mots, et des plus nobles façons de parler que de les diversifier, et s'il était content d'une expression, il ne s'en lassait point et ne craignait pas non plus d'en lasser les autres. Cicéron prenait le contre-pied ; car pour sauver les répétitions, il cherchait tous les détours de son latin. » (Œuv. Posth., p. 45.)

176. ↑ *C'en est la marque*, c'est-à-dire que l'impossibilité de les remplacer sans sacrifier la propriété de l'expression et l'exactitude du discours, *est la marque qu'il faut les laisser* ; et cette répétition laisse une part à l'envie qui applique la règle générale, sans regarder à la justification de l'exception.

177. ↑ Cf. B., 317 ; C., 401 ; P. R., XXXI, 28 ; Bos., I, x, 20 ; Faug., I, 250 ; Hav., VII, 20 ; Mol., II, 135 ; Mich., 451.

178. ↑ Le meilleur commentaire de cette réflexion se trouve dans une lettre de Miton adressée à Méré qui l'a recueillie dans sa Correspondance : « Je viens d'examiner un auteur qui loue Charles-Quint de ce qu'en cette grande bataille, où il s'agissait d'assujettir l'Allemagne, malgré les douleurs de la goutte, dont il était ce jour-là si cruellement tourmenté, il se fit lier sur son cheval, sans sortir de la bataille qu'il ne l'eût gagnée. Et l'auteur, pensant relever cette action, appelle toujours Charles-Quint ce grand empereur. Mais il me semble qu'il eût été beaucoup mieux de le nommer Charles ; parce que grand empereur le cache sous ce nom et amuse ainsi l'imagination, au lieu que Charles le montre à découvert, et fait voir plus clairement que c'est lui. Et de plus, quand on dit que Charles méprise la douleur et la mort pour l'ambition, on dit de lui de plus grandes choses que si on disait, ce grand empereur ; car il est bien plus grand à Charles, qui est simplement un homme, de mépriser la mort et la douleur, qu'il ne l'est à un grand empereur, dont le métier est de mépriser tout pour la gloire. Sur quoi il me vient dans l'esprit que, si le même auteur eût voulu parler de lui retiré à Saint-Just, après qu'il eut quitté ses royaumes et l'empire, se promenant comme un particulier avec les religieux de l'abbaye, il eût fallu l'appeler ce grand empereur… Je ne sais ce que vous jugerez de ces réflexions ; mais il est vrai qu'en recherchant par cette voie la nature des choses, on pourrait connaître en tout ce qu'il y a de bien et de mal, et se rendre un bon juge et même un excellent ouvrier de la bienséance. » Voltaire dans ses *Remarques* de 1778 ajoutait ces réflexions : « Ceux qui écrivent en beau français les gazettes pour les propriétaires de fermes ne manquent jamais de dire : « Cette auguste famille entendit vêpres dimanche et le sermon du révérend père N. — Sa Majesté joua aux dés en haute personne. — On fit l'opération de la fistule à son Éminence. »

179. ↑ Cf. B., 407 ; C., 383 ; Bos., I, x, 32 ; Faug., I, 250 ; Hav., VII, 32 ; Mol., I, 197 ; Mich., 478.

180. ↑ [*Pour*] — les derniers mots de la phrase en surcharge.

181. ↑ [*Diversement.*] — Réflexion inverse et complémentaire de celle du fr. 23 ; ce n'est plus le mot qui change de sens, c'est le mot qui réagit sur le sens. Parmi les exemples viendrait celui de *roi* et de *tyran* que Pascal cite au fr. 310, ou encore de *magistrat* et de *robin*, etc.

182. ↑ Cf. B., 464 ; C., 263 ; Faug., I, 260 ; Hav., XXV, 131 ; Mol., II, 136 ; Mich., 662.

183. ↑ Cf. B., 464 ; C., 263 ; Faug., I, 260 ; Hav., XXV, 131 ; Mol., II, 136 ; Mich., 664.

184. ↑ *Cartésien que ceux qui ne le sont pas* surcharge. Pascal avait écrit d'abord : *nul ne dit pédant qu'un pédant*, etc. Les *Copies*, suivies par les éditeurs, donnent courtisan. Notre leçon semble confirmée par ce fait que le fragment immédiatement précédent de l'autographe, écrit sur le même morceau de papier, est relatif à Descartes (Cf. fr. 78).

185. ↑ [*Cartésien qu'un qui*.] — Montaigne a consacré un *Essai* au pédantisme (I, 24). D'autre part dans son chapitre sur Montaigne lui-même, Malebranche a longuement analysé le mot : « Ce terme *pédant* est fort équivoque ; mais l'usage, ce me semble, et même la raison, veulent qu'on appelle pédants ceux qui pour faire parade de leur fausse science, citent à tort et à travers toutes sortes d'auteurs, qui parlent simplement pour parler et pour se faire admirer des sots qui amassent sans jugement et sans discernement des apophthegmes et des traits d'histoire, pour prouver ou pour faire semblant de prouver des choses qui ne se peuvent prouver que par des raisons. Pédant est opposé à raisonnable, etc. » (*Rech. de la Vérité*, l. II, p. III et 5.)
186. ↑ Pascal avait d'abord écrit *je* [*crois*] ; la correction semble indiquer qu'il ne voulait point paraître connaître le secret des *Provinciales*.
187. ↑ « Ces lettres, écrit Nicole, ont été appelées *Provinciales*, parce que l'auteur ayant adressé les premières lettres sans aucun nom à un de ses amis de la campagne, l'imprimeur les publia sous ce titre : *Lettre écrite à un provincial par un de ses amis sur le sujet des disputes présentes de la Sorbonne*. » Peut-être, ajoute M. Faugère, l'imprimeur s'était-il souvenu d'un écrit déjà publié sous ce titre : *Lettre d'un Jurisconsulte à un Provincial de ses amis sur l'usure*. Mons, 1598.
188. ↑ Cf. B., 342 ; C., 296 ; Faug., I, 260 ; Hav., XXV, 132 ; Mol., II, 136 ; Mich., 319.
189. ↑ *Selon l'intention*, c'est-à-dire selon qu'il y a eu ou non intention. Un carrosse a *versé*, s'il s'agit d'un accident véritable, ou il a été *renversé*, si on l'a renversé. On *répand* un liquide par mégarde, on le *verse* à dessein. *Verser* marque l'intention au sens actif, l'absence d'intention au sens neutre.
190. ↑ Antoine Le Maistre, petit-fils par sa mère d'Antoine Arnauld, se fit au barreau la plus brillante réputation d'éloquence ; à vingt huit ans il se retira à Port-Royal où il vécut jusqu'en 1658, partageant son temps entre les travaux manuels et les publications pieuses, édifiant par sa piété et son humilité les solitaires qui l'appelaient leur Père. En 1657 parut un recueil de ses *Plaidoyers et Harangues*, dont le jeune Racine écrit d'Uzès (16 mai 1662) : « Tout le monde a les Plaidoyers de M. le Maistre. » Le VIe est intitulé : *Pour un fils mis en religion par force*. Havet y signale, à la première page, le mot *répandre* : « Dieu qui répand des aveuglements et des ténèbres sur les passions illégitimes… » Si nous avons bien interprété la remarque de Pascal, il eût fallu dire *verse* pour marquer l'intention divine.
191. ↑ Cf. B., 339 ; C., 292 ; Faug., I, 259 ; Hav., XXV, 130 ; Mol., II, 135 ; Mich., 363.
192. ↑ M. Michaut interprète : *Je m'étais voulu appliquer à noter les façons de parler*, j'y ai renoncé. Nous croyons qu'il est possible de justifier la lecture traditionnelle, qui cite cette façon de parler comme remarquable. Il semble en effet que l'application dépende de la volonté seule, et qu'il y ait contradiction à dire que notre volonté n'a pas réussi à ce qui est précisément le propre de la volonté. Cette contradiction met en relief la faiblesse de notre volonté, la misère de notre nature corrompue.
193. ↑ Cf. B., 471 ; C., 271 ; Faug., I, 259 ; Hav., XXV, 130 *bis* ; Mol., II, 135 ; Mich., 594.
194. ↑ Quelle est la portée de ces quelques mots, jetés sur le manuscrit entre deux fragments sur la religion ? Pascal signale-t-il parmi les « façons de parler » celles qui donnent au langage le plus de propriété ? ou bien ne fait-il pas allusion aux habitudes scolastiques des médecins qui invoquaient les *vertus attractives*, les *vertus apéritives*, se réservant de montrer combien l'explication devient ridicule quand on l'applique à des exemples de mécanique où la science a déjà porté la lumière ?
195. ↑ Cf. B., 343 ; C., 296 ; Faug., I, 258 ; Hav., XXV, 25, 25 *bis* ; Mol., II, 135 ; Mich., 334.
196. ↑ [*Je prie*.]
197. ↑ Voici le commentaire de Havet : « Ce fragment a été expliqué par M. Fr. Collet dans l'écrit intitulé, *Fait inédit de la vie de Pascal*, par le rapprochement d'un passage du chevalier de Méré (*Discours de la Conversation*, p. 72). « Les choses qui n'ont rien de remarquable ne laissent pas de plaire quand elles sont du monde… Il ne faut pourtant pas qu'elles soient si communes que celle-ci, que tout le monde sait par cœur, *la part que je prends à votre déplaisir*. J'ai vu parier, en ouvrant une lettre de consolation, que cela s'y trouverait ; et une dame fort triste qui l'avait reçue ne put s'empêcher d'en rire. » Pascal veut donc dire qu'il ne faut pas écrire de ces banalités qu'on peut *deviner*. » Le rapprochement est ingénieux ; il ne nous fait pas comprendre la réflexion sur M. le cardinal qui ne

voulait point *être deviné* et non plus *deviner*. Comme le dit La Rochefoucauld (Max. 300, 1re édit.) « On aime à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à être deviné. » Le cardinal pourrait être Mazarin qui recherchait les gens heureux, et qui avait pour tactique de faire contre mauvaise fortune bon cœur. On pourrait conjecturer aussi qu'il s'agit de Richelieu, et on arriverait à une précision intéressante en rappelant la lettre que Balzac lui adressa en lui envoyant le *Prince* (t. VIII, 550) ; c'était en 1631 au moment où Richelieu a obtenu l'exil de Marie de Médicis, et Balzac écrit : « Je ne doute point que vous ne pleuriez l'infortune d'une Maîtresse que vous aviez conduite par vos services au dernier degré de félicité, et qu'ayant si longtemps et si efficacement travaillé à la parfaite union de leurs Majestés, ce ne vous soit un sensible déplaisir de voir aujourd'hui vos travaux ruinés et votre ouvrage par terre. Vous voudriez, je m'en assure, être mort à La Rochelle, puisque jusque-là vous avez vécu dans la bienveillance de la reine. » Sur quoi Richelieu dit un jour à Bois-Robert : « Votre ami est un étourdi. Qui lui a dit que je suis mal avec la Reine-Mère ? Je croyais qu'il eût du sens ; mais ce n'est qu'un fat » (*Sainte-Beuve*, *Port-Royal*, 5e édit., t. II, p. 52).

198. ↑ [*Mon.*]

199. ↑ Cf. B., 328 ; C., 279 ; Faug., I, 210 ; Hav., VI, 54 ; Mol., II, 152 ; Mich., 339.

200. ↑ « Quand on est le premier à désapprouver quelque chose de soi-même, on trouve assez de complaisance. » (Méré, *Disc. de la Conversation*, p. 64.)

201. ↑ *On entraîne*, c'est-à-dire on fait réfléchir à la peine réellement donnée à autrui et on le convainc, ou *on irrite* par la disproportion du remerciement au service rendu ; dans les deux cas on indispose autrui. Pascal donne ailleurs le développement de cette formule : *ou on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire* (fragment 105, qui dans l'autographe précède immédiatement le 57).

202. ↑ Cf. B., 401 ; C., 376 ; Bos., I, ix, 54 ; Faug., I, 210 ; Hav., VI, 51 ; Mol., II, 152 ; Mich., 529.

203. ↑ Cf. B., 365 ; C., 321 ; Faug., I, 252 ; Hav., XXV, 25 *ter* ; Mol., II, 135 ; Mich., 753.

204. ↑ Dans le manuscrit, *luxuriante* a été écrit sous la dictée de Pascal.

205. ↑ Il est curieux de constater que Racine n'a pas reculé devant l'alliance de ces deux mots hardis :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

dit Néron en parlant d'Agrippine. Le vers de Racine est très beau, la remarque de Pascal n'en est peut-être pas moins juste.

Section II-1

SECTION II

25]
60[1]

Première partie : Misère de l'homme sans Dieu.

Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement :

Première partie : Que la nature est corrompue, par[2] la nature même.

Seconde partie : Qu'il y a un Réparateur, par l'Écriture.

***Première copie* 376]**
61[3]

Ordre. — J'aurais bien pris ce discours d'ordre[4] comme celui-ci : pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes, et puis la vanité des vies philosophiques pyrrhoniennes, stoïques ; mais l'ordre n'y serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder : Saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde[5], mais elle est inutile en sa profondeur[6].

***206]**
62[7]

Préface de la première partie. — Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même ; des divisions de Charron[8], qui attristent et ennuient ; de la confusion de Montaigne ; qu'il avait bien senti le défaut [*d'une droite*][9] méthode, qu'il l'évitait en sautant de

sujet en sujet, qu'il cherchait le bon air[10]. Le sot projet qu'il a de se peindre[11] ! et cela non pas en passant et contre ses maximes[12], comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-ci…

425]
63[13]

Montaigne. — Les défauts de Montaigne sont grands. Mots lascifs ; cela ne vaut rien, malgré Mademoiselle de Gournay[14]. Crédule, *gens sans yeux*[15]. Ignorant, *quadrature du cercle*[16], *monde plus grand*[17]. Ses sentiments sur l'homicide volontaire[18], sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut, *sans crainte et sans repentir*[19]. Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé ; mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie (730, 331)[20] ; mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement ; or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre[21].

431]
64[22]

Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois[23].

***440]**
65[24]

Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, peut être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires, et qu'il parlait trop de soi[25].

75]
66[26]

Il faut se connaître soi-même[27] : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste[28].

81]
67[29]

Vanité des sciences. — La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction ; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.

169]
68[30]

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes[31], et on leur apprend tout le reste ; et ils ne se piquent jamais tant de savoir rien du reste, comme d'être honnêtes hommes. Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point[32].

****23]**
69[33]

Quand on lit trop vite, ou[34] trop doucement, on n'entend rien.

439]
69 bis[35]

Deux infinis, milieu. — Quand on lit trop vite, ou trop doucement, on n'entend rien.

110]
70[36]

Nature nep… — [La nature nous a si bien mis au milieu que si nous changeons un côté de la balance, nous changeons aussi l'autre : *Je fesons, zôa trékei*[37]. Cela me fait croire qu'il y a des ressorts dans notre tête, qui sont tellement disposés que qui touche l'un touche aussi le contraire.]

23]
71[38]

Trop et trop peu de vin[39] : ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité ; donnez-lui en trop, de même.

347]
72[40]

H. *Disproportion[41] de l'homme.* — [42] [Voilà où nous mènent les connaissances naturelles. Si celles-là ne sont véritables, il n'y a point de vérité dans l'homme ; et si elles le sont[43], il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre manière. Et, puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaite, avant que[44] d'entrer dans de plus grandes recherches de la nature, qu'il la considère une fois sérieusement et à loisir, qu'il se regarde aussi

soi-même, et[45] connaissant quelle proportion il y a…] Que l'homme[46] contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent[47]. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle[48] pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour[49] que cet astre décrit[50] et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate[51] à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si[52] notre vue s'arrête là, que[53] l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir[54], que la nature[55] de fournir[56]. Tout ce monde visible n'est qu'un[57] trait imperceptible dans[58] l'ample sein de la nature. Nulle idée[59] n'en approche[60]. Nous avons beau enfler nos conceptions, au delà des espaces imaginables[61], nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses[62]. C'est une sphère[63] infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part[64]. Enfin c'est le plus grand[65] caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

[66] Que l'homme[67], étant revenu[68] à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est[69], qu'il se regarde comme égaré dans ce canton[70] détourné de la nature[71] ; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers[72], il apprenne à estimer[73] la terre, les royaumes, les villes[74] et soi-même son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans[75] l'infini ?

Mais pour lui[76] présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus[77] délicates[78]. Qu'un ciron[79] lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des[80] veines dans ses jambes, du sang dans ses[81] veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces[82] gouttes ; que, divisant encore ces[83] dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours[84] ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature[85]. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme[86] nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité[87] qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie[88] une infinité[89] d'univers, dont chacun a[90] son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons[91], dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres la même chose[92] sans fin et sans repos[93], qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue[94] ; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse[95], un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver[96] ?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même[97], et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes[98] de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ses merveilles ; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car, enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable[99], également incapable de voir le néant d'où[100] il est tiré, et l'infini où[101] il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon[102] d'apercevoir [*quelque*] apparence du milieu des choses[103], dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini[104]. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire[105].

[106] Manque d'avoir contemplé ces infinis[107], les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre[108] les principes des choses, et[109] de là arriver jusqu'à connaître tout, par une[110] présomption aussi infinie que leur objet ; car il est sans

doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature[111].

Quand on est instruit, on comprend que[112] la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches ; car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer ? Elles sont aussi[113] infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes ; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ? Mais[114] nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature[115].

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre connaître toutes choses. Je vais parler de tout, disait Démocrite[116].

[117] Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver, et c'est là où tous[118] ont achoppé[119]. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, *Des principes des choses*, *des principes de la philosophie*[120], et aux semblables, aussi fastueux en effet, quoique moins en apparence, que cet autre qui[121] crève les yeux. *De omni scibili*[122].

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver[123] au centre des choses que d'embrasser[124] leur circonférence ; l'étendue visible du monde nous surpasse visiblement ; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder[125], et cependant[126] il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout ; il la faut infinie[127] pour l'un et l'autre, et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement[128].

Connaissons donc notre portée ; nous[129] sommes quelque chose, et ne sommes pas tout[130] ; ce que nous avons d'être[131] nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui[132] naissent du néant ; et le peu que nous[133] avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que[134] notre corps dans[135] l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre[136], cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en[137] toutes nos[138] puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière[139] éblouit, trop de distance et trop de proximité empêche la vue, trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous étonne[140] : j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro[141] ; les

premiers principes ont trop d'évidence pour nous, trop de plaisir incommode[142], trop de consonances déplaisent dans la musique ; et trop de bienfaits[143] irritent, nous voulons avoir de quoi surpayer la dette[144] : *Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exsolvi posse ; ubi multum antevenere, pro gratia odiam redditur*[145]. Nous ne sentons ni[146] l'extrême chaud ni l'extrême froid[147]. Les qualités excessives nous[148] sont ennemies, et non pas sensibles[149] : nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse[150] empêchent l'esprit[151], trop et trop peu d'instruction[152] ; enfin les choses extrêmes[153] sont pour nous[154] comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable ; c'est ce qui nous rend incapables de savoir[155] certainement et d'ignorer absolument. Nous[156] voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un[157] bout vers l'autre. [158] Quelque[159] terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle[160] et nous quitte[161] ; et si nous le suivons[162], il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne[163] s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination ; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante[164] pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison[165] est toujours déçue par[166] l'inconstance des apparences, rien ne peut fixer[167] le fini entre les deux infinis[168], qui l'enferment et le fuient[169].

[170] Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun[171] dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend un peu de plus haut : n'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout, et la durée de notre vie ne l'est-elle pas également infiniment de l'éternité, pour durer dix ans davantage[172] ?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Si l'homme s'étudiait[173] le premier, il verrait combien[174] il est incapable de passer outre[175]. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout[176] ? — Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion ? — Mais[177] les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît. Il a besoin[178] de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer[179], de chaleur et d'aliments pour [*le*][180] nourrir, d'air pour respirer ; il voit la lumière,

il sent les corps ; enfin tout tombe sous[181] son alliance[182]. Il faut donc pour connaître l'homme savoir[183] d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister ; et pour connaître l'air, savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme, etc.[184]. La flamme ne subsiste point sans l'air ; donc, pour connaître[185] l'un, il faut connaître l'autre.

Donc, toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les[186] plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible[187] de connaître les parties sans[188] connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties[189].

[L'éternité des choses en elle-même ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée. L'immobilité fixe et constante de la nature, comparaison au changement continuel qui se passe en nous, doit faire le même effet.]

[190] Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses, est qu'elles sont simples en elles-mêmes et que nous sommes composés de deux[191] natures opposées et de divers genre, d'âme et de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle ; et quand on[192] prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se[193] connaît soi-même[194] : il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait.

Et ainsi[195] si nous [*sommes*] simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples[196], spirituelles ou corporelles.

De là vient que[197] presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement[198]. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'elle[199] a des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits[200]. Et en partant des esprits, ils[201] les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement[202] d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses[203] pures, nous les teignons de nos qualités, et empreignons [*de*] notre être composé toutes les choses simples[204] que nous contemplons.

Qui ne croirait, à[205] nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps[206], que ce mélange-là[207] nous serait très compréhensible ? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins[208]. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés[209], et cependant c'est son propre être[210] : *Modus quo corporibus adhærent spiritus comprehendi ab hominibus non potest, et hoc tamen homo est*[211].

Enfin pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux considérations[212]…

70]
73[213]

[Mais peut-être que ce sujet passe la portée de la raison. Examinons donc ses inventions sur les choses de sa[214] force. S'il y a quelque chose où son intérêt propre ait dû la faire appliquer de son plus sérieux, c'est à la recherche de son souverain bien. Voyons donc où ces âmes fortes et clairvoyantes l'ont placé, et si elles en sont d'accord.

[L'un dit que[215] le souverain bien est en la vertu, l'autre le met en la volupté ; l'un [*en la*] science de la nature, l'autre en la vérité[216] : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*[217], l'autre en l'ignorance totale, l'autre en l'indolence[218], d'autres à résister aux apparences, l'autre à n'admirer rien, *nihil mirari prope res una quæ possit facere et servare beatum*, et les vrais pyrrhoniens en leur ataraxie, doute et suspension perpétuelle[219] ; et d'autres, plus sages, pensent trouver un peu mieux. Nous voilà bien payés.

[*Transposer après les lois, au titre suivant*[220].

[Si faut-il voir si cette belle philosophie[221] n'a rien acquis de certain par un travail si long et si tendu, peut-être qu'au moins l'âme se connaîtra soi-même[222]. Écoutons les régents du monde sur ce sujet. Qu'ont ils pensé de sa substance ? 395[223]. Ont-ils été plus heureux à la loger ? 395[224]. Qu'ont-ils[225] trouvé de son origine, de sa durée, et de son départ ? 399.

[226] [Est-ce donc que l'âme est encore un sujet[227] trop noble pour ses faibles lumières ? Abaissons-la[228] donc à la matière, voyons si elle sait de quoi est fait[229] le propre corps qu'elle anime et[230] les autres qu'elle contemple et qu'elle remue à son gré. Qu'en ont-ils connu, ces grands dogmatistes qui n'ignorent rien ? 393[231], *Harum sententiarum*.

[Cela suffirait sans doute si la raison était raisonnable[232]. Elle l'est bien assez pour avouer qu'elle n'a encore pu trouver rien de ferme ; mais elle ne désespère pas encore d'y arriver ; au contraire elle est aussi ardente que jamais dans cette recherche, et s'assure d'avoir en soi les forces nécessaires pour cette conquête. Il faut donc l'achever, et après avoir examiné ses[233] puissances dans leurs effets, reconnaissons-les en elles-mêmes ; voyons si elle a quelques formes[234] et quelques prises capables de saisir la vérité[235].]

487]
74[236]

Une lettre[237] *de la folie de la science humaine et de la philosophie.*

Cette lettre avant *le divertissement*.

Felix qui potuit… Nihil admirari[238].

280 sortes de souverains biens dans Montaigne[239].

***Première copie* 257]**
74 bis[240]

Pour les philosophes 280 souverains biens.

393]
75[241]

Part. I, l. 2, c. 1, Section 4[242].

[*Conjecture*. Il ne sera pas difficile de faire descendre encore d'un degré et de la faire paraître ridicule. Car pour commencer en elle-même], qu'y a-t-il de plus absurde que de dire que des corps inanimés ont des passions, des craintes, des horreurs[243] ? que des corps[244] insensibles, sans vie et même incapables de vie aient des passions, qui présupposent une âme au moins sensitive pour les ressentir ? de plus[245], que l'objet de cette horreur[246] fût le vide ? qu'y a-t-il dans le vide qui leur puisse faire peur[247] ? Qu'y a-t-il de plus bas et de plus ridicule ? Ce n'est pas tout[248] qu'ils aient en eux-mêmes un principe de mouvement pour éviter le vide : ont-ils des bras, des jambes, des muscles, des nerfs ?

***Première copie* 335]**
76[249]

Écrire contre ceux qui approfondissent les sciences : Descartes[250].

2e *Man. Guerrier*]
77[251]

[252] Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu.

415]
78[253]

Descartes inutile et incertain[254].

152]
79[255]

[*Descartes*. — Il faut dire en gros : Cela se fait par figure et mouvement —, car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule. Car cela est[256] inutile et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine[257].]

232]
80[258]

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite[259] ? à cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons ; sans cela nous en aurions pitié et non colère.

Épictète demande bien plus fortement : Pourquoi ne nous fâchons-nous pas[260] si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal[261]. — Ce qui cause cela est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, et que nous ne sommes pas boiteux ; mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix ; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

423]
81[262]

L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement ; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux[263].

---

1. ↑ Cf. B., 2 ; C., 14 ; Faug., II, 389 ; Hav., XXII, 1 ; Mol., II, 61 ; Mich., 60.
2. ↑ *Par* indique d'où la preuve est tirée. Dans ce plan simple auquel Pascal a songé un moment pour son Apologie et qui rappelle les divisions des sermons de Bossuet, il y aurait une première partie toute de psychologie ; la seconde ferait appel à l'autorité de la révélation.
3. ↑ Cf. C., 335 ; Faug., II, 388 ; Hav., XXV, 108 ; Mol., II, 64 ; Mich., 962.
4. ↑ *D'ordre* au lieu de *par ordre* ; la tournure s'est conservée dans la tradition du langage diplomatique : *D'ordre de mon souverain*. Cf. fragment 283 : *On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour*.
5. ↑ « La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire, les géomètres seuls y arrivent, et, hors de leur science, et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations » *(De l'art de persuader)*.
6. ↑ Saint Thomas est l'organisateur de la méthode scolastique qui inspirait au temps de Pascal l'enseignement de la théologie et les docteurs de la Sorbonne : cette méthode consiste dans une énumération de propositions juxtaposées les unes aux autres et rattachées par le moyen du syllogisme à des postulats que l'on pose comme universellement admis ou comme autorisés par la révélation. Cette méthode glisse à la surface de l'esprit, parce qu'elle ne fait nullement comprendre comment la vérité s'engendre dans l'esprit ; elle apporte au vrai un appui extérieur, elle ne lui donne pas de racines en nous. La mathématique est une méthode de génération intellectuelle, et c'est pourquoi Pascal lui attribue cette profondeur qu'il refuse à tout procédé d'énumération chez saint Thomas ou chez Charron. Mais elle est inutile, parce qu'elle ne porte que sur des données hors de l'usage commun et sans relation avec notre destinée morale. Quelle serait donc la science à la fois profonde et utile ? c'est celle qui par son propre développement ferait surgir en nous la lumière nouvelle, qui nous engendrerait à la vérité en nous donnant le sentiment qui nous en rend capable ; l'ordre de cette science, au lieu d'être unilinéaire, « consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours. » (fr. 283.)
7. ↑ Cf. B., 404 ; C., 379 ; P. R., XXIX, 31 ; Bos., I, ix, 36 ; Faug., II, 27 ; Hav., VI, 33 ; Mol., I, 21 ; Mich., 446.
8. ↑ *Qui attristent et qui ennuient* surcharge autographe. — Le premier livre de la *Sagesse*, « qui est de la cognoissance de soy », est divisé en soixante-deux chapitres qui reprennent l'étude de l'homme selon « cinq considérations » dont la dernière comporte encore « cinq distinctions », etc. Cf. *Introd.*, p. lxxv sqq.
9. ↑ Le manuscrit porte *du droit de méthode* ; mais le fragment a été dicté, la correction proposée par Faugère s'impose. La *droite méthode*, c'est la méthode rectiligne qui dispose les arguments à la suite les uns des autres, sans relief et sans profondeur.
10. ↑ *Bon air*. Pour l'emploi que Pascal fait de cette expression, voir les fragments 194 et 194 *bis* (9 et 12).

11. ↑ Pascal pensait surtout au dernier livre de Montaigne et particulièrement au chapitre xiii où se trouve une multitude de passages tels que celui-ci : « Toute cette fricassee que ie barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie. » — La *Logique de Port-Royal*, immédiatement après avoir rappelé la condamnation du *moi* par Pascal, se livre à une longue et violente digression contre Montaigne, qui semble inspirée du souvenir de Pascal : « un des caractères les plus indignes d'un honnête homme est celui que Montaigne a affecté de n'entretenir ses lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus et de ses vices. » (III, xx, sect. VI.)
12. ↑ *Et cela… propres maximes* addition autographe.
13. ↑ Cf. B., 372 ; C., 329 ; P. R., XXVIII, 36 ; Bos., II, xviii, 34 ; Faug., I, 252 ; Hav., XXIV, 24 ; Mol., I, 21 ; Mich., 692.
14. ↑ Marie le Jare de Gournay, née à Paris en 1565, est connue par le culte qu'elle avait voué à l'auteur des *Essais* ; « l'admiration dont ils me transirent, écrit-elle dans la *Préface* de 1635, lorsqu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance, m'allait faire réputer visionnaire » ; elle publia en 1595 l'édition définitive des *Essais* d'après les manuscrits que Mme de Montaigne lui avait remis après la mort de son mari. Dans sa *Préface* de 1635 elle défend longuement la liberté « d'anatomiser » l'amour, qu'on proscrit « non seulement pour impudique et dangereuse mais pour je ne sçay quoi de nefas, usons de ce terme. Ce ne sont pas les discours francs et spéculatifs sur l'amour qui sont dangereux, ce sont les mols et délicats, les récits artistes et chatouilleux des passions amoureuses qui se voient aux romans, aux poètes et en telles espèces d'écrivains. »
15. ↑ « Qui en vouldra croire Pline et Hérodote, il y a des espèces d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre… ; il y a des contrées où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poictrine… ; [*d'autres*] où ils n'ont qu'un œil au front. » (*Apol.*).
16. ↑ « Qui ioindroit encores à cecy les propositions géométriques qui concluent par la certitude de leurs démonstrations le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonférence, et qui trouvent deux lignes s'approchants sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvants ioindre iamais ; et la pierre philosophale, et quadrature du cercle… où la raison et l'effect sont si opposites, en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline : *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius* (Mont., II, 14).
17. ↑ « …Si Ptolemee s'y est trompé aultrefois sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent, et s'il n'est pas plus vraysemblable que ce grand corps que nous appelons le Monde est chose bien aultre que nous ne iugeons. » (*Apol.*).
18. ↑ « La plus volontaire mort, c'est la plus belle… Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire…, » *etc.*
19. ↑ [*Il n'est pas nécessaire que* [*il est nécessaire de nous détourner*.] — « Ie veois nonchalamment la mort quand ie la veois universellement comme fin de la vie » (III, 4) Le second *Essai* du Livre III est intitulé *du Repentir* ; Montaigne, dit Havet, le blâme comme une faiblesse de l'âme, et s'y déclare totalement étranger : « ie me repens rarement et ma conscience se contente de soy… Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu ; ni ie ne plainds le passé, ni ie ne crainds de l'avenir. »
20. ↑ Havet, qui avait déjà indiqué les renvois des notes précédentes, a retrouvé la première référence de Pascal d'après la pagination de l'édition in-8º de 1636, qui suit la seconde édition de Mlle de Gournay. On lit à la page 730 : « Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la plus part des aultres hommes : partie, par iugement, car le monde estime plusieurs choses horribles ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifférentes ; partie, par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents qui me donnent à moy de droict fil ; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pièces de ma naturelle condition : mais les souffrance vrayment essentielles et corporelles, ie les gouste bien visvement… » (II, 37). — La seconde citation n'est pas de la page 231, où l'avait cherchée Havet, se référant à une fausse lecture, mais à la page 331 ; on y lit cette phrase : « Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance vers laquelle ie penche évidemment de ma complexion » (II, 4).

21. ↑ « Quietement et sourdement », dit Montaigne (I, 18). — Mais il écrit aussi : « Ma principale profession en cette vie estoit de la vivre mollement et laschement plustost qu'affaireusement » (III, 9) ; « Nous troublons la vie par le soing de la mort ; et la mort par le soing de la vie : l'une nous ennuye ; l'aultre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons, c'est chose trop momentanée ; un quart d'heure de passion, sans conséquence, sans nuisance, ne mérite pas des préceptes particuliers ; à dire vray, nous nous préparons contre les préparations de la mort (III, 12). » Et III, 9 : « Je veux estre logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non maussade, ou fumeux, ou étouffé. Ie cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances ; ou, pour mieulx dire, à me descharger de tout aultre empeschement, afin que ie n'aye qu'à m'attendre à elle, qui me poisera volontiers assez, sans aultre recharge. Ie veulx qu'elle ayt sa part à l'aysance et commodité de ma vie ; c'en est un grand lopin, et d'importance ; et espère meshuy qu'il ne desmentira pas le passé… Puisque la fantasie d'un chascun treuve du plus et du moins en son aigreur, puisque chascun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargee de tout desplaisir. Pourroit-on pas la rendre encores voluptueuse comme les Commourants d'Antonius et de Cleopatra ? etc. » Cf. le jugement de Nicole sur Montaigne (*Essais de Morale*, t. VI, p. 223, *Pensées diverses*, XXIX, cité par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 399).
22. ↑ Cf. B., 375 ; C., 333 ; Faug., I, 252 ; Hav., XXV, 24 ; Mol., I, 22 ; Mich., 718.
23. ↑ C'est une pensée de Montaigne lui-même dont Pascal se fait ici l'application. « La vérité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premièrement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puisque luy et moy l'entendons et veoyons de mesme » (I, 25). Ailleurs : « Chasque homme porte la forme entière de l'humaine condition. Les aucteurs se communiquent au peuple par quelque marque spéciale et estrangiere ; moy, le premier par mon estre universel ; comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poëte, ou iurisconsulte. Si le monde se plaind dequoy ie parle trop de moy, ie me plainds dequoy il ne pense seulement pas à soy. » (III, 2)
24. ↑ Cf. B., 367 ; C., 324 ; P. R., *ult*., XXXI, 9 ; Bos., I, x, 7 ; Faug., I, 252 ; Hav., VII, 7 ; Mol., I, 22 ; Mich., 750.
25. ↑ II, vi. « Ie m'estale entier… Ce ne sont mes gestes que i'escris ; c'est moy, c'est mon essence » et II, x : « Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy. »
26. ↑ Cf. B., 21 ; C., 40 ; Faug., I, 226 ; Hav., XXV, 60 ; Mol., I, 154 ; Mich., 209.
27. ↑ Dès le premier chapitre de sa *Théologie naturelle*, Raymond Sebon demande à l'homme « qu'il commence à se cognoistre soi-même et sa nature ». Montaigne à son tour écrit : « Ce grand précepte est souvent allégué en Platon : Fay ton faict, et te cognoy. Chacun de ces deux membres enveloppe généralement tout notre debvoir, et semblablement enveloppe son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa première leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, et ce qui luy est propre : et qui se cognoist ne prend plus le faict estrangier pour le sien ; s'ayme et se cultive avant toute aultre chose ; refuse les occupations superflues et les pensées et propositions inutiles. » (I, 3 ; cf. III, 13.) — De la maxime de Socrate, Charron, après Raymond Sebon, fait l'introduction au christianisme (cf. le premier livre du *Traité de la Sagesse* « qui est la cognoissance de soy et de l'humaine condition »). Socrate est un maître de sagesse pour Montaigne, un maître « d'honnêteté » pour Miton et pour Méré. Pascal demande donc aux libertins, qui sont ses interlocuteurs et ses lecteurs, de chercher à se connaître eux-mêmes ; ils y ont intérêt de leur point de vue. Mais, une fois qu'il aura été suivi par eux dans cette étude psychologique, il s'efforcera de montrer que cette étude ne peut être la vérité définitive, qu'elle implique au contraire des problèmes auxquels seule la religion peut répondre, et ce sera le point décisif de l'*Apologie* : « Miton voit bien que la nature est corrompue, et que les hommes sont contraires à l'honnêteté ; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut » (fr. 448).
28. ↑ Cf. Nicole, *De la charité et de l'amour-propre* ; ch. xi : *L'amour propre éclairé pourrait corriger tous les défauts extérieurs du monde, et former une société très réglée.*

29. ↑ Cf. B., 6 ; C., 19 ; P. R., XXVIII, 52 ; Bos., I, ix, 44 ; Faug., I, 198 ; Hav., VI, 41 ; Mol., I, 126 ; Mich., 226.
30. ↑ Cf. B., 403 ; C., 378 ; P. R., XXIX, 30 ; Bos., I, ix, 35 ; Faug., I, 222 ; Hav., VI, 32 ; Mol., I, 119 ; Mich., 414.
31. ↑ Cf. Montaigne, I, 25 : « On nous apprend à vivre quand la vie est passée. »
32. ↑ Cf. Nicole : « Ce qui est admirable est qu'ils reconnaissent qu'ils ont besoin de maître et d'instruction pour toutes les autres choses ; ils les étudient avec quelque soin ; il n'y a que la science de vivre qu'ils n'apprennent point et qu'ils ne désirent point d'apprendre. » (*Discours sur la nécessité de ne pas se conduire au hasard*.)
33. ↑ Cf. B., 8 *bis* ; C., 23 ; Faug., II, 75 ; Hav., I, 1 *bis* ; Mol., I, 42 ; Mich., 53.
34. ↑ Les premiers mots de l'écriture de Pascal, les derniers du domestique.
35. ↑ Cf. B., 383 ; C., 342 ; Faug., II, 75 ; Hav., I, 1 *bis* ; Mol., I, 42 ; Mich., 53.
36. ↑ Cf. B., 326 ; C., 330 ; Faug., II, 75 ; Mol., I, 39 ; Mich., 282.
37. ↑ Pensée barrée, conservée parce qu'elle était au verso d'autres fragments ; il reste encore un *p* après *ne* : le sens est que la *Nature ne peut* s'arrêter aux extrêmes. — De cette loi d'oscillation qui semble révéler comme un jeu de contrepoids dans notre mécanisme intellectuel, Pascal donne ce curieux exemple : En français, suivant un usage qui s'est conservé dans plus d'un patois, le sujet singulier *je* est accompagné du verbe au pluriel, tandis qu'en grec, comme l'indique l'exemple classique : *les animaux court*, avec le sujet au pluriel neutre on met le verbe au singulier.
38. ↑ Cf. B., 9 ; C., 23 ; Faug., III, 75 ; Hav., I, 1 *ter* ; Mol., I, 42 ; Mich., 51.
39. ↑ [*Donnez-lui de.*]
40. ↑ Cf. B., 91 ; C., 117 ; P. R., XXII ; XXXI, 23 ; Bos., I, iv, 1 ; I, vi, 24, 26 ; Faug., II, 63 ; Hav., I, 1 ; Mol., I, 25 ; Mich., 600.
41. ↑ Pascal avait d'abord écrit *Incapacité*, au sens propre du mot ; il a écrit *Disproportion* (une capacité finie est disproportionnée à la double infinité de la nature), ce qui accuse encore mieux l'intention de ce magnifique développement « sur les deux infinis », le plus long et le plus achevé des fragments de l'*Apologie*. La genèse en est facile à expliquer, par les emprunts faits à Montaigne et à la préface de Mlle de Gournay, surtout par ce passage du chapitre I, 25 (*De l'Institution des enfants*) : « Qui se présente comme dans un tableau cette grande image de nostre mère nature en son entière maiesté ; qui lit en son visage une si générale et constante variété ; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tres-delicate, celuy là seul estime les choses selon leur iuste grandeur. Ce grand monde, que les uns multiplient encores, comme espèces soubs un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder pour nous cognoistre de bon biais. » Mais à ces pensées de Montaigne déjà imitées par Charron (Sagesse, II, ii, 7) se suspendent tout de suite, pour le mathématicien qu'est Pascal, les réflexions *de l'esprit géométrique* sur l'infiniment grand et sur l'infiniment petit, avec les étonnements où elles jetaient Méré et qui scandalisaient Pascal. C'est sur un fond de démonstration géométrique que s'enflamment l'imagination et la passion de Pascal.
42. ↑ Dans l'édition de Port-Royal, le passage barré que nous reproduisons ci-dessus entre crochets est remplacé par les lignes suivantes : « La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes. Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple », *etc.*
43. ↑ [*L'homme.*]
44. ↑ [*De passer outre et.*] — Pascal se propose d'arrêter le savant dogmatique en tirant argument de cette science même par laquelle l'homme prétend faire la conquête et pénétrer les secrets de la nature. Ou cette science est fausse, et l'homme est incapable de vérité ; ou elle est vraie, et elle écrase l'homme sous la double infinité de la nature.
45. ↑ [*Juge s'il a quelque proportion avec elle par la comparaison qu'il fera de ces deux objets.*]

46. ↑ [*Considère*.]
47. ↑ [*Qu'il l'étende à ces feux innombrables qui roulent si fièrement sur lui, que cette immense étendue de l'univers lui paraisse* [*lui fasse* [*cette vaste route que le soleil décrit en son tour*.] — Cf. Mont. : « Qui luy a persuadé que le bransle admirable de la voulte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulants si fièrement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis… pour sa commodité » (Apol.).
48. ↑ [*Au centre de*] l'univers [*que son*] vaste tour.
49. ↑ Qu'[*elle*.]
50. ↑ [*Lui fasse regarder la terre comme un point… et que ce vaste tour lui même ne soit considéré que comme un point* [*pour une pointe très délicate*.]
51. ↑ Comme on le voit, Pascal a substitué au terme abstrait *point* l'expression concrète de *pointe* ; *délicate* a le sens de *fine*, où il est moins usité aujourd'hui. L'expression appartient d'ailleurs à Montaigne (I, 25, cité plus haut).
52. ↑ [*S'il n'arrête là sa vue* [*n'arrêtons point là notre vue*.]
53. ↑ [*Son*.]
54. ↑ [*Des immensités d'espaces*.]
55. ↑ [*D'en*.]
56. ↑ « La nature peut infiniment plus que l'art » (*Réflexions sur l'esprit géométrique*).
57. ↑ [*Point* [*atome*.]
58. ↑ [*Le vaste* [*l'immense* [*l'amplitude*.]
59. ↑ [*Ni*.]
60. ↑ [*Nous n'imaginons*.]
61. ↑ *Au delà des espaces imaginables*, surcharge.
62. ↑ [*Cette vastitude infinie…*]
63. ↑ [*Étonnante*.]
64. ↑ Havet a fait l'histoire de cette célèbre comparaison, il l'a retrouvée dans des recueils du moyen âge où elle est attribuée à Empédocle, et quelquefois aussi à Hermès Trismégiste. En tout cas Pascal avait lu la *Préface* de Mlle de Gournay aux *Essais* de Montaigne : « Trismégiste, y est-il dit, appelle la Déité cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » Cf. Giordano Bruno : « L'univers n'est que centre, ou plutôt son centre est partout. Sa circonférence n'est nulle part. » De la Causa, Principio et Uno (4e dialogue) *apud* Bartholmess, *Jordano Bruno*, t. II, p. 145. — Dans l'ouvrage de M. Couturat sur l'*Infini mathématique*, 1896 (p. 299), se trouve un rapprochement fort intéressant entre la formule de Pascal et les notions infinitistes de la géométrie projective : « Le centre du plan est partout, car l'origine est un point quelconque pris à volonté dans le fini du plan ; la circonférence du plan n'est nulle part, car si on l'imagine dans le fini, on suppose le plan limité, ce qui est contraire à son idée ; et si on la conçoit rejetée à l'infini, ce n'est plus une circonférence ; c'est une droite ou un point. »
65. ↑ [*Des*.]
66. ↑ [*Mais pour nous*.] — À la page 348 du manuscrit.
67. ↑ Le mouvement de ce fragment se retrouve dans la *Sainte Philosophie* de du Vair : « Que l'homme s'arrête un peu à soi-même… » Mais l'inspiration de du Vair est toute rationaliste et tout optimiste.
68. ↑ [*Dans cette*.]
69. ↑ « Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. » Mont., *Apol.*
70. ↑ *Canton* avait originellement dans la langue française le sens de *coin*.
71. ↑ [*Dans l'immense étendue des choses, et qu'il s'étonne de ce que dans ce petit cachot où il se trouve logé* [*s'étonne que l'univers admiré* [*aperçu de ce cachot où il se trouve logé* [*et logé dans ce petit cachot qui ne lui découvre la vue que de l'univers qui lui paraissait d'une grandeur si étonnante, lui qui* [*au lieu que lui qui n'est qu'un point* [*atome insensible dans l'immensité visible des choses. Par là*

il apprendra.] — Pascal s'est souvenu de Montaigne : « Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé… cette pièce n'est rien au prix du tout. » (*Apol.*)

72. ↑ *J'entends l'univers*, en surcharge. — Cf. Saint-Cyran (*Lettres spirituelles*, lx) : « Qu'est-ce que toute la terre avec tout ce qu'elle contient, selon tous les mathématiciens, qu'un point, et qu'est-elle selon l'Écriture, qu'une prison ? »
73. ↑ [*L'univers qu'il découvre* [*la terre entière* [*le ciel*.]
74. ↑ [*Les maisons*.]
75. ↑ [*La nature*.]
76. ↑ [*Faire*.]
77. ↑ [*Imperceptibles*.]
78. ↑ M. Hatzfeld a signalé une imitation de ce passage par Bossuet dans le *Traité du libre arbitre* : « Comme la grandeur peut être conçue s'augmenter jusqu'à l'infini sans détruire la raison du corps, il faut juger de même de la petitesse. » (Cf. Hatzfeld, *Pascal*, Paris 1901). Pascal est également imité de très près par Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, ch. ii *sub fine*, et par La Bruyère, *des Esprits forts*.
79. ↑ Le ciron est un insecte qui passait pour le plus petit des animaux visibles à l'œil nu et qui était ainsi devenu, avant l'invention du microscope, le symbole de l'infiniment petit. Littré cite ces vers de la *Chronique de Du Guesclin* (18.923) :

    Et cilz François droit là, c'estoient bon Breton
    Qui ne prisent Englois la queue d'un siron.

    Montaigne emploie à diverses reprises *ciron* à ce sens (cf. fr. 925 et la note) ; l'expression se retrouve chez La Fontaine, chez Voltaire et jusque chez Béranger. Cf. Malebranche, *Recherche de la vérité*, I, vi, 1 : « L'expérience nous a déjà détrompés en partie en nous faisant voir des animaux mille fois plus petits qu'un ciron », *etc.*

80. ↑ [*Nerfs*.]
81. ↑ [*Nerfs*.]
82. ↑ [*Humeurs. Qu'il*]
83. ↑ [*Gouttes*.]
84. ↑ La fin de la phrase en surcharge.
85. ↑ [*Je veux lui en montrer l'infinie grandeur*.]
86. ↑ [*De grandeur*.]
87. ↑ [*Inconcevable*.]
88. ↑ *Qu'il y voie* en surcharge.
89. ↑ [*De mondes, dans chacun une infinité de*.]
90. ↑ Première rédaction : [*Un*] firmament, [*des*] planètes, [*une*] terre ; dans cette terre des animaux et des cirons.
91. ↑ [*Et dans ces cirons une infinité d'univers semblables à ceux qu'il vient d'entendre, et toujours des deux profondeurs pareilles, sans fin et sans repos*.]
92. ↑ [*Il se perdra*.]
93. ↑ À la page 351 du manuscrit. — [*Voilà une idée imparfaite de la vérité des choses, laquelle quiconque aura considérée aura pour la nature le respect qu'il doit* [*et aura un* [*le respect pour la nature et pour soi le mépris à peu près qu'il doit avoir*] *qui ne se perdra dans ces petites*.]
94. ↑ *Car* en surcharge.
95. ↑]*Mais plutôt*.[
96. ↑ Pascal se souvient manifestement ici d'une lettre que Méré lui écrivit en 1654 contre l'infinie divisibilité de l'espace et où il passe comme fait Pascal ici même de l'étendue abstraite à l'univers concret : « Je vous demande encore si vous comprenez distinctement qu'en la cent millième partie

d'un grain de pavot, il y pût avoir un monde, non seulement comme celui-ci, mais encore tous ceux qu'Épicure a songés. Pouvez-vous comprendre dans un si petit espace la différence des grandeurs, celle des mouvements et des distances, de combien le soleil est plus grand que ce petit animal qui luit quelquefois dans la nuit, et de combien la vive clarté de ce grand astre surmonte cette faible lueur ? Pouvez-vous concevoir en ce petit espace de combien le soleil va plus vite que Saturne, ou si le soleil est immobile comme quelques-uns en sont persuadés. Pourriez-vous supputer, ni vous, ni Archimède, en un lieu si serré, de combien le mouvement du boulet qui sort du canon surpasse l'allure d'une tortue ? Trouverez-vous dans un coin si étroit les justes proportions des éloignements, de combien les étoiles sont au-dessus de la terre au prix de la lune ? Mais sans aller si loin, vous pouvez vous figurer dans ce petit monde de votre façon la surface de la terre et de la mer, tant de profonds abîmes dans l'une et dans l'autre, tant de montagnes, tant de vallons, tant de fontaines, de ruisseaux et de fleuves, tant de campagnes cultivées, tant de moissons qui se recueillent, tant de forêts, dont les unes sont debout et les autres coupées, tant de villes, tant d'ouvriers dont les uns bâtissent, les autres démolissent, et quelques-uns font des lunettes d'approche qui ne laissent pas de servir parmi ces petits hommes, parce que leurs yeux et tous leurs sens sont proportionnés à ce petit monde ? Quoi donc, tous ces voyages de long cours, ces grands et ces petits vaisseaux qui font le tour du monde, et dont les uns sont si bons voiliers qu'ils ne craignent point les corsaires ; ce grand nombre de combats sur la terre et sur la mer ; la bataille d'Arbelles, où le roi de Perse fut vaincu au milieu de deux cent mille chevaux et de huit cent mille hommes de pied, sans compter tant de chariots armés ! Considérez aussi la bataille de Pharsale, où César mit Pompée en fuite ; et celle qu'Auguste donna sur la mer, où tant de vaisseaux furent brûlés et toutes les forces du Levant dissipées. La bataille de Lépante me semble encore plus considérable en ce petit monde, à cause du grand bruit de l'artillerie : et cet épouvantable combat des souris et des grenouilles qu'Homère a chanté d'un si haut ton ! En vérité, Monsieur, je ne crois pas qu'en votre petit monde on pût ranger dans une juste proportion tout ce qui se passe en celui-ci, et dans un ordre si réglé et sans embarras ; surtout en des villes si serrées, l'on devrait bien craindre, pour le danger des embrasements, de faire des feux de joie, et de fondre des canons et des cloches. Pensez aussi qu'en cet univers de si peu d'étendue il se trouverait des géomètres de votre sentiment, qui feraient un monde aussi petit au prix du leur que l'est celui que vous formez en comparaison du nôtre, et que ces diminutions n'auraient point de fin. Je vous en laisse tirer la conséquence… » — La *Logique de Port-Royal* se souvient de Pascal, et peut-être aussi de Méré : « Quel moyen de comprendre que le plus petit grain de matière soit divisible à l'infini, et que l'on ne puisse jamais arriver à une partie si petite, que, non seulement elle n'en enferme plusieurs autres, mais qu'elle n'en enferme une infinité ; que le plus petit grain de blé enferme en soi autant de parties, quoique à proportion plus petites, que le monde entier ; que toutes les figures imaginables s'y trouvent actuellement, et qu'il contienne en soi un petit monde avec toutes ses parties, un soleil, un ciel, des étoiles, des planètes, une terre dans une justesse admirable de proportions ; et qu'il n'y ait aucune des parties de ce grain qui ne contienne encore un monde proportionnel ! Quelle peut être la partie dans ce petit monde, qui répond à la grosseur d'un grain de blé, et quelle effroyable différence doit-il y avoir, afin qu'on puisse dire véritablement que ce qu'est un grain de blé à l'égard du monde entier, cette partie l'est à l'égard d'un grain de blé ? Néanmoins cette partie, dont la petitesse nous est déjà incompréhensible, contient encore un autre monde proportionnel, et ainsi à l'infini, sans qu'on en puisse trouver aucune qui n'ait autant de parties proportionnelles que tout le monde, quelque étendue qu'on lui donne » (4e part., ch. i).

97. ↑ [*Il aura pour la nature.*]
98. ↑ [*Du néant.*]
99. ↑ [*Que pourra-t-il donc concevoir ? sera-ce l'infini, lui qui est borné ? Sera-ce le néant ? il est un être, également.*]
100. ↑ [*Tout est tiré.*]
101. ↑ [*Tout est poussé.*]

102. ↑ [*D'entrevoir*.]
103. ↑ [*Sans espérance*.]
104. ↑ *Qui… démarches ?* en surcharge.
105. ↑ [*De ces deux infinis de nature, en grandeur et en petitesse, l'homme en conçoit plus aisément celui de grandeur que celui de petitesse*.]
106. ↑ À la page 352 du manuscrit. — [*L'homme s'est*.]
107. ↑ [*L'homme s'est*.]
108. ↑ [*Jusque*.]
109. ↑ [*Même arriver à* [*jusque*.]
110. ↑ [*Témérité*.]
111. ↑ Quoique Pascal parle encore, (voir le fr. 218), comme si le soleil et les astres tournaient autour de la terre, on voit assez combien le touchent les révélations de la science moderne sur l'univers extérieur : « Que savait-on de l'infini, avant 1600 ? rien du tout. Rien de l'infiniment grand, rien de l'infiniment petit. La page célèbre de Pascal, tant citée sur ce sujet, est l'étonnement naïf de l'humanité, si vieille et si jeune, qui commence à s'apercevoir de sa prodigieuse ignorance, ouvre enfin les yeux au réel et s'éveille entre deux abîmes. Personne n'ignore qu'en 1610 Galilée, ayant reçu de Hollande le verre grossissant, construisit le télescope, le braqua et vit le ciel. Mais on sait moins communément que Swammerdam, s'emparant avec génie du microscope ébauché, le tourna en bas, et, le premier, entrevit l'infiniment vivant, le monde des atomes animés ! Ils se succèdent. À l'époque où meurt le grand Italien (1642), naît ce Hollandais, le Galilée de l'infiniment petit (1637). » (Michelet, l'*Insecte*, viii, cité par Havet.) La pensée de Pascal devance la découverte de Swammerdam, dont il est inutile de dire la fécondité après les travaux de Pasteur.
112. ↑ [*Toutes les*.]
113. ↑ [*Étendues*.]
114. ↑ [*Comme nous appelons dans la physique*] nous [*ne*] faisons [*que*] des derniers qui [*nous*.]
115. ↑ Pascal avait justifié cette conception dans ses *Réflexions sur l'Esprit géométrique* : « Qu'y a-t-il de plus absurde que de prétendre qu'en divisant toujours un espace, on arrive enfin à une division telle qu'en la divisant en deux, chacune des moitiés reste indivisible et sans aucune étendue, et qu'ainsi ces deux néants d'étendue fissent ensemble une étendue ? Car je voudrais demander à ceux qui ont cette idée, s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent : si c'est partout, ils ne sont qu'une même chose, et partant les deux ensemble sont indivisibles ; et si ce n'est pas partout, ce n'est donc qu'en une partie : donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles. Que s'ils confessent, comme en effet ils l'avouent quand on les presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre, qu'ils reconnaissent que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux inconcevables, il est néanmoins nécessairement certain que l'un des deux est véritable. »
116. ↑ Mont., *Apol.* : « De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus : Je m'en voys parler de toutes choses. » D'après Cic, *Acad.*, II, 23.
117. ↑ À la page 355 du manuscrit, avec rappel du titre : [*Incapacité*.] *Disproportion de l'homme*. — [*Outre que c'est peu* [*de gloire* [*d'en parler simplement, sans prouver et connaître, il est néanmoins impossible de le faire, la multitude infinie des choses nous étant si cachée que tout ce que nous pouvons exprimer par paroles ou par pensées n'est qu'un trait invisible. D'où il paraît combien est sot, vain et ignorant ce titre de quelques livres : De omni scibili. Mais l'infinité de petitesse est bien…* [*On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des propriétés sans nombre, et chaque science de même…*]
118. ↑ [*Se sont achoppés avec le succès qu'on sait* [*peut voir*.]
119. ↑ Depuis *c'est* jusqu'à *il ne faut pas moins de capacité* addition marginale. — *Achopper* ne se trouve guère que chez Pascal au xviie siècle ; Calvin l'emploie à diverses reprises, et en particulier dans cette

phrase intéressante citée par Littré : « Nostre raison s'achoppe à tant d'empeschements, et si souvent tombe en perplexité qu'elle est bien loin de nous guider certainement. » *Inst. chr.*, 202.

120. ↑ Descartes publia en 1644 ses *Principia Philosophiæ*.
121. ↑ [*Blesse la vue*.]
122. ↑ Titre de l'une des neuf cents thèses que Pic de la Mirandole se proposait de soutenir publiquement à Rome en 1486 (la discussion en fut d'ailleurs interdite par le pape) : *Per numeros habetur via ad omnis scibilis investigationem et intellectionem ad cujus conclusionis verificationem polliceor me ad infra scriptas LXXIV quæstiones per viam numerorum responsurum*. Thèses mathématiques, nº XI (cité par Havet).
123. ↑ [*Jusqu'au bout*.]
124. ↑ [*Toutes choses*.]
125. ↑ « Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns, très habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre » (*Réflexions sur l'esprit géométrique*).
126. ↑ [*Elle nous échappe aussi certainement que nous échappons à tout* [*à l'immensité*.]
127. ↑ [*En*] l'un et [*en*] l'autre.
128. ↑ Pascal retrouve ici des pensées voisines des fameuses formules de Giordano Bruno sur Dieu unité du *maximum* et du *minimum* (cf. Bartholmess, *op. cit.*, t. II, p. 148, 334, et surtout 206-207).
129. ↑ [*Occupons une place*.]
130. ↑ [*Notre être n'est si*.] — Mont., *Apol.* : « Nous n'avons aulcune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une incertaine et débile opinion. » Cf. Bruno, *de Immenso et innumerabilibus* (Exorde) : « L'homme se trouve placé sur les limites du temps et de l'éternité, entre un modèle accompli et des copies imparfaites, entre la raison et les sens ; il participe de ce double état, de l'une et l'autre extrémité, il se tient debout en quelque sorte, à l'horizon de la nature » (cité par Bartholmess, *Jordano Bruno*, 1847, t. II, p. 225).
131. ↑ [*Nous éloigne*.]
132. ↑ [*Sortent du néant* [*viennent du*.]
133. ↑ [*En*.]
134. ↑ [*L'étendue*.]
135. ↑ [*Les choses*.]
136. ↑ Tout ce paragraphe en marge.
137. ↑ [*L'homme*.]
138. ↑ Je lis dans le manuscrit cette première version : *en* [*toutes*] *les puissances* [*de l'homme*]. Pascal a rayé *de l'homme*, a ajouté *nos* et a négligé de barrer *les*. Molinier et Michaut lisent impuissances.
139. ↑ [*Obscurcit*.]
140. ↑ *Étonne* a ici le sens le plus fort : nous frappe de stupeur, paralyse l'esprit et empêche de comprendre. C'est l'expression dont se sert Montaigne dans un passage dont Pascal se souvient quelques lignes plus bas : « La surprinse d'un plaisir inespéré nous estonne de mesme » (I, 2).
141. ↑ Peut-être est-ce Méré, qui refusait, comme on sait, d'admettre les subtilités des mathématiques. La proposition de Pascal est rigoureusement vraie dans l'arithmétique où zéro est pris absolument comme synonyme de néant. En algèbre, où l'on introduit les nombres négatifs,
142. ↑ Mont. : « La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur » (III, 10) et ailleurs : « Nostre extrême volupté a quelque air de gémissement et de plainte » (II, 20). Pascal avait rencontré aussi les exemples suivants dans Montaigne : « Oultre la femme romaine qui mourut surprinse d'ayse de veoir son fils revenant de la route de Cannes, Sophocles et Denys le tyran qui trespasserent d'ayse, et Talva qui mourut en Corsegue, lisant les nouvelles des honneurs que le Sénat de Rome luy avoit décernez ; nous tenons, en nostre siècle, que le pape Léon dixiesme, ayant esté adverty de la prinse de Milan qu'il avait extrêmement souhaitée, entra en tel excez de ioye, que la fiebvre l'en print, et en mourut. » (I, 2.

Cf. Charron, *Sagesse*, I, xxxvii, 3.) « Il y a, écrit la Rochefoucauld (*Max.* 464), un excès de biens et de maux qui passe notre sensibilité. »

143. ↑ [*Nous rendent ingrats*.]
144. ↑ [*Si elle nous passe, elle blesse*.]
145. ↑ À cette première citation Pascal avait ajouté ces mots qu'il a barrés [*non vult*]. — Au livre III, ch. 8 des *Essais*, Montaigne cite le passage de Tacite (*Ann.*, IV, 8) que Pascal a reproduit, et il le fait suivre de cette phrase de Sénèque (Lettre 81 *sub fine*) : *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat*.
146. ↑ [*Le grand*.]
147. ↑ « L'extreme froideur et l'extreme chaleur cuisent et rostissent. » (Mont., I, 54.)
148. ↑ [*Blessent plus que nous*.]
149. ↑ [*Nous les souffrons, nous ne les sentons plus*.]
150. ↑ [*Gâtent*.]
151. ↑ Port-Royal ajoute : « *trop et trop peu de nourriture troublent ses actions ;* trop et trop peu d'instruction l'*abêtissent* ».
152. ↑ « Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est ; si c'est un sçavant, il est préoccupé… La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise. » (Mont., *Apol.*)
153. ↑ « Les extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en esblouïssement. » (*Ibid.*)
154. ↑ [*Insensibles*.]
155. ↑ [*Absolument*.]
156. ↑ [*Sommes toujours*.]
157. ↑ [*Côté et d'autre sans jamais rien avoir où nous prendre ni d'un ni d'autre côté*.]
158. ↑ À la page 356 du manuscrit.
159. ↑ [*Fin que nous*.]
160. ↑ [*Et s'enfuit* [*s'éloigne, fuit d'une fuite éternelle*.]
161. ↑ [*En l'infinité*.]
162. ↑ [*Il s'enfuit*.]
163. ↑ [*Nous*] arrête. C'est l'état [*qui est*] le plus contraire.
164. ↑ [*Sur quoi nous puissions*.]
165. ↑ [*Déçue tout à fait*.]
166. ↑ [*Les promesses*.]
167. ↑ [*Notre effort à pouvoir affirmer*.]
168. ↑ [*Que nous comprenons* [*qui nous enferment*.]
169. ↑ « Si de fortune vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui vouldroit empoigner de l'eau ; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une réelle subsistance, se treuve deccue… » (Mont., *Apol.*).
170. ↑ Les deux paragraphes suivants en marge.
171. ↑ *Chacun* en surcharge.
172. ↑ « Dix ans est le parti » (fr. 238).
173. ↑ [*Plutôt*.]
174. ↑ [*Dans tant de ces causes de son* [*l'impuissance où il est*.]
175. ↑ [*Qu'il y bornerait sa curiosité, mais il ne le voit pas. Je crois qu'on voit assez par là que l'homme n'est pas*.] Une partie [*ne peut connaître*] le tout.
176. ↑ « Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres » (Mont., *Apol.*).
177. ↑ Le premier *mais* énonce une instance, et le second *mais* la réponse à cette instance.
178. ↑ [*D'aliments pour se nourrir, d'air pour respirer*.]

179. ↑ [*De lumière*.]
180. ↑ Pascal a écrit *pour nourrir*.
181. ↑ [*Ses recherches* [*sa dépendance*.]
182. ↑ Ce mot, assez inattendu, est un souvenir de Raymond Sebon. Le chapitre ii de la *Théologie naturelle* n'a pas été étranger à l'inspiration de Pascal dans ce passage : « Il [*l'homme*] se rapporte aux corps insensibles… il en est nourri, il loge chez eux, il vit par leur moyen, et ne peut s'en passer un seul moment… Il a une grande alliance, convenance et amitié avec les autres créatures. »
183. ↑ [*Ce qui*.]
184. ↑ Page 359 du manuscrit.
185. ↑ [*La flamme*.]
186. ↑ [*Extrêmes*.]
187. ↑ [*D'en connaître aucune seule sans toutes les autres, c'est-à-dire impossible, purement et absolument*.]
188. ↑ [*Les connaître toutes*.]
189. ↑ « Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminee par les sens, pouvoit iuger des causes des choses iusques à une certaine mesure ; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast, à raison, ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses… L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premières et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science. » (Montaigne, *Apol.*).
190. ↑ Voici une autre rédaction de ce passage : « Et ce qui achève notre impuissance [*est la simplicité des choses comparée avec notre état double et composé. Il y a des absurdités invincibles à combattre ce point, car il est aussi absurde qu'impie de nier que l'homme est composé de deux parties de différente nature, d'âme et de corps. Cela nous rend impuissants à connaître toutes choses. Que si on nie cette composition et qu'on prétende que nous sommes tout corporels, je laisse à juger combien la matière est incapable de connaître la matière et ce que peut de la boue pour connaître.* [*Rien n'est plus impossible que cela. Concevons donc que ce mélange d'esprit et de matière* [*boue nous disproportionne* [*et ainsi un être tout matériel ne pourrait se connaître*.]
191. ↑ [*Choses*.]
192. ↑ [*Voudrait*.]
193. ↑ *Se* surcharge.
194. ↑ [*N'étant*.]
195. ↑ [*Soit que*] nous soyons : Pascal en barrant *soit que* avait laissé le subjonctif *nous soyons*.
196. ↑ À la page 360 du manuscrit. — [*Car comment connaîtrions-nous distinctement la matière, puisque notre suppôt qui agit en cette connaissance est en partie spirituel, et comment connaîtrions-nous nettement les substances spirituelles, ayant un corps qui nous aggrave et nous baisse vers la terre ?*]
197. ↑ [*Tous*.]
198. ↑ Havet a fort à propos rapproché de ce passage un texte de saint Augustin qu'Arnauld avait traduit en 1656 : « Voulant connaître par l'esprit et par l'intelligence les choses corporelles et voir par les sens les spirituelles ; ce qui ne se peut » (*De la véritable religion*, ch. xxxiii, *sub fine*). — Ce passage est développé et commenté dans la *Logique de Port-Royal* : « Ainsi, trouvant en nous-mêmes deux idées, celle de la substance qui pense, et celle de la substance étendue, il arrive souvent que lorsque nous considérons notre âme, qui est la substance qui pense, nous y mêlons insensiblement quelque chose de l'idée de la substance étendue, comme quand nous nous imaginons qu'il faut que notre âme remplisse un lieu, ainsi que le remplit un corps, et qu'elle ne le serait point, si elle n'était nulle part, qui sont des choses qui ne conviennent qu'au corps, et c'est de là qu'est née l'erreur impie de ceux qui croient l'âme mortelle. On peut voir un excellent discours de saint Augustin sur ce sujet, dans le livre X de la Trinité, où il montre qu'il n'y a rien de plus facile à connaître que la nature de notre âme ; mais que ce qui brouille les hommes est que, voulant la connaître, ils ne se contentent pas de ce qu'ils

en connaissent sans peine, qui est que c'est une substance qui pense, qui veut, qui doute, qui sait ; mais ils joignent à ce qu'elle est ce qu'elle n'est pas, se la voulant imaginer sous quelques-uns de ces fantômes sous lesquels ils ont accoutumé de concevoir les choses corporelles. Quand d'autre part nous considérons les corps, nous avons bien de la peine à nous empêcher d'y mêler quelque chose de l'idée de la substance qui pense ; ce qui nous fait dire des corps pesants, qu'ils veulent aller au centre ; etc. » (II, viii).

199. ↑ *Elle*, c'est-à-dire la matière.
200. ↑ Souvenir des écrits scientifiques sur l'*hydrostatique* ; voir en particulier la fin du *Récit de la grande expérience* : « C'est ainsi que l'on dit que la sympathie et antipathie des corps naturels sont les causes efficientes et univoques de plusieurs effets, comme si des corps inanimés étaient capables de sympathie et antipathie. » *Œuvres de Pascal*, éd. Lahure, t. III, p. 146.
201. ↑ [*Leur attribuent le mouvement local et*.]
202. ↑ [*D'un lieu*.]
203. ↑ [*Il les teint*] de [*ses*] qualités [*et prive de son*.]
204. ↑ [*Qu'il contemple ; c'est ainsi qu'il borne l'univers* [*parce qu'il est borné, il borne l'univers et*.]
205. ↑ Voir [*qu'il*] compose.
206. ↑ [*Pour les comprendre*.]
207. ↑ [*Lui*] serait [*fort*.]
208. ↑ [*Il*.]
209. ↑ [*Quoique ce soit*.]
210. ↑ [*Quomodo*.]
211. ↑ St Aug., *De civ. Dei*, XXI, 10, *ap.* Mont., *Apol.* précédé de ce commentaire : « Comme une impression spirituelle fasse une telle faulsee dans un subiet massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, iamais homme ne l'a sceu ».
212. ↑ [*Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connaître la nature. Elle est infinie en deux manières, il est fini et limité. Elle dure et se perpétue* [*maintient perpétuellement en son être ; il passe et est mortel. Les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant. Elles ont un* [*leur principe et une*] *leur fin, il ne conçoit ni l'un ni l'autre. Elles sont simples et il est composé de deux natures différentes. Et pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux réflexions sur l'état de notre nature*].
213. ↑ Cf. B., 22 ; C., 41 ; Faug., II, 123 ; Mol., I, 173 et I, 158 ; Mich., 194.
214. ↑ [*Portée*.]
215. ↑ [*L'homme*.]
216. ↑ [*Et en la connaissance des choses*] l'autre en l'indolence. — Mont. *Apol.* : « Les uns disent notre bien estre logé en la vertu ; d'autres, en la volupté ; d'autres, au consentir à la nature ; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences ; et à cette fantasie semble retirer cett'aultre de l'ancien Pythagoras :

Nil admirari, prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum,

qui est la fin de la secte pyrrhonienne. » (Cf. Charron, *Sagesse* II, ii, 7.)

217. ↑ *Georg.* II, 490, cité par Montaigne (III, 10). — De *l'autre* à *rien*, surcharge.
218. ↑ « Voilà pourquoy la secte de philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence » (Mont. *Apol.*).
219. ↑ *Et d'autres* à *un peu mieux*, surcharge.
220. ↑ En marge. — Le développement sur *les lois* se trouve d'ailleurs à la page 69, sur la même feuille du manuscrit (fr. 294). Les indications de ce genre, qu'on trouve dans le manuscrit de Pascal, suffisent

pour démontrer que Pascal était loin d'avoir arrêté d'une façon définitive l'ordre de l'*Apologie*, et combien il serait téméraire d'en prétendre donner une reconstitution.

221. ↑ *Belle sagesse*, dit Montaigne (*Apologie*).
222. ↑ « Nous l'avons proposé luy mesme à soy ; et sa raison, à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. » Mont. *Apol.*
223. ↑ Renvoi à Montaigne (*Apol.*) : « Or, voeyeons ce que l'humaine raison nous a apprins de soy et de l'ame… »
224. ↑ « Il n'y a pas moins de dissention ni de débat à la loger. » (*Ibid.*)
225. ↑ [*Vu*] de [*sa durée.*]
226. ↑ Page 366 du manuscrit, après la fin du fr. 294.
227. ↑ *Un sujet*, en surcharge.
228. ↑ *La*, en surcharge.
229. ↑ [*Son.*]
230. ↑ [*Ceux.*]
231. ↑ Le chiffre indique sans doute que Pascal se proposait de compléter la citation : *Apologie* : « Et aprez tout ce denombrement d'opinions : *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit.* » Cic., *Tus.*, I, 11.)
232. ↑ [*Mais elle avouera bien qu'elle.*]
233. ↑ M. Michaut lit *les*.
234. ↑ Nous lisons *formes*. M. Molinier donne *forces* qui serait encore satisfaisant pour le sens. Cf. Mont. *Apol.* « Les yeulx humains ne peuvent apercevoir les choses que par les *formes* de leur cognoissance. »
235. ↑ L'expression est encore un souvenir de Montaigne, *Apol.* : « si les prinses humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la vérité. »
236. ↑ Cf. B., 197 ; C., 8 ; Faug., II, 391 ; Hav., XXV, 109 *bis* ; Mol., II, 64 ; Mich., 859.
237. ↑ *Une lettre*, surcharge.
238. ↑ Cf. fr. 73.
239. ↑ Au début de l'*Apologie*, Montaigne rapporte l'opinion du philosophe Herillus qui logeait dans la science le souverain bien. Et plus loin : « il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme, duquel, par le calcul de Varro, nasquirent deux cent quatre vingt huit sectes. » Le texte de Varron auquel Montaigne fait allusion se trouve dans *la Cité de Dieu* de saint Augustin (XIX, 2) ; aussi est-il un de ceux que Jansénius cite dans son *Augustinus*.
240. ↑ Cf. C., 473 ; Faug., II, 86 ; Hav., XXII, 32 *ter* ; Mol., I, 174 ; Mich., 936.
241. ↑ Cf. Faug., I, 101 ; Hav., XXV, 207 ; Mol., II, 150 ; Mich., 617.
242. ↑ Bossut a publié, à la suite des Traités sur l'*Équilibre des Liqueurs* et sur la *Pesanteur de l'Air*, quelques pages sous ce titre : « *Fragment d'un autre plus long ouvrage de Pascal sur la même matière, divisé en parties, livres, chapitres, sections et articles, dont il ne s'est trouvé que ceci parmi ses papiers* : Part. I, Liv. III, chap. i, sect. ii et iii. » Le livre II devait contenir sans doute la discussion des hypothèses scolastiques ; le livre III devait exposer les résultats auxquels Pascal était arrivé, si on en juge par les sujets des Sections II et III, qui nous ont été conservées : « Section II. — *Que les effets sont variables suivant la variété des temps, et qu'ils sont d'autant plus ou moins grands, que l'air est plus ou moins chargé.* Section III. — *De la règle des variations qui arrivent à ces effets par la variété des temps* ». C'est à ces fragments que se réfèrent les lignes conservées dans le manuscrit. Pascal abandonna ces divisions, et condensa sa pensée dans les deux *Traités*, qui furent publiés en 1663. La *Conclusion* de ces *Traités* semble avoir gardé quelque trace du fragment que nous commentons : « Il est maintenant assuré qu'il n'arrive aucun effet dans toute la nature qu'elle produise pour éviter le vide. Il ne sera pas difficile de passer de là à montrer qu'elle n'en a point d'horreur ; car cette façon de parler n'est pas propre, puisque la nature créée, qui est celle dont il s'agit, n'étant pas animée n'est pas capable de passion. » (*Œuvres de Pascal*, éd. Lahure, t. III, p. 124.)

243. ↑ [*Des dépits*.]
244. ↑ [*Inanimés, morts, et qui ne les*.]
245. ↑ [*Pourquoi est-ce qu'ils ont* [*assigne-t-on de* [*à cette*].
246. ↑ [*On dit que le*.]
247. ↑ [*Il n'y a rien du tout* [*en effet* [*ils ont donc peur de rien*.]
248. ↑ [*Leur horreur serait sans effet s'ils n'avaient des forces pour l'exécuter ; aussi on leur en assigne et de très puissantes. On dit que non seulement ils ont peur du vide, mais qu'ils ont faculté de l'éviter*] *se mouvoir pour l'éviter*.]
249. ↑ Cf. C., 287 ; Faug., I, 235 ; Hav., XXIV, 100 ; Mol., II, 148 ; Mich., 942.
250. ↑ Le médecin Menjot, dont Pascal avait fait connaissance par l'intermédiaire de Mme de Sablé, écrit à Huet le 31 juillet 1689, dans une lettre sur la philosophie de Descartes : « Il faut cependant donner cette gloire à feu M. Pascal, que ses grands engagements avec la discipline de Jansénius ne l'ont pas empêché de s'en moquer ouvertement et de la qualifier du nom de Roman de la Nature. » (Cité par Bartholmess, *Huet*, p. 21.)
251. ↑ Cf. Bos., I, x, 41 ; Faug., I, 369 ; Mol., II, 148 ; Mich., 1000.
252. ↑ Ce fragment n'est sans doute que le souvenir d'une conversation de Pascal : « M. Pascal, rapporte Marguerite Périer, parlait peu de sciences ; cependant, quand l'occasion s'en présentait, il disait son sentiment sur les choses dont on lui parlait. Par exemple, sur la philosophie de M. Descartes, il disait assez ce qu'il pensait. Il était de son sentiment sur l'automate, et n'en était point sur la matière subtile, dont il se moquait fort. Mais il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses, et il disait très souvent : Je ne puis, *etc.* » (Bibl. Nat. ms. 15281, *f. fr.* p. 177). Cf. fr. 512.
253. ↑ Cf. B., 464 ; C., 263 ; Faug., I, 181 note ; Hav., XXIV, 100 *ter* ; Mol., II, 136 ; Mich., 663.
254. ↑ Inutile, parce que sa métaphysique ne touche pas à « l'unique nécessaire » ; incertain, parce qu'il édifie son système des choses sur des principes *a priori* qui ne peuvent être que des hypothèses. Il ne faut pas voir dans cette critique de Descartes par Pascal un désaveu de son passé scientifique. C'est au contraire en savant que Pascal parle ici ; ni en géométrie ni en physique il ne suit la méthode cartésienne, il ne croit ni à l'évidence des idées simples ni à la possibilité de construire rationnellement le monde. Sa géométrie est synthétique et concrète, sa physique est expérimentale et antimétaphysique. Le Pascal cartésien, au sens absolu où on l'a entendu, est une légende.
255. ↑ Cf. B., 32 ; C., 48 ; Bos., II, p. 547 ; Faug., I, 181 ; Hav., XXIV, 100 *bis* ; Mol., II, 148 ; Mich., 371.
256. ↑ [*Faux*.]
257. ↑ On voit par la suite des idées le sens que Pascal donne au mot de philosophie. Suivant l'usage à peu près constant de ses contemporains, et de Descartes lui-même (*Des Principes de Philosophie*), la philosophie s'entend de la philosophie naturelle, de la « science des choses extérieures ». Pascal, comme Socrate, se détourne de la philosophie naturelle pour se tourner vers la philosophie morale ; mais, suivant la remarque profonde de M. Boutroux, leurs motifs sont inverses. Pour Socrate, l'univers extérieur étant l'œuvre des Dieux, c'est empiéter sur leur domaine que de rechercher les causes des phénomènes naturels au lieu de « cultiver notre jardin », c'est-à-dire au lieu de nous connaître et de nous corriger nous-mêmes. Pour Pascal l'homme a bien la capacité de connaître l'univers ; mais cet univers est « muet », il ne mène pas à Dieu, et c'est pourquoi la connaissance en est stérile.
258. ↑ Cf. B., 26 ; C., 57 ; P. R., XXIX, 5 ; Bos., I, viii ; Faug., I, 217 ; Hav., V, 10 ; Mol., I, 67 ; Mich., 502.
259. ↑ Montaigne III, 8 (*De l'art de conférer*) : « De vray, pourquoy, sans nous esmouvoir, rencontrons-nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basti ; et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé sans nous mettre en cholere ? Cette vicieuse aspreté tient plus au iuge qu'à la faulte. »
260. ↑ [*De ce qu'on dit*.]
261. ↑ Voir Épictète, *Entretiens*, IV, 6 : « Tu t'inquiètes si les autres ont pitié de toi. — Oui, parce qu'ils me plaignent sans que je le mérite… — Comment te plaignent-ils sans que tu le mérites. En manifestant l'impression que la pitié fait sur toi tu te prépares à t'en rendre digne… J'ai la tête saine, et pourtant tout le monde voit que j'ai mal à la tête. Que m'importe ? » (trad. Thurot, p. 440). — Cf. Nicole :

« Nous ne nous mettons pas en colère lorsqu'on s'imagine que nous avons la fièvre, quand nous sommes assurés de ne pas l'avoir. Pourquoi donc s'aigrit-on contre ceux qui croient que nous avons conscience des fautes que nous n'avons pas commises », etc. (*Du moyen de conserver la paix avec les hommes*, 2e part., ch. iii).

262. ↑ Cf. B., 369 ; C., 326 ; P. R., XXI, 12 ; Bos., I, x, 11 ; Faug., I, 201 ; Hav., VII, 11 ; Mol., I, 117 ; Mich., 688.

263. ↑ Le chapitre iv du ier livre des *Essais* est intitulé : *Comme l'ame descharge ses passions sur des objets fauls, quand les vrais luy defaillent*. C'est un recueil d'anecdotes dont la plus mal connue et la plus saisissante est celle-ci : « Xerxes fouetta la mer, et escrivit un cartel de desfi au mont Athos. » Il a suggéré à Pascal une pensée d'une portée générale, et singulièrement plus profonde : notre nature est toute connaissance et tout amour, nos erreurs et nos misères viennent de ce que le milieu où nous vivons n'est point capable de satisfaire cette soif de connaître et ce besoin d'aimer.

SECTION II

(*suite*)

361]
82[1]

Imagination. — C'est cette partie décevante dans l'homme[2], cette maîtresse[3] d'erreur et de fausseté[4], et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible[5] de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle[6] ne donne aucune marque de sa qualité[7], marquant du même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle[8] ne peut mettre le prix aux choses[9].

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature[10]. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses[11] malades[12], ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison[13] ; elle[14] suspend les sens, elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages ; et rien ne nous dépite davantage que de voir[15] qu'elle remplit ses[16] hôtes d'une[17] satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire[18]. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres, avec crainte et défiance ; et cette gaîté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de[19] faveur auprès des juges de même nature[20]. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut[21] rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante[22] ? Toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement[23] !

Ne diriez-vous pas que ce[24] magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une[25] raison pure et sublime, et qu'il[26] juge des choses dans[27] leur nature sans s'arrêter à de vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles ? voyez-le entrer dans un sermon[28] où il apporte un zèle tout dévot, renforçant[29] la solidité de sa raison par[30] l'ardeur de sa charité[31] ; le voilà prêt à l'ouïr avec un respect[32] exemplaire. Que le prédicateur[33] vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre[34], que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelque grandes[35] vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large[36] qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque[37] de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans[38] pâlir et suer[39].

Je ne veux pas rapporter tous ses effets.

[40] Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon[41], etc., emportent la raison hors des gonds[42] ? Le ton de voix impose aux plus sages, et change un discours et un poème de force[43].

L'affection ou la haine changent la justice de face. Et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide[44] ! combien son geste hardi la fait-il paraître[45] meilleure aux juges, dupés par cette apparence ! Plaisante raison qu'un vent manie, et[46] à tout sens[47] !

Je rapporterais[48] presque toutes les actions des hommes[49] qui ne branlent presque que par ses secousses. Car la raison a été obligée de céder, et[50] la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu.

[Qui voudrait ne suivre que la raison serait fou au jugement du commun des hommes[51]. Il faut juger au jugement de la plus grande partie[52] du monde. Il faut, puisqu'il lui a plu, travailler tout le jour et se fatiguer, pour des biens[53] reconnus pour imaginaires, et quand[54] le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison, il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et[55] essuyer les impressions de cette maîtresse du monde. — Voilà un des principes d'erreur, mais ce n'est pas le seul. L'homme a eu bien raison d'allier du vrai au faux, quoique dans cette paix l'imagination ait bien amplement l'avantage ; car dans la guerre elle l'a bien plus : jamais la raison ne surmonte[56] l'imagination alors que l'imagination démonte souvent tout à fait la raison de son siège.]

[57] Nos magistrats ont bien connu[58] ce mystère[59]. Leurs robes rouges, leurs hermines[60], dont ils s'emmaillottent en chats fourrés[61], les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet

appareil auguste était fort nécessaire ; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés ; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire : et par là, en effet, ils s'attirent le respect[62]. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur[63] part est plus essentielle, ils s'établissent par la force, les autres par grimace[64].

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas[65] masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels ; mais ils se sont accompagnés de gardes[66], de hallebardes. Ces trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les[67] environnent, font trembler les plus fermes ; ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une[68] raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand[69] Seigneur environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires[70].

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat[71] en soutane et le bonnet en tête, sans une[72] opinion[73] avantageuse de sa suffisance[74].

L'imagination[75] dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice[76], et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre[77], qui vaut lui seul bien des livres : *Dell' opinione regina del mondo*[78]. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a.

Voilà à peu près[79] les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en avons bien d'autres principes. Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser[80] : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir[81]. De là viennent toutes les disputes des hommes[82], qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu ? Qu'il paraisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, [qu'on ne] fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens[83].

[84] Parce, dit-on, que avez cru[85] dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyez rien, vous avez cru le vide possible ; c'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume[86], qu'il faut que la science corrige. — Et les autres disent : Parce qu'on vous a dit dans l'École qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant[87] à votre première nature[88]. » Qui a donc trompé ? les sens ou l'instruction[89] ?

Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies : elles nous gâtent le jugement et le sens[90] ; et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute pas que les petites n'y fassent impression, à leur proportion[91].

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous[92] crever les yeux agréablement. Il n'est pas permis au plus équitable homme du monde d'être juge en sa cause ; j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais[93] : le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents.

La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement[94]. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

[L'homme est donc si heureusement fabriqué qu'il n'a[95] aucun principe juste du vrai et plusieurs excellents du faux. Voyons maintenant combien… Mais la plus plaisante cause de ces erreurs est la guerre qui est entre les sens et la raison.]

370]
83[96]

Il faut commencer par là le chapitre des puissances trompeuses[97]. L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur[98], naturelle et ineffaçable sans la[99] grâce[100]. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse ; ces deux principes de vérités, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre[101]. Les sens abusent la raison par de fausses apparences[102] ; et cette même piperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme en troublent les sens et leur font des impressions fausses[103]. Ils mentent et se trompent à l'envi[104].

Mais outre ces erreurs qui viennent par accident et par le manque d'intelligence, avec ses facultés hétérogènes…

127]
84[105]

L'imagination grossit les petits objets jusqu'à en remplir notre âme, par une estimation fantastique ; et, par une insolence téméraire, elle amoindrit les grands jusqu'à sa mesure, comme en parlant de Dieu[106].

142]
85[107]

Les choses qui nous tiennent le plus, comme de cacher[108] son peu de bien[109], ce n'est souvent presque rien[110] ; c'est un néant que notre imagination grossit en montagne : un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

49]
86[111]

[Ma fantaisie me fait haïr un croasseur[112] et un qui souille en mangeant[113] ; la fantaisie a grand poids ; que profiterons-nous de là ? que nous suivrons ce poids à cause qu'il est naturel ? Non ; mais que nous y résisterons[114]…]

269]
87[115]

Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit[116].

583. *Quasi quidquam infelicius sit homine cui sua figmenta dominantur*[117]. (Plin.)

169]
88[118]

Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé, ce sont des enfants ; mais le moyen que ce qui est si faible, étant enfant, soit bien fort étant plus âgé[119] ! On ne fait que changer de fantaisie ; tout ce qui se perfectionne par progrès[120] périt aussi par progrès, tout ce qui a été faible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire : *il est crû, il est changé* ; il est aussi le même.

8]
89[121]

La coutume est notre nature[122] : qui s'accoutume à la foi, la croit, et ne peut plus[123] ne pas craindre l'enfer, et ne croit autre chose[124]. Qui s'accoutume à croire que le roi est ter-

rible..., etc. Qui doute donc que, notre âme étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela[125] ?

269]
90[126]

Quod crebro videt non miratur, etiamsi cur fiat nescit ; quod ante non viderit, id si evenerit, ostentum esse censet. (Cic.[127].)

423]
91[128]

Spongia solis. — Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme qu'il sera demain jour, etc.[129]. Mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles.

163]
92[130]

Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés[131], et dans les enfants ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux ?

Une différente coutume nous[132] donnera d'autres principes naturels, cela se voit par expérience[133] ; et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume[134], il y en a aussi de la coutume contre la nature, ineffaçables[135] à la nature, et à une seconde coutume. Cela dépend de la disposition.

195]
93[136]

Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface ; quelle est donc cette nature, sujette à être effacée ? la coutume est une seconde nature, qui détruit la première[137]. Mais qu'est-ce que nature ? pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai

grand'peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature[138].

47]
94[139]

La nature de l'homme est tout nature, *omne animal*[140].

Il n'y a rien qu'on ne rende naturel ; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre.

***Première Copie* 370]**
94 bis[141]

L'homme est proprement *omne animal*.

***441]**
95[142]

[143] La mémoire, la joie sont des sentiments ; et même les propositions géométriques deviennent sentiments, car la raison rend les sentiments naturels et les sentiments naturels s'effacent par la raison[144].

***201]**
96[145]

Lorsqu'on est accoutumé à se servir de mauvaises raisons pour prouver des effets de la nature, on ne veut plus recevoir les bonnes lorsqu'elles sont découvertes. L'exemple qu'on en donna fut sur la circulation du sang, pour rendre raison pourquoi la veine enfle audessous de la ligature[146].

3]
97[147]

La chose la plus importante à toute la vie, est le choix du métier : le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs[148]. C'est un excellent couvreur, dit-on ; et, en parlant des soldats : Ils sont bien fous, dit-on ; et les autres au contraire. Il n'y a rien de grand que la guerre ; le reste des hommes sont des coquins[149]. À force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit[150] ; car naturellement on aime la vérité, et on hait la folie ; ces mots nous émeuven[151] : on ne pèche qu'en l'application[152]. Tant est grande la force de la coutume, que de ceux que la nature n'a faits qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes[153] ; car des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats, etc. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature ; et quelquefois[154] la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise.

61]
98[155]

La prévention induisant en erreur. — C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne[156] délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comme il s'acquittera de sa condition ; mais pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous le donne.

C'est une chose pitoyable, de voir tant de Turcs, d'hérétiques, d'infidèles, suivre le train de leurs pères, par cette seule raison qu'ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur ; et c'est ce qui détermine chacun à chaque condition, de serrurier, soldat, etc.

C'est par là que les sauvages n'ont que faire de la Provence[157].

141]
99[158]

Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et[159] toutes les autres.

La volonté[160] est un des principaux organes de la créance ; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre[161], détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir ; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté[162], s'arrête à regarder la face qu'elle aime : et ainsi il en juge par ce qu'il y voit[163].

***Manuscrit* petit in-8º *de Sainte-Beuve*]**

100[164]

[165] *Amour-propre.* — La nature de l'amour-propre et de ce *moi* humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi[166]. Mais que fera-t-il ? il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, et il se voit petit ; il veut être heureux, et il se voit misérable ; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections ; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. [167]Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer ; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts[168]. Il désirerait de l'anéantir, et, ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres ; c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause ; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent, et qu'ils nous méprisent : étant juste et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice. Que devons-nous donc dire[169] du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent[170], et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet ?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes ; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est[171]. il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous[172] ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette

connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux ? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi ; et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il serait juste, en quelque sorte, qu'il fît[173] à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité ; mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse[174] qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable ; on nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache ; nous voulons être flattés, on nous flatte ; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien[175]. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi, ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes ; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion. L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres[176]. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

103]
101[177]

Je mets en fait que, si[178] tous les hommes savaient ce qu'ils disent[179] les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde ; cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois[180] [Je dis bien plus, tous les hommes seraient…]

137]
102[181]

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

227]
103[182]

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants[183]. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On[184] croit n'être pas tout à fait dans[185] les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes ; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple[186] ; car quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tout abstraits[187] de notre société. Non, non ; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus[188] élevée ; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre ; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits[189], que les enfants, que les bêtes.

103]
104[190]

Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir : comme on aime un livre, on le lit, lorsqu'on devrait faire autre chose. Mais, pour s'en

souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu'on hait ; et lors on s'excuse sur ce qu'on a autre chose a faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen.

134]
105[191]

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer ! Si on dit : Je le trouve beau ; je le trouve obscur, ou autre chose semblable, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire[192]. Il vaut mieux ne rien dire ; et alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur y auront mis. Mais au moins on n'y aura[193] rien mis ; si ce n'est que ce silence n'y fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur de lui donner, ou selon qu'il le conjecturera des mouvements et air du visage, ou du ton de voix, selon qu'il sera physionomiste : tant il est difficile de ne point démonter un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt, tant il en a peu de ferme et stable !

381]
106[194]

En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire ; et néanmoins chacun a ses fantaisies, contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien ; et c'est une bizarrerie qui met hors de gamme[195].

127]
107[196]

Lustravit lampade terras[197]. Le temps et mon humeur[198] ont peu de liaison ; j'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi[199] ; le bien, et le mal de mes affaires même, y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la fortune ; la gloire de la dompter me la fait dompter gaîment ; au lieu que je fais quelquefois le[200] dégoûté dans la bonne fortune.

***202]**
108[201]

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point ; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

***441]**
109[202]

Quand on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade ; quand on l'est, on prend médecine gaîment : le mal y résout ; on n'a plus les passions et les désirs de divertissements et de promenades, que la santé donnait, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie ; la nature donne alors des passions et des désirs conformes à l'état présent[203]. Il n'y a que les craintes, que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas la nature, qui nous troublent[204], parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas.

La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; et, quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à ce nouvel état[205].

Il faut particulariser cette proposition générale…

69]
110[206]

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents causent l'inconstance.

65]
111[207]

Inconstance. — On croit toucher des orgues ordinaires, en touchant l'homme[208]. Ce sont des orgues à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables [dont les tuyaux ne se suivent

pas par degrés conjoints. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires] ne feraient pas d'accords sur celles-là. Il faut savoir où sont les [marches][209].

67]
112[210]

Inconstance. — Les choses ont diverses qualités, et lame diverses inclinations[211], car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet ; de là vient qu'on pleure et qu'on rit d'une même chose[212].

79]
113[213]

Inconstance et bizarrerie. — [214] Ne vivre que de son travail, et[215] régner sur le plus puissant État du monde, sont choses très opposées ; elles sont unies dans la personne du Grand Seigneur des Turcs[216].

110]
114[217]

La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuers… On distingue des fruits les raisins, et, entre eux tous, les muscats[218] et puis Condrieu[219], et puis Desargues[220], et puis cette ente. Est-ce tout ? en a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles ? et une grappe a-t-elle deux grains pareils ? etc.[221].

Je ne saurais juger d'une même chose exactement de même ; je ne puis juger de mon ouvrage en le faisant ; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne ; mais non pas trop. De combien donc ? devinez.

73]
115[222]

Diversité. — La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences ! Un homme est un suppôt[223] ; mais si on l'anatomise, sera-ce la tête, le[224] cœur,

l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang ?

Une ville, une campagne de loin est une ville et une campagne ; mais, à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini : tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

394]
116[225]

Pensées. — Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de l'homme ! que de vacations ! et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer ! Talon bien tourné[226].

81]
117[227]

Talon de soulier. — Oh ! que cela est bien tourné ! que voilà un habile ouvrier ! que ce soldat est hardi ! — Voilà la source de nos inclinations, et du choix des conditions. Que celui-là boit bien ! [228] que celui là boit peu ! ; voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc.

423]
118[229]

Talent principal, qui règle tous les autres.

433]
119[230]

La nature s'imite[231] : une graine, jetée en bonne[232] terre, produit ; un principe, jeté[233] dans un bon esprit, produit ; les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différente[234].

Tout est fait[235] et conduit par un même maître : la racine, les branches, les fruits[236] ; les principes, les conséquences[237].

142]
120[238]

[Nature diversifie et imite[239], artifice imite et diversifie[240].]

423]
121[241]

La nature recommence toujours les mêmes choses : les ans, les jours, les heures ; les espaces, de même, et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel ; ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini et éternel ; mais ces êtres terminés se multiplient infiniment[242]. Ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie[243] qui soit infini.

381]
122[244]

Le temps guérit les douleurs et les querelles, parce qu'on change[245] : on n'est plus la même personne ; ni l'offensant, ni l'offensé, ne sont plus eux-mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverrait après deux générations ; ce sont encore[246] les Français, mais non les mêmes.

427]
123[247]

Il[248] n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus ; il était jeune et elle aussi ; elle est tout autre[249]. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors.

420]
124[250]

Non seulement nous regardons les choses par d'autres côtés[251], mais avec d'autres yeux : nous n'avons garde de les trouver pareilles[252].

393]
125[253]

Contrariétés. — L'homme est naturellement[254] crédule, incrédule ; timide, téméraire[255].

81]
126[256]

Description de l'homme : dépendance, désir d'indépendance, besoin.

79]
127[257]

Condition de l'homme : inconstance[258], ennui, inquiétude.

469]
128[259]

L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché : un homme vit avec plaisir en son ménage ; qu'il voie une femme qui lui plaise, qu'il joue cinq ou six jours avec plaisir, le voilà misérable s'il retourne à sa première occupation. Rien n'est plus ordinaire que cela.

***440]**
129[260]

Notre nature est dans le mouvement[261] ; le repos entier est la mort.

***485]**
130[262]

Agitation[263]. — Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire.

47]
131[264]

Ennui. — Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être[265] dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide[266]. Incontinent il sortira du fond de son âme[267] l'ennui, la noirceur[268], la tristesse[269], le chagrin, le dépit, le désespoir[270].

21]
132[271]

César était trop vieil, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde ; cet amusement était bon à Auguste ou à Alexandre, c'étaient des jeunes gens, qu'il est difficile d'arrêter, mais César devait être plus mûr[272].

83]
133[273]

[274] Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

21]
134[275]

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des[276] choses dont on n'admire point les originaux !

249]
135[277]

Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire : on aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu ; que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire ? et dès qu'elle arrive, on en est saoul. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité : on aime à voir, dans les disputes, le combat des opinions ; mais, de contempler la vérité trouvée, point du tout ; pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naître de la dispute. De même, dans les passions, il y a du plaisir à voir deux contraires se heurter ; mais, quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi, dans les comédies, les scènes contentes sans crainte[278] ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres.

***23]**
136[279]

Peu de chose nous console parce que peu de chose nous afflige[280].

***Première Copie* 257]**
137[281]

Sans examiner toutes les occupations particulières, il suffit de les comprendre sous le divertissement.

401]
138[282]

Hommes naturellement couvreurs[283] et de toutes vocations, hormis en chambre[284].

**139]

139[285]

[286] *Divertissement*[287]. — Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines[288] où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre[289], d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient[290] d'une seule chose, qui est de ne savoir pas[291] demeurer en repos, dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer[292] ou au siège d'une place. On[293] n'achètera une charge à l'armée si cher[294], que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville ; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir[295].

Mais quand j'ai pensé de plus près[296], et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison[297], j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel[298] de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près[299].

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir[300], la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'en[301] imagine, accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher, s'il est sans divertissement, et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est[302], cette félicité languissante ne le soutiendra point, il tombera par nécessité dans les vues[303] qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables ; de sorte que, s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et [plus] malheureux que le moindre de ses[304] sujets, qui joue et qui se divertit[305].

[306] De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés ; ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu[307], ou dans le lièvre qu'on court : on n'en voudrait pas s'il était offert[308] ; ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

Raisons pourquoi on aime mieux la chasse que la prise[309].

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement ; de là vient que la prison est un supplice si horrible ; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible ; et c'est enfin le plus grand sujet[310] de félicité de la condition des rois, de [*ce*] qu'on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

[311] Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et à l'empêcher de penser à lui ; car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux ; et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui[312] croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse — qui nous[313] en détourne[314] — nous en garantit. Et ainsi[315]…

Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus, de[316] prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigues, recevait bien des difficultés[317].

[Dire à un homme qu'il[318] vive en repos, c'est lui dire qu'il vive heureux[319] ; c'est lui conseiller[320] d'avoir une condition tout heureuse et laquelle il puisse considérer à loisir[321], sans y trouver sujet d'affliction[322]. Ce n'est donc pas entendre la nature. Aussi les hommes qui sentent naturellement leur condition n'évitent rien tant que le repos, il n'y a rien qu'ils ne fassent pour chercher le trouble. Ce n'est pas qu'ils n'aient un instinct qui leur fait connaître que la vraie béatitude…] — La vanité, le plaisir de le montrer aux autres[323].

[324] [Ainsi on se prend mal pour les blâmer[325] ; leur faute n'est pas en ce qu'ils cherchent le[326] tumulte, s'ils ne le cherchaient que comme un divertissement ; mais le mal est qu'ils le recherchent comme si la possession des choses qu'ils recherchent les devait rendre véritablement heureux, et c'est en quoi on a raison d'accuser leur recherche de vanité : de sorte qu'en tout cela et ceux qui blâment et ceux qui sont blâmés n'entendent la véritable nature de l'homme.]

Et ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient, comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, qu'ils ne recherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans repartie. Mais[327] ils ne répondent pas cela, parce qu'ils[328] ne se connaissent pas eux-mêmes ; ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non pas la prise, qu'ils recherchent[329].

La danse : il faut bien penser où l'on mettra ses pieds. — Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand et un plaisir royal ; mais son piqueur n'est pas de ce sentiment-là[330].

Ils s'imaginent que, s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir, et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité ; ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation[331].

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors[332], qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles[333] ; et ils ont un autre instinct secret[334], qui reste de la[335] grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans[336] le tumulte ; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus[337], qui se cache à

leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si[338], en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie : on cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable[339] ; car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée[340], ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

[341] Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui[342], par l'état propre de sa complexion ; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme[343] un billard et une balle[344] qu'il pousse, suffisent pour le divertir[345].

[346] Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela[347] ? Celui de se vanter demain entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi, les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre[348] qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici ; et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, et aussi sottement, à mon gré ; et enfin[349] les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent, et ceux-là sont les plus sots de la bande[350], puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu[351] qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient plus, s'ils[352] avaient cette connaissance.

Tel homme passe sa vie[353] sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux[354]. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche[355] : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite[356] sur cela son désir, sa colère[357], sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé.

[358] D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui[359], accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez point : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les[360] chiens poursuivent[361] avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage[362]. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là ; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement[363] qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans di-

vertissement il n'y a point de joie ; avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes[364] de grande condition qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

[365] Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les renvoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens[366], ni de domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

[367] [Le divertissement est une chose si nécessaire aux gens du monde qu'ils sont misérables[368] sans cela[369] ; tantôt un accident leur arrive, tantôt ils pensent à ceux qui leur peuvent arriver, ou même quand ils n'y penseraient pas et qu'ils n'auraient aucun sujet de chagrin, l'ennui de son autorité privée ne laisse pas de sortir du fond du cœur où il a une racine naturelle et [*de*] remplir tout[370] l'esprit de son venin[371].]

110]
140[372]

[Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste, et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes ? Il ne faut pas s'en étonner[373] ; on vient de lui servir une balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon, il est occupé à la prendre à la chute du toit, pour gagner une chasse[374] ; comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires, ayant cette autre affaire à manier ? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme, et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit. Cet homme, né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régir tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre. Et s'il ne s'abaisse à cela et veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité, et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien : il est ni ange ni bête, mais homme[375].]

23]
141[376]

Les hommes[377] s'occupent à suivre une balle et un lièvre ; c'est le plaisir même des rois.

***146]**

142[378]

Divertissement. — La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est ? faudra-t-il le divertir de cette pensée, comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toutes ses pensées du soin de bien danser ; mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur[379] ? et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit ? ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une barre[380], au lieu de le laisser jouir en repos[381] de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve, qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie[382], penser à lui tout à loisir ; et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois[383] un grand nombre de gens qui[384] veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires[385], et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux[386], en sorte qu'il n'y ait point de vide ; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes[387] qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera[388] misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois[389].

217]

143[390]

Divertissement. — On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable d'affaires[391], de l'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans[392] que leur santé, leur honneur, leur fortune et celles de leurs amis soient en bon état, et[393] qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux[394]. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour[395]. — Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux ! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? — Comment ! ce qu'on pourrait faire ? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins ; car alors[396] ils se verraient, ils penseraient[397] à ce qu'ils sont, d'où ils[398] viennent, où ils vont ; et ainsi on ne peut trop les occuper et les

détourner. Et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer, et à s'occuper toujours[399] tout entiers.

Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure[400] !

429]
144[401]

J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites ; et le peu de communication[402] qu'on en peut avoir m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant. J'ai pardonné aux autres d'y peu savoir ; mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre[403]. J'ai été trompé ; il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste ; mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, et qu'il lui est meilleur de s'ignorer pour être heureux ?

110]
145[404]

[Une seule pensée nous occupe, nous ne pouvons penser à deux choses à la fois ; dont bien nous prend, selon le monde, non selon Dieu[405].]

4]
146[406]

L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité[407] ; et tout son mérite et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin.

Or à quoi pense le monde ? jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

382]
147[408]

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître[409]. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable[410]. Et[411] si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre ; nous serions de bon cœur poltrons pour en acquérir la réputation d'être vaillants[412]. Grande marque[413] du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et d'échanger souvent l'un pour l'autre ! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur[414], celui-là serait infâme.

416]
148[415]

Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que[416] l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente[417].

83]
149[418]

Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé ; mais, quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

49]
150[419]

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur[420] se vante et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent ; et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit[421] ; et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie[422] ; et peut-être que ceux qui le liront…

69]
151[423]

La gloire. — L'admiration gâte tout dès l'enfance : Oh ! que cela est bien dit ! oh ! qu'il a bien fait ! qu'il est sage ! etc.[424].

Les enfants de Port-Royal, auxquels[425] on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire[426], tombent dans la[427] nonchalance[428].

75]
152[429]

Orgueil[430]. — Curiosité n'est que vanité : le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler[431] ; autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer.

***49]**
153[432]

Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est[433]. — L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, erreurs, etc. ; nous perdons encore la vie avec[434] joie, pourvu qu'on en parle[435].

Vanité : jeu, chasse, visite, comédies, fausse perpétuité de nom[436].

23]
154[437]

[Je n'ai point d'amis [à votre avantage][438].

11]
155[439]

Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir[440]. Mais qu'ils choisissent bien ; car, s'ils font tous leurs efforts pour des sots, cela leur sera inutile, quelque bien qu'ils disent d'eux ; et même ils n'en diront pas du bien, s'ils se trouvent les plus faibles[441], car ils n'ont pas d'autorité ; et ainsi ils en médiront par compagnie.

83]
156[442]

Ferox gens, nullam esse vitam sine armis rati[443]. Ils aiment mieux la mort que la paix ; les autres aiment mieux la mort que la guerre.

Toute opinion peut être préférable à la vie, dont l'amour paraît si fort et si naturel[444].

***442]**
157[445]

Contradiction : mépris de notre être, mourir pour rien, haine de notre être.

21]
158[446]

Métiers. — La douceur de la gloire est si grande[447], qu'à quelque objet qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime[448].

***440]**
159[449]

Les belles actions cachées sont les plus estimables[450] : quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire comme page 184[451], elles me plaisent fort ; mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues ; et quoiqu'on ait fait ce qu'on ait pu pour les

cacher, ce peu par où elles ont paru gâte tout ; car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher[452].

159]
160[453]

L'éternuement absorbe toutes les fonctions de l'âme, aussi bien que la besogne[454] ; mais on n'en tire pas les mêmes conséquences contre[455] la grandeur de l'homme, parce que c'est contre son gré. Et quoiqu'on se le procure, néanmoins c'est contre son gré qu'on se le procure ; ce n'est pas en vue de la chose même, c'est pour une autre fin[456] : et ainsi ce n'est pas une marque de la faiblesse de l'homme, et de sa servitude sous cette action.

[457] Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il lui[458] est honteux de succomber sous le plaisir. Ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, et que nous recherchons le plaisir ; car on peut rechercher la douleur, et y succomber à dessein[459], sans ce genre de bassesse[460]. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur, et qu'il lui est honteux de succomber sous l'effort du plaisir[461] ? c'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire ; c'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons et voulons la faire dominer sur nous ; de sorte que nous sommes maîtres de la chose ; et en cela c'est l'homme qui succombe à soi-même ; mais, dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fasse la gloire, et que la servitude qui fasse [la] honte.

79]
161[462]

Vanité. — Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable !

487]
162[463]

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est *un je ne sais quoi* (Corneille)[464], et les effets en[465] sont effroyables. Ce *je ne sais quoi*[466], si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.

Le nez de Cléopâtre[467] : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

79]
163[468]

Vanité. — La cause et les effets de l'amour : Cléopâtre.

***Première Copie* 90]**
163 bis[469]

[Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l'amour ; car tout l'univers en est changé : le nez de Cléopâtre.]

23]
164[470]

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit et dans le divertissement, dans la pensée de l'avenir ? Mais, ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui ; ils sentent alors leur néant[471] sans le connaître : car c'est bien être[472] malheureux que d'être dans une[473] tristesse insupportable[474], aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti.

415]
165[475]

Pensées. — *In omnibus requiem quæsivi*[476]. Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous[477] rendre heureux.

73]
165 bis[478]

Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

142]
166[479]

Divertissement[480]. — La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril[481].

27]
167[482]

Les misères de la vie humaine ont fondé tout cela ; comme ils ont vu cela, ils ont pris le divertissement[483].

121]
168[484]

[485] *Divertissement*. — Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux[486], de n'y point penser[487].

121]
169[488]

Nonobstant ces misères, il veut être heureux, et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être ; mais comment s'y prendra-t-il ? Il faudrait, pour bien faire, qu'il se rendît immortel ; mais, ne le pouvant, il s'est avisé de s'empêcher d'y penser[489].

***Première Copie* 53]**
170[490]

Divertissement. — Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu. — Oui ; mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ? — Non ; car il vient d'ailleurs et de dehors ; et ainsi il est dépendant, et partant, sujet à être troublé par mille accidents qui font les afflictions inévitables[491].

79]

171[492]

Misère. — La seule chose qui nous console[493] de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères ; car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre[494] insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir ; mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort[495].

21]

172[496]

[497] Nous ne nous tenons jamais au temps présent[498]. Nous anticipons l'avenir comme trop lent[499] à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passe, pour l'arrêter comme trop prompt[500] : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres[501] et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que[502] nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons[503] sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous[504] est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons[505] presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin[506]. Ainsi[507] nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et[508], nous disposant toujours à être heureux[509], il est inévitable que nous ne le soyons jamais[510].

127]

173[511]

Ils disent que les éclipses présagent malheur, parce[512] que les malheurs sont ordinaires, de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent ; au lieu que s'ils disaient

qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares ; ainsi ils manquent peu souvent à deviner[513].

***77]**
174[514]

Misère. — Salomon[515] et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme : l'un le plus heureux, et l'autre le plus malheureux ; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la vérité des maux.

21]
174 bis[516]

Misère. Job et Salomon.

431]
175[517]

Nous nous connaissons si peu que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien ; et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proches de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine, ou l'abcès prêt à se former[518].

229]
176[519]

Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même[520] allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée[521], tout en paix, et le roi rétabli[522].

73]
177[523]

[Trois hôtes.] Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre[524], du roi de Pologne et de la reine de Suède, aurait-il cru manquer de retraite et d'asile au monde ?

49]
178[525]

Macrobe : des innocents tués par Hérode[526].

***Première Copie* 394]**
179[527]

Quand Auguste eut appris qu'entre les enfants qu'Hérode avait fait mourir au-dessous de l'âge de deux ans, était son propre fils, il dit qu'il était meilleur d'être le pourceau d'Hérode, que son fils[528]. Macrobe, livre II, *Sat.*, chap. iv.

***442]**
180[529]

Les grands et les petits ont mêmes accidents, et mêmes fâcheries, et mêmes passions ; mais l'un est au haut de la roue, et l'autre près du centre, et ainsi moins agité par les mêmes mouvements[530].

67]
181[531]

Nous sommes si malheureux que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle réussit mal[532] ; ce que mille choses peuvent faire, et font, à toute heure. [*Qui*][533] aurait trouvé le secret de se réjouir du bien sans se fâcher du mal contraire, aurait trouvé le point ; c'est le mouvement perpétuel[534].

***440]**
182[535]

Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours bonne espérance, et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire ; et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent, et couvrir par la joie qu'ils feignent d'en concevoir celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue[536].

27]
183[537]

Nous courons sans souci dans le précipice[538], après que nous avons mis quelque chose devant nous[539] pour nous empêcher de le voir[540].

---

1. ↑ Cf. B., 8 *bis* ; C., 24 ; P. R., XXV, 4, 7, 8, 10, 11, 12, 14 ; Bos., I, vi, 3, 10, 11, 14, 16, 17, 27 ; Faug., II, 47 ; Hav., III, 3 ; Mol., I, 76 ; Mich., 601.
2. ↑ [*Cause de tous les*.]
3. ↑ [*Pièce*.]
4. ↑ [*Si insigne fourbe*] et [*de la plus insigne*.] — Correction de la *Copie* qui se retrouve dans l'édition de 1670 : *que l'on appelle fantaisie et opinion*.
5. ↑ *Infaillible*, deux fois en surcharge.
6. ↑ [*Est quelque*.]
7. ↑ [*Impriment sur la même marque les opinions vraies et fausses. C'est elle qui*] a le grand don.
8. ↑ [*Met*.]
9. ↑ [*Elle juge souverainement du bien, du vrai, du juste*.] — Cf. l'expression de Montaigne (I, 14) : « Nostre opinion donne prix aux choses. » — La Rochefoucauld : « Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses. » (*Réflexions diverses*, xiii.)
10. ↑ Tout ce fragment est plein de souvenirs de Montaigne : « On s'apperceoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peult en toutes choses, et qui prend plaisir à rabattre notre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles sages, elle les faict heureux, à l'envy de la vertu… » (III, 8). « Au demourant rien ne me despite tant en la sottise que de quoy elle se plaist plus que aulcune raison ne se peult raisonnablement plaire. C'est malheur que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous, et vous renvoye tousiours mal content et craintif ; là où l'opiniastreté et la témérité remplissent leurs hostes d'esjouïssance et d'asseurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les aultres hommes par dessus l'espaule, s'en retournants tousiours du combat pleins de gloire et d'alaigresse ; et, le plus souvent encores, cette oultrecuidance de langage et gayeté de visage leur donne gaigné, à l'endroict de l'assistance qui est communément foible et incapable de bien juger et discerner les vrais advantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure preuve

de bestise : est-il rien certain, résolu, desdaignoux, contemplatif, grave, sérieux, comme l'asne ? » (*Ibid.*)

11. ↑ [*Sages.*] *De malades* à *sages* ; et *rien* en marge.
12. ↑ Mont. *Apol.* : « Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leur discours. »
13. ↑ Dans l'*Apologie de Raymond Sebond* Montaigne nous fait « veoir combien nostre raison est flexible à toutes sortes d'images. » Cf. fr. 274.
14. ↑ [*Fait agir*] les sens ; elle suspend [*à son.*]
15. ↑ [*Que ceux qui ne sont.*]
16. ↑ [*Sectateurs.*]
17. ↑ [*Joie.*]
18. ↑ *Plaire*, en surcharge.
19. ↑ [*Sympathie avec.*]
20. ↑ [*On s'aperçoit ordinairement.*]
21. ↑ [*Que les rendre.*]
22. ↑ Pascal avait écrit : [*Quel pouvoir exerce-t-elle sur les âmes, sur les corps ! Combien de malades lui sont redevables de la santé, combien de sains de la maladie !* [*Combien de maladies guéries, combien de santés altérées ! combien.*] Il a barré cette phrase inspirée d'exemples rapportés par Montaigne (I, 20), et où il y a le pressentiment de la théorie moderne sur la suggestion hypnotique et sur les maladies nerveuses.
23. ↑ Première rédaction qui prépare et explique la seconde : [*Combien de richesses inutiles à celui qui s'imagine n'en avoir pas assez ! Je ne sais d'où vient que le plus grand homme.*]
24. ↑ [*Sénateur*] dont la [*mine a une gravité qui*] impose.
25. ↑ *Une*, en surcharge.
26. ↑ *Qu'il*, en surcharge.
27. ↑ Page 362 du manuscrit. — [*Le fond, sans.*]
28. ↑ Pascal avait d'abord écrit [*dans une église*] ; c'est peut-être ce qui explique l'emploi de *dans*, qui d'ailleurs au xviie siècle était encore usité là où nous mettons aujourd'hui *à*.
29. ↑ [*L'égalité.*]
30. ↑ [*La*] charité [*de sa foi.*]
31. ↑ *Le voilà* à *exemplaire*, en surcharge.
32. ↑ [*Plein et sincère.*]
33. ↑ [*Monte* [*ait la barbe mal faite.*]
34. ↑ *Que son* à *rasé*, surcharge.
35. ↑ [*Choses*] qu'il [*prononce*].
36. ↑ [*Que le chemin qu'il occupe en marchant à son ordinaire, quelque sûrement soutenue qu'elle soit.*]
37. ↑ [*Je mets en fait que.*]
38. ↑ [*Suer et.*]
39. ↑ Pascal avait recueilli ces exemples dans l'*Apologie* de Raymond Sebond : « Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre-Dame de Paris ; il verra, par raison évidente, qu'il est impossible qu'il en tumbe ; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre ; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous ferions si elle estoit à terre… Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, jusques à la fureur. I en ay veu

qui ne pouvoient ouïr ronger un os soubs leur table, sans perdre patience ; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer ; comme, à ouïr mascher près de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. ». Cf. dans le livre I, l'Essai xx : *de la force de l'imagination* : « Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons, et rougissons aux secousses de nos imaginations. »

40. ↑ Les deux paragraphes suivants en surcharge.
41. ↑ [*Le son d'une vis* [*le son que fait*.]
42. ↑ [*Un son fait grincer les dents*.]
43. ↑ « On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que touts nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé en me recitant des vers qu'il avoit faicts ; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes aureilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy. » (*Ibid.*)
44. ↑ « Vous recitez simplement une cause à l'advocat : il vous y respond chancellant et doubteux ; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'aultre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre intéressé, y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand ; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. » (*Ibid.*)
45. ↑ [*Plus*.]
46. ↑ [*Service*.]
47. ↑ Montaigne avait employé vis-à-vis du jugement une expression semblable : « rayement il y a bien de quoy faire une si grande feste de la fermeté de cette belle piece qui se laisse manier et changer au bransle et accident d'un si legier vent ! » (*Ibid.*)
48. ↑ Pascal avait écrit cette phrase immédiatement après celle-ci : *je ne veux pas rapporter tous ses effets*.
49. ↑ [*Qui n'agissent presque que*.]
50. ↑ [*Prend pour les principes*.]
51. ↑ Cf. fr. 414 : « Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou. »
52. ↑ [*Des hommes*.]
53. ↑ [*Imaginaires* [*Quoiqu'imaginaires*.]
54. ↑ [*La raison* [*la nature*] nous a délassés des [*impressions*] de notre [*imagination et mis dans un calme admirable*.]
55. ↑ [*Suivre*.]
56. ↑ [*Jamais* [*tout*.]
57. ↑ À la page 369 du manuscrit.
58. ↑ [*Cela*.]
59. ↑ Pour l'emploi remarquable de ce mot, cf. La Rochefoucauld : « La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. » (*Max.*, 257).
60. ↑ [*Toute leur chafourrure*.] — Souvenir d'un fameux chapitre de Rabelais : *Pantagruel*, V, 11.
61. ↑ [*Font trembler le peuple en qui l'imagination abonde : ils ne peuvent pas croire qu'un homme qui n'a pas de soutane soit aussi grand médecin ; les eschevins sont en habit court ; mais la pompe des rois est encore plus éclatante* [*étonnante*.] — Ces réflexions ont été reprises et développées en marge. Nous lisons *pompe* et non *pourpre* ; d'ailleurs la suite des idées l'exige (cf. le paragraphe suivant).
62. ↑ « Qu'il oste son chapperon, sa robe et son latin, qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout crud : vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. » (*Mont.*, III, 8.)
63. ↑ [*Force*.]

64. ↑ Pascal dit dans un autre fragment : « Quand la force attaque la grimace, quand un simple soldat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voler par la fenêtre » (Fr. 310.)
65. ↑ [*Couverts*.]
66. ↑ [*De troupes, de forces*.]
67. ↑ [*Suivent*.]
68. ↑ [*Imagination*.]
69. ↑ [*Turc au milieu de*] son sérail [*et*].
70. ↑ Cf. ce que dit Pascal lui-même (fr. 307) : « Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste est faux et non le roi : il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, médecins, etc. n'ont que l'imagination », et le fragment 308 : « La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle ; et de là viennent ces mots : « Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc ». Ce fragment est intéressant à rapprocher du passage que nous commentons, parce qu'il montre comment par l'intermédiaire de la *coutume* (nous dirions de l'association des idées), la force qui est effective peut donner naissance à la vanité de l'imagination, et comment se concilient les deux puissances que Pascal oppose ici.
71. ↑ [*Le bonnet*.]
72. ↑ [*Prévention*.]
73. ↑ De [*science*.]
74. ↑ *Suffisance* avait au xviie siècle un sens favorable qu'il n'a plus aujourd'hui. Cf. Mol. : *Mariage forcé*, 6 : « Homme de suffisance, homme de capacité. »
75. ↑ [*Fait*.] — La *Copie* corrige, (comme écrit l'édition de 1670) : l'*opinion*, afin de mieux préparer le titre du livre italien. Le rapprochement de l'imagination et de l'opinion semble d'ailleurs inspiré à Pascal par Charron : *De la sagesse*, I, xvi.
76. ↑ [*Le bien*.]
77. ↑ *Qui… livres* surcharge.
78. ↑ On ne sait à quel ouvrage Pascal fait allusion : on a seulement signalé un traité de Carlo Flosi qui a un titre à peu près semblable ; mais la date, sinon de l'ouvrage, du moins des exemplaires connus, est de presque trente ans postérieure à la mort de Pascal.
79. ↑ [*La nature*.]
80. ↑ [*La nouveauté a ses*] charmes.
81. ↑ Tacite avait dit : *omne ignotum pro magnifico*. La Bruyère dira de même : « Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté. » (*Des Jugements*.)
82. ↑ [*Les uns reprenant les autres* [*exposés*.]
83. ↑ « Que cette raison, qui se manie à nostre poste, trouvant tousiours quelque diversité et nouvelleté, ne laisse chez nous aulcune trace apparente de la nature ; et en ont faict les hommes, comme les parfumiers de l'huile ; ils l'ont sophistiquée de tant d'argumentations et de discours appelez du dehors qu'elle en est devenue variable et particulière à chascun, et a perdu son propre visage, constant et universel.» (Mont. III, 12.)
84. ↑ Page 370 du manuscrit.
85. ↑ [*Voir des coffres*] vides.
86. ↑ *Qu'il faut… corrige* en surcharge.
87. ↑ [*À la*] nature.
88. ↑ Pascal se souvient de ses recherches et de ses polémiques sur le vide. La première thèse est commune à la scolastique et à Descartes qui, invoquant, l'une « le sens commun des physiciens », l'autre l'évidence rationnelle, croient pouvoir établir *a priori* l'impossibilité du vide. L'autre thèse a été

celle de Pascal : la négation des vues artificielles et le retour à l'observation directe de la nature nous conduisent à admettre le vide, sinon comme réel, du moins comme possible. « Mais, Monsieur, je vous laisse à juger, lorsqu'on ne voit rien, et que les sens n'aperçoivent rien dans un lieu, lequel est mieux fondé, ou de celui qui affirme qu'il y a quelque chose, quoiqu'il n'aperçoive rien, ou de celui qui pense qu'il n'y a rien, parce qu'il ne voit aucune chose. » (*Lettre de Pascal à M. Le Pailleur*. Œuvres, éd. Lahure, t. III, p. 56).

89. ↑ Mont. *Apol.* : « Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait ce que c'est ; si c'est un sçavant, il est préoccupé. » De l'instruction suit parfois, comme dit Charron dans la *Préface* du livre de la *Sagesse*, la « prévention acquise ».
90. ↑ Cf. Mont. *Apol.* : « Ceulx qui ont la iaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus pasles que nous. »
91. ↑ « Et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult altérer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion… Si ma santé me rid et la clarté d'un beau jour, me voylà honneste homme ; si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrongné, mal plaisant et inaccessible. » (Mont. *Apol.*)
92. ↑ [*Avoir crevé*.]
93. ↑ Havet a fort heureusement rappelé à ce propos le passage suivant de Balzac : « J'ai vu de ces faux justes deçà et delà les monts. J'en ai vu qui, pour faire admirer leur intégrité, et pour obliger le monde de dire que la faveur ne peut rien sur eux, prenaient l'intérêt d'un étranger contre celui d'un parent ou d'un ami, encore que la raison fût du côté du parent ou de l'ami. Ils étaient ravis de faire perdre la cause qui leur avait été recommandée par leur neveu ou par leur cousin germain ; et le plus mauvais office qui se pouvait rendre à une bonne affaire était une semblable recommandation. Lorsque plusieurs compétiteurs prétendaient à une même charge, ils la demandaient pour celui qu'ils ne connaissaient point, et non pas pour celui qu'ils jugeaient digne. » (*Aristippe*, Disc. VI.) — La Bruyère a repris cette même pensée : « Il se trouve des juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance, nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes. » (*De quelques usages*.) Renan, qui s'attribue ce travers dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, rapporte le mot qui lui fut dit par un de ses amis : « Je vais vous faire quelque mauvais trait ; par impartialité, vous voterez pour moi. »
94. ↑ [*Ils brisent*.] — La *troisième Provinciale* contient une application de cette pensée à la censure prononcée contre Arnauld : « Il ne faudrait rien pour rendre cette censure hérétique. La vérité est si délicate que, pour peu qu'on s'en retire, on tombe dans l'erreur ; mais cette erreur est si déliée que, pour peu qu'on s'en éloigne, on se trouve dans la vérité. Il n'y a qu'un point imperceptible entre cette proposition et la foi » (Éd. Faug., I, 61.)
95. ↑ [*Aucune touche*.]
96. ↑ Cf. B., 13 ; C., 29 ; Bos., I, viii, 9 ; Faug., II, 47 ; Hav., III, 19 ; Mol., I, 75 ; Mich., 601.
97. ↑ En marge. — Ce fragment suit immédiatement dans le manuscrit le fragment qui précède. Pascal est amené par le cours de son développement à des conclusions importantes qu'il se proposait de mieux mettre en lumière, en en faisant le début de son chapitre. La transposition pourrait être faite, comme le demande M. Michaut, mais dans une restauration de l'*Apologie*, non dans une édition des fragments posthumes.
98. ↑ [*Et d'ignorance*.]
99. ↑ *Grâce* en surcharge.
100. ↑ [*Il n'a point de prise pour saisir la vérité quand elle viendra à lui ; mais*.]
101. ↑ La phrase suivante en marge.
102. ↑ [*Elle ne peut les croire et les suivre*.]
103. ↑ [*Et cette même piperie que les sens*.]
104. ↑ Mont. *Apol.* : « Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour ; nostre ame parfois s'en revenche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. » — Cf.

Charron, *Sagesse*, ch. x, par. 6 : « Que les sens soient faux ou non, pour le moins il est certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement et le discours et la raison, et en eschange sont trompez par elle… ces parties principales, outils essentiels de la science, se trompent l'un l'autre. »

105. ↑ Cf. B., 355 ; P. R., *ult*., XXV, 12 ; Bos., I, vi, 15 ; Faug., I, 200 ; Hav., III, 11 ; Mol., I, 84 ; Mich., 323.
106. ↑ Mont. *Apol.* : « Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « *Dieu ne peult mourir, Dieu ne se peult desdire ; Dieu ne peult faire cecy ou cela*. » Ie ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parole : et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudroilt représenter plus reveremment et plus religieusement. » Cf. I, 56 ; et Charron, *Sagesse*, II, v, 22 et *Discours chrétiens*, I, *De la divinité*. — C'est une grande règle de piété suivant Port-Royal de parler de Dieu divinement, et non humainement. « Il est bien difficile, écrit Jacqueline Pascal dans une lettre à sa sœur, de parler de Dieu comme de Dieu. » Pascal tire de la façon dont les Évangiles ont parlé de Dieu une preuve de leur authenticité. (Cf. fragments 798 et 799.)
107. ↑ Cf. B., 329 ; C., 280 ; P. R., XXIX, 9 ; Bos., I, viii, 59 ; Faug., I, 199 ; Hav., V, 18 ; Mol., I, 85 ; Mich., 356.
108. ↑ [*Sa nécessité*.]
109. ↑ M. Michaut remarque qu'il pourrait y avoir dans cette réflexion un souvenir des embarras d'argent dont Pascal a eu à souffrir, pendant les années 1653-1654, lorsqu'il était en relation constante avec le duc de Roannez et le chevalier de Méré.
110. ↑ « L'aysance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chascun. » Mont. I, 40.
111. ↑ Cf. B., 90 ; C., 116 ; Faug., I, 236 ; Mol., I, 85 et II, 364 ; Mich., 127.
112. ↑ Conjecture ingénieuse et vraisemblable de M. Salomon Reinach qui a le premier examiné le fragment autographe ; les *Copies* avaient passé le mot, qui devait en effet être plutôt deviné que lu.
113. ↑ Allusion au passage de Montaigne qui avait déjà inspiré le long développement sur l'imagination : « à ouïr mascher près de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine » (Mont. *Apologie*, cf. note du fr. 80).
114. ↑ Ajoutons : *à cause qu'il est de fantaisie*. La fantaisie, comme le sentiment, se manifeste en nous par une impulsion irréfléchie, d'apparence instinctive ; mais elle correspond à une association artificielle, et c'est pourquoi, loin de la suivre comme une loi fondée en nature, il convient de savoir y résister.
115. ↑ Cf. B., 314 ; Faug., II, 403 ; Mich., 551 et 941.
116. ↑ Mont. III, 1 : « Personne n'est exempt de dire des fadaises, le malheur est de les dire curieusement. » Suit le vers de Térence (*Heaut*. III, v, 8).
117. ↑ La citation de Pline, II, 7, est extraite de l'*Apologie* de Raymond Sebon, où elle est précédée des lignes suivantes : « C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions :

Quod finxere, timent [*Lucain*, I, 486.]

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon ». — Sénèque écrit d'autre part : « Ce que tu vois arriver aux enfants, cela nous arrive aussi à nous, qui ne sommes que des enfants un peu plus grands : ceux qu'ils aiment, auxquels ils sont accoutumés, avec qui ils ont joué, dès qu'ils les voient masqués, il sont épouvantés. » (*Lettre* XXIV.)

118. ↑ Cf. B., 404 ; C., 378 ; Faug., II, 88 ; Hav., XXIV, 96 et XXIV, 96 *bis* ; Mol., I, 85 ; Mich., 415.
119. ↑ « Ce qui commence à naistre ne parvient iamais iusque à perfection d'estre » (Mont. *Apol.*).
120. ↑ [*Finit d'être*.]
121. ↑ Cf. B., 206 ; C., 416 ; Faug., II, 169 ; Hav., XXV, 91 ; Mol., I, 98 ; Mich., 9.
122. ↑ Le rôle de la coutume est nettement indiqué dans ces fragments : une croyance est à l'origine *possible*, au même titre que d'autres croyances ; l'habitude, en augmentant la force de cette croyance,

la rend prédominante, puis exclusive ; par suite elle apparaît comme *nécessaire*, elle devient inhérente à notre nature.

123. ↑ M. Molinier donne *même* ; la leçon *ne pas* nous semble à la fois plausible sur le manuscrit, et conforme au sens.
124. ↑ Cf. fr. 308 : « La coutume de voir les rois… Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle. »
125. ↑ Cf. le fragment 233 (le *Pari*) au milieu duquel celui-ci est comme enclavé : « Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimensions ; elle raisonne là-dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.
126. ↑ Cf. B., 314 ; C., 406 et 106 ; Faug., II, 403 ; Mich., 550.
127. ↑ Passage de Cicéron *de Divin.*, II, 22 cité par Montaigne (II, xxx), qui le fait suivre de ces réflexions : « Nous appelons contre nature ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte. »
128. ↑ Cf. B., 369 ; C., 326 ; Bos., I, vi, 22 ; Faug., I, 200 ; Hav., III, 16 ; Mol., I, 127 ; Mich., 687.
129. ↑ Comme l'a expliqué Havet, les *spongia solis* sont les taches du soleil. Pascal y voit un commencement d'obscurcissement pour le soleil, et en tire cette conclusion que le soleil pourrait s'éteindre, malgré la confiance que l'habitude nous a donnée dans la perpétuité de sa lumière.
130. ↑ Cf. B., 46 ; C., 67 ; P. R., XXV, 15 ; Bos., I, vi, 19 ; Faug., II, 131 ; Hav., III, 13 ; Mol., I, 96 ; Mich., 398.
131. ↑ « Les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos pères, il semble que ce soyent les générales et naturelles. » (Mont. I, 22.)
132. ↑ Le signe tracé par Pascal permet de conjecturer *nous*, aussi bien que *en*, lu par les précédents éditeurs, et qui est bien moins satisfaisant.
133. ↑ *L'expérience inverse* est aussi invoquée par Montaigne : « Ceux qui ont essayé de r'adviser les mœurs du monde, de mon temps, par de nouvelles opinions, reforment les vices de l'apparence ; ceulx de l'essence, ils les laissent là, s'ils ne les augmentent : et l'augmentation y est à craindre ; on se seiourne volontiers de tout aultre bien-faire, sur ces reformations externes, arbitraires, de moindre coust et de plus grand mérite ; et satisfaict on à bon marché, par là, les aultres vices naturels, consubstantiels et intestins. Regardez un peu comment s'en porte nostre expérience : il n'est personne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maistresse, qui luicte contre l'institution, et contre la tempeste des passions qui luy sont contraires. » (*Ess.*, III, ii.) Pascal va d'ailleurs le reconnaître. On voit la fidélité minutieuse avec laquelle Pascal se proposait d'exposer les idées de Montaigne, tenant compte des exceptions que Montaigne signalait à sa thèse favorite sur la toute-puissance de la coutume.
134. ↑ *À la coutume*, en surcharge.
135. ↑ [*À une seconde coutume.*]
136. ↑ Cf. B., 47 ; C., 67 ; P. R., XXV, 15 ; Bos., I, vi, 19 ; Faug., II, 132 ; Hav., III, 13 ; Mol., I, 96 ; Mich., 425.
137. ↑ « L'accoustumance est une seconde nature et non moins puissante. » (Montaigne, III, x). Pascal se souvient aussi de l'Essai *De la coustume*, I, 22. « En somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse ; et avecques raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict : « la royne et emperiere du monde ». Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit que c'estoit la coustume de sa maison ; que son pere avoit ainsi battu son ayeul ; son ayeul, son bisayeul ; et, montrant son fils, cettuy-ci me battra quand il sera venu au terme de l'aage où ie suis : et le pere, que son fils tirassoit et sabouloit emmy la rue, luy commanda de s'arrester à certains huis, car luy n'avoit traisné son père que iusque là ; que c'estoit la borne des iniurieux traictements hereditaires, que les enfants avoient en usage de faire aux peres, en leur famille… Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume. » Cf. le chapitre où Charron avait repris et développé ces vues de Montaigne :

(*Sagesse*, II, viii.) — Voltaire, dans ses *Remarques* de 1778, note que Pascal devance ici la doctrine empiriste, et il écrit : « Cette idée a été adoptée par Locke. »

138. ↑ En retournant la formule d'Aristote, Pascal s'est trouvé donner la formule la plus claire et la plus profonde de la doctrine évolutionniste à laquelle Lamarck devait donner droit de cité dans la science, près de cent cinquante ans après Pascal.
139. ↑ Cf. B., 360 ; C., 317 ; Faug., II, 131 ; Hav., XXV, 83 ; Mol., I, 68 ; Mich., 119.
140. ↑ L'expression *omne animal* (signifiant d'ailleurs toute espèce d'animal et non pas comme l'entend Pascal ici, entièrement animal) se retrouve deux fois dans la Vulgate. 1º *Gen.*, VII, 14 : *Ipsi et omne animal secundum genus suum* ; 2º *Ecclésiastique* : XIII, 19 : *Omne animal diligit simile sibi ; sic et omnis homo proximum sibi.* C'est sans doute d'un rapprochement entre l'homme et l'animal que Pascal se souvient en rappelant l'expression latine.
141. ↑ Cf. C., 327 ; Faug., II, 131 note ; Mich., 949.
142. ↑ Cf. B., 366 ; C., 323 ; Faug., I, 213 ; Hav., VIII, 7 ; Mol., II, 142 ; Mich., 759.
143. ↑ Les *Copies* donnent le titre : *Sentiment*.
144. ↑ Cette réflexion ne s'entend que si l'on se souvient du sens très spécial que Pascal donnait aux expressions qu'il emploie ici. La raison, c'est la culture de l'intelligence, ce qu'il appelle ailleurs l'*instruction* (fr. 72) ; le sentiment, c'est ce qui nous paraît être l'objet d'une intuition immédiate (fr. 282). Or tout ce qui nous fait plaisir, tout ce qui nous revient dans la mémoire, jusqu'aux propositions géométriques, tout cela nous croyons le sentir immédiatement, et nous le regardons comme fondé en nature ; mais, comme cela est évident pour les propositions géométriques, ce prétendu sentiment naturel a une origine rationnelle et artificielle ; inversement, la raison peut faire disparaître les sentiments naturels.
145. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; Faug., I, 203 ; Hav., XXV, 121 ; Mol., II, 143 ; Mich., 434.
146. ↑ C'est probablement l'horreur du vide qui est ici la mauvaise raison à laquelle pense Pascal. Harvey nous apprend en effet qu'on lui opposait, pour expliquer l'afflux de sang au-dessous de la ligature, l'horreur du vide, concurremment avec la douleur et la chaleur (*De motu cordis et sanguinis in animalibus*, Cap. xi).
147. ↑ Cf. B., 361 ; C., 318 ; P. R., XXIV, 8 ; Bos., I, vi, 4 ; Faug., II, 56 ; Hav., III, 4 ; Mol., I, 118 ; Mich., 15.
148. ↑ [*Et tant est grande la force de la coutume que.*]
149. ↑ Au xvie siècle, coquin a le sens de gueux : « Je pensais lors estre le plus grand seigneur de la troupe, et à la fin je me trouvai le plus coquin. » Montluc, *Mém.*, t. I, p. 48. — « Coquin, c'est un mendiant volontaire, qui haleine ordinairement les cuisines que les latins appellent *coquinas*. Pasquier, *Rech.*, VIII, p. 718, *apud* Littré. C'est le sens où Pascal l'emploie lui-même : « Grâce pour les grands, grâce pour les coquins. » (fr. 925.)
150. ↑ *On choisit*, en surcharge.
151. ↑ *Ces mots nous émeuvent*, en surcharge.
152. ↑ Cf. fr. 380 : « Toutes les bonnes maximes sont dans le monde ; on ne manque qu'à les appliquer. »
153. ↑ [*Néanmoins il faut pour réussir que la nature et la coutume.*]
154. ↑ [*Elle ne peut néanmoins point faire* [*pas faire.*]
155. ↑ Cf. B., 89 ; C., 115 ; Faug., II, 55 ; Hav., XXV, 80 ; Mol., I, 85 ; Mich., 164.
156. ↑ [*Point.*]
157. ↑ Cette dernière phrase s'explique comme un souvenir de Montaigne : « C'est par l'entremise de la coustume que chascun est content du lieu où nature l'a planté ; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes, de la Thessalie. » (I, 22.)
158. ↑ Cf. B., 332 ; C., 283 ; P. R., *ult.*, XXV, 10 ; Bos., I, vi, 13 ; Faug., I, 223 ; Hav., III, 10 ; Mol., II, 139 note et I, 196 ; Mich., 348.
159. ↑ [*Celles.*]
160. ↑ [*Aide.*]
161. ↑ [*Empêche.*]

162. ↑ Expression de Montaigne : « Ie fois coustumierement entier ce que ie fois, et marche tout d'une pièce. » (III, ii.)
163. ↑ La volonté s'oppose à l'esprit, c'est-à-dire à l'intelligence proprement dite ; le sens où Pascal prend ce mot est assez différent de l'usage ordinaire, comme de l'usage de Descartes qui attribuait le jugement à la volonté. La volonté n'est pas une faculté abstraite de choix ; elle est déterminée par son contenu, elle est un intérêt pratique, un désir. Or l'intérêt et le désir ne se prononcent pas directement sur la question de vérité ; mais ils décident de la direction de l'attention qui, à son tour, entraîne le jugement.
164. ↑ Cf. Bos., I, v, 8 ; Faug., II, 56 ; Hav., II, 8 ; Mol., I, 129 ; Mich., 975.
165. ↑ Faugère a eu communication du manuscrit petit in-8°. Sainte-Beuve possédait également une copie de ce morceau dans le manuscrit de l'*Histoire littéraire de Port-Royal*, qui est aujourd'hui à la *Bibliothèque de l'Histoire du protestantisme*. Dom Clémencet en fait, comme le P. Desmolets (*Introd.* p. xx), un ouvrage séparé de Pascal : *Réflexions sur l'amour-propre et ses effets*.
166. ↑ Ce fragment appelle naturellement la comparaison avec le célèbre développement de La Rochefoucauld : « L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi… Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs pour en tirer ce qui lui est propre. » (*Maximes*, 563.)
167. ↑ Cf. le traité de Nicole de la *Connaissance de soi-même* où le souvenir de Pascal est perpétuellement présent, en particulier le chapitre ii de la première partie : « *Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à se regarder en tout avec celle qu'ils ont à éviter la vue d'eux-mêmes.* »
168. ↑ Comparer les trois sermons que Bossuet a écrits pour le *Dimanche de la Passion*, les deux premiers sur ce texte de saint Jean : « Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire ? » le troisième sur ce texte : « Le monde ne peut pas vous haïr ; et il me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. » (*St Jean*, VII, 7.) Ce dernier sermon, *Sur la haine des hommes pour la vérité*, commence ainsi : « Les hommes, presque toujours injustes, le sont en ceci principalement que la vérité leur est odieuse, et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle… mais lorsque ce même éclat, qui ravit nos yeux, met au jour nos imperfections et nos défauts, et que la vérité, non contente de nous montrer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes ; alors, comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle. »
169. ↑ *Donc dire* est la leçon de dom Clémencet ; Faugère donne *dire donc*.
170. ↑ Cf. Nicole : « Le principe général de l'amour-propre, c'est qu'on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d'équité et de justice. Ainsi, dès lorsque quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l'idée de prévention, de jalousie, ou quelque autre encore moins favorable » (*ibid.*, 1re part., ch. v).
171. ↑ Bossuet : « Quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux. C'est pourquoi qui médite un crime, médite pour l'ordinaire une excuse : c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue ; il se cache ainsi à lui-même plus de la moitié de son crime. Dieu lui suscite un censeur charitable, qui, perçant toutes ses défenses, lui fait sentir que c'est par sa faute, et lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte… Si la vérité se rend odieuse, c'est principalement dans la fonction dont je parle. Les pécheurs, toujours superbes, ne peuvent endurer qu'on les reprenne, quelque véritables que soient les reproches, ils ne manquent point d'artifices pour les éluder ; et après ils se tourneront contre vous : c'est pourquoi le grand saint Grégoire les comparait à des hérissons. » *Ibid.*
172. ↑ Dom Clémencet donne *oblige* qui semble une erreur de copie, amenée par le verbe suivant.
173. ↑ Dom Clémencet supprime *qu'il fit*.
174. ↑ Le mot est expliqué par Nicole dans le *Traité de la connaissance de soi-même*, 2e part., chap. xi. *Défauts qu'il faut éviter pour donner la liberté aux autres de nous dire leurs sentiments* : « Il ne faut

que deux ou trois rencontres de cette nature pour s'attirer la réputation de délicatesse, et pour passer dans l'esprit de ceux qui nous connaissent, pour gens qui n'aiment pas qu'on leur parle librement. Or, dès que cette impression est formée, c'est une barrière invincible contre la vérité. Chacun a ses prétextes pour s'exempter de la dire à des gens si délicats. » Cf. *Du moyen de conserver la paix avec les hommes*, 2e part., ch. i.

175. ↑ « C'est avec raison, dit Nicole, que l'on plaint les grands et les princes de ce que leur grandeur fait que la vérité n'ose approcher d'eux, et qu'ils passent ainsi toute leur vie dans l'illusion. Mais certainement on n'a guère moins sujet de plaindre sur ce point la plupart de ceux qui sont en quelque considération dans le monde. Car s'ils ne sont princes par naissance, ils se font princes par humeur » (*Ibid.*, ch. xi).
176. ↑ « Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. » (La Rochefoucauld, *Maximes*, 119.)
177. ↑ Cf. B., 409 ; C., 385 ; Bos., I, ix, 60 ; Faug., I, 210; Hav., VI, 57 ; Mol., I, 123 ; Mich., 268.
178. ↑ [*On avait dit*.]
179. ↑ [*L'un de l'autre*.]
180. ↑ Le dénoûment du *Misanthrope* est comme la traduction scénique de cette observation.
181. ↑ Cf. B., 331 ; C., 280 ; P. R., XXIX, 10 ; Bos., I, ix, 14 ; Faug., I, 209 ; Hav., VI, 11 ; Mol., I, 116 ; Mich., 343.
182. ↑ Cf. B., 401 ; C., 375 ; P. R., XXIX, 28 ; Bos., I, ix, 33 ; Faug., I, 211 ; Hav., VI, 30 ; Mol., I, 112 ; Mich., 481.
183. ↑ Pascal oppose la délicatesse avec laquelle Alexandre traita la femme et les filles de Darius, et les accès de fureur causés chez lui par l'ivresse, qui l'entraînèrent à tuer Clitus et furent sans doute la cause de sa mort. Cf. les allusions de Montaigne : II, 19, et II, 1.
184. ↑ [*Fait*.]
185. ↑ [*Ceux*] des hommes, quand on [*se voit assisté dans ses vices par*] ces grands hommes.
186. ↑ Au peuple, c'est-à-dire au commun des hommes. — La Bruyère a reproduit cette réflexion, en l'appliquant non plus aux grands hommes, mais aux grands de la cour, par opposition aux gens sans naissance. « Le fond, encore une fois, dit-il en parlant de la cour, y est le même que dans les conditions les plus ravalées ; tout le bas, tout le faible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple. » Et il ajoute, en montrant lui-même les deux sens où le mot *peuple* peut être pris : « Qui dit le peuple dit plus d'une chose : c'est une vaste expression, et l'on s'étonnerait de voir ce qu'elle embrasse, et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude ; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits. » (*Des Grands*.)
187. ↑ Littré rapproche de cette expression un passage de La Mothe-Le Vayer : « Les choses immortelles, universelles, abstraites de la matière. » — La Bruyère emploie le mot d'une façon absolue dans le portrait de Théocrine : « Il est abstrait, dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas » (*Des ouvrages de l'esprit*, no 25).
188. ↑ [*Haute*.]
189. ↑ [*Du peuple*.]
190. ↑ Cf. Faug., I, 177 ; Hav., XXV, 1 ; Mol., I, 46 ; Mich., 266.
191. ↑ Cf. B., 329 ; C., 279 ; P. R., XXIX, 39 ; Bos., I, ix, 42 ; Faug., II, 54 ; Hav., VI, 39 ; Mol., I, 39 ; Mich., 340.
192. ↑ Cf. fr. 57.
193. ↑ [*Peut-être*.]
194. ↑ Cf. B., 419 ; C., 393 ; P. R., XXXI, 21 ; Bos., I, x, 14 ; Faug., I, 251 ; Hav., VII, 14 ; Mol., I, 46 ; Mich., 610.

195. ↑ Cf. Montaigne : « Et est impossible de voir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. » (III, 13.) — « Le caprice de notre humeur, a dit La Rochefoucauld, est encore plus bizarre que celui de la fortune. » (*Max.*, 45.)
196. ↑ Cf. B., 335 ; C., 286 ; P. R., *ult.*, XXXI, 20 ; Bos., I, ix, 50 ; Faug., I, 200 ; Hav., VI, 47 ; Mol., I, 39 ; Mich., 324.
197. ↑ Mont. II, 1 : « Et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctiferas lustravit lumine terras. »

Et *Apol.* : « L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

Tales sunt hominum mentes quali pater ipse
Iuppiter auctiferas lustravit lampade terras. »

Les vers grecs appartiennent à l'*Odyssée* d'Homère (xviii, 135). Charron les cite également (*De la Sagesse*, liv. I, ch. xiv, § 11).

198. ↑ [*N'ont rien de.*]
199. ↑ « La mutation d'air et de climat ne me touche point ; tout ciel m'est un ; ie ne suis battu que des alterations internes que ie produis en moy. » (Mont. III, ix.)
200. ↑ [*Difficile.*]
201. ↑ Cf. B., 390 ; C., 359 ; P. R., XXIX, 27 ; Bos., I, ix, 32 ; Faug., I, 196 ; Hav., VII, 29 ; Mol., I, 118 ; Mich., 440.
202. ↑ Cf. B., 365 ; C., 321 ; P. R., XXIX, 15 ; Bos., I, ix, 19 et I, vii, 5 ; Faug., I, 194 et II, 43 ; Hav., VI, 10 et IV, 6 ; Mol., I, 111 et I, 112 ; Mich., 754 et 755.
203. ↑ Ces réflexions sur les maladies paraîtraient au premier abord empruntées à l'expérience personnelle de Pascal ; pourtant c'est à Montaigne, plus encore qu'à lui-même, que Pascal songeait en les écrivant : « Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effet : i'ay passé une bonne partie de mon asge en une parfaicte et entière santé… cet estat… me faisoit trouver si horrible la considération des maladies, que quand ie suis venu à les expérimenter, i'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte… Lors de ma santé je plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me trouve à plaindre, quand i'en suis. » (II, 6.) Ailleurs : « Ie les avois conceues, par imagination, si insupportables, qu'à la vérité, i'en avois plus de peur, que ie n'y ay trouvé de mal. » (II, 37.) Et encore : « I'ai treuvé que sain i'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que ie les ay senties. L'alaigresse où ie suis, le plaisir et la force, me font paroistre l'aultre état si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceoy plus poisantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espaules. » (I, 19.) — La Bruyère a généralisé cette réflexion : « Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir. S'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connaissait point, l'on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espérait. » (La Bruyère, De l'Homme.)
204. ↑ Le *Manuel* d'Épictète contient cette maxime célèbre : « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils ont sur les choses. » (V.)
205. ↑ Malgré l'autorité des éditeurs qui depuis Bossut ont divisé ce fragment en deux pensées, il nous semble que cette seconde remarque est à la fois l'inverse et le complément de la remarque précédente. Quand nous sommes heureux, nous ne savons comment nous supporterions le malheur ; quand nous sommes malheureux, nous croyons que nous serions heureux par le plaisir. Deux illusions nées de la même cause : nous projetons nos désirs actuels dans un état futur, qui exclut ces désirs. Cf. le développement de Nicole, *Pensées diverses*, XXXIII ; *Ce qui nous trompe en comparant les*

avantages des conditions. La Rochefoucauld rencontre à peu près la conclusion de Pascal dans cette maxime : « On n'est jamais ni si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine. » (*Max.* 49.)

206. ↑ Cf. B., 21 ; C., 40 ; P. R., XXXI, 16 ; Bos., I, ix, 48 ; Faug., I, 191 ; Hav., VI, 45 ; Mol., I, 47 ; Mich., 195.
207. ↑ Cf. B., 15 ; C., 33 ; Faug., I, 191 ; Hav., XXV, 118 ; Mol., I, 38 ; Mich., 185.
208. ↑ La métaphore est de Montaigne, dans l'*Essai* intitulé de l'*Inconstance de nos actions* (II, 1) : « … Comme il se veoid du jeune Caton : qui en a touché une marche, a tout touché ; c'est une harmonie de sons tres-accordants, qui ne se peult desmentir. » *Marche* signifie exactement touche du clavier des orgues.
209. ↑ *Marches*, qui est le mot de Montaigne (ou *touches* que propose M. Michaut dans le même sens), nous semble nécessaire pour compléter l'idée de Pascal : dans un orgue les tuyaux se suivent dans un ordre régulier, de telle sorte que nous savons exactement la note qui correspond à une touche déterminée. Quand nous touchons le cœur humain, il n'en est plus de même ; il n'y a pas de loi régulière et n'importe quelle note peut nous répondre selon le moment et les circonstances.
210. ↑ Cf. B., 15 ; C., 33 ; P. R., XXIX, 35 ; Bos., I, ix, 39 ; Faug., I, 191 ; Hav., VI, 36 ; Mol., I, 121 ; Mich., 191.
211. ↑ « Certes, c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme. » (Mont., I, 1.)
212. ↑ Souvenir de l'*Essai* de Montaigne qui a pour titre : *Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose* : « Nous avons poursuyvi avecques resolue volonté la vengeance d'une iniure, et ressenti un singulier contentement de la victoire ; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons ; il n'y a rien de changé : mais nostre ame regarde la chose d'un aultre œil, et se le représente par un aultre visage ; car chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres. » (I, 37. — Charron avait déjà imité ce passage dans un chapitre de la *Sagesse* intitulé *Inconstance* (I, 38).
213. ↑ Cf. B., 5 ; C., 17 ; Faug., II, 335 ; Hav., XXV, 102 ; Mol., I, 123 ; Mich., 225.
214. ↑ [*Gagner sa vie et*.]
215. ↑ [*Être*.]
216. ↑ Suivant une tradition dont on retrouve la trace dans l'*Émile*, vers la fin du livre III. M. Havet a signalé un passage de Guillaume Postel qui dès 1560 met en garde contre cette légende : « Et n'est pas ainsi que disent quelques-uns, qu'il laboure, puis envoie une poire ou autre fruit à un beschia, et lui donne mille écus. » (*De la République des Turcs*, 3e partie.) L'exemple choisi donnerait à supposer que la légende est née d'une confusion avec la cérémonie chinoise, où l'empereur laboure la terre une fois par an.
217. ↑ Cf. B., 536 ; C., 287 ; Faug., I, 189 et I, 257 ; Hav., XXV, 63 ; Mol., I, 47 ; Mich., 290.
218. ↑ Je conserve avec Faugère la lecture de la *Copie*. Molinier et Michaut lisent *on les appelle* que je ne retrouve pas dans le manuscrit.
219. ↑ On connaît l'effet du « cartaut de muscat » dans les *Plaideurs* (Acte II, sc. xi) ; M. Michaut cite ces vers de Gresset (*La Chartreuse*) :

> Et donnerait, je le parie
> L'histoire, les héros, les dieux
> Et toute la mythologie
> Pour un quartaut de Condrieux.

220. ↑ Desargues, qui était Lyonnais, avait sa maison de campagne à Condrieu.
221. ↑ Mont. II, xxxvii, *sub fine* : « Et ne feut iamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains : leur plus universelle qualité, c'est la diversité » et III, xiii : « Il n'est aulcune qualité si universelle, en cette image des choses que la diversité et la varieté. » — Cette pensée contient déjà en germe la théorie leibnizienne des indiscernables : il n'y a pas deux choses dans la nature qui soient identiques. Leibniz raconte lui-même qu'un jour, se trouvant dans les jardins de la duchesse

Sophie, il mit l'assistance au défi de lui montrer deux feuilles qui n'eussent entre elles quelque différence.

222. ↑ Cf. B., 19 ; C., 38 ; Faug., I, 189 ; Hav., XXV, 63 ; Mol., I, 48 ; Mich., 198.

223. ↑ *Suppôt*, c'est-à-dire unité substantielle. Cf. Descartes : « Encore que l'Homme et Socrate ne soient pas deux divers suppôts. » *Lettre du 21 avril 1641*, traduite par Clerselier. Leibniz emploie encore l'expression : « L'âme et le corps composent un même suppôt, ou ce qu'on appelle une personne. » *Théodicée*, I, 59.

224. ↑ [*Bras*.]

225. ↑ Cf. Cf. B., 48 ; C., 68 ; Faug., II, 55 ; Hav., XXV, 80 *bis* ; Mol., I, 86 ; Mich., 624.

226. ↑ Y aurait-il excès de subtilité à rappeler que cet exemple du talon de soulier ne serait pas pris absolument au hasard ? Les Solitaires de Port-Royal s'astreignirent à des travaux manuels ; quelques-uns, M. de la Petitière par exemple, firent des souliers pour les religieuses. (Sainte-Beuve. *Port-Royal*, 5e édit., tome II, p. 235.) « On sait, au reste, dit ailleurs Sainte-Beuve, la réponse du chanoine Boileau, digne frère du satirique, a un jésuite qui soutenait que Pascal lui-même avait fait des souliers : « Je ne sais pas s'il a fait des souliers, mais convenez, mon Révérend Père, qu'il vous a porté de fameuses bottes. » (*Ibid.*, tome I, p. 500, note.)

227. ↑ Cf. B., 9 ; C., 22 ; Faug., II, 55 ; Hav., XXV, 80 *ter* ; Mol., I, 86 ; Mich., 231.

228. ↑ [*Qu'ils*.]

229. ↑ Cf. B., 382 ; C., 341 ; Faug., I, 259 ; Hav., XXV, 129 ; Mol., II, 136 ; Mich., 683.

230. ↑ Cf. B., 378 ; C., 336 ; Faug., I, 202 ; Hav., XXV, 65 ; Mol., I, 127 ; Mich., 720.

231. ↑ « On comprendra mieux, écrit Ravaisson, l'intérêt que Pascal dut attacher à l'idée de l'imitation, si l'on se rappelle que sa théorie des sections coniques, ouvrage de sa jeunesse, admiré de Descartes et de Leibnitz, et où dut se trouver déjà en germe toute sa manière de comprendre les mathématiques, paraît avoir été fondée sur cette conception, mise en avant par le profond géomètre Desargues, que les propriétés d'une figure compliquée peuvent être considérées comme des modifications et ressemblances d'une figure plus simple ; que, par exemple, la section conique qui est l'ellipse n'est qu'une perspective du cercle que le cône a pour base ; théorie d'après laquelle le secret des mathématiques serait, comme l'est celui de la nature, telle que l'ont conçue Aristote, Goethe, Geoffroy Saint-Hilaire, la métamorphose ; théorie d'universelle similitude, ayant pour fond une idée d'identité radicale. » (*Philosophie de Pascal*, Rev. des Deux Mondes 15 mars 1887.)

232. ↑ *Bonne*, en surcharge.

233. ↑ [*En l'*] esprit.

234. ↑ Épigraphe de l'ouvrage de Cournot, *De l'origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie*. Cf. *Conclusion*, p. 397. « Les nombres et l'étendue figurée manifestent à leur manière les mêmes idées fondamentales dont le type est dans la théorie générale ; de l'ordre, ce qui nous met sur la voie du sens voilé, mais profond, de ce mot de Pascal : « La nature s'imite… » (Voir aussi Couturat, de l'*Infini mathématique*, 1896, p. 176).

235. ↑ [*Par*.]

236. ↑ Cf. Montaigne : « L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se faict tronc, feuille et fruict. » (*Apol.*)

237. ↑ La source de cette pensée doit être cherchée dans le chapitre 57 de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebon : « *Comparaison de l'homme avec les choses de la seconde marche*… (comme arbres, plantes et herbes.) — D'un bien petit grain qui est quasi tout par tout semblable à soy-mesme, au moins qui ne reçoit nulle différence remarquable ; nous voyons tant de diverses choses estre produites : les racines, le tronc, l'escorce, la moelle, les branches, les feuilles, les fleurs et les fruicts… Tout ainsi qu'entre nous celuy qui entreprend une besongne par ordre et par prudence, la conduit sans violence jusques au but et fin parfaite de son intention : ainsi les arbres à la mode d'un bon ouvrier produisent proportionnellement l'une chose après l'autre… » De là Raymond Sebon conclut que *tout est fait et conduit par un même maître* : « Car veu que nous lisons en l'operation des arbres la

conduite et le progrez tout pareil à celui que fait nostre intelligence, et qu'ils n'ont pas en eux un particulier entendement qui les guide : il faut sans doute que celuy-là et non autre dresse leurs opérations qui nous a donné l'entendement que nous auons. » (Ch. 59.).

238. ↑ Cf. B., 333 ; C., 284 ; Faug., I, 125 ; Mol., II, 151 ; Mich., 350.
239. ↑ [*Hasard.*]
240. ↑ M. Dimier a finement commenté cette opposition dans ses *Prolégomènes à l'esthétique* : « Dans la nature la variété fait le fond : ses symétries et ses ressemblances ne sont qu'une illusion jetée sur une diversité essentielle. Du pareil et du même, au contraire, variés seulement par des mélanges convenables, se constituent les ouvrages de l'art. » (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1900, p. 443).
241. ↑ Cf. B., 370 ; C., 327 ; Faug., I, 201 ; Hav., XXV, 9 ; Mol., I, 127 ; Mich., 690.
242. ↑ Cf. la formule de Leibniz : « La considération de l'infini vient de celle de la similitude » (*Nouveaux essais*, l. II, ch. xvii, § 2).
243. ↑ *Qui les multiplie*, en surcharge.
244. ↑ Cf. B., 418 ; C., 393 ; P. R., XXIX, 42 ; Bos., I, ix, 45 ; Faug., I, 190 ; Hav., VI, 42 ; Mol., I, 132 ; Mich., 607.
245. ↑ L'expression se retrouve, comme l'a remarqué M. Gidel, au début de la *Jeune Veuve* :

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée,
La différence est grande. On ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
La Fontaine (*Fables*, liv. VI, fab. xxi.)

246. ↑ [*Des.*]
247. ↑ Cf. B., 371 ; C., 328 ; Faug., I, 191 ; Hav., XXV, 57 ; Mol., I, 47 ; Mich., 699.
248. ↑ [*Ne l'aime.*]
249. ↑ « Ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre, par aultres circonstances contraires » (Mont., II, 1).
250. ↑ Cf. B., 371 ; C., 328 ; Faug., I, 190 ; Hav., XXV, 4 ; Mol., I, 47 ; Mich., 681.
251. ↑ Mont., II, 1 : « Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre selon le costé où ie la couche. » *Apol.* : « Les subjects ont divers lustres et diverses considérations ; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy-là ; l'aultre par un aultre. »
252. ↑ Mont., III, 2 : « Il fault accommoder mon histoire à l'heure ; ie pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contre roole de divers et muables accidents, et d'imaginations irrésolues, et quand il y eschet, contraires ; soit que ie sois aultre moi mesme, soit que ie saisisse les subiects par aultre circonstances et considerations. »
253. ↑ Cf. B., 46 ; C., 67 ; Faug., II, 89 ; Hav., VIII, 15 et XXV, 116 ; Mol., I, 68 ; Mich., 621.
254. ↑ [*Plein de.*]
255. ↑ Au chapitre de la Présomption, Charron note « deux vices contraires, qui sont ordinaires en la condition humaine, l'un et plus consume une légèreté… et trop grande facilité à croire et recevoir tout ce qu'on leur propose… l'autre vice contraire est une sotte et audacieuse témérité de condamner et rejeter, comme fausses, toutes choses que l'on n'entend pas. » (*Sagesse*, I, xi, 6.)
256. ↑ Cf. B., 27 ; C., 45 ; Faug., II, 79 ; Hav., XXV, 81 ; Mol., I, 67 ; Mich., 230.
257. ↑ Cf. B., 6 ; C., 19 ; Bos., I, ix, 46 ; Faug., II, 41 ; Hav., VI, 43 ; Mol., I, 89 ; Mich., 217.
258. ↑ Cf. Montaigne, II, 1 : « Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost, et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance, » et III, iv : « Nature

procede ainsi, par le bénéfice de l'inconstance », etc. Charron consacre dans sa « générale peinture de l'homme » un court chapitre à l'*Inconstance*. (*De la Sagesse*, I, xxxviii.)

259. ↑ Cf. B., 27 ; C., 45 ; Faug., II, 42 ; Hav., XXV, 79 ; Mol., I, 63 ; Mich., 838.
260. ↑ Cf. B., 366 ; C., 322 ; Faug., I, 195 ; Hav., XXV, 7 ; Mol., I, 111 ; Mich., 746.
261. ↑ « Nostre vie n'est que mouvement. » (Montaigne, III, xiii.) Cf. II, viii : « Estre consiste en mouvement et action. »
262. ↑ Cf. B.,199 ; C., 10 ; Faug., I, 195 ; Hav., XXV, 26 *bis* ; Mol., I, 61 ; Mich., 856.
263. ↑ Mont. III, 8 : « L'agitation et la chasse est proprement de notre gibbier. »
264. ↑ Cf. B., 359 ; C., 315 ; Faug., II, 42 ; Hav., XXV, 26 ; Mol., I, 61 ; Mich., 121.
265. ↑ [*Abandonné*.]
266. ↑ Phrase en surcharge.
267. ↑ [*Un sujet* [*un*.]
268. ↑ [*Une*.]
269. ↑ [*Le dépit*.]
270. ↑ Montaigne s'exprime de même dans l'*Apologie* : « Car de là naist la source principale des maulx qui le pressent : peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir », et encore : « Nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appétits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. » — Bossuet écrit dans le *Traité de la concupiscence* (chap. xi) : « L'homme n'a plus trouvé dans lui-même que ce qu'il peut avoir sans Dieu ; c'est-à-dire l'erreur et le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général, que personne ne peut nous ôter que par nous-mêmes, et qui seul suffit à tous. » Enfin La Bruyère a repris cette pensée dans une réflexion qui paraîtra bien faible à côté de celle de Pascal : « L'homme semble quelquefois ne pas se suffire à soi-même : les ténèbres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles et dans de vaines erreurs ; le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer. » (*De l'Homme*.)
271. ↑ Cf. B., 14 ; C., 32 ; P. R., XXXI, 14 ; Bos., I, ix, 47 ; Faug., I, 211 ; Hav., VI, 44 ; Mol., I, 63 ; Mich., 46.
272. ↑ Cette réflexion répond à un passage de Montaigne. « Je le trouve un peu plus retenu et considéré en ses entreprinses qu'Alexandre : car celuy-cy semble rechercher et courir à force les dangiers, comme un impétueux torrent qui choque et attaque sans distinction et sans chois tout ce qu'il rencontre… Aussi estoit il embesoigné en la fleur et première chaleur de son ame ; là où César s'y prinst estant desia meur et bien advancé… » (II, xxxiv.) César était le héros, non seulement de Montaigne, mais aussi de Méré ; c'est à Méré surtout que Pascal pense, lorsqu'il montre la *vanité* d'un César ou d'une Cléopâtre. Cf. dans le *Cinquième discours sur le commerce du monde* le passage où Méré sacrifie à César « ce jeune conquérant » d'Alexandre dont il dit : « Je m'étonne qu'une dame de nos jours, qui avait tant de goût et d'esprit l'eût choisi pour son galant. » — La Bruyère a répliqué à Pascal : « César n'était point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers ; il n'avait point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie et un grand nom après sa mort ; né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisait, il ne pouvait mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. Alexandre était bien jeune pour un dessein si sérieux, il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'aient plus tôt rompu son entreprise. » (*Des Jugements*.) Ajoutons qu'Alexandre est mort à trente-trois ans, comme le rappelle Montaigne (I, xix), et César à cinquante-six. Quant à Auguste il avait dix-huit ans à la mort de César, trente-deux ans lorsque la bataille d'Actium lui assura l'empire du monde romain.
273. ↑ Cf. B., 5 ; C., 17 ; Bos., I, x, 39 ; Faug., I, 206 ; Hav., VII, 38 ; Mol., I, 85 ; Mich., 282.
274. ↑ Titre ajouté par la *première Copie* : *Vanité*.
275. ↑ Cf. B., 8 *bis* ; C., 23 ; Bos., I, x, 31 ; Faug., I, 206 ; Hav., VII, 31 ; Mol., II, 150 ; Mich., 44.

276. ↑ Monier lit *de*.
277. ↑ Cf. B., 402 ; C., 376 ; P. R., XXIX, 29 ; Bos., I, ii, 34 ; Faug., I, 205 ; Hav., VI, 31 ; Mol., I, 60 ; Mich., 522.
278. ↑ *Sans crainte* en surcharge.
279. ↑ Cf. B., 8 *bis* ; C., 23 ; P. R., XXIV, 11 ; Bos., I, ix, 25 ; Faug., I, 215 ; Hav., VI, 22 *bis* ; Mol., I, 60 ; Mich., 55.
280. ↑ Pascal emprunte à Montaigne cette réflexion : « Peu de chose nous divertit et destourne ; car peu de chose nous tient. » (III, iv, *de la Diversion*.)
281. ↑ Cf. C., 473 ; Faug., II, 86 ; Mol., II, 65 ; Mich., 935.
282. ↑ Cf. B., 462 ; C., 259 ; Faug., II, 56 ; Hav., III, 11 ; Mol., I, 119 ; Mich., 631.
283. ↑ Allusion à l'exemple du fragment 97 : « C'est un excellent couvreur, dit-on. » *Naturellement*, c'est-à-dire qui se croient appelés par la nature à être couvreurs. C'est Montaigne qui a, semble-t-il, attiré l'attention de Pascal sur les *couvreurs* que la coutume a guéris du vertige dont ne peuvent se défendre les philosophes. (Cf. dans l'*Apologie de Raymond Sebond*, le passage cité en note du fr. 80.)
284. ↑ Cette vocation, qui serait de rester *en chambre*, est décrite dans les premières lignes du fragment suivant.
285. ↑ Cf. B., 53 ; C., 76 ; P. R., XXVI, 1, 2 et 3 ; Bos., I, vii, 1, 2 et 3 ; Faug., II, 31 ; Hav., IV, 2 ; Mol., I, 49 ; Mich., 335.
286. ↑ Port-Royal avait tiré de ces fragments sur le *Divertissement* un chapitre sur la *misère de l'homme* remanié et complété par le duc de Roannez ou par Nicole, et qui fournit le type de l'édition telle qu'on l'avait projetée en second lieu. (Cf. *Introduction*, p. vi, sqq.). Voici les paragraphes ajoutés au début :
« Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent leur vie.
« L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très grande partie. Il ne lui en reste que très peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

« C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a, en effet, pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même ; et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagnerait nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'âme ne trouve rien en elle qui la contente ; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli ; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi » (cf. fr. 171).

287. ↑ [*Misère de l'homme*.]
288. ↑ *Et les peines* en surcbarge.
289. ↑ [*Sur la mer*] j'ai découvert.
290. ↑ *D'une seule chose, qui est* en surcharge.
291. ↑ [*Vivre*.]
292. ↑ [*Voir une ville étrangère ou aller chercher du poivre*.]
293. ↑ [*N'irait point se laisser* [*n'irait pas*.]
294. ↑ [*Pour aller tous les ans se faire blesser et assommer*.]

295. ↑ [*C'est pour éviter ce mal insupportable qu'on achète des charges pour, etc. Mais que.* [*Toutes les peines qu'on souffre ne viennent donc que de cela seulement qu'on ne sait pas demeurer chez soi en repos et en* [*avec plaisir.*] — « Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu. » (La Bruyère, *De l'Homme.*)
296. ↑ [*J'ai trouvé.*]
297. ↑ C'est-à-dire la raison de la cause de tous nos malheurs, ce pourquoi les hommes s'exposent aux agitations et aux périls, au lieu de rester dans la chambre.
298. ↑ *Naturel* en surcharge.
299. ↑ [*Au lieu.*] — Addition de l'édition de 1670 : « Je ne parle que de ceux qui regardent sans aucune vue de religion. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la religion chrétienne de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec Dieu ; de lui rendre la vue de soi-même supportable, et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux : ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères par l'espérance d'une autre vie, qui doit entièrement l'en délivrer.
« Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos, qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi ne haït rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi : parce que, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir. »

300. ↑ [*Qu'on s'imagine un roi.*]
301. ↑ Syllepse qui s'explique naturellement par la première rédaction de Pascal.
302. ↑ *Cette félicité… point* en surcharge.
303. ↑ [*Des maladies.*]
304. ↑ [*Officiers, quelque peu de fortune qu'il ait, s'il est à la chasse ou au jeu* [*ou s'il joue avec quelque bonheur. L'unique bien des hommes consiste donc à être divertis de penser à leur condition ou par une occupation qui les en détourne, ou par quelque passion aimable et nouvelle qui les occupe, ou par le jeu, la danse* [*la chasse, quelque spectacle attachant, enfin ce qu'ils appellent divertissement. Et de là vient que.*]
305. ↑ Dans ses Remarques de 1778 Voltaire lui-même avait rapproché de ces fragments les vers de son poème : *De l'égalité des conditions* (1734) :

> « Être heureux comme un roi ! » dit le peuple hébété ;
> Hélas, pour le bonheur que fait la majesté ?
> En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie ;
> Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie

Mais, comme on l'a remarqué, dans l'épître xc (1751), il se ravise ; il est vrai qu'il s'adresse à Frédéric :

> Blaise Pascal a tort, il en faut convenir ;
> Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,
> Qui pense qu'ici-bas tout est misère et crime,
> Dans ses tristes accès ose nous maintenir
> Qu'un roi que l'on amuse, et même un roi qu'on aime,
> Dès qu'il n'est plus environné,
> Dès qu'il est réduit à lui-même,

Est de tous les mortels, le plus infortuné.
Il est le plus heureux s'il s'occupe et s'il pense.

306. ↑ À la page 210 du manuscrit.
307. ↑ [*On n'aurait pas.*]
308. ↑ [*Ce n'est pas cette possession languissante.*]
309. ↑ *En marge.* — Mont. *Apol.* : « Il ne fault pas trouver estrange si gents desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse. » Et ce passage, déjà cité en note du fr. 130 : « L'agitation et la chasse est proprement de notre gibbier. » (III, 8.) — Cf. Charron : « Le monde est une eschole d'inquisition : l'agitation et la chasse est proprement de nostre gibier ; prendre ou faillir à la prinse, c'est autre chose. » (*Sagesse*, liv. I, ch. xiv ; p. 8.)
310. ↑ [*Du bonheur.*]
311. ↑ Ce paragraphe en marge.
312. ↑ [*Méprisent.*]
313. ↑ [*Empêche.*]
314. ↑ Dans le manuscrit *qui nous en détourne* est écrit entre *misères* et *nous en garantit*.
315. ↑ [*Ces philosophes sottement nous disent que les rois ne sont pas heureux parce que les choses qu'ils possèdent ne.*] La reprise du développement, marquée par un signe de renvoi, se retrouve plus bas : *Et ainsi, quand on leur reproche* (page 59, ligne 17).
316. ↑ [*Vivre en.*]
317. ↑ [*Et ne fut pas digne.*] — « Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cineas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez-vous cette grande entreprinse ? — Pour me faire maistre de l'Italie, respondit il soudain. — Et puis, suyvit Cineas, cela faict ? — Ie passeray, dict l'aultre, en Gaule et en Espaigne. — Et aprez ? — Ie m'en iray subjuguer l'Afrique ; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, je me reposeray et vivray content et à mon ayse. — Pour Dieu ! sire, rechargea lors Gineas, dictes moy à quoy il tient que vous ne soyez dez à présent, si voulez, en cest estat ? pourquoi ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard que vous iectez entre deux ? » (Montaigne, I, 42.) Montaigne a pris ce dialogue dans Plutarque (*Vie de Pyrrhus*). On le retrouve chez Rabelais, liv. I, ch. xxii et chez Boileau, 1re Épître. Voici enfin comment Port-Royal éclairait et développe ce passage : « C'est pourquoi, lorsque Cineas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un conseil qui recevait de grandes difficultés et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposait que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conseillait son ministre était encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditait. »
318. ↑ [*Soit.*]
319. ↑ [*Dire à un.*]
320. ↑ Page 109 du manuscrit.
321. ↑ *À loisir* en surcharge.
322. ↑ [*C'est lui conseiller.*]
323. ↑ Cette dernière ligne en marge.
324. ↑ Ce paragraphe, d'une main étrangère.
325. ↑ [*Mais on a quelque raison, en ce que les hommes eux.*]
326. ↑ [*Divertissement, empêchement.*]

327. ↑ [*En croyant comme ils font qu'ils seront ensuite dans un heureux repos, ils se donnent du cœur à se faire battre.*]
328. ↑ [*Sont trompés eux-mêmes et qu'ils ont d'autres principes ; ils croient que ce qu'ils cherchaient est capable de les satisfaire ; mais dans la vérité on ne combat que* [*l'objet qu'ils s'imaginent et non pour le* [*avoir* [*et non pour celui qu'ils ont en effet et qui se cache et se dérobe à leur vue dans le fond de leur cœur ; car.*]
329. ↑ Montaigne avait déjà remarqué que « de touts les plaisirs que nous cognoissons, la poursuitte mesme en est plaisante : l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde ; car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstantielle. » (I, 19.)
330. ↑ Paragraphe en marge.
331. ↑ Paragraphe en marge.
332. ↑ [*Et comme ils sont.*]
333. ↑ [*Et de la nature corrompue.*]
334. ↑ *Qui reste* à *nature*, surcharge.
335. ↑ Nature [*sacrée.*]
336. ↑ [*La recherche.*]
337. ↑ *Qui se cache… âme* en surcharge.
338. ↑ [*Après avoir.*]
339. ↑ [*Par l'ennui qu'il engendre. Il en faut sortir et mendier le tumulte. Nulle condition n'est heureuse sans bruit et sans divertissement, et toute condition est heureuse tandis qu'on jouit de quelque divertissement. Mais qu'on juge quel est ce bonheur qui consiste à être diverti de penser à soi !*]
340. ↑ Mont. *Apol.* : « … Et de son auctorité privée, à cett' heure le chagrin prédomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. »
341. ↑ Page 217 du manuscrit. — Paragraphe d'une main étrangère.
342. ↑ Les mots suivants sont une surcharge de Pascal qui avait d'abord écrit : [*par sa propre complexion.*]
343. ↑ [*Un chien*] la correction est autographe.
344. ↑ [*Un lièvre.*]
345. ↑ [*D'où vient que cet homme qui a perdu son fils unique depuis peu de mois et qui était tout est accablé de procès et de querelles et du souci d'affaires importantes qui le rendaient tantôt si chagrin, n'y pense plus à présent. Ne vous en étonnez pas ; il est tout occupé à savoir par où passera ce sanglier que ses chiens poursuivent. Il n'en faut pas davantage pour chasser tant de pensées importantes. Voilà l'esprit de ce maître du monde tout rempli de ce seul souci.*] (*Importantes* n'est écrit qu'à moitié, et on pourrait également compléter le mot par *importunes*, qui offrirait encore un sens satisfaisant, moins adapté cependant à l'allure de la phrase.)
346. ↑ Page 133 du manuscrit.
347. ↑ [*Le divertissement. Car quel objet a celui-ci qui se tue à la chasse aujourd'hui sinon*] de se vanter demain entre ses amis [*de ce sanglier qu'il aura pris. Et un*] autre sue en [*son*] cabinet pour montrer aux savants une question [*de chiffres qu'il aura résolue, et tant d'autres se font blesser en une campagne pour se vanter l'hiver des dangers qu'il a courus, aussi sottement.*]
348. ↑ [*Impénétrable à tout autre.*]
349. ↑ *Enfin* en surcharge.
350. ↑ [*Car puisqu'ils ne laissent.*]
351. ↑ [*Que les autres.*]
352. ↑ [*Le* [*savaient qu'ils le sont.*]
353. ↑ [*Heureusement avec*]
354. ↑ [*Il.*]
355. ↑ La fin de la phrase en surcharge. — [*Ses passions sur cela pour ne point sentir passer le temps pour empêcher l'ennui de se répandre, et la misère de paraître à sa pensée.*]
356. ↑ [*Pour l'objet.*]

357. ↑ Cf. fr. 88.
358. ↑ [*L'homme, sans divertissement, quelque heureux qu'on l'imagine, séchera de chagrin et d'ennui* [*les conditions* [*et l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le divertir, le voilà heureux.*]
359. ↑ [*Était ce matin si troublé.*]
360. ↑ [*Limiers.*]
361. ↑ *Avec… heures* surcharge.
362. ↑ [*Pour reléguer.*]
363. ↑ [*Sera chagrin et malheureux.*]
364. ↑ Page 217 du manuscrit.
365. ↑ Écrit d'une main étrangère, avec corrections de Pascal à la première rédaction : [*Car pour parler selon la vérité des diverses conditions des hommes, ceux que nous appelons de grande qualité comme un*] surintendant [*un*] chancelier [*un*] premier président [*ne sont autre chose que des personnes qui ont*] dès le matin un grand nombre de gens [*chez eux pour les entretenir de diverses affaires dès à leur réveil et*] ne leur laisser une heure en la journée [*pour*] penser à eux-mêmes.
366. ↑ [*Pour leur nourriture et leur logement.*]
367. ↑ Ce dernier paragraphe est écrit d'une main étrangère, et corrigé par Pascal qui a fini par le rayer après l'avoir utilisé dans le cours de son développement.
368. ↑ [*En.*]
369. ↑ [*Car quand même ils ne penseraient pas*] [*ou ils pensent aux misères de leurs conditions ou* [*ce qui les porte dans l'ennui.*]
370. ↑ *Tout* surcharge autographe.
371. ↑ Havet a relevé sur ce fragment les commentaires de Nicole, curieux par leur diversité : « Nicole s'appuie sur ces idées de Pascal dans son traité *de la Connaissance de soi-même*, chap. i : « C'est ce qui a donné lieu à un grand esprit de ce siècle de faire voir dans un excellent discours que ce désir d'éviter la vue de soi-même est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et surtout de ce qu'ils appellent divertissement ; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penser point à eux, qu'il suffit pour rendre un homme misérable de l'obliger d'arrêter la vue sur soi, et qu'il n'y a point de félicité humaine qui la puisse soutenir. Qu'ainsi l'homme sans la grâce est un grand supplice à lui-même, qu'il ne tend qu'à se fuir, qu'il se regarde en quelque sorte comme son plus grand ennemi, et qu'il fait consister son bonheur à s'oublier soi-même, et à se noyer dans cet oubli. » Plus loin cependant (chap. iii), il n'adopte pas sans réserve ce que dit Pascal, que l'ennui qui accable ceux qui ont été dans de grandes places, quand on les réduit à vivre en repos dans leur maison, vient de ce qu'ils se voient trop, et que *personne ne les empêche de songer à eux*. « Peut-être que c'est une des causes de leur chagrin ; mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parce qu'ils ne se voient pas assez, et qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur *moi* », etc. Mais dans sa lettre au marquis de Sévigné (Cf. *Pièces justificatives*, p. ccli), Nicole combat très vivement le fond même de ce qu'il appelait tout à l'heure un excellent discours : « Il suppose, dans tout le discours du divertissement ou de la misère de l'homme, que l'ennui vient de ce que l'on pense à soi, et que le bien du divertissement consiste en ce qu'il nous ôte cette pensée. Cela est peut-être plus subtil que solide… Le plaisir de l'âme consiste à penser, et à penser vivement et agréablement. Elle s'ennuie sitôt qu'elle n'a plus que des pensées languissantes… C'est pourquoi ceux qui sont bien occupés d'eux-mêmes peuvent s'attrister, mais ne s'ennuient pas. La tristesse et l'ennui sont des mouvements différents… M. Pascal confond tout cela… » Voir aussi *Traité de l'Éducation d'un Prince*, 1re part., ch. xxxviii.
372. ↑ Cf. B., 326 ; C., 277 ; Faug., II, 37 note ; Hav., IV, 2 note ; Mol., I, 57 ; Mich., 285.
373. ↑ [*Il voit venir*] une balle.
374. ↑ Terme du jeu de paume d'où est venue cette expression *chasse morte*, synonyme de coup perdu (Littré).

375. ↑ On verra dans le célèbre fragment 358 quel parti Pascal a tiré de cette expression, qu'il avait rencontrée dans Montaigne et dans Balzac.
376. ↑ Cf. B., 9 ; C., 23 ; Faug., II, 41 ; Mol., I, 63 ; Mich., 48.
377. ↑ [*Songent*.]
378. ↑ Cf. B., 58 ; C., 82 ; P. R., XXVI, 1 ; Bos., I, vii, 1 ; Faug., II, 38 ; Hav., IV, 3 ; Mol., I, 61 ; Mich., 365.
379. ↑ « La plupart des plus grands rois, après avoir rendu leurs sujets heureux, ne pensent guère qu'à se voir en de beaux palais richement meublés et sur des jardins agréables, à goûter la bonne chère et la musique, avec les plus belles femmes de leur temps, à se divertir, à jouer, à chasser, à la comédie, dans les bals et dans les ballets. » (Méré, *de l'Esprit*, p. 55.)
380. ↑ *Balle* serait peut-être plus attendu, car le jeu de balle est l'exemple choisi ailleurs par Pascal ; mais il y avait aussi un jeu qui consistait à jeter une barre, et il n'y a donc pas lieu de rectifier, comme fait M. Michaut, ce qui a été écrit sous la dictée de Pascal.
381. ↑ *En repos*, surcharge.
382. ↑ [*Et sans divertissement*.]
383. ↑ [*Pour*.]
384. ↑ [*Sont*.]
385. ↑ [*Pour remplir*.]
386. ↑ [*Pour faire*.]
387. ↑ [*Admirablement soigneuses*.]
388. ↑ [*Bien*.]
389. ↑ Port-Royal développe et généralise cette réserve. (Cf. la note du fr. 139, page 54, nº 8).
390. ↑ Cf. B., 59 ; C., 82 ; P. R., XXVI, 1 ; Bos., I, vii, 1 ; Faug., II, 81 ; Hav., IV, 1 ; Mol., I, 56 ; Mich., 460.
391. ↑ [*Afin qu'ils soient tellement occupés à toutes ces pensées qu'ils ne songent pas*.]
392. ↑ *Sans*, en surcharge.
393. ↑ *Et*, en surcharge.
394. ↑ Mont. I, 38, *De la solitude* : « Nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine ; prenons encores, à nous tormenter et rompre la teste, de ceulx de nos voisins et amis. »
395. ↑ [*Et s'ils ont quelque relâche*.]
396. ↑ [*La pensée de ce que*.]
397. ↑ [*D'où ils*.]
398. ↑ [*Sont*.]
399. ↑ *Toujours*, en surcharge.
400. ↑ Cette phrase en marge.
401. ↑ Cf. B., 374 ; C., 332 ; P. R., XXIX, 21 ; Bos., I, ix, 26 ; Faug., I, 199 ; Hav., VI, 23 ; Mol., I, 125 ; Mich., 708.
402. ↑ Expression familière à Pascal. Cf. lettre du 26 janvier 1648 : « J'aurais pour cela besoin de la communication de personnes savantes et de personnes désintéressées. » Ici le mot est pris au sens absolu, pour signifier le peu de personnes avec qui on peut communiquer. — Saint-Cyran écrivait de Vincennes à Arnauld : « Le principal me manque qui est la communication », et Méré définira l'honnêteté : « Cette science est proprement celle de l'homme, parce qu'elle consiste à vivre et à se communiquer d'une manière humaine et raisonnable. » (*De la vraie Honnêteté*, disc. I, p. 6.)
403. ↑ « Bref c'est la vraye science de l'homme. » (Charron, Préface de la *Sagesse*.) — « La vraye science et la vraye estude de l'homme, c'est l'homme. » (*Id.*, préface du Premier livre.)
404. ↑ Cf. Faug., II, 37 (note) ; Hav., IV (note) ; Mol., I, 58 ; Mich., 286.
405. ↑ Opposition qui est déjà dans Montaigne : « Nous n'avons garde d'estre gents de bien selon Dieu ; nous ne le sçaurions estre selon nous » (III, 9). Voir le fragment 906. — Nicole écrit dans ses *Pensées diverses*, LVII : « La raison des faux jugements que l'on fait est que l'on a deux règles pour juger des choses. Cela est bon, dit-on, selon le monde, mais mauvais selon Dieu. »

406. ↑ Cf. B., 358 ; C., 315 ; P. R., IX, 1 ; Bos., II, xvii, 64 ; Faug., II, 86 ; Hav., XXIV, 53 ; Mol., I, 72 ; Mich., 17.
407. ↑ [*Cependant*.] — Cf. fr. 347 et 365.
408. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXIX, 26 ; Bos., I, ix, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., VI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
409. ↑ « Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy ; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considérer nue et simplement en soy, ie sens bien que ie n'en sens fruict ni iouïssance que par la vanité d'une opinion fantastique. » (Mont., II, xvi.) — Cf. Nicole : « il [l'homme] ne se regarde pas moins selon un certain être qu'il a dans l'imagination des autres que selon ce qu'il est effectivement, » etc. (*De la Connaissance de soi-même*, 1re part., ch. iv).
410. ↑ « Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à aultruy, nous faict beaucoup plus de mal que de bien : nous nous defraudrons de nos propres utilitez, pour former les apparences à l'opinion commune ; il ne nous chault pas tant quel soit notre estre en nous et en effect, comme quel il soit en la cognoissance publique » (Mont., III, ix). Charron a reproduit ce passage : « Nous ne vivons que par relation à aultruy. Nous ne nous soucions pas tant quels nous soyons en nous en effet et en vérité, comme quels nous soyons en la cognoissance publique, tellement que nous nous defaudrons souvent, et nous privons de nos commodités et biens, et nous nous gehennons pour former les apparences à l'apparence commune » (*De la Sagesse*, I, xxxvi, 4).
411. ↑ [*Nous serions bien fâchés d'avoir*] la tranquillité.
412. ↑ « De toutes les resveries du monde, la plus receue et la plus universelle est le soing de la réputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont bien effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ni corps ni prinse » (Mont., I, 41).
413. ↑ [*De la*.]
414. ↑ [*Serait*.]
415. ↑ Cf. B., 45 ; C., 45 ; P. R., XXIV, 7 ; Bos., I, v, 5 ; Faug., I, 208 ; Hav., II, 5 ; Mol., I, 88 ; Mich., 672.
416. ↑ « Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions. Quelle bizarrerie ! » (La Bruyère, *De l'Homme*.)
417. ↑ [*Nous nous*.]
418. ↑ Cf. B., 8 ; C., 21 ; P. R., XXIV, 10 ; Bos., I, v, 7 ; Faug., I, 208 ; Hav., II, 7 ; Mol., I, 89 ; Mich., 238.
419. ↑ Cf. B., 360 ; C., 316 ; P. R., XXIV, 5 ; Bos., I, v ; Faug., I, 208 ; Hav., II, 3 ; Mol., I, 88 ; Mich., 124.
420. ↑ « *Goujat*, valet d'armée. Cf. La Fontaine, *Matrone d'Éphèse* :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur couronné.

Crocheteur, portefaix qui fait usage de crochets. Cf. Régnier, Satire V :

Et qu'il n'est crocheteur ni courtaud de boutique
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'applique.

Et Balzac, *le Barbon* : « Il n'a écrit que pour la lie de Romulus et pour les crocheteurs du marché de Rome. » (Littré.)

421. ↑ C'est une pensée de Cicéron, dans le plaidoyer pour Archias, que Pascal a connue par Montaigne : « Car, comme dict Cicero, ceulx mesmes qui la [*la gloire*] combattent, encores veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. » (*Essais*, liv. I, ch. xli : *De ne communiquer sa gloire*.) Tacite dit également : « Chez les sages mêmes la passion de la gloire est la dernière dont ils se défont. » (*Hist.*, IV, 6.)

422. ↑ Cf. Montaigne : III, ix : *De la vanité*. « Il n'en est, à l'adventure, aulcune plus expresse que d'en escrire si vainement. »
423. ↑ Cf. B., 19 ; C., 38 ; Faug., I, 204 ; Hav., XXV, 66 ; Mol., I, 86 ; Mich., 196.
424. ↑ [*Le talon de soulier*.]
425. ↑ [*Nous*.]
426. ↑ « Qui est-ce qui voudrait courir seul aux jeux olympiques ? ôtez l'émulation, vous ôtez la gloire, vous ôtez l'éperon à la vertu. » (Du Vair, *La philosophie morale des Stoïques*, éd. 1603, p. 30.)
427. ↑ [*Par*] sans doute *paresse*.
428. ↑ Havet a judicieusement rappelé à ce propos le conseil de M. de Saci à Fontaine : « Quand il y avait quelque bien dans quelqu'un de ces enfants, il me conseillait toujours de n'en point parler et d'étouffer cela dans le secret : « Si Dieu y a mis quelque bien, disait-il, il l'en faut louer, et garder le silence, se contentant de lui en rendre dans le fond du cœur sa reconnaissance. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. III, p. 490.)
429. ↑ Cf. B., 27 ; C., 45 ; P. R., XXIV, 9 ; Bos., I, v, 6 ; Faug., I, 208 ; Hav., II, 6 ; Mol., I, 90 ; Mich., 211.
430. ↑ Le titre d'une main étrangère.
431. ↑ Pascal avait lu dans Montaigne (I, 38) ces vers de Perse (*Sat.*, I, 23) :

Usque adeone
Scire tuum nihil est nisi te scire hoc sciat alter.

432. ↑ Cf. B., 360 ; C., 317 ; P. R., XXIV, 4 ; Bos., I, v, 2 ; Faug., I, 209 ; Hav., II, 2 *bis* ; Mol., I, 90 ; Mich., 124.
433. ↑ « Nous voulons que l'on nous trouve et sente partout, que l'on nous estime et tout ce que nous estimons. » Charron, *Sagesse*, I, xxxv.
434. ↑ Correction de Pascal au texte dicté qui portait : *et les joies*.
435. ↑ « Nous consentons peut-estre d'eschapper à la vie, mais non à la vanité. » (*Ibid.*, I, xxxvi, 3.)
436. ↑ Souvenir du chapitre de Charron sur la Vanité (*Sagesse*, I, xxxvi) : « Nous desirons estre louez aprez nostre mort ; quelle plus grande vanité ? » (§ 3). Le paragraphe 5 signale la Vanité de la comédie, et le par. 6 celle des visites : « Quelle vanité et perte de temps aux visites, salutations, accueils et entretiens mutuels ! » etc. — Cf. Nicole, *Pensées diverses*, XXX : *Vanité, assaisonnement de la plupart des choses*.
437. ↑ Cf. Mich., 52, note.
438. ↑ Ces mots, barrés dans le manuscrit, s'expliquent par le fragment qui suit ; voir l'application fort importante que Pascal en fait aux Apôtres (fragment 798).
439. ↑ Cf. B., 354 ; C., 310 ; Bos., I, ix, 58 ; Faug., I, 195 ; Hav., VI, 55 ; Mol., II, 152 ; Mich., 22.
440. ↑ La Bruyère a développé cette pensée : « Un homme en place doit aimer son prince, sa femme, ses enfants, et après eux les gens d'esprit… Quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable et à la fiction ? Ne savent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions ; prouver la bonté d'un dessein et la justesse des mesures par le bonheur des événements ; s'élever contre la malignité et l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs ; donner des explications favorables à des apparences qui étaient mauvaises ; détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, et les mettre dans leur jour ; semer en mille occasions des faits et des détails qui seront avantageux, et tourner le ris et la moquerie contre ceux qui oseraient en douter ou avancer des faits contraires ?… » (*Des Grands*.)
441. ↑ [*Manque*.]
442. ↑ Cf. B., 8 ; C., 20 ; P. R., XXIX, 38 ; Bos., I, ix, 41 ; Faug., I, 215 ; Hav., VI, 38 ; Mol., I, 86 ; Mich., 240.

443. ↑ [*Gloire*.] — On lit dans Montaigne : « Caton, consul, pour s'asseurer d'aulcunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent : *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse* » (I, 40). La citation est de Tite-Live, XXXIV, 17.
444. ↑ « Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. » (Mont., I, 40.)
445. ↑ Cf. B., 46 ; C., 67 ; Faug., II, 89 ; Mol., I, 67 ; Mich., 761.
446. ↑ Cf. B., 9 ; C., 23 ; P. R., XXIV, 2 ; Bos., I, v, 1 ; Faug., I, 209 ; Hav., II, 1 *bis* ; Mol., I, 88 ; Mich., 45.
447. ↑ [*Puisque*.]
448. ↑ [*Qui y tient*.]
449. ↑ Cf. B., 366 ; C., 322 ; P. R., *ult*., XXIX, 25 ; Bos., I, ix, 21 ; Faug., I, 1205 ; Hav., VI, 18 ; Mol., I, 87 ; Mich., 748.
450. ↑ « La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde. » (La Rochefoucauld, *Max*., 216.)
451. ↑ « On est porté à croire, dit Havet, que Pascal renvoie ici à la page 184 de l'édition des *Essais* de Montaigne dont il se servait. Je trouve en effet à la page 184 de l'édition de 1635 en un volume in-folio (celle que Mlle de Gournay a dédiée au cardinal de Richelieu), des traits qui paraissent être ceux que Pascal avait en vue : « Cette belle et noble femme de Sabinus, patricien romain, pour l'interest d'aultruy supporta seule sans secours, et sans voix et gemissement, l'enfantement de deux iumeaux. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobbé un regnard…, et l'ayant mis sous sa cappe, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre que de se descouvrir. Et un aultre, donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystère… » (I, XL.) Voilà trois belles actions cachées, et pas assez cachées pourtant au gré de Pascal. Voir encore Mont. III, x : « À mesure qu'un bon effect est plus esclatant, ie rabbats de sa bonté le souspeçon en quoy i'entre, qu'il soit produict plus pour estre esclatant que pour estre bon ; estalé, il est à demi vendu. Ces actions là ont bien plus de grace, qui eschappent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict, et que quelque honneste homme choisit aprez et r'esleve de l'umbre, pour les poulser en lumière à cause d'elles mesmes. »
452. ↑ C'était la règle que Pascal s'était imposée à lui-même dans ses actions de charité (cf. la *Vie* écrite par Mme Périer, *apud Opuscules et Pensées de Pascal*, Hachette, 1897, p. 29).
453. ↑ Cf. B., 411 ; C., 387 ; Faug., I, 193 ; Hav., XXV, 5 ; Mol., I, 46 et I, 45 ; Mich., 384.
454. ↑ *La première Copie* corrige : *le plaisir*. Allusion à un passage de Montaigne (III, v) qui se termine ainsi : « Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame : la besongne les absorbe et dissipe de mesme ; certes, c'est une marque non seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et desformité. » — Au début de l'*Essai* suivant, Montaigne écrit : « Me demandez-vous d'où vient cette coustume de benir ceulx qui esternuent ?… Parce qu'il [*l'éternument*] vient de la teste et est sans blame, nous luy faisons cet honneste recueil. »
455. ↑ [*L'homme*.]
456. ↑ Addition ultérieure.
457. ↑ [*D'où vient qu'il*] n'est pas honteux à l'homme [*de succomber sous le plaisir*.]
458. ↑ [*Lui*] en surcharge.
459. ↑ *À dessein* en surcharge.
460. ↑ La phrase suivante à la marge.
461. ↑ [*Mais*.]
462. ↑ Cf. B., 5 ; C., 17 ; Bos., I, ix, 62 ; Faug., I, 207 ; Hav., VI, 59 ; Mol., I, 63 ; Mich., 222.
463. ↑ Cf. B., 197 ; C., 9 ; Bos., I, ix, 46 ; Faug., I, 207 ; Hav., VI, 43 *bis* ; Mol., I, 89 ; Mich., 862.
464. ↑ Voir *Médée*, II, 6 :

> Souvent *je ne sais quoi* qu'on ne peut exprimer
> Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer.

Rodogune, I, 5 :

Les âmes
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ces *je ne sais quoi* qu'on ne peut expliquer.

On avait discuté le *je ne sais quoi* dans l'entourage de Mme de Sablé, témoin cette pensée de l'abbé d'Àilly : « Ces mots de sympathie, de je ne sais quoi, de qualités occultes, et mille autres, ne signifient rien » (V. Cousin, *Madame de Sablé*, 1854, p. 86 ; cf. p. 95).

465. ↑ *En* surcharge.
466. ↑ [*Qu'on en peut*.]
467. ↑ Le nom de Cléopâtre n'est pas prononcé tout à fait au hasard. Cléopâtre était l'héroïne de Méré, comme César était son héros. (Cf. en particulier le *discours des Agréments*, p. 127.)
468. ↑ Cf. B., 13 ; C., 30 ; Faug., I, 207 ; Mol., I, 89 ; Mich., 219.
469. ↑ Cf. C., 116 ; Faug., I, 236 ; Mol., I, 89 ; Mich., 888.
470. ↑ Cf. B., 9 ; C., 23 ; Bos., I, ix, 62 ; Faug., II, 41 ; Hav., VI, 59 *bis* ; Mol., I, 63 ; Mich., 47.
471. ↑ [*Qu'ils ne connaissent*.]
472. ↑ [*Dans le néant que d'être en telle condition que* [*en une condition si malheureuse*.]
473. ↑ [*Dernière*.]
474. ↑ *Insupportable*, en surcharge.
475. ↑ Cf. B., 464 ; C., 203 ; P. R., XXIX, 20 ; Bos., I, iv, 25 ; Faug., II, 42 ; Hav., VI, 22 ; Mol., I, 60 ; Mich., 665.
476. ↑ *Ecclésiastique*, XXIV, 11 : *Et omnium excellentium et humilium corda virtute calcavi : et in his omnibus requiem quæsivi, et in hereditate Domini morabor*.
477. ↑ [*Réjouir*.]
478. ↑ Cf. B., 21 ; C., 40 ; Bos., I, ix, 61 ; Faug., II, 42 note ; Mich., 199.
479. ↑ Cf. B., 59 ; C., 82 ; P. R., XXXI, 3 ; Bos., I, ix, 61 ; Faug., II, 40 ; Hav., VI, 58 ; Mol., I, 58 ; Mich., 354.
480. ↑ Ce titre général est un souvenir de Montaigne : L'Essai IV du livre III est intitulé *de la Diversion* ; les idées sont déjà celles que Pascal reprend dans les fragments qui précèdent.
481. ↑ Voici ce qu'on trouve dans Montaigne d'une part : « ie trouve par experience que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griesve de ce qu'elle nous menace de mourir. » (I, 40). Cf. I, 17 : « Tant de gents qui, de l'impatience des poinctures de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort. » Et d'autre part : « Ie me plonge, la teste baissee, stupidement dans la mort, sans la considérer et recognoistre. » (Cf. III, xii et Charron, *Sagesse*, I, xxxix, 9.) La même idée se trouve exprimée par Méré : « La crainte de la mort est plus sensible que la mort même. » (*Max.*, 76) ; ce qui, d'ailleurs, est une traduction de Publius Syrus :

Mortem timere crudelius est quam mori.

La Rochefoucauld a développé à son tour ce lieu commun sous différentes formes, par exemple (*Max.* 21) : « Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager : de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux. » Cf. la *Maxime* 504, la dernière du livre, *sur la fausseté du mépris de la mort*, qui est comme le couronnement du livre des *Maximes*. On trouve enfin dans La Bruyère deux variantes de cette pensée : « La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à ! tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. — C'est plus tôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne la pas craindre. » (*De l'Homme*.)

482. ↑ Cf. B., 2 ; C., 15 ; Faug., II, 41 ; Mol., I, 58 ; Mich., 65.

483. ↑ Mont. III, iv : « Quand les médecins ne peuvent purger le catharre, ils le divertissent et desvoyent à une aultre partie moins dangereuse : Ie m'apperceois que c'est aussi la plus ordinaire recepte aux maladies de l'ame : on luy faict peu chocquer les maulx de droit fil ; on ne luy en faict ny soutenir ny rabattre l'attaincte, on la luy faict décliner et gauchir. (*De la diversion*). »
484. ↑ Cf. B., 53 ; C., 75 ; P. R., XXVI, 4 ; Bos., I, vii, 4 ; Faug., II, 39 ; Hav., IV, 5 ; Mol., I, 58 ; Mich., 310.
485. ↑ [*Les hommes, pour se*.]
486. ↑ [*Pour se rendre heureux*] en surcharge.
487. ↑ Port-Royal fait suivre cette phrase du développement suivant, qui termine le chapitre sur la *Misère de l'homme* et qui en fait, dans l'esprit des éditeurs, un tout littérairement et moralement achevé : « C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison, et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toute chose de chercher le remède à ses maux. Et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur ; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu : lequel, ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul. » (XXVI, 4.)
488. ↑ Cf. B., 53 ; C., 75 ; Faug., II, 42 ; Mol., I, 58 ; Mich., 311.
489. ↑ « Le but de nostre carrière, c'est la mort ; c'est l'obiect necessaire de nostre visee : si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas sans fiebvre ? Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas : mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement ? » (Mont., I, 19.) — La Rochefoucauld : « Il faut éviter de l'envisager [*la mort*] avec toutes ses circonstances, si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer ; mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est, trouve que c'est une chose épouvantable. » (Fragment de la *maxime* 504.)
490. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXIX, 26 ; Bos., I, ix, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., VI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
491. ↑ Dans Montaigne lui-même, — et il est inutile de dire combien il en a dû être frappé — Pascal avait rencontré la critique du *divertissement* : « Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau ; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessous ou à descouvert, quels torments ; quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable ? vistes vous iamais rien si rabbaissé, si changé, si confus ? Il y fault pourveoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pouvoit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées. » (I, xix.)
492. ↑ Cf. B., 198 ; C., 99 ; Bos., I, vii, 3 ; Faug., II, 40 ; Hav., II, 4 ; Mol., I, 59 ; Mich., 216.
493. ↑ *De nos misères*, en surcharge.
494. ↑ Nous dirions aujourd'hui *nous fait nous perdre*.
495. ↑ Cf. le développement de Port-Royal pour son chapitre xxvi, que nous avons cité en note du fragment 139, page 53.
496. ↑ Cf. B., 13 ; C., 31 ; P. R., XXIV, 12 ; Bos., I, vi, 5 ; Faug., II, 43 ; Hav., III, 5 ; Mol., I, 110 ; Mich., 42.
497. ↑ [*Le temps qui nous a portés jusqu'ici par sa succession continuelle nous a plus accoutumés au branle que*.]
498. ↑ [*Nous appelons l'avenir* [*le passé*.]
499. ↑ [*Ou rappelons*.]

500. ↑ [*L'avenir, et voyons.*]
501. ↑ [*Et qui sont* [*et sommes si imprudents que.*]
502. ↑ *Si vains que*, en surcharge.
503. ↑ *Échapper*, employé comme actif n'était plus guère usité au xviie siècle, que dans le sens d'*éviter*. Aussi la *Copie* corrige-t-elle *laissons échapper*, mais au xvie siècle échapper s'emploie avec le complément direct dans le sens de *laisser échapper* : « Ce lévrier n'eschappoyt ni lievres ni renards devant lui. » (Rabelais *apud* Littré). Cf. Montaigne : « Qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et eschapper. »
504. ↑ [*Plaît.*]
505. ↑ [*Presque jamais.*]
506. ↑ Pascal s'est souvenu du troisième chapitre du Ier livre des *Essais*, qui débute ainsi : « Ceulx qui accusent les hommes d'aller tousiours beants aprez les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aulcune prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur chose à quoy nature mesme nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage : nous impriment, comme assez d'aultres, cette imagination faulse, plus ialouse de nostre action que de nostre science.
« Nous ne sommes iamais chez nous ; nous sommes tousiours au delà : la crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. »

   La Bruyère a dit également : « La vie est courte et ennuyeuse ; elle se passe toute à désirer. L'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les désirs : on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint ; si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps. » (La Bruyère, *De l'Homme.*) Enfin on connaît le vers de Voltaire auquel renvoyait déjà Condorcet :

   Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

507. ↑ [*Notre.*]
508. ↑ [*Jamais nous ne pouvons jouir d'une heure.*]
509. ↑ [*Nous ne le sommes.*]
510. ↑ On trouve dans les *Lettres à Mlle de Roannez* (VIII, *olim* 7) une transposition religieuse de ces remarques psychologiques : « Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet, qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit ; mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant. »
511. ↑ Cf. B., 337 ; C., 289 ; Faug., I, 210 ; Hav., XXV, 13 ; Mol., I, 114 ; Mich., 325.
512. ↑ [*Qu'elles sont ordinaires et.*]
513. ↑ C'est l'exemple que la *Logique de Port-Royal* reprend, pour illustrer le sophisme *post hoc ergo propter hoc* : « Que s'il arrive quelquefois des guerres, des mortalités, des pestes et la mort de quelque prince après des comètes ou des éclipses, il en arrive aussi sans comètes et sans éclipses ; et d'ailleurs ces effets sont si généraux et si communs, qu'il est bien difficile qu'ils n'arrivent tous les ans en quelque endroit du monde : de sorte que ceux qui disent en l'air que cette comète menace quelque grand de la mort, ne se hasardent pas beaucoup. » (*Troisième partie*, ch. XIX, sect. 3.)
514. ↑ Cf. B., 196 ; C., 7 ; P. R., XXVIII, 45 ; Bos., II, xvii, 58 ; Faug., II, 79 ; Hav., XXIV, 48 ; Mol., I, 68 ; Mich., 215.
515. ↑ C'est-à-dire, pour Pascal, l'auteur de l'*Ecclésiaste*.

516. ↑ Cf. B., 20 ; C., 40 ; Faug., II, 79 ; Mich., 41.
517. ↑ Cf. B., 380 ; C., 339 ; Faug., I, 199 ; Hav., XXV, 8 ; Mol., I, 43 ; Mich., 717.
518. ↑ Pascal se souvient ici d'un passage de Montaigne : « Combien a la mort de façons de surprinse ?

Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas !

Ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies, » etc. (I, 19).

519. ↑ Cf. B., 393 ; C., 263 ; P. R., XXIV, 14 ; Bos., I, vi, 7 ; Faug., I, 185 ; Hav., III, 7 ; Mol., I, 115 ; Mich., 485.
520. ↑ *Même* en surcharge.
521. ↑ [*Et*.]
522. ↑ Olivier Cromwell est mort en septembre 1658 (d'une fièvre maligne et non de la gravelle, fait remarquer Havet). Son fils Richard lui succéda comme protecteur, mais il ne garda le pouvoir que quelques mois ; en mai 1660 Monk fit rendre le trône au fils de Charles Ier. Le fragment a été écrit au plus tôt en mai 1660.
523. ↑ Cf. B., 19 ; C., 38 ; P. R., XXIX, 34 ; Bos., I, ix, 38 ; Faug., I, 187 ; Hav., VI, 35 ; Mol., I, 113 ; Mich., 205.
524. ↑ Charles Ier fut décapité, comme on sait, en 1649 ; la reine Christine abdiqua en 1654. Quant au roi de Pologne, Jean Casimir, il fut dépossédé de son royaume en 1656, mais il le reprit dans le cours même de l'année ; c'est probablement, comme le remarque Havet, en 1656 que ce fragment a été écrit. Pascal inaugure le thème des *Rois en exil* que Voltaire a développé d'une façon si brillante et qui est un lieu commun de la littérature contemporaine. Ces trois noms que réunit Pascal sont rapprochés également par La Rochefoucauld dans des *Réflexions diverses*, XVII : *Des événements de ce siècle*.
525. ↑ Cf. B., 164 ; C., 194 ; Faug., II, 384 ; Mol., II, 14 ; Mich., 130.
526. ↑ « Cum audisset inter pueros quos in Syria Herodes rex Judæorum intra bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait *Mallem Herodis porcus esse quam filius*. » (Saturnales, IV, 4, p. 11).
527. ↑ Cf. C., 365 ; Faug., II, 384 ; Hav., XXV, 198 ; Mol., II, 14 ; Mich., 955.
528. ↑ Un mot analogue se retrouve dans la vie de Diogène le Cynique : « Ayant remarqué à Mégare que les moutons y étaient gras et couverts de bonne laine au lieu que les enfants y étaient presque tous nus : « J'aimerais mieux, dit-il, être mouton que fils d'un Mégarien. » (Traduction de Racine, Éd. Mesnard, t. V, p. 516.)
529. ↑ Cf. B., 379 ; C., 339 ; P. R., XXIX, 25 ; Bos., I, iv, 31 ; Faug., I, 187 ; Hav., VI, 28 ; Mol., I, 113 ; Mich., 766.
530. ↑ Pascal s'est souvenu de Montaigne : « Les ames des empereurs et des savatiers sont iectees a mesme moule : considérants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes ; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres ; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre ; la mesme raison, qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province ; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus ; pareils appetits agitent un ciron et un éléphant. » (*Apol.*)
531. ↑ Cf. B., 15 ; C., 33 ; P. R., XXIX, 36 ; Bos., I, ix, 66 ; Faug., I, 194 ; Hav., VI, 63 ; Mol., I, 111 ; Mich., 189.
532. ↑ Dans une lettre qui paraît écrite à Domat vers 1661, Pascal condamne cette disposition chez ses amis de Paris : « Ils croient rendre service à Dieu en murmurant contre les empêchements, comme si c'était une autre puissance qui suscitât leur piété, et une autre qui donnât vigueur à ceux qui s'y opposent. C'est ce que fait l'esprit propre. Quand nous voulons par notre propre mouvement que quelque chose réussisse, nous nous irritons contre les obstacles, parce que nous sentons dans ces empêchements ce

que le motif qui nous fait agir n'y a pas mis, et nous y trouvons des choses que l'esprit propre qui nous fait agir n'y a pas formées. »

533. ↑ Le mot manque dans le manuscrit.
534. ↑ C'est-à-dire que l'idéal proposé ici est aussi incompatible avec les conditions de l'activité humaine que l'idéal de la perpétuité est incompatible avec les conditions du mouvement terrestre.
535. ↑ Cf. B., 365 ; C., 324 ; Faug., I, 194 ; Hav., XXV, 6 ; Mol., I, 124 ; Mich., 745.
536. ↑ Cette pensée subtile semble compléter la précédente, en répondant à une exception qu'elle présente. Que faut-il penser de ceux qui sont toujours disposés à prendre le bon côté des choses et à faire contre mauvaise fortune bon cœur ? Tant qu'on reste dans les conditions humaines, leur conduite ne veut être interprétée que comme une marque de dissimulation et d'intérêt secret.
537. ↑ Cf. B., 80 ; C., 105 ; P. R., I, 1 ; Bos., II, ii, 1 ; Faug., II, 18 ; Hav., IX, 5 ; Mol., I, 16 ; Mich., 66.
538. ↑ [*Pourvu qu'il y ait.*]
539. ↑ [*Qui*] nous [*empêche.*]
540. ↑ [*Et si.*]

SECTION III

29]
184[1]

Lettre[2] pour porter à rechercher Dieu.

Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent celui qui les recherche.

409]
185[3]

La[4] conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur[5], est de mettre la[6] religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce ; mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur, *terrorem potius quam religionem*[7].

142]
186[8]

Ne, si terrerentur et non docerentur, improba quasi dominatio videretur (Aug. Ep. 48 ou 49[9]).

iv tom : *Contra mendacium — ad Consentium*[10].

27]
187[11]

Ordre. — Les hommes ont mépris pour la religion ; ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer[12] par montrer que la religion n'est point contraire à la raison[13], vénérable, en donner respect ; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie ; et puis montrer qu'elle est vraie. Vénérable, parce qu'elle a bien connu l'homme ; aimable, parce qu'elle promet le vrai bien[14].

427]
188[15]

Il faut, en tout dialogue et discours[16], qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent : de quoi vous plaignez-vous ?

25]
189[17]

Commencer par plaindre les incrédules, ils sont assez malheureux par leur condition ; il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît, mais cela leur nuit[18].

63]
190[19]

Plaindre les athées qui cherchent[20], car ne sont-ils pas assez malheureux ? — invectiver contre ceux qui en font vanité.

104]
191[21]

Et celui-là se moquera de l'autre ? qui se doit moquer ? et cependant, celui-ci ne se moque pas de l'autre, mais en a pitié.

461]
192[22]

Reprocher à Miton de ne point se remuer, quand Dieu le reprochera[23].

39]
193[24]

Quid fiet hominibus qui minima contemnunt, majora non credunt[25] *?*

***Première Copie* 209]**
194[26]

… Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de la posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui la montre avec cette évidence[27]. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*[28] ; et enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses, que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre, puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et établit sa doctrine, bien loin de la ruiner ?

Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout, et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a personne raisonnable[29] qui puisse parler de la sorte, et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres[30] et parmi les hommes. Mais, en vérité, je leur dirai[31] ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, pour en user de cette façon ; il s'agit de nous-même, et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est[32]. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite ; et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser[33].

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations.

[34] Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas eux-mêmes les lumières qui les en persuadent, négligent de les chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente[35].

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante, c'est un monstre pour moi ; je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle[36] ; j'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre ; il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéanti ou malheureux.

Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves ; voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde[37]. Qu'on fasse réflexion là-dessus et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a[38] de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie, qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche, et que, comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute ; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste ; que s'il est avec

cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature[39].

Où peut-on prendre ces sentiments ? quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource[40] ? quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables[41], et comment se peut-il faire que ce raisonnement se passe dans un homme raisonnable ?

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses ; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste, je vois ces effroyables[42] espaces de l'univers qui[43] m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit[44]. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais ; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage ; voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude ; et de tout cela, je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher, et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte, tenter un si grand événement, et me laisser mollement[45] conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. » (Quelque certitude qu'ils eussent, c'est un sujet de désespoir plutôt que de vanité)[46].

[47] Qui souhaiterait d'avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière ? qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires ? qui aurait recours à lui dans ses afflictions ? Et enfin à quel usage de la vie on le pourrait destiner ?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables[48], et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses vérités ; car la foi chrétienne ne va presque qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ[49] ; or, je soutiens que s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés[50].

Rien n'est si important à l'homme que son état[51], rien ne lui est si redoutable que l'éternité ; et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel : ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses, ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion[52]. C'est une chose[53] monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes[54]. C'est un enchantement[55] incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement[56] dans la nature de l'homme pour faire gloire[57] d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet[58] ; ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté[59] ; c'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essayent d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux et capable de servir utilement son ami, parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme[60] qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même[61] ? pense-t-il nous avoir porté par là à avoir désormais bien de la confiance en lui et en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie[62] ? prétendent-ils nous avoir bien réjoui, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content ? Est-ce donc une chose à dire gaîment ? et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste[63] ?

[64] S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté et si éloigné en toutes manières de ce bon air[65] qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion ; ils vous diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire ; c'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez[66] ; — et il avait raison, car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables ?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes[67]. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse ; il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu[68] : rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu[69]. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables ; ou ceux qui servent Dieu de tout leur[70] cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas[71].

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres, et qu'il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie[72]. Mais, parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place[73], et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs ; quelque aversion qu'ils y apportent, peut-être rencontreront-ils quelque chose, et pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup ; mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine, que j'ai ramassées ici, et dans lesquelles j'ai suivi à peu près cet ordre…

****205]**

194 bis[74]

(1)[75]

[On doit avoir pitié des uns et des autres ; mais on doit avoir pour les uns une pitié qui naît de tendresse, et, pour les autres, une pitié qui naît de mépris.]

(**2)[76]

[Je ne prends point cela par système, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait non par un zèle de dévotion et de détachement, mais par un principe purement humain, et

par un mouvement d'intérêt et d'amour-propre, et parce que c'est une chose qui nous intéresse assez pour nous en émouvoir, d'être assurés qu'après tous les maux de la vie, une mort inévitable, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement dans peu d'années… dans l'horrible nécessité…]

(**3)[77]

[Il est sans doute qu'il n'y a point de bien sans la connaissance de Dieu, qu'à mesure qu'on en approche[78] on est heureux, et que le dernier bonheur est de le connaître avec certitude, qu'à mesure qu'on s'en éloigne on est malheureux, et que le dernier malheur serait la certitude du contraire.

C'est donc un malheur que de douter, mais c'est un devoir indispensable de chercher dans le doute ; et ainsi, celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble malheureux et injuste ; que s'il est avec cela gai et présomptueux, je n'ai point de terme pour qualifier une si extravagante créature.]

(4)[79]

[Quel sujet de joie, de ne plus attendre que des misères sans ressources ! quelle consolation, dans le désespoir de tout consolateur !]

(5)[80]

Mais[81] ceux-là mêmes qui semblent les plus opposés à la gloire de la religion n'y seront pas inutiles pour les autres ; nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque chose de surnaturel : car un aveuglement de cette[82] sorte n'est pas une chose naturelle[83] ; et si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres par l'horreur d'un[84] exemple si déplorable et d'une folie si digne de compassion.

(6)[85]

Est-ce qu'ils sont si fermes qu'ils soient insensibles à tout ce qui les touche ? éprouvons-le dans la perte des biens ou de l'honneur : quoi ! c'est un enchantement…

(7)[86]

Cependant il est certain que l'homme est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela.

(8)[87]

[Les gens de cette sorte sont académistes, écoliers[88], et c'est le plus méchant caractère d'homme que je connaisse.]

(9)[89]

Le bon air va à n'avoir pas de complaisance, et la bonne piété à avoir complaisance pour les autres.

(10)**[90]

[Le beau sujet de se réjouir, et de se vanter, la tête levée en cette sorte : Donc, réjouissons-nous, vivons sans crainte et sans inquiétude, et attendons la mort puisqu'il est incertain, et nous verrons alors ce qu'il arrivera de nous… Je n'en vois pas la conséquence][91].

(11)[92]

Est-ce une chose à dire avec joie[93] ? c'est une chose qu'on doit donc dire tristement.

(12)[94]

Cela n'est point du bon air.

(13)

Vous me convertirez.

(14)

[N'en être pas fâche et ne pas aimer à… est un effet de faiblesse d'esprit, et non[95] de malice dans la volonté.]

(*15)[96]

[Est-ce courage à un homme mourant, d'aller[97] dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel ?]

(*16)[98]

[Cela montre qu'il n'y a rien à leur dire : non par mépris, mais parce qu'ils n'ont pas le sens commun ; il faut que Dieu les touche.]

(*17)[99]

[Il faut bien être dans la religion qu'ils méprisent, pour ne les pas mépriser.]

(*18)[100]

[Que je serais heureux, si j'étais en cet état, qu'on eût pitié de ma sottise, et qu'on eût la bonté de m'en tirer malgré moi !]

(19)[101]

N’est-ce pas assez qu’il se fasse des miracles en un lieu, et que la Providence paraisse sur un peuple ?

***Première Copie* 217]**

194 ter[102]

(1)[103]

Je leur demanderais s’il n’est pas vrai qu’ils vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu’ils combattent, qui est que la nature de l’homme est dans la corruption[104].

(2)[105]

Rien n’est important que cela, et on ne néglige que cela.

(3)[106]

C’est tout ce que pourrait faire un homme qui serait assuré de la fausseté de cette nouvelle ; encore ne devrait-il pas être dans la joie, mais dans l’abattement.

(4)[107]

Il ne faut pas dire de cela que c’est une marque de raison.

(5)[108]

Les trois conditions[109].

***Première Copie* 217]**

195[110]

Avant que d’entrer dans les preuves de la religion chrétienne, je trouve nécessaire de représenter l’injustice des hommes qui vivent dans l’indifférence de chercher la vérité d’une chose qui leur est si importante et qui les touche de si près.

De tous leurs égarements, c’est sans doute celui qui les convainc le plus de folie et d’aveuglement, et dans lequel il est le plus facile de les confondre par les premières vues du sens commun[111] et par les sentiments de la nature. Car il est indubitable que le temps de cette vie n’est qu’un instant, que l’état de la mort est éternel, de quelque nature qu’il puisse être, et qu’ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si

différentes selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vérité de ce point qui doit être notre dernier objet.

Il n'y a rien de plus visible que cela et qu'ainsi, selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait déraisonnable, s'ils ne prennent une autre voie. Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie, qui se laissent conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et, comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité[112] en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée[113].

Voilà un doute d'une terrible conséquence. Ils sont dans le péril d'une éternité de misères ; et sur cela, comme si la chose n'en valait pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles qui, étant obscures d'elles-mêmes, ont un fondement très solide quoique caché. Ainsi ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni s'il y a force ou faiblesse dans les preuves ; ils les ont devant les yeux, et ils refusent d'y regarder, et dans cette ignorance ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession et enfin d'en faire vanité. Peut-on penser sérieusement à l'importance de cette affaire sans avoir horreur d'une conduite si extravagante ?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie[114], en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comme raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont et sans rechercher d'éclaircissement. « Je ne sais », disent-ils…

***Première Copie* 221]**

195 bis[115]

[Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité ; et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne peut nous en défendre, et que…]

412]
196[116]

Les gens manquent de cœur ; on n'en ferait pas son ami[117].

***Première Copie* 191]**
197[118]

D'être insensible à[119] mépriser les choses intéressantes, et devenir insensible au point qui nous intéresse le plus.

65]
198[120]

La sensibilité de l'homme aux petites choses et l'insensibilité[121] pour les grandes choses[122], marque d'un étrange renversement.

***Première Copie* 223]**
199[123]

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour[124]. C'est l'image de la condition des hommes.

61]
200[125]

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet. Ainsi, il est surnaturel que l'homme, etc.[126] ; c'est un appesantissement de la main de Dieu. Ainsi, non seulement le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas.

***Première Copie* 226]**
201[127]

Toutes les objections des uns et des autres ne vont que contre eux-mêmes, et point contre la religion. — Tout ce que disent les impies…

***Première Copie* 350]**
202[128]

[[129] Par ceux qui sont dans le déplaisir de se voir sans foi, on voit que Dieu ne les éclaire pas ; mais les autres, on voit qu'il y a un Dieu qui les aveugle.]

489]
203[130]

Fascinatio nugacitatis[131]. — Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avait que huit jours de vie[132].

***63]**
204[133]

Si on doit donner huit jours de la vie, on doit donner cent ans.

491]
204 bis[134]

Si on doit donner huit jours, on doit donner toute la vie.

67]
205[135]

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée[136] dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je[137] remplis et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors : qui m'y a mis ? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ? *Memoria hospitis unius diei prætereuntis*[138].

***Première Copie* 101]**
206[139]

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie[140].

***23]**
207[141]

Combien de royaumes nous ignorent !

49]
208[142]

Pourquoi ma connaissance est-elle bornée ? ma taille ? ma durée à cent ans plutôt qu'à mille ? Quelle raison a eue la nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre ?

163]
209[143]

Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître ? Tu as bien du bien, esclave ; ton maître te flatte, il te battra tantôt[144].

63]
210[145]

Le dernier acte[146] est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour[147] jamais.

63]
211[148]

Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables, misérables comme nous[149], impuissants comme nous : ils ne nous aideront pas ; on mourra seul. Il faut donc faire comme si on était seul[150] ; et alors[151], bâtirait-on des maisons superbes, etc.[152] ? on chercherait la vérité sans hésiter ; et, si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes, que la recherche de la vérité.

229]
212[153]

Écoulement. — C'est une chose horrible de sentir écouler tout ce qu'on possède[154].

63]
213[155]

Entre nous, et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile.

49]
214[156]

Injustice. — Que la présomption soit jointe à[157] la misère, c'est une extrême injustice[158].

437]
215[159]

Craindre la mort hors du péril, et non dans le péril ; car il faut être homme[160].

2e *man. Guerrier*]
216[161]

Mort soudaine seule à craindre, et c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands.

247]
217[162]

C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison ; dira-t-il : peut-être qu'ils sont faux ? — et négligera-t-il de les examiner ?

27]
218[163]

Cachot[164]. — Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic[165] : mais ceci ; il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

73]
219[166]

Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale[167]. Et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela : ils délibèrent de passer une heure[168].

Platon, pour disposer au christianisme[169].

489]
220[170]

Fausseté des philosophes qui ne[171] discutaient pas l'immortalité de l'âme ; fausseté de leur dilemme dans Montaigne[172].

63]
221[173]

Les athées doivent dire des choses parfaitement claires[174] : or il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle.

416]
222[175]

Athées. — Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter ? quel[176] est plus difficile, de naître ou de ressusciter, que ce qui n'a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore ? est-il plus difficile de venir en être que d'y revenir ? La coutume nous rend l'un facile, le manque de coutume rend l'autre impossible[177] : populaire façon de juger !

Pourquoi une vierge ne peut-elle enfanter ? une poule ne fait-elle pas des œufs sans coq ? qui les distingue par dehors d'avec les autres ? et qui nous a dit que la poule n'y peut former ce germe aussi bien que le coq[178] ?

45]
223[179]

[180] Qu'ont-ils à dire contre la résurrection, et contre l'enfantement de la Vierge ? qu'est-il plus difficile, de produire un homme ou un animal, que de le reproduire ? et s'ils n'avaient jamais vu une espèce d'animaux, pourraient-ils deviner s'ils se produisent sans[181] la compagnie les uns des autres[182] ?

402]
224[183]

Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie[184], etc. ! si l'Évangile est vrai, si Jésus-Christ est Dieu[185], quelle difficulté y a-t-il là ?

61]
225[186]

Athéisme marque de force d'esprit[187], mais jusqu'à un certain degré seulement[188].

25]
226[189]

Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc[190] ? ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les Chrétiens ? ils ont leurs cérémonies, leurs prophètes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux, comme nous, etc. — Cela est-il contraire à l'Écriture ? ne dit-elle pas tout cela[191] ?

Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour vous laisser en repos ; mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez : regardez au détail. C'en serait assez pour une question de philosophie : mais ici où il va de tout[192]. Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc. Qu'on s'informe de cette religion même si elle ne rend pas raison de cette obscurité ; peut-être qu'elle nous l'apprendra.

29]
227[193]

Ordre par dialogues. — Que dois-je faire ? Je ne vois partout qu'obscurités. Croirai-je que je ne sais rien ? croirai-je que je suis Dieu ?

Toutes choses changent et se succèdent. — Vous vous trompez, il y a…[194].

45]
228[195]

Objection des athées : Mais nous n'avons nulle lumière.

***Première Copie* 219]**
229[196]

Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. Je regarde de toutes parts, et je ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude ; si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité, je me déterminerais à la négative[197] ; si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi ; mais, voyant trop pour nier et trop peu pour m'assurer, je suis en un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient, elle le marquât sans équivoque ; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses[198], elle les supprimât tout à fait ; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre[199] ; au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien, pour le suivre ; rien ne me serait trop cher pour l'éternité.

Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent[200].

17]
230[201]

Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas ; que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons point d'âme ; que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, etc. ; que le péché originel soit[202], et qu'il ne soit pas[203].

8]
231[204]

Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties ? — Oui. — Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible[205]. C'est un point[206] se mouvant partout d'une vitesse infinie ; car il est un[207] en tous lieux et est tout entier en chaque endroit.

Que cet effet de nature[208], qui vous semblait impossible auparavant, vous fasse connaître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connaissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de votre apprentissage, qu'il ne vous reste rien à savoir ; mais qu'il vous reste infiniment à savoir.

425]
232[209]

Le mouvement infini ; le point qui remplit tout, le moment de repos[210] : infini sans quantité, indivisible et infini[211].

3]
233[212]

Infini — rien[213]. — Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions ; elle raisonne là-dessus, et appelle cela nature, nécessité[214], et ne[215] peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie[216] ; le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant[217]. Ainsi notre esprit devant Dieu ; ainsi notre justice devant la justice divine[218]. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini[219]. Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde ; or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus[220].

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature ; comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre[221] ; mais nous ne savons ce qu'il est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair[222] ; car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature ; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini). Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est[223].

N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même[224] ?

[225] Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini[226], parce que nous sommes finis et étendus comme lui. Nous connaissons l'existence de l'infini[227] et ignorons sa nature, parce[228] qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes[229].

Mais par la foi nous connaissons son existence ; par la gloire nous connaîtrons[230] sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose, sans connaître sa nature[231].

Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni[232] ce qu'il est, ni s'il est ; cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

[233] Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam*[234] ; et puis, vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens[235]. — Oui ; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte de blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent. — Examinons donc ce point, et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer : il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu[236], à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix ; car vous n'en savez rien. — Non ; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier[237].

— Oui ; mais il faut parier ; cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir[238], voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses[239] à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature[240] a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude[241] ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien[242]. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. — Cela est admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop. — Voyons[243]. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager ; mais s'il y en avait trois à gagner, il[244] faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas[245] hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a un pareil hasard de perte et de gain[246]. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur[247] ; et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous[248] agiriez de

mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de[249] vie infiniment heureuse à gagner[250]. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner[251], un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte[252], et ce que vous jouez est fini[253]. Cela ôte tout parti[254] : partout où est l'infini, et où il n'y a point infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point[255] à balancer, il faut tout donner. Et ainsi[256], quand on est forcé à jouer, il faut[257] renoncer à la raison pour garder[258] la vie, plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à[259] arriver que la perte du néant[260].

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on[261] s'expose, et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, égale le bien fini qu'on[262] expose certainement, à l'infini, qui est incertain[263]. Cela n'est pas ainsi : tout[264] joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude ; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement[265] le fini, sans pécher contre la raison[266]. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a, à la vérité[267], infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre[268]. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte ; et de là vient que, s'il y a[269] autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et[270] alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi, notre proposition est dans une force infinie, quand il y a[271] le fini à hasarder[272] à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif ; et si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est. — [273] Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ? — Oui, l'Écriture, et le reste, etc.

— Oui ; mais j'ai les mains liées et la bouche[274] muette ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté ; on ne me relâche[275] pas, et[276] je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?

— Il est vrai. Mais apprenez au moins que votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez, [ne vient que du défaut de vos passions] [277]. Travaillez donc, non pas à[278] vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez le remède : apprenez de ceux[279] qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien ; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira[280]. — Mais c'est ce que je crains. — Et

pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? Mais pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminuera les passions, qui sont vos grands obstacles, etc. [281] *Fin de ce discours*. — Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami[282], sincère, véritable[283]. À la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

4] — « Oh ! ce discours me transporte, me ravit, etc., etc. »

— Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire ; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse[284].

130]
234[285]

S'il ne fallait rien faire que[286] pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion ; car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain ; et qu'il y a plus de certitude à la religion, que non pas[287] que nous voyions le jour de demain : car il n'est pas certain[288] que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit ; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas ? Or, quand on travaille pour demain, et pour l'incertain, on agit avec raison ; car on doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis qui est démontrée[289].

Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc.[290] ; mais il n'a pas vu la règle des partis[291], qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux[292], et que la coutume peut tout[293] ; mais il n'a pas vu la raison de cet effet.

Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes[294] ; ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit ; car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit[295]. Et quoique ces effets-là se voient par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes comme les sens corporels à l'égard de l'esprit.

467]
235[296]

Rem viderunt, causam non viderunt[297].

65]
236[298]

Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité, car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. — Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. — Aussi a-t-il fait ; mais vous les négligez. Cherchez-les donc ; cela le vaut bien.

63]
237[299]

Partis. — Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions[300] : 1º Si on pouvait y être toujours ; 5º s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps[301] et incertain si on y sera une heure : cette dernière supposition est la nôtre.

***63]**
238[302]

Que me promettez-vous enfin (car dix ans est le parti)[303], sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines ?

235]
239[304]

Objection. — Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Réponse. — Qui a plus de sujet de craindre l'enfer, ou celui qui[305] est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une certaine persuasion qu'il y a un[306] enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est ?

41]
240[307]

— J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. — Et moi, je vous dis : Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs[308]. — Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi[309] ; je ne puis[310] le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs et éprouver si ce que je dis est vrai.

485]
241[311]

Ordre. — J'aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie[312].

---

1. ↑ Cf. B., 1 ; C., 13 ; Faug., II, 390 ; Hav., XXV, 108 *bis* ; Mol., II, 61 ; Mich., 72.
2. ↑ [*De.*]
3. ↑ Cf. B., 82 ; C., 107 ; Bos., II, xvii, 4 ; Faug., II, 178 ; Hav., XXIV, 3 ; Mol., II, 60 ; Mich., 652.
4. ↑ [*Religion.*]
5. ↑ *Qui dispose… douceur* en surcharge.
6. ↑ [*Vérité.*]
7. ↑ Cf. le développement de Grotius contre les Mahométans auxquels il reproche leur prosélytisme belliqueux : *ita ut nihil armis obtendere possint, nisi solam religionem, quod maxime est irreligiosum. Nam cultus Dei nullus est, nisi ab animo volente procedat. Voluntas autem docendo et suadendo elicitur, non minis, non vi* » (*De verit. rel. christ.*, VI, 7).
8. ↑ Cf. B., 346 ; C., 300 ; Faug., II, 404 ; Mich., 357.
9. ↑ [*Si J.-C.*] — Il s'agit de la lettre 48 selon l'ancien ordre ; elle est au tome II de l'édition de Bâle sous ce titre : *De vi corrigendis hæreticis contra Donatistas, Epistola ad Vincentium* : « Si enim terrerentur, et non docerentur, improba quasi dominatio videretur. Rursus docerentur, et non terrerentur, vetustate consuetudinis obdurati ad capessendam viam salutis pigrius moverentur. »
10. ↑ Renvoi probable à l'édition de Saint-Augustin publiée à Bâle en 1528 ; le tome IV s'ouvre par deux opuscules : *De mendacio ad Consentium liber unus*, — *Contra mendacium ad eumdem liber unus.*
11. ↑ Cf. B., 3 ; C., 15 ; P. R., XXVIII, 38 ; Bos., II, xvii, 36 ; Faug., II, 387 ; Hav., XXIV, 26 ; Mol., II, 63 ; Mich., 69.
12. ↑ *Commencer* était dans la première rédaction le début du fragment.
13. ↑ [*Ensuite qu'elle est au.*]
14. ↑ « Il y a deux choses dans les vérités de notre religion ; une beauté divine qui les rend aimables et une sainte majesté qui les rend vénérables. » (XI[e] *Provinciale.*)

15. ↑ Cf. B., 370 ; C., 328 ; Faug., I, 248 ; Hav., XXIV, 95 ; Mol., II, 153 ; Mich., 698.
16. ↑ [*Qu'il y ait*.]
17. ↑ Cf. B., 79 ; C., 104 ; Bos., II, xvii, 4 ; Faug., II, 387 ; Hav., XXIV, 3 *bis* ; Mol., II, 62 ; Mich., 56.
18. ↑ Pascal faisait peut-être allusion au fameux livre du père Garasse contre qui Saint-Cyran avait engagé une polémique : *la Doctrine curieuse des Beaux Esprits de ce temps*, où les athéistes sont traités perpétuellement de *bélîtres*, de *jeunes veaux*, etc. Cf. *Introd.*, p. lxxx.
19. ↑ Cf. B., 78 ; C., 104 ; Faug., II, 19 ; Mol., II, 61 ; Mich., 173.
20. ↑ *Car… malheureux*, en surcharge.
21. ↑ Cf. Faug., I, 291 ; Mol., II, 116 ; Mich., 271.
22. ↑ Cf. B., 451 ; C., 250 ; Faug., II, 225 note ; Hav., XXV, 92 *ter* ; Mol., I, 16 ; Mich., 818.
23. ↑ C'est-à-dire *puisque*, comme le *quando* latin. Puisque Dieu le reprochera plus tard, il est bon, dans l'intérêt de Miton lui-même, de le reprocher dès maintenant. M. Michaut propose de ponctuer autrement : *Reprocher à Miton de ne pas se remuer. Quand Dieu le reprochera…* La conjecture est ingénieuse ; mais rien n'indique dans le manuscrit que le fragment soit inachevé. — Arnauld écrivait a Saint-Cyran, dans la lettre où il le prie « de le recevoir sous sa conduite » : « Je suis obligé de me reprocher à moi-même, afin que Jésus-Christ ne me le reproche pas un jour, à la face de ses anges, que j'ai retenu tant de temps la vérité en injustice » (*Lettre du 24 déc. 1638*).
24. ↑ Cf. B., 420 ; C., 395 ; Faug., II, 403 ; Mich., 97.
25. ↑ Cf. Charron, *Sagesse*, II, v, 6 : « L'esprit humain n'est capable que des choses médiocres, méprise et dédaigne les petites, s'étonne et se transit des grandes. »
26. ↑ Cf. C., 419 ; P. R., I, 1 ; Bos., II, ii, 1 ; Faug., II, 5 ; Hav., IX, 1 ; Mol., I, 1 ; Mich., 898.
27. ↑ Cf. Sect. VIII, et particulièrement fr. 556 et 585.
28. ↑ *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israël salvator*, Isaïe, XLV, 15. — Cf. fr. 242.
29. ↑ Littré cite un autre exemple de *personne* suivi d'un qualificatif : « Cela me console un peu de ce larcin où personne de bon sens ne peut reconnaître mon ouvrage. » (*J.-J. Rousseau*, Lettre à Lalliaud, 17 mars 1769.)
30. ↑ À la page 210 de la *Première copie*.
31. ↑ Lecture de la copie : *dirais*.
32. ↑ Cf. le fr. 219.
33. ↑ Cf. Section IV et en particulier fr. 257.
34. ↑ À la page 211 de la *Première copie*.
35. ↑ Voir fr. 194 *bis* (1).
36. ↑ Voir fr. 194 *bis* (2).
37. ↑ Cf. fr. 210.
38. ↑ Page 212 de la *Première copie*.
39. ↑ Voir fr. 194 *bis* (3).
40. ↑ Voir fr. 194 *bis* (4).
41. ↑ Ces dernières lignes se retrouvent dans les papiers de Domat qui les avait copiées ; Faugère les a publiées parmi les *Pensées* de Domat.
42. ↑ Cf. fr. 206 : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »
43. ↑ À la page 213 de la *Première copie*.
44. ↑ Cf. fr. 205.
45. ↑ L'expression vise les libertins, particulièrement peut-être Montaigne qui « ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre ». (fr. 63.)
46. ↑ La parenthèse est transcrite en marge sur la *Copie* qui reproduit, habituellement, l'aspect du manuscrit original.
47. ↑ À la page 214 de la *Première copie*.
48. ↑ Cf. fr. 194 *bis* (5), 194 *ter* (1).
49. ↑ Cf. fr. 523.

50. ↑ Cette pensée est développée dans les fragments 200, 201 et 202 ; elle est interprétée dans la section VIII (fr. 556-568).
51. ↑ Voir fr. 194 *ter*, 2.
52. ↑ Voir fr. 194 *bis* (6). — Cf. La Bruyère : « D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres s'échappent, et ont une bile intarissable sur les plus petits inconvénients ? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale et ne se dément point : c'est donc un vice ; et quel autre que la vanité, qui ne se réveille et ne se recherche que dans les événements où il y a de quoi faire parler le monde et beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste ? (*De l'Homme*.)
53. ↑ À la page 215 de la *Première copie*.
54. ↑ Voir fr. 194 *bis* (7) ; 194 *ter* (3) ; 197, et 198.
55. ↑ *Enchantement* est pris dans son sens original : incantation, miracle.
56. ↑ L'expression se retrouve dans le fr. 198. Cf. fr. 328.
57. ↑ Tournure conforme à l'usage général du xviie siècle, et de Pascal lui-même : « Pour moi, écrivait-il à la reine Christine, n'étant pas né sous le premier de vos empires, je veux que tout le monde sache que je fais gloire de vivre sous le second. »
58. ↑ « L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance ; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. » (Mont., *Apol.*)
59. ↑ Voir fr. 194 *bis* (8). — Voici un passage de Bossuet qui éclaire cette acception du mot *emporté* : « Nous les voyons, ces emportés, qui se plaisent à faire les grands par leurs licences, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte. » *Sermon de 1669 sur le Jugement dernier*. Cf. Massillon : « Combien de maisons à demi-éteintes voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté toute l'espérance de leur postérité et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avait amassés sur leur tête. » (*Sermon pour le vendredi de la 2e semaine du carême*.)
60. ↑ La copie qui nous a conservé ce fragment porte : *à ouïr dire à un homme qui nous dit qu'il a secoué* ; il y a manifestement confusion entre deux tournures successives que devait contenir le manuscrit : *ouïr un homme qui nous dit qu'il a*, et *ouïr dire à un homme qu'il a*.
61. ↑ Voir fragment 194 *bis* (9).
62. ↑ Voir fragment 194 *bis* (10) et 196.
63. ↑ Voir fragment 194 *bis* (11).
64. ↑ À la page 216 de la *Première copie*.
65. ↑ Voir fr. 194 *bis* (12) et 194 *ter* (4). — Dans le *Discours des agréments*, Méré fait une dissertation sur le bon air : « Le bon air qui me semble très difficile est tout à fait nécessaire aux agréments, et c'est même une espèce d'agrément que le bon air : car il plaît toujours. »
66. ↑ Voir fr. 194 *bis* (13). — Havet voit dans ce trait l'original du mot attribué à Duclos : « Ils en feront tant qu'ils me feront aller à confesse. »
67. ↑ Cf. Montaigne, *Apologie* : « Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent. »
68. ↑ Voir fr. 194 *bis* (14).
69. ↑ Voir fr. 194 *bis* (15). Cf. Montaigne : « que peult on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes, et brave à l'endroict de Dieu ? » (II, 18).
70. ↑ À la page 217 de la *Première copie*.
71. ↑ Voir fr. 194 *ter* (5) et 257.
72. ↑ Voir fr. 194 *bis* (16 et 17).

73. ↑ Voir fr. 194 *bis* (18).
74. ↑ Cf. B., 426 ; C., 399 ; Faug., II, 20 ; Mich., 445. (Pour les éditions Bossut, Havet, Molinier, voir, s'il y a lieu, à chaque paragraphe). — La page 205 du manuscrit (complétée par la page 221 de la copie) contient une série de courtes notes, jetées sans ordre aucun, remarquables parce qu'elles nous ouvrent un jour sur les procédés de travail familiers à Pascal. Au sortir de sa méditation, il marquait d'un mot ou d'un trait saillant le souvenir et la place de chacun des paragraphes qui devaient entrer dans le développement de sa préface ; le plus souvent, à mesure qu'il les avait utilisées, il barrait ces notes, quelques-unes sont dictées ; nous les indiquons par un astérisque. On trouvera dans le commentaire du fragment 194 l'indication des renvois.
75. ↑ Cf. Mol., I, 16.
76. ↑ Cf. Mol., I, 16. Lignes autographes dispersées à travers la page du manuscrit. La *Première copie* donne à la page 217 le complément de ce fragment, à partir du mot *amour-propre*.
77. ↑ Cf. Mol., I, 155 et I, 15.
78. ↑ *Qu'on en approche* : addition autographe au texte dicté.
79. ↑ Cf. Mol., I, 15.
80. ↑ Cf. Bos., II, xvii, 8 ; Hav., xxiv, 8 *bis*, Mol., I, 311.
81. ↑ [*… Ils ne seront pas inutiles.*]
82. ↑ [*Nature.*]
83. ↑ [*Ainsi.*]
84. ↑ [*Si.*]
85. ↑ Cf. Mol., I, 43.
86. ↑ Cf. Mol., I, 15.
87. ↑ Cf. Mol., I, 16.
88. ↑ *Écoliers*, c'est-à-dire imitateurs des belles manières dont ils ont entendu parler. — *Académistes*, c'est-à-dire sceptiques de parti pris. Le mot se retrouve employé comme synonyme de libertin, dans cette phrase curieuse de Saint-Simon que cite Littré : « Avec un extérieur austère, il (*Harley fils*) était aussi parfaitement débauché et aussi ouvertement qu'un jeune académiste ». Sainte-Beuve cite un passage d'une lettre de Saint-Cyran à Arnauld d'Andilly où se retrouve ce mot d'*Académiste*, mais plutôt comme synonyme d'*Académicien* : « Je vous avoue que vos langages et vos tempéraments que vous donnez aux paroles, je dis les Académistes, ne s'accordent point avec l'éloquence des pensées, des actions et des mouvements que donne la vérité divine à celui qui la connaît et qui l'aime » (*Port-Royal*, 5e édit., t. II, p. 20).
89. ↑ Cf. Hav., XXV, 135 ; Mol., I, 15.
90. ↑ Cf. Mol., I, 15.
91. ↑ M. Molinier imprime : *Donc réjouissons-nous ; je n'en vois pas la conséquence, puisqu'il est incertain ; et nous verrons alors ce qui arrivera de nous.* — M. Michaut lit : *attendons le reste, puisqu'il est incertain, et nous verrons alors ce qui arrivera de nous. Je n'en vois pas la conséquence.*
92. ↑ Cf. Mol., I, 16.
93. ↑ [*Et si nous avons un aussi profond.*]
94. ↑ Cf. Mol., II, 89.
95. ↑ *Non* lecture douteuse.
96. ↑ Cf. Bos., II, xvii, 85 ; Hav., XXIV, 45 ; Mol., I, 15.
97. ↑ *Mourant, d'aller* en surcharge.
98. ↑ Cf. Mol., I, 16.
99. ↑ Cf. Mol., I, 16.
100. ↑ Cf. Mol., I, 15.
101. ↑ Cf. Hav., XXV, 134 ; Mol., II, 88.
102. ↑ Cf. C., 433 ; Faug., II, 20 ; Mich., 445. — Pour l'édition Molinier, voir à chaque paragraphe.
103. ↑ Cf. Mol., I, 253.

104. ↑ Cf. fr. 202.
105. ↑ Cf. Mol., I, 16.
106. ↑ Cf. Mol., I, 16.
107. ↑ Cf. Mol., I, 17.
108. ↑ Cf. Mol., I, 17.
109. ↑ Ces trois conditions sont décrites dans le fragment 257 : « Il n'y a que trois sortes de personnes, les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. »
110. ↑ Cf. C., 427 ; P. R., I, 1 ; Faug., II, 15 ; Hav., IX, 2 ; Mol., I, 12 ; Mich., 899.
111. ↑ À la page 218 de la *Première copie*.
112. ↑ Voir la variante fr. 195 *bis*.
113. ↑ Voir fr. 194 *bis* (2).
114. ↑ Expression de Montaigne : « Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas ; mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement ? » (I, 19).
115. ↑ Cf. C., 433 ; P. R., XXIV, 13 ; Bos., I, vi, 6 ; Faug., II, 20 ; Hav., III, 6 ; Mol., I, 84 ; Mich., 445 (28).
116. ↑ Cf. B., 385 ; C., 347 ; Faug., I, 261 ; Hav., XXV, 117 ; Mol., II, 115 ; Mich., 660.
117. ↑ Cf. fr. 30 : « Je hais également le bouffon et l'enflé ; on ne ferait son ami ni de l'un ni de l'autre. »
118. ↑ Cf. C., 1 ; Faug., II, 384 ; Mol., I, 17 ; Mich., 895.
119. ↑ Mont., III, v : « L'application aux legieres choses nous retire des iustes. »
120. ↑ Cf. B., 361 ; C., 318 ; P. R., I, 1 ; Faug., II, 19 ; Mol., I, 16 ; Mich., 182.
121. ↑ Lecture de la *Première copie* : *aux plus grandes choses*.
122. ↑ Charron avait écrit, commentant un passage de l'Évangile selon saint Mathieu (XXIII, 20 sqq.) : « Je leur dis ce que dit le Sauveur à gens de pareil esprit : *O hypocritæ excolantes culicem et camelum deglutientes qui minima curatis, graviora spernitis.* » (*De la Sagesse*, II, III, 9.)
123. ↑ Cf. C., 435 ; P. R., *ult*., XXVIII, 20 ; Bos., I, vii, 6 ; Faug., II, 23 ; Hav., IV, 7 ; Mol., I, 154 ; Mich., 904.
124. ↑ La dernière phrase a été ajoutée dans la *Copie*, vraisemblablement en vue de l'impression.
125. ↑ Cf. B., 79 ; C., 105 ; P. R., I, 1 ; Bos., II, ii, 1 ; Faug., II, 18 ; Hav., XI, 4 ; Mol., I, 15 ; Mich., 165.
126. ↑ Il est aisé de suppléer la phrase que Pascal laisse en suspens : *il est surnaturel que l'homme* passe sa vie à se divertir, sans se soucier du jugement qui est tout proche ; car, comme il le dit plus bas : *Si on doit donner huit jours on doit donner toute la vie*. Tout homme qui vit est à la veille de mourir. Remarquez que *contre nature* dans le premier exemple devient *surnaturel* dans le second ; Pascal interprète la dérogation à la loi de la nature comme l'effet d'une cause supérieure à la nature.
127. ↑ Cf. C., 438 ; Faug., II, 157 ; Mich., 911.
128. ↑ Cf. C., 304 ; Faug., II, 283 ; Mich., 944.
129. ↑ En marge de la *Copie*.
130. ↑ Cf. B., 191 ; C., 1 ; Faug., I, 230 ; Mol., I, 154 ; Mich., 872.
131. ↑ *Sag*., IV, 12. — N'y a-t-il pas un souvenir de la lettre écrite par Arnauld à Saint-Cyran pour le prier de le recevoir sous sa conduite, lettre mémorable que devaient connaître les amis de Port-Royal : « Je suis demeuré tant d'années dans une perpétuelle léthargie voyant le bien et ne le faisant pas ; et j'ai reconnu par une misérable expérience, la vérité de cette parole du Saint-Esprit : *fascinatio nugacitatis obscurat bona* » ? (Arnauld, Œuvres, 1775, t. I, p. 2). Lancelot écrit dans ses *Mémoires sur Saint-Cyran* : « Il savait qu'il y a dans l'âme de l'homme, une niaiserie qui l'ensorcelle, *fascinatio nugacitatis*, comme dit l'Écriture, qui fait que, quelque séparé qu'il soit, il s'occupe de lui-même, se multiplie et se divise, et que souvent il est moins seul que s'il était au milieu d'une multitude » (t. II, p. 106, *apud* Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. II, p. 83).
132. ↑ Réflexion écrite au crayon par Pascal, recopiée d'une autre main.
133. ↑ Cf. B., 78 ; C., 104 ; Faug., II, 276 ; Mich., 175.
134. ↑ Cf. B., 154 ; C., 184 ; Faug., I, 230 ; Mol., I, 154 ; Mich., 874.
135. ↑ Cf. B., 20 ; C., 39 ; Faug., I, 224 ; Hav., XXV, 16 ; Mol., I, 41 ; Mich., 188.

136. ↑ [*Par.*]
137. ↑ [*Vois et que je.*]
138. ↑ En marge dans le manuscrit. — *Quoniam spes impii tanquam lanugo est, quæ a vento tollitur ; et tanquam spuma gracilis quæ a procella dispergitur ; et tanquam fumus qui a vento diffusus est : et tanquam memoria hospitis unius diei prætereuntis.* Sagesse, V, xv.
139. ↑ Cf. C., 139 ; Faug., I, 224 ; Hav., XXV, 17 *bis* ; Mol., I, 41 ; Mich., 889.
140. ↑ Ce cri pénétrant est d'un savant et d'un chrétien. Pour le géomètre l'univers offre l'image de l'infinité et de l'éternité : il semble participer ainsi aux attributs de la divinité. Mais le Dieu du chrétien est un être moral, il est « sensible au cœur ». Or cet univers infini est « muet » (fr. 693), il est destitué de toute vie morale, il ne parle pas au cœur et il ne témoigne pas de Dieu. Ce monde qui emplit l'esprit du savant est comme un désert pour celui qui cherche Dieu. À la parole, de Pascal il convient d'opposer la célèbre pensée de Kant qui exprime le sentiment contraire, la satisfaction de l'être capable de comprendre l'univers, d'unir sa destinée individuelle au sort du monde entier, égalée à la révélation de la loi morale qui l'élève à Dieu : « Deux choses remplissent l'âme d'une admiration et d'un respect toujours renaissants et qui s'accroissent à mesure que la pensée y revient plus souvent et s'y applique davantage : le ciel étoilé au-dessus de nous, la loi morale au dedans. » (*Critique de la Raison pratique, Conclusion*.)
141. ↑ Cf. B., 8 *bis* ; C., 23 ; Faug., I, 224 ; Hav., XXV, 17 ; Mol., I, 41 ; Mich., 54.
142. ↑ Cf. B., 89 ; C., 115 ; Faug., I, 225 ; Hav., XXV, 16 *bis* ; Mol., I, 43 ; Mich., 125.
143. ↑ Cf. B., 179 ; C., 211 ; Faug., I, 235 ; Hav., XXV, 23 ; Mol., II, 121 ; Mich., 394.
144. ↑ Apostrophe au libertin qui s'est fait l'esclave du plaisir ; il se vante d'être flatté par un maître, qui inévitablement le quittera.
145. ↑ Cf. B., 80 ; C., 105 ; P. R., XXIX, 44 ; Bos., II, xvii, 69 ; Faug., I, 214 ; Hav., XXIV, 58 ; Mol., I, 114 ; Mich., 171.
146. ↑ Montaigne avait dit : le bonheur ne se doit « iamais attribuer à l'homme qu'on ne lui ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubte le plus difficile » (I, xviii) ; et ailleurs il reparle ainsi de la mort : « Cette partie n'est pas du roole de la societé, c'est l'acte à un seul personnage. » (III, ix.)
147. ↑ [*L'éternité.*]
148. ↑ Cf. B., 77 ; C., 103 ; P. R., VIII, 1 ; Faug., II, 19 ; Hav., XIV, 1 ; Mol., I, 114 ; Mich., 179.
149. ↑ [*On mourra seul*]
150. ↑ *Et alors… sans hésiter* en surcharge.
151. ↑ [*ach*] — peut-être *achèterait-on*.
152. ↑ Y a-t-il dans cet exemple un souvenir de la lettre autrefois écrite à Mme Périer pour détourner M. Périer du « dessein de sa maison » ? La lettre signée de Pascal et de sa sœur Jacqueline se terminait ainsi : « Nous te prions d'y penser sérieusement, de t'en résoudre et de l'en conseiller de peur qu'il arrive qu'il ait bien plus de prudence et qu'il donne bien plus de soin et de peine au bâtiment d'une maison qu'il n'est pas obligé de faire qu'à celui de cette tour mystique, dont tu sais que saint Augustin parle dans une de ses lettres, qu'il s'est engagé d'achever dans ses entretiens. » (5 nov. 1648.)
153. ↑ Cf. B., 395 ; C., 367 ; P. R., XXVIII, 16 ; Bos., II, xvii, 18 ; Faug., II, 80 ; Hav., XXIV, 16 *bis* ; Mol., I, 153 ; Mich., 492.
154. ↑ « C'est ainsi que ie fonds, et eschappe à moy », dit Montaigne, parlant des infirmités de sa vieillesse, et plus loin : « Il fault bien bander l'âme, pour lui faire sentir comme elle s'escoule. » (III, 13.)
155. ↑ Cf. B., 77 ; C., 103 ; P. R., I, 1 ; Faug., II, 18 ; Hav., IX, 3 ; Mol., I, 16 ; Mich., 176.
156. ↑ Cf. B., 359 ; C., 316 ; Faug., II, 80 ; Mol., I, 102 ; Mich., 128.
157. ↑ [*L'injustice.*]
158. ↑ Écrit de la main de Pascal et transcrit immédiatement au-dessous par une main étrangère.
159. ↑ Cf. B., 382 ; C., 341 ; Faug., I, 214 ; Hav., XXV, 58 ; Mol., I, 43 ; Mich., 735.

160. ↑ Le chrétien craint la mort, parce qu'elle le conduit à Dieu, pour l'épreuve du jugement, mais dans le péril il se retrouve homme, faisant face aux dangers qui se présentent, et accomplissant courageusement son devoir d'homme. Comparer le passage où Pascal commenta la façon dont les Évangélistes parlent de Jésus : « Ils le font donc capable de crainte, avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. » (Fr. 800.)
161. ↑ Cf. Faug., I, 214 ; Hav., XXV, 59 ; Mol., I, 43 ; Mich., 965.
162. ↑ Cf. B., 428 ; C., 400 ; P. R., XXVIII, 21 ; Bos., II, xvii, 20 ; Faug., II, 18 ; Hav., XXIV, 18 *ter* ; Mol., I, 17 ; Mich., 518.
163. ↑ Cf. B., 79 ; C., 104 ; P. R., XXVIII, 19 ; Bos., II, xvii, 19 ; Faug., II, 18 ; Hav., XXIV, 17 *bis* ; Mol., I, 154 ; Mich., 67.
164. ↑ Ce titre de *Cachot* s'explique par le fragment 200. L'homme est dans un cachot, attendant sa condamnation à mort ; ne s'enquerra-t-il pas de ce qui l'attend après la mort ?
165. ↑ On voit que le système de Copernic est considéré par Pascal comme une opinion. Ce n'est point seulement parce que toute doctrine de philosophie naturelle est à ses yeux inutile et incertaine, comme il dit du cartésianisme ; mais sur ce point particulier il n'a pas pris parti. Dans son fragment sur l'*Infini* il parle du mouvement des astres autour de la terre, et Descartes lui-même, au moins dans ses écrits où il ne perd jamais de vue la condamnation de Galilée, s'en tient aux théories de Tycho-Brahé qui, comme on sait, avait cru possible de maintenir après Copernic l'immobilité de la terre. Cf. La *Lettre* de Pascal *au Père Noël* : « Quand on discourt humainement du mouvement, ou de la stabilité de la terre, tous les phénomènes du mouvement et des rétrogradations des planètes, s'ensuivent parfaitement des hypothèses de Plolémée, de Tycho, de Copernic et de beaucoup d'autres qu'on peut faire, de toutes lesquelles une seule peut être véritable. Mais qui osera faire un si grand discernement, et qui pourra, sans danger d'erreur, soutenir l'une au préjudice des autres ? » (*Œuvres*, éd. Lahure, t. III, p. 16.)
166. ↑ Cf. B., 356 ; C., 312 ; P. R., XXIX, 43 ; Bos., II, xvii, 69 ; Faug., II, 94 ; Hav., XXIV, 57 *ter* ; Mol., I, 172 ; Mich., 200.
167. ↑ Dans un article remarquable : *La morale ancienne et la morale moderne*, M. V. Brochard écrit : « Enfin, et plus que tout le reste, ce qui creuse un abîme entre les deux morales, c'est que, dans la morale grecque, l'idée de l'immortalité ou de la vie future ne joue aucun rôle. Il ne pouvait en être autrement puisque le problème essentiel, on doit même aller jusqu'à dire le problème unique, est celui du bonheur, entendons le bonheur terrestre et dans les conditions de la vie présente… Il n'est pas exagéré de dire que la morale telle qu'on l'enseigne le plus souvent aujourd'hui repose tout entière sur la croyance à la vie future. Cette croyance disparue, elle s'effondrerait. » (*Revue philosophique*, janvier 1901.)
168. ↑ « La mort est moins à craindre que rien, s'il y avait quelque chose de moins que rien :

Mullo… mortem minus ad nos esse putandum
Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus.

Elle ne vous concerne ni mort, ni vif : vif, parce que vous estes ; mort, parce que vous n'estes pas… Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace : elle est en l'usage. » (Mont., I, 19.)

169. ↑ Allusion à un passage de Grotius. *De Verit. Relig. chr.*, IV, xi : « Plato, de Republica II, quasi præscius, ait, ut vere justus exhibeatur, opus esse ut virtus ejus omnibus ornamentis spolietur, ita ut ille habeatur ab aliis pro sceleste, illudatur, suspendatur denique. Et certo summæ patientæ exemplum ut exstaret, aliter obtineri non poterat. » Ailleurs (II, 2), Grotius invoque le mythe de Er, fils d'Arménios, pour prouver que Platon admettait la résurrection.
170. ↑ Cf. B., 197 ; C., 8 ; Faug., II, 93 ; Hav., IX, 6 ; Mol., I, 171 ; Mich., 867.
171. ↑ [*Pensaient*.]

172. ↑ Pascal fait allusion à ce passage de l'*Apologie* : « Les philosophes… ont ce dilemme tousiours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera sans peine ; Si immortelle, elle ira s'amendant. » Montaigne lui-même indique la *fausseté* : « Ils ne touchent iamais l'aultre branche : « Quoy, si elle va en empirant ? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures ; mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. »
173. ↑ Cf. B., 79 ; C., 104 ; P. R., XXVIII,19 ; Bos., II, xviii, 19 ; Faug., I, 221 ; Hav., XXIV, 98 ; Mol., I, 172 ; Mich., 172.
174. ↑ [*Mais*.] — « J'exigerai de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces arguments qui emportent conviction. » (La Bruyère, *Des esprits forts*.)
175. ↑ Cf. B., 463 ; C., 262 ; Faug., II, 323 ; Hav., XXIV, 20 *bis* ; Mol., II, 16 ; Mich., 668.
176. ↑ *Quel* était encore employé en ce sens au xviie siècle. Cf. Rotrou (*Venceslas*, II, 2).

Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre ?

177. ↑ Cf. les fragments sur la coutume. Sect. II, 89-93.
178. ↑ Havet a rapproché de ce fragment un texte de Tertullien : « Miraris hæc ! Et gallina sortita est de suo parire » (*Adversus Valentinianos*, 10).
179. ↑ Cf. B., 117 ; C., 143 ; P. R., XXVIII, 22 ; Bos., II, xvii, 22 ; Faug., II, 323 ; Hav., XXIV, 28 ; Mol., II, 17 ; Mich., 113.
180. ↑ Titre de la *Première copie* : *Fondement de la religion. Réponse aux objections.*
181. ↑ Pascal avait écrit d'abord : *sans compagnie.*
182. ↑ C'est la question à laquelle répond la notion moderne de la parthénogenèse. — Cf. Nicole, *Pensées diverses*, XVII : *difficile à juger de ce qui est possible ou impossible.*
183. ↑ Cf. B., 81 ; C., 107 ; Faug., II, 372 ; Hav., XXV, 53 ; Mol., II, 17 ; Mich., 638.
184. ↑ Dans une lettre à Mlle de Roannez (V, *olim*, 2), Pascal parle de l'Eucharistie comme du secret « le plus étrange et plus obscur. ».
185. ↑ « Il n'est pas plus difficile au Fils de Dieu de faire que son corps soit dans l'Eucharistie, en disant : *Ceci est mon corps*, que de faire qu'une femme soit délivrée de sa maladie en disant : *Femme, tu es délivrée de la maladie*. » (Bossuet, *Exposition de la doctrine catholique*.)
186. ↑ Cf. B., 78 ; C., 104 ; Faug., I, 221 ; Hav., XXIV, 101 ; Mol., I, 172 ; Mich., 166.
187. ↑ En même temps que de Charron, Pascal se souvient peut-être, pour s'y opposer, de la formule employée par le P. Garasse : « Cette maxime des athéistes vient de stolidité d'esprit » (*Doctrine curieuse des Beaux Esprits*, liv. IV, sect. XX).
188. ↑ Le P. Desmolets a publié pour la première fois cette pensée, en la modifiant d'une façon singulière : « Quelquefois, écrit Victor Cousin, Desmolets, faute de comprendre Pascal ou n'osant lui imputer des énormités, lui attribue des pensées bien vagues. Desmolets (p. 309.) — *Mémoires de littérature et d'histoire*, tome V — : « Athéisme, *manque* de force d'esprit, mais jusqu'à un certain point seulement. » On ne voit pas bien ce que cela signifie. Pascal a écrit de sa propre main, et en caractères très lisibles (ms. p. 61) : Athéisme, *marque* de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. — C'est-à-dire que c'est force d'esprit de rejeter l'existence de Dieu au nom de la raison, pourvu qu'ensuite on l'accepte des mains de la révélation. Pascal est là tout entier. Desmolets n'a pas osé le montrer tel qu'il est, et Bossut, reculant également devant le vrai et devant le faux, ne redresse ni ne maintient la citation de Desmolets : il la supprime. » (V. Cousin, *Rapport sur les Pensées*, 2e partie.) — Charron avait été plus loin que Pascal dans son traité des *Trois Vérités* : « Cette espèce d'athéisme, première, insigne, formée et universelle, ne peut loger qu'en une âme extrêmement forte et hardie. — *Illi robur (æs et triplex circa pectus erat*) — forcenée et maniacle. Certes il semble bien qu'il faut autant et peut-être plus de force et de roideur d'âme à rebuter et résolument se dépouiller de

l'appréhension et créance de Dieu comme à bien et constamment se tenir ferme à lui. » (1re *Vérité*. 3e *chap*.) La Bruyère conclut au contraire : « L'esprit fort, c'est l'esprit faible. » (*Des esprits forts*.)

189. ↑ Cf. B., 77 ; C., 102 ; P. R., XXVIII, 15 ; Bos., II, xvii, 18 ; Faug., II, 146 ; Hav., XXIV, 16 ; Mol., I, 323 ; Mich., 57.
190. ↑ Le fragment commençait d'abord ici.
191. ↑ Réflexion ajoutée en marge. Havet cite parmi les passages auxquels songe Pascal les réflexions de l'*Ecclésiaste* (III, 18, 29) ; les déclarations de l'*Évangile selon saint Mathieu* sur les faux prophètes (VII, 15), sur la confusion de l'ivraie et du bon grain (XIII, 30).
192. ↑ Cf. fr. 194.
193. ↑ Cf. B., 1 ; C., 13 ; Faug., II, 389 ; Hav., XXV, 109 ; Mol., II, 61 ; Mich., 71.
194. ↑ Faugère et M. Michaut comprennent dans le même fragment que ces deux paragraphes le fragment 244 qui suit immédiatement dans le manuscrit, et qui contient également une esquisse de dialogue. Mais, comme ce dernier fragment porte sur un tout autre point de la discussion, il est possible de maintenir la séparation établie par Havet et Molinier.
195. ↑ Cf. B., 123 ; C., 149 ; Faug., II, 155 ; Mich., 109.
196. ↑ Cf. C., 429 ; P. R., VIII, 1 ; Bos., II, vii, 1 ; Faug., II, 118 ; Hav., XIV, 2 ; XXV, 18 ; Mol., I, 159 ; Mich., 900.
197. ↑ Ce mot, pris comme substantif, avait au xviie siècle un sens absolu qu'il n'a plus aujourd'hui. Voir les exemples cités par Littré, en particulier Bossuet : « On apprend (*par la pénitence*) : à dire non, à dire je ne puis plus, à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. » (*Sermons*, *Vérit*. *convers*., 1) et Saint-Simon : « Le chancelier pétillait, interrompait, faisait des négatives sèches », 315, 313.
198. ↑ La *Copie* répète [*qu'*]*elle les supprimât*.
199. ↑ Voltaire a rapproché de ces mots les vers de Corneille (*Heraclius*, IV, v) :

> Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
> De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
> Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.

200. ↑ Le dernier paragraphe a été publié isolé par les éditeurs modernes. Ainsi présenté, il pouvait être interprété comme un aveu de Pascal, se désespérant de se sentir abandonné de la grâce et condamné à vivre hors de la foi. Mais la *Copie* qui nous l'a conservé en fait manifestement la suite du paragraphe précédent, et de toute évidence le fragment tout entier développe les *objections des Athées*. La phrase est placée par Pascal dans la bouche du libertin, et la véritable portée en est déterminée par là.
201. ↑ Cf. B., 420 ; C., 395 ; Faug., II, 181 ; Hav., XXIV, 97 ; Mol., I, 315 ; Mich., 34.
202. ↑ *Soit*, en surcharge.
203. ↑ Pascal énonce quatre thèses et quatre antithèses, quatre *antinomies*, comme dira Kant. Il importe de remarquer qu'il y a une différence essentielle entre l'incompréhensibilité des thèses et l'incompréhensibilité des antithèses. Les thèses sont intrinsèquement incompréhensibles ; nous ne pouvons concevoir par raison ni l'existence de Dieu, ni l'union de l'âme et du corps, ni la création du monde, ni le péché originel. Les antithèses sont incompréhensibles en fait, parce que des effets nous sont donnés dans la nature qui ne peuvent s'expliquer si l'on n'admet Dieu, l'âme, la création, le péché. Nous avons des témoignages lisibles et palpables de ces réalités dont la raison nous refuse une conception claire. Or, entre la raison et le fait, en philosophie comme en physique, Pascal n'hésite pas ; c'est pourquoi, s'élevant au-dessus des objections de la raison qui réclame en vain l'évidence, et s'appuyant sur la foi, il conclura à la vérité des thèses, non justifiées directement par une affirmation rationnelle, mais fondées indirectement sur une double négation.
204. ↑ Cf. B., 206 ; C., 417 ; Bos., II, xvii, 3 ; Faug., II, 170 ; Hav., XXIV, 2 ; Mol., I, 314 ; Mich., 18.
205. ↑ [*Une image de Dieu en son immensité*]. Le début de la phrase en surcharge.
206. ↑ [*Remuant*.]

207. ↑ *Un*, en surcharge.

208. ↑ Les réflexions contenues dans le traité inachevé *De l'esprit géométrique* expliquent comment Pascal peut donner à cet exemple la valeur d'un fait naturel. Les deux infinis existent objectivement ; il est possible d'en réaliser la combinaison dans un mobile qui serait infiniment petit et qui aurait une vitesse infiniment grande ; même en géométrie, Pascal retrouve cette vérité fondamentale pour lui, que le fait concret est supérieur à la raison abstraite. Cf. fr. 430 et la *Logique de Port-Royal* (IV, 1). — Voltaire avait critiqué cette pensée lors de sa publication, et il est assez curieux que Condorcet ait consacré cette critique, en citant ce fragment parmi ceux qu'il convient de supprimer par égard à la mémoire de Pascal. Pourtant la conception de Pascal se retrouve — à titre de conception, il est vrai, et non comme « effet de nature » — dans l'esprit des savants contemporains : « Si nous réduisons la masse sur laquelle agit une force donnée, si petite qu'elle soit, à sa limite zéro — ou en termes mathématiques, à l'infiniment petit — la conséquence est que la « chose » (si dans ce cas nous pouvons parler d'une chose) est, non pas ici ni là mais partout. » (Stallo, *La matière et la physique moderne*, p. 123). — Cf. Couturat, *L'infini mathématique*, p. 299 : « Le plan infini est, à certains égards, : analogue à un point, c'est pour ainsi dire un point immense. »

209. ↑ Cf. B., 373 ; C., 330 ; Faug., II, 170 note ; Mich., 694.

210. ↑ Les copies lisent : *mouvement en repos*.

211. ↑ Résumé de l'exemple développé au fragment précédent : si un point se meut avec une vitesse infinie, il remplit tout et son mouvement qui est infini et qui pourtant demeure indivisible équivaut au repos.

212. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, xvii, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., VI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.

213. ↑ Ce titre devait rappeler à Pascal l'idée fondamentale de tout le développement : le fini comparé à l'*infini* devient exactement égal à *rien*.

214. ↑ Cette nature est un produit de l'habitude, cette nécessité est née d'une rencontre accidentelle entre l'âme et une substance hétérogène telle que le corps. Ce n'est pas Kant que Pascal annonce ici, car la nécessité pour Kant a un fondement dans les lois intérieures de l'esprit, c'est Hume et c'est Stuart Mill, ce sont les conclusions les plus hardies de cet empirisme que Voltaire avait déjà signalé chez Pascal, en lui comparant Locke. (Cf. fr. 89).

215. ↑ [*Veut*.]

216. ↑ Conséquence nécessaire de la définition mathématique de l'infini : $\infty + a = \infty$ comme $\infty - a = \infty$; ce qui permet d'égaler a à $\infty - \infty$, c'est-à-dire à 0.

217. ↑ Après *néant* Pascal avait immédiatement écrit : *Nous connaissons*. C'est ensuite qu'il est revenu sur ce paragraphe pour montrer à quelle conséquence d'ordre religieux l'esprit est conduit par un principe tout mathématique.

218. ↑ Cf. Spinoza : *Intellectus et voluntas, qui Dei essentiam constituerent, a nostro intellectu et voluntate toto cœlo differe deberent, nec in ulla re præterquam in nomine convenire possent : non aliter scilicet quam inter se conveniunt canis, signum cœleste, et canis, animal latrans* (*Éthique*, p. I, p. XVII, *Sch.*).

219. ↑ La *Première copie* renverse la proportion en vue de l'édition de Port-Royal (Cf. l'observation d'*Urbain* dans le *Bulletin des Humanistes français*, n° 15, séance du 12 mai 1897). Mais Pascal veut faire accepter la disproportion morale de la justice humaine et de la justice divine : il la montre moindre que la disproportion mathématique de l'unité et de l'infini devant laquelle il faut bien que la raison s'incline.

220. ↑ On retrouve la même doctrine chez tous les Chrétiens (cf. Bossuet, *Disc. sur l'Histoire universelle*, part. II, chap. i, et un sermon de Saurin cité par Havet, *Second sermon sur le renvoi de la Conversion*). La justice envers les réprouvés a une cause, quoique choquante pour la raison et pour la justice de l'homme, c'est le péché du premier homme et le jugement de Dieu qui, dit Bossuet, « regarde tous les hommes comme un seul homme ». La miséricorde de Dieu qui « de deux hommes également coupables, sauve celui-ci et non pas celui-là, sans aucune vue de leurs œuvres » (comme

s'exprime Pascal lui-même à la fin de la lettre sur *les Commandements de Dieu*), est le mystère par excellence, parce qu'elle n'a pas de cause naturelle ou rationnelle.

221. ↑ Cf. Réflexions sur l'*Esprit géométrique* : « Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement, et ne pas le nier à cette marque, mais en examiner le contraire ; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est. »
222. ↑ Cf. Descartes : « Nous ne nous embarrasserons jamais dans les disputes de l'infini, d'autant qu'il serait ridicule que nous, qui sommes finis, entreprissions d'en déterminer quelque chose, et par ce moyen le supposer fini, en tâchant de le comprendre ; c'est pourquoi nous ne nous soucierons pas de répondre a ceux qui demandent si la moitié d'une ligne infinie est infinie, et si le nombre infini est pair ou non pair » (*Principes de la philosophie*, I, xxvi).
223. ↑ Charron, dans le chapitre v du Ier livre des *Trois Vérités* : *Discours de la Cognoissance de Dieu*, oppose aux Athées « l'autorité de nature qui dicte à tous et un chacun des hommes qu'il y a un Dieu », mais leur accorde en même temps « qu'il n'y a aucune démonstration suffisante pour expliquer ce que c'est que Dieu… les effects montrent bien qu'il y a une cause, encore qu'ils n'enseignent pas assez qu'est-ce que cette cause. »
224. ↑ Cette phrase est dans le manuscrit en marge des paragraphes précédents.
225. ↑ [*Mais*.]
226. ↑ [*Mais*.]
227. ↑ [*Dieu*.]
228. ↑ [*Que nous avons rapport à lui par l'étendue et disproportion avec lui par les limites*.]
229. ↑ « Connaître une chose, c'est la définir, borner, savoir ses confrontations, son étendue, ses causes, ses fins, ses commencements, son milieu, sa fin, son fondement, son bord. Or n'y a-t-il rien plus contraire à l'infinité que ces choses ? Il n'y a donc rien plus contraire à l'infini que d'être connu. Il faudrait être infini et être Dieu pour connaître Dieu. » (*Les Trois Vérités*, I, v.)
230. ↑ *Nous connaîtrons*, en surcharge. — La foi est l'adhésion de l'homme à ce qui dépasse l'homme, l'affirmation d'une existence qu'il ne comprend pas ; la gloire, méritée par la foi, transporte l'âme immortelle dans le rayonnement de Dieu et dans la jouissance de la lumière.
231. ↑ Le manuscrit porte un renvoi au verso de la main de Pascal : *Tourner*. La suite est à la page 4 du manuscrit.
232. ↑ [*S'il est*.]
233. ↑ Tout le développement jusqu'à *Dieu est ou n'est pas* a été ajouté plus tard par Pascal au bas de la page 4.
234. ↑ Saint Paul, I, *Cor.*, i, 19, *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus, non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*. Montaigne a traduit le passage dans l'*Apologie* : « Car, comme il est escript : Ie destruiray la sapience des sages, et abbatray la prudence des prudents : où est le sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a-t-il pas abesty la sapience de ce monde ? Car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu par l'ignorance et simplesse de la prédication, sauver les croyants. » C'est peut-être à cette traduction que Pascal emprunte le mot *abêtir*, dont il se servira dans la suite de ce fragment, et que Montaigne avait déjà employé pour son propre compte dans l'*Apologie* : « Il nous fault abestir, pour nous assagir. »
235. ↑ [*Dans cette infinie*.]
236. ↑ Souvenir de l'*Apologie* : « C'est aux chrestiens une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable ; elle est d'autant plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison. » Montaigne ne pensait-il pas lui-même au fameux passage de Tertullien (*de Carne Christi*, n° 5) ? Bossuet le traduit en ces termes : « Le Fils de Dieu est ressuscité ; je le crois d'autant plus que selon la raison humaine il paraît entièrement impossible. » (*Sermon sur la vertu de la croix de Jésus-Christ*, ap. Droz, *op. cit.*, p. 302.)

237. ↑ Souvenir d'un argument de Montaigne : « Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieux se tenir hors de cette meslee » (*Apol.*).
238. ↑ [*Votre*.]
239. ↑ *Le vrai et le bien, et deux choses*, en surcharge.
240. ↑ *Et votre nature* jusqu'à *la misère*, en surcharge.
241. ↑ [*Voyons, si vous prenez*] croix que Dieu est [*et que vous perdiez, que perdez…*]
242. ↑ *Rien* en comparaison de l'infini, et *rien* absolument comme le dira Pascal au terme de son développement ; mais pour celui qui n'est pas sûr que l'infini existe, ce *rien* est encore *trop*. Nous empruntons à une note inédite sur le *pari* que M. Louis Couturat a bien voulu nous communiquer le tableau des cas différents que Pascal envisage successivement. Deux grandeurs sont à considérer, les chances de gain (ou probabilité proprement dite) et les enjeux. Le produit du gain espéré par les chances qu'on a de l'obtenir définit l'*avantage* ou l'*espérance mathématique* du joueur. Voici le tableau du premier cas :

	Dieu est	*Dieu n'est pas*.
Probabilité	1/2	1/2
Enjeux	∞	0
Avantages	∞	0

243. ↑ [*Quand*.]
244. ↑ Renvoi à la page 7 du manuscrit.
245. ↑ [*Jouer*.]
246. ↑ En traduisant suivant le système qu'on vient d'indiquer les termes de la proposition de Pascal, on obtient le tableau suivant :

	Dieu est	*Dieu n'est pas*.
Probabilité	1/2	1/2
Enjeux	2, 3	1
Avantages	1, 3/2	1/2

Ce tableau ne rend pas compte de la distinction que Pascal fait entre *vous pourriez* et *il faudrait*. Peut-être convient-il d'ajouter une condition que Pascal n'exprime pas, mais qu'il aurait présente à la pensée ; c'est que les deux vies, c'est-à-dire la double durée de vie, à gagner sont aléatoires, tandis que la vie à risquer est certainement exposée ; l'enjeu de l'alternative : *Dieu n'est pas* ne serait donc pas soumis à la probabilité ; il reste en tout état de cause égal à l'unité ; il est donc équilibré par l'espérance de gagner deux vies, surpassé par celle d'en gagner trois. En d'autres termes, avec une chance sur deux de gagner, *on peut* risquer un pour avoir deux, mais cela n'est que possible, car dans l'équilibre absolu des partis l'attitude contraire est également raisonnable. Avec une chance sur deux de gagner *il faut* risquer un pour gagner trois, hasarder une vie pour avoir une existence d'une durée triple, car alors l'équilibre est rompu en faveur du pari : « Trois vies à gagner avec une chance de gain sur deux en valent une et demie ; si donc nous ne payons que d'une vie le billet qui peut nous en faire gagner trois, nous serons plus riches de la moitié d'une en prenant ce billet qu'en ne le prenant pas. » (Lachelier, *Notes sur le pari de Pascal*, Revue Philosophique, juin 1901, p. 627).
247. ↑ Tableau :

	Dieu est	*Dieu n'est pas*.
Probabilité	1/2	1/2
Enjeux	∞	1
Avantages	∞	1/2 (ou encore 1 d'après la note précédente)

248. ↑ [*Auriez tort de*.]

249. ↑ [*Lien*.]

250. ↑ MM. Dugas et Riquier (*Rev. Phil.*, sept. 1900) et M. Lachelier ont signalé avec raison l'incohérence apparente de cette phrase que Port-Royal avait supprimée. Pascal veut reproduire en la transposant dans le calcul de l'infini la double hypothèse, d'un pari qu'il serait seulement possible de faire, les chances étant exactement égales des deux côtés, et d'un pari qu'il serait nécessaire de faire, auquel il ne serait pas raisonnable de se refuser, parce qu'il y a un parti mathématiquement plus avantageux que l'autre, et dans la proportion de trois à deux. La première alternative se comprend sans peine ; on risque une vie de bonheur pour une éternité de bonheur, avec une chance de gain parmi une infinité de hasards ; de part et d'autre est l'unité multipliée par l'infini. Nous retrouvons l'équilibre des partis. Comment l'équilibre se déplace-t-il dans la seconde alternative qui semble reproduire les termes de la première ? Le texte ne permet qu'une interprétation : il faut distinguer, avec M. Lachelier, « l'éternité de vie et de bonheur », et « l'infinité de vie infiniment heureuse ». Dans le premier cas Pascal nous promettait l'infinie durée d'un bonheur fini ; il y ajoute dans le second cas l'infinité de ce bonheur lui-même : Ce nouvel infini fait exactement ce que faisait tout à l'heure la troisième vie, il s'adjoint comme un lot supplémentaire aux conditions strictement équitables du pari et rend nécessaire pour la raison ce qui n'était que possible et indifférent. Il semble donc qu'encore ici pour avoir la pensée vraie de Pascal il faille apporter quelques corrections à l'expression littérale de ces cas de *pari*. Voici en effet ce que nous donne le tableau rigoureusement dressé :

	Dieu est	*Dieu n'est pas.*
Chances	1	∞
Enjeux	2, 3, ∞	1
Avantages	2, 3, ∞	∞

Or selon Pascal l'espérance de la première alternative est dans le premier cas égal à l'espérance de la seconde, quelque peu supérieure dans le deuxième, infiniment supérieure dans le dernier. Il est donc certain qu'il faut faire intervenir dans la première colonne un second coefficient de qualité s'ajoutant au coefficient de durée, et qui y introduise l'infini. Nous aurions finalement pour la troisième hypothèse un rapport tel que ∞^2/∞. Ce rapport d'ailleurs donne-t-il une *espérance mathématique* qui soit infinie ? ou ne faut-il pas dire, en toute rigueur, que *l'espérance* est seulement indéterminée ? (Riquier, *Le pari sur Dieu*, *Revue Occidentale*, sept. 1901.) En fait, pour Pascal, la forme mathématique du problème ne fait que fournir une base à une intuition métaphysique de l'infini. Cf. fr. 793 : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité » — et la distinction établie par Spinoza entre l'infinité simple des attributs et l'infinie infinité de la substance.

251. ↑ [*Et autant de hasard de gain*.]

252. ↑ [*Cela ôte tout*.]

253. ↑ Voici enfin le tableau définitif :

	Dieu est	*Dieu n'est pas.*
Chances	1	*n*
Enjeux	∞	1
Avantages	∞	*n*

254. ↑ *Ôte* est deux fois dans le manuscrit. Nous nous croyons sûr de notre lecture, et nous la substituons à la leçon des *Copies* : *cela est tout parti* (dans le sens de *tout réparti*). Cela supprime tout partage et toute probabilité ; *il n'y a point de parti*, comme Pascal avait d'abord écrit deux lignes plus bas, puisque le fini s'anéantit devant l'infini. Nous devions par la règle des partis risquer notre vie pour l'enjeu fini de trois vies, à supposer chance égale de perte et de gain ; nous devions risquer notre vie pour une infinie durée de bonheur infini, à supposer une seule chance de gain sur une infinité. Voici

maintenant la thèse définitive ; nous y réunissons les avantages des deux hypothèses provisoires, en les multipliant l'un par l'autre : nous hasardons une vie finie pour une infinité de vie infiniment heureuse, et il y a pareil hasard de gain et de perte, puisque de part et d'autre l'ignorance est supposée absolue ; le postulat du pari de Pascal est, comme il a soin de l'indiquer dans les considérations préliminaires, un scepticisme irrémédiable et universel ; le libertin n'a pas la moindre raison pour affirmer son athéisme, le chrétien n'a pas la moindre raison pour affirmer sa religion. (Cf. *Appendice*.)

255. ↑ [*De parti*.]
256. ↑ *Ainsi*, en surcharge.
257. ↑ [*Avoir*.]
258. ↑ [*Choisir*.]
259. ↑ *Prêt à* dans le sens de *sur le point de* (cf. fr. 471) comme l'emploie La Fontaine (*Fables*, III, 12) :

L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.

260. ↑ Ainsi la vie éternelle et l'anéantissement final sont pour Pascal deux événements également probables, et cette égalité même est la clé du pari : de ce qu'il est impossible de prouver avec certitude que la religion n'est pas, il est possible de croire qu'elle est, et le refus systématique de rien affirmer devient un parti aussi risqué que l'affirmation elle-même.
261. ↑ [*Hasarde*.] — Pascal a corrigé par *s'expose* (et non *expose*, comme a écrit Port-Royal) afin de bien marquer le caractère et la portée de l'objection : il s'agit non de la quantité de ce qu'on expose, mais du fait même que l'on expose, c'est-à-dire que l'on hasarde quelque chose d'effectif pour un gain éventuel, que l'on passe du plan de la réalité dans le plan du simple possible, ou comme disent les métaphysiciens de l'être au non-être. Or de l'être au non-être, d'une quantité finie à rien, il y a une distance infinie, de telle sorte que l'équilibre serait rétabli entre les partis, et l'hésitation légitime : un infini incertain n'est pas plus que le fini certain. — Mais l'objection n'a de valeur que si le choix nous était donné entre jouer et ne pas jouer ; or Pascal nous interdit cette hypothèse, puisque l'athéisme lui paraît une négation aussi aventureuse que l'affirmation, et de conséquences pratiques non moins graves. Nous ne sommes pas vis-à-vis de Dieu comme l'homme qui se demande s'il viendra ou non s'asseoir à la table de jeu ; nous nous y trouvons assis, force nous est de suivre les lois du jeu.
262. ↑ [*Hasarde*.]
263. ↑ [*N'est*.]
264. ↑ [*Jeu*.]
265. ↑ [*L'infini*.]
266. ↑ *Sans pécher contre la raison*, en surcharge.
267. ↑ *À la vérité*, en surcharge.
268. ↑ [*L'incertitude est ce qui fait* [*à démontrer* [*au parti qui détermine notre* [*et qui répartira*.]
269. ↑ [*Des*.]
270. ↑ [*Ainsi*.]
271. ↑ [*L'infini à gagner*.]
272. ↑ [*Autant*.]
273. ↑ Renvoi à la page 4, en marge. — [*Mais*.]
274. ↑ [*Sans*.]
275. ↑ Renvoi à la page 8 du manuscrit.
276. ↑ [*Vous ne pouvez croire*.]
277. ↑ Pascal a rayé, par erreur sans doute, ces derniers mots, en rayant la phrase suivante : [*Vous ne renversez* [*renverseriez pas la raison en croyant, puisqu'on est obligé à croire ou à nier*.]
278. ↑ [*Chercher*.]
279. ↑ À la page 4 du manuscrit.

280. ↑ Port-Royal n'avait pas osé reproduire ce mot ; Victor Cousin qui l'a publié le premier l'a accompagné du commentaire éloquent que l'on connaît : « Quel langage ! Est-ce donc là le dernier mot de la sagesse humaine ? La raison n'a-t-elle été donnée à l'homme que pour en faire le sacrifice, et le seul moyen de croire à la suprême intelligence est-il, comme le veut et le dit Pascal, de nous *abêtir* ? Comme si, lorsqu'on a hébété l'homme, il en était plus près de Dieu. » Victor Cousin exagère sans doute la pensée de Pascal : Pascal demande au libertin le sacrifice d'une « fausse raison » qui n'est capable de le mener ni à la science ni au bonheur, qui n'est qu'une somme de préjugés. *S'abêtir* c'est renoncer aux croyances auxquelles « l'instruction » et l'habitude ont donné la force de la nécessité naturelle, mais qui sont démontrées par le raisonnement même, impuissantes et vaines. S'abêtir, c'est retourner à l'enfance pour atteindre les vérités supérieures qui sont inaccessibles à la courte sagesse des demi-savants. « Rien n'est plus conforme à la raison que ce désaveu de la raison » : la parole de Pascal est d'un croyant, elle n'est pas d'un sceptique.
281. ↑ Renvoi à la marge de la page 7.
282. ↑ Le manuscrit porte une virgule.
283. ↑ Ce n'est pas l'idéal chrétien que Pascal définit, c'est l'idéal de l'honnête homme dans le monde. Or cet idéal le libertin y aspire en vain ; il reconnaît que le moi est haïssable, il le « couvre » par un sentiment de bienséance sociale, de convenance mondaine, mais pour arriver à le supprimer, il faut se donner un point d'attache en dehors Je l'humanité, et c'est pourquoi le christianisme seul donne l'honnêteté véritable, faite d'humilité, de sincérité, de fidélité. Cf. fr. 550 : « J'essaie d'être juste, véritable, sincère, et fidèle à tous les hommes. »
284. ↑ *La force* du discours s'accorde avec la soumission de l'homme qui s'agenouille. *Bassesse* est pris au sens absolu, et pour ainsi dire scientifique : dans un *Fragment* relatif aux usages du baromètre, Pascal emploie ainsi ce mot de *bassesse* : « Il y a un certain degré de hauteur et un certain degré de bassesse que le mercure n'outrepasse presque jamais. » (3e *section*, Éd. Lahure, t. III, p. 132).
285. ↑ Cf. B., 341 ; C., 294 ; P. R., XXXI, 15 ; Bos., I, viii, 10 ; Faug., II, 173 et I, 217 ; Hav., XXIV, 88 et V, 9 *bis* ; Mol., I, 155 et I, 121 ; Mich., 331.
286. ↑ [*De.*]
287. ↑ [*Qu'il soit demain jour.*]
288. ↑ [*Qu'il soit*] demain [*jour.*]
289. ↑ Allusion à la démonstration du fr. 233.
290. ↑ Havet cite ce passage d'un sermon : « Que des choses supportent les voleurs pour leur iniquité, les marchands pour leur avarice, traversant les mers, confiant aux vents et aux tempêtes leur corps et leur âme, abandonnant ce qui est à eux, courant à l'inconnu ! » — Et M. Pichon, dans une étude remarquable sur Lactance donne ce texte du *De utilitate credendi : Nihil omnino societatis humanæ incolume remanere si nihil credere statuerimus quod non possumus tenere perceptum* (xii, 36) en le rapprochant d'Arnobe (*Adv. Nat., II, 8) : Estne operis in vita negotiosum aliquod atque actuosum genus quod non fide præeunte suscipiant, sumant atque aggrediuntur auctores ?* (Navigateurs, marchands, etc. ») (Cf. Pichon, *Lactance*, p. 51.)
291. ↑ Sur cette expression voir l'*usage du triangle arithmétique pour déterminer les partis qu'on doit faire entre deux joueurs qui jouent en plusieurs parties* : « Dans le cas où les joueurs décident d'interrompre le jeu, le règlement de ce qui doit leur appartenir doit être tellement proportionné à ce qu'ils avoient droit d'espérer de la fortune, que chacun d'eux trouve entièrement égal de prendre ce qu'on lui assigne, ou de continuer l'aventure du jeu : et cette juste distribution s'appelle *le parti.* »
292. ↑ Cf. *Essais*, III, 8, passage déjà commenté par Pascal au fr. 80.
293. ↑ Thèse commentée par Pascal au fr. 294, et discutée au fr. 325.
294. ↑ [*Et quoique.*]
295. ↑ [*Ils sont.*]
296. ↑ Cf. B., 103 ; C., 130 ; Mich., 829.

297. ↑ Pascal avait d'abord pensé à écrire *non* [*sciverunt*]. Cf. Saint Augustin, *Contr. Jul. Pelag.*, IV, 60 : *Rem vidit, causam nescivit* ; il parle de Cicéron qui aurait dénoncé la misère de l'homme au 3e livre de la *République*, sans en connaître la cause c'est-à-dire le péché originel. — L'antithèse se trouve aussi dans Montaigne mais avec une toute autre intention : « Ils laissent les choses, et courent aux causes. Plaisants causeurs ! La cognoissance des causes touche seulement celuy qui a la conduicte des choses. » (III, xi.)
298. ↑ Cf. B., 78 ; C., 104 ; P. R., XXVIII, 18 ; Bos., II, xvii, 19 ; Faug., II, 173 ; Hav., XXIV, 17 ; Mol., I, 153 ; Mich., 180.
299. ↑ Cf. B., 78 ; C., 103 ; P. R., XXVIII, 17 ; Bos., II, xvii, 18 ; Faug., II, 172 ; Hav., XXIV, 16 *ter* ; Mol., I, 153 ; Mich., 169.
300. ↑ Ces diverses suppositions étaient d'abord au nombre de 5, et c'est pourquoi Pascal a laissé subsister le chiffre 5 pour désigner celle qui est devenue définitivement la seconde. Voici comment étaient présentées les quatre premières que Pascal a barrées en écrivant en gros : *faux*. 1. *S'il est sûr qu'on y sera toujours ;* 2. *S'il est incertain si on y sera toujours ou non ;* 3. *S'il est sûr qu'on n'y sera pas toujours, mais qu'on soit assuré d'y être longtemps ;* 4. *S'il est certain qu'on n'y sera pas toujours et incertain qu'on n'y sera pas longtemps* [*si on y sera longtemps.*]
301. ↑ [*Mais.*]
302. ↑ Cf. B., 78 ; C., 103 ; Faug., II, 174 ; Hav., XXV, 92 ; Mol., I, 154 ; Mich., 178.
303. ↑ Parenthèse en surcharge.
304. ↑ Cf. B., 393 ; C., 362 ; P. R., VII, 2 ; Bos., II, iii, 5 ; Faug., II, 174 ; Hav., X, 2 ; Mol., I, 153 ; Mich., 506.
305. ↑ [*Ignore*] s'il y a un [*Dieu.*]
306. ↑ [*Dieu.*]
307. ↑ Cf. B., 422 ; C., 397 ; P. R., VII, 2 ; Bos., II, iii, 5 ; Faug., II, 181 ; Hav., X, 3 ; Mol., I, 153 ; Mich., 99.
308. ↑ Saint Augustin expose à maintes reprises ce principe, par exemple : « Tu veux voir. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Songe donc d'abord à purifier ton cœur. » « Quand vous aurez fui les ténèbres des passions fumeuses, vous verrez la lumière » (Voir l'*Augustinus* de Jansénius, tome II, liv. prélim., ch. vii).
309. ↑ [*Vous.*]
310. ↑ [*Éprouver.*]
311. ↑ Cf. B., 191 ; C., 1 ; P. R., XXVIII, 40 ; Bos., II, xvii, 36 ; Faug., II, 387 ; Hav., XXIV, 26 *ter* ; Mol., II, 64 ; Mich., 854.
312. ↑ Cette pensée résume la dialectique préliminaire à l'*Apologie* : le libertin est « retourné », il avait surtout peur de se tromper en croyant la religion vraie, maintenant il a peur de se tromper en la croyant fausse, et de trouver par la suite qu'elle est vraie. Le lecteur de Pascal désire que la religion soit vraie ; il s'agit de lui prouver qu'elle l'est en effet.

Appendice pour le fr. 233

appendice pour le fr. 233.

I

Pascal avait lu la *Théologie naturelle* de Raymond Sebon ; il y avait trouvé une démonstration qui remplit trois chapitres, 66, 67 et 68. Le premier a pour titre : *Chaque chose doit naturellement pourchasser son bien et éviter son dommage*. Sebon appuie ce principe sur des exemples empruntés aux éléments, aux arbres et aux plantes : « Puis donc que l'homme est du nombre des choses naturelles et la plus noble d'entre elles, d'autant plus il est obligé à obéir et à suivre ce commandement exprez de nature et à se prévaloir à son utilité, bien et proufit, en tant qu'il est en lui, des forces et facultez qui lui ont esté donnees… Il s'ensuit donc par necessité, veu que outre les autres animaux, il a l'entendement et la volonté, et que ces pieces là le font homme, qu'il est tenu naturellement d'en user à son proufit et avantage, c'est-à-dire pour s'acquerir le plus qu'il peut de joie, de liesse, d'esperance, de consolation, de paix, de repos et de confiance… »

Le second chapitre tire de ce principe la *regle de ce que l'homme a à croire ou à mescroire quant à son salut* : « Il n'y a point de doute, par ce que nous venons de dire, que l'homme ne soit tenu d'accepter, d'affirmer et de croire celle-là, qui lui apporte plus d'utilité, de commodité, de perfection et de dignité, en tant qu'il est homme, par laquelle il peult engendrer en soi du contentement, de la consolation, de l'esperance, de la confiance, de la sureté, et en esloigner le deplaisir et le desespoir : et par conséquent qu'il doit embrasser celle qui est plus aimable et plus desirable de sa nature, et en laquelle il y a plus d'estre et plus de bien. Là où, s'il faict au rebours, il abuse contre soi-mesme de son entendement, il renverse entierement la regle generale de la nature, il combat et soi mesme et l'ordre universel des choses : puisque, là où toutes les aultres créatures inferieures employent leurs forces et moyens à leur bien et advantage, cestuy cy s'en acquiert sa ruyne et le desespoir : et à la verité il a son entendement merveilleusement depravé et corrompu : voire il ne merite point d'estre appelé homme, puisqu'il combat l'homme. Or, s'il me dict qu'il n'y a pas d'apparence qu'il croye ce qu'il n'entend pas, et qu'il advoue pour veritable ce de quoy il ne veoit pas la raison, veu qu'à ce compte il pourroit bien prendre le mensonge pour la certitude : ie luy respond, que son ignorance ne luy peult servir d'excuse, et que ceste seule intention d'approuver ce qui est à son proufit et à son utilité, luy sert d'une suffisante et iuste occasion de croire : attendu que ce que nous faisons selon la reigle de nature ne nous peult estre imputé à faulte, et nostre intelligence faict son devoir et le proufit de soy et de la volonté, toutes fois et quantes qu'elle consent à ce qui est son

grand bien, et à ce qui est entierement contraire à la ruyne de l'homme : voire elle est obligee d'en user ainsi, parce qu'elle ne nous a esté donnee que pour nostre service et commodité ; ainsi il nous doibt suffire de nous ioindre tousiours à la part qui est de nostre costé et à nostre advantage, bien que nous ne sçachions pas comme elle est. Car s'il nous advenoit de choisir le contraire et la privation de nostre bien, nous logerions et recevrions chez nous nostre ennemi qui en déplacerait ceulx qui font pour nous ; nous serions adversaires et traîtres à nous mesmes, et en bon escient insenses tresdignes d'estre haïs et chasties par toutes les aultres creatures. Aussi c'est un signe evident que l'homme est possédé par son ennemy mortel, quand il ne veult pas croire ce qui luy est de plus advantageux ; par un ennemi qui tyrannise sa volonté et son entendement, et qui les tient lies et garrotes estroitement pour les empescher de faire leur devoir, et pour les renger par contrainte à employer leurs effets au dommage de leur maistre, à sa ruine contre tout ordre de nature. »

Ce second chapitre devait être cité presque intégralement, car il peut avoir suggéré à Pascal l'idée de ce *mouvement tournant* qui était nécessaire pour donner force probante à l'argument du pari. Raymond Sebon prend soin d'écarter toute question de certitude ou de vérité : l'intelligence de l'homme est traitée comme une faculté pratique, utilitaire, et ce serait là, suivant l'auteur de la *Théologie naturelle*, la destination même que la nature lui a donnée. Cette vue hardie, que Schopenhauer a réintroduite dans la philosophie moderne, était propre, nous semble-t-il, à faire impression sur Pascal et à retenir son attention sur les conséquences que Sebon en tire au chapitre 68 : *l'usage de la règle précédente par divers exemples*. Pour exemple : « on nous propose, *Il y a un Dieu* : il nous faut soudain imaginer son contraire, *Il n'y a point de Dieu*, et puis assortir ces choses l'une à l'autre, pour veoir laquelle d'elles convient plus à l'estre et au bien, et laquelle y convient le moins. Or celle-là, *Il y a un Dieu*, nous présente une essence infinie, un bien incomprehensible : car Dieu est tout cecy. Le contraire, *Il n'y a point de Dieu*, apporte avec soy privation d'un estre infiny, et d'un infiny bien. À ce compte, par leur comparaison, il y a autant à dire entre elles, qu'il y a entre le bien et le mal. Passant outre, accommodons les à l'homme. La première luy apporte de la fiance, du bien, de la consolation et de l'esperance ; la seconde, du mal et de la misere, il croira donc et recevra, par nostre reigle de la nature, celle qui est et meilleure de soi et plus proufitable pour lui ; et refusera celle qui est reietable d'elle-même, et qui lui apporterait toutes incommoditez : aultrement il abuserait de son intelligence, et s'en servirait à son dam ; ce qu'il ne peut ny ne doibt faire en tant qu'il est homme. Mais quel bien pourrait-il espérer de croire que Dieu ne fust pas ? quel fruict en pourrait il recueillir ? » Et Raymond Sebon conclut : « Par quoi il est tenu de croire que Dieu est » ajoutant : « Nature mesme le lui commande et ne peut faillir de l'en croire : car il est certain… que toute obligation naturelle nous pousse à la verité, non au mensonge. Voilà la maniere de convier à la foi les mescreants, d'apprendre à l'homme d'affirmer ce qu'il n'entend point et de renforcer et roidir nos entendemens à croire plus ferme[1]. »

Ces dernières lignes sont particulièrement significatives ; en nous montrant à quel point Raymond Sebon avait conscience de la portée qu'il attribuait à son argument, elles font prévoir le détour qui donnera une valeur apologétique à l'argument du pari, le levier de l'intérêt qui soulèvera celui qui ne veut pas se remuer et conduira jusqu'à l'affirmation pratique celui qui renonce à toute conception théorique, à toute certitude rationnelle.

Raymond Sebon de son côté connaissait-il Arnobe ? avait-il été frappé du passage du livre *contre les Nations* où Bayle a retrouvé l'origine du pari de Pascal ? « Ce père, écrit Bayle, avoue aux païens que les promesses de Jésus-Christ ne peuvent être prouvées, puisqu'elles regardent un bien à venir ; mais il ajoute qu'entre deux choses incertaines il vaut mieux choisir celle qui vous donne des espérances, que celles qui ne vous en donnent point. On verra plus clairement la forme de cette raison dans les paroles originales : *Sed ipse* (Christus) *quæ pollicetur non probat. Ita est. Nulla enim ut dixi futurorum potest existere comprobatio. Cum ergo hæc sit conditio futurorum, ut teneri et comprehendi nullius possit anticipationis attractu ; nonne purior ratio est ex duobus incertis et in ambigua expectatione pendentibus id potius credere quod aliquas spes ferat quam omnino quod nullas ? In illo enim periculi nihil est, si quod dicitur imminere cassum fiat ac vacuum ; in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si quum tempus advenerit, aperiatur non fuisse mendacium*[2]. »

L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable à en juger par les nombreux passages des premiers apologistes, de saint Augustin en particulier, que Raymond Sebon imite ou reproduit sans prévenir. Si le texte d'Arnobe a eu quelque part dans l'argument du pari, l'érudition de Raymond Sebon, bien plus considérable que celle de Pascal, expliquerait plus naturellement cette relation.

II

Mais Arnobe et Raymond Sebon ne rendraient pas compte de l'argument, tel qu'il est développé par Pascal ; non seulement la démonstration est renouvelée par la précision et la rigueur qu'y apporte un géomètre de génie, mais il y a autre chose dans le pari de Pascal qu'une alternative spéculative. Il a été vécu par Pascal, non pour son propre compte certes, mais pour le compte de l'homme qui a été l'objet de sa plus vive admiration et que sa charité impérieuse associe étroitement à sa propre vie : Pascal s'adresse au chevalier de Méré, et il applique à la lettre ses maximes sur *l'art d'agréer* : « Quoiqu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime ; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. » Le secret du pari, qui est aussi le secret des fausses interprétations et des discussions vaines auxquelles il a donné lieu, c'est qu'il est une arme forgée à l'intention et sur le modèle d'un certain esprit. Il s'agit d'une âme à conquérir, et que Pascal veut pénétrer par où il la sait pénétrable. Pascal avait connu le

chevalier de Méré par le duc de Roannez. Peut-être le duc de Roannez a-t-il inspiré l'argument du Pari lorsqu'au lendemain de la découverte fortuite de la cycloïde il engagea Pascal à montrer aux athées « qu'il en savait plus qu'eux tous en ce qui regarde la géométrie et ce qui est sujet à la démonstration ; et qu'ainsi s'il se soumettait à ce qui regarde la foi, c'est qu'il savait jusques où devaient porter les démonstrations…[3] » ; peut-être est-ce de ce conseil que Pascal se souvenait lorsqu'il écrit « qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse ». En tout cas Pascal n'a jamais cessé de voir le chevalier de Méré, de discuter avec lui les choses de la vie et de la religion. Dans la querelle des Provinciales Méré devient comme l'arbitre ; et ç'a été le triomphe de Pascal d'assurer aux Jansénistes contre les décisions des autorités ecclésiastiques l'appui des honnêtes gens ; c'est vraisemblablement lui, « l'homme sans religion » auquel Pascal annonce et promet le miracle[4]. Maintenant Méré n'est plus le témoin, il est l'enjeu même du combat. Voilà pourquoi Pascal s'agenouille dans sa cellule d'ascète ; rappelant les années où il rêva la gloire des inventions scientifiques, où les plaisirs mondains, le jeu en particulier, le séduisirent, il s'humilie dans le sentiment de son double égarement ; mais il veut du moins que l'expérience de ces erreurs soit efficace pour le service de la foi, il prie Dieu d'accorder à son repentir la conversion qui est à la fois la plus désirable et la plus difficile, la conversion de celui qui a renoncé à toute certitude religieuse, à tout espoir de béatitude éternelle, pour vivre dans les limites étroites de la raison naturelle et de l'honnêteté mondaine.

Alors Pascal se souvient de ses anciennes conversations avec Méré, de l'intérêt qu'il prenait aux difficultés sur l'infini[5], des scandales intellectuels qu'il rencontrait à chaque pas dans les mathématiques, et auxquels Pascal fait allusion, selon toute vraisemblance dans ce passage du fragment sur les *Deux Infinis* : « Trop de vérité nous étonne ; j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 il reste zéro » ; c'est de ces souvenirs qu'il tire un point de départ pour l'argumentation du pari. De même que le zéro arithmétique est le néant de toute grandeur, que le néant demeure néant quelle que soit la somme que l'on prétende en retrancher, de même, « l'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie » ; toute quantité finie équivaut exactement à rien en comparaison de l'infini : *Infini-rien*. Pascal se souvient encore du problème que lui avait posé Méré, pour la répartition des enjeux au cas où la partie aurait été interrompue. Cette question qui avait été pour Pascal l'occasion de jeter les bases du calcul des probabilités, avait été pour Méré un prétexte à se proclamer mathématicien avec une suffisance qui amusait Leibniz : « Vous avez écrit sur mes inventions, écrivait-il à Pascal, aussi bien que M. Hughens, M. de Fermat, et tant d'autres qui les ont admirées[6]. » Pascal n'a pas oublié cette lettre, de là cette tentative hardie de faire rentrer la religion dans le cadre des inventions que Méré s'attribue et pour lesquelles il s'admire tant lui-même.

Qu'on ne soit donc pas choqué de voir les vérités de la foi ainsi transposées dans le vocabulaire du jeu, Pascal parle la langue de son interlocuteur ; il propose de parier sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'âme, mais c'est à un joueur. Un scepticisme radical et universel est la condition du pari ; mais c'est le scepticisme de Méré, non celui

de Pascal. Méré, qui est le pur disciple de Montaigne, n'est pas de ceux qui nient brutalement au nom d'une méthode autoritaire, car ils seraient rationalistes et optimistes ; la négation absolue serait encore une certitude, Méré se l'interdit autant que l'affirmation elle-même. Il est donc placé entre deux incertitudes ; malgré lui sa façon de vivre est une façon de parier ; il faut donc, puisqu'il est au jeu, qu'il observe les règles du jeu, qu'il se laisse éclairer par la lumière naturelle ; il lui doit ces inventions dont il s'émerveillait jadis, il va la retrouver, appliquée cette fois à une partie dont la béatitude éternelle est l'enjeu. Il faut renoncer à la raison, ou se laisser conduire par la force invincible du calcul jusqu'à recevoir d'un cœur soumis la discipline de l'Église. Que Méré plie les genoux, qu'il dise des messes, qu'il prenne de l'eau bénite, et l'honnêteté véritable, dont il n'a que les apparences, lui apparaîtra dans sa réalité ; le dessous du jeu, qui se laisse voir aux élus de Dieu, deviendra manifeste à ses yeux. Le pari ne sera même plus un pari, tant le risque de perdre diminue, tant le bien hasardé se réduit au néant ; le pessimisme auquel aboutit la philosophie de Méré, et dont Miton son ami faisait si nettement profession, achève la victoire que le scepticisme avait commencée ; si la vie dans le monde est misérable autant qu'elle est mauvaise, celui-là seul est heureux qui a eu la force de « se remuer », qui est devenu capable de juger la nature de l'homme avec les clartés que Dieu peut donner. La démonstration ainsi comprise ne saurait être érigée en méthode d'apologétique universelle ; encore moins est-elle le remède désespéré auquel Pascal aurait eu recours pour dompter la révolte de son esprit et l'incliner sous le joug de l'Église. Mais Pascal a écrit : « Il faut avoir ces trois qualités : pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis » ; il prend un homme qui est pyrrhonien et qui se vante d'être géomètre, il lui fait voir que géométriquement doit sortir du pyrrhonisme la troisième qualité, comme la suite nécessaire des deux autres. Celui qui sait douter où il faut, démontrer où il faut, saura aussi se soumettre où il faut. En d'autres termes un pyrrhonien géomètre doit être un chrétien soumis, telle est la formule qui nous paraît donner le sens de l'argument et mesurer la portée du pari.

À vrai dire nous ne savons si l'argument fut présenté à Méré, soit sous sa forme écrite, soit dans une conversation ; et nous n'avons pas à rechercher l'accueil que lui aurait fait Méré. Une remarque empruntée aux *Œuvres Posthumes* du Chevalier, est pourtant intéressante à relever ici : Méré reproche à César de *rebattre* « volontiers une même pensée, sans qu'elle serve à son sujet, comme ce qu'il dit en quatre ou cinq endroits, *qu'on se persuade aisément ce qu'on souhaite*[7] ». Et il ajoute : « Je ne sais même si cette maxime est bien certaine, et je croirais aussitôt que plus on désire une chose, et plus on a de peine à s'en assurer. » Sans exagérer la portée de cette boutade, nous pouvons présumer que Méré et Miton auraient eu quelque peine à prendre l'attitude à laquelle Pascal les pressait de se plier ; ils n'étaient pas assez détachés de la vérité, conçue au moins comme idéal, ni assez désespérés de ne pouvoir l'atteindre ; ils n'étaient pas aussi sceptiques, aussi pessimistes surtout que les supposait Pascal, toujours prêt à interpréter une thèse ou un homme dans un sens absolu ; ils se seraient « roidis contre ».

Nous ne pouvons pas décider non plus si l'argument du pari eût été incorporé à l'*Apologie* que Pascal méditait d'écrire. Dans le compte rendu que Filleau de la Chaise et Étienne Périer nous ont transmis de la conférence tenue à Port-Royal il n'y est fait aucune allusion. D'autre part M. Lanson qui le juge, comme nous, « destiné à faire effet sur quelque géomètre libertin[8] », doute que Pascal eût fait rentrer de pareilles considérations dans le cadre de son ouvrage. Et à coup sûr il serait « étrange » que le pari formât le centre et comme le noyau de l'apologie pascalienne, le procédé de démonstration serait un peu trop simpliste, et pour parler avec M. Lanson « assez grossier » ; mais si l'on pense que l'*Apologie* devait être (comme les *Provinciales* se sont trouvées le devenir), divisée en plusieurs actes où paraissent des personnages différents, et disposée en quelque sorte sur plusieurs plans, il paraît naturel d'admettre que le pari devait intervenir au seuil de l'*Apologie* proprement dite, en dehors d'elle, si on veut, et pourtant y introduisant : il marque le moment où le libertin qui, jusque-là, résistait à toutes les démonstrations purement abstraites, se détourne des plaisirs du monde, accepte la discipline des habitudes catholiques, pour ouvrir enfin son cœur à la lumière que Dieu seul peut envoyer. Le libertin, auquel s'adresse le pari, n'est-il pas visé dans les longs fragments qui nous sont parvenus et dont on a voulu faire la préface générale de l'ouvrage[9] ? N'est-ce pas lui que Pascal devait mettre en scène comme il avait mis en scène dans les premières Provinciales le *Jésuite* ou le *Thomiste*, témoin ces titres de fragments : « Ordre par dialogues, objections des athées, conversation[10]. » Si l'argument du pari est avant tout un effort d'adaptation psychologique pour amener certaines âmes au contact de la religion, nous n'avons pas de raison pour écarter l'hypothèse suivant laquelle Pascal se proposait de suivre à travers une des parties de son *Apologie* le lent progrès de cette adaptation, et de donner ainsi une place au pari.

III

Port-Royal ne nous semble pas avoir trahi l'intention de Pascal lorsqu'il a publié la plus grande partie de l'argument dans le chapitre vii des *Pensées*, sous ce titre : *Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion chrétienne*. Fort judicieusement aussi les premiers éditeurs ont été au-devant des scrupules du lecteur, et ils ont cherché à prévenir les fausses interprétations qu'ils prévoyaient, en le préparant par un *Avis* qui souligne la portée restrictive et pour ainsi dire nominative de la démonstration : « Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes qui, n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, et encore moins des raisons des athées, demeurent en un état de suspension entre la foi et la fidélité. L'auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, et par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, et que ce serait le parti qu'ils devraient prendre, si ce choix dépendait de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au moins en attendant qu'ils aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils

doivent faire tout ce qui les y peut disposer, et se dégager de tous les empêchements qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions et les vains amusements. »

Si justifiée qu'elle fût, la précaution devait rester inutile. Dès 1671 parut, dans un livre de forme moitié sérieuse, moitié plaisante, un dialogue consacré à la discussion de l'*Apologie* de Pascal. L'auteur anonyme, l'abbé de Villars, prend vivement à partie Pascal qu'il appelle Paschase : « Taisez-vous, Paschase, je perds patience de vous entendre traiter la plus haute de toutes les matières, et appuyer la plus importante vérité du monde, et le principe de toutes les vérités, par une idée si basse et si puérile, par une comparaison du jeu de croix et pile plus capable de faire rêver que de persuader, et par un raisonnement si défectueux, et appuyé sur des fondements incertains, et peut-être entièrement faux… J'avais ouï dire que vous étiez si grand ennemi des casuistes relâchés ; d'où vient que non seulement vous ne condamnez pas le jeu, mais que vous voulez faire dépendre la religion et la divinité du jeu de croix et pile[11]. » Bayle trouve sans doute que « cette réfutation est faible et ne mérite pas d'être examinée » ; mais il la cite tout au long, et nul doute qu'il l'ait fait agréer sans peine de ses innombrables lecteurs du xviiie siècle. C'est par les lecteurs de Bayle surtout que l'argument du pari s'est trouvé transformé en une *Petite Apologie* qui apparaît désormais comme la réduction des *Pensées*, et qui en prend peu à peu la place — *Apologie* rendue populaire par le raccourci saisissant de l'argumentation, par l'autorité scientifique, par le génie littéraire de Pascal, mais populaire aussi parce que cette transposition familière et mondaine d'une démonstration religieuse prêtait à la réplique et au sarcasme[12]. Cette substitution, qui conduit à considérer l'argument comme un tout séparé, ramenait inévitablement l'esprit à la préoccupation que Pascal suppose écartée par un accord préalable avec son interlocuteur : la préoccupation de vérité intrinsèque. C'est ainsi que l'entendent des réflexions attribuées à Fontenelle, et où Locke se trouve visé en même temps que Pascal pour avoir fait place à l'idée d'un pari dans son *Essai sur l'Entendement humain*[13]. C'est ainsi que l'interprète Craig dans la bizarre doctrine suivant laquelle la vérité de la religion diminue en quelque sorte à mesure que le temps s'écoule et qu'on est plus éloigné des origines[14]. C'est ainsi que Laplace fait rentrer l'argument de Pascal dans le cadre du calcul des probabilités : « Il suffit de représenter par les numéros de l'urne tous les nombres possibles de vies heureuses, ce qui rend le nombre de ces numéros infinis, et d'observer que si les témoins trompent, ils ont le plus grand intérêt pour accréditer leur mensonge, à promettre une éternité de bonheur. L'expression de la probabilité de leur témoignage devient alors infiniment petite. En la multipliant par le nombre infini de vies heureuses promises, l'infini disparaît du produit qui exprime l'avantage résultant de cette probabilité, ce qui détruit l'argument de Pascal[15]. » Et d'autre part si on arrive, comme le fait Lescœur, à justifier la dialectique du pari, c'est en invoquant un postulat du même ordre, en montrant le christianisme tellement entouré de garanties historiques et morales, tellement enraciné dans la nature de l'homme que le fardeau de la preuve incombe à celui qui le nie[16].

Mais, à prendre ainsi la question, le pari en tant que pari n'a plus qu'une importance secondaire : l'essentiel est de savoir quel est le fondement de l'hypothèse sur laquelle il porte, et aussi de quel droit Pascal choisit, entre tant de conceptions diverses, l'unique doctrine chrétienne pour l'opposer au scepticisme. S'il faut absolument engager sa vie dans une alternative, n'y a-t-il qu'une seule alternative : ou l'Église ou le néant ? Accordons que l'affirmation libre où nous engageons notre volonté tout entière et notre personnalité morale, soit à la base de toute certitude ; encore faudrait-il, comme le demande M. Renouvier, « élargir le pari », c'est-à-dire le dégager du lien étroit que Pascal avait établi entre l'acceptation nécessaire d'une réalité morale et la soumission à l'Église catholique, en faire un procédé général pour l'établissement de vérités supérieures et retrouver ainsi une position voisine de celle que Rousseau avait adoptée dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*[17].

Enfin la critique va plus loin : elle n'objecte pas seulement à Pascal que l'alternative est arbitrairement choisie entre une série d'alternatives également plausibles, elle lui conteste l'existence même de l'alternative. Pour se décider entre deux partis, il faut qu'ils soient tous deux possibles : qui nous garantit que la béatitude éternelle est chose possible ? On invoquera que la notion n'implique pas contradiction ; mais la pensée moderne ne voit plus dans cette possibilité logique qu'une forme vide, elle refuse d'y chercher un point de départ vers la vérité ; c'est sur le modèle du réel qu'elle imagine le possible, car l'expérience du réel peut seule donner quelque valeur positive à la notion de possibilité[18]. En définitive c'est à la critique de Kant que l'argument du pari vient se heurter, parce qu'il implique une série de postulats métaphysiques que cette critique a dévoilés et rendus désormais impossibles.

Qu'on se reporte en effet au texte de Pascal. L'argument est rigoureux au point de vue mathématique : nous sommes obligés de parier, le gain et la perte sont également incertains ; la seule grandeur dont la raison puisse faire état est la grandeur des enjeux. Il est irréprochable au point de vue moral : car il n'est pas juste de dire que Pascal nous propose un calcul ordinaire d'intérêts (comme fait par exemple La Bruyère dans le paragraphe des *Esprits forts* où il résume et affaiblit l'argument du pari) ; Pascal nous demande le sacrifice de tous nos intérêts sensibles, en vue d'une transformation totale de l'être qui nous obtienne, avec la vertu, la lumière et la béatitude ; il nous somme de tout subordonner à l'intérêt moral, l'homme ne connaît pas une forme plus haute de désintéressement. Cette dialectique de la raison et de la volonté aurait donc une force invincible si elle trouvait en elle-même son point de départ, c'est-à-dire si elle s'adressait, comme Pascal le prétend, à un sceptique effectif, sans faire appel à aucune donnée préalable, à aucune certitude venue d'ailleurs. Or en est-il bien ainsi ? Le sceptique doit choisir entre les plaisirs de la vie et la béatitude de l'éternité. L'expérience lui suffit pour concevoir, certains ou incertains, les plaisirs de la vie ; mais la béatitude de l'éternité, comment appartiendra-t-elle jamais à une nature telle que la sienne ? Pour se représenter la chose comme possible, pour que le mot même de béatitude ait un minimum de sens, il faut que le *moi* ne consiste pas tout en-

tier dans les manifestations particulières par lesquelles il apparaît aux autres et il s'apparaît à lui-même, il faut qu'il résiste à l'analyse qui le dépouille peu à peu de toutes les qualités qu'il s'attribuait comme proprement siennes. « Qu'est-ce que le *moi* ? demande Pascal lui-même ? Comment aimer le corps ou l'âme sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent[19]. » Ou il n'y a pas de lien entre la personne que je suis aujourd'hui et l'être que Dieu appellera un jour à la félicité des élus, et toute possibilité de vérité religieuse disparaît ; ou, par delà les qualités changeantes qui semblent le constituer, le *moi* demeure une substance identique, permanente, qui est la base de son individualité dans le monde et qui est aussi le siège de la vie éternelle dans l'autre. En un mot, pour que notre sceptique entende seulement les termes de l'argument que présente Pascal, il faut qu'il consente à parler le langage de la métaphysique substantialiste, c'est-à-dire qu'il professe une de ces doctrines de philosophie dont Pascal a si superbement rejeté le concours. À plus forte raison faut-il qu'il parle le langage du dogmatisme ontologique, lorsqu'il invoque l'Être infini qui sert de garant à l'immortalité de l'âme : il ne suffit pas au sceptique que l'homme ne puisse pas trancher le problème de l'existence de Dieu, il lui apparaît qu'il ne peut même pas poser le problème, parce qu'il ne sait pas d'où il attribuerait à ses concepts la capacité de porter l'existence et comment de pures notions pourraient soudain être revêtues de l'être. Bref Pascal, qui est si profondément et si essentiellement dogmatique, s'est fait illusion sur son propre scepticisme ; il ne s'est pas rendu aussi pyrrhonien qu'il se l'imaginait. Ou plutôt, il s'adressait dans une civilisation chrétienne à des hommes qui avaient reçu une éducation chrétienne : la dialectique du pari devait rencontrer, pour s'y appuyer, le reste de ce premier état que la corruption du péché n'avait pas tout à fait effacé, dont le sacrement du baptême avait réveillé le souvenir ; elle devait ouvrir la voie au repentir, et peut-être devenir le véhicule mystérieux de la grâce qui seule pourvoit à tout : *Deus est qui operatur velle et perficere.*

---

1. ↑ Nous reproduisons la traduction de Montaigne. — Ces pages avaient déjà été citées par M. Droz dans son *Étude sur le scepticisme de Pascal* (p. 71). M. Droz avait également insisté sur le rapport de l'argument à des personnalités telles que Miton ou Méré.
2. ↑ II, 4. Cf. I, 53.
3. ↑ Marguerite Périer, *apud* Faugère, *Lettres et opuscules*, etc., p. 458.
4. ↑ Recueil d'Utrecht, 1740, p. 300.
5. ↑ Voir les passages d'une lettre à Fermat du 29 juillet 1654, des Réflexions sur l'Esprit géométrique, et d'une lettre de Méré lui-même, cités dans les notes du fr. 1 et du fr. 72.
6. ↑ « J'ai appris, raconte Leibniz, de M. des Billettes, ami de M. Pascal, excellent dans les Mécaniques, ce que c'est que cette découverte, dont le chevalier se vante ici dans sa lettre. C'est qu'estant grand joueur, il donna les premières ouvertures sur l'estime des paris. » Réponse à Bayle (1702) dans l'édition Gehrardt des Œuvres philosophiques, t. IV, 1880, p. 670, et *supra*, t. IX, p. 225. Voici d'autre part, ce que pensait Pascal : « J'admire bien davantage, écrit-il à Fermat, la méthode des partis que

celle des dés : j'avais vu plusieurs personnes trouver celle des dés, comme M. le chevalier de Méré, qui est celui qui m'a proposé ces questions, et aussi M. de Roberval ; mais M. de Méré n'avait jamais pu trouver la juste valeur des partis, ni de biais pour y arriver : de sorte que je me trouvais seul qui eusse connu cette proportion. » *Lettre du 29 juillet 1654*, t. III, p. 381. Cf. t. IX, 215, la lettre où Méré parle, comme dit Leibniz, de haut en bas à M. Pascal.

7. ↑ *De la Vraie Honnêteté*, 2e discours.
8. ↑ Art. Pascal de la *Grande Encyclopédie* (p. 29 *b*).
9. ↑ Fr. 194 et 190.
10. ↑ Fr. 227, 228, 391.
11. ↑ *De la Délicatesse*, 1671, p. 354, sqq. — Il est juste d'ajouter que Bayle fait aussi mention du *Traité de Religion contre les Athées, les Déistes et les Nouveaux Pyrrhoniens*, 1677. L'auteur, le P. Mauduit, y reprend la thèse de Pascal dont il vante l'efficacité pratique.
12. ↑ Voltaire, qui ne plaisante pas en pareille matière, est effarouché par la désinvolture de Pascal : « Cet article, écrit-il, paraît un peu indécent et puéril : cette idée de jeu, de perte et de gain, ne convient point à la gravité du sujet. » (*Remarques de 1778*).
13. ↑ Livre II, ch. xxi, § 70
14. ↑ Cf. *Theologiæ Christianæ principia mathematica*, 1699.
15. ↑ *Essai philosophique sur les probabilités*. Œuvres, tome VII, p. 83.
16. ↑ *De l'ouvrage de Pascal contre les athées*, 1850.
17. ↑ Cf. *Philosophie analytique de l'histoire*, liv. XIV, ch. iv (t. IV, p. 65, sqq.).
18. ↑ Voir à ce sujet la magistrale dissertation de M. Lachelier à laquelle nous devons beaucoup pour le commentaire et pour l'histoire du pari. *Revue Philosophique*, juin 1901.
19. ↑ Fr. 323.

SECTION IV

***206]**
242[1]

Préface de la seconde partie : Parler de ceux qui ont traité de cette matière[2].

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu[3]. En adressant leurs discours aux impies, leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature[4]. Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [*que ceux*][5] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière s'est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres ; dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve[6] avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles ; et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché ; et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare*[7].

C'est ce que l'Écriture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent[8]. Ce n'est point de cette lumière qu'on parle, comme le jour en plein midi. On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront ; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature ; aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus*[9].

***Première copie* 254]**

243[10]

C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. Tous tendent à le faire croire[11]. David, Salomon, etc., jamais n'ont dit : Il n'y a point de vide, donc il y a un Dieu[12]. Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servis. Cela est très considérable.2

29]

244[13]

Eh quoi ! ne dites-vous pas vous-même que le ciel[14] et les oiseaux prouvent Dieu ? — Non. — Et votre religion ne le dit-elle pas ? — Non[15]. Car encore que cela est[16] vrai en un sens pour quelques âmes[17] à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart.

17]

245[18]

Il y a trois moyens de croire : la raison[19], la coutume[20], l'inspiration. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration ; ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire ; mais il faut ouvrir son esprit[21] aux preuves, s'y[22] confirmer[23] par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ne evacuetur crux Christi*[24].

25]

246[25]

Ordre. — Après la lettre qu'on doit chercher Dieu faire la lettre d'ôter les obstacles, qui est le discours de la machine[26], de préparer la machine, de chercher par raison[27].

25]
247[28]

Ordre. — Une lettre[29] d'exhortation à un ami pour le porter à chercher. — Et il répondra : mais à quoi me servira de chercher ? rien ne paraît. — Et lui répondre : ne désespérez pas. — Et il répondrait qu'il serait heureux de trouver quelque lumière, mais que, selon cette religion même, quand il croirait ainsi, cela ne lui servirait de rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher[30]. — Et à cela lui répondre : la machine[31].

25]
248[32]

Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine. — La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit*[33] : c'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur[34], dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu*[35] ; mais cette foi est dans le cœur, et fait dire[36] non *scio*, mais *credo*[37].

265]
249[38]

C'est être superstitieux[39], de mettre son espérance dans les formalités ; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre.

90]
250[40]

Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir[41] de Dieu ; c'est-à-dire que l'on se mette à genoux, prie des lèvres, etc., afin que l'homme orgueilleux, qui n'a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature[42]. Attendre de cet extérieur le secours est être[43] superstitieux, ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe.

451]
251[44]

Les autres religions, comme les païennes[45], sont plus populaires[46], car elles sont en extérieur ; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle[47] serait plus proportionnée aux habiles ; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur[48]. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur ; et n'est pas parfaite sans les deux[49], car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

195]
252[50]

Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate[51] autant qu'esprit ; et de là vient que[52] l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule[53] démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit[54] ; la coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues[55] ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ? et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade[56] ; c'est elle qui fait tant de chrétiens[57], c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. (Il y a la foi reçue dans le baptême aux Chrétiens de plus qu'aux païens[58].) Enfin il faut avoir recours à elle quand une fois[59] l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire[60] les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par[61] les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie[62] ; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus*[63].

La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues, sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit ou s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi : il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc[64] mettre notre foi dans le sentiment ; autrement elle sera toujours vacillante.

169]
253[65]

Deux excès[66] : exclure la raison, n'admettre que la raison.

163]
254[67]

[68] Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité ; c'est un vice naturel comme l'incrédulité et aussi pernicieux. Superstition.

398]
255[69]

La piété est différente de la superstition.

Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire.

Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse ; c'est faire ce qu'ils nous reprochent[70].

Impiété, de ne pas croire l'Eucharistie, sur ce qu'on ne la voit pas[71].

Superstition[72] de croire des propositions, etc.

Foi, etc.

244]
256[73]

Il y a peu de vrais Chrétiens, je dis même pour la foi ; il y en a bien qui croient, mais par superstition ; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux[74].

Je ne comprends pas en cela[75] ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs[76], et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur.

61]
257[77]

[78] Il y a trois sortes de personnes : les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les[79] premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux, ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

****163]**
258[80]

Unusquisque sibi Deum fingit[81].

Le dégoût.

41]
259[82]

Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer : ne pensez pas aux passages du Messie, disait le Juif à son fils. — Ainsi font les nôtres souvent ; ainsi se conservent les fausses religions, et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens.

Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on l'aura défendu. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides.

273]
260[83]

Ils se cachent dans la presse[84], et appellent le nombre à leur secours[85]. Tumulte[86].

L'autorité. — Tant s'en faut que d'avoir ouï-dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï.

C'est le consentement de vous à vous[87]-même, et la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire.

Le croire est si important ! Cent[88] contradictions seraient vraies[89].

Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle ? Si le consentement général[90], si les hommes étaient péris[91] ?

Fausse humilité[92], orgueil.

Levez le rideau. Vous aurez beau faire ; si faut-il ou croire, ou nier, ou douter. N'aurons-nous donc pas de règle[93] ? Nous jugeons des animaux qu'ils font bien ce qu'ils font[94]. N'y aura-t-il point une règle pour juger des hommes ?

Nier, croire, et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval.

Punition de ceux qui[95] pèchent, erreur[96].

270]
261[97]

[98] Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation en la multitude de ceux qui la nient ; et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité, et ainsi ils ne s'en sont pas excusés.

344]
262[99]

Superstition et concupiscence.

Scrupules, désirs mauvais.

Crainte mauvaise : crainte, non celle qui vient de ce qu'on croit Dieu, mais celle de ce qu'on doute s'il est ou non[100]. La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte, jointe à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et qu'on espère au Dieu que l'on croit ; la mauvaise, jointe au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre ; les autres craignent de le trouver[101].

109]
263[102]

Un miracle, dit-on, affermirait ma créance. On le dit quand on ne le voit pas[103]. Les raisons qui, étant vues de loin, paraissent borner notre vue[104], mais quand on y est arrivé, on commence à voir encore au delà ; rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on[105], de règle qui n'ait quelque exception, ni de vérité si générale qui n'ait

quelque face par où elle manque. Il suffit[106] qu'elle ne soit pas absolument universelle[107], pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : cela n'est pas toujours vrai ; donc il y a des cas où cela n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est ; et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque jour.

104]
264[108]

On ne s'ennuie point de manger et dormir[109] tous les jours, car la faim renaît, et le sommeil ; sans cela on s'en ennuierait. Ainsi, sans la faim des choses spirituelles, on s'en ennuie : faim de la justice, béatitude huitième[110].

409]
265[111]

La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient ; elle est au-dessus, et non pas contre.

225]
266[112]

Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : Il n'y en a que mille vingt-deux, nous le savons[113].

Il y a des herbes sur la terre ; nous les voyons. — De la lune on ne les verrait pas. — Et sur ces herbes des poils ; et dans ces poils de petits animaux ; mais après cela, plus rien. — Ô présomptueux ! — Les mixtes sont composés d'éléments ; et les éléments, non. — Ô présomptueux, voici un trait délicat[114]. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas. — Il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux[115].

247]
267[116]

La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent[117] ; elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela.

Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ?

161]
268[118]

[119] *Soumission*. — Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, et se [*soumettre*] où il faut[120]. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison[121]. Il y [*en*][122] a qui taillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger[123].

247]
269[124]

Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme[125].

406]
270[126]

Saint Augustin[127] : la raison ne se soumettrait jamais, si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle se doit soumettre[128].

165]
271[129]

La Sagesse nous envoie à l'enfance : *Nisi efficiamini sicut parvuli*[130].

214]
272[131]

Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison[132].

213]
273[133]

[134] Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel ; si[135] on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

130]
274[136]

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

Mais la fantaisie est semblable et contraire[137] au sentiment, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que[138] sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle ; la raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens[139], et ainsi il n'y en a point.

***P. R.* (1678) xxviii]**
275[140]

Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur ; et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

2e *Man. Guerrier*]
276[141]

M. de Roannez disait : Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite. — Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque[142].

8]
277[143]

Le cœur a ses raisons[144], que la raison ne connaît point[145] ; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime[146] l'être universel[147] naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne ; et il se. durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous vous aimez ?

8]
278[148]

C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison : voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur[149], non à la raison[150].

142]
279[151]

La foi est un don de Dieu ; ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement[152]. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi[153] ; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins[154].

489]
280[155]

Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer !

63]
281[156]

Cœur, instinct, principes[157].

**191]

282[158]

Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement[159], qui n'y a point de part[160], essaye de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement ; nous savons que nous ne rêvons point, quelque[161] impuissance où nous soyons de le prouver par raison : cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils prétendent[162]. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a[163] espace, temps, mouvement, nombres, [*est*][164] aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements[165] nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite[166] qu'il n'y a point deux nombres carrés[167] dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent ; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile[168] et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ces premiers principes, pour[169] vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison[170], qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien ; elle ne nous a au contraire donné que très peu de connaissances de cette sorte ; toutes les autres ne peuvent être acquises que par raisonnement.

Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais [*à*][171] ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi[172] n'est qu'humaine, et inutile pour le salut[173].

59]

283[174]

L'ordre ; contre l'objection que l'Écriture n'a pas d'ordre[175]. — Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration, le cœur en a un autre[176]. On ne prouve pas qu'on[177] doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela serait ridicule[178].

Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit[179] ; car ils voulaient échauffer, non instruire[180] ; Saint Augustin de même[181] : cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours[182].

485]
284[183]

Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonner ; Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes, il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais[184] d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur ; et on croira dès qu'il l'inclinera ; et c'est ce que David connaissait bien : *Inclina cor meum, in…*

447]
285[185]

La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits ; les premiers s'arrêtent au seul établissement ; et cette religion est telle que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusques aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore mieux, et de plus loin.

***481]**
286[186]

Ceux qui croient sans avoir lu les Testaments, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits[187] ; ils ne veulent aimer que Dieu ; ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force d'eux-mêmes, qu'ils sont incapables d'aller à Dieu, et que si Dieu ne vient à eux ils sont incapables d'aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même, mais qu'étant tous corrompus, et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et qui ont cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité.

**483]
287[188]

Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit[189]. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire ; et ainsi ils sont très efficacement persuadés[190].

J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi[191] ; mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront sans difficulté que ce[192] fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même.

Car Dieu ayant dit dans ses prophéties (qui sont indubitablement prophéties) que dans le règne de Jésus-Christ il répandrait son esprit sur les nations, et que les fils, les filles et les enfants de l'Église prophétiseraient, il est sans doute que l'esprit de Dieu est sur ceux-là, et qu'il n'est point sur les autres.

**481]
288[193]

Au lieu de vous plaindre de ce que Dieu s'est caché, vous lui rendrez grâces de ce qu'il s'est tant découvert ; et vous lui rendrez grâces encore[194] de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages superbes, indignes de connaître un Dieu si saint.

Deux sortes de personnes connaissent : ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse, quelque[195] degré d'esprit qu'ils aient, haut ou bas ; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelque opposition qu'ils y aient.

***Première Copie* 258]**
289[196]

Preuve. — 1º La religion chrétienne, par son établissement[197], si fortement, si doucement, étant si contraire à la nature. — 2º La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. — 3º Les merveilles de l'Écriture sainte. — 4º Jésus-Christ en particulier. — 5º Les apôtres en particulier. — 6º Moïse et les prophètes en particulier. — 7º Le peuple juif. — 8º Les prophéties. — 9º La perpétuité : nulle religion n'a la perpétuité. — 10º La doctrine, qui rend raison de tout. — 11º La sainteté de cette loi. — 12º Par la conduite du monde.

Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie, et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur ; et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent.

481]
290[198]

Preuves de la religion : Morale — Doctrine — Miracles — Prophéties — Figures.

---

1. ↑ Cf. B., 405 ; C., 380 ; P. R., XX, 1 ; Bos., II, xv, 1 ; Faug., II, 113 ; Hav., XXII, 2 ; Mol., I, 137 ; Mich., 447.
2. ↑ Développement correspondant au fragment 62 : « *Préface de la 1re partie*. — Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même… » Les deux fragments figurent sur la même page du manuscrit, ils ont dû être dictés en même temps.
3. ↑ La ponctuation que nous suivons nous semble indiquée par le manuscrit. M. Michaut préfère ponctuer ainsi : *parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre…*
4. ↑ Sur les difficultés qu'a soulevées ce début, voir les *Pièces justificatives*, p. clxxvi, et Nicole : *Discours contenant en abrégé les preuves actuelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme* : « Il y en a d'abstraites et de métaphysiques, comme j'ai dit, et je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. » — La preuve de l'existence de Dieu par l'ordre de la nature a été introduite dans la philosophie occidentale par Socrate. Cicéron dans le *De Natura deorum*, Sénèque dans le *De Beneficiis* l'ont développée amplement, et elle est reprise par Fénelon du point de vue chrétien, par Bernardin de Saint-Pierre du point de vue déiste. Pascal la trouvait plus particulièrement chez les trois apologistes dont il se proposait de parler ici : Raymond Sebon, Charron et Grotius. — Cf. fr. 556.
5. ↑ Ces mots ne sont pas dans le manuscrit.
6. ↑ Correction ; la phrase écrite d'abord sous la dictée de Pascal était : [*Prétend de l'avoir achevée sans preuve.*]
7. ↑ *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo. Et nemo novit Filium, nisi Pater : neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.* Matth., XI, 27.
8. ↑ *Petite et dabitur vobis : quærite, et invenietis : pulsate, et aperietur vobis.* Matth., VII, 7.
9. ↑ Cf. fr. 194, 518 et 585.
10. ↑ Cf. C., 470 ; Bos., II, iii, 3 ; Faug., II, 116 ; Hav., X, 6 ; Mol., I, 313 ; Mich., 926.
11. ↑ À le faire croire, mais non à le prouver. Pascal connaît le *Psaume XVIII, Cœli enarrant gloriam Dei* ; il reproduit à diverses reprises la conception de saint Paul qui fait de la nature l'image de la grâce. Mais il se refuse à y voir des preuves, au sens philosophique du mot ; il oppose avec netteté la croyance d'ordre pratique et la démonstration d'ordre spéculatif, le *Glauben* et le *Wissen*, suivant les expressions employées par Kant dans un passage célèbre de la seconde préface de la *Critique de la raison pure spéculative*.
12. ↑ Grotius, V. R. C, I, vii : « Neque vero singula tantum ad peculiarem suum finem ordinantur, sed et ad communera Universi ; ut apparet in aqua, quæ contra naturam sibi propriam sursum movetur, ne inani interposito hiet Universi compages : ita facta ut continua partium cohæsione semet sustineat. »

13. ↑ Cf. B., 1 ; C., 13 ; Faug., II, 389 ; Hav., XXV, 200 ; Mol., I, 314 ; Mich., 71 (avec le fr. 227, voir la note du fr. 227).
14. ↑ Pascal vise ici les démonstrations traditionnelles dont il retrouvait le développement au début du traité de Grotius (I, vii).
15. ↑ [*Au contraire.*]
16. ↑ Au xviie siècle l'usage est de construire *encore que* avec le subjonctif, et Pascal s'y conforme : « Encore qu'ils soient fort opposés à ceux qui commettent des crimes » (*VIIIe Prov.*). Au xvie siècle on trouve des exemples de l'indicatif. Littré cite ces vers de la Boétie (478) :

> Encor qu'Homère est le premier compté,
> De s'arrêter les autres n'ont eu garde.

17. ↑ [*Que.*]
18. ↑ Cf. B., 420 ; C., 394 ; P. R., XXVIII, 59 ; Bos., II, xvii, 59 ; Faug., II, 177 ; Hav., XXIV, 42 ; Mol., II, 58 ; Mich., 33.
19. ↑ Au début de l'*Apologie*, Montaigne s'exprime ainsi : « Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame ; nous luy debvons encores, et rendons, une reverence corporelle ; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honorer : il en fault faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous. »
20. ↑ [*La révélation.*] — Le terme de révélation que Pascal avait employé d'abord s'oppose nettement à la raison et la coutume ; pourtant il a préféré le mot d'inspiration, c'est sans doute qu'il lui a paru caractériser mieux la source intérieure qui vivifie la foi ; la révélation est un fait, elle émane d'une autorité extérieure ; pour avoir son efficacité, pour engendrer le salut, elle demande l'inspiration du cœur.
21. ↑ [*Aie.*]
22. ↑ [*Disposer.*]
23. ↑ La machine, en ôtant les obstacles, permet quelquefois cette transformation totale de l'âme qui paraît d'abord impossible.
24. ↑ I *Cor.* I, 17. *Non enim misit me Christus baptizare sed evangelizare : non in sapientia verbi, sed ut non evacuetur crux Christi.* Pascal, en même temps qu'à saint Paul, pense au commentaire que saint Augustin a donné dans son livre de *La Nature et de la Grâce*, écrit contre Pélage : « La croix du Christ est devenue vaine, si l'on dit qu'il est possible de parvenir à la justice et à la vie éternelle en croyant au Dieu qui a fait le ciel et la terre, et de remplir sa volonté en vivant bien, sans être pénétré de la foi en la passion du Christ et en sa résurrection. » Jansénius, *Augustinus*, tome I, liv. III, ch. xxiv, cite ce passage et en fait le thème principal du jansénisme.
25. ↑ Cf. B., 2 ; C., 15 ; Faug., II, 391 ; Hav., X, 10 ; Mol., II, 62 ; Mich., 62.
26. ↑ Pascal avait déjà employé cette expression d'une façon remarquable dans le passage suivant du *Discours sur les Passions de l'Amour* : « L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très désagréables. » La machine, c'est la partie de notre être qui est soustraite à l'autorité de la raison et qui agit en vertu des lois qui lui sont propres, c'est notre corps considéré comme semblable aux automates construits par l'industrie. Le mécanisme cartésien avait au xviie siècle répandu et popularisé la conception de l'automatisme corporel, et la doctrine des animaux-machines avait répandu et popularisé l'expression de *machine*.
27. ↑ *Les obstacles*, c'est le double libertinage de la vie et de la pensée. *Préparer la machine* à recevoir la foi, c'est prendre l'attitude et pratiquer les œuvres du chrétien, c'est quitter les plaisirs et chasser les

passions. *Chercher par raison*, c'est se guérir du scepticisme en comprenant la relation que la raison soutient avec la foi.

28. ↑ Cf. B., 1 ; C., 14 ; Faug., II, 390 ; Hav., X, 9 ; Mol., II, 62 ; Mich., 61.
29. ↑ [*Où un ami dit.*]
30. ↑ Cette objection n'est pas seulement celle des libertins, elle est aussi celle des catholiques non jansénistes contre l'interprétation janséniste du christianisme. La doctrine de la grâce, entendue à la rigueur, ne laisse pas d'espoir à l'homme, puisque c'est à Dieu de prendre l'initiative et d'accomplir en ses élus le miracle de la foi. Les incrédules accordent à Pascal que son dogme est vrai ; s'ils ne peuvent croire pourtant, c'est que Dieu ne les a pas prédestinés au salut. Et c'est en ce sens que les adversaires du jansénisme lui reprochaient de favoriser la mollesse et l'indifférence des libertins. (Cf. une curieuse lettre de Mme de Choisy à la comtesse de Mauves, déc. 1655, citée en note du fr. 781.)
31. ↑ M. Droz a signalé un développement de ces thèses de Pascal dans le traité de Nicole : *De la soumission à la volonté de Dieu*, en particulier le ch. vii de la Première partie : « Si l'on n'a pas encore les sentiments que l'on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit. »
32. ↑ Cf. B., 2 ; C., 14 ; Faug., II, 391 ; Hav., X, 11 ; Mol., II, ; Mich., 58.
33. ↑ Saint Paul, *Rom.*, I, 18 et *Gal.*, III, 11.
34. ↑ [*Qui fait.*]
35. ↑ *Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* Rom., X, 17.
36. ↑ [*Credo.*]
37. ↑ Dans l'*Apologie*, Montaigne rapproche un texte de saint Augustin (*de Ordine*, II, 16) : *Melius scitur Deus nesciendo*, et un texte de Tacite (*de Mor. German.*, XXXIV) : *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quam scire.*
38. ↑ Cf. B., 179 ; C., 212 ; P. R., XXVIII, 57 ; Bos., II, xvii, 50 ; Faug., II, 349 ; Hav., XXIV, 40 ; Mol., II, 102 ; Mich., 538.
39. ↑ [*D'espérer quelque* [*le salut par les,*]
40. ↑ Cf. Faug., II, 350 ; Hav., XI, 3 *bis* ; Mol., II, 50 ; Mich., 253.
41. ↑ Pascal emploie *obtenir* dans un sens absolu, comme il emploie *obtention* au fr. 514. Cf. Duclos : « Pour obtenir du peuple, il vaut mieux exagérer ses prétentions que de les borner » (*Œuv.*, t. II, p. 167).
42. ↑ *Créature* s'oppose ici à *homme*, c'est ce qui resterait de l'homme si on en retranchait tout ce qui porte la marque de Dieu. Cf. Bourdaloue : « Qu'est-ce que leur vie [*des mondains*]… un assujettissement servile à la créature, c'est-à-dire au caprice, à la vérité, à la légèreté, à l'infidélité même ? » (*Carême, Sur la paix chrétienne.*)
43. ↑ [*Idolâtre.*]
44. ↑ Cf. B., 110 ; C., 135 ; P. R., II, 3 ; Bos., II, iv, 3 ; Faug., II, 349 ; Hav., XI, 3 ; Mol., I, 290 ; Mich., 792.
45. ↑ *Comme les païennes* surcharge.
46. ↑ *Car… extérieur* surcharge.
47. ↑ *Intellectuelle* doit être entendu, non pas au sens restreint qu'on donne aujourd'hui quand on oppose l'intelligence au sentiment ou à la volonté, mais comme synonyme de spirituel. Il s'oppose à corporel, comme chez Descartes : « Préparer les esprits des lecteurs à considérer les choses intellectuelles et les distinguer des corporelles » (*Rép. aux 3es obj., i, trad. du duc de Luynes).*
48. ↑ « La chrétienté comme au milieu a bien le tout tempéré, le sensible et l'externe avec l'insensible et l'interne, servant Dieu d'esprit et de corps, et s'accommode aux grands et aux petits. » (Charron, *Sagesse*, II, v, 16.)
49. ↑ Application du principe pascalien : « Les deux raisons contraires. Il faut commencer par là : sans cela on n'entend rien, et tout est hérétique ; et même, à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée. » (Fr. 567.)
50. ↑ Cf. B., 425 et 325 ; C., 399 ; P. R., VII, 3 XXVIII, 68 ; Bos., II, iii, 6 ; II, xvii, 62 ; Faug., II, 174 ; Hav., X, 8 et XXIV, 52 ; Mol., I, 116 ; II, 140 ; Mich., 424.

51. ↑ Exactement synonyme de *machines*. La Bruyère a décrit l'homme qui est plus automate qu'esprit : « Le sot est *automate*, il est machine, il est ressort : le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité, il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce. » (*De l'Homme*.)
52. ↑ Depuis *nous sommes automates* en surcharge.
53. ↑ *Seule* en surcharge.
54. ↑ Réflexion en surcharge.
55. ↑ La fin de la phrase en surcharge.
56. ↑ Cf. fr. 200.
57. ↑ Cf. fr. 98, 615 — et Charron : *Sagesse*, II, v, 9 : « L'on est circoncis, baptisé, juif et chrétien, avant que l'on sache que l'on est homme. »
58. ↑ Parenthèse en marge.
59. ↑ [*Nous avons*.]
60. ↑ [*Toutes*.]
61. ↑ [*Démonstrations*.]
62. ↑ Dans une lettre du 5 novembre 1648 écrite en commun par Blaise et Jacqueline Pascal, on trouve la même distinction, mais faite entre l'esprit et la grâce (et non entre l'esprit et la coutume). Ils écrivent à Mme Périer et se plaignent qu'elle ne mette pas assez de différence entre les choses dont elle parle « et celles dont le siècle parle, puisqu'il est sans doute qu'il suffit d'avoir appris une fois celles-ci et de les avoir bien retenues, pour n'avoir plus besoin d'en être instruit, au lieu qu'il ne suffit pas d'avoir une fois compris celles de l'autre sorte, et de les avoir connues de la bonne manière, c'est-à-dire par le mouvement intérieur de Dieu, pour en conserver la connaissance de la même sorte, quoique l'on en conserve bien le souvenir ». — Cf. Descartes : « Comme je crois qu'il est très nécessaire d'avoir bien compris une fois en sa vie les principes de la métaphysique, à cause que ce sont ceux qui nous donnent la connaissance de Dieu et de notre âme, je crois aussi qu'il serait très nuisible d'occuper souvent son entendement à les méditer… mais que le meilleur est de se contenter de retenir en sa mémoire et en sa créance les conclusions qu'on en a une fois tirées… » (*Lettre à la princesse Élisabeth*, 18 juin 1643.)
63. ↑ *Inclina cor meum in testimonia tua, et non in avaritiam* (*Psaumes* CXVIII, 36).
64. ↑ [*Faire*.]
65. ↑ Cf. B., 84 ; C., 110 ; P. R., V, 6 ; Bos., II, vi, 3 ; Faug., II, 348 ; Hav., XIII, 7 ; Mol., II, 59 ; Mich., 416.
66. ↑ La *Copie* corrige : « Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison » pour en faire la conclusion du fr. 273.
67. ↑ Cf. B., 84 ; C., 111 ; Faug., II, 349 ; Hav., XIII, 5 *bis* et XXV, 46 rejeté ; Mol., II, 47 ; Mich., 395.
68. ↑ [*C'est*.]
69. ↑ Cf. B., 83 ; C., 110 ; Bos., II, vi, 3 ; Faug., II, 349 ; II, 347 ; Hav., XIII, 5 ; XXV, 183 ; Mol., II,59 ; II, 17 et II, 125 ; Mich., 628.
70. ↑ Faugère a relevé dans la *Première copie* ces compléments : « que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission. »
71. ↑ Commentaire : « sur ce qu'on n'y voit Jésus-Christ ; car on ne le doit point voir, quoiqu'il y soit. »
72. ↑ « De croire que des propositions sont dans un livre, quoiqu'on ne les y voie pas (parce qu'on doit les y voir si elles y sont). » Ces additions (comme on le voit par celles des fr. 253 et 272) étaient faites en vue de la publication ; mais le fragment n'a pas été compris dans l'édition de Port-Royal.
73. ↑ Cf. B., 82 ; C., 109 ; Faug., II, 350 ; Hav., XXV, 47 ; Mol., II, 46 ; Mich., 515.
74. ↑ Cette pensée est loin d'être claire. Tout d'abord, *en* ne se rapporte pas à *vrais chrétiens*, mais à l'idée indéterminée d'hommes qui y est contenue. Parmi les hommes, les uns croient mais par excès de docilité (fragment 254), sans rien mettre dans leur foi de leur vie intérieure, de leur cœur ; les autres ne croient pas mais par libertinage, c'est-à-dire par un défaut de docilité qui est lié au dérèglement des mœurs. Quel est ce *peu* qui est entre les deux ? Ce sont les chrétiens, à la fois dégagés de toute

superstition et de tout libertinage, qui ont réfléchi sur la religion, qui soumettent leur esprit, parce que la raison leur a montré qu'il était raisonnable de désavouer la raison.

75. ↑ *Cela* se rapporte non pas au *peu* qui est entre les deux, mais aux deux catégories extrêmes, dans lesquelles ne sont compris ni 1º les incrédules qui ne sont pas libertins, qui cherchent Dieu et ne demeurent dans le doute que parce que la grâce leur manque, « ceux du milieu, malheureux et raisonnables », comme il est dit au fragment suivant ; ni 2º les chrétiens qui croient sans raisonnement, mais sans superstition, parce qu'ils ont la « connaissance » du cœur (voir les fragments 282 et 284).
76. ↑ Ceux-[*là*] croient par.
77. ↑ Cf. B., 78 ; C., 104 ; P. R., XXVIII, 67 ; Bos., II, xvii, 61 ; Faug., II, 182 ; Hav., XXIV, 50 ; Mol., I, 155 ; Mich., 167.
78. ↑ Il n'y a [*que deux sortes de personnes raisonnables*.] — Pascal a négligé de barrer la négation dont la suppression est devenue indispensable dans la nouvelle rédaction.
79. ↑ [*Deux*.]
80. ↑ Cf. B., 394 ; C., 365 ; Mich., 397.
81. ↑ Cette ligne latine résumait sans doute pour Pascal le chapitre sur les faux dieux du Livre de la Sagesse. En particulier : *Et cum labore vano Deum fingit de eodem luto, ille qui paulo ante de terra factus fuerat…*, XV, 8. — *Homo enim fecit illos* [nationum Deos] : *et qui spiritum mutuatus est, is finxit illos. Nemo enim sibi similem homo poterit Deum fingere*, XV, 16.
82. ↑ Cf. B., 422 ; C., 397 ; Faug., I, 228 ; Hav., XXV, 20 ; Mol., I, 155 ; Mich., 98.
83. ↑ Cf. B., 313 ; C., 405 ; Faug., I, 291 et II, 351 ; Hav., XXV, 49 ; Mol., II, 104 et II, 142 ; Mich., 560 et 561.
84. ↑ Cf. fr. 931. — Chose curieuse, l'expression est reprise dans la *Logique de Port-Royal* à l'éloge des personnes sages qui « fuient de se présenter en face et de se faire envisager en particulier, et tâchent plutôt de se cacher dans la presse pour n'être pas remarquées, afin qu'on ne voie dans leurs discours que la vérité qu'elles proposent. » (IIIe partie, ch. 1, immédiatement avant le passage sur Pascal qui évitait le *je*.)
85. ↑ « Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche de la vérité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. » (Mont., III, xi).
86. ↑ L'expression se retrouve dans la *Lettre* de Pascal à *M. le Pailleur*, faisant allusion aux divergences des partisans du plein : « Ce n'est pas dans cet embarras, dans ce tumulte qu'on doit la chercher [*la vérité*]. » (*Œuvres*, éd. Lahure, t. III, p. 61.)
87. ↑ *Vous* en surcharge.
88. ↑ [*Absurdités*.]
89. ↑ S'il n'y avait pas de règle pour la croyance, cent choses contradictoires entre elles pourraient être vraies en même temps.
90. ↑ L'expression se trouve dans Charron : « Le plus grand argument de la vérité, c'est le général consentement du monde. » (*Sagesse*, I, xvi, 3.)
91. ↑ *Si le consentement général* était la règle, que serait-il arrivé *si les hommes étaient péris* ? — Pascal vise ici les critères externes de la vérité, autorité et consentement universel, qui étaient acceptés par la scolastique et que Descartes condamne définitivement.
92. ↑ Cf. fr. 931. Cette *fausse humilité* consiste à ne pas vouloir juger par soi-même, à se retrancher derrière le jugement des autres ; au fond, c'est de l'*orgueil* ; c'est de peur de douter, de se tromper, d'être convaincu d'erreur, qu'on renonce à faire usage de sa pensée propre, à faire son devoir d'homme. Cf. Montaigne : « Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presumption. » (II, 37.) — Dans un discours sur la *Perfection des Arts*, André Chénier, qui ne connaissait pas le fragment, applique précisément à Pascal cette antithèse : « Homme arrogant et orgueilleux sous les formules de l'humilité, indigné qu'aucun mortel se crût permis de secouer son joug qu'il voulait porter lui-même. » (*Œuvres inédites*, *Revue de Paris*, 15 oct. 1899, p. 676.)

93. ↑ [*Les animaux*.]
94. ↑ [*Ne jugerons-nous point des hommes ?*]
95. ↑ [*Cherchent*.]
96. ↑ Réflexion en marge.
97. ↑ Cf. B., 82 ; C., 108 ; Faug., II, 351 ; Hav., XXV, 48 ; Mol., I, 323 ; Mich., 557.
98. ↑ [*La vérité*.] — Cf. fr. 384 et 902.
99. ↑ Cf. B., 471 ; C., 271 ; P. R., XXVIII, 64 ; Bos., II, xvii, 57 ; Faug., I, 230 ; Hav., XXIV, 47 ; Mol., II, 59 ; Mich., 595.
100. ↑ Si la fin de ce fragment est très claire, il n'en est pas de même des lignes du début. À quoi tend le parallèle établi entre la superstition et les scrupules d'une part, la concupiscence et les désirs mauvais, de l'autre ? sans doute à cette conclusion qu'il y a place, à l'intérieur de la religion, pour un excès qui est symétrique de la concupiscence et des désirs mauvais, en ce sens qu'il est aussi une exaltation de la passion humaine. La religion ordonne de craindre un Dieu, tandis que la superstition nous fait craindre en nous séparant de lui, et pour ainsi dire contre lui, comme s'il devait être cause du mal — Charron insiste longuement sur les rapports de la superstition et de la crainte : « Il n'y a rien qui fasse plus belle mine, et prenne plus de peine à ressembler la vraie piété et religion, mais qui lui soit plus contraire et ennemi que la superstition… La religion aime et honore Dieu, met l'homme en paix et en repos, et loge en une âme libre, franche et généreuse ; la superstition trouble et effarouche l'homme, et injurie Dieu, apprenant à le craindre avec horreur et effroi, se cacher et s'enfuir de lui, s'il est possible, c'est maladie d'âme faible, vile et peureuse. » (*Sagesse*, II, v, 9.) Et Charron ajoute cette citation de saint Augustin (*Cité de Dieu*, VI, 9) qui paraît avoir inspiré directement Pascal : *Varro ait Deum a religioso vereri, a superstitioso timeri*. Cf. *id. Les Trois Vérités*, I, 12, *sub fine*.
101. ↑ Voir les chapitres de Jansénius sur la crainte (*Augustinus, de Grat. Chr. Salv.*, tit. V, ch. xxi-xxxiv.)
102. ↑ Cf. B., 340 ; C., 293 ; P. R., XXVIII, 49 ; Bos., II, xvii, 44 ; Faug., II, 232 ; Hav., XXIV, 34 ; Mol., I, 321 ; Mich., 288.
103. ↑ [*Mais quand*.] — Cf. fr. 470.
104. ↑ [*On les*.]
105. ↑ *Dit-on* en surcharge.
106. ↑ [*Qu'il y ait*.]
107. ↑ On sait quelle importance Kant a donnée dans son système de morale à l'universalité du devoir et avec quel soin il a distingué cette universalité rigoureuse, exclusive de toute exception, et la simple généralité qui permet à l'homme, tout en reconnaissant la loi, de l'atténuer en sa faveur et pour une fois.
108. ↑ Cf. Faug., I, 216 ; Hav., XXV, 70 ; Mol., II, 60 ; Mich., 273.
109. ↑ *Et dormir* en surcharge.
110. ↑ La béatitude huitième est ainsi énoncée dans l'Évangile de saint Mathieu : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (V, 10). — La béatitude quatrième parle de la faim de la justice : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur* (V, 6).
111. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, xvii, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., VI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
112. ↑ Cf. B., 406 ; C., 381 ; Bos., II, xvii, 46 ; Faug., I, 190 ; Hav., XXIV, 36 et XXV, 3 ; Mol., I, 197 et I, 126 ; Mich., 470.
113. ↑ 1022, c'est le chiffre donné par le catalogue de Ptolémée, qui résume la science astronomique de l'antiquité.
114. ↑ L'expression se retrouve au début du fragment sur les deux infinis, 72.
115. ↑ Cette pensée fait évidemment partie d'un dialogue : nous avons dû, pour en rendre intelligible la lecture, y pratiquer des divisions qui ne figurent pas dans le manuscrit. L'interlocuteur imaginaire de Pascal soutient la thèse du fini : Pascal remarque combien cette thèse, en apparence toute simple et

fondée sur la nécessité naturelle de s'arrêter quelque part que la philosophie a tant de fois invoquée depuis Aristote, suppose de présomption métaphysique, puisqu'elle prête à l'homme la faculté d'atteindre les éléments absolus des choses. Il faut parler avec le peuple et dire que ce qu'on ne voit pas n'existe pas ; mais le géomètre a une autre pensée de derrière la tête (Cf. fr. 336).

116. ↑ Cf. B., 84 ; C., 111 ; P. R., V, 1 ; Bos., I, ix, 34 ; Faug., I, 205 ; Hav., XIII, 1 ; Mol., II, 57 ; Mich., 521.
117. ↑ [*Elle est faible si elle ne va là. Même dans les choses.*]
118. ↑ Cf. B., 81 ; C., 107 ; P. R., V, 2 ; Bos., II, vi, 1 ; Faug., II, 347 ; Hav., XIII, 2 ; Mol., II, 57 ; Mich., 388.
119. ↑ [*Miscell.*]
120. ↑ Pascal avait d'abord écrit : « Il faut [*avoir ces trois qualités pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis ; et elles s'accordent et ce tempèrent en doutant où*] il faut, [*en assurant*] où il faut [*en*] se soumettant. » Pascal a corrigé les mots nécessaires pour rétablir la nouvelle rédaction, sauf *soumettant* qu'il fallait remplacer par *soumettre*. La Copie ajoute : « pyrrhonien, géomètre, chrétien ; doute, assurance, soumission. »
121. ↑ Cf. la *Réponse de Pascal au P. Noël* : « Nous réservons pour le mystères de la foi, que le Saint-Esprit lui-même a révélés, cette soumission d'esprit qui porte notre croyance à des mystères cachés aux sens et à la raison. » (*Œuvres*, éd. Lahure, t. III, p. 13.)
122. ↑ *En* n'est pas dans le manuscrit.
123. ↑ Charron en faisant de l'*universelle et pleine liberté de l'esprit, la seconde disposition à la sagesse*, en posant que « le vrai office de l'homme, son plus propre et plus naturel exercice, sa plus digne occupation est de juger », réserve « les vérités divines qui nous ont été révélées, lesquelles il faut recevoir humblement avec toute humilité et soumission, sans entrer en division ni discussion ». *De la sagesse*, II, 2.
124. ↑ Cf. B., 81 ; C., 107 ; Faug., II, 347 ; Hav., XIII, 2 *bis*, et XXV, 182 ; Mol., II, 57 ; Mich., 520.
125. ↑ « Je me ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends, j'y vois des instructions admirables ; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité infaillible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie ; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. » Bossuet, *Sermon sur la Loi de Dieu*, 1er point.
126. ↑ Cf. B., 82 ; C., 108 ; P. R., V, 4 ; Bos., II, vi, 2 ; Faug., II, 348 ; Hav., XIII, 4 ; Mol., II, 59 ; Mich., 646.
127. ↑ La référence est donnée par la *Logique de Port-Royal*, en même temps que le commentaire de ce fragment : « Que si l'on compare ensemble les deux voies générales qui nous font croire qu'une chose est, la raison et la foi, il est certain que la foi suppose toujours quelque raison ; car, comme dit saint Augustin dans sa Lettre cxxii, et en beaucoup d'autres lieux, nous ne pourrions pas nous porter à croire ce qui est au-dessus de notre raison, si la raison même ne nous avait persuadés qu'il y a des choses que nous faisons bien de croire, quoique nous ne soyons pas encore capables de les comprendre : ce qui est principalement vrai à l'égard de la foi divine, parce que la vraie raison nous apprend que Dieu étant la vérité même, il ne peut nous tromper en ce qu'il nous révèle de sa nature ou de ses mystères. » (*Quatrième partie*, ch. xii.)
128. ↑ Addition de la 1re Copie : *et qu'elle ne se soumette pas quand elle juge qu'elle ne doit pas le faire.*
129. ↑ Cf. B., 31 ; C., 47 ; Faug., II, 135 ; Hav., XXV, 86 ; Mol., I, 321 ; Mich., 405.
130. ↑ *Matth.*, XVIII, 33 : *Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* Ce texte est familier à Port-Royal. Saint-Cyran en fait dans ses lettres de fréquents commentaires à l'usage des grands à qui pesaient parfois la rigueur de la confession et « la soumission totale au directeur ». Il est à noter que Bacon l'avait appliqué à la méthode inductive, qui nous apprend à nous faire petits enfants devant la nature et à nous soumettre à elle pour mieux la vaincre.
131. ↑ Cf. B., 84 ; C., 110 ; P. R., V, 6 ; Bos., II, vi, 3 ; Faug., II, 348 ; Hav., XIII, 6 ; Mol., II, 59 ; Mich., 457.
132. ↑ Addition de la *Première copie* en vue de l'édition de Port-Royal : « Dans les choses de la foi, et rien de si contraire à la raison que ce désaveu de la raison dans ce qui n'est pas de foi », pour relier le fragment au 253 qui a été également, modifié.

133. ↑ Cf. B., 82 ; C., 108 ; P. R., V, 3 ; Bos., II, vi, 2 ; Faug., II, 348 ; Hav., XIII, 3 ; Mol., II, 58 ; Mich., 453.
134. ↑ Écrit d'abord au crayon.
135. ↑ [*Notre religion*.]
136. ↑ Cf. B., 329 ; C., 280 ; P. R., XXXI, 6 ; Bos., I, x, 4 ; Faug., I, 224 ; Hav., VII, 4 ; Mol., II, 143 ; Mich., 333.
137. ↑ Semblable par son caractère irréfléchi, irrationnel, immédiat ; contraire par ce que le sentiment est une vue naturelle, profonde et vraie, tandis que la fantaisie née du hasard de l'association est artificielle, superficielle et fausse. — Cf. Nicole, *Pensées diverses*, LIII : *Sentiment, fantaisie, raisonnement, raisonnaillerie.*
138. ↑ [*Ma*.]
139. ↑ Mont., *Apol.* : « I'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires, autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à touts biais et à toutes mesures ; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. »
140. ↑ Cf. Bos., II, xvii, 62 ; Faug., I, 229 ; Hav., XXIV, 51 ; Mol., II, 141 ; Mich., 983.
141. ↑ Cf. Faug., I, 177 ; Hav., XXV, 56 ; Mol., II, 143 ; Mich., 964.
142. ↑ On voit par cet exemple comment les pensées naissaient chez Pascal à l'occasion des incidents de sa vie ordinaire. Cette réflexion met en lumière l'influence de nos sentiments cachés sur les raisonnements auxquels nous les rapportons après coup ; c'est une application à un cas particulier de la maxime de La Rochefoucauld : *L'esprit est toujours la dupe du cœur*. Ajoutons que la science contemporaine a confirmé par de curieuses expériences la vérité de cette remarque ; une personne à qui l'on a suggéré pendant le sommeil hypnotique d'exécuter un acte déterminé à son réveil, l'exécute en effet et trouve, pour justifier cet acte commandé, des raisons parfois subtiles. — On trouve dans les pensées de Domat publiées par Faugère cette réflexion qui est peut-être l'écho d'une conversation avec Pascal : « Nous n'agissons pas par raison, mais par amour, parce que ce n'est pas l'esprit qui agit, mais le cœur qui gouverne ; et toute la déférence qu'a le cœur pour l'esprit est que s'il n'agit pas par raison, il fait au moins accroire qu'il agit par raison (XX). » M. Droz cite dans son excellente *Étude sur le scepticisme de Pascal* (p. 52) cette phrase de Bayle : « Le cœur ne se voulant point rendre fait que l'esprit, qui est ordinairement sa dupe, cherche des armes pour se maintenir. » (*Pensées sur la Comète*, § 184.)
143. ↑ Cf. B., 207 ; C., 418 ; P. R., XXVIII, 51 ; Bos., II, xvii, 5 ; Faug., II, 172 ; Hav., XXIV, 5 ; Mol., II, 140 ; Mich., 11.
144. ↑ [*Le cœur* [*on*.]
145. ↑ *Que la raison ne connaît point* en surcharge.
146. ↑ [*Naturellement*.]
147. ↑ [*Quand il s'y adonne*.]
148. ↑ Cf. B., 207 ; C., 418 ; P. R., XXVIII, 51 ; Faug., II, 172 ; Hav., XXIV, 5 ; Mol., II, 140 ; Mich., 13.
149. ↑ « *Dieu sensible au cœur*, voilà votre bienheureux état. Je n'ai jamais vu une telle parole, mais elle est aussi de M. Pascal. » Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Guitaut, 29 oct. 1692.
150. ↑ La doctrine exposée par Pascal dans la fin de ces fragments se retrouve chez M. de Barcos, neveu de Saint-Cyran : « Consentir simplement à une vérité et avouer une chose dont on est persuadé, est une action qui appartient à l'entendement, lequel est seulement capable de vérité ou d'erreur, et non de bonté ou de malice. Mais la fin que Dieu demande de nous et par laquelle nous sommes chrétiens, vient principalement du cœur et est toujours accompagnée d'amour et d'affection envers Dieu, et sa vérité qui est lui-même. Ce que saint Paul nous apprend quand il dit : *Corde creditur ad justitiam*. C'est donc par le cœur que nous croyons comme il faut, et que nous acquérons la vraie justice et la vraie piété, dont la foi est le fondement. Toute autre manière de croire qui n'est pas accompagnée au moins de quelque commencement d'amour, est inutile pour le salut, et dépend plus de la lumière de l'esprit que de la bonté du cœur, et elle n'est point capable d'approcher l'homme de Dieu, ni de le

rendre fidèle. » (*Explication du symbole* publiée en 1701, p. 15.) — M. Droz cite d'autre part ces lignes de Saint-Cyran : « Il n'y a point d'autre moyen de comprendre Dieu en ce monde que par le silence de la langue et le ressentiment du cœur. » (*Œuvres chrétiennes et spirituelles*, t. II, l. 74, p. 33) et ce passage de M. de Saci : « Je souhaite que Dieu vous fasse comprendre par un sentiment du cœur plus que par la pensée de l'esprit que c'est lui qui est le père. » (*Lettres chrétiennes et spirituelles*, vol. II, t. III, lettre 50, p. 600. Cf. *Étude sur le scepticisme de Pascal*, p. 112.)

151. ↑ Cf. B., 345 ; C., 299 ; Faug., II, 178 ; Hav., XXV, 40 ; Mol., II, 56 ; Mich., 359.
152. ↑ Cf. Domat : « Il est impossible d'avoir des démonstrations de la vérité de notre religion, car il arriverait deux choses : l'une que tout le monde l'embrasserait, l'autre qu'il n'y aurait pas de foi qui est la voie par laquelle Dieu a voulu nous unir à lui » (*Pensées*, XVIII).
153. ↑ [*Et cependant*.]
154. ↑ On sait avec quelle vivacité, dès 1646, Pascal avait pris parti contre les doctrines du frère Saint-Ange qui prétendait démontrer par le raisonnement les vérités de la foi. Et cependant aux yeux de Port-Royal, il était encore suspect de faire trop grande la part du raisonnement. Il effraie M. Rebours, en lui disant : « que l'on pouvait, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires disent lui être contraires, et que le raisonnement bien conduit portait à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement. » (Lettre du 26 janv. 1648.)
155. ↑ Cf. B., 185 ; C., 217 ; Faug., I, 230 ; Hav., XXV, 21 ; Mol., II, 60 ; Mich., 868.
156. ↑ Cf. B., 89 ; Faug., II, 173 ; Mich., 170.
157. ↑ Mots écrits les uns au-dessous des autres, en marge du fragment 237 à côté d'une ligne brisée ⩘ qui était peut-être destinée à les joindre.
158. ↑ Cf. B., 38 ; C., 58 ; P. R., XXVIII, 13 ; Bos., II, i, 1 et II,xvii, 77 ; Faug., II, 108 et II, 352 ; Hav., VIII, 6 ; Mol., I, 156 et I, 158 ; Mich., 420.
159. ↑ [*La raison*.] La correction est autographe.
160. ↑ [*Veut*.]
161. ↑ [*Défaut de raison que nous ayons*.]
162. ↑ [*Nos connaissances sont*.]
163. ↑ [*Un*] espace [*un*] temps.
164. ↑ Le manuscrit donne *sont* qui n'a pas été corrigé lorsque Pascal a substitué *la connaissance* à *nos connaissances*.
165. ↑ [*Tirent des suppositions qu'on a faites*.]
166. ↑ [*Que le carré de l'hypoténuse*.]
167. ↑ [*Qui soient*.]
168. ↑ [*Cette impuissance*.]
169. ↑ [*Les suivre*.]
170. ↑ De *qui* à *tout* en surcharge.
171. ↑ *à* n'est pas dans le texte écrit sous la dictée de Pascal.
172. ↑ *La foi* a été ajouté par Pascal en relisant.
173. ↑ Arnauld dans son *Apologie pour Saint-Cyran* (IVe part., art. XVI) cite cette parole remarquable qu'il lui a entendu dire : « Les plus grandes vérités de la religion catholique ne font qu'éblouir l'esprit, lorsqu'on les recherche, ainsi que l'on fait souvent, comme l'objet d'une curieuse et stérile spéculation » (*Œuvres*, éd. de Lausanne, t. XXIX, p. 361).
174. ↑ Cf. B., 157 ; C., 187 ; P. R., XXXI, 26 ; Bos., I, x, 19 ; Faug., II, 265 ; Hav., VII, 19 ; Mol., I, 195 ; Mich., 156.
175. ↑ Le titre était d'abord simplement : *l'ordre*.
176. ↑ « Le cœur a son langage comme l'esprit a le sien, et cette expression du cœur fait souvent les plus grands effets. » (Méré, *Conversation*, I, 261.)
177. ↑ Qu'on [*aime*.]

178. ↑ *Amor ordinem nescit*, a dit saint Jérôme (*Lettre à Chromatius sub fine*), que Montaigne cite. (III, 5.) — « Quelqu'un disait à une dame : « Que faut-il que je fasse pour vous persuader que je vous aime ? — Il me faut aimer, lui dit-elle, et je n'en douterai pas. » (Méré, *Discours de l'Esprit*, I, 25).
179. ↑ Pour l'ordre de l'esprit voir le frag. 61.
180. ↑ Vauvenargues a précisé cette antithèse dans cette maxime : « Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver. » *Max.*, 159.
181. ↑ M. Droz a retrouvé l'origine de ce fragment dans l'avertissement qu'Arnauld d'Andilly a placé en tête des *Œuvres chrétiennes et spirituelles*, de Saint-Cyran. Saint-Cyran « à l'imitation de saint Paul et de saint Augustin, a beaucoup plus suivi l'ordre du cœur, qui est celui de la charité, que non pas l'ordre de l'esprit, parce que son dessein n'a pas été tant d'instruire que d'échauffer l'âme. » (*Étude sur le scepticisme de Pascal*, p. 378.)
182. ↑ Voir l'introduction, p. lvi.
183. ↑ Cf. B., 185 ; C., 217 ; P. R., VI, 2 ; Bos., II, vi, 6 ; Faug., II, 177 ; Hav., XIII, 10 ; Mol., II, 56 ; Mich., 855.
184. ↑ *D'une… de foi* en surcharge.
185. ↑ Cf. B., 466 ; C., 265 ; P. R., XXVIII, 12 ; Bos., II, xxvii, 17 ; Faug., II, 179 ; Hav., XXIV, 15 *bis* ; Mol., II, 82 ; Mich., 779.
186. ↑ Cf. B., 185 ; C., 217 ; P. R., VI, 3 ; Bos., II, vi, 7 ; Faug., II, 176 ; Hav., XIII, 11 ; Mol., II, 55 ; Mich., 843.
187. ↑ [*Ils n'aiment que Dieu.*]
188. ↑ Cf. B., 186 ; C., 217 ; P. R., VI, 4 ; Bos., II, vi, 8 ; Faug., II, 179 ; Hav., XIII, 12 ; Mol., II, 55 ; Mich., 847.
189. ↑ [*On dira que cette manière d'en juger n'est pas certaine et que c'est en la suivant que les hérétiques et les infidèles s'égarent.*]
190. ↑ [*On répondra que* [*les hérétiques et* [*les infidèles disent la même chose ; mais je réponds à cela que nous avons des preuves que Dieu imprime* [*incline véritablement*]*… de ceux qui l'aiment* [*qu'il aime à croire la religion chrétienne et que les infidèles n'ont aucune preuve de ce qu'ils disent, et ainsi nos propositions étant semblables dans les termes elles diffèrent en ce que l'une est sans aucune preuve et l'autre est très solidement prouvée.*] Ce paragraphe a été rayé par Pascal et remplacé par la courte phrase qui termine le premier paragraphe. Il est à remarquer que sous la dictée de Pascal, et sans doute par erreur, on avait écrit d'abord *ceux qui l'aiment*, et que Pascal a corrigé *ceux qu'il aime*. À cette correction se rattachent les mots écrits en marge par Pascal et rayés : [*eorum qui amant, Dieu incline le cœur de ceux qu'il aime, Deus inclinat cor eorum, celui qui l'aime, celui qu'il aime.*] Dans la distinction entre ces deux tournures de prononciation semblable se trouve contenue toute la doctrine janséniste, Dieu prévenant l'homme dans l'amour, au lieu d'être prévenu par lui, et c'est ce qui avait attiré l'attention de Pascal. Cf. fr. 513.
191. ↑ *Qui en dira autant de soi*, addition autographe de Pascal.
192. ↑ [*Chrétien.*]
193. ↑ Cf. B., 193 ; C., 4 ; P. R., XVIII, 16 et *ult.*, xxviii, 26 ; Bos., II, xiii, 8 et II, xvii, 21 ; Faug., II, 179 ; Hav., XXIV, 19 ; Mol., I, 320 ; Mich., 842.
194. ↑ *De ce* en surcharge.
195. ↑ [*Esprit qu'ils.*]
196. ↑ Cf. C., 474 ; Bos., II, iv, 12 ; Faug., II, 364 ; Hav., XI, 12 ; Mol., I, 310 ; Mich., 939.
197. ↑ La *Copie* écrit en marge pour la correction de la phrase : *par elle-même établie*.
198. ↑ Cf. B., 196 ; C., 7 ; Faug., II, 364 ; Mol., I, 310 ; Mich., 845.

Section V

SECTION V

25]
291[1]

Dans la lettre *De l'injustice*[2] peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout : Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne ; il[3] est[4] donc juste que votre aîné ait tout.

Pourquoi me tuez-vous ?

79, 121]
292[5]

Il demeure au delà de l'eau.

23]
293[6]

Pourquoi me tuez-vous[7] ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin[8], et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

69]
294[9]

[10] Sur quoi la fondera-t-il[11], l'économie du monde qu'il veut gouverner[12] ? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier ? quelle confusion ! Sera-ce sur la justice ? il l'ignore.

Certainement s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes[13] : que chacun suive les mœurs de son pays[14] ; l'éclat de la véritable équité aurait[15] assujetti tous les peuples, et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des[16] Perses et Allemands. On la verrait plantée par tous les États du monde et dans tous les temps, au lieu[17] qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité, en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence[18], un méridien décide de la vérité[19] ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques[20], l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel[21] crime. Plaisante justice[22] qu'une rivière borne ! Vérité au deçà des[23] Pyrénées, erreur au delà[24].

Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles, connues en tout pays[25]. Certainement ils le soutiendraient opiniâtrement, si la[26] témérité du hasard qui a semé les lois humaines[27] en avait rencontré au moins une qui fût universelle ; mais la plaisanterie est telle que le caprice des hommes[28] s'est si bien diversifié qu'il n'y en a point[29].

Le larcin, l'inceste, le meurtre des[30] enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses[31]. Se peut-il rien de plus plaisant, qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure[32] au delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui ?

Il y a sans doute des lois naturelles ; mais cette belle raison[33] corrompue a tout corrompu[34] ; *Nihil amplius nostrum est ; quod nostrum dicimus, artis est*[35]. *Ex senatus consultis et plebiscitis criminel exercentur*[36]. *Ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus*[37].

[38] De cette confusion arrive que l'un dit[39] que l'essence de la justice est l'autorité du législateur, l'autre la commodité du souverain[40], l'autre la coutume présente[41] ; et c'est le plus sûr : [42] rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi ; tout branle avec le temps[43]. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison[44] qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité[45]. Qui la ramène à son principe, l'anéantit. Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes ; qui leur obéit parce qu'elles sont justes[46], obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée[47] en soi ; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si faible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il

admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence. L'art de fronder[48], bouleverser les États[49], est[50] d'ébranler les coutumes établies[51], en sondant jusque dans leur source[52], pour marquer leur défaut d'autorité et de justice[53]. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État[54], qu'une coutume injuste a abolies[55]. C'est un jeu sûr pour tout perdre ; rien ne sera juste à cette balance[56]. Cependant le peuple prête aisément[57] l'oreille à ces discours[58]. Ils secouent le joug[59] dès qu'ils le reconnaissent[60] ; et les[61] grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs[62] des coutumes reçues[63]. C'est pourquoi le plus sage des[64] législateurs disait que, pour le bien des[65] hommes, il faut souvent les piper[66] ; et un autre bon politique : *Cum veritatem qua liberetur ignoret, expedit quod fallatur*[67]. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation[68], elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable ; il faut la faire regarder comme[69] authentique, éternelle, et[70] en cacher le commencement si on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin.

73]
295[71]

Mien, tien[72]. Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants[73] ; c'est là ma place au soleil. — Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre[74].

67]
296[75]

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes[76], condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent[77].

406]
297[78]

Veri juris[79]. Nous n'en avons plus : si nous en avions, nous ne prendrions pas pour règle de justice de[80] suivre les mœurs de son pays. C'est là que ne pouvant[81] trouver le juste, on a trouvé le fort, etc.

169]
298[82]

Justice, force. — Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi[83]. La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite[84], parce qu'il y a toujours des méchants ; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste[85].

La justice est sujette à dispute ; la force est très reconnaissante et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire[86] que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

165]
299[87]

Les seules règles universelles sont les lois du pays aux choses ordinaires, et la pluralité aux autres. D'où vient cela ? de la force qui y est. Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

Sans doute, l'égalité des biens est juste ; mais[88], ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à[89] la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien.

453]
300[90]

« Quand le fort armé possède son bien[91], ce qu'il possède est en paix[92]. »

429]
301[93]

[94] Pourquoi suit-on la pluralité ? est-ce à cause qu'ils ont plus de[95] raison ? non, mais plus de force.

Pourquoi suit-on les anciennes lois et anciennes opinions ? est-ce qu'elles sont les plus saines ? non, mais elles sont[96] uniques, et nous ôtent la racine de la diversité[97].

**441]
302[98]

… C'est l'effet de la force, non de la coutume ; car ceux qui sont capables d'inventer sont rares ; les plus forts en nombre ne veulent que suivre, et refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions ; et s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir, et à mépriser ceux qui n'inventent pas, les autres[99] leur donneront des noms ridicules, leur donneraient des coups de bâton. Qu'on ne[100] se pique donc pas de cette subtilité, ou qu'on se contente en soi-même.

**142]
303[101]

La force est la reine du monde, et non pas l'opinion[102]. — Mais l'opinion est celle qui use de la force[103]. — C'est la force qui fait l'opinion : la mollesse est belle, selon notre opinion ; pourquoi ? parce que qui voudra danser sur la corde sera seul[104] ; et je ferai une cabale[105] plus forte, de gens qui diront que cela n'est pas beau[106].

**269]
304[107]

Les cordes qui [*attachent*][108] le respect des uns envers les autres, en général, sont cordes de nécessité ; car il faut qu'il y ait différents degrés[109], tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant.

Figurons-nous donc que nous les voyons commencer à se former. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus faible, et qu'enfin il y ait un parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera[110] comme il leur plaît ; les uns la remettent à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance, etc.

Et c'est là où l'imagination commence à jouer son rôle. Jusque-là le pouvoir force le fait : ici c'est la force qui se tient par l'imagination en un certain parti, en France des gentilshommes, en Suisse des roturiers, etc.

Ces[111] cordes qui attachent donc le respect à tel et à tel en particulier, sont des cordes d'imagination[112].

21]
305[113]

Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes[114], et prouvent leur roture de race pour être jugés dignes des grands emplois.

167]
306[115]

Comme les duchés et royautés et magistratures[116] sont réelles[117] et nécessaires (à cause de ce que la force règle tout), il y en a partout et toujours ; mais parce que ce n'est que fantaisie qui fait qu'un tel ou tel le soit, cela n'est pas constant, cela est sujet à varier, etc.

283]
307[118]

Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste est faux ; et non le roi : il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, médecins, etc., n'ont que l'imagination[119].

***81]**
308[120]

La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur, [*fait*][121] que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime[122] dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle ; et de là viennent ces mots : Le caractère de la Divinité[123] est empreint sur son visage, etc.[124].

***73]**
309[125]

Justice. — Comme la mode fait l'agrément[126], aussi fait-elle la justice.

163]
310[127]

Roi et tyran.

J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête.

Je prendrai garde à chaque voyage.

Grandeur d'établissement, respect d'établissement[128].

Le plaisir des grands est de pouvoir faire des heureux.

Le propre de la richesse est d'être donnée libéralement[129].

Le propre de chaque chose doit être cherché. Le propre de la puissance est de protéger.

Quand la[130] force attaque la grimace, quand un simple[131] soldat[132] prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voler par la fenêtre[133].

***164]**
310 bis

Obéissance — de fantaisie[134].

427]
311[135]

L'empire fondé sur[136] l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire ; celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran[137].

***Première copie* 366]**

312[138]

La justice est ce qui est établi ; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies[139].

244]

313[140]

Opinions du peuple saines. — Le plus grand des maux est les guerres civiles[141] ; elles sont sûres, si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils méritent ; le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr[142].

161]

314[143]

Dieu a créé tout pour soi, a donné puissance de peine et de bien pour soi.

Vous pouvez l'appliquer à Dieu ou à vous. Si à Dieu, l'Évangile est la règle. Si à vous, vous tiendrez la place de Dieu. Comme Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance, ainsi…

Connaissez-vous donc et sachez que vous n'êtes qu'un roi de concupiscence, et prenez les voies de la concupiscence[144].

231]

315[145]

Raison des effets. — Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de[146] brocatelle et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue ; cet habit, c'est une force. C'est bien de même qu'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre ! Montaigne est plaisant de[147] ne pas voir quelle différence il y a, et d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander la raison. « De vrai, dit-il, d'où vient[148], etc. »

232]
316[149]

Opinions du peuple saines. — Être brave[150] n'est pas trop vain ; car c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi ; c'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc. ; par son rabat, le fil, le passement, etc. Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnais[151], d'avoir plusieurs bras. Plus on a de bras, plus on est fort. Être brave est[152] montrer sa force.

406]
317[153]

[154] Le respect est : Incommodez-vous. Cela est vain en apparence, mais très juste ; car[155] c'est dire : Je m'incommoderais bien si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve. — Outre que le respect est pour distinguer les grands : or, si le respect était d'être en fauteuil, on respecterait tout le monde, et ainsi on ne distinguerait pas ; mais, étant incommodé, on distingue fort bien[156].

83]
317 bis[157]

Vanité. Le respect signifie : Incommodez-vous.

201]
318[158]

Il a quatre laquais.

P. R. xxix, 41]
319[159]

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? mais je suis aussi habile que lui, il faudra se battre sur cela[160]. Il a quatre laquais[161], et je

n’en ai qu’un : cela est visible ; il n’y a qu’à compter ; c’est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens.

83]
320[162]

On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de la meilleure maison.

***Portefeuille Vallant*, t. VI, fol. 56]**
320 bis[163]

[164] Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables à cause du déréglement des hommes. Qu’y a-t-il de moins raisonnable que de choisir, pour gouverner un État, le premier fils d’une reine ? l’on ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison[165]. Cette loi serait ridicule et injuste. Mais parce qu’ils le sont et le seront toujours, elle devient raisonnable et juste, car qui choisira-t-on, le plus vertueux et le plus habile ? Nous voilà incontinent aux mains, chacun prétend être ce plus vertueux et ce plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d’incontestable. C’est le fils aîné du roi ; cela est net, il n’y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux.

***444]**
321[166]

Les enfants étonnés voient leurs camarades respectés[167].

397]
322[168]

Que la noblesse est un grand avantage, qui, dès dix-huit ans, met un homme en passe[169], connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans ; c’est trente ans gagnés sans peine.

***Première copie* 375]**

323[170]

Qu'est-ce que le *moi*[171] ?

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? non, car il ne pense pas à moi en particulier ; mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? non, car la petite vérole qui tuera la beauté sans tuer la personne fera qu'il ne l'aimera plus.

Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, *moi* ? non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même[172]. Où est donc ce *moi*, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? cela ne se peut et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités[173].

Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices[174], car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

221]

324[175]

Le peuple a les opinions très saines : par exemple :

1º d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie[176] ; les demi-savants s'en moquent, et[177] triomphent à montrer là-dessus la folie du[178] monde, mais par une raison qu'ils ne pénètrent pas on a raison[179] ;

2º d'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien ; le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable — cannibales se rient d'un enfant roi[180] ;

3º De s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire ; mais cela est très souhaitable, à cause des autres biens essentiels qui y sont joints, et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités ;

4º Travailler pour l'incertain ; aller sur la mer ; passer sur une planche[181].

134]
325[182]

Montaigne a[183] tort : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume[184], et non parce qu'elle soit[185] raisonnable ou juste ; mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste. Sinon, il ne la suivrait plus, quoiqu'elle fût coutume ; car on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie ; mais[186] l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannique que celui de la délectation : ce sont les principes naturels à l'homme.

[187] Il serait donc bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois[188] ; qu'il sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire, que nous n'y connaissons rien, et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues : par ce moyen, on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine ; et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver, et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité (et non de leur seule[189] autorité[190] sans[191] vérité). Ainsi il y obéit ; mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien ; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain côté.

***70]**
326[192]

Injustice. — Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue si on peut faire entendre cela, et [*ce*] que [*c'est*][193] proprement que la définition de la justice.

151]
327[194]

Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle, qui est le vrai siège[195] de l'homme[196]. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent ; la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant, l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis[197] ; mais c'est une ignorance savante qui se connaît[198]. Ceux d'entre deux[199], qui sont sortis de l'ignorance naturelle[200], et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture

de cette science suffisante[201], et font les entendus ; ceux-là troublent le monde, et jugent mal de tout. Le peuple et les habiles composent le train du monde ; ceux-là le méprisent et sont méprisés. Ils jugent mal de toutes choses, et le monde en juge bien.

231]
328[202]

Raison des effets. — Renversement continuel du pour au contre.

Nous avons donc montré[203] que l'homme est vain, par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles ; et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, et qu'ainsi, toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit ; et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisait celle du peuple.

Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, et montrer qu'il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines : parce qu'il n'en sent pas la vérité où elle est, et que, la mettant où elle n'est pas, ses opinions sont toujours très fausses et très mal saines[204].

232]
329[205]

Raison des effets. — La faiblesse de l'homme[206] est la cause de tant de beautés qu'on établit[207], comme de[208] savoir bien[209] jouer du luth[210].

Ce n'est un mal qu'à cause de notre faiblesse.

79]
330[211]

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde[212] a pour fondement la faiblesse, et ce fondement-là est admirablement sûr ; car il n'y a rien de plus [*sûr*][213] que cela, que le peuple sera faible. Ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse[214].

137]
331[215]

On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants[216]. C'étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis ; et, quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leur *Politique*, ils l'ont fait en se jouant[217] ; c'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement[218]. S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous ; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait.

67]
332[219]

La[220] tyrannie consiste au désir de domination, universel et hors de son ordre.

Diverses chambres[221], de forts, de beaux[222], de bons esprits, de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs ; et quelquefois ils se rencontrent, et le fort et le beau se battent, sottement, à qui sera le maître l'un de l'autre ; car leur maîtrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants[223] ; elle n'est maîtresse que des actions extérieures[224].

Tyrannie. — … Ainsi ces discours sont faux[225] et tyranniques : Je suis beau, donc on doit me craindre. — Je suis fort, donc on doit m'aimer. — Je suis…

La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément ; devoir de crainte à la force ; devoir de créance à la science[226].

On doit rendre ces devoirs là, on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyrannique de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas ; il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas.

***440]**
333[227]

N'avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux, vous étalent l'exemple de gens de condition qui les estiment ? Je leur répondrais à cela :

Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même[228].

232]
334[229]

Raison des effets. — La concupiscence[230] et la force sont les sources de toutes nos actions : la concupiscence fait les volontaires ; la force, les involontaires.

231]
335[231]

Raison des effets. — Il est donc vrai de dire que[232] tout le monde est dans l'illusion : car, encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent ; il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif, etc.

231]
336[233]

Raison des effets. — Il faut avoir une pensée de derrière[234], et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple[235].

231]
337[236]

Raison des effets. — Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derrière. Les dévots qui ont plus de zèle que de science les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par[237] une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par[238] une autre lumière supérieure[239]. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

81]

338[240]

Les[241] vrais chrétiens obéissent aux folies[242] néanmoins ; non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies[243] : *Omnis creatura subjecta est vanitati. Liberabitur*[244]. Ainsi saint Thomas[245] explique le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches, que, s'ils ne le font, dans la vue de Dieu, ils sortent de l'ordre de la religion.

---

1. ↑ Cf. B., 2 ; C., 15 ; Faug., II, 392 ; Hav., XXV, 110 ; Mol., II, 62 ; Mich., 59.
2. ↑ D'après cette indication, la partie de l'Apologie qui concerne le fondement de la justice devait être traitée par lettres ; il ne nous est pas dit par quel lien ces lettres se rattachaient à l'ensemble du sujet. Cependant, si on ose former une conjecture, il est possible que Pascal y visait l'objection que le libertin tire naturellement contre la doctrine janséniste des principes de la justice humaine, à savoir que la récompense des élus et le châtiment des damnés sont également iniques, puisque la grâce a été arbitrairement donnée aux uns et refusée aux autres. Or Pascal nie que la justice humaine puisse juger la justice divine, car la justice humaine est impuissante à se justifier : « notre justice s'anéantit devant la justice divine. » Alors les mystères de la prédestination et de la grâce n'ont plus rien de choquant pour nous, puisque nous avons renoncé à mesurer les choses divines avec nos moyens humains de comprendre. En montrant que seuls les Chrétiens atteignent à la véritable raison des institutions humaines, Pascal a en quelque sorte retourné la situation : la justice vraie n'est pas dans l'humanité, c'est en Dieu que nous pouvons espérer de la trouver.
3. ↑ [*Faut que*.]
4. ↑ [*Juste*.]
5. ↑ Cf. B., 5 ; C., 18 ; Faug., II, 392 ; Mich., 221.
6. ↑ Cf. B., 14 ; C., 32 ; Bos., I, ix, 3 ; Faug., II, 392 ; Hav., VI, 3 ; Mol., I, 99 ; Mich., 52.
7. ↑ [*Parce que vous*] demeurez [*de l'autre*.]
8. ↑ [*Mais*.]
9. ↑ Cf. B., 16 ; C., 35 ; P. R., XXV, 5 et 6 ; Bos., I, ii, 8 et 9 ; I, ix, 15 ; Faug., II, 126 ; Hav., III, 8 ; Mol., I, 91 ; Mich., 193.
10. ↑ Avant ce fragment le manuscrit laisse voir les dernières lignes d'un développement qui est rayé : [*en voit la vanité, et lors il s'en débarrasse ; il est donc utile de l'abuser*.] Pascal avait d'abord continué : *Sur quoi la fondera-t-il ? sera-ce sur ?* En barrant le début, il a ajouté *l'économie du monde*, et il n'a pas rayé *la*.
11. ↑ La fin de la phrase en surcharge.
12. ↑ [*Sera-ce sur la véritable justice, il ne*. [*Qu'il confesse franchement que si ce n'est sur la vérité ni la justice* [*force juste* [*force sans injustice* [*et comment peut la force se régler sur l'essentielle* [*sur la justice qu'il ignore*.]
13. ↑ « Car c'est la regle des regles et generale loy des loix, que chascun observe celle du lieu où il est » (Mont., I, 22). Cf. III, ix : « Non par opinion, mais en verité, l'excellente et meilleure police est, à

chacune nation, celle soubs laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. »

14. ↑ [*La véritable.*] — Dans ce fragment Pascal s'est constamment souvenu de Montaigne : « Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous ? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeïr aux lois de son pais, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin ; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a autre regle que fortuite ? La vérité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la justice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle-là ; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix… » (*Apol.*)
15. ↑ [*Communiqué.*]
16. ↑ [*Allemands,* [*Gascons et*] *Allemands,* [*et des Indiens.*]
17. ↑ [*Qu'aujourd'hui.*]
18. ↑ [*Et la vertu d'un.*]
19. ↑ [*Plaisante justice que.*]
20. ↑ [*Depuis que Saturne est entré.*]
21. ↑ [*Droit.*]
22. ↑ [*Que le trajet d'une*] rivière [*rend injuste* [*criminelle.*]
23. ↑ [*Monts.*]
24. ↑ « Quelle bonté est ce, que je veoyois hier en credit, et demain ne l'estre plus ; et que le traiect d'une riviere faict crime ? Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà. » *Ibid.* (Cf. Voltaire, *Dialogues philosophiques*, 2e dial.)
25. ↑ [*Mais ils sont si.* [*Mais.*]
26. ↑ [*Fortune.*]
27. ↑ À la page 365 du manuscrit. — [*Avait permis qu'*] au moins une [*fût*] universelle.
28. ↑ [*A bouleversé.*]
29. ↑ [*De générale.*] — « Mais ils sont plaisants, quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a auculnes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence ; et de celles-là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi doubteuse que le reste. Or ils sont si desfortunez (car comment puis-je nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations ?), ils sont, dis-ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'y en a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. » (*Ibid.*) Cf. l'*Entretien avec M. de Saci.*
30. ↑ [*Pères.*]
31. ↑ « Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrobber ; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur… le meurtre des enfants, meurtre des peres… il n'est rien en somme si extrême qui ne se trouve reçeu par l'usage de quelque nation. » (*Ibid.*) Pascal avait lu également dans Charron : « Combien y a-t-il de livres, de disputes, d'opinions contraires en la science des loix et des polices ? Y a-t-il chose si vitieuse, difforme et condamnée en un lieu, fust-ce perfidie, larrecin, inceste, parricide qu'elle ne soit licite, voire légitime en un autre ? » *Les Trois Vérités*, II, 12 ; Cf. *Sagesse*, III, 10.
32. ↑ [*À l'autre.*]
33. ↑ [*Dogmatisante.*]
34. ↑ [*Elle a tout examiné et gâté.*]

35. ↑ « Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues ; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance ; *nihil itaque amplius nostrum est ; quod nostrum dico, artis est.* » (*Ibid.*) La citation latine est empruntée à un passage de Cicéron (*de Fin.*, V, 21) qui, rétabli avec sa vraie ponctuation, a un sens directement opposé : *Sed virtutem ipsam* [natura] *inchoavit : nihil amplius. Itaque nostrum est (quod nostrum dico, artis est) ad ea principia, quæ accepimus, consequentia exquirere…*
36. ↑ Sen., Ep. 95, ap. Mont., III, 13. Cf. fr. 362 et 363.
37. ↑ Mont., III, 13 : « Nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il ne fauldroit à regler touts les mondes d'Épicurus. » Suit la citation de Tacite (*Ann.*, III, 26).
38. ↑ [*Les uns.*]
39. ↑ [*Qu'il n'y a aucune.*]
40. ↑ « Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur ; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifférentes : Thrasymachus, en Platon (*Rep.* I, 338) estime qu'il n'y a point d'aultre droict que la commodité du supérieur. » Mont., (*Apol.*)
41. ↑ « Et de ce que tiennent aussi les cyrenaïques, qu'il n'y a rien de iuste de soy ; que les coustumes et loix forment la iustice. » (*Essais*, III, xiii.)
42. ↑ [*Rien n'est juste* [*plus juste de soi ; le temps.*] — Charron avait déjà reproduit le mot de Montaigne (*Sagesse*, II, viii, 2).
43. ↑ [*Les lois.*]
44. ↑ [*Qu'elles sont.*]
45. ↑ Expression ironique, empruntée d'ailleurs à Montaigne. « Or les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'aultre ; qui bien leur sert… Il n'est rien si lourdement et largement faultier, que les loix ; ni si ordinairement. Quiconque leur obeït parce qu'elles sont iustes, ne leur obeït pas iustement par où il doibt. » (III, xiii.) Cf. *Apol.* « Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance ; elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivieres ; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourgeon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Veoyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et reverence ; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le ramenent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs iugements souvent tres esloingnez des iugements publicques. »
46. ↑ [*Ne leur.*]
47. ↑ *Ramassée* en surcharge.
48. ↑ *Fronder*, surcharge. *Fronder* est ici le diminutif de bouleverser. Cf. Scarron : « Rincy, méprisant la soupe de village, entame un pain, le trouve dur et trop rassis, en fronde un abricotier voisin. » (Lett. *Œuv.*, I, 310, *apud* Littré). Retz explique par un mot de Bachaumont l'origine de l'application qui a été faite de la métaphore à l'opposition politique, et qui est demeurée dans la langue.
49. ↑ [*Est* [*et de fronder.*]
50. ↑ [*De reproduire* [*rechercher les lois fondamentales.*]
51. ↑ [*Pour.*]
52. ↑ [*Leur manque*] d'autorité.
53. ↑ [*Elles.*] La phrase suivante en surcharge.
54. ↑ [*Pour.*]
55. ↑ *On*, ce sont les Parlementaires. Cf. le discours du président Le Coigneux dans la conférence d'août 1647 : « Sous couleur de respecter la coutume, on changeait la loi fondamentale de l'État » (*apud* Sainte-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, 1re éd., t. I, p. 161). Le 13 août 1648 le duc de Valençay

promet, au nom de Mazarin, de « rappeler bientôt toutes les anciennes lois de la monarchie que le malheur des temps et la corruption des siècles avaient injustement violées. »

56. ↑ Cette pensée de Pascal va rejoindre directement le fameux passage des Mémoires du cardinal de Retz. (Éd. Feuillet, t. I, p. 294.) « Il [*le Parlement*] gronda sur l'édit du tarif ; et aussitôt qu'il eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. On chercha, en s'éveillant, comme à tâtons, les lois, on ne les trouva plus. L'on s'effara, l'on cria, l'on se les demanda, et, dans cette agitation, les questions que les explications firent naître, d'obscures qu'elles étaient et vénérables par leur antiquité, devinrent problématiques, et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire ; il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. La salle du palais profana ces mystères. »
57. ↑ À la page 366 du manuscrit.
58. ↑ [*Les*…]
59. ↑ [*Quand*.]
60. ↑ Expression de Montaigne au début de l'*Apologie* : « Le vulgaire… aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extrême révérence… il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa créance… et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des lois ou reverence de l'ancien usage. » Cf. fr. 194.
61. ↑ [*Princes*.]
62. ↑ [*Du fondement*] des coutumes reçues [*et des lois fondamentales d'autrefois*.] — Association de mots qui se trouvent dans Montaigne (III, 11) : « Ils examinent curieusement les conséquences. »
63. ↑ Port-Royal avait tiré de ce long fragment deux courts extraits. L'un sur les variations de la justice, l'autre contre la Fronde, qui commence à *L'art de bouleverser* et qui se termine par la condamnation des *curieux examinateurs des coutumes reçues*. Il avait ajouté, en guise de conclusion, une réflexion qui a passé de là dans toutes les éditions, sauf celle de M. Molinier : « Mais, par un défaut contraire, les hommes croient pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple. »
64. ↑ [*Politiques*.]
65. ↑ [*Peuples*.]
66. ↑ Platon — que Bossuet appellera de même *le plus sage des philosophes* — : « il dit tout destrousseement, en sa Republique « que pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. » (Mont., *Apol.*) Charron rappelle ce souvenir dans la *Sagesse* (III, II, 9).
67. ↑ Souvenir d'une citation que fait Montaigne d'après saint Augustin. (*Cité de Dieu*, IV, 27.) « Voicy l'excuse que nous donnent, sur la considération de ce subject, Scevola, grand pontife, et Varron, grand théologien en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : *Cum veritatem, qua liberetur, inquirat ; credatur ei expedire, quod fallitur*. » (*Apol.*) — Comme le fait remarquer Havet, Montaigne attribue à Varron une réflexion ironique de saint Augustin : « *Præclara religio quo confugi at liberandus infirmus, et cum veritatem, qua liberetur, inquirat, credatur ei expedire quod fallitur*. »
68. ↑ [*De telle coutume*] introduite autrefois sans raison [*il est maintenant*] devenu raisonnable [*de l'observer*.]
69. ↑ [*Éternelle sans origine*.]
70. ↑ [*Sans*] commencement.
71. ↑ Cf. B., 19 ; C., 38 ; P. R., XXXI, 25 ; Bos., I, ix, 53 ; Faug., I, 186 ; Hav., VI, 50 ; Mol., I, 103 ; Mich., 203.
72. ↑ « Platon escrit que la cité est bien heureuse et bien ordonnee là où on n'entend point dire : « Cela est mien, cela n'est pas mien. » (Plutarque, *Préc. du mariage, XX, trad. Amyot). Cf. Regnier, Sat. VI, 115 :*

Lors du tien et du mien, naquirent les procès.

Voir aussi La Fontaine (*Fables*, VI, 20) et Boileau (*Sat.* XI, 168).

73. ↑ [*Voilà le commencement et l'image.*]
74. ↑ Le texte de cette pensée est assez incohérent ; cela paraît tenir, d'après l'examen du manuscrit, à ce que Pascal aurait en écrivant ajouté à sa première phrase : *ce chien est à moi*, qui était d'abord suivie de celle-ci : *voilà le commencement*, un second membre : *c'est là ma place au soleil*. L'incohérence disparaîtrait si l'on substituait au *chien* le mot *coin* ; mais l'auteur de cette très ingénieuse conjecture, M. Salomon Reinach, a le premier reconnu qu'en l'état du manuscrit l'éditeur de Pascal n'avait pas le droit d'opérer une telle substitution. — Quant au fond, Chateaubriand y a vu avec raison le germe des idées développées par Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines* : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. » Mais il faut prendre garde aussi que ce rapprochement ne nous entraîne à forcer la pensée de Pascal : Rousseau s'indigne contre une injustice préméditée ; Pascal constate une nécessité sociale ; pour lui la propriété n'est pas de droit absolu, mais elle est liée à la condition humaine, puisque les plus misérables commettent cette « usurpation » de vivre et d'avoir leur place au soleil. — Il est à noter que cette pensée figure dans l'édition de Port-Royal.
75. ↑ Cf. B., 16 ; C., 35 ; Bos., I, ix, 12 ; Faug., I, 187 ; Hav., VI, 9 ; Mol., I, 99 ; Mich., 190.
76. ↑ *Condamner… mort* ajouté à la marge au crayon.
77. ↑ Cette pensée profonde, que Pascal jette ici en passant et par manière de boutade, contient le principe de l'arbitrage international qui a déjà reçu de notre temps d'éclatantes consécrations et qui est appelé à transformer le cours de la civilisation.
78. ↑ Cf. B., 33 ; C., 49 ; Faug., II, 129 ; Mol., I, 98 ; Mich., 645.
79. ↑ « La iustice en soy, naturelle et universelle, est aultrement reglee, et plus noblement que n'est cette aultre iustice spéciale, nationale, contraincte au besoing de nos polices. *Veri iuris germanæque iustitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus ; umbra et imaginibus utimur.* » (Montaigne, III, i.) La citation latine est de Cicéron, *de Officiis* III, 17, Charron l'avait reprise dans la *Sagesse* (III, v, 3.)
80. ↑ [*Faire.*]
81. ↑ [*Faire*] le juste [*fort.*]
82. ↑ Cf. B., 36 *bis* ; C., 55 ; Bos., I, ix, 9 ; Faug., II, 134 ; Hav., VI, 8 ; Mol., I, 100 ; Mich., 411.
83. ↑ [*Si la justice était.*]
84. ↑ [*Par les*] méchants.
85. ↑ [*Mais la justice.*]
86. ↑ [*Croire.*]
87. ↑ Cf. B., 31 ; C., 47 ; Bos., I, ix, 7 et 8 ; Faug., II, 134 ; Hav., VI, 7 ; Mol., I, 100 ; Mich., 404.
88. ↑ Le début du paragraphe en surcharge.
89. ↑ *À*, en surcharge.
90. ↑ Cf. Faug., II, 134 ; Mol., II, 153 ; Mich., 803.
91. ↑ [*Son bien sera.*]
92. ↑ S. Luc, XI, 21 : *Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet.*
93. ↑ Cf. B., 381 ; C., 340 ; Bos., I, viii, 5 ; Faug., II, 133 ; Hav., V, 4 ; Mol., I, 101 ; Mich., 711.
94. ↑ Les *Copies* donnent en titre : *Force.*
95. ↑ *De* en surcharge.

96. ↑ [*Les*.]
97. ↑ Voir au fr. 878 (section XIV) l'application que Pascal fait de ce principe au pouvoir civil et au pouvoir religieux.
98. ↑ Cf. B., 33 ; C., 30 ; P. R., XXXI, 11 ; Bos., I, viii, 20 ; Faug., I, 213 ; Hav., V, 19 ; Mol., I, 103 ; Mich., 758.
99. ↑ *Leur… ridicules*, addition de la main de Pascal.
100. ↑ *Se pique donc pas de cette subtilité*, correction de Pascal qui avait d'abord dicté : [*qu'on ne change donc rien*].
101. ↑ Cf. B., 335 ; C., 287 ; Faug., I, 213 ; Hav., XXIV, 91 ; Mol., I, 83 ; Mich., 355.
102. ↑ Nous introduisons dans ce fragment des tirets que les éditeurs précédents ont jugés inutiles ; mais, comme ils n'ont pas expliqué la pensée de Pascal, nous ne savons quel sens ils lui donnaient. La seconde phrase nous semble en contradiction à la fois avec celle qui précède et avec celle qui suit : il faut donc qu'elle soit une objection à la première affirmation, objection à laquelle il est ensuite répondu.
103. ↑ [*Contre*.]
104. ↑ Souvenir d'Épictète, *Diss*., III, 12 : « Se promener sur la corde est chose difficile et dangereuse. Faut-il me promener sur la corde ? »
105. ↑ Pascal qui emploie ailleurs (fr. 642) le mot au sens technique l'avait déjà pris dans son acception vulgaire pour désigner Port-Royal lui-même : « Vous soutenez que Port-Royal forme une cabale secrète pour ruiner le mystère de l'Incarnation. » (*Seizième Provinciale*.)
106. ↑ MM. Molinier et Michaut lisent *séant*.
107. ↑ Cf. B., 429 ; C., 400 ; Bos., I, ix, 65 ; Faug., I, 182 ; Hav., VI, 62 ; Mol., I, 83 ; Mich., 548.
108. ↑ [*Ce qui*] attache. — En remplaçant *ce* par *les cordes*, Pascal n'a pas corrigé le verbe. M. Molinier lit *qu'attache* ; mais il semble qu'il faille avec M. Michaut conserver l'ancien texte. Le respect est, non cause, mais effet du lien qui est fondé sur la nécessité ; *cordes de nécessité* veut dire : cordes nées de la nécessité. Cf. le dernier paragraphe de ce fragment.
109. ↑ [*Mais puisque*.]
110. ↑ [*Non aux plus vertueux*.]
111. ↑ [*Liens*.]
112. ↑ Il faut qu'il y ait une hiérarchie entre les hommes, il faut que je respecte quelqu'un ; mais qui respecterai-je ? c'est ce que la nécessité ne suffit pas à déterminer. Elle m'impose, à moi sujet, le devoir du respect, comme condition de la paix sociale ; elle ne donne à personne le droit au respect ; ce droit ne peut être établi qu'arbitrairement, par l'imagination, et la coutume finit par lui donner une apparente nécessité, dont le peuple est dupe. Et il est bon qu'il soit dupe si, apercevant la fragilité des liens d'imagination, il était tenté de briser en même temps les liens de nécessité.
113. ↑ Cf. B., 14 ; C., 32 ; Bos., I, viii, 9 ; Faug., I, 185 ; Hav., V, 8 ; Mol., I, 99 ; Mich., 43.
114. ↑ Quoique Voltaire dans ses *Remarques* de 1778 accuse Pascal d'être très mal informé à cet égard, il confirme le fait par ces mots : « Il faut même à Bâle renoncer à sa noblesse pour entrer dans le Sénat. » Cf. *Essai sur les mœurs*, ch. sur la Noblesse. — M. Gidel cite une note d'un contemporain de Pascal, secrétaire des commandements de la reine Christine, Urbain Chevreau : « Dans quelques royaumes et dans quelques républiques un noble n'est point déshonoré par le commerce, et dans certaines villes d'Allemagne, pour être reçu premier magistrat, on est obligé de justifier sa roture de quatre ou cinq races de père et de mère. » (*Chevrœana*, p. 339.)
115. ↑ Cf. B., 397 ; C., 371 ; Faug., II, 135 ; Hav., VI, 62 *bis* ; Mol., I, 115 ; Mich., 407.
116. ↑ *Et magistratures* en surcharge.
117. ↑ *Réelles*, c'est-à-dire donnant un pouvoir réel.
118. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., I, ix, 10 ; Faug., II, 173 ; Hav., VI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
119. ↑ Cf. fr. 82.

120. ↑ Cf. B., 6 ; C., 19 ; Bos., I, viii, 8 ; Faug., I, 182 ; Hav., V, 7 ; Mol., I, 82 ; Mich., 229.
121. ↑ *Font* a été écrit sous la dictée de Pascal. — Cf. Mont., III, viii : « Ce que i'adore moy mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs : toute inclination et soubmission leur est deue, sauf celle de l'entendement ; ma raison n'est pas duicte à se courber et fléchir, ce sont mes genoux. » Et dans le même Essai : « Les sens sont mes propres et premiers iuges, qui n'apperceoivent les choses que par les accidents externes : et n'est pas merveille, si, en toutes les pieces du service de nostre societé, il y a un si perpetuel et universel meslange de cerimonies et apparences superficielles ; si que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est tousiours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. »
122. ↑ [*Dans ceux qui ont.*]
123. ↑ L'expression se trouve dans Montaigne : « Le createur a laissé en ces haults ouvrages le charactere de la divinité. » Cf. Bossuet : « Elle porte le caractère de la main de Dieu. » *Disc. sur l'Hist. univ.*, II, 13 (Cf. Littré). Voir le fr. 441.
124. ↑ Pascal qui a suivi de près la Fronde parlementaire se rappelait-il ces mots (consignés dans le *Journal* publié en 1649) d'une harangue du premier président de la Cour des Aides Jacques Amelot au prince de Conti ? « Dieu ne leur [*aux princes*] avait pas donné seulement là conduite de la terre… mais il avait encore imprimé dans leurs visages une certaine majesté qui les élève au-dessus du commun des hommes, et qui les fait respecter. Qu'ils devaient prendre garde de ne pas effacer cette image et ce caractère… » (*Histoire du temps*, p. 44).
125. ↑ Cf. B., 19 ; C., 37 ; Bos., I, ix, 5 ; Faug., II, 132 ; Hav., VI, 5 ; Mol., I, 96 ; Mich., 204.
126. ↑ Cf. *Discours sur les passions de l'amour*. « Il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres. La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté. C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions. » Par cette expression : *la mode et les pays*, on voit que Pascal distingue la mode qui varie avec les années et la coutume qui varie avec les pays. On sait quel parti un sociologue contemporain, M. Tarde, a tiré dans les *lois de l'Imitation* de cette distinction entre la coutume qui est une imitation des ancêtres, une propagation de l'habitude à travers les générations dans le temps, et la mode qui est une imitation des contemporains, une propagation de l'habitude à travers les peuples dans l'espace. L'attrait de la nouveauté fait l'agrément de la mode ; mais le respect de l'antiquité et de la stabilité s'attachent à la coutume qui prend ainsi une sorte de valeur morale ; la coutume paraîtra plus facilement juste que la mode. Cependant il y a des modes pour les idées, qui font concevoir la justice de telle façon particulière ou de telle autre, et ainsi Pascal complète ses réflexions précédentes sur la toute-puissance de la coutume.
127. ↑ Cf. B., 412 ; C., 389 ; Faug., I, 234 ; Hav., XXV, 206 ; XXIV, 90 *bis* ; XXV, 119 et XXV, 22 ; Mol., I, 109 ; I, 121 et I, 104 ; Mich., 392.
128. ↑ Ces lignes sont peut-être des notes en vue des *Discours sur la condition des Grands* : ils sont en tout cas commentés dans le développement que nous en a conservé Nicole. L'homme qui a été pris par erreur pour le roi de l'île inconnue « songeait, en même temps qu'il recevait ces respects, qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en la place où il était. Il cachait cette dernière pensée, et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même ». (1er *discours*). Il traitait avec le peuple comme s'il avait été un roi légitime, tandis qu'avec lui-même il se considérait comme un tyran. (Pour cette distinction, cf. le fr. 336). — La ligne suivante : « *Je prendrai garde à chaque voyage* » n'est-elle pas également une indication pour les *Discours*, l'esquisse des recommandations que le personnage introduit par Pascal devait se faire à lui-même ? — Enfin les mots « *Grandeur d'établissement, respect d'établissement* » sont longuement expliqués dans ce premier *Discours* : « Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs ; car il y a des

grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures qui doivent être néanmoins accompagnées, selon la raison, d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque réalité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. » Cf. le *Traité de la Grandeur* de Nicole, en particulier 1re *part.*, ch. iv.

129. ↑ Cf. 3e *Discours* : « Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs ; soulagez leurs nécessités ; mettez votre plaisir à être bienfaisant, avancez-les autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai roi de concupiscence. »
130. ↑ [*Grimace.*]
131. ↑ *Simple* en surcharge.
132. ↑ [*Fait voler par.*]
133. ↑ Souvenir de la Satire Ménippée. « Il n'y a ni bonnet quarré, ni bourrelet que je ne fasse voler. » Passage de la harangue du sieur de Rieux, cité par M. Molinier. — Quand la force attaque la grimace, elle fait bien voir que la puissance de la grimace est empruntée et tout imaginaire, mais en même temps elle excède sa puissance propre, qui est de protéger, et c'est pourquoi l'ordre de la société est détruit.
134. ↑ Note que nous avons retrouvée au verso de la page 163 où est le fragment 310. « Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous aurait rendu pauvre : et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître, avec la fantaisie des lois favorables à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens. » (1er *Discours*).
135. ↑ Cf. B., 370 ; C., 327 ; Bos., I, viii, 6 ; Faug., II, 133 ; Hav., V, 5 ; Mol., I, 83 ; Mich., 697.
136. ↑ *L'opinion et* en surcharge.
137. ↑ À comparer cette conclusion avec les deux assertions, l'une du fr. 15 : « Éloquence qui persuade par douceur, non par empire, en tyran, non en roi », l'autre du fr. 303 : « La force est la reine du monde, et non pas l'opinion », il semble que la distinction pascalienne entre roi et tyran, qui s'y trouve impliquée, ait subi quelque variation dans l'application. La force, qui est ici le tyran, est considérée ailleurs comme la reine, et l'empire de l'opinion qui est doux et volontaire deviendrait dans le domaine de l'éloquence une tyrannie. Mais Pascal lui-même fournit aisément la solution de la difficulté : « La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément ; devoir de crainte à la force ; devoir de créance à la science. » (Fr. 332.) L'éloquence, qui emporte par l'agrément la créance due à la science seule, qui fait aimer au lieu de faire comprendre, est donc tyrannique. Quant à la force, elle est la reine du monde, en ce sens que son pouvoir est effectif, essentiel, par opposition à la vanité du respect fondé sur la coutume ; mais elle est le tyran si l'empire du monde doit être la domination des cœurs, le consentement volontaire des gouvernés aux gouvernants.
138. ↑ Cf. C., 323 ; Bos., I, ix, 6 ; Faug., II, 132 ; Hav., VI, 6 ; Mol., I, 96 ; Mich., 948.
139. ↑ « En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers ; en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela ? parce qu'il a plu aux hommes. La chose était indifférente avant l'établissement : après l'établissement elle devient juste, parce qu'il est injuste de la troubler. » (*Second Discours sur la condition des Grands.*)
140. ↑ Cf. B., 35 ; C., 52 ; Bos., I, viii, 4 ; Faug., I, 179 ; Hav., V, 3 ; Mol., I, 106 ; Mich., 516.
141. ↑ Pascal avait été témoin de la Fronde ; il se souvient en outre de ce que Montaigne a écrit des guerres civiles. « Mais est-il quelque mal en une police, qui vaille estre combattu par une drogue si mortelle ? Non pas, disait Favonius, l'usurpation de la possession tyrannique d'une republique. Platon, de mesme, ne consent pas qu'on face violence au repos de son païs, pour le guarir, et n'accepte pas l'amendement qui trouble et hazarde tout, et qui couste le sang et ruyne des citoyens ; establissant

l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là. » (*Essais*, III, xi.) Cf. Descartes, *Disc. de la Méth.*, part. II.

142. ↑ Charron : « Tout remuement et changement des lois, créances, coutumes et observances est très dangereux, et qui produit toujours plutôt mal que bien, il apporte des maux tout certains et présents pour un bien à venir et incertain (*Sagesse*, III, viii, 2).
143. ↑ Cf. B., 412 ; C., 388 ; Faug., I, 380 ; Hav., XXV, 19 ; Mich., 389.
144. ↑ Cf. Nicole dans les *Discours sur la condition des Grands*. « Dieu est environné de gens pleins de charité qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance : ainsi il est proprement le roi de la charité. Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous régnez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence ; c'est la concupiscence qui les attache à vous. Votre royaume est de peu d'étendue ; mais vous êtes égal en cela aux plus grands rois de la terre : ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire » (3e *Discours*).
145. ↑ Cf. B., 33 ; C., 50 ; Bos., I, viii, 14 ; Faug., I, 221 ; Hav., V, 13 ; Mol., I, 104 ; Mich., 494.
146. ↑ [*Velours.*] — *Brocatelle* a-t-il été préféré comme souvenir de Montaigne ? « Certes les perles et le brocadel y conferent quelque chose, et les tiltres et le train. » (III, 3).
147. ↑ [*S'en.*]
148. ↑ Le passage de Montaigne auquel il fait allusion est au 42e chapitre du livre Ier, *De l'inequalité qui est entre nous* : « À propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s'estime que par ses propres qualitez : nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroict… non de son harnois ; un levrier de sa vistesse, non de son collier ; un oyseau, de son aile, non de ses longes et sonnettes : pourquoy de mesme n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente ; tout cela est autour de luy, non en luy. » Ce passage de Montaigne rappelle à son tour un fragment d'Épictète : « Le cheval ne dit pas au cheval : Je vaux mieux que toi…, j'ai des brides d'or et de beaux harnais, mais je suis plus rapide » (*apud* Stobée, *Floril*, IV, 93).
149. ↑ Cf. B., 35 ; C., 52 ; Bos., I, viii, 13 ; Faug., I, 179 ; Hav., V, 12 ; Mol., I, 106 ; Mich., 501.
150. ↑ *Brave*, c'est-à-dire de mise recherchée et raffinée. Cf. Boursault (*Ésope à la Cour*, III, 5) : « J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave » ; et Molière (*Amour méd.*, I, 1) : « Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi ? » À la fin des *Précieuses Ridicules*, Jodelet qui avait fait montre de ses cheveux et de son rabat s'écrie, lorsqu'on donne l'ordre de le dépouiller : « Adieu ! notre braverie » (Scène 16).
151. ↑ Ce n'est ni une simple apparence, ni un ornement emprunté, comme le harnais du cheval, qui appartient au propriétaire. (Allusion au passage de Montaigne cité en note du fragment précédent.)
152. ↑ M. Michaut lit *c'est*.
153. ↑ Cf. B., 31 ; C., 47 ; Bos., I, viii, 12 ; Faug., I, 184 ; Hav., V, 11 ; Mol., I, 108 ; Mich., 644.
154. ↑ Les *Copies* donnent en titre : *Raisons des effets*.
155. ↑ De *c'est dire* à *si le respect était*, surcharge.
156. ↑ Cf. Nicole, *de la Grandeur*, Part. V ; ch. v.
157. ↑ Cf. B., 8 ; C., 21 ; Faug., I, 185 note ; Mich., 235.
158. ↑ Cf. B., 5 ; C., 18 ; Faug., I, 184 note ; Mich., 218.
159. ↑ Cf. Bos., I, viii, 7 ; Faug., I, 184 ; Hav., V, 6 ; Mol., I, 108 ; Mich., 984.
160. ↑ Cf. le 2e *Discours sur la condition des Grands*. « M. N. est un plus grand géomètre que moi ; en cette qualité il veut passer devant moi : je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle ; elle demande une préférence d'estime ; mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui ; et l'estimerai plus que moi, en qualité de géomètre. »

161. ↑ Les dernières lignes de cette pensée ressemblent à la fin du fragment 320 *bis*. Cela donnerait à croire que la pensée a été rédigée par les éditeurs de Port-Royal avec les mots de l'autographe : « Il a quatre laquais. »
162. ↑ Cf. B., 8 ; C., 21 ; Bos., I, viii, 10 ; Faug., I, 178 note ; Hav., V, 9 note ; Mich., 234.
163. ↑ Cf. Faug., I, 177 ; Hav., V, 9 note ; Mol., I, 94 ; Mich., 974.
164. ↑ Cette pensée figure dans un Recueil de *Pensées de Pascal* qui ont été conservées parmi les papiers du Dr Vallant (*Bibl. Nat.* no 17049 f. fr.). Toutes les pensées transcrites appartiennent bien à Pascal ; d'ailleurs Nicole a reproduit tout le fragment dans le *Traité de la Grandeur*, 1re partie, chap. v (avec quelques « arrangements » de détail), et il écrit en marge : *Cette pensée est de M. Pascal.*
165. ↑ Cette pensée se trouve dans les *Mémorables* de Xénophon, et peut-être Pascal l'avait-il recueillie de la bouche de Méré qui la cite : « Il me vient dans l'esprit ce que disait Socrate ou Platon que ceux qui s'embarquent dans un voyage de long cours, ne prennent pas les mieux établis pour les conduire, et qu'ils jettent les yeux sur le plus excellent pilote » (*De la vraie honnêteté*, 1er Disc.).
166. ↑ Cf. B., 254 ; C., 471 ; Faug., II, 96 note ; Mich., 775.
167. ↑ [*respectueux.*]
168. ↑ Cf. B., 36 *bis* ; C., 56 ; P. R., XXIX, 7 ; Bos., I, viii, 16 ; Faug., I, 184 ; Hav., V, 15 ; Mol., I, 103 ; Mich., 627.
169. ↑ Métaphore tirée du jeu de mail. Cf. Mme de Sévigné : « Nous songeons tous les jours à lui dans ce mail, et avec quelle bonne grâce il irait en passe en deux coups et demi » *ap.* Littré.
170. ↑ Cf. C., 333 ; P. R., *ult.*, XXIX, 14 ; Bos., I, viii, 18 et I, ix, 60 ; Faug., I, 196 ; Hav., V, 17 ; Mol., I, 122 ; Mich., 950.
171. ↑ *Moi.* Pour bien entendre la portée de ce fragment, il faut noter que Pascal définit ici le *moi* vu du dehors, notre individualité dans sa relation avec les autres individualités. Or, l'essence du *moi* ne peut être qu'intime, et c'est pourquoi le bien véritable de l'homme sera l'Être, à la fois indépendant de l'individu, et pourtant intérieur à lui (*Voir* fragment 483).
172. ↑ *Même* : ajouté ultérieurement à la *Copie.*
173. ↑ Ce fragment n'était pas dans l'édition de 1670 ; en le publiant, Port-Royal supprime le titre, et remplace le dernier paragraphe par une pensée de conciliation : « Ou, si on aime la personne, il faut dire que c'est l'assemblage des qualités qui fait la personne. »
174. ↑ *On*, c'est en particulier Montaigne : « Pourquoi… n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ?… Mesurez le sans ses eschasses ; qu'il mette à part ses richesses et honneurs ; qu'il se présente en chemise » (I, 42 ; cf. note du fr. 315).
175. ↑ Cf. B., 37 ; C., 55 ; P. R., XXIV, 6 ; Bos., I, viii, 15 ; Faug., I, 175 ; Hav., V, 14 ; Mol., I, 105 ; Mich., 465.
176. ↑ Cf. Section II, fr. 139-145.
177. ↑ [*Montrent.*]
178. ↑ [*Peuple.*]
179. ↑ Fr. 168-171.
180. ↑ Addition à la rédaction primitive, qui est un souvenir de Montaigne, parlant d'une visite que firent des sauvages en Europe : « Ils feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit… Quelqu'un… voulut savoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable… Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde) se soubmissent à obeïr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. » (I, 30.)
181. ↑ Voir le développement de cette idée au fr. 234.
182. ↑ Cf. B., 327 ; C., 277 ; P. R., *ult.*, XXIX, 51 ; Bos., I, ix, 43 et 11 ; Faug., II, 130 ; Hav., VI, 40 ; Mol., I, 96 ; Mich., 336.
183. ↑ La publication de ces premières lignes a toute une histoire. Victor Cousin reproduit dans son *Rapport sur les Pensées de Pascal* (2e partie, 5e édit. des études sur Pascal, p. 163) un passage

intéressant d'une lettre écrite par Louis et Blaise Périer à leur mère : « Nous avons parlé à M. Arnauld de la Pensée de Montaigne, en lui montrant les endroits de Montaigne qui ont rapport à cela. Voici comme il l'a corrigée : Montaigne n'a pas tort quand il dit que la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, etc., pourvu qu'on n'étende pas cela à des choses qui seraient contraires au droit naturel ou divin. Il est vrai, etc.

« Comme M. Arnauld est toujours fort occupé et qu'il n'a pas eu le loisir de beaucoup examiner cela, si mon frère pouvait se donner la peine d'y penser un peu, il y aurait encore assez de temps pour recevoir la réponse avant qu'on imprime. »

Port-Royal donne ce début : « Montaigne a raison : la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, et qu'on la trouve établie, sans examiner si elle est raisonnable ou non ; cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette seule raison qu'il la croit juste… »

184. ↑ [*Mais*.]
185. ↑ [*Raison*.]
186. ↑ [*La justice*.]
187. ↑ [*Le peuple*.]
188. ↑ [*Par là on ne se révolterait jamais, mais on ne s'y voudrait peut-être pas soumettre, on chercherait toujours la vraie*.]
189. ↑ *Seule* en surcharge.
190. ↑ [*Volontaire*.]
191. ↑ [*Raison*.]
192. ↑ Cf. B., 20 ; C., 39 ; Bos., I, ix, 10 ; Faug., II, 130 ; Hav., VI, 40 *bis* ; Mol., I, 98 ; Mich., 197.
193. ↑ Le manuscrit porte, écrit sous la dictée de Pascal : *et que proprement que la définition*.
194. ↑ Cf. B., 31 ; C., 47 ; P. R., XXIX, 1 ; Bos., I, vi, 25 ; Faug., I, 180 ; Hav., III, 18 ; Mol., I, 126 ; Mich., 370.
195. ↑ Le manuscrit ne nous semble pas autoriser la leçon *sagesse* qu'a proposée M. Molinier ; nous sommes d'ailleurs confirmés dans notre opinion par le texte de Montaigne, dont Pascal s'est inspiré de très près dans les derniers *Fragments* de cette Section : « Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science ; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruict la première. Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions ; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous qui n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants ; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptures, et sentent le mystérieux et divin secret de nostre police ecclesiastique ; pourtant en veoyons nous aulcuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merveilleux fruict et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouïr de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'entends ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les païsans simples sont honnestes gents ; et honnestes gents, les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu joindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns ; ceulx-cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et naturel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir » (*Essais*, liv. I, ch. liv). Cf. Charron, *Sagesse*, I, xlii, 1.

196. ↑ [*Il y a des âmes fortes qui.*]
197. ↑ La fin de la phrase en surcharge.
198. ↑ [*Et se montre.*] — « L'ignorance qui se sçait, qui se iuge et qui se condamne, ce n'est pas une entière ignorance » (*Apol.*). Cf. Nicolas de Cusa, *de Docta ignorantia*, et particulièrement le premier chapitre où M. Jovy a signalé des textes tels que celui-ci : *Tanto quis doctior erit, quanto se magis sciverit ignorantem.*
199. ↑ Expression que Montaigne applique aux historiens : « Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout » (II, x).
200. ↑ *Naturelle* en surcharge.
201. ↑ [*Le monde en est plein.*]
202. ↑ Cf. B., 34 ; C., 51 ; Bos., I, viii, 1 ; Faug., I, 219 ; Hav., V, 2 *bis* ; Mol., I, 107 ; Mich., 497.
203. ↑ M. Michaut imprime *démontré*.
204. ↑ *Eadem quæ populus, sed non eodem modo, nec eodem proposito faciet sapiens*, citation que Charron développe dans son *Traité de la Sagesse*, II, viii, 2. L'origine de cette citation est dans un fragment des *Exhortations* de Sénèque que Lactance nous a conservé (*Institt.*, III, 15). Charron substitue *populus* à *luxuriosi* et à *imperiti*.
205. ↑ Cf. B., 36 ; C., 52 ; Faug., I, 220 ; Mol., I, 109 ; Mich., 499.
206. ↑ [*Fait.*]
207. ↑ Au sens fort d'établissement artificiel, de pure convention sociale.
208. ↑ [*Ne point.*]
209. ↑ Pascal avait d'abord écrit *ne point savoir* : il a ensuite corrigé pour faire correspondre la seconde partie de sa phrase à la première : c'est une beauté de savoir bien jouer du luth. Mais la seconde phrase ne s'explique que par cette première rédaction : ce qui est un mal, c'est de *ne point savoir* jouer du luth.
210. ↑ Cf. Montaigne : « C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommende les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores, par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes » (I, 54).
211. ↑ Cf. B., 7 ; C., 19 ; Bos., I, viii, 8 ; Faug., I, 178 ; Hav., V, 7 *bis* ; Mol., I, 82 ; Mich., 223.
212. ↑ [*Est plus fondée.*]
213. ↑ Pascal a écrit : *rien de plus que cela.*
214. ↑ Les fragments qui précèdent permettent d'interpréter cette pensée, qui au premier abord est singulièrement obscure. La puissance des rois est fondée sur la raison, car le peuple qui a des opinions saines reconnaît la nécessité d'un maître qui assure la paix de la société — et sur la folie, en ce sens que le peuple croit qu'un individu déterminé a plus de droit qu'un autre à être le maître, qu'une supériorité naturelle et intrinsèque légitime sa puissance. Et la folie est un fondement plus sûr que la raison : car si on savait seulement qu'il est nécessaire d'avoir un roi, cela n'empêcherait pas qu'on ne disputât, puisque chacun voudrait être ce roi ; et si, comme cela était raisonnable, on décidait de donner la royauté au plus sage, on disputerait pour savoir quel est le plus sage. Mais la faiblesse du peuple, persuadé par l'imagination que la naissance donne droit à la royauté, est un fondement admirablement sûr pour la puissance des rois, et c'est grâce à cette faiblesse que la paix de la société est maintenue. — Au verso de la page où est cette pensée, quelques mots écrits par Pascal se lisent encore, mais ce ne sont que des fragments mutilés : « *Vous avez tant… point, et vous devez… comme Adam (?) le spirituel.* »
215. ↑ Cf. B., 330 ; C., 280 ; P. R., XXXI, 27 ; Bos., I, viii et I, ix, 55 ; Faug., II, 96 ; Hav., VI, 52 ; Mol., I, 118 ; Mich., 341.
216. ↑ *Pédant* a ici son sens professionnel, c'est le pédagogue en costume. Cf. Malebranche : « Je ne parle pas ici de pédant à longue robe, la robe ne peut pas faire le pédant. Montaigne qui a tant d'adversion pour la pédanterie pouvait bien ne porter jamais robe longue, mais il ne pouvait pas de même se défaire de ses propres défauts. »

217. ↑ Pascal avait lu dans l'*Apologie* de Montaigne ce passage qui d'ailleurs interprète à faux un texte de Plutarque (*De Stoïcorum repugnantiis*, XXIV) : « Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par ieu et par exercice ; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. » Cf. Méré (*Discours de la conversation*) : « Ces auteurs qu'on trouve si graves ne l'étaient pas toujours, comme on le croirait par leurs écrits. »
218. ↑ Cf. Montaigne : « Toute la gloire que ie prétends de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille » (II, xvi).
219. ↑ Cf. B., 15 et 16 ; C., 34 ; P. R., XXIX, 37 ; Bos., I, iv, 40 et 13 ; Faug., I, 188 ; Hav., VI, 37 et VI, 10 ; Mol., I, 102 ; Mich., 192.
220. ↑ [*Corruption de la nature paraît*.]
221. ↑ *Chambre*, au sens où au xve siècle dans les Pays-Bas on parlait de *Chambres de rhétorique*, et par allusion peut-être aux diverses Chambres du Parlement. Port-Royal imprime *classes*.
222. ↑ *De beaux* en surcharge.
223. ↑ Cf. la lettre à la reine Christine (1652) et le fragment 793 sur les différents ordres de grandeur.
224. ↑ [*Ainsi ces discours sont faux*.] La pensée a été reprise sur une autre feuille de papier qui a été collée à la même page du recueil.
225. ↑ *Et tyranniques* en surcharge.
226. ↑ L'injustice de la tyrannie est expliquée de la manière suivante dans les *Discours sur la condition des Grands* : « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime ; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice ; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit. Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. » (2e *Discours*.) Cf. Nicole, *Pensées diverses*, VIII : *Respects exigibles et non exigibles*.
227. ↑ Cf. B., 368 ; P. R., XXIX, 8 ; Bos., I, viii, 17 ; Faug., I, 204 ; Hav., V, 16 ; Mol., II, 150 ; Mich., 751.
228. ↑ Cf. le second *Discours sur la condition des Grands* : « Si, étant duc et pair, vous ne vous contentez pas que je me tienne découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous la refuser avec justice ; mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander, et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde. » Cf. Nicole, *Pensées diverses*, IX : *Connaître le mérite avant que de l'estimer*.
229. ↑ Cf. B., 36 ; C., 52 ; P. R., XXIV, 4 ; Bos., II, xvii, 70 ; Faug., I, 220 ; Hav., XXIV, 61 ; Mol., I, 105 ; Mich., 500.
230. ↑ [*Est la source de*.]
231. ↑ Cf. B., 34 ; C., 51 ; P. R., XXI, 10 ; Bos., I, viii, 2 ; Faug., I, 219 ; Hav., V, 2 *ter* ; Mol., I, 107 ; Mich., 496.
232. ↑ Les premiers mots en surcharge.
233. ↑ Cf. B., 34 ; C., 51 ; Faug., I, 17220 ; Hav., XXIV, 90 ; Mol., I, 209 ; Mich., 498.
234. ↑ Cf. fr. 310.
235. ↑ Réflexion suggérée par Charron : « Je veux bien que l'on vive, que l'on parle, l'on fasse comme les autres et le commun ; mais non que l'on juge comme le commun, voire je veux que l'on juge le commun. » (*De la Sagesse*, liv. II, ch. ii, second paragraphe, intitulé : *Juger de tout*). Dans ses *Portraits littéraires*, Sainte-Beuve a signalé une lettre de Méré qui rapporte une conversation avec La Rochefoucauld. L'auteur des Maximes s'y exprime ainsi : « Nous devons quelque chose aux coutumes des lieux où nous arrivons, pour ne pas choquer la révérence publique, quoique ces

coutumes soient mauvaises ; mais nous ne leur devons que de l'apparence ; il faut les en payer et se bien garder de les approuver dans son cœur, de peur d'offenser la raison universelle qui les condamne. » (La Rochefoucauld. *Œuvres*, éd. Gilbert, t. I, p. 398.)

236. ↑ Cf. B., 34 ; C., 50 ; P. R., XXIX, 2 ; Bos., I, viii, 3 ; Faug., I, 218 ; Mich., 495.
237. ↑ [*un principe nouveau de*] la piété.
238. ↑ Un autre [*principe plus intérieur*.]
239. ↑ C'est ce que Pascal explique dans les *Discours sur la condition des grands* ; il accorde au riche qu'il se « distingue un peu de cet homme qui ne posséderait son royaume que par l'erreur du peuple ; parce que Dieu n'autoriserait pas cette possession et l'obligerait à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre » (1er *Discours*).
240. ↑ Cf. B., 5 ; C., 17 ; Faug., II, 353 ; Hav., XXV, 103 ; Mol., II, 53 ; Mich., 227.
241. ↑ [*Sages néanmoins y*.]
242. ↑ *Aux folies* en surcharge.
243. ↑ C'est la doctrine que Pascal exposait dans la *Quatorzième Provinciale* : « Rendre à chacun ce qu'on lui doit, honneur, tribut, soumission ; obéir aux magistrats et aux supérieurs, même injustes, parce qu'on doit toujours respecter en eux la puissance de Dieu qui les a établis sur nous. » Cf. la Pensée LXXXIII des *Pensées diverses* où Nicole développe, avec des expressions empruntées à Pascal, cette thèse : *La Religion chrétienne attache sans erreur la justice à la force.* (*Essais de Morale*, t. VI, p. 292.)
244. ↑ « *Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei.* » *Rom.*, VIII, 20-21. La première ligne de saint Paul est elle-même un souvenir de l'Ecclésiaste : *Idcirco unus est interitus hominis et jumentorum… et nihil habet homo jumento amplius : cuncta subjacent vanitati* (III, 19).
245. ↑ Dans son commentaire sur l'épître de saint Jacques. Voici le lieu auquel Pascal fait allusion : *Jac.*, II, i : « Mes frères, ne faites point entrer en l'acception de personnes la foi en la gloire de N. S. J.-C. Car s'il entre dans votre assemblée un homme avec un anneau d'or et une robe blanche, et qu'il y entre aussi un pauvre avec un méchant habit, si vous faites attention à celui qui est richement vêtu, et que vous lui disiez : Toi, prends ici ce siège d'honneur, tandis que vous dites au pauvre : Toi, reste là debout, ou assieds-toi au-dessous de mon marchepied, est-ce qu'en vous-mêmes vous ne faites une différence de jugement, et est-ce que vous ne vous êtes faits des juges de pensées iniques ? » *La Logique de Port-Royal* rappelle à son tour le commentaire de saint Thomas : « Saint Thomas croit que c'est ce regard d'estime et d'admiration pour les riches qui est condamné sévèrement par l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il défend de donner un siège plus élevé aux riches qu'aux pauvres dans les assemblées ecclésiastiques ; car ce passage ne pouvant s'entendre à la lettre d'une défense de rendre certains devoirs extérieurs plutôt aux riches qu'aux pauvres, puisque l'ordre du monde, que la religion ne trouble point, souffre ces préférences, et que les saints mêmes les ont pratiquées, il semble qu'on doive l'entendre de cette préférence intérieure qui fait regarder les pauvres comme sous les pieds des riches, et les riches comme étant infiniment élevés au-dessus des pauvres. » (*Première partie*, ch. x.)

Section VI

SECTION VI

222]
339[1]

Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête[2] (car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds). Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute[3].

***Première Copie 27 bis*]**
339 bis[4]

Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? est-ce la main ? est-ce le bras ? est-ce la chair ? est-ce le sang ? on verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

***201]**
340[5]

La machine d'arithmétique fait des effets[6] qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux ; mais elle ne fait rien qui[7] puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux.

***201]**
341[8]

L'histoire du brochet et de la grenouille de Liancourt : ils le font toujours, et jamais autrement, ni autre chose d'esprit[9].

229]
342[10]

Si un animal faisait par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parlait par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse, et pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il parlerait bien aussi pour des choses où il a plus d'affection, comme pour dire : Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre[11].

***Première Copie* 37 *bis*]**
343[12]

Le bec du perroquet qu'il essuie, quoiqu'il soit net.

***Première Copie* 39]**
344[13]

Instinct et raison, marques de deux natures[14].

***270]**
345[15]

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître ; car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot.

169]
346[16]

Pensée fait la grandeur de l'homme[17].

63]
347[18]

H. 3. L'homme[19] n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer[20]. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble[21] que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien.

[22] Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser[23] : voilà le principe de la morale.

165]
348[24]

Roseau pensant. — Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement[25] de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres : par l'espace[26], l'univers me comprend et m'engloutit comme un point[27] ; par la pensée, je le comprends[28].

393]
349[29]

Immatérialité de l'âme. — Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l'a pu faire[30] ?

255]
350[31]

Stoïques. — Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que, puisque le désir de la gloire fait bien faire à ceux qu'il possède quelque chose, les autres le pourront bien aussi. — Ce sont des mouvements fiévreux, que la santé ne peut imiter.

Épictète conclut de ce qu'il y a des chrétiens constants, que chacun le peut bien être[32].

269]
351[33]

Ces grands efforts d'esprit, où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas ; elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours ; mais pour un instant seulement[34].

439]
352[35]

Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire[36].

425]
353[37]

Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Épaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité[38]. Car[39], autrement, ce n'est pas monter, c'est tomber[40]. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux[41]. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme[42] de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu[43]. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue.

83]
354[44]

La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues.

La fièvre[45] a ses frissons et ses ardeurs[46] ; et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même.

Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même : *Plerumque gratæ principibus vices*[47].

251]
355[48]

L'éloquence continue ennuie.

Les princes et les rois jouent quelquefois ; ils ne sont pas toujours sur leurs trônes, ils s'y ennuient : la grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie[49] ; la continuité dégoûte en tout[50], le froid est agréable pour se chauffer.

La nature agit par progrès[51], *itus et reditus*. Elle passe et revient[52], puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc.

Le flux de la mer se fait ainsi, le soleil semble marcher ainsi :

169]
356[53]

La nourriture du corps est peu à peu. Plénitude de nourriture et peu de substance[54].

225]
357[55]

Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes de part et d'autre[56], il se présente des vices qui s'y insinuent insensiblement, dans leurs routes insensibles, du côté[57] du petit infini ; et il s'en présente, des vices, en foule du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices[58], et on ne voit plus les vertus[59]. On se prend à la perfection même[60].

427]
358[61]

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête[62].

427]
359[63]

Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contrepoids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout[64] entre deux vents contraires[65] : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre[66].

374]
360[67]

Ce que les Stoïques proposent est si difficile et si vain !

Les Stoïques posent : Tous ceux qui ne sont point au haut degré de sagesse sont également fous[68] et vicieux, comme ceux qui sont à deux doigts dans l'eau[69].

***Première Copie* 65]**
361[70]

Le souverain bien. Dispute du souverain bien. — Ut sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis[71]. Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer[72]. Oh ! quelle vie heureuse, dont on se délivre comme de la peste[73] !

397]
362[74]

Ex senatus-consultis et plebiscitis[75]…

Demander des passages pareils[76].

214]
363[77]

[78] *Ex senatus-consultis et plebiscitis scelera exercentur.* Sen., 588[79].

Nihil tant absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum. Divin[80].

Quibusdam destinatis sententiis consecrati quæ non probant coguntur defendere. Cic[81].

Ut omnium rerum sic litterarum quoque intemperantia laboramus. Senec[82].

Id maxime quemque decet, quod est[83] cujusque suum maxime[84]. Sen. 588.

Hos natura modos primum dedit[85]. Georg.

Paucis opus est litteris ad bonam mentem[86].

Si quando turpe non sit[87], tamen non est non turpe quum id a multitudine laudetur[88].

Mihi sic usus est, tibi ut opus est facto, fac. Ter[89].

295]
364[90]

Rarum est enim ut satis sequisque vereatur[91].

Tot circa unum caput tumultuantes deos[92].

Nihil turpius quam cognitioni assertionem præcurrere. Cic[93].

Nec me pudet, ut istos, fateri nescire quid nesciam[94].

Melius non incipient[95].

229]
365[96]

Pensée. — Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotte[97] !

La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable ; mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! qu'elle est[98] basse par ses défauts !

79]
366[99]

[100] L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait[101] autour de lui[102]. Il ne faut[103] pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie[104]. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles[105] ; c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil[106]. Si

vous voulez qu'il puisse trouver la vérité[107], chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant dieu que voilà ! *O ridicolosissimo eroe* !

83]
367[108]

La puissance des mouches : elles gagnent des batailles[109], empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps[110].

433]
368[111]

Quand on[112] dit que le chaud n'est que le mouvement de quelques globules, et la lumière le *conatus recedendi* que nous sentons, cela nous étonne. Quoi ! que le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits ? Nous en avons conçu une si différente idée ! et ces sentiments-là nous semblent si éloignés de ces autres que nous disons[113] être les mêmes que ceux que nous leur comparons ! Le sentiment du feu, cette chaleur qui nous affecte d'une manière tout autre que l'attouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela nous semble mystérieux, et cependant cela est grossier comme un coup de pierre. Il est vrai que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touche d'autres nerfs, mais ce sont toujours des nerfs touchés.

420]
369[114]

La mémoire est nécessaire pour toutes[115] les opérations de la raison[116].

****142]**
370[117]

[Hasard donne les pensées, et hasard les ôte : point d'art pour conserver ni pour acquérir[118].

Pensée échappée, je la voulais écrire ; j'écris, au lieu, qu'elle m'est échappée.]

[Digression][119].

146]
371[120]

[Quand j'étais petit, je serrais mon livre : et parce qu'il m'arrivait quelquefois de…[121] en croyant l'avoir serré, je me défiais…]

437]
372[122]

En écrivant ma pensée elle m'échappe[123] quelquefois[124] ; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure ; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant.

137]
373[125]

Pyrrhonisme. — J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et[126] non pas peut-être dans une confusion sans dessein : c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même. Je ferais[127] trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable[128].

****81]**
374[129]

Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement ; et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre puisque la mode en est, mais[130] comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice[131]. On se trouve déçu à toute heure ; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art, qu'on se vante toujours d'avoir[132]. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire du pyrrhonisme, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et de croire[133] qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle.

Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens : si tous l'étaient, ils auraient tort[134].

110]
375[135]

[136] [J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice[137], et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste[138] et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants ; et ainsi, après bien des changements de jugement touchant la véritable justice[139], j'ai connu que notre nature n'était qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis ; et si je changeais, je confirmerais mon opinion.

Le pyrrhonien Arcésilas qui redevint dogmatique[140].]

***83]**
376[141]

Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis ; car la faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent[142].

437]
377[143]

Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux[144] gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux du pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs[145] ; peu parlent de l'humilité humblement ; peu, de la chasteté chastement ; peu, du pyrrhonisme en doutant[146]. Nous ne sommes que mensonge[147], duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes[148].

109]
378[149]

Pyrrhonisme. — L'extrême esprit est accusé de folie[150], comme l'extrême défaut ; rien que la médiocrité n'est bon. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque[151] s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas, je consens bien qu'on m'y mette, et me refuse d'être au bas bout, non pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout ; car je refuserais de même qu'on me mît au haut[152]. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu. La grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir[153] ; tant s'en faut que la grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir[154].

***67]**
379[155]

Il n'est pas bon d'être trop libre ; il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités[156].

141]
380[157]

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde ; on ne manque qu'à les appliquer[158]. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font ; mais pour la religion, point.

Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes, cela est vrai ; mais cela étant accordé, voilà la porte ouverte, non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie.

Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit ; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements[159].

Qu'on en marque les limites. Il n'y a point de bornes dans les choses : les lois y en veulent mettre[160], et l'esprit ne peut le souffrir[161].

83]
381[162]

Si on est trop jeune, on ne juge pas bien[163] ; trop vieil, de même.

Si on n'y songe pas assez[164], si on y songe trop, on s'entête, et on s'en coiffe.

Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on [*n'*][165]y entre plus.

Ainsi les tableaux vus de trop loin — et de trop près ; et il n'y a qu'un point indivisible[166] qui soit le véritable lieu : les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture ; mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera[167] ?

433]
382[168]

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence[169], comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le débordement, nul n'y[170] semble aller ; celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement[171] des autres, comme un point fixe.

431]
383[172]

Ceux qui sont dans le dérèglement[173] disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent[174] de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe[175] pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où prendrons-nous un port dans la morale[176] ?

229]
384[177]

Contradiction[178] est une mauvaise marque de vérité. Plusieurs choses certaines sont contredites ; plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

343]
385[179]

Pyrrhonisme. — Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie[180] ; ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est purement vrai ; et ainsi rien n'est vrai, en[181] l'entendant du pur vrai. On dira qu'il est vrai que[182] l'homicide est mauvais ; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux[183]. Mais que dira-t-on qui soit bon ?[184] la chasteté ? je dis que non, car le monde finirait. — Le mariage ? non : la continence vaut mieux[185]. — De ne point tuer ? non, car les désordres seraient horribles, et[186] les méchants tueraient tous les bons[187]. — De tuer ? non, car cela détruit la nature. — Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux[188].

381]
386[189]

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours ; et si[190] un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.

Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par ces fantômes pénibles[191], et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait voyage, on souffrirait presque autant que si[192] cela était véritable, et on appréhenderait le dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet[193]. Et en effet il ferait[194] à peu près les mêmes maux que la réalité.

Mais parce que[195] les songes sont tous différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en[196] veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement[197], si ce n'est rarement, comme quand on voyage ; et alors on dit : Il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant[198].

110]
387[199]

[200] [Il se peut faire qu'il y ait de vraies démonstrations ; mais cela n'est pas certain. Ainsi, cela ne montre autre chose, sinon qu'il n'est pas certain que tout soit incertain[201], à la gloire du pyrrhonisme[202].]

23]
388[203]

Le bon sens. — Ils sont contraints de dire : Vous n'agissez pas de bonne foi ; nous ne dormons pas, etc. — Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante[204] ! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit et qui le défend les armes et la force à la main. Il[205] ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force.

73]
389[206]

L'Ecclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout[207], et dans un malheur inévitable ; car c'est être malheureux que de vouloir[208] et ne pouvoir. Or il veut être heureux, et assuré de quelque vérité ; et cependant il ne peut ni savoir, ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter.

447]
390[209]

Mon Dieu ! que ce sont de sots discours : Dieu aurait-il fait le monde pour le damner ? demanderait-il tant de gens si faibles ? etc. — Pyrrhonisme est le remède à ce mal[210], et rabattra cette vanité[211].

423]
391[212]

Conversation. — Grands mots : la Religion, je la nie[213].

Conversation. — Le pyrrhonisme sert à la Religion[214].

197]
392[215]

[216] *Contre le pyrrhonisme.* — [... C'est donc une chose étrange qu'on ne peut définir ces choses sans les obscurcir[217]. Nous en parlons en toute sûreté.] Nous supposons que tous les conçoivent de même sorte ; mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois[218] que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par le même mot, en disant, l'un et l'autre, qu'il s'est mû ; et[219] de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées : mais cela n'est pas absolument convaincant[220], de la dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative, puisqu'on sait[221] qu'on tire souvent les mêmes conséquences de suppositions[222] différentes[223].

Cela suffit pour embrouiller au moins la matière, non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses[224], les académiciens auraient gagé[225] ; mais cela la ternit, et trouble les dogmatistes, à la gloire de la cabale pyrrhonienne, qui consiste à cette ambiguïté ambiguë, et dans[226] une certaine obscurité[227] douteuse, dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté, ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres[228].

***157]**
393[229]

[230] C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il[231] y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme par exemple les soldats de Mahomet[232], les voleurs, les hérétiques, etc.[233]. Et ainsi les logiciens.

Il semble que leur licence doive être sans aucunes bornes, ni barrières, voyant qu'ils en ont[234] franchi tant de si justes et de si saintes.

8]
394[235]

Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi.

****489]**
395[236]

Instinct, Raison[237]. — Nous avons une impuissance de prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme[238].

273]
396[239]

Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature : l'instinct et l'expérience[240].

165]
397[241]

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable.

C'est donc être misérable que[242] de [*se*] connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.

394]
398[243]

Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur[244] ; ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé[245].

***Première copie* 225]**
399[246]

On n'est pas misérable sans sentiment : une maison ruinée ne l'est pas ; il n'y a que l'homme de misérable : *Ego vir videns*[247].

75]
400[248]

Grandeur de l'homme. — Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir[249] d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime[250].

429]
401[251]

Gloire. — Les bêtes ne s'admirent point. Un cheval n'admire point son compagnon ; ce n'est pas qu'il n'y ait entre eux de l'émulation à la course, mais c'est sans conséquence ; car, étant à l'étable, le plus pesant et plus mal taillé n'en cède pas son avoine à l'autre, comme les hommes veulent qu'on leur fasse. Leur vertu se satisfait d'elle-même[252].

405]
402[253]

Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su[254] tirer un règlement admirable, et d'en avoir fait un tableau de la charité[255].

419]
403[256]

Grandeur. — Les raisons des effets[257] marquent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre[258].

***Première copie* 255]**

404[259]

La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence ; car, quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que, quelque avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de l'homme, il n'est pas content. C'est la plus belle place du monde, rien ne le peut détourner de ce désir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme.

Et ceux qui méprisent le plus les hommes, et les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment[260] ; leur nature, qui est plus forte que tout[261], les convainquant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse.

73]

405[262]

Contradiction[263]. — Orgueil, contrepesant[264] toutes les misères : ou il cache ses misères ; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître[265].

***Première copie* 257]**

406[266]

L'orgueil contrepèse et emporte[267] toutes les misères[268]. Voilà un étrange monstre, et un égarement bien visible : le voilà tombé de sa place, il la cherche avec inquiétude ; c'est ce que tous les hommes font, voyons qui l'aura trouvée.

141]

407[269]

Quand la malignité[270] a la raison de son côté, elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre.

Quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par ce retour.

134]
408[271]

Le mal est aisé, il y en a une infinité ; le bien presque unique[272] ; mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien, et souvent on[273] fait passer pour bien à cette marque ce mal particulier[274]. Il faut même une grandeur extraordinaire d'âme pour y arriver, aussi bien qu'au bien[275].

157]
409[276]

La grandeur de l'homme. — La grandeur de l'homme est si visible qu'elle[277] se tire même de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme[278] ; par où nous reconnaissons que sa nature étant aujourd'hui pareille à celle des animaux, il est déchu d'une meilleure nature, qui lui était propre autrefois. Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé[279] ? Trouvait-on Paul Émile[280] malheureux de n'être plus consul ? Au contraire, tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'était pas de l'être toujours. Mais on trouvait Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange de ce qu'il supportait la vie[281]. Qui[282] se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche[283] ? et qui ne se trouvera malheureux de n'avoir qu'un œil ? On ne s'est peut-être jamais avisé de[284] s'affliger de n'avoir pas trois yeux, mais on est inconsolable de n'en point avoir[285].

83]
410[286]

Persée, roi de Macédoine, Paul Émile. — On reprochait à Persée, de ce qu'il ne se tuait pas.

47]
411[287]

Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

1]
412[288]

Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions[289].

S'il n'avait que la raison sans passions…

S'il n'avait que les passions sans raison…

Mais ayant l'un et l'autre[290], il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre : ainsi[291] il est toujours divisé et contraire à lui-même.

489]
413[292]

Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer[293] aux passions et devenir dieux ; les autres ont voulu renoncer à la raison et devenir bêtes brutes : Des[294] Barreaux. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres ; et la raison demeure toujours, qui[295] accuse la bassesse et l'injustice des passions, et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent ; et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

483]
414[296]

Les hommes sont si nécessairement[297] fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou[298].

201]

415[299]

La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin[300], et alors il est grand et incomparable ; l'autre selon la multitude, comme on juge de la nature du cheval et du chien, par la multitude[301], d'y voir la course *et animum arcendi*[302] ; et alors l'homme est abject et vil. Et voilà les deux voies qui en font juger diversement et qui font tant disputer les philosophes.

Car l'un nie la supposition de l'autre ; l'un dit : Il n'est pas né à cette fin : car toutes ses actions[303] y répugnent ; l'autre dit[304] : Il s'éloigne de la fin quand il fait ces basses actions.

161]

416[305]

A. P. R. *Grandeur et misère.* — La misère[306] se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère, les uns ont conclu la misère d'autant plus qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur, et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même, tout ce[307] que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère[308], puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut ; et les autres[309], au contraire. Ils se sont portés les uns sur les autres par un cercle sans fin : étant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumière, ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot, l'homme connaît qu'il est misérable : il est donc misérable, puisqu'il l'est ; mais il est bien grand[310], puisqu'il le connaît.

47]

417[311]

Cette duplicité[312] de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes. Un sujet simple leur paraissait incapable de telles et si soudaines variétés d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur[313].

235]
418[314]

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur[315]. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur[316] sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

[317] Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni[318] aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre[319].

***444]**
419[320]

Je ne souffrirai[321] point qu'il se repose en l'un, ni en l'autre, afin qu'étant sans assiette et sans repos…

***442]**
420[322]

S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible[323].

487]
421[324]

Je blâme également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

63]
422[325]

Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur[326].

***Première Copie* 45]**

423[327]

Contrariétés. Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme. — Que l'homme maintenant s'estime son prix ; qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vide ; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse, qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connaître la vérité et d'être heureux ; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante.

Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt, et dégagé de passions, pour la suivre où il la trouvera, sachant combien sa connaissance s'est obscurcie par les passions ; je voudrais bien qu'il haït en soi la concupiscence qui le détermine d'elle-même, afin qu'elle ne l'aveuglât point pour faire son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

487]

424[328]

Toutes ces contrariétés, qui semblaient le plus m'éloigner de la connaissance, de la[329] religion, est ce qui m'a[330] le plus tôt conduit à la véritable.

---

1. ↑ Cf. B., 39 ; C., 60 ; P. R., XXIII, 1 ; Bos., I, iv, 2 ; Faug., II, 83 ; Hav., I, 2 ; Mol., I, 72 ; Mich., 469.
2. ↑ [*Corps*.]
3. ↑ Port-Royal ajoute : « C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir. » — Il est superflu de faire remarquer que c'est là une conception cartésienne : « Je pouvais feindre, dit Descartes, dans le *Discours de la Méthode*, que je n'avais aucun corps. Je me considérai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang. » 1re *Médit.* Mais par le fait même de cette fiction, j'existe en tant qu'être pensant. La pensée est l'essence de l'homme. Havet a même signalé un texte posthume de Descartes dont les expressions sont presque semblables à celles de Pascal (il ne fut publié d'ailleurs qu'en 1701) : « Il m'a été nécessaire, pour me considérer simplement tel que je me sais être, de rejeter toutes ces parties ou tous ces membres qui constituent la machine humaine, c'est-à-dire il a fallu que je me considérasse sans bras, sans jambes, sans tête, en un mot sans corps. » (*Recherche de la Vérité par la Lumière naturelle.*)
4. ↑ Cf. C., 57 ; P. R., XXIII, 2 ; Bos., I, iv, 2 ; Faug., II, 83 ; Mol., I, 72 ; Mich., 883.
5. ↑ Cf. B., 391 ; C., 359 ; Bos., *suppl.* I ; Faug., I, 223 ; Hav., XXV, 67 ; Mol., II, 149 ; Mich., 439.

6. ↑ Voici ces effets décrits dans le *privilège* accordé le 22 mai 1649 à la machine arithmétique de Pascal : « Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, etc. ; salut. Notre très-cher et bien-aimé le sieur Pascal nous a fait remontrer qu'à l'imitation du sieur Pascal, son père, notre conseiller en nos conseils, et président en notre cour des aides d'Auvergne, il aurait eu, dès ses plus jeunes années, une inclination particulière aux sciences mathématiques, dans lesquelles, par ses études et ses observations, il a inventé plusieurs choses, et particulièrement une machine, par le moyen de laquelle on peut faire toutes sortes de supputations, additions, soustractions, multiplications, divisions, et toutes les autres règles arithmétiques, tant en nombres entiers que rompus, sans se servir de plume ni jetons, par une méthode beaucoup plus simple, plus facile à apprendre, plus prompte à l'exécution, et moins pénible à l'esprit que les autres façons de calculer qui ont été en usage jusqu'à présent ; et qui, outre ces avantages, a celui d'être hors de tout danger d'erreur qui est la condition la plus importante de toutes dans les calculs. »
7. ↑ À la page 202 du manuscrit.
8. ↑ Cf. B., 391 ; C., 357 ; Faug., I, 203 ; Hav., XXV, 2 *bis* ; Mol., II, 149 ; Mich., 436.
9. ↑ On ne connaît pas autrement l'histoire à laquelle Pascal fait allusion. On soupçonne seulement qu'elle était destinée à défendre « l'esprit des bêtes » contre les partisans de l'automatisme. Le duc de Liancourt, après une jeunesse brillante et orageuse, avait été ramené à la religion par sa femme, il était devenu un des plus fermes soutiens de Port-Royal : ce fut même lui qui, pour avoir logé chez lui un janséniste, l'abbé Bourzeis, essuya le refus d'absolution qui devint le point de départ de l'affaire des *Provinciales*. Fontaine nous le représente opposant son expérience de chasseur au cartésianisme d'Arnauld : « J'ai là-bas deux chiens qui tournent la broche chacun leur jour. L'un, s'en trouvant embarrassé, se cacha lorsqu'on l'allait prendre, et on eut recours à son camarade pour tourner en sa place. Le camarade cria, et fit signe de sa queue qu'on le suivît : il alla dénicher l'autre dans le grenier et le houspilla. Sont-ce là des horloges ? dit-il à M. Arnauld qui trouva cela si plaisant qu'il ne put s'empêcher d'en rire. » Pascal répondrait à un récit semblable de Liancourt par le second des arguments invoqués par Descartes dans la Ve partie du *Discours de la Méthode* : la raison est un instrument universel ; l'instinct est spécial, il correspond à une habitude particulière de la machine.
10. ↑ Cf. B., 37 *bis* ; C., 57 ; Faug., I, 203 ; Hav., XXV, 11 ; Mol., II, 148 ; Mich., 493.
11. ↑ Le fragment doit avoir pour but de répondre à une objection présentée par un adversaire des animaux-machines, un chasseur comme le duc de Liancourt, contre le premier argument cartésien, à savoir que les animaux n'ont point de langage. Les chiens de chasse ont une façon de parler entre eux. Mais ce langage, réplique Pascal, ne traduit pas une pensée véritable ; autrement ils seraient capables d'exprimer ce qui devrait leur tenir le plus au cœur. S'ils ne le peuvent pas, c'est qu'il n'y a point d'universalité dans le langage des bêtes ; et là où il n'y a pas universalité, il n'y a pas d'esprit.
12. ↑ Cf. C., 57 ; Faug., I, 260 ; Hav., XXV, 74 ; Mol., I, 47 ; Mich., 882.
13. ↑ Cf. C., 60 ; Faug., I, 223 ; Hav., XXV, 15 ; Mol., I, 67 ; Mich., 884.
14. ↑ Ce court fragment est susceptible de deux interprétations : la première, et la plus générale, est expliquée par Pascal lui-même dans son *Fragment de Préface* pour le *Traité du Vide* : « N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal ? » — La seconde se réfère au titre du fragment 395 : « *Instinct, Raison* », et au fragment 396 : « Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature : l'instinct et l'expérience. » Dans ces fragments, Pascal entend par *instinct* le souvenir de la perfection originelle, l'aspiration au vrai et au bien dont les constations de l'*expérience* ou les arguments de la *raison* montrent la vanité. L'*instinct* et la *raison* seraient ainsi les marques des deux natures qui coexistent dans l'homme même.
15. ↑ Cf. B., 397 ; C., 371 ; Bos., I, ix, 2 ; Faug., I, 212 ; Hav., VI, 2 ; Mol., II, 143 ; Mich., 552.
16. ↑ Cf. B., 395 ; C., 367 ; Faug., II, 83 ; Mol., I, 70 ; Mich., 418.

17. ↑ Mont., III, iii : « Le mediter est un puissant estude et plein, à qui sçait se taster et employer vigoureusement : i'aime mieux forger mon ame que la meubler. Il n'est point d'occupation ny plus faible, ny plus forte, que celle d'entretenir ses pensées, selon l'ame que c'est ; les plus grandes en font leur vacation, *quibus vivere est cogitare* : aussi l'a nature favorisee de ce privilege, qu'il n'y a rien que nous puissions faire si longtemps, ny action à laquelle nous nous adonnions plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des dieux, dict Aristote, de laquelle naist et leur beatitude et la nostre. » Le *Discours sur les passions de l'amour* commence par ces mots : « L'homme est né pour penser. »
18. ↑ Cf. B., 100 ; C., 129 ; P. R., XXIII, 6 ; Bos., I, iv, 6 ; Faug., II, 84 ; Hav., I, 6 ; Mol., I, 70 ; Mich., 174.
19. ↑ Les signes H. 3 paraissent ultérieurement ajoutés. On peut conjecturer que H est l'indication du titre *Homme*, et 3 le numéro du chapitre ou du paragraphe. Cf. fr. 72, et l'indication du fr. 693.
20. ↑ Souvenir de Montaigne : « C'est tousiours l'homme, foible, calamiteux et misérable… un souffle de vent contraire… un signe, une brouee matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. » *Apol.*
21. ↑ [*Puisque*.] — *Noble*, c'est-à-dire d'un genre plus élevé. Cf. fr. 793 : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. » Cette pensée qui portera pour les siècles l'empreinte du génie de Pascal a pourtant son origine dans une suggestion de Raymond Sebon : « Il y a une autre manière de différer spéciale et particulière à l'homme qui ne se prend pas comme l'autre pour avoir, mais pour cognoistre qu'on a… L'homme a reçeu de son créateur non seulement l'excellence sur le reste, mais encore la suffisance de l'appercevoir. Il n'a pas seulement plus de dignité et de noblesse, mais en outre il le sçait et le cognoist et cognoist que les autres créatures ont ce défaut de ne se pouvoir pas cognoistre et que luy seul est capable de le faire » (*Théologie naturelle*, ch. 93). Montaigne avait fait allusion à cet argument dans l'*Apologie* et l'avait réfuté : « Qui luy a scellé ce privilège ? Qu'il nous monstre lettres de cette belle et grande charge. » — On trouvera un piquant commentaire dans ce passage de *la Vie et l'esprit de M. de Tillemont* : « Il demandait quelquefois à de jeunes enfants qui gardaient des vaches comment de si gros animaux se laissaient conduire par eux qui étaient si petits. Il tâchait ensuite de leur faire comprendre par là qu'il fallait donc qu'il y eût en eux quelque chose de plus noble et de plus élevé qu'en ces bêtes, et que c'était leur âme ; qu'elle était plus excellente que le soleil, et que tout ce qu'il y a de plus beau au monde. » (Tronchai, *apud* Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. IV, p. 22.)
22. ↑ Ce second paragraphe est donné seulement par les copies.
23. ↑ « Il faut s'attacher principalement à bien penser. » (Méré, *Œuvres*, t. I, p. 262.)
24. ↑ Cf. B., 39 ; C., 60 ; Faug., II, 84 ; Hav., I, 6 *bis* ; Mol., I, 70 ; Mich., 399.
25. ↑ *Du règlement* en surcharge.
26. ↑ *Par l'espace* en surcharge.
27. ↑ [*Au*.]
28. ↑ Pascal oppose ici le sens propre et le sens figuré du mot *comprendre*. Matériellement mon individu est une partie de l'univers ; mais spirituellement ma pensée s'étend à l'univers. Je suis contenu dans l'univers, et l'univers est contenu en moi. C'est cette opposition qui résume tout le problème philosophique de la connaissance.
29. ↑ Cf. B., 41 ; C., 60 ; Faug., II, 94 ; Hav., XXV, 31 ; Mol., I, 17 ; Mich., 620.
30. ↑ Charron montre à diverses reprises comment les philosophes ont triomphé des passions, en particulier dans la *Sagesse* (II, i, 10), où il loue l'impassibilité « forte, noble et glorieuse » des Sages guidés par la raison. Les Sages, ce sont les Stoïciens. Ils enseignaient que les images, et les tendances irrationnelles qui sont associées à ces images, n'ont de pouvoir sur nous qu'autant que nous leur donnons notre assentiment. Or nous sommes absolument libres de notre jugement, entièrement libres par suite de nous abandonner à nos passions ou de faire de notre être un système harmonieux dont les passions sont exclues. Aussi, quoique les Stoïciens fussent matérialistes puisqu'ils considéraient l'âme et Dieu même comme un feu subtil, la morale stoïcienne, aux yeux de Pascal, atteste l'immatérialité de l'âme par cela qu'elle atteste l'indépendance de la volonté interne vis-à-vis des tendances issues du monde extérieur.

31. ↑ Cf. B., 62 ; C., 87 ; P. R., XXI, 21 ; Bos., II, i, 1 ; Faug., II, 92 ; Hav., VIII, 4 ; Mol., I, 175 ; Mich., 535.
32. ↑ Voici le passage auquel Pascal fait allusion : « Qu'est-ce qui fait qu'on a peur du tyran ? ses gardes, dites-vous, et leurs épées, ses valets d'antichambre, et ceux qui repoussent les personnes qui veulent pénétrer jusqu'à lui. Pourquoi donc un enfant, si vous l'amenez devant le tyran entouré de ses gardes, n'a-t-il pas peur ? Est-ce parce qu'il ne comprend pas ce qu'il voit ? Mais si un homme comprenant bien qu'il y a là des gardes, et qu'ils ont des épées, se présente devant le tyran pour cela même, désirant la mort pour quelque raison particulière, et cherchant quelqu'un qui la lui procure sans qu'il s'en donne la peine, celui-là aura-t-il peur des gardes ? Mais ce qui fait peur en eux est précisément ce qu'il désire. Et si un autre se présente, qui n'ait envie ni de mourir ni de vivre, mais qui soit prêt à l'un ou à l'autre suivant l'occurrence, qui l'empêchera de se présenter sans crainte ? Rien sans doute. Maintenant supposez un homme détaché de la fortune comme celui-là de la vie, détaché aussi de ses enfants et de sa femme, amené par je ne sais quelle folie ou quel désespoir à tenir pour indifférent de conserver tout cela ou de le perdre. De même que des enfants qui jouent avec des coquilles s'intéressent vivement au jeu, mais ne se soucient pas des coquilles, supposez que cet homme ne fasse non plus aucun cas de la matière sur laquelle il s'exerce, et ne s'attache uniquement qu'à bien jouer le jeu qu'il a à jouer : où est le tyran alors, où sont les gardes, où sont les épées qui pourront faire peur à un tel homme ? Si on peut entrer dans ces sentiments par un transport furieux, ou comme les *Galiléens* par la force de la coutume, ne pourra-t-on pas par le raisonnement et la démonstration se pénétrer de ces vérités ? » (Épictète, *Entretiens* IV, vii.) Ce sont les chrétiens qu'Épictète désigne par ce mot *galilêens*.
33. ↑ Cf. B., 430 ; C., 401 ; P. R., XXXI, 20 ; Bos., I, x, 12 ; Faug., I, 183 ; Hav., VII, 12 ; Mol., I, 44 ; Mich., 549.
34. ↑ Mont., II, ii : « Quand nous arrivons à ces saillies stoïques… qui ne juge que ce sont boutees d'un courage eslancé hors de son giste ? » et surtout le début de l'essai *De la vertu*. « Ie treuve par expérience qu'il y a bien à dire entre les boutées et saillies de l'ame ou une resolue et constante habitude : et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un, d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle, et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecilité de l'homme une resolution et asseurance de Dieu ; mais c'est par secousses : et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelques fois des traicts miraculeux, et qui semblent, de bien loing surpasser nos forces naturelles ; mais ce sont traicts, à la vérité ; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abbruver l'ame en manière qu'elles lui deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer parfois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la poulse et agite, et qui la ravit aulcunement hors de soy ; car, ce tourbillon franchi, nous veoyons que, sans y penser, elle se desbande et relasche d'elle-mesme, sinon iusques à la dernière touche, au moins iusques à n'estre plus celle là ; de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la constance, i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque et defaillant en gros. À cette cause, disent les sages, il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contrerooller ses actions communes et le surprendre en son à touts les jours. » (II, xxix.) Pascal avait également lu dans Charron : « Ces grandes et esclatantes eslevations et efforts de vertu qui se trouvent en auscuns philosophes Stoïciens et Epicuriens qui cherchent, morguent et gourmandent les dangers, les douleurs, la nécessité, la mort sont plustôt saillies, excès et accès d'ames esmues, fieureuses, malades et auscunement inhumaines qu'actions rassises et meures d'âmes bien formées et bien nées, sans façon ni artifice. » (*Les Trois Vérités*, II, xi, Cf. *Sagesse*, II, iii, 15.)
35. ↑ Cf. B., 383 ; C., 343 ; P. R., XXIX, 24 ; Bos., I, ix, 30 ; Faug., I, 191 ; Hav., VI, 27 ; Mol., I, 44 ; Mich., 742.

36. ↑ *Son ordinaire*, expression employée par Montaigne dans le passage cité au fragment précédent. — « Un faict courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant ; celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousiours et à toutes occasions. » (Mont., II, 1). — « Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement : sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en médiocrité. » (*Id.*, III, ii.)
37. ↑ Cf. B., 372 ; C., 330 ; P. R., XXIX, 19 ; Bos., I, ix, 24 ; Faug., I, 192 ; Hav., VI, 21 ; Mol., I, 44 ; Mich., 693.
38. ↑ Ce jugement est emprunté à Montaigne qui célèbre Épaminondas dans son essai *Des plus excellents hommes*. « L'ancienneté iugea qu'à espelucher par le menu touts les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque spéciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine partout et pareille, qui, en touts les offices de la vie humaine, ne laisse rien à désirer de soy, soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerrière, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour. » (II, xxxvi.) Dans le premier chapitre du livre III, Montaigne revient sur cet éloge : « I'ay aultrefois logé Epaminondas au premier rang des hommes excellents, et ne m'en desdis pas. Iusques où montoit il la consideration de son particulier debvoir ? qui ne tua iamais homme qu'il eust vaincu ; qui, pour ce bien inestimable de rendre la liberté à son pais, faisoit conscience de tuer un tyran, ou ses complices, sans les formes de la iustice ; et qui iugeoit meschant homme, quelque bon citoyen qu'il feust, celuy qui, entre les ennemis et en la battaille, n'espargnoit son amy et son hoste. Voylà une ame de riche composition : il marioit aux plus rudes et violentes actions humaines la bonté et l'humanité, voire mesme la plus délicate qui se treuve en l'eschole de la philosophie. Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, estoit ce nature, ou art, qui l'eust attendry iusques au poinct d'une si extrême douceur et debonnaireté de complexion ? Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre tout aultre que luy seul ; et gauchit, au milieu d'une telle meslee, au rencontre de son hoste et de son amy. Vrayment celuy là commandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souffrir le mors de la bénignité, sur le poinct de sa plus forte chaleur, ainsin enflammée qu'elle estoit, et toute escumeuse de fureur et de meurtres. C'est miracle de pouvoir mesler à telles actions quelque image de iustice ; mais il n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas d'y pouvoir mesler la doulceur et la facilité des mœurs les plus molles et la pure innocence. » On comprend la vive impression qu'une telle page a produite sur Pascal.
39. ↑ [*De se porter vers une extrémité.*]
40. ↑ [*D'aller vers une extrémité ce n'est.*]
41. ↑ Sur l'*entre-deux* de Pascal voir le développement très brillant de Sainte-Beuve et l'application qu'il en fait à saint François de Sales. (*Port-Royal*, 5e édit., t. I, p. 249.)
42. ↑ [*Tantôt un.*]
43. ↑ [*Mais.*] — Les copies ajoutent : *qu'on tourne*. On sait qu'en vertu de la persistance des images sur la rétine, il suffit qu'un tison enflammé fasse plus de dix tours à la seconde pour représenter à l'œil une circonférence de feu. La succession rapide produit l'illusion de la simultanéité.
44. ↑ Cf. B., 7 ; C., 20 ; Faug., I, 203 ; Hav., XXIV, 89 ; Mol., I, 43 ; Mich., 236.
45. ↑ Mont., *Apol.* : « Les fiebvres ont leur chauld et leur froid. »
46. ↑ [*Le flux et le reflux.*]
47. ↑ « Ce sont delices aux princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquefois travestir et desmettre à la façon de vivre basse et populaire :

Plerumque gratæ principibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Cœnæ, sine aulæis et ostro
Sollicitam explicuere frontem.

Il n'est rien si empeschant, si degousté que l'abondance » (Mont., I, 42.) Pascal a reproduit le premier vers (vers 13 de l'ode d'Horace, III, xxix), d'après la citation de Montaigne qui substitue *principibus* à *divitibus*.

48. ↑ Cf. B., 401 ; C., 375 ; P. R., XXXI, 18 ; Bos., I, ix, 19 ; Faug., I, 247 ; Hav., VI, 46 ; XXIV, 89 *bis* ; Mol., I, 61 ; I, 128 ; Mich., 528.
49. ↑ Cf. Montaigne, III, vii : *De l'incommodité de la grandeur* : « Elle se ravalle quand il luy plaist. » — « Le plaisir d'un roi qui mérite de l'être est de l'être moins quelquefois, de sortir du théâtre, de quitter le bas de saye et les brodequins et de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier. » (La Bruyère, *du Souverain ou de la République*.)
50. ↑ « La satieté engendre le desgoust. » (Mont., II, xv.)
51. ↑ « Dans les concerts on use de prélude, et on finit par les tons les plus approchants du silence. C'est que le cœur et l'esprit tiennent cela des instructions de la nature, qui se conduit insensiblement et par des progrès insensibles. » (Méré, *Œuvres*, t. II, p. 16.) — À considérer ce que nous appellerions aujourd'hui l'évolution de l'individu ou du monde, Pascal pense que cette évolution ne s'accomplit pas nécessairement dans un sens unique. Ce qui est tout à fait remarquable ici, c'est que la vue pénétrante de Pascal rejoigne, par delà les théories d'un progrès uniforme et continu qui ont eu tant de faveur au xviiie siècle et dans la première moitié du xixe, les conceptions des évolutionistes contemporains. Pour M. Herbert Spencer l'évolution universelle est soumise à la *loi du rythme* ; de même, parmi les penseurs qui ont étudié les conditions des transformations des sociétés, quelques-uns arrivent à cette conclusion que l'évolution sociale est susceptible de *regrès* aussi bien que de progrès.
52. ↑ « Le monde va et vient, croît et décroît, change en connaissance, apprend et désapprend tous les jours. » (Charron, *Les Trois Vérités*, I, 5.)
53. ↑ Cf. B., 323 ; C., 404 ; Faug., I, 223 ; Hav., XXV, 124 ; Mol., II, 139 ; Mich., 413.
54. ↑ Ces derniers mots ont un sens clair : si on mange trop, on ne s'assimile presque rien. Il faut procéder avec lenteur, pour se fortifier véritablement. Cf. Montaigne : « Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne digère, si elle ne se transforme en nous ? » I, 24.)
55. ↑ Cf. B., 406 ; C., 381 ; Faug., I, 183 ; Hav., XXV, 62 ; Mol., I, 45 ; Mich., 471.
56. ↑ Mont., I, 14 : « La vaillance a ses limites, comme les aultres vertus ; lesquelles franchies, on se trouve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisees en verité à choisir sur leurs confins. » Et I, 29 : « Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un désir trop aspre et violent… l'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptizer. »
57. ↑ [*De la*.]
58. ↑ [*Au lieu de suivre*.]
59. ↑ On ne comprend pas exactement à quoi s'appliquent ces notions de *petit infini* et de *grand infini*. Voici pourtant un essai d'interprétation. Poursuivre les vertus de part et d'autre, c'est-à-dire dans la direction des deux infinis à la fois, c'est sans doute les poursuivre dans leur plus petit détail et en même temps dans leur plus vaste étendue. Comment les vices sortent-ils de cette poursuite ? Soit par exemple la vertu de la justice. Celui qui veut être juste à la rigueur et dans les moindres circonstances de la vie, en arriverait insensiblement à devenir indifférent au sort de ceux que sa justice atteint, peu charitable et parfois même cruel. Celui qui aspire à faire régner partout la justice universelle n'est-il pas amené, d'autre part, à intervenir dans les affaires des autres, à entreprendre la réforme de la société, etc. ? et voici l'ambition avec le cortège de vices qu'elle entraîne.
60. ↑ En marge.
61. ↑ Cf. B., 372 ; C., 329 ; P. R., *ult*. XXXI, 24 ; Faug., I, 183 ; Hav., VII, 13 ; Mol., I, 67 ; Mich., 704.
62. ↑ Cette réflexion qui figure également dans une première rédaction du fragment 140 paraît inspirée à Pascal par la fin du dernier chapitre des *Essais* qui forme comme la profession de foi philosophique de Montaigne : « Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult

rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps ; i'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur… Ie hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table… Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deument ; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie… Pour moy doncques, j'ayme la vie, et la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer… I'accepte de bon cœur et recognoissant ce que nature a faict pour moy ; et m'en agree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur de refuser son don, l'annuller et desfigurer… Ils veulent se mettre hors d'eulx, et eschapper à l'homme ; c'est folie ; au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes ; au lieu de se haulser, ils s'abbattent. Ces humeurs transcendentes m'effrayent, comme les lieux haultains et inaccessibles. » (III, xiii.) — Cf. le passage de Balzac, cité en note du fr. 412, et d'autre part ce texte cité par M. Delboulle (*Revue de la Société d'histoire littéraire*, année 1898, p. 828 : « Socrates… jugea bien que ce qui estoit premierement necessaire à l'homme c'estoit de savoir bien faire l'homme, de peur qu'en voulant faire l'ange il ne fist enfin la beste. » La phrase est d'Artus Thomas, commentaire sur la *Vie d'Apollonius*, traduite par Vigenère, I, 86, édit. 1611.

63. ↑ Cf. B., 371 ; C., 328 ; Faug., I, 209 ; Hav., XXV, 12 ; Mol., I, 44 ; Mich., 700.
64. ↑ *Nous demeurons debout*, en surcharge.
65. ↑ La Rochefoucauld a dit : « Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes : la prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux et la vie. » (*M.* 182.) Il donnera lui-même plus d'une explication : « Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice ; ou est souvent ferme par faiblesse et audacieux par timidité. » (*M.* 11.)
66. ↑ Montaigne : « Nous appelons sagesse la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses présentes ; mais, à la vérité, nous ne quittons pas tant les vices, comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis. » (III, ii). — Cf. La Rochefoucauld : « Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement de l'autre. » (*M.* 10.)
67. ↑ Cf. B., 62 ; C., 86 ; P. R., XXI, 1 ; Bos., II, i, 1 ; Faug., II, 93 ; Hav., XXV, 136 ; Mol., I, 176 ; Mich., 603.
68. ↑ *Et vicieux*, en surcharge.
69. ↑ « Il y en a qui se noient à deux doigts d'eau », écrit Charron (*Sagesse*, III, xxxvii, 2). Cette comparaison devait être reprise par Pascal, contre le paradoxe de la morale stoïcienne déjà combattu par Montaigne, II, ii : « que celuy qui a franchi de cent pas les limites, ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable. » La vertu est un absolu, une *diathèse* ; elle n'est pas susceptible de degrés, et celui qui n'a pas la vertu, en est totalement privé, comme ceux qui font une chute au bord de l'eau ou au bord d'un précipice tombent également, que l'écart qui amène leur chute soit très petit ou soit très grand. Cette métaphore stoïcienne se retrouvera dans la doctrine chrétienne de la *voie étroite*, à laquelle Pascal adhère si fortement. Il faut ajouter cependant que les stoïciens finirent par admettre que dans la multitude des fous (et qui étaient à peu près tous les hommes puisqu'ils ne pouvaient décider s'il y avait eu depuis Hercule un sage véritable), il y avait lieu de faire des distinctions ; sans être parvenu à la vertu, on pouvait accomplir un certain progrès vers la vertu, et la théorie de ce progrès prit avec le temps de plus en plus d'importance dans la morale stoïcienne.
70. ↑ Cf. C., 87 ; Faug., II, 96 ; Hav., XXV, 33 ; Mol., I, 174 ; Mich., 887.
71. ↑ Huc ergo cogitationes tuæ tendant, hoc cura hoc opta, omnia alia vota deo remissurus, ut contentus sis temet ipso et ex te nascentibus bonis. Quæ potest esse felicitas propior ? (Sénèque, *Lettre*, XX, 8, *in de Hær. Pelag*. V. 1.) Jansénius, dans un autre chapitre où il dénonce la « superbe philosophique et pélagienne », rappelle la supériorité que Sénèque attribue au sage sur Dieu : « unde hortatur alibi ut homo *contentus sit semet ipso et ex se nascentibus bonis.* » Cette citation va rejoindre ce que Pascal connaissait de l'idéal stoïcien par Épictète et Du Vair, et aussi par Montaigne : « La vertu se contente

de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects » et plus loin : « ie ne laisse pas, en pleine iouïssance de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. » (I, 38.) Cf. Charron, *Sagesse*, IV, vi.

72. ↑ Pascal avait lu le chapitre des Essais (II, iii) où Montaigne résume la lettre 70 de Sénèque qui est une longue apologie du suicide. Les Stoïciens considéraient que le suicide était toujours permis : « Les Stoïciens disent que c'est vivre convenablement à la nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement. » Le suicide était même recommandé lorsqu'il s'agissait de rendre service à sa patrie, de se soustraire à un crime, à la pauvreté, à la maladie ou à la folie. Cette théorie n'était pas pour les Stoïciens incompatible avec l'optimisme, parce qu'ils étaient panthéistes : l'harmonie intérieure de l'homme qui définissait le bonheur du sage est une partie et une image de l'harmonie cosmique, et la mort réunit l'homme au monde dont Dieu est l'âme. Le souvenir de Montaigne s'unit ainsi dans l'esprit de Pascal à celui de Jansénius pour condamner du point de vue de l'expérience et du monde, comme du point de vue de la religion, le naturalisme des Stoïciens.
73. ↑ *O vitam scilicet beatissimam sapientis, qua ut fruatur mortis quærit auxilium.* (Jansénius, *De statu puræ naturæ*, II, viii.)
74. ↑ Cf. Faug., I, 305 ; Hav., *Prov.*, 298 et 299 ; Mol., *Prov.*, 114 ; Mich., 625.
75. ↑ « Le sage Dandamis, oyant reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les iugea grands personnages en toute aultre chose mais trop asservis à la reverence des loix : pour lesquelles auctoriser et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre de sa vigueur originelle ; et non seulement par leur permission plusieurs actions vicieuses ont lieu, mais encore à leur suasion : *ex senatus consultis plebisquescitis scelera exercentur.* (Mont., III, 1. La citation latine est de Sénèque, *Ep.* 95.) — Cf. Charron, *Sagesse*, I, xxxvii, 7 et le fr. 294.
76. ↑ Ce fragment est enclavé dans le fr. 921 qui contient une série de réflexions relatives à la querelle des Provinciales. Il nous semble que les passages pareils, ce sont ceux des fragments suivants, empruntés à Montaigne. Nous reproduisons les passages de Montaigne qui les commentent, et qui expliquent l'intérêt que Pascal y avait trouvé.
77. ↑ Cf. B., 214 ; C., 314 ; C., 406 ; Faug., II, 402 ; Hav., XXV, 201 ; Mol., I, 171 ; Mich., 458.
78. ↑ [*Nihil turpius est.*]
79. ↑ Mont., III, 1, p. 588 de l'édition de 1652.
80. ↑ [*Sen*] « Elle [*la philosophie*] a tant de visages et de variété, et a tant dict, que touls nos songes et resveries s'y treuvent ; l'humaine fantasie ne peult rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit ; *nihil tant absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* » Mont., *Apol.* La citation est de Cicéron, *de Divin*, II, 58. — Cf. Descartes, *Disc. de la méth., II : « Ayant appris dès le collège qu'on ne* saurait rien imaginer de si étrange et si peu croyable qu'il n'ait été dit par quelqu'un des philosophes. »
81. ↑ « La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes ; chascun entreprenant de iuger, et de choisir, pour prendre party. Mais à présent que les hommes vont touts un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere…*, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les recevra selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne. » (Mont., *Apol.*) — La citation est de Cicéron, *Tusc.*, II, 3.
82. ↑ « En aulcune chose l'homme ne sçait s'arrester au poinct de son besoing… il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peult faire, et bien plus qu'il n'en a affaire, estendant l'utilité du sçavoir, autant qu'est sa matiere : *ut omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus* ; et Tacitus a raison de louer la mere d'Agricola, d'avoir bridé en son fils un appetit trop bouillant de science. » Mont., III, xii. — La citation (Sénèque, Ep. 106) se retrouve chez Charron (*Sagesse*, III, xii, 13.)
83. ↑ [*Suum.*]

84. ↑ « La voye de la vérité est une et simple ; celle du proufit particulier, et de la commodité des affaires qu'on a en charge double, ineguale et fortuite. I'ay veu souvent en usage ces libertez contrefaictes et artificielles, mais le plus souvent sans succez : elles sentent volontiers leur asne d'Æsope, lequel, par emulation du chien, veint à se iecter tout gayement, à deux pieds, sur les espaules de son maistre ; mais autant que le chien recevoit de caresses, de pareille feste, le pauvre asne en receut deux fois autant de bastonnades : *id maxime quemque decet, quod est cuiusque suum maxime.* » (Mont., III, i. La citation est de Cic. *de Off.* I, 31.)
85. ↑ Montaigne fait l'éloge des « nations » qu'on appelle « barbares » et qui ne connaissent rien de notre civilisation : « Combien trouveroit il [*Platon*] la republique qu'il a imaginee, esloingnee de cette perfection

Hos natura modos primum dedit, »

(I, 30. — Citation de Virgile, *Georg.*, II, 20.)

86. ↑ « Il ne nous fault guere de doctrine pour vivre à notre ayse : et Socrates nous apprend qu'elle est en nous, et la maniere de l'y trouver et de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance, qui est au delà de la naturelle, est à peu prez vaine et superflue ; c'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert : *paucis opus est litteris ad mentem bonam.* » (Mont., III, xii. — La citation est de Sénèque, Ep. 106 ; elle a été reprise par Charron, *Sagesse*, III, xiv, 16.)
87. ↑ [*Non.*]
88. ↑ « Est-ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols ?… *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur.* » Mont., II, xvi (Citation de Cicéron, *de Fin.*, II, 15).
89. ↑ « Ie ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que i'y fois.

Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face. »

Mont., I, xxvii. — Le vers cité est de Térence : *Heautont.*, I, i, 28.

90. ↑ Cf. B., 314 ; Faug., II, 404 ; Mich., 583.
91. ↑ [*Sen.*] _ « La plus grande chose du monde, c'est de savoir estre à soy… qu'il se flatte et se caresse, et surtout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte bruncher en leur presence. *Rarum est enim ut satis se quisque vereatur.* » (Mont., I, xxxviii.) — La citation est de Quintilien, X, 7 ; elle a été reprise par Charron, *Sagesse*, III, vi, 6.)
92. ↑ « Nous entraisnons tout avecques nous ; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres ; *tot circa unum caput tumultuantes deos.* » (Mont., II, xiii.) — La citation est de Sénèque le Rhéteur, *Suasor.*, I, 4. — Cf. Charron, *Sagesse*, I, xl, 3.
93. ↑ « Oyez les regenter ; les premières sottises qu'ils mettent en avant, c'est au style qu'on establit les religions et les loix. *Nihil est turpius, quam cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere…* L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise. » (Mont., III, xiii. — La citation est tirée des *Académiques*, I, xiii, 45.)
94. ↑ « C'est par maniere de devis que ie parle de tout, et de rien par maniere d'advis, *nec me pudet, ut istos, fateri nescire quid nesciam* : ie ne serois pas si hardy à parler, s'il m'appartenoit d'en estre creu. » (Mont., III, xi. La citation est de Cicéron, *Tusc.*, I, 25.)
95. ↑ « Ie fuys les complexions tristes et les hommes hargneux, comme les empestez ; et aux propos que ie ne puis traicter sans interest et sans esmotion, ie ne m'y mesle, si le debvoir ne m'y force : *melius non incipient quam desinent.* » (Mont., III, x.) — La citation est de Sénèque (Ep. 72), traduite plus loin par Montaigne lui-même : « De combien il est plus aysé de n'y entrer pas, que d'en sortir ! »

96. ↑ Cf. B., 394 ; C., 365 ; P. R., IX, 2 ; Bos., II, xvii, 64 ; Faug., II, 85 ; Hav., XXIV, 53 *bis* ; Mol., I, 73 ; Mich., 491.
97. ↑ Le titre et le premier paragraphe ont été écrits postérieurement au second qui commençait ainsi : *La pensée est une chose.*
98. ↑ [*Faible.*]
99. ↑ Cf. B., 14 ; C., 31 ; P. R., XXV, 9 ; Bos., I, vi, 12 ; Faug., II, 53 ; Hav., III, 9 ; Mol., I, 40 ; Mich., 224.
100. ↑ [*La souveraine intelligence de*] ce [*monarque de l'univers se trouble.*]
101. ↑ [*Dans le voisinage.*]
102. ↑ « Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents qui renversent nostre iugement, les moindres choses du monde le tournevirent. » (Mont., *Apol.*)
103. ↑ [*Que le bruit d'une girouette, cloche ou.*]
104. ↑ [*Pour interrompre.*]
105. ↑ [*Il n'en faut pas davantage ; attendez qu'elle soit loin de lui pour lui parler ; sa raison n'est pas en liberté, chassez la mouche qui bourdonne à ses oreilles.*] — Cf. Montaigne : « I'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor : quand il est empesché a part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. » (III, xiii.)
106. ↑ *Bon conseil*, c'est-à-dire décision sage. Cf. Régnier, Elégie I :

Et quel sage conseil en mon âme puis-je prendre ?

Et Corneille, *Cinna*, IV, 4 :

Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

107. ↑ [*Il n'en faut pas davantage pour tenir*] sa raison en échec et troubler cette puissante intelligence [*qui se rend* [*il ne saura trouver la vérité si vous ne la chassez.*]
108. ↑ Cf. B., 6 ; C., 18 ; Faug., I, 185 ; Hav., XXV, 120 ; Mol., I, 40 ; Mich., 239.
109. ↑ « Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper [*l'homme*]. De fresche memoire les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand'quantité de ruches, de quoy ils sont riches ; et avec du feu chasserent les abeilles si visvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse ne pouvants soutenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours. » (Mont., *Apol.*)
110. ↑ « Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un éléphant et un crocodile, ny tels aultres animaux, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes ; les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla : c'est le desieusner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur. » (*Ibid.*)
111. ↑ Cf. B., 374 ; C., 332 ; Faug., I, 201 ; Hav., XXV, 10 ; Mol., II, 149 ; Mich., 719.
112. ↑ *On*, c'est Descartes. D'une part, Descartes fait consister la pensée uniquement dans la réflexion consciente, et il est ainsi amené à attribuer au corps toutes les fonctions de l'homme qui ne portent pas la marque de cette réflexion, où il est passif plutôt qu'actif, comme les différentes espèces de sensations. D'autre part tout ce qui est matériel se réduit pour lui au mouvement, et il est amené ainsi à tenter une explication purement mécaniste des sensations. Toutes les sensations dérivent donc d'un choc primitif, et les différences de nature que nous croyons discerner entre elles, se réduisent à des différences de grandeur et de rapidité. Le *conatus recedendi* est la force centrifuge dont sont animés « tous les corps qui se meuvent en rond pour s'éloigner des corps autour desquels ils se meuvent. » (*Les Principes de la Philosophie*. Partie III, ch. 54). Les esprits animaux sont « des parties du sang très subtiles et qui se meuvent très vite, car, dit Descartes, ce que je nomme ici des esprits ne sont que des corps ». (*Traité des Passions*, 1re partie, art. X.) — La science moderne semble avoir confirmé cette vue

cartésienne suivant laquelle les différents sens seraient des modifications et des raffinements du toucher primitif ; en revanche, le passage des conditions physiologiques de la sensation au sentiment que nous en prenons et qui la constitue en tant que fait de conscience, semble être demeuré tout à fait mystérieux malgré l'affirmation de Pascal. Du point de vue scientifique au moins, le progrès aurait consisté à considérer comme une énigme ce que Descartes croyait pouvoir poser comme une solution.

113. ↑ La *Copie* donne en marge *qu'on nous dit*, qui serait en effet mieux attendu.
114. ↑ Cf. B., 368 ; C., 324 ; Faug., I, 223 ; Hav., XXV, 14 ; Mol., II, 142 ; Mich., 679.
115. ↑ *Toutes* en surcharge.
116. ↑ Pour concevoir la portée de cette remarque, il faut se référer à la doctrine cartésienne. Selon Descartes les moments du temps étaient réellement indépendants les uns des autres ; à chaque moment du temps correspondait une création nouvelle du monde, et des vérités nécessaires qui sont pour Descartes des créatures de Dieu. Dès lors, il n'y a aucune garantie pour que la proposition reconnue vraie à un moment donné le soit encore à un autre moment, ni même pour qu'elle ait subsisté telle quelle dans l'esprit. Il n'y a donc de certitude absolue que dans l'intuition immédiate, dans l'évidence. Mais l'évidence est inhérente aux seules idées simples. C'est pourquoi Descartes recommandera, dans toute démonstration complexe, de parcourir aussi rapidement que possible les différentes étapes de la déduction afin de se rapprocher autant qu'il se peut de l'unité de l'intuition et de se mettre en garde contre les défaillances et les surprises de la mémoire. Par ces quelques mots, on voit où Pascal voulait en venir : si la mémoire est nécessaire à toutes les opérations de la raison, il faut dire que la raison « loge son ennemi avec elle », et que toutes ses opérations sont ainsi frappées d'incertitude et menacées d'erreur.
117. ↑ Cf. B., 333 ; C., 284 ; Faug., I, 216 ; Hav., XXIV, 92 et VI, 48 note ; Mol., I, 42 ; Mich., 351.
118. ↑ « Mon ame me desplaist, de ce qu'elle produict ordinairement ses plus profondes resveries, plus folles et qui me plaisent le mieulx, à l'improuveu et lorsque ie les cherche moins, lesquelles s'esvanouissent soubdain, n'ayant sur le champ où les attacher. » (Montaigne, III, 5.)
119. ↑ Ce dernier mot est dicté ; il est suivi dans le manuscrit de deux lignes écrites d'une main étrangère et qui n'ont pas été déchiffrées.
120. ↑ Cf. Faug., I, 250 note ; Mich., 362.
121. ↑ M. Faugère comble la lacune par les mots *me tromper* qui donnent en effet le sens de la remarque de Pascal. Ce souvenir d'enfance ne laisse pas d'être intéressant parce qu'il nous indique à quel point était naturel chez Pascal l'esprit de défiance et de scrupule qui devait l'amener au jansénisme, et que le jansénisme ne pouvait encore que développer.
122. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., I, viii, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., XXV, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
123. ↑ [*Mais.*]
124. ↑ [*Mais… j'apprends au moins de là*] ma faiblesse.
125. ↑ Cf. B., 330 ; C., 280 ; P. R., XXXI, 27 ; Bos., I, viii, 1 et I, ii, 55 ; Faug., II, 96 ; Hav., VI, 1 ; Mol., I, 167 ; Mich., 341.
126. ↑ *Et* en surcharge.
127. ↑ [*Honneur.*]
128. ↑ Mont., III, v : « Nostre vie est partie en folie, partie en prudence : qui n'en escript que reveerement et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. »
129. ↑ Cf. B., 8 ; C., 21 ; P. R., XXV, 1 ; Bos., I, vi, 1 ; Faug., II, 98 ; Hav., III, 1 ; Mol., I, 41 ; Mich., 228.
130. ↑ De *non pas* à *mais* addition en marge de la main de Pascal.
131. ↑ Cf. fr. 297 sqq.
132. ↑ Cf. fr. 425.
133. ↑ *De croire*, ajouté par Pascal à ce qu'il avait dicté.
134. ↑ C'est-à-dire qu'ils auraient tort de dénoncer la faiblesse et la présomption de l'espèce humaine, puisque tous les hommes se seraient élevés à ce qui est pour eux la sagesse suprême.

135. ↑ Cf. B., 326 ; C., 332 ; P. R., XXIX, éd. 1669, p. 293 ; Faug., II, 129 ; Mol., I, 94 ; Mich., 283.
136. ↑ C'est cette pensée qui a été retranchée de l'édition déjà imprimée des *Pensées* (Cf. Pièces justificatives, p. clxii et p. clxxviii.)
137. ↑ [*Mais déjà j'ai tant changé* [*croyais*.]
138. ↑ La fin de la phrase en surcharge.
139. ↑ [*Je n'ai plus changé*.]
140. ↑ En redevenant dogmatique, Arcésilas aurait prouvé par son revirement même l'inconstance de l'esprit humain et la fragilité de toute philosophie, fût-ce du scepticisme lui-même. Maintenant est-il vrai qu'Arcésilas était redevenu dogmatique ? L'avait-il été ? Il avait quitté l'école de Théophraste pour celle de Crantor, et il succéda à Cratès dans la direction de l'Académie qui devint avec lui une école de dialectique négative, tournée en particulier contre le dogmatisme de Zénon le Stoïcien. En ce sens Arcésilas devint pyrrhonien : Platon par devant, Pyrrhon par derrière, telle était la devise attribuée à la Nouvelle Académie. Mais ce scepticisme lui-même a-t-il fini par n'être qu'une apparence, ne recouvrait-il pas une doctrine mystérieuse réservée aux initiés ? C'est ce que semble insinuer une allusion de Cicéron dans les *Académiques* (II, xviii, 60), et ce que développe, avec trop de précision peut-être, saint Augustin dans un texte du *Contra Academicos* (I, xvii, 38) qui aura sans doute renseigné Pascal. La critique moderne fait sur cette tradition les réserves les plus justifiées. (Cf. Brochard, *Les Sceptiques grecs*, p. 114, sqq.)
141. ↑ Cf. B., 9 ; C., 32 ; Bos., I, vi, 2 ; Faug., II, 98 ; Hav., III, 2 ; Mol., I, 169 ; Mich., 241.
142. ↑ « L'ignorance qui se sçait, qui se juge, et qui se condamne, ce n'est pas une entière ignorance ; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy-mesme. » (Mont., *Apol.*). Cf. fr. 327.
143. ↑ Cf. B., 368 ; C., 326 ; P. R., XXIX, 16 ; Bos., I, ix, 20 ; Faug., I, 207 ; Hav., VI, 17 ; Mol., I, 116 ; Mich., 732.
144. ↑ [*Superbes et*.]
145. ↑ Mont., *Apol.* : « Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. I'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir, et les aucteurs mesmes la representent, un peu obscurement et diversement. »
146. ↑ « Ie veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler ; car il leur fauldroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies ; de façon que, quand ils disent : « Ie doubte », on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins assurent et sçavent ils cela, qu'ils doubtent » (Mont., *Apol.*). — Cf. le commentaire qui nous est rapporté dans l'*entretien avec M. de Saci* : « Il [*Montaigne*] met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute, et doutant même de cette dernière supposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel ; et sans repos, s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. »
147. ↑ [*Fausseté*.] — *Omnis homo mendax*, *Rom.*, III, 4.
148. ↑ Cf. la fin du fr. 100, et la maxime de La Rochefoucaud citée en note.
149. ↑ Cf. B., 470 ; C., 275 ; P. R., *ult.*, XXIX, 21 ; Bos., I, ix, 17 ; Faug., II, 99 ; Hav., VI, 14 ; Mol., I, 115 ; Mich., 281.
150. ↑ « De quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez : des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et visves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destracquees ; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'aultre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait

combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire ? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est-il point qui ayent tant de propension à la folie » (Mont., *Apol.*). Cf. Charron, *De la Sagesse*, liv. I, ch. xiv, part. 15. On lit dans La Rochefoucauld : « La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse. » (Éd. 1665, n° 134, supprimée depuis) ; et l'on sait qu'une école d'aliénistes contemporains, l'école de Moreau de Tours, a repris la même thèse : le génie est une *névrose*, et il y a une parenté étroite entre le génie et la folie.

151. ↑ [*Veut.*]

152. ↑ « Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune ; il ne fait pas bon estre si subtil et si fin… Ie vous conseille en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre cbose, la modération et l'attrempance » (*Ibid.*). — La Bruyère exprime dans un ordre différent de considérations, une pensée analogue : « Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux ; je me jette et me réfugie dans la médiocrité » (*Des biens de Fortune*).

153. ↑ [*Non à en savoir.*]

154. ↑ « Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rengent au modèle commun et humain avecques ordre, mais sans miracle, sans extravagance. » (Montaigne.)

155. ↑ Cf. B., 15 ; C., 33 ; Faug., I, 223 ; Hav., XXV, 72 ; Mol., I, 41 ; Mich., 186.

156. ↑ C'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à la vie. Littré cite ce passage de Bossuet : « Ceux qui le plaignaient [*l'homme qui criait malheur à Jérusalem*], ceux qui le maudissaient, ceux qui lui donnaient ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que ces terribles paroles. » *Disc. sur l'Hist. univ., II, 8.*

157. ↑ Cf. B., 331 ; C., 282 ; P. R., XXIX, 13 ; Bos., I, ix, 1 ; Faug., I, 205 ; I, 187 ; Hav., VI, 1 ; VI, 1 *bis* ; Mol., II, 251 ; I, 103 ; Mich., 349.

158. ↑ Cf. fr. 97 : « on ne pèche qu'en l'application. »

159. ↑ *Débordement* commençait à s'employer d'une façon absolue. Cf. Corneille, *Cinna*, V, 2 :

Pour ses débordements, j'en ai chassé Julie.

160. ↑ *Les lois… mettre* en surcharge.

161. ↑ « Il est malaysé de donner bornes à nostre esprit » (Mont., *Apol.*). — Pascal avait lu aussi dans un *Discours* de Balzac adressé à Descartes : « C'est ôter dans la morale les bornes que la raison y a mises pour marquer la différence de chaque chose » (*Troisième Discours*).

162. ↑ Cf. B., 5 ; C., 18 ; P. R., XXV, 3 ; Bos., I, vi, 2 ; Faug., II, 75 ; Hav., III, 2 *bis* ; Mol., I, 40 ; Mich., 381.

163. ↑ « Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est. » (Mont., *Apol.*). — « Tandis qu'on est jeune, on ne juge sainement de rien » (Méré, *Œuvres*, t. I, p. 240).

164. ↑ M. Havet conjecture ici une lacune : « Il n'est pas vrai qu'on s'entête et qu'on *s'encoiffe* en n'y songeant pas assez. » Nous devions soumettre cette opinion au lecteur ; il nous semble pourtant que les natures primesautières et ardentes s'engouent aisément et s'obstinent dans leur goût, parce qu'elles ne considèrent pas assez les objets et ne réfléchissent pas suffisamment à leurs imperfections. La ponctuation du manuscrit doit donc être suivie ici, comme l'a fait déjà observer M. Molinier.

165. ↑ Pascal a écrit : *on y entre.*

166. ↑ *Indivisible* en surcharge.

167. ↑ Pascal avait lu dans l'*Apologie* ces réflexions qui terminent la partie où est exposée la diversité des impressions sensibles : « Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences ? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ny à l'aultre party, exempt de choix et d'affection ; ce qui ne se peult parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy : car s'il est vieil, il ne peult juger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat ; s'il est

ieune, de mesme ; sain, de mesme ; de mesme malade, dormant et veillant : il nous fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que, sans preoccupation de jugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes ; et, à ce compte, il nous fauldroit un iuge qui ne feust pas. » Cf. fr. 114.

168. ↑ Cf. B., 378 ; C., 337 ; P. R., XXIX, 22 ; Bos., I, ix, 37 ; Faug., I, 192 ; Hav., VI, 24 ; Mol., I, 95 ; Mich., 721.
169. ↑ Pascal avait écrit d'abord : *Quand tout se remue, rien ne se remue* ; on voit qu'en se relisant il a renoncé à cet effet de style, qui était acheté au prix de la clarté.
170. ↑ [*Va.*]
171. ↑ À propos de ce terme *emportement*, Littré cite cette remarque du P. Bouhours : « Nous avons vu naître ce mot sans que nous sachions précisément qui en est l'auteur. Il naquit durant les guerres civiles ; et on ne le prit d'abord que pour un mouvement et un transport de colère. » — Pour le sens général où il est employé ici, voir le fr. 194 et la note au mot *emporté*, *supra*., p. 109.
172. ↑ Cf. B., 377 ; C., 336 ; P. R., XXIX, 32 ; Bos., I, ix, 4 ; Faug., I, 192 ; Hav., VI, 4 ; Mol., I, 95 ; Mich., 714.
173. ↑ Bourdaloue emploie également ce mot au sens absolu : « N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde, que le dérèglement y est général, qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni état qui en soit exempt ? » *Pensées*, t. I, p. 136, *ap.* Littré.
174. ↑ *De la nature et ils la croient suivre*, surcharge.
175. ↑ [*Comme le port.*]
176. ↑ M. Lanson rapproche de ce fragment un chapitre des entretiens d'Épictète (II, xi) où Épictète proposa comme « le commencement de la philosophie l'invention d'une certaine règle, comme la balance pour les corps pesants ou le cordeau pour les corps droits ou courbes… Il y a une règle… pourquoi ne la cherchons-nous pas et ne la trouvons-nous pas » ?
177. ↑ Cf. B., 82 ; C., 109 ; P. R., XXXI, 13 ; Bos., I, vi, 23 ; Faug., I, 215 ; Hav., III, 17 ; Mol., I, 322 ; Mich., 489.
178. ↑ *Est une mauvaise*, surcharge. — Sur la première copie on lit la correction suivante : *Contradiction est une mauvaise marque de fausseté*. La rédaction de Pascal crée en effet une équivoque. *Marque de vérité* veut dire moyen de discerner le vrai, et non pas comme plus bas, signe positif de vérité. D'autre part la contradiction n'est pas la contradiction logique, régie par le principe d'identité, mais le démenti de fait, la négation opposée à l'affirmation. Ainsi entendue, la contradiction ne saurait constituer, aux yeux de Pascal, un critérium de la vérité. Cf. fr. 260, 261 et 902.
179. ↑ Cf. B., 225 ; C., 271 ; Bos., II, i et 53 ; Faug., II, 97 ; Hav., VI, 60 ; Mol., I, 168 ; Mich., 592.
180. ↑ « La voye de la vérité est une et simple. » (Montaigne, III, i.) « Toute cette justice usuelle et de pratique n'est point vraiment et parfaitement justice, et l'humaine nature n'en est pas capable non plus que de toute autre chose en sa pureté » (Charron, *Sagesse*, III, v, 4).
181. ↑ [*Prenant le.*]
182. ↑ [*L'adultère.*]
183. ↑ « C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement… au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux. » *Réflexions sur l'Esprit géométrique*. Les exemples que cite ici Pascal à l'appui de sa thèse sont empruntés à une conception de la vie morale qui rappelle celle d'Àristote : la vertu est un juste milieu entre des extrêmes qui sont des vices. Seulement Aristote admettait une vertu qui n'était pas susceptible d'excès, et c'était précisément la contemplation de la vérité. Pour un pyrrhonien, cette vertu spéculative est une chimère.
184. ↑ « Choisissons la plus necessaire et plus utile [*action*] de l'humaine société ; ce sera le mariage : si est ce que le conseil des saincts trouve le contraire party plus honneste. » (Mont., III, i.)
185. ↑ Cf. au fr. 931, l'application de cette maxime à la morale relâchée des Casuistes.
186. ↑ [*L'on tuerait.*]

187. ↑ Réponse anticipée à l'interprétation de l'Évangile fondés sur ce précepte : *ne résiste pas au méchant*, que Tolstoï a rendue célèbre de nos jours.
188. ↑ Cf. Montaigne : II, xx. « *Nous ne goustons rien de pur*. La faiblesse de nostre condition faict que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tumber en nostre usage. »
189. ↑ Cf. B., 418 ; C., 392 ; P. R., XXI, 17 ; Bos., I, vi, 20 ; Faug., II, 10 note ; Hav., III, 14 ; Mol., I, 168 ; Mich., 608.
190. ↑ [*On*.]
191. ↑ *Et qu'on… voyage* en surcharge.
192. ↑ [*On*.]
193. ↑ La phrase suivante en surcharge.
194. ↑ [*Presque*.]
195. ↑ [*Le sommeil change de fantaisie*.]
196. ↑ [*Effet*.]
197. ↑ *Si ce n'est… voyage* surcharge.
198. ↑ « Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille ; mais si plus mollement et obscurement, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté visve ; ouy, comme de la nuict à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille ; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Ie ne veois pas si clair dans le sommeil ; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes ; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantaisies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoi ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espèce de dormir ? » (Mont., *Apol.*) — Pour le dogmatisme antique l'objet perçu dans la veille avait une réalité intrinsèque, tandis que l'objet du rêve était imaginaire. Il suffisait au scepticisme de montrer que nous ne pouvons démontrer que nous ne rêvons pas dans notre prétendu état de veille, pour en tirer une conclusion ruineuse pour le dogmatisme. Aussi Descartes se servira-t-il d'un semblable argument pour nier la réalité immédiate du monde extérieur. Mais en même temps la doctrine cartésienne permettra de distinguer d'une autre façon la réalité perçue des illusions du rêve : les rêves sont incohérents tandis que l'objet de la pensée normale forme un système cohérent ; la réalité, selon la formule de Leibniz, est un ensemble de rêves bien liés, et c'est ce qu'indique déjà Pascal, quoiqu'à vrai dire il insiste surtout sur le côté négatif de la thèse.
199. ↑ Cf. B., 326 ; C., 276 ; Faug., II, 98 ; Mol., I, 171 ; Mich., 284.
200. ↑ Le fragment est mutilé dans le manuscrit, les premiers mots se trouvent dans la copie seulement.
201. ↑ [*Tant le pyrrhonisme*. [*univ…* [*puissant*.]
202. ↑ Dans l'Entretien avec M. de Saci, Montaigne est présenté comme le *pur pyrrhonien* : « Il y détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance. » Cf. *Apol.* : « Ils se sont reservé un merveilleux advantage au combat, s'estant deschargez du soin de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent ; et font leurs besongnes de tout. »
203. ↑ Cf. B., 14 ; C., 32 ; Faug., II, 135 ; Hav., XXV, 36 ; Mol., I, 170 ; Mich., 50.
204. ↑ « Je vous avoue, Monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes. » (*Entretien avec M. de Saci*.)
205. ↑ [*Ne dira pas*.]
206. ↑ Cf. B., 21 ; C., 40 ; Faug., II, 135 ; Hav., XXV, 37 ; Mol., I, 159 ; Mich., 206.

207. ↑ Pascal se réfère en particulier au verset 17 du chap. viii : « Et j'ai compris que l'homme ne peut trouver la raison d'aucun des ouvrages divins qui sont sous le soleil ; et plus il aura travaillé pour trouver, moins il aura trouvé : le sage eût-il dit qu'il connaît, il ne pourra trouver. »
208. ↑ [*Sans.*]
209. ↑ Cf. B., 466 ; C., 265 ; Faug., II, 99 ; Hav., XXV, 34 ; Mol., I, 315 ; Mich., 780.
210. ↑ Pascal vise ici les plus fortes objections qu'on puisse faire, du point de vue rationaliste, au christianisme et surtout au jansénisme. Dieu est-il juste quand il destine tant de créatures à la damnation alors qu'il leur a refusé la force nécessaire au salut ? Mais juger de la justice de Dieu, c'est supposer qu'on possède une définition de la justice absolue ; voilà la vanité que rabat le pyrrhonisme ; le pyrrhonisme empêche l'homme de se soulever contre Dieu.
211. ↑ Pascal se souvient de l'*Apologie de R. Sebond : « Le moyen que ie prends pour rabattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine* fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme ; leur arracher des poings les chestives armes de leur raison ; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'autorité et reverence de la maiesté divine. » Cf. l'*Entretien avec M. de Saci.*
212. ↑ Cf. B., 369 ; C., 326 ; Faug., II, 160 ; Hav., XXV, 34 *bis* ; Mol., I, 174 ; Mich., 685.
213. ↑ Les copies lisent : *Grands mots à la religion, je la nie.* La lecture que nous donnons a été déjà proposée par M. Molinier.
214. ↑ Cf. le jugement de Montaigne sur le pyrrhonisme : « Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se trouvent plus dociles, et aysez à mener, les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines ! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité. » (*Apol.*).
215. ↑ Cf. B., 37 *bis* ; C., 57 ; P. R., XXXI, 5 ; Bos., II, iv, 21 ; Faug., II, 107 ; Hav., III, 15 ; Mol., I, 170 ; Mich., 427.
216. ↑ [*Ordre.*]
217. ↑ [*Éclaircir.*] — « C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, égalité, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction. » (*Réflexions sur l'Esprit géométrique.*)
218. ↑ [*Qu'un corps change*] de place [*nous disons tous qu'il se remue.*]
219. ↑ Cette conformité d'application [*fournit bien.*]
220. ↑ *De la dernière* à *puisqu'on sait* en surcharge.
221. ↑ [*Qu'en bonne logique* [*que des choses vraies et fausses se tirent souvent les mêmes conséquences.*]
222. ↑ [*Contraires.*]
223. ↑ Nous ne nous entendons jamais sur les choses, mais sur l'expression des choses ; car les hommes communiquent par le langage, et non directement par la pensée. Or l'expression est un rapport de signe à chose signifiée, et c'est évidemment courir le risque de se tromper que de conclure de l'identité du signe à l'identité de la chose signifiée. Un quiproquo peut se prolonger longtemps avant d'être dissipé : il n'est donc pas contradictoire d'imaginer un quiproquo assez bien réglé pour qu'il ne puisse jamais être éclairci, et cela suffit aux sceptiques.
224. ↑ [*Mais cela la ternit.*]
225. ↑ C'est-à-dire auraient parié. Voici comment la *Logique de Port-Royal* expose la différence des académiciens et des pyrrhoniens : « Les uns se sont contentés de nier la certitude en admettant la vraisemblance, et ce sont les nouveaux académiciens : les autres, qui sont les pyrrhoniens, ont même nié cette vraisemblance, et ont prétendu que toutes choses étaient également obscures et incertaines. » (4e partie, ch. Ier.) Cf. Montaigne, *Apologie de R. Sebond.*
226. ↑ [*Un certain jour sombre.*]
227. ↑ [*Que nos lumières naturelles ne sauraient éclaircir à plein.*]

228. ↑ Au verso de ce fragment le titre 1. *La Raison* et la fin d'une phrase barrée [*d'une chose et* [*de cette nature. Dieu est le commencement et la fin. Eccl. Eccli.*] — (Cf. *Apocal.* XXI, 6, *Ego sum A et Ω : initium et finis*).
229. ↑ Cf. B., 410 ; C., 387 ; P. R., XXXI, 19 ; Bos., I, ix, 52 ; Hav., VI, 49 ; Mol., I, 99 ; Mich., 380.
230. ↑ Écrit par Mme Périer.
231. ↑ Expression conforme à l'usage du xviie siècle : « Ce n'est pas tant la mort qui me trouble que de ce qu'il est fâcheux d'être pendu. » (Molière, *M. de Pourceaugnac*, III, 2.) — Le fragment commençait d'abord par : *Il y a des gens.*
232. ↑ [*Etc.*]
233. ↑ « Le roi Philippus feit un amas des plus meschants hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur feit bastir, qui en portoit le nom : j'estime qu'ils dresserent, des vices mesmes, une contexture politique entre eulx, et une commode et iuste société. » (Montaigne. III, iv). — « Si j'avais, écrit Voltaire à d'Alembert, des citoyens à persuader de la nécessité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a partout, même au jeu, qui est un commerce de fripons ; même chez les voleurs. » Les logiciens qui sont assimilés aux janissaires et aux voleurs, ce sont les sceptiques qui sont des raisonneurs à outrance : seulement s'ils acceptent les lois du raisonnement, c'est provisoirement et afin de montrer que tout raisonnement supposant des principes admis sans démonstration est arbitraire et incertain.
234. ↑ [*Tant.*]
235. ↑ Cf. B., 358 ; C., 314 ; Faug., II, 192 ; Hav., XXV, 29 ; Mol., I, 173 ; Mich., 20.
236. ↑ Cf. B., 196 ; C., 7 ; P. R., XXI, 2 ; Bos., II, i, 2 ; Faug., II, 99 ; Hav., VIII, 9 ; Mol., I, 169 ; Mich., 866.
237. ↑ Cf. fr. 344 : « Instinct et raison, marques de deux natures. »
238. ↑ La première phrase a été écrite, la seconde phrase a été dictée par Pascal.
239. ↑ Cf. B., 47 ; C., 68 ; Bos., I, iv, 10 ; Faug., I, 226 ; Hav., I, 10 *bis* ; Mol., I, 38 ; Mich., 562.
240. ↑ L'instinct semble être l'aspiration au bien, souvenir de notre perfection primitive ; l'expérience est la connaissance de notre misère et de notre chute.
241. ↑ Cf. B., 40 ; C., 60 ; P. R., XXIII, 3 ; Bos., I, iv, 3 ; Faug., II, 82 ; Hav., I, 3 ; Mol., I, 71 ; Mich., 400.
242. ↑ [*D'être*] remplacé par *de connaître*.
243. ↑ Cf. B., 40 ; C., 60 ; P. R., XXIII, 3 ; Bos., I, iv, 3 ; Faug., II, 82 ; Hav., I, 3 ; Mol., I, 71 ; Mich., 622.
244. ↑ [*Et toutes ces grandeurs prouvent.*]
245. ↑ Allusion à Persée, fr. 409 et 410.
246. ↑ Cf. C., 433 ; Faug., II, 82 ; Hav., XXV, 82 ; Mol., I, 72 ; Mich., 907.
247. ↑ Début du troisième chapitre des *Lamentations* de Jérémie : Ego vir videns *paupertatem meam in virga indignationis ejus. Me minavit, et adduxit in tenebras, et non in lucem.*
248. ↑ Cf. B., 97 ; C., 9 ; P. R., XXIII, 5 ; Bos., I, iv, 5 ; Faug., II, 80 ; Hav., I, 5 ; Mol., I, 66 ; Mich., 212.
249. ↑ [*D'*]être.
250. ↑ Cf. fr. 148.
251. ↑ Cf. B., 374 ; C., 331 ; P. R., *ult.*, XXXI, 25 ; Bos., I, x, 15 ; Faug., I, 204 ; Hav., VII, 15 ; Mol., I, 87 ; Mich., 706.
252. ↑ Cf. fr. 361 et les notes. Port-Royal *éclaircit* ainsi les deux dernières lignes : « II n'en est pas de même parmi les hommes ; leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même ; et ils ne sont point contents, s'ils n'en tirent avantage contre les autres. »
253. ↑ Cf. B., 45 ; C., 65 ; Faug., I, 225 ; Hav., XXIV, 80 *ter* ; Mol., I, 104 ; Mich., 641.
254. ↑ [*Faire.*]
255. ↑ Cette pensée de Pascal est longuement et ingénieusement développée par Nicole, dans un chapitre du *Traité de la Grandeur* (*Première partie*, ch. vi) : *Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité pour remplir les besoins des hommes, et que c'est l'ordre politique qui la règle, et qui l'applique au service des hommes.* « Quelle charité serait-ce que de bâtir une maison tout entière pour un autre, de la meubler, de la tapisser, de la lui rendre la clé à la main ? la cupidité le fera gaîment… Il

a donc fallu un art pour régler la cupidité, et cet art consiste dans l'ordre politique, qui la retient par la crainte de la peine, et qui l'applique aux choses qui sont utiles à la société. » — Cf. le *Traité de la charité et de l'amour-propre*.

256. ↑ Cf. B., 37 *bis* ; C., 57 ; Faug., I, 220 ; Hav., XXIV, 80 *bis* ; Mol., I, 104 ; Mich., 675.
257. ↑ Voir les derniers fragments de la section V (328-337) qui définissent le fondement de l'*ordre* politique.
258. ↑ Cf. Charron : « Le désir d'honneur et de gloire, et la queste de l'approbation d'autrui est une passion vicieuse, violente, puissante, de laquelle a été parlé en la passion d'ambition ; mais très utile au public, à contenir les hommes en leur devoir, à les éveiller et échauffer aux telles actions, témoignage de la faiblesse et insuffisance humaine, qui à faute de bonne monnaie emploie la courte et la fausse. » (*Sagesse*, I, LX.)
259. ↑ Cf. C., 471 ; P. R., XXIII, 5 ; Bos., I, iv, 5 ; Faug., II, 80 ; Hav., I, 5 *bis* ; Mol., I, 67 ; Mich., 927.
260. ↑ « Veoyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant, elles sont grandes, et dignes d'un tel philosophe, mais si ont elles quelque marque de la recommendation de son nom, et de cette humeur qu'il avait descriee par ses preceptes » (Mont., II, xvi.)
261. ↑ Nous empruntons la note suivante à M. Droz (*Étude sur le scepticisme de Pascal*, 1886, p. 211) : « La « nature, qui est plus forte que tout », cela est peut-être emprunté à Grégoire de Naziance, *Second discours sur la paix*, p. 1 : « ἡ φύσις, ἧς οὐδὲν βιαιότερον. » Grégoire de Naziance était un des auteurs favoris de M. Hermant, qui en a même traduit quelques ouvrages. »
262. ↑ Cf. B., 21 ; C., 40 ; P. R., XXIV, 3 ; Bos., I, v, 2 ; Faug., II, 89 ; Hav., II, 2 ; Mol., I, 90 ; Mich., 201.
263. ↑ [*Désir de vérité, justice*.]
264. ↑ L'emploi de ce verbe est peut-être chez Pascal une réminiscence de ses écrits scientifiques : « Il faudrait toujours un même poids pour contrepeser l'eau. » *Équilibre des liqueurs*, I.
265. ↑ « Ô malheur de l'homme, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil ! Et à cela quel remède, puisqu'encore on se glorifie du remède même ? En un mot, on se glorifie de tout, puisque, même on se glorifie de la connaissance qu'on a de son indigence, et de son néant ; et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini. » (Bossuet, *Traité de la Concupiscence*, ch. xxiii.)
266. ↑ Cf. C., 473 ; Bos., II, xvii, 10 ; Faug., II, 86 ; Hav., XXIV, 10 *bis* ; Mol., I, 90 ; Mich., 934.
267. ↑ *Contrepeser* c'est faire équilibre ; *emporter* c'est déplacer l'équilibre, en faisant pencher le plateau de la balance. Cf. Amyot : « Démosthène, l'ayant soupesée, s'esmerveilla du poids qui estoit grand, et demanda combien de poids elle emportoit ; et Harpelus en se riant lui répondit : elle t'emportera vingt talents. » *Vie de Démosthène*, 36, *apud* Littré.
268. ↑ « La presumption est nostre maladie naturelle et originale. La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme et quand et quand la plus orgueilleuse. » (Mont., *Apol.*) — Cf. Charron : « Ce sont deux choses qui semblent bien se heurter et empescher, que misere et orgueil, vanité et presomption : voilà une estrangement monstrueuse nature que l'homme. » (*Sagesse*, I, préface au chap. xxxvi.)
269. ↑ Cf. B., 331 ; C., 282 ; P. R., XXIX, 11 ; Bos., I, ix, 15 ; Faug., I, 209 ; Hav., VI, 12 ; Mol., I, 124 ; Mich., 346.
270. ↑ La malignité, c'est d'une façon générale l'esprit mauvais, la nature pervertie par l'égoïsme. Or le fond de cette malignité, c'est l'orgueil ; aussi tout lui est-il occasion d'orgueil, la force d'abord quand la raison est de son côté, et la faiblesse aussi : l'homme qui n'a pas réussi à vaincre la nature, s'en fait un titre de gloire, comme s'il recouvrait par là son indépendance, et devenait plus grand en se soustrayant à la loi de Dieu. Cette interprétation serait éclairée par ce passage de Bossuet : « L'orgueil dont nous parlons consiste dans une certaine fausse force, qui rend l'âme indocile et fière, et ennemie de toute crainte ; et qui, par un amour excessif de sa liberté, le fait aspirer à une espèce d'indépendance : ce qui est cause qu'elle trouve un certain plaisir particulier à désobéir, et que la défense l'irrite. » (*Traité de la Concupiscence*, ch. xiv.)

271. ↑ Cf. B., 328 ; C., 278 ; Bos., I, ix, 64 ; Faug., I, 193 ; Hav., VI, 61 ; Mol., I, 88 ; Mich., 337.
272. ↑ [*Il arrive souvent*.] — « Les Pythagoriciens, dit Montaigne, font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc, une y va. » (*Essais*, I, ix, cf. Charron, *Sagesse*, III, ix, 4.) — Saint-Cyran écrit (*Lettres spirituelles*, LVI) « Il y a mille moyens de nous perdre et, il n'y a qu'un pour nous sauver, qui est l'humilité. »
273. ↑ [*Le*.]
274. ↑ La fin du fragment en surcharge.
275. ↑ Mont. : « Nos forces ne sont non plus capables de les ioindre [*les anciens*] en ces parties là vicieuses qu'aux vertueuses ; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les âmes, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal. » (I, xlix) Et ailleurs : « Ie veois, non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs, en usage commun et receu, si farouches, en inhumanité surtout et desloyauté, qui est pour moy la pire espèce des vices, que ie n'ay point le courage de les concevoir sans horreur ; et les admire, quasi autant que ie les déteste : l'exercice de ces meschancetez insignes porte marque de vigueur et force d'âme, autant que d'erreur et desréglement. » (III, IX.) — Cf. fr. 225.
276. ↑ Cf. B., 40 ; C., 61 ; P. R., XXIII, 4 ; Bos., I, iv, 4 ; Faug., II, 81 ; Hav., I, 4 ; Mol., I, 71 ; Mich., 381.
277. ↑ *Est si visible qu'elle* en surcharge.
278. ↑ [*Ce n'est pas*.]
279. ↑ [*Quand*.]
280. ↑ [*Est-il*.]
281. ↑ Souvenir de Montaigne : « Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable roy de Macedoine, son prisonnier, lui envoyait pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme. » (I, xix.) L'anecdote est empruntée à Cicéron (*Tusculanes*, V, 40) et à Plutarque (*Vie de Paul-Émile*, ch. xvii.)
282. ↑ [*Est*.]
283. ↑ [*Et un*.]
284. ↑ [*Se fâcher*.]
285. ↑ Cf. Spinoza : « Sic etiam videmus quod nemo miseretur infantis, propterea quod nescit loqui, ambulare, ratiocinari et quod denique tot annos quasi sui inscius vivat. At si plerique adulti, et unus aut alter infans nascerentur, tum unumquemque misereret infantum, quia tum ipsam infantiam, non ut rem naturalem et necessariam, sed ut naturæ vitium seu peccatum consideraret » (*Éthique*, *Part*. V, *Prop*. VI, *Scholie*).
286. ↑ Cf. B., 5 ; C., 17 ; Faug., I, 235 et II, 82 note ; Hav., I, 4 *bis* ; Mol., I, 72 ; Mich., 253.
287. ↑ Cf. B., 361 ; C., 318 ; P. R., XXIV, 6 ; Bos., I, v, 4 ; Faug., II, 81 ; Hav., II, 4 ; Mol., I, 60 ; Mich., 120.
288. ↑ Cf. B., 358 ; C., 315 ; P. R., IX, 8 ; Bos., II, xvii, 68 ; Faug., II, 79 ; Hav., XXIV, 57 ; Mol., I, 82 ; Mich., 2.
289. ↑ « De qui pensez-vous, écrit Balzac dans une page célèbre, que soient celles-ci ? *ces* [*paroles*] : Nous sommes composés de deux ennemis qui ne s'accordent jamais : la partie sublime de notre âme est toujours en guerre avec la partie inférieure, l'homme est fait d'un Dieu et d'une bête qui sont attachés ensemble. Si vous devinez l'auteur de ces quatre lignes, je vous estimerai aussi grand usage que ceux qui prédirent la naissance du roi Sapor. » (*Dissertation au R. P. Domandre, de Saint-Denis*).
290. ↑ *Être sans guerre, ne pouvant* en surcharge dans le manuscrit.
291. ↑ M. Michaut donne *aussi*.
292. ↑ Cf. B., 197 ; C., 8 ; P. R., XXI, 2 ; Bos., II, i, 2 ; Faug., II, 91 ; Hav., VIII, 8 ; Mol., I, 175 ; Mich., 865.
293. ↑ [*À la*.]
294. ↑ Pascal avait d'abord écrit *Barreaux*, il ajoute le *des*, ce qui tendrait à prouver que Pascal ne le connaissait qu'indirectement. — Tallemant signale des Barreaux allant passer à Saint-Cloud la semaine sainte pour faire, disait-il, son carnaval « avec Miton, grand joueur » et il nous indique ainsi

comment le nom de Des Barreaux vient sous la plume de Pascal. Tallemant ajoute : « il prêche l'athéisme partout où il se trouve… Bien loin de s'amender en vieillissant (Des Barreaux était né en 1602) il fit une chanson où il y a :

« Et par ma raison je butte
À devenir bête brute. »

295. ↑ [*Trouble le repos de ceux qui s'abandonnent.*]
296. ↑ Cf. B., 197 ; C., 9 ; Bos., *suppl.*, 10 ; Faug., I, 180 ; Hav., XXIV, 71 ; Mol., I, 118 ; Mich., 848.
297. ↑ *Nécessairement* en surcharge.
298. ↑ Souvenir de Montaigne : « Il fault avoir un peu de folie, qui ne veult avoir plus de sottise, disent et les preceptes de nos maistres, et encores plus leurs exemples » (III, ix) ; et ailleurs : « toute sapience est insipide, qui ne s'accommode à l'insipience commune. » (III, iii.) On cite encore ce mot d'Antonio Perez : Sois plutôt fou avec tous que sage tout seul ; si tous sont fous, tu n'y perdras rien ; mais si tu restes sage tout seul, ta sagesse passera pour folie, » qu'on peut rapprocher des maximes de la Rochefoucauld : « C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul » (231) et : « Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit » (209).
299. ↑ Cf. B., 47 ; C., 68 ; Bos., I, iv, 10 ; Faug., II, 92 ; Hav., I, 10 ; Mol., I, 38 ; Mich., 442.
300. ↑ [*L'autre selon.*]
301. ↑ M. Gidel et M. Michaut proposent *habitude d'y voir*. M. Le Goupils, ancien professeur de rhétorique au lycée de Rouen, m'a donné l'interprétation grammaticale de la phrase. *D'y voir la course* tombe directement sur *on juge* (Cf. Corneille, *Cid*, III, 1 :

Je mérite la mort, de mériter sa haine.

Et Molière, *Sganarelle*

J'avais tout cru perdu, de crier de la sorte.)

L'opposition de la *fin* et de la *multitude* est l'opposition de la nature idéale, conforme à la véritable destinée de l'être, et de la nature réelle, conforme à la valeur effective du plus grand nombre des êtres. Cette dualité de sens se retrouve aujourd'hui dans le mot *normal*. L'homme normal, c'est tantôt l'homme moyen, et tantôt l'homme qui est exactement ce qu'il devrait être.

302. ↑ *Animum arcendi* semble désigner l'instinct du chien de garde.
303. ↑ [*S'en éloignent.*]
304. ↑ [*Il ne fait pas.*]
305. ↑ Cf. B., 46 ; C., 66 ; P. R., XXI, 4 ; Bos., II, i, 4 et 5 ; Faug., II, 83 ; Hav., VIII, 13 ; Mol., I, 65 ; Mich., 387.
306. ↑ [*Tirant.*]
307. ↑ [*Qu'ils ont.*]
308. ↑ « Il est bien vraiment misérable. Mais ce qui r'engrège encore son mal et enchérit sa misère, c'est qu'il est tout plein du désir du contraire : car il désire tant qu'il peut son bien aise, la béatitude, l'immortalité, ce désir lui être planté au cœur, de nature même, dont il ne peut se défaire. » (Charron, *Discours I de la Rédemption du monde.*)
309. ↑ [*Se servant des premiers.*]
310. ↑ [*De connaître.*]
311. ↑ Cf. B., 360 ; C., 317 ; P. R., III, 13 ; Bos., II, v, 5 ; Faug., II, 81 ; Hav., XII, 8 ; Mol., I, 284 ; Mich., 122.
312. ↑ *Duplicité* est pris au sens propre : formé de deux natures. Cf. Amyot : « Toutefois qu'il y ait encore quelque duplicité et meslange en l'âme mesme, et quelque diversité de nature et différence entre la

partie raisonnable et l'irraisonnable. » *De la vertu morale*, *apud* Littré. Dans l'examen de *Cinna*, Corneille parle de la « duplicité de lieu ».

313. ↑ « Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si souple, a faict que aulcuns nous songent deux âmes, d'aultres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal ; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple. » (*Essais*, liv. II, ch. 1.) — Un philosophe matérialiste du xviii[e] siècle, La Mettrie, après avoir rapporté la légende sur le vertige de Pascal (l'hallucination constante d'un abîme à gauche), ajoute : « Grand homme d'un côté, il était à moitié fou de l'autre. La sagesse avait chacun leur département ou leur *Lobe* séparé par la faux. De quel côté tenait-il si fort attaché à MM. de Port-Royal ? » (*L'homme-machine*.)
314. ↑ Cf. B., 45 ; C., 65 ; P. R., XXIII, 7 ; Bos., I, iv, 7 ; Faug., II, 85 ; Hav., I, 7 ; Mol., I, 68 ; Mich., 507.
315. ↑ *Sans… grandeur*, en surcharge.
316. ↑ [*Mais il ne peut être*.]
317. ↑ Ce second paragraphe est une addition, ou une variante, donnée par les copies.
318. ↑ La seconde copie corrige : *qu'il croie qu'il est égal* aux anges.
319. ↑ Cf. Bossuet : « Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs… Tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais, au contraire, tout est important si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois tout est vain, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, si nous contemplons le terme où elle aboutit. » (*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*.)
320. ↑ Cf. B., 254 ; C., 470 ; Faug., II, 96 ; Mol., I, 70 ; Mich., 774.
321. ↑ [*Pas*.]
322. ↑ Cf. B., 48 ; C., 68 ; P. R., XXI, 4 ; Bos., II, i, 4 ; Faug., II, 89 ; Hav., VIII, 14 ; Mol., I, 70 ; Mich., 760.
323. ↑ Cf. Bossuet. : « Ô mort ! nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance ! Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage ; et pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités… » (*Sermon sur la mort*, 1662.)
324. ↑ Cf. B., 196 ; C., 7 ; Bos., I, iv, 9 ; Faug., II, 19 ; Hav., I, 9 ; Mol., I, 74 ; Mich., 860.
325. ↑ Cf. B., 361 ; C., 318 ; Faug., II, 96 ; Hav., XXV, 33 *bis* ; Mol., I, 174 ; Mich., 168.
326. ↑ Cf. fr. 184 : « Lettre pour porter à rechercher Dieu. Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent celui qui les recherche. » Et fr. 787 : « Ainsi je tends les bras à mon *Libérateur*. »
327. ↑ Cf. C., 65 ; P. R., XXIII, 8 ; Bos., I, iv, 8 ; Faug., II, 90 ; Hav., I, 8 ; Mol., I, 73 ; Mich., 885.
328. ↑ Cf. B., 196 ; C., 7 ; P. R., III, 14 ; Bos., II, iv, 5 ; Faug., II, 146 ; Hav., XII, 9 ; Mol., I, 285 ; Mich., 861.
329. ↑ [*Vraie*.]
330. ↑ [*Y*.]

SECTION VII

377]
425[1]

Seconde partie. Que l'homme sans la foi ne peut[2] connaître[3] le vrai bien, ni la justice. — Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception ; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but[4]. Ce qui[5] fait que les uns vont à la guerre, et que les autres n'y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues[6]. La volonté [*ne*] fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent[7] : princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieux, jeunes : forts, faibles ; savants, ignorants ; sains, malades[8] ; de tous pays, de tous[9] les temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme[10], devrait bien[11] nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts[12]. Mais l'exemple nous instruit peu : il n'est jamais si[13] parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque[14] délicate différence ; et c'est de là que nous attendons que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme[15] en l'autre[16]. Et ainsi[17], le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience[18] nous pipe, et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel.

Qu'est-ce donc que nous crie cette[19] avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye[20] inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet[21] infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même ?

[22] Lui seul est son véritable bien[23], et depuis qu'il l'a[24] quitté c'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : astres, ciel, terre[25], éléments[26], plantes, choux, poireaux[27], animaux[28], insectes, veaux, serpents, fièvre[29], peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste[30]. Et depuis qu'il a perdu le vrai[31] bien, tout[32] également peut lui paraître tel[33], jusqu'à sa destruction propre, quoique si contraire à Dieu, à la raison et à la nature tout ensemble[34].

Les uns le cherchent dans[35] l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés[36]. D'autres, qui en ont en effet plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes désirent, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur, par le manque de la partie qu'[*il*] n'[*a*][37] pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle[38] qu'elles lui apportent[39]. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous pussent le posséder à la fois, sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré[40]. Et leur raison est que[41] ce désir étant naturel à l'homme, puisqu'il est nécessairement dans tous, et qu'il ne peut pas ne le pas avoir[42] ; ils en concluent[43]…

***Première Copie* 193]**
426[44]

La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature ; comme, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien.

465]
427[45]

L'homme ne sait[46] à quel rang se mettre ; il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver ; il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

***444]**
428[47]

Si c'est une marque de faiblesse, de prouver[48] Dieu par la nature, n'en méprisez point l'Écriture[49] ; si c'est une marque de force d'avoir connu ces contrariétés, estimez-en l'Écriture[50].

23]
429[51]

[52] Bassesse de l'homme, jusques[53] à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer[54].

317]
430[55]

A. P. R.[56] (*Commencement, après avoir expliqué l'incompréhensibilité*)[57]. — Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc[58] qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.

Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui[59] montre qu'il y a un Dieu ; qu'on est obligé de l'aimer ; que notre vraie félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui ; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer ; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à nos impuissances, et les moyens d'obtenir ces remèdes[60]. Qu'on examine sur cela toutes les religions[61] du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce les philosophes, qui nous proposent pour tout bien les biens qui sont en nous ? Est-ce le vrai bien ?[62] ont-ils trouvé le remède à nos maux ? est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir mis à l'égal de Dieu[63] ? Ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et[64] les mahométans qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, même dans l'éternité, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences[65] ? Quelle religion nous enseignera donc à guérir[66] l'orgueil et la concupiscence ? Quelle religion enfin nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, la cause de ces faiblesses, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ces remèdes ?

Toutes les autres religions ne l'ont pu. Voyons ce que fera la[67] Sagesse de Dieu :

N'attendez pas, dit-elle[68], ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus[69] maintenant en l'état où je vous ai formés[70]. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait ; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence ; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu[71]. Il n'était pas alors dans les ténèbres

qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent[72]. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption ; il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours[73] ; il s'est soustrait de ma domination ; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui ; et, révoltant les créatures, qui lui étaient soumises[74], je les lui ai rendues ennemies : en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloigneraient de moi, qu'à peine lui reste-t-il une lumière confuse de son auteur : tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées ! Les sens, indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, et dominent sur lui, ou[75] en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leur douceur, ce qui est une domination plus terrible et plus impérieuse[76].

Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature, et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

De[77] ce principe que je vous ouvre, vous pouvez reconnaître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés en[78] de si divers sentiments. [79] Observez maintenant tous les mouvements de grandeur et de[80] gloire que l'épreuve de tant de misères ne peut étouffer, et voyez[81] s'il ne faut pas que la cause en soit en une autre nature[82].

[83] *A. P. R. pour demain (Prosopopée).* — C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères[84]. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis, et ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est [votre véritable état][85]. Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, qu'ils n'ont pas seulement connus ? Vos maladies principales sont l'orgueil[86], qui vous soustrait de[87] Dieu, la concupiscence qui vous attache à la terre[88], et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins l'une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre superbe : ils vous ont fait penser que vous lui étiez semblables et conformes par votre nature. Et ceux qui ont[89] vu la vanité de cette prétention vous ont jeté dans l'autre précipice[90], en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes[91], et vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous guérir de vos injustices[92], que ces sages n'ont point connues. Je puis seule vous faire entendre qui vous êtes, à…[93].

Adam, Jésus-Christ[94].

Si on vous unit à Dieu, c'est par grâce, non par nature. Si on vous abaisse, c'est par pénitence, non par nature.

Ainsi cette double capacité…

Vous n'êtes pas dans l'état de votre création.

Ces deux états étant ouverts, il est impossible que vous ne les reconnaissiez pas. Suivez vos mouvements, observez-vous vous-même, et voyez si vous n'y trouverez pas les caractères vivants de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ?

— Incompréhensible. — Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être[95] : Le nombre infini. Un espace infini, égal au fini[96].

— Incroyable que Dieu s'unisse à nous. — Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincère, suivez-la aussi loin que moi, et reconnaissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous-mêmes incapables de[97] connaître si[98] sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrais savoir d'où[99] cet animal, qui se reconnaît si faible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. Il[100] sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même ; et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de[101] sa communication.

Mais je voudrais lui demander[102] si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime en le connaissant ; et pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connaissance. Il est sans doute qu'il connaît au moins qu'il est, et qu'il aime[103] quelque chose. Donc, s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelque rayon de son essence, ne sera-t-il pas capable de[104] le connaître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira se communiquer à nous ? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnements, quoiqu'ils paraissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère, ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que, ne sachant[105] de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

Je n'entends pas que vous soumettiez votre créance à moi sans raison, et ne prétends pas vous assujettir avec tyrannie ; je ne prétends pas aussi vous rendre raison de toutes choses. Et pour accorder ces contrariétés, j'entends vous faire voir clairement, par des preuves convaincantes, des marques divines en moi, qui vous convainquent de ce que je suis[106], et m'attirent autorité par des merveilles et des preuves que vous ne puissiez refuser ; et qu'ensuite vous croyiez sans[107]… les choses que je vous enseigne, quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez par vous-mêmes connaître si elles sont ou non.

[108] Dieu[109] a voulu racheter les hommes, et[110] ouvrir le salut à ceux qui le cherchaient[111] ; mais les hommes s'en rendent si indignes[112] qu'il est juste que Dieu refuse à quelques-uns, à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due[113]. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus

endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence[114], comme il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres et un tel renversement de la nature, que les[115] morts ressusciteront, et les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître[116], dans son avènement de douceur ; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas[117]. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes ; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière[118] si cachée, qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là ; et ainsi, voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère[119] sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques[120] de soi visibles[121] à ceux qui le cherchent, et[122] non à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui[123] ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui[124] ont une disposition contraire[125].

201]

430 bis[126]

Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être.

***Première copie* 220]**

431[127]

Nul autre n'a connu que l'homme est la plus excellente créature. Les uns, qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les homme sont naturellement d'eux-mêmes ; et les autres, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur, qui sont aussi naturels à l'homme.

Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns : voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblable à lui ; la sagesse vous y égalera, si vous voulez le suivre[128]. « Haussez la tête, hommes libres », dit Épictète[129]. Et les autres lui disent : Baissez les yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? quelle effroyable distance ! Que serons-nous donc ? qui ne voit par tout cela que l'homme est égaré, qu'il est

tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquiétude, qu'il ne la peut plus retrouver ? Et qui l'y adressera donc ? les plus grands hommes ne l'ont pu.

425]
432[130]

Le pyrrhonisme est le vrai[131] ; car, après tout, les hommes, avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits. Et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard ; et même ils erraient toujours, en excluant l'un ou l'autre[132].

Quod ergo ignorantes, quæritis, religio annuntiat vobis[133].

465]
433[134]

Après avoir entendu toute la nature de l'homme. — Il[135] faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature[136]. Elle doit avoir connu la grandeur et la petitesse, et la raison de l'une et de l'autre. Qui l'a connue, que la chrétienne ?

257]
434[137]

Les[138] principales forces des pyrrhoniens, je laisse les moindres[139], sont : que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes, hors la foi et la révélation[140], sinon en [*ce*][141] que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque[142] n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu[143] bon, par un démon méchant[144], ou à l'aventure[145], il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains — selon notre origine[146]. De plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi[147], s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons ; on[148] croit voir les espaces, les figures, les mouvements ; on sent[149] couler le temps, on le mesure ; et enfin on agit de même qu'éveillé ; de sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait[150] si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier[151], dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir[152] ?

[Et qui doute que, si on rêvait en compagnie, et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez[153] ordinaire, et qu'on veillât en solitude[154], on ne crût les choses renversées[155] ? Enfin, comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe[156] sur l'autre, [157] la vie n'est elle-même qu'un songe[158], sur lequel les autres sont entés, dont nous nous éveillons à la mort, pendant laquelle nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien que pendant le sommeil naturel[159] : ces différentes pensées qui nous y agitent[160] n'étant peut-être que des illusions, pareilles à l'écoulement du temps et aux[161] vaines fantaisies de nos songes ?]

Voilà les principales forces de part et d'autre.

Je laisse les[162] moindres, comme les discours que font[163] les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume[164], de l'éducation, des mœurs des pays, et les autres choses semblables qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs qui[165] ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversés par le moindre souffle des pyrrhoniens[166]. On n'a qu'à voir leurs livres, si l'on n'en est pas assez persuadé ; on le deviendra bien vite, et peut-être trop.

Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est[167] qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels[168]. Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot[169] l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature[170] ; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure.

[171] Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme. Car[172] qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence[173] ; cette neutralité est[174] l'essence de la cabale : qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux [en quoi paraît leur avantage]. Ils ne sont pas pour eux-mêmes : ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter.

Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle[175] ? doutera-t-il s'il doute ? doutera-t-il s'il est[176] ? On n'en peut venir là ; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient[177] la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer[178] jusqu'à ce point.

Dira-t-il donc[179], au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est[180] forcé de lâcher prise ?

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction[181], quel prodige[182] ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque[183] d'incertitude et d'erreur ; gloire et rebut de l'univers.

Qui démêlera cet embrouillement[184] ? La nature confond les pyrrhoniens[185], et la raison confond les dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô hommes qui cherchez[186] quelle

est votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces[187] sectes, ni subsister dans aucune[188].

Connaissez donc, superbe[189], quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile[190] : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et[191] entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu.

[192] Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance ; et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que[193] s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge ; incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes[194] malheureusement déchus[195] !

Chose étonnante, cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance[196], qui est celui de la[197] transmission du péché[198], soit[199] une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes ! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui[200] choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer[201]. Cet écoulement ne nous[202] paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste ; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il[203] paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous[204], nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes[205]. Le nœud[206] de notre condition[207] prend ses replis et ses tours[208] dans cet abîme[209] ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme[210].

[211] [D'où il paraît que Dieu[212], voulant nous rendre[213] la difficulté de notre être inintelligible à nous-mêmes, en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous[214] étions bien incapables d'y arriver[215], de sorte que ce n'est pas par les superbes agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

[Ces[216] fondements, solidement établis sur l'autorité inviolable de la[217] religion, nous font connaître qu'il y a deux[218] vérités de foi également constantes : l'une, que[219] l'homme dans[220] l'état de la création ou dans celui de la grâce est élevé au-dessus de toute la nature[221], rendu comme semblable à Dieu, et participant de sa divinité, l'autre qu'en l'état de la corruption et de péché, il[222] est déchu de cet état et rendu semblable aux bêtes.

[Ces deux propositions sont[223] également fermes et certaines. L'Écriture nous les déclare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum[224]. Effundam spiritum meum saper omnem carnem[225]. Dii estis*[226], etc., et qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum[227], Homo assimilatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis[228]. Dixi in corde meo de filiis hominum*, Eccl. III[229].

[Par où il paraît clairement que l'homme[230], par la grâce, est[231] rendu comme semblable à Dieu et participant de sa divinité, et que sans la grâce il est comme semblable aux bêtes brutes.]

373]
435[232]

[233] Sans ces divines connaissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon, ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur faiblesse présente[234] ? Car, ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à[235] une parfaite vertu. Les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable, ils n'ont pu fuir, ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices ; [236] puisqu'[*ils*] ne [*peuvent*][237] sinon, ou s'y abandonner[238] par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car, s'ils connaissaient l'excellence de l'homme, ils en ignoraient la corruption ; de sorte qu'ils évitaient bien la[239] paresse, mais ils se perdaient dans[240] la superbe : et s'ils reconnaissaient l'infirmité de la nature, ils en ignoraient la dignité : de sorte qu'ils pouvaient bien éviter[241] la vanité, mais c'était en se précipitant dans[242] le désespoir[243]. De là viennent les diverses sectes des stoïques et des épicuriens, des dogmatistes et des académiciens, etc.

La seule religion chrétienne a pu[244] guérir ces deux vices, non pas[245] en chassant l'un par l'autre, par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre, par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes, qu'elle élève jusqu'à[246] la participation de la divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de[247] toute la corruption, qui les rend durant toute la vie[248] sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché ; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur. Ainsi[249], donnant à trembler [*à*] ceux qu'elle justifie, et[250] consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère[251] avec tant de justesse la crainte avec l'espérance, par cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et du péché[252], qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer ; et qu'elle[253] élève[254] infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler[255] : faisant bien voir[256] par là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les[257] croire et de les adorer ? Car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence ? et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure[258] les effets de notre déplorable condition ? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible de résister[259] ?

244]
436[260]

Faiblesse. — Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes, ni force pour le posséder sûrement. Il en est de même de la science, car la maladie l'ôte[261]. Nous sommes incapables et de vrai et de bien.

415]
436 bis[262]

Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et ils n'ont ni titre pour le posséder justement, ni force pour le posséder sûrement ; de même la science, les plaisirs. Nous n'avons ni le vrai, ni le bien.

487]
437[263]

Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous[264] qu'incertitude.

Nous recherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort.

Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables ni de certitude ni de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés[265].

485]
438[266]

Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu[267] ? si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu ?

277]
439[268]

Nature corrompue. — L'homme n'agit[269] point par la raison, qui fait son être[270].

***Première copie* 352]**
440[271]

La corruption de la raison paraît par tant de différentes et extravagantes mœurs ; il a fallu que la vérité soit venue, afin que l'homme ne véquît plus en soi-même.

***Première Copie* 256]**
441[272]

Pour moi, j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre[273] ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère[274] de cette vérité ; car la nature est telle, qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme, et une nature corrompue.

487]
442[275]

[276] La vraie nature de l'homme, son vrai bien, et la vraie vertu, et la vraie religion, sont choses dont la connaissance est inséparable.

75]

443[277]

Grandeur, misère[278]. — À mesure qu'on a de lumière, on découvre plus de grandeur et plus de bassesse dans l'homme. Le commun des hommes[279] — ; ceux qui sont plus élevés, les philosophes : ils étonnent le commun des hommes ; — les chrétiens : ils étonnent les philosophes.

Qui s'étonnera donc de voir que la religion ne fait que connaître à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière ?

45]

444[280]

Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants.

***Première copie* 377]**

445[281]

Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel ; vous ne me devez donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientius est hominibus*[282] ; car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible ; et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose contre la raison, et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente[283] ?

****267]**

446[284]

Du péché originel. Tradition ample[285] *du péché originel selon les juifs.*

Sur le mot de la *Genèse*, viii : la composition du cœur de l'homme est mauvaise dès son enfance. *R. Moïse Haddavschan* : Ce mauvais levain est mis dans l'homme dès l'heure où il est formé[286].

Massechet Succa : Ce mauvais levain a sept noms[287] dans l'Écriture ; il est appelé *mal, prépuce, immonde, ennemi, scandale, cœur de pierre, aquilon* : tout cela signifie la malignité qui est cachée et empreinte dans le cœur de l'homme[288].

Misdrach Tillim dit la même chose, et que Dieu délivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaise[289].

Cette malignité se renouvelle tous les jours contre l'homme, comme il est écrit *Ps.* xxxvii : « L'impie observe le juste, et cherche à le faire mourir ; mais Dieu ne l'abandonnera point. » Cette malignité tente le cœur de l'homme en cette vie, et l'accusera en l'autre. Tout cela se trouve dans le *Talmud*[290].

Misdrach Tillim sur le *Ps.* iv : « Frémissez, et vous ne pécherez point » : Frémissez, et épouvantez votre concupiscence, et elle ne vous induira point à pécher. Et sur le *Ps.* xxxvi : « L'impie a dit en son cœur : Que la crainte de Dieu ne soit point devant moi » ; c'est-à-dire, que la malignité naturelle à l'homme a dit cela à l'impie[291].

Misdrach el Kohelet. « Meilleur est l'enfant pauvre et sage que le roi vieux et fol qui ne sait pas prévoir l'avenir. » L'enfant est la vertu, et le roi est la malignité de l'homme[292]. Elle est appelée[293] roi, parce que tous les[294] membres lui obéissent, et vieux, parce qu'il est dans le cœur de l'homme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse ; et fol, parce qu'il conduit l'homme dans la voie de [*perdition*][295] qu'il ne prévoit point[296].

La même chose est dans *Misdrach Tillim*.

Bereschit Rabba sur le *Ps.* xxxv : « Seigneur, tous mes os te béniront, parce que tu délivres le pauvre du tyran » : Et y a-t-il un plus grand tyran que le mauvais levain ? — Et sur les *Prov.* xxv : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger » ; c'est-à-dire, si le mauvais levain a faim, donnez-lui du pain de la[297] sagesse, dont il est parlé *Prov.*, ix ; et s'il a soif, donnez-lui de l'eau dont il est parlé *Is.*, lv[298].

Misdrach Tillim dit la même chose ; et que l'Écriture en cet endroit, en parlant de notre ennemi, entend le mauvais levain : et qu'en lui [*donnant*][299] ce pain et cette eau, on lui assemblera des charbons sur la tête[300].

Misdrach el Kohelet, sur l'*Eccl.*, ix : « Un grand roi a assiégé une petite ville. » Ce grand roi est le mauvais levain, les grandes machines dont il l'environne sont les tentations, et il a été trouvé un homme sage et pauvre qui l'a délivrée, c'est-à-dire la vertu[301].

Et sur le *Ps.* xli : « Bienheureux qui a égard aux pauvres[302]. »

Et sur le *Ps.* lxxviii : « L'esprit s'en va et ne revient plus » ; d'où quelques-uns ont pris sujet d'errer contre l'immortalité[303] de l'âme ; mais le sens est que cet esprit est le mauvais levain, qui s'en va avec l'homme jusqu'à la mort, et ne reviendra point en la résurrection[304].

Et sur le *Ps.* ciii[305], la même chose.

Et sur le *Ps.* xvi[306].

381]
447[307]

Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre, les hommes aient connu le péché originel ? — *Nemo ante obitum beatus est*[308] ; c'est-à-dire qu'ils aient connu qu'à la mort la béatitude éternelle et essentielle commence ?

***440]**
448[309]

[*Miton*][310] voit bien que la nature est corrompue, et que les hommes sont contraires à l'honnêteté ; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut.

***442]**
449[311]

Ordre. — Après la corruption, dire : il est juste que tous ceux qui sont en cet état le connaissent, et[312] ceux qui s'y plaisent, et[313] ceux qui s'y déplaisent ; mais il n'est pas juste que tous voient la rédemption[314].

65]
450[315]

Si l'on ne se connaît plein de superbe, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle. Et si, en le connaissant[316], on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme… ?

Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme, et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet[317] des remèdes si souhaitables ?

***467]**
451[318]

Tous les hommes[319] se haïssent naturellement[320] l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence[321] pour la faire servir au bien public[322] ; mais ce n'est que [*feinte*] [323] et une fausse image de la charité ; car au fond ce n'est que haine.

439]
452[324]

Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence ; au contraire, on est bien aise d'avoir à rendre ce témoignage d'amitié, et à s'attirer la réputation de tendresse, sans rien donner[325].

465]
453[326]

On a[327] fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale et de justice ; mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*[328], n'est que couvert : il n'est pas ôté[329].

67]
454[330]

Injustice. — Ils[331] n'ont pas trouvé d'autre moyen de satisfaire la concupiscence[332] sans faire tort aux autres.

75]
455[333]

Le *moi*[334] est haïssable : vous, Miton, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable. — Point, car en agissant, comme nous faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le *moi* que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours.

En un mot, le *moi* a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque *moi* est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice[335] ; et ainsi vous ne le rendez[336] pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi ; et ainsi vous demeurez injuste et ne pouvez plaire qu'aux injustes[337].

229]
456[338]

Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien[339], et la durée de son bonheur, et de sa vie, que celle de tout le reste du monde !

402]
457[340]

Chacun est un tout à soi-même, car, lui mort, le[341] tout est mort pour soi[342]. Et de là vient que chacun croit être tout à tous[343]. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

115]
458[344]

« Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*[345]. » Malheureuse la terre de malédiction que ces trois[346] fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent[347] ! Heureux ceux qui, étant[348] sur ces fleuves, non pas[349] plongés, non pas entraînés, mais immobiles, mais[350] affermis ; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et[351] sûre, d'où ils ne se relèvent pas avant la lumière, mais[352], après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit élever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Hiérusalem, où l'orgueil ne pourra plus les combattre et les abattre ; et qui cependant pleurent, non pas de voir écouler toutes les choses[353] périssables que les torrents entraînent, mais[354] dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste, dont ils[355] se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil[356] !

85]
459[357]

Les fleuves de Babylone coulent, et tombent et entraînent[358].

Ô sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe[359] !

Il faut s'asseoir sur les fleuves, non sous ou dedans, mais dessus ; et non debout, mais assis : pour être humble, étant assis, et en sûreté, étant dessus. Mais nous serons debout dans les porches de Hiérusalem[360].

Qu'on voie si ce plaisir est stable ou coulant : s'il passe, c'est un fleuve de Babylone[361].

85]
460[362]

Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil, etc. — Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour l'objet le corps. Les curieux et savants : ils ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice[363].

Dieu doit régner sur tout, et tout se rapporter à lui. Dans les choses de la chair, règne proprement[364] la concupiscence ; dans les spirituelles, la curiosité proprement ; dans la sagesse, l'orgueil proprement. Ce n'est pas qu'on ne puisse être glorieux pour les biens ou pour les connaissances, mais ce n'est pas le lieu de l'orgueil : car, en accordant à un homme qu'il est savant, on ne laissera pas de le convaincre qu'il a tort d'être superbe[365]. Le lieu propre à la superbe est la sagesse, car on ne peut accorder à un homme qu'il s'est rendu sage, et qu'il a tort d'être glorieux ; car cela est de justice. Aussi Dieu seul donne la sagesse ; et c'est pourquoi : *Qui gloriatur, in Domino gloriatur*[366].

275]
461[367]

Les trois concupiscences ont fait trois sectes, et les philosophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences[368].

47]
462[369]

Recherche du vrai bien. — Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins dans le divertissement. Les philosophes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu[370].

191]
463[371]

[*Contre les philosophes qui ont Dieu sans Jésus-Christ*.]

Philosophes. — Ils croient[372] que Dieu est seul digne d'être aimé et d'être admiré, et ont désiré d'être aimés et admirés des hommes[373] ; et ils ne connaissent pas leur corruption. S'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aimer et l'adorer, et qu'ils y trouvent leur joie principale, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils s'y trouvent répugnants, s'[*ils*] n'[*ont*][374] aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que, pour toute perfection, ils fassent[375] seulement que[376], sans forcer les hommes, ils[377] leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible[378]. Quoi ! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent, mais que les hommes s'arrêtassent à eux[379] ! Ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes !

251]
464[380]

Philosophes. — Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur hors de nous ; nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas[381] pour les exciter ; les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Et ainsi les philosophes ont beau dire : retirez-vous en vous-mêmes[382], vous y trouverez votre bien ; on ne les croit pas, et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots.

481]
465[383]

Les[384] Stoïques disent : rentrez au dedans de vous-mêmes ; c'est là où vous trouverez votre repos : et cela n'est pas vrai.

Les autres disent : sortez en dehors : recherchez le bonheur en vous divertissant et cela n'est pas vrai : les maladies viennent.

Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu[385], et hors et dans nous.

197]
466[386]

Quand Épictète[387] aurait vu parfaitement bien[388] le chemin, il dit aux hommes : vous en suivez un faux ; il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut ; Jésus-Christ seul y mène : *Via*[389]*, veritas*[390].

Les vices de Zénon même[391].

161]
467[392]

Raison des effets[393]. — Épictète. Ceux qui disent : Vous avez mal à la tête[394]… ; ce n'est pas de même. On est assuré de la santé et non pas de la justice ; et en effet la sienne était une niaiserie.

Et cependant il la croyait démonstrative en disant : « Ou en noire puissance ou non[395]. » Mais il ne s'apercevait pas qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cœur, et il avait tort de le conclure de ce qu'il y avait des chrétiens[396].

465]
468[397]

Nulle autre religion n'a proposé de se haïr. Nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent[398] et qui cherchent un être véritablement aimable[399]. Et ceux-là[400], s'ils n'avaient jamais ouï parler de la religion d'un Dieu humilié, l'embrasseraient incontinent.

***125]**
469[401]

Je sens que je puis n'avoir point été, car le moi consiste dans ma pensée : donc moi qui pense n'aurais point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé : donc je ne suis pas un être nécessaire[402]. Je ne suis pas aussi[403] éternel, ni infini : mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini[404].

483]
470[405]

Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais[406]. — Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent ? ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se tait de Dieu comme un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. La conversion véritable consiste à[407] s'anéantir devant cet être universel qu'on a irrité tant de fois, et qui peut vous perdre légitimement à toute heure ; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a mérité rien de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous, et que, sans un médiateur, il ne peut avoir de commerce.

***244]**
471[408]

Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement ; je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir[409], car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir[410] ? et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc[411], comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir, de même, je suis coupable de me faire aimer. Et si j'attire les gens à s'attacher à moi[412], je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt ; et, de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher[413].

***Première Copie* 179]**
472[414]

La volonté propre[415] ne se satisfera jamais, quand elle aurait pouvoir de tout ce qu'elle veut ; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce[416]. Sans elle, on ne peut être mal-content ; par elle, on ne peut être content[417].

***167]**
473[418]

Qu'on s'imagine un corps plein de membres pensants.

***265]**
474[419]

Membres. Commencer par là. — Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps plein de membres pensants, car nous sommes membres du tout, et voir comment chaque membre[420] devrait s'aimer, etc.

265]
475[421]

Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur ; mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

199]
476[422]

Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi[423].

Si le pied avait toujours ignoré qu'il appartînt au corps, et qu'il y eût un corps dont il dépendît, s'il n'avait eu que la connaissance et l'amour de soi, et qu'il vînt à connaître qu'il appartient à un corps duquel il dépend, quel regret, quelle confusion de sa vie passée,

d'avoir été inutile au corps qui lui a influé la vie, qui l'eût anéanti s'il l'eût rejeté et séparé de soi, comme il se séparait de lui ! Quelles prières d'y être conservé ! et avec quelle soumission se laisserait-il gouverner à la volonté qui régit le corps, jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut ! ou il perdrait sa qualité de membre ; car il faut que tout membre veuille bien périr pour le corps, qui est le seul pour qui tout est[424].

8]

477[425]

Il est faux que nous soyons[426] dignes que les autres nous aiment, il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables, et indifférents, et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle ; nous naissons donc injustes, car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, dans le corps particulier de l'homme. La volonté est donc dépravée.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général, dont elles sont membres. L'on doit donc tendre au général. Nous naissons donc injustes et dépravés.

***481]**

478[427]

Quand nous voulons penser à Dieu, n'y a-t-il rien qui[428] nous détourne, nous tente de penser ailleurs ? Tout cela est mauvais et né avec nous.

7]

479[429]

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères. Le raisonnement des impies, dans *la Sagesse*, n'est fondé que sur ce qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, dit-il, jouissons donc des créatures[430]. — C'est le pis aller. Mais s'il y avait un Dieu à aimer, il n'aurait pas conclu cela, mais bien le contraire ; et c'est la conclusion des sages : Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures.

Donc tout ce qui nous incite à nous attacher aux créatures est mauvais, puisque cela nous empêche, ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons.

Or nous sommes pleins de concupiscence ; donc nous sommes pleins de mal ; donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous excite à autre attache que Dieu seul.

199]
480[431]

Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils aient une volonté et qu'ils la conforment au corps[432].

161]
481[433]

Les exemples des morts généreuses de Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère ; car qu'est-ce que cela nous apporte ? Mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche ; car ce sont nos membres[434]. Nous avons un lien commun avec eux ; leur résolution peut former la nôtre, non seulement par l'exemple, mais parce qu'elle a peut-être mérité la nôtre. Il n'est rien de cela aux exemples des païens : nous n'avons point de liaison à eux ; comme on ne devient pas riche pour voir un[435] étranger qui l'est, mais bien pour voir son père ou son mari qui le soient.

149]
482[436]

Morale. — Dieu[437] ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent point le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensants. Car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits, et de les faire croître et durer. Qu'ils seraient heureux s'ils le sentaient, s'ils le voyaient ! Mais il faudrait pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connaître, et bonne volonté pour consentir à celle de l'âme universelle. Que si, ayant reçu l'intelligence, ils s'en servaient à retenir en eux-mêmes la nourriture, sans la laisser passer aux autres membres, ils seraient non seulement injustes, mais encore misérables, et se haïraient plutôt que de s'aimer ; leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir[438] à la conduite de l'âme entière à qui ils appartiennent, qui les aime mieux[439] qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

149]
483[440]

Être membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par[441] l'esprit du corps et pour le corps.

Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant ; cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être[442], sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s'aime plus que pour le corps ; il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir[443], parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhæret Deo unus spiritus est*[444].

Le corps aime la main ; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste[445].

Adhærens Deo unus spiritus est. On s'aime, parce qu'on est membre de Jésus-Christ ; on aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois Personnes[446].

419]
484[447]

Deux lois suffisent pour régler toute la République chrétienne, mieux que toutes les lois politiques[448].

113]
485[449]

La vraie et unique vertu est donc de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence, et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous[450], et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or il n'y a que l'Être universel

qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous[451] : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous.

225]
486[452]

La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à user et dominer sur les créatures, mais aujourd'hui à s'en séparer et s'y assujettir[453].

235]
487[454]

Toute religion est fausse, qui[455], dans sa foi, n'adore pas[456] un Dieu comme principe de toutes choses, et qui, dans sa morale, n'aime pas un seul Dieu comme objet[457] de toutes choses.

2e *Man. Guerrier*]
488[458]

… Mais il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe[459]. On dirige sa vue en haut, mais on s appuie sur le sable : et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel.

557]
489[460]

S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, tout par lui, tout pour lui. Il faut donc que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui. Mais, comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer[461] ce que nous ne connaissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion qui instruit de ces devoirs nous instruise aussi de ces impuissances, et qu'elle nous apprenne aussi les remèdes. Elle nous apprend que, par un homme, tout a été perdu, et la liaison rompue entre Dieu et nous, et que, par un homme, la liaison est réparée.

Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu, et il est si nécessaire, qu'il faut que nous naissions coupables, ou Dieu serait injuste[462].

90]
490[463]

Les hommes, n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement le récompenser où ils le trouvent formé, jugent de Dieu par eux-mêmes[464].

455]
491[465]

La[466] vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste, et cependant aucune ne l'a ordonné : la nôtre l'a fait. Elle doit encore avoir connu la concupiscence et l'impuissance ; la nôtre l'a fait. Elle doit y avoir apporté les remèdes[467] ; l'un est la prière. Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre[468].

11]
492[469]

Qui ne hait en soi son amour-propre, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu[470], est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité ? car il est faux que nous méritions cela ; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire[471].

Cependant aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que[472] nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

465]
493[473]

La vraie religion enseigne nos devoirs, nos impuissances : orgueil et concupiscence[474] ; et les remèdes : humilité, mortification[475].

***Première Copie* 232]**

494[476]

Il faudrait que la véritable religion enseignât la grandeur, la misère, portât à l'estime et au mépris de soi, à l'amour et à la haine.

65]

495[477]

Si c'est un aveuglément surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un[478] terrible de vivre mal, en croyant Dieu.

412]

496[479]

L'expérience nous fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté[480].

***227]**

497[481]

[482] *Contre ceux qui sur la confiance de la miséricorde de Dieu demeurent dans la nonchalance, sans faire de bonnes œuvres.* — [483] Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert deux qualités en lui pour les guérir : sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil, quelque saintes que soient les œuvres, *et non intres in judicium*[484], etc. ; et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : « La miséricorde de Dieu invite à pénitence[485] » ; et cet autre des Ninivites : « Faisons pénitence, pour voir si par aventure il aura pitié de nous[486]. » Et ainsi tant s'en faut que la miséricorde autorise le relâchement, que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement ; de sorte qu'au lieu de dire : S'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toutes sortes d'efforts pour la vertu ; il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire toutes sortes d'efforts.

94]
498[487]

[488] Il est vrai qu'il y a de la peine, en entrant[489] dans la piété ; mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposât pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice, qui nous est naturel, résiste à la grâce surnaturelle[490] ; notre cœur se sent déchiré entre des efforts contraires ; mais il serait bien injuste[491] d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant[492], que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs[493], doit aimer, dans la peine qu'il souffre, la violence amoureuse et légitime de[494] celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impétueuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement[495]. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter. « Je suis venu apporter la guerre[496], » dit-il ; et, pour instruire de cette guerre : « Je suis venu apporter le fer et le feu[497]. » Avant lui le monde vivait dans cette fausse paix[498].

107]
499[499]

Œuvres extérieures. — Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes ; car les états qui plaisent à Dieu et aux hommes ont une chose qui plaît à Dieu, et une autre qui plaît aux hommes ; comme la grandeur de sainte Thérèse : ce qui plaît à Dieu est sa profonde humilité dans ses révélations ; ce qui plaît aux hommes sont ses lumières. Et ainsi on se tue d'imiter ses discours, pensant imiter son état, et pas tant d'aimer ce que Dieu aime, et de se mettre en l'état que Dieu aime.

Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que jeûner et en être complaisant. Pharisien, publicain[500].

Que me servirait de m'en souvenir, si cela peut également me nuire et me servir, et que tout dépend de la bénédiction de Dieu, qu'il ne donne qu'aux choses faites pour lui, et selon ses règles et dans ses voies, la manière étant ainsi aussi importante que la chose, et peut-être plus, puisque Dieu peut du mal tirer du bien, et que sans Dieu on tire le mal du bien ?

***Première Copie* 256]**
500[501]

L'intelligence des mots de bien et de mal[502].

***157]**
501[503]

Premier degré : être blâmé en faisant mal, et loué en faisant bien. Second degré : n'être ni loué ni blâmé.

249]
502[504]

Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs[505] ; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde, ni des applaudissements du monde ; mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert comme maître, en disant à l'une : Va, et : Viens. *Sub te erit appetitus tuus*[506]. Ses passions ainsi dominées sont vertus : l'avarice, la jalousie, la colère ; Dieu même se les attribue[507], et ce sont aussi bien vertus que la clémence, la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves[508], et, leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne ; car quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne.

265]
503[509]

Les philosophes ont consacré les vices, en les mettant en Dieu même[510] ; les chrétiens ont consacré les vertus.

90]
504[511]

[512] Le juste agit par foi[513] dans les moindres choses : quand il reprend ses serviteurs, il souhaite leur conversion par l'esprit de Dieu, et prie Dieu de les corriger, et attend autant

de Dieu que de ses répréhensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. Et ainsi aux autres actions.

107]
505[514]

Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir ; comme, dans la nature, les murailles peuvent nous tuer, et les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature ; la mer entière change pour une pierre[515]. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe par ses suites à tout. Donc tout est important.

En chaque action, il faut regarder, outre l'action[516], notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu.

433]
506[517]

Que Dieu ne nous impute pas nos péchés, c'est-à-dire toutes les conséquences et suites de nos péchés, qui sont effroyables[518], des moindres fautes, si on veut les suivre sans miséricorde !

429]
507[519]

Les mouvements de grâce, la dureté de cœur, les circonstances extérieures[520].

453]
508[521]

Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce ; et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme[522].

416]
509[523]

Philosophes. — La belle chose de crier à un homme qui[524] ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu ! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît[525] !

27]
510[526]

L'homme n'est pas digne de Dieu, mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne.

Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable ; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère.

47]
511[527]

Si on veut dire que l'homme est trop peu pour mériter la[528] communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger.

390]
512[529]

[530] Elle est toute le corps de Jésus-Christ, en son patois[531], mais il ne peut dire qu'elle est tout le corps de Jésus-Christ[532]. L'union de deux choses[533] sans changement ne fait point qu'on puisse dire que l'une devient l'autre : ainsi l'âme étant unie au corps, le feu au bois, sans changement ; mais il faut changement qui fasse que la forme de l'une devienne la forme de l'autre, ainsi l'union du Verbe à l'homme[534].

Parce que mon corps sans mon âme ne ferait pas[535] le corps d'un homme, donc mon âme unie à quelque matière que ce soit, fera mon corps[536]. Il ne distingue la condition nécessaire d'avec la condition suffisante : l'union est nécessaire, mais non suffisante : le bras gauche n'est pas le droit. L'impénétrabilité est une propriété des corps[537]. Identité *de numero* au regard du même temps exige l'identité de la matière. Ainsi si Dieu unissait mon âme à un corps à la Chine, le même corps, *idem numero*, serait à la Chine ; la même rivière qui coule là est *idem numero* que celle qui court en même temps à la Chine[538].

121]

513[539]

[540] Pourquoi Dieu a établi la prière.

1º Pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité.

2º Pour nous apprendre de qui nous tenons la vertu.

3º Pour nous faire mériter les autres vertus par travail.

(Mais pour se conserver la prééminence, il donne la prière à qui il lui plaît[541].).

Objection : Mais on croira qu'on tient la prière de soi.

Cela est absurde ; car, puisque, ayant la foi, on ne peut pas avoir les vertus, comment aurait-on la foi ? y a-t-il pas plus de distance de l'infidélité à la foi que de la foi à la vertu ? [542]

Mérite, ce mot est ambigu[543].

Meruit habere Redemptorem[544].

Meruit tam sacra membra tangere[545].

Digno tam sacra membra tangere[546].

Non sum dignus[547].

Qui mandicat indignas[548].

Dignus est accipere[549].

Dignare me.

Dieu ne doit que suivant ses promesses. Il a promis d'accorder la justice aux prières, jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse[550].

Saint Augustin a dit formellement que les forces seraient ôtées au juste[551]. Mais c'est par hasard qu'il l'a dit ; car il pouvait arriver que l'occasion de le dire ne s'offrît pas. Mais ses principes font voir que, l'occasion s'en présentant, il était impossible qu'il ne le dît pas, ou qu'il dît rien de contraire. C'est donc plus d'être forcé à le dire, l'occasion s'en offrant, que de l'avoir dit, l'occasion s'étant offerte[552] : l'un étant de nécessité, l'autre de hasard. Mais les deux sont tout ce qu'on peut demander.

495]

514[553]

« Opérez votre salut avec crainte[554]. »

Preuves de la prière : *Petenti dabitur*[555]. Donc, il est en notre pouvoir de demander. Au contraire du… : il n'y est pas, puisque l'obtention qui le prierait n'y est pas ; car puisque le salut n'y est pas, et que l'obtention y est, la prière n'y est pas[556].

Le juste ne devrait donc plus espérer en Dieu, car[557] il ne doit pas espérer, mais s'efforcer d'obtenir ce qu'il demande[558].

[559] Concluons donc que, puisque l'homme est iniquité maintenant depuis le premier péché, et que Dieu ne veut pas que ce soit par là qu'il ne s'éloigne pas de lui, ce n'est que par un premier effet qu'il ne s'éloigne pas[560].

Donc, ceux qui s'éloignent n'ont pas ce premier sans lequel[561] on ne s'éloigne pas de Dieu, et ceux qui ne s'éloignent pas ont ce premier effet. Donc, ceux qui étaient possédés quelque temps de la grâce par ce premier effet, cessent de prier, manque de ce premier effet.

Ensuite Dieu quitte le premier en ce sens…[562].

115]
515[563]

Les élus ignoreront leurs vertus, et les réprouvés la grandeur de leurs crimes : Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, soif, etc. ?[564]

***442]**
516[565]

Rom., III, 27 : Gloire exclue : par quelle loi ? des œuvres ? non, mais par la foi[566]. — Donc la foi n'est pas en notre puissance comme les œuvres de la loi, et elle nous est donnée d'une autre manière.

63]
517[567]

Consolez-vous : ce n'est pas de vous que vous devez l'attendre[568], mais au contraire, en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre.

***103]**
518[569]

Toute condition et même les martyrs ont à craindre, par l'Écriture[570].

La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement. *Deus absconditus*[571].

43]
519[572]

Joh., viii : *Multi crediderunt in eum. Dicebat ergo Jesus : Si manseritis...,* vere *mei discipuli eritis, et* veritas liberabit vos. — *Responderunt : Semen Abrahæ sumus, et nemini servimus unquam*[573].

Il y a bien de la différence entre les disciples et les *vrais* disciples. On les reconnaît en leur disant que la vérité[574] les rendra libres ; car s'ils répondent qu'ils sont libres et qu'il est en eux de sortir de l'esclavage du diable[575], ils sont bien disciples, mais non pas vrais disciples.

85]
520[576]

La loi n'a pas détruit la nature ; mais elle l'a instruite[577] ; la grâce n'a pas détruit la loi ; mais elle la fait exercer[578].

La foi reçue au baptême est la source de toute la vie des chrétiens, et des convertis.

423]
521[579]

La grâce sera toujours dans le monde — et aussi la nature — de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle. Et ainsi toujours il y aura des pélagiens, et toujours des[580] catholiques, et toujours combat ; parce que la première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres.

409]
522[581]

La loi obligeait à ce qu'elle ne donnait pas[582]. La grâce donne ce à quoi elle oblige[583].

45]
523[584]

Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam[585] ; et toute la morale en la concupiscence et en la grâce.

405]
524[586]

Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double[587] capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil.

481]
525[588]

Les philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états.

Ils inspiraient des mouvements de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme.

Ils inspiraient des mouvements de bassesse pure, et ce n'est pas l'état de l'homme[589].

Il faut des mouvements de bassesse[590], non de nature, mais de pénitence[591], non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut[592] des mouvements de grandeur[593], non de mérite, mais de grâce[594], et après avoir passé par la bassesse[595].

393]
526[596]

La misère persuade le désespoir, l'orgueil persuade la présomption. L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu.

416]
527[597]

La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.

467]
528[598]

Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir.

265]
529[599]

… Non pas un abaissement qui nous rende incapables de bien, ni une sainteté[600] exempte du mal.

429]
530[601]

Une personne me disait un jour qu'il avait une grande joie et confiance en sortant de confession. L'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai, sur cela, que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. Cela arrive de même souvent en d'autres choses[602].

141]
531[603]

Celui qui sait la volonté de son maître[604] sera battu de plus de coups, à cause du pouvoir qu'il a par la connaissance[605]. *Qui justus est, justificetur adhuc*[606], à cause du pouvoir qu'il a par la justice. À celui qui a le plus reçu, sera le plus grand compte demandé, à cause du pouvoir qu'il a par le secours.

41]
532[607]

L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions.

La nature semble avoir fait la même chose par ses deux infinis, naturels et moraux[608] : car nous aurons toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables[609], pour abaisser notre orgueil, et relever notre abjection.

447]
533[610]

Comminutum cor[611], saint Paul, voilà le caractère chrétien. *Albe vous a nommé*[612], *je ne vous connais plus*, Corneille, voilà le caractère inhumain. Le caractère humain est le contraire.

142]
534[613]

Il n'y a que deux sortes d'hommes : les uns justes, qui se croient pécheurs ; les autres pécheurs, qui se croient justes.

4]
535[614]

[615] On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts, car ils mortifient ; ils apprennent qu'on a été méprisé, ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres défauts pour l'être. Ils préparent l'exercice de la correction et l'exemption d'un défaut.

232]
536[616]

L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit ; et, a force de se le dire à soi-même, on se le fait croire[617] ; car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrumpunt bonos mores colloquia prava*[618]. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu, qu'on sait être la vérité ; et ainsi on se la persuade à soi-même.

412]
537[619]

[620] Le christianisme est étrange. Il[621] ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable, et lui[622] ordonne de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait terriblement abject[623].

202]
538[624]

Avec combien peu d'orgueil un chrétien[625] se croit-il uni à Dieu ! avec combien peu d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre !

La belle manière de recevoir la vie et la mort, les biens et les maux !

146]
539[626]

Quelle différence entre un soldat et un chartreux,[627] quant à l'obéissance ? car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des[628] exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais, car les capitaines et princes mêmes sont toujours esclaves et dépendants ; mais il l'espère toujours, et travaille toujours à y venir ; au lieu que le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. Ainsi ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance, que l'un a toujours, et l'autre jamais.

99]
540[629]

L'espérance que les Chrétiens ont de posséder un bien infini est mêlée de jouissance[630] effective aussi bien que de crainte ; car ce n'est pas comme ceux qui espéreraient un royaume, dont ils n'auraient rien, étant sujets ; mais ils espèrent la sainteté, l'exemption d'injustice, et ils en ont quelque chose.

411]
541[631]

Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable[632].

8]
542[633]

Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. Dans l'honnêteté[634], on ne peut être aimable et heureux ensemble[635].

265]
543[636]

Préface. — Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration ; mais une heure après ils craignent de s'être trompés.

Quod curiositate cognoverunt superbia amiserunt[637].

C'est ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans Jésus-Christ, qui est de communiquer[638] sans médiateur avec le Dieu qu'on a connu sans médiateur ; au lieu que ceux qui ont connu Dieu par médiateur connaissent leur misère.

***Première Copie* 253]**

544[639]

Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien ; que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer ; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fonds d'amour-propre qui la perd, et que lui seul la peut guérir.

29]

545[640]

Jésus-Christ n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, qu'ils étaient esclaves, aveugles, malades, malheureux et pécheurs ; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât et guérît ; que cela se ferait en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

485]

546[641]

[642] Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère ; avec Jésus-Christ, l'homme[643] est exempt de vice et de misère. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs[644], ténèbres, mort[645], désespoir.

151]

547[646]

[647] *Dieu par Jésus-Christ*[648]. Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce Médiateur, est ôtée toute communication avec Dieu ; par Jésus-Christ, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans Jésus-Christ n'avaient que des preuves impuissantes. Mais pour prouver Jésus-Christ, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables. Et[649] ces prophéties étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant, la preuve de la divinité de Jésus-Christ. En lui et par lui, nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans Médiateur nécessaire promis et arrivé, on

ne[650] peut prouver absolument Dieu, ni enseigner ni bonne doctrine ni bonne morale. Mais par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, on prouve Dieu, et on enseigne[651] la morale et la doctrine. Jésus-Christ est donc le véritable Dieu des hommes[652].

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu-là n'est autre chose que le Réparateur de notre misère. Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités ; aussi ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés. *Quia non[653] cognovit per sapientiam placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere*[654].

***491]**
548[655]

Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ ; nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ[656]. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi, sans l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature.

374]
549[657]

Il est non seulement impossible, mais inutile de connaître Dieu sans Jésus-Christ. Ils ne s'en sont pas éloignés, mais approchés ; ils ne se sont pas abaissés, mais…

Quo quisquam optimus est, pessimus, si hoc ipsum, quod optimus sit, adscribat sibi.

104]
550[658]

J'aime la pauvreté, parce qu'il l'a aimée[659]. J'aime les biens, parce qu'ils[660] donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde, je [*ne*][661] rends pas le mal à ceux qui m'en font ; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes[662]. J'essaie d'être juste, véritable, sincère, et fidèle à tous les hommes ; et j'ai une tendresse[663] de cœur pour ceux à

qui Dieu m'a uni[664] plus étroitement ; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées.

Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui[665] les a mis en moi et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur.

467]
551[666]

Dignior plagis[667] quam osculis non timeo quia amo.

119]
552[668]

Sépulcre de Jésus-Christ. — Jésus-Christ était[669] mort, mais vu, sur la croix. Il est mort et[670] caché dans le sépulcre[671].

Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints.

Jésus-Christ n'a fait aucuns miracles au sépulcre.

Il n'y a que des saints qui y entrent.

C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix.

C'est le dernier mystère de la Passion et de la Rédemption.

[Jésus-Christ enseigne vivant, mort, enseveli, ressuscité.]

Jésus-Christ n'a point eu où se reposer[672] sur la terre qu'au sépulcre.

Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre.

87]
553[673]

Le Mystère de Jésus[674]. — Jésus[675] souffre[676] dans sa passion les tourments que lui font les hommes ; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même ; *turbare semetipsum*[677] ; c'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis et ils dorment ; il les prie de soutenir[678] un peu avec lui, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion[679] qu'elle ne pouvait seulement[680] les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ressente et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois ; mais[681] alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble[682]. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

Jésus[683] sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Jésus au milieu de ce délaissement universel et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent, non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude, et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme[684].

Jésus les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération ni la leur les en eût retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos[685].

Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort ; mais, l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus*[686]. *Processit* (Joannes)[687].

Jésus a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé.

Jésus, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance.

[688] Il ne prie qu'une fois que le calice passe et encore[689] avec soumission, et deux fois qu'il vienne s'il le faut[690].

Jésus dans l'ennui.

[691] Jésus, voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père.

Jésus ne regarde pas dans Judas[692] son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et l'avoue, puisqu'il l'appelle ami[693].

Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie ; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps[694].

Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre[695].

Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements[696] en sont infailliblement.

— Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé[697].

Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente : je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles, vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que je fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

C'est mon affaire que ta conversion ; ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture, par mon esprit dans l'Église et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas[698] car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelle ; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel ; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint-Sacrement.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

— Je le perdrai donc, Seigneur, car je[699] crois leur malice sur votre assurance.

— Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir. À mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

— Seigneur, je vous donne tout[700].

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures, *ut immundus pro luto*.

Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver et terre.

Interroge ton directeur, quand mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité.

— [701] Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché par moi ; tous vos fléaux sont tombés sur lui. Il est plus abominable que moi, et, loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aille à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus forte raison.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant. Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

Eritis sicut dii scientes bonum et malum[702]. Tout le monde fait le dieu en jugeant : Cela est bon ou mauvais ; et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements.

Faire les[703] petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et qui vit notre vie ; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance.

90]
554[704]

Il me semble que Jésus-Christ ne laisse toucher que ses plaies après sa résurrection : *Noli me tangere*[705]. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances.

Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église.

107]
555[706]

Ne te compare point aux autres, mais à moi[707]. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves, compare-t'y. Mais qu'y compareras-tu ? sera-ce toi, ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable[708]. Si c'est moi, tu compares moi à moi[709]. Or je suis Dieu en tout.

Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler ; car je ne veux pas que tu manques de conducteur.

Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies. Tu ne me chercherais pas si tu ne me possédais.

Ne t'inquiète donc pas.

---

1. ↑ Cf. B., 65 ; C., 91 ; P. R., XXI, 1 et III, 7 ; Bos., I, i, 1 et II, v, 3 ; Faug., II, 121 ; Hav., VIII, 2 ; Mol., I, 143 ; Mich., 605.
2. ↑ [*Ni.*]
3. ↑ [*Ni.*]
4. ↑ C'est l'opinion commune de Jansénius et de Montaigne : « Verissima est illa sententia *beatam vitam omnes velle.* » (*Augustinus*, De Statu puræ naturæ, liv. II, ch. 7) — « Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but ; quoiqu'elles en prennent divers moyens ; aultrement on les chasseroit d'arrivée ; car qui escouteroit celuy qui, pour sa fin, establiroit nostre peine et mesaise ?... Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visée, c'est la volupté. » (*Essais*, I, 19). Méré dit de même que « chacun veut être heureux. » (*Disc. de la Conversation*, p. 15.)
5. ↑ [*Oblige*] les uns [*d'aller*.]
6. ↑ [*Je n'écris ces lignes et on ne les lit que parce que je me procure plus* [*on y trouve plus de satisfaction qu'à* [*on ne*],
7. ↑ *Tous se plaignent* en surcharge. — Cf. du Vair : « La voix commune de tous les hommes qui vivent, n'est-ce pas une plainte continuelle de leur misère et infortune ? » (*La Sainte Philosophie*, éd. 1603, p. 13.)
8. ↑ [*Vicieux, vertueux ; fous, sages, bons.*]
9. ↑ [*Âges.*]
10. ↑ [*De l'impuissance des hommes.*]
11. ↑ *Bien* en surcharge.
12. ↑ [*Mais quand vient l'occasion dont nous l'attendons à présent, qui bien que très conforme à cette autre qui n'a point satisfait celui à qui elle a réussi à son gré.*]
13. ↑ [*Exactement.*]
14. ↑ [*Petite.*]
15. ↑ [*Elle l'a été dans.*]
16. ↑ « Nous prenons toujours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux ; et partout notre espérance est frustrée. » Bossuet. *Sermon sur la loi de Dieu*.
17. ↑ [*L'expérience.*]
18. ↑ Port-Royal, suivi par Havet, a substitué à *expérience* espérance, qui peut sembler au premier abord plus naturel et mieux attendu. Cependant si on réfléchit, c'est bien *expérience* qui est la véritable leçon. Elle est d'ailleurs deux fois dans le manuscrit, et la correction doit être écartée. Pascal veut dire en effet que l'expérience, ou l'épreuve, qui devrait nous convaincre, nous trompe parce que nous l'interprétons toujours de manière à y trouver quelque motif d'espérer mieux à l'avenir. Et ainsi nous sommes à la fois et malheureux dans le présent et incapables de tirer profit de notre expérience : « La raison, dit Montaigne, a tant de formes que nous ne sçavons à laquelle nous prendre : l'experience n'en a pas moins ; la consequence que nous voulons tirer de la conference des evenements est mal seure, d'autant qu'ils sont tousiours dissemblables. » (III, 13.)

19. ↑ [*Impuissance.*]
20. ↑ À la page 378 du manuscrit.
21. ↑ [*Éternel et.*]
22. ↑ [*C'est le.*]
23. ↑ [*Mais.*]
24. ↑ [*Perdu.*]
25. ↑ Cf. Montaigne, *Apologie*, et en particulier ce qu'il dit de Platon : « Ailleurs, en ces mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos âmes, dieux. »
26. ↑ D'après Grotius. *De Verit. Rel. Chr.*, IV, 5 : « *Vetustior fuit cultus astrorum et quæ elementa dicimus, ignis, aquæ, aëris, terræ.* »
27. ↑ D'après Juvénal (xx, 9) :

> Porrum et cepe nefas violare et frengere morsu.
> O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina !

28. ↑ [*Bœufs.*] — Cf. Montaigne : « J'eusse encores plustot suyvi ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf » (*Apol.*) ; et aussi Grotius, *ibid.*, IV, 6.
29. ↑ Le culte de la fièvre est cité par Montaigne (*Apologie*), et par Grotius (IV, 7) qui renvoie en note à Cicéron, *de Legibus*, 11 : *Nam sæva illa Febrim, Impudentiam et similia omittam.* Pascal avait également lu dans les *Entretiens* d'Épictète ce fragment de dialogue : « J'oubliais qu'il faut te rendre hommage comme à la fièvre et à la bile, comme à Rome on a élevé un autel à la fièvre. » (I, xix.)
30. ↑ Voir Grotius, IV, 3. — Cf. Corneille, *Polyeucte*, V, 3 :

> Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
> Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
> La prostitution, l'adultère et l'inceste,
> Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste.
> C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.

On connaît enfin le développement de Bossuet : « On adorait jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout était Dieu, excepté Dieu même, et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance semblait être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions ; et il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avait point de puissance plus inévitable ni plus tyrannique que la leur. » (*Discours sur l'Histoire universelle*, IIe partie, ch. iii).

31. ↑ *Vrai* surcharge.
32. ↑ [*Lui en peut.*]
33. ↑ [*Que trouble, paix ; richesse, pauvreté ; science, ignorance ; oisiveté, travail ; estime, obscurité*].
34. ↑ [*Aussi la vérité* [*Toutes les choses* [*Tous les sujets où ils recherchent leur bien sont aussi bien contre les principes de la raison même, car il est bien évident que.*]
35. ↑ [*La grandeur, dans.*]
36. ↑ [*Suivant l'un des trois principes de la corruption ou deux à la fois ou tous trois ensemble.*] — Cf. fr. 73.
37. ↑ *Ils n'ont pas* dans le manuscrit.
38. ↑ [*Avec ce défaut.*]
39. ↑ Leçon, d'ailleurs plausible, des *Copies* et des éditeurs : *qui lui appartient*.
40. ↑ C'est une qualité essentielle du souverain bien, dit Paseal dans son écrit *sur la Conversion du pécheur* « qu'il ne puisse lui être ôté sans son consentement ».
41. ↑ [*Peut être dans les.*]
42. ↑ [*La nature n'aurait pas donné ce désir à l'homme.*]

43. ↑ [*Il est certain.*]
44. ↑ Cf. C., 5 ; Faug., II, 131 ; Hav., XXV, 84 ; Mol., I, 68 ; Mich., 897.
45. ↑ Cf. B., 195 ; C., 6 ; P. R., XXI, 4 ; Bos., II, i, 4 ; Faug., II, 87 ; Hav., VIII, 12 ; Mol., I, 66 ; Mich., 824.
46. ↑ [*Où*] se mettre [*ni à quel.*]
47. ↑ Cf. B., 254 ; C., 471 ; Bos., II, iii, 3 ; Faug., II, 116 ; Hav., X, 7 ; Mol., I, 314 ; Mich., 776.
48. ↑ [*Cela.*]
49. ↑ Cf. fr. 242 et 244.
50. ↑ Cf. fr. 424 et 430.
51. ↑ Cf. B., 15 ; C., 33 ; Faug., II, 89 ; Hav., XXV, 28 ; Mol., I, 67 ; Mich., 49.
52. ↑ Titre donné par les *Copies* : *Misère.*
53. ↑ [*Avoir.*]
54. ↑ Grotius, V. R. C., IV, 6 ; *Illud vero indignissimum quod et ad bestiarum cultum delapsi sunt homines, Ægyptii præsertim.*
55. ↑ Cf. B., 69 et 121 ; C., 95 et 147 ; P. R., III, 1, 2, 3, 10, 11, 13 ; Bos., II, v, 1, 2, 5, 12 ; II, XVII, 60 ; II, xiii, 1 ; Faug., II, 152 ; II, 147 ; Hav., XII, 1, 2, 3, 4, 5, 20 ; XX, 1 ; Mol., I, 274 ; I, 285 ; I, 278 ; I, 316 ; Mich., 147.
56. ↑ À Port-Royal, comme au fr. 416 ; vraisemblablement ces lettres indiquent les notes rédigées en vue de la conférence où Pascal expose le plan de son ouvrage (Cf. *Pièc. justif.*, p. clxxxii et cxcix.) Cette indication se trouve répétée deux fois, à la page 321 et à la page 57 du manuscrit, ce qui permet de rétablir l'unité du fragment.
57. ↑ Renvoi au fr. 416, qui lui aussi est précédé du signe A. P. R.
58. ↑ *Donc* en surcharge.
59. ↑ [*Apprenne.*]
60. ↑ [*Il faut* [*et c'est.*]
61. ↑ [*Et les sectes.*]
62. ↑ [*Est-ce apporter.*]
63. ↑ Montaigne rapporte dans l'*Apologie* « ce sot tiltre qu'Aristote nous preste « de dieux mortels » [Cic, *de Fin.*, II, 13], et ce iugement de Chrysippus », que « Dion estoit aussi vertueux que Dieu » [Plut., de comm. notit., xxx] ; « et mon Seneca recognoist, dict-il, que Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre… que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse, par où il le surmonte. Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité : il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict de se veoir deprimer au reng des aultres animaulx. » Cf. Jansénius, *de Hæresi Pelagiana*, lib. V, cap. 1 et 2.
64. ↑ [*Nous ont déclarés incapables de toute comparaison* [*communication*] *divine.*]
65. ↑ « C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme ; les uns en feront un Dieu ; les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut. Et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme. » (Bossuet, *Sermon sur la mort*, 1662).
66. ↑ [*Notre*] orgueil et [*notre*] concupiscence.
67. ↑ [*Notre.*]
68. ↑ [*Ô hommes.*]
69. ↑ *Maintenant* en surcharge.
70. ↑ [*Je vous ai créés saints.*]
71. ↑ [*Mais il n'a pu supporter.*]
72. ↑ À la page 318 du manuscrit.

73. ↑ « Il y a un désir d'indépendance gravé dans le fond de l'âme, et caché dans les replis les plus cachés de la volonté, par lequel elle se plaît à n'être qu'à soi, et à n'être point soumise à un autre, non pas même à Dieu. Si nous n'avions point cette inclination, nous n'aurions point de difficulté à remplir ses commandements ; l'homme eût rejeté sans peine ce désir d'indépendance lorsqu'il le conçut pour la première fois : étant visible qu'il n'a désiré autre chose dans son péché, sinon de n'être plus dominé de personne, puisque la seule défense de Dieu qui avait la domination sur lui, devait l'empêcher de commettre le crime qu'il a commis. » *Disc. de la Réformation de l'homme intérieur* par Jansénius. (trad. Arnauld d'Andilly. 3e partie, de l'orgueil.)
74. ↑ [*Elles se.*]
75. ↑ [*Ou par leur force ou par.*]
76. ↑ Sur la tyrannie de la douceur, cf. fr. 15.
77. ↑ [*Cette loi.*]
78. ↑ [*Tant de divisions.*]
79. ↑ [*Suivez.*]
80. ↑ [*Bien.*]
81. ↑ [*Si on peut.*]
82. ↑ Ce sont les termes mêmes que Pascal employait dans l'*Entretien avec M. de Saci* pour parler de la vérité de l'Évangile : « C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai et chassant tout ce qui est de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines. Et la raison en est que ces sages du monde placent les contraires dans un même sujet ; car l'un attribuait la grandeur à la nature et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister ; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents : tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissant appartenant à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu. »
83. ↑ À la page 321 du manuscrit.
84. ↑ [*Vous n'y trouverez que cette vérité ne peut vous* [*doit vous servir.*]
85. ↑ [*Je suis la seule qui peux vous apprendre ces choses, et quel est votre véritable bien, et je les enseigne à ceux qui m'écoutent. Les livres que j'ai mis entre les mains des hommes les découvrent bien nettement, mais je n'ai pas voulu que cette connaissance fût si ouverte. J'apprends aux hommes ce qui les peut rendre heureux. Pourquoi refusez-vous de m'ouïr ? Ne cherchez pas de satisfaction dans la terre, n'espérez rien des hommes ; votre bien n'est qu'e Dieu, et la souveraine félicité consiste à connaître Dieu, à s'unir à lui pour jamais dans l'éternité. Votre devoir est de l'aimer de tout votre cœur. Il vous a créés…*]
86. ↑ [*Et la concupiscence.*]
87. ↑ [*La basse dépendance de la.*]
88. ↑ [*Or les remèdes aux maux à l'orgueil sont l'humilité et.*]
89. ↑ À la page 322 du manuscrit.
90. ↑ Le *premier précipice* est celui que Jansénius décrivait en des termes dont Pascal paraît bien se souvenir : « Amisso pondere humilitatis quo humana infirmitas deorsum premitur, in altissima quæque præcipitia ventos vanitatis abreptus est. » (*De Hæresi Pelagiana*, VI, XIX).
91. ↑ [*Les uns vous ont égalé à Dieu, et par nature, les autres vous ont associé aux bêtes par nature et.*]
92. ↑ [*Vous deviez bien… moi seule puis vous annoncer* [*apprendre que vous* [*qu'on ne*].
93. ↑ En marge les mots suivants qui ont été rayés [*Je ne demande pas de vous une créance aveugle.*]
94. ↑ Cf. fr. 523.
95. ↑ Cf. 430 *bis* et fr. 233. — La *Logique de Port-Royal* reprend la thèse de Pascal : « Il faut remarquer qu'il y a des choses qui sont incompréhensibles dans leur manière, et qui sont certaines dans leur

existence. On ne peut concevoir comment elles peuvent être, et il est certain néanmoins qu'elles sont. » (IV, 1.)

96. ↑ L'emploi du nombre infini et l'égalité de l'infini au fini sont des allusions à la *Géométrie des indivisibles* de Cavelieri et de Roberval, qui conçoit une figure finie comme la somme d'une infinité d'éléments. Par exemple Pascal définit la somme des ordonnées comme « la somme d'un nombre indéfini de rectangles faits de chaque ordonnée avec chacune des petites portions égales du diamètre, dont la somme est certainement un plan, qui ne diffère de l'espace du demi-cercle que d'une quantité moindre qu'aucune donnée. » — Cf. *La Logique de Port-Royal*, IV, 1. : « C'est par cette diminution infinie de l'étendue qu'on peut prouver ces problèmes qui semblent impossibles dans les termes : trouver un espace infini égal à un espace fini, etc. »
97. ↑ À la page 325 du manuscrit.
98. ↑ [*Nous sommes incapables de Dieu*.]
99. ↑ [*L'on prend l'assurance*.]
100. ↑ [*Ne*] sait ce qu'il est lui-même
101. ↑ [*S'unir à lui*.]
102. ↑ [*S'il n'est pas*] capable d'amour et de connaissance. — La seconde rédaction en surcharge.
103. ↑ [*Des*] choses [*si peu aimables, pourquoi il ne pourra pas connaître Dieu qui est le*.]
104. ↑ [*Aimer*.]
105. ↑ [*Rien*] de nous-mêmes, nous ne pouvons.
106. ↑ De *et m'attirent* jusqu'à *refuser*, en marge.
107. ↑ Je lis dans le manuscrit *sans*, Pascal a dû renoncer à cette tournure et a oublié de barrer l'adverbe. La Copie complète : *sans hésiter*. Faugère donne *sûrement* et M. Molinier *sciemment*, qui ne sont ni l'un ni l'autre très satisfaisants, et que je ne puis retrouver dans le manuscrit.
108. ↑ À la page 326 du manuscrit.
109. ↑ [*Ayant*.]
110. ↑ [*Produire*.]
111. ↑ [*N'a pas*.]
112. ↑ [*Et si injustes*.]
113. ↑ [*Il n'est donc pas juste,* [*il est conforme à la raison qu'il a voulu que sa vérité ne fût pas*.]
114. ↑ [*Mais*.]
115. ↑ [*Plus*.]
116. ↑ [*C'est dans une*.]
117. ↑ [*Rechercher*.]
118. ↑ [*Capable de*.]
119. ↑ À la page 57 du manuscrit et avec ce titre : *À Port-Royal pour demain*.
120. ↑ [*Visibles*.]
121. ↑ [*Aux uns*.]
122. ↑ [*Invisible*] à ceux.
123. ↑ [*Veulent voir*.]
124. ↑ [*Ne désirent*] [*n'ont pas*.]
125. ↑ [*En quoi Dieu se rend*.]
126. ↑ Cf. B., 118 ; C., 144 ; Faug., II, 149 note ; Mich., 116.
127. ↑ Cf. C., 431 ; P. R., II, 5 ; III, 1 ; Bos., II, iv, 4 ; Faug., II, 141 ; Hav., XI, 4 *bis* ; Mol., I, 289 ; Mich., 901.
128. ↑ C'est la conclusion d'Épictète, suivant *l'entretien avec M. de Saci* : « que l'homme peut parfaitement… connaître Dieu, l'aimer, lui obéir, lui plaire, se guérir de tous ses vices, acquérir toutes les vertus, se rendre saint ainsi et compagnon de Dieu. »
129. ↑ Réflexion en marge de la *Copie*, empruntée aux *Entretiens*, I, xviii.
130. ↑ Cf. B., 376 ; C., 334 ; Bos., II, xvii, 1 ; Faug., II, 100 ; Hav., XXIV, 1 ; Mol., II, 20 ; Mich., 695.

131. ↑ Mont., *Apol.* : « tout ce que nous veoyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie. » Cf. *Entretien avec M. de Saci* : « Ainsi ces deux états qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, l'orgueil et la paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque, s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité. »
132. ↑ Réminiscence du discours de saint Paul à l'Aréopage : *Præteriens, et videns simulacra vestra, inveni et aram in qua scriptum erat :* ignoto deo. *Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*. Act. Apost., XVII, 23.
133. ↑ Victor Cousin a fait de cette affirmation la clé de son interprétation de Pascal : « Comprenez bien cette sentence décisive. Pascal ne dit pas : Il y a du vrai dans le pyrrhonisme, mais : Le pyrrhonisme est le vrai. Et le pyrrhonisme n'est pas le doute sur tel ou tel point de la connaissance humaine, c'est le doute universel, c'est la négation radicale de tout pouvoir naturel de connaître. » (*Préface de la Seconde Édition du Rapport sur les Pensées de Pascal*, Études sur Pascal, p. 42). — Mais, comme le remarque M. Droz (*Étude sur le Scepticisme de Pascal*, p. 183), le contexte, que Victor Cousin cite pourtant à l'appui de sa thèse, lui répond suffisamment : le pyrrhonisme serait le vrai si l'homme ne devait attendre la vérité que de la philosophie ; avant Jésus-Christ les sceptiques avaient donc raison contre tous les dogmatiques de l'antiquité. C'est déjà ce que Balzac avait dit à la fin du premier discours du *Socrate chrétien* : « Comment eussent-ils pu trouver la vérité qu'ils cherchaient, puisqu'elle n'était pas encore née ?... Cette vérité n'est autre que Jésus-Christ, et c'est ce Jésus-Christ qui a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'Académie, qui a même assuré le pyrrhonisme. Il est venu arrêter les pensées vagues de l'esprit humain et fixer ses raisonnements en l'air. Après plusieurs siècles d'agitation et de trouble, il est venu faire prendre terre à la philosophie, et donner des ancres et un port à une mer qui n'avait ni fond ni rive, etc. » (Cité par Havet). — Ainsi se justifie le mot de Vinet : on a dit que le scepticisme « fait Pascal chrétien ; il serait peut-être plus vrai de dire que le christianisme l'a rendu sceptique ». M. Droz rappelle ce mot, et le corrobore par un passage intéressant de M. Singlin : « Avant l'incarnation du Christ, les plus sages d'entre les hommes qui ont voulu se mêler d'éclairer les autres, tels qu'ont été les philosophes païens, n'ont été proprement, pour user des termes de notre Évangile, que des guides aveugles qui, conduisant d'autres aveugles, sont tombés tous ensemble dans la fosse. » (*Instructions chrétiennes sur les Mystères*, t. I, p. 720.)
134. ↑ Cf. B., 109 ; C., 134 ; P. R., II, 2 ; Bos., II, iv, 2 ; Faug., II, 141 ; Hav., XI, 2 *bis* ; Mol., I, 279 ; Mich., 823.
135. ↑ [*En*] faut [*trouver la raison*].
136. ↑ Cette phrase en marge.
137. ↑ Cf. B., 48 ; C., 69 ; P. R., XXI, 1, 4 ; III, 5, 6, 8 ; Bos., II, i, 4 ; II, v, 3, 4 ; II, xvii, 23 ; Faug., II, 100 ; II, 158 ; Hav., VIII, 1 ; Mol., I, 161 ; I, 292 ; Mich., 536.
138. ↑ L'édition de Port-Royal contient ce paragraphe d'introduction : « Rien n'est plus étrange, dans la nature de l'homme, que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connaître la vérité ; il la désire ardemment, il la cherche ; et cependant, quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de pyrrhoniens et de dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connaissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer ; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature. »
139. ↑ [*Est*] que [*ces principes*].
140. ↑ *Hors la foi et la révélation*, en surcharge.
141. ↑ *Mais* en que.
142. ↑ [*La nature peut nous les avoir donnés faux et que puisque hors la loi on n'est point assuré* [*mais on peut dire ou qu'on est créé au hasard et que les principes sont ou*.]
143. ↑ [*Véritable*.]

144. ↑ « Je supposerai donc, non pas que Dieu, qui est très bon et qui est la souveraine source de vérité, mais qu'un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant a employé toute son industrie à me tromper. » (Descartes, *Première méditation*.)
145. ↑ [*Suivant que ces principes peuvent être* [*qui ne voit que suivant* [*selon un de ces*.]
146. ↑ Cf. *Entretien avec M. de Saci* : « Et puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Être tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connaître la vérité, qui saura sans cette lumière, si, étant formés à l'aventure, ils ne sont pas incertains, ou si, étant formés par un être faux et méchant, il ne nous les a pas donnés faux afin de nous séduire ? montrant par là que Dieu et le vrai sont inséparables, et que si l'un est ou n'est pas, s'il est certain ou incertain, l'autre est nécessairement de même. »
147. ↑ *Hors de la foi*, en surcharge. — « Il me semble bien à présent que ce n'est pas avec des yeux endormis que je regarde ce papier… Mais en y pensant soigneusement, je me ressouviens d'avoir souvent été trompé en dormant par de semblables illusions ; et en m'arrêtant sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices certains par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil que j'en suis tout étonné, et mon étonnement est tel qu'il est presque capable de me persuader que je dors. » (Descartes, *Première méditation*.)
148. ↑ [*Voit*.]
149. ↑ [*Fuir*.]
150. ↑ [*Donc*.]
151. ↑ [*En lequel au songe, sont* [*qui doute*.]
152. ↑ Cf. Bossuet, *Sermon sur la mort*, 1662 : « … je doute quelquefois avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetul portio*. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond ; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres. » (*Premier point*.)
153. ↑ *Assez*, en surcharge.
154. ↑ [*Qu'on croirait*.]
155. ↑ [*En quoi*.]
156. ↑ [*Dans*.]
157. ↑ [*Il se peut aussi bien faire* [*ne se peut-il faire que cette moitié de la vie où nous pensons veiller est*.]
158. ↑ *Sur lequel… entés*, en surcharge.
159. ↑ [*Tous les écoulements du temps, de la vie et les divers corps que nous sentons*] ne sont.
160. ↑ [*Ne sont*.]
161. ↑ [*Imaginations*.]
162. ↑ [*Niaiseries*.]
163. ↑ [*Contre*.]
164. ↑ [*Des préventions*.]
165. ↑ *Ne… que*, en surcharge.
166. ↑ La phrase suivante, en surcharge.
167. ↑ [*Que de bonne foi*.]
168. ↑ Cette thèse est développée avec une vivacité qui a dû faire impression sur Pascal dans un chapitre des *Entretiens* d'Épictète, intitulé *Contre les Épicuriens et les Académiciens* : « Il est impossible que l'homme perde entièrement les sentiments humains… Quelle abomination ! Avoir reçu de la nature des mesures et des règles pour connaître la vérité, et ne pas se donner la peine de les appliquer à ce qui s'en écarte. » (II, xx.)
169. ↑ *En un mot*, surcharge.
170. ↑ Nouvelle allusion à l'argument cartésien du malin génie. Nos principes naturels sont-ils vrais ? nous avons une inclination naturelle à le croire ; mais cette inclination n'a de valeur que si l'auteur de notre nature n'a pas voulu nous tromper. C'est la véracité divine qui seule nous permet de nous confier à

nous-mème, d'admettre la réalité du monde extérieur et la vérité de la science mathématique. Seulement, pour Descartes, la véracité divine peut être démontrée par la métaphysique, et le doute est ainsi rationnellement levé au sein de la métaphysique. Pour Pascal la foi et le sentiment seuls nous mènent à Dieu, parce que seuls ils viennent de Dieu.

171. ↑ Page 258 du manuscrit. — [*Qui voudra s'éclairer plus au long des pyrrhoniens, voir leurs livres, il en sera bientôt persuadé et peut-être trop*.]
172. ↑ Cette phrase avait été barrée et remplacée en marge par celle-ci : *La neutralité qui est le parti des sages est le plus ancien dogme de la cabale pyrrhonienne* ; ensuite Pascal l'a rayée pour rétablir son premier texte.
173. ↑ [*Puisque*.]
174. ↑ [*Leur*] essence.
175. ↑ [*S'il sent du mal*.]
176. ↑ Allusion à l'argument de saint Augustin (*de Trinit*., X, 10), qui est devenu avec Descartes le *Cogito ergo sum*. Cf. les *Réflexions sur l'Esprit géométrique*.
177. ↑ [*À défaut de*] la raison, et.
178. ↑ M. Droz remarque l'analogie de l'expression avec celles dont se sert Descartes dans le Discours de la méthode, où il relève « les extravagantes opinions des sceptiques… Il semble qu'à moins d'être extravagant on ne peut douter… » (Cf. *Étude sur le scepticisme de Pascal*, 1887, p. 158, note.)
179. ↑ [*Aussi*.]
180. ↑ [*Obligé*.]
181. ↑ [*Quel paradoxe*.]
182. ↑ Bossuet : « Ô Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? Est-ce un prodige ? Est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles ? ou bien est-ce une énigme inexplicable ? » (*Sermon pour la profession de Mme de La Vallière*, 1675.)
183. ↑ Cf. Ronsard :

Bref ils t'ont fait la cloaque d'erreur.

184. ↑ Ce terme d'*embrouillement* se retrouve chez Bossuet : « On a à craindre des embrouillements sur l'affaire. » (*Lettres sur le quiétisme*). — [*Certainement cela passe le dogmatisme et pyrrhonisme et toute la philosophie humaine. L'homme passe l'homme. Qu'on accorde donc aux pyrrhoniens ce qu'ils ont tant crié : que la vérité n'est pas de notre portée ni de notre gibier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle est domestique du ciel, qu'elle loge dans le sein de Dieu, et que l'on ne la peut connaître qu'à mesure qu'il lui plaît de la révéler. Apprenons donc de la vérité incréée et incarnée notre véritable nature, on ne peut être pyrrhonien ni académicien sans étouffer la nature ; on ne peut être dogmatique par la force de* [*sans renoncer à la raison. On conclut* [*Qu'est-ce donc ? On ne peut éviter en cherchant la vérité par la raison d'entrer en une de ces trois sectes* [*éviter une de ces trois sectes ni*.]
185. ↑ [*Et les académiciens*.]
186. ↑ [*La vérité* [*votre véritable*.]
187. ↑ [*Trois*.]
188. ↑ Cf. Bossuet, *Sermon sur la mort*, 1662 : « Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice, elle en a fait ce prodige qu'on appelle l'homme… » (*Second point*.)
189. ↑ [*Que l'homme*.]
190. ↑ [*Sachez*.]

191. ↑ [*Apprenez* [*connaissez*.]
192. ↑ Page 261 du manuscrit. — [*N'est-il donc pas clair comme le jour que la condition de l'homme est double ? Certainement*] si l'homme.
193. ↑ [*Si nous étions malheureux simplement*.]
194. ↑ [*À présent*.]
195. ↑ [*Concevons donc que la condition de l'homme est double. Concevons donc que l'homme passe infiniment l'homme, et qu'il était inconcevable à lui-même sans le secours de la foi. Car qui ne voit que sans la connaissance de cette double condition de la nature, on était dans une ignorance invincible de la vérité de sa nature ?*]
196. ↑ [*Soit*.]
197. ↑ [*Corruption*.]
198. ↑ [*Sans lequel*.]
199. ↑ [*Celui*.]
200. ↑ [*Blesse*.]
201. ↑ [*Cela ne nous*.]
202. ↑ [*Est pas seulement inconcevable*.]
203. ↑ [*A si peu*.]
204. ↑ [*L'homme est*] incompréhensible à [*lui-même*.]
205. ↑ [*De sorte qu'il est beaucoup plus aisé de le concevoir que de concevoir la condition de l'homme sans cette connaissance et qu'ainsi* [*de sorte qu'il* [*que l'homme ne peut se connaître que par un mystère inconcevable* [*est lui-même un prodige* [*une merveille plus incompréhensible que le mystère incompréhensible par lequel seul il peut comprendre sa nature. — C'est*.]
206. ↑ [*Qui*.]
207. ↑ [*Y est caché*.]
208. ↑ *Dans cet abîme*, en surcharge.
209. ↑ La métaphore est dans Montaigne : « Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté,… ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle. » (*Apol.*)
210. ↑ Voici comment Bossuet, dans son *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière*, répond à la question posée en termes si semblables à ceux de Pascal : « Nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution ; ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé et les traces de ces fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore, en l'homme, si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre, si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa fuite et lui faire sentir sa perte… »
211. ↑ Page 262 du manuscrit. — [*Certainement Dieu aurait pu nous ôter à nous-mêmes*.]
212. ↑ [*Pensant réserver à lui seul le droit de* [*qui seul pouvait nous instruire nous-mêmes, en a caché le nœud dans la chose du monde la plus*.]
213. ↑ [*À nous-mêmes*.]
214. ↑ [*Ne pouvions pas*.]
215. ↑ [*Jamais*.]
216. ↑ [*Vérités inébranlables*] solidement [*établies*.]
217. ↑ [*Foi*.]
218. ↑ [*Articles* [*point de*.]

219. ↑ [*Tout dans la nature est* [*l'homme est le plus grand des ouvrages de la nature, que tout est fait pour lui et lui pour Dieu, et l'autre*.]
220. ↑ [*La création a été*.]
221. ↑ De *rendu* à *divinité*, surcharge.
222. ↑ [*A été*.]
223. ↑ [*Aussi*.]
224. ↑ *Prov*., VIII, 30 : *Cum eo eram cuncta componens : et delectabar per singulos dies, ladens coram eo omni tempore ;* (31) *ludens in orbe terrarum : et deliciæ meæ, esse cum filiis hominum*.
225. ↑ Joël, II, 28 : *Et erit post hoc : Effundam spiritum meum super omnem carnem : et prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ : senes vestri somnia somniabunt, et juvenes vestri visiones videbunt*. Cf. Isaïe, XLIV, 3.
226. ↑ *Dii estis*, surcharge. — Psaume LXXXI, 6 : *Ego dixi, Dii estis, et filii Excelsi omnes*.
227. ↑ Isaïe, XL, 6 : *Vox dicentis : Clama. Et dixi : Quid clamabo ? Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi flos agri*.
228. ↑ *Psaume* XLVIII, 13 : *Et homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*. Cf. *ibid.*, 28.
229. ↑ Verset 18 : *Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, et ostenderet similes esse bestiis*.
230. ↑ [*En ce qu'il est capable de la grâce de Jésus-Christ*.]
231. ↑ [*Capable d'être*.]
232. ↑ Cf. B., 106 ; C., 131 ; P. R., III, 14 et 22 ; Bos., II, v, 5, 11 ; Faug., II, 136 ; Hav., XII, 11 ; Mol., I, 282 ; Mich., 602.
233. ↑ Une croix en tête — [*Nous pouvons marcher sainement à la clarté de ces célestes lumières, et après avoir*.]
234. ↑ [*Que pouvaient-ils, sinon suivre une de ces routes, égarés et ne voyant jamais ?* [*dans leur impuissance de voir la vérité entière ?* [*Ou connaissant* [*S'ils connaissaient la dignité de notre condition, ils en ignoraient la corruption ; ou,* [*en connaissant* [*s'ils en connaissent l'infirmité, ils en ignoraient l'excellence ; et suivant l'une ou l'autre de ces routes, qui leur faisait voir la nature, ou comme incorrompue, ou comme irréparable, ils se perdaient ou dans la superbe, ou dans le désespoir, selon qu'ils considéraient, et ainsi ce qu'ils voyaient de vérité était* [*ne voyant de vérité que confondue avec l'erreur, ils manquaient de vertu. Ainsi s'ils*.]
235. ↑ [*La*] *vertu*.]
236. ↑ La fin de la phrase en marge.
237. ↑ *Il ne peut*, dans le manuscrit.
238. ↑ [*Lâchement*.]
239. ↑ [*Lâcheté*.]
240. ↑ [*L'orgueil*.]
241. ↑ [*L'orgueil*.]
242. ↑ [*L'abattement*.]
243. ↑ Cf. *Entretien avec M. de Saci* : « L'un remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe ; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi ces deux états qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduiront nécessairement à l'un de ces deux vices, l'orgueil et la paresse. »
244. ↑ [*Enseigner de*.]
245. ↑ [*De chasser*] l'un par l'autre [*comme*] la sagesse de la terre, mais [*de chasser*] l'un et l'autre par la [*sagesse*.]

246. ↑ *Jusqu'*en surcharge.
247. ↑ [*Toute*] la source de [*la*] corruption.
248. ↑ Page 374 du manuscrit — [*Esclaves*.]
249. ↑ [*Faisant*] trembler [*les uns*] ; puis *ceux qu'elle*. Pascal a négligé d'ajouter *à* lorsqu'il a remplacé *faisant* par *donnant*.
250. ↑ [*Espérance aux autres*.]
251. ↑ [*Toutes choses*] avec tant de justesse [*par cette capacité commune à tous et de la grâce et du péché, qu'elle intimide l'élévation ainsi qu'elle élève* [*grandeur et sainteté des justes et qu'elle console l'humiliation des autres* [*ceux qu'elle humilie par cette double capacité*.]
252. ↑ [*C'est donc elle seule qui apprend* [*donne la vérité et la vertu en préservant d'erreur* [*et qui donne le vrai principe de vivre, qui humilie sans abattre* [*désespoir*.]
253. ↑ *Infiniment* à *nature* en surcharge.
254. ↑ [*Et qui donc peut seul nous instruire et nous corriger en vérité*.]
255. ↑ *Par là… vice* surcharge.
256. ↑ [*Seule*.]
257. ↑ [*Voir*.]
258. ↑ [*La vérité*.]
259. ↑ [*Et que la* [*car en*.]
260. ↑ Cf. B., 7 ; C., 20 ; P. R., XXV, 13 ; Bos., I, vi, 18 ; Faug., II, 88 ; Hav., III, 12 ; Mol., I, 99 ; Mich., 513.
261. ↑ [*Et donc nous n'aurons ni le vrai*.]
262. ↑ Cf. B., 464 ; C., 263 ; Bos., I, vi, 18 ; Faug., II, 88 ; Mich., 666.
263. ↑ Cf. B., 195 ; C., 6 ; P. R., XXI, 2 ; Bos., II, i, 2 ; Faug., II, 88 ; Hav., VIII, 6 ; Mol., I, 296 ; Mich., 858.
264. ↑ [*Que ténèbres ou mensonges*.]
265. ↑ M. Molinier donne la leçon *effondrés*.
266. ↑ Cf. B., 195 ; C., 6 ; P. R., XXI, 3 ; Bos., II, i, 3 ; Faug., II, 90 ; Hav., VIII, 11 ; Mol., I, 68 ; Mich., 853.
267. ↑ Souvenir de saint Augustin : « Tu nous as faits pour toi, et notre cœur est dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en toi. » (*Confessions*, I, 1.)
268. ↑ Cf. B., 301 ; C., 523 ; Faug., II, 79 ; Hav., XXV, 27 ; Mol., I, 68 ; Mich., 567.
269. ↑ [*Plus*.]
270. ↑ La raison fait l'être de l'homme, selon Pascal, mais en principe, dans l'état de nature absolu, c'est-à-dire avant la chute de la créature. La raison était alors toute droite ; depuis elle est pervertie et abandonnée. — La Rochefoucauld a dit : « Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison. » (*Max.*, 62.)
271. ↑ Cf. C., 307 ; Faug., II, 158 ; Hav., XXV, 90 ; Mol., I, 285 ; Mich., 956.
272. ↑ Cf. C., 472 ; P. R., III, 14 ; Bos., II, v, 5 ; Faug., II, 158 ; Hav., XII, 10 ; Mol., I, 287 ; Mich., 928.
273. ↑ « Qui découvre mieux la faiblesse humaine que la religion ? » (Charron, *De la Sagesse*, livre I, ch. xxxvii.)
274. ↑ Au sens original d'empreinte et de marque. Cf. *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* : « Vous seul avez pu créer mon âme ; vous seul pouvez… y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire Jésus-Christ mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de notre substance. » (Ch. iv.) Cf. fr. 308.
275. ↑ Cf. B., 193 ; C., 4 ; P. R., II, 2 ; Bos., II, iv, 2 ; Faug., II, 141 ; Hav., XI, 2 ; Mol., I, 279 ; Mich., 863.
276. ↑ Fragment écrit d'abord au crayon, et repassé à l'encre.
277. ↑ Cf. B., 356 ; C., 312 ; Faug., II, 86 ; Mol., I, 65 ; Mich., 208.
278. ↑ [*Deux natures*.]
279. ↑ [*Les philosophes*.]
280. ↑ Cf. B., 118 ; C., 194 ; Faug., II, 369 ; Hav., XXV, 52 ; Mol., I, 290 ; Mich., 113.
281. ↑ Cf. C., 335 ; P. R., III, 9 ; Bos., II, v, 4 ; Faug., II, 106 ; Hav., XII, 7 ; Mol., I, 293 ; Mich., 953.

282. ↑ I, *Cor.*, 25 : *Quia quod stullum est Dei, sapientius est hominibus ; et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus.*
283. ↑ « C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable ; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle. » (Mont., *Apol.*)
284. ↑ Cf. B., 142 ; C., 172 ; Faug., II, 206 ; Hav., XXV, 144 ; Mol., I, 297 ; Mich., 546.
285. ↑ *Ample* addition autographe de Pascal au titre écrit sous sa dictée.
286. ↑ Ce fragment nous a conservé les notes dictées d'après le *Pugio Fidei*, IIIe partie, dist. II, ch. vi ; *De peccato originali, de multiplici denominatione et effectibus ejus.* (§ 2) : « Vocatur namque fomes sive originale peccatum, plasma vel figmentum malum. Unde R. Moseh Haddarschan dicit in Bereschit rabbe super illud *Genes.* VIII, v. 21 : Quoniam figmentum cordis hominis malum ab adolescentia vel a pueritia sua. »
287. ↑ *Dans l'Écriture, il est appelé* addition autographe de Pascal.
288. ↑ « *Legitur quoque in Massechet Succa… Tradidit R. Esra quod septem nomina habet figmentum malum.* Suivent les citations dont Pascal traduit le nom caractéristique : *malum* (*Gen.*, VIII, 21) ; *præputium* (*Deutér.*, X, 16) ; *immundum* (*Psalm.*, LI, 12) ; *inimicum* (*Prov.*, XXV, 21) ; *scandalum* (*Isaïe*, LVII, 14) ; *Cor lapidis* (*Ezéch.*, XXXVI, 26) ; *Aquilorum* (*Joël*, II, 20) : « id est figmentum malum quod est latens et stans in corde hominis. » (F. p. 464.)
289. ↑ Addition en marge de la main de Pascal.
290. ↑ « Dixit [*Risch Lakis*] figmentum hominis quotidie nititur contra eum et quærit mortificare ipsum, sicut dicitur Psal. XXXVII, v. 32 : Impius observat justum, et quærit ipsum mortificare… Dominus non derelinquet illum in manibus ejus… Dixit R. Jonathan : Figmentum malum instigat hominera in sæculo isto et testatur contra ipsum in sæculo futuro, sicut dictum est *Proverb* XXIX, v. 21. »
291. ↑ « De praedicta materia etiam legitur in Misdrasch Tillim super illud *Psal.* IV, *vers.* 5 : Fremite et non peccabitis… Scriptum quoque est super hanc eamdam materiam in Psalm. XXXVI, v. 2. Dixit culpabili impio in medio cordis mei non sit timor Dei coram oculis ejus… quod culpabilis, id est : figmentum malum dixit impio. »
292. ↑ [*La vieille ; elle est appelée le vieux.*]
293. ↑ [*La vieille* [*le vieux.*]
294. ↑ [*Hommes.*]
295. ↑ Le manuscrit porte *condition* ; le fragment ayant été dicté, il est légitime de soupçonner une erreur que Pascal aurait laissé échapper en relisant, et d'écrire avec Faugère *perdition*.
296. ↑ « Id idem quoque habetur in Midrasch Kohelet super illud Ecclesiastæ IV, v. 13 : *Melior est puer pauper et sapiens quam rex senex et stultus* sive insipiens, *qui nescit cavere in posterum.* Puer pauper et sapiens *Est figmentum bonum…* Quam rex senex, et insipiens : Hoc est figmentum malum. Et cur vocat id regem : qui a omnes obediunt illi. Et ob quam non vocat id senem quia copulatur homini atque conjungitur ab infantia ejus usque ad senectutem ipsius. Et quare vocat id insipientem ! Quia docet hominem viam malam quam nescit… Adhuc legitur in *Midrasch Tillim* super *Psalm.* IX. »
297. ↑ [*Loi.*]
298. ↑ « *Et ipsum est de quo ait Daniel Psal.* XXXV, v. 10 : Omnia ossa mea, Domine, dicunt, quis sicut tu ? Eripiens pauperem, vel humilem a validiore, pauperem scilicet et inopem a direptore suo. *Dixit R. Acha, Et numquid direptor aliquis est major quam figmentum malum ? Et super ipso dicit Salomo, Prov.* XXXV, v. 21. Si esuriat hostis tuus, ciba illum pane, id est *pane legis de quo dictum est Prov.* IX, v. 5. Venite, cibate cura pane meo, etc. Si fuerit sitiens, pota illum aquis, aquis scilicet legis, de quibus dictum est. Ecc. LV, v. 1 »
299. ↑ *Donnant* n'est pas dans le manuscrit.
300. ↑ Commentaire de R. Samuel sur le passage précité (*Prov.* XXV) : « De figmento malo loquitur Scriptura… *Dixit R. Samuel : Si steterit contra te figmentum malum pasce ipsum pane legis…* quia primas suscipies super caput ejus. »

301. ↑ « In Misdrasch Kohelet taliter scriptum est super illud *Ecclesiastæ*, IX, v. 14 ; *Civitas parva est*, et venit ad eam rex magnus et circumdedit eam. *Hoc est figmentum malum*… Et ædificavit contra eam munitiones magnas. *Hæ sunt insidiæ et circumventiones*, sive obsidiones in gyro. Et inventus est in ea vir pauper sapiens, *hoc est figmentum malum*. »
302. ↑ Vers 1 : « Beatus intelligens ad pauperem. »
303. ↑ Le manuscrit porte, écrit sous la dictée de Pascal, *les mortalités*.
304. ↑ Vers. 39 : « *Spiritus vadens et non rediens*… Opinati sunt quidem dicentes hinc quod mortui non erunt viventes… Sed hoc est figmentum malum quod vadit cum homine in hora mortis ejus, et non revertetur eum ipso in hora qua mortui resurgent. »
305. ↑ Verset 14 : « Quoniam ipse novit figmentum nostrum. »
306. ↑ Verset 2 : « Dixi Domino meus es tu : Bonitas mea nihil ad te. » — Les *Copies* ajoutent ce titre : *Principes des Rabbins. — Deux Messies.*
307. ↑ Cf. B., 419 ; C., 393 ; Faug., II, 101 ; Hav., XXV, 35 ; Mol., I, 296 ; Mich., 609.
308. ↑ Le chapitre 18 du Premier Livre des Essais, intitulé : *Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'aprez la mort*, débute par ces vers d'Ovide (*Métamorphoses*, III, 135) :

> Scilicet ultima semper
> Exspectanda dies homini est ; dicique beatus
> Ante obitum nemo supremaque funera debet.

Montaigne dit ailleurs : « Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de Solon que « Nul avant mourir ne peult estre dict heureux » si celuy la mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult estre dict heureux si sa renommée va mal, si sa postérité est misérable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par préoccupation où il nous plaist ; mais estant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avec ce qui est : et serait meilleur de dire à Solon que iamais homme n'est donc heureux puisqu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus » (I, 3). Pascal avait dû lire également dans l'*Augustinus* (*de Statu naturæ lapsæ*, lib. II, ch. 1) un fragment de l'*Hortensius* de Cicéron, cité d'après saint Augustin : a En punition de crimes commis, dans une vie antérieure, les hommes subissaient un supplice analogue à celui qu'avaient imaginé des bandits étrusques ; ils attachaient des vivants à des morts, et c'est de la même façon que nos âmes sont attachées à nos corps. »

309. ↑ Cf. B., 366 ; C., 322 ; Faug., I, 195 ; Hav., XXV, 92 *bis* ; Mol., I, 293 ; Mich., 747.
310. ↑ Le fragment a été dicté, sans doute à un domestique qui a écrit *Marton*. M. Faugère a rétabli la vraie leçon.
311. ↑ Cf. B., 255 ; C., 471 ; Bos., II, xvii, 10 ; Faug., II, 389 ; Hav., XXIV, 10 *ter* ; Mol., II, 64 ; Mich., 769.
312. ↑ *Et* surcharge.
313. ↑ *Et* surcharge.
314. ↑ [*Mais.*] — Cf. fr. 430 : « Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes. »
315. ↑ Cf. B., 350 ; C., 304 ; P. R., II, 13 ; Bos., II, iv, 11 ; Faug., II, 17 ; Hav., XI, 11 ; Mol., I, 285 ; Mich., 184.
316. ↑ *En le connaissant* surcharge.
317. ↑ [*De si heureux.*]
318. ↑ Cf. B., 108 ; C., 123 ; Bos., *suppl.*, 19 ; Faug., I, 225 ; Hav., XXIV, 80 ; Mol., I, 105 ; Mich., 833.
319. ↑ [*Naissent.*]
320. ↑ [*Les uns les autres.*]
321. ↑ [*Voulant.*]
322. ↑ Cf. fr. 402 et 403.
323. ↑ Le manuscrit donne *feindre*, mais le fragment ayant été dicté, il est vraisemblable qu'il y a lieu d'écrire *feinte*, comme ont fait Faugère, Havet et M. Molinier. M. Michaut conserve *feindre*.
324. ↑ Cf. B., 369 ; C., 324 ; P. R., XXIX, 33 ; Bos., I, ix, 37 ; Faug., I, 205 ; Hav., VI, 34 ; Mol., I, 105 ; Mich., 738.

325. ↑ La Rochefoucauld a exprimé sous trois formes différentes une pensée analogue : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons quelque chose qui ne nous déplaît pas. » (1re édit., supprimée dans les suivantes.) « Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis, lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux. » (1re édit. et les suiv.). « Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion. » (5e édit.)
326. ↑ Cf. B., 108 ; C., 133 ; Bos., *suppl.*, 19 ; Faug., I, 225 ; Hav., XXIV, 81 ; Mol., I, 105 ; Mich., 828.
327. ↑ [*Fait*.]
328. ↑ Psaume CII, 13 : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se*, 14, *quoniam ipse cognovit figmentum nostrum : recordatus est quoniam pulvis sumus*. Cf. les commentaires des Rabbins recueillis par Pascal au fr. 446.
329. ↑ Pascal se souvenait de la définition que Miton donnait de l'honnêteté ; c'est un « amour-propre bien réglé ». Nicole s'est inspiré de ces conceptions de Pascal dans son traité de la *Civilité chrétienne* (*Essais de Morale*, t. II, p. 116 sqq.)
330. ↑ Cf. B., 21 ; C., 40 ; Faug., II, 130 ; Mol., I, 104 ; Mich., 187.
331. ↑ *Ils* s'interprète, ce nous semble, par le rapprochement avec les fragments 451, 452, 453 et 455 ; ce sont les honnêtes gens suivant le monde, qui ont prétendu servir leur concupiscence dans les bornes de la justice humaine.
332. ↑ [*Et de ne pas*.]
333. ↑ Cf. B., 350 ; C., 305 ; P. R., XXIX, 18 ; Bos., I, iv, 123 ; Faug., I, 197 ; Hav., VI, 20 ; Mol., I, 128 ; Mich., 207.
334. ↑ Port-Royal ajoute ce commentaire : « Le mot *moi* dont l'auteur se sert dans la pensée suivante ne signifie que l'amour-propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis. » Et la *Logique* de Port-Royal reprend cette pensée : « Feu M. Pascal, qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portait cette règle [*de ne point de parler de soi*] jusques à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se nommer et même de se servir des mots de *je* et de *moi*, et il avait accoutumé de dire à ce sujet que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain et que la civilité humaine le cache et le supprime. » (III, 19.) C'était un précepte de l'*honnêteté* suivant Méré et Miton, de ne point dire *je*, mais *on*. D'autre part Saint-Cyran commande : « Ne dites jamais *mien*, mais *nôtre*. » (*Lettres* II, xvi.) En apparence les deux formules se ressemblent ; mais Pascal marque la différence.
335. ↑ [*Ce qui*.]
336. ↑ Aimable [*qu'à*.]
337. ↑ « L'homme, de sa nature, pense hautement et superbement de lui-même et ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre ; elle est une vertu du dehors, qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les autres comme s'il n'était pas vrai qu'il les compte pour rien. » (La Bruyère, *de l'Homme*.)
338. ↑ Cf. B., 393 ; C., 362 ; Faug., I, 185 ; Hav., XXV, 2 ; Mol., I, 48 ; Mich., 484.
339. ↑ [*Que celui*.]
340. ↑ Cf. B., 370 ; C., 327 ; Faug., I, 226 ; Hav., XXV, 19 ; Mol., I, 128 ; Mich., 637.
341. ↑ *Le*, en surcharge.
342. ↑ « Nous entraisnons tout avecques nous ; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort. » (Mont., II, xiii.) Cf. fr. 364.
343. ↑ L'expression de tout à tous, au sens où Pascal l'emploie, signifie exactement le contraire de ce qu'elle signifie dans le fameux passage de saint Paul : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* (*I ad Cor.*, ix, 22). L'Apôtre se considère comme un moyen tout entier employé au salut d'autrui ; l'homme se pose naturellement, suivant Pascal, comme l'unique fin de tous les autres individus.
344. ↑ Cf. B., 333 ; C.,284 ; P. R., XXVIII, 48 ; Bos., II, xvii, 43 ; Faug., I, 232 ; Hav., XXIV, 33 ; Mol., II, 45 ; Mich., 297.

345. ↑ *Quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ : quæ non est ex Patre, sed ex mundo.* Pascal traduit ici un verset de la première Épître de saint Jean (II, 16) qui est devenu le point de départ d'une riche littérature religieuse. Saint Augustin l'a longuement développé dans les *Confessions* et dans le *Traité de la véritable religion*, traduit par Antoine Arnauld. — Jansénius, dans le discours sur la *Réforme de l'Homme intérieur*, que la traduction d'Arnauld d'Andilly répandit parmi les amis de Port-Royal, et dans son *Augustinus* (de Statu naturæ lapsæ, II, viii), où se trouvent les expressions latines reprises par Pascal : *libido excellendi* au lieu de *dominandi*. — Bossuet enfin dans le *Traité de la concupiscence*.
346. ↑ *Trois* en surcharge.
347. ↑ [*Malheureuse Babylone.*]
348. ↑ [*Assis.*]
349. ↑ [*Dedans, mais.*]
350. ↑ [*Assis.*] — Leçon des *Copies* : *immobilement affermis* ; lecture de M. Molinier : *immobiles et tout affermis.*
351. ↑ [*Humble.*]
352. ↑ Ce second *mais* s'oppose à la négation contenue dans la phrase : *ne se relèvent pas avant la lumière.*
353. ↑ *Périssables*, en surcharge.
354. ↑ [*De voir.*]
355. ↑ [*Sont bannis.*]
356. ↑ M. Faugère a rapproché ce fragment de la paraphrase que saint Augustin a écrite sur le psaume CXXXVI : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremus Sion.*
357. ↑ Cf. Faug., I, 231 ; Hav., XXIV, 33 *bis* ; Mol., II, 46 ; Mich., 244.
358. ↑ *Ibid.* « Flumina Babylonis sunt omnia quæ hic amantur et transeunt. »
359. ↑ *Ibid.* « O Sancta Sion ubi totum stat et nihil fluit. »
360. ↑ Dans le commentaire cité par Faugère (ch. iv), on lit ces lignes : « Sedeamus super flumina Babylonis, non infra flumina Babylonis : talis sit humilitas nostra ut nos non mergat. Sede super flumen, noli in fluminibus, noli sub flumine ; sed tamen sede humilis… *In atriis ergo Jerusalem stantes erant pedes nostri.* »
361. ↑ *Ibid.* « Si autem non est certus et videt fluere unde gaudet, fluvius Babylonius est. »
362. ↑ Cf. Faug., II, 333 ; Hav., XXV, 181 ; Mol., II, 45 ; Mich., 247.
363. ↑ Cf. le développement du fr. 793.
364. ↑ *Proprement*, en surcharge.
365. ↑ Commentaire d'un texte de Cicéron (*de Nat. deor.*, II, 36) que Pascal avait trouvé dans l'*Apologie* de Montaigne, et dans l'*Augustinus* de Jansénius où il est longuement commenté (*De hæresi Pelagiana*, VI, 18) : *In virtute vero gloriamur : quod non contingeret, si id donum a Deo, non a nobis haberemus.* Ce texte s'oppose naturellement au verset de l'Écriture qui termine le fragment.
366. ↑ *Et quemadmodum scriptum est* : [*Jér.*, IX, 23] *qui gloriatur, in Domino glorietur*, I. *Cor.*, I, 31. Le texte de saint Paul est commenté, en particulier, par Jansénius (*discours sur la Réformation de l'Homme intérieur*, chap. iii.)
367. ↑ Cf. B., 62 ; C., 87 ; Faug., II, 92 ; Hav., VIII, 5 ; Mol., I, 176 ; Mich., 564.
368. ↑ D'après le sens que Pascal donne au mot *philosophe* dans un très grand nombre de fragments, il apparaît que la concupiscence propre aux philosophes est moins la curiosité que l'orgueil. Les Stoïciens se sont « perdus dans la présomption de ce que l'on peut » ; et en rapportant à leurs propres forces l'effort de leur sagesse, ils se sont révoltés contre Dieu. — La Rochefoucauld émet un jugement semblable : « Les philosophes, et Sénèque sur tous, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes : ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil. » (*Max.*, supprimée, Éd. Gilbert, 639.)
369. ↑ Cf. B., 359 ; C., 316 ; Faug., II, 95 ; Hav., XXV, 32 *bis* ; Mol., I, 174 ; Mich., 118.
370. ↑ Fragment écrit d'abord au crayon.

371. ↑ Cf. B., 61 ; C., 85 ; P. R., XXIX, 40 ; Bos., II, xvii, 71 ; Faug., II, 95 ; Hav., XXIV, 61 *bis* ; Mol., I, 172 ; Mich., 421.
372. ↑ Dieu [*et ne l'aiment pas*]. S'ils se sentent. — Port-Royal fait commencer ainsi ce fragment : « Les Platoniciens, et même Épictète et ses sectateurs croient… »
373. ↑ [*Ils se trouvent pleins.*]
374. ↑ Le manuscrit porte *s'il n'a*.
375. ↑ [*Que ce soit.*]
376. ↑ [*Les hommes.*]
377. ↑ [*Trouvent leur joie.*]
378. ↑ [*Que c'est ôter à Dieu.*]
379. ↑ Cf. Jansénius : « Quid enim egerunt tanto disputationum impetu Philosophi hujus mundi maxime que Stoïci, nisi ut hominem ipsum sibi repudiato omni sive Dei sive alterius adjutorio, ad omnem virtutem, sapientiam, felicitatemque sufficere persuaderent ? » *de Hæresi Pelagiana*, V, 1. Voir également *de Natura lapsa* II, 12 : *Affectus omnis non potest sine peccato hærere in creatura*.
380. ↑ Cf. B., 61 ; C., 86 ; Bos., II, i, 1 ; Faug., II, 94 ; Hav., VIII, 3 ; Mol., I, 174 ; Mich., 527.
381. ↑ *Pour les exciter*, surcharge.
382. ↑ [*On ne.*]
383. ↑ Cf. B., 196 ; C., 8 ; Bos., I, iv, 9 ; Faug., II, 93 ; Hav., I, 9 *bis* ; Mol., I, 74 ; Mich., 841.
384. ↑ [*Uns.*]
385. ↑ [*Et n'est ni.*]
386. ↑ Cf. B., 61 ; C., 85 ; Faug., II, 315 ; Hav., XXV, 43 ; Mol., II, 20 ; Mich., 428.
387. ↑ [*Vous.*]
388. ↑ [*La lumière.*]
389. ↑ Dans un sermon prêché à Metz vers 1653 sur la *Loi de Dieu*, Bossuet cite ce mot de saint Augustin *Ipsa via ad te venit*, « la voie même est venue à nous, car le Sauveur Jésus est la voie ».
390. ↑ Saint Jean, XIV, 6 : *Dicit ei Jesus : Ego sum via, et veritas, et vita : Nemo venit ad Patrem, nisi per me.* Épictète a eu, comme avait d'abord écrit Pascal, la lumière ; mais pour arriver au but, il ne suffit pas de voir le chemin, il faut la force de le parcourir, et pour cela, ce n'est pas assez de le montrer : la volonté est nécessaire, et elle vient de Dieu.
391. ↑ Addition de la copie. — Les vices de Zénon témoignent de l'impuissance du stoïcisme à assurer la vertu et le bonheur. D'ailleurs si *les vices de Zénon* font allusion aux anecdotes que Pascal a pu trouver dans Montaigne sur Zénon, il faut avouer que l'expression est singulièrement dure. Zénon a vécu au milieu du monde grec, comme Socrate ; mais rien dans sa vie ne semble avoir démenti sa doctrine.
392. ↑ Cf. B., 37 ; C., 54 ; Faug., I, 216 ; Mol., I, 109 ; Mich., 390.
393. ↑ Cf. fr. 334, 335, 336, 337.
394. ↑ Allusion à un passage des *Entretiens*, IV, 6, que Pascal résume ainsi, fr. 80 : « Épictète demande bien plus fortement : Pourquoi ne nous fâchons-nous pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. — Ce qui cause cela est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, et que nous ne sommes pas boiteux ; mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. »
395. ↑ « Quand donc il se présentera à nous quelque objet, afin que nous ne nous en troublions point comme d'un bien ou d'un mal, regardons si c'est cbose qui soit en notre puissance ou non. » (Du Vair, *La philosophie morale des Stoïques*, éd. 1603, p. 14). Du Vair emploie encore la même expression, p. 16. C'est la première pensée du manuel d'Épictète.
396. ↑ Cf. fr. 350 : « Épictète conclut de ce qu'il y a des chrétiens constants que chacun le peut être. » Voir en note le passage des Entretiens, IV, 7, qui est visé par Pascal.
397. ↑ Cf. B., 110 ; C., 136 ; P. R., II, 4 ; Bos., II, iv, 4 ; Faug., II, 142 ; Hav., XI, 4 ; Mol., I, 289 ; Mich., 825.
398. ↑ [*Et qui cherchent hors d'eux.*]
399. ↑ [*Mais.*]

400. ↑ [*N'ayant*.]
401. ↑ Cf. B., 53 ; C., 75 ; Bos., I, iv, 11 ; Faug., II, 176 ; Hav., I, 11 ; Mol., I, 115 ; Mich., 321.
402. ↑ Cf. Nicole : « Je sens que je suis infiniment plus noble que cette matière ; je la connais, et elle ne me connaît point ; et néanmoins je sens en même temps que je ne suis pas éternel. » (*Discours de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*.)
403. ↑ [*Infini*.]
404. ↑ « Il y a quarante ans que je n'étais point, et qu'il n'était pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui suis une fois, de n'être plus. J'ai donc commeneé, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur et plus puissant que moi. Si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est. » (La Bruyère, *Des Esprits forts*.)
405. ↑ Cf. B., 185 ; C., 217 ; P. R., VI, 1 ; Bos., II, vi, 5 ; Faug., II, 232 ; Hav., XIII, 9 ; Mol., II, 49 ; Mich., 846.
406. ↑ Cf. fr. 263. — Peut-être est-ce un souvenir de la conversation que le *Recueil d'Utrecht* nous rapporte entre Pascal et l'homme sans religion, et où Pascal aurait formellement affirmé l'approche du miracle (p. 300).
407. ↑ [*S'humilier*.]
408. ↑ Cf. B., 194 ; C., 5 ; P. R., XXVIII, 56 ; Bos., II, xvii, 49 ; Faug., I, 198 ; Hav., XXIV, 39 *ter* ; Mol., II, 41 ; Mich., 514.
409. ↑ Cf. le développement de Nicole dans le *Traité de la Civilité chrétienne*, chap. II (*Essais de morale*, t. II, p. 120) : « Il y a une injustice toute visible à vouloir être aimé », etc.
410. ↑ Il est nécessaire de remarquer que *prêt à* n'indique pas une disposition morale, comme plus loin dans le même fragment. Il signifie *près de*. (Voir fr. 233 *supra* p. 151). Cf. La Fontaine, Fables, III, 12 :

L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage

et Corneille, *Attila*, I, 2 :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève,
L'Empire est prêt à choir, et la France s'élève.

411. ↑ Faugère ponctue : *l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais…*
412. ↑ MM. Molinier et Michaut ponctuent : *je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens…* Pourtant il y a bien deux idées distinctes : 1º je suis coupable de me faire aimer. 2º *Si j'attire les gens à s'attacher à moi*, je leur demande de se défendre contre ce *mensonge* dont je me serais rendu coupable.
413. ↑ Le manuscrit ne donne qu'une copie de cette pensée, et ajoute cette note qui paraît être de la main de Domat : « Mlle Périer a l'original de ce billet. » Mlle Périer est Gilberte Pascal ; dans la *Vie de Blaise Pascal*, elle cite ce billet qui lui a livré le secret de la conduite de son frère à son égard. — Dans l'édition de Port-Royal, *moi* et *je* sont partout remplacés par *nous*. Port-Royal aurait-il voulu appliquer à Pascal lui-même la maxime de Pascal : *Le moi est haïssable* ? ou a-t-il voulu généraliser le principe d'action qui est ici indiqué, et accroître ainsi la portée de la pensée ? Mais puisqu'il s'agit ici non du moi qui se fait injustement le centre de tout, mais du moi qui s'efface devant Dieu, et se condamne à disparaître, c'est bien le lieu de dire *moi*. Et, d'autre part, ce qui rend ces lignes si touchantes et si pénétrantes, c'est qu'elles ne constituent pas un précepte d'édification, elles sont comme une profession de foi, où se peint l'âme ardente de Pascal, se faisant scrupule de la très vive affection que lui portaient les siens, et luttant contre elle afin de ne pas empiéter sur le domaine réservé à Dieu. Dans l'*Histoire de l'abbaye de Port-Royal* (t. IV, p. 457), le docteur Besoigne publie sur Pascal une page qu'il est intéressant de reproduire ici ; car il est très probable que nous sommes en présence d'une source originale que l'auteur copie sans la citer, vraisemblablement d'un fragment inédit de la *Vie* écrite par Mme Périer : « Personne n'a jamais été plus digne d'être aimé ; et personne

n'a jamais su mieux aimer et ne l'a pratiqué mieux que lui. Mais sa tendresse était toujours réglée sur les principes du christianisme, que la raison et la foi lui mettaient devant les yeux. Ainsi elle n'allait jamais jusqu'à ce qu'on appelle attache du cœur. Il distinguait deux sortes de tendresse, l'une sensible, l'autre raisonnable. Il n'estimait que la seconde, et ne trouvait de mérite que dans celle-là. Elle consiste selon lui à prendre part à tout ce qui arrive à nos amis, en toutes les manières que la raison éclairée par la religion veut que nous y prenions part, au dépens de notre commodité, de nos biens, de notre liberté et même de notre vie, si c'est un sujet qui le mérite : ce qui se rencontre toujours, quand il s'agit de servir le prochain pour Dieu, qui doit être l'unique fin de toute la tendresse des chrétiens. « Un cœur est dur, disait-il, quand il connaît les intérêts du prochain et qu'il résiste à l'obligation qui le presse d'y prendre part ; et au contraire un cœur est tendre, quand tous les intérêts du prochain entrent en lui facilement par tous les sentiments que la raison veut qu'on ait les uns pour les autres en semblables rencontres ; qu'on se réjouit, quand il faut se réjouir ; qu'on s'afflige, quand il faut s'affliger. » Voilà par où il bannissait de l'amitié non seulement l'attache, mais encore l'amusement : « parce que la charité n'ayant que Dieu pour fin, ne peut s'attacher qu'à lui seul, ni s'arrêter à rien qui l'amuse ; sachant qu'il n'y a point de temps à perdre, et que Dieu, qui voit et juge tout, nous fera rendre compte de tout ce qui dans notre vie ne sera pas un nouveau pas pour avancer dans la voie de la perfection. »

414. ↑ Cf. C., 211 ; P. R., XXVIII, 55 ; Bos., II, xvii, 49 ; Faug., I, 227 ; Hav., XXIV, 39 ; Mol., II, 41 ; Mich., 893.
415. ↑ La volonté propre, au sens pélagien du mot, c'est la volonté qui vient de nous par opposition à la grâce qui vient de Dieu ; c'est ici pour Pascal, et par analogie, semble-t-il, avec l'*amour-propre*, la volonté qui s'attache à nous. Ces deux sens sont liés l'un à l'autre dans la doctrine du jansénisme : par suite du péché originel notre volonté est dépravée, son développement spontané la fait égoïste et tyrannique.
416. ↑ Cf. cette formule de Schopenhauer : « Chacun est heureux quand il est toutes choses, et malheureux quand il n'est plus qu'un individu. » *Le monde comme volonté et comme représentation*, *Suppl. ch.* xxx (trad. Burdeau, t. III, p. 183).
417. ↑ Pascal paraît se souvenir d'un long parallèle de Raymond Sebon : « Nous tenons donc deux fondements entièrement contraires, l'un de tout mal, l'autre de tout bien… L'un qui est l'amour de Dieu rend votre volonté commune, universelle et communicable ; l'autre, qui est l'amour de nous, la rend singulière, propre, privée, toute à nous-mêmes… l'un fait notre volonté reposée, pacifique et aimable ; celle de nous la rend trouble, farouche et querelleuse… L'un la met en toute liberté, hors de la sujétion des créatures, et lui donne entière maîtrise sur elle ; l'autre la met en prison captive, et la soumet à toutes les choses qui lui sont intérieures. » — Cf. Domat : « Il n'y a que deux voies pour se rendre heureux et content : l'une de remplir tous nos désirs, l'autre de les borner à ce que nous pouvons posséder. La première est impossible en cette vie ; ainsi c'est une folie d'entreprendre de se contenter en ce monde par cette voie. » (*Pensée XLIII*.)
418. ↑ Cf. B., 181 ; C., 213 ; Faug., II, 378 note ; Mich., 410.
419. ↑ Cf. B., 180 ; C., 213 ; P. R., *ult*., XXIX, 4 ; Bos., II, xvii, 70 ; Faug., II, 377 ; Hav., XXIV, 60 ; Mol., II, 36 ; Mich., 539.
420. ↑ *Membre* en surcharge.
421. ↑ Cf. B., 182 ; C., 215 ; P. R., *ult*., XXIX, 6 ; Faug., II, 377 ; Hav., XXIV, 60 ; Mol., II, 36 ; Mich., 542.
422. ↑ Cf. B., 182 ; C., 215 ; Bos., II, xvii, 70 ; Faug., II, 380 ; Hav., XXIV, 60 *bis* ; Mol., II, 39 ; Mich., 432.
423. ↑ « Secernunt civitates duas amores duo, terrenain scilicet amor sui usque ad contemptum Dei, cœlestem vero amor Dei usque ad contemplum sui » (Saint Augustin, *de Civit. Dei*, XIV, 28. — Dans la *Théologie naturelle* de Raymond Sebon, Pascal avait lu de longs développements logiques et symétriques sur l'amour et la haine de Dieu, sur l'amour et la haine de nous (Ch. 170-173) : « L'amour de Dieu se rapporte à sa haine comme à son opposite et à la haine de nous, comme à sa chère compagne. »

424. ↑ Saint Paul, I *Cor.*, XII, 5 : « Si le pied vient à dire : Puisque je ne suis pas la main, je ne suis plus du corps, ne sera-t-il plus du corps pour cela ? » Comme le fait remarquer Havet, la comparaison se trouve déjà dans Épictète : « Si je considère le pied, je dirai que sa nature est d'être propre ; mais si je le prends comme pied, et non comme détaché du reste, ce pourra être son devoir d'entrer dans la boue, ou de marcher sur des épines, ou même de se faire couper dans l'intérêt du tout. Autrement il ne serait plus le pied. » (*Entretiens*, II, 5). La comparaison est essentiellement conforme à l'esprit de la philosophie stoïcienne. Le monde est un vaste animal dont Dieu est l'âme ; l'unité de l'organisme est l'image et le produit de l'harmonie universelle. Notre devoir est de nous comporter vis-à-vis de l'univers comme la partie vis-à-vis du tout. *Totum hoc quo continemur, et unum est et deus ; et socii sumus ejus et membra* (Sen., *Ep.*, XCII, 30). Voir aussi Marc-Aurèle, VIII, 34. Par delà le stoïcisme enfin l'analogie remonte jusqu'à Socrate ; l'amitié de deux frères est comparée à l'affection mutuelle que se portent les deux mains ou les deux pieds ou les deux yeux (*Mémorables*, II, iii, 8).
425. ↑ Cf. B., 206 ; C., 417 ; P. R., IX, 5 et 6 ; Bos., II, xvii, 67 ; Faug., II, 171 ; Hav., XXIV, 56 ; Mol., II, 39 ; Mich., 14.
426. ↑ [*Plus*.]
427. ↑ Cf. B., 194 ; C., 4 ; P. R., IX, 4 ; Bos., II, xvii, 66 ; Faug., I, 228 ; Hav., XXIV, 55 ; Mol., I, 294 ; Mich., 844.
428. ↑ [*Ne*.]
429. ↑ Cf. B., 357 ; C., 314 ; P. R., IX, 3 ; Bos., II, xvii, 65 ; Faug., II, 143 ; Hav., XXIV, 54 ; Mol., II, 42 ; Mich., 18.
430. ↑ *Sag.* II, 6, *Venite ergo et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter*.
431. ↑ Cf. B., 181 ; C., 213 ; Faug., II, 380 ; Hav., XXIV, 60 *ter* ; Mol., II, 39 ; Mich., 433.
432. ↑ Fragment d'abord écrit au crayon.
433. ↑ Cf. B., 178 ; C., 210 ; P. R., *ult.*, XXVIII, 31 ; Faug., I, 227 ; Hav., XXIV, 22 ; Mol., II, 38 ; Mich., 391.
434. ↑ *Rom.* XII, 5 : *Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra*.
435. ↑ [*Homme*.]
436. ↑ Cf. B., 178 ; C., 211 ; P. R., *ult.*, XXIX, 3 ; Bos., II, xvii, 70 ; Faug., II, 378 ; Hav., XXIV, 59 ; Mol., II, 37 ; Mich., 368.
437. ↑ [*A voulu faire*.]
438. ↑ [*Aux*.]
439. ↑ *Mieux*, en ce sens que l'âme aime les membres parce qu'ils concourent à la vie totale de l'être, ce qui est leur véritable destinée ; c'est pourquoi l'amour de l'âme pour les membres est, relativement à ces membres eux-mêmes, plus légitime et plus profond que ne peut l'être l'attachement égoïste à leur conservation ou à leur développement indépendant du tout.
440. ↑ Cf. B., 181 ; C., 214 ; P. R., XXIX, 3 ; Bos., II, xvii, 70 ; Faug., II, 379 ; Hav., XXIV, 59 *bis* et XXIV, 59 *ter* ; Mol., II, 37 ; Mich., 367.
441. ↑ [*Le*] corps.
442. ↑ [*Voyant*.]
443. ↑ [*Mais*.]
444. ↑ I. *Cor.*, VI, 17.
445. ↑ Addition en marge.
446. ↑ M. Boutroux a donné de ces lignes un commentaire remarquable dans une conférence sur la *Psychologie du mysticisme* : « Vous vous rappelez le mot de Goethe : « Alors se développe en toi la puissance de l'âme, et tu entends l'esprit parler à l'esprit. » C'est cette communication directe des esprits à travers les corps sous l'action de Dieu, qui est le rêve du mysticisme. Pascal en a bien rendu l'idée par ces mots très simples et, si je ne me trompe, très riches de sens : « Tout est un, l'un est l'autre, comme les trois personnes. » La Trinité chrétienne est précisément l'expression de cette union

propre aux personnes, où la distinction des consciences subsiste, au sein d'une étroite et parfaite communauté. » (*Revue Bleue*, 15 mars 1902, p. 324)

447. ↑ Cf. B., 182 ; C., 215 ; P. R., XXVIII, 11 ; Bos., II, xvii, 17 ; Faug., II, 378 ; Hav., XXIV, 15 ; Mol., II, 42 ; Mich., 677.
448. ↑ « Un docteur de la loi, d'entre les Pharisiens, voulant tenter Jésus, lui demanda : Maître, quels sont les grands préceptes de la loi ? Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée. Voilà le plus grand et le premier des préceptes. Le second, semblable au premier, est celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux préceptes comprennent toute la loi et les prophètes ». *Matth.*, XXII, 35. Cf. *Marc*, XII, 28.
449. ↑ Cf. B., 337 ; C., 289 ; P. R., *ult.*, XXVIII ; Bos., II, xvii, 49 ; Faug., I, 228 ; Hav., XXIV, 39 *bis* ; Mol., II, 41 ; Mich., 294.
450. ↑ De *et cela* à *or* en surcharge.
451. ↑ *Interrogatus autem a Pharisæis : Quando venit regnum Dei ? respondens eis, dixit : Non venit regnum Dei cum observatione : neque diccnt : Ecce hic, aut illic. Ecce enim regnum Dei intra vos est.* Luc, VI, 20 et 21.
452. ↑ Cf. B., 407 ; C., 382 ; P. R., XXVIII, 2 ; Bos., II, xvii, 12 ; Faug., II, 350 ; Hav., XXIV, 11 *bis* ; Mol., I, 297 ; Mich., 477.
453. ↑ En marge *les sens*, titre pour le fragment 23 qui est écrit sur la même page du manuscrit.
454. ↑ Cf. B., 439 ; C., 235 ; P. R., XXVII, 4 ; Bos., II, xvi, 3 ; Faug., II, 259 ; Hav., XXIII, 4 ; Mol., I, 280 ; Mich., 509.
455. ↑ *Dans sa foi* en surcharge.
456. ↑ *Un* en surcharge.
457. ↑ C'est-à-dire que toutes choses doivent avoir Dieu pour *objet*. C'est le sens où Bossuet emploie le mot dans des passages tels que les suivants : « Toi qui étais né pour l'éternité et pour un objet immortel. » (*Prof. de foi de Mad. de la Vallière.*) « L'éternité se présentait à ses yeux comme le digne objet du cœur de l'homme. » (*Or. fun. de Michel le Tellier.*)
458. ↑ Cf. Faug., I, 286 ; Hav., XXV, 78 et *Prov.*, 293 ; Mol., I, 315 ; Mich., 973.
459. ↑ Cf. l'écrit de Pascal sur la *Conversion du pécheur* : « Elle [*l'âme*] fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que, comme il lui a plu de se découvrir à elle, il lui plaise de la conduire à lui et lui faire connaître les moyens d'y arriver. Car comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle aspire encore à n'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin. »
460. ↑ Cf. B., 105 ; C., 130 ; P. R., III, 1 ; Bos., II, v, 1 ; Faug., II, 144 ; Hav., XII, 6 ; Mol., I, 280 ; Mich., 808.
461. ↑ [*Et d'aimer.*]
462. ↑ Après avoir défini la doctrine intégrale de la religion, fondée sur le péché originel et sur la rédemption, Pascal pose avec netteté l'alternative la plus profonde que le christianisme puisse soulever : puisque l'homme est séparé de Dieu qui est son principe et sa fin, suivant la nature et suivant la raison, c'est qu'un crime a été commis. Le coupable est Dieu ou l'homme ; et comme il est contradictoire à l'essence divine que ce soit Dieu, il faut donc que ce soit l'homme ; le péché originel est nécessaire pour justifier Dieu.
463. ↑ Cf. Faug., II, 384 ; Hav., XXV, 107 ; Mol., I, 294 ; Mich., 256.
464. ↑ Les hommes considèrent la justice divine comme devant donner une sanction des actions humaines, proportionnellement au mérite de chacun. Mais la justice de Dieu consiste à former le mérite, c'est-à-dire à accorder la grâce qui entraînera le salut. Elle s'exerce non pas postérieurement, mais antérieurement à notre existence ; elle n'est pas distributive et régulatrice ; elle est créatrice et constitutive. Cf. cette phrase de Du Guet dans une lettre citée par Sainte-Beuve : « Quand nous aimons, nous supposons un bien ; quand Dieu aime, il le produit » (*Port-Royal*, 5e éd., t. V, p. 118).
465. ↑ Cf. B., 108 ; C., 134 ; P. R., II, 1 ; Bos., II, iv, 1 ; Faug., II, 144 ; Hav., XI, 1 ; Mol., I, 279 ; Mich., 804.
466. ↑ [*Plus.*]

467. ↑ [*Le nôtre l'a fait : les couvents des Religieuses, cette foule de pénitents, Philon juif.*] L'allusion à Philon le juif est expliquée au fr. 724.
468. ↑ Cf. l'*Écrit sur la conversion du Pécheur* : « Elle se résout de conformer à ses volontés le reste de sa vie ; mais comme sa faiblesse naturelle, avec l'habitude qu'elle a aux péchés où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à cette félicité, elle implore de sa miséricorde les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement… »
469. ↑ Cf. B., 357 ; C., 313 ; P. R., IX, 7 ; Bos., II, xvii, 67 ; Faug., II, 143 ; Hav., XXIV, 56 *bis* ; Mol., II, 40 ; Mich., 24.
470. ↑ « Tous les hommes en général ayant secoué le joug de cette vérité et cette volonté toute-puissante, se plaisent d'abord à être maîtres d'eux-mêmes, et chacun d'eux désire ensuite, s'il est possible, d'être seul maître de toutes les autres. Ainsi l'homme violant toutes les règles de la raison et de la nature, veut irriter la toute-puissance divine ; et au lieu qu'il n'y ait que Dieu seul qui doive dominer sur toutes les âmes, et dont la domination soit utile et salutaire, l'homme, dit excellemment saint Augustin (*Tract*. 43 *in Joan*.), veut tenir la place de Dieu, tant pour soi que pour les autres, autant qu'il lui est possible. » (Jansénius, *Discours sur la Réformation de l'homme intérieur*, ch. iii.)
471. ↑ *Et dont il faut nous défaire*, en surcharge.
472. ↑ [*Dieu*.]
473. ↑ Cf. B., 109 ; C., 134 ; Faug., II, 141 ; Hav., XXV, 87 ; Mol., I, 279 ; Mich., 822.
474. ↑ *Orgueil et concupiscence*, surcharge.
475. ↑ *Humilité, mortification*, surcharge.
476. ↑ Cf. C., 445 ; Bos., II, xvii, 9 ; Faug., II, 142 ; Hav., XXIV, 9 *bis* ; Mol., I, 279 ; Mich., 920.
477. ↑ Cf. B., 359 ; C., 316 ; P. R., IX, 9 ; Bos., II, xvii, 68 ; Faug., I, 226 ; Hav., XXIV, 57 *bis* ; Mol., I, 16 ; Mich., 181.
478. ↑ [*Horrible*.]
479. ↑ Cf. B., 179 ; C., 212 ; Faug., I, 207 ; Hav., XXV, 67 ; Mol., II, 100 ; Mich., 659.
480. ↑ « Ruineuse instruction à toute police, et bien plus dommageable qu'ingénieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse creance suffire seule, et sans les mœurs, à contenter la divine iustice ! L'usage nous faict veoir une distinction énorme entre la devotion et la conscience. » (Montaigne. Essais, III, xii.) — Cf. Domat : « Aujourd'hui la dévotion et la vertu sont choses fort différentes. » (*Pensée* XLII.)
481. ↑ Cf. B., 402 ; C., 376 ; P. R., XXVIII, 46 ; Bos., II, xvii, 42 ; Faug., II, 375 ; Hav., XXIV, 32 ; Mich., 481.
482. ↑ Écrit par Mme Périer.
483. ↑ [*La justice de Dieu et sa miséricorde sont deux choses* [*qualités que Dieu nous fait voir en lui pour opposer aux deux sources de tous les péchés das hommes qui sont l'orgueil et la paresse*.] La justice [*combat*] l'orgueil et la miséricorde [*combat*] la paresse.
484. ↑ Ps. CXLII, 2 : *Et non intres in judicium cum servo tuo : quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.*
485. ↑ *Rom.*, II, 4 : « *An divitias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis contemnis ? ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit ?*
486. ↑ Jonas, III, 9 : *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus : et revertatur a furore iræ suæ, et non peribimus ?*
487. ↑ Cf. Bos., II, xvii, 72 ; Faug., II, 180 ; Hav., XXIV, 6 *ter* ; Mol., II, 49 ; Mich., 259.
488. ↑ Ce fragment est-il une première rédaction d'une lettre à mademoiselle de Roannez ? En tout cas les extraits qui nous sont parvenus s'en rapprochent singulièrement : « Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin ; mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ; le lien s'étend et endure toute la violence ; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. » (Du 24 sept. 1656, II, *olim*. 4).
489. ↑ *En entrant*, en surcharge.

490. ↑ [*Nous souffrions dans la violence que fait.*]
491. ↑ [*De se plaindre.*]
492. ↑ [*Qui se plaindrait de la.*]
493. ↑ [*Ne*] doit [*pas blâmer la.*]
494. ↑ [*La mère.*]
495. ↑ « Car je lui voudrais dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y est encore et qu'il faut diminuer continuellement ; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère, qui ne le veut point abandonner ; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre, la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs. » (*Ibid.*)
496. ↑ Math., X, 34 : *Non veni pacem mittere, sed gladium.*
497. ↑ [*Et son plus grand désir est qu'il embrasse.*] — Luc, XII, 49 : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?*
498. ↑ « Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie : car il n'y a point ici de paix. « Jésus-Christ est venu apporter le couteau, et non pas la paix. » (*Ibid.*). Cf. fr. 949.
499. ↑ Cf. Faug., I, 233 ; Hav., XXV, 127 ; Mol., II, 50 ; Mich., 276.
500. ↑ Allusion à la célèbre parabole qui est dans l'Évangile de saint Luc, XVIII, 9-14.
501. ↑ Cf. C., 473 ; Faug., II, 158 ; Mol., I, 293 ; Mich., 930.
502. ↑ *Dixit autem serpens ad mulierem… et eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* (*Gen.*, XII, 4-5). Cf. fr. 553 *sub fine*.
503. ↑ Cf. B., 374 ; C., 265 ; Faug., I, 226 ; Hav., XXV, 125 ; Mol., I, 87 ; Mich., 382.
504. ↑ Cf. B., 353 ; C., 308 ; Faug., II, 375 ; Hav., XXV, 104 ; Mol., II, 47 ; Mich., 525.
505. ↑ Allusion à la fin du chapitre xiv de la Genèse : Abraham refuse les richesses du roi de Sodome, « afin qu'il ne dise pas : J'ai enrichi Abraham » ; mais il accepte « ce que les jeunes cens ont mangé, et la part des hommes qui sont venus avec lui, Aner, Escol et Mambré ».
506. ↑ *Genèse*, IV, 7 : « (Dieu s'adresse à Caïn) *Sin autem male* [egeris], *statim in foribus peecatum aderit ? sed sub te appetitus ejus, et tu dominaberis illius.*
507. ↑ Cf. en particulier *Exode*, XX, 5 : *Ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios, in tertiam et quartam generationem eorum qui oderunt me.*
508. ↑ [*Mais.*]
509. ↑ Cf. B., 182 ; C., 215 ; Faug., II, 93 ; Hav., XXV, 30 ; Mol., I, 291 ; Mich., 541.
510. ↑ Dans l'*Apologie*, Montaigne reproche « à l'ancienneté… d'avoir attribué la divinité non seulement a la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre… Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eult mieulx faict, dict Cicero [*Tusc.*, I, 2] de ramener à soy les conditions divines et les attirer ça bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere ». Cf. le développement de Grotius sur le même sujet ; il rappelle l'ivresse de Bacchus, la conduite impie de Romulus envers son frère, de Jupiter envers son père, et il termine ainsi : « Il n'est pas nécessaire de consacrer le vice pour le faire aimer. » (*V. R. C.*, IV, 4.)
511. ↑ Cf. Faug., II, 376 ; Hav., XXV, 54 ; Mol., II, 47 ; Mich., 504.
512. ↑ Ce fragment est précédé dans le manuscrit de quelques lignes barrées qui étaient la fin d'un paragraphe dont le commencement nous manque (les jambages de la ligne précédente sont encore visibles) : *privation de l'esprit de Dieu. Et ses actions nous trompent à cause de la parenthèse ou interruption de l'esprit de Dieu en lui, et s'en repent en son affliction.* — M. Michaut fait de ces lignes la fin du fragment qu'il relie de la façon suivante : « Et ainsi aux autres actions, provenant de l'esprit de Dieu. »
513. ↑ *Justus ex fide vivit* (*Rom.*, I, 17 ; *Galat.*, III, 11). Cf. fr. 248.
514. ↑ Cf. Bos., *suppl.*, 18 ; Faug., I, 234 ; Hav., XXIV, 79 ; Mol., I, 45 et II, 152 ; Mich., 275.

515. ↑ Une pierre qui tombe dans l'eau devient en effet le centre d'une ondulation qui, à parler suivant la rigueur mathématique, se propage à l'infini. La réflexion scientifique ne fait ici que préparer une vérité d'ordre religieux. Mais la conception de la nature que Pascal résume d'une façon si concise n'en est pas moins remarquable par elle-même ; elle se rattache à la doctrine cartésienne des tourbillons qui rend toutes les parties de l'univers solidaires l'une de l'autre, et elle annonce les infiniment petits de Newton et de Leibniz. Cf. *Théodicée* : 1re partie, § 9 : « L'univers, quel qu'il puisse être, est tout d'une pièce, comme un océan ; le moindre mouvement y étend son effet à quelque distance que ce soit. » — Charron avait écrit : « Toutes choses, tant petites soient-elles, sont pièces de ce grand bâtiment de l'univers. Il n'y a chose si mince, menue et chétive à nos yeux, qui ne regarde, ne serve à l'état et perfection, à la tenue de tout ce monde… la goutte d'eau, la feuille d'arbre, le poil de notre tête, leur remuement est le remuement de tout l'univers. » *Trois Vérités*, I, ix, 6.
516. ↑ [*Ce qui*.]
517. ↑ Cf. B., 375 ; C., 337 ; Mich., 723.
518. ↑ [*Si on en*.]
519. ↑ Cf. B., 379 ; C., 338 ; Faug., II, 369 ; Hav., XXV, 187 ; Mol., II, 125 ; Mich., 712.
520. ↑ Toute âme chrétienne est partagée entre les mouvements de grâce qu'elle reçoit de Dieu, par les mérites du Rédempteur, et la dureté de cœur, inhérente à la nature corrompue ; les circonstances extérieures interviennent, qui sont le témoignage de la Providence divine, et qui souvent sont décisives. Ainsi, dans la vie de Pascal, l'accident d'Étienne Pascal qui amena en 1646 la conversion de toute la famille était interprété comme l'action directe de la Providence.
521. ↑ Cf. B., 458 ; C., 257 ; Faug., I, 222 ; Hav., XXIV, 74 ; Mol., II, 125 ; Mich., 796.
522. ↑ Cette opposition entre l'humanité et la grâce est la doctrine fondamentale du Jansénisme : « Est-ce qu'il n'apparaît pas, dit Jansénius, à quel point par son propre poids et sa propre pente la nature tombe dans le vice, et combien il lui faut d'aide pour en être délivrée ? » *Augustinus* (*de Nat. lapsa*, II, 2). Au contraire les ennemis de la grâce sont ceux qui « déclarent la nature humaine libre, de façon à ne pas chercher de libérateur, saine, de façon à rendre le libérateur inutile » (Saint Aug., *Ep*. 35, cité dans l'*Augustinus*, t. II, liv. I, ch. 1).
523. ↑ Cf. B., 61 ; C., 85 ; Faug., II, 95 ; Hav., XXV, 32 ; Mol., I, 176 ; Mich., 673.
524. ↑ Se connaît [*bien*.]
525. ↑ Un homme qui se connaît, se connaît par là même incapable d'atteindre Dieu par les seules forces de sa nature.
526. ↑ Cf. B., 120 ; C., 147 ; Bos., *suppl*., 21 ; Faug., II, 156 ; Hav., XXIV, 82 ; Mol., II, 21 ; Mich., 68.
527. ↑ Cf. B., 118 ; C., 144 ; Bos., *suppl*., 20 ; Faug., II, 156 ; Hav., XXIV, 81 *bis* ; Mol., I, 315 ; Mich., 117.
528. ↑ [*Compagnie et l'amitié*.]
529. ↑ Cf. Faug., II, 372 ; Hav., XXV, 190 ; Mol., II, 129 ; Mich., 616.
530. ↑ La première phrase est en surcharge.
531. ↑ Qu'est-ce qui parle ainsi *en son patois* ? Ce point n'a pas encore été éclairci ; mais M. Couture a découvert l'origine de la théorie que Pascal discute. Elle est exposée dans les lettres de Descartes au P. Mesland que Clerselier possédait à cette époque et fit connaître à divers correspondants, en particulier à Dom Robert Desgubets qui en fit l'origine de son système (voir Descartes, *Lettres*, Éd. Adam et Tannery, t. IV, p. 171 sqq. et Lemaire, *dom Robert Desgabets*, 1902, p. 100 sqq.). C'est indirectement, par une interprétation écrite, que Pascal eut connaissance de cette théorie, dont il est possible qu'il ignorât le véritable auteur ; car Descartes avait vivement recommandé le secret sur ce point. Voir les articles décisifs de M. Couture parus en novembre et décembre 1898 dans le *Bulletin théologique, scientifique et littéraire de l'Institut catholique de Toulouse*, et réunis en une brochure publiée à Paris, chez Lecoffre : *Commentaire d'un fragment de Pascal sur l'Eucharistie*. — Cf. la lettre de Nicole contre l'interprétation *philosophique* de l'Eucharistie (*Essais de morale*, t. VIII, p. 213, éd. 1733) : « ils [*les Pères*] n'ont jamais pensé à cette autre unité chimérique qui fait un même corps de plusieurs portions de matière unies à la même âme… » Plus loin, p. 217, il ajoute, parlant d'un

contradicteur qu'il ne nomme pas et qui doit être Desgabets (Cf. Lemaire, *op. cit.*, p. 123) : « Vous pouvez y ajouter que feu M. Pascal qu'il cite comme approbateur de ces principes philosophiques à l'égard de l'étendue en était si étrangement éloigné que quand il voulait donner un exemple d'une rêverie qui pouvait être approuvée par entêtement, il proposait d'ordinaire l'opinion de Descartes sur la matière et sur l'espace. » Voir le fr. 77.

532. ↑ Comme le fait remarquer M. Couture, l'interprète de Descartes essaie de traduire dans son système la formule du concile de Trente : *per consecrationem panis et vini conversionem fieri totius substantiæ panis in substantiam corporis Christi et totius substantiæ vini in substantiam sanguinis ejus*. Mais l'interprétation du *totius* est encore équivoque : associée à l'âme de Jésus-Christ, l'hostie devient tout entière le corps de Jésus-Christ, mais elle ne devient pas ce corps tout entier, puisque d'autres corps peuvent être associés à cette âme. Il n'est donc pas satisfait à la condition de réciprocité qui est impliquée dans la transsubstantiation.

533. ↑ *De deux choses*, en surcharge.

534. ↑ L'incarnation du Verbe transforme en Jésus la substance de l'humanité ; il est le type de la transsubstantiation mystérieuse. L'association de l'âme et du corps, que Descartes propose comme exemple, ou l'association de deux substances matérielles telles que le feu et le bois, n'a au contraire rien de mystérieux ; c'est une juxtaposition qui n'altère nullement l'intégrité de substance. Il est donc illégitime de ramener l'Eucharistie à un phénomène naturel.

535. ↑ [*Un*.]

536. ↑ Ce passage ne peut être éclairci que par les citations de Descartes : « Ce mot de corps est fort équivoque ; car quand nous parlons d'un corps en général, nous entendons une partie déterminée de la matière, …en sorte qu'on ne saurait …changer aucune particule de cette matière que nous ne pensions par après que le corps n'est plus totalement le même ou *idem numero*. Mais quand nous entendons le corps d'un homme, nous n'entendons pas une partie déterminée de matière, ni qui ait une grandeur déterminée, mais seulement nous entendons toute la matière qui est ensemble unie avec l'âme de cet homme… Enfin, quelque matière que ce soit, et de quelque quantité ou figure qu'elle puisse être, pourvu qu'elle soit unie avec la même âme raisonnable, nous la prenons toujours pour le corps du même homme. » (Lettre du 9 fév. 1645, éd. Adam, t. IV, p. 167.)

537. ↑ La réponse de Pascal à la distinction proposée par Descartes consiste à admettre les deux significations du corps que Descartes a énumérées, mais à montrer que la seconde ne dispense pas de la première. Sans doute l'identité de l'âme est nécessaire à l'identité du corps humain, mais elle ne suffit pas pour constituer l'identité de ce corps en tant que corps. « Nous ne pensons pas, écrit Descartes, que celui qui a un bras ou une jambe coupée, soit moins homme qu'un autre. » — Il ne s'ensuit pourtant pas, répond Pascal, que les différentes parties du corps se confondent les unes avec les autres. Descartes définit le corps animé par une condition extrinsèque, l'union avec l'âme ; mais c'est là une conception toute relative qui ne supprime pas les propriétés intrinsèques de la matière, et en particulier l'impénétrabilité. En revenant à ces propriétés, nous voyons réapparaître les difficultés propres au mystère de la transsubstantiation.

538. ↑ Voici la thèse de Descartes : « Le corps de J.-C. étant mis en la place du pain, et venant d'autre air en la place de celui qui environnait le pain, la superficie qui est entre cet air et le corps de Jésus-Christ demeure *eadem numero* qui était auparavant entre d'autre air et le pain, parce qu'elle ne prend pas son identité numérique de l'identité des corps dans lesquels elle existe, mais seulement de l'identité ou ressemblance des dimensions : comme nous pouvons dire que la Loire est la même rivière qui était il y a dix ans, bien que ce ne soit plus la même eau, et que peut-être aussi il n'y ait plus aucune partie de la même terre qui environnait cette eau » (*ibid.*, p. 165). — Pascal marque le défaut de la comparaison ; Descartes conclut des conditions de l'identité à travers le temps aux conditions de l'identité pour un même temps ; ce qui donne des conséquences absurdes : on conçoit que mon âme soit unie à mon corps a Paris, puis à un corps en Chine, mais non pas à la fois ; autrement il faudrait admettre l'identité des corps ; je serais le même qui serais en même temps à Paris et en Chine, la rivière serait la

même qui coulerait en même temps en France et en Chine. Encore une fois il faut sortir des lois naturelles et du cours ordinaire des choses pour concevoir l'Eucharistie. (Voir l'*Appendice* de la Section XIII, t. III, p. 294).

539. ↑ Cf. Faug., II, 383 et II, 382 ; Hav., XXV, 55 ; XXV, 55 *bis* et XXV, 197 ; Mol., II, 127 et II, 228 ; Mich., 309.
540. ↑ La première ligne de la page 121 porte ces mots rayés : « *J'ai reçu de Mademoiselle la présidente Pascal la somme de quatre cents livres.* »
541. ↑ La parenthèse est une addition en marge. Cf. *Lettre sur les commandements de Dieu* : « Les pauvres de la grâce ne manquent jamais du pouvoir d'obtenir, s'ils demandent ; reste donc nécessairement qu'ils manquent quelquefois de ce pouvoir spécial de demander. » Dans des extraits d'un écrit de Pascal sur la grâce que dom Clémencet nous a conservés dans son *Histoire littéraire* (inédite) *de Port-Royal*, on lit ces lignes : « Il est question de savoir laquelle des deux volontés, savoir de la volonté de Dieu ou de la volonté de l'homme, est la maîtresse, la prédominante, la source, le principe et la cause de l'autre. » — Bossuet a développé à son tour cette interprétation de saint Augustin dans sa *Défense de la tradition et des Saints Pères* contre Richard Simon. Voir en particulier liv. VI, ch. x : « Saint Augustin sentait donc déjà ce grand secret, qu'il a depuis si bien expliqué contre les Pélagiens, que la prière, par laquelle on nous donne tout, est elle-même donnée » et au liv. X le ch. x intitulé : *On prouve par la prière que la prière vient de Dieu.*
542. ↑ La doctrine de la prière est capitale dans le Jansénisme ; la prière est à la fois la marque décisive de la bonne volonté dans la créature, l'effet de la grâce du Libérateur, et l'aveu par la créature de la nécessité de grâces nouvelles pour que la bonne volonté passe à l'acte, pour que la foi devienne vertu.
543. ↑ L'homme a mérité le Rédempteur ; mais il y a ambiguïté, car il pourrait se rapporter ce mérite alors qu'il s'agit uniquement des mérites de Jésus-Christ.
544. ↑ Office du Samedi Saint.
545. ↑ Office du Vendredi Saint.
546. ↑ Hym. *Vexilla regis*.
547. ↑ Luc, VII, 6 : *Jesus autem ibat cum illis. Et cum jam non longe esset a domo, misit ad eum centurio amicos, dicens : Domine, noli vexari : Non enim sum dignus ut sub tectum meum intres.*
548. ↑ I. Cor., XI, 29 : *Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.*
549. ↑ Apoc., IV, 11 : *Dignus es Domine Deus noster accipere gloriam, et honorem, et virlutem : quia tu creasti omnia.*
550. ↑ Expression de saint Paul (*Rom.*, IX, 8). Les fils de la promesse s'opposent aux fils de la chair. C'est à ceux-là seuls que s'appliquent les paroles de l'Évangile sur lesquelles Pascal insiste dans le fragment suivant : « demandez et vous obtiendrez ».
551. ↑ Cette doctrine est rappelée et commentée par Pascal dans la *Lettre sur les Commandements de Dieu*. Voici un extrait significatif : « Il arrive que chacun de nous sait quelquefois entreprendre, faire et accomplir une bonne œuvre, et quelquefois ne le sait pas ; quelquefois il y sent de la délectation, et quelquefois il n'en sent point : afin d'apprendre que ce n'est point par notre puissance, mais par le don de Dieu, que nous savons et que nous sentons cette délectation, et qu'ainsi nous soyons guéris de la superbe, et que nous sachions combien véritablement il est dit que le Seigneur donnera la délectation, et que notre terre donnera son fruit. » (Aug., lib. II, *De peccat. merit.*, cap. xvii.) « N'est-il pas visible que dans ce passage saint Augustin établit une sorte d'impuissance où l'on se trouve d'accomplir quelque bonne œuvre, puisqu'il dit que cette délectation ne nous est pas toujours présente, afin que nous apprenions à ne point nous élever ? ce qui ne serait pas véritable, si nous avions le *pouvoir prochain* de l'accomplir. »
552. ↑ *L'occasion s'étant offerte*, en surcharge. L'expression se retrouve dans une dissertation sur les *Paroles du Concile de Trente (Second moyen)* : « Encore que personne ne parlât de cette erreur, les Pères n'auraient pas laissé de la condamner, si l'occasion s'en fût offerte. »
553. ↑ Cf. Mich., 881.

554. ↑ *Cum metu et tremore salutem vestram operamini* (*Philipp.*, II, 12). Cf. *Lettre sur les commandements de Dieu* : « Vous voyez que par ces nouveaux dogmes les justes ne doivent plus avoir de crainte ni d'espérance qu'en eux-mêmes. Aussi ils interprètent ce passage : « Opérez votre salut avec crainte, » c'est-à-dire avec crainte de ne pas bien user des grâces ; et non pas avec crainte que Dieu vous quitte. Ce sont leurs termes, comme vous le savez ; et partant cette crainte est fondée sur ce que l'on peut, par sa volonté, user bien de ce pouvoir ; au lieu que saint Paul la fonde sur ce que c'est Dieu qui opère lui-même en nous ce vouloir, et il opère ce vouloir, non pas suivant la disposition de notre volonté, mais suivant sa propre bonne volonté. »
555. ↑ *Petite et dabitur vobis : quærite et invenietis : pulsate et aperietur*. Math., VII, 7.
556. ↑ Exposé de la doctrine janséniste : la prière donne le salut ; donc, puisque le salut dépend de Dieu et non de l'homme, il faut que la prière soit au pouvoir de Dieu et non de l'homme. Pour demander, il faut avoir obtenu déjà : l'obtention, c'est l'obtention de la prière. L'initiative de Dieu est déjà dans la prière qui semble aller vers lui ; il est la fin parce qu'il est d'abord le principe.
557. ↑ [*L'obstacle*.]
558. ↑ « Se peut-il rien de plus contraire au sens commun et à la vérité ? Leur crainte ne serait pas seulement détruite, mais encore leur espérance ; car puisqu'on n'espère pas des choses certaines, ils n'espéreront pas la continuation de ce secours, puisqu'il leur est certain ; leur espérance ne sera pas aussi d'obtenir ce qu'ils demandent, puisque cela est encore certain. Quel sera donc l'objet de leur espérance, sinon eux-mêmes, de qui ils espéreront le bon usage d'un pouvoir qui leur est assuré ? » *ibid.*
559. ↑ À la page 496 du manuscrit.
560. ↑ Telle est suivant Pascal la doctrine de saint Augustin : « c'est ce qu'il établit dans tous ses livres, et particulièrement dans tout celui *De la correction et de la grâce*, et presque dans tout celui *Du don de la persévérance*, dont ce trait suffit : « Car, afin que nous ne nous éloignions point de Dieu (il montre que cela ne peut nous être donné que de Dieu), cela n'est plus en aucune sorte dans les forces du libre arbitre. Cela a été dans l'homme avant sa chute ; et cette liberté de la volonté a paru dans l'excellence de cette première condition dans les anges, qui, lorsque le diable est tombé avec les siens, sont demeurés fermes dans la vérité, et ont mérité de parvenir à une assurance éternelle. Mais après la chute de l'homme, Dieu a voulu qu'il n'appartînt plus qu'à sa grâce que l'homme s'approchât de lui, et qu'il n'appartînt plus qu'à sa grâce que l'homme ne se retirât point de lui. » *Ibid.* Cf. Jansénius, *de Gratia Chr. Salv.*, III, 19 : *Quomodo Deus neminem deserit, nisi deseratur*.
561. ↑ [*Il*] ne s'éloigne pas.
562. ↑ Voici l'explication de cette ligne interrompue : « Il se conclut nécessairement, qu'encore qu'il soit vrai en un sens que Dieu ne laisse jamais un juste, si le juste ne le laisse le premier, c'est-à-dire que Dieu ne refuse jamais sa grâce à ceux qui le prient comme il faut, et qu'il ne s'éloigne jamais de ceux qui le cherchent sincèrement : il est pourtant vrai en un autre sens que Dieu laisse quelquefois les justes avant qu'ils l'aient laissé, c'est-à-dire que Dieu ne donne pas toujours aux justes le pouvoir prochain de persévérer dans la prière, ou, ce qui est la même chose, la grâce avec laquelle rien n'est plus nécessaire pour prier effectivement » *Lettre sur les commandements de Dieu* ; cf. *passim*. — Il semble que ce soit en vue de la *Lettre sur les commandements de Dieu* que Pascal a rédigé ces lignes très difficiles à déchiffrer.

Ce texte est écrit sur une feuille qui a été ajoutée au manuscrit en 1864 avec une copie du Mémorial et un fragment de lettre que voici : « De Paris, le vendredi 6 juin 1653, je viens de recevoir votre lettre où était celle de ma sœur, que je n'ai pas eu loisir de lire et de plus je crois que cela serait inutile [*étant*]. »

Au verso : « Ce n'est qu'un abrégé par table pour votre intelligence :

Déclaration de l'état de son bien au 31 décembre 1653. Effets non liquidés.

5 7293. 4

Il lui est dû par les

Il lui est dû par moi, savoir… parce que je l'ai reçu. »

563. ↑ Cf. B., 333 ; C., 285 ; P. R., XXVIII, 33 ; Bos., II, xvii, 33 ; Faug., II, 329 ; Hav., XXIV, 23 ; Mol., II, 26 ; Mich., 298.

564. ↑ Cf. Matth., chap. xxv : *Tunc respondebunt ei justi, dicentes : Domine, quando te vidimus esurientem et pavimus te : sitientem, et dedimus tibi potum ?* (87). Et ceux qui sont à gauche, les réprouvés : *Tunc respondebunt ei, et ipsi, dicentes : Domine quando te vidimus esurientem, aut sitientem, aut hospitem, aut nudum, aut infirmum, aut in carcere et non ministravimus tibi ?* (44).

565. ↑ Cf. B., 379 ; C., 338 ; Faug., II, 178 ; Hav., XXV, 138 ; Mol., II, 56 ; Mich., 764.

566. ↑ *Ubi est ergo gloriatio tua ? Exclusa est. Per quam legem ? Factorum ? Non, sed per legem fidei.*

567. ↑ Cf. B., 101 ; C., 129 ; Faug., II, 343 ; Hav., XXV, 209, 4 ; Mol., II, 34 ; Mich., 177.

568. ↑ La grâce de Jésus-Christ.

569. ↑ Cf. Mich., 272.

570. ↑ À la fin de la *Lettre sur les commandements de Dieu*, Pascal expose les « sujets de crainte qui doivent animer continuellement les saints » et après avoir rappelé l'abandonnement de saint Pierre : « C'est en cette sorte que tous les hommes doivent toujours s'humilier sous la main de Dieu en qualité de pauvres, et dire comme David : Seigneur, je suis pauvre et mendiant. Certainement il ne parlait pas des biens de la fortune, car il était roi ; il ne parlait pas aussi des biens de la grâce, car il était prophète et juste. En quoi consistait donc la pauvreté de cet homme si abondant, sinon en ce qu'il pouvait perdre à toute heure son abondance, et qu'il n'était pas le maître de la conserver ? » Cf. *IVe Provinciale* : « Les plus saints doivent toujours demeurer dans la crainte et le tremblement, quoiqu'ils ne se sentent coupables d'aucune chose, comme saint Paul dit de lui-même. »

571. ↑ Nouvelle application du verset d'Isaïe, xlv, 15 (Cf. fr. 194, 242 et 585.)

572. ↑ Cf. B., 419 et 420 ; C., 394 ; Faug., II, 329 ; Hav., XXV, 101 ; Mol., II, 48 ; Mich., 103.

573. ↑ *Dicebat ergo Jesus ad eos qui crediderunt ei Judæos : Si vos maneritis in sermone meo, vere discipuli mei eritis* (31) *et cognoscetis veritatem, et veritas liberavit vos* (32). — *Responderunt ei : Semen Abrahæ sumus, et nemini servivimus unquam : quomodo tu dicis : Liberi estis ?* (33).

574. ↑ [*Délivrera.*]

575. ↑ *Respondit ei Jesus : Amen, amen dico vobis : quia omnis qui facit peccatum, servus est peccati* (34)… *Si ergo vos filius liberaverit, vere liberi eritis* (36). — Les Pélagiens ne sont donc pas les vrais disciples.

576. ↑ Cf. Bos., II, xvii, 74 ; Faug., I, 231 ; Hav., XXIV, 63 et XXV, 126 ; Mol., II, 57 ; Mich., 245.

577. ↑ *Mais elle l'a instruite*, surcharge. — *Quid ergo dicemus ? lex peccatum est ? Absit. Sed peccatum non cognovi, nisi per legem : nam concupiscentiam nesciebam, nisi lex diceret, non concupisces* (*Rom.*, VII, 7). « La loi est venue avant le médecin, pour que la malade qui se croyait en bonne santé, se reconnût malade » (Jansénius, *Augustinus. De Gratia Christi Salvatoris*, I, vii).

578. ↑ [*La gloire.*] — *Rom.*, III, 31 : *Legem ergo destruimus per fidem ? Absit, sed legem statuimus.* Cf. l'*Augustinus, De Gr. Chr. Salv.* : « La grâce nous fait aimer la loi ; mais la loi elle-même sans la grâce ne fait de nous que des pécheurs. » (III, xi.) « L'amour est l'accomplissement de la loi » (IV, v).

579. ↑ Cf. B., 369 ; C., 326 ; P. R., XXVIII, 4 ; Bos., II, xvii, 13 ; Faug., I, 201 ; Hav., XXV, 12 *ter* ; Mol., II, 125 ; Mich., 689.

580. ↑ [*Chrétiens.*]

581. ↑ Cf. B., 428 ; C., 400 ; Faug., II, 369 ; Hav., XXV, 51 ; Mol., II, 57 ; Mich., 653.

582. ↑ Pascal cite, à la fin de la *Dissertation sur les commandements de Dieu*, ces textes de saint Augustin : « Ô homme ! reconnais dans le précepte ce que tu dois ; dans la correction, que c'est par ton vice que tu ne le fais pas ; et dans la prière, d'où tu peux en avoir le pouvoir ! (Aug., *De corrept.*, cap. iii). Car la loi commande, afin que l'homme, sentant qu'il manque de force pour l'accomplir, ne s'enfle pas de superbe, mais étant fatigué, recoure à la grâce, et qu'ainsi la loi l'épouvantant le mène à l'amour de Jésus-Christ. (Aug., *De perfect. respons. et ratiocin.* XI., cap. v.) » — Cf. la thèse développée si

longuement par Jansénius : « La loi n'a pas été donnée avec le pouvoir de vivifier, mais pour montrer aux pécheurs leurs péchés ; la loi fait le péché. » (*Augustinus, de Gratia Christi Salvatoris*, liv. I, ch. vii, sqq.)

583. ↑ Cf. saint Augustin, *apud* Jansénius, *ibid.*, III, 16 : « Gratia vero efficit ut non tantum velimus, sed possimus, non nostris viribus liberi arbitrii, sed Liberatoris auxilio. » — « Jésus, le débonnaire Jésus, il plaint nos misères ; mais il les soulage ; ceux qu'il instruit, il les porte. » (Bossuet, *Sermon sur la loi de Dieu*, Metz, vers 1653.)

584. ↑ Cf. B., 117 ; C., 143 ; Bos., II, xvii, 4 ; Faug., II, 369 ; Hav., XXIV, 4 ; Mol., I, 296 et II, 101 ; Mich., 107.

585. ↑ Cf. fr. 430. — M. Droz a rapproché de ce fragment un passage de Saint-Cyran, *Œuvres chrétiennes et spirituelles*, tome IV, 2e part., p. 87 : « Le grand secret et l'abrégé de la religion chrétienne consiste à savoir la différence qu'il y a entre la grâce d'Adam et celle de Jésus-Christ… La grâce d'Adam le mettait en sa propre conduite ; mais la grâce de Jésus-Christ nous met en la conduite de Dieu. » (Cf. *Étude sur le scepticisme de Pascal*, p. 69). — Mais l'Adam auquel pense ici Pascal n'est pas, semble-t-il, l'Adam de la grâce, l'Adam d'avant le péché, qui est dans l'état de la nature pure, c'est l'Adam d'après le péché, l'Adam de la concupiscence, qui est dans l'état de la nature déchue.

586. ↑ Cf. B., 177 ; C., 209 ; P. R., III, 19 ; Bos., II, v, 9 ; Faug., II, 144 ; Hav., XII, 16 ; Mol., I, 289 ; Mich., 643.

587. ↑ *Double* en surcharge.

588. ↑ Cf. B., 195 ; C., 5 ; P. R., III, 20 ; Bos., II, v, 10 ; Faug., II, 91 ; Hav., XII, 17 ; Mol., I, 284 ; Mich., 840.

589. ↑ C'est une idée fondamentale de l'*Entretien avec M. de Saci* que non-seulement les philosophes se sont partagés en dogmatiques et sceptiques, entre stoïciens et épicuriens, mais que du point de vue purement humain il est impossible de concilier ces deux thèses qui doivent représenter pourtant chacune la moitié de la vérité. La philosophie montre la nécessité de la synthèse, et elle est incapable de l'opérer elle-même. La religion seule peut allier ce que pour l'homme purement homme, il est à la fois nécessaire et impossible d'unir. Elle seule transforme la bassesse par le contact de la grandeur, et la grandeur par le contact de la bassesse : « Il arrive que l'un, connaissant le devoir de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté ; d'où il semble que puisque l'un est la vérité où l'autre est l'erreur, l'on formerait en les alliant une morale parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre et qu'une destruction générale : car l'un établissant la certitude, l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme, l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la fausseté l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. »

590. ↑ *Non de nature* surcharge.

591. ↑ *Non… mais* surcharge.

592. ↑ [*Allier*.]

593. ↑ [*Mais*.]

594. ↑ [*Non*.]

595. ↑ Proinde virtus qua hic, ubi superbiri potest, non superbiatur, in infirmitate perficitur (Saint Augustin, *contra Jul. Pelag.*, IV, ix, 11). — Cf. le commentaire de Bossuet : « Si nous n'avions que de la faiblesse, nous serions toujours abattus, et si nous n'avions que de la force, nous deviendrions superbes et insupportables. » (*Deuxième sermon pour le jour de Pâques*.)

596. ↑ Cf. B., 177 ; C., 209 ; P. R., III, 16 et 17 ; Bos., II, v, 7 et 8 ; Faug., II, 145 ; Hav., XII, 14 ; Mol., I, 289 ; Mich., 619.

597. ↑ Cf. B., 86 ; C., 113 ; P. R., XX, 2 ; Bos., II, xv, 2 ; Faug., II, 315 ; Hav., XXII, 5 ; Mol., I, 141 ; Mich., 674.

598. ↑ Cf. B., 108 ; C., 133 ; P. R., *ult.*, XIV, 7 ; Bos., II, x, 4 ; Faug., II, 314 ; Hav., XVII, 7 ; Mol., II, 24 ; Mich., 831.
599. ↑ Cf. B., 177; C., 209 ; P. R., III, 18 ; Bos., II, v, 9 ; Faug., II, 145 ; Hav., XII, 15 ; Mol., I, 289 ; Mich., 537.
600. ↑ [*Qui nous rende incapables.*]
601. ↑ Cf. B., 381 ; C., 340 ; P. R., XXVIII, 44 ; Bos., II, xvii, 40 ; Faug., I, 226 ; Hav., XXIV, 30 ; Mol., II, 60 ; Mich., 713.
602. ↑ Application toute pratique d'une conception qui pour Pascal est le fondement de la vérité dans l'ordre philosophique comme dans l'ordre religieux. (Cf. fr. 863.)
603. ↑ Cf. B., 332 ; C., 283 ; Faug., II, 374 ; Hav., XXV, 194 ; Mol., I, 196 ; Mich., 347.
604. ↑ Dans un écrit de Pascal sur la *Distinction entre la possibilité et le pouvoir*, le pouvoir de connaissance est ainsi expliqué : « On voit que les chrétiens qui sont instruits de la loi de Dieu, ont par cette connaissance, un pouvoir de l'accomplir, qui n'est pas commun à ceux qui en sont privés, puisque, connaissant la volonté de leur maître, il ne dépend plus que de leur consentement d'y obéir. »
605. ↑ Luc, XII, 47 : *Ille autem servus qui cognovit voluntatem domini, sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis* (48) ; *qui autem non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis*. Cf. fr. 897.
606. ↑ *Qui nocet, noceat adhuc : et qui in sordibus est, sordescat adhuc : et qui justus est, justificetur adhuc : et sanctus, sanctificetur adhuc.* Apocal., XXII, 11.
607. ↑ Cf. B., 417 ; C., 391 ; Faug., II, 145 ; Hav., XXV, 88 ; Mol., I, 195 ; Mich., 101.
608. ↑ Il faut entendre les deux infinis naturels et les deux infinis moraux : les deux infinis naturels sont décrits de la façon que l'on sait, au fragment 72 ; pour les infinis moraux, voir le fr. 357 : « il se présente des vices qui s'y insinuent insensiblement, dans leurs routes insensibles, du côté du petit infini ; et il s'en présente, des vices, en foule du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices, et on ne voit plus les vertus. »
609. ↑ [*Pour nous abaisser, et nous relever*]
610. ↑ Cf. B., 466 ; C., 266 ; Faug., I, 260 ; Hav., XXV, 75 ; Mol., II, 49 ; Mich., 781.
611. ↑ La copie corrige : *circumcidentes cor*, afin de retrouver la circoncision du cœur selon saint Paul. L'expression de Pascal est plutôt, comme le remarque Havet, un souvenir des *Psaumes* L, 19 : « *Sacrificium Deo spiritus ccntribulatus, cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* »
612. ↑ *Albe vous a nommé*, en surcharge. — Allusion à la célèbre scène d'*Horace* (II, 3) ; le jeune Horace représente le caractère inhumain, Curiace l'humanité, l'honnêteté. Il y a un troisième ordre, qui est supérieur, c'est l'humilité chrétienne.
613. ↑ Cf. B., 337 ; C., 289 ; Faug., I, 222 ; Hav., XXV, 71 ; Mol., II, 44 ; Mich., 308.
614. ↑ Cf. B., 207 ; C., 415 ; Faug., II, 171 ; Hav., XXV, 38 ; Mol., I, 124 ; Mich., 7.
615. ↑ Cette pensée avait été écrite par Pascal à la suite du fragment sur le Pari ; à la suite des additions à ce fragment dont Pascal a couvert la page 4 du manuscrit, elle s'y trouve comme enclavée.
616. ↑ Cf. B., 36 ; C., 53 ; P. R., XXVIII, 53 ; Bos., II, xvii, 47 ; Faug., I, 217 ; Hav., XXIV, 37 ; Mol., I, 69 ; Mich., 502.
617. ↑ Pascal décrit ce qu'en langage moderne on appellerait le passage de la suggestion à l'auto-suggestion.
618. ↑ *Nolite seduci : Corrumpunt mores colloquia mala* (I *Cor.*, XV, 33) ; au témoignage de saint Jérôme (Lettre 83), saint Paul cite un vers de Ménandre. — Cf. fr. 6 : « On se gâte l'esprit et le sentiment par les conversations. »
619. ↑ Cf. B., 177 ; C., 209 ; P. R., III, 15 ; Bos., II, v, 7 ; Faug., II, 145 ; Hav., XII, 13 ; Mol., I, 288 ; Mich., 658.
620. ↑ Les copies donnent ce titre : *Le Christianisme*.
621. ↑ [*Fait reconnaître.*]
622. ↑ [*Fait.*]

623. ↑ « La religion, écrit Charron, est en la connaissance de Dieu et de soi-même… son office est d'élever Dieu au plus haut de son effort, et baisser l'homme au plus bas, l'abattre comme perdu ; et puis lui fournir les moyens de se relever, lui faire sentir sa misère et son rien, afin qu'en Dieu seul il mette sa confiance et son tout. » (*Sagesse*, II, v, 14.)
624. ↑ Cf. B., 178 ; C., 210 ; P. R., III, 21 ; Bos., II, v, 2 ; Faug., II, 377 ; Hav., XII, 19 ; Mol., II, 49 ; Mich., 444.
625. ↑ [*Dit-il qu'il est*.]
626. ↑ Cf. B., 177 ; C., 210 ; P. R., XXVIII, 54 ; Bos., II, xvii, 48 ; Faug., I, 214 ; Hav., XXIV, 38 ; Mol., I, 112 ; Mich., 366.
627. ↑ Le chartreux est le type du religieux. Cf. ce passage de l'interrogatoire de M. Le Maître par Laubardemont : « Tant s'en faut que ledit sieur de Saint-Cyran lui ait parlé de détruire les Ordres Religieux qu'au contraire il lui avait témoigné qu'il serait extrêmement aise que Dieu eût donné à lui Répondant vocation pour être Chartreux, ou pour être Religieux dans quelque autre Religion réformée. » (*Recueil d'Utrecht*, 1740, p. 13.)
628. ↑ [*Choses*.]
629. ↑ Cf. Faug., I, 230 ; Hav., XXV, 73 ; Mol., II, 51 ; Mich., 265.
630. ↑ *Effective, aussi bien que de crainte* en marge.
631. ↑ Cf. B., 178 ; C., 210 ; P. R., III, 21 ; Bos., II, v, 11 ; Faug., II, 376 ; Hav., XII, 18 ; Mol., II, 52 ; Mich., 657.
632. ↑ « Il n'y a rien de si aimable qu'un homme qui ne s'aime point, *etc.* » Nicole, *Traité de l'Éducation d'un Prince*, 1re partie, ch. xxvi.
633. ↑ Cf. Faug., II, 172 ; Hav., XXV, 39 *bis* ; Mol., I, 309 ; Mich., 12.
634. ↑ [*Il faut*] être [*ou haïssable ou malheureux*.]
635. ↑ L'honnêteté, c'est le règlement de la concupiscence. Or la concupiscence demeure, que nous ne pouvons sacrifier sans nous rendre malheureux, que nous ne pouvons satisfaire sans nous rendre haïssables, comme avait écrit d'abord Pascal. Cf. fr. 455 : « *Le* moi *est haïssable*, etc. »
636. ↑ Cf. B., 85 ; C., 112 ; P. R., XX, 2 ; Bos., II, xv, 2 ; Faug., II, 114 ; Hav., X, 5 ; Mol., I, 139 ; Mich., 544.
637. ↑ Réminiscence de saint Augustin : *Quod curiositate invenerunt superbia perdiderunt* (sermon CXLI.) Cf. *Contra Jul. Pelag., IV, iii, 17. — Havet indique un développement de Bossuet sur le même texte. Après avoir parlé des poètes, Bossuet ajoute : « Il en est de même des autres, qui, enflés de leur vaine philosophie, parce qu'ils seront ou* physiciens, ou géomètres, ou astrologues, croiront exceller en tout, et soumettront à leur jugement les oracles que Dieu envoie au monde pour le redresser : la simplicité de l'Écriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoccupé : et autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantum propinquaverant intelligentia, tantum superbia recesserunt*, dit saint Augustin. Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu ; elle n'engendre que des superbes et des incrédules. » (*Traité de la Concupiscence*, ch. xviii.)
638. ↑ *Sans médiateur*, en surcharge.
639. ↑ Cf. C., 469 ; P. R., XX, 2 ; Bos., II, xv, 2 ; Faug., II, 354 ; Hav., XXII, 4 ; Mol., I, 141 ; Mich., 923.
640. ↑ Cf. B., 126 ; C., 164 ; P. R., XIII, 7 ; Bos., II, ix, 10 ; Faug., II, 315 ; Hav., XVI, 8 ; Mol., II, 21 ; Mich., 75.
641. ↑ Cf. B., 198 ; C., 10 ; P. R., XX, 2 ; Bos., II, xv, 2 ; Faug., II, 316 ; Hav., XXII, 9 ; Mol., II, 19 ; Mich., 857.
642. ↑ [*Jésus-Christ est toute notre vertu et toute notre félicité*.]
643. ↑ [*Ne peut être ni*.]
644. ↑ [*Mort*.]
645. ↑ *Mort* en surcharge.
646. ↑ Cf. B., 85 ; C., 111 ; Bos., II, xv, 2 ; Faug., II, 316 ; Hav., XXII, 7 ; Mol., II, 18 ; Mich., 369.
647. ↑ Titre au verso.

648. ↑ [*On*.]
649. ↑ [*J.-C*]
650. ↑ [*Fait que s'égarer*.]
651. ↑ *On enseigne* en surcharge.
652. ↑ [*Et il n'y en a pas d'autre*.]
653. ↑ [*Placuit*.]
654. ↑ I Cor., I, 21. *Nam quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum : placuit Deo per stultiiiam prædicationis salvos facere credentes*. Cf. fr. 233.
655. ↑ Cf. B., 199 ; C., 10 ; P. R., XX, 2 ; Bos., II, xv, 2 ; Faug., II, 317 ; Hav., XXII, 8 ; Mol., II, 19 ; Mich., 880.
656. ↑ [*Notre vie*.]
657. ↑ Cf. B., 86 ; C., 113 ; Faug., II, 316 ; Hav., XXV, 173 ; Mol., II, 20 ; Mich., 604.
658. ↑ Cf. Bos., *suppl.*, 6 ; Faug., I, 243 ; Hav., XXIV, 69 ; Mol., II, 34 ; Mich., 270.
659. ↑ Précédé d'une croix — [*J'aime tous les hommes comme mes frères parce qu'ils sont tous rachetés*.]
660. ↑ [*Me*.]
661. ↑ *Ne* n'est pas dans le manuscrit.
662. ↑ [*Je garde fidélité et justice*.]
663. ↑ [*Particulière*.]
664. ↑ [*D'une manière particulière et quand on… n'est pas…* [*puisqu'il ne faut*.]
665. ↑ [*A fait de*] moi [*un*.]
666. ↑ Cf. B., 108 ; C., 134 ; Mich., 830.
667. ↑ Expression empruntée au texte de saint Luc que Pascal traduit au fr. 531 : *qui* [servus] *non cognovit* [voluntatem domini sui] *et fecit digna plagis, vapulabit paucis* (XII, 48). N'y a-t-il pas aussi un souvenir de ce texte de saint Augustin : « Si non amas, time ne pereas… » ? *De sancta virginitate*, 38, *apud* Jansénius, *Augustinus, de Grat. Chr. Salv.*, V, xxii.
668. ↑ Cf. B., 336 ; C., 288 ; Faug., II, 343 ; Hav., XXV, 209 ; Mol., II, 32 ; Mich., 307.
669. ↑ *Mort mais* en surcharge.
670. ↑ *Mort et* en surcharge.
671. ↑ Cf. l'*Écrit de Mademoiselle Jacqueline Pascal sur le mystère de la mort de Notre Seigneur J. C.* : « XXVIII. Je vois Jésus mort en trois lieux différents : à la croix, à la vue de tout le monde ; descendu de la croix au milieu de ses amis, et dans le tombeau dans une entière solitude ; et en ces trois lieux il est également mort. » (Faugère, *Lettres et opuscules* de la famille Pascal, 1845, p. 167).
672. ↑ [*Qu'à*.]
673. ↑ Cf. Faug., II, 338 ; Hav., XXV, 209, 112, 113, 114, 115 ; Mol., II, 27 ; II, 44 ; I, 98 ; II, 29 ; I, 117 ; II, 32 ; Mich., 248.
674. ↑ Le *Mystère de Jésus* défie tout commentaire. Nulle part peut-être n'éclate d'une façon plus profondément touchante le caractère unique et incomparable du christianisme : la concentration autour d'une personne réelle des sentiments les plus élevés et les plus universels qu'il y ait dans le cœur de l'homme, l'esprit de renoncement et l'esprit de charité.
675. ↑ [*S'offre*.]
676. ↑ [*L'agonie, la*.]
677. ↑ *Jesus ergo, ut vidit eam plorantem, et Judæos, qui venerant cum ea, plorantes, infremuit spiritu, et turbavit seipsum* (*Joan.*, XI, 33).
678. ↑ *Soutenir* : traduction littérale de la Vulgate : *Tristis est anima mea usque ad mortem : sustinete hic et vigilate mecum*. Matth., XXVI, 38. — Marc, XIV, 34.
679. ↑ [*Qu'ils ne*.]
680. ↑ [*Assister*.]
681. ↑ [*Qu'*.]
682. ↑ La fin du paragraphe en surcharge.

683. ↑ [*Est*.]
684. ↑ *Et venit ad discipulos suos : et invenit eos dormientes, et dicit Petro : Sic non potuistis una hora vigilare mecum ? Vigilate, et orate ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma*. Matth., XXVI, 40-41.
685. ↑ *Et venit iterum, et invenit eos dormientes ; erant enim oculi eorum gravati. Et relictis illis, iterum abiit, et oravit tertio, eumdem sermonem dicens*. Matth., XXVI, 43-44.
686. ↑ *Surgite, eamus : ecce appropinquavit qui me tradet*. Matth., XXVI, 46.
687. ↑ XVIII, 2 : *Jesus itaque sciens omnia, quæ ventura erant super eum processit, et dixit eis : Quam quæritis*.
688. ↑ [*Dans saint Mathieu*.]
689. ↑ *Encore* en surcharge.
690. ↑ *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste, verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*. Matth., XXVI, 39. — *Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua* (*ibid*., 42, cf. 44).
691. ↑ Les deux paragraphes suivants en surcharge.
692. ↑ [*Sa malice*.]
693. ↑ *Dixitque illi Jesus : Amice, ad quid venisti ?* Matth., XXVI, 50.
694. ↑ La suite à la page 89 du manuscrit. — *Et factus in agonia, prolixius orabat*. Luc, XXII, 43.
695. ↑ Cette réflexion, et la suivante qui, dans le manuscrit, se trouvent ainsi au milieu du *Mystère de Jésus*, ne semblent pourtant pas en faire partie intégrante ; peut-être étaient-elles déjà écrites au haut de la page 89, lorsque Pascal y écrivit la suite de ses méditations sur le mystère, ou bien ce seraient deux maximes, suggérées à Pascal par le mystère qu'il médite, et qu'il note en passant pour s'en faire l'application à lui-même.
696. ↑ La *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* débute par ces mots : « Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux que non seulement les prospérités, mais les disgrâces mêmes qui arrivent à vos élus sont les effets de votre miséricorde. » Cf. Lettre à Mlle de Roannez (III, autrefois 5) : « L'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que, quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne s'y pas accommoder. »
697. ↑ Cf. l'écrit *sur la conversion du pécheur* : « Il n'y a rien de plus aimable que Dieu… et il ne peut être ôté qu'à ceux qui le rejettent, puisque c'est le posséder que de le désirer, et que le refuser c'est le perdre. »
698. ↑ « J'ai éprouvé la première, écrit à Pascal sa sœur Jacqueline au lendemain de la seconde conversion, que la santé dépend plus de Jésus-Christ que d'Hippocrate, et que le régime de l'âme guérit le corps si ce n'est que Dieu veuille nous éprouver et nous fortifier par nos infirmités. » (*Lettre du 19 janvier 1655*).
699. ↑ [*Vous*.]
700. ↑ « Jésus meurt tout nu. Cela m'apprend à me dépouiller de toutes choses. » C'est le 16e paragraphe de l'*Écrit de Jacqueline Pascal sur le mystère de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ* : « Il fut fait en conséquence d'un billet de chaque mois que la mère Agnès lui avait envoyé selon l'usage de Port-Royal (1651). » De ces pensées, qui furent conservées à Port-Royal et qu'on eut même un instant l'idée de joindre aux *Pensées* de Blaise Pascal, ce seul passage peut être comparé au *Mystère de Jésus*. Mais il était utile de les rappeler, car il est vraisemblable que le *Mystère de Jésus* a une origine analogue à celle des *Méditations* de Jacqueline.
701. ↑ Page 99 du manuscrit.
702. ↑ *Gen*., III, 5. Cf. fr. 500.
703. ↑ [*Grandes*.]
704. ↑ Cf. Faug., II, 328 ; Hav., XXV, 298 et 209 ; Mol., II, 33 ; Mich., 252.
705. ↑ [*Sed*.] — Joan., XX, 17 : *Dicit ei Jesus : Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum*.

706. ↑ Cf. Faug., I, 233 ; Hav., XXV, 209, 7 et XXV, 209, 6 ; Mol., II, 33 ; Mich., 277.

707. ↑ [*Ils ne sont pas*.]

708. ↑ N'y a t-il pas un souvenir d'un passage de saint Augustin [*in. Ps*. 121] que cite Jansénius (*de Natura lapsa*, IV, 11) : « Qui sibi placet stulto homini placet quia stultus est ipse qui sibi placet. Solus securus placet qui Deo placet » ?

709. ↑ « Propter Deum enim amat amicum qui Dei amorem amat in amico. » (Saint Augustin, *contra Faustum*, XX, 78, *apud* Jansénius, *ibid.*, II, xvi.)

SECTION VIII

Première Copie **228]**

556[1]

… Ils blasphèment ce qu'ils ignorent[2]. La religion chrétienne consiste en deux points[3] ; il importe également aux hommes de les connaître, et il est également dangereux de les ignorer ; et il est également de la miséricorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.

Et cependant ils prennent sujet de conclure qu'un de ces points n'est pas, de ce qui leur devrait faire conclure l'autre[4]. Les sages qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu ont été persécutés, les Juifs haïs, les chrétiens encore plus. Ils ont vu par lumière naturelle que, s'il y a une véritable religion sur la terre, la conduite de toutes choses doit y tendre comme à son centre.

Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion : les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne[5] ; et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

Et sur ce fondement, ils prennent lieu de blasphémer la religion chrétienne, parce qu'ils la connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand et puissant et éternel ; ce qui est proprement le déisme[6], presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire[7] ; et de là ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le déisme, ils n'en concluront rien contre la religion chrétienne, qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui,

unissant en lui les deux natures, humaine et divine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc ensemble aux hommes ces deux vérités : et qu'il y a un Dieu, dont les hommes sont capables, et qu'il y a une corruption dans la nature, qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connaître l'un et l'autre de ces points ; et il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait, ou la superbe des philosophes, qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans Rédempteur[8].

Et ainsi, comme il est également de la nécessité de l'homme de connaître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connaître. La religion chrétienne le fait, c'est en cela qu'elle consiste.

Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette religion[9] : Ceux qui s'égarent ne s'égarent que manque de voir une de ces deux choses. On peut donc bien connaître Dieu sans sa misère, et sa misère sans Dieu : mais on ne peut connaître Jésus-Christ sans connaître tout ensemble et Dieu et sa misère. Jésus-Christ est l'objet de tout, et le centre où tout tend. Qui le connaît connaît la raison de toutes choses.

Et c'est pourquoi je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme ni aucune des choses de cette nature : non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jésus-Christ, est inutile et stérile[10]. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité[11] en qui elles subsistent, et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut.

Le Dieu des Chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments ; c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa[12] providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent[13] ; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des Chrétiens[14], est un Dieu d'amour et de consolation[15], c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède, c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie, qui s'unit au fond de leur âme, qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur, et par là ils tombent ou dans l'athéisme ou

dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas ; car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer.

Si le monde subsistait pour instruire l'homme de Dieu, sa divinité y reluirait de toutes parts d'une manière incontestable ; mais, comme il ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, et pour instruire les hommes et de leur corruption et de leur rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités.

Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache. Tout porte ce caractère.

Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être misérable[16] ? le seul qui la connaît sera-t-il le seul malheureux ?

Il ne faut pas[17] qu'il ne voie rien du tout ; il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il le possède ; mais qu'il en voie assez pour connaître qu'il l'a perdu ; car, pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas ; et c'est précisément l'état où est la nature.

Quelque parti qu'il prenne, je ne l'y laisserai point en repos.

***Première Copie* 226]**

557[18]

… Il est donc vrai que tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre : car il n'est pas vrai que tout découvre Dieu, et il n'est pas vrai que tout cache Dieu. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent[19], parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu : indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

***Première Copie* 226]**

558[20]

Que conclurons-nous donc de toutes nos obscurités, sinon notre indignité ?

***Première Copie* 227]**

559[21]

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité[22], qu'à l'indignité où seraient les hommes de la connaître ; mais de ce qu'il paraît quelquefois, et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours ; et ainsi on n'en peut conclure sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

***Première Copie* 226]**

559 bis[23]

L'Être éternel est toujours, s'il est une fois.

***Première Copie* 220]**

560[24]

Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous ; ce sont choses qui se sont passées dans l'état d'une nature toute différente de la nôtre, et qui passent l'état de notre capacité présente[25].

Tout cela nous est[26] inutile à savoir pour en sortir : et tout ce qu'il nous importe de connaître est que nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par Jésus-Christ ; et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre.

[27] Ainsi les deux preuves de la corruption et de la rédemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifférence de la religion, et des Juifs, qui en sont les ennemis irréconciliables.

***Première Copie* 226]**

560 bis[28]

Ainsi, tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté ; tout lui apprend sa grandeur ou sa misère ; l'abandon de Dieu paraît dans les païens, la protection de Dieu paraît dans les Juifs.

19]
561[29]

Il y a deux manières de persuader[30] les vérités de notre religion : l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle[31].

On ne se sert pas de la dernière, mais de la première[32] ; on ne dit pas : Il faut croire cela ; car l'Écriture, qui le dit, est divine — ; mais on dit qu'il le faut croire par telle et telle raison, qui sont de faibles arguments, la raison étant flexible à tout[33].

443]
562[34]

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre, ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu ; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

277]
563[35]

Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils[36] ont prétendu condamner la religion chrétienne.

113]
564[37]

Les prophéties[38], les miracles mêmes et[39] les preuves de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants[40] ; mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi il y a de l'évidence[41] et de l'obscurité, pour éclairer les uns et obscurcir les autres ; mais l'évidence est telle, qu'elle surpasse, ou égale[42] pour le moins, l'évidence[43] du contraire ; de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre ; et ainsi ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner et non assez pour convaincre ; afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grâce, et non la raison, qui fait suivre ; et qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, et non la raison qui fait fuir.

Vere discipuli[44], *vere Israëlita*[45], *vere liberi*[46], *vere cibus*[47].

***Première Copie* 226]**
565[48]

Reconnaissez donc la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

45]
566[49]

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns, et éclairer les autres.

142]
567[50]

Les deux raisons contraires[51]. Il faut commencer par là : sans cela on n'entend rien, et tout est hérétique : et même, à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée[52].

153]
568[53]

Objection. Visiblement l'Écriture pleine de choses non dictées du Saint-Esprit. — *Réponse*. Elles ne nuisent donc point à la foi. — *Objection*. Mais l'Église a décidé que tout est du Saint-Esprit. — *Réponse*. Je réponds deux choses[54] : que l'Église n'a jamais décidé cela ; l'autre que, quand elle l'aurait décidé, cela se[55] pourrait soutenir.

Il [*y*][56] a beaucoup d'esprits faux.

Denys a la charité, il était en place[57].

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire ? Non, c'est pour vous éloigner de croire[58].

59]
569[59]

Canoniques. — Les hérétiques, au commencement de l'Église, servent à prouver les canoniques[60].

45]
570[61]

Il faut mettre au chapitre *des Fondements*[62] ce qui est en celui *des Figuratifs* touchant la cause des figures : pourquoi Jésus-Christ prophétisé en son premier avènement ; pourquoi prophétisé obscurément en la manière.

****394]**
571[63]

Raison pourquoi Figures. — [Ils avaient à entretenir un peuple charnel et à le rendre dépositaire du Testament spirituel] : il fallait que, pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, et d'une diligence et fidélité et d'un zèle[64] extraordinaire, et connu de toute la terre.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait. Et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophètes, et a porté à la vue de tout le monde ces livres qui prédisent leur Messie, assurant toutes les nations qu'il devait venir, en la manière prédite dans les livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Et ainsi ce peuple, déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ont été ses plus cruels ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, et le plus exact et zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus ; [65] de sorte[66] que ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale ; de sorte qu'ils ont marqué que c'était lui en le refusant, et qu'il a été également prouvé, et par les justes juifs qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédits.

[67] C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple était ennemi, sous le charnel, dont il était ami. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer, et ne pouvaient le porter : ils n'eussent point eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies ; et[68], s'ils [*avaient*] aimé ces pro-

messes spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu ils en eussent été amis.

Voilà pourquoi il était bon que le sens spirituel fût couvert : mais, d'un autre côté, si ce sens[69] eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait ? il a été couvert sous le temporel en la foule des passages, et a été découvert si clairement en quelques-uns ; outre que le temps et l'état du monde ont été prédits si clairement qu'il[70] est plus clair que le soleil ; et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il fallut un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit[71] quand il lui est assujetti, pour ne le pas reconnaître.

[72] Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns rarement, mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux ; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvait induire en erreur, et qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité, qui déterminait ce sens aux biens de la terre ? Mais ceux qui n'avaient de bien qu'en Dieu les rapportaient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité[73]. Ce n'est pas que la cupidité[74] ne puisse être avec la foi en Dieu, et que la charité[75] ne soit avec les biens de la terre ; mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde ; et la charité, au contraire.

Or, la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est[76] appelé ennemi. Ainsi les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu ; et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendaient par là leurs passions, et les[77] charnels entendaient les Babyloniens : et ainsi ces termes n'étaient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe : *Signa legem in electis meis*[78] et que Jésus-Christ sera[79] pierre de scandale[80]. Mais, « Bienheureux, ceux qui ne seront point scandalisés en lui[81] ! » Osée, *ult.*, le dit parfaitement : « Où est le sage ? et il entendra ce que je dis. Les justes l'entendront : car les voies de Dieu sont droites ; mais les méchants y trébucheront[82]. »

214]
572[83]

Hypothèse des apôtres fourbes[84].

Le temps clairement, la manière obscurément[85].

Cinq preuves de Figuratifs[86].

2 000 { 1 600 — Prophètes.
400 — Épars[87].

467]
573[88]

Aveuglement — de l'Écriture. — L'Écriture, disaient les Juifs, dit qu'on ne sait d'où le Christ viendra. *Joh.*, vii, 27[89] — Et xii, 34. L'Écriture dit que le Christ demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra[90].

Aussi, dit saint Jehan[91], ils ne croyaient point, quoiqu'il eût tant fait de miracles, afin que la parole d'Isaïe fût accomplie : *Il les a aveuglés*, etc.

***Première Copie* 256]**
574[92]

Grandeur. — La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de la chercher, si elle est obscure, en soient privés. De quoi se plaint-on donc, si elle est telle qu'on la puisse trouver en la cherchant ?

137]
575[93]

Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Écriture ; car ils les honorent, à cause des clartés divines. Et tout tourne en mal pour les autres, jusqu'aux clartés ; car ils les blasphèment, à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

65]
576[94]

[95] *Conduite générale du monde envers l'Église : Dieu voulant aveugler et éclairer.* — [96] L'événement ayant prouvé la divinité de ces prophéties, le reste doit donc être cru ; et par là nous voyons l'ordre du monde en cette sorte : les miracles de la création et du dé-

luge s'oubliant, Dieu[97] envoie la loi et les miracles de Moïse, les prophètes qui prophétisent des choses particulières ; et, pour préparer un miracle subsistant, il prépare des prophéties et l'accomplissement ; mais les prophéties pouvant être suspectes, il veut les rendre non suspectes, etc.

443]
577[98]

Dieu a fait[99] servir l'aveuglement de ce peuple au bien des élus.

57]
578[100]

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez[101] d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. (Saint Augustin, *Montaigne Sebonde*[102].)

La généalogie de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'elle ne peut être discernée. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de Jésus-Christ, cela eût été trop visible. S'il n'eût pas marqué celle de Jésus-Christ, cela n'eût pas été assez visible. Mais, après tout, qui y regarde de près, voit celle de Jésus-Christ bien discernée par Thamar, Ruth, etc[103].

Ceux qui ordonnaient ces sacrifices en savaient l'inutilité ; ceux qui en ont déclaré l'inutilité n'ont pas laissé de les pratiquer.

Si Dieu n'eût permis qu'une seule religion, elle eût été trop reconnaissable ; mais qu'on y regarde de près, on discerne bien la vérité dans cette confusion.

Principe : Moïse était habile homme. Si donc il se gouvernait par son esprit, il ne disait rien nettement qui fût directement contre l'esprit.

Ainsi toutes les faiblesses très apparentes sont des forces. Exemple : les deux généalogies de saint Mathieu et de saint Luc[104]. Qu'y a-t-il de plus clair que cela n'a pas été fait de concert ?

141]
579[105]

Dieu (et les apôtres)[106], prévoyant que les semences d'orgueil feraient naître les hérésies, et ne voulant pas leur donner occasion de naître par des termes propres, a mis dans l'Écriture et les prières de l'Église des mots et des sentences contraires pour produire leurs fruits dans le temps.

De même qu'il donne dans la morale[107] la charité, qui produit des fruits contre la concupiscence.

90]
580[108]

La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

45]
581[109]

Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit[110]. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. Abaisser la superbe[111].

85]
582[112]

On se fait une idole de la vérité même[113] ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image, et une idole, qu'il ne faut point aimer, ni adorer ; et encore moins faut-il aimer ou adorer son contraire, qui est le mensonge.

Je puis bien aimer l'obscurité totale[114], mais, si Dieu m'engage dans un état à demi obscur, ce peu d'obscurité qui y est me déplaît, et, parce que je n'y vois pas le mérite d'une entière obscurité, il ne me plaît pas. C'est un défaut, et une marque que je me fais une idole de l'obscurité, séparée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que son ordre.

***201]**

583[115]

Les malingres[116] sont gens qui connaissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y rencontre ; mais, hors de là, ils l'abandonnent.

***Première Copie* 253]**

584[117]

Le monde subsiste pour exercer miséricorde et jugement, non pas comme si les hommes y étaient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu, auxquels il donne par grâce assez de lumière pour revenir, s'ils le veulent chercher et le suivre, mais[118] pour les punir, s'ils refusent de le chercher ou de le suivre[119].

55]

585[120]

Que Dieu s'est voulu cacher. — S'il n'y avait qu'une religion, Dieu y serait bien manifeste. S'il n'y avait des martyrs qu'en notre religion, de même.

Dieu étant ainsi caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché[121] n'est pas véritable ; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela : *Vere tu es Deus absconditus*[122].

***Première Copie* 227]**

586[123]

S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point sa corruption ; s'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu[124].

491]
587[125]

Cette religion si grande en miracles[126], saints, pieux[127], irréprochables, savants et grands témoins ; martyrs ; rois (David) établis ; Isaïe, prince du sang — si grande en science, après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela, et dit qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la folie[128].

Car ceux qui par ces signes et cette sagesse ont mérité votre créance, et qui vous ont prouvé leur caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne peut nous changer, et nous rendre capables de connaître et aimer Dieu, que la vertu de la folie de la croix, sans sagesse ni signes ; et non point[129] les signes sans cette vertu. Ainsi notre religion est folle, en regardant à la cause effective, et sage en regardant à la sagesse qui y prépare[130].

461]
588[131]

[132] Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est ; cela[133] fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*[134]. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes : car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes[135].

***Première Copie* 253]**
588 bis[136]

Contrariétés. Sagesse infinie et folie de la religion[137].

---

1. ↑ Cf. C., 440 ; P. R., II, 12 ; XXVIII, 3 et *ult*., XXVIII, 27 ; Bos., II, iv, 10 ; II, xvii, 21 ; II, iii, 2 ; II, xv, 2 ; II, xiii, 2 ; II, xvii, 9 ; Faug., II, 355 ; II, 357 ; II, 354 ; II, 115 ; II, 116 ; II, 117 ; Hav., XI, 10 *bis* ; XXIV, 19 *bis* ; XI, 10 ; X, 5 ; XXII, 3 ; XXII, 6 ; XXII, 10 ; XX, 2 et XXIV, 9 ; Mol., I, 311 ; I, 287 ; I, 139 ; I, 140 ; II, 20 ; I, 320 et I, 296 ; Mich., 919.

2. ↑ Cf. Fléchier : « Ces hommes qui, selon le langage de l'Apôtre, blasphèment tout ce qu'ils ignorent. » II, 114. Massillon parle « des enfants d'incrédulité que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent » (*Carême*, sermon sur la vérité de la religion).
3. ↑ Adam et Jésus-Christ, la corruption et la rédemption. Cf. fr. 450.
4. ↑ C'est-à-dire que les hommes ne peuvent apercevoir la misère sans nier la grandeur, ou la grandeur sans nier la misère. Pour eux un aspect de la nature humaine est exclusif de l'aspect contraire ; le chrétien seul aperçoit le double caractère de l'homme.
5. ↑ *Enseigner* a ici le sens de décrire, et non de prescrire ; il s'agit de sentiments conformes non aux préceptes moraux de la religion, mais à la vérité de l'état psychologique qu'elle nous révèle par la double doctrine de la rédemption et de la corruption.
6. ↑ Dans l'*Histoire des Variations* (V, 31) Bossuet, jugeant l'œuvre de Melanchton, en décrit ainsi les suites : « des chrétiens… dépouiller le christianisme de tous ses mystères, et le changer en une secte de philosophie tout accommodée aux sens… la voie ouverte au déisme, c'est-à-dire à un athéisme déguisé. » — Saint-Simon écrit de Middleton : « C'était un athée de profession et d'effet, s'il peut y en avoir, au moins un franc déiste », *apud* Littré.
7. ↑ Page 229 de la *Copie*.
8. ↑ Cf. l'entretien avec M. de Saci et les fragments de la Section précédente, 547 sqq.
9. ↑ À la page 230 de la *Copie*.
10. ↑ « La plupart de ceux qui tâchent de prouver par des raisonnements et par des discours cachés la vérité d'un Dieu, travaillent inutilement et quelquefois même avec danger, les raisonnements étant d'ordinaire plus capables de rendre douteuse et incertaine une vérité si indubitable et si claire que de l'éclaircir et de l'assurer. » (Barcos, abbé de Saint-Cyran, *Explication du symbole*, p. 18.) — Dans sa *Préface*, Étienne Périer cite ce passage de Pascal que Port-Royal avait écarté, et insiste sur sa signification. (*Pièces justificatives*, p. cxciv) Mme Périer fait de ce fragment le centre de son interprétation de l'*Apologie* (*ibid.*, p. ccxliv, cf. fr. 242).
11. ↑ De *immatérielles…* à *vérité*, phrase d'abord omise par la copie, puis rétablie en marge.
12. ↑ Première lecture corrigée *grandeur*.
13. ↑ Première lecture corrigée *comme le patron*.
14. ↑ À la page 231 de la *Copie*.
15. ↑ Cf. *La Prière pour le bon usage des maladies* : « Je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre Esprit ; car c'est la malédiction des Juifs et des Païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance ; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation ; car c'est un état de judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés, et les consolations de votre Esprit par votre grâce ; car c'est le véritable état du christianisme » (§ 11).
16. ↑ À la page 232 de la copie.
17. ↑ *Pas* omis, puis ajouté dans la *Copie*.
18. ↑ Cf. C., 439 ; P. R., XVIII, 7 ; Bos., II, xiii, 4 ; Faug., II, 154 ; Hav., XX, 4 ; Mol., I, 295 ; Mich., 914.
19. ↑ Il est facile de tirer de cette pensée le sens précis de la distinction que Pascal établit entre *tenter* Dieu et *chercher* Dieu. Le tenter, c'est vouloir que Dieu se révèle à nous, en vertu de notre propre mérite, parce que la connaissance nous serait naturellement due ; le chercher, c'est demander à la prière plutôt qu'à la raison la connaissance de Dieu, c'est se faire petit enfant et croire avec humilité. Tenter, c'est réclamer de la justice divine ce que la grâce seule peut donner à ceux qui cherchent. Cf. Nicole : « *Des diverses manières dont on tente Dieu.* » (*Essais de morale*, t. III, p. 189).
20. ↑ Cf. C., 439 ; Faug., II, 155 ; Mol., I, 17 ; Mich., 915.
21. ↑ Cf. C., 440 ; P. R., XVIII, 4 ; Bos., II, xiii, 2 ; Faug., II, 155 ; Hav., XX, 2 ; Mol., I, 321 ; Mich., 918.
22. ↑ *Qu'* rayé sur la copie et remplacé par *ou*.
23. ↑ Cf. C., 438 ; Faug., II, 156 ; Hav., XXV, 89 ; Mol., I, 315 ; Mich., 910.

24. ↑ Cf. C., 439 ; P. R., XXVIII, 1 (fin) ; le début *ult.*, III, 15 ; Bos., II, v, 6 ; II, xviii, 11 ; Faug., II, 369 ; Hav., XII, 12 ; Mol., I, 295 ; Mich., 902.
25. ↑ Pascal touche au problème capital qui se débattait entre saint Augustin et Pélage, et auquel s'est attaché particulièrement Jansénius dans l'*Augustinus*, comme à la pierre angulaire du christianisme : quel rapport y a-t-il entre la nature de l'homme avant le péché et la nature de l'homme après la rédemption ? Pélage identifiait ces deux natures ; saint Augustin et Jansénius les opposent. L'*Augustinus* contient la justification historique et théologique de cette opposition ; Pascal ne devait pas remonter si haut dans son *Apologie* ; il transporte le débat sur le terrain de la psychologie, et il le tranche sans sortir de l'humanité actuelle : « Les plus instruits, dit-il dans un autre fragment, vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient mieux encore [*la religion*], et de plus loin » (285). Il est à remarquer que les deux premiers paragraphes du fragment n'ont pas paru dans l'édition originelle de Port-Royal ; ils n'ont été insérés que plus tard pour former la 15e pensée du chapitre iii, séparés du troisième paragraphe qui avait été publié dans le chapitre xxviii, 1.
26. ↑ Le copiste avait d'abord écrit *serait*.
27. ↑ La fin du fragment a été publiée par Port-Royal, précédée d'un commentaire destiné à remplacer les deux paragraphes précédents qui ont paru quelque peu sévères pour la théologie janséniste : « Les impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions sans connaître Dieu, et sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs qui combattent si opiniâtrement la religion chrétienne vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent, qui est que Jésus-Christ est le véritable Messie, et qu'il est venu racheter les hommes, et les retirer de la corruption et de la misère où ils étaient, tant par l'état où on les voit aujourd'hui et qui se trouve prédit dans les prophéties qu'ils portent et qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnaître le Messie. » Ces lignes qui ont figuré depuis 1670 parmi les *Pensées* de Pascal (Cf. P. R., XXVIII, 1 ; Bos., I, xvii, 11, Faug., II, 204, Mol., I, 293, Mich., 980) ne sont pas de Pascal. Mais Port-Royal y a calqué de près les idées et même le style de Pascal. C'est ainsi qu'il a usé de la note (194 *ter*) : « Je leur demanderais s'il n'est pas vrai qu'ils vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent que la nature est dans la corruption. »
28. ↑ Cf. C., 439 ; P. R., XVIII, 9 ; Bos., II, xiii, 5 ; Faug., II, 157 ; Hav., XX, 5 *bis* ; Mol., I, 294 ; Mich., 912.
29. ↑ Cf. B., 423 ; C., 398 ; Bos., II, xvii, 8 ; Faug., II, 352 ; Hav., XXIV, 8 ; Mol., II, 58 ; Mich., 37.
30. ↑ [*Des.*]
31. ↑ « Toute créance pend ou de la dignité de celui qui parle ou de la force de la raison probante. La première manière appartient à notre créateur, pour l'honneur que nous lui portons, comme i'ay dit ailleurs, il faut infailliblement croire à ce qu'il a dit, parce seulement qu'il l'a dit » (R. Sebon, *Théologie naturelle*, ch. 211). Et plus haut dans le même chapitre : « L'autre sorte de parler par preuve et de persuader par argument est plus convenable à la faiblesse et sujétion de la nature humaine ». Cf. ch. 214. Montaigne reprend cette thèse dans l'*Apologie* : « Ce n'est pas par discours, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion ; c'est par auctorité et par commandement estrangier. »
32. ↑ Jansénius a écrit : « Chaque fois qu'on ignore ce qu'il faut penser ou dire à propos d'une difficulté très grave et très obscure, on ne se soucie pas, comme on devrait, de la réponse de l'autorité des Saintes Écritures ou de la vénérable antiquité des Pères ; mais aussitôt on a recours à la Philosophie, comme à l'arsenal de toutes les solutions, et on en prend les règles comme mesure des mystères les plus profonds » (*Augustinus*, tome II, partie préliminaire, chap. iii). Ce chapitre et le chapitre suivant de l'*Augustinus* avaient déjà inspiré à Pascal des réflexions très remarquables dans son *Fragment de Traité sur le Vide*, et l'avaient conduit en particulier à « nous donner de l'horreur pour la malice [*de ceux*] qui emploient le raisonnement seul dans la théologie au lieu de l'Écriture et des Pères ».
33. ↑ Cf. fr. 274 : « La raison s'offre, mais elle est ployable en tout sens. » Préparée par la concupiscence, elle détourne de Dieu, comme elle y conduit, inclinée par la charité. Les damnés seront éclairés par le

châtiment, et convertis, au sens propre du mot : ils comprendront que ce n'est pas l'infirmité de leur raison, mais la corruption de leur cœur, qui leur cachait les vérités de la religion. Voir le fr. 563.

34. ↑ Cf. B., 255 ; C., 471 ; Bos., II, xiii, 5 ; Faug., II, 157 ; Hav., XX, 5 ; Mol., I, 294 ; Mich., 771.
35. ↑ Cf. B., 82 ; C., 108 ; P. R., XXVIII, 7 ; Bos., II, xvii, 13 ; Faug., II, 351 ; Hav., XXIV, 13 ; Mol., II, 126 ; Mich., 565.
36. ↑ [*Se sont crus*.]
37. ↑ Cf. B., 441 ; C., 237 ; P. R., *ult*., XXVIII, 23 ; Bos., II, xvii, 20 ; Faug., II, 264 ; Hav., XXIV, 18 ; Mol., I, 317 ; Mich., 292.
38. ↑ *Les prophéties* en surcharge.
39. ↑ *Et* en surcharge.
40. ↑ [*Ils le sont*].
41. ↑ *Évidence* a été employé depuis Descartes dans le sens absolu de certitude immédiate et intégrale qui exclut toute idée de mélange ou de degré : « Quand une chose est évidente, dit Condillac, elle ne saurait être plus évidente. » Montesquieu a dit pourtant dans l'*Esprit des Lois* : « Il nous est plus évident qu'une religion doit adoucir les mœurs des hommes, qu'il ne l'est qu'une religion soit vraie (XXIV, 4, *apud* Littré). C'est cette dernière acception qui est ici visée par Pascal. *Évidence* est synonyme de lumière, et alors il est possible de mettre en balance et de comparer l'évidence de deux contraires.
42. ↑ [*Au jugement*.]
43. ↑ [*De toute autre vérité, religion et*.]
44. ↑ Joan., VIII, 31. Texte cité et commenté par Pascal lui-même au fr. 519. Si Jésus a dit qu'il y a de vrais disciples, c'est qu'il y en a de faux, au sein de l'Église et dans une fidélité apparente : ainsi se trouve confirmé le caractère équivoque et ambigu de la vérité chrétienne.
45. ↑ *Videt Jesus Nathanaël venieniem ad se, et dicit de eo : Ecce vere Israëlita, in quo dolus non est*, Joan., I, 47.
46. ↑ Joan., VIII, 36. *Si ergo filius liberaverit, vere liberi eritis*.
47. ↑ Joan., IV, 56 : *caro enim mea vere est cibus : et sanguis meus vere est potus*.
48. ↑ Cf. C., 438 ; P. R., XVIII, 19 ; Bos., II, xiii, 10 ; Faug., II, 156 ; Mol., I, 319 ; Mich., 909.
49. ↑ Cf. B., 118 ; C., 144 ; P. R., XVIII, 24 ; Bos., II, xiii, 11 ; Faug., II, 116 ; Hav., XX, 19 ; Mol., I, 319 ; Mich., 112.
50. ↑ Cf. B., 341 ; C., 294 ; Faug., II, 373 ; Hav., XXV, 192 ; Mol., II, 100 ; Mich., 360.
51. ↑ « Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dit la plus saine et la plus seure philosophie, ce qui se monstreroit par tout qui voudroit. » Charron, *De la sagesse*, I, xiv, 11.
52. ↑ Voir les exemples du fr. 362.
53. ↑ Cf. B., 395 ; C., 367 ; Faug., II, 28 ; Hav., XX, 18 ; Mol., I, 315 ; Mich., 373.
54. ↑ [*L'une*.]
55. ↑ [*Soutiendrait*.]
56. ↑ *Il a* dans le manuscrit.
57. ↑ Ces deux réflexions singulièrement obscures par leur brièveté sont jetées dans le dialogue qu'elles interrompent. Il semble, en effet, que le dernier paragraphe explique comment pourrait se soutenir la décision de l'Église. Tout est dicté du Saint-Esprit, en ce sens qu'à côté des choses visiblement inspirées de Dieu et qui éclairent les élus, il doit y en avoir de différentes ou de contraires, et qui aveuglent les réprouvés. L'Écriture doit être équivoque et ambiguë pour exprimer le caractère vrai du christianisme. Cette ambiguïté expliquerait peut-être les deux membres de phrase : « Il y a beaucoup d'esprits faux. — Denys a la charité, il était en place. » Les esprits *faux* sont ceux qui se contentent des objections trop faciles pour se dispenser de prendre garde à la complexité des réponses. D'autre part ceux qui ont *la charité* sont édifiés et confirmés même par ce qui est obscur en soi, comme fit Denys l'Aréopagite (si c'est à lui que Pascal fait allusion, ce qui n'est que vraisemblable) qui *était en place* pour comprendre saint Paul, et qui se laissa convertir (*Act. Apost*., XVII, 34).

58. ↑ C'est l'argument suprême qui réfute l'opiniâtreté des incrédules : Dieu veut vous aveugler ; l'Écriture doit être telle que, claire pour les élus, elle rebute les reprouvés par son obscurité.
59. ↑ Cf. B., 163 ; C., 192 ; Faug., II, 374 ; Hav., XXV, 193 ; Mol., II, 115 ; Mich., 155.
60. ↑ L'argument est dans Grotius, V. R. C., III, xv : *Jam et illud, quod de diversis Christianorum sectis modo dicebamus, huc quoque aptari potest, illas omnes, saltem quæ Deum mundi opificem et Christum legis novæ auctorem agnoscunt, uti his libris ut eos nos habemus.*
61. ↑ Cf. B., 117 ; C., 143 ; Faug., II, 392 ; Hav., XXV, 111 ; Mol., II, 64 ; Mich., 110.
62. ↑ Quel est ce chapitre des *Fondements* ? M. Havet déclarait qu'il n'y en avait point trace. Et en effet le chapitre ne nous a pas été transmis tel quel ; cependant le rapprochement des fragments qui sont réunis dans cette *Section* nous semble jeter quelque lumière sur Je dessein de Pascal, et montrer quelle interprétation du christianisme lui permettait de passer des fondements psychologiques de la religion à ses *fondements* historiques. Cf. *Introd.* p. lxiv.
63. ↑ Cf. B., 305 ; C., 527 ; P. R., X, 10, 11 et 12 ; Bos., II, viii, 7 et 8, et II, ix, 2 ; Faug., II, 241 ; Hav., XV, 7, et XV, 7 *bis* ; Mol., I, 251 et I, 252 ; Mich., 623.
64. ↑ *Et d'un zèle* en surcharge.
65. ↑ La fin du paragraphe est en surcharge.
66. ↑ [*Qu'il n'y a rien à craindre*.] — La fin du paragraphe, addition écrite en marge sous la dictée de Pascal.
67. ↑ À la page 419 du manuscrit.
68. ↑ [*Quand même*] ils [*les*] auraient [*conservé incorrompus*]. En remaniant la phrase Pascal a laissé auraient qui ne s'accorde plus avec le *si* substitué à quand même.
69. ↑ *Eût été tellement caché qu'il* en surcharge.
70. ↑ [*N'est point*.]
71. ↑ [*Qui*] lui.
72. ↑ À la page 420 du manuscrit.
73. ↑ La phrase suivante jusqu'à *la cupidité use de Dieu*, en surcharge.
74. ↑ [*N'ait*.]
75. ↑ [*N'use des*.]
76. ↑ [*Notre*.]
77. ↑ [*Juifs*.]
78. ↑ *Liga testimonium,* signa legem *in discipulis meis*, VIII, 16.
79. ↑ [*En*] scandale.
80. ↑ *Et erit vobis in sanctificationem. In lapidem autem offensionis et in petram scandali, duabus dominus Israël : in laqueum et in rainam habitantibus Jerusalem*, VIII, 14.
81. ↑ Math., XI, 6 : *Et beatus est, qui non fuerit scandalizatus in me.* Du rapprochement de ces textes Pascal conclut que le Christ sera à la fois et ne sera pas occasion de scandale : car il scandalisera les charnels, il sanctifiera les spirituels. Le Christ sera exactement la pierre d'épreuve pour le discernement des uns et des autres.
82. ↑ « *Quis sapiens, et intelliget ista ? intelligens, et sciet hæc ? quia rectæ viæ Domini et justi ambulabunt in eis : prævaricatores corruent in eis.* » (XIV, 10.)
83. ↑ Cf. B., 249 ; C., 465 ; Faug., II, 322 ; Mol., II, 16 ; Mich., 456.
84. ↑ Cf. fr. 801 : « L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde », etc.
85. ↑ Cf. fr. 758 : « Le temps a été prédit clairement et la manière en figures. »
86. ↑ Cf. fr. 642 : « Que l'Écriture a deux sens que Jésus-Christ et les apôtres ont donnés ; dont voici les preuves », etc.
87. ↑ Cf. fr. 618 : « que leur loi a double sens ; que durant 1600 ans, ils ont eu des gens qu'ils ont crus prophètes, qui ont prédit le temps et la manière ; que 400 ans après ils ont été épars partout, parce que Jésus-Christ devait être annoncé partout. » Voir aussi fr. 706.
88. ↑ Cf. B., 465 ; C., 264 ; Faug., II, 263 ; Mol., II, 12 ; Mich., 834.

89. ↑ *Sed hunc scimus unde sit : Christus autem cum venerit, nemo scit unde sit.*
90. ↑ *Respondit Jesus, et dixit… : Et ego si exaltatus fuero terra, omnia traham ad meipsum (Hoc autem dicebat, significans qua morte esset moriturus.) — Respondit ei turba : Nos audivimus ex lege, quia Christus manet in æternum : et quomodo tu dicis : oportet exaltari Filium hominis ? Quis est iste Filius hominis ?*
91. ↑ XII, 37-40 : *Cum autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum… quia dixit Isaias* (VI, 10). *Excæcavit oculos eorum, ut non videant oculis, et non inteliigant corde.*
92. ↑ Cf. C., 472 ; Bos., II, xvii, 10 ; Faug., II, 19 ; Hav., XXIV, 10 ; Mol., I, 218 ; Mich., 929.
93. ↑ Cf. B., 338 ; C., 290 ; P. R., XVIII, 10 ; Bos., II, xiii, 6 ; Faug., II, 205 ; Hav., XX, 6 ; Mol., I, 196 ; Mich., 344.
94. ↑ Cf. B., 349 ; C., 303 ; Faug., II, 296 ; Mol., I, 311 ; Mich., 183.
95. ↑ [*Ordre.*]
96. ↑ [*Les prophéties ayant prouvé la divinité.*]
97. ↑ [*Prépare un miracle subsistant.*]
98. ↑ Cf. B., 255 ; C., 471 ; Faug., II, 157 ; Mich., 772.
99. ↑ [*Bassesse.*]
100. ↑ Cf. B., 119 ; C., 145 ; P. R., XVIII, 2, 17 et 18 ; XI, 2 ; Bos., II, xiii, 2 et 9, et II, viii, 18 ; Faug., II, 263 ; Hav., XX, 1 ; XX, 13 ; XXV, 158 et XV, 15 ; Mol., II, 13 ; I, 271 ; I, 324 ; I, 190 ; Mich., 145.
101. ↑ [*De clarté.*]
102. ↑ Parenthèse en marge. Comme l'a remarqué Havet, il faut lire : *Saint Augustin dans l'essai de Montaigne sur Raymond Sebon* : « Ce sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa veritatis occultalio aut humililatis exercitatio est aut elationis attritio.* » (Cité de Dieu, XI, 22.)
103. ↑ [*Si les évangélistes se sont contredits, c'est.*] — Cf. fr. 743 : « Pourquoi le livre de Ruth conservé ? pourquoi l'histoire de Thamar ? » et la note.
104. ↑ Les deux généalogies qui sont l'une au début de l'Évangile de saint Mathieu et l'autre au chapitre iii de saint Luc (23-38) rentrent dans « les discordances apparentes des Évangiles » (cf. fr. 768 et la note) que Pascal devait étudier et justifier en les rattachant au caractère fondamental du christianisme.
105. ↑ Cf. B., 331 ; C., 282 ; Faug., II, 374 ; Hav., XXV, 194 ; Mol., I, 195 ; Mich., 345.
106. ↑ *Et les apôtres* en surcharge. — L'addition paraît avoir été faite pour correspondre aux dernières lignes du paragraphe : l'Écriture est de Dieu, les prières sont rapportées aux apôtres.
107. ↑ *Dans la morale* en surcharge.
108. ↑ Cf. Bos., *suppl.*, 10 ; Faug., II, 384 ; Hav., XXIV, 70 ; Mol., I, 294 ; Mich., 255.
109. ↑ Cf. B., 118 ; C., 145 ; P. R., XVIII, 5 ; Bos., II, xiii, 3 ; Faug., II, 158 ; Hav., XX, 3 ; Mol., I, 319 ; Mich., 168.
110. ↑ Dans l'*Art de persuader*, Pascal avait dit des vérités divines : « Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements. »
111. ↑ La *Seconde copie* écrit l'*orgueil*, sans doute pour se conformer au précepte de Balzac qui avait condamné expressément « la superbe pour l'orgueil » (*Socrate chrétien*, *Discours* X) ; mais Pascal aimait ce mot *superbe* qu'il avait employé perpétuellement dans l'*Entretien avec M. de Saci et dans les* Pensées. *Port-Royal tranche la question en supprimant les trois derniers mots.*
112. ↑ Cf. Bos., II, xvii, 74 ; Faug., I, 231 ; Hav., XXIV, 63 *bis* et XXIV, 63 *ter* ; Mol., II, 57 et I, 320 ; Mich., 246.
113. ↑ La vérité n'est pas pour Pascal un absolu, elle reflète seulement la volonté de Dieu, et elle doit être un moyen pour arriver à Dieu, pour nous unir à lui par l'amour. Supposez qu'on fasse de la vérité une fin, qu'on s'y arrête, sans chercher dans la vérité un point de départ et un appui pour la charité, on

substitue à Dieu une fausse divinité, on tombe dans une sorte d'idolâtrie, on est dans la concupiscence de l'esprit, dans l'orgueil (Cf. *Introd.*, p. cxxxi.)

114. ↑ L'homme qui a renoncé à la vérité intellectuelle en abaissant son esprit devant la révélation divine est exposé lui aussi à une sorte d'idolâtrie, s'il fait de ce renoncement un absolu et si, désirant l'obscurité pour l'obscurité, il se détourne de la clarté. Par delà la vérité, par delà l'obscurité, il y a la personne vivante de Dieu, elle seule doit être l'objet de notre attachement.
115. ↑ Cf. B., 391 ; C., 359 ; Faug., I, 223 ; Hav., XXV, 123 ; Mol., II, 115 ; Mich., 438.
116. ↑ Nous conservons le mot du manuscrit. Peut-être faut-il l'entendre dans le sens de *faibles*, de *tièdes* ; ce qui d'ailleurs n'est qu'à moitié satisfaisant. Le fragment est de la main de Mme Périer, et il n'est pas sûr que *malingres* soit la vraie leçon. Havet a proposé de lire *molinistes* ; mais Pascal accorderait-il que les molinistes connaissent la vérité ? Tout au contraire il semble qu'il songe aux Nouveaux Thomistes, tel que le Jacobin de la *Seconde provinciale* qui « tempère la vérité de la grâce efficace par l'aveu, au moins apparent, d'une *suffisante*... Ne vous flattez point, lui est-il répondu, d'avoir sauvé la vérité ; si elle n'avait point eu d'autres protecteurs, elle serait périe en des mains si faibles. »
117. ↑ Cf. C., 470 ; Bos., II, xvii, 6 ; Faug., II, 157 ; Hav., XXIV, 6 ; Mol., II, 43 ; Mich., 924.
118. ↑ La phrase, très claire, est elliptique : *assez de lumière pour qu'ils reviennent... mais aussi assez de lumière pour qu'ils soient punis.*
119. ↑ C'est là le dogme fondamental du jansénisme, opposé aux théories pélagiennes. L'homme n'est pas dans l'état de nature, indifférent au bien et au mal ; il est naturellement coupable ; la grâce est un miracle de la miséricorde divine, et le salut une exception au cours ordinaire des choses.
120. ↑ Cf. B., 121 ; C., 148 ; P. R., XVIII, 20 t II, 7 ; Bos., II, iv, 5 t II, xiii, 10 ; Faug., II, 146 et II, 264 ; Hav., XI, 5 ; Mol., I, 318 ; Mich., 143.
121. ↑ [*Et que nous.*]
122. ↑ Isaïe XLV, 15. Cf. fr. 194, 242, 518.
123. ↑ Cf. C., 439 ; P. R., XVIII, 6 ; Bos., II, xiii, 3 ; Faug., II, 155 ; Hav., XX, 3 *bis* ; Mol., I, 319 ; Mich., 916.
124. ↑ Cf. fr. 418.
125. ↑ Cf. B., 153 ; C., 183 ; Faug., II, 354 ; Hav., XXV, 185 ; Mol., I, 288 ; Mich., 879.
126. ↑ Pascal avait d'abord écrit : *si grande en miracles, si grande en science.*
127. ↑ Lecture douteuse. Les *Copies* et les éditeurs donnent *Pères.*
128. ↑ *Verbum enim crucis, sapientibus quidem stultitia est.* Saint Paul, I. *Cor.*, I, 18.
129. ↑ Pascal a écrit *point* entre *et* et *non.*
130. ↑ « Que nous presche la Vérité, quand... elle nous inculque si souvent que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu ? » (Mont., *Apol.*)
131. ↑ Cf. B., 445 ; C., 242 ; Faug., II, 353 ; Hav., XXV, 50 ; Mol., I, 287 ; Mich., 813.
132. ↑ [*Pourquoi*] notre religion est [*elle ? pourquoi.*]
133. ↑ [*Ne.*]
134. ↑ I. *Cor.* I, 17 : *Non enim misit me Christus baptizare sed evangelizare : non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi.*
135. ↑ I. *Cor.*, I, 22. Cf. fr. 842.
136. ↑ Cf C., 469 ; Faug., II, 145 ; Mol., I, 322 ; Mich., 921.
137. ↑ Cette ligne nous paraît être un titre ajouté par la *Copie*, plutôt qu'un fragment de Pascal.

SECTION IX

*213]
589[1]

Sur ce que la religion chrétienne n'est pas[2] *unique.* — Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est[3].

***Première Copie* 257]**
590[4]

Pour les religions, il faut être sincère : vrais païens vrais juifs, vrais chrétiens.

113]
591[5]

467]
592[7]

J.-C.
Païens Mahomet

Fausseté des autres religions. — [8] Ils n'ont point de témoins ; ceux-ci[9] en ont. Dieu défie les autres religions de produire de telles marques : Isaïe, xliii, 9 ; xliv, 8[10].

Ignorance de Dieu[6].

159]
593[11]

Histoire de la Chine[12]. — Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger.

[Lequel est le plus croyable des deux, Moïse ou la Chine ?]

Il n'est pas question de voir cela en gros ; je vous dis qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer.

Par ce mot seul, je ruine tous vos raisonnements. Mais la Chine obscurcit, dites-vous[13], et je réponds : La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver ; cherchez-la.

Ainsi tout ce que vous dites fait à[14] un des desseins, et rien contre l'autre. Ainsi cela sert, et ne nuit pas.

Il faut donc voir cela en détail ; il faut mettre papiers sur table.

***Première Copie* 257]**
594[15]

Contre l'histoire de la Chine. — Les historiens de Mexico, des cinq soleils, dont le dernier est il n'y a que huit cents ans[16].

Différence d'un livre reçu d'un peuple, ou qui forme un peuple.

467]
595[17]

Mahomet, sans autorité. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

Que dit-il donc ? qu'il faut le croire[18].

27]
596[19]

[20] Les psaumes chantés par toute la terre.

Qui rend témoignage de Mahomet ? Lui-même. Jésus-Christ veut que son témoignage ne soit rien[21].

La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout, et, misérable, il est seul[22].

457]
597[23]

Contre Mahomet. — L'Alcoran n'est pas plus de Mahomet, que l'Évangile, de saint Mathieu, car il est cité de plusieurs auteurs de siècle en siècle ; les ennemis mêmes, Celse et Porphyre[24], ne l'ont[25] jamais désavoué[26].

[27] L'Alcoran dit que saint Mathieu était homme de bien[28]. Donc[29], il était faux prophète, ou en[30] appelant[31] gens de bien des méchants, ou en ne demeurant pas d'accord de ce qu'ils ont dit de Jésus Christ.

465]
598[32]

Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis[33], et par le reste ; c'est en cela qu'il est ridicule ; et c'est pourquoi il n'est pas juste de prendre ses obscurités pour des mystères, vu que ses clartés sont ridicules[34].

Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet ; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes et accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité et non pas par la clarté, qui mérite qu'on révère les obscurités.

467]
599[35]

Différence entre Jésus-Christ et Mahomet. — Mahomet, non prédit ; Jésus-Christ, prédit[36].

Mahomet[37], en tuant[38] ; Jésus-Christ, en faisant tuer les siens.

Mahomet, en défendant de lire[39] ; les apôtres, en ordonnant de lire[40].

[41] Enfin, cela est si contraire[42], que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement ; et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ devait périr.

***57]**
600[43]

Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet ; car il n'a point fait de miracles[44], il n'a point été prédit ; nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

****55]**
601[45]

Fondement de notre foi[46]. — La religion païenne est sans fondement [aujourd'hui. On dit qu'autrefois elle en a eu par les oracles qui ont parlé. Mais quels sont les livres qui nous en assurent ? sont-ils si dignes de foi par la vertu de leurs auteurs ? sont-ils conservés avec tant de soin qu'on puisse s'assurer qu'ils ne sont point corrompus ?]

La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet ; mais ce prophète, qui devait être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit ? et quelle marque a-t-il que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire prophète ? quels miracles dit-il lui-même avoir faits[47] ? quels mystères a-t-il enseignés, selon sa tradition même ? quelle morale et quelle félicité[48] ?

La religion juive doit être regardée différemment dans la tradition des livres saints et dans la tradition du peuple. La morale et la félicité en est ridicule dans la tradition du peuple ; mais elle est admirable dans celle de leurs Saints (et toute religion est de même : car la chrétienne est bien différente dans les Livres Saints et dans les casuistes)[49]. Le fondement en est admirable, c'est le plus ancien livre du monde et le plus authentique ; et, au lieu que Mahomet, pour faire subsister le sien, a défendu de le lire, Moïse, pour faire subsister le sien, a ordonné à tout le monde de le lire[50].

Notre religion est si divine, qu'une autre religion divine n'en a que le fondement[51].

27]
602[52]

Ordre. — Voir ce qu'il y a de clair dans tout l'état des Juifs, et d'incontestable[53].

7]
604[54]

[55] La seule science qui est contre le sens commun et la nature des hommes[56], est la seule qui ait toujours subsisté parmi les hommes.

265]
605[57]

La seule religion contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs, est la seule qui ait toujours été.

8]
606[58]

Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché, nulle[59] secte de philosophes ne l'a dit : nulle n'a donc dit vrai.

Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne.

151]
607[60]

Qui jugera de la religion des Juifs par les grossiers[61] la connaîtra mal ; elle est visible dans les Saints Livres et dans la tradition des prophètes, qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendaient pas la loi à la lettre. Ainsi notre religion est divine dans l'Évangile, les apôtres et la tradition ; mais elle est ridicule dans ceux qui la traitent mal.

[62] Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Jésus-Christ, selon les Chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des

sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive.

Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont toujours attendu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et, par cet amour, triompher de leurs ennemis[63].

***255]**
608[64]

Les Juifs charnels[65] tiennent le milieu entre les Chrétiens et les païens. Les païens ne connaissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu, et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connaissent le même Dieu.

Les Juifs[66] étaient de deux sortes : les uns n'avaient que les affections païennes, les autres avaient les affections chrétiennes.

277]
609[67]

Deux sortes d'hommes en chaque religion : parmi les païens, des adorateurs des bêtes, et les autres, adorateurs d'un seul Dieu dans la religion naturelle. Parmi les Juifs, les charnels, et les spirituels qui étaient les Chrétiens[68] de la loi ancienne. Parmi les Chrétiens, les grossiers qui sont les Juifs de la loi nouvelle.

Les Juifs charnels attendaient un Messie charnel, et les Chrétiens grossiers croient que le Messie les a dispensés d'aimer Dieu : les vrais Juifs et les vrais Chrétiens adorent un Messie qui leur fait aimer Dieu.

239]
610[69]

[70] *Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même[71] religion.* — La religion des Juifs[72] semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies[73], en l'arche, au temple[74], en Hiérusalem, et enfin en la loi et en l'alliance de Moïse.

Je dis : qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait[75] toutes les autres choses.

Que Dieu n'acceptait point[76] la postérité d'Abraham[77].

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Deut.*, viii, 19 : « Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous[78]. »

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment. Is., lvi, 3 : « Que l'étranger ne dise pas : Le Seigneur ne me recevra pas[79]. — Les étrangers qui s'attachent à Dieu seront pour le servir et l'aimer : je les mènerai en ma sainte montagne, et recevrai d'eux des sacrifices, car ma maison est la maison d'oraison[80]. »

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham. Is., lxiii, 16 : « Vous êtes véritablement[81] notre père, et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu de connaissance de nous ; mais c'est vous qui êtes notre père et notre rédempteur[82]. »

[83] Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas les personnes. *Deut.*, x, 17 : « Dieu, dit-il, n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices »[84].

[85] Le sabbat n'était qu'un signe, *Ex.*, xxxi, 13[86] ; et en mémoire de la sortie d'Égypte, *Deut.*, v, 15[87]. Donc il n'est plus nécessaire, puisqu'il faut oublier l'Égypte.

La circoncision n'était qu'un signe, *Gen.*, xvii, 11[88]. Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent point circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples[89] ; et qu'après que Jésus-Christ est venu, elle n'est plus nécessaire.

Que la circoncision du cœur est[90] ordonnée. *Deut.*, x, 16 ; Jérém., iv, 4 : « Soyez circoncis de cœur ; retranchez les superfluités de votre cœur, et[91] ne vous endurcissez plus ; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes[92]. »

[93] Que Dieu dit qu'il le ferait un jour. *Deut.*, xxx, 6 : « Dieu te circoncira le cœur et à tes enfants, afin que tu[94] l'aimes de tout ton cœur[95]. »

Que les incirconcis de cœur seront jugés, Jér., ix, 26 : Car Dieu jugera les peuples incirconcis et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est « incirconcis de cœur »[96].

[97] Que l'extérieur ne sert rien sans l'intérieur. Joel., ii, 13 : *Scindite corda vestra*[98], etc. Is., lviii, 3, 4[99], etc.

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deutéronome. *Deut.*, xxx, 19 : « Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie, afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez, car c'est Dieu qui est votre vie[100]. »

Que les Juifs[101], manque de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les païens élus en leur place. Os., i, 10[102] ; *Deut.*, xxxii, 20 : « Je me cacherai d'eux, dans la vue de

leurs derniers crimes ; car c'est une nation méchante et infidèle. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux, et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence[103]. » Is., LXV, 1[104].

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu. *Ps.*, cxliii, 15[105].

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu, Amos[106], v, 21.

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu. Is., lxvi, 1-3 ; i, 11[107] ; Jérém., vi, 20[108]. David, *Miserere*[109]. — Même de la part des bons, *Exspectavi*[110]. *Ps.*, xlix, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14[111].

Qu'il ne les a établis que pour leur dureté[112]. Michée, admirablement vi[113]. *I.R.*[114] xv, 22 ; Osée, vi, 6[115].

Que les sacrifices des païens seront reçus de Dieu[116], et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. Malach., i, 11[117].

[118] Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée. Jérém., xxxi, 31[119].

Mandata non bona. Ézéch.[120].

Que les anciennes choses seront oubliées. Is., xliii, 18[121], 19 ; lxv, 17, 18[122].

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. Jér., iii, 15, 16[123].

Que le temple serait rejeté. Jér., vii, 12, 13, 14[124].

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres[125] sacrifices purs établis. Malach., i, 11.

[126] Que l'ordre de la[127] sacrificature d'Aaron serait réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie. *Dixit Dominus*[128].

Que cette sacrificature serait éternelle. *Ibid.*

Que Hiérusalem serait réprouvée, et Rome admise. *Dixit Dominus*.

Que le nom des Juifs serait réprouvé et un nouveau nom donné. Is., lxv, 15[129].

Que ce dernier nom serait[130] meilleur que celui de Juifs, et éternel. Is., lvi, 5[131].

Que les Juifs devaient être sans prophètes (Amos), sans roi, sans princes, sans sacrifice, sans idole.

[132] Que les Juifs subsisteraient néanmoins toujours en peuple. Jér., xxxi, 36[133].

265]
611[134]

République. — La république chrétienne, et même judaïque, n'a eu que Dieu pour maître, comme remarque Philon juif, *De la monarchie*[135].

Quand ils combattaient, ce n'était que pour Dieu ; [ils][136] n'espéraient principalement que de Dieu[137] ; ils ne considéraient leurs villes que comme étant à Dieu, et les conservaient pour Dieu. I *Paralip.*, xix, 13[138].

39]
612[139]

Gen., xvii, *Statuant pactum meum inter*[140] *me et te fœdere sempiterno… ut sim Deus tuus…*

Et tu ergo custodies pactum meum.

218]
613[141]

Perpétuité[142]. — Cette religion, qui consiste[143] à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie nous serons rétablis par un Messie qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté, pour laquelle sont toutes choses.

Les hommes dans le premier âge du monde, ont été emportés dans toutes sortes de désordres, et il y avait cependant des saints, comme Énoch[144], Lamech[145] et d'autres, qui attendaient en patience le Christ promis dès le commencement du monde. Noé a vu la malice des hommes au plus haut degré[146] ; et il a mérité[147] de sauver le monde en sa personne, par l'espérance du Messie[148] dont il a été la figure. Abraham[149] était environné d'idolâtres, quand Dieu lui a fait connaître le mystère du Messie, qu'il a salué de loin[150]. Au temps d'Isaac et de Jacob[151], l'abomination était répandue sur toute la terre ; mais ces saints vivaient en la foi ; et Jacob, mourant et bénissant ses enfants, s'écrie, par un transport qui lui fait interrompre son discours : « J'attends, ô mon Dieu ! le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum exspectabo, Domine*[152]. » Les Égyptiens étaient infectés et d'idolâtrie et de magie ; le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples ; mais

cependant Moïse et d'autres croyaient celui qu'ils ne voyaient pas, et l'adoraient en regardant aux dons éternels qu'il leur préparait[153].

Les Grecs, et les Latins ensuite, ont fait régner les fausses déités ; les poètes ont fait[154] cent diverses théologies ; les philosophes se sont séparés en[155] mille sectes différentes ; et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie, qui n'était connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps ; et depuis, on a vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes choses ; et cette Église, qui adore Celui qui a toujours été adoré, a subsisté[156] sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle ; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance[157]. C'est ce qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et ployer sous la volonté des tyrans. Car il n'est pas étrange qu'un État subsiste, lorsque l'on fait quelquefois céder ses lois à la nécessité, mais que… (Voyez le rond dans Montaigne[158].)

283]
614[159]

Les États périraient, si on ne[160] faisait ployer souvent les lois à la nécessité ; mais jamais la religion n'a souffert cela, et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en ployant, et ce n'est pas proprement se maintenir ; et[161] encore périssent-ils enfin entièrement, il n'y en a point qui ait duré mille ans[162]. Mais que cette religion se soit toujours[163] maintenue, et inflexible, cela est divin.

41]
615[164]

On a beau dire. Il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. C'est parce que vous y êtes né, dira-t-on[165]. Tant s'en faut ; je me roidis contre, pour cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne ; mais, quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi.

**237]
616[166]

Perpétuité. — [167] Le Messie a toujours été cru. La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse ; les prophètes l'ont prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses, dont les événements, qui arrivaient de temps en temps à la vue des hommes, marquaient la vérité[168] de leur mission, et par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie ; Jésus-Christ a fait des miracles, et les apôtres aussi, qui ont converti tous les païens ; et par là toutes les prophéties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais.

77]
617[169]

Perpétuité. — Qu'on considère que, depuis le commencement du monde[170], l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption ; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un Rédempteur qui sauverait son peuple ; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il[171] avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait ; que Jacob a déclaré[172] que, de ses douze enfants, il naîtrait de Juda ; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue ; qu'ils ont dit que la loi qu'ils avaient n'était qu'en attendant celle du Messie ; que jusque-là elle serait perpétuelle, mais que l'autre durerait éternellement ; qu'ainsi leur loi, ou celle du Messie, dont elle était la promesse, serait[173] toujours sur la terre ; qu'en effet elle a toujours duré ; qu'enfin[174] est venu Jésus-Christ dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable.

214]
618[175]

Ceci est effectif. Pendant que tous les philosophes se séparent en différentes sectes, il se trouve en un coin du monde des gens qui[176] sont les plus anciens du monde, déclarant[177] que tout le monde est dans l'erreur, que[178] Dieu leur a révélé la vérité, qu'elle sera toujours sur la terre. En effet, toutes les autres sectes cessent, celle-là dure toujours[179], et depuis 4 000 ans.

Ils déclarent qu'ils tiennent de leurs ancêtres que l'homme est déchu de la communication avec Dieu, dans un entier éloignement de Dieu, mais qu'il a promis de les racheter[180] ; que cette doctrine serait toujours sur la terre ; que leur loi a double sens ; que durant

1 600 ans, ils ont eu des[181] gens qu'ils ont crus prophètes, qui ont prédit le temps et la manière ; que 400 ans après ils ont été épars partout, parce que[182] Jésus-Christ devait être annoncé partout ; que Jésus-Christ est venu en la manière et au temps prédits ; que depuis les Juifs sont épars, partout en malédiction et subsistant néanmoins.

335]
619[183]

Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente, et voici ce que je trouve d'effectif.

Je ne parle point ici des miracles de Moïse, de Jésus-Christ et des apôtres[184], parce qu'ils ne paraissent pas d'abord convaincants, et que je ne veux que mettre ici en évidence tous les fondements de[185] cette religion chrétienne qui sont indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit. Il est certain que nous voyons en plusieurs endroits du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples du monde, qui s'appelle le peuple juif.

Je vois donc des foisons de religions en plusieurs endroits du monde et dans tous les temps, mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter, et qu'ainsi j'aurais refusé également et la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus [*de*][186] marques de vérité que l'autre, ni rien qui déterminât nécessairement[187], la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

[188] Mais, en considérant ainsi[189] cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde[190] un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien[191] de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons.

Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme, qui[192] adore un seul Dieu, et qui se[193] conduit par une loi[194] qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères, que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu, qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit[195], et que de là viennent les étranges égarements et les changements[196] continuels qui arrivent entre eux, et de religions, et de coutumes[197], au lieu qu'ils demeurent inébranlables dans leur conduite, mais que Dieu ne laissera pas éternellement les[198] autres peuples dans ces ténèbres, qu'il viendra un libérateur pour tous[199], qu'ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes[200], qu'ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement, et pour[201] appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur[202].

[203] La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne de l'attention. Je considère cette loi qu'ils se vantent de tenir de Dieu, et je la trouve admirable[204]. C'est la première loi de toutes, et[205] de telle sorte qu'avant même que le mot de loi fût en usage parmi les Grecs, il y avait près de mille ans qu'ils l'avaient reçue et observée sans interruption. Ainsi je trouve étrange que la première loi du monde[206] se rencontre aussi la plus parfaite, en sorte que[207] les plus grands législateurs en ont emprunté les leurs, comme il[208] paraît par la loi des Douze Tables d'Athènes[209], qui fut ensuite prise par les Romains, et comme il [*serait*] aisé de le montrer, si Josèphe[210] et d'autres n'avaient assez traité cette matière.

297]
620[211]

Avantages du peuple juif. — Dans cette recherche, le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

Je vois d'abord que c'est un peuple tout composé de frères, et, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles[212], celui-ci, quoique si étrangement abondant[213], est tout sorti d'un seul homme, et, étant ainsi tous une même chair, et membres les uns des autres, [*ils*] composent[214] un puissant État d'une seule famille. Cela est unique[215].

[216] Cette famille[217], ou ce peuple, est le plus ancien qui soit en la connaissance des hommes ; ce qui me semble lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque[218], si Dieu s'est de tout temps[219] communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité ; mais il est encore singulier[220] en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant. Car au lieu que les peuples de[221] Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui[222] sont venus si longtemps après, soient péris il y a si longtemps, ceux-ci subsistent toujours[223], et, malgré[224] les entreprises[225] de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme leurs historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel[226] des choses, pendant un si long espace d'années, ils ont toujours été conservés néanmoins (et cette conservation a été prédite[227]) ; et[228] s'étendant depuis les premiers temps jusques aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée[229] celle de toutes nos histoires [qu'elle devance de bien longtemps].

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Josèphe montre admirablement contre Apion, et Philon Juif[230], en divers lieux, où ils font voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens que[231] plus de mille ans après ; en sorte qu'Homère[232], qui a écrit de l'histoire de tant

d'États[233], ne s'en est jamais servi[234]. Et il est aisé de juger de sa perfection[235] par la simple lecture, où l'on voit qu'on a pourvu à toutes choses avec tant de[236] sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains[237], en ayant eu quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois ; ce qui paraît par celle qu'ils appellent des Douzes Tables[238], et par les autres preuves que[239] Josèphe en donne.

Mais[240] cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes[241], en ce qui regarde le culte de leur religion, obligeant ce peuple[242], pour le retenir dans son devoir, à mille observations[243] particulières et pénibles, sous peine de la vie, de sorte que c'est une chose bien étonnante[244] qu'elle[245] se soit toujours conservée si constamment durant tant de siècles[246] par un peuple rebelle et impatient[247] comme celui-ci, pendant que tous les autres États ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles[248].

Le livre qui contient cette loi, la première de toutes, est lui-même le plus ancien livre du monde, ceux d'Homère, d'Hésiode et les autres, n'étant que six ou sept cents ans depuis.

***Première Copie* 222]**
621[249]

La création et le déluge étant passés, et Dieu ne devant plus détruire le monde, non plus que le recréer, ni donner de ces grandes marques de lui, il commença d'établir un peuple sur la terre, formé exprès, qui devait durer jusqu'au peuple que le Messie formerait par son esprit.

***Première Copie* 256]**
622[250]

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain[251], et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre par là une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût la savoir que par là.

19]
623[252]

[Japhet commence la généalogie][253].

Joseph croise ses bras et préfère le jeune[254].

491]
624[255]

Pourquoi Moïse va-t-il faire la vie des hommes si longue, et si peu de générations ?

Car ce n'est pas la longueur des années, mais la multitude des générations qui rendent les choses obscures ; car la vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses, les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir la création et le déluge, si proches, qu'on y touche[256].

****489]**
625[257]

Sem, qui[258] a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu aussi Jacob[259], qui a vu ceux qui ont vu Moïse ; donc le déluge et la création sont vrais[260]. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

***491]**
626[261]

[262] *Autre rond.* — La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires des choses passées se perdissent, servait au contraire à les conserver ; car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, est que l'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Or, lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères ; ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite à celle-là, qu'ils n'avaient point d'études, ni de sciences[263], ni d'arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie ? Aussi l'on voit qu'en ce temps les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

225]
627[264]

Je crois que Josué a le premier du peuple de Dieu[265] ce nom[266], comme Jésus-Christ le dernier du peuple de Dieu.

***Première Copie* 225]**
628[267]

Antiquité des Juifs. — Qu'il y a de différence d'un livre à un autre ! Je ne m'étonne pas de ce que les Grecs ont fait l'*Iliade*, ni les Égyptiens et les Chinois leurs histoires.

Il ne faut que voir comment cela est né. Ces historiens fabuleux ne sont pas contemporains des choses dont ils écrivent. Homère fait un roman, qu'il donne pour tel et qui est reçu pour tel ; [car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or]. Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire, mais seulement un divertissement ; il est le seul qui écrit[268] de son temps, la beauté de l'ouvrage fait durer la chose : tout le monde l'apprend et en parle : il la faut savoir, chacun la sait par cœur. Quatre cents ans après, les témoins des choses ne sont plus vivants ; personne ne sait plus par sa connaissance si c'est une fable ou une histoire : on l'a seulement appris de ses ancêtres, cela peut passer pour vrai.

Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte ; ainsi les livres des sibylles et de Trismégiste[269], et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, sont faux et se trouvent faux à la suite des temps. Il n'en est pas ainsi des auteurs contemporains[270].

Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier et qu'il jette dans le peuple, et un livre que[271] fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

491]
629[272]

Josèphe cache la honte de sa nation.

Moïse ne cache pas sa honte propre.

Quis mihi det ut omnes prophetent[273] *?*

Il était las du peuple.

277]
630[274]

La sincérité des juifs. — Depuis qu'ils n'ont plus eu de prophètes, Machabées ; depuis Jésus-Christ, Massor[275].

« Ce livre vous sera en témoignage[276]. »

Les lettres défectueuses et finales[277].

[278] Sincères contre leur honneur, et mourant pour cela ; cela n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

333]
631[279]

Sincérité des juifs. — Ils portent avec amour et fidélité ce livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats[280] envers Dieu toute leur vie, qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, et qu'il le[281] leur a [enseigné] assez.

Il déclare qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera parmi tous les peuples de la terre ; que, comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui n'étaient point leur Dieu, de même il les provoquera en appelant un peuple qui n'est point son peuple ; et veut que toutes ses paroles soient conservées éternellement[282], et que son livre soit [*mis*] dans l'arche de l'alliance pour servir à jamais[283] de témoin contre eux[284].

Isaïe dit la même chose, xxx.

****247]**
632[285]

Sur Esdras. — Fable : les livres ont été brûlés avec le temple. Faux par les Machabées : *Jérémie leur donna la loi*[286].

Fable qu'il récita tout par cœur. Josèphe[287] et Esdras[288] marquent *qu'il lut le livre*. Baron., *Ann*., 180[289] : *Nullus penitus Hebrœorum antiquorum reperitur qui tradiderit libros perisse et per Esdram esse restitutos, nisi in IV Esdræ*[290].

Fable qu'il changea les lettres : Philo, in *vita Moysis*[291] *: Illa lingua ac character quo antiquitas scripta est lex sic permansit usque ad* lxx. Josèphe dit que la loi était en hébreu quand elle fut traduite par les Septante[292].

Sous Antiochus et Vespasien[293], où l'on a voulu abolir les livres, et où il n'y avait[294] pas de prophète, on ne l'a pu faire ; et sous les Babyloniens, où nulle persécution n'a été faite, et où il y avait tant de prophètes, l'auraient-ils laissé brûler ? Josèphe se moque des[295] Juifs qui ne souffriraient…[296].

Tertull.[297] : *Perinde potuit abolefactam eam violentia cataclysmi in spiritu rursus reformare, quemadmodum et Hierosolymis Babylonia expugnatione deletis, omne instrumentant judaicæe litteraturæ per Esdram constat restauratum.* Il dit que Noé a pu aussi bien rétablir en esprit le livre d'Énoch, perdu par le déluge, qu'Esdras a pu rétablir les Écritures perdues durant la captivité.

[298] Θεός ἐν τῇ ἐπὶ Ναβουχοδόνοσορ αἰχμαλωσίᾳ τοῦ λαοῦ, διαφθαρεισῶν τῶν γραφῶν, ἐνέπνευσε Ἔσδρᾳ τῷ ἱερεῖ ἐκ τῆς φυλῆς Λευὶ τοῦς τῶν προγεγονότων προφητῶν πάντας ἀνατάξασθαι λόγους, καὶ ἀποκαταστῆσαι τῷ λαῷ τὴν διὰ Μωυσέως νομοθησίαν. Il allègue cela pour prouver qu'il n'est pas incroyable que les Septante aient expliqué les Écritures saintes avec cette uniformité que l'on admire en eux. Eusèbe, liv. V, *Hist.* ch. 8 ; et il a pris cela dans saint Irénée[299].

Saint Hilaire, dans la préface sur les Psaumes[300], dit qu'[301]Esdras mit les Psaumes en ordre. L'origine de cette tradition vient du xive chapitre du IVe livre d'*Esdras*[302].

[303] *Deus glorificatus est, et Scripturæ veræ divinæ creditæ sunt, omnibus eamdem et eisdem verbis et eisdem nominibus recitantibus ab initio usque ad finem, uti et præsentes gentes cognoscerent quoniam per inspirationem Dei interpretatæ sunt Scripturæ, et non esset mirabile Deum hoc in eis operatum : quando in ea captivitate populi quæ facta est a Nabuchodonosor, corruptis Scripturis et post 70 annos Judæis descendentibus in regionem suam, et post deinde temporibus Artaxercis Persarum regis, inspiravit Esdræ sacerdoti tribus Levi præteritorum prophetarum omnes rememorare sermones, et restituere populo eam legem quæ data est per Moysen.*

****163]**
633[304]

Contre la fable d'Esdras, II *Mach.*, ii[305]. — Josèphe, *Ant.*, ii, 1 : Cyrus prit sujet de la prophétie d'Isaïe de relâcher le peuple, les Juifs avaient des possessions paisibles sous Cyrus en Babylone, donc ils pouvaient bien avoir la loi, IV *Rois*, xvii, 27[306].

Josèphe, en toute l'histoire d'Esdras, ne dit pas un mot de ce[307] rétablissement.

***411]**
634[308]

Si[309] la fable d'Esdras est[310] croyable, donc il faut croire que[311] l'Écriture est Écriture Sainte ; car[312] cette fable n'est fondée que sur l'autorité de ceux qui disent celle des Septante, qui montre que l'Écriture est sainte.

Donc, si ce conte est vrai, nous avons notre compte par là ; sinon, nous l'avons d'ailleurs. Et ainsi ceux qui voudraient ruiner la vérité de notre religion, fondée sur Moïse, l'établissent par la[313] même autorité par où ils l'attaquent. Ainsi, par cette providence, elle subsiste toujours.

202]
635[314]

Chronologie du Rabbinisme. (Les citations des pages sont du livre *Pugio*[315].)

Page 27, R. Hakadosch (an 200), auteur du *Mischna*, ou loi vocale, ou seconde loi[316].

Commentaires de *Mischna* (an 340) : { l'un *Siphra*[317].
[318] *Barajetot*.
Talmud Hyerosol[319].
Tosiphtot.

Bereschit Rabah, par R. Osaia Rabah[320], commentaire du *Mischna*.

Bereschit Rabah[321], *Bar Nachmoni*, sont des discours subtils, agréables, historiques et théologiques[322]. Ce même auteur a fait des livres appelés *Rabot*.

Cent ans après le *Talmud Hierosol.* fut fait le *Talmud babylonique*, par R. Ase[323], (440), par le consentement universel de tous les Juifs, qui sont nécessairement obligés d'observer tout ce qui y est contenu. L'addition de R. Ase s'appelle *Gemara*, c'est-à-dire le commentaire du *Mischna*.

Et le Talmud comprend ensemble le *Mischna* et le *Gemara*[324].

394]
636[325]

Si ne marque pas l'indifférence : Malachie[326], Isaïe. Is., *Si volumus*[327], etc.

In quacumque die[328].

265]
637[329]

Prophéties. — Le sceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babylone, à cause que le retour était promis et prédit.

201]
638[330]

Preuves de Jésus-Christ. — Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans soixante-dix ans ; mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

Dieu leur a promis qu'encore qu'il les disperserait aux bouts du monde, néanmoins, s'ils étaient fidèles à sa loi, il les rassemblerait[331] ; ils y sont très fidèles, et demeurent opprimés.

53]
639[332]

[333] Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant qu'ils y seraient peu[334], et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours consolés par les prophètes, leurs rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans[335] promesse de rétablissement, sans prophètes, sans rois, sans consolation, sans espérance, parce que le sceptre est ôté pour jamais.

***49]**
640[336]

C'est une chose étonnante et digne d'une étrange attention, de voir ce peuple juif subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable : étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ et qu'il subsiste pour le prouver[337], et qu'il soit misérable, puisqu'ils l'ont crucifié : et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours, malgré sa misère.

277]
641[338]

C'est visiblement[339] un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie (Is., xliii, 9[340] ; xliv, 8[341]). Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit : que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé[342].

---

1. ↑ Cf. B., 393 ; C., 361 ; Bos., *suppl.*, 25 ; Faug., II, 357 ; Hav., XXIV, 86 ; Mol., I, 323 ; Mich., 454.
2. ↑ [*Générale.*]
3. ↑ Fragment écrit de la main de Mme Périer. Il s'explique par le fragment 817, écrit également de la même main, et sans doute à la même époque : « Il faut raisonner de la même sorte pour la religion ; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. »
4. ↑ Cf. C., 474 ; Faug., II, 265 ; Hav., XXV, 96 ; Mol., I, 280 ; Mich., 937.
5. ↑ Cf. B., 338 ; C., 290 ; Faug., II, 313 ; Hav., XXV, 171 *bis* ; Mol., I, 177 ; Mich., 295.
6. ↑ Tableau schématique qui figure l'humanité. Le cercle inférieur enferme les libertins et les athées ; au-dessus l'histoire des religions : le paganisme, le christianisme, l'islamisme.
7. ↑ Cf. B., 103 ; C., 130 ; Faug., II, 186 ; Hav., XXV, 93 ; Mol., I, 186 ; Mich., 832.
8. ↑ *Ils n'ont…* à *ont*, phrase en surcharge.
9. ↑ Ce sont les Juifs, témoins invoqués par le christianisme en opposition aux païens et à Mahomet, comme dans le tableau du fragment précédent.
10. ↑ Voici les versets visés par Pascal : *Omnes gentes congregatæ sunt simul, et collectæ sunt tribus : qui in vobis annuntiet istud, et quæ prima sunt audire nos faciet ? dent testes eorum, justificentur, et audiant, et dicant : vere. — Nolite timere, neque conturbemini : ex hunc audire te feci, et annuntiavi : vos estis testes mei ; numquid est Deus absque me et formator quem ego non noverim ?*
11. ↑ Cf. B., 428 ; C., 399 ; P. R., XXVIII, 63 ; Bos., II, xvii, 56 ; Faug., II, 190 ; Hav., XXIV, 46 ; Mol., I, 181 ; Mich., 386.
12. ↑ En 1658, le P. Martini avait fait paraître une *Histoire de la Chine* en latin. Les chronologies chinoises, acceptées par l'auteur, faisaient remonter la première dynastie chinoise à une époque qui serait de plus de 600 ans antérieure à la dispersion des langues et au repeuplement du monde qui suivit le déluge. De là les difficultés que Pascal tranche par le principe de critique énoncé en tête du fragment. Cf. fr. 844.
13. ↑ De *et je* à *obscurcit*, surcharge.
14. ↑ C'est-à-dire *a un effet, sert efficacement*. Littré cite cette expression de Descartes dans la *Dioptrique* (*Discours II,* sub fine*) : « mais je n'ai tâché de n'expliquer que celles [les expériences] qui faisaient le plus à mon sujet. »*
15. ↑ Cf. C., 474 ; Faug., II, 190 ; Hav., XXIV, 46 *bis* ; Mol., I, 181 ; Mich., 938.
16. ↑ Pascal se proposait de mettre en doute l'authenticité de l'histoire de la Chine, et contre la véracité des historiens de la Chine, il devait invoquer l'exemple des historiens de Mexico. Le rapprochement lui a été suggéré par le chapitre vi du livre III des *Essais*, le chapitre des *Coches* : « Nous nous escrions, dit Montaigne, du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression : d'autres hommes, un aultre bout du monde, à la Chine, en iouïssoit mille ans auparavant. » Et quelques lignes plus loin : « Nostre monde vient d'en trouver un aultre… » Suit une longue description de la civilisation du Mexique et du Pérou, qui contient sur « ceulx du royaume de Mexico » le passage

suivant : « Ils croyoient que l'estre du monde se despart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils consécutifs. … Le quatriesme [*périt*] par une esmotion d'air et de vent, qui abattit iusques à plusieurs montaignes ; les hommes n'en moururent point, mais ils furent changez en magots : quelles impressions ne souffre la lascheté de l'humaine créance ! Aprez la mort de ce quatriesme soleil » et après un intervalle « le soleil parut nouvellement crée… Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier soleil perira, mon aucteur n'en a rien apprins ; mais leur nombre de ce quatriesme changement rencontre à cette grande conionction des astres, qui produisit il y a huict cents tant d'ans, selon que les astrologiens estiment, plusieurs grandes alterations et nouvelletez au monde. »

17. ↑ Cf. B., 103 ; C., 129 ; P. R., XVII, 2 ; Bos., II, xii, 7 ; Faug., II, 334 ; Hav., XIX, 7 *bis* ; Mol., I, 179 ; Mich., 835.
18. ↑ *Hæc religio*, dit Grotius, en parlant du mahométisme, *credi sibi vult nulla inquirendi libertate*. (VI, 2.)
19. ↑ Cf. B., 1 ; C., 13 ; Faug., II, 334 ; Hav., XXV, 45 ; Mol., I, 179 ; Mich., 63.
20. ↑ Écrit d'abord au crayon.
21. ↑ Joan, V, 31 : *Si ego testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum.*
22. ↑ Parlant de miracles attribués à Mahomet, Grotius en signale : *quorum nulli sunt testes, ut de camelo noctu ei locuto*. (VI, 5.) Charron avait également relevé ce fait que « la Mahométane n'a point fait de miracles ». Mahomet a juré s'être défendu d'accomplir lui-même des miracles, « pressé par là, en allègue trois ou quatre sots et vains, faits en secret, en sa personne, sans témoin et sans profit d'aucun ». (*Les Trois Vérités*, II, iii.)
23. ↑ Cf. B., 103 ; C., 130 ; P. R., XVII, 5 ; Bos., II, xii, 9 ; Faug., II, 337 ; Hav., XIX, 9 *bis* ; Mol., I, 179 ; Mich., 809.
24. ↑ Celse et Porphyre sont tous deux invoqués par Grotius comme ayant reconnu la divinité de Jésus-Christ (V. R. C.} II, v). En note Grotius renvoie pour Celse à un passage d'Origène (l. X) et pour Porphyre à Eusèbe, *Prép. Évang.*, V, 1.
25. ↑ [*Pas*.]
26. ↑ [*Or l'Alcoran dit*.]
27. ↑ [*Or*.]
28. ↑ Sur les témoignages que Mahomet rend de Jésus, voir Charron (*Sid*. II, 6) Grotius (VI, 3).
29. ↑ [*On*.] — Nicole s'exprime ainsi : « S ; J.-C. est sincère, Mahomet est un imposteur ; mais Mahomet n'a pas osé même accuser J.-C. d'imposteur. Ainsi tout condamne Mahomet, et il est même condamné par lui-même. » (*Instructions sur le Symbole*.)
30. ↑ [*Les*.]
31. ↑ *Gens de* surcharge.
32. ↑ Cf. B., 109 ; C., 135 ; P. R., XVII, 4 ; Bos., II, xii, 9 ; Faug., II, 335 ; Hav., XIX, 9 ; Mol., I, 180 ; Mich., 827.
33. ↑ « Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers : ie veois bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise. » (*Apol.*)
34. ↑ « Étant l'Alcoran tout farci de sottises insupportables ». Charron, *Les Trois Vérités*, II, ii.
35. ↑ Cf. B., 107 ; C., 133 ; P. R., XVII, 7 ; Bos., II, xii, 10 ; Faug., II, 336 ; Hav., XIX, 10 *bis* ; Mol., I, 178 ; Mich., 810.
36. ↑ Parallèle imité par Nicole : « J.-C. a été prédit ; Mahomet ne l'a point été, quoiqu'il ait fait un tel renversement dans le monde, que ç'aurait dû être le principal objet des prophéties, si c'était un changement en bien. » *Instructions sur le Symbole*.
37. ↑ [*Par armes*.]
38. ↑ Cf. Nicole : *Instructions sur le Symbole*, t. II, ch. xiv : « Il n'est pas étrange que Mahomet ait converti les peuples en tuant ceux qui s'opposaient à lui, et en flattant ceux qui le suivaient. Mais il est étrange et divin que J.-C. les ait convertis, en leur apprenant de tout souffrir de leurs ennemis, et en privant

ses amis des avantages du monde. » — Charron reproche à la religion mahométane « son progrès et sa procédure qui est toute par le glaive, guerres, meurtres, captivité » (*Les Trois Vérités*, II, ii). Grotius écrit : *Mahumetis religio in armis nata, nihil spirat nisi arma, armis propagatur* (*V. R. C.*, II, xii).

39. ↑ « Mahumet qui, comme i'ay entendu, interdict la science à ses hommes » (Mont., *Apol.*). Cf. Grotius, VI, 2 : *Librorum quos sanctos habet, lectio plebi interdicta est.*
40. ↑ Saint Paul : *Dum venio, attende lectioni exhortationi, et doctrinæ* (I *Tim.*, IV, 13).
41. ↑ À la page 457 du manuscrit.
42. ↑ [*Qu'au lieu de conclure.*]
43. ↑ Cf. B., 164 ; C., 195 ; P. R., XVII, 6 ; Bos., II, xii, 10 ; Faug., II, 335 ; Hav., XIX, 10 ; Mol., I, 179 ; Mich., 146.
44. ↑ Cf. Grotius, VI, v : *Accedant utriusque facta, Jesus visum cæcis, claudis gressum, ægrotis sanitatem dedit ; imo fatente Mahumete, etiam vitam mortuis. Mahumetes se missum ait, non cum miraculis, sed cum armis.*
45. ↑ Cf. B., 121 ; C., 143 ; P. R., XVII, 1 ; Bos., II, xii, 7 ; Faug., II, 335 ; Hav., XIX, 7 ; Mol., I, 177 ; Mich., 144.
46. ↑ [*Le plus ancien livre.*]
47. ↑ Grotius distingue ce que Mahomet dit de lui-même : « J'ai été envoyé non avec des miracles, mais avec des armes », — et ce que disent quelques-uns de ses disciples qui lui attribuent des miracles (V. R. C., VI, 5).
48. ↑ Pour la morale, cf. Grotius, VI, 8 et pour la félicité, VI, 10. — Cf. encore sur Mahomet : « Per bestialium ergo hominum illectam talibus multitudinem cæteros in suam legem per armorum violentiam coegit, et per voluptatum licentiam vehementer attraxit. Miracula quippe nulla unquam ostendere potuit, teste *Alcorano*, quamvis ejus eloquentiam miraculum reputari voluerit ; sed dixit se in armorum potentia missum, quod miraculum non deest etiam latronibus et tyrannis » (*Pugio Fidei*, part. II, ch. vii, § 13).
49. ↑ La parenthèse est une addition autographe de Pascal.
50. ↑ *Convenientibus cunctis ex Israël, ut appareant in conspectu Domini Dei tui, in loco quem elegerit Dominus, leges verba legis hujus coram omni Israël, audientibus iis.* (*Deuter.*, XXXI, 11).
51. ↑ Cf. Charron : « Grande certes et très excellente marque de la chrétienté qu'il y a eu une religion capitale expresse au monde pour lui servir de préambule et préparative » (*Les Trois Vérités*, II, v).
52. ↑ Cf. B., 2 ; C., 15 ; Faug., II, 388 ; Hav., XXV, 199 ; Mol., II, 64 ; Mich., 64.
53. ↑ Pour conserver la correspondance de la numérotation entre nos deux éditions des *Pensées*, nous avons pris la liberté de faire suivre le nº 602 du nº 604. Le nº 603 de notre édition in-16 était une réflexion détachée par Port-Royal du fr. 737 : « La religion juive est toute divine, dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa doctrine, dans ses effets » (Cf. *P. R.*, X, 15. — Bos., II, viii, 11. — Mich., 976). — Il nous semble que nous devions renoncer à le faire figurer sous cette forme parmi les fragments de Pascal.
54. ↑ Cf. Bos., II, iv, 9 ; Faug., II, 172 ; Hav., XI, 9 *bis* ; Mol., I, 303 ; Mich., 8.
55. ↑ Fragment écrit en marge.
56. ↑ [*A toujours.*] — « Le chrétien croît ce que sa propre raison et tout l'ordre des choses lui déconseillent de croire, et que la nature ne peut supporter » (Charron, *Les Trois Vérités*, II, 12). Cf. *Sagesse*, II, v, 6 : « Toutes les religions sont étranges et horribles au sens commun. »
57. ↑ Cf. B., 147 ; C., 178 ; P. R., II, 11 ; Bos., II, iv, 9 ; Faug., II, 172 note ; Hav., XI, 9 ; Mol., I, 303 ; Mich., 545.
58. ↑ Cf. B., 206 ; C., 417 ; P. R., II, 6 ; Bos., II, iv, 4 ; Faug., II, 171 ; Hav., XI, 4 *ter* et XXV, 39 ; Mol., I, 309 ; Mich., 14.
59. ↑ [*Philosophie.*]
60. ↑ Cf. B., 148 ; C., 179 ; P. R., X, 16, 18 et 19 ; Bos., II, viii, 10, 12 et 13 ; Faug., II, 363 ; Hav., XV, 10 ; Mol., I, 266 ; Mich., 372.

61. ↑ *Crassiores Judæi*. Expression de Grotius, *V. R. C.*, II, ix.
62. ↑ [*J.-C.*]
63. ↑ Ce mot d'ennemis est expliqué au fr. 671.
64. ↑ Cf. B., 149 ; C., 179 ; P. R., X, 21 et 17 ; Bos., II, viii, 15 et 13 ; Faug., II, 362 ; Hav., XV, 12 ; Mol., I, 266 ; Mich., 534.
65. ↑ *Charnels* en surcharge.
66. ↑ [*Charnels*.]
67. ↑ Cf. B., 146 ; C., 178 ; P. R., X, 17, 18 et 19 ; Faug., II, 361 ; Hav., XV, 20 *bis* ; Mol., II, 44 ; Mich., 566.
68. ↑ [*D'alors*.]
69. ↑ Cf. B., 241 ; C., 455 ; P. R., XIX, 1 et 2 ; Bos., II, xiv, 1 et 2 ; Faug., II, 357 ; Hav., XXI ; Mol., I, 303 et 271 ; Mich., 512.
70. ↑ Les pages 239 et 240 du manuscrit qui contiennent ce fragment portent en marge ces deux fragments de lettres : « Je suis extrêmement fâché de ce que vous avez tant pris de peine (Michaut lit : *perdu du temps*) à faire pour moi des provisions inutiles, et je vous assure qu'une autre fois je ne vous donnerai plus la peine d'en faire pour moi. »
71. ↑ [*Loi*.]
72. ↑ [*Consistait*.] essentiellement [*en la circoncision,*] en la paternité d'Abraham, [*dans les sacrifices*.]
73. ↑ [*Dans*.]
74. ↑ [*En l'arche d'alliance*.]
75. ↑ [*Et la paternité* [*la postérité d'Abraham et la circoncision*.]
76. ↑ [*Réprobation de*.]
77. ↑ [*Pour fonder* [*que les étrangers seront reçus à servir Dieu comme les Juifs, ils seront pris en la parenté de Dieu*.]
78. ↑ 19 *Sin autem oblitus Domini Dei tui, secutus fueris deos alienos coluerisque illos et adoraveris : ecce nunc prædico tibi quod omnino dispereas ;* 20 *Sicut gentes, quas delevit Dominus in introitu tuo.*
79. ↑ [*Et que cela*.]
80. ↑ 3 *Et non dicet filius advenæ, qui adhæret Domino, dicens : separatione dividet me Dominus a populo suo…* 6 *Et filios advenæ, qui adhærent Domino, ut colant eum, et diligant nomen ejus…* 7 *adducam eos in montem sanctum meum, et lætificabo eos in domo orationis meæ.*
81. ↑ *Véritablement* en surcharge.
82. ↑ *Tu enim pater noster, et Abraham nescivit nos, et Israël ignoravit nos : tu Domine pater noster, redemptor noster.*
83. ↑ À la page 240 du manuscrit.
84. ↑ *Dominus Deus vester, ipse est Deus deorum, et Dominus dominantium, Deus magnus et potens, et terribilis, qui personam non accipit, nec munera.* — Grotius, (ch. viii du liv. V. *Traité de la Religion chrétienne*) développe cette thèse que les sacrifices n'ont jamais eu de valeur intrinsèque.
85. ↑ Les deux paragraphes suivants en marge.
86. ↑ *Videte ut sabbatum meum custodiatis : quia signum est inter me et vos in generationibus vestris.* — Cf. Grotius, V, 10.
87. ↑ *Memento quod ipse et servieris in Ægypto, et eduxerit te inde Dominus Deus tuus in manu forti, et brachio extento. Idcirco præcepit tibi ut observares diem Sabbati.*
88. ↑ *Et circumdetis carnem praeputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me et vos.*
89. ↑ Cf. Josué, V, 6 et le chapitre de Grotius (V, xi) « que la circoncision est aussi chose extérieure ».
90. ↑ [*Nécessaire*.]
91. ↑ N'endurcissez plus [*votre*] cœur.
92. ↑ *Circumdite præputium cordis vestri, et cervicem vestram ne induretis amplius* (*Deut.*) — Et Jérémie : *Circumcidimini Domino.*
93. ↑ Paragraphe en marge.

94. ↑ [*Puisses*.]
95. ↑ *Circumcidet Dominus deus tuus cor tuum et cor seminis tui, ut diligas dominum tuum in toto corde tuo*.
96. ↑ [*Que Dieu*.] — *Omnes gentes habent præputium, omnis autem domus Israël incircumcisi sunt corde*.
97. ↑ Le paragraphe en marge.
98. ↑ *Et scindite corda vestra, et non vestimenta vestra, et convertimini ad Dominum vestrum : quia benignus et misericors est, patiens et multæ misericordiæ, et prestabilis super malitiam*.
99. ↑ *Quare jejunavimus et non aspexisti : humiliavimus animas nostras, et nescisti ? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, et omnes debitores vestros repetitis ? Ecce ad lites et contentiones jejunatis, et percutitis pugno impie*.
100. ↑ *Testes invoco hodie cœlum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem. Elige ergo vitam, ut et tu vivas et semen tuum, et diligas Dominum Deum tuum, atque obedias voci ejus… (ipse enim vita tua)*.
101. ↑ *Manque de cet amour* en marge.
102. ↑ *Et erit in loco ubi dicetur eis, Non populas meus vos : dicetur eis : Filii Dei viventis*.
103. ↑ [*Que s'ils profitent ils*.] — 20 *Abscondam faciem meam ab eis, et considerabo novissima eorum : gcneralio enim perversa est, infideles filii*. 21 *Et ipsi me provocaverunt in eo, qui non erat Deus, et irritaverunt in vanitatibus suis, et ego provocabo eos in eo qui non est populus, et in gente stulta irritabo illos*.
104. ↑ *Quæsierunt me qui ante non interrogabant invenerunt qui non quæsierunt me, dixi : Ecce ego, ecce ego ad mentem, quæ non invocabat nomen meum*.
105. ↑ *Beatus populus, cujus Dominus Deus est*. — La suite du fragment est à la page 243 du manuscrit.
106. ↑ *Odi, et projeci festivitates vestras*.
107. ↑ Le début du ch. lxvi affirme encore l'opposition du sacrifice matériel et du sacrifice moral. I, 11 : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum, dicit Dominus ? plenus sum*.
108. ↑ *Holocautomata vestra non sunt accepta, et victimæ vestræ non placuerunt mihi*.
109. ↑ Pr. 2, 18 : *Quoniam si voluisses sacrificium dedissem utique holocaustis non delectaberis*.
110. ↑ *Expectavi ut faceret judicium, et ecce iniquitas*, Isaïe, V, 7. Cf. la traduction de Pascal (fr. 713).
111. ↑ *Non in sacrifiis tuis arguam te… Immola Deo sacrificium laudis*.
112. ↑ Phrase en marge.
113. ↑ Voici ces versets de Michée, que Pascal qualifie d'admirables. « Qu'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui ? Lui offrirai-je des holocaustes et le veau d'un an ? Le Seigneur serait-il donc apaisé par tous les béliers de la terre, par des milliers de boucs engraissés ? Donnerai-je mon premier-né pour l'expiation de mon crime ? le fruit de mes entrailles pour le péché que j'ai commis ? Ô homme, je vais te dire ce qu'il y a à faire et ce que le Seigneur demande de toi : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher avec zèle dans la voie où est ton Dieu. »
114. ↑ I. *Reg* : *et ait Samuel : Numquid vult Dominus holocausta et victimas ?*
115. ↑ *Quia misericordiam volui, et non sacrificium*.
116. ↑ La seconde partie de la phrase en surcharge.
117. ↑ *Et munus non suscipiam de manu vestra*.
118. ↑ [*Que l'arche d'alliance sera*.]
119. ↑ *Et feriam domui Israël et domui Juda fœdus novum*.
120. ↑ En marge. XX, 25 : *Ergo et ego dedi eis* præcepta non bona.
121. ↑ *Ne memineritis priorum*, etc.
122. ↑ *Ecce enim ego creo cælos novos*, etc.
123. ↑ [*Que les Juifs*.] — *Non dicent ultra : Arca testamenti Domini*.
124. ↑ Texte traduit par Pascal, fr. 713.
125. ↑ [*Lois données*.]

126. ↑ Les deux paragraphes suivants en marge.
127. ↑ *L'ordre de la* surcharge.
128. ↑ *Ps.* ix, 4 : *Juravit Dominus et non pœnitebit eum : Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*.
129. ↑ *Interficiet te Dominus Deus, et servos suos vocabit nomine alio*.
130. ↑ [*Éternel*.]
131. ↑ *Nomen sempiternum dabo eis, quod non peribit*.
132. ↑ Page 244 du manuscrit.
133. ↑ *Si defecerint leges istæ coram me, dicit Dominus ; tunc et semper Israël deficiet*.
134. ↑ Cf. B., 180 ; C., 213 ; Faug., II, 377 ; Hav., XXV, 195 ; Mol., I, 188 ; Mich., 540.
135. ↑ Dans son *Traité de la Monarchie*, Philon ne décrit en effet qu'une pure théocratie, qu'il définit « la vraie et naïve République, la République chérie et aimée de Dieu : N'est-ce pas donc une vie trois fois et quatre fois heureuse, que d'embrasser le service du Créateur, qui est le plus ancien de toutes les choses du monde non pas d'adorer [*tel*] premier que le Roy, les huissiers et portiers ? » Ier *Livre de la Monarchie, Les Œuvres de Philon juif*, translatées par Bellier, revues par Morel, Paris, 1612, p. 664. — Cf. le *Traité touchant la noblesse*, *ibid.*, p. 860.
136. ↑ [*Ils considéraient*] et n'espéraient.
137. ↑ [*Quand ils*.]
138. ↑ *Fortissimi robore ad faciendum opus ministerii in domo Dei*.
139. ↑ Cf. B., 417 ; C., 391 ; Faug., II, 403 ; Mich., 96.
140. ↑ [*Te et me*.]
141. ↑ Cf. B., 145 ; C., 175 ; P. R., II, 8 ; Bos., II, iv, 5 ; Faug., II, 199 ; Hav., XI, 5 *bis* ; Mol., I, 301 ; Mich., 461.
142. ↑ Havet a signalé des passages de Balzac qui contiennent déjà le développement repris par Pascal : « Le christianisme a donc été de tout temps, quoiqu'il ait été longtemps caché sous des nuages, et que Dieu ne l'ait ouvert aux peuples, ni laissé lire à clair dans le monde, qu'au terme qu'il avait précisément marqué dans les oracles de sa parole. Il y a toujours eu des chrétiens, quoiqu'ils n'aient pas toujours été appelés de cette façon… L'Église des Juifs n'était point une autre Église que la nôtre… Et je ne pense pas que ce soit antidater le principe du christianisme de le prendre dès le principe et dès l'origine des choses… L'agneau a été immolé dès le commencement du monde. Le premier Adam a espéré le second : il a cru en Jésus-Christ, et dans l'assurance qu'il a eue que le juste naîtrait de sa race, il s'est consolé de la perte de son innocence. Abraham a vu de loin le jour du Seigneur, et s'en est réjoui vingt-quatre siècles avant sa venue. Isaac a vu le même jour, après avoir perdu les yeux, et prenant Jacob pour Ésaü. Moïse a été chrétien, et saint Paul dit de lui que l'opprobre de Jésus-Christ fut plus précieux que les richesses d'Égypte. Isaïe priait les nuées de pleuvoir le Juste et la terre de germer le Sauveur : et les autres prophètes le demandaient avec tant d'impatience, qu'il semblait quelquefois qu'ils se plaignissent des longueurs et des remises dont Dieu usait à l'endroit des hommes. » (*Relation à Ménandre*, III).
143. ↑ [*En l'adoration de Dieu a toujours été sur la terre*.]
144. ↑ *Gen.*, v, 21.
145. ↑ *Ibid.*, v, 28.
146. ↑ *Gen.*, vi, 11, 195.
147. ↑ [*D'éviter la colère de Dieu sur tout le genre humain*.]
148. ↑ [*Par laquelle il a sauvé*.]
149. ↑ [*Isaac ont*.]
150. ↑ [*Isaac*]. — Allusion à la fin du chapitre viii de l'Évangile selon saint Jean : *Abraham pater vester exultavit ut viderei diem meum : vidit et gavisus est*, (56).
151. ↑ Jacob [*a vu les*] abominations [*des Égyptiens et ce qui*.]
152. ↑ *Gen.*, XLIX, 18.

153. ↑ [*Depuis la Judée.*] — Cf. Hebr. XI, 27.
154. ↑ [*Mille.*]
155. ↑ [*Cent.*]
156. ↑ [*Seule, pure de* [*sans interruption de sorte que tous les États, de* [*toutes.*]
157. ↑ [*Les autres.*]
158. ↑ « Si est-ce que la fortune, reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours, nous présente aulcunes fois la nécessité si urgente, qu'il est besoing que nos loix lui facent quelque place… C'est dequoy Plutarque loue Philopœmen, qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la nécessité publicque le requeroit. » C'est à ce passage de Montaigne, vers la fin du chap. 22 du liv. i^er^, que Pascal renvoie, ainsi que l'a fait remarquer Havet.
159. ↑ Cf. B., 145 ; C., 175 ; P. R., II, 9 ; Bos., II, iv, 6 ; Faug., II, 201 ; Hav., XI, 6 ; Mol., I, 303 ; Mich., 579.
160. ↑ [*Ployait.*]
161. ↑ [*Néanmoins.*]
162. ↑ Havet fait remarquer que Port-Royal imprime quinze cents ans : la nation romaine et le royaume de France avaient duré plus de mille ans.
163. ↑ *Toujours* en surcharge.
164. ↑ Cf. B., 422 ; C., 397 ; Bos., II, xvii, 7 ; Faug., II, 357 ; Hav., XXIV, 7 ; Mol., I, 287 ; Mich., 100.
165. ↑ Montaigne : « nous sommes chrestiens, à mesme titre que nous sommes ou perigordins, ou allemans. » (*Apologie*) ; et Charron : « l'homme sans son su est fait Juif ou chrétien, à cause qu'il est né dans la juiverie ou chrétienté ; que s'il fût né ailleurs dedans la gentilité ou le mahométisme, il fût été de même, gentil ou mahométan (*De la Sagesse* II, v, 8). Cf. les fragments 98 et 252.
166. ↑ Cf. B., 147 ; C., 177 ; P. R., II, 20 ; Bos., II, iv, 7 ; Faug., II, 201 ; Hav., XI, 7 ; Mol., I, 307 ; Mich., 511.
167. ↑ [*La tradition d'Adam.*]
168. ↑ De *de leur mission* jusqu'à *de leurs promesses*, surcharge autographe.
169. ↑ Cf. B., 192 ; C., 2 ; P. R., *ult.*, XV, 12 ; Bos., II, xi, 4 ; Faug., II, 202 ; Hav., XVIII, 18 ; Mol., II, 1 ; Mich., 213.
170. ↑ Depuis *l'attente* jusqu'à *il s'est trouvé*, addition postérieure.
171. ↑ [*Naîtrait de.*]
172. ↑ [*Qu'il.*]
173. ↑ M. Michaut lit *seraient*.
174. ↑ Qu'enfin [*le Messie*] est venu.
175. ↑ Cf. B., 249 ; C., 465 ; Faug., I, 196 ; Mol., I, 186 ; Mich., 618.
176. ↑ [*Déclarent que.*]
177. ↑ Le fragment débutait d'abord ainsi : [*Ceci est effectif qu'un peuple entier subsiste depuis quatre mille ans qui déclare.*]
178. ↑ [*La nature est.*]
179. ↑ *Toujours*, au sens qu'a parfois le latin *semper*, sans interruption.
180. ↑ [*Que le Messie naîtrait d'eux, qu'ils le réprouveraient.*]
181. ↑ *Gens qu'ils ont* [*appelés*] *crus* en surcharge.
182. ↑ [*De puis ils ont.*]
183. ↑ Cf. B., 245 ; C., 461 ; P. R., VIII, 1 ; Bos., II, vii, 1 et II, xvii, 9 ; Faug., II, 185 ; Hav., XIV, 3 ; Mol., I, 182 ; Mich., 588.
184. ↑ [*Quoiqu'ils.*]
185. ↑ [*Notre.*]
186. ↑ *Man* : pas plus marques de.
187. ↑ [*Je.*]
188. ↑ Page 336 du manuscrit.
189. ↑ [*Les*] mœurs [*et les différentes*] créances [*dans tous les peuples.*]

190. ↑ *En un coin du monde*, surcharge.
191. ↑ [*Qui soit au monde*.]
192. ↑ [*Se vante*.]
193. ↑ *Qui se*, surcharge.
194. ↑ [*Qui paraîtra admirable et incomparable à qui voudra la considérer de près*.]
195. ↑ [*Mais que*.]
196. ↑ [*Étranges*.]
197. ↑ [*Au lieu que la loi qu'ils tiennent de Dieu est immuable et constante, parce qu'ils la*.]
198. ↑ [*Hommes*.]
199. ↑ [*Et un Messie qui éclairera* [*les éclairera, et leur donnera la connaissance de la vérité*.]
200. ↑ De *qu'ils sont* à *avènement* en marge.
201. ↑ [*Les*] appeler à.
202. ↑ [*Voilà ce que je trouve sur la terre depuis la dernière mémoire des hommes. Ce peuple m'est*.]
203. ↑ Page 339 du manuscrit.
204. ↑ [*Et la plus belle des lois du monde*.]
205. ↑ [*Qui a précédé même*.]
206. ↑ [*Soit*.]
207. ↑ [*Tous*] les législateurs.
208. ↑ [*Est*.] aisé. — La phrase intermédiaire en surcharge.
209. ↑ Confusion qui s'explique par le souvenir de Grotius : « Antiquissimæ leges Atticæ, unde et Romanæ postea desumptæ sunt, ex legibus Mosis imaginem ducunt. » *V. R. C.*, I, xv.
210. ↑ Allusion au second livre contre Apion que Pascal qualifie ailleurs d'admirable ; les autres sont, pour Pascal, surtout Philon et Grotius.
211. ↑ Cf. B., 223 ; C., 447 ; P. R., VIII, 1 ; Bos., II, vii, 1 ; Faug., II, 186 ; Hav., XIV, 4 ; Mol., I, 184 ; Mich., 584.
212. ↑ [*Qui* [*dont chacune ne pourrait remplir une ville ni un bourg*.]
213. ↑ [*En nombre*.]
214. ↑ [*En même temps un état*.]
215. ↑ [*Entre tous les peuples du monde*.]
216. ↑ [*Ce peuple n'est pas seulement ou cette famille*.]
217. ↑ [*Admirable*] est le plus ancien [*peuple du monde et qui précède de plusieurs siècles les derniers dont nous ayons la connaissance. Il n'est point*] dans [*le dessein*] que nous [*avons*.]
218. ↑ [*Puisqu'il y a apparence que*] Dieu s'est communiqué.
219. ↑ *De tout temps*, en surcharge.
220. ↑ [*Par*.]
221. ↑ [*Lacédémone*.]
222. ↑ Page 298 du manuscrit.
223. ↑ *Toujours* en surcharge.
224. ↑ [*Ces obstacles et*.]
225. ↑ [*Des autres*] qui.
226. ↑ [*Du monde*.]
227. ↑ Parenthèse en marge.
228. ↑ [*Devançant dans leur durée toute celle de nos histoires*.]
229. ↑ *Dans sa durée*, en surcharge.
230. ↑ Voir en particulier les *Trois livres de la Vie de Moïse*.
231. ↑ [*Longtemps*.]
232. ↑ [*Ne s'en est jamais*.]
233. ↑ [*De princes* [*ne s'en est*.]

234. ↑ L'exemple est emprunté à Josèphe : Homère ne mentionne que des maximes non définies ou les ordres des rois ; il ne parle jamais de lois (*Contre Apion*, II, 15).
235. ↑ [*En l'examinant*.]
236. ↑ Page 341 du manuscrit.
237. ↑ [*Qui en ont*] eu.
238. ↑ [*Comme on le peut voir dans Josèphe et dans tant d'autres qui en ont traité*.]
239. ↑ [*Donne*.]
240. ↑ [*Mais quelque parfaite et c'est sur quoi il établit la raison de*. [*Mais ce qui est admirable*.]
241. ↑ De *en* à *Religion*, surcharge.
242. ↑ [*Sous peine de la vie*.]
243. ↑ *Particulières et* en surcharge.
244. ↑ [*Qu'un joug si pesant ait été supporté depuis tant de siècles par un peuple rebelle comme celui-ci* [*que les peuples* [*autres peuples* [*qu'un joug si pesant ait*.] — Tout ce développement est inspiré de Philon le Juif, au deuxième livre de la *Vie de Moïse*.
245. ↑ [*Ait été gardée*.]
246. ↑ [*Tous les*.]
247. ↑ [*Tous les autres peuples* [*les hommes aiment naturellement les changements et ne demeurent jamais longtemps dans ces*.]
248. ↑ Grotius oppose également au paganisme et à l'islamisme la perpétuité du judaïsme : « *Neque vero credibile est alioqui fieri potuisse ut ingenii satis contumacis populus legem tot ritibus onerosam in se susciperet*. » (*De Verit. Rel. Chr.*, t. I, xiv.)
249. ↑ Cf. C., 435 ; Bos., II, viii, 1 ; Faug., II, 196 ; Hav., XV, 1 ; Mol., I, 87 ; Mich., 905.
250. ↑ Cf. C., 473 ; P. R., XI, 1 ; Bos., II, viii, 17 ; Faug., II, 192 ; Hav., XV, 14 ; Mol., I, 192 ; Mich., 931.
251. ↑ Moïse est contemporain des événements qu'il raconte, parce que, fort éloigné par le temps, il en est très rapproché par le petit nombre de générations qui l'en sépare.
252. ↑ Cf. B., 173 ; C., 207 ; Mich., 40.
253. ↑ Au chapitre x de la Genèse. *Japetus Europæorum genitor*. (Grotius, V. R. C, I, 16.)
254. ↑ *Le jeune Éphraïm* : Il s'agit de Jacob, la seconde copie a fait la correction. Le passage de la Genèse auquel il est fait allusion est traduit par Pascal lui-même : fr. 711.
255. ↑ Cf. B., 153 ; C., 184 ; P. R., XI, 2 ; Bos., II, viii, 18 ; Faug., II, 192 ; Hav., XV, 16 ; Mol., I, 190 ; Mich., 873.
256. ↑ « Dans la généalogie des patriarches, depuis Adam jusqu'à Jacob on trouve vingt-deux générations en 2 315 ans ; et si on prend la vie entière de chaque patriarche, cinq vies au bout l'une de l'autre remplissent toute cette étendue. » (Havet.) — On trouve dans la *Première copie* (inséré après la page 154 *bis*) un feuillet détaché qu'il est intéressant de reproduire parce qu'il représente bien le travail que M. de Roannez avait commencé de faire sur les papiers de Pascal et que Mme Périer a réussi à faire écarter comme un *grand commentaire* où elle ne reconnaissait plus l'œuvre de son frère (Port-Royal en effet n'a pas utilisé cette rédaction) : « Car quoi [*qu'elles* [qu'il y eût environ 2 000 ans qu'elles [*étaient passées* [avaient été faites, le peu de générations qui s'étaient passées [*faisaient* [faisait qu'elles étaient aussi nouvelles aux hommes qui étaient en ce temps-là que nous le font à présent celles qui sont arrivées il y a environ 300 ans. Cela vient de la longueur de la vie des premiers hommes, en sorte que Sem qui a vu Lamech, etc.

« Cette preuve suffit pour convaincre les personnes raisonnables de la vérité du déluge et de la création, et cela fait voir la providence de Dieu [*qui* [lequel voyant que la création commençait à s'éloigner, l'a pourvue d'un historien qu'on peut appeler contemporain et a commis tout un peuple pour la garde de son livre. Et ce qui est encore admirable est que ce livre a été [*reçu unanimement* [embrassé unanimement et sans aucune contradiction non seulement par tout le peuple juif mais aussi par tous les rois et tous les peuples de la terre [*sans aucune contradiction et* [qui l'ont reçu avec un respect et une vénération toute particulière. »

257. ↑ Cf. B., 154 ; C., 184 ; P. R., XI, 3 ; Bos., II, viii, 18 ; Faug., II, 193 ; Hav., XXV, 17 ; Mol., I, 191 ; Mich., 876.
258. ↑ *Qui* surcharge.
259. ↑ Ce dernier détail n'est pas conforme au texte de la *Genèse* ; aussi Port-Royal avait-il imprimé : « … A vu au moins Abraham, et Abraham a vu Jacob. »
260. ↑ Ce dernier paragraphe, surcharge autographe.
261. ↑ Cf. B., 153 ; C., 183 ; P. R., XI, 4 ; Bos., II, viii, 18 ; Faug., II, 193 ; Hav., XV, 18 ; Mol., I, 191 ; Mich., 878.
262. ↑ La *première Copie* ajoute : *Preuve de Moïse.* — M. Michaut a signalé aussi dans cette *Copie* l'indication suivante : *de la main de M. Constant*. Il est vraisemblable, à en juger par l'écriture, qu'il s'agit de Nicole. « Nicole prenait quelquefois le nom de Constant, de sa mère. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. I, p. 401.)
263. ↑ [*Qui occupent*.]
264. ↑ Cf. B., 407 ; C., 383 ; Faug., II, 328 ; Hav., XXV, 100 ; Mol., II, 2 ; Mich., 474.
265. ↑ *Du peuple de Dieu* en surcharge.
266. ↑ « Ce nom de Josué ou de Jésus veut dire sauveur. » (Havet.)
267. ↑ Cf. C., 437 ; P. R., VIII, 3 et 4 ; Bos., II, vii, 2 et 3 ; Faug., II, 190 et II, 189 ; Hav., XIV, 6 et XIV, 5 ; Mol., I, 267 et I, 269 ; Mich., 906.
268. ↑ Pascal, en s'exprimant ainsi, ne songeait sans doute pas à la question fort obscure et fort controversée de l'origine de l'écriture. Il est probable que les textes homériques sont antérieurs à l'origine de l'écriture.
269. ↑ Voici sur les Sibylles et sur Trismégiste des renseignements empruntés aux notes de M. Gidel : « L'antiquité admettait sous le nom d'*Oracula sibyllina, libri sibyllini*, des recueils d'oracles conservés à Rome, et que l'on croyait contenir les destinées de l'Empire. C'était, disait-on, la sibylle d'Érythrée qui les avait vendus à Tarquin le Superbe. Tarquin les fit enfermer dans un caveau du temple de Jupiter-Capitolin, et il en confia la garde à trois patriciens d'abord, puis à un collège de dix, plus tard de quinze prêtres. On consultait ces livres dans les temps de calamité publique et seulement sur un ordre du Sénat. Les oracles étaient écrits en vers grecs, obscurs et ambigus, qui se prêtaient à toutes les interprétations. Ils furent brûlés dans l'incendie de l'an 670 de Rome. Mais le Sénat en fit faire une collection nouvelle. Il fit rechercher tous les oracles qui s'étaient répandus en Italie, en Grèce, en Afrique. Auguste fit transporter les livres Sibyllins au mont Palatin, dans le temple d'Apollon. Ils y demeurèrent jusqu'en l'année 389 de Jésus-Christ, époque où ils furent brûlés par ordre de Théodose. La réputation des Sibylles traversa tout le moyen âge ; l'Église adopta leur représentation dans ses peintures ; elle les admettait comme témoins des prophéties relatives à l'avènement de Jésus. On mettait la Sibylle à côté de David, comme on le voit par ce passage du *Dies iræ*, hymne qui remonte au xiiie siècle. La fin du monde y est annoncée au nom de David et de la Sibylle :

« Dies iræ, dies illa
« Solvet seclum in favilla.
« Teste David cum Sibylla. »

« Ces oracles avaient été ajoutés vers le iie siècle après Jésus-Christ.

Il en est de même pour *Trismégiste* ou trois fois grand. Sous ce nom, les Grecs désignaient Hermès ou Mercure qu'ils identifiaient avec le Dieu des Égyptiens, Thoth, l'inventeur de l'écriture, de la grammaire, des sciences et des arts. On le représentait avec une tête d'Ibis ou de Cynocéphale. Il existait sous son nom quarante-deux livres sacrés que gardaient les prêtres égyptiens et il nous a été transmis quatorze chapitres grecs, qui après avoir été attribués à un contemporain de Moïse, précurseur d'Orphée et d'Homère, ont été reconnus du premier siècle de l'ère chrétienne. » Ajoutons que les premiers apologistes comme Lactance, puis, dans un esprit différent, les érudits de la Renaissance

comme Marsile Fricin et Patrizzi croyaient à l'authenticité des livres hermétiques. Cf. Louis Ménard, *Hermès Trismégiste*, Paris 1866 ; et Pichon, *Lactance*, Paris, 1901, p. 128.

270. ↑ C'est la règle posée par Grotius (*De Ver. Rel. Chr.* I. xiii) : il ne faut pas rejeter les miracles et les prophéties qui ont eu pour témoins des contemporains « capables » *quæ testes veri temporis idoneos habuerunt*.
271. ↑ *Que* a été remplacé dans la *Copie* par *qui* ; il semble que ce soit par une fausse assimilation avec le passage du fr. 594 : « Différence d'un livre reçu d'un peuple, ou qui forme un peuple. »
272. ↑ Cf. B., 154 ; C., 184 ; Faug., II, 193 ; Hav., XXV, 140 ; Mol., I, 192 ; Mich., 877.
273. ↑ *Num.* XI, 29. *Quis tribuat ut omnis populus prophetet ?*
274. ↑ Cf. B., 302 ; C., 524 ; Faug., II, 393 ; Mol., I, 269 ; Mich., 575.
275. ↑ *Massor* ou *Massora*, c'est-à-dire tradition ou recueil de traditions. C'est, suivant la définition que nous empruntons à l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, une collection de remarques faites par les docteurs juifs, intéressant les versets, les mots, les lettres, les points et les voyelles et les accents du texte hébreu de l'Ancien Testament, en vue de fixer ce texte et de le préserver de toute altération volontaire ou accidentelle.
276. ↑ Isaïe, XXX, 8 : *in libro diligenter exara illud, et erit in die novissimo in testimonium usque in æternum.*
277. ↑ Cf. fr. 687.
278. ↑ [*Quoique contre leur intérêt.*]
279. ↑ Cf. B., 237 ; C., 451 ; P. R., VIII, 2 ; Bos., II, vii, 2 ; Faug., II, 188 ; Hav., XIV, 5 ; Mol., I, 268 ; Mich., 587.
280. ↑ [*Et traîtres.*]
281. ↑ *Le* en surcharge.
282. ↑ [*Dans.*] et mises.
283. ↑ *À jamais* surcharge.
284. ↑ Allusion aux chapitres xxxi et xxxii du Deutéronome. — Port-Royal, qui n'avait pas publié le fragment précédent, en avait retenu la dernière réflexion pour en faire le paragraphe final de cette pensée : « Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie ; c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde ni sa racine dans la nature. »
285. ↑ Cf. C., 221 ; Faug., II, 294 ; Hav., XXV, 141 ; Mol., I, 192 et 193 ; Mich., 517.
286. ↑ II, 2 : *Et dedit illis legem ne obliviscerentur præcepta Domini.*
287. ↑ Cf. *Antiq. Jud.*, liv. XI, ch. v.
288. ↑ Liv. II, viii, 8 : *Et legerunt in libro legis Dei distincte, et aperte ad intelligendum.*
289. ↑ C'est-à-dire l'année du Christ 180 ; Baronius traite en huit paragraphes (x-xviiii) de la *fable d'Esdras*. Toutes les références y étaient indiquées à Pascal qui s'est reporté au texte sauf pour Philon.
290. ↑ § XII.
291. ↑ Au deuxième livre.
292. ↑ § xiii. Cf. *Antiq. Jud.*, liv. XII, ch. ii.
293. ↑ [*Jamais.*]
294. ↑ [*Nul.*]
295. ↑ [*Grecs.*]
296. ↑ § XIV.
297. ↑ § xi. — Cf. *De cultu Feminarum*. Lib. I. ch. 3. — La citation est copiée par une main étrangère et elle est expliquée par le commentaire de Pascal. C'est Noé qui est le sujet de la phrase. Tertullien fait dans le chapitre 3 une digression pour prouver l'authenticité du livre d'Énoch que Noé aurait rétabli après le cataclysme du déluge.
298. ↑ Texte emprunté à Eusèbe, *Hist. Eccl.*, liv. V, ch. 8, fin du par. 14, et également copié par une main étrangère. Pascal a écrit lui-même la traduction latine au dernier paragraphe.
299. ↑ L'indication est fournie par Eusèbe lui-même.

300. ↑ Cf. *Prologus in Librum Psalmorum*, ch. IV : « Quæ traditio ab Esdra, quantum creditur, psalmos post captivitatem in unum librum, colligente profecta. »
301. ↑ [*Il a*.]
302. ↑ Suivant ce chapitre XIV, Esdras aurait reconstitué l'Écriture brûlée pendant la captivité sur un ordre et sous la dictée de Dieu. Cette fable ébranlerait l'authenticité de l'Écriture ; le catholicisme a rejeté les derniers livres d'Esdras, et Pascal soutient à son tour cette thèse, conformément aux décrets du concile de Trente.
303. ↑ Traduction écrite de la main de Pascal des paragraphes 14 et 15 qui terminent le chapitre VIII d'Eusèbe et dont les dernières lignes sont citées plus haut en grec.
304. ↑ Cf. C., 221 ; Faug., II, 195 ; Hav., XXV, 141 ; Mol., I, 194 ; Mich., 376.
305. ↑ Texte cité au fragment précédent.
306. ↑ La référence est ajoutée par Pascal au texte dicté par lui. — *Præcepit autem rex Assyriorum, dicens : Ducite illuc unum de sacerdotibus, quos inde captivos adduxistis, et vadat, et habitet cum eis : et doceat eos legitima Dei terræ.*
307. ↑ [*Relâchement*.]
308. ↑ Cf. C., 221 ; Faug., II, 196 ; Hav., XXV, 142 ; Mol., I, 192 ; Mich., 665.
309. ↑ [*Vous*.]
310. ↑ [*Vraie*.]
311. ↑ *Il faut croire que* en surcharge.
312. ↑ [*Elle*.]
313. ↑ [*Tradition*.]
314. ↑ Cf. B., 141 ; C., 171 ; Faug., II, 208 ; Hav., XXV, 145 ; Mol., I, 299 ; Mich., 443.
315. ↑ Ces notes ne sont pas tirées du *Pugio* lui-même, mais de la préface qu'y a mise Joseph de Voisin, et qui a pour objet de renseigner le lecteur sur les divers ouvrages juifs auxquels se réfère Raymond Martin. Cette préface, pleine de citations et de réfutations, devait paraître fort confuse à Pascal, et il a travaillé pour y mettre de l'ordre.
316. ↑ [*Ses disciples composèrent*.] — Voir le chapitre xiii de Voisin : *De conscriptione prima Traditionum, sive de editione Mischnæ*. Le Mischna y est appelé *lex oralis*. Il est à remarquer que la chronologie est donnée soit à partir de la date adoptée par les Juifs pour la création du monde, soit à partir de la destruction du temple. Pascal traduit dans l'ère chrétienne.
317. ↑ [*Qui est un commentaire du Mischna*.] — *Ibid.*, ch. xvii.
318. ↑ [*En même temps*.]
319. ↑ Talmud Hyerosolomitanum. Pascal qui donne plus bas la forme *Talmud Babylonique*, n'a pas traduit Talmud de Jérusalem.
320. ↑ *Par R. Isaie Rabah* en surcharge. — Pascal ajoute le nom de l'auteur parce qu'il s'aperçoit qu'il y a deux Bereschit Rabah ; que J. de Voisin recommande de ne pas confondre.
321. ↑ [*Commentaire sur la Genèse*.]
322. ↑ *Discursus subtiles et jucundos tum historicos tum theologicos* (*Pug. Fid.* p. 56.
323. ↑ *Par R. Ase* en surcharge, et la date en marge.
324. ↑ Cf. P. F., p. 58 : *Talmud vero complectitur utrumque et Mischnam et Gemaram*.
325. ↑ Cf. Faug., II, 295 ; Hav., XXV, 98 ; Mol., II, 128 ; Mich., 618.
326. ↑ II, 2. *Si nolueritis audire... mittam in vos egestatem.*
327. ↑ *Si volueritis, et audieritis me, bona terræ comedetis*, I, 19.
328. ↑ *In quacumque die* peut être employé comme *si* dans les exemples précédents et désigne non l'indifférence de Dieu à l'égard de la volonté des hommes, mais la nécessité de l'effet. La formule paraît empruntée à la traduction que donne la Vulgate de *Gen.*, II, 17 : *De ligno autem scientiæ et mali comedes. In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.*
329. ↑ Cf. B., 171 ; C., 204 ; P. R., XVI, 6 ; Bos., II, xii, 6 ; Faug., II, 274 ; Mol., I, 188 ; Mich., 543.

330. ↑ Cf. B., 158 ; C., 188 ; P. R., XVI, 6 et 7 ; Bos., II, xii, 4 ; Faug., II, 320 ; Hav., XIX, 4 *ter* ; Mol., II, 12 ; Mich., 151.
331. ↑ *Jérém.*, XXIX, 14 : *Et inveniat a vobis, ait Dominus, et reducam captivitatem vestram, et congregabo vos de universis gentibus, et de cunctis locis, ad quæ expuli vos, dicit Dominus*.
332. ↑ Cf. B., 163 ; C., 192 ; P. R., XVI, 6 ; Bos., II, xii, 4 ; Faug., II, 321 ; Hav., XIX, 4 *bis* ; Mol., II, 12 ; Mich., 139.
333. ↑ Fragment écrit au crayon et repassé à l'encre.
334. ↑ Et [*combien*] ils y seraient.
335. ↑ [*Prophètes.*]
336. ↑ Cf. B., 161 ; C., 192 ; P. R., XVI, 5 ; Bos., II, xii, 4 ; Faug., II, 321 ; Hav., XIX, 4 ; Mol., II, 11 ; Mich., 129.
337. ↑ *Pour le prouver*, ajouté sur un fragment de papier qui avait été séparé par erreur, puis recollé.
338. ↑ Cf. B., 301 ; C., 523 ; P. R., X, 22 ; Bos., II, viii, 16 ; Faug., II, 192 ; Hav., XV, 13 ; Mol., I, 269 ; Mich., 574.
339. ↑ *Visiblement* en surcharge.
340. ↑ *Vos testes mei, dicit Dominus*, au verset 10.
341. ↑ *Vos estis testes mei*.
342. ↑ *Et erit vobis visio omnium sicut verba libri signati*.

SECTION X

****45]**
642[1]

Preuve des deux Testaments à la fois[2]. — Pour prouver tout d'un coup les deux, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre ; car, si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ.

Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens.

Que l'Écriture a deux sens[3], que Jésus-Christ et les apôtres ont donnés, dont voici les preuves :

1º Preuve par l'Écriture même ;

2º Preuve par les Rabbins : Moïse Maymon[4] dit qu'elle a deux faces, et que les prophètes n'ont prophétisé que de Jésus-Christ[5] ;

3º Preuve par la Cabale[6] ;

4º Preuve par l'interprétation mystique que les Rabbins mêmes donnent à l'Écriture ;

5º Preuve par les principes des Rabbins[7], qu'il y a deux sens, qu'il y a deux avènements, glorieux ou abject, du Messie, selon leur mérite, que les prophètes n'ont prophétisé que du Messie — la loi n'est pas éternelle, mais doit changer au Messie — qu'alors on ne se souviendra plus de la mer Rouge, que les juifs et les gentils seront mêlés ;

[6º Preuves par la clé que Jésus-Christ et les apôtres nous en donnent[8].]

43]
643[9]

Isaïe LI : La mer Rouge, image de la Rédemption. *Ut sciatis quod filius hominis habet potestatem remittendi peccata, tibi dico : Surge*[10]. Dieu, voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible et le remplir d'une gloire éternelle, a fait des choses visibles. Comme la nature est une image de la grâce[11], il a fait dans les biens de la nature ce qu'il devait faire dans ceux de la grâce, afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire l'invisible, puisqu'il faisait bien le visible[12].

Il a donc sauvé ce peuple du déluge ; il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, et l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'était pas de sauver du déluge[13], et de faire naître tout un peuple d'Abraham, pour ne l'introduire que dans une terre grasse.

Et même la grâce n'est que la figure de la gloire, car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée par la loi et figure elle-même[14] la [*gloire*][15] : mais elle en est la figure, et le principe ou la cause[16].

La vie[17] ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction, et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent ; ils appellent leurs ennemis ceux qui les en empêchent, etc. Dieu a donc montré le pouvoir qu'il a de donner les biens[18] invisibles, par celui qu'il a montré qu'il avait sur les visibles.

77]
644[19]

Figures. — Dieu voulant[20] se former un peuple saint, qu'il séparerait de toutes les autres nations, qu'il délivrerait de ses ennemis, qu'il mettrait dans un lieu de repos, a promis de le faire, et a prédit par ses prophètes le temps et la manière de sa venue. Et cependant, pour affermir l'espérance de ses élus, il[21] leur en a fait voir l'image dans tous les temps, sans les laisser jamais sans des assurances de sa puissance et de sa volonté pour leur salut. Car[22], dans la création de l'homme[23], Adam[24] en était le témoin, et le dépositaire de la promesse du Sauveur[25] qui devait naître de la femme, lorsque les hommes étaient encore si[26] voisins de la création, qu'ils ne pouvaient avoir oublié leur création et leur chute. Lorsque ceux qui avaient vu Adam n'ont plus été au monde, Dieu a envoyé Noé[27], et l'a sauvé, et noyé toute la terre, par un miracle qui marquait assez le pouvoir qu'il avait de sauver le monde, et la volonté qu'il avait de le faire, et de faire naître de la semence de la femme celui qu'il avait promis. Ce miracle suffisait pour affermir l'espérance des…[28]

La mémoire du déluge[29] étant encore si fraîche parmi les hommes, lorsque Noé vivait encore, Dieu fit ses promesses à Abraham[30] et lorsque Sem[31] vivait encore, Dieu envoya Moïse, etc…[32]

59]
645[33]

Figures. — Dieu[34] voulant priver les siens des biens périssables, pour montrer que ce n'était pas par impuissance, il a fait le peuple juif.

110]
646[35]

La synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure ; mais, parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet.

29]
647[36]

Que la loi était figurative[37].

***31]**
648[38]

Deux erreurs : 1º[39] prendre tout littéralement : 2º prendre tout spirituellement[40].

15]
649[41]

Parler contre les trop grands figuratifs.

459]
650[42]

Il y a des figures[43] claires et démonstratives, mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux[44], et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Celles-là sont semblables aux apocalyptiques[45], mais la différence qu'il y a, est qu'il n'en ont point d'indubitables ; tellement qu'il n'y a rien de si injuste que quand ils montrent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres ; car ils n'en ont pas de démonstratives comme quelques-unes des nôtres. La partie n'est donc pas égale[46]. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses, parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre ; ce sont les clartés qui méritent[47], quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités[48].

[49] [C'est comme ceux entre lesquels il y a un certain langage obscur : ceux qui n'entendraient pas cela n'y comprendraient qu'un sot sens[50].]

117]
651[51]

Extravagances des Apocalyptiques, et Préadamites, Millénaires[52], etc. — Qui voudra[53] fonder des opinions extravagantes sur l'Écriture, en fondera par exemple sur cela : Il est dit que cette génération ne passera point jusqu'à ce que tout cela se fasse[54]. Sur cela je dirai qu'après cette génération, il[55] viendra une autre génération, et toujours successivement.

Il est parlé dans les IIes *Paralipomènes* de Salomon et de roi, comme si c'étaient deux personnes diverses[56]. Je dirai que c'en étaient deux.

15]
652[57]

Figures particulières. — Double loi, doubles tables de la loi, double temple, double captivité.

31]
653[58]

Figures. — Les prophètes prophétisaient par figures de ceintures, de barbe et de cheveux brûlés[59], etc.

439]
654[60]

Différence entre le dîner et le souper[61].

En Dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est véritable ; ni la parole de l'effet, car il est puissant ; ni les moyens de l'effet, car il est sage. Bern., *ult. sermo in Missus*[62].

Aug., V, *de Civit.*, 10. Cette règle est générale : Dieu peut tout, hormis les choses lesquelles s'il les pouvait il ne serait pas tout-puissant, comme mourir, être trompé et mentir, etc.[63].

Plusieurs Évangélistes pour la confirmation de la vérité : leur dissemblance utile[64].

Eucharistie après la Cène : vérité après figure.

Ruine de Jérusalem : figure de la ruine du monde, quarante ans après la mort de Jésus.

Je ne sais pas, comme homme, ou comme légat[65]. Math., XXIV, 36.

Jésus condamné par les Juifs et Gentils.

Les Juifs et Gentils figurés par les deux fils. Aug., XX, *de Civit.*, 29[66].

***442]**
655[67]

Les six âges, les six pères des six âges, les six merveilles à l'entrée des six âges, les six orients à l'entrée des six âges[68].

***130]**
656[69]

Adam *forma futuri*[70]. Les six jours pour former [*l*]'un, les six âges pour former l'autre ; les six jours que Moïse représente pour la formation d'Adam, ne sont que la peinture des six âges pour former Jésus-Christ et l'Église. Si Adam n'eût point péché, et que Jésus-

Christ ne fût point venu, il n'y eût eu qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes, et la création eût été représentée comme faite en un seul temps.

19]
657[71]

Figures. — Les peuples juif et égyptien visiblement prédits par ces deux particuliers que Moïse[72] rencontra[73] : l'Égyptien battant le Juif, Moïse le[74] vengeant et tuant l'Égyptien, et le Juif en étant ingrat.

104]
658[75]

(20v). Les figures de l'Évangile pour l'état de l'âme malade sont des corps malades ; mais parce qu'un corps ne peut être assez malade pour le bien exprimer, il en a fallu plusieurs. Ainsi il y a le sourd[76], le muet[77], l'aveugle[78], le paralytique[79], le Lazare mort[80], le possédé[81] ; tout cela ensemble est dans l'âme malade.

382]
659[82]

[83] *Figures*. — Pour montrer que l'Ancien Testament n'est que figuratif, et que les prophètes entendaient[84] par les biens temporels d'autres biens, c'est :

Premièrement que cela serait indigne de Dieu ;

Secondement[85] que leurs discours expriment très clairement la promesse des biens temporels, et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, et que leur sens[86] ne sera point entendu. D'où il paraît que ce sens secret n'était pas celui qu'ils exprimaient à découvert, et que, par conséquent, ils entendaient parler d'autres sacrifices, d'un autre libérateur, etc. Ils disent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. Jér., xxxiii, *ult*[87].

La troisième preuve est que leurs discours sont contraires et se détruisent, de sorte que, si on pense qu'ils n'aient entendu par les mots de loi et de sacrifice autre chose que celle de Moïse, il y a contradiction manifeste et grossière ; donc ils entendaient autre chose, se contredisant quelquefois dans un même chapitre.

[88] Or, pour entendre le sens d'un auteur[89]…

1]
660[90]

La concupiscence nous est devenue naturelle, et a fait notre seconde nature ; ainsi il y a deux natures en nous : l'une bonne, l'autre mauvaise. Où est Dieu ? où vous[91] n'êtes pas, et le royaume de Dieu est dans vous. — Rabbins.

90]
661[92]

La pénitence[93], seule de tous les mystères, a été déclarée manifestement aux Juifs, et par saint Jehan, précurseur ; et puis les autres mystères, pour marquer qu'en chaque homme comme au monde entier cet ordre doit être observé.

17]
662[94]

Les Juifs charnels[95] n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur prédite, comme quand il dit que le Messie sera seigneur de David, quoique son fils[96], et qu'il est devant qu'Abraham, et[97] qu'il l'a vu[98] ; ils ne le croyaient pas si grand, qu'il fût[99] éternel et ils l'ont méconnu de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disaient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra[100]. — Ils ne le croyaient donc ni mortel, ni éternel : ils ne cherchaient en lui qu'une grandeur charnelle.

8]
663[101]

Figuratif. — Rien n'est ni semblable à la[102] charité que la cupidité, et rien n'y est si contraire[103]. Ainsi les Juifs, pleins des biens qui flattaient leur cupidité, étaient très conformes aux Chrétiens, et très contraires ; et par ce moyen, ils avaient les deux qualités qu'il fallait qu'ils eussent, d'être très conformes au Messie pour le figurer, et très contraires pour n'être pas témoins suspects.

1]
664[104]

Figuratif. — Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à Jésus-Christ [qui portait le remède à la concupiscence].

455]
665[105]

La charité n'est pas un précepte figuratif[106]. Dire que Jésus-Christ, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne serait venu que mettre la figure de la charité, pour ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible.

« Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres[107] ? »

381]
666[108]

Fascination. *Somnum suum*[109]. *Figura hujus mundi*[110].

L'Eucharistie. *Comedes panem* tuum[111]. *Panem* nostrum[112].

Inimici Dei terram lingent[113], les pécheurs lèchent la terre, c'est-à-dire aiment les plaisirs terrestres.

L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le Nouveau contient les moyens d'y arriver.

Les figures étaient de joie : les moyens[114], de pénitence ; et néanmoins l'agneau pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*[115].

Singularis sum ego donec transeam[116], Jésus-Christ avant sa mort était presque seul de martyr.

39]
667[117]

Figuratifs. — Les termes d'épée, d'écu[118]. *Potentissime*[119].

97]
668[120]

On ne s'éloigne qu'en s'éloignant de la charité.

Nos prières et nos vertus sont abominables devant Dieu, si elles ne sont les prières et vertus de Jésus-Christ[121]. Et nos péchés ne seront jamais l'objet de la [*miséricorde*][122], mais de la justice de Dieu, s'ils ne sont [*ceux*] de Jésus-Christ. Il a adopté nos péchés, et nous a [*admis à son*] alliance ; car les vertus lui sont [*propres, et les*] péchés étrangers ; et les vertus nous [*sont*] étrangères, et nos péchés nous sont[123] propres.

Changeons la règle que nous avons prise jusqu'[*ici*] pour juger de ce qui est bon. Nous en avions pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de [*Dieu*] : tout ce qu'il veut nous est bon et juste[124], tout ce qu'il ne veut [*pas, mauvais*][125].

Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. Les péchés sont défendus par la déclaration générale que Dieu a faite, qu'il[126] ne les voulait pas. Les autres choses qu'il a laissées sans défense générale, et qu'on appelle par cette raison permises, ne sont pas néanmoins toujours permises ; car quand Dieu en éloigne quelqu'un de nous, et que par l'événement qui est une manifestation de la volonté de Dieu, il paraît que Dieu ne veut pas que nous ayons une chose, cela nous est défendu alors comme le péché, puisque la volonté de Dieu est que nous n'ayons non plus l'un que l'autre. Il y a cette différence seule entre ces deux[127] choses, qu'il est sûr que[128] Dieu ne voudra jamais le péché, au lieu qu'il ne l'est pas qu'il ne voudra jamais l'autre[129]. Mais tandis que Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché[130] ; tandis que[131] l'absence de la volonté de Dieu, qui est seule toute la bonté et toute la justice, la rend injuste et mauvaise[132].

***Première Copie* 342]**
669[133]

Changer de figure, à cause de notre faiblesse.

35]
670[134]

Figures[135]. — Les Juifs avaient vieilli dans ces pensées terrestres, que Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortait ; que pour cela il les avait multipliés et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent ; que, quand ils languissaient dans l'Égypte, il les en retira avec tous ses grands signes en leur faveur ; qu'il

les nourrit de la manne dans le désert ; qu'il les mena dans une terre bien grasse ; qu'il leur donna des rois et un temple bien bâti pour y[136] offrir des bêtes, et par le moyen de l'effusion de leur sang qu'ils seraient purifiés, et qu'il leur devait enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde, et il a prédit le temps de sa venue.

Le monde ayant vieilli dans ses erreurs charnelles, Jésus-Christ est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu ; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui[137]. Après sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figure[138], que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l'esprit[139] ; que les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais les passions ; que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main, mais en un cœur pur et humilié[140] ; que la circoncision du corps était inutile, mais qu'il fallait celle du cœur[141] ; que Moïse ne leur avait pas donné le pain du ciel[142], etc.

Mais Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple, qui en était indigne, et ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, il[143] en a prédit le temps clairement[144], et les a quelquefois exprimées clairement, mais abondamment, en figures, afin que ceux qui aimaient les choses figurantes s'y arrêtassent, et que ceux qui aimaient les figurées les y vissent.

Tout ce qui ne va point à la charité est figure.

L'unique objet de l'Écriture est la charité[145].

Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure ; car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire notre[146] curiosité qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire ; car une seule chose est nécessaire[147], et nous aimons la diversité ; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire.

Les Juifs ont tant aimé les choses figurantes et les ont si bien attendues, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

Les Rabbins prennent pour figures les mamelles de l'épouse[148], et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels.

Et les chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent.

119]

671[149]

Les Juifs, qui ont[150] été appelés à dompter les nations et les rois, ont été esclaves du péché ; et les Chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres[151].

****197]**

672[152]

[153] *Pour formalistes*[154]. — Quand saint Pierre et les apôtres délibèrent d'abolir la circoncision[155], où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu[156], ils ne consultent point les prophètes, mais simplement[157] la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis[158].

Ils jugent plus sûr que Dieu[159] approuve ceux qu'il remplit de son esprit, que non pas qu'il faille observer la loi. Ils savaient que la fin de la loi n'était que le Saint-Esprit ; et qu'ainsi, puisqu'on l'avait bien sans circoncision, elle n'était pas nécessaire.

270]

673[160]

Fac secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte[161].

La religion des Juifs[162] a donc été formée sur[163] la ressemblance[164] de la vérité du Messie ; et la vérité du Messie a été reconnue par la religion des Juifs, qui en était la figure.

Dans les Juifs, la vérité n'était que figurée ; dans le ciel, elle est découverte.

Dans l'Église, elle est couverte, et reconnue par le rapport à la figure.

La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure.

Saint Paul dit lui-même que des gens défendront les mariages, et lui-même en parle aux Corinthiens d'une manière qui[165] est une ratière[166] ; car si un prophète avait dit l'un, et que saint Paul eût dit ensuite l'autre, on l'eût accusé.

39]
674[167]

Figuratives. — « Fais toutes choses, selon le patron qui t'a été montré sur la montagne[168]. » Sur quoi saint Paul dit[169] que les Juifs ont peint les choses célestes[170].

****145]**
675[171]

Et cependant ce Testament, fait pour aveugler les uns et éclairer les autres, marquait, en ceux mêmes qu'il aveuglait, la vérité qui devait[172] être connue des autres. Car les biens[173] visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il était puissant de leur donner les invisibles, et un Messie.

Car la nature est une image de la grâce, et les miracles visibles sont images des invisibles. *Ut sciatis… tibi dico : Surge*[174].

Isaïe LI dit que la rédemption sera comme[175] le passage de la mer Rouge[176].

Dieu a donc montré en la sortie d'Égypte, de la mer, en la défaite des rois, en la manne, en toute la généalogie d'Abraham, qu'il était capable de sauver, de faire descendre le pain du ciel[177], etc. ; de sorte que le peuple ennemi est la figure et la représentation du même Messie qu'ils ignorent, etc.

Il nous a donc appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre[178], vrai Israélite[179], vraie circoncision[180], vrai pain du ciel[181], etc.

[182] Dans ces promesses-là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures ; mais avec cette différence que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui, ce qui n'est qu'une même chose, et qu'enfin il n'est point venu Messie pour eux[183] ; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, avec commandement de n'aimer que lui, et qu'il est venu un Messie dans le temps prédit pour[184] leur donner les biens qu'ils demandent.

Ainsi les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir ; et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu ; elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie religion : aussi elle l'était. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs[185] ; or la doctrine des Juifs n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties, et la perpétuité, parce qu'elle n'avait pas cet autre point de n'adorer, de n'aimer que Dieu.

***Première Copie* 257]**
676[186]

Le voile qui est sur ces livres pour les Juifs y est aussi pour les mauvais Chrétiens, et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes.

Mais qu'on est bien disposé à les entendre et à connaître Jésus-Christ, quand on se hait véritablement soi-même !

35]
677[187]

Figure porte absence et présence, plaisir et déplaisir.

Chiffre a double sens : un clair et où il est dit que le sens est caché[188].

15]
678[189]

Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. La réalité exclut absence et déplaisir.

Figures. — Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les prophètes, en parlant de ces choses, y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils n'y vissent que cette ancienne alliance, ou s'ils y voient quelque autre chose dont elle fût la peinture ; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en disent[190].

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée ; et de même des sacrifices, etc. ?

[191] Le chiffre a deux sens[192]. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci, qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir et qu'on l'entendra sans l'entendre ; que doit-on penser sinon que c'est un chiffre à double sens, et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral ? Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle ; et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens, et qu'il était voilé[193].

Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre et nous apprennent à connaître le sens caché, et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout

à fait naturels et clairs ! C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, et les apôtres : ils ont levé le sceau, il a rompu le voile et a découvert l'esprit[194] ; ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions, que le Rédempteur serait spirituel et son règne spirituel, qu'il y aurait deux avènements : l'un de misère pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié ; que Jésus-Christ serait Dieu et homme.

15]
679[195]

Figures. — Jésus-Christ leur ouvrit l'esprit pour entendre les Écritures.

Deux grandes ouvertures sont celles-là : 1º Toutes choses leur arrivaient en figures : *vere Israelitæ, vere liberi*, vrai pain du ciel[196] ; 2º un Dieu humilié jusqu'à la Croix : il a fallu que[197] le Christ ait souffert pour entrer dans sa gloire : « qu'il vaincrait la mort par sa mort[198]. » Deux avènements.

37]
680[199]

Figures. — Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir. Qu'on lise le vieil Testament en cette vue, et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais, si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise était le véritable lieu de repos. — Non ; donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées et tous les commandements qui ne sont pas pour la charité, on verra que c'en sont les figures[200].

Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc figures ou sottises. Or il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises.

Savoir si les prophètes arrêtaient leur vue dans l'Ancien Testament, ou y voyaient d'autres choses[201].

39]
681[202]

Figuratives. — Clé du chiffre : *Veri adoratores*[203]. *Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi*[204].

339]
682[205]

Is., i, 21. Changement de bien en mal et vengeance de Dieu[206].

Is., x, 1 : *Væ qui condunt leges iniquas.* Is., xxvi, 20 : *Vade, populus meus, intra in cubicula tua, claude ostia tua super te, abscondere modicum ad momentum, donec pertranseat indignatio.* — Is., xxviii, 1 : *Væ coronæ superbiæ.*

Miracles. — Is., [xxxiii][207], 9 : *Luxit et elanguit terra, confusus est Libanus et obsorduit, etc.*

Nunc consurgam, dicit Dominus, nunc exaltabor, nunc sublevabor. — Is., xl, 17 : *Omnes gentes quasi* non sint. — *[208] Is. xli, 26 :* Quis annuntiavit ab exordio ut sciamus et a principio ut dicamus : Justus es ? — Is. xliii, 13 : *Operabor et quis avertet illud ?* — Jér. xi, 21 : *Non prophetabis in nomine Domini et non morieris in manibus nostris. Propterea hæc dicit Dominus.*

[209] Is. xliv, 20 : *Neque dicet : Forte mendacium est in dextera mea.*

Is. xliv, 21, etc. : *Memento horum, Jacob et Israel, quoniam servus meus es tu. Formavi te, servus meus es tu, Israel, ne obliviscaris mei.*

Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua, revertere ad me quoniam redemi te.

xliv, 23, 24 : *Laudate cœli quoniam misericordiam fecit Dominus..., quoniam redemit Dominus Jacob, et Israel gloriabitur. Hæc dicit Dominus redemptor tuus et formator tuus ex utero : Ego sum Dominus faciens omnia et extendens cœlos, solus, stabiliens terram et nullus mecum.*

[210] Is. liv, 8 : *In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te et in misericordia sempiterna misertus sum tui, dixit redemptor tuus Dominus.*

Is. lxiii, 12 : *Qui eduxit ad dexteram Moysen brachio majestatis suæ, qui scidit aquas ante eos ut faceret sibi nomen sempiternum.*

14. *Sic adduxisti populum tuum ut faceres tibi nomen gloriæ.*

Is. lxiii, 16. *Tu enim pater noster, et Abraham nescivit nos et Israel ignoravit nos.*

Is. lxiii, 17. *Quare indurasti cor nostrum ne timeremus te ?*

Is. lxvi, 17. *Qui sanctificabantar et mundos se putabant,... simul consumentur, dicit Dominus.*

Jér. ii, 35. *Et dixisti : Absque peccato et innocens ego sum, et propterea avertatur furor tuus a me. Ecce ego judicio contendam tecum eo quod dixeris : Non peccavi.*

Jér. iv, 22. *Sapientes sunt ut faciant mala, bene autem facere nescierunt.*

[211] Jér. iv, 23, 24. *Aspexi terram, et ecce vacua erat et nihili, et cœlos, et non erat lux in eis. Vidi montes et ecce movebantur, et omnes colles conturbati sunt. Intuitus sum et non erat homo, et omne volatile cœli recessit. Aspexi et ecce Carmelus desertus et omnes urbes ejus destructæ sunt a facie Domini, et a facie iræ furoris ejus.* [212] *Hæc enim dicit Dominus : Deserta erit omnis terra, sed tamen consummationem non faciam.*

Jér. v, 4. *Ego autem dixi : Forsitan pauperes sunt et stulti ignorantes viam Domini, judicium Dei sui. Ibo ad optimates et loquar eis, ipsi enim cognoverunt viam Domini, et ecce magis hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula. Idcirco percussit eos leo de sylva, pardus vigilans super civitates eorum.*

[213] Jér. v, 29 : *Numquid super his non visitabo, dicit Dominus ? Aut saper gentem hujuscemodi non ulciscetur anima mea ?*

Jér. v, 30 : *Stupor et mirabilia facla sunt in terra.*

Jér. v, 31 : *Prophetæ prophetabant mendacium, et sacerdotes applaudebant*[214] *manibus, et populus meus dilexit talia : quid igitur fiet in novissimo ejus ?*

Jér. vi, 16 : *Hæc dicit Dominus : State super vias, et videte et interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona et ambulate in ea ; et invenietis refrigerium animabus vestris. Et dixerunt : Non ambulabimus.*

Et constitui super vos speculatores, audite vocem tubæ. Et dixerunt : Non audiemus[215].

Ideo audite, gentes[216]*, quanta ego faciam eis. Audi terra : ecce ego adducam mala, etc.*

[217] Fiance aux sacrements extérieurs : Jér. vii, 14 : *Faciam domui huic in qua invocatum est nomen meum et in qua vos habetis fiduciam, et loco quem dedi vobis et patribus vestris, sicut feci Silo. Tu ergo noli orare pro populo hoc.* — [218] L'essentiel n'est pas le sacrifice extérieur. Jér. vii, 22 : *Quia non sum locutus cum patribus vestris et non præcepi eis in die qua eduxi eos de terra Egypti, de verbo holocautomatum et victimarum. Sed hoc verbum præcepi eis dicens : Audite vocem meam et ero vobis Deus, et vos eritis mihi populus, et ambulate in omni via quam mandavi vobis ut bene sit vobis. Et non audierunt.*

Multitude de doctrines. Jér. xi, 13 : *Secundum numerum enim civitatum tuarum erant Dei tui Juda, et secundum numerum viarum Jerusalem posuisti aras confusionis, tu ergo noli orare pro populo hoc.*

[219] Jér. xv, 2 : *Quod si dixerint ad te : Quo egrediemur ? dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Qui ad mortem, ad mortem, et qui ad gladium, ad gladium, et qui ad famem, ad famem, et qui ad captivitatem, ad captivitatem.* — Jér. xvii, 9 : *Pravum est cor omnium et inscrutabile : quis cognoscet illud ?* c'est-à-dire qui en connaîtra toute la malice, car il est déjà connu qu'il est méchant. *Ego Dominus scrutans cor et probans renes*[220]*. Et dixerunt : Venite et cogitemus contra Jeremiam cogitationes, non enim*

peribit lex a sacerdote, neque sermo a propheta. — Jér. xvii, 17 : *Non sis tu mihi formidini, tu spes mea in die afflictionum.*

Jér. xxiii, 15 : *A prophetis enim Hierusalem egressa est pollutio super omnem terram.*

[221] Jér. xxiii, 17 : *Dicunt his qui blasphemant me : Locutus est Dominus : Pax erit vobis ; et omni qui ambulat in pravitate cordis sui dixerunt : Non veniet super vos malum.*

29]
683[222]

Figures. — La lettre tue[223] ; tout arrivait en figures[224]. Voilà le chiffre que saint Paul nous donne. Il fallait que le Christ souffrît. Un Dieu humilié. Circoncision du cœur[225], vrai jeûne, vrai sacrifice[226], vrai temple. Les prophètes ont indiqué qu'il fallait que tout cela fût spirituel[227].

Non la viande qui périt, mais celle qui ne périt point[228].

« Vous seriez vraiment libres[229]. » Donc l'autre[230] liberté n'est qu'une figure de liberté.

« Je suis le vrai pain du ciel[231]. »

***255]**
684[232]

Contradiction. — [233] On ne peut faire une bonne physionomie[234] qu'en accordant toutes nos contrariétés, et[235] il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes[236] sans accorder les contraires[237]. Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires[238] s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture et des prophètes ; ils avaient assurément trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs ; mais en Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et principauté, prédite par Osée[239], avec la prophétie de Jacob[240].

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume, pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne saurait pas même accorder les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre, ce qui marque trop quel était le sens de l'auteur ; comme quand Ézéchiel, chap. xx, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu et qu'on n'y vivra pas[241].

***253]**
685[242]

Figures. — [243] Si la loi et les sacrifices sont la vérité, il faut qu'elle plaise à Dieu, et qu'elle ne lui déplaise point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent et déplaisent[244].

Or dans toute l'Écriture ils plaisent et déplaisent. Il est dit que la loi sera changée, que le sacrifice sera changé, qu'ils seront sans loi, sans prince et sans sacrifice, qu'il sera fait une nouvelle alliance, que la loi sera renouvelée, que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons, que leurs sacrifices sont abominables, que Dieu n'en n'a point demandé[245].

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement, que cette alliance sera éternelle, que le sacrifice sera éternel, que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive[246].

Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité ? non[247]. Marquent-ils aussi que ce soit figure ? non : mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers, excluant la réalité, marquent que ce n'est que figure[248].

[249] Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité ; tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure.

Agnus occisus est ab origine mundi[250]. Juge sacrificateur.

39]
686[251]

Contrariétés. — Le sceptre jusqu'au Messie[252], — sans roi ni prince[253].

Loi éternelle — changée.

Alliance éternelle, — alliance nouvelle.

Lois bonnes, — préceptes mauvais. Ézéch.[254].

31]
687[255]

Figures. — Quand la parole de Dieu, qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement[256]. *Sede a dextris meis*, cela est faux littéralement ; donc cela est vrai spirituellement.

En ces[257] expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes ; et cela ne signifie autre chose, sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi ; c'est donc une marque de l'intention de Dieu, non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre grasse ; c'est-à-dire la même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura la même intention pour vous[258], parce que vous avez eu pour lui même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums. Ainsi, *iratus est*[259], « Dieu jaloux[260] », etc. Car les choses de Dieu étant inexprimables, elles ne peuvent être dites autrement, et l'Église aujourd'hui en use encore : *Quia confortavit seras*[261], etc.

Il n'est pas permis d'attribuer à l'Écriture les sens qu'elle ne nous a pas révélé qu'elle a. Ainsi, de dire que le *mem* fermé d'Isaïe signifie 600, cela n'est pas révélé[262]. Il eût pu dire que les *tsade* finals et les *he deficientes* signifieraient des mystères[263]. Il n'est donc pas permis de le dire, et encore moins de dire que c'est la manière de la pierre philosophale. Mais nous disons que le sens littéral n'est pas le vrai, parce que les prophètes l'ont dit eux-mêmes.

***Première Copie* 257]**
688[264]

Je ne dis pas que le *mem* est mystérieux[265].

***213]**
689[266]

Moïse (*Deut.* xxx)[267] promet que Dieu circoncira leur cœur pour les rendre capables de l'aimer.

247]
690[268]

Un mot de David, ou de Moïse, comme que Dieu circoncira les cœurs[269], fait juger de leur esprit. Que tous leurs autres discours soient équivoques, et douteux d'être[270] philosophes ou chrétiens, enfin un mot de cette nature détermine tous les autres, comme un mot d'Épictète détermine tout le reste au contraire. Jusque-là l'ambiguïté dure, et non pas après[271].

31]
691[272]

De deux personnes qui disent de sots contes, l'un qui a double sens[273] entendu dans la cabale, l'autre qui n'a qu'un sens, si quelqu'un, n'étant pas du secret, entend discourir les deux[274] en cette sorte, il en fera même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses plates et communes, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre : l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telle sottise[275], et capable d'être mystérieux ; l'autre, qu'il est incapable de mystère, et capable de sottise.

Le Vieux Testament est un chiffre[276].

33]
692[277]

Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu[278] ; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'[*ils*] s'en [*soûlent*], et qu'[*ils*] y [*meurent*][279]. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui[280] n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis ; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir, je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux ; je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis ; et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis[281].

Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens[282], et alors je ne saurais montrer que la prophé-

tie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités, car, dans la vérité[283], les Égyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont[284]. Ce mot d'ennemis est donc équivoque. Mais s'il dit ailleurs, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés[285], aussi bien qu'Isaïe[286] et les autres, l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquités[287]. Car s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis ; mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités[288].

Or, Moïse, et David et Isaïe[289] usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas même sens, et que le sens de David qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fût pas le même que [*celui de*][290] Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel (ix) prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis ; mais il pensait aux péchés, et pour le montrer il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé, et qu'il n'y avait plus que soixante-dix semaines à attendre, après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin, et le libérateur, le Saint des saints, amènerait la justice *éternelle*, non la légale, mais l'éternelle[291].

---

1. ↑ Cf. B., 138 ; C., 165 ; P. R., XIII, 1 ; Bos., II, ix, 5 ; Faug., II, 363 ; Hav., XVI, 4 ; XXV, 186 ; Mol., I, 242 ; Mich., 105.
2. ↑ Fragment dicté à un domestique inexpérimenté qui écrit *en vain* pour *Rabbins*, *profissies* pour *prophéties*, *cabane* pour *cabale*. — Jansénius cite dans l'*Augustinus* (de Grat. Christ. Salv., III, 8) : illud tam celebre sancti Doctoris pronuntiatum : *In veteri Testamento est occultatio novi, in novo manifestatio veteris* (*ap*. saint Augustin, *De catechis. rudibus*, ch. iv).
3. ↑ « Il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique » (*Lettres à Mlle de Roannez*, IV *olim* 2).
4. ↑ Cf. *Pugio Fidei*, p. 599 : « In prophetis autem probatione non opus est, cum omnes libri ipsorum loquantur de hac re [*du Messie*] Haec Maimonides. »
5. ↑ De *Moïse Maymon* à la fin du paragraphe, addition de la main de Pascal.
6. ↑ Dans sa préface au *Pugio Fidei*, ch. 17, Joseph de Voisin donne de la Cabale une définition à laquelle Pascal se réfère sans doute : « On s'y sert habituellement des propriétés diverses et secrètes des nombres, comme c'est l'usage dans la philosophie platonicienne. Quoique le Talmud tout entier soit appelé Cabale, cette partie est par excellence la Cabale dont les dix Séphirot (ou attributs de Dieu), forment les principes et les fondements essentiels ».
7. ↑ Le reste du paragraphe ajouté ultérieurement.
8. ↑ Cf. fr. 678.
9. ↑ Cf. B., 139 ; C., 167 ; P. R., X, 1 et *ult*., XII, 5, XVIII, 9 ; Bos., II, viii, 2 et II, ix, 3 ; Faug., II, 245 ; Hav., V, 2 ; Mol., I, 248 ; Mich., 104.
10. ↑ Paroles de Jésus au paralytique (*Marc*, II, 10) que Pascal rapproche du passage d'Isaïe (verset 10) relatif au passage de la mer Rouge : *Consurge, consurge… consurge sicut in diebus antiquis numquid non tu siccasti mare… Et nunc qui redempti sunt a Domino, revertentur*. Pascal explique au fragment 675 le rapport de ces deux textes.
11. ↑ Cf. fr. 521 et 532, Sect. VIII.
12. ↑ Cf. *Lettres à Mademoiselle de Roannez*, IV *olim* 2.

13. ↑ *Et de… Abraham*, en surcharge.
14. ↑ *Elle-même* en surcharge.
15. ↑ Le manuscrit donne *la grâce* ; il est clair que Pascal a voulu écrire *la gloire*.
16. ↑ La loi figure dans l'ordre charnel ce qu'est la grâce dans l'ordre spirituel ; mais la grâce elle-même n'est qu'un état préparatoire à la gloire ; elle en est la figure, car la grâce est déjà la délectation victorieuse, mais c'est la victoire militante sur la nature, image de la victoire pacifique en Dieu. Toutefois il n'y a pas seulement entre la grâce et la gloire rapport de figuratif à figuré, comme entre la loi et la grâce, il y a rapport de cause à effet. La loi ne donne pas la grâce ; la grâce donne la gloire.
17. ↑ [*Commune*] est.
18. ↑ [*Spirituels*.]
19. ↑ Cf. B., 193 ; C., 3 ; P. R., II, 8 ; Bos., II, iv, 5 ; Faug., II, 244 ; Hav., XI, 5 *ter* ; Mol., I, 260 ; Mich., 214.
20. ↑ [*Faire paraître qu'il avait le pouvoir de*.]
21. ↑ [*En attendant*.]
22. ↑ *Lorsque les hommes étaient si proches* : la phrase intermédiaire a été ajoutée postérieurement en marge.
23. ↑ [*Ayant*.]
24. ↑ [*Ne pouvait que*.]
25. ↑ *Gen.*, III, 15.
26. ↑ [*Proches*.]
27. ↑ *Gen.*, VI.
28. ↑ Réflexion ajoutée, et inachevée.
29. ↑ [*Commençant*.]
30. ↑ *Gen.*, XIII.
31. ↑ [*Ceux qui avaient vu Sem vivaient*] encore.
32. ↑ *Exode*, II. — L'histoire du peuple juif, telle qu'elle a été exposée dans les fragments de la section précédente, est ici interprétée par rapport au but de Dieu. Le peuple juif est le dépositaire des prophéties ; à chaque génération la foi en ces prophéties est renouvelée et fortifiée par quelque témoignage visible de la puissance et de la sollicitude de Dieu.
33. ↑ Cf. B., 120 ; C., 146 ; P. R., X, 2 ; Bos., II, viii, 3 ; Faug., II, 251 ; Hav., XV, 3 ; Mol., I, 261 ; Mich., 153.
34. ↑ [*A donné*.]
35. ↑ Cf. B., 339 ; C., 292 ; P. R., XII, 4 ; Bos., II, ix, 4 ; Faug., II, 253 ; Hav., XVI, 3 ; Mol., I, 273 ; Mich., 291.
36. ↑ Cf. Faug., II, 246 ; Hav., XVI, 8 *bis* ; Mol., I, 272 ; Mich., 73.
37. ↑ Voir Jansénius : Sur « l'état figuratif de l'Ancien Testament » (*Augustinus, De Gratia Christi Salvatoris*, III, viii). — La doctrine des figures chez Pascal n'est donc pas, comme on l'a dit, un retour aux doctrines des docteurs du moyen âge et une simple imitation du *Pugio Fidei* ; elle est conforme à la théologie du jansénisme ; cf. *la Bible de Royaumont* (Voir l'Introduction, p. xcii).
38. ↑ Cf. B., 125 ; C., 152 ; Faug., II, 247 ; Hav., XXV, 152 ; Mol., I, 243 ; Mich., 78.
39. ↑ [*Interpréter*.]
40. ↑ La première est celle des Juifs charnels, la seconde celle des Apocalyptiques imaginaires.
41. ↑ Cf. B., 126 ; C., 152 ; Faug., II, 254 ; Hav., XXV, 111 *bis* ; Mol., I, 256 ; Mich., 29.
42. ↑ Cf. B., 109 ; C., 134 ; P. R., XII, 1 ; Bos., II, x, 1 ; Faug., II, 248 ; Hav., XVI, 1 ; Mol., I, 256 et I, 243 ; Mich., 811.
43. ↑ *Claires et… d'autres* surcharge.
44. ↑ [*Mais*.] — Port-Royal a reculé devant la hardiesse familière de l'expression ; il fait dire à Pascal *qui semblent moins naturelles*.
45. ↑ Les Apocalyptiques sont, comme dit Port-Royal « ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse, qu'ils expliquent à leur fantaisie ». Il s'agit en particulier du verset 4 du ch. xx : *qui non adoraverunt bestiam… et vixerunt*, d'où l'on concluait que la fin du monde et la résurrection devaient se produire

après une période de mille ans : *regnaverunt cum Christo mille annis*, etc. D'où le rapprochement des *Apocalyptiques* et des *Millénaires* dans le titre du fr. 651.

46. ↑ La suite du paragraphe en surcharge.
47. ↑ *Quand elles sont divines*, surcharge.
48. ↑ Cf. fr. 598.
49. ↑ Ce dernier paragraphe, en marge, a été barré.
50. ↑ Cf. fr. 678.
51. ↑ Cf. B., 340 ; C., 293 ; Faug., II, 265 ; Hav., XXV, 159 ; Mol., I, 257 ; Mich., 303.
52. ↑ Les *Apocalyptiques* et les *Millénaires* se confondent parfois (voir la note du fragment précédent) ; peut-être Pascal distingue-t-il des *Apocalyptiques* chrétiens les *Millénaires* juifs qui interprétaient le récit de la Genèse d'après ce texte des *Psaumes* : *quoniam mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna quæ præterit* (XC, 4) et prédisaient six mille ans de combat suivis d'un Sabbat millénaire. Les *Préadamites* constituent une allusion toute d'actualité au livre d'un protestant Isaac de Lapeyrère : *Præadamitæ, sive exercitatio super versibus 12, 13, 14, capitis V, epistolæ divi Pauli ad Romanos quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi* (1655).
53. ↑ [*Trouver*] des [*sens*.]
54. ↑ *Matth*., XXIV, 34 : *Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc : donec omnia hæc fiant*.
55. ↑ [*En*.]
56. ↑ Au ch. xiv du livre Ier : Salomon y est représenté rassemblant des chars et des cavaliers qu'il place : *in urbibus quadrigarum et cum rege in Jerusalem*.
57. ↑ Cf. B., 173 ; C., 207 ; Faug., II, 254 ; Hav., XVI, 8 *ter* ; Mol., I, 273 ; Mich., 27.
58. ↑ Cf. B., 125 ; C., 151 ; Faug., II, 247 ; Hav., XXV, 152 ; Mol., I, 243 ; Mich., 79.
59. ↑ Il s'agit des trois enfants que Nabuchodonosor jeta dans la fournaise, pour n'avoir pas adoré sa statue. Daniel dit que leurs cheveux ne furent pas brûlés, que leurs ceintures (*sarabala*) ne furent pas touchées, et que l'odeur du feu ne les avait pas traversés (III, 94). Leurs liens seuls avaient été brûlés. Voici comment la *Bible de Royaumont* interprète ce récit : « Les Saints Pères remarquent que ces jeunes hommes, dans la fournaise, sont l'image des saints dans l'affliction. Le feu ne brûle que les liens, l'affliction de même ne consume que ce qu'il y a de faible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu. Un ange descend avec eux dans la fournaise ; Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu du Ciel devient une rosée pour les saints, et ne consume que ceux qui les y avoient jetés, ainsi les maux des Justes les consolent et les sanctifient, et ne retombent que sur ceux qui les font souffrir. Mais ces punitions autrefois étaient extérieures et visibles, au lieu que maintenant elles sont intérieures et invisibles. »
60. ↑ Cf. Faug., II, 371 ; Hav., XXV, 188 ; Mol., I, 247 ; Mich., 743.
61. ↑ Allusion à un texte de saint Luc : *Cum facis prandium aut cœnam*, XIV, 12.
62. ↑ Référence à la dernière Homélie super Missus (c'est-à-dire sur le texte de saint Luc, I, 26 : *missus ad Angelus Gabriel*, etc.) : « Si quidem apud Deum nec Verbum dissidet ab intentione, quia veritas est ; nec factum a verbo, quia virtus est, nec modus a facto, quia sapientia est. » (IV, § 8.)
63. ↑ § 1 : Neque enim et vitam Dei et præscientiam Dei sub necessitate ponimus, si dicamus necesse esse Deum semper vivere, et cuncta præscire : sicut nec potestas ejus minuitur, cum dicitur mori fallique non posse.
64. ↑ Cf. fr. 755.
65. ↑ *De die autem illo vel hora nemo scit, neque Angeli cœlorum nisi solus Pater* (Saint Marc, XIII, 32, ajoute *neque Filius*). Jésus se distingue ainsi du Père parce qu'il parle comme homme, ou comme envoyé de Dieu, non comme participant lui-même à la divinité, et ce qu'il prédit se réalise humainement, figurant la ruine du monde qui est l'objet spirituel, vrai, de la prédication du Christ.
66. ↑ Allusion au texte de Malachie, IV, 5 : *quis convertat cor patris ad filium* ? commenté par saint Augustin en deux sens, l'un direct : les Juifs qui sont les Pères se convertissent aux prophètes, qui sont leur fils ; l'autre plus raffiné (*elatior*) : les hommes se convertissent à l'amour du Père pour le fils.

67. ↑ Cf. B., 147 ; C., 177 ; Faug., II, 327 ; Hav., XXV, 99 *bis* ; Mol., I, 270 ; Mich., 768.
68. ↑ Havet a retrouvé la source de ces allégories dans un chapitre de saint Augustin : *De Genesi contra Manichæos* (I, 23 : *Septem dies et septem ætates mundi*) dont il a fait le résumé suivant : « Les six âges du monde répondent aux six jours de la création suivant la Genèse, avec leur matin et leur soir. Les six matins (ou les six orients) sont la création, la sortie de l'arche, la vocation d'Abraham, le règne de David, la transmigration à Babylone, la prédication de Jésus. Les six soirs sont le déluge, la confusion des langues, etc. Les Pères sont Adam, Noé, etc. ; il n'y en a pas d'indiqué pour le cinquième âge. Le troisième âge, qui répond à l'adolescence, c'est-à-dire au temps où l'homme acquiert la faculté d'engendrer, est en effet celui où a été engendré le peuple de Dieu, qui n'existait pas encore. Cet âge a eu quatorze générations, ainsi que les deux suivants. Les deux premiers n'en ont eu que dix chacun ; c'est qu'ils répondent à la première et à la seconde enfance, âge où toute la vie est enfermée dans les sens ; et que cinq, qui est le nombre des sens multiplié par deux, qui est celui des sexes, donne dix. Le dernier âge du monde est sans limite précise, comme la vieillesse dans la vie. »
69. ↑ Cf. B., 345 ; C., 299 ; Faug., II, 327 ; Hav., XXV, 99 ; Mol., I, 270 ; Mich., 332.
70. ↑ Expression de saint Paul, *Rom.*, V, 14 : *Sed regnavit mors ab Adam usque ad Moysen etiam in eos qui non peccaverunt, in similitudinem prævaricationis Adæ, qui est forma futuri.* C'est le texte invoqué par les *Préadamites* (cf. fr. 651).
71. ↑ Cf. B., 125 ; C., 151 ; Faug., II, 248 ; Hav., XXV, 153 ; Mol., I, 270 ; Mich., 39.
72. ↑ [*Figura*.]
73. ↑ Allusion au récit de l'Exode que la *Bible de Royaumont* résume avec des commentaires qui éclairent l'interprétation de Pascal : « Ayant vu un Égyptien qui outrageait un Hébreu, il fut saisi de l'esprit de Dieu, et tua cet Égyptien, qu'il cacha dans le sable, croyant, dit l'Écriture, que ses frères comprendraient bien que ce serait par sa main que Dieu les délivrerait ; mais ils ne le comprirent pas. En effet, le lendemain il vit des Hébreux qui se querellaient ; et comme il tâchait de les accorder, en leur représentant qu'ils étaient frères, l'un d'eux lui demanda s'il venait pour le tuer, comme il avait tué un Égyptien le jour précédent. » Le sort des Égyptiens qui devaient être anéantis dans le sable, et l'ingratitude des Hébreux qui devaient se révolter contre Moïse, leur bienfaiteur, sont ici figurés par le sort des deux *particuliers*.
74. ↑ *Le* en surcharge.
75. ↑ Cf. Faug., I, 372 ; Hav., XXV, 189 ; Mol., I, 248 ; Mich., 267.
76. ↑ *Marc.*, VII, 32 sqq.
77. ↑ *Luc.*, XI, 14
78. ↑ *Joan.*, IX, 1 sqq.
79. ↑ *Matth.*, IX, 2 sqq.
80. ↑ *Joan.*, XI. — Lazare est ici traité comme un nom commun et précédé de l'article : Pascal emploie la même tournure dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* (nº 141). « Puis il fut en Béthanie où il trouva que le Lazare était mort depuis quatre jours. » Cf. Bossuet, *Sermon sur la mort*, 1662 : « Seigneur, venez et voyez où on a déposé le corps du Lazare. »
81. ↑ *Luc*, IX, 38 sqq.
82. ↑ Cf. B., 305 ; C., 527 ; P. R., *ult.*, XIII, 3 ; Bos., II, ix, 6 ; Faug., II, 253 ; Hav., XVI, 5 ; Mol., I, 244 ; Mich., 613.
83. ↑ En marge : [*vrais israélites* [*des preuves*.]
84. ↑ [*Autre chose que ce qui paraissait dans le premier sens de leurs paroles*.]
85. ↑ De *c'est* à *que leurs discours* surcharge.
86. ↑ Sera [*inintelligible*.]
87. ↑ En réalité au dernier verset du chap. xxx : *In novissimo dierum intellegetis ea*.
88. ↑ [*La quatrième sera que pour accorder*] le sens.
89. ↑ Le passage interrompu se trouve repris et développé au fr. 684.
90. ↑ Cf. B., 357 ; C., 313 ; Faug., II, 89 ; Mol., I, 295 ; Mich., 4.

91. ↑ *Vous* se substitue à *nous* : vous désigne l'homme, Dieu n'est pas dans l'homme, en tant que la nature est corrompue, et il est en lui en tant que cette nature, maintenant corrompue, est bonne dans son essence primitive. Cette pensée s'appliquerait aux Rabbins de la façon suivante : Dieu n'est pas dans les livres saints pour les Juifs charnels qui y cherchent les images de la concupiscence ; il y est pour la charité qui en comprend le sens spirituel.
92. ↑ Cf. Faug., II, 262 ; Hav., XXV, 157 ; Mol., II, 129 ; Mich., 254.
93. ↑ Plusieurs éditeurs, MM. Faugère et Molinier, entre autres, ont lu *peinture*, qui aurait le sens d'image ou *figure* ; mais dans cette leçon on ne comprend plus ce que sont les autres mystères. Havet, et après lui M. Michaut donnent avec raison la leçon *pénitence*. La pensée de Pascal est claire : les Juifs ont connu la loi de pénitence, on leur a ordonné d'apaiser la colère de Dieu, avant de connaître la grâce qui devait succéder à la pénitence. Puis saint Jean-Baptiste a invité le monde à la pénitence, avant que le monde connût la révélation du Christ dont cette pénitence était la préface. Et de même pour chaque homme : c'est par la pénitence que le chrétien arrive à la foi, à la charité, à la grâce.
94. ↑ Cf. B., 127 ; C., 153 ; P. R., X, 7 ; Bos., II, viii, 5 ; Faug., II, 362 ; Hav., XV, 4 ; Mol., I, 267 ; Mich., 31.
95. ↑ *Charnels* en surcharge.
96. ↑ *Et qu'il est… l'a vu* en surcharge. — *Si ergo David vocat eum Dominum, quomodo filius ejus est ? Matth.*, XXII, 45.
97. ↑ [*Que les prophètes l'ont*] vu.
98. ↑ *Dixerunt ergo Judæi ad eum : Quinquaginta annos nondum habes, et Abraham vidisti. Dixit eis Jesus : Amen, amen dico vobis, antequam Abraham fieret ego sum*, Joan., VIII, 57-58.
99. ↑ [*Dieu*.]
100. ↑ Joan., XII, 34 (texte cité au fr. 573).
101. ↑ Cf. B., 357 ; C., 313 ; Faug., II, 260 ; Hav., XXV, 156 ; Mol., I, 267 ; Mich., 19.
102. ↑ [*Cupidité*.]
103. ↑ Cf. fr. 451 où la concupiscence est définie : une fausse image de la charité. *Cupidité* et *charité*, comme *fantaisie* et *sentiment* (274) se ressemblent en tant qu'également opposées à la raison, en tant que formes de la vie profonde et de l'amour ; mais rien n'est contraire comme les objets de ces deux amours, l'un étant le moi, source de tout égoïsme et de tout péché, l'autre étant Dieu, qui est le souverain bien. Jansénius cite (*de Grat. Chr. Salv.*, V, 6) cette parole de saint Augustin : *Quid est boni cupiditas, nisi charitas ?* (*ad Bonifacium*, lib. II, cap. 9.)
104. ↑ Cf. B., 316 ; C., 313 ; Faug., II, 260 ; Hav., XXV, 156 ; Mol., I, 267 ; Mich., 5.
105. ↑ Cf. B., 449 ; C., 247 ; P. R., XXVIII, 50 ; Bos., II, xvii, 45 ; Faug., II, 382 ; Hav., XXIV, 35 ; Mol., I, 264 ; Mich., 806.
106. ↑ Cf. saint Augustin, *De doctrina christiana*, III, xv : « Servabitur ergo in locutionibus figuratis regula hujusmodi ut tam diu versetur diligenti consideratione quod legitur, donec ad regnum charitatis interpretatio perducatur. Si autem hoc jam proprie sonat, nulla putetur figurata locutio. »
107. ↑ *Si ergo lumen quod in te est, tenebræ sunt : ipsæ tenebræ quantæ erunt ?* Matth., VI, 23.
108. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, xvii, 10 ; Faug., II, 173 ; Hav., XXV, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
109. ↑ Ps. LXXV, 5. *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis* : 6 *turbati sunt omnes insipientes corde. Dormierunt somnum* suum.
110. ↑ I, *Cor.*, VII, 31 : *qui utuntur hoc mundo, tanquam non utuntur : præterit enim* figura hujus mundi.
111. ↑ *Deut.*, VIII, 9 : Texte sur la Terre Promise : *ubi absque ulla penuria* comedes panem tuum.
112. ↑ Luc, XI, 3 : Panem nostrum *quotidianum da nobis hodie.*
113. ↑ Ps. LXXI, 9 : *Coram illo procident Æthiopes : et* inimici *ejus terram* lingent.
114. ↑ [*De tristesse*.]
115. ↑ Exode, XII, 8, *cum latucîs agrestibus*, suivant la Vulgate.
116. ↑ C'est la fin du Psaume CXL : David y est la figure de Jésus.
117. ↑ Cf. B., 125 ; C., 151 ; Faug., II, 249 ; Mol., I, 243 ; Mich., 93.

118. ↑ Ps. LXXI, 4 : *Ibi confregit potentias arcuum, scutum, gladiam et bellum.*
119. ↑ *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime.* Ps. XLIV, 4. Pour l'interprétation figurative que Pascal donne de ce passage, se reporter au fr. 760.
120. ↑ Cf. Faug., II, 380 ; Hav., XXV, 105 ; Mol., II, 52 ; Mich., 261.
121. ↑ Jansénius commente à diverses reprises un texte de saint Augustin (*contra Julianum*, lib. IV, cap. 3) qui transforme en péché même le bien qui n'est pas accompli pour l'amour de Dieu : *etsi officio videatur bonum, ipso non recto fine peccatum.*
122. ↑ Les éditeurs ont dû rétablir un certain nombre de mots, le manuscrit ayant été déchiré, et le fragment n'ayant été recueilli ni dans les Copies ni dans les éditions jusqu'à celle de Faugère.
123. ↑ *Nous sont* en surcharge.
124. ↑ *Et juste*, en surcharge.
125. ↑ « La volonté de Dieu étant première et avant toutes choses, étant la règle et la justice, il ne peut rien être de bon ni de juste s'il ne lui est conforme : ainsi toute volonté écartée ou éloignée de celle de Dieu, est vicieuse et désordonnée, comme dévoyée de la pure et souveraine droiture. » (R. Sebon, *Théologie naturelle*, ch. xxxviii).
126. ↑ [*N'en.*]
127. ↑ [*Péchés que.*]
128. ↑ *Qu'il est sûr que*, en surcharge.
129. ↑ « Il le faut [*Dieu*] regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché » (*Lettre à Mademoiselle de Roannez*, VIII, *olim*. 7). — Cf. Nicole : « Si Dieu permet le péché par cette volonté qui est la cause des choses, il ne laisse pas de le condamner et de le haïr par sa volonté considérée comme justice » (*De la soumission à la volonté de Dieu*).
130. ↑ [*Puisque Dieu.*]
131. ↑ [*La volonté*] de Dieu qui est seule toute la bonté et toute la justice [*n'y étant pas, elle* [*cette absence.*]
132. ↑ Cf. *Lettre à Mlle de Roannez*, III, autrefois 5. : « La raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. » Cf. *Introd.*, p. cxxx.
133. ↑ Cf. C., 296 ; Faug., II, 263 ; Hav., XVI, 13 *bis* ; Mol., I, 243 ; Mich., 943.
134. ↑ Cf. B., 134 ; C., 162 ; P. R., X, 3, 5, 6 et 8 ; XIII, 15 et 16 ; Bos., II, viii, 3, 4 et 5 ; II, ix, 15 et 16 ; Faug., II, 251 ; Hav., XV, 3 *bis* ; XVI, 13 ; Mol., I, 262 ; Mich., 81.
135. ↑ [*Le monde.*]
136. ↑ [*Être adoré.*]
137. ↑ [*Et saint Paul est venu.*] — Cf. Section XII, en particulier fr. 783.
138. ↑ Hæc autem omnia in figura contingebant. I *Cor.*, X, 11. — Cf. Joseph de Voisin, *Liber de Lege divina*, cap. 24, (*infra*, p. 125, nº 4.)
139. ↑ Cf. saint Paul, et en particulier *Rom*, VIII, 2 sqq.
140. ↑ *Hébr.*, IX, 24.
141. ↑ *Rom.*, II, 29 ; cf. fr. 610.
142. ↑ Joan., VI, 32. *Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : Non Moyses dedit vobis panem de cœlo, sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum.*
143. ↑ [*Les a.*]
144. ↑ Pascal avait d'abord ajouté [*et la manière en figures*]. Puis il a écrit cette parenthèse : *Je ne dis pas bien*, et il a substitué à cette première phrase une rédaction plus explicite.
145. ↑ Cf. saint Augustin, *De doctrina christiana*, III, x, *unde dignoscatur an figurata sit locutio* : Non autem præcipit Scriptura nisi charitatem, nec culpat nisi cupiditatem.
146. ↑ [*Unique nécessaire par.*]
147. ↑ C'est la fameuse parole de l'Évangile : *Porro unum est necessarium* (Luc, X, 42).
148. ↑ *Cant. Cantic.*, IV, 5.
149. ↑ Cf. B., 441 ; C., 238 ; P. R., XXVIII, 61 ; Bos., II, xvii, 54 ; Faug., II, 227 ; Hav., XXIV, 44 ; Mol., I, 187 ; Mich., 305.

150. ↑ [*Dompté*.]
151. ↑ Antithèse longuement développée dans l'*Épître aux Romains* (VI, *sub fine*).
152. ↑ Cf. B., 180 ; C., 212 ; P. R., XXVIII, 10 ; Bos., II, xvii, 16 ; Faug., II, 370 ; Hav., XXIV, 14 ; Mol., II, 126 ; Mich., 429.
153. ↑ Le 1er paragraphe d'une main étrangère avec corrections de Pascal. *Pour* lecture douteuse, qui nous paraît pourtant plus satisfaisante que l'ancienne leçon : *Point formaliste*.
154. ↑ [*Miracle*.]
155. ↑ Voir les Actes des Apôtres, au ch. xv.
156. ↑ *Gen.*, XVII, 10 (texte cité fr. 610) et *Levit.*, XII, 3.
157. ↑ [*Le miracle arrivé*] en la personne.
158. ↑ *Et qui novit corde Deus, testimonium perhibuit, dans illis spiritum sanctum, sicut et nobis. Act. Apost.*, XV, 8.
159. ↑ [*Ainsi*] ceux.
160. ↑ Cf. B., 429 ; C., 400 ; P. R., X, 15 ; Bos., II, viii, 11 ; Faug., II, 259 ; Hav., XV, 9 et XXV, 155 ; Mol., I, 271 et I, 272 ; Mich., 553-554.
161. ↑ [*Notre* [*La vraie religion n'est donc pas celle des Juifs qui ne voient que la figure*.] — *Exode*, XXV, 40 : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*. Paroles de Dieu à Moïse avant la construction du Tabernacle.
162. ↑ [*N'est donc que la figure de la vérité qu'il a vue dans le ciel*.]
163. ↑ [*Le modèle de celle du ciel qui est la vérité* [*de la vérité*.]
164. ↑ [*Du véritable*] Messie.
165. ↑ [*Fait*.]
166. ↑ *Ratière* traduit *laqueum* de la *Vulgate* (I. Cor., VII, 35) : *Porro hoc ad utilitatem vestram dico, non ut laqueum vobis injiciam*. Vient ensuite le fameux passage sur le mariage : « qui marie sa fille fait bien, et qui ne la marie pas fait mieux. » D'autre part saint Paul dénonce l'hypocrisie de ceux qui affectent une morale plus sévère qu'il ne faut et qui défendent le mariage dans la lettre à Timothée (IV, 3). Où donc est le piège, dont parle Pascal ? Il convient d'entendre, ce me semble, que saint Paul aurait non tendu, mais évité la ratière ; car s'il avait suivi les hypocrites qui allaient jusqu'à prohiber le mariage, il se serait mis en contradiction avec les prophètes. — M. Monod interprète autrement : « Saint Paul a parlé d'une manière ambiguë, de manière à n'être pas convaincu d'erreur par ses adversaires : sa doctrine du mariage est comme un piège qu'il tend à ses ennemis. » (*Bulletin des Humanistes français*, nº 15, séance du 19 mai 1897.) Mais saint Paul se défend de tendre un piège.
167. ↑ Cf. B., 125 ; C., 151 ; Faug., II, 249 ; Mol., I, 272 ; Mich., 95.
168. ↑ Texte cité au fr. 673.
169. ↑ [*Qu'ils*.]
170. ↑ *Cum essent qui offerrent secundum legem munera, qui exemplari et umbræ deserviunt cœlestium*, Hebr., VIII, 5.
171. ↑ Cf. B., 308 ; C., 530 ; P. R., X, 12, 14 ; XIII, 9 ; Bos., II, viii, 8 et 10 et II, ix, 10 et 11 ; Faug., II, 261 ; Hav., XVI, 9 ; Mol., I, 259 ; Mich., 364.
172. ↑ [*Servir*.]
173. ↑ [*Temporels*.]
174. ↑ *Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata (ait paralytico) Tibi dico : Surge, tolle grabatum tuum, et vade in domum tuam*. Marc, II, 10-11.
175. ↑ [*La mer Rouge*.]
176. ↑ Texte cité et commenté par Pascal fr. 643.
177. ↑ La fin du paragraphe, addition marginale.
178. ↑ Joan., VIII, 36 (fr. 670).
179. ↑ Joan., VI, 32, fr. 564
180. ↑ Rom., II, 28, fr. 670.

181. ↑ Joan., VI, 56, fr. 564.
182. ↑ Écrit d'une main étrangère.
183. ↑ Fr. 610.
184. ↑ [*Me*.]
185. ↑ Fr. 610.
186. ↑ Cf. C., 473 ; P. R., X, 20 ; Bos., II, viii, 14 ; Faug., II, 204 ; Hav., XV, 11 *bis* ; Mol., I, 243 ; Mich., 932.
187. ↑ Cf. B., 131 ; C., 158 ; Faug., II, 254 note ; Mol., I, 244 ; Mich., 83.
188. ↑ Cf. fr. 45.
189. ↑ Cf. B., 129 ; C., 156 ; P. R., XIII, 4, 5 et 6 ; Bos., II, ix, 8 et 9 ; Faug., II, 254 ; Hav., XVI, 7 ; Mol., I, 245 ; Mich., 30.
190. ↑ [*Et ils le prennent*.]
191. ↑ [*Quand on voit un discours chiffré*. [*N'est-ce pas un grand avantage quand on* [*trouve*.]
192. ↑ Havet écrit : *Le chiffre à deux sens*. Il semble préférable de voir là une phrase véritable et qui énonce le principe développé plus bas : L'existence du chiffre entraîne la dualité des sens, le sens apparent et le sens secret.
193. ↑ Phrase en marge. Cf. fr. 642.
194. ↑ Cf. saint Paul, II Cor., III, *sub fine*.
195. ↑ Cf. B., 126 ; C., 152 ; Faug., II, 254 ; Mol., II, 25 ; Mich., 28.
196. ↑ Surcharge : *Vere Israelitæ… pain du ciel*. — Allusion à des textes de saint Jean cités au fr. 564. Cf. fr. 675.
197. ↑ [*J.-C.*]
198. ↑ Qu'il vaincrait la mort par sa mort, en surcharge. — *Ut per mortem destrueret eum, qui habebat mortis imperium, id est, diabolum,* Hébr., II, 14.
199. ↑ Cf. B., 132 ; C., 159 ; P. R., XIII, 18 ; Bos., II, ix, 18 ; Faug., II, 247 ; Hav., XVI, 16 *bis* et 16 *ter* ; Mol., I, 270 ; Mich., 87.
200. ↑ [*Ou que c'étaient des niaiseries*.]
201. ↑ Réflexion écrite en marge.
202. ↑ Cf. B., 125 ; C., 151 ; Faug., II, 249 ; Hav., XXV, 154 ; Mol., I, 272 ; Mich., 94.
203. ↑ *Joan*., IV, 23 : *veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate*.
204. ↑ *Joan*., I, 29. — Voir dans la quatrième Provinciale l'application ironique de ce texte à la facilité des casuistes : « Voilà celui qui ôte les péchés du monde. — Il est vrai, lui dis-je, que voilà une rédemption nouvelle, selon le père Bauny. »
205. ↑ Cf. B., 279 ; C., 499 ; Faug., II, 291 ; Hav., XXV, 168 ; Mol., I, 207 ; Mich., 585.
206. ↑ *Quomodo facta est meretrix civitas fidelis, plena judicii ?…* (24) *Propter hoc ait Dominus Deus exercituum fortis Israël : … vindicabor de inimicis meis*.
207. ↑ Pascal a écrit 23 par inadvertance ; les fragments cités sont au ch. 33.
208. ↑ Page 301 du manuscrit.
209. ↑ Page 303 du manuscrit. — Nous rétablissons l'ordre des citations auquel le relieur ne s'est pas conformé.
210. ↑ Page 305 du manuscrit.
211. ↑ À la page 307 du manuscrit.
212. ↑ À la page 309 du manuscrit.
213. ↑ À la page 305 du manuscrit.
214. ↑ À la page 307 du manuscrit.
215. ↑ [*Ideo audites gentes*.]
216. ↑ [*Et cognoscetis*.]
217. ↑ Page 301 du manuscrit.
218. ↑ Page 303 du manuscrit.
219. ↑ Page 301 du manuscrit.

220. ↑ *Jer*. XVIII, 18.
221. ↑ Page 307 du manuscrit.
222. ↑ Cf. B., 132 ; C., 159 ; P. R., XIII, 8 ; Bos., II, ix, 10 ; Faug., II, 246 ; Hav., XVI, 8 *bis* ; Mol., I, 272 ; Mich., 74.
223. ↑ II, *Cor.*, III, 6.
224. ↑ I, *Cor.*, X, 11, fr. 670. — De *voilà* à *circoncision*, en surcharge.
225. ↑ *Rom.*, II, 29 (Cf. fr. 610 et 670).
226. ↑ *Vrai temple* en surcharge.
227. ↑ Cf. fr. 610.
228. ↑ [*Afin que vous sachiez*.]
229. ↑ Joan., VIII, 36. Cf. fr. 675.
230. ↑ *Liberté* en surcharge.
231. ↑ Joan., VI, 35, *Ego sum panis vitæ*. Cf. fr. 564.
232. ↑ Cf. B., 127 ; C., 158 ; P. R., XIII, 11 ; Bos., II, ix, 2 ; Faug., II, 257 ; Hav., XVI, 10 *bis* ; Mol., I, 238 ; Mich., 533.
233. ↑ [*Comme*.]
234. ↑ Port-Royal avait traduit : *On ne peut bien faire le caractère d'une personne*, et en effet, l'expression *suivre une suite de qualités* marque que Pascal songe à un portrait écrit, comme on aimait à en faire de son temps.
235. ↑ [*Qu'il*.]
236. ↑ *Accordantes*, qui s'accordent entre eux : sons *accordants*. La métaphore avait pénétré dans le langage usuel : « Une assemblée de quatre si accordants et si unis d'amitié. » (Montaigne *apud* Littré).
237. ↑ [*Et comme*.]
238. ↑ *Contraires* en surcharge.
239. ↑ Pour la prédiction d'Osée (III, 4) voir en particulier fr. 719.
240. ↑ [*Parce qu'ils prenaient*.] — *Gen.*, XLIX, 10, non auferetur *sceptrum de Juda ; et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium*.
241. ↑ Tout ce chapitre est rempli de reproches aux Hébreux : *Et irritaverunt me domus Israël in deserto, in præceptis meis non ambulaverunt,* etc. (13) puis tout à coup : *In monte sancto, in monte excelso Israël, ait Dominus Deus, ibi serviet mihi omnis domus Israël* (40).
242. ↑ Cf. B., 128 ; C., 155 ; P. R., XIII, 2 et 3 ; Bos., II, ix, 5 et 7 ; Faug., II, 254 ; Hav., XVI, 6 ; Mol., I, 259 ; Mich., 532.
243. ↑ [*Jérusalem et Israël*] sont.
244. ↑ D'après le principe énoncé dans le fragment précédent : que la figure porte absence et déplaisir, la vérité présence et plaisir.
245. ↑ Tous ces passages ont été relevés par Pascal dans le fragment 610.
246. ↑ Cf. fr. 610, et également 715, 718.
247. ↑ [*Mais*.]
248. ↑ Les passages énumérés dans ce paragraphe (et qu'on retrouve, avec l'indication de leurs sources, dans la *Section* suivante) sont équivoques : ils peuvent être ou réalité ou figure ; mais l'ambiguïté en disparaît quand on les compare à d'autres passages qui les contredisent. Le système des figures rend seul compte de ces contradictions.
249. ↑ Ces derniers paragraphes sont de la main de Pascal.
250. ↑ Passage tiré de l'*Apocalypse* de saint Jean, XIII, 8. L'agneau qui a été tué dès le commencement du monde figure le sacrifice spirituel, qui doit être éternel.
251. ↑ Cf. B., 131 ; C., 158 ; Faug., II, 203 ; Mol., II, 13 ; Mich., 92.
252. ↑ [*Point de*.]
253. ↑ Cf. *Gen.*, XLIX, 10 (fr. 684) et Osée, III, 4, fr. 719.

254. ↑ Cf. ch. XX, 11 : *Et dedi eis præcepta mea, et judicia mea ostendi eis, quæ faciens homo vivet in eis*. Et *ibid.*, 25 : *Ergo et ego dedi eis præcepta non bona et quibus non vivent*. Voir le fr. 684.
255. ↑ Cf. B., 137 ; C., 164 ; P. R., XIII, 14 ; Bos., II, ix, 14 ; Faug., II, 258 ; Hav., XVI, 12 ; Mol., I, 246 et I, 256 ; Mich., 76.
256. ↑ Cf. Joseph de Voisin. Introduction au *Pugio Fidei : Liber de Lege Divina*, cap. 24 : « memorabile est quod observat S. Augustinus in libro *contra mendacium*, cap. 10 : quæ in scriptura sacra secundum litteralem sensum aliquando mendacia sunt ea quatenus figuræ sunt mysteriorum, verissima esse. » Cf. fr. 670.
257. ↑ [*Mots*.]
258. ↑ [*En voyant*.]
259. ↑ *Ideo iratus est furor Domini in populum suum*, Isaïe, V, 25.
260. ↑ *Deus zelator*, Exode, XX, 14.
261. ↑ *Quoniam confortavit seras portarum tuarum benedixit filiis tuis in te*. *Ps.* CXLVII, 13.
262. ↑ Allusion à la double réponse, que les Talmudistes faisaient à cette question sur la forme d'une lettre dans Isaïe (ix, 6) : « Cur autem Propheta *Mem* clausum in medio dictionis contra naturam hebraicarum posuit litterarum. Manifestum est ipsum per hoc a prudentibus voluisse intelligi et occultum ab impiis fieri quod verbum Dei Christus, sive Messias infans nobis natus, et Filius nobis datus nasciturus erat de Virgine clausa contra morem et naturam nascendi. Porro per hoc quod *mem* hujuscemodi clausum in numéro DC significat procul dubio monstrat quod a tempore istius prophetiæ usque ad nativitatem Messiæ DC essent anni, quod rei postmodum sic probavit eventus. » (*Pugio Fidei*, 3e part., Dist. 1, ch. 9, par. 6, p. 426-427 ; indication donnée par M. Molinier, t. II, p. 308).
263. ↑ [*Mais il*.] — Allusion aux interprétations que les alchimistes avaient tirées de l'Écriture en faveur de leurs doctrines ou de leurs espérances. En particulier Havet a relevé dans le *De Arte cabalistica* de Reuchlin la distinction du *mem* ouvert qui représente la sphère de Jupiter et du *mem* fermé qui représente la sphère de Mars, comme la distinction des deux *tsadé*. Pour Robert Fludd l'agent du grand œuvre est le *Mittatron*, et c'est lui qui est désigné dans le passage d'Isaïe où est le *mem* fermé.
264. ↑ Cf. C., 473 ; Faug., II, 205 ; Mol., I, 256 ; Mich., 933.
265. ↑ Voir la note du fragment précédent.
266. ↑ Cf. B., 149 ; C., 179 ; Faug., II, 249 ; Mich., 449.
267. ↑ XXX, 6. Texte déjà cité, fr. 610.
268. ↑ Cf. B., 145 ; C., 175 ; P. R., XXVIII, 39 ; Bos., II, xvii, 36 ; Faug., II, 205 ; Hav., XXIV, 26 *bis* ; Mol., I, 188 ; Mich., 519.
269. ↑ *Vide supra* et en particulier fr. 678.
270. ↑ *D'être*, au lieu de *qu'ils soient*, se rattache par une sorte de syllapse à *douteux*. Il est douteux qu'ils soient philosophes ou chrétiens, c'est-à-dire de sagesse naturelle ou de sagesse révélée. La circoncision du cœur détermine le chrétien, comme chez Épictète un mot d'orgueil, déterminant tout le reste en sens contraire, marque le philosophe.
271. ↑ Cette pensée est suivie d'un commencement de fragment rayé : [*En tous les temps que ces gens-là*.]
272. ↑ Cf. B., 140 ; C., 188 ; P. R., XVII, 3 ; Bos., II, xv, 8 ; Faug., II, 334 ; II, 247 ; Hav., XIX, 8 ; XXV, 152 ; Mol., I, 180 ; Mich., 77.
273. ↑ *Entendu dans la cabale* en surcharge.
274. ↑ [*Il les mettra*.]
275. ↑ *Et capable d'être mystérieux*, en surcharge.
276. ↑ Cf. fr. 678 et aussi le fr. 45.
277. ↑ Cf. B., 133 ; C., 160 ; P. R., XIII, 17 et 18 ; Bos., II, ix, 17 et 18 ; Faug., II, 307 ; Hav., XVI, 15 et XVI, 16 ; Mol., II, 11 et I, 264 ; Mich., 80.
278. ↑ *Et non pas Dieu*, en surcharge.
279. ↑ Le manuscrit porte : *qu'il s'en soûle et qu'il y meurt*. C'est l'*homme* qui a amené ce singulier sous la plume de Pascal ; mais la correction s'impose. — Les mots familiers et puissants qu'emploie volontiers

Pascal se retrouvent fréquemment, comme on sait, chez Bossuet : « Vous les avez repus de vents : enflés par la gloire, vous les avez pour ainsi dire crevés. » (*Traité de la concupiscence*, Ch. xix.)

280. ↑ [*Ne demandent*.]
281. ↑ Cette dernière phrase en surcharge. — Prise littéralement, la promesse a été faite de délivrer des ennemis ; mais ce n'est pas des ennemis au sens propre, c'est des iniquités qu'il faut l'entendre. Sur ce double sens du mot *ennemis*, Pascal s'explique au fr. 571.
282. ↑ [*Mais*.]
283. ↑ *Dans la vérité*, c'est-à-dire dans l'ordre absolu par opposition au figuratif.
284. ↑ [*Si donc il dit clairement*.]
285. ↑ *Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus, Ps.* CXXIX, 8.
286. ↑ *Ego sum, ego sum ipse qui deleo iniquitates meas propter me*, XLIII, 25.
287. ↑ [*Car les ennemis peuvent bien figurer les iniquités, mais les iniquités ne peuvent pas…* [*S'il avait dans*.]
288. ↑ *Ennemis* peut figurer *péchés* : *péchés* ne peut pas être mis pour *ennemis*. Le figuratif remplace le figuré : mais la réciproque n'est pas vraie : « La charité n'est pas un précepte figuratif. » (fr. 665).
289. ↑ [*Avaient*.]
290. ↑ *Que Moïse* dans le manuscrit.
291. ↑ Traduction abrégée du fameux verset 24 que Pascal commentera tant de fois : « *Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, et super urbem sanctam tuam, ut consommetur prævaricatio, et tinem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna et impleatur visio et prophetia, et ungatur sanctus sanctorum*. »

SECTION XI

1]
693[1]

H. 5. — En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet[2], et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un[3] homme qu'on aurait porté endormi dans[4] une île déserte et effroyable[5], s'éveillerait sans connaître [où il est][6], et sans moyen d'en sortir. Et sur cela[7] j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature[8] : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi ; ils me disent que non. Et sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés[9]. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache, et, considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi.

Je vois plusieurs religions contraires, et partant toutes fausses, excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité et menace les incrédules ; je ne les crois donc pas là-dessus. Chacun peut dire cela, chacun peut se dire prophète. Mais[10] je vois la chrétienne où je trouve[11] des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut pas faire.

232]
694[12]

Et ce qui couronne tout cela est la prédiction, afin qu'on ne dît point que c'est le hasard qui l'a faite.

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne trouvera pas que le parti[13] est de croire que tout cela n'est pas un coup du hasard…

Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose[14].

***Première Copie* 171]**
695[15]

Prophéties. — Le grand Pan est mort[16].

401]
696[17]

Susceperunt verbum cum omni aviditate, scrutantes Scripturas, si ita se haberent[18].

59]
697[19]

Prodita[20] *lege. — Impleta cerne. — Implenda collige.*

100]
698[21]

On n'entend les prophéties que quand on voit les choses arrivées : ainsi les preuves de la retraite, et de la discrétion, du silence, etc.[22], ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient.

Joseph si intérieur dans une loi tout extérieure.

Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure, comme les humiliations à l'humilité. Ainsi les…

59]
699[23]

La synagogue a précédé l'Église ; les Juifs, les Chrétiens. Les prophètes ont prédit les Chrétiens ; saint Jehan, Jésus-Christ.

382]
700[24]

Beau de voir par les yeux de la foi l'histoire d'Hérode, de César.

485]
701[25]

Le zèle des Juifs pour leur loi et leur temple : Josèphe, et Philon Juif *ad Caïum*[26]. Quel autre peuple a un tel zèle ? il fallait qu'ils l'eussent[27].

Jésus-Christ prédit quant au temps et à l'état du monde : le duc ôté de la cuisse[28] et la quatrième monarchie[29]. Qu'on est heureux d'avoir cette lumière dans cette obscurité.

Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile[30] !

491]
702[31]

Zèle du peuple juif[32] pour sa loi, et principalement depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes.

491]
703[33]

Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent ; mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle[34] a succédé.

119]
704[35]

Le diable a troublé le zèle des Juifs avant Jésus-Christ[36] parce qu'il leur eût été salutaire, mais non pas après.

Le peuple juif, moqué des Gentils ; le peuple chrétien, persécuté.

53]
705[37]

Preuve. — Prophéties avec l'accomplissement : ce qui a précédé et ce qui a suivi Jésus-Christ[38].

****167]**
706[39]

La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties ; c'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu, car l'événement qui les a remplies[40] est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusques à la fin. Aussi Dieu a suscité des prophéties durant seize cents ans ; et, pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties[41], avec tous les Juifs qui les portaient, dans tous les lieux du monde[42]. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de Jésus-Christ, dont l'Évangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

489]
707[43]

Mais ce n'était pas assez que les prophéties fussent ; il fallait qu'elles fussent distribuées par tous les lieux et conservées dans tous les temps. Et afin qu'on ne prît point ce concert pour un effet du hasard, il fallait que cela fût prédit.

Il est bien plus glorieux au Messie qu'ils[44] soient les spectateurs, et même les instruments de sa gloire, outre que Dieu[45] les a réservés.

405]
708[46]

Prophéties. — Le temps prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années.

405]
709[47]

Il faut être hardi pour prédire une même chose en tant de manières[48] : il fallait que les quatre monarchies, idolâtres ou païennes[49], la fin du règne de Juda, et les soixante-dix semaines arrivassent en même temps[50], et le tout avant que le deuxième temple fût détruit.

167]
710[51]

Prophéties. — [52] Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ, pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie.

Mais il y a bien plus ici, c'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont[53], et dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces et persécutions qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

329]
711[54]

Prédictions des choses particulières. — Ils étaient[55] étrangers en Égypte, sans aucune possession en propre, ni en ce pays là ni ailleurs. [Il n'y avait pas[56] la moindre apparence ni de la royauté qui y a été si longtemps[57] après, ni de ce conseil souverain[58] des soixante-dix juges qu'ils appelaient le *synédrin* qui, ayant été institué par Moïse, a duré jusqu'au temps de Jésus-Christ : toutes ces choses étaient[59] aussi éloignées de[60] leur état présent qu'elles le pouvaient être] lorsque Jacob mourant, et bénissant[61] ses douze enfants, leur[62] déclare qu'ils seront[63] possesseurs d'une grande[64] terre, et prédit particulièrement à la famille de Juda que les[65] rois qui les gouverneraient un jour seraient de sa race et que tous ses frères seraient ses sujets[66] [et que[67] même le Messie qui devait[68] être l'attente des nations naîtrait de lui et que la royauté ne serait point ôtée de Juda, ni le gouverneur et le législateur de ses descendants, jusqu'à ce que ce Messie attendu arrivât dans sa famille[69]].

Ce même Jacob[70], disposant de cette terre future comme s'il en eût été maître, en donna une portion à Joseph plus qu'aux autres : *Je vous donne, dit-il, une part plus qu'à vos frères*[71]. Et bénissant ses deux enfants, Éphraïm et Manassé, que Joseph lui avait présentés[72], l'aîné, Manassé, à sa droite, et le jeune Éphraïm à sa gauche, il[73] met ses bras en croix, et posant sa main droite sur la tête d'Éphraïm, et la gauche sur Manassé, il les[74] bénit en [*la*[75]] sorte ; et sur ce que Joseph[76] lui représente qu'il préfère le jeune, il lui répond avec une fermeté admirable : « Je le sais bien, mon fils, je le sais bien ; mais Éphraïm croîtra autrement que Manassé[77] ». Ce qui a été en effet si véritable[78] dans la suite, qu'étant seul presque aussi abondant que deux lignées entières qui composaient tout un royaume, elles ont[79] été ordinairement appelées du seul nom d'Éphraïm.

Ce même Joseph, en mourant, recommande à ses enfants d'emporter ses os avec eux quand ils iront en[80] cette terre, où ils ne furent que deux cents ans après[81].

Moïse, qui a écrit toutes ces choses si longtemps avant[82] qu'elles fussent arrivées[83], a fait lui-même à chaque famille les partages de cette terre avant que d'y entrer, comme s'il en eut été maître [et déclare enfin que Dieu doit[84] susciter de leur nation et de leur race un prophète[85], dont il a été la figure[86], et leur prédit exactement tout ce qui leur devait arriver dans la terre où ils allaient entrer après sa mort, [87] les victoires que Dieu leur donnera, leur ingratitude envers Dieu, les punitions qu'ils en recevront et le reste de leurs aventures[88]]. Il leur donne[89] les arbitres qui en feront le partage[90], il leur prescrit toute la forme du gouvernement[91] politique qu'ils y observeront[92], les villes de refuge qu'ils y bâtiront[93], et…

19]
712[94]

Les prophéties mêlées des choses particulières[95], et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit[96].

171]
713[97]

[98] *Captivité des Juifs sans retour*. Jér. xi, 11 : « Je ferai venir sur Juda des maux desquels ils ne pourront être délivrés. »

Figures. — Is. v : « Le Seigneur a eu une vigne dont il a attendu des raisins, et elle n'a produit que du verjus[99]. Je la dissiperai donc et la détruirai ; la terre n'en produira que des épines, et je défendrai au ciel d'y [*pleuvoir*][100]. La vigne du Seigneur est la maison

d'Israël, et les hommes de Juda en sont le germe délectable. J'ai attendu qu'ils fissent des actions de justice, et ils ne produisent qu'iniquités[101]. »

Is. viii : « Sanctifiez le Seigneur[102] avec crainte et tremblement[103] ; ne redoutez que lui, et il vous sera en sanctification ; mais il sera en pierre de scandale et en pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël. Il sera[104] en piège et en ruine au peuple de Jérusalem ; et[105] un grand nombre d'entre eux heurteront cette pierre[106], y tomberont, y seront brisés, et seront pris à ce piège, et y périront. Voilez[107] mes paroles, et couvrez[108] ma loi pour mes disciples.

« J'attendrai donc en patience le Seigneur qui[109] se voile et se cache à la maison de Jacob[110]. »

Is. xxix : « [111] Soyez confus et surpris, peuple d'Israël ; [112] chancelez, trébuchez et soyez ivres[113], mais non pas d'une ivresse de vin ; trébuchez, mais non pas d'ivresse, car Dieu vous a préparé l'esprit d'assoupissement : il vous[114] voilera[115] vos yeux, il obscurcira vos princes et vos prophètes qui ont les visions[116] ».

([117]Daniel, xii : « Les méchants ne l'entendront point, mais ceux qui seront bien instruits l'entendront. » Osée, dernier chapitre, dernier verset, après bien des bénédictions temporelles, dit : « Où est le sage ? et il entendra ces choses ; » etc.) Et les visions de tous les prophètes[118] seront à votre égard[119] comme un livre scellé, lequel si on donne à un homme savant, et qui le puisse lire, il répondra : Je ne puis le lire, car il est scellé ; et quand on le donnera à ceux qui ne savent pas lire, ils diront : Je ne connais pas les lettres[120].

Et le Seigneur m'a dit : Parce que ce peuple m'honore des lèvres, mais que son cœur est bien loin de moi[121] (en voilà la raison et la cause ; car s'ils adoraient Dieu de cœur, ils entendraient les prophéties), et qu'ils[122] ne m'ont servi que[123] par des voies humaines : c'est pour cette raison que j'ajouterai à tout le reste d'amener sur ce peuple une merveille[124] étonnante, et un prodige grand et terrible ; c'est que la sagesse[125] de ses sages périra, et leur intelligence en sera [obscurcie][126].

Prophéties. Preuves de divinité. — Is. xli[127] : « Si vous êtes des dieux, approchez, annoncez-nous les choses futures, nous inclinerons notre cœur à vos paroles. Apprenez-nous les choses qui ont été au commencement, et[128] prophétisez-nous celles qui doivent arriver.

« Par là nous saurons que vous êtes des dieux. Faites-le bien ou mal, si vous pouvez. Voyons donc et raisonnons ensemble. Mais vous n'êtes rien, vous n'êtes qu'abominations ; etc. Qui d'entre vous nous<ref[*Annonce*.]></ref> instruit[129] (par des auteurs contemporains[130]) des choses faites dès le commencement et l'origine ? afin que nous lui disions : Vous êtes le juste. — Il n'y en a aucun qui nous apprenne, ni qui prédise l'avenir[131]. »

Is. xlii : « Moi qui suis le Seigneur je ne communique pas ma gloire à d'autres. C'est moi qui ai[132] fait prédire les choses qui sont arrivées, et qui prédis encore celles qui sont à venir. Chantez en un cantique nouveau à Dieu par toute la terre[133].

[134] « Amène ici ce peuple qui a des yeux et qui ne voit pas, qui a des oreilles et qui est sourd. Que[135] les nations s'assemblent toutes. Qui d'entre elles, — et leurs dieux[136], — vous[137] instruira des choses passées et futures ? Qu'elles produisent leurs témoins pour leur justification ; ou qu'elles m'écoutent, et confessent que la vérité est ici.

« Vous êtes mes témoins, dit le Seigneur, vous et mon serviteur que j'ai élu, afin que vous me connaissiez, et que vous[138] croyiez que c'est moi qui suis[139].

« J'ai[140] prédit, j'ai sauvé, j'ai fait moi[141] seul ces merveilles à vos yeux ; vous êtes mes témoins de ma divinité, dit le Seigneur[142].

« C'est moi qui pour l'amour de vous ai brisé les forces des Babyloniens ; c'est moi qui vous ai sanctifiés et qui vous ai créés[143].

« C'est moi qui vous ai fait passer au milieu des eaux et[144] de la mer et des torrents, et qui ai submergé et détruit pour jamais les puissants ennemis qui vous ont résisté[145].

« Mais perdez la mémoire de ces anciens bienfaits, et ne jetez plus les yeux vers les choses passées[146].

« Voici, je prépare de nouvelles choses qui vont bientôt paraître, vous les connaîtrez : je rendrai les déserts habitables et délicieux[147].

« Je me suis formé ce peuple, je l'ai établi pour annoncer mes louanges[148], etc.

[149] « Mais c'est pour moi-même que j'effacerai vos péchés[150] et que j'oublierai vos crimes : car[151] (pour vous repasser en votre mémoire vos ingratitudes, pour voir si vous avez de quoi vous justifier), votre premier père a péché, et vos docteurs ont tous été des prévaricateurs[152]. »

[153] Is., xliv : « Je suis le premier et le dernier, dit le Seigneur ; qui s'égalera à moi, qu'il raconte l'ordre[154] des choses depuis que j'ai formé les premiers peuples, et qu'il annonce les choses qui doivent arriver. Ne craignez rien ; ne vous ai-je pas fait entendre toutes ces choses ? Vous êtes mes témoins[155]. »

Prédiction de Cyrus. — Is. xlv, 4 : « À cause de Jacob que j'ai élu, je t'ai appelé par ton nom. »

Is. xlv, 21 : « Venez et disputons ensemble. Qui a fait entendre les choses depuis le commencement ? Qui a prédit les choses[156] dès lors ? N'est-ce pas moi, qui suis le Seigneur ?

Is. xlvi : « Ressouvenez-vous des premiers siècles, et connaissez qu'il n'y a rien de semblable à moi, qui annonce dès le commencement les choses qui doivent arriver à la fin, et déjà en l'origine du monde. Mes décrets subsisteront, et toutes mes volontés seront accomplies[157].

[158] Is. xlii, 9 : « [159] Les premières choses[160] sont arrivées comme elles avaient été prédites ; et voici maintenant, j'en prédis de nouvelles et vous les annonce avant qu'elles soient arrivées.

Is. xlviii, 3 : « J'ai fait prédire les premières, et je les ai accomplies ensuite ; et elles sont arrivées en la manière que j'avais dit, parce que je sais que vous êtes dur, que votre esprit est rebelle et votre front impudent ; c'est pourquoi je les ai voulu annoncer avant l'événement[161], afin que vous ne puissiez pas dire que ce fût l'ouvrage de vos dieux[162] et l'effet de[163] leur ordre.

« Vous voyez arrivé ce qui a été prédit ; ne le raconterez-vous pas ? Maintenant je vous annonce des choses nouvelles, que je conserve en ma puissance, et que vous n'avez pas encore sues ; ce n'est que maintenant que je les prépare, et non pas depuis[164] longtemps : je vous les ai tenues cachées de peur que vous ne vous[165] vantassiez de les avoir prévues par vous-mêmes.

« Car vous n'en avez aucune connaissance, et personne ne vous en a parlé, et vos oreilles n'en ont rien ouï ; car je vous connais, et je sais que vous êtes plein de prévarication, et je vous ai donné le nom de prévaricateurs dès les premiers temps de votre origine[166].

[167] Is. lxv : *Réprobation des Juifs et conversion des Gentils*[168]. — « Ceux-là m'ont cherché qui ne[169] me consultaient point. Ceux-là m'ont trouvé qui ne me cherchaient point. J'ai dit : Me voici, me voici, — au peuple qui n'invoquait pas mon nom.

« [170] J'ai étendu mes mains tout le jour au peuple incrédule qui[171] suit ses désirs et qui marche dans une voie mauvaise, à ce peuple qui me provoque sans cesse par les crimes qu'il commet en ma présence, qui s'est emporté à sacrifier aux idoles, etc.

« Ceux-là seront dissipés en fumée au jour de ma fureur, etc.

« J'assemblerai les iniquités de vous et de vos pères, et[172] vous rendrai à tous selon vos œuvres.

« Le Seigneur dit ainsi : Pour l'amour de mes serviteurs, je ne perdrai tout Israël, mais j'en réserverai quelques-uns, de même qu'on réserve un grain resté dans une grappe, duquel on dit : Ne l'arrachez pas[173], parce que c'est bénédiction[174].

« Ainsi j'en prendrai de Jacob et de Juda pour posséder mes montagnes, que mes élus et mes serviteurs avaient en héritage, et mes campagnes fertiles[175] et admirablement abondantes[176] ; mais j'exterminerai tous les autres, parce que vous avez oublié voire Dieu pour servir des dieux étrangers. Je vous[177] ai appelés et vous n'avez pas répondu ; j'ai parlé et vous n'avez pas ouï, et vous avez choisi[178] [*des*] choses que j'avais défendues.

« C'est pour cela[179] que le Seigneur dit ces choses : Voici : mes serviteurs seront rassasiés, et vous[180] languirez de faim ; [181] mes serviteurs seront dans la joie, et vous dans la confusion ; mes serviteurs chanteront des[182] cantiques de l'abondance de la joie de leur cœur, et vous pousserez des cris[183] et des hurlements[184] de l'affliction de votre esprit.

« Et vous laisserez votre nom en abomination à mes élus. Le Seigneur vous exterminera, et nommera ses serviteurs d'un autre nom dans lequel celui qui sera béni sur la terre sera béni en Dieu, etc., parce que les premières douleurs sont mises en oubli[185].

« Car voici : je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et les choses passées ne[186] seront plus en mémoire et ne viendront plus en la pensée.

« Mais vous vous réjouirez à jamais dans les choses nouvelles que je crée, car je crée Jérusalem qui n'est autre chose que joie, et son peuple réjouissance.

« Et je me plairai en Jérusalem et en mon peuple, et on n'y entendra plus de cris et de pleurs.

[187] « Je l'exaucerai avant qu'il demande ; je les ouïrai quand ils ne feront que commencer à parler. Le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion et le bœuf mangeront la même paille ; le serpent ne mangera que la[188] poussière, et on ne commettra plus d'homicide ni de violence en toute ma sainte montagne.

Is. lvi : « Le Seigneur dit ces choses[189] : Soyez justes et droits, car mon salut est proche, et ma justice va être révélée.

« Bienheureux est celui qui[190] fait ces choses et qui observe mon sabbat, et garde ses mains de commettre aucun mal.

« Et que les étrangers[191] qui s'attachent à moi ne disent point : Dieu me séparera[192] d'avec son peuple ; car le Seigneur dit ces choses : Quiconque gardera mon sabbat, et choisira de faire mes volontés, et gardera mon alliance, je leur donnerai place dans ma maison, et je leur donnerai un nom meilleur que celui que j'ai donné à mes enfants : ce sera un nom éternel qui ne périra jamais[193].

[194] « C'est pour nos crimes que la justice s'est éloignée de nous. Nous avons attendu la lumière et nous ne trouvons que les ténèbres ; nous avons[195] espéré la clarté et nous marchons dans l'obscurité ; nous avons tâté contre la muraille comme des aveugles et nous avons heurté en plein midi comme au milieu d'une nuit, et comme des morts en des lieux ténébreux.

« Nous rugirons tous[196] comme des ours, nous gémirons comme des colombes. Nous avons attendu la justice, et elle ne vient point : nous avons espéré le salut, et il s'éloigne de nous[197].

Is. lxvi, 18 : « Mais je visiterai leurs[198] œuvres et leurs pensées quand je viendrai pour les assembler avec toutes les nations et les peuples, et ils verront ma gloire.

« Et je leur imposerai un signe, et[199] de ceux qui seront sauvés[200] j'en enverrai aux nations, en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grèce, et aux peuples qui n'ont point ouï parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire. Et ils amèneront vos frères[201]. »

[202] Jér. vii. *Réprobation[203] du temple* : « Allez en Silo[204], où j'avais établi mon nom au commencement, et voyez ce que j'y ai fait[205] à cause des péchés de mon peuple. Et maintenant, dit le Seigneur, parce que vous avez fait les mêmes crimes, je ferai de ce temple où mon nom est invoqué, sur lequel vous vous confiez, et que j'ai moi-même donné à vos prêtres, la même chose que j'ai faite de Silo[206]. (*Car je l'ai rejeté, et[207] je me suis fait un temple ailleurs*[208].)

« Et je vous rejetterai loin de moi, de la même manière que j'ai rejeté vos frères les enfants d'Éphraïm[209], (*Rejetés sans retour.*) Ne priez donc point pour ce peuple.

Jér. vii, 22 : « [210] À quoi vous sert-il d'ajouter sacrifice sur sacrifice ? Quand je retirai vos pères hors d'Égypte, je ne leur parlai pas des sacrifices et des holocaustes ; je ne leur en donnai aucun ordre, et le précepte que je leur ai donné a été[211] en cette sorte : Soyez[212] obéissants et fidèles à mes commandements, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple[213]. (*Ce ne fut qu'après qu'ils eurent sacrifié au veau d'or que je me donnai des sacrifices pour tourner en bien une mauvaise coutume.*)

Jér. vii, 4 : « N'ayez point confiance aux paroles de mensonge de ceux qui vous disent : Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur sont[214]. »

***Première Copie* 253]**
713 bis[215]

[216] *Sophonie*, III, 9 : « Je donnerai mes paroles aux Gentils, afin que tous me servent d'une seule épaule. » — *Ézéchiel*, XXXVII, 25 : « David mon serviteur sera éternellement prince sur eux, » — *Exode*, IV, 22 : « Israël est mon fils premier-né[217]. »

277]
714[218]

Juifs témoins de Dieu. Is. xliii, 9 ; xliv, 8[219].

Prophéties accomplies. — III. R. xiii, 2. — IV. R. xxiii, 16. — Jos. VI, xxvi. — III. R. xvi, 34. — Deut. xxiii.

Malach. I, 11. Le sacrifice des Juifs réprouvé, et le sacrifice des païens (même hors de Jérusalem), et en tous les lieux[220].

Moïse prédit la vocation des Gentils avant que de mourir, xxxii, 21 [221] et la réprobation des Juifs.

Moïse prédit ce qui doit arriver à chaque tribu[222].

Prophétie. — « Votre nom sera en exécration à mes élus et je leur donnerai un autre nom. »

« Endurcis leur cœur[223] » et comment ? en flattant[224] leur concupiscence et leur faisant espérer de l'accomplir.

**277]
715[225]

Prophéties. — Amos et Zacharie : Ils ont vendu le juste, et pour cela ne seront jamais rappelés. — Jésus-Christ trahi.

On n'aura plus mémoire d'Égypte ; Voyez Is. xliii, 16, 17, 18, 19. Jérém. xxiii, 6, 7.

Prophéties. — Les Juifs seront répandus partout. Is. xxvii, 6. — Loi nouvelle. Jér. xxxi, 32.

Malachie, *Grotius*[226]. Le deuxième temple glorieux. — Jésus-Christ y viendra. Agg. ii, 7, 8, 9, 10.

Vocation des Gentils. Joël. ii, 28. Osée. ii, 34. Deut. xxxii, 21. Mal. i, 11.

**409]
716[227]**

Osée iii. — Is. xlii, xlviii : « Je l'ai prédit depuis longtemps afin qu'on sût que c'est moi. [228] » liv, lx, dernier : Jaddus à Alexandre.

**335]
717[229]**

[*Prophéties*. — Serment que David aura toujours des successeurs. Jér.[230].]

**270]
718[231]**

Le règne éternel de la race de David, II *Chron.*[232], par toutes les prophéties, et avec serment. Et n'est point accompli temporellement : Jérém. xxiii, 20[233].

39]
719[234]

On pourrait peut-être penser que, quand les prophètes ont prédit que le sceptre ne sortirait point de Juda jusqu'au roi éternel[235], ils auraient parlé pour flatter le peuple, et que leur prophétie se serait trouvée fausse à Hérode. Mais pour montrer que ce n'est pas leur sens, et qu'ils savaient bien au contraire que ce royaume temporel devait cesser, ils disent qu'ils seront sans roi et sans prince et longtemps durant. Osée[236].

229]
720[237]

Non habemus regem nisi Cæsarem[238]. Donc Jésus-Christ était le Messie, puisqu'ils n'avaient plus de roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

277]
721[239]

« Nous n'avons point de roi que César ».

****309]**
722[240]

« Daniel, ii[241]. Tous vos devins et vos sages ne peuvent[242] vous découvrir le mystère que vous[243] demandez. Mais il y a un Dieu au ciel, qui[244] le peut, et qui vous a révélé dans votre songe[245] les choses qui doivent arriver dans les derniers temps[246]. (*Il fallait que ce songe lui tînt bien au cœur.*)[247]

« Et ce n'est point par ma propre science que j'ai eu la connaissance de ce secret[248], mais par la révélation de ce même[249] Dieu, qui me l'a découverte pour[250] la rendre manifeste en votre présence.

« Votre songe était donc[251] de cette sorte[252]. Vous avez vu une statue grande, haute et terrible, qui se tenait debout devant vous : la tête en était d'or ; la poitrine et les bras étaient d'argent ; le ventre et les cuisses étaient[253] d'airain ; et les jambes étaient de fer, mais[254] les pieds étaient mêlés de fer et de terre (*argile*)[255]. Vous la contempliez toujours[256] en

cette sorte, jusqu'à ce que[257] la pierre taillée sans mains a frappé la statue par les pieds mêlés de fer et de terre et les a écrasés.

[258] « Et alors s'en sont allés en poussière[259] et le fer, et la terre, et l'airain, et l'argent, et l'or, et se sont dissipés en l'air ; mais cette pierre, qui a frappé la statue, est crue en une grande[260] montagne[261], et elle a rempli toute la terre. Voilà quel a été votre songe, et maintenant je vous en donnerai l'interprétation.

« Vous qui êtes le plus grand des rois et à qui Dieu a donné une puissance[262] si étendue que vous[263] êtes redoutable à tous les peuples, vous êtes[264] représenté par la tête d'or de la statue que vous avez vue. Mais un autre[265] empire succédera au vôtre, qui ne sera pas si puissant ; et ensuite il en viendra[266] un autre, d'airain, qui s'étendra par tout le monde.

« Mais le quatrième[267] sera fort comme le fer ; et[268], de même que le fer brise et perce toutes choses, de même cet empire brisera et écrasera[269] tout.

« Et ce que vous avez vu que les pieds et les extrémités des pieds étaient composés en partie de terre et en partie de fer, cela marque que cet empire sera divisé, et qu'il tiendra en partie[270] de la fermeté du fer et en partie[271] de la fragilité de la terre.

« Mais comme le fer ne peut s'allier solidement avec la terre, de même ceux qui sont représentés par le fer et par la terre ne pourront faire d'alliance durable quoiqu'ils[272] s'unissent par des mariages.

« Or ce sera[273] dans le temps de ces monarques, que Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit[274], ni jamais transporté[275] à un autre peuple. Il dissipera et finira tous les[276] autres empires ; mais, pour lui, il[277] subsistera éternellement[278] selon[279] ce qui vous a été révélé de cette pierre, qui n'étant pas taillée de main[280] est tombée de la montagne et a brisé le fer, la terre et l'argent et l'or. Voilà ce que Dieu[281] vous a découvert des choses qui doivent arriver dans la suite des temps[282]. Ce songe est véritable ; et l'interprétation en est fidèle.

« Lors Nabuchodonosor tomba le visage contre terre[283], etc.

Daniel, viii. « Daniel ayant vu[284] le combat du bélier et du bouc qui le vainquit, et qui domina sur la terre[285], duquel la principale corne étant tombée, quatre autres en étaient sorties vers les[286] quatre vents du ciel ; de l'une desquelles était sortie une petite corne qui s'agrandit[287] vers le Midi, vers l'Orient et vers la terre d'Israël, et s'éleva contre l'armée du ciel, en renversa des étoiles, et les foula aux pieds et enfin abattit le Prince[288], et fit cesser le sacrifice[289] perpétuel et mit en désolation le sanctuaire[290].

« Voilà ce que vit Daniel[291]. Il en demandait l'explication[292], et une voix cria en cette sorte : Gabriel, faites[293]-lui entendre la vision qu'il a eue, — et Gabriel lui dit : Le bélier que[294] vous avez vu est le roi des Mèdes et des Perses ; et le bouc est le roi des Grecs, et la grande corne[295] qu'il avait entre les yeux est le premier Roi[296] de cette monarchie.

[297] « Et ce que, cette corne étant rompue, quatre autres sont venus en la place, c'est que quatre rois de cette nation lui succéderont, mais non pas en la même puissance.

« Or, sur[298] le déclin de ces royaumes, les[299] iniquités étant accrues, il s'élèvera un roi insolent et fort, mais d'une puissance empruntée, auquel toutes choses succéderont à son gré ; et il mettra en désolation le peuple saint, et réussissant dans ses entreprises[300] avec un esprit double et trompeur, il en tuera plusieurs, et s'élèvera enfin contre le prince des princes, mais il[301] périra malheureusement, et non pas néanmoins par une main violente[302]. »

[303] Daniel, ix, 20. « Comme je priais Dieu de tout cœur, et qu'en confessant mon péché et celui de tout mon peuple, j'étais prosterné devant mon Dieu[304], voici que Gabriel, lequel j'avais vu en vision dès le commencement[305], vint à moi et me toucha, au temps du sacrifice du vêpre, et, me donnant l'intelligence, me dit : Daniel, je suis venu à vous pour vous ouvrir la connaissance des choses[306]. Dès le commencement de vos prières, je suis venu pour vous découvrir ce que vous[307] désirez, parce que vous êtes l'homme de désirs. Entendez donc la parole, et entrez dans l'intelligence de la vision. Septante semaines sont[308] prescrites[309] et déterminées sur votre peuple et sur votre sainte cité, pour expier les crimes, pour mettre fin aux péchés et abolir l'iniquité et pour introduire la justice éternelle[310], pour[311] accomplir les visions et les prophéties et pour oindre le saint des saints[312]. » (*Après quoi ce peuple ne sera plus votre peuple, ni cette cité la sainte cité. Le temps de colère sera passé, les ans de grâce viendront pour jamais*)[313].

« Sachez donc et entendez. Depuis que la parole sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem, jusqu'au prince Messie, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines[314]. (*Les Hébreux ont accoutumé de diviser les nombres et de mettre le petit le premier ; ces 7 et 62 font donc 69 : de ces 70 il en restera donc la*[315] *70e, c'est-à-dire les sept dernières années, dont il parlera ensuite.*)

« [316] Après que la place[317] et les murs seront édifiés[318] dans un temps de trouble et d'affliction, et après ces soixante-deux semaines (*qui auront suivi les 7 premières. Le Christ sera donc tué après les 69 semaines, c'est-à-dire en la dernière semaine*), le Christ sera tué, et[319] un peuple viendra avec son prince, qui détruira la ville et le sanctuaire, et[320] inondera tout ; et la fin de cette guerre consommera la désolation ».

« [321] Or une semaine (*qui est la 70e qui reste*)[322] établira l'alliance avec plusieurs[323], et même la moitié de la semaine (*c'est-à-dire les derniers trois ans et demi*)[324] abolira le sacrifice[325] et l'hostie, et rendra étonnante l'étendue de l'abomination, qui[326] se répandra et durera sur ceux-mêmes qui[327] s'en étonneront[328] jusqu'à la consommation[329]. »

[330] Daniel, xi[331]. « L'ange dit à Daniel : Il y aura (*après Cyrus*[332]*, sous lequel ceci est encore*) encore trois rois de Perse (*Cambyses, Smerdis, Darius*), et le quatrième (*Xercès*) qui viendra ensuite sera plus puissant en richesses et en forces, et élèvera tous ses peuples contre les Grecs.

[333] « Mais il s'élèvera un puissant roi[334] (*Alexandre*), dont l'empire aura une étendue extrême, et qui réussira en toutes ses entreprises selon son désir. Mais, quand[335] sa monarchie sera établie, elle périra et sera divisée en quatre parties vers les quatre vents du ciel (*comme il avait dit auparavant*, vii, 6 ; viii, 8), mais non pas à des personnes de sa race[336] ; et ses successeurs n'égaleront point sa puissance, car même son royaume sera dispersé à d'autres outre ceux-ci (*ces quatre principaux successeurs*).

« Et celui de ses successeurs[337] qui régnera vers le Midi (*Égypte : Ptolemeus[338], fils de Lagus*) deviendra puissant ; mais un autre le surmontera et son État sera un[339] grand État (*Séleucus, roi de Syrie. Appianus dit que c'est le plus paissant des successeurs d'Alexandre*).

« Et dans la suite des années, ils s'allieront ; et la fille du roi du Midi (*Bérénice, fille de Ptolemeus Philadelphos, fils de l'autre Ptolemeus*) viendra[340] au roi d'Aquilon (*à Antiochus Deus, roi de Syrie et d'Asie, neveu de Séleucus Lagidas*), pour établir la paix entre ces princes.

« Mais[341] ni elle ni ses descendants n'auront pas une longue autorité ; car elle et ceux qui l'avaient envoyée, et ses enfants, et ses amis[342], seront livrés à la mort (*Bérénice et son fils furent tués par Séleucus Callinicus*).

« Mais il s'élèvera un rejeton de ses racines (*Ptolemeus Evergetes naîtra du même père que Bérénice*), qui viendra avec une puissante armée dans les terres du roi d'Aquilon, où il mettra tout sous sa sujétion et, emmènera en Égypte leurs dieux, leurs princes, leur or, leur argent et toutes leurs plus précieuses dépouilles (s'il n'eût pas été rappelé en Égypte par des raisons domestiques, il[343] aurait entièrement dépouillé Séleucus, dit Justin*) ; et sera quelques années sans que le roi d'Aquilon puisse rien contre lui*.

« Et ainsi il reviendra en son royaume ; mais les enfants de l'autre (*Séleucus Ceraunus, Antiochus Magnus*) irrités, assembleront de grandes forces[344]. Et leur armée viendra et ravagera tout ; dont le roi du Midi[345] (*Ptolemeus Philopator*), étant irrité, formera[346] aussi un grand corps d'armée, et livrera bataille (*contre Antiochus Magnus, à Raphia*), et[347] vaincra ; et ses troupes en deviendront insolentes, et son cœur s'en enflera (*ce Ptolemeus profana le temple, Josèphe*) : il vaincra des milliers d'hommes, mais sa[348] victoire ne sera pas ferme. Car le roi d'Aquilon (*Antiochus Magnus*) viendra avec[349] encore plus de forces que la première fois[350], et alors[351] aussi un grand nombre d'ennemis s'élèvera contre le roi du Midi (*le jeune Ptolemeus Épiphanes régnant*), et même[352] des hommes apostats[353], violents, de ton peuple, s'élèveront afin que les visions soient accomplies, et ils périront (*ceux qui avaient quitté leur religion pour plaire à Evergetes quand il envoya ses troupes à Scopas, car Antiochus reprendra Scopas et les vaincra*). Et le roi d'Aquilon[354] détruira les remparts, et[355] les villes les[356] mieux fortifiées, et toute la force du Midi ne pourra lui résister, et tout cédera à sa volonté ; il s'arrêtera dans la terre d'Israël, et elle lui cédera. Et ainsi il pensera à se rendre maître de tout l'empire d'Égypte (*méprisant la jeunesse d'Épiphanes, dit Justin*). Et pour cela il fera alliance avec lui et lui

donnera sa fille[357] (*Cléopâtre, afin qu'elle trahît son mari ; sur quoi Appianus dit que[358] se défiant de pouvoir[359] se rendre maître d'Égypte par force, à cause de la protection des Romains, il voulut l'attenter par finesse*). Il la voudra corrompre, mais[360] elle ne[361] suivra pas son intention ; ainsi il se jettera à d'autres desseins et pensera à se rendre maître de quelques îles (*c'est-à-dire lieux maritimes*), et il en prendra plusieurs (*comme dit Appianus*).

« Mais un grand chef s'opposera à ses conquêtes et arrêtera la honte qui lui en reviendrait[362] (*Scipion l'Africain, qui arrêta les progrès d'Antiochus Magnus, à cause qu'il[363] offensait les Romains en la personne de leurs alliés*)[364]. Il retournera donc dans son royaume, et y périra, et ne sera plus (*il fut tué par les siens*).

« Et celui qui lui succédera (*Seleucus Philopator ou Soter, fils d'Antiochus Magnus*), sera un[365] tyran, qui affligera d'impôts la gloire du royaume (*qui est le peuple*) ; mais, en peu de temps, il mourra, mais non par sédition ni par guerre. Et il succédera à sa place un homme méprisable et indigne des honneurs de la royauté, qui s'y[366] introduira adroitement[367] et par caresses[368]. Toutes les armées fléchiront devant lui, il les vaincra[369] et même le prince avec qui il avait fait alliance ; car ayant renouvelé l'alliance avec lui, il le trompera, et, venant avec peu de troupes dans ses provinces calmes et sans crainte, il prendra les meilleures places, et fera plus que ses pères n'avaient[370] jamais fait, et[371] ravageant de toutes parts, il[372] formera de grands desseins pendant son temps. »

195]
723[373]

Prophéties. — Les septante semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement[374], à cause des[375] termes de la prophétie ; et pour le terme de la fin, à cause des diversités des chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cents ans[376].

199]
724[377]

Prédictions. — Qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, en la septantième semaine de Daniel, pendant la durée du second temple[378], les païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs ; que ceux qui l'aiment seraient délivrés de leurs ennemis, remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les païens en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique ; les[379] filles consacrent à

Dieu leur virginité et leur vie ; les hommes renoncent à tous plaisirs. Ce que Platon n'a pu persuader[380] à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert, etc. (Voyez Philon juif)[381]. Qu'est-ce que tout cela ? C'est[382] ce qui a été prédit si longtemps auparavant[383]. Depuis deux mille années aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs ; et dans le temps prédit, la foule des païens adore cet unique Dieu. Les temples sont détruits, les rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela ? C'est l'esprit de Dieu qui est[384] répandu sur la terre.

[385] Nul païen depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, selon les Rabbins mêmes. La foule des païens, après Jésus-Christ, croit les livres de Moïse, et en observe l'essence et l'esprit, et n'en rejette que l'inutile.

157]
725[386]

Prophéties. — La conversion des Égyptiens (Isaïe, xix, 19) : un autel en Égypte au vrai Dieu[387].

***Première Copie* 259 *bis*]**
726[388]

Prophéties. — 215, En Égypte.

Pug., p. 659, *Talmud* : « C'est une tradition entre nous que, quand le Messie arrivera, la maison de Dieu, destinée à la dispensation de sa parole, sera pleine d'ordure et d'impureté, et que la sagesse des scribes sera corrompue et pourrie ; ceux qui craindront de pécher seront réprouvés du peuple, et traités de fous et d'insensés[389]. »

Is. xlix : « Écoutez, peuples éloignés, et vous, habitants des îles de la mer : le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le ventre de ma mère, il me protège sous l'ombre de sa main, il a mis mes paroles comme un glaive aigu, et m'a dit : Tu es mon serviteur ; c'est par toi que je ferai paraître ma gloire. Et j'ai dit : Seigneur, ai-je travaillé en vain ? est-ce inutilement que j'ai consommé toute ma force ? faites-en le jugement. Seigneur, mon travail est devant vous. Lors le Seigneur, qui m'a formé lui-même dès le ventre de ma mère pour être tout à lui, afin de ramener Jacob et Israël, m'a dit : Tu seras glorieux en ma présence, et je serai moi-même ta force ; c'est peu de chose que tu convertisses les tribus de Jacob ; je t'ai suscité pour être la lumière des Gentils, et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la

terre. Ce sont les choses que le Seigneur a dites à celui qui a humilié son âme, qui a été en mépris et en abomination aux Gentils, et qui s'est soumis aux puissants de la terre. Les princes et les rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a élu est fidèle.

« Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ai exaucé dans les jours de salut et de miséricorde, et je t'ai établi pour être l'alliance[390] du peuple, et te mettre en possession des nations les plus abandonnées ; afin que tu dises à ceux qui sont dans les chaînes : Sortez en liberté ; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez à la lumière, et possédez des terres abondantes et fertiles. Ils ne seront plus travaillés ni de la faim, ni de la soif, ni de l'ardeur du soleil, parce que celui qui a eu compassion d'eux sera leur conducteur : il les mènera aux sources vivantes des eaux, et aplanira les montagnes devant eux. Voici, les peuples aborderont de toutes parts, d'Orient, d'Occident, d'Aquilon[391] et de Midi. Que le ciel en rende gloire à Dieu ; que la terre s'en réjouisse, parce qu'il a plu au Seigneur de consoler son peuple, et qu'il aura enfin pitié des pauvres qui espèrent en lui.

« Et cependant Sion a osé dire : Le Seigneur m'a abandonnée, et n'a plus mémoire de moi. Une mère peut-elle mettre en oubli son enfant, et peut-elle perdre la tendresse pour celui qu'elle a porté dans son sein ? mais quand elle en serait capable, je ne t'oublierai pourtant jamais, Sion, je te porte toujours entre mes mains, et tes murs sont toujours devant mes yeux. Ceux qui doivent te rétablir accourent, et tes destructeurs seront éloignés. Lève les yeux de toutes parts, et considère toute cette multitude qui est assemblée pour venir à toi. Je jure que tous ces peuples te seront donnés comme l'ornement duquel tu seras à jamais revêtue ; tes déserts et tes solitudes, et toutes tes terres qui sont maintenant désolées seront trop étroites pour le grand nombre de tes habitants, et les enfants qui te naîtront dans les années de ta stérilité te diront : La place est trop petite, écarte les frontières, et fais-nous place pour habiter. Alors tu diras en toi-même : Qui est-ce qui m'a donné cette abondance d'enfants, moi qui n'enfantais plus, qui étais stérile, [392] transportée et captive ? et qui est-ce qui me les a nourris, moi qui étais délaissée, sans secours ? d'où sont donc venus tous ceux-ci ? Et le Seigneur te dira : Voici, j'ai fait paraître ma puissance sur les Gentils, et j'ai élevé mon étendard sur les peuples, et ils t'apporteront des enfants dans leurs bras et dans leurs seins ; les rois et les reines seront tes nourriciers, ils t'adoreront le visage contre terre, et baiseront la poussière de tes pieds ; et tu connaîtras que je suis le Seigneur, et que ceux qui espèrent en moi ne seront jamais confondus ; car qui peut ôter la proie à celui qui est fort et puissant ? Mais encore même qu'on la lui pût ôter, rien ne pourra empêcher que je ne sauve tes enfants, et que je ne perde tes ennemis, et tout le monde reconnaîtra que je suis le Seigneur ton sauveur et le puissant rédempteur de Jacob.

[393] « Le Seigneur dit ces choses : Quel est ce libelle de divorce par lequel j'ai répudié la synagogue ? et pourquoi l'ai-je livrée entre les mains de vos ennemis ? n'est-ce pas pour ses impiétés et pour ses crimes que je l'ai répudiée ?

« Car je suis venu, et personne ne m'a reçu ; j'ai appelé, et personne n'a écouté. Est-ce que mon bras est accourci, et que je n'ai pas la puissance de sauver ?

« C'est pour cela que je ferai paraître les marques de ma colère ; je couvrirai les cieux de ténèbres, et les cacherai sous des voiles.

« Le Seigneur m'a donné une langue bien instruite, afin que je sache consoler par ma parole celui qui est dans la tristesse. Il m'a rendu attentif à ses discours, et je l'ai écouté comme un maître[394].

[395] Le Seigneur m'a révélé ses volontés et je n'y ai point été rebelle.

« J'ai livré mon corps aux coups et mes joues aux outrages ; j'ai abandonné mon visage aux ignominies et aux crachats ; mais le Seigneur m'a soutenu, et c'est pourquoi je n'ai point été confondu.

« Celui qui me justifie est avec moi : qui osera m'accuser ? qui se lèvera pour disputer contre moi et pour m'accuser de péché, Dieu étant lui-même mon protecteur ?

« Tous les hommes passeront et seront consommés par le temps ; que ceux qui craignent Dieu écoutent donc les paroles de son serviteur ; que celui qui languit dans les ténèbres mette sa confiance au Seigneur. Mais pour vous, vous ne faites qu'embraser la colère de Dieu sur vous, vous marchez sur les brasiers et entre les flammes que vous-mêmes avez allumées. C'est ma main qui a fait venir ces maux sur vous ; vous périrez dans les douleurs.

[396] « Écoutez-moi, vous qui suivez la justice et qui cherchez le Seigneur. Regardez à la pierre d'où vous êtes taillés, et à la citerne d'où vous êtes tirés. Regardez à Abraham votre père, et à Sara qui vous a enfantés. Voyez qu'il était seul et sans enfants quand je l'ai appelé et que je lui ai donné une postérité si abondante ; voyez combien de bénédictions j'ai répandues sur Sion, et de combien de grâces et de consolations je l'ai comblée.

« [397] Considérez toutes ces choses, mon peuple, et rendez-vous attentif à mes paroles, car une loi sortira de moi, et un jugement qui sera la lumière des Gentils. »

Amos, viii : Le prophète ayant fait un dénombrement des péchés d'Israël, dit que Dieu a juré d'en faire la vengeance.

« Dit ainsi : En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai coucher le soleil à midi, et je couvrirai la terre de ténèbres dans le jour de lumière, je changerai vos fêtes solennelles en pleurs, et tous vos cantiques en plaintes.

« Vous serez tous dans la tristesse et dans les souffrances, et je mettrai cette nation en une désolation pareille à celle de la mort d'un fils unique ; et ces derniers temps seront des temps d'amertume. Car voici, les jours viennent, dit le Seigneur, que j'enverrai sur cette terre la famine, la faim, non pas la faim et la soif de pain et d'eau, mais la faim et la soif d'ouïr des paroles de la part du Seigneur. Ils iront errants d'une mer jusqu'à l'autre, et se porteront d'Aquilon en Orient ; ils tourneront de toutes parts en cherchant qui leur annonce la parole du Seigneur, et ils n'en trouveront point.

« Et leurs vierges et leurs jeunes hommes périront en cette soif, eux qui ont suivi les idoles de Samarie, qui ont juré par le Dieu adoré en Dan, et qui ont suivi le culte de Bersabée ; ils tomberont et ne se relèveront jamais de leur chute. »

[398] Amos, iii, 2 : « De toutes les nations de la terre, je n'ai reconnu que vous pour être mon peuple. »

Daniel, xii, 7. Daniel ayant décrit toute l'étendue du règne du Messie, dit : « Toutes ces choses s'accompliront lorsque la dispersion du peuple d'Israël sera accomplie. »

Aggée, ii, 4 : « Vous qui, comparant cette seconde maison à la gloire de la première, la méprisez, prenez courage, dit le Seigneur, à vous Zorobabel, et à vous Jésus grand prêtre, et à vous, tout le peuple de la terre, et ne cessez point d'y travailler. Car je suis avec vous, dit le Seigneur des armées ; la promesse subsiste, que j'ai faite quand je vous ai retirés d'Égypte ; mon esprit est au milieu de vous. Ne perdez point espérance, car le Seigneur des armées dit ainsi : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer et la terre ferme (*façon de parler pour marquer un changement grand et extraordinaire*) ; et j'ébranlerai toutes les nations. Alors viendra celui qui est désiré par tous les Gentils, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur.

« L'argent et l'or sont à moi, dit le Seigneur (*c'est-à-dire que ce n'est pas de cela que je veux être honoré ; comme il est dit ailleurs : Toutes les bêtes des champs sont à moi ; à quoi sert de me les offrir en sacrifice ?*) ; la gloire de ce nouveau temple sera bien plus grande que la gloire du premier, dit le Seigneur des armées ; et j'établirai ma maison en ce lieu-ci, dit le Seigneur[399]. »

[400] « En Horeb, au jour que vous y étiez assemblés, et que vous dites : Que le Seigneur ne parle plus lui-même à nous, et que nous ne voyions plus ce feu, de peur que nous ne mourions. Et le Seigneur me dit : Leur prière est juste ; je leur susciterai un prophète tel que vous, du milieu de leurs frères, dans la bouche duquel je mettrai mes paroles ; et il leur dira toutes les choses que je lui aurai ordonnées ; et il arrivera que quiconque n'obéira point aux paroles qu'il lui portera en mon nom, j'en ferai moi-même le jugement. »

Genèse, xlix[401] : « Vous, Juda, vous serez loué de vos frères, et vainqueur de vos ennemis ; les enfants de votre père vous adoreront. Juda, faon de lion, vous êtes monté à la proie, ô mon fils ! et vous êtes couché comme un lion, et comme une lionnesse qui s'éveillera.

« Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Silo[402] vienne ; et les nations s'assembleront à lui, pour lui obéir. »

****222]**

727[403]

[404] *Pendant la durée du Messie. — Ænigmatis*[405]. Ézech., xvii.

Son précurseur. Malachie, iii[406].

[407] Il naîtra. Enfant[408]. IS., ix[409].

Il naîtra de la ville de Bethléem. Mich., v[410]. Il paraîtra principalement en Jérusalem[411] et naîtra de la famille de Juda et de David[412].

Il doit aveugler les sages et les savants, Is., vi, viii, xxix[413], etc., et annoncer l'Évangile aux pauvres et aux petits, Is., xxix[414], ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. Is., lxi[415].

Il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des Gentils. Is., lv[416], xlii, 1-7.

[417] Les prophéties doivent être inintelligibles aux impies, Dan, xii[418], Osée, *ult*. 10[419], mais intelligibles à ceux qui sont bien instruits.

[420] Les prophéties qui le représentent pauvre le représentent[421] maître des nations. Is., lii, 14[422], etc. ; lii[423]. Zach., ix, 9[424].

Les prophéties qui prédisent le temps ne le prédisent que maître des Gentils, et souffrant, et non dans les nuées, ni juge. Et celles qui le représentent ainsi, jugeant et glorieux, ne marquent point le temps[425].

Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde. Is., xxxix, liii[426], etc.

Il doit être la pierre fondamentale précieuse. Is., xxviii, 16[427].

Il doit être la pierre d'achoppement et de scandale. Is., viii[428]. Jérusalem doit heurter contre cette pierre.

Les édifiants doivent réprouver cette pierre. *Ps.* cxvii, 22. Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin[429].

Et cette pierre doit croître en une immense montagne, et doit remplir toute la terre. Dan., ii[430].

Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, *Ps.* cviii, 8[431], vendu, Zach., xi, 12[432] ; craché, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manières[433], abreuvé de fiel, *Ps.* lxviii[434], transpercé, Zach., xii[435], les pieds et les mains percés[436], tué, et ses habits jetés au sort[437].

Qu'il ressusciterait, *Ps.* xv[438], le troisième jour, Osée, vi, 3.

Qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite. *Ps.* cix.

Que les rois s'armeraient contre lui. *Ps.* ii[439].

Qu'étant à la droite du Père, il serait victorieux de ses ennemis.

Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreraient. Is., LX.

Que les Juifs subsisteront en nation. Jér.[440].

Qu'ils seraient errants[441], sans rois, etc., Osée, iii, sans prophètes[442], Amos, attendant le salut et ne le trouvant point. Is.

[443] Vocation des Gentils par Jésus-Christ. Is. lii, 15[444] ; lv, 5 ; lx[445], etc., *Ps.* lxxxi[446].

Os., i, 9 : « Vous ne serez plus mon peuple et je ne serai plus votre Dieu, après que vous serez multipliés de la dispersion. Les lieux où l'on n'appelle pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple[447]. »

***Première Copie* 171]**
727 bis[448]

Vocation des gentils par Jésus-Christ (Isaïe, lii, 15).

***253]**
728[449]

II n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes. *Deut.*, xii, 5, etc. *Deut.*, xiv, 23, etc. : xv, 20 ; xvi, 2, 7, 11, 15.

Osée a prédit qu'ils seraient sans roi, sans prince, sans sacrifice et sans idole[450] ; ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire sacrifice légitime hors de Jérusalem.

165]
729[451]

Prédictions. — Il est prédit qu'au temps du Messie, il viendrait établir une nouvelle alliance, qui ferait oublier la sortie d'Égypte, Jérém., xxiii, 5 ; Is., xliii, 10[452] ; qui mettrait sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs ; qu'il mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi chrétienne en tout cela ?

232]
730[453]

… Qu'alors l'idolâtrie serait renversée ; que ce Messie abattrait toutes les idoles, et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu.

Que les temples des idoles seraient abattus, et que parmi toutes les nations et en tous les lieux du monde, lui serait offerte une hostie pure, non pas des animaux[454].

Qu'il serait roi des Juifs et des Gentils. Et voilà ce roi des juifs et des gentils, opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort, dominateur des uns et des autres, et détruisant et le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en était le centre, dont il fait sa première Église, et le culte des idoles dans Rome, qui en était le centre, et dont il fait sa principale Église.

4]
731[455]

[456] *Prophéties*. — Que Jésus-Christ sera à la droite, pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis[457].

Donc il ne les assujettira pas lui-même.

221]
732[458]

— « … Qu'alors on n'enseignera plus son prochain, disant : Voici le Seigneur, *car Dieu se fera[459] sentir à tous*[460]. » — « *Vos fils prophétiseront*[461]. » — Je mettrai mon esprit et ma crainte *en votre cœur*[462]. »

Tout cela est la même chose. Prophétiser, c'est parler de Dieu, non par preuves du dehors, mais par sentiment intérieur *et immédiat*.

197]
733[463]

Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite[464].

Et jamais il n'est venu, ni devant, ni après lui, aucun homme qui ait enseigné rien de divin approchant de cela.

398]
734[465]

… Que Jésus-Christ serait petit en son commencement, et croîtrait ensuite. La petite pierre de Daniel[466].

Si je n'avais ouï parler en aucune sorte du Messie, néanmoins[467] après les prédictions si admirables de l'ordre du monde que je vois accomplies, je vois que cela est divin. Et[468] si je savais que ces mêmes livres prédisent un Messie, je m'assurerais qu'il serait venu ; et voyant qu'ils mettent son temps avant la destruction du deuxième temple, je dirais[469] qu'il serait venu.

***165]**
735[470]

Prophéties. — Que les Juifs réprouveraient Jésus-Christ, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, par cette raison. Que la vigne élue ne donnerait que du verjus[471]. Que le peuple choisi serait infidèle, ingrat et incrédule : *populum non credentem et contradicentem*[472]. Que Dieu les frappera d'aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme les aveugles[473]. Qu'un précurseur viendrait avant lui[474].

37]
736[475]

Prophéties. — *Transfixerunt*, Zach. XII, 10[476].

Qu'il devait venir un libérateur qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus*[477]. Qu'il devait[478] y avoir un Nouveau Testament, qui serait éternel. Qu'il devait y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisédech[479] ; que celle-là serait éternelle. Que le Christ devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu ; qu'on ne le prendrait point pour ce qu'il est ; qu'on le rebuterait, qu'on le tuerait ; que son peuple, qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple ; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours à lui ; qu'il

quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie ; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours ; qu'il devait être de Juda, et quand il n'y aurait plus de roi.

---

1. ↑ Cf. B., 90 ; C., 116 ; P. R., VIII, 1 et *ult*., II, 12 ; Bos., II, vii, 1 ; et II, iv, 8 ; Hav., XI, 8 ; Mol., I, 281 ; Mich., 3.
2. ↑ C'est peut-être en vue de ce développement que Pascal avait jeté son cri : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (fr. 206).
3. ↑ [*Enfant*.]
4. ↑ [*Bois effroyable*.]
5. ↑ Comparaison utilisée, dans une autre intention, pour les *Discours sur la condition sur les grands* : « Pour entrer dans la véritable connaissance de votre condition, considérez-la dans cette image : un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue », etc.
6. ↑ [*Sans force pour marcher, sans compagnie, sans assistance*.]
7. ↑ [*Voyant d'autres personnes auprès de moi de même nature*.]
8. ↑ Depuis *Je leur demande* jusqu'à *sur cela*, en surcharge, Pascal avait d'abord écrit : [*Et ce qui est prodigieux, est que*.]
9. ↑ Havet a rapproché de ce passage un fragment célèbre de Bossuet dans ses *Notes* pour un sermon de jour de Pâques à Meaux (16 avril 1702) : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours… On se console pourtant, parce que de temps en temps [*on rencontre des*] objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent… On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir ; quelques fruits qu'on perd en les goûtant. »
10. ↑ [*Chacun*.]
11. ↑ Molinier et Michaut lisent *se trouvent*.
12. ↑ Cf. B., 165 ; C., 198 ; P. R., VII, 2 ; Bos., II, iii, 5 ; Faug., II, 275 ; Hav., XV, 4 ; Mol., II, 5 ; Mich., 503.
13. ↑ C'est-à-dire, au sens où Pascal a étendu ce mot, la probabilité. On dit que c'est le hasard pour se débarrasser d'une question gênante ; mais si on était en face de la mort, alors on envisagerait sérieusement le problème de la religion, on ne serait plus tenté de tout rejeter sur le hasard. C'est la mauvaise volonté qui fait l'incrédulité (fr. 200 et 237).
14. ↑ Cf. fr. 203 : « Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avait que huit jours de vie », et fr. 204 : « Si on doit donner huit jours de la vie, on doit donner cent ans. »
15. ↑ Cf. C., 205 ; Faug., II, 274 ; Hav., XXV, 164 ; Mol., II, 14 ; Mich., 891.
16. ↑ Allusion à un récit mystérieux qui nous a été transmis par Plutarque (*De defectu oraculorum*, XVII) : Un certain Thamus aurait, à l'époque de Tibère, entendu une voix qui lui aurait commandé d'annoncer que le Grand Pan est mort. Sans doute Pascal avait eu connaissance du récit par Charron : « Dès les temps d'Auguste, et à la belle arrivée de Jésus-Christ, les oracles sont demeurés muets… Plutarque en a fait un traité exprès, où il se morfond pour en trouver la cause, et entre autres choses raconte la mort du grand Dieu Pan » (*Les Trois Vérités*, II, 8).
17. ↑ Cf. B., 81 ; C., 107 ; Faug., II, 274 ; Mich., 634.
18. ↑ *Act. Apost*., XVII, 11. Il s'agit des Juifs de Thessalonique, au moment où saint Paul vient porter chez eux sa prédication.
19. ↑ Cf. B., 163 ; C., 192 ; Faug., II, 404 ; Mich., 154.
20. ↑ La *première Copie* donne *prædicta* qui a le même sens que *prodita*, et qui serait mieux attendu ; il nous semble impossible de ne pas lire *prodita*, qui est d'ailleurs la leçon de la *seconde Copie*.

21. ↑ Cf. Faug., II, 177 ; Hav., XXV, 137 ; Mol., I, 202 ; Mich., 249.
22. ↑ [*ne s'entendent que quand.*]
23. ↑ Cf. B., 163 ; C., 195 ; Faug., II, 274 ; Mol., I, 309 ; Mich., 157.
24. ↑ Cf. B., 305 ; C., 527 ; Faug., II, 310 ; Mol., I, 123 ; Mich., 612.
25. ↑ Cf. B., 163 ; C., 193 ; P. R., XVI, iv ; Bos., II, xii, 16 ; Faug., II, 309 ; Hav., XIX, 6 ; Mol., I, 223 ; Mich., 851.
26. ↑ Voir le *Traité des Vertus et de l'ambassade fait à Caïus*, plein de passages tels que ceux-ci : « Tous les hommes sont observateurs de leurs lois, mais singulièrement, et par dessus tous les autres les Juifs… Ce temple, Monseigneur Caïus, lequel a été bâti des mains d'hommes, ne reçut jamais aucune image, parce qu'il est la maison de Dieu. » (p. 1087 et 1109 de la traduction de 1612 déjà citée en note du fr. 611.)
27. ↑ [*Figures.*]
28. ↑ *Dux de femore ejus*, *Gen.*, XLIX, 10. Texte cité fr. 711.
29. ↑ Cf. le ch. 11 de Daniel, traduit au fr. 722.
30. ↑ Balzac avait déjà exposé l'histoire du point de vue de la Providence : « Il y a quelque chose de divin, disons plus, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs » (*Socrate chrétien. Discours VIII*). Grotius montre également que Dieu seul conserve les empires, et se sert comme d'instruments « d'un Cyrus, d'un Alexandre, d'un César dictateur » (*De verit. Rel. Chr.*, I, xii). — On sait quel parti Bossuet a tiré de cette conception, qu'il y ait d'ailleurs imitation ou rencontre toute naturelle dans une thèse conforme à la tradition : « Quand Pascal, dit Sainte-Beuve, interprète les prophéties et lève les sceaux du Vieux Testament, quand il expiique le rôle des apôtres parmi les Gentils, et l'économie merveilleuse des desseins de Dieu, il devance visiblement Bossuet, le Bossuet de l'*Histoire universelle* ; il ouvre bien des perspectives que l'autre parcourra et remplira… Bossuet avait lu les *Pensées* ; il y avait rencontré celle-ci : *Qu'il est beau de voir*, etc. C'était tout un programme, que son génie impétueux dut à l'instant embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles. »
31. ↑ Cf. B., 154 ; C., 185 ; Faug., II, 191 ; Mol., I, 189 ; Mich., 876.
32. ↑ *Juif* surcharge.
33. ↑ Cf. B., 154 ; C., 184 ; P. R., X, 23 ; Bos., II, viii, 16 ; Faug., II, 191 ; Hav., XV, 13 *bis* ; Mol., I, 188 ; Mich., 876.
34. ↑ [*Est.*]
35. ↑ Cf. B., 345 ; C., 299 ; Faug., II, 191 ; Hav., XV, 13 *bis* et XXV, 139 ; Mol., I, 188 ; Mich., 308.
36. ↑ [*Et.*]
37. ↑ Cf. B., 120 ; C., 147 ; Faug., II, 273 ; Mol., I, 199 ; Mich., 140.
38. ↑ L'idée est développée dans la section XII, et en particulier dans les fragments 708 et 783.
39. ↑ Cf. B., 168 ; C., 201 ; P. R., XV, 1 ; Bos., II, xi, 1 ; Faug., II, 270 ; Hav., XVIII, 1 ; Mol., I, 198 ; Mich., 409.
40. ↑ [*C'est*] un miracle. La correction de la main de Pascal.
41. ↑ [*Qui.*]
42. ↑ De ces deux périodes l'une commence à Abraham et l'autre finit à Jésus-Christ. L'événement qui les sépare serait la dispersion des Juifs, contemporaine de la captivité de Babylone. Cf. fr. 618.
43. ↑ Cf. B., 191 ; C., 1 ; Faug., II, 270 ; Mol., I, 199 ; Mich., 871.
44. ↑ *Ils* : les Juifs.
45. ↑ La *seconde Copie* donne *en tire son mystère*.
46. ↑ Cf. B., 168 ; C., 200 ; P. R., XV, 3 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 276 ; Hav., XVIII, 3 ; Mol., I, 201 ; Mich., 640.
47. ↑ Cf. B., 168 ; C., 201 ; P. R., XV, 4 ; Faug., II, 276 ; Hav., XVIII, 3 ; Mol., I, 201 ; Mich., 642.
48. ↑ Cette première ligne en surcharge.
49. ↑ *Idolâtres ou païennes* en surcharge.

50. ↑ Les derniers mots qui suivent en surcharge.
51. ↑ Cf. B., 167 ; C., 200 ; P. R., XV, 2 ; Bos., II, xi, 1 ; Faug., II, 271 ; Hav., XVIII, 2 ; Mol., I, 199 ; Mich., 408.
52. ↑ [*Ce n'est pas seulement un*] homme [*qui*] aurait [*prédit*.]
53. ↑ *Et dont* jusqu'à *ceci est* en surcharge.
54. ↑ Cf. B., 267 ; C., 485 ; Faug., II, 296 ; Hav., XXV, 169 ; Mol., I, 213 ; Mich., 586.
55. ↑ [*Encore captifs*.]
56. ↑ [*Ni aucune*] apparence, [*ni aucune marque*.]
57. ↑ [*Depuis*.]
58. ↑ [*Qui, ayant été*.]
59. ↑ [*Dans*.]
60. ↑ [*Toute apparence*.]
61. ↑ [*Tous*] ses enfants.
62. ↑ [*Prédit tout ce qui doit* [*devait leur arriver et Joseph est venu* [*dans la terre où ils furent si longtemps* [*où ils ne furent que trois cents ans après et*.]
63. ↑ [*Souverains sur la*] terre.
64. ↑ [*Puissante*.]
65. ↑ [*Deux enfants de Joseph*.]
66. ↑ *Gen.*, XLIX, 8.
67. ↑ [*Le*.]
68. ↑ [*Sauver les*] nations.
69. ↑ Le verset 10, cité fr. 701.
70. ↑ [*Bénissant les fils de Joseph, parla*] de [*la terre*.]
71. ↑ *Gen.*, XLVIII, 22.
72. ↑ [*Il croise ses*.]
73. ↑ [*Croise*] ses bras, et [*mettant*] la main.
74. ↑ À la page 330 du manuscrit.
75. ↑ *Man* : en sorte.
76. ↑ [*S'oppose à cette préférence, et lui craignant qu'il ne se fût mépris*.]
77. ↑ *Gen.*, XLVIII, 14 sqq. — Cf. fr. 623.
78. ↑ [*Par*] la suite que deux lignées entières [*ont pris*.]
79. ↑ [*Pris le nom*.]
80. ↑ [*La*.]
81. ↑ Paragraphe écrit à la marge. — *Gen.*, L, 24.
82. ↑ C'est-à-dire qui a rapporté ces prédictions, longtemps avant qu'elles fussent accomplies.
83. ↑ [*A*] lui-même [*fait*] les partages.
84. ↑ [*Envoyer*] un prophète.
85. ↑ *Deutér.*, XVIII, 15 : prophetam *de gente tua et de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus : ipsum audies*.
86. ↑ [*Dans lequel* [*auquel il les renvoie* [*dans lequel il* [*qu'il leur annonce de la part de Dieu*.]
87. ↑ [*Toutes leurs*] victoires, leur ingratitude.
88. ↑ *Deutér.*, XXVIII et XXXII. — À la page 333 du manuscrit.
89. ↑ [*Toute la forme du gouvernement*.]
90. ↑ *Nombres* XXXIV, 18 sqq.
91. ↑ [*Il leur*.]
92. ↑ [*Les modèles des*.]
93. ↑ [*Celles qu'il*] — *Ibid.*, XXXV, 6 sqq.
94. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, viii, 10 ; Faug., II, 173 ; Hav., XVI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.

95. ↑ [*Afin qu'elles ne fussent pas sans preuve*.]
96. ↑ C'est encore une réponse à une objection faite contre les prophéties. Pourquoi ne se rapportent-elles pas toutes au Messie ? En prédisant des événements particuliers, elles se prêtaient à la vérification, et ainsi elles attestaient leur authenticité ; en même temps la prédiction des événements particuliers prenait une valeur nouvelle, puisqu'elle servait à prouver le Messie. Cf. aux *Pièces justificatives*, le commentaire d'Étienne Périer, p. cxciii.
97. ↑ Cf. Faug., II, 298 ; Hav., XXV, 170 ; Mol., I, 228, I, 224 ; Mich., 419.
98. ↑ Le manuscrit donne une addition d'une main étrangère : *Preuves par les Juifs*.
99. ↑ Résumé des versets 1-4.
100. ↑ Les premières lignes en surcharge. — Le dernier mot manque : la Vulgate porte : *Et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem* (6).
101. ↑ Verset 7.
102. ↑ [*Des armées, qu'il soit l'objet de votre*] crainte [*et de votre*] tremblement.
103. ↑ *Dominum exercituum ipsum sanctificate : ipse pavor vester, et ipse terror vester* (13).
104. ↑ [*Comme un*] piège et [*comme une*] ruine aux [*habitants*].
105. ↑ [*Plusieurs*] d'entre eux [*s'y échapperont*.]
106. ↑ *Cette pierre* en surcharge.
107. ↑ [*Ce témoignage*.]
108. ↑ [*La*.]
109. ↑ [*Cache sa*.]
110. ↑ (14-17).
111. ↑ [*Entrez dans l'étonnement*.]
112. ↑ [*Devenez ivres sans boire de vin, tombez*.]
113. ↑ [*Sans*.]
114. ↑ *Vous* en surcharge.
115. ↑ [*Vos*.]
116. ↑ (Versets 9 et 10).
117. ↑ La parenthèse en marge, interrompant la traduction d'Isaïe, se réfère à Daniel, XII, 10 et à Osée, XIV, 10.
118. ↑ *Les prophètes* en surcharge.
119. ↑ À la page 173 du manuscrit.
120. ↑ (11-12).
121. ↑ La parenthèse en marge.
122. ↑ [*Se sont arrêtés aux*.]
123. ↑ [*Selon des*.]
124. ↑ [*Que les*.]
125. ↑ [*Sa foi périra*.]
126. ↑ (13-14).
127. ↑ [*Qui est celui qui a*.]
128. ↑ [*Celles prédites*.]
129. ↑ La parenthèse en marge.
130. ↑ Pour la portée de cette condition voir le fr. 628.
131. ↑ (21-26).
132. ↑ [*Prédit*.]
133. ↑ Versets 8-10.
134. ↑ Page 175 du manuscrit. — Ch. xliii, verset 8 sqq.
135. ↑ [*Toutes*.]
136. ↑ *Et leurs dieux* en surcharge.
137. ↑ [*Annoncera ces choses et vous fera* [*instruira des choses futures*.]

138. ↑ [*Sachiez*.]
139. ↑ Verset 10.
140. ↑ [*Annoncé*.]
141. ↑ *Moi* en surcharge.
142. ↑ (Verset 12).
143. ↑ (14-15).
144. ↑ [*Qui*.]
145. ↑ (16).
146. ↑ (18).
147. ↑ (19).
148. ↑ (21).
149. ↑ [*Mais vous n'avez point invoqué Israël aussi*.]
150. ↑ [*Car vous vous*.]
151. ↑ Parenthèse en marge.
152. ↑ (25-27).
153. ↑ À la page 177 du manuscrit.
154. ↑ [*Et la manière en laquelle j'ay* [*les premiers peuples* [*ont été créés, formés*.]
155. ↑ (Versets 6-8).
156. ↑ [*Depuis*.]
157. ↑ Versets 9-10. — [*Is. 48. J'ai prédit* [*Is. 48*.]
158. ↑ Page 179 du manuscrit.
159. ↑ [*J'ai*.]
160. ↑ [*Qui*.]
161. ↑ [*De peur que vous ne disiez que*.]
162. ↑ [*Et que ce fussent les*] effets [*des vaines idoles que vous adorez*.]
163. ↑ [*L'ordre*.]
164. ↑ [*Avant ce*] temps [*de sorte qu'elles vous sont inconnues*.]
165. ↑ [*Dissiez*.]
166. ↑ (3-8).
167. ↑ Page 181 du manuscrit.
168. ↑ [*Ceux là qui ne me cherchaient* [*consultaient* [*trouvaient pas et qui ne me consultaient point*.]
169. ↑ [*M'étaient*.]
170. ↑ [*Mais*.]
171. ↑ [*Marche dans les voies de son cœur*.]
172. ↑ *Vous* en surcharge.
173. ↑ [*N'y touchez point* [*laissez-le*.]
174. ↑ [*Et espérance de fruit*.]
175. ↑ [*Qui sont pleines*.]
176. ↑ À la page 183 du manuscrit.
177. ↑ [*Exterminerai*.]
178. ↑ *Man* : choisi choses.
179. ↑ [*Dit*.]
180. ↑ [*Aurez*.]
181. ↑ [*Ils*.]
182. ↑ [*Actions de grâces*.]
183. ↑ [*Effroyables dans l'affliction et dans la*.]
184. ↑ [*Dans*.]
185. ↑ [*Et en*.]
186. ↑ [*Reviendront*.]

187. ↑ À la page 185 du manuscrit.
188. ↑ [*Terre.*]
189. ↑ [*Gardez la justice.*]
190. ↑ [*L'observe.*]
191. ↑ *Qui s'attachent à moi*, en surcharge.
192. ↑ [*De.*]
193. ↑ (1-5).
194. ↑ Page 187 du manuscrit — lix, 9.
195. ↑ [*Attendu.*]
196. ↑ *Tous* en surcharge.
197. ↑ (9-11).
198. ↑ [*Cœurs.*]
199. ↑ [*J'en enverrai.*]
200. ↑ [*Aux.*]
201. ↑ (18-20).
202. ↑ Page 189 du manuscrit.
203. ↑ [*De Hiérusalem.*]
204. ↑ [*Et voyez.*]
205. ↑ [*Pour les*] péchés.
206. ↑ (12-14).
207. ↑ [*Ai établi* [*fait.*]
208. ↑ Les commentaires entre parenthèses sont à la marge du texte.
209. ↑ (15).
210. ↑ [*Je n'ai point ordonné à vos pères*] quand je [*les ai retirés*] d'Égypte [*dans les… de conserver.*]
211. ↑ [*D'obéir.*]
212. ↑ [*Moi.*]
213. ↑ (22-23).
214. ↑ La *Vulgate* porte : *Templum Domini, templum Domini, templum Domini* est.
215. ↑ Cf. C., 469 ; Faug., II, 310 ; Mol., I, 200 ; Mich., 922.
216. ↑ Ces textes sont publiés par les Copies à côté du dernier texte du fr. 713 : *N'ayez point de confiance*, etc. Les citations qui le précèdent n'ont pas été reproduites. Les Copies donnent le titre : *Contrariété, Sagesse.*
217. ↑ *Filius meus primogenitus Israël.*
218. ↑ Cf. B., 308 et 301 ; C., 523 ; Faug., II, 400 ; Mol., I, 211 ; Mich., 568 et 569.
219. ↑ Voir les textes traduits au fr. 713.
220. ↑ Texte cité fr. 610.
221. ↑ *Ipsi me provocaverunt in eo, qui non erat Deus, et irritaverunt in vanitatibus suis ; et ego provocabo eos in eo qui non est populus, et in gente stulta irritabo illos.*
222. ↑ Cf. fr. 711 *sub fine.*
223. ↑ *Excæca cor popuii hujus.* Isaïe, VI, 10, commenté dans l'Évangile de saint Jean, XII, 40.
224. ↑ [*Et donnant.*]
225. ↑ Cf. B., 302 ; C., 524 ; Faug., II, 400 ; Mol., I, 211 ; Mich., 576.
226. ↑ Pascal pense au ch. 14 du livre V du *Traité de la Vérité de la Religion chrétienne.* Grotius y raconte d'après Aggée que Zorobabel Ethnarque et Jésus, fils de Josedech, Grand-Prêtre, désolés que la grandeur du second temple n'égalât pas la splendeur du premier, reçurent de Dieu cette consolation que la gloire du second temple serait plus grande que celle du premier ; ce qui signifie que Dieu établira sa paix dans ce second temple, c'est-à-dire que le Messie viendra pendant la durée de ce second temple, cf. fr. 726. Et Grotius ajoute pour confirmer cette interprétation le passage de Malachie, III, 1 cité fr. 735.

227. ↑ Cf. B., 168 ; C., 201 ; Faug., II, 310 ; Mol., II, 21 ; Mich., 651.
228. ↑ La phrase entre guillemets ajoutée en surcharge, avec signe de renvoi au chiffre 48. Voir les passages traduits par Pascal, fr. 713.
229. ↑ Cf. B., 246 ; C., 463 ; Mich., 589.
230. ↑ XIII, 13 : Hæc dicit Dominus : *Ecce ego implebo omnes habitatores terræ hujus, et reges qui sedent de stirpe David super thronum ejus… ebrietate.*
231. ↑ Cf. B., 172 ; C., 206 ; Faug., II, 272 ; Hav., XXV, 161 ; Mol., I, 200 ; Mich., 555.
232. ↑ VII, 18 : *Pollicitus sum David patri tuo, dicens : Non auferetur de stirpe tua vir, qui sit princeps in Israël.*
233. ↑ Les références en surcharge. — *Non revertetur furor Domini, usque dum faciat et usque dum compleat cogitationem cordis sui* [la ruine d'Israël] : *in novissimis diebus intelligetis consilium ejus.*
234. ↑ Cf. B., 131 ; C., 159 ; Faug., II, 272 ; Hav., XXV, 162 ; Mol., I, 200 ; Mich., 91.
235. ↑ [*Ils se seraient.*]
236. ↑ III, iv. *Quia dies multos se dabunt filii Israël sine rege et sine principe et sine sacrificio et sine altari et sine ephed et sine theraphim.*
237. ↑ Cf. B., 471 ; C., 204 ; P. R., XV, 13 ; Bos., II, xi, 5 ; Faug., II, 202 ; Hav., XVIII, 21 ; Mol., I, 200 ; Mich., 488.
238. ↑ Joan., XIX, 15 : Réponses des prêtres à Pilate, dont le *Pugio Fidei* fait la base de sa polémique contre les Juifs : « Ita Judæorum major pars dixit (Joan., 19). *Non habemus regem nisi Cæsarem, Dominum Jesum Christum fatue reprobantes* ».
239. ↑ Cf. B., 301 ; C., 523 ; Mich., 573.
240. ↑ Cf. B., 271 ; C., 489 ; Faug., II, 283 ; Hav., XVIII, 22 notes ; Mol., I, 214 ; Mich., 582.
241. ↑ [*Vos sages de la terre ne peuvent point.*]
242. ↑ [*Pas.*]
243. ↑ [*Donne le Roi.*]
244. ↑ [*Vous.*]
245. ↑ *Dans votre songe* en surcharge.
246. ↑ [*En cette sorte.*] — Versets 27, 28.
247. ↑ Parenthèse en marge. — Nous reproduisons en italique, afin de les mieux détacher, les commentaires que Pascal ajoute à sa traduction.
248. ↑ *De ce secret* surcharge.
249. ↑ *Ce même* surcharge. — Verset 30.
250. ↑ [*Vous.*]
251. ↑ [*En.*]
252. ↑ Versets 31 et sqq.
253. ↑ [*De cuivre.*]
254. ↑ [*Et.*]
255. ↑ *Argile* en marge.
256. ↑ *Toujours* surcharge.
257. ↑ [*Une*] pierre [*détachée*] sans mains [*d'une montagne.*]
258. ↑ Page 311 du manuscrit.
259. ↑ Et l'or [*et l'argent et le cuivre et le fer et le.*]
260. ↑ *Grande* en surcharge.
261. ↑ [*Qui.*]
262. ↑ [*Universelle.*]
263. ↑ [*Commandez.*]
264. ↑ *Représenté par* surcharge.
265. ↑ *Autre* surcharge.
266. ↑ *Il en viendra*, en surcharge.

267. ↑ [*Empire*.]
268. ↑ [*Comme*.]
269. ↑ [*Tous les autres*.]
270. ↑ *En partie* surcharge.
271. ↑ *En partie* surcharge.
272. ↑ [*Y emploient les*] mariages.
273. ↑ *Ce sera* surcharge.
274. ↑ [*Et cet empire ne passera* [*sera*] jamais [*en d'autres mains*.]
275. ↑ Page 313 du manuscrit. — [*En*.]
276. ↑ [*Ces*.]
277. ↑ [*N'aura jamais de fin*.]
278. ↑ [*De même* [*en la même manière que vous avez vu*.]
279. ↑ [*Qu'il vous a été montré que la pierre*.]
280. ↑ [*D'homme*.]
281. ↑ [*A révélé*.]
282. ↑ [*Votre*.]
283. ↑ Verset 46.
284. ↑ [*Les quatre animaux, le*.]
285. ↑ [*Ensuite*.]
286. ↑ [*Plus*.]
287. ↑ [*Du côté du*] Midi [*et de*] l'Orient [*et même contre*] la terre.
288. ↑ [*Même*.]
289. ↑ [*Continuel*.]
290. ↑ [*De Dieu*.]
291. ↑ [*Et Daniel*.]
292. ↑ [*Quand*.]
293. ↑ *Lui* surcharge.
294. ↑ [*Tu as*.]
295. ↑ [*Qui était*.]
296. ↑ *Roi* surcharge.
297. ↑ Page 315 du manuscrit.
298. ↑ [*La fin de leur règne*.]
299. ↑ [*Péchés de*.]
300. ↑ [*Agissant avec un*.]
301. ↑ [*Mourra*.]
302. ↑ Verset 25.
303. ↑ Les paragraphes suivants d'une main étrangère, avec corrections de Pascal.
304. ↑ [*En priant de tout mon cœur, voici*.]
305. ↑ [*Dans mes visions*.]
306. ↑ *Des choses* surcharge autographe.
307. ↑ [*Demandez*.]
308. ↑ [*Ordonnées*.]
309. ↑ À la page 289 du manuscrit.
310. ↑ [*Pour mettre fin aux visions et aux prophéties mais*.]
311. ↑ [*Finir*.]
312. ↑ Verset 24.
313. ↑ Les parenthèses sont des additions autographes en marge.
314. ↑ Verset 25.
315. ↑ [*Dernière*.]

316. ↑ [*Car*.]
317. ↑ [*Sera édifiée*.]
318. ↑ [*Et rétablis*.]
319. ↑ [*Ce*] peuple, son prince qui [*viendra*.]
320. ↑ [*La fin*.]
321. ↑ [*Mais il établira son*.]
322. ↑ [*Consommera*.]
323. ↑ [*Dans les temps d'une semaine*] et [*dans*.]
324. ↑ [*Fera cesser*.]
325. ↑ [*L'oblation*.]
326. ↑ [*Durera* [*se répandra jusqu'à la fin, et jusqu'à*.]
327. ↑ [*L'admireront*.]
328. ↑ [*Et durera*.]
329. ↑ [*Ordonnée*.] — Verset 27.
330. ↑ Ici reprend l'écriture de Pascal.
331. ↑ Verset 2.
332. ↑ [*Pendant*.]
333. ↑ Page 291 du manuscrit.
334. ↑ [*Qui étendra son empire* [*qui aura un* [*qui étendra*.]
335. ↑ [*Il se sera affermi*.]
336. ↑ [*Mais à d'autres, ni*] et [*aucun de*] ses successeurs.
337. ↑ *De ses successeurs*, surcharge.
338. ↑ [*Philadelphe*.]
339. ↑ [*Puissant*.]
340. ↑ [*La fille*.]
341. ↑ [*Elle*] n'aura pas [*gardé*] autorité [*ni ses descendants*.]
342. ↑ [*Sera livrée à la*.]
343. ↑ [*Et*.]
344. ↑ Page 293 du manuscrit.
345. ↑ [*Très*.]
346. ↑ [*Son armée* [*combattra*.]
347. ↑ [*Aura la victoire, et cette victoire lui enflera le cœur*.]
348. ↑ [*Conquête*.]
349. ↑ [*Des forces augmentées*.]
350. ↑ [*En venant promptement avec de grandes richesses et de grandes forces, plusieurs autres*.]
351. ↑ [*Le Midi* [*roi du Midi*.]
352. ↑ [*Les fils de ton peuple*.]
353. ↑ *Apostats*, surcharge.
354. ↑ [*Détruira* [*forcera*.]
355. ↑ [*Prendra*.]
356. ↑ [*Plus*.]
357. ↑ [*Pour la*] corrompre.
358. ↑ [*Dans le dessein de perdre Épiphane la*.]
359. ↑ [*Faire vaincre*.]
360. ↑ [*Cela ne lui réussira pas et le royaume ne sera pas à lui*.]
361. ↑ [*Sera*] pas [*à*.]
362. ↑ Page 295 du manuscrit.
363. ↑ [*S'attaquait aux alliés des*] Romains.
364. ↑ [*De sorte qu'il*]

365. ↑ [*Homme méprisable, et jugé indigne des honneurs qui* [*de la Royauté*.]
366. ↑ *Y*, surcharge.
367. ↑ [*Par argent*.]
368. ↑ [*Ils*.]
369. ↑ *Il les vaincra*, surcharge.
370. ↑ [*Fait*.]
371. ↑ [*Dissipant*.]
372. ↑ [*Commencera*.]
373. ↑ Cf. B., 171 ; C., 204 ; P. R., XV, 14 ; Bos., II, xi, 5 ; Faug., II, 272 ; Hav., XVIII, 22 ; Mol., I, 202 ; Mich., 426.
374. ↑ [*Et pour les diverses*.]
375. ↑ [*Deux*.]
376. ↑ Allusion au long chapitre que Raymond Martin consacre aux systèmes d'interprétation que les rabbins juifs avaient adoptés pour fixer la date initiale et l'événement final des soixante-dix semaines : *Probatio sumpta ex hebdomadibus Danielis quod Messias jam venit* (*Pugio Fidei*, partie II, ch. iii, en particulier les sections de 7 à 10). Havet a débrouillé, autant que peut se faire, cette matière aride, et nous nous référons à ses explications : « Il y a, dit-il, équivoque pour le commencement, *à cause des termes de la prophétie*. Voici ces termes, suivant la Vulgate : *Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem*. Pascal traduit : « Depuis que la parole sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem. » Les uns entendent par cette parole l'édit donné par Cyrus en faveur des Juifs et de la restauration du Temple dans la première année de son règne (*Esdras*, I) ; d'autres, l'un ou l'autre de ceux qu'Artaxerce accorda, le premier à Esdras, dans la septième année de son règne (*ibid.*, VII), le second à Néhémie, dans la vingtième (*Néhém.*, II). Il en est enfin qui traduisent le texte de la manière suivante : « Depuis qu'est sortie la parole qui annonce le rétablissement de Jérusalem. » Et ils croient que cette parole est la prophétie de Jérémie sur laquelle Daniel est représenté méditant au commencement du chapitre, et à propos de laquelle il reçoit la révélation des 70 semaines. Ils prennent donc pour le *terme du commencement* la date de cette prophétie de Jérémie, date marquée par la Bible (*Jérém.*, XXV) à la quatrième année du roi Joachim. Il y a entre cette date et celle du second édit d'Artaxerce, d'après la chronologie aujourd'hui reçue, une différence de plus de 150 ans. Je dis, d'après la chronologie aujourd'hui reçue, car ici viennent, selon Pascal, ces *diversités des chronologistes*, à cause desquelles, après qu'on aura placé ici ou là le point de départ, il y aura encore équivoque *pour le terme de la fin*. Pascal ne veut pas parler, je pense, de la petite difficulté qui consiste à placer le commencement du règne d'Artaxerce, huit ans plus tard ou huit ans plus tôt, suivant qu'on ne le fait régner qu'après la mort de son père, ou qu'on le suppose associé à Xercès encore vivant, selon l'hypothèse de ceux qui veulent faire aboutir exactement les 70 semaines à la mort de Jésus-Christ. Cette difficulté est la seule que se fassent aujourd'hui les chronologistes. Mais les livres qui contiennent les traditions des Juifs suivent, à ce qu'il paraît, une chronologie toute différente, d'après laquelle la durée du second temple n'est que de 420 ans (au lieu d'être de plus de 520) ; ils ne donnent à la monarchie des Perses depuis Cyrus qu'une cinquantaine d'années (au lieu de 200)… » Ainsi se trouve expliquée la différence de 200 ans que relève Pascal ; or, fait encore remarquer Havet, toute considérable qu'elle est en soi, cette différence n'en laisse pas moins Pascal victorieux contre les Juifs, puisqu'ils attendent encore le Messie et que deux cents ans plus tôt ou deux cents plus tard il doit être venu pour ceux qui ajoutent foi aux prophéties de Daniel.
377. ↑ Cf. B., 169 ; C., 202 ; P. R., XV, 5 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 276 ; Hav., VIII, 4 ; Mol., I, 203 ; et I, 207 ; Mich., 431.
378. ↑ [*Il viendrait*.]
379. ↑ [*Vierges*] se consacrent.
380. ↑ [*Aux hommes*] une force.

381. ↑ Parenthèse, en surcharge. Renvoi à un passage de la vie contemplative où Philon décrit la retraite des Thérapeutes : qui « après s'être dégagés de leurs richesses, n'ayant plus aucun appât qui les retienne, ils fuient sans regarder en arrière, ils abandonnent frères, enfants, femmes, pères et mères,… la patrie où ils sont venus au monde et où ils ont été nourris ;… ils s'établissent en dehors des villes dans des lieux infréquentés, poursuivant la solitude. » Havet, en citant le passage, fait remarquer que Pascal, suivant la tradition de plusieurs Pères, assimile les Thérapeutes aux Chrétiens.
382. ↑ [*L'esprit de Dieu qu'ils avaient invoqué et*] prédit.
383. ↑ [*Le Saint-Esprit qui n'avait éclairé aucun des païens depuis*] deux mille ans.
384. ↑ [*Arrivé sur*.]
385. ↑ Paragraphe final en marge.
386. ↑ Cf. B., 167 ; C., 197 ; Faug., II, 273 ; Mol., I, 271 ; Mich., 383.
387. ↑ *In die illa erit altare Domini in medio terræ Ægypti*.
388. ↑ Cf. C., 477 ; Faug., II, 393 ; Hav., XXV, 171 ; Mol., I, 233 ; Mich., 940.
389. ↑ En se reportant à la page 659 du *Pugio*, on trouve un passage des *Psaumes* (XXI, 17) : *Quoniam circumdederunt me canes, congregatio malignantium obsederunt me*, commenté de la façon suivante : *Quod autem hoc sit de Christo intelligendum, innuitur ubi in libro Sanhedrin, distinctione Chelek taliter scribitur*. Suit une citation hébreue dont Raymond Martin donne la traduction latine : « *Traditio* est quod R. Juda dixit. Generatio in qua filius David veniet, domus prædicationis erit ad meretricandum : et Galilea desolabitur, et viri Galileæ circumibunt de civitate in civitatem, et nemo illorum miserabitur. Et Sapientia scribarum fætebit, et timentes peccatum reprobabuntur, et facies generationis illius erunt sicut facies canum… » De quoi Raymond Martin rapproche un passage d'Isaïe (LIX, 15) : *Quicumque enim declinaverit a malo, reputabitur privatus ratione apud creaturas*, qu'il interprète par une glosse de R. Salomon et en renvoyant au Talmud. — La traduction de Pascal fait comme une synthèse de ce paragraphe (*Pug. Fid.*, part. III, dist. III, ch. xvi, § VII).
390. ↑ Page 260 de la Copie.
391. ↑ Aquilon désigne le Nord. Lamartine écrit encore dans la première pièce des Méditations :

Portant ma vue
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant.

392. ↑ Page 261 de la *Copie*.
393. ↑ Ch. l.
394. ↑ Correction à la marge de la copie : *disciple*. Le texte porte *quasi magistrum*. Mais on a dû craindre l'équivoque dans la traduction : *maître* se rapporterait au complément, et *disciple* au sujet.
395. ↑ Page 262 de la *Copie*.
396. ↑ Ch. li.
397. ↑ À la page 263 de la *Copie*.
398. ↑ Page 264 de la Copie.
399. ↑ Verset 10.
400. ↑ Page 265 de la *Copie*. — Deutéronome, 16-19.
401. ↑ Versets 8-10.
402. ↑ Grotius en mentionnant ce texte énumère dans une note les interprètes pour qui Silo signifie le Messie auquel les nations sont soumises (*De Ver. Relig. Christ.*, V, 17). Le *Pugio Fidei* contient également un long commentaire destiné à prouver que Silo est le Messie (Part. II, ch. iv).
403. ↑ Cf. B., 285 ; C., 400 et 507 ; P. R., XV, 15 et 16 ; Bos., II, xi, 2 et 5 ; Faug., II, 278 et 280 ; Hav., XVIII, 14 et XXV, 166 ; Mol., I, 201, 203 et II, 7 ; Mich., 467.
404. ↑ La *Première Copie* ajoute ces lignes en vue de l'édition de Port-Royal : « Qui ne reconnaîtrait Jésus-Christ dans tant de circonstances particulières qui ont été prédites ? Car l'on dit qu'il aura un précurseur ».

405. ↑ Verset 2. *Fili hominis propone ænigma*. Il s'agit de la vision de l'Aigle.
406. ↑ III, 1. Cf. fr. 715.
407. ↑ Les deux paragraphes en marge.
408. ↑ *Enfant* en surcharge.
409. ↑ Verset 6 : parvulus enim natus est nobis.
410. ↑ Verset 2.
411. ↑ Référence aux chapitres de Malachie et d'Aggée déjà commentés fr. 715.
412. ↑ Cf. *Gen.*, XLIX, 10, texte plusieurs fois cité par Pascal.
413. ↑ Textes d'Isaïe, VI, 10 ; VIII, 14 ; XXIX, 10.
414. ↑ Verset 19 : *Et addent mites in Domino lætitiam, et pauperes homines in sancto Israël exultabunt.*
415. ↑ Versets 1-3.
416. ↑ Verset 4 : *ducem ac præceptorem gentibus.*
417. ↑ [*Il doit.*]
418. ↑ Vers. 10. Cf. fr. 713.
419. ↑ Texte cité fr. 713.
420. ↑ Les deux paragraphes suivants en marge.
421. ↑ [*Grand.*]
422. ↑ *Sic inglorius erit inter viros aspectus ejus.*
423. ↑ Vers. 2 sqq.
424. ↑ ecce rex tuus *veniet tibi justus, et salvator : ipse pauper.*
425. ↑ Port-Royal publie à la suite de cette remarque la réflexion suivante : *Quand il est parlé du Messie comme grand et glorieux, il est visible que c'est pour juger le monde et non pour le racheter.* Elle a été incorporée au texte de Pascal par tous les éditeurs, sauf M. Molinier, mais ni le manuscrit ni les Copies n'en portent trace.
426. ↑ Vers. 7.
427. ↑ *Ecce mittam... lapidem probatum, angularem, pretiosum.*
428. ↑ Verset 14. *In lapidem autem offensionis et in petram scandali.*
429. ↑ *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli.*
430. ↑ Texte traduit par Pascal, fr. 722.
431. ↑ *Fiant dies ejus pauci : et episcopatum ejus accipiat alter.*
432. ↑ [*Abreuvé de fiel* [*transpercé.*]
433. ↑ Allusion au Psaume XXXIV, 15-16.
434. ↑ *Et dederunt in escam meam fel.*
435. ↑ Verset 10.
436. ↑ Ces derniers mots se repèrent au Ps. XXI, 17-19.
437. ↑ [*Ressuscité, monté à la droite du Père et là vainqueur de ses ennemis*].
438. ↑ Verset 10.
439. ↑ Verset 2.
440. ↑ Texte cité fr. 717.
441. ↑ [*Sans prophètes.*]
442. ↑ Texte cité fr. 610.
443. ↑ Ces deux derniers paragraphes en marge.
444. ↑ *Ipse asperget gentes multas.*
445. ↑ Versets 10 sqq.
446. ↑ *Surge Deus, judica terram : quoniam tu hereditabis in omnibus gentibus.*
447. ↑ Verset 10.
448. ↑ Cf. C., 205 ; Faug., II, 326 ; Hav., XXV, 178 ; Mol., II, 26 ; Mich., 892.
449. ↑ Cf. B., 128 ; C., 154 ; P. R., XIII, 12, 13 ; Bos., II, ix, 13 ; Faug., II, 256 ; Hav., XVI, 11 ; Mol., I, 259 ; Mich., 531.

450. ↑ III, 4. Texte cité fr. 719.
451. ↑ Cf. B., 172 ; C., 205 ; P. R., XV, 6 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 308 ; Hav., XVIII, 6 ; Mol., I, 204 ; Mich., 402.
452. ↑ Références en surcharge. Texte de Jérémie : *Ecce dies veniunt, dicit Dominus ; et suscitabo David germen justum*, etc. Texte d'Isaïe : *Vos testes mei dicit Dominus, et servus meus quem elegi*, etc.
453. ↑ Cf. B., 165 ; C., 197 ; P. R., XV, 6 et 7 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 309 et II, 275 ; Hav., XIII, 9 et XVIII, 11 ; Mol., I, 206 ; Mich., 504. — Ces réflexions, quoique écrites sur deux feuillets que le manuscrit présente séparés, semblent ne constituer qu'un fragment unique.
454. ↑ [*Qui sont tous à lui*.]
455. ↑ Cf. B., 259 ; C., 316 ; Faug., II, 274 ; Hav., XXV, 97 ; Mol., I, 200 ; Mich., 16.
456. ↑ Écrit d'abord au crayon.
457. ↑ *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum*. Ps. CIX, 1-2.
458. ↑ Cf. B., 166 ; C., 197 ; Faug., II, 271 ; Hav., XXV, 160 ; Mol., I, 205 ; Mich., 464.
459. ↑ [*Connaître*.]
460. ↑ *Et non docebit ultra vir proximum suum… dicens : Cognosce Deum : omnes enim cognoscunt me*. Jérém., XXXI, 34.
461. ↑ *Et prophetabunt filii vestri*. Joël, II, 28.
462. ↑ *Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam*. Jérém., XXXI, 33.
463. ↑ Cf. P. R., XV, 6 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 275 ; Hav., XVIII, 10 ; Mol., I, 206 ; Mich., 430.
464. ↑ Isaïe, II, 3. Cf. fr. 727.
465. ↑ Cf. B., 166 ; C., 197 ; P. R., XV, 6 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 275 ; Hav., XVIII, 8 et XXV, 165 ; Mol., I, 206 et II, 5 ; Mich., 629.
466. ↑ Textes déjà cités au fr. 727. Cf. pour la traduction de Daniel (II, 34) le fr. 722. — L'interprétation de ce passage est longuement discutée dans le *Pugio Fidei*, part. II, ch. 5 : *Ubi adhuc per prophetiam Danielis probatur Messiam jam venisse* ; ch. 7 : *Qualiter Dominus noster est lapis abscissus de monte sine manibus*.
467. ↑ Cette ligne écrite en surcharge.
468. ↑ [*Sachant*.]
469. ↑ [*Que c'est Jésus*.]
470. ↑ Cf. B., 172 ; C., 205 ; P. R., XV, 6 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 308 ; Hav., XVIII, 7 ; Mol., I, 204 ; Mich., 401.
471. ↑ Texte d'Isaïe (L. 2) traduit par Pascal fr. 713.
472. ↑ Double référence au texte d'Isaie : *Expandi manus meas tota die ad populum incredulum* (LXV, 2) et à la citation qu'en fait saint Paul : *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem* (*Rom.*, X, 21).
473. ↑ *Deutér.*, XXVIII, 28-29.
474. ↑ Malachie, III, 1 et IV, 5.
475. ↑ Cf. B., 355 ; C., 311 ; P. R., XV, 11 ; Bos., II, xi, 3 ; Faug., II, 250 ; Hav., XVIII, 17 ; Mol., I, 205 ; Mich., 86.
476. ↑ Dans le texte même de Zacharie, la Vulgate porte *confixerunt*, mais Pascal se réfère à la citation que saint Jean fait de ce passage (*Évang.*, XIX, 37) et où la Vulgate emploie ce mot de *Transfixerunt*.
477. ↑ *Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus*. Ps. CXXIX, 8.
478. ↑ [*Être*.]
479. ↑ Texte cité fr. 686.

SECTION XII

103]
737[1]

… De là je refuse toutes les autres religions.

Par là je trouve réponse à toutes les objections[2].

Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié.

De là cette religion m'est aimable, et je la trouve déjà assez autorisée par une si divine morale ; mais j'y trouve de plus.

Je trouve d'effectif[3] que, depuis que la mémoire des hommes dure (Voici un peuple qui subsiste plus ancien que tout autre peuple), il est[4] annoncé constamment aux hommes[5] qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un Réparateur : un peuple entier le prédit avant sa venue, un peuple entier l'adore après sa venue ; que ce n'est pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes, et un peuple entier prophétisant et fait exprès[6] durant quatre mille ans, enfin eux sans idoles[7] ni rois. Leurs livres dispersés durant quatre cents ans[8].

Plus je les examine, plus j'y trouve de vérités[9] : et ce qui a précédé et ce qui a suivi ; et cette synagogue qui est prédite, et ces misérables qui la suivent, et qui, étant nos ennemis, sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties, où leur misère et leur aveuglement même[10] est prédit[11].

Je trouve cet enchaînement[12], cette religion, toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets[13], et les ténèbres des Juifs effroyables et prédites : *Eris palpans in meridie*[14]. *Dabitur liber scienti litteras, et dicet : Non possum legere*[15] ; le sceptre étant encore entre les mains du premier usurpateur étranger, le bruit de la venue de Jésus-Christ.

Ainsi je tends les bras à mon Libérateur qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les

circonstances qui en ont été prédites ; et, par sa grâce[16], j'attends la mort en paix[17], dans l'espérance[18] de lui être éternellement uni ; et je vis cependant avec joie, soit dans les[19] biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

***165]**
738[20]

[21] Les prophéties ayant donné diverses marques qui devaient toutes arriver à l'avènement du Messie, il fallait que toutes ces marques arrivassent en un même temps. Ainsi il fallait que la quatrième monarchie fût venue lorsque les Septante semaines de Daniel seraient accomplies et que le sceptre fût alors sorti de Juda, et tout cela est arrivé sans aucune difficulté ; et qu'alors il arrivât le Messie, et Jésus-Christ est arrivé alors qui s'est dit le Messie, et tout cela est encore sans difficulté[22], et cela marque bien la vérité des prophéties.

***Première Copie* 254]**
739[23]

Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les saints ensuite prédits, non prédisants. Jésus-Christ prédit et prédisant.

485]
740[24]

Jésus-Christ, que[25] les deux Testaments regardent l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre.

51]
741[26]

Les deux plus anciens livres du monde sont[27] Moïse et Job, l'un juif, l'autre païen, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet : Moïse, en[28] rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties[29] ; et Job : *Quis mihi det ut*, etc ? *Scio enim quod redemptor meus vivit*, etc[30].

***61]**

742[31]

L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de Jésus-Christ. Tout par rapport à Jésus-Christ.

61]

743[32]

Preuves de Jésus-Christ.

Pourquoi le livre de Ruth conservé ?

Pourquoi l'histoire de Thamar[33] ?

127]

744[34]

« Priez, de peur d'entrer en tentation[35]. » Il est[36] dangereux d'être tenté ; et ceux qui le sont, c'est parce qu'ils ne prient pas.

Et tu conversas confirma fratres tuos[37]. Mais auparavant, *conversus*[38] *Jesus respexit Petrum*[39].

Saint Pierre demande permission de frapper Malchus[40] et frappe devant que d'ouïr la réponse, et Jésus-Christ répond après.

Le mot de *Galilée*[41], que la foule des Juifs prononça comme par hasard, en accusant Jésus-Christ devant Pilate, donna sujet à Pilate d'envoyer Jésus-Christ à Hérode ; en quoi fut accompli le mystère qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils. Le hasard, en apparence, fut la cause de l'accomplissement du mystère.

39]

745[42]

Ceux qui ont peine à croire en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croient pas[43]. — Si cela était si clair, dit-on, pourquoi ne croiraient-ils pas[44] ? — et voudraient quasi qu'ils

crussent, afin de n'être point arrêtés par l'exemple de[45] leur refus. Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés, s'ils étaient des nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte. Cela est admirable[46], d'avoir rendu les Juifs grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement.

39]
746[47]

[48] Les Juifs étaient accoutumés aux grands et éclatants miracles, et ainsi, ayant eu les grands coups de la mer Rouge[49] et la terre de Canaan comme un abrégé des grandes choses de leur Messie, ils en attendaient donc de plus éclatants, dont ceux de Moïse n'étaient que les échantillons.

***227]**
747[50]

Les Juifs charnels et les païens ont des misères, et les chrétiens aussi. Il n'y a point de rédempteur pour les païens, car ils n'en espèrent pas seulement. Il n'y a point de rédempteur pour les Juifs, ils l'espèrent en vain. Il n'y a de rédempteur que pour les Chrétiens (Voyez perpétuité[51]).

***Première Copie* 82]**
747 bis[52]

Voyez les deux sortes d'hommes dans le titre Perpétuité[53].

***Première Copie* 179]**
747 ter[54]

Deux sortes d'hommes en chaque religion (voyez perpétuité) : superstition, concupiscence[55].

249]
748[56]

[57] Au temps du Messie, le peuple se partage. Les spirituels ont embrassé le Messie ; les grossiers sont demeurés qui lui servent de témoins.

487]
749[58]

Si cela est si clairement prédit aux Juifs, comment[59] ne l'ont-ils pas cru ? ou comment n'ont-ils point été[60] exterminés, de résister à une chose si claire ?

Je réponds : premièrement, cela a été prédit, et qu'ils ne croiraient point une chose si claire, et qu'ils ne seraient point exterminés. Et rien n'est plus glorieux au Messie ; car il ne suffisait pas qu'il y eût des prophètes ; il fallait qu'ils fussent conservés sans soupçon. Or, etc.

11]
750[61]

[62] Si les Juifs eussent été tous convertis[63] par Jésus-Christ, nous n'aurions plus que des témoins suspects. Et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

47]
751[64]

Que disent les prophètes de Jésus-Christ ? qu'il sera évidemment Dieu ? non ; mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc.[65]. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession.

Mais, dit-on, il y a des obscurités. — Et sans cela, on ne serait pas aheurté à Jésus-Christ, et c'est un des desseins formels des prophètes : *Excæca*[66]...

51]

752[67]

Moïse d'abord enseigne la trinité, le péché originel, le Messie[68].

David, grand témoin : roi, bon, pardonnant, belle âme, bon esprit, puissant ; il prophétise, et son miracle arrive ; cela est infini. Il n'avait qu'à dire qu'il était le Messie[69], s'il eût eu de la vanité : car les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ.

Et saint Jehan de même[70].

167]

753[71]

Hérode cru le Messie[72]. Il avait ôté le sceptre de Juda, mais il n'était pas de Juda. Cela fit une secte considérable.

Et Barcosba, et un autre reçu par les Juifs[73]. Et le bruit qui était partout en ce temps-là : Suétone, Tacite[74], Josèphe[75].

Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devait être ôté de Juda.

[76] Pour faire qu'en voyant, ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait.

Malédiction des Grecs[77] contre ceux qui comptent trois périodes des temps.

221]

754[78]

c. c. Homo existens, te Deum facis[79].

Scriptum est « Dii estis » — et non potest solvi Scriptura.

c. c. Hæc infirmitas[80] non est ad mortem — et est ad mortem.

Lazarus dormit — et deinde dixit : Lazarus mortuus est[81].

61]
755[82]

La discordance apparente des Évangiles[83].

***442]**
756[84]

Que peut-on avoir, sinon de la vénération, d'un homme qui prédit clairement des choses qui arrivent, et qui déclare son dessein et d'aveugler et d'éclairer, et qui mêle des obscurités parmi des choses claires qui arrivent ?

35]
757[85]

[86] Le temps du premier avènement est prédit[87] ; le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché ; le second devait être éclatant et tellement manifeste que ses ennemis mêmes le devaient reconnaître. Mais, comme il ne devait venir qu'obscurément, et que pour être connu de ceux qui sonderaient les Écritures…

17]
758[88]

Dieu, pour rendre le Messie connaissable aux bons[89] et méconnaissable aux méchants, l'a fait prédire en cette sorte. Si[90] la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité[91], même pour les méchants. Si le temps[92] eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité, même pour les bons[93] ; car la [bonté de leur cœur] ne leur eût pas fait entendre que, par exemple, le *mem* fermé signifie six cents ans[94]. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures.

Par ce moyen, les méchants, prenant les biens promis pour matériels, s'égarent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarent pas[95]. Car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle bien ce qu'il aime[96] : mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur. Et ainsi la prédiction claire du temps, et obscure des biens, ne déçoit que les seuls méchants.

221]
759[97]

[Il faut que les Juifs ou les Chrétiens soient méchants.]

75]
760[98]

Les Juifs le refusent[99], mais non pas tous : les saints le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. Comme la raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud et dans les Rabbins, n'est que parce que Jésus-Christ n'a pas dompté les nations en main armée, *gladium tuum, potentissime*[100] (N'ont-ils que cela à dire ? Jésus-Christ a été tué, disent-ils ; il a succombé ; il n'a pas dompté les païens par sa force[101] ; il ne nous a pas donné leurs dépouilles ; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire ? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas celui qu'ils se figurent), il est visible que ce n'est que sa vie qui les a empêchés de le recevoir ; et par ce refus, ils sont des témoins sans reproche, et, qui plus est, par là ils accomplissent les prophéties[102].

[Par le moyen de ce que ce peuple ne l'a pas reçu, est arrivée cette merveille que voici : les prophéties sont les seuls miracles subsistants qu'on peut faire, mais[103] elles sont sujettes à être contredites.]

222]
761[104]

[105] Les Juifs, en le tuant pour ne le point recevoir pour Messie, lui ont donne la dernière marque de Messie[106].

Et en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables : et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties (Is. LX[107]. Ps. LXX[108]).

37]
762[109]

Que[110] pouvaient faire les Juifs, ses ennemis ? S'ils le reçoivent, ils le prouvent par leur réception[111], car les dépositaires de l'attente du Messie le reçoivent ; s'ils le renoncent, ils le prouvent par leur renonciation.

61]
763[112]

Les Juifs, en éprouvant s'il était Dieu, ont montré qu'il était homme.

61]
764[113]

L'Église a[114] eu autant de peine à montrer que Jésus-Christ était homme, contre ceux qui le niaient[115], qu'à montrer qu'il était Dieu[116] ; et les apparences étaient aussi grandes.

49]
765[117]

Source des contrariétés. — [118] Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix ; un Messie triomphant de la mort par sa mort[119]. Deux natures en Jésus-Christ, deux avènements, deux états de la nature de l'homme.

37]
766[120]

Figures. — Sauveur, père, sacrificateur, hostie, nourriture, roi, sage, législateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple qu'il devait[121] conduire et nourrir, et introduire dans sa terre…

Jésus-Christ. Offices. — Il devait lui seul[122] produire un grand[123] peuple, élu, saint et choisi ; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté ; le rendre saint à Dieu ; en faire[124] le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu[125], le sauver de la colère

de Dieu, le délivrer de la servitude du péché, qui règne visiblement dans l'homme ; donner des lois à ce peuple[126], graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur : devant s'offrir lui-même, son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu…

Ingrediens mundum[127].

« Pierre sur pierre[128]. »

Ce qui a précédé, ce qui a suivi.[129] Tous les Juifs subsistants et vagabonds.

419]
767[130]

De tout ce qui est sur la terre[131], il ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. Il aime ses proches ; mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu.

123]
768[132]

Jésus-Christ figuré par Joseph[133] : bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, etc., innocent, vendu par ses frères vingt deniers[134], et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers, et le sauveur du monde ; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, la vente et la réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent[135] entre deux criminels ; Jésus-Christ en la croix entre deux larrons. Il prédit le salut à l'un et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences. Jésus-Christ sauve les élus et damne les réprouvés, sur les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire ; Jésus-Christ fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire ; et celui que Jésus-Christ sauve lui demande qu'il se souvienne de lui, quand il sera en son royaume.

***Première Copie* 227]**
769[136]

La conversion des païens n'était réservée qu'à la grâce du Messie. Les Juifs ont été si longtemps à les combattre sans succès ; tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu le persuader.

232]
770[137]

Après que bien des gens sont venus devant, il est venu enfin Jésus-Christ dire : Me voici, et voici le temps[138]. Ce que les prophètes ont dit devoir avenir dans la suite des temps, je vous dis que mes apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutés, Jérusalem sera bientôt détruite ; et les païens vont entrer dans la connaissance de Dieu. Mes apôtres le vont faire après que vous aurez tué l'héritier de la vigne[139].

Et puis les apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits (*Celsus s'en moquait*) ; et aux païens : Vous allez entrer dans la connaissance de Dieu. Et cela arrive alors.

57]
771[140]

Jésus-Christ est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles ; guérir les malades, et laisser mourir les sains[141] ; appeler à la pénitence et justifier les pécheurs, et laisser les justes dans leurs[142] péchés ; remplir les indigents, et laisser les riches vides.

***59]**
772[143]

Sainteté. — Effundam spiritum meum[144]. Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence ; toute la terre fut ardente de charité, les princes quittent leurs grandeurs, les filles souffrent le martyre. D'où vient cette force ? c'est que le Messie est arrivé ; voilà l'effet et les marques de sa venue[145].

***Première Copie* 165]**
773[146]

Ruine des Juifs et des païens par Jésus-Christ : *omnes gentes venient et adorabunt eum*[147]. *Parum est ut*[148], etc. *Postula a me*[149]. *Adorabunt eum omnes reges*[150]. *Testes iniqui*[151]. *Dabit maxillam percutienti*[152]. *Dederunt fel in escam*[153].

227]
774[154]

Jésus-Christ pour tous, Moïse pour un peuple[155].

Les Juifs bénis en Abraham : « Je bénirai ceux qui te béniront[156]. » Mais : « toutes nations bénies en sa semence[157]. »

Parum est ut[158], etc. Isaïe.

Lumen ad revelationem gentium[159].

Non fecit taliter omni nationi[160], disait David en parlant de la loi. Mais, en parlant de Jésus-Christ, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi. Parum est ut*, etc., Isaïe. Aussi c'est à Jésus-Christ d'être universel ; l'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles : Jésus-Christ a offert celui de la croix pour tous.

123]
775[161]

Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous, et hérésie à ne le pas[162] expliquer quelquefois de tous. *Bibite ex hoc omnes*[163] : les huguenots, hérétiques, en l'expliquant de tous. *In quo omnes peccaverunt*[164] ; les huguenots, hérétiques, en exceptant les enfants des fidèles. Il faut donc suivre les Pères et la tradition[165] pour savoir quand, puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre.

225]
776[166]

« *Ne timeas pusillus grex.* » — *Timore et tremore*[167]. — *Quid ergo ? Ne timeas,* [*modo*][168], *timeas* : Ne craignez point, pourvu [*que*][168] vous craigniez ; mais si vous ne craignez pas, craignez.

Qui me recipit, non me recipit, sed eum qui me misit.

Nemo scit, neque Filius[169].

Nubes lucida obumbravit[170].

Saint Jehan devait convertir les cœurs des pères aux enfants, et Jésus-Christ mettre la division[171] — sans contradiction.

225]
777[172]

[173] Les effets, *in communi et in particulari*. Les semi-pélagiens errent en disant de *in communi*, ce qui n'est vrai que *in particulari*[174] ; et les calvinistes, en disant *in particulari*, ce qui est vrai *in communi* (ce me semble).

115]
778[175]

Omnis Judææ regio, et Jerosolomymi universi, et baptizabantur[176]. À cause de toutes les conditions d'hommes qui y venaient.

Des pierres *peuvent* être enfants d'Abraham[177].

115]
779[178]

Si on se[179] connaissait, Dieu guérirait et pardonnerait : *Ne convertantur et sanem eos* Isaïe, *et dimittantur eis peccata* Marc, III[180].

***115]**
780[181]

Jésus-Christ n'a jamais condamné sans ouïr : À Judas : *Amice, ad quid venisti*[182] *?* À celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même[183].

344]
781[184]

Les figures de la totalité de la rédemption, comme que le soleil éclaire à tous[185], ne marquent qu'une totalité ; mais les [*figures*[186]] des exclusions, comme des Juifs élus à l'exclusion des Gentils, marquent l'exclusion.

« Jésus-Christ rédempteur de tous[187]. » — Oui, car il a offert, comme un homme qui a racheté tous ceux qui[188] voudront venir à lui ; ceux qui mourront en chemin, c'est leur

malheur, mais quant à lui, il[189] leur offrait rédemption. — Cela est bon en cet exemple, où celui qui rachète et celui qui empêche de mourir sont deux, mais non pas en Jésus-Christ, qui fait l'un et l'autre. — Non, car Jésus-Christ, en qualité de rédempteur, n'est pas peut-être maître de tous ; et ainsi, en tant qu'il est en lui, il est rédempteur de tous[190].

Quand on dit que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous, vous abusez[191] d'un vice des hommes qui s'appliquent incontinent cette exception, ce qui est favoriser le désespoir[192] ; au lieu de les en détourner pour favoriser l'espérance. Car on s'accoutume ainsi aux vertus intérieures par ces habitudes extérieures[193].

***19]**
782[194]

La victoire sur la mort[195]. « Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme[196] ? Qui veut garder son âme, la perdre[197]. »

« Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir[198]. »

« Les agneaux n'ôtaient point les péchés du monde, mais je suis l'agneau qui ôte les péchés[199]. »

« Moïse ne vous a point donné le pain du ciel [200] Moïse ne vous a point tirés de captivité, et ne vous a pas rendus véritablement libres[201]. »

***Première Copie* 221]**
783[202]

… Alors Jésus-Christ vient dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes, que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu, qu'il vient pour les détruire, et pour leur donner sa grâce, afin de faire d'eux tous une Église sainte, qu'il vient ramener dans cette Église les païens et les Juifs, qu'il vient détruire les idoles des uns et la superstition des autres. À cela s'opposent tous les hommes, non seulement par l'opposition naturelle de la concupiscence ; mais, par-dessus tous, les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante, comme cela avait été prédit (*Proph. : Quare fremerunt gentes… Reges terræ… adversus Christum*[203]).

Tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre s'unit : les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances et se soumettent même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit.

115]
784[204]

Jésus-Christ n'a point voulu du témoignage des démons, ni de ceux qui n'avaient pas vocation ; mais de Dieu et Jehan-Baptiste[205].

89]
785[206]

Je considère Jésus-Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes : Jésus-Christ comme père en son père, Jésus-Christ comme frère en ses frères, Jésus-Christ comme pauvre en les pauvres, Jésus-Christ comme riche en les riches, Jésus-Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus-Christ comme souverain en les princes, etc. Car il est par sa[207] gloire tout ce qu'il y a de grand, étant Dieu, et est par sa[208] vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject. Pour cela il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions.

55]
786[209]

Jésus-Christ dans une obscurité (selon[210] ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens[211], n'écrivant que les importantes choses des États, l'ont à peine aperçu.

***253]**
787[212]

Sur ce que Josèphe, ni Tacite, et les autres historiens[213] *n'ont point parlé de Jésus-Christ.* — Tant s'en faut que cela fasse contre, qu'au contraire cela fait pour. Car il est certain que Jésus-Christ[214] a été, et que sa religion a fait grand bruit, et que ces gens-là ne l'ignoraient pas, et[215] qu'ainsi il est visible qu'ils ne l'ont celé qu'à dessein ; ou bien qu'ils en ont parlé, et qu'on l'a supprimé ou changé.

439]
788[216]

« Je m'en suis réservé sept mille[217]. » J'aime les adorateurs inconnus au monde[218], et aux prophètes mêmes.

45]
789[219]

Comme Jésus-Christ est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur ; ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

97]
790[220]

Jésus-Christ n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice, car il est bien plus ignominieux[221] de mourir par justice que[222] par une sédition injuste.

90]
791[223]

La fausse justice[224] de Pilate ne sert qu'à faire souffrir Jésus-Christ ; car il le fait fouetter pour sa fausse justice, et puis le tue. Il vaudrait mieux l'avoir tué d'abord. Ainsi les faux justes : ils font de bonnes œuvres, et de méchantes pour plaire au monde et montrer qu'ils ne sont pas tout à fait à Jésus-Christ, car ils en ont honte. Et enfin, dans les grandes tentations et occasions, ils le tuent.

277]
792[225]

Quel homme eut jamais plus d'éclat ? Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après sa venue[226]. Les deux peuples, gentil et juif, le regardent comme leur centre.

Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat[227] ? De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans, il passe pour un imposteur ; les prêtres et les principaux le rejettent ; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin il meurt[228] trahi par un des siens, renié par l'autre et abandonné par tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Jamais homme n'a eu tant d'éclat, jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable ; et il n'en a rien eu pour lui.

53]
793[229]

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité[230], car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différents de genre[231].

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus[232] non des yeux, mais des esprits, c'est assez.

Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin[233] des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède[234], sans éclat, serait en même vénération[235]. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits !

Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince[236] dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût[237].

Il eût été inutile à Notre Seigneur Jésus-Christ, pour[238] éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi ; mais il y est bien venu[239] avec l'éclat de son ordre !

Il est bien ridicule de[240] se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était[241] du même ordre, duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection, et dans le reste : on la verra si grande qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas[242] le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel[243].

485]
794[244]

Pourquoi Jésus-Christ n'est-il pas venu d'une manière visible, au lieu de tirer sa preuve des prophéties précédentes ?

Pourquoi s'est-il fait prédire en figures[245] ?

27]
795[246]

Si Jésus-Christ n'était venu que pour sanctifier, toute l'Écriture et toutes choses y tendraient, et[247] il serait bien aisé de convaincre les[248] infidèles. Si Jésus-Christ n'était venu que pour aveugler, toute sa conduite serait confuse, et nous n'aurions aucun moyen de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*, comme dit Isaïe[249], nous ne pouvons convaincre les infidèles et ils ne peuvent nous convaincre ; mais, par là même, nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre.

59]
796[250]

Jésus-Christ ne dit pas qu'il n'est pas de Nazareth, pour laisser les méchants dans l'aveuglement, ni qu'il n'est pas fils de Joseph.

59]
797[251]

Preuves de Jésus-Christ. — Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable[252].

51]
798[253]

Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières[254], et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux[255] et ennemis de Jésus-Christ ; car il n'y en a aucune des historiens contre Judas, Pilate[256] ni aucun des Juifs.

Si cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère[257], et qu'ils ne l'eussent affecté que pour le faire remarquer[258], s'ils n'avaient osé le[259] remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage[260]. Mais comme ils ont[261] agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer à personne ; et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été[262] remarquées jusqu'ici, et c'est ce qui témoigne la froideur avec laquelle la chose a été faite.

61]
799[263]

Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc. ; mais le riche parle bien des richesses, le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu[264].

49]
800[265]

Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une âme parfaitement héroïque, pour la peindre si parfaitement en Jésus-Christ ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie[266] ? ne savent-ils pas peindre une mort constante ? oui, car le même saint Luc peint celle de saint Étienne plus forte que celle de Jésus-Christ[267].

Ils le font donc capable de[268] crainte, avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort[269].

Mais quand ils le font si troublé, c'est quand il se trouble lui-même[270] : et quand les hommes le troublent, il est tout fort.

55]
801[271]

Preuve de Jésus-Christ. — L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde. Qu'on la suive tout au long ; qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances[272]. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un de ceux-là se fût démenti par tous ces attraits, et, qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus[273]. Qu'on suive cela.

489]
802[274]

Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs ; l'un ou l'autre est difficile, car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité.

Tandis que Jésus-Christ était avec eux, il les pouvait soutenir ; mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir ?

---

1. ↑ Cf. B., 409 ; C., 385 ; P. R., XIV, 10 ; Bos., II, viii, 19 ; Faug., II, 197 ; Hav., XV, 20 et XV, 19 ; Mol., I, 202 et I, 308 ; Mich., 269.
2. ↑ [*Deus absconditus*.]

3. ↑ *D'effectif* en surcharge. Cf. fr. 618 : « Ceci est effectif », et fr. 619 : « et voici ce que je trouve d'effectif. » — Le paragraphe et le suivant sont entrecoupés de réflexions ajoutées par Pascal, et dont la place ne peut être rigoureusement déterminée. Nous bous sommes conformé de notre mieux à la suite du sens.
4. ↑ [*Constant*.]
5. ↑ [*Qu'il y a une*.]
6. ↑ *Prophétisant et fait exprès* en surcharge. Cf. fr. 618 : « Toutes les autres sectes cessent, celle-là dure toujours, et depuis 4 000 ans. »
7. ↑ [*Prophètes*.]
8. ↑ Cf. fr. 618 : « quatre-cents ans après ils ont été épars partout. »
9. ↑ [*Et que Joseph a vu les miracles divins et de tant*.]
10. ↑ *Même* en surcharge.
11. ↑ Cf. Charron : « Et encore la misérable et vagabonde captivité et dispersion du reste de cette race judaïque qui dure depuis que le christianisme a commencé d'être reconnu au monde, et par laquelle ils sont privés des principaux exercices de leur religion, sans temples, sans prêtrise, sans sacrifice, avec sa honte et les marques de sa réprobation, porte et sert toujours de témoignage à la chrétienne qui originellement est issue d'icelle à la venue de laquelle il était prédit que ces malheurs lui devaient arriver » (les *Trois Vérités*, II, iv).
12. ↑ *Cet enchaînement* en surcharge.
13. ↑ Port-Royal a tiré de cette phrase une pensée qu'il a insérée au ch. x, nº 15 : cf. fr. 602 *note*.
14. ↑ Deutér., XXVIII, 29 : *Et palpes in meridie*. Traduit par Pascal, fr. 735.
15. ↑ Passage d'Isaïe, XXIX, 12, traduit au fr. 713.
16. ↑ *Par sa grâce* en surcharge.
17. ↑ *En paix* en surcharge.
18. ↑ [*D'être*.]
19. ↑ [*Maux*.]
20. ↑ Cf. B., 170 ; C., 204 ; Bos., II, xi, 2 ; Mich., 403.
21. ↑ [*Selon les prophéties de Daniel et de Jacob qui ont prédit ce qui arriverait à l'avènement du Messie ; il fallait les marques*.]
22. ↑ [*Mais en la*.]
23. ↑ Cf. C., 470 ; P. R., XIV, 8 ; Bos., II, x, 5 ; Faug., II, 330 ; Hav., XVII, 11 ; Mol., II, 5 ; Mich., 925.
24. ↑ Cf. B., 191 ; C., 2 ; P. R., XIV, 7 ; Bos., II, x, 5 ; Faug., II, 313 ; Hav., XVII, 10 ; Mol., II, 20 ; Mich., 849.
25. ↑ [*L'Ancien*.]
26. ↑ Cf. B., 420 ; C., 395 ; Faug., II, 191 ; Hav., XXV, 93 *bis* ; Mol., II, 2 ; Mich., 133.
27. ↑ [*Job et*.]
28. ↑ [*Le prédisant*.]
29. ↑ Cf. fr. 644.
30. ↑ XIX, 23-25 : *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei ?* Quis mihi det ut *exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi lamina, vel celte sculpantur in silice ?* Scio enim quod Redemptor meus vivit, *et in novissimo die de terra surrecturus sum*.
31. ↑ Cf. B., 157 ; C., 187 ; P. R., XIV, 6 ; Bos., II, x, 5 ; Faug., II, 330 ; Hav., XVII, 9 ; Mol., II, 20 ; Mich., 160.
32. ↑ Cf. B., 158 ; C., 188 ; Faug., II, 322 ; Hav., XXV, 174 ; Mol., II, 13 ; Mich., 161.
33. ↑ Cf. fr. 578. Nous empruntons à Ernest Havet la réponse à ces questions de Pascal : « Le livre de Ruth a été conservé à cause de la généalogie qui le termine, et qui établit, d'une part, que David descend d'Obeb, fils de Booz et de Ruth, et de l'autre, que Booz descend de Phérès, qui est lui-même fils de Juda, comme on le voit dans l'histoire de Thamar (*Genèse*, XXXVIII, 29). Donc David, et par conséquent Jésus-Christ (qui, d'après les Évangiles, descend de David), est bien sorti de Juda, ainsi

que le Messie en devait sortir, d'après la manière dont on interprète ce qu'on appelle la prophétie de Jacob (*Genèse*, XLIX). Donc Jésus-Christ est bien le Messie. »

34. ↑ Cf. B., 334 ; C., 285 ; P. R., XXVIII, 43 ; Bos., II, xvii, 39 ; Faug., II, 317 ; Hav., XXV, 209, 10 ; Mol., II, 34 et II, 9 ; Mich., 322.
35. ↑ Luc, XXII, 40 et 46 : *Orate, ne intretis in tentationem*.
36. ↑ [*Nécessaire*.]
37. ↑ [*Sed*.] — *Ibid*., verset XXII, 32.
38. ↑ [*Dominus*.]
39. ↑ *Ibid*., verset LXI. Après le reniement, Jésus s'est tourné vers Pierre ; c'est à partir de ce moment que Pierre se repent et qu'il devient apôtre.
40. ↑ *Ibid*., 49-51. Il a fallu que Jésus prévînt Pierre pour que Pierre fût capable de bien ; quand Pierre agit avant d'avoir été averti par Jésus, naturellement, il fait le mal. On sait combien les jansénistes étaient frappés, et terrifiés, par l'exemple des défaillances de saint Pierre, aux moments où il était abandonné de Dieu. — Domat a écrit sur le passage même que commente Pascal cette *Pensée* : « Le courage de saint Pierre, quand il promit d'exposer sa vie pour J.-C. son maître, n'était pas un courage inspiré par la grâce, ce n'était qu'un courage humain ; il ne produisit aussi qu'un effet tout humain quand il coupa cette oreille. » (XIX.)
41. ↑ Plaintes contre Jésus : *Commovit populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc.* Luc., XXIII, 5.
42. ↑ Cf. B., 138 ; C., 165 ; P. R., X, 9 ; Bos., II, viii, 6 ; Faug., II, 203 ; Hav., XV, 6 ; Mol., I, 323 ; Mich., 90.
43. ↑ C'est la tâche que s'était proposée Raymond Martin dans les deux dernières parties du *Pugio Fidei*, de répondre à cette résistance des Juifs, et c'est à ces deux parties que Pascal se réfère dans ses remarques sur le Messie.
44. ↑ Interrogation en surcharge.
45. ↑ [*Ce*.]
46. ↑ [*Que les Juifs*.]
47. ↑ Cf. B., 131 ; C., 158 ; P. R., X, 4 ; Bos., II, viii, 73 ; Faug., II, 203 ; Mich., 89.
48. ↑ Fragment écrit d'abord au crayon et repassé à l'encre.
49. ↑ *Les grands coups des* en surcharge. — Cf. fr. 643.
50. ↑ Cf. B., 113 ; C., 139 ; Faug., II, 361 ; Hav., XV, 11 ; Mol., II, 44 ; Mich., 483.
51. ↑ Ces deux mots sont au verso et se lisent par transparence en l'état actuel du manuscrit. La référence porte sur les fragments réunis dans la Section IX, en particulier les n°s 607 et 608.
52. ↑ Cf. Mich., 894 note.
53. ↑ Cf. fr. 609 : « deux sortes d'hommes en chaque religion. »
54. ↑ Cf. C., 212 ; Mich., 894.
55. ↑ Cf., en outre du fr. 609, le fr. 262 qui commence par ces mêmes mots : *Superstition et concupiscence*.
56. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, viii, 10 ; Faug., II, 173 ; Hav., XVI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
57. ↑ [*Parmi*] le peuple [*les uns étaient spirituels qui*] ont embrassé le Messie ; [*les autres grossiers*.]
58. ↑ Cf. B., 192 ; C., 3 ; P. R., *ult*., XV, 12 ; Bos., II, xi, 4 ; Faug., II, 203 ; Hav., XVIII, 19 ; Mol., II, 9 ; Mich., 864.
59. ↑ [*Les Juifs*.]
60. ↑ [*Punis*.]
61. ↑ Cf. B., 349 ; C., 303 ; P. R., XVI, 8 ; Bos., II, xvi, 5 ; Faug., II, 320 ; Hav., XIX, 5 ; Mol., II, 10 ; Mich., 25.
62. ↑ [*Au temps de Jésus-Christ*.]
63. ↑ [*Ou s'ils eussent tous été exterminés*.]

64. ↑ Cf. B., 117 ; C., 143 ; P. R., XVIII, 13 ; Bos., II, xiii, 7 et 10 ; Faug., II, 282 ; Hav., XX, 9 et XX, 10 ; Mol., I, 319 ; Mich., 115.
65. ↑ Cf. Section XI et en particulier fr. 727.
66. ↑ *Excæca cor populi ejuset aures ejus aggrava : et oculos ejus claude*. Isaïe, VI, 10. Texte cité par Pascal au fr. 714.
67. ↑ Cf. B., 163 ; C., 198 ; Faug., II, 273 ; Hav., XVI, 1 *bis* ; Mol., I, 212 ; Mich., 137.
68. ↑ *Messias similis Moysi*, dit le *Pugio Fidei* dans un chapitre que M. Molinier a rapproché de ce fragment (3e part. dist. III, ch. 19).
69. ↑ *Messias sæpissime dicitur David* (*Pugio Fidei*, IIe partie, ch. v, § 8, référence indiquée par M. Molinier.)
70. ↑ D'après Charron, *Trois vérités*, II, 6.
71. ↑ Cf. B., 169 ; C., 202 ; P. R., XVIII, 15 ; Bos., II, xiii, 8 ; Faug., II, 280 ; Hav., XXV, 167 et XX, 12 ; Mol., II, 14 ; Mich., 406.
72. ↑ Pascal se réfère à une allusion de Grotius (*V. R. C.* v. 14), accompagnée d'une note qui renvoie à Tertullien, et à plusieurs passages de l'Évangile (Matth. XXII, 16 ; Marc, III, 6 ; VIII, 15 ; XII, 13).
73. ↑ Grotius mentionne deux Messies forgés par les Juifs (*V. R. C.* v. 19) et il cite au § 17, les sectateurs de Barchocheba. La forme Barcosba serait empruntée par Pascal au *Pugio Fidei* (Part. II, ch. iv, § 17).
74. ↑ Charron dans le discours VII (*de la Royauté du Rédempteur*) parle de cet oracle : « que de Judée devait sortir quelqu'un qui serait monarque et seigneur de tout le monde et ce devait advenir du temps d'Auguste. Suétone l'écrit en la vie d'Auguste et de Vespasien : *Percrebuerat oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur*... et après tous Tacite : *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret oriens profectique Judæa rerum potirentur*. » Pascal avait rencontré aussi d'autres témoignages de Suétone et de Tacite mentionnés dans le Traité de Grotius sur la *Vérité de la Religion Chrétienne* (II, 2) et Pascal avait trouvé dans les notes l'indication de ces passages célèbres : 1º Suétone, Vie de Claude, ch. 25 ; 2º Tacite. *Ann.* lib. XV.
75. ↑ *De Herode, Pilato, Festo, Felice, de Joanne Baptista, de Gemalicle, de Hierosolymorum excidio exstant scripta luculentissima Josephi edita paulo post annum a Christi abitu quadragesimum* (Grotius, *V. R. C.* III, 14) — Cf. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, II, xxiii, avec notes.
76. ↑ [*Afin*.]
77. ↑ Lecture douteuse : on peut lire aussi bien *Juifs*.
78. ↑ Cf. B., 385 ; C., 347 ; Faug., II, 403 ; Mich., 463.
79. ↑ Cette phrase et la suivante sont coupées dans le manuscrit ; nous avons emprunté aux *Copies* les trois derniers mots de chacune d'elles. — Voir les textes, *Joan.*, X, 33 et 34.
80. ↑ [*Hic morbus*.]. — Cf. *Joan.*, XI, 4.
81. ↑ *Joan.*, XI, 11 et 14.
82. ↑ Cf. B., 163 ; C., 194 ; Faug., II, 371 ; Mol., II, 13 ; Mich., 159.
83. ↑ Pascal avait d'abord écrit simplement : *La discordance des Évangiles* : il a ajouté *apparente*. Le désir de ramener cette discordance à une simple apparence, a inspiré à Pascal la rédaction de l'*Abrégé de la vie de J.-C.* qui a été publié par Faugère, puis par Molinier et par Michaut. L'intention en était expliquée dans la Préface : « Or, ce que les Évangélistes ont écrit (pour des raisons qui ne sont peut-être pas toutes connues), par un ordre où ils n'ont pas toujours eu égard à la suite des temps, nous le rédigeons ici dans la suite des temps, en rapportant chaque verset de chaque Évangéliste, dans l'ordre auquel la chose qui y est écrite est arrivée, autant que notre faiblesse nous l'a pu permettre. Si le lecteur y trouve quelque chose de bon, qu'il en rende grâce à Dieu, seul auteur de tout bien ; et, ce qu'il y trouvera de mal, qu'il le pardonne à mon infirmité. » Cf. *Introd.*, p. xciii et fr. 578 *sub fine*.
84. ↑ Cf. B., 171 ; C., 205 ; Faug., II, 273 ; Hav., XXV, 163 ; Mol., II, 7 ; Mich., 767.
85. ↑ Cf. B., 130 ; C., 157 ; P. R., X, 13 ; Bos., II, viii, 9 ; Faug., II, 274 ; Hav., XV, 8 ; Mol., I, 201 ; Mich., 82.
86. ↑ [*Les marques*.]

87. ↑ [*Les marques*] du second ne [*le sont*.]
88. ↑ Cf. B., 126 ; C., 152 ; P. R., XVIII, 14 ; Bos., II, xiii, 7 ; Faug., II, 281 ; Hav., XX, 11 ; Mol., II, 6 ; Mich., 32.
89. ↑ [*Connaissable*.]
90. ↑ [*Le temps et* [*Les prophéties qui ont prédit le temps sont claires, celles qui ont prédit la qualité du Messie sont obscures, parce que si celles du*.]
91. ↑ [*Si le temps et la manière eussent*.]
92. ↑ [*Et la manière*.]
93. ↑ Addition que Pascal avait commencé d'écrire en surcharge et qu'il a terminée en marge.
94. ↑ Cf. fr. 687 et 688.
95. ↑ [*Mais si le temps eût été prédit obscurément*.]
96. ↑ Cf. fr. 571 et 675 sqq.
97. ↑ Cf. Mich., 466.
98. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, viii, 10 ; Faug., II, 173 ; Hav., XVI, 10 ; Mol., I, 143 ; Mich., 435.
99. ↑ [*Et non*.]
100. ↑ Depuis *n'ont-ils* jusqu'à *il est visible* sur un autre papier, avec signe de renvoi. — Pour le texte auquel Pascal fait allusion (*Ps.*, XLIV, 4), voir fr. 667.
101. ↑ [*N'ont-ils que cela, à dire ? Je ne voudrais pas*.]
102. ↑ Cf. le chapitre ii de la seconde partie du *Pugio Fidei*, qui porte ce titre : *Judæi Christum rejecerunt, Cæsarem regem volentes ; et propterea rejecti sunt*.
103. ↑ [*Ils*.]
104. ↑ Cf. P. R., XV, 8 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 325 ; Hav., XVIII, 13 ; Mol., II, 9 ; Mich., 468.
105. ↑ [*Les Juifs, le méconnaissant* [*tuant, ont accompli les prophéties* [*et le tuant, ils ont*.]
106. ↑ Cf. fr. 735.
107. ↑ Vers. 15 : *Pro eo quod fuisti derelicta, et odio habita…*
108. ↑ Vers. 11 : « Deus dereliquit eum… ». Et 18 : « Deus ne derelinquas me, donec annuntiem brachium tuum venerationi omni quæ ventura est. »
109. ↑ Cf. B., 131 ; C., 158 ; P. R., X, 13 ; Bos., II, viii, 9 ; Faug., II, 325 ; Hav., XV, 8 *bis* ; Mol., I, 323 ; Mich., 88.
110. ↑ [*Peuvent*.]
111. ↑ *Par leur réception* en surcharge.
112. ↑ Cf. B., 158 ; C., 188 ; Faug., II, 324 ; Hav., XXV, 175 ; Mol., II, 24 ; Mich., 163.
113. ↑ Cf. B., 158 ; C., 189 ; P. R., *ult.*, XIV, 6 ; Bos., II, x, 4 ; Faug., II, 324 ; Hav., XVII, 6 ; Mol., II, 24 ; Mich., 158.
114. ↑ [*Pris*.]
115. ↑ Allusion à l'hérésie d'Eutychès ; *vide infra*, p. 306, note 1.
116. ↑ Contre les Juifs, et aussi contre les Ariens.
117. ↑ Cf. B., 120 ; C., 147 ; P. R., XIII, 10 ; Bos., II, ix, 12 ; Faug., II, 146 ; Hav., XVI, 10 ; Mol., I, 297 ; Mich., 131.
118. ↑ De *Un Dieu* à *par sa mort* en surcharge.
119. ↑ Texte cité fr. 679.
120. ↑ Cf. B., 355 ; C., 210 ; P. R., XV, 10 ; Bos., II, xi, 3 ; Faug., II, 249 ; Hav., XVIII, 15, 16 ; Mol., I, 255 ; II, 3 et 5 ; Mich., 84 et 85.
121. ↑ [*Nourrir*.]
122. ↑ *Lui seul* en surcharge.
123. ↑ *Grand* en surcharge.
124. ↑ [*Un*.]
125. ↑ [*Sacrifier à Dieu*.]

126. ↑ [*S'offrir*.]
127. ↑ *Ideo* ingrediens mundum *dicit : Hostiam, et oblationem noluisti. Hebr.*, X, 5.
128. ↑ *Et respondens Jesus ait illi : Vides has omnes magnas ædificationes ? Non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruetur*. Marc., XIII, 2.
129. ↑ Cf. fr. 737.
130. ↑ Cf. B., 177 ; C., 209 ; Faug., II, 376 ; Hav., XXV, 54 *bis* ; Mol., II, 48 ; Mich., 676.
131. ↑ Ces premiers mots en surcharge.
132. ↑ Cf. B., 339 ; C., 291 ; P. R., XII, 2 et 3 ; Bos., II, ix, 2 ; Faug., II, 324 ; Hav., XVI, 2 ; Mol., I, 254 ; Mich., 315.
133. ↑ Cf. *Gen.*, XXXVII-XL. — De *bien-aimé* à *vendu* en surcharge.
134. ↑ *Vingt deniers* en surcharge.
135. ↑ *Innocent* en surcharge.
136. ↑ Cf. C., 440 ; P. R., *ult.*, XIV, 8 ; Bos., II, x, 5 ; Faug., II, 368 ; Hav., XVII, 8 ; Mol., II, 9 ; Mich., 917.
137. ↑ Cf. B., 166 ; C., 198 ; P. R., XV, 7 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 314 ; Hav., XXV, 172 ; Mol., II, 3 ; Mich., 505.
138. ↑ [*Où les Juifs vont*] être rebutés.
139. ↑ Allusion à la parabole de saint Marc, XII, 7.
140. ↑ Cf. B., 118 ; C., 145 ; P. R., XVIII, 12 ; Bos., II, xiii, 7 ; Faug., II, 330 ; Hav., XX, 8 ; Mol., II, 7 ; Mich., 148.
141. ↑ [*Justifier et donner*.]
142. ↑ [*Injustices*.]
143. ↑ Cf. B., 157 ; C., 187 ; P. R., XV, 5 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 277 ; Hav., XVIII, 5 ; Mol., I, 204 ; Mich., 149.
144. ↑ *Super omnem carnem*, texte de Joël (II, 28), invoqué dans les Actes des Apôtres (II, 17).
145. ↑ Cf. fr. 724.
146. ↑ Cf. C., 197 ; Faug., II, 326 ; Hav., XXV, 178 ; Mol., II, 26 ; Mich., 890.
147. ↑ Ps. XXI, 28 : et adorabunt *in conspectu ejus universæ familiæ gentium*.
148. ↑ Isaïe, XLIV, 6 : *Et dixit :* Parum est ut *sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et fæces Israël convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium ut sis salus mea usque ad extremum terræ.*
149. ↑ Postula a me, *et dabo tibi gentes hereditatem tuam.* Ps. II, 8.
150. ↑ Ps. LXXI, 11 : et adorabunt eum *omnes reges terræ : omnes gentes servient ei.*
151. ↑ *Ibid.*, XXXIV, 11 : *Surgentes* testes iniqui, *quæ ignorabam interrogabant me.*
152. ↑ Jérém., *Lam.*, III, 30 : Dabit per cutienti *se* maxillam, *saturabitur opprobriis.*
153. ↑ Ps. LXVIII, 22. Cf. fr. 722.
154. ↑ Cf. B., 113 ; C., 339 ; P. R., XIV, 9 ; Bos., II, x, 5 ; Faug., II, 313 ; Hav., XVII, 12 ; Mol., II, 24 ; Mich., 482.
155. ↑ [*Toute nation*.]
156. ↑ *Gen.*, XII, 3 : *Benedicam benedicentibus tibi.*
157. ↑ *Ibid.*, XXII, 18 : benedicentur *in semine tuo omnes gentes terræ.*
158. ↑ Texte cité au fragment précédent.
159. ↑ Luc, II, 32.
160. ↑ Ps. CXLVII, 20.
161. ↑ Cf. B., 339 ; C., 292 ; Bos., *suppl.*, 17 ; Faug., II, 374 ; Hav., XXIV, 78 ; Mol., II, 126 ; Mich., 316.
162. ↑ [*Toujours*.]
163. ↑ Paroles de la Cène, Matth., XXVI, 27. Les huguenots sont hérétiques parce qu'ils en tirent la communion sous les deux espèces pour tous les fidèles indistinctement.
164. ↑ *Rom.*, V, 12.
165. ↑ [*Et non l'un ou l'autre*.]
166. ↑ Cf. B., 406 ; C., 382 ; Faug., II, 327 ; Hav., XXV, 100 ; Mol., II, 128 ; Mich., 473.

167. ↑ Exemple de contradictions apparentes dans le Nouveau Testament : 1º Luc, XII, 32 : *Nolite timere* pusillus grex, *quia complacuit patri vestro dare vobis vegnum.* 2º Philipp., II, 12 : *cum metu et tremore, vestram salutem operamini.*
168. ↑ [a et b] Mots effacés sur le manuscrit. — [*Si.*]
169. ↑ Nouvelle opposition, tirée de l'Évangile suivant saint Marc : 1º IX, 36 : *Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine meo,* me recipit : *et quicumque me susceperit, non me suscipit,* sed eum qui misit me. 2º XIII, 32 : *De die autem illo vel hora* nemo scit, *neque Angeli in cœlo,* neque Filius, *nisi Pater.*
170. ↑ Matth., XVII, 5.
171. ↑ Luc, I, 17 : *Et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ : ut convertat corda patrum in filios* et *ibid.*, XII, 51 : *Putatis quia pacem veni dare in terram ? Non, dico vobis, sed separationem.*
172. ↑ Cf. B., 407 ; C., 313 ; Faug., II, 321 ; Hav., XXV, 100 ; Mol., II, 128 ; Mich., 479.
173. ↑ [*In communi.*]
174. ↑ Ce fragment semble avoir été écrit en vue de la *Lettre sur les commandements de Dieu*. Cf. fin du ch. 1 : « Presque tout ce que les semi-pélagiens ont dit de la justification en commun est véritable de ses effets particuliers. » En parlant *in particulari*, l'homme est la cause des œuvres, parce que Dieu lui a communiqué la dignité de la causalité, — mais en considérant ces œuvres toutes en commun, elles « n'ont d'autre cause que la volonté divine ». Partant de cette dernière vérité, les calvinistes concluent que l'homme à qui Dieu a donné la grâce, le juste, n'est pour rien dans le mérite particulier de ses œuvres, et ils commettent ainsi une erreur semblable à celle que Pascal leur reproche au fr. 775. En définitive, « comme on peut considérer la justification de deux manières, l'une dans ses effets particuliers, et l'autre dans tous ses effets en commun, on peut aussi en parler de deux manières différentes. » Dieu justifie l'homme *in communi* ; l'homme se justifie *in particulari* ; pour reprendre les expressions scolastiques, Dieu est une cause première, l'homme peut devenir une cause seconde. Cf. fr. 513 et 514.
175. ↑ Cf. B., 333 ; C., 284 ; Faug., II, 329 ; Hav., XXV, 180 ; Mol., I, 207 ; Mich., 296.
176. ↑ Marc, I, 5.
177. ↑ Matth., III, 9 : *Et ne velitis dicere intra vos : Patrem habemus Abraham. Dico enim vobis quoniam potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.*
178. ↑ Cf. B., 334 ; C., 255 ; Faug., II, 330 ; Hav., XXV, 180 ; Mol., II, 10 ; Mich., 300.
179. ↑ La deuxième copie donne cette leçon : *Si on le connaissait.*
180. ↑ Texte d'Isaïe, VI, 10 : *Excæca cor populi hujus... ne... convertatur, et sanem eum*, que Pascal cite d'après l'Évangile de saint Matthieu, XIII, 14 : *et convertantur et sanem eos* et d'après celui de saint Marc, IV, 22, *ne quando convertantur et dimittantur eis peccata.*
181. ↑ Cf. B., 334 ; C., 285 ; Faug., 830, 11 ; Hav., XXV, 180 ; Mol., II, 106 ; Mich., 301.
182. ↑ Matth., XXVI, 5.
183. ↑ Matth., XXII, 12 : *Et ait illi : Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem ? At ille obmutuit.*
184. ↑ Cf. B., 471 et 344 ; C., 272 et 332 ; Bos., II, xvii, 10 ; Faug., II, 260 et 326 ; Hav., XXIV, 11 ; XXV, 41 ; Mol., II, 25 et 126 ; Mich., 597, 598, 599.
185. ↑ Matth., V, 45 : *ut sitis filii patris vestri qui in cœlis est : qui solem suum oriri facit super bonos et malos.*
186. ↑ Le manuscrit porte : *figurent* ; la correction semble nécessaire à l'intelligence du texte.
187. ↑ Hymne des vêpres de Noël. La réponse à un *Écrit sur les miracles de Port-Royal* qui est attribuée à Pascal, discute les attaques dirigées contre Port-Royal : « de ce que, dans les traductions des hymnes de l'Église, la contrainte des vers a été cause qu'on n'a pu conserver en quelques-unes l'épithète de *Rédempteur de tous* » (Éd. Lahure, t. II, p. 322).
188. ↑ [*Viendront.*]
189. ↑ [*Offrait.*]

190. ↑ « Le Christ est rédempteur de tous, disait Jansénius, à l'exception de ceux qui, séduits par leur captivité, n'ont pas voulu être rachetés, ou qui après la rédemption sont retournés à leur ancienne servitude. » C'est de cette exception que l'on a tiré la cinquième des propositions de Jansénius qui furent condamnées : *Semi pelagianum est dicere Christum pro omnibus mortuum esse et sanguinem fudisse.*
191. ↑ [*De la malice.*]
192. ↑ « Quisquis enim non credit dimitti sibi posse peccata, fit deterior desperando. » (Saint Augustin, *de Doctrina christiana*, I, xix).
193. ↑ Voir les fragments de la Section iv (252 sqq.) et le fragment de la Section viii (536). Pascal oppose donc sa doctrine de l'automatisme à l'extrême rigueur du jansénisme qui sans le vouloir favorise le libertinage. Mme de Choisy, dans une lettre que cite M. Lanson dans son excellent *Choix de Lettres du xviie siècle*, se sert d'un argumentsemblable contre le jansénisme : « J'en parle comme savante, voyant combien les courtisans et les mondains sont détraqués depuis ces propositions de la grâce, disant à tout moment : Hé ! qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque si nous avons la grâce, nous serons sauvés, et si nous ne l'avons pas, nous serons perdus ? » Il ne faudrait pas d'ailleurs conclure de ce rapprochement que Pascal se sépare de ses amis de Port-Royal. Il s'agit seulement de l'application pratique de leur doctrine commune : Pascal puise un moyen efficace de conversion dans sa doctrine de l'automatisme ; par l'habitude on peut prévenir la foi, et quelquefois en la prévenant on l'obtient.
194. ↑ Cf. B., 423 ; C., 398 ; Faug., II, 382 ; Hav., XXV, 196 ; Mol., II, 24 ; Mich., 35.
195. ↑ *Ubi est mors victoria tua ?... Deo autem gratias qui dédit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum*, I, Cor., XV, 55-57.
196. ↑ Luc, IX, 25.
197. ↑ *Ibid.*, verset 24.
198. ↑ Matth., V, 17.
199. ↑ Texte de saint Jean (*Évang.*, I, 39), cité fr. 681.
200. ↑ *Joan.*, VI, 35, cité fr. 683.
201. ↑ *Joan.*, VIII, 36, cité fr. 683.
202. ↑ Cf. C., 434 ; P. R., XV, 7 ; Bos., II, xi, 2 ; Faug., II, 318 ; Hav., XVIII, 12 ; Mol., II, 4 ; Mich., 903.
203. ↑ Ps. II, v. 1 et 2 : *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus.*
204. ↑ Cf. B., 334 ; C., 85 ; P. R., XXVIII, 34 ; Bos., II, xvii, 33 ; Faug., II, 330 ; Hav., XXIV, 23 *bis* ; Mol., II, 26 ; Mich., 299.
205. ↑ *Joan.*, V, 33 : *Vos misistis ad Joannem : et testimonium perhibuit veritati* — et 36 : *Ego autem habeo testimonium majus Joanne.*
206. ↑ Cf. Faug., II, 326 ; Hav., XXV, 44 ; Mol., II, 32 ; Mich., 250.
207. ↑ [*Nature divine.*]
208. ↑ [*Nature humaine.*]
209. ↑ Cf. B., 157 ; C., 187 ; P. R., XIV, 2 ; Bos., II, x, 2 ; Faug., II, 325 ; Hav., XVII, 2 ; Mol., II, 13 ; Mich., 142.
210. ↑ [*L'éclat.*]
211. ↑ [*Ne l'ont pas aperçu.*]
212. ↑ Cf. B., 392 ; C., 361 ; Faug., II, 325 ; Hav., XXV, 177 ; Mol., II, 13 ; Mich., 530.
213. ↑ *Et les autres historiens* en surcharge.
214. ↑ [*Et sa religion a*] fait bruit.
215. ↑ *Qu'ainsi il est visible* en surcharge.
216. ↑ Cf. B., 382 ; C., 341 ; Faug., II, 383 ; Hav., XXV, 106 ; Mol., II, 101 ; Mich., 737.
217. ↑ III., Reg., XIX, 18 : *Et derelinquebam mihi in Israël septem millia virorum, quorum germa non sunt incurvata ante Baal...* Texte invoqué par saint Paul (*Rom.*, XI, 5) pour montrer que dès ce temps s'était manifestée l'élection par la grâce.

218. ↑ Cf. cette réflexion extraite des *lettres à Mademoiselle de Roannez* (III, autrefois 5) : « Je prends part aux… persécutés dont vous parlez. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Élie. Je le prie que nous en soyons, bien et comme il faut, en esprit et en vérité et sincèrement. »
219. ↑ Cf. B., 117 ; C., 143 ; P. R., XVIII, 22 ; Bos., II, xiii, 11 ; Faug., II, 372 ; Hav., XX, 16 ; Mol., II, 101 ; Mich., 106.
220. ↑ Cf. Faug., II, 318 ; Hav., XXV, 209, 11 ; Mol., II, 26 ; Mich., 263.
221. ↑ « Pour augmenter son ignominie, on crucifia avec lui deux larrons à ses côtés. » Pascal, *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, nº 271. Éd. Michaut, p. 45.
222. ↑ [*Dans*.]
223. ↑ Cf. Faug., II, 318 ; Hav., XXV, 209 ; Mol., II, 33 ; Mich., 248.
224. ↑ Ce mot est-il le souvenir d'expressions telles que *justitiæ noverca, justitia contaminata* employées dans le *Tractatus de reprobatione sententiæ Pilati* ? Cette question prend un singulier intérêt par le nom de l'auteur de ce traité : *Ludovicus Montaltus*, qui deviendra le pseudonyme de l'auteur des *Provinciales* (d'après Jovy, *Pascal et Montalte*, 1895).
225. ↑ Cf. B., 302 ; C., 525 ; P. R., XIV, 3 ; Bos., II, x, 3 ; Faug., II, 314 ; Hav., XVII, 2 ; Mol., II, 2 ; Mich., 572.
226. ↑ Cf. fr. 737.
227. ↑ [*Il vit*] trente-trois ans.
228. ↑ [*Abandonné*.]
229. ↑ Cf. B., 158 ; C., 189 ; P. R., XIV, 1 ; Bos., II, x, 1 ; Faug., II, 330 ; Hav., XVII, 1 ; Mol., II, 21 ; Mich., 138.
230. ↑ [*Qui*.]
231. ↑ « Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. Les curieux et savants : ils ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice (fr. 460). »
232. ↑ *Non des yeux, mais* en surcharge.
233. ↑ [*Ni rapport*.]
234. ↑ Archimède était le savant par excellence aux yeux des Desargues et des Roberval qui continuaient ses travaux, et ils avaient été les initiateurs de Pascal. Pascal se souvenait-il du temps de sa vie mondaine où on lui donnait le surnom d'Archimède ? (*Muse historique* de Loret, 14 avril 1652).
235. ↑ Le reste du paragraphe ajouté à la première rédaction. — Cette expression de *vénération* est celle-là même dont se servait Pascal dans sa lettre de 1652 à la reine Christine, et pour exprimer l'idée même qu'il reprend dans ce fragment d'un tout autre point de vue et pour une tout autre conclusion : « J'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré, ou de puissance, ou de connaissance. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable, qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune. »
236. ↑ *Dans ses livres de géométrie* en surcharge.
237. ↑ Voici à ce sujet les indications que nous empruntons à Ernest Havet : « Il était parent du roi Hiéron, dit Plutarque (*Marcellus*, 14). Mais cette parenté avec le roi ou plutôt le τύραννος d'une cité grecque, ne faisait pas ce que nous appelons un prince. Et Cicéron parle d'Archimède comme d'un homme obscur, qui n'était rien en dehors de sa géométrie : *humilem homunculum a pulvere et radice excitabo* (*Tuscul.*, V, 23).

238. ↑ [*Montrer*.]
239. ↑ [*En rang*.]
240. ↑ [*S'étonner*.]
241. ↑ [*De l'ordre de sa*.]
242. ↑ [*Un*.]
243. ↑ Si on doit insister sur les origines d'une pensée que Pascal a si profondément faite sienne, il convient de rappeler l'inspiration générale qui pouvait venir de Raymond Sebon (cf. *Introd*., p. cxxiv), et de citer ce passage de Charron : « Bien que Jésus-Christ ait été homme, vraiment homme, le premier et le plus excellent des hommes, si n'est-il pas venu avec intention de se prévaloir par-dessus tous hommes, par monstre et par ostentation d'une humanité tout accomplie et pleine de toute suffisance. S'il eût voulu cela, il luy eust fallu mener une vie toute en public, exercer tous offices, mener toutes sortes d'affaires ; afin de se montrer le premier en toutes choses, le plus grand guerrier, le plus grand législateur, le plus grand philosophe, le plus grand orateur. Au contraire, il a mené une vie basse, simple, retirée : il n'a rien entrepris ; il n'a rien montré de fort esclatant ni eslevé par-dessus les autres… Voilà comment d'une part il n'est rien de plus petit, simple et modéré que le chef de la chrétienté, et d'autre part rien de si grand, si haut et étrange que lui. » (*Les Trois vérités*, liv. II, ch. xi). — Bossuet développe cette pensée de Tertullien : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, hic meus erit Christus* : « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche. Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. » (Sermon sur la *Nativité de Notre-Seigneur*.)
244. ↑ Cf. B., 191 ; C., 2 ; Faug., II, 325 ; Hav., XXV, 176 ; Mol., II, 5 ; Mich., 852.
245. ↑ Les questions sont également posées au fragment 570 ; la réponse à la seconde est développée dans le fragment 571 : *Raisons pourquoi figures*.
246. ↑ Cf. B., 119 ; C., 146 ; P. R., XVIII, 21 ; Bos., II, xiii, 7 ; Faug., II, 282 ; Hav., XX, 7 ; Mol., II, 6 ; Mich., 70.
247. ↑ *Toute l'Écriture… tendraient, et* en surcharge.
248. ↑ [*Juifs*.]
249. ↑ Texte d'Isaïe, VIII, 14, cité dans le fr. 727.
250. ↑ Cf. B., 118 ; C., 144 ; P. R., XVIII, 32 ; Bos., II, xiii, 10 ; Faug., II, 319 ; Hav., XX, 15 ; Mol., II, 26 ; Mich., 152.
251. ↑ Cf. B., 161 ; C., 191 ; P. R., XIV, 4 ; Bos., II, x, 4 ; Faug., II, 319 ; Hav., XVII, 4 ; Mol., II, 14 ; Mich., 150.
252. ↑ Charron invoque en faveur des Évangélistes qu'ils « ont écrit d'un style simple, nu et candide » (*Trois vérités*, II, 7).
253. ↑ Cf. B., 421 ; C., 395 ; P. R., XVI, 3 ; Bos., II, xii, 2 ; Faug., II, 370 ; Hav., XIX, 2 ; Mol., II, 15 ; Mich., 134.
254. ↑ Balzac écrit dans le *Septième discours* du *Socrate chrétien* : « Écoutez un oracle sorti de la bouche du cardinal du Perron : Deux choses, qui sont séparées partout ailleurs, se rencontrent et s'unissent dans la Sainte Écriture, la simplicité et la majesté ». D'une façon générale il semble que les réflexions de Balzac aient suggéré ces remarques sur le style de l'Évangile, auxquelles Pascal attachait selon le témoignage d'Étienne Périer, la plus grande importance.
255. ↑ [*Judas*.]
256. ↑ [*Caïphe*.]
257. ↑ [*Ils*.]
258. ↑ De *s'ils n'avaient* à *eux-mêmes* surcharge.
259. ↑ [*Faire*.]
260. ↑ [*Et n'auraient pas*.] — Cette pensée se trouve commentée dans le fragment 155.
261. ↑ [*Fait cela*.]

262. ↑ [*Affectées*.]
263. ↑ Cf. B., 157 ; C., 188 ; Faug., II, 370 ; Hav., XIX, 2 *bis* ; Mol., II, 21 ; Mich., 162.
264. ↑ Voir le commentaire de ce fragment dans la préface d'Étienne Périer (*Pièces justificatives*, p. cxcii). Cf. le chapitre de la *Théologie Naturelle* auquel R. Sebon a donné ce titre : *Comment par les mots et façons de parler de la Bible on peut certainement conclure que Dieu en est l'auteur* (ch. 211), et surtout ce passage de Méré : « La raison qui se peut donner d'où vient que ces termes pompeux ne sont pas nobles, c'est que les grands princes qui regardent la fortune au-dessous d'eux, n'en parlent que négligemment, au lieu que le peuple l'admire, et de cette admiration résulte ce ramage d'avocats et de faiseurs de panégyriques. Par la même cause, voyez comme le Sauveur du monde traite simplement de l'autre vie et quelle différence de son langage à celui des prédicateurs » (*De l'éloquence et de l'entretien*, 3e discours). Pascal se souvient-il d'une conversation de Méré ? ou plutôt Pascal n'aura-t-il pas usé de cette argumentation dans ses tentatives pour convertir Méré, qui en aura tout juste retenu une leçon pour les gens de goût ?
265. ↑ Cf. B., 163 ; C., 193 ; P. R., XIV, 5 ; Bos., II, x, 4 ; Faug., II, 323 ; Hav., XVII, 5 ; Mol., II, 15 ; Mich., 132.
266. ↑ Matth., XXVI ; Marc, XIV ; Luc, XXII. Textes cités et commentés par Pascal dans le mystère de Jésus, fr. 553.
267. ↑ Cf. Act. Apost. VII, 58, 59.
268. ↑ [*Douleur*.]
269. ↑ Cf. fr. 215.
270. ↑ [*Car*.] — *Turbavit semetipsum*, Joan., XI, 23, cf. fr. 553.
271. ↑ Cf. B., 161 ; C., 191 ; P. R., XVI, 1 ; Bos., II, xii, 10 ; Faug., II, 322 ; Hav., XIX, 1 *bis* ; Mol., II, 16 ; Mich., 141.
272. ↑ Charron invoque également en faveur des Évangélistes qu'ils ont écrit « à la barbe des ennemis mortels et jurés de leurs maîtres, qu'ils avaient fait mourir, et les leurs, gens puissants, qui ne cherchaient qu'à mordre sur eux et les ont persécutés à la mort, dont ils en eussent trouvé la juste occasion, s'il y en eût eu. » *Trois vérités*, II, 6 ; cf. II, 9. Pascal avait également trouvé cette thèse développée à plusieurs reprises dans le traité de Grotius : *Neque eos deterruit quod scirent iis temporibus Judæos magistratus sibi esse infestissimos et Romanos iniquos admodum*, etc. (*V. R. C.* III, 7) Cf. *ibid.*, II, vi, une série de raisonnements fondés sur ce principe juridique : *Nemo gratis malus est*.
273. ↑ Dans Grotius (III, iv), Pascal avait lu que le crime de faux était puni de mort chez les Romains.
274. ↑ Cf. B., 164 ; C., 195 ; P. R., XVI, 1 et 2 ; Bos., II, xii, 1 ; Faug., II, 322 ; Hav., XIX, 1 ; Mol., II, 16 ; Mich., 869.

SECTION XIII

235]
803[1]

[2] *Commencement*. — Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles.

[3] Il y a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître ; autrement ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondement. Or, il faut que la règle qu'il nous donne soit telle, qu'elle ne détruise la[4] preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles[5].

Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, *Deut.*, xviii[6], et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, *Deut.*, xiii[7] ; et Jésus-Christ une[8].

Si la doctrine règle les miracles, les miracles sont inutiles pour la doctrine.

Si les miracles règlent…

Objection à la règle. — Le discernement des temps. Autre règle durant Moïse, autre règle à présent[9].

415]
804[10]

Miracle. — C'est[11] un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie[12] ; et non-miracle est[13] un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle ; car cela n'excède pas la force naturelle du diable. Mais[14]…

449]
805[15]

Les deux fondements, l'un intérieur, l'autre extérieur ; la grâce, les miracles ; tous deux surnaturels.

455]
806[16]

Les miracles et la vérité sont nécessaires, à cause qu'il faut convaincre l'homme entier, en corps et en âme.

449]
807[17]

Toujours[18] ou les hommes ont parlé du vrai Dieu, ou le vrai Dieu a parlé[19] aux hommes.

459]
808[20]

Jésus-Christ a vérifié qu'il était le Messie[21], jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties, et toujours par ses miracles.

Il prouve qu'il remet les péchés par un miracle[22].

« Ne vous éjouissez point de vos miracles, dit Jésus-Christ, mais de ce que vos noms sont écrits aux cieux[23]. »

S'ils ne croient point Moïse, ils ne croiront point un ressuscité.

Nicodème reconnaît, par ses miracles[24], que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia venisti a Deo magister ; nemo enim potest facere quæ tu facis nisi Deus fuerit cum eo*[25]. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

Les Juifs avaient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de Jésus-Christ, et confirmée par miracles ; et défense de croire à tous faiseurs de miracles[26], et, de plus, ordre de recourir aux grands prêtres, et de s'en tenir à eux[27].

Et ainsi toutes les raisons[28] que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, ils les avaient à l'égard de leurs prophètes.

Et cependant ils étaient très coupables de refuser les prophètes, à cause de leurs miracles[29], et Jésus-Christ ; et n'eussent point été coupables s'ils n'eussent point vu les miracles : *Nisi fecissem..., peccatum non haberent*[30]. Donc toute la créance est sur les miracles.

La prophétie n'est point appelée miracle ; comme, saint Jehan parle du premier miracle en Cana, et puis de ce que Jésus-Christ dit à la Samaritaine qui découvre toute sa vie cachée, et puis guérit le fils d'un sergent, et saint Jehan appelle cela « le deuxième signe[31] ».

***41]**
809[32]

Les combinaisons des miracles.

***Première Copie* 437]**
810[33]

Le second miracle peut supposer le premier ; le premier ne peut supposer le second[34].

169]
811[35]

On n'aurait point péché en ne croyant pas Jésus-Christ, sans les miracles[36].

***270]**
812[37]

Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin[38].

453]
813[39]

Miracles. — Que je hais ceux qui font les douteurs de miracles ! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits. On voit, en l'un, combien il est prudent[40] ; et néanmoins il croit en l'autre, et se moque des incrédules[41].

Quoi qu'il en soit, l'Église est sans preuve s'ils ont raison.

449]
814[42]

Montaigne contre les miracles.

Montaigne pour les miracles[43].

123]
815[44]

Il n'est pas possible de croire raisonnablement contre les miracles.

***47]**
816[45]

Incrédules, les plus crédules : ils croient les miracles de Vespasien[46], pour ne pas croire ceux de Moïse.

***443]**
817[47]

[48] Titre : *D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles et qu'on ne croit aucun de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme immortel ou pour rajeunir*. — Ayant considéré d'où vient[49] qu'on ajoute tant de foi à[50] tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusques à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y en a de vrais ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de

véritables. Si jamais il n'y eût eu remède à aucun mal, et que tous les maux eussent été incurables, il est[51] impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner ; et encore plus que tant d'autres eussent donné croyance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y eut quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables[52], par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là[53] ; et cela s'étant[54] connu possible, on a[55] conclu de là que cela était. Car le peuple raisonne ordinairement ainsi : Une chose est possible, donc elle est ; — parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y[56] a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner quels[57] d'entre ces effets particuliers sont les véritables[58], les[59] croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc.[60]. Car, si de tout cela il n'y avait jamais eu rien de véritable, on n'en aurait jamais rien cru : et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux, il faut dire[61] au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, et[62] qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais. Il faut raisonner de la même sorte pour la religion ; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. L'objection à cela, c'est que les sauvages ont une religion : mais on répond à cela que c'est qu'ils en ont ouï parler, comme il paraît par le déluge, la circoncision, la croix de saint André, etc.[63].

***193]**
818[64]

[65] Ayant considéré d'où vient qu'il y a tant de faux miracles, de fausses révélations, sortilèges, etc., il m'a paru que la véritable cause est qu'il [*y*] en a de vrais ; car[66] il ne serait pas possible qu'il y eût tant de faux miracles s'il n'y en avait de vrais, ni tant de fausses révélations s'il n'y en avait de vraies, ni tant de fausses religions s'il n'y en avait une véritable. Car s'il n'y avait jamais eu de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, et encore plus impossible que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que[67] presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, il faut dire[68] au contraire qu'il y[69] a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, et qu'il n'y en[70] a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais, et qu'il n'y a de même de fausses religions que parce qu'il y en a une vraie. — L'objection à cela : que les sauvages ont une religion ; mais c'est qu'ils ont ouï parler de la

véritable, comme il paraît par la croix de saint André, le déluge[71], la circoncision, etc. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme, se trouvant plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés de cette…

463]
819[72]

Jérémie, xxiii, 32[73], les *miracles* des faux prophètes. En l'hébreu et Vatable, il y a les *légèretés*.

Miracle ne signifie pas toujours miracle. I *Rois*, xiv, 15[74], *miracle* signifie *crainte*, et est ainsi en l'hébreu. De même en Job manifestement, xxxiii, 7[75]. Et encore Isaïe, xxi, 4[76] ; Jérémie, xliv, 12[77]. *Portentum* signifie *simulacrum*, Jér., l, 38[78], et est ainsi en l'hébreu et en Vatable. *Is.*, viii, 18[79]. Jésus-Christ dit que lui et les siens seront en *miracles*.

453]
820[80]

[81] Si le diable favorisait la doctrine qui le détruit, il serait divisé, comme disait Jésus-Christ[82]. Si Dieu favorisait la doctrine qui détruit l'Église[83], il serait divisé : *Omne regnum divisum*[84]… Car Jésus-Christ agissait contre le diable et détruisait son empire sur les cœurs, dont[85] l'exorcisme est la figuration, pour établir le royaume de Dieu. Et ainsi il ajoute : *Si in digito Dei… regnum Dei ad vos*[86].

465]
821[87]

Il y a bien de la différence entre tenter et induire en erreur. Dieu tente, mais il n'induit pas en erreur[88]. Tenter est procurer les occasions[89], qui n'imposant point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose. Induire en erreur est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté[90].

***469]**
822[91]

Abraham, Gédéon : [*signes*][92] au-dessus de la révélation. Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Écriture. Dieu n'a jamais laissé ses vrais adorateurs.

J'aime mieux suivre Jésus-Christ qu'aucun autre parce qu'il a les miracles, prophéties, doctrine, perpétuité, etc.

Donatistes[93] : point de miracle, qui oblige à dire que c'est le diable. Plus on particularise Dieu, Jésus-Christ, l'Église…

119]
823[94]

S'il n'y avait point de faux miracles, il y aurait certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner[95], les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait point de raison de croire.

Or, il n'y a pas humainement[96] de certitude humaine, mais[97] raison.

453]
824[98]

Ou Dieu a confondu les faux miracles, ou il les a prédits ; et, par l'un et par l'autre, il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, et nous y a élevés nous-mêmes.

***405]**
825[99]

Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner (1re p. 113, A 10, *Ad* 2)[100].

***Première Copie* 384]**
825 bis[101]

Miracles. — Saint Thomas, t. III, l. viii, ch. 20.

237]
826[102]

Raisons pourquoi on ne croit point.

Joh. xii, 37. *Cum autem tanta signa fecisset, non credebant in eum, ut sermo Isayæ impleretur : Excæcavit,* etc.

Hæc dixit Isayas[103]*, quando vidit gloriam ejus et locutus est de eo*[104].

« *Judæi signa petunt et Græci sapientiam quærunt, nos autem Jesum crucifixum*[105]. » *Sed plenum signis, sed plenum sapientia ; vos autem Christum non crucifixum*[106] *et religionem sine miraculis et sine sapientia.*

Ce qui fait[107] qu'on ne croit pas les vrais miracles, est le manque de charité[108]. Joh. : *Sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus*[109]. Ce qui fait croire[110] les faux est le manque de charité II Thess., II[111].

Fondement de la religion ; c'est les miracles. Quoi donc ? Dieu parle-t-il contre les miracles, contre les fondements de la foi qu'on a en lui ?

S'il y a un Dieu, il fallait que la foi de Dieu fût sur la terre. Or les miracles de Jésus-Christ ne sont pas prédits par l'Antechrist, mais les miracles de l'Antechrist sont prédits par Jésus-Christ[112] ; et ainsi, si Jésus-Christ n'était pas le Messie, il aurait bien induit en erreur ; mais l'Antechrist ne peut bien induire en erreur. Quand Jésus-Christ a prédit les miracles de l'Antechrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles ?

[113] Moïse a prédit Jésus-Christ, et ordonné de le suivre[114] ; Jésus-Christ a prédit l'Antechrist, et défendu de le suivre[115].

Il était impossible qu'au temps de Moïse on réservât sa croyance à l'Antechrist, qui leur était inconnu ; mais il est bien aisé, au temps de l'Antechrist, de croire en Jésus-Christ, déjà connu.

Il n'y a nulle raison de croire en l'Antechrist, qui ne soit à croire en Jésus-Christ ; mais il y en a en Jésus-Christ, qui ne sont pas en l'autre.

119]
827[116]

Juges, xiii, 23 : « Si le Seigneur nous eût voulu faire mourir, il[117] ne nous eût pas montré toutes ces choses. »

Ézéchias, Sennachérib[118].

Jérémie[119]. Hananias, faux prophète, meurt le septième mois.

II *Mach.*, iii[120] : Le temple prêt à piller secouru miraculeusement. — II *Mach.*, xv[121].

III *Rois*, xvii[122] : La veuve à Élie, qui avait ressuscité l'enfant : « Par là je connais que tes paroles sont vraies. »

III *Rois*, xviii : Élie avec les prophètes de Baal[123].

Jamais en la contention du vrai Dieu, de la vérité de la religion[124], il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, et non de la vérité.

455]
828[125]

Contestation. — Abel, Caïn[126] ; Moïse, magiciens[127] ; Élie, faux prophètes[128] ; Jérémie, Hananias[129] ; Michée, faux prophètes[130] ; Jésus-Christ, Pharisiens[131] ; saint Paul, Barjésu[132] ; Apôtres, exorcistes[133] ; les Chrétiens et les infidèles ; les[134] catholiques, les hérétiques ; Élie Énoch. Antechrist[135].

Toujours le vrai prévaut en miracles. Les deux croix[136].

125]
829[137]

Jésus-Christ dit que les Écritures témoignent de lui[138], mais il ne montre pas en quoi.

Même les prophéties ne pouvaient pas prouver Jésus-Christ pendant sa vie ; et ainsi, on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine. Or,[139] ceux qui ne croyaient pas en lui, encore vivant, étaient pécheurs, comme il le dit lui-même[140], et sans excuse. Donc[141] il fallait qu'ils eussent une démonstration à laquelle ils résistassent. Or, ils n'avaient pas la nôtre[142], mais seulement les miracles ; donc ils suffisent, quand la doctrine n'est pas contraire, et on doit y croire.

Jehan, vii, 40. Contestation entre les juifs[143], comme entre les chrétiens aujourd'hui. Les uns[144] croyaient en Jésus-Christ, les autres ne le croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient qu'il devait naître de Bethléem[145]. Ils devaient mieux prendre garde s'il n'en était pas, car ses miracles étant convaincants ; ils devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture ; et cette obscurité ne les excusait pas, mais les aveuglait. Ainsi ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, pour une prétendue contradiction chimérique, ne sont pas excusés.

Le peuple qui croyait en lui sur ses miracles ; les pharisiens leur disaient : Ce peuple est maudit, qui ne sait pas la loi[146] ; mais y a-t-il un prince ou un pharisien[147] qui ait cru en

lui ? car nous savons que[148] nul prophète ne sort de Galilée[149]. Nicodème répondit : Notre loi juge-t-elle un homme devant que de l'avoir ouï[150] ?

***Première Copie* 382]**
830[151]

Les prophéties étaient équivoques : elles ne le sont plus.

439]
831[152]

Les cinq propositions étaient équivoques, elles ne le sont plus[153].

449]
832[154]

Les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà[155]. — Mais quand on n'écoute plus la tradition, quand on ne propose plus que le Pape, quand on l'a surpris, et qu'ainsi ayant[156] exclu la vraie source de la vérité, qui est la tradition, et ayant prévenu le Pape, qui en est le dépositaire, la vérité n'a plus de liberté de paraître : alors les hommes ne parlant plus de la vérité, la vérité[157] doit parler elle-même aux hommes. C'est ce qui arriva au temps d'Arius[158]. (Miracles sous Dioclétien et sous Arius.)

***441]**
833[159]

Miracle. — Le peuple conclut cela de soi-même[160] ; mais s'il vous en faut donner la raison…

Il est fâcheux d'être dans l'exception de la règle[161]. Il faut même être sévère, et contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger sévèrement, mais justement.

449]
834[162]

[163] Jeh., vi, 26 : *Non quia vidistis signa, sed quia saturati estis*[164].

Ceux qui suivent Jésus-Christ à cause de ses miracles honorent sa puissance dans tous les miracles qu'elle produit ; mais ceux qui[165], en faisant profession de le suivre pour ses miracles, ne le suivent en effet que parce qu'il les console et les rassasie des biens du monde, ils[166] déshonorent ses miracles, quand ils[167] sont contraires à leurs commodités,

Jeh., ix : *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. Alii : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere*[168] ?

Lequel est le plus clair ?

Cette maison n'est pas de Dieu ; car on n'y croit pas que les cinq propositions soient dans Jansénius. Les autres : Cette maison est de Dieu ; car il y fait d'étranges miracles.

Lequel est le plus clair ?

Tu quid dicis ? Dico quia propheta est[169]*. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam*[170].

461]
835[171]

Dans le Vieux Testament, quand on vous détournera de[172] Dieu[173]. Dans le Nouveau, quand on vous détournera de Jésus-Christ. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles, marquées. Il ne faut pas y[174] donner d'autres exclusions.

S'ensuit-il de là qu'ils avaient droit d'exclure tous les prophètes qui leur sont venus[175] ? Non[176]. Ils eussent péché en n'excluant pas ceux qui niaient Dieu, et eussent péché d'exclure ceux qui ne niaient pas Dieu[177].

D'abord donc[178] qu'on voit un miracle, il faut, ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir s'il nie un Dieu, ou Jésus-Christ, ou l'Église.

461]
836[179]

Il y a bien de la différence entre n'être pas pour Jésus-Christ et le dire, ou n'être pas pour Jésus-Christ, et feindre d'en être. Les uns peuvent faire des miracles, non les autres ; car il

est clair des uns qu'ils sont contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs.

461]
837[180]

C'est une chose si visible, qu'il faut aimer un seul Dieu, qu'il ne faut pas de miracles pour le prouver.

193]
838[181]

Jésus-Christ a fait des miracles[182], et les apôtres ensuite[183], et les premiers saints, en grand nombre ; parce que, les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations[184]. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie, sans la conversion des nations ? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie[185], ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent ? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité, et converti les nations, tout n'était pas accompli ; et[186] ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps. Maintenant il n'en faut plus contre les Juifs, car les prophéties[187] accomplies sont un miracle subsistant[188].

117]
839[189]

« Si vous ne croyez en moi, croyez au moins aux miracles[190]. » Il les renvoie comme au plus fort[191].

Il[192] avait été dit aux Juifs, aussi bien qu'aux Chrétiens, qu'ils ne crussent pas toujours les prophètes[193] ; mais néanmoins les pharisiens et les scribes font grand état de ses miracles, et essayent de montrer qu'ils sont faux, ou faits par le diable[194], étant nécessités[195] d'être convaincus, s'ils[196] reconnaissent qu'ils sont de Dieu.

Nous ne sommes pas aujourd'hui dans la peine de faire ce discernement. Il est pourtant bien facile à faire : ceux qui ne nient ni Dieu, ni Jésus-Christ, ne font point de miracles qui ne soient sûrs. *Nemo facit*[197] *virtutem in nomine meo et*[198] *cito possit de me male loqui.*

Mais nous n'avons point à faire ce discernement. Voici une relique sacrée ; voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a[199] point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance.

Ce ne sont point des hommes qui font ces miracles par une vertu inconnue et douteuse, qui nous oblige à un difficile discernement. C'est Dieu même ; c'est[200] l'instrument de la Passion de son Fils unique, qui, étant en plusieurs lieux, choisit celui-ci, et fait venir de tous côtés les hommes pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs.

463]
840[201]

L'Église a trois sortes d'ennemis : les Juifs, qui n'ont jamais été de son corps ; les hérétiques, qui s'en sont retirés ; et les mauvais Chrétiens, qui la déchirent au dedans[202].

Ces trois sortes différentes[203] d'adversaires la combattent d'ordinaire diversement ; mais ici ils la combattent d'une même sorte. Comme ils sont tous sans miracles[204], et que l'Église a toujours eu contre eux des miracles, ils ont tous eu le même intérêt[205] à les éluder, et se sont tous servis de cette défaite : qu'il ne faut pas juger de la doctrine par les miracles, mais des miracles par la doctrine. Il y avait deux partis centre ceux qui écoutaient Jésus-Christ : les uns qui suivaient sa doctrine pour ses miracles ; les autres qui disaient[206]… Il y avait deux partis au temps de Calvin… Il y a maintenant les Jésuites, etc.

463]
841[207]

Les miracles discernent aux choses douteuses : entre les peuples juif et païen, juif et chrétien ; catholique, hérétique ; calomniés, et calomniateurs ; entre les deux croix[208].

Mais[209] aux hérétiques, les miracles seraient inutiles ; car l'Église, autorisée par les miracles qui ont préoccupé la créance[210], nous dit qu'ils n'ont pas la vraie foi. Il n'y a pas de doute qu'ils n'y sont pas, puisque les premiers miracles de l'Église excluent la foi des leurs. Il y a ainsi miracle contre miracle, et premiers et plus grands du côté de l'Église.

Ces filles[211], étonnées de ce qu'on dit, qu'elles sont dans la voie de perdition ; que leurs confesseurs les mènent à Genève ; qu'ils leur inspirent que Jésus-Christ n'est point en l'Eucharistie, ni en la droite du Père[212] ; elles savent que tout cela est faux, elles[213] s'offrent donc à Dieu en cet état : *Vide si via iniquitatis in me est*[214]. Qu'arrive-t-il là-dessus ? Ce lieu, qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple. On dit qu'il faut

en ôter les enfants : Dieu les y guérit. On dit que c'est l'arsenal de l'enfer : Dieu en fait le sanctuaire de ses grâces[215]. Enfin on les menace de toutes les fureurs, de toutes les vengeances du ciel ; et Dieu les comble de ses faveurs. Il faudrait avoir perdu le sens pour en conclure[216] qu'elles sont donc en la voie de perdition.

(On a sans doute les mêmes marques que saint Athanase[217].)

469]
842[218]

« *Si tu es Christus, dic nobis*[219]. »

« *Opera quæ ego facio in nomine patris mei, hæc testimonium perhibent de me. Sed vos non creditis quia non estis ex ovibus meis. Oves meæ*[220] *vocem meam audiunt*[221]. »

Joh. vi, 30. « *Quod ergo tu facis signum ut* videamus et credamus tibi ? » — Non dicunt : Quam doctrinam prædicas[222] *?*

« *Nemo potest facere signa*[223] *quæ tu facis nisi Deus fuerit cum es*[224]. »

II. Mach. xiv, 15. « *Deus qui signis evidentibus suam portionem protegit.* »

« *Volumus signum videre* de cœlo, tentantes *eum*. Luc, XI, 16[225].

« *Generatio prava*[226] *signum quærit ; et non dabitur*[227]*. Et ingemiscens*[228] *ait : Quid generatio ista signum quærit ?* ». (Marc, VIII, 12.) Elle demandait signe à mauvaise intention.

« *Et non poterat facere*[229]. » Et néanmoins il leur promet le signe de Jonas, de sa résurrection, le[230] grand et l'incomparable[231].

« *Nisi videritis signa, non creditis*[232]. » Il ne les blâme pas de ce qu'ils ne croient pas sans qu'il y ait de miracles ; mais sans qu'ils en soient eux-mêmes les spectateurs.

— L'Antechrist « *in signis mendacibus*, dit saint Paul, ii Thess. ii *secundum operationem Satanæ, in seductione iis qui pereunt eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationes erroris ut credant mendacio*[233]. » Comme au passage de Moïse : *tentat enim vos Deus, utrum diligatis eum*[234].

Ecce prædixi vobis[235] *: vos ergo videte*[236].

471]
843[237]

Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile, qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème, et même sur des vérités au moins bien apparentes. Si l'on[238] publie les vérités de l'Évangile, on en publie de contraires, et on obscurcit les questions en sorte que le peuple ne[239] peut discerner[240], Et on demande : Qu'avez-vous pour vous faire plutôt croire que les autres ? Quel signe faites-vous ? Vous n'avez que des paroles, et nous aussi. Si vous aviez des miracles, bien. — Cela est une vérité, que la doctrine doit être soutenue par les miracles, dont on abuse pour blasphémer la doctrine. Et si les miracles arrivent, on dit que les miracles ne[241] suffisent pas sans la doctrine ; et c'est une autre vérité, pour blasphémer, les miracles.

Jésus-Christ guérit l'aveugle-né[242], et fit quantité de miracles, au jour du sabbat[243]. Par où il aveuglait[244] les pharisiens qui disaient qu'il fallait juger des miracles par la doctrine[245].

« Nous avons Moïse : mais celui-là, nous ne savons d'où il est[246]. » C'est ce qui est admirable, que vous ne savez d'où il est ; et cependant il fait de tels miracles.

Jésus-Christ ne parlait ni contre Dieu, ni contre Moïse.

L'Antechrist et les faux prophètes, prédits par l'un et l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu et contre Jésus-Christ. Qui n'est point caché[247]... Qui serait ennemi couvert, Dieu ne permettrait pas qu'il fît des miracles ouvertement.

Jamais en une dispute publique où les deux parties se disent à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Église, les miracles ne sont du côté des faux chrétiens, et l'autre côté sans miracle.

« Il a le diable. *Joh.*, x, 21[248]. — Et les autres disaient : Le diable peut-il ouvrir les yeux des aveugles[249] ? »

Les preuves que Jésus-Christ et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas[250] démonstratives ; car ils disent seulement que Moïse a dit qu'un prophète viendrait ; mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là, et c'était toute la question. Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraire à l'Écriture, et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or, cela suffit, exclusion de répugnance, avec miracle[251].

[252] Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes, pour faire et pour donner. *Venite*[253] *: Quid debui*[254] ? « Accusez-moi, » dit Dieu dans Isaïe[255].

Dieu doit accomplir ses promesses, etc.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur[256]. Or, ils seraient induits en erreur, si les[257] faiseurs

[*de*] miracle annonçaient une doctrine qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire.

Ainsi, s'il y avait division dans l'Église, et que les Ariens, par exemple, qui se disaient fondés en l'Écriture comme les Catholiques, eussent fait des miracles, et non les Catholiques, on eût été induit en erreur.

Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, et que c'est pour cela que les impies en doutent, aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les mers, guérit les malades, il n'y a point d'impie qui ne s'y rende, et[258] l'incrédulité de Pharao et des Pharisiens est[259] l'effet d'un endurcissement surnaturel.

Quand donc on voit les miracles et la doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficulté. Mais quand on voit les miracles et doctrine suspects d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair. [260] Jésus-Christ était suspect.

Barjésu aveuglé[261] : la force de Dieu surmonte celle de ses ennemis.

Les exorcistes juifs battus par les diables disant : « Je connais Jésus et Paul, mais vous, qui êtes-vous[262] ? »

Les miracles sont pour la doctrine, et non pas la doctrine pour les miracles.

[263] Si les miracles sont vrais, pourra-t-on persuader toute doctrine ? non, car cela n'arrivera pas. *Si angelus*[264]…

Règle : Il faut juger de la doctrine par les miracles, il faut juger des miracles par la doctrine[265]. Tout cela est vrai, mais cela ne se contredit pas, car il faut distinguer les temps.

Que vous êtes aise de savoir les règles générales, pensant par là jeter le trouble, et rendre tout inutile ! On vous en empêchera, mon Père : la vérité est une et ferme[266].

Il est impossible, par le devoir de Dieu, qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine[267], et n'en faisant apparaître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Église, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile : cela ne se peut[268].

Et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'un tel.

447]
844[269]

Les trois marques de la religion : la perpétuité, la bonne vie, les miracles. Ils détruisent la perpétuité par la probabilité[270], la bonne vie, par leur morale ; les miracles, en détruisant ou leur vérité, ou leur conséquence.

Si on les croit, l'Église n'aura que faire de perpétuité, sainteté, ni miracles[271]. Les hérétiques les nient, ou en nient la conséquence ; eux de mêmes. Mais il faudrait n'avoir point de sincérité pour les nier, ou encore perdre le sens pour nier la conséquence[272].

[273] Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus, car [*pour*][274] ceux que les Turcs croient par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus[275].

453]
844 bis[276]

Perpétuité. — Molina : nouveauté[277].

453]
845[278]

Les hérétiques ont toujours combattu ces trois marques qu'ils n'ont point[279].

401]
846[280]

« *Première objection* : Ange du ciel[281]. Il ne faut pas juger de la vérité par les miracles, mais des miracles par la vérité. Donc les miracles sont inutiles. »

Or ils servent, et il ne faut point être contre la vérité, donc ce qu'a dit le P. Lingendes[282] que Dieu ne permettra pas qu'un miracle puisse induire à erreur…

Lorsqu'il y aura contestation dans la même Église, le miracle décidera.

Deuxième objection : Mais l'Antechrist fera des signes[283].

Les magiciens de Pharao ne séduisaient point à erreur. Ainsi on ne pourra point dire à Jésus-Christ sur l'Antechrist : Vous m'avez séduit à erreur. — Car l'Antechrist les fera contre Jésus-Christ[284] et ainsi ils ne peuvent induire à erreur. Ou Dieu ne permettra point de faux miracles, ou il en procurera de plus grands.

[Depuis le commencement du monde Jésus-Christ subsiste : cela est plus fort que tous les miracles de l'Antechrist].

Si dans la même Église il arrivait miracle du côté des errants, on serait induit à erreur. Le schisme est visible, le miracle est visible. Mais le schisme est plus marque d'erreur que le miracle n'est marque de vérité : donc le miracle ne peut induire à erreur.

Mais, hors le schisme[285], l'erreur n'est pas si visible que le miracle est visible, donc le miracle induirait à erreur.

Ubi est Deus tuus[286] ? Les miracles le montrent, et sont un éclair.

***Première Copie* 403]**
847[287]

Une des antiennes des vêpres de Noël : *Exortum est in tenebris lumen rectis corde.*

***Première Copie* 226]**
848[288]

Que si la miséricorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre, lorsqu'il se découvre ?

402]
849[289]

Est et non est[290] sera-t-il reçu dans la foi même, aussi bien que dans les miracles ? Et s'il en est inséparable dans les autres…

Quand saint Xavier fait des miracles. — [Saint Hilaire. — Misérables qui nous obligez à parler des miracles.][291] *Væ qui conditis.*

Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure ; jugez par celles qui sont établies, et établies par vous-mêmes : *Væ qui conditis leges iniquas.*

Miracles continuels, faux[292].

Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Église[293].

S'ils disent que notre salut dépend de Dieu ce sont des hérétiques[294]. S'ils disent qu'ils sont soumis au Pape, c'est une hypocrisie. S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions, cela[295] ne suffit pas. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent la morale des catholiques. S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est point une marque de sainteté, et c'est au contraire un soupçon d'hérésie.

La manière dont l'Église a subsisté est que la vérité a été sans contestation, ou si elle a été contestée, il y a eu le Pape, ou sinon, il y a eu l'Église.

447]
850[296]

Les cinq propositions condamnées, point de miracle, car[297] la vérité n'était point attaquée[298]. Mais la Sorbonne..., mais la bulle[299]...

Il est impossible que ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur méconnaissent l'Église, tant elle est évidente. — Il est impossible que ceux qui n'aiment pas Dieu[300] soient convaincus de l'Église.

Les miracles ont une telle force[301] qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pense point contre lui[302], tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu ; sans quoi ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages, *Deut.*, xiii[303], fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force. Et de même pour l'Antechrist : « Jusqu'à séduire les élus, s'il était possible[304]. »

343]
851[305]

L'histoire de l'aveugle-né[306].

Que dit saint Paul ? dit-il le rapport des prophéties à toute heure ? non, mais son miracle[307]. Que dit Jésus-Christ ? dit-il le rapport des prophéties ? non : sa mort ne les avait pas accomplies ; mais il dit : *si non fecissem*[308]. Croyez aux œuvres.

Deux fondements surnaturels de notre religion toute surnaturelle : l'un visible, l'autre invisible. Miracles avec la grâce, miracles sans grâce.

La synagogue qui a été traitée avec amour comme figure de l'Église, et avec haine, parce qu'elle n'en était que la figure, a été relevée, étant prête à succomber quand elle était bien avec Dieu ; et ainsi figure.

Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs, par celui qu'il exerce sur les corps[309].

Jamais l'Église n'a approuvé un miracle parmi les hérétiques[310].

Les miracles, appui de religion : ils ont discerné les juifs, ils ont discerné les chrétiens, les saints, les innocents, les vrais croyants.

Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre ; car le schisme, qui est plus visible que le miracle, marque visiblement leur erreur. Mais quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne.

Si non fecissem quæ alius non fecit. Ces malheureux, qui nous ont obligé de parler des miracles[311].

Abraham, Gédéon ; confirmer la foi par miracles[312].

Judith : enfin Dieu parle dans les dernières oppressions.

Si le refroidissement de la charité laisse l'Église presque sans vrais adorateurs, les miracles en exciteront. C'est un des derniers effets de la grâce.

S'il se faisait un miracle aux Jésuites !

Quand le miracle trompe l'attente de ceux en présence desquels il arrive, et qu'il y a disproportion entre l'état de leur foi et l'instrument du miracle, alors il doit les porter à changer. Mais vous, autrement. Il y aurait autant de raison à dire que si l'Eucharistie ressuscitait un mort, il faudrait se rendre calviniste que demeurer catholique[313]. Mais quand il couronne l'attente, et que ceux qui ont espéré que Dieu bénirait les remèdes se voient guéris sans remèdes…

Impies. — Jamais signe n'est arrivé de la part du diable sans un signe plus fort de la part de Dieu, au moins sans qu'il eût été prédit que cela arriverait.

451]
852[314]

Injustes persécuteurs de ceux que Dieu protège visiblement : s'ils vous reprochent vos excès, ils parlent comme les hérétiques[315] ; s'ils disent que la grâce de Jésus-Christ nous discerne, « ils sont hérétiques » ; s'il se fait des miracles, « c'est la marque de leur hérésie »[316].

Ézéchiel. On dit : Voilà le peuple de Dieu qui parle ainsi[317]. — Ézéchias[318].

Il est dit : « Croyez à l'Église[319] », mais il n'est pas dit : « Croyez aux miracles », à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

La synagogue était la figure, et ainsi ne périssait point ; et n'était que la figure, et ainsi est périe. C'était une figure qui contenait la vérité, et ainsi, elle a subsisté jusqu'à ce qu'elle n'a plus eu la vérité[320].

Mon révérend Père, tout cela se passait en figure. Les autres religions périssent ; celle-là ne périt point.

Les miracles sont plus importants que vous ne pensez : ils ont servi à la fondation, et serviront à la continuation de l'Église, jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

Les deux Témoins.

En l'Ancien Testament et au Nouveau, les miracles sont faits par l'attachement des figures[321]. Salut, ou chose inutile sinon pour montrer qu'il faut se soumettre aux Écritures : figures des sacrement.

110]
853[322]

[Il faut sobrement juger des ordonnances divines, mon Père[323].

Saint Paul en l'île de Malte[324].]

113]
855[325]

[326] Je suppose qu'on croit les miracles : vous corrompez la religion ou en faveur de vos amis, ou contre vos ennemis. Vous en disposez à votre gré.

93]
856[327]

Sur le miracle. — Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante.

---

1. ↑ Cf. B., 439 ; C., 235 ; P. R., XXVII, 2 et 3 ; Bos., II, xvi, 1 et 2 ; Faug., II, 213 ; Hav., XXIII, 1 ; Mol., II, 66 ; Mich., 509.
2. ↑ Addition d'une main étrangère, et postérieure : 5 *Miracles*.
3. ↑ [*Il faut donc une marque.*]
4. ↑ [*Connaissance.*]

5. ↑ Les miracles sont des faits matériels, et ils ont un but spirituel, qui est la vérité. Il est donc impossible qu'il y ait miracle contre la vérité.
6. ↑ Au verset 22.
7. ↑ Au verset 1. — Un recueil de « Pensées sur les miracles » qu'on trouva dans les papiers d'Arnauld, contient cette règle : « Obéir à un prophète lorsqu'il commande de faire ce que Dieu a défendu, pourvu que ce ne soit point le culte des faux dieux. *Deutér.*, XIII, 1, etc., XVIII, 18 et suiv. » (*Œuvres*, éd. de Lausanne, t. X, p. 398.)
8. ↑ Marc, IX, 38, cité par Pascal, fr. 839.
9. ↑ Formule expliquée par le fr. 843.
10. ↑ Cf. B., 465 ; C., 263 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., II, 213 ; Hav., XXIII, 41 ; Mol., II, 67 ; Mich., 667.
11. ↑ [*Ce*] qui.
12. ↑ [*Aussi quand on*.]
13. ↑ [*Ce qui*.]
14. ↑ Cf. l'*Appendice*, question II.
15. ↑ Cf. B., 456 ; C., 255 ; Faug., I, 282 ; Hav., XXV, 203 ; Mol., I, 309 ; Mich., 785.
16. ↑ Cf. B., 449 ; C., 247 ; Faug., II, 223 ; Hav., XXV, 148 ; Mol., II, 112 ; Mich., 805.
17. ↑ Cf. B., 456 ; C., 255 ; Faug., I, 21 ; Hav., XXV, 203 ; Mol., I, 309 ; Mich., 784.
18. ↑ [*Ou Dieu a*] parlé [*de Dieu*.]
19. ↑ [*Des*.]
20. ↑ Cf. B., 448 ; C., 245 ; P. R., XVII, 5 et 7 ; Bos., II, xvi, 3 et 4 ; Faug., II, 226 ; Hav., XXIII, 8 et 5 ; Mol., II, 74 et I, 265 ; Mich., 812.
21. ↑ [*Une fois seulement par sa doctrine, et cent fois*] par ses miracles.
22. ↑ Marc, II, 10. Texte cité fr. 643.
23. ↑ Luc, X, 20.
24. ↑ C'est-à-dire par les miracles de Jésus-Christ.
25. ↑ Joan., II, 3.
26. ↑ La fin du paragraphe en surcharge. Tous les « faiseurs de miracles » sont énumérés dans le *Deutér.*, XVIII, 10-11.
27. ↑ [*Dans le doute*.] — *Deutér.*, XVII, 9 sqq.
28. ↑ [*Qu'ils avaient*.]
29. ↑ Joan., XV, 24 : *Si opera* non fecissem in eis, *quæ nemo alius fecit,* peccatum non haberent. — Cf. Charron, discours IV, *De la venue du Rédempteur*.
30. ↑ Joan., II, 11 : *Hoc fuit initium signorum Jesus in Cana Galileæ*.
31. ↑ Joan., IV, 54 : *Hoc iterum secundum signum fuit Jesus, cum venisset a Judæa in Galilæam*.
32. ↑ Cf. B., 157 ; C., 188 ; Faug., II, 234 ; Mol., II, 67 ; Mich., 102.
33. ↑ Cf. C., 232 ; Manuscrit de Troyes ; Faug., II, 234 ; Mol., II, 67 ; Mich., 960.
34. ↑ En l'absence de toute autre interprétation, on est conduit à admettre que ce second miracle serait celui que Pascal nomme le *deuxième signe* à la fin de la pensée 808.
35. ↑ Cf. B., 84 ; C., 119 ; Faug., II, 214 ; Hav., XXV, 94 *bis* ; Mol., II, 72 ; Mich., 417.
36. ↑ Ce fragment se réfère au texte de saint Jean, XV, 24, qui est cité au fragment 808. Les copies ajoutent ces mots de Job, VI, 28 : *Vide an mentiar*.
37. ↑ Cf. B., 81 ; C., 107 ; Faug., II, 214 ; Hav., XXV, 94 ; Mol., II, 72 ; Mich., 556.
38. ↑ « Je ne sais si on peut trouver ces paroles textuellement dans saint Augustin, mais il revient souvent sur l'importance des miracles pour établir la foi. Voir particulièrement le chapitre ix du livre XXII de la *Cité de Dieu*, et le livre *De utilitate credendi*, où il dit positivement que la religion du Christ s'est établie par les miracles. » (Note d'Ernest Havet.)
39. ↑ Cf. B., 459 ; C., 258 ; Faug., II, 233 et I, 283 ; Hav., XXV, 61 et XXIII, 29 ; Mol., II, 68 ; Mich., 799.
40. ↑ Cf. Essai XI, livre III : *Des Boiteux* : « I'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps : encores qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent pris, s'ils

eussent vescu leur aage… Passant avant-hier dans un village à deux lieues de ma maison, ie trouvay la place encores toute chaulde d'un miracle qui venoit d'y faillir. »

41. ↑ Voir l'*Essai* de Montaigne : *C'est folie de rapporter le vray et le faulx au jugement de nostre suffisance* (I, xxvi). « C'est une sotte presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre la commune. » Et plus loin ces lignes qui ont dû frapper particulièrement Pascal : « Ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance… Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy debvons d'obeïssance. »
42. ↑ Cf. B., 457 ; C., 255 ; Faug., II, 235 ; Hav., XXV, 16 *bis* ; Mol., II, 68 ; Mich., 787.
43. ↑ Allusion aux deux Essais : III, 11 et I, 26, que nous rappelons au fragment précédent.
44. ↑ Cf. B., 338 ; C., 290 ; Faug., II, 214 ; Hav., XXV, 94 *ter* ; Mol., II, 72 ; Mich., 313.
45. ↑ Cf. B., 117 ; C., 143 ; Bos., t. II, p. 547 ; Faug., I, 221 ; Hav., XXIV, 99 ; Mol., II, 89 ; Mich., 114.
46. ↑ Montaigne parle de Tacite dans l'*Essai* sur l'*Art de conférer* : « Ce qu'il dict aussi que Vespasian, par la faveur du dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeux de sa salive, et ie ne sçais quel aultre miracle, il le faict par l'exemple et debvoir de touts bons historiens. » (III, viii) Cf. Tacite, *Hist.*, IV, 81. Grotius (V. R. C., IV, 8), mentionne aussi les miracles de Vespasien ; il renvoie en note aux textes de Tacite (*Hist.*, I et IV) et aussi à Suétone (ch. 5 et ch. 7), à Josèphe, *de Bello Judaico*, III, 27.
47. ↑ Cf. B., 388 ; C., 353 ; P. R., XVII, 16 ; Bos., II, xvi, 7 ; Faug., II, 234 ; Hav., XXIII, 23 ; Mol., II, 69 ; Mich., 773.
48. ↑ Fragment écrit par Mme Périer.
49. ↑ [*Qu'il y a tant*.]
50. ↑ [*Des à ceux*.]
51. ↑ [*Comme*.]
52. ↑ *Par la connaissance… hommes* en surcharge.
53. ↑ [*Même celle des*.]
54. ↑ [*Trouvé*.]
55. ↑ [*Cru*.]
56. ↑ [*En*] a [*de*] véritables.
57. ↑ [*Sont*.]
58. ↑ [*Et ainsi il*.]
59. ↑ Page 444 du manuscrit.
60. ↑ [*Et même de la religion*.]
61. ↑ [*Que s'il n'y en avait pas de vrais, il n'y en aurait pas*] tant de faux.
62. ↑ *Et* surcharge.
63. ↑ Allusion à Montaigne, *Apol.* : « Epicurus [*dit*] qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les veoyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes ; ce qu'il eust dict plus asseureement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples… ; car on y trouve des nations n'ayants, que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit… où nos croix estoient en diverses façons et credit ; icy on en honoroit les sepultures ; on les appliquoit là, et nommeement celle de sainct André, à se deffendre des visions nocturnes… on y trouva… l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres… ; et cette fantasie… qu'ils furent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchees pour leur péché… qu'aultrefois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes. » — Charron avait déjà repris ces mêmes exemples, pour en déduire l'uniformité du cours des choses (*Sagesse*, II, ii, 6).
64. ↑ Cf. B., 389 ; C., 355 ; Faug., II, 236 ; Mol., II, 71 ; Mich., 422.

65. ↑ Ce fragment est, comme le précédent dont il est une variante, écrit par Mme Périer. Le papier est le verso d'une lettre dont voici les fragments conservés : « À Monsieur Pascal, Paris.

Monsieur,

Je vous avertis que… la maistrise de notre… et Mademoiselle… heures précises, quoique… heure de vous y garder… faveur pour ma femme… point de lui donner… du retour qui ne saurait… elle prendra la liberté…

Monsieur.

Ce 19e février 1660. »

66. ↑ Tout le début du fragment en surcharge.
67. ↑ [*Le peuple*.]
68. ↑ *Il faut dire* e : surcharge.
69. ↑ [*Aurait*.]
70. ↑ [*Aurait pas tant*] de faux [*s'il n'y en avait*] de vrais.
71. ↑ *Le déluge* en surcharge.
72. ↑ Cf. B., 454 ; C., 252 ; Faug., II, 215 ; Hav., XXV, 146 ; Mol., II, 86 ; Mich., 819.
73. ↑ Il est intéressant de se rendre compte du travail entrepris par Pascal pour approfondir sur un point essentiel le sens de l'Écriture. Il s'est reporté — peut-être sur le conseil de M. de Saci qui a suivi cette méthode pour la *Bible de Mons* (cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5e édit., t. II, p. 361) — à l'édition de Robert Estienne qui met une traduction latine nouvelle en regard de la Vulgate et y ajoute des notes empruntées à l'enseignement de Vatable. Pour la première référence, voici le texte de la Vulgate : *Ecce ego ad prophetas somniantes mendacium, ait Dominus, qui narraverunt ea, et seduxerunt populum meum in mendacio suo, et in miraculis suis*. — *Miraculis* est traduit par *celeritatibus*, que la note explique ainsi : *vel Levitatibus*. Levitates enim dicunt quum modo hoc modo illud inconstanter sentiunt. Aut levibus et stultis suis cogitationibus et inventis.
74. ↑ La Vulgate traduit ainsi le verset 15 du ch. xiv : *Et factum est miraculum in castris, per agros… et accidit quasi miraculum a Deo*. — La traduction donnée par Robert Estienne est *fuit pavor*.
75. ↑ *Verumtamen miraculum meum non et terreat, et eloquentia mea non sit gravis*. — Version nouvelle : *Ecce metus nullus ex me turbabit te*.
76. ↑ *Tenebræ stupefecerunt me : Babylon dilecta mea posita est mihi in miraculum*. — Version nouvelle : *in horrore*.
77. ↑ *Et erunt in jusjurandum, et in miraculum, et in maledictionem, et in opprobrium*. — *Miraculum* est traduit par *stupor*.
78. ↑ *Siccitas super aquas ejus erit, et arescunt : quia terra sculptilium est, et in portentis gloriantur*. — Vatable donne le mot *Emim, vel simulacris*.
79. ↑ *Ecce ego et pueri mei, quos dedit mihi Dominas in signum, et in portentum*. — Traduction : *in miracula et portenta*.
80. ↑ Cf. B., 459 ; C., 257 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., II, 328 ; Hav., XXV, 179 ; Mol., II, 86 ; Mich., 802.
81. ↑ Fragment écrit d'abord au crayon.
82. ↑ Grotius vérifie les miracles de Jésus-Christ à l'aide de la doctrine, en invoquant cet argument que la doctrine de Jésus pour laquelle ces miracles étaient faits, est contraire aux esprits mauvais : *vetat enim malos spirilus coli, abstrahit homines ab omni immunditia morum, qua tales spiritus delectantur* (*De. Verit. Rel. Chr*. II, v).
83. ↑ [*Qu'il a établie*.]
84. ↑ Math., XII, 25 : *omne regnum divisum contra se desolabitur*. Cf. Luc., XI, 17.
85. ↑ *Dont* pour *ce dont*.
86. ↑ Luc, XI, 20 : *Porro si in digito Dei ejicio dæmonia, profecto pervenit in vos regnum Dei*.

87. ↑ Cf. B., 445 ; C., 248 ; P. R., XXVIII, 7 et 3 ; Bos., II, xvi, 4 ; Faug., II, 223 ; Hav., XXIII, 10 ; Mol., II, 78 ; Mich., 826.
88. ↑ Cf. Nicole : « Dieu ne fait jamais des œuvres miraculeuses qui sont visiblement au delà de toutes les forces de la nature et qui ne peuvent être attribuées qu'à un coup extraordinaire de sa puissance infinie, en des temps et en des circonstances qui puissent porter les hommes qui en jugent raisonnablement, à entrer ou à se confirmer dans l'erreur. » *Note sur la XVIe Provinciale.*
89. ↑ [*Où*] si on n'aime.
90. ↑ L'argument avait été développé par Grotius (*V. R. C.* II, v) : « Neque sapientiæ aut bonitati ipsius Dei ullo modo convenit ut passus credatur astu dæmonum illudi hominibus et omni militia alienis et sui meluentibus. » — Port-Royal ajoute ce paragraphe, pour relier le fragment au dernier paragraphe du fragment 833 : « C'est ce que Dieu ne peut faire, et ce qu'il ferait néanmoins, s'il permettait que, dans une question obscure, il se fit des miracles du côté de la fausseté. On doit conclure de là qu'il est impossible, etc. »
91. ↑ Cf. B., 465 ; C., 264 ; Faug., II, 234 ; Hav., XXV, 151 ; Mol., II, 73 ; Mich., 837.
92. ↑ Le manuscrit porte, distinctement écrit sous la dictée de Pascal, *sing*. La copie donne successivement les leçons *saints* et *signes*. Michaut propose *singulièrement*. Cf. fr. 851. « Abraham, Gédéon : confirmer la foi par miracles. » — Allusion aux paroles d'Abraham (*Gen.*, xv, 8) : *Domine deus, unde scire possum quod possessurus sim eam ?* et de Gédéon (*Judic.*, vi, 36) : *Si salvum facis per manum meam Israël sicut locutus es, ponam hoc vellus lanæ in area : siros in solo vellere fuerit, et in omni terra siccitas, sciam, quod per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israël.* »
93. ↑ Allusion à la controverse de saint Augustin contre les Donatistes : il leur reproche de *particulariser* l'Église aux évêques de leur communion et au territoire de l'Afrique. Cf. *Epistola contra Donatistas* et en particulier les passages ainsi traduits par Colbert, évêque de Montpellier, dans la lettre de 1727 qui a pour appendice les *Pensées* de Pascal sur le *miracle* : « Citez-moi quelque passage de l'Écriture qui soit clair, précis et qui n'ait point besoin d'interprète où il soit dit que l'Église ne sera qu'en Afrique… comme moi je vous prouve par une foule de textes clairs et évidents que l'Église n'a pu périr dans tout l'univers pour être enfermée dans un aussi petit espace que celui qu'occupait le parti de Donat en Afrique. »
94. ↑ Cf. B., 441 ; C., 238 ; P. R., XXVII, 3 ; Bos., II, xvi, 2 ; Faug., II, 227 ; Hav., XXIII, 3 ; Mol., II, 67 ; Mich., 304.
95. ↑ [*Il n'y aurait*.]
96. ↑ *Humainement* en surcharge.
97. ↑ [*Il y a*.]

    Il y a une certitude humaine, en ce sens qu'il y a une certitude pour l'homme, mais non humainement, c'est-à-dire que cette certitude ne vient pas de l'homme. À la certitude s'oppose une raison, c'est-à-dire un motif, un moyen, qui n'exclut par l'existence de motifs, de moyens opposés. La foi ne doit pas être contraire à la raison ; mais la raison ne suffit pas à la fonder. Cf. Section IV, particulièrement fr. 265.
98. ↑ Cf. B., 457 ; C., 257 ; P. R., XXVII, 14 ; Bos., II, xvi, 6 ; Faug., II, 215 ; Hav., XXIII, 20 ; Mol., II, 86 ; Mich., 797.
99. ↑ Cf. B., 185 ; C., 217 ; Faug., II, 233 ; Hav., XXV, 42 ; Mol., II, 79 ; Mich., 850.
100. ↑ De la première partie de la *Somme théologique* de saint Thomas, question CXIII, article x, réponse à la seconde objection. — La justification de l'impie est-elle un miracle ? Saint Thomas répond que non, et il invoque, dans le paragraphe visé par Pascal, cette considération qu'il ne suffit pas, pour qu'il y ait miracle, qu'une chose naturelle agisse contre son inclination, mais il faut encore que l'événement s'accomplisse contre l'ordre propre de la cause à qui il appartient de l'effectuer. Quand le feu échauffe l'eau, il n'y a pas miracle, quoique l'eau ne s'échauffe pas d'elle-même ; quand Dieu justifie l'impie, il n'y a pas miracle, quoique l'impie ne se justifie pas de lui-même. De cette argumentation, Pascal tire une conséquence : si la justification de l'impie n'est pas un miracle, il n'y a pas de miracle pour la

justification de l'impie ; et les miracles se proposent, non pas la conversion des Jansénistes, comme le soutenait le P. Annat, mais la condamnation des Jésuites. — (Cf. *Appendice*, question iii).

101. ↑ Cf. C., 344 ; Mich., 739 *note*.
102. ↑ Cf. B., 439 ; C., 236 ; P. R., XXVII, 15 et 11, 12 et 13 ; Bos., II, xvi, 7, 5 et 10 ; Faug., II, 228 ; Hav., XXIII, 22 et 18 ; Mol., II, 68 ; Mich., 510.
103. ↑ Renvoi de saint Jean à Isaïe, VI, 10. Texte cité fr. 714.
104. ↑ Verset 41.
105. ↑ I. *Cor.*, I, 22.
106. ↑ Réponse de Pascal inspirée du verset 22 et aussi du verset 23 : *nos autem prædicamus Christum crucifixum*.
107. ↑ [*Croire aux*] vrais miracles est [*la*] charité.
108. ↑ La citation suivante en surcharge.
109. ↑ Ex ovibus *meis*, X, 26.
110. ↑ [*Mescroire les vrais*.]
111. ↑ La référence de Pascal vise en particulier le verset 10 : *Eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent. Ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio*.
112. ↑ *Surgent enim pseudochristi, et pseudoprophetæ : et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur (si fieri potesi) etiam electi* Matth., XXIV, 24. Cf. Marc, XII, 22.
113. ↑ Les trois paragraphes suivent en marge.
114. ↑ *Deutér.*, XVIII, 15. (Texte cité fr. 803.)
115. ↑ Au texte de saint Mathieu que nous venons de citer.
116. ↑ Cf. B., 442 ; C., 239 ; P. R., XXVII, 8 ; Bos., II, xvi, 5 ; Faug., II, 228 ; Hav., XXV, 149 et XXIII, 15 ; Mol., II, 88 ; Mich., 306.
117. ↑ [*N'eût pas*.]
118. ↑ Allusion au chapitre 15 du IVe livre des Rois, où Dieu intervient pour secourir Ézéchias, suivant la prédiction faite par Isaïe : « Il envoya un ange pendant la nuit qui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennachérib. ».
119. ↑ *Et dixit Jeremias propheta ad Hananiam prophetam : Audi Hanania. Non misit te Dominus, et tu confidere fecisti populum istum in mendacio. Idcirco hæc dicit Dominus : Ecce ego mittam te a facie terræ : hoc anno morieris : adversum enim Dominum locutus es. Et mortuus est Hananias propheta in anno illo mense septimo* (Jérém. XXVIII, 15-17).
120. ↑ Versets 15-36. Miracle d'Héliodore.
121. ↑ Versets 13 sqq. Apparitions d'Onias et de Jérémie.
122. ↑ Verset 24.
123. ↑ Récit du sacrifice d'Élie, où Dieu intervient par un miracle en faveur d'Élie : *Dixit ergo Elias prophetis Baal*, etc. (verset 25 sqq.)
124. ↑ [*Le miracle n'est arrivé*.]
125. ↑ Cf. B., 453 ; C., 252 ; P. R., XXVII, 8 ; Bos., II, xvi, 5 ; Faug., II, 224 ; Hav., XXIII, 14 ; Mol., II, 8 ; Mich., 807.
126. ↑ *Gen.*, IV, 4 et 5 : *et respexit Dominus ad Abel, et ad munera ejus. — Ad Caïn vero, et ad munera illius, non respexit*.
127. ↑ *Exode*, VIII, 19 : « Et dixerunt malefici ad Pharaonem : digitus Dei est hic. »
128. ↑ Voir au fragment précédent.
129. ↑ Voir le fragment précédent.
130. ↑ III. *Rois*, XXII, 7 sqq.
131. ↑ *Jésus-Christ, pharisiens* surcharge. — Marc II, 10, sqq. *Luc.*, V, 130-34. Cf. fr. 643 et 675.
132. ↑ *Act. Apost.*, XIII, 11. Cf. fr. 843.
133. ↑ [*Jésus-Christ, Pharisiens*.] — *Act. Apost.*, XIX, 16. Cf. fr. 843.
134. ↑ [*Chrétiens*.]

135. ↑ Élie et Énoch s'opposent à l'Antechrist, étant les deux témoins auxquels fait allusion l'Apocalypse de saint Jean, XI, 3 : *et dabo duobus testibus meis, et prophetabunt*, etc.
136. ↑ La croix de Jésus et la croix des deux larrons. Cf. fr. 841.
137. ↑ Cf. B., 444 ; C., 241 ; P. R., XXVII, 6 et 9 ; Bos., II, xvi, 4 et 5 ; Faug., II, 230 ; Hav., XXIII, 7 et XXIII, 16, et XXV, 150 ; Mol., II, 86 ; Mich., 318.
138. ↑ *Scrutamini Scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere ; et illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me*. Joan. VI, 39.
139. ↑ [*Ils*.]
140. ↑ *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo*. Joan. XV, 22.
141. ↑ *Il fallait* jusqu'à *suffisent* en surcharge.
142. ↑ Notre démonstration, c'est-à-dire la connaissance de la doctrine chrétienne. La *Copie* donne *l'exposition*.
143. ↑ Cette première ligne en surcharge. — Verset 43 : *Dissensio itaque facta est in turba propter eum*.
144. ↑ [*Le*] croyaient.
145. ↑ Verset 42.
146. ↑ Verset 43.
147. ↑ *Ou un pharisien* en surcharge.
148. ↑ *Nous savons que* en surcharge.
149. ↑ Verset 52.
150. ↑ [*Et encore un tel homme qui fait de tels miracles*.] — Verset 51.
151. ↑ Cf. C., 341 ; Mich., 954.
152. ↑ Cf. B., 463 ; C., 261 ; Faug., I, 288 ; Hav., *Prov*., 294 ; Mol., II, 112 ; Mich., 741.
153. ↑ Le rapprochement de ce fragment avec le fragment précédent, que les *copies* nous ont conservé, lui donne tout son sens. Avant les miracles de Jésus-Christ les prophéties étaient équivoques ; les miracles ont discerné qui était le vrai Messie. Avant le miracle de la Sainte-Épine, les cinq propositions étaient équivoques ; le miracle a discerné les vrais chrétiens. Du même coup se mesurent et le rôle que Pascal attribuait au miracle et la place qu'il comptait lui faire dans son *Apologie*.
154. ↑ Cf. B., 457 ; C., 256 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., I, 282 ; Hav., XXIII, 37 ; Mol., II, 82 ; Mich., 789.
155. ↑ C'est le principe invoqué par les Jésuites contre le miracle de la Sainte-Épine.
156. ↑ [*Ôté*.]
157. ↑ [*Parle*.]
158. ↑ Tout ce tableau de l'Église est à double entente, comme le fait remarquer Havet. Cf. fr. 841. Au fr. 868, Pascal parle de saint Athanase condamné par le pape Libère, et qui est vis-à-vis des Ariens comme sont les Jansénistes vis-à-vis des Jésuites. Arius commença sa prédication la dernière année du règne de Dioclétien (312) ; il mourut subitement, et cette mort fut regardée par ses adversaires comme un châtiment miraculeux.
159. ↑ Cf. B., 367 ; C., 323 ; P. R., XXXI, 9 ; Bos., I, x, 8 ; Faug., II, 23 ; Hav., VII, 8 ; Mol., II, 88 ; Mich., 752.
160. ↑ *Vide infra*, p. 273 note 3.
161. ↑ La règle, invoquée par les Jésuites, et reconnue par Pascal est qu'il ne se fait plus de miracles depuis l'établissement de l'Église.
162. ↑ Cf. B., 453 ; C., 251 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., II, 225 ; Hav., XXIII, 38 et XXIII, 34 ; Mol., II, 83 ; Mich., 790.
163. ↑ [*Hoc habebitis signum ad defeadendos viros prophetiis falsis*.]
164. ↑ La Vulgate porte : *sed quia manducastis ex panibus et saturati estis*.
165. ↑ [*Ne le suivent*.] De *en faisant* à *miracles* en surcharge.
166. ↑ [*Médisent*.]
167. ↑ [*Leur*.]
168. ↑ Verset 16.

169. ↑ *Joan.*, IX, verset 17.
170. ↑ Verset 33.
171. ↑ Cf. B., 451 ; C., 249 ; P. R., XXVII, 3 ; Bos., II, xii, 2 ; Faug., II, 224 ; Hav., XIII, 2 ; Mol., II, 79 ; Mich., 817.
172. ↑ [*Jésus-Christ*.]
173. ↑ Allusion au texte du *Deutéronome*, XIII, 22, cité fr. 803. Cf. Grotius *V. R. C.*, IV, 5.
174. ↑ *y* surcharge.
175. ↑ [*Et d'y*.]
176. ↑ [*Car ils*.]
177. ↑ [*Et par là ils eussent*.]
178. ↑ *Donc* surcharge.
179. ↑ Cf. B., 460 ; C., 243 ; P. R., XXVII, 8 ; Bos., II, xvi, 5 ; Faug., II, 353 ; Hav., XXIII, 12 ; Mol., II, 84 ; Mich., 814.
180. ↑ Cf. B., 445 ; C., 243 ; Faug., II, 353 ; Hav., XXV, 184 ; Mol., II, 42 ; Mich., 815.
181. ↑ Cf. B., 83 ; C., 109 ; P. R., XVI, 4 ; Bos., II, xii, 3 ; Faug., II, 214 ; Hav., XIX, 3 ; Mol., II, 73 ; Mich., 423.
182. ↑ [*Avant sa mort*.]
183. ↑ [*En grand*.]
184. ↑ Cf. textes cités au fr. 774.
185. ↑ *Au Messie* en surcharge.
186. ↑ [*Il*.]
187. ↑ [*Sont*.]
188. ↑ Expression qui est expliquée au fr. 760.
189. ↑ Cf. B., 452 ; C., 250 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., II, 216 ; Hav., XXIII, 35, 36 ; Mol., II, 84 et II, 85 ; Mich., 302.
190. ↑ *Si autem facio, et si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis, et credatis quia Pater in me est, et ego in Patre*, Joan., X, 38.
191. ↑ C'est l'expression même qu'emploie Charron en commentant ce texte : « Les œuvres… étant de plus grande vertu et efficace que les paroles, aussi y renvoie-t-il ceux qui ne voulaient point croire à ses paroles » (*De la Rédemption*, disc. X).
192. ↑ [*Leur*.]
193. ↑ *Deutér.*, XIII, 1 sqq. Cf. fr. 803.
194. ↑ Marc, III, 22 : *Quoniam Beelzebat habet*. Cf. Matth., XII, 24.
195. ↑ Michaut propose de lire : *étant nécessité*, en entendant l'expression au sens absolu, *la nécessité étant*. Mais la logique de la phrase semble demander que le sujet demeure le même, *scribes et pharisiens étant dans la nécessité d'être convaincus* ; *nécessités* est employé exactement comme synonymes d'*obligés*, ainsi que fait Voltaire dans ce passage cité par Littré : « il faut des mains nécessitées au travail » (*Fragments sur l'histoire*, XVII).
196. ↑ *Reconnaissent qu'ils* en surcharge.
197. ↑ [*Signa*.] — Le texte de saint Marc (IX, 38) porte *Nemo est enim qui faciat…*
198. ↑ [*Statim*.]
199. ↑ [*Nulle*.]
200. ↑ [*Sa Croix, son*.]
201. ↑ Cf. B., 454 ; C., 253 ; Bos., II, xvi, 9 ; Faug., II, 216 ; Hav., XXIII, 30 ; Mol., II, 80 ; Mich., 820.
202. ↑ [*Rarement ils sont* [*Il y a peu de choses*.]
203. ↑ *Différentes* en surcharge.
204. ↑ [*Ils ont*.]
205. ↑ [*De*.]

206. ↑ Voir les textes de Marc., III, 22 et de Matth., XII, 24, mentionnés dans les notes du fr. 839. — Voici comment Colbert, évêque de Montpellier, dans sa publication de 1727, et Bossut après lui, complètent ce fragment : « les autres qui disaient : *Il chasse les démons au nom de Belzébuth*. Il y avait deux partis au temps de Calvin : celui de l'Église et celui des Sacramentaires qui le combattaient. Il y a maintenant les Jésuites, et ceux qu'ils appellent Jansénistes qui contestent. Mais les miracles étant du côté des Jansénistes, les Jésuites ont recours à cette défaite générale des Juifs et des hérétiques, qui est qu'il faut juger des miracles par la doctrine. »
207. ↑ Cf. B., 467 ; C., 266 ; P. R., XXVII, 8 ; Bos., II, xvi, 5, 9 et 10 ; Faug., II, 224 et I, 287 ; Hav., XXIII, 13 et XXIII, 25 ; Mol., II, 81 et II, 111 ; Mich., 821.
208. ↑ Cf. fr. 828.
209. ↑ [*Quand les*.]
210. ↑ C'est-à-dire qui ont gagné notre créance avant même que nous ayons commencé à examiner les doctrines. Préoccuper est ici employé au sens en quelque sorte original de la métaphore, et n'a pas l'acception défavorable qu'il avait d'ailleurs déjà reçue au temps de Pascal.
211. ↑ « Une maison religieuse est déchirée depuis plusieurs années par de continuelles impostures. Des personnes ennemies et violentes tâchent de la décrier partout comme infectée d'hérésie. Ils y emploient jusqu'à des calomnies aussi horribles qu'est celle de publier qu'on n'y croit pas la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint sacrement, quoiqu'on l'y adore sans cesse par un institut particulier. On les traite d'excommuniées, et on tâche de faire croire à tous ceux qui ne les connaissent pas, que c'est un crime de mettre de petites filles entre leurs mains pour les élever et pour les instruire. On veut même persuader qu'on doit fuir leur église comme une église de schismatiques. On les menace de la dernière persécution. Il ne leur reste aucune consolation qu'en leur innocence, aucune espérance qu'en leurs prières, aucun refuge qu'en Dieu. Et dans le point même où il semblait que tout était préparé pour les accabler, Dieu fait éclater parmi elles les marques les plus visibles de sa protection et de son amour. » *Réponse à un Écrit sur les miracles de Port-Royal* (Pascal, *Œuvres*, Éd. Lahure, II, p. 308). Cf. *Seizième Provinciale*.
212. ↑ [*Qu'*]elles.
213. ↑ [*Demandent*.]
214. ↑ [*On dit que*.] — Ps. CXXXVIII, 24.
215. ↑ « Lorsque après que, des hommes passionnés ont écrit, ce qui est horrible à penser, que « Port-Royal est plus proche de Genève et de Charenton, que de Rome et de Notre-Dame de Paris », Dieu choisit cette maison religieuse pour y faire admirer son pouvoir par des miracles..., que doit-on en conclure ? » (*Réponse*, *ibid.*, p. 307.)
216. ↑ [*Qu'il fût*.]
217. ↑ Paragraphe écrit en marge et d'abord au crayon. — « Dieu ne montra-t-il pas qu'il était avec les catholiques contre les ariens, lorsque saint Athanase fit venir saint Antoine à Alexandrie pour confirmer la foi de l'Église par les miracles que Dieu ferait par son entremise ? Et le peuple ne conclut-il pas fort bien que Dieu était dans l'Église catholique, où il faisait des miracles ? » (*Réponse*, *ibid.*, p. 307.)
218. ↑ Cf. B., 450 ; C., 248 ; Faug., II, 231 et I], 286 ; Hav., XXV, 151 ; Mol., II, 79 ; Mich., 836.
219. ↑ *Joan*., X, 24.
220. ↑ *Vocem meam* surcharge.
221. ↑ *Ibid.*, versets 25-27.
222. ↑ Commentaire de Pascal. C'est donc le miracle, et non la doctrine, que Nicodème invoque comme fondement de la croyance.
223. ↑ *Signa* surcharge.
224. ↑ Joan., III, 2. Texte cité fr. 808.
225. ↑ La Vulgate porte : *Et alii tentantes, signum de cœlo quærebant ab eo.*
226. ↑ La Vulgate porte : *mala et adultera*, Matth., XII, 39.

227. ↑ [*Quand*.]
228. ↑ *Ingemiscens spiritu*, dit la Vulgate.
229. ↑ *Et non poterat ibi* [en Galilée] *virtutem ullam facere nisi paucos infirmos impositis manibus curavit.*
230. ↑ [*Plus*.]
231. ↑ C'est la suite du verset de saint Matthieu (XII, 39) que Pascal vient de citer : *Et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus, et tribus noctibus.*
232. ↑ Joan., IV, 48.
233. ↑ Versets 9-10.
234. ↑ Deuter., XIII, 3 : *tentat vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum an non, in toto corde et in tota anima vestra.*
235. ↑ Matth., XXIV, 25.
236. ↑ Verset 33 : *ita et vos cum videritis hæc omnia, scitote quia prope est in januis.*
237. ↑ Cf. B., 443 ; C., 240 et 244 ; P. R., XXVII, 7, 1, 5, 8 et 10 ; Bos., II, xvi, 9, 5, 4, 3 et 1 ; Faug., II, 219 et 221 ; Hav., XXIII, 31, 17 et XXV, 147, XXIII, 6, 9, 1 *bis* et 1 *ter*, 32, 11 ; Mol., II, 74 ; Mich., 839.
238. ↑ [*Prêche*.]
239. ↑ [*Puisse*.]
240. ↑ [*Si des miracles arrivent, on dit que les miracles*.]
241. ↑ [*Jugent*] pas [*de*] la doctrine.
242. ↑ Joan., IX, 14.
243. ↑ Joan., V, 10-16 ; VII, 23.
244. ↑ *Où il aveuglait* surcharge.
245. ↑ *Dicebant ergo ex Pharisæis quidam : Non est hic homo a Deo qui sabbatum non custodit*, Joan., IX, 16 — (Cf. Charron, *Discours*, IV, *De la venue du Rédempteur*, et Grotius, *De Verit. Rel. Chr.*, V, 10.)
246. ↑ Joan., IX, 29.
247. ↑ Il n'y a pas de signe de ponctuation dans le manuscrit. Havet interprète : contre Jésus-Christ qui n'est plus caché depuis sa résurrection. Nous comprenons plutôt, comme M. Michaut : Qui n'est point ennemi caché, Dieu permettrait qu'il fît des miracles. Cf. *Appendice*, questions iv, v, vi et ix.
248. ↑ Verset 20.
249. ↑ Verset 21.
250. ↑ [*Affirmatives*.]
251. ↑ Port-Royal donne cette addition : « Il s'ensuit donc qu'il jugeait que ses miracles étaient des preuves certaines de ce qu'il enseignait, et que les Juifs avaient obligation de le croire. Et en effet c'est particulièrement les miracles qui rendaient les Juifs coupables dans leur incrédulité. »
252. ↑ Page 473 du manuscrit.
253. ↑ Nous reproduisons la lecture des *Copies* qui nous paraît la plus satisfaisante. Les éditeurs ont proposé : *Il faut lui pardonner ce mot.*
254. ↑ *Quis est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ?* (*Isaïe*, V, 4 ; cf. la traduction de Pascal au fr. 713). Jansénius commente ce verset dans l'*Augustinus* (*de Gratia Chr. Salv.*, III, 18).
255. ↑ I, 18. *Et venite et arguite me, dicit Dominus.*
256. ↑ La théorie se trouvait en germe dans Grotius : *Neque sapentiæ aut bonitati ipsius Dei nullo modo convenit ut passus credatur, astu dæmonum illudi hominibus ab omni malitia alienis et sui metuentibus ; quales fuisse primos Christi discipulos*, etc. (V. R. C., II, 5).
257. ↑ [*Preuves*.] Puis *miracles* ; puis *faiseurs miracles*.
258. ↑ [*Endurcissement*.] — Pour le sens de *surnaturel*, voir fr. 200.
259. ↑ *L'effet d'* surcharge.
260. ↑ Ces derniers mots en surcharge.

261. ↑ *Act. Apost.*, ch. xii. Saint Paul est en face de Barjésu, comme Élie était en face des prophètes de Baal : il lui prédit qu'il sera aveuglé, et aussitôt Barjésu est frappé de cécité (Verset 11).
262. ↑ *Act. Apost.*, XIX, 15.
263. ↑ [*Ainsi.*]
264. ↑ *Sed licet nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit.* Gal., I, 8. — Cf. le *Rabat-Joie des Jansénistes* par le P. Annat : « Quand il [*Dieu*] nous a déclaré par l'organe de son Église ce que nous devons croire comme vérité ou rejeter comme erreur, *quand bien même un ange descendrait du ciel pour nous persuader le contraire, il faudrait prononcer un anathème contre cet ange et contre tout ce qu'il dirait* (p. 6).
265. ↑ [*Il faut distinguer de même.*]
266. ↑ Cf. Montaigne : « La voye de la vérité est une et simple. » (III, 1.) Cf. fr. 385.
267. ↑ [*Fasse des miracles.*]
268. ↑ Cf. *Appendice*, question VII.
269. ↑ Cf. B., 465 ; C., 264 ; Bos., II, xvi, 9 ; Faug., I, 282 et 284 ; II, 234 ; Hav., XXIII, 28 et XXIV, 46 *ter* ; Mol., II, 94 et II, 67 ; Mich., 778.
270. ↑ Commenté par le fr. 844 *bis*.
271. ↑ Cette phrase ajoutée au crayon, repassée à l'encre. — [*Il faut.*]
272. ↑ La distinction se retrouve au début de la réponse au père Annat : « Le premier [*point*] regarde ces guérisons extraordinaires ;... le second est sur les conséquences qu'on en doit tirer. »
273. ↑ Ce paragraphe à la marge.
274. ↑ Man : *car ceux.*
275. ↑ Et qui seraient de faux miracles. Le martyre est la preuve de la sincérité. Voltaire cite, dans le *Siècle de Louis XIV*, cette phrase du mémoire présenté au roi en 1736 par le conseiller du parlement Carré de Montgeron : « Qu'il faut croire aux témoins qui se font égorger pour soutenir leur témoignage. » Ch. *du Jansénisme* (d'après la *Vérité des miracles opérés par l'intercession du diacre Pâris.*) Cf. fr. 593.
276. ↑ Cf. B., 458 ; C., 257 ; Faug., I, 283 ; Mol., II, 95 ; Mich., 801.
277. ↑ Pascal dénonce à diverses reprises, en particulier dans le *Second Factum pour les curés de Paris* « une des plus pernicieuses maximes de ces théologiens humains *qu'il ne faut consulter les anciens Pères que sur les matières de la foi, et qu'il faut puiser la règle des mœurs dans les ouvrages des docteurs modernes.* »
278. ↑ Cf. B., 458 ; C., 257 ; Faug., I, 283 ; Mol., II, 95 ; Mich., 798.
279. ↑ Énumérées au début du fr. 844.
280. ↑ Cf. B., 460 ; C., 259 ; Faug., II, 218 ; Hav., XXV, 95 ; Mol., II, 82 ; Mich., 630.
281. ↑ Allusion au texte de saint Paul (Gal., I, 8) cité dans le *Rabat-Joie des Jansénistes* (*vide supra*, p. 279, note 7).
282. ↑ Allusion à un sermon du P. Lingendes (*vide Appendice*, quest. V). Cf. *Rabat-Joie* : « Premièrement, c'est non seulement fausseté, mais blasphème de dire que Dieu fasse des miracles pour autoriser des erreurs condamnées par l'Église. » (P. 6.)
283. ↑ Voir les fragments 826, 842, etc. Cf. *Appendice*, question XI.
284. ↑ La fin de la phrase en surcharge.
285. ↑ Cf. *Appendice*, question VII.
286. ↑ Ps. XLI, 4.
287. ↑ Cf. C., 377 ; Faug., II, 206 ; Hav., XXV, 143 ; Mol., I, 257 ; Mich., 959.
288. ↑ Cf. C., 438 ; P. R., XVIII, 23 ; Bos., II, xiii, 11 ; Faug., II, 156 ; Hav., XX, 17 ; Mol., I, 319 ; Mich., 908.
289. ↑ Cf. B., 459 ; C., 258 ; Bos., II, xvi, 9, 10 ; Faug., I, 279, I, 231 ; Hav., XXV, 202, XXIII, 26, 27, 39, 40 ; Mol., II, 298 ; Mich., 632.
290. ↑ Voir dans le *Factum des Curés de Rouen* l'allusion à « ces théologiens problématiques d'*est et non est, lieet et non licet* », etc.

291. ↑ Cf. fr. 851 et 883. — Isaïe, X, 1 ; le texte est impersonnel : *Væ qui condunt leges iniquas : et scribentes, injustitiam scripserunt*.
292. ↑ Cf. Nicole : « La vie de la foi, qui est la vie des justes en ce monde, consiste donc à servir Dieu sans le voir d'une manière sensible, il est clair que des miracles continuels détruiraient entièrement cet état. » (*Des diverses manières dont on tente Dieu*, ch. iii.)
293. ↑ « Mais qui aurait cru que des catholiques voulussent imiter ces ennemis de l'Église, et travailler si utilement pour l'intérêt de la secte de Calvin, que si les raisonnements qu'ils font sur ce sujet contre la maison religieuse où Dieu a daigné opérer ces merveilles avaient quelque force, ils ôteraient à l'Église tout l'avantage qu'elle peut prendre des miracles dont Dieu l'honore ? » (*Réponse au père Annat*.) — À ce propos Sainte-Beuve cite ce passage des *Mémoires* de Fontaine : « M. de Saci, lorsqu'il parlait sur cela avec ses amis, leur disait que, si l'on pouvait douter de la justification de Port-Royal par le miracle et par les autres (qui en étaient la répétition) il n'y aurait point de vérité dans l'Église que l'on ne pût obscurcir. Il ne craignait point de dire que, si ces miracles ne concluaient point, il n'y en aurait point dont on pût se servir contre l'esprit contentieux et opiniâtre. » (*Port-Royal*, 5e éd., t. III, p. 185.)
294. ↑ Allusion au *Rabat-Joie* du père Annat. Cf. la *Réponse* attribuée à Pascal, et particulièrement ce passage : « Qui peut conclure que des religieuses adorant une sainte épine de la couronne du même Sauveur avec une profonde vénération, et Dieu ayant daigné en même temps regarder leur foi et faire un miracle en leur faveur, elles ont dû inférer de là « qu'elles n'étaient pas dans la vraie foi », et que leurs ennemis avaient eu raison de les traiter d'hérétiques et d'infidèles ? Y eut-il jamais une pensée plus extravagante ? Cependant c'est de là que cet écrivain conclut : « Qu'il y a sujet de croire que Dieu a fait ce miracle pour la conversion de ces religieuses qui n'avaient pas la vraie foi ; parce que les miracles et les signes, comme dit l'Apôtre, sont pour les infidèles, et non pas pour les fidèles. » (Éd. Lahure, *Œuvres*, t. III, p. 320.)
295. ↑ [*N'est*] pas.
296. ↑ Cf. B., 463 ; C., 261 ; P. R., XXIV, 14 ; Bos., II, xvi, 6 ; Faug., I, 287 et II, 215 ; Hav., *Prov.*, 294 et XXIII, 21 ; Mol., II, 114 et II, 72 ; Mich., 777.
297. ↑ [*L'Église n'est*.]
298. ↑ La bulle affichée à Rome le 9 juin 1653 sous le pontificat d'Innocent X pouvait être considérée comme condamnant les cinq propositions dans leur sens condamnable sans viser expressément Jansénius ni Port-Royal.
299. ↑ Il s'agit de la condamnation d'Arnauld par la Sorbonne (le 29 janvier 1656), et de la bulle d'Alexandre VII (16 octobre 1656) qui transformaient la condamnation des cinq propositions en une condamnation de Jansénius. Le miracle de la Sainte-Épine se place entre les deux événements, le 24 mars 1656.
300. ↑ [*Connaissent*.]
301. ↑ [*Que sans*.]
302. ↑ *Tout... Dieu*, surcharge.
303. ↑ Versets 1 sqq., texte cité fr. 803, 839, 840.
304. ↑ Voir fr. 826 (page 259, note 1).
305. ↑ Cf. B., 468 ; C., 268 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., I, 289 ; Hav., XXIII, 33 ; XXIV, 33 ; XXV, 204 ; Mol., II, 109, 110 ; Mich., 591.
306. ↑ Joan., IX, 1 sqq. Cf. fr. 843.
307. ↑ II, *Cor.*, XII, 12.
308. ↑ Texte cité au fr. 808. — Les deux paragraphes suivants sont également des variantes, l'un de 805, l'autre de 846.
309. ↑ Cf. fr. 806.
310. ↑ Cf. *Appendice*, questions IV et IX.
311. ↑ Cf. fr. 883.
312. ↑ Cf. fr. 822, et en note les textes de la *Genèse* et des *Juges*.

313. ↑ Cf. Réponse au père Annat : « Si l'abus que cet auteur fait de cette parole de saint Paul que les miracles sont pour les infidèles, et non pas pour les fidèles, devait porter ces religieuses, comme il le prétend, à entrer en défiance de leur foi à cause des miracles que Dieu fait dans leur église, il faudrait aussi, par la même raison, que tous les miracles qui se font dans l'Église catholique fussent des sujets aux catholiques de se défier de la vérité de notre religion et de se regarder comme des infidèles que Dieu voudrait, par ces merveilles, convertir à la vraie foi : ce qui est seulement horrible à penser » (*Œuvres de Pascal*, éd. Lahure, t. II, p. 300) et plus loin : « Si cela était, tant s'en faut que l'Église catholique pût jamais se servir du témoignage des miracles pour confondre les hérétiques, qu'au contraire, tous les miracles qui se font dans notre religion pourraient servir aux hérétiques pour nous persuader que ces signes n'étant que pour les infidèles, et non pas pour les fidèles, Dieu ne les fait parmi nous que pour nous porter à changer de croyance, et à sortir de notre infidélité pour embrasser leur communion. » (*Ibid.*, p. 321.)
314. ↑ Cf. B., 455 ; C., 254 ; P. R., XXVII, 14 et 17 ; Bos., II, xvi, 6, 8 et 9 ; Faug., I, 281 et II, 214 ; Hav., XXIII, 24 et XXIII, 19 ; Mol., II, 108 et II, 67 ; Mich., 791.
315. ↑ L'une des réponses aux Provinciales est *sur la conformité des reproches et des calomnies que les Jansénistes publient contre les Pères de la Compagnie de Jésus avec celles que le ministre Du Moulin a publiées devant eux contre l'Église romaine dans son livre des Traditions, imprimé à Genève en l'année 1632*.
316. ↑ « Ce n'est pas sans une particulière providence que Dieu a voulu choisir un des instruments de la Passion de Jésus-Christ pour servir de remède et d'antidote contre une nouvelle hérésie, qui est directement opposée à la vertu et au mérite de la Passion du même Jésus-Christ, puisque les sectateurs de Jansénius dénient que ce divin Sauveur ait offert son sang et sa mort pour le salut de tous les hommes. » (*Rabat-Joie*, nº 10).
317. ↑ Allusion expliquée par le fr. 886 : « *Hérétiques*. — Ézéchiel. Tous les païens disaient du mal d'Israël, et le prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : « Vous parlez comme les païens » qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui. »
318. ↑ Cf. fr. 827.
319. ↑ Matth., XVIII, 17, 20.
320. ↑ Cf. fr. 646.
321. ↑ Si nous ne nous trompons, les miracles « fondement extérieur » figurent la grâce « fondement intérieur ». C'est pourquoi suivant l'interprétation qu'on en donne, le miracle ou représente le triomphe de la force et la soumission aux créatures, ou prépare la victoire de la foi.
322. ↑ Cf. B., 326 ; Faug., I, 314 ; Mich., 287.
323. ↑ C'est le titre même d'un *Essai* de Montaigne : « Qu'il fault sobrement se mesler de iuger des ordonnances divines » (I, 31).
324. ↑ Pascal se réfère au récit des miracles faits par saint Paul dans l'île de Malte (*Act. Apost.*, XXVIII, 1-10).
325. ↑ Cf. B., 441 ; C., 238 ; Faug., I, 283 ; Mol., II, 97 et *Prov.*, 112 ; Mich., 293.
326. ↑ Il ne nous a pas paru possible de maintenir dans le corps du texte de Pascal le fragment qui portait dans notre édition in-16 le nº 854. Voici ce fragment : « La dureté des Jésuites surpasse donc celle des Juifs, puisqu'ils ne refusaient de croire Jésus-Christ innocent que parce qu'ils doutaient si ses miracles étaient de Dieu. Au lieu que les jésuites ne pouvant douter que les miracles de Port-Royal ne soient de Dieu, ils ne laissent pas de douter encore de l'innocence de cette maison. » Faugère (I, 280), Molinier (II, 99), Michaut (986) ont reproduit cette pensée d'après Bossut (II, xvi, 10) ; mais Bossut à son tour ne fait que reproduire l'arrangement de Colbert, évêque de Montpellier, et le paragraphe 10 en particulier est un tissu de fragments de Pascal cousus les uns aux autres et complétés à l'occasion (cf. fr. 840, supra, p. 271, n. 1). Il est clair que nous avons ici affaire à une phrase de transition qui est de l'évêque de Montpellier.
327. ↑ Cf. Faug., I, 251 ; Hav., XXV, 205 ; Mol., II, 89 ; Mich., 257.

APPENDICE À LA SECTION XIII

QUESTIONS SUR LES MIRACLES

proposées par pascal à l'abbé de saint-cyran[1]

Les points que j'ai à demander à M. l'abbé de Saint-Cyran sont principalement ceux-ci. Mais, comme je n'en ai point de copie, il faudrait qu'il prît la peine de renvoyer ce papier, avec la réponse qu'il aura la bonté de faire.

QUESTION I

S'il faut, pour faire qu'un effet soit miraculeux, qu'il soit au-dessus de la force des hommes, des démons, des anges et de toute la nature créée.

Réponse. — Les théologiens disent que les miracles sont surnaturels ou dans leur substance, *quoad substantiam*, comme la pénétration de deux corps, ou la situation d'un même corps en deux lieux et en même temps[2] ; ou qu'ils sont surnaturels dans la manière de les produire, *quoad modum* : comme quand ils sont produits par des moyens qui n'ont nulle vertu naturelle de les produire : comme quand Jésus-Christ guérit les yeux de l'aveugle-né avec de la boue, et la belle-mère de Pierre en se penchant sur elle, et la femme malade du flux de sang en touchant le bord de sa robe, etc. Et la plupart des miracles qu'il nous a faits dans l'Évangile sont de ce second genre. Telle est aussi la guérison d'une fièvre, ou autre maladie, faite en un moment, ou plus parfaitement que la nature ne porte, par l'attouchement d'une relique, ou par l'invocation du nom de Dieu, etc. ; de sorte que la pensée de celui qui propose ces difficultés est vraie et conforme à tous les théologiens, même de ce temps.

QUESTION II

S'il ne suffit pas qu'il soit au-dessus de la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ma pensée étant que tout effet est miraculeux lequel surpasse la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi j'appelle miraculeuse la guérison d'une maladie, faite par l'attouchement d'une sainte relique ; la guérison d'un démoniaque, faite par l'invocation du nom de Jésus, etc. ; parce que ces effets surpassent la force naturelle des paroles par lesquelles

on invoque Dieu et la force naturelle d'une relique, [*qui*] ne peuvent guérir les malades et chasser les démons. Mais je n'appelle pas miracle de chasser les démons par l'art du diable ; car, quand on emploie la puissance du diable pour chasser le diable, l'effet ne surpasse pas l'effet naturel des moyens qu'on y emploie ; et ainsi il m'a paru que la vraie définition des miracles est celle que je viens de dire.

Réponse. — Ce que le diable peut n'est pas miracle, non plus que ce que peut faire une bête, quoique l'homme ne le puisse faire par lui-même[3].

QUESTION III

Si saint Thomas n'est pas contraire à cette définition, et s'il n'est pas d'avis qu'un effet, pour être miraculeux, doit surpasser la force de toute la nature créée[4].

Réponse. — Saint Thomas est de même opinion que les autres, quoiqu'il divise en deux la seconde espèce de miracles : miracles *quoad subjectum*, et miracles *quoad ordinem naturæ*. Il dit que les premiers sont ceux que la nature peut produire absolument, mais non dans un tel sujet, comme elle peut produire la vie, mais non dans un corps mort ; et que les seconds sont ceux qu'elle peut produire dans un sujet, mais non par tel moyen, avec tant de promptitude, etc., comme guérir en un moment et par un seul attouchement une fièvre ou une maladie, quoique non incurable.

QUESTION IV

Si les hérétiques, déclarés et connus, peuvent faire de vrais miracles pour confirmer une erreur.

Réponse. — Il ne se peut jamais faire de vrais miracles par qui que ce soit, catholique ou hérétique, saint ou méchant, pour confirmer une erreur, parce que Dieu confirmerait et approuverait par son sceau l'erreur comme faux témoin, ou plutôt comme faux juge ; cela est assuré et constant.

QUESTIONS V et VI

Si les hérétiques, déclarés et connus peuvent faire des miracles, comme la guérison des maladies qui ne sont pas incurables : par exemple, s'ils peuvent guérir une fièvre pour confirmer une proposition erronée, comme le père Lingendes prêche que oui.

Si les hérétiques, déclarés et connus, peuvent faire des miracles qui soient au-dessus de toute la nature créée, par l'invocation du nom de Dieu et par une sainte relique.

Réponse. — Ils le peuvent pour confirmer une vérité, et il y en a des exemples dans l'histoire.

QUESTION VII

Si les hérétiques couverts, et qui, ne se séparant pas de l'Église[5], sont néanmoins dans l'erreur, et qui ne se déclarent pas contre l'Église, afin de pouvoir plus facilement séduire les fidèles et fortifier leur parti, peuvent faire, par l'invocation du nom de Jésus, ou par une sainte relique, des miracles qui soient au-dessus de la nature entière, ou même s'ils en peuvent faire qui ne soient qu'au-dessus de l'homme, comme de guérir sur-le-champ des maux qui ne sont pas incurables.

Réponse. — Les hérétiques couverts n'ont pas plus de pouvoir sur les miracles, que les hérétiques déclarés ; rien n'étant couvert à Dieu, qui est le seul auteur et opérateur des miracles, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils soient vrais miracles[6].

QUESTION VIII

Si les miracles faits par le nom de Dieu, ou par l'interposition des choses divines, ne sont pas les marques de la vraie Église, et si tous les catholiques n'ont pas tenu l'affirmative contre tous les hérétiques.

Réponse. — Tous les catholiques en demeurent d'accord et surtout les auteurs jésuites. Il ne faut que lire Bellarmin. Lors même que les hérétiques ont fait des miracles, ce qui est arrivé quelquefois, quoique rarement, ces miracles étaient marques de l'Église, parce qu'ils n'étaient faits que pour confirmer la vérité que l'Église enseigne, et non l'erreur des hérétiques.

QUESTION IX

S'il n'est jamais arrivé que les hérétiques aient fait des miracles, et de quelle nature sont ceux qu'ils ont faits.

Réponse. — Il y en a fort peu d'assurés ; mais ceux dont on parle sont miraculeux seulement *quoad modum*, c'est-à-dire des effets naturels produits miraculeusement et en une manière qui surpasse l'ordre de la nature.

QUESTION X

Si cet homme de l'Évangile qui chassait les démons au nom de Jésus-Christ et dont Jésus-Christ dit *qui n'est point contre vous est pour vous* était ami ou ennemi de Jésus-Christ, et ce qu'en disent les interprètes de l'Évangile. Je demande cela parce que le P. Lingendes prêcha que cet homme-là était contraire à Jésus-Christ.

Réponse. — L'Évangile témoigne assez qu'il n'était pas contraire à Jésus-Christ, et les Pères le tiennent, et presque tous les auteurs jésuites.

QUESTION XI

Si l'Antechrist fera des signes au nom de Jésus-Christ ou en son propre nom[7].

Réponse. — Comme il ne viendra pas au nom de Jésus-Christ, mais au sien propre, selon l'Évangile, ainsi il ne fera point des miracles au nom de Jésus-Christ, mais au sien et contre Jésus-Christ pour détruire la foi et son Église ; et à cause de cela ce ne seront point vrais miracles.

QUESTION XII

Si les oracles ont été miraculeux.

Réponse. — Les miracles des païens et des idoles n'ont été non plus miraculeux que les autres opérations des démons et des magiciens.

---

1. ↑ *Première copie*, p. 435 et suiv. Cf. C. 229 et Bossut, t. II, p. 516. Les deux Copies placent les réponses en marge du texte de Pascal, vraisemblablement suivant les dispositions de l'original. — M. de Barcos fut abbé de Saint-Cyran après son oncle Du Vergier de Hauranne. L'austérité de sa vie et l'exactitude de sa théologie, le souvenir de celui dont il avait été le fils spirituel et le collaborateur, lui assuraient à Port-Royal une autorité morale d'un ordre tout particulier. Il fut avec Pascal contre Arnauld et Nicole, dans le débat sur la signature du Formulaire.
2. ↑ Allusion a l'Eucharistie : cf. la fin du fragment 512.
3. ↑ Cf. fr. 804.
4. ↑ Cf. fr. 825.
5. ↑ Cf. fr. 846.
6. ↑ Cf. fr. 843.
7. ↑ Cf. fr. 846.

SECTION XIV

229]
857[1]

Clarté, obscurité. — Il y aurait trop d'obscurité, si la vérité n'avait pas des marques visibles ; c'en est une admirable d'être toujours conservée dans une Église et assemblée[2] visible. Il y aurait trop de clarté s'il n'y avait qu'un sentiment dans cette Église ; celui qui y a toujours été est la vérité ; car le vrai y a toujours été, et aucun faux n'y a toujours été.

***Première Copie* 403]**
858[3]

L'histoire de l'Église doit être proprement appelée l'histoire de la vérité[4].

***202]**
859[5]

Il y a plaisir[6] d'être dans un vaisseau battu de l'orage[7], lorsqu'on est assuré[8] qu'il ne périra point : les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature[9].

416]
860[10]

Après tant de marques de piété, ils ont encore la persécution, qui est la meilleure des marques de la piété[11].

461]
861[12]

Bel état de l'Église quand elle n'est plus soutenue que de Dieu.

275]
862[13]

L'Église a toujours été combattue par des erreurs contraires ; mais peut-être jamais en même temps, comme à présent. Et si elle en souffre plus, à cause de la multiplicité d'erreurs, elle en reçoit cet avantage qu'elles se détruisent[14].

Elle se plaint des deux, mais bien plus des calvinistes, à cause du schisme[15].

Il est certain que plusieurs des deux contraires sont trompés ; il faut les désabuser.

La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire : *Temps de rire*[16], *de pleurer*[17], etc. *Responde, ne respondeas*, etc.

La source en est[18] l'union des deux natures en Jésus-Christ ; et aussi les deux mondes[19] (la création d'un nouveau ciel et nouvelle terre ; nouvelle vie, nouvelle mort ; toutes choses doublées[20], et les mêmes noms demeurant) ; et enfin les deux hommes qui sont dans les justes (car ils sont les deux mondes[21], et un membre et image de Jésus-Christ. Et ainsi tous les noms leur conviennent, de justes, pécheurs ; mort, vivant ; vivant, mort[22] ; élu, réprouvé, etc.).

Il y a donc un grand nombre de vérités[23], et de foi et de morale, qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable[24]. La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités ; et[25] la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités[26]. Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre, et pensent que nous au contraire. Or l'exclusion[27] est la cause de leur hérésie ; et l'ignorance que nous tenons l'autre, cause leurs objections.

1er exemple : Jésus-Christ est Dieu et homme. Les Ariens, [28]ne pouvant allier ces choses qu'ils croient incompatibles, disent qu'il est homme : en cela ils[29] sont catholiques. Mais ils nient qu'il soit Dieu : en cela ils sont hérétiques. Ils prétendent que nous nions son humanité : en cela ils sont ignorants.

2e exemple[30] : sur le sujet du Saint-Sacrement : Nous croyons que la substance du pain étant changée, et transsubstantiellement[31], en celle du corps de Notre-Seigneur, Jésus-Christ y est présent réellement[32] ; voilà une des vérités. Une autre est[33] que ce Sacrement

est aussi une figure de celui de la croix et de la gloire, et une commémoration des deux ; voilà la foi catholique, qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées[34].

L'hérésie[35] d'aujourd'hui, ne concevant pas que ce Sacrement contienne tout ensemble et la présence de Jésus-Christ et sa figure[36], et qu'il soit sacrifice, et commémoration de sacrifice, [*croit*][37] qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre pour cette raison.

Ils s'attachent à ce point seul, que ce Sacrement est figuratif ; et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité ; et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin ils nient la présence ; et en cela ils sont hérétiques.

[38] 3e exemple : les indulgences.

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités ; et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes ; car que diront les hérétiques ?

Pour savoir si un sentiment est d'un Père…

***Première Copie* 226]**
863[39]

Tous[40] errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité ; leur faute n'est pas de suivre une fausseté, mais de ne pas suivre une autre vérité[41].

***201]**
864[42]

La vérité est si obscurcie en ce temps, et le mensonge si établi, qu'à moins que d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître[43].

225]
865[44]

S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des deux contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les Jésuites et les Jansénistes ont tort en les célant ; mais les Jansénistes plus, car les Jésuites en ont mieux fait profession des deux.

229]
866[45]

Deux sortes de gens égalent les choses, comme les fêtes aux jours ouvriers, les chrétiens aux prêtres, tous les péchés entre eux, etc. Et de là les uns concluent que ce qui est donc mal aux prêtres l'est aussi aux chrétiens ; et les autres, que ce qui n'est pas mal aux chrétiens est permis aux prêtres.

214]
867[46]

Si l'ancienne Église était dans l'erreur, l'Église est tombée. Quand elle y serait aujourd'hui, ce n'est pas de même ; car elle a toujours la maxime supérieure de la tradition, de la main de l'ancienne Église ; et ainsi cette soumission et cette conformité à l'ancienne Église prévaut et corrige tout. Mais l'ancienne Église ne supposait pas l'Église future et ne la regardait pas, comme nous supposons et regardons l'ancienne.

12]
868[47]

Ce qui nous gâte[48] pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant[49], est[50] qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse, et les autres, comme couronnés de gloire et… comme des dieux[51]. À présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi. Mais au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase ; et sainte Thérèse, une fille. « Élie était un homme comme nous[52], et sujet aux mêmes passions que nous », dit saint Pierre[53], pour désabuser les Chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des saints, comme disproportionné à notre état. C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors ? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile, pour tel et tel crime ; tous les évêques y consentaient, et le pape enfin[54]. Que dit-on à ceux qui y résistent ? qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme, etc.

Zèle, lumière[55]. Quatre sortes de personnes : zèle sans science ; science sans zèle ; ni science ni zèle ; et zèle et science. Les trois premiers le condamnent, et les derniers l'absolvent, et sont excommuniés de l'Église, et sauvent néanmoins l'Église.

109]
869[56]

Si saint Augustin venait aujourd'hui et qu'il fût[57] aussi peu autorisé que ses défenseurs, il ne ferait rien. Dieu conduit bien son Église de l'avoir envoyé devant avec autorité.

***442]**
870[58]

Dieu n'a pas voulu absoudre sans l'Église ; comme elle a part à l'offense, il veut qu'elle ait part au pardon ; il l'associe à ce pouvoir comme les rois les parlements. Mais si elle absout ou si elle lie sans Dieu, ce n'est plus l'Église ; comme au parlement : car encore que le roi ait donné grâce à un homme, si faut-il qu'elle soit entérinée ; mais si le parlement entérine sans le roi ou s'il refuse d'entériner sur l'ordre du roi, ce n'est plus le parlement du roi, mais un corps révolté.

251]
871[59]

Église, pape. Unité, multitude. — En considérant l'Église comme unité, le pape, qui en est le chef, est comme tout ; en la considérant comme multitude, le Pape n'en est qu'une partie. Les Pères l'ont considérée, tantôt en une manière, tantôt en l'autre ; et ainsi ont parlé diversement du Pape (Saint Cyprien : *Sacerdos Dei*[60]). Mais en établissant une de ces deux vérités, ils n'ont pas exclu l'autre. La multitude[61] qui ne se réduit pas à l'unité est confusion ; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. Il n'y a presque[62] plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du Pape.

123]
872[63]

Le Pape est premier. Quel autre est connu de tous ? quel autre est reconnu de tous ; ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche, qui s'insinue partout ? Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie ! C'est pourquoi Jésus-Christ leur[64] a posé ce précepte[65] : *Vos autem non sic*[66].

427]
873[67]

Le Pape hait et craint les savants qui ne lui sont pas soumis par vœu[68].

123]
874[69]

Il ne faut pas juger de ce qu'est le Pape par quelques paroles des Pères, comme disaient les Grecs dans un concile — règles importantes[70] — mais par les actions de l'Église et des Pères, et par les canons.

L'unité et la multitude. [71] *Duo aut tres. In unum*[72] : Erreur à exclure l'un des deux, comme font les papistes qui excluent la multitude, ou les huguenots qui excluent l'unité[73].

453]
875[74]

Le Pape serait-il déshonoré, pour tenir de Dieu et de la tradition ses lumières ? et n'est-ce pas le déshonorer de le séparer de cette sainte union ?

437]
876[75]

Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en serait un étrange[76], si l'infaillibilité était dans un[77] ; mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages[78].

429]
877[79]

Les rois disposent de leur empire ; mais les Papes ne peuvent disposer du leur[80].

**159]
878[81]

Summum jus, summa injuria[82].

La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir ; cependant c'est l'avis des moins habiles[83]. Si l'on avait pu, l'on aurait mis la force entre les mains de la justice ; mais, comme la force ne se laisse pas manier comme on veut[84], parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force ; et ainsi on appelle juste ce qu'il est force d'observer[85]. De là vient le droit de l'épée[86], car l'épée donne un véritable droit ; autrement on verrait la violence d'un côté et la justice de l'autre (fin de la douzième *Provinciale*)[87]. De là vient l'injustice de la Fronde, qui élève sa prétendue justice contre la force. Il n'en est pas de même dans l'Église, car il y a une justice véritable, et nulle violence.

*73]
879[88]

Injustice. — La juridiction ne se donne pas pour [*le*] juridiciant, mais pour le juridicié[89]. — Il est dangereux de le dire au peuple[90]. — Mais le peuple a trop de croyance en vous ; cela ne lui nuira pas, et peut vous servir ; il faut donc le publier : *Pasce oves meas*[91], non *tuas* ; vous me devez pâture.

109]
880[92]

On aime la sûreté ; on aime que le Pape soit infaillible en la foi[93], et que les docteurs graves le soient dans les mœurs, afin d'avoir son assurance.

453]
881[94]

L'Église enseigne et Dieu inspire, l'un et l'autre infailliblement. L'opération de l'Église ne sert qu'à préparer à la grâce ou à la condamnation ; ce qu'elle fait suffit pour condamner, non pour inspirer.

85]
882[95]

Toutes les fois que les Jésuites surprendront le Pape, on rendra toute la chrétienté parjure.

Le Pape est très aisé à être surpris à cause de ses affaires[96] et de la créance qu'il a aux Jésuites ; et les Jésuites sont très capables de surprendre à cause de la calomnie.

449]
883[97]

Les malheureux, qui m'ont obligé de parler du fond de la religion[98].

449]
884[99]

Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justes justifiés[100] sans charité[101], tous les chrétiens sans la[102] grâce de Jésus-Christ, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une[103] prédestination sans mystère[104], une rédemption sans[105] certitude.

439]
884 bis[106]

Des pécheurs sans pénitence, des justes sans charité, un Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère.

249]
885[107]

Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam[108]. C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Église d'aujourd'hui pour tellement[109] bonne[110], qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne[111] infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché ; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée ! Il a bien été permis de changer la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection qu'il n'y en avait presque point qui en fussent dignes ; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume qui en fait tant d'indignes !

127]
886[112]

Hérétiques[113]. — Ézéchiel. Tous les païens disaient du mal d'Israël, et le prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : Vous parlez comme les païens, qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui[114].

447]
887[115]

Les jansénistes ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs ; mais vous leur ressemblez en mal[116].

397]
888[117]

[118] Vous ignorez les prophéties si vous ne savez que tout cela doit arriver : princes, prophètes, pape[119] et même les prêtres[120] ; et néanmoins l'Église doit subsister. Par la grâce de Dieu nous n'en sommes pas là. Malheur à ces prêtres ! mais nous espérons que Dieu nous fera la miséricorde que nous n'en serons point.

Saint Pierre, chap. 2[121] : faux prophètes[122] passés, image des futurs.

411]
889[123]

… De sorte que[124] s'il est vrai, d'une part, que quelques[125] religieux relâchés et quelques casuistes corrompus[126], qui ne sont pas membres[127] de la hiérarchie[128], ont trempé dans ces[129] corruptions, il est constant, de l'autre, que les véritables pasteurs[130] de l'Église[131], qui sont[132] les véritables dépositaires de la parole divine, l'ont conservée immuablement contre les efforts de ceux qui[133] ont entrepris de la ruiner. Et ainsi les[134] fidèles n'ont aucun prétexte de suivre ces relâchements, qui ne leur sont offerts que par les mains étrangères de ces casuistes[135], au lieu de la saine doctrine, qui leur est présentée par les mains paternelles de[136] leurs propres pasteurs[137].

Et les impies et les hérétiques n'ont aucun sujet de donner ces abus pour des marques du défaut de la providence de Dieu sur son Église[138], puisque, l'Église étant proprement dans[139] le corps de la hiérarchie, tant s'en faut qu'on puisse conclure de l'état présent des choses[140] que Dieu l'ait abandonnée à la corruption, qu'il n'a jamais mieux paru qu'aujourd'hui que Dieu la défend visiblement de la corruption[141].

[142] Car, si[143] quelques-uns de ces hommes qui, par une vocation extraordinaire[144], ont fait profession de sortir du monde et de prendre l'habit de religieux pour vivre dans un état plus parfait que le commun des[145] chrétiens, sont tombés dans des égarements qui font horreur au commun des chrétiens[146] et sont devenus entre nous ce que les faux prophètes étaient entre les Juifs, c'est un malheur particulier et[147] personnel qu'il faut à la vérité déplorer, mais dont on ne peut rien[148] conclure contre le soin que Dieu prend de son Église, puisque toutes ces choses sont si clairement prédites[149], et qu'il a été annoncé depuis si longtemps que[150] ces tentations s'élèveraient de la part de ces sortes de personnes que quand on est bien instruit on voit plutôt en cela des marques[151] de la conduite de Dieu que[152] de son oubli à notre égard[153].

453]
890[154]

Tertullien : *nunquam Ecclesia reformabitur*.

2e *Man. Guerrier*]
891[155]

Il faut faire connaître aux hérétiques qui se prévalent de la doctrine des Jésuites que [*ce n'est pas*] celle de l'Église [*la doctrine de l'Église*][156] ; et que nos divisions ne nous séparent pas d'autel[157].

2e *Man. Guerrier*]
892[158]

« Si en différant nous condamnions, vous auriez raison. L'uniformité sans diversité inutile aux autres, la diversité sans uniformité ruineuse pour nous. L'une nuisible au dehors, l'autre nuisible au dedans[159]. »

455]
893[160]

En montrant la vérité, on la fait croire ; mais en montrant l'injustice des ministres, on ne la corrige pas. On assure la conscience en montrant la fausseté ; on n'assure pas la bourse[161] en montrant l'injustice[162].

427]
894[163]

Ceux qui aiment l'Église se plaignent de voir corrompre les mœurs ; mais au moins les lois subsistent. Mais ceux-ci corrompent les lois : le modèle est gâté[164].

51]
895[165]

Jamais on[166] ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience[167].

427]
896[168]

C'est en vain que l'Église a établi ces mots d'anathèmes, hérésies, etc. ; on s'en sert contre elle.

97]
897[169]

Le serviteur ne sait ce que le maître fait, car le maître lui dit seulement l'action et non la fin[170] ; et c'est pourquoi il s'y assujettit servilement et pèche souvent contre la fin. Mais Jésus-Christ nous a dit la fin. Et vous détruisez cette fin[171].

***442]**
898[172]

Ils ne peuvent avoir la perpétuité, et ils cherchent l'universalité ; et pour cela, ils font toute l'Église corrompue, afin qu'ils soient sains.

***Première Copie* 403]**
899[173]

Contre ceux qui abusent des passages de l'Écriture, et qui se prévalent de ce qu'ils en trouvent quelqu'un qui semble favoriser leur erreur. — Le chapitre de Vêpres, le dimanche de la Passion, l'oraison pour le roi.

Explication de ces paroles : Qui n'est pas pour moi est contre moi[174] — et de ces autres : Qui n'est point contre vous est pour vous[175]. Une personne qui dit : Je ne suis ni pour ni contre — ; on doit lui répondre…

***19]**
900[176]

Qui veut donner le sens de l'Écriture et ne le prend point de l'Écriture, est ennemi de l'Écriture. (Aug. *d. d. ch.*)[177].

206]
901[178]

[179] « *Humilibus dat gratiam*[180] » — *an ideo non dedit humilitatem ?*

« *Sui eum non receperunt* » — *quotquot autem non receperunt annon erant sui*[181] ?

406]
902[182]

« Il faut bien, dit le Feuillant, que cela ne soit pas si certain ; car la contestation marque l'incertitude[183] (saint Athanase, saint Chrysostome ; la morale, les infidèles). »

Les Jésuites n'ont[184] pas rendu la vérité incertaine, mais ils ont rendu leur impiété certaine.

La contradiction a toujours été laissée, pour aveugler les méchants[185] ; car tout ce qui choque la vérité ou la charité est mauvais : voilà le vrai principe.

85]
902 bis[186]

Sur le bruit des Feuillants, je fus voir un de mes anciens amis ; en parlant de dévotion, il crut que j'en avais quelque sentiment et que je pouvais bien être feuillant, et que je pourrais faire fruit en écrivant, surtout en ce temps-ci, contre les novateurs.

Nous avons fait depuis peu contre votre chapitre général qui est qu'on signerait la bulle.

Qu'il souhaiterait que Dieu m'inspirât.

« Mon Père, faudrait-il signer ? »

221]
903[187]

[188] Toutes les religions[189] et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide[190]. Les seuls Chrétiens ont été astreints à prendre leurs[191] règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jésus-Christ a laissées aux anciens pour[192] être transmises aux fi-

dèles[193]. Cette contrainte lasse ces bons Pères ; ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions[194], comme les prophètes disaient autrefois aux Juifs : Allez au milieu de l'Église[195] ; informez-vous des voies que les anciens[196] lui ont laissées, et suivez ces sentiers. — Ils ont répondu comme les Juifs : Nous n'y marcherons pas : mais nous suivrons les pensées de notre cœur ; et ils ont dit : Nous serons comme les autres peuples[197].

437]
904[198]

Ils font de l'exception la règle.

Les anciens ont donné l'absolution avant la pénitence — faites-le en esprit d'exception. Mais, de l'exception, vous faites une règle sans exception[199], en sorte que vous ne voulez plus même[200] que la règle[201] soit en exception.

93]
905[202]

Sur les confessions et absolutions sans marques de regret. — Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Église ne juge[203] que par l'extérieur[204]. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur ; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une Église pure au dedans[205], qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle[206] l'impiété intérieure des sages superbes et des pharisiens : et l'Église fera une assemblée d'hommes dont les mœurs extérieures soient si pures qu'elles confondent les mœurs des païens. S'il y en a d'hypocrites, mais si bien déguisés qu'elle n'en reconnaisse pas le venin, elle les souffre[207] ; car, encore qu'ils ne soient pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper[208], ils le sont des hommes, qu'ils trompent. Et ainsi elle n'est pas déshonorée par leur conduite[209], qui paraît sainte[210]. Mais vous voulez que l'Église[211] ne juge, ni de l'intérieur, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni de l'extérieur, parce que Dieu ne s'arrête qu'à l'intérieur[212] ; et ainsi, lui ôtant tout choix des hommes, vous retenez dans l'Église les plus débordés, et ceux qui la déshonorent si fort, que les synagogues des Juifs et les sectes des philosophes les auraient exilés comme indignes, et les auraient abhorrés comme impies.

***Première Copie* 376]**
906[213]

Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu[214] ; et au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie religieuse ; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde ; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût.

***Première Copie* 352]**
907[215]

Les casuistes soumettent la décision à la raison corrompue et le choix des décisions à la volonté corrompue, afin que tout ce qu'il y a de corrompu dans la nature de l'homme ait[216] part à sa[217] conduite[218].

***Première Copie* 352]**
908[219]

Mais est-il *probable* que la *probabilité* assure[220] ?

Différence entre repos et sûreté de conscience. Rien ne donne l'assurance que la vérité ; rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité.

2e *Man. Guerrier*]
909[221]

Toute la société entière de leurs casuistes ne peut assurer la conscience[222] dans l'erreur, et c'est pourquoi il est important de choisir de bons guides.

Ainsi, ils seront doublement coupables : et pour avoir suivi des voies qu'ils ne devaient pas suivre, et pour avoir ouï des docteurs qu'ils ne devaient pas ouïr[223].

***440]**
910[224]

[225]Peut-ce être autre que la complaisance du monde qui vous fasse trouver les choses probables ? nous ferez-vous accroire que ce soit la vérité, et que, si la mode du duel n'était point, vous trouveriez probable qu'on se peut battre, en regardant la chose en elle-même[226] ?

419]
911[227]

Faut-il tuer pour empêcher qu'il n'y ait des méchants ? — c'est en faire deux au heu d'un : *Vince in bono malum*. (Saint Aug.[228])

435]
912[229]

Universel. — Morale — et langage — sont des ; sciences particulières, mais universelles[230].

423]
913[231]

Probabilité. — Chacun peut mettre, nul ne peut ôter[232].

267]
914[233]

Ils laissent agir[234] la concupiscence et[235] retiennent le scrupule, au lieu qu'il faudrait faire au contraire[236].

429]
915[237]

Montalte. — Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, qu'il est étrange que les leurs déplaisent ; c'est qu'ils ont excédé toute borne. Et, de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre ; mais il y en a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire à nos corruptions[238]. Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobartines[239].

344]
916[240]

Probabilité. — Ils ont quelques principes vrais ; mais ils en abusent. Or, l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge.

Comme s'il y avait deux enfers, l'un pour les[241] péchés contre la charité, l'autre contre la justice !

435]
917[242]

Probabilité. — L'ardeur des saints à chercher le vrai était inutile, si le probable est sûr. La peur des saints qui avaient toujours suivi le plus sûr (sainte Thérèse ayant toujours suivi son confesseur).

***Éd. Bossut, Suppl.* xi]**
918[243]

Ôtez la *probabilité*, on ne peut plus plaire au monde ; mettez la *probabilité*, on ne peut plus lui déplaire[244].

***Seconde Copie* 468]**
919[245]

Ce sont les effets des péchés des peuples et des Jésuites : les grands ont souhaité d'être flattés ; les Jésuites ont souhaité d'être aimés des grands[246]. Ils ont tous été dignes d'être abandonnés à l'esprit du mensonge, les uns pour tromper, les autres pour être trompés. Ils ont été avares, ambitieux, voluptueux : *Coacervabunt sibi magistros*[247]. Dignes disciples de tels maîtres, *digni sunt*. Ils ont cherché des flatteurs et en ont trouvé.

99]
920[248]

S'ils ne renoncent à la probabilité, leurs bonnes maximes sont aussi[249] peu saintes que les méchantes, car elles sont fondées sur l'autorité humaine[250] ; et ainsi, si elles sont plus justes, elles seront plus raisonnables, mais non pas plus saintes, elles tiennent de la tige sauvage sur quoi elles sont entées.

Si ce que je dis ne sert à vous éclaircir, il servira au peuple.

Si ceux-là se taisent, les pierres parleront.

Le silence[251] est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus[252]. Il est vrai qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du Conseil[253] qu'il faut apprendre si l'on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or, après que Rome a parlé[254], et qu'on pense qu'il a condamné la vérité, et qu'ils l'ont[255] écrit ; et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut[256] crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape[257] qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice. Ainsi les bons papes trouveront encore l'Église en clameurs[258].

L'Inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité.

Que ne les accusez-vous d'arianisme ? car ils ont dit que Jésus-Christ est Dieu : peut-être ils l'entendent, non par nature, mais comme il est dit : *Dii estis*[259].

[260] Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel : *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello*[261].

Vous-mêmes êtes corruptibles.

J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné, mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante !

« Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes[262]. »

Je ne crains rien, je n'espère rien[263]. Les évêques ne sont pas ainsi. Le Port-Royal craint[264], et c'est une mauvaise politique de les séparer, car ils ne craindront plus et se feront plus craindre. Je ne crains pas même vos censures particulières[265], si elles ne sont fondées sur celles de la tradition. Censurez-vous tout ? Quoi ! même mon respect[266] ? Non. Donc dites quoi, ou vous ne ferez rien, si vous ne désignez le mal, et pourquoi il est mal. — Et c'est ce qu'ils auront bien peine à faire.

Probabilité. — Ils ont plaisamment expliqué la sûreté ; car après avoir établi que toutes leurs voies sont sûres ; ils n'ont plus appelé sûr ce qui mène[267] au ciel[268], sans danger de n'y pas arriver par là, mais ce qui y mène sans danger de sortir de cette voie.

397]
921[269]

[Qu'avez-vous gagné en m'accusant de railler des choses saintes ? Vous ne gagnerez pas plus en m'accusant d'imposture[270].]

[Je n'ai pas tout dit, vous le verrez bien[271].]

Je ne suis point hérétique ; je n'ai point soutenu les cinq propositions. Vous le dites et ne le prouvez pas. Je dis que vous avez dit cela, et je le prouve[272].

Vous me menacez[273].

Direz-vous que je suis un imposteur ?

Je vous dis que vous êtes des imposteurs[274]. Je vous le prouve[275] ; et que vous[276] ne le cachez pas, et que vous l'autorisez insolemment Brisacier, Meynier[277], d'Alby[278]. *Elidere*[279].

Quand vous croyiez M. Puys ennemi de la Société, il étoit indigne pasteur de son Église, ignorant, hérétique, de mauvaise foi et mœurs. Depuis, il est digne pasteur, de bonne foi et mœurs[280].

Puisque vous n'avez touché que cela, c'est approuver tout le reste[281].

Calomnier, *hæc est magna cæcitas cordis* ; n'en pas voir le mal, *hæc est major cæcitas cordis* ; le défendre au lieu de s'en confesser comme d'un péché, *hæc tunc hominem concludit profunditas iniquitatis*, etc. 230e *passim, Elidere*, Caramuel[282].

Les grands seigneurs se divisent dans les guerres civiles, et ainsi vous dans la guerre civile des hommes.

[Je veux vous le dire à vous-même, afin que cela ait plus de force[283].]

[Ceux qui examinent les livres, je suis sûr de leur approbation. Mais ceux qui ne lisent que les titres, et ceux-là sont le plus grand nombre, ceux-là pourraient croire à votre parole, ne supposant pas que des religieux fussent des imposteurs[284].]

[285] [Ce n'est pas que je ne voie combien vous êtes embarrassé : car si vous vouliez vous dédire, cela serait fini, mais[286], etc.]

Les saints subtilisent pour se trouver criminels, et accusent leurs meilleures actions ; et ceux-ci subtilisent pour excuser les plus méchantes.

Ne prétendez pas que ceci se passe en dispute : on fera imprimer vos ouvrages entiers et en français, et on en fera tout le monde juge.

Je prie qu'on me fasse la justice de ne plus les croire sur leur parole.

Un bâtiment également beau par dehors, mais sur un mauvais fondement, les païens sages le bâtissaient : et le diable trompe les hommes par cette ressemblance apparente fondée sur le fondement le plus différent.

Jamais homme n'a eu si bonne cause que moi ; et jamais d'autres n'ont donné si belle prise que vous.

Les gens du monde ne croient pas être dans les bonnes voies.

Plus ils marquent de faiblesse en ma personne, plus ils autorisent ma cause.

Vous dites que je suis hérétique[287]. Cela est-il permis ? Et si vous ne craignez pas que[288] les hommes ne rendent point de justice[289], ne craignez-vous pas que Dieu ne la[290] rende ?

Vous sentirez la force de la vérité et vous lui céderez.

Il faudrait obliger le monde à vous croire, sous peine de péché mortel.

Elidere. C'est péché de croire témérairement les médisances. (*Non credebitur temere calumniatori*.) (St. Aug.)

Fecitque cadendo undique me cadere, par la maxime de la médisance.

Il y a quelque chose de surnaturel en un tel aveuglement. *Digna necessitas*[291].

Je suis seul contre trente mille[292] ? Point. Gardez, vous la cour, vous l'imposture ; moi la vérité : c'est toute ma force ; si je la perds, je suis perdu. Je ne manquerai pas d'accusations et de persécutions. Mais j'ai la vérité, et nous verrons qui l'emportera.

Je ne mérite pas de défendre la religion, mais vous ne méritez pas de défendre l'erreur et l'injustice. Que Dieu par sa miséricorde, n'ayant pas égard au mal qui est en moi, et ayant égard au bien qui est en vous[293], nous fasse à nous la grâce que la vérité ne succombe pas entre mes mains et que le mensonge ne…

Mentiris impudentissime[294].

230. — Extrême péché[295] est de le défendre. *Elidere*[296].

340. 23. — L'heur des méchants.

Doctrina sua noscitur vir[297].

66. *Labor mendacii*[298].

80. *Dii iniqui.*

Fausse piété, double péché.

435]
922[299]

Probable. — Qu'on voie si on recherche sincèrement Dieu par la comparaison des choses qu'on affectionne. Il est *probable* que cette viande ne m'empoisonnera pas ; il est *probable* que je ne perdrai pas mon procès en ne sollicitant pas…

Quand il serait vrai que les auteurs graves et les raisons suffiraient[300], je dis qu'ils ne sont ni graves ni raisonnables. Quoi ! un mari peut profiter de sa femme selon Molina ! la raison qu'il en donne est-elle raisonnable ? et la contraire de Lessius l'est-elle encore[301] ?

Oserez-vous ainsi, vous[302], vous jouer des édits du roi ? ainsi en disant que ce n'est pas se battre en duel que d'aller dans un champ en attendant un homme[303].

Que l'Église a bien défendu le duel, mais non pas de se promener.

Et aussi l'usure, mais non[304]…

Et la simonie, mais non[305]…

Et la vengeance, mais non[306]…

Et les sodomistes, mais non…

Et le *quam primum*[307], mais non…

435]
923[308]

Ce n'est pas l'absolution seule qui remet les péchés au sacrement de pénitence, mais la contrition, qui n'est point véritable si elle ne recherche le sacrement.

Ainsi ce n'est pas la bénédiction nuptiale qui empêche le péché dans la génération, mais le désir d'engendrer des enfants à Dieu, qui n'est point véritable que dans le mariage.

Et comme un contrit sans sacrement est plus disposé à l'absolution qu'un impénitent avec le sacrement, ainsi les filles de Loth, par exemple, qui n'avaient que le désir des enfants étaient plus pures sans mariage que les mariés sans désir d'enfants.

**344]
924[309]

Gens sans parole, sans foi, sans honneur, sans vérité, doubles de cœur[310], doubles de langue et semblables comme il vous fut reproché autrefois à cet animal amphibie de la fable, qui se tenait dans un état ambigu entre les poissons et les oiseaux.

Le Port-Royal vaut bien Voltigerod[311].

Autant que votre procédé est juste, selon ce biais, autant il est injuste, si on regarde la piété chrétienne.

Il importe aux rois, aux princes, d'être en estime de piété[312] ; et pour cela, il faut qu'ils se confessent à vous.

**285]
925[313]

Examiner le motif de la censure, par les phénomènes[314] : faire une hypothèse qui convienne à tous.

L'habit fait la doctrine.

[Vous confessez tant de gens qui ne se confessent qu'une fois l'an.]

[Je croyais qu'il y avait une opinion contre une opinion.]

[Quand on est si méchant qu'on n'en a plus aucun remords, on ne peut déplaire. Vous persécutez donc M. Arnauld sans remords[315].]

Je me défie de cette doctrine, car elle m'est trop douce pour la[316] malignité qu'on dit qui est en moi.

Je me défie de leur union, vu leurs contradictions particulières. J'attendrai qu'ils s'accordent avant que de prendre parti. Pour un ami j'aurais trop d'ennemis. Je ne suis pas assez savant pour leur répondre.

[Que ne choisissiez-vous quelque grosse hérésie[317] !]

[La gageure.]

[Je croyais bien qu'on fût damné pour n'avoir pas eu de bonnes pensées, mais pour croire que personne n'en a, cela m'est nouveau[318].]

[À quoi sert cela ? pour consoler les justes et sauver le désespoir ? — Non, car personne ne peut être en état de se croire juste.

[M. Chamillard[319] serait hérétique ce qui est une fausseté manifeste —, car il a écrit pour M. Arnauld.

— Ceux qui croient bien faire en péchant.]

En l'an 1647, la grâce à tous ; en 1650, elle fut plus rare, etc.

Luther — tout hors le vrai[320].

S'il n'y avait point eu dans l'Église des occasions pareilles ; mais j'en crois mon curé.

Un seul dit vrai.

Si peu qu'elle incommode, ils[321] en font d'autres (grâces), car ils en disposent comme de leur ouvrage. [À chaque occasion, chaque grâce ; à chaque personne : grâce pour les grands, grâce pour les coquins[322].]

Enfin M. Chamillard en est si proche, que s'il y a des degrés pour descendre dans le néant, cette grâce suffisante est maintenant au plus proche.

[Plaisant d'être hérétique pour cela[323] !]

Il n'y a personne qui n'y fût surpris ; car on ne l'a jamais vue dans l'Écriture ni dans les Pères, etc.[324].

Combien y a-t-il[325], mon père, que c'est un article de foi[326] ? ce n'est tout au plus que depuis les mots de pouvoir prochain ; et je crois qu'en naissant il a fait cette hérésie et qu'il n'est né que pour ce seul dessein.

[La censure défend seulement de parler ainsi de saint Pierre, et rien plus[327].]

[Je leur ai bien de l'obligation. Ce sont d'habiles gens[328] ; ils ont craint que les lettres qu'on écrit aux provinciaux…

[329] Ce n'est pas la peine pour un mot.

[330] Je pense qu'ils sont sorciers[331]. L'on dit tout hormis le vrai. Membre[332] — Hérétique. *Unam sanctam*[333].

Les Enluminures[334] m'ont fait tort.

[335] Une proposition est bonne dans un auteur et méchante dans un autre.

Oui ; mais il y a donc d'autres mauvaises propositions.

Il y a des gens qui défèrent à la censure ; d'autres[336] aux raisons, et tous aux raisons. Je m'étonne que vous n'ayez donc pris la voie générale au lieu de la particulière ; ou du moins que vous ne l'y avez jointe[337].

Que je suis soulagé ! nul Français bon catholique.

Les… Clément VIII — Paul V — Censure[338].

Dieu nous protège visiblement.

« L'homme est bien insensé. Il ne peut faire un ciron[339]. »

Au lieu de désirer la grâce pour y aller. Pluralité de grâces.

Traductions jansénistes.

Saint Augustin en a le plus a cause des divisions de ses amis[340]. Outre une chose qu'on peut considérer comme une tradition sans interruption de douze mille papes, conciles, etc.

Il faut donc que M. Arnauld ait bien des mauvais sentiments pour infecter ceux qu'il embrasse.

La censure ne leur fait ce bien que quand on les censurera ; ils la combattront en disant qu'ils imitent les jansénistes.

415]
926[341]

Il faut ouïr les deux parties ; c'est de quoi j'ai eu soin.

Quand on n'a ouï qu'une partie on est toujours de ce côté-là ; mais l'adverse fait changer, au lieu qu'ici le Jésuite confirme.

Non ce qu'ils font, mais ce qu'ils disent.

Ce n'est que contre moi que l'on crie. Je le veux bien : je sais à qui en rendre compte.

Jésus-Christ a été pierre de scandale[342].

Condamnable, condamné.

Politique. — Nous avons trouvé deux obstacles[343] au dessein de soulager les hommes[344] : l'un, des lois intérieures, de l'Évangile ; l'autre des lois extérieures, de l'État et de la Religion. Les unes nous en sommes maîtres[345] ; les autres, voici comme nous avons fait : *amplianda, restringenda, a majori ad minus*[346]. *Junior*.

[347] *Probable*. Si d'aussi méchantes raisons que celles-ci sont probables, tout le sera :

1re raison. *Dominus actuum conjugalium*. Molin.

2e raison. *Non potest compensari*. Less[348].

Opposer, non des maximes saintes, mais des abominables.

Ils raisonnent comme ceux qui montrent qu'il est nuit à midi : Bauny brûleur de granges[349].

… Concile de Trente pour les prêtres en péché mortel[350] : *quam primum*…

343]
927[351]

La folle idée que vous avez de l'importance de votre Compagnie, vous a fait établir ces horribles voies. Il est bien visible que c'est ce qui vous a fait suivre celle de la calomnie, puisque vous blâmez en moi comme horribles les mêmes impostures que vous excusez en vous, parce que vous me regardez comme un particulier et vous comme *Imago*[352].

Il paraît bien que vos louanges sont des folies, par les folies comme le privilège de *non damné*[353].

Est-ce donner courage à vos enfants de les condamner quand ils servent l'Église ?

C'est un artifice de diable de divertir ailleurs les armes dont ces gens-là combattaient les hérésies.

Vous êtes mauvais politiques[354].

389]
928[355]

Diana. — [Cela nous est fort utile.] Corruption fondamentale[356].

11. *Il est permis de ne point donner les bénéfices qui n'ont pas charge d'âmes aux plus dignes*[357]. Le concile de Trente semble dire le contraire ; mais voici comme il le prouve : *Car si cela était, tous les prélats seraient en état de damnation, car ils en usent tous de la sorte.*

Le roi et le pape ne sont pas obligés de choisir les plus dignes. Si cela était, le pape et les rois auraient une terrible charge.

Et ailleurs : 21. *Si cette opinion[358] n'était pas vraie, les pénitents et les confesseurs auraient bien des affaires, et c'est pourquoi j'estime qu'il faut la suivre dans la pratique*[359]. »

Et en un autre endroit, 22, où il met les conditions nécessaires pour faire qu'un péché soit mortel, il y met tant de circonstances qu'à peine pèche-t-on mortellement ; et après l'avoir établi, il s'écrie : *Ô que le joug du Seigneur est doux et*[360] *léger* !

Et ailleurs[361] : 11. *L'on n'est pas obligé de donner l'aumône de son superflu, dans les communes nécessités des pauvres ; si le contraire était vrai, il faudrait condamner la plupart des riches et de leurs*[362] *confesseurs.*

Ces raisons-là m'impatientaient lorsque je dis au père : Mais qui empêche de dire qu'ils le sont ? — C'est ce qu'il a prévu aussi en ce lieu, me[363] répondit-il, où après avoir dit : *Si cela était vrai, les plus*[364] *riches seraient damnés*, il ajoute : 22. *À cela Arragonius*[365] *répond qu'ils le sont aussi ; et Baunez ajoute de plus que leurs confesseurs le sont de même*[366]*. Mais je réponds avec Valentia, autre jésuite, et d'autres auteurs, qu'il y a plusieurs raisons pour excuser ces riches et leurs confesseurs.*

[367] J'étais ravi de ce raisonnement, quand il me finit par celui-ci. *Si cette opinion était vraie pour la restitution*[368]*, ô qu'il y aurait de restitutions à faire !*

— Ô mon père, lui dis-je, la bonne raison[369] ! — Ô ! me dit le père, que voilà un homme commode ! — Ô mon père, répondis-je, sans vos casuistes qu'il y aura de monde damné ! ô[370] que vous rendez large la voie qui mène au ciel ! ô qu'il y a de gens qui la trouvent ! Voilà un…

385]
929[371]

[372] [Et on se dispose à chasser de l'Église ceux qui refusent cet aveu[373]. En v…] Tout le monde déclare qu'elles le sont.

M. Arnauld (et ses amis)[374] proteste qu'il les condamne en elles-mêmes et en quelque lieu où elles se trouvent ; que si elles sont dans Jansénius, il les y condamne[375] ; qu'alors même qu'elles n'y soient pas, si le sens[376] hérétique de ces propositions que le pape a condamné se trouve dans Jansénius, qu'il condamne Jansénius.

[377] Mais vous n'êtes pas satisfaits de ces protestations : vous voulez qu'il[378] assure que ces propositions sont mot à mot dans Jansénius. Il[379] a répondu qu'il ne peut l'assurer, ne sachant pas si cela est ; qu'il les y a cherchées et une infinité d'autres sans jamais les y trouver. Ils vous ont priés vous et tous les vôtres de[380] citer en quelles pages elles sont ; jamais personne ne l'a fait. Et vous[381] voulez néanmoins[382] le retrancher de l'Église sur ce refus[383], quoiqu'il condamne tout ce qu'elle condamne, par cette seule raison qu'il[384] n'assure pas que des paroles, ou un sens, est dans un livre où il ne l'a jamais trouvé, et où personne ne le lui veut montrer. En vérité, mon père, ce prétexte est si vain qu'il n'y eut peut-être jamais dans l'Église de procédé[385] si étrange, si injuste et si téméraire que…

[386] L'Église peut bien obliger.

Il ne faut pas être théologien pour voir que leur hérésie ne consiste qu'en l'opposition qu'ils vous font. Je l'éprouve en moi-même et on en voit l'épreuve générale en tous ceux qui vous ont attaqués : les curés de Rouen, jansénistes[387]… de Caen.

Vous croyez vos desseins si honnêtes, que vous en faites matière de vœu.

Il y a deux ans que leur hérésie était la bulle ; l'année passée c'était intérieur ; il y a six mois que c'était *totidem*[388] ; à présent c'est le sens[389].

Ne vois-je pas bien que vous ne voulez que les rendre hérétiques ? Saint-Sacrement. Préface. Villeloin…

Jansénius — Aurelius — Arnauld — *Provinciales*[390].

Je vous ai querellés en parlant pour les autres.

Vous êtes bien ridicules de faire du bruit pour les propositions ; ce n'est rien[391]. Il faut qu'on l'entende[392].

Sans nom d'auteurs ; mais comme on savait votre dessein 70 s'opposèrent[393].

Dater l'arrêt[394].

Afin que celui que vous n'aviez pu rendre hérétique sur ses propres paroles, etc.

[Que moi j'ai démontré que tout cela est de vos auteurs jusqu'aux plus horribles[395].] Car tout se sait.

[N'avez-vous que cela à répondre, et que cette manière de le prouver ?]

Ou il sait que oui, ou que non, ou il doute ; ou pécheur ou hérétique[396].

En ne considérant que les païens.

Cette même lumière qui découvre les vérités surnaturelles, les découvre sans erreur, au lieu que la lumière que…

[Un corps de réprouvés[397]. On ouvrirait tous les troncs de Saint-Merri sans que vous en fussiez moins innocents[398].]

[Aussi cela n'est pas étrange… Faux droit… Pour moi j'aimerais mieux être injustement que.]

Quelle raison en avez-vous ? vous dites que je suis janséniste, que le Port-Royal soutient les cinq propositions et qu'ainsi je les soutiens : trois mensonges[399].

Et je vous prie de ne venir pas me dire que ce n'est pas vous qui faites agir tout cela. Épargnez-moi la réponse. Je vous répondrais des choses qui ne plairaient ni à vous ni à d'autres.

Le pape n'a pas condamné deux choses ; il n'a condamné que le sens des propositions ; direz-vous qu'il ne l'a pas condamné ? — Mais le sens de Jansénius y est enfermé, dit le pape. — Je vois bien que le pape le pense à cause de vos *totidem*[400] ; mais il ne l'a pas dit sur peine[401] d'excommunication. Comment ne l'eût-il pas cru et les évêques de France aussi ? Vous le disiez *totidem*, et ils ne savaient pas que vous êtes en pouvoir de le dire encore que cela ne fut pas. Imposteurs, on n'avait pas vu ma quinzième lettre.

Comment le sens de Jansénius serait-il dans des propositions[402] qui ne sont point de lui ?

Ou cela est dans Jansénius, ou non. Si cela y est, le voilà condamné en cela ; sinon, pourquoi le voulez-vous faire condamner ?

Que l'on condamne seulement une de vos propositions du P.[403] Escobar, j'irai porter d'une main Escobar, de l'autre la censure, et j'en ferai un argument en forme.

153]
930[404]

Qu'on les a traités[405] aussi humainement[406] qu'il était possible de le faire pour se tenir dans le milieu entre l'amour de la vérité et le devoir de la charité. Que la piété ne consiste pas à ne s'élever jamais contre ses frères[407] ; il serait bien facile, etc.

C'est une fausse piété de conserver la paix au préjudice de la vérité[408] ; c'est aussi un faux zèle de conserver la vérité en blessant la charité ; aussi ils ne s'en sont pas plaints.

Leurs maximes ont leur temps et leur lieu.

Leur vanité tend à s'élever[409] de leurs erreurs.

Conformes aux païens par leurs fautes, et aux martyrs par leur supplice.

Encore n'en désavouent-ils aucune de…

Ils n'avaient qu'à prendre l'extrait et le désavouer[410].

Sanctificant prælium[411].

Monsieur Bourseys[412]. Pour le moins ne peuvent-ils pas désavouer qu'il s'oppose à la condamnation.

437]
931[413]

Casuistes. — Une aumône considérable, une pénitence raisonnable ; encore qu'on ne puisse assigner le juste, on voit bien ce qui ne l'est pas[414]. Les casuistes sont plaisants de croire pouvoir interpréter cela comme ils font !

Gens qui s'accoutument à mal parler et à mal penser[415].

Leur grand nombre, loin de marquer leur perfection, marque le contraire[416].

L'humilité d'un seul[417] fait l'orgueil de plusieurs[418].

402]
932[419]

Sera bien condamné, qui le sera par Escobar !

447]
933[420]

[421] Ceux qui ont écrit cela en latin parlent en français[422]. Le mal ayant été fait de les mettre en français, il fallait faire le bien de les condamner.

Il y a une seule[423] hérésie qu'on explique différemment dans l'école et dans le monde[424].

431]
934[425]

Généraux. — [426] Il ne leur suffît pas d'introduire dans nos temples de telles mœurs, *templis inducere mores*[427]. Non seulement ils veulent être soufferts dans l'Église, mais comme s'ils étaient devenus les plus forts, ils en veulent chasser ceux qui n'en sont pas[428]…

Mohatra[429]. *Ce n'est pas être théologien de s'en étonner*.

Qui eût dit à vos généraux qu'un temps était si proche qu'ils donneraient ces mœurs[430] à l'Église universelle, et[431] appelleraient guerre le refus de ces désordres : *Tot et tanta mala pacem*[432] ?

***2e manuscrit Guerrier*]**

935[433]

Les Jésuites. — Les Jésuites ont voulu joindre Dieu au monde et n'ont gagné que le mépris de Dieu et du monde. Car du côté de la conscience cela est évident, et du côté du monde ils ne sont pas de bons cabalistes[434]. Ils ont du pouvoir, comme je l'ai dit souvent, mais c'est-à-dire à l'égard des autres religieux. Ils auront le crédit de faire bâtir une chapelle et d'avoir une station du jubilé, non de pouvoir faire avoir des évêchés, des gouvernements de places. C'est un sot poste dans le monde que celui de moines, qu'ils tiennent par leur aveu même (P. Brisacier. Bénédictins). Cependant… vous ployez sous les plus puissants que vous et vous opprimez de tout votre petit crédit ceux qui ont moins d'intrigue que vous dans le monde.

415]

936[435]

Il est bon qu'ils fassent des injustices de peur qu'il ne paraisse que les molinistes ont agi avec justice. Et ainsi il ne les faut pas épargner, ils sont dignes d'en commettre.

433]

937[436]

Il faut que le monde soit bien aveugle[437] s'il vous croit.

142]

938[438]

Je les ai relus depuis, car je ne les avais pas… [439].

423]

939[440]

Vous ne m'accusez jamais de fausseté sur Escobar parce qu'il est connu[441].

409]
940[442]

Il est indifférent au cœur de l'homme de croire trois ou quatre personnes en la Trinité[443] ; mais non pas, etc. Et de là vient qu'ils s'échauffent pour soutenir l'un[444] et non pas l'autre.

Il est bon de faire l'un ; mais il ne faut pas laisser l'autre. Le même Dieu qui nous a dit, etc.

Et ainsi qui ne croit que l'un, et non pas l'autre, ne[445] le croit pas parce que Dieu l'a dit, mais parce que sa convoitise ne le désire[446] pas et qu'il est bien aise d'y consentir et donner ainsi sans peine un témoignage de sa conscience qui lui… Mais c'est un témoignage faux.

104]
941[447]

Fin. — Est-on en sûreté ? Ce principe est-il sûr ? Examinons.

Témoignage de soi nul. Saint Thomas[448].

***2e Man. Guerrier*]**
942[449]

Or, la probabilité est nécessaire pour les antres maximes, comme pour celle de Lamy et [*du*] calomniateur[450].

A fructibus eorum[451] : jugez de leur foi par leur morale.

La probabilité est peu sans les moyens corrompus, et les moyens ne sont rien sans la probabilité.

Il y a du plaisir d'avoir assurance de pouvoir bien faire et de savoir bien faire ; la grâce : *scire et posse* et la probabilité le donnent, car on peut rendre compte à Dieu en assurance sur leurs auteurs.

225]
943[452]

M. de Condren[453] : Il n'y a point, dit-il, de comparaison de l'union des saints à celle de la Sainte Trinité. Jésus-Christ dit le contraire[454].

437]
944[455]

[456] Il y a contradiction ; car d'un côté ils disent qu'il faut suivre la tradition et n'oseraient désavouer cela, et de l'autre ils diront ce qu'il leur plaira. On croira toujours ce premier, puisque aussi bien ce serait leur être contraire que de ne le pas croire[457].

***Seconde Copie* 555]**
945[458]

[459] Le jour du jugement.

C'est donc là, mon Père, ce que vous appelez le sens de Jansénius : c'est donc cela que vous faites entendre et au pape et aux évêques.

Si les jésuites étaient corrompus, et qu'il fût vrai que nous fussions seuls, à plus forte raison devrions-nous demeurer.

Quod bellum firmavit, pax ficta non auferat.

Neque benedictione, neque maledictione movetur, sicut angelus Domini[460].

On attaque la plus grande des vérités chrétiennes, qui est l'amour de la vérité.

Si la signature signifie cela, qu'on souffre que nous l'expliquions afin qu'il n'y ait point d'équivoque ; car il faut demeurer d'accord que plusieurs croient que signer marque consentement.

Si le rapporteur ne signait pas, l'arrêt serait invalidé[461] ; si la bulle n'était pas signée, elle serait valable ; ce n'est donc pas…

Mais vous pouvez vous être trompé ? — Je jure que je crois que je puis m'être trompé ; mais je ne jure pas que je crois que je me suis trompé.

On n'est pas coupable de ne pas croire, et on serait coupable de jurer sans croire.

… de belles questions, il…

Je suis fâché de vous dire tout ; je ne fais qu'un récit.

Cela avec Escobar les met au haut bout ; mais ils ne le prennent pas ainsi, et témoignant le déplaisir de se voir entre Dieu et le pape.

416]
946[462]

Il y a tant de disproportion entre le mérite qu'il croit avoir et sa bêtise, qu'on ne saurait croire qu'il se méconnaisse si fort.

***Man.* 12988, *f. fr.* ; fol. 72]**
946 bis[463]

Annat. Il fait[464] le disciple sans ignorance et le maître sans présomption.

411]
947[465]

Vous abusez de la créance que le peuple a en l'Église et leur[466] faites accroire[467].

***2e Man. Guerrier*]**
948[468]

En corrompant les évêques et la Sorbonne, s'ils n'ont pas eu l'avantage de rendre leur jugement juste, ils ont eu celui de rendre leurs juges injustes. Et ainsi quand ils en seront condamnés à l'avenir, ils diront *ad hominem* qu'ils sont injustes, et ainsi réfuteront leur jugement. Mais cela ne sert à rien. Car comme ils ne peuvent pas conclure que les jansénistes sont bien condamnés par cette seule raison qu'ils sont condamnés, de même ils ne pourront conclure alors qu'ils seront mal condamnés eux-mêmes, parce qu'ils le seront par des juges corruptibles. Car leur condamnation sera juste, non parce qu'elle sera donnée par des juges toujours justes, mais par des juges justes en cela ; ce qui se montrera par les autres preuves.

***Seconde Copie* 611]**
949[469]

Comme la paix dans les États n'a pour objet que de conserver les biens des peuples en assurance, de même la paix dans l'Église n'a pour objet que de conserver en assurance la vérité, qui est son bien, et le trésor où est son cœur ; et comme ce serait aller contre la fin

de la paix que de laisser entrer les étrangers dans un État pour le piller, sans s'y opposer, de crainte d'en troubler le repos, parce que la paix n'étant juste et utile que pour la sûreté du bien, elle devient injuste et pernicieuse quand elle le laisse perdre, et la guerre qui le peut défendre devient et juste et nécessaire ; de même dans l'Église, quand la vérité est offensée par les ennemis de la foi, quand on veut l'arracher du cœur des fidèles pour y faire régner l'erreur, de demeurer en paix alors serait-ce servir l'Église ou la trahir ? Serait-ce la défendre ou la ruiner ? Et n'est-il pas visible que comme c'est un crime de troubler la paix où la vérité règne, c'est aussi un crime de demeurer en paix, quand on détruit la vérité[470] ? Il y a donc un temps où la paix est juste, et un autre où elle est injuste. Il est écrit qu'il y a temps de paix et temps de guerre[471] ; et c'est l'intérêt de la vérité qui les discerne. Mais il n'y a pas temps de vérité et temps d'erreur ; et il est écrit, au contraire, que la vérité de Dieu demeure éternellement[472]. Et c'est pourquoi Jésus-Christ, qui dit qu'il est venu apporter la paix[473] dit aussi qu'il est venu apporter la guerre[474]. Mais il ne dit pas qu'il est venu apporter et la vérité et le mensonge. La vérité est donc la première règle et la dernière fin des choses[475].

155]
950[476]

Après vous avoir bien tourmentés, on vous renverra chez vous[477].

C'est une aussi faible consolation que celle des appels comme d'abus, car un grand moyen d'abus est — outre que la plupart n'auront pas le moyen de venir du fond du Périgord et d'Anjou plaider au parlement de Paris — est qu'ils auront à toute heure des arrêts du conseil pour défendre ces appels comme d'abus[478].

Car encore qu'ils[479] ne puissent obtenir ce qu'ils en demandent, cette demande ne laisse pas de faire paraître leur puissance qui est d'autant plus grande qu'elle les a portés à demander une chose si injuste qu'il est visible qu'ils ne la peuvent obtenir[480].

Cela ne fait donc que mieux connaître leur intention et la nécessité qu'il y a de ne pas autoriser par un enregistrement la bulle qu'ils veulent faire servir de base à ce nouvel établissement[481].

Ce n'est pas ici une bulle simple, mais une base.

Au sortir du palais[482].

121. Le pape défend au roi de marier ses enfants sans sa permission (1294)[483].

Si volumus 124 (1302).

155]
951[484]

En la bulle *Cum ex apostolatus officio* par Paul IV, publiée en 1558[485] :

« Nous ordonnons, statuons, décrétons, définissons qu'un et chacun de ceux qui se trouvent être fourvoyés ou être tombés en hérésie ou schisme[486], et de quelque qualité et condition qu'ils soient, laïques, ecclésiastiques, évêques, archevêques, patriarches, primats, cardinaux, comtes, marquis, ducs, rois et empereurs, outre les sentences et peines susdites, soient, par cela même, sans aucun ministère de droit ou de fait, privés en tout et pour tout perpétuellement de leurs ordres, évêchés, bénéfices, offices, royaume, empire, et incapables d'y rentrer jamais.

« Délaissons iceux à la discrétion de la puissance séculière pour être punis ; n'accordons autre grâce à ceux qui poussés par une véritable pénitence reviendraient de leur erreur, sinon que, par la bénignité et clémence du Saint-Siège, ils soient estimés mériter d'être reclus en un monastère pour y faire perpétuelle pénitence au pain et à l'eau ; mais qu'ils demeurent toujours privés de toute dignité, ordre, prélature, comté, duché, royaume. Et que ceux qui les recèleront et défendront seront, par cela même, jugés excommuniés et infâmes, privés de tout royaume, duché, bien et possession qui appartiendront de droit et de propriété à ceux qui s'en saisiront les premiers.

« Si… exterminabunt justificabuntur. 23 q. 5 d'Urbain II[487]. *Non eos homicidas reputamus quod adversus excommunicatos zelo catholicæ matris ardentes aliquem eorum trucidasse contigerit.* »

***2e Man. Guerrier*]**
952[488]

Comme les deux principaux intérêts de l'Église sont la conservation de la piété des fidèles et la conversion des hérétiques, nous sommes comblés de douleur de voir les factions qui se font aujourd'hui pour introduire les erreurs les plus capables de fermer pour jamais aux hérétiques l'entrée de notre communion et de corrompre mortellement ce qui nous reste de personnes pieuses et catholiques[489]. Cette entreprise qu'on fait aujourd'hui si ouvertement contre les vérités de la religion et les plus importantes pour le salut, ne nous remplit pas seulement de déplaisir, mais aussi de frayeur et de crainte, parce que, outre le sentiment que tout chrétien doit avoir de ces désordres, nous avons de plus l'obligation d'y remédier et d'employer l'autorité que Dieu nous a donnée pour faire que les peuples qu'il nous a commis, etc.

409]
953[490]

Lettre des établissements violents des Jésuites partout[491].

Aveuglement surnaturel[492].

Cette morale qui a en tête un Dieu crucifié.

Voilà ceux qu'ils ont fait vœu d'obéir, *tanquam Christo*[493].

La décadence des Jésuites.

Notre religion qui est toute divine.

Un casuiste, miroir[494].

Nous sommes les…

Si vous le trouvez bon, c'est bon signe.

C'est une chose étrange qu'il n'y a pas moyen de leur donner l'idée de la religion.

Un Dieu crucifié.

En divulguant cette affaire, pour parler du formulaire[495], ils sont punis.

Mais[496] quel renversement ! Les enfants[497] aiment la corruption en l'embrassant. Leurs ennemis les abhorrent.

Pour la foule des casuistes, tant s'en faut que ce soit un sujet d'accusation contre l'Église, que c'est au contraire un sujet de gémissement de l'Église.

Et afin que nous ne soyons point suspects[498], comme les juifs qui portent les livres, qui ne sont point suspects aux gentils, ils nous portent leurs Constitutions.

***442]**
954[499]

Venise. Quel avantage en tirerez-vous, si[500] du besoin qu'en ont les princes, et de l'horreur qu'en ont les peuples… ? S'ils vous avaient demandés, et que pour l'obtenir ils eussent imploré l'assistance des princes chrétiens, vous pourriez faire valoir cette recherche. Mais que durant cinquante ans tous les princes s'y soient employés inutilement, et qu'il ait fallu un aussi pressant besoin pour l'obtenir…[501] !

79]
955[502]

751. Un bout de capuchon arme vingt-cinq mille moines[503].

279]
956[504]

« Avez-vous l'idée[505] qu'il faut de notre Société ? »

L'Église a subsisté si longtemps sans ces questions. Les autres en font, mais ce n'est pas de même.

Quelle comparaison croyez-vous qu'il y ait entre vingt mille séparés et deux cent millions joints, qui périraient l'un pour l'autre ? Un corps immortel. Nous nous soutenons jusques à périr (*Lamy*)[506]. Nous poussons nos ennemis (*M. Puys*).

Rois. Pape. III, Rois, 246[507].

Tout dépend de la probabilité.

Le monde[508] veut naturellement une religion, mais douce[509]. Accordez-moi ce principe, et je vous prouverai ceci : c'est que la Société et l'Église courent même fortune. Sans ce principe on ne peut rien. On ne vit pas longtemps dans l'impiété ouverte, ni naturellement dans les grandes austérités. Une religion accommodée est propre à durer. On les cherche par libertinage.

Il me prend donc envie de vous le montrer par une étrange supposition. Je dirai donc : quand Dieu ne nous soutiendrait pas par une providence particulière pour le bien de l'Église, je veux vous montrer qu'en parlant même humainement nous n'en sommes point… Des particuliers qui ne veulent pas dominer par les armes, je ne sais s'ils pourraient mieux faire.

6. Droit et de bonne foi à la dévotion[510]. — vi, 452 Rois nourriciers[511]. 4 Haïs à cause de leur mérite. — Apol.[512] Univ.

59. Décret de Sorbonne[513]. Les rois 241[514], 228. Jésuites pendus[515]. 112[516]. La religion et la science. *Jesuita omnis homo*[517]. Collèges, parents, amis, enfants à choisir,.

Constitutions.

253. Pauvreté, ambition[518].

257. Principalement les princes, les grands seigneurs qui peuvent nuire et servir[519].

12. Inutiles rejetés. — Bonne mine. — Richesse, noblesse, etc.[520]. Eh quoi ! aviez-vous peur qu'on manquât à les recevoir plus tôt ? 27.

Un corps universel immortel. Affirmation pour la communauté grande et sans scrupule — dangereuse.

47. Donner son bien à la Société, pour la gloire de Dieu. *Décl.*[521].

51, 52. Union de sentiments. *Décl.* : Soumettre à la Société, et ainsi garder l'uniformité[522]. Or aujourd'hui cette uniformité est en la diversité, car la Société le veut.

117. *Const.* : L'Évangile et saint Thomas. *Décl.* : Quelque théologie accommodante[523].

65. Rares savants pieux, mais aujourd'hui on change d'avis.

74, 23. Mendier.

79. Ne point donner aux parents, et s'en reposer sur les[524] conseillers donnés par le supérieur.

1. Ne pas pratiquer l'examen. *Décl.*

2.[525] Pauvreté entière : Point de *messes*, ni pour sermon, ni par aumône, compensation.

4. *Décl.* de même autorité que les *Const.*[526] fin ; lire les *Const.* chaque mois.

143. Les *Déclarations* gâtent tout.

154. Ni inciter à donner des aumônes perpétuelles, ni les demander en justice[527], ni tronc[528]. (*Décl.*). Non tanquam eleemosyna, *[*sed tanquam compensatio.*]*

200, 4. Mais avertis de tout.

190. *Const.* ne veut pas tromper. *Décl.* trompe interprétée.

Par la religion nous serions tous riches, sans nos Constitutions ; aussi nous sommes pauvres ; et, par la vraie religion et sans elles, nous sommes forts.

[529] *Clavis Placentium*. Nos généraux craignaient le déchet — à cause des occupations extérieures (208, 152, 15) ; — à cause de la Cour (209, 200, 216, 218) ; — à cause qu'on ne suivait pas les opinions les plus sûres et les plus autorisées, saint Thomas, etc. (215, 218). — *Stipendium contra Constit.* (218). — Femmes (224, 225, 228). — Princes et politique (227, 168, 177).

Probabilité — Nouveauté (279, 156).

Nouveauté — Vérité.

Pour passer le temps et se divertir, plus que pour aider les âmes (158).

Opinions relâchées (160).

Péché mortel en véniel.

Contrition (162, 64).

Politique (162, 64).

« *An licitum sit* » (162, 182).

Les commodités de la vie[530] croissent aux Jésuites (166)[531]. Biens apparents et faux qui les trompent (192, ad). Plaintes des généraux : point de saint Ignace ; point de Laynèz ; quelques-unes de Borgia et d'Aquaviva ; infinies de Mutius, etc.[532].

Le P. Lemoine : 10 000 écus hors de sa province.

182, 157. Voyez combien la prévoyance des hommes est faible : toutes les choses d'où nos premiers généraux craignaient la perte de notre Société, c'est par là qu'elle s'est accrue, par les grands, par la contrariété à nos institutions, par la multitude des religieux, la diversité et nouveauté d'opinions, etc.

Politique (181).

Le premier esprit de la Société éteint[533] (184 ad 189-170, 171 ad 174).

Non e piu quella (Vitelescus, 180).

93]
957[534]

Nous-mêmes, n'avons pu avoir de maximes générales[535]. Si vous voyez nos Constitutions, à peine nous connaîtrez-vous : elles nous font mendiants et exclus[536] des cours — et cependant, etc. Mais ce n'est pas les enfreindre, car la gloire de Dieu partout.

Il y a diverses voies pour y arriver. Saint Ignace a pris les unes, et maintenant d'autres. Il était meilleur pour le commencement de proposer la pauvreté et la retraite ; il a été meilleur ensuite de prendre le reste. Car cela eût effrayé, de commencer par le haut : cela est contre nature.

Ce n'est pas que la règle générale ne soit qu'il faut s'en tenir aux *Institutions* ; car on en abuserait. On en trouverait peu comme nous, qui sachions nous élever sans vanité.

Deux obstacles : l'Évangile ; lois de l'État[537]. — *A majori ad minus. Junior.* — *Unam sanctam*[538]. — Les jansénistes en portent la peine.

Dieu nous protège visiblement contre les jugements téméraires et les scrupules. — *Falso*[539] *crimine.* — *Subtililer.* — « Toute la vérité d'un côté, nous l'étendons aux deux. »

Le P. Saint-Jure — Escobar — « *Tanto vero.* » (Aquaviva. 14 déc.[540] 1621) — Clément et Paul V[541] — Sainte Thérèse (474) (1660) — Roman *rose*, etc.

[542] Pour parler des vices personnels. — Belle lettre d'Aquaviva (18 juin 1611) contre les opinions probables. — Saint Augustin (282). — Et pour saint Thomas, les lieux où il a

traité exprès les matières. — Climaque[543]... (277). — Et Nouveautés. — Et ce n'est pas une excuse aux Supérieurs de ne l'avoir pas su, car ils le devaient savoir (279-194-192). — Pour la morale (283, 288). — Aquaquiva a confessé les femmes (360). — La Société imputée à l'Église, en bien et en mal (236, 156)[544].

**283]
958[545]

EP. 16. AQUAVIVÆ[546] : De formandis concionatoribus. P. 373. [547] *Longe falluntur qui ad — irrigaturæ.*	Tous les Pères pour les conformer à son imagination, au lieu de former sa pensée sur celle des Pères.
EP. 1. MUTII VITELESCI. P. 389[548]. *Quamvis enim probe norim — et absolutum.*	
P. 390. *Dolet ac queritur — esse modestiam*[549].	Modestie
P. 392. *Lex ne dimidiata — reprehendit*[550].	La messe. Je ne sais ce qu'il dit.
408. *Ita feram illam — etiam irrumpat*[551].	Politique.
409. *Ad extremum pervelim circumferatur*[552].	Par un malheur ou plutôt un bonheur singulier de la Société, ce que l'un fait est attribué à tous.
410. *Querimonie — deprehendetis*, p. 412[553].	Obéir aux évêques exactement ; qu'il ne paraisse pas que nous prétendions nous mesurer à eux, à l'exemple de saint Xavier.
412. *Ad hæc si a litibus — aviditatis*[554].	Testaments, procès.
413. *Patris Borgiæ — [555] illam futuram.*	Ils augmentent, ils inventent même de fausses histoires.
415. *Ita res domesticas — nunc dimittis*, etc.[556].	
EP. 2. MUTII VITELESCI. 432. *Quarto nonnullorum — quam ardentissime possum urgere*[557].	Probabilité : *Tueri pius potest, probabilis est, autore non caret.*
433. *Quoniam vero de loquendi licentia — aut raro plectatur*[558].	Manque de punir les médisants.
	Que la société ne se gâte.

EP. 3.MUTII VILELESCI. P. 437. *Nec sane dubium — [559] nihil jam detrimenti acceperit.*

P. 440. *Ardentissime Deum exoremus — operari non est gravatus et tu fili*, etc. Ezech., 37[560].

P. 441. *Secundum caput — tanti facimus*[561].

Manque d'obéissance : pour chercher leur réputation.

P. 442. *Hæc profecto una si deficiet, — qui hæc molitur*, etc. [562].

Manque d'obéissance : chercher l'appui des grands.

P. 443. *Ex hoc namque vitio, — importunum præbeas*[563].

Ils font des choses indécentes et hors l'état de la Société, et disent que les grands seigneurs les importunent pour cela ; mais ce sont eux qui les importunent, de sorte qu'il faut ou les avoir pour ennemis si on les refuse, ou perdre la Société en l'accordant.

443. *Spectabit tertium caput, — mutatus est color optimus*[564].

Chasteté.

445. *De paupertate, — non adversentur veritati*[565].

Pauvreté. Relâchement d'opinions contraires à la vérité.

445. *Nobilis quidam Romæ, — collocabit*[566].

P. 446. *Faxit Deus, — atque si prætermitterentur*[567].

Vignes, etc.

---

1. ↑ Cf. B., 395 ; C., 367 ; Bos., II, iv, 7 ; Faug., II, 201 n. ; Hav., XI, 7 ; Mol., I, 318 ; Mich., 490.
2. ↑ [*D'hommes.*]
3. ↑ Cf. C., 378 ; P. R., XXVIII, 47 ; Bos., II, xvii, 41 ; Faug., I, 324 ; Hav., XXIV, 31 *bis* ; Mol., I, 322 ; Mich., 958.
4. ↑ « J'appelle ainsi l'histoire de l'Église : c'est l'histoire du regne de la vérité. » (Bossuet, *Sermon sur la divinité de la religion*, avent 1665.)
5. ↑ Cf. B., 390 ; C., 359 ; P. R., XXVIII, 45 ; Bos., II, xvii, 41 ; Faug., I, 324 ; Hav., XX, iv, 31 ; Mol., I, 322 ; Mich., 441.
6. ↑ « Sans mentir, écrit Pascal à Mlle de Roannez, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend est bien agréable » (*Lettre* III, *olim* 5).

7. ↑ « C'est un effect de la Providence divine de permettre sa sainte Eglise estre agitée, comme nous le veoyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les âmes pies. » Montaigne, II, xv.
8. ↑ [*Qu'on*.]
9. ↑ « Navicula illa figuram Ecclesiæ præferebat, quod in mari, *id est sæculo*, fluctibus, *id est persecutionibus et tentationibus*, inquietatur. » (Tertullien, *de Baptismo*, c. xii.)
10. ↑ Cf. B., 464 ; C., 262 ; Faug., I, 286 ; Hav., *Prov.*, 294 ; Mol., II, 112 ; Mich., 670.
11. ↑ Cf. la lettre écrite par Pascal en 1661, sans doute à Domat : « Je m'imagine que vous n'imitez pas nos frondeurs de ce pays-ci qui usent si mal, au moins en ce qui me paraît, de l'avantage que Dieu leur offre de souffrir quelque chose pour l'établissement de ses vérités. »
12. ↑ Cf. B., 445 ; C., 243 ; Faug., II, 353 ; Hav., XXV, 184 ; Mol., II, 42 ; Mich., 816.
13. ↑ Cf. B., 385 ; C., 347 ; P. R., XXVIII, 3 ; Bos., II, xvii, 13 ; Faug., I, 321 ; Hav., XXIV, 12 ; Mol., II, 90 ; Mich., 563.
14. ↑ Cf. le *cinquième Factum* pour les curés de Paris : « Il est donc d'une étrange importance de justifier l'Église en cette rencontre, où elle est si cruellement outragée, et encore par tant de côtés à la fois, puisqu'elle se trouve attaquée non seulement par ses ennemis déclarés qui la combattent au dehors, mais encore par ses propres enfants qui la déchirent au dedans. Mais tant s'en faut que ces divers efforts, qui s'unissent contre elle, rendent sa défense plus difficile, qu'elle en sera plus aisée, au contraire : car dans la nécessité où nous sommes de les combattre tous ensemble, sur une calomnie qu'ils soutiennent ensemble, nous le ferons avec plus d'avantage que s'ils étaient seuls ; parce que la vérité a cela de propre, que plus on assemble de faussetés pour l'étouffer, plus elle éclate par l'opposition du mensonge. » Il est à remarquer que Pascal s'était servi d'une argumentation semblable contre les partisans du plein : « Chacun d'eux, écrit-il dans sa *Lettre* à M. Le Pailleur, a tous les autres pour ennemis… De sorte qu'il n'est pas nécessaire de les combattre pour les ruiner : il suffit de les abandonner à eux-mêmes, parce qu'ils composent un corps divisé, dont les membres, contraires les uns aux autres, se déchirent intérieurement ; au lieu que ceux qui favorisent le vide, demeurent dans une unité toujours égale a elle-même, qui, par ce moyen, a tant de rapport avec la vérité, qu'elle doit être suivie jusqu'à ce qu'elle nous paraisse à découvert. » *Œuvres*, éd. Lahure, t. III, p. 61.
15. ↑ [*Il se peut faire que les deux soient trompés*.] — Cf. le cinquième *Factum pour les curés de Paris* : « Encore qu'il soit vrai qu'ils soient tous égarés, il est vrai néanmoins que les uns le sont plus que les autres… or, il est certain que les jésuites auront de l'avantage dans ce parallèle entier…, parce que le schisme est un si grand mal… qu'il ne peut y avoir aucun bien où il se trouve ».
16. ↑ « Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles, mais il y a des temps de niaiser. » (*Réflexions sur l'esprit géométrique*.)
17. ↑ *Tempus flendi et tempus ridendi*, Eccl., III, 4. — La série des textes sur la distinction des temps, que contient ce chapitre de l'Ecclésiaste, fournissait à Saint-Cyran quelques-unes de ses citations favorites. On lui reproche dans son interrogatoire de 1638 d'alléguer souvent ce passage : *Tempus ædificandi, tempus destruendi* (question n° 199). En 1643, lorsque, selon l'expression de Sainte-Beuve, il déchaîne le génie polémique d'Arnauld, il lui écrit : *Tempus tacendi et tempus loquendi* (*Port-Royal*, 5e éd., t. II, p. 21).
18. ↑ [*Jésus-Christ*.]
19. ↑ [*Qui ayant*.]
20. ↑ La fin du mot est d'une lecture douteuse ; notre leçon est celle de M. Molinier ; Faugère avait lu *doublement*, M. Michaut lit *doublant*.
21. ↑ *et un* jusqu'à *Jésus-Christ* en surcharge.
22. ↑ Il faut entendre, comme le remarque Havet, *mort* au monde, *vivant* de la vie éternelle, et d'autre part *vivant* du monde, *mort* à la vie éternelle.
23. ↑ *et de foi et de morale* en surcharge.

24. ↑ [*Desquelles on ne peut en nier une sans faire une hérésie contraire, et la plupart des hérésies ne sont* [*la source de toutes les hérésies est* [*et toutes les hérésies ne viennent que de l'ignorance et de l'exclusion de quelqu'une de ces vérités. Et l'attachement à la vérité opposée. Exemples. Il est vrai* [*La source de toutes les hérésies est de ne pas concevoir l'accord de deux vérités opposées et de croire qu'elles sont si incompatibles*.]
25. ↑ [*Toutes*.]
26. ↑ [*Qu'ils*.] La fin du paragraphe, addition postérieure.
27. ↑ [*Les rend*.]
28. ↑ *Ne pouvant… disent* en surcharge. — Port-Royal remplace les *Ariens* par les *Eutychiens*, afin de leur opposer les *Nestoriens* : « Les Nestoriens voulaient qu'il y eût deux personnes en Jésus-Christ, parce qu'il y a deux natures ; et les Eutychiens au contraire, qu'il n'y eût qu'une nature, parce qu'il n'y a qu'une personne. Les catholiques sont orthodoxes, parce qu'ils joignent ensemble les deux vérités de deux natures et d'une seule personne. »
29. ↑ [*Ne*] sont [*pas hérétiques*.]
30. ↑ Pascal avait d'abord écrit : *Exemple* ; il a ajouté un 2 après avoir rédigé le paragraphe précédent dont il a fait son premier exemple.
31. ↑ Nous lisons *transsubstantiellement*. La copie donne *et comme substantée*. Faugère lit *consubstantiellement*. Molinier et Michaut, *et consubstantielle en*. L'abbé Urbain propose *transsubstanciée*, qui est dans Richelet (*Bulletin des humanistes français*, nº 15, séance du 12 mai 1897).
32. ↑ [*Et nous*.]
33. ↑ [*Que Jésus-Christ y est aussi comme figure*.]
34. ↑ Cf. Bossuet, *Exposition de la doctrine de l'Église catholique* : « La vérité que contient l'Eucharistie dans ce qu'elle a d'intérieur n'empêche pas qu'elle ne soit un signe dans ce qu'elle a d'extérieur et de sensible. »
35. ↑ [*De Luther*.]
36. ↑ « Les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas y chercher une autre substance. » (*Lettre à Mlle de Roannez*, IV, *olim* 2.)
37. ↑ Pascal, pensant *aux hérétiques*, écrit *croient*, et continue d'ailleurs par le pluriel.
38. ↑ Page 276 du manuscrit.
39. ↑ Cf. P. R., *ult*., XXVIII, 3 ; Bos., II, xvii, 13 ; Faug., I, 324 ; Hav., XXIV, 12 ; Mol., II, 93 ; Mich., 913.
40. ↑ *Tous* est rayé sur la *copie* et remplacé par : *Il y en a plusieurs qui* ; ce qui est également le début imprimé par Port-Royal.
41. ↑ Voici l'application que Pascal fait de cette règle : « Apprenons par cette doctrine si pure, à défendre tout ensemble la puissance de la nature contre les luthériens, et l'impuissance de la nature contre les pélagiens ; la force de la grâce contre les luthériens, et la nécessité de la grâce contre les pélagiens ; sans ruiner le libre arbitre par la grâce, comme les luthériens ; et sans ruiner la grâce par le libre arbitre, comme les pélagiens ; et ne pensons pas qu'il suffise de fuir une de ces erreurs pour être dans la vérité. » (*Dissertation sur les commandements de Dieu*, conclusion).
42. ↑ Cf. B., 391 ; C., 357 ; Faug., I, 286 ; Hav., *Prov*., 294 ; Mol., II, 101 ; Mich., 437.
43. ↑ D'une main étrangère. — *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*. Texte de saint Augustin (*contra Faustum*, in. 18) cité par Jansénius, et commenté par Pascal dans ses réflexions sur l'*Art de Persuader*.
44. ↑ Cf. B., 407 ; C., 382 ; Faug., I, 287 ; Hav., XXIV, 12 *bis* ; Mol., II, 100 ; Mich., 475.
45. ↑ Cf. B., 394 ; C., 365 ; Faug., I, 186 ; Hav., XXV, 64 ; Mol., II, 125 ; Mich., 487.
46. ↑ Cf. B., 147 ; C., 178 ; Faug., I, 321 ; Hav., *Prov*., 301 ; Mol., II, 93 ; Mich., 459.
47. ↑ Cf. B., 351 ; C., 306 ; P. R., XXVIII, 37 ; Bos., II, xvii, 35 ; Faug., I, 328 ; Hav., XXIV, 25 ; Mol., II, 93 ; Mich., 26.
48. ↑ [*Est que*.]

49. ↑ [*Est que à présent que le temps*.]
50. ↑ [*Que nous*.]
51. ↑ Le passage a été remanié par Pascal qui avait d'abord écrit : *Saint Athanase comme couronné de gloire* ; il a ajouté *Sainte Thérèse et les autres*, puis quelques mots que nous avons remplacés par des points, parce que nous ne sommes pas parvenus à une lecture satisfaisante. Nous lisons seulement les trois derniers mots (sur quatre) : *… sages comme nous*. La Copie donne *rien moins que comme des dieux*. Molinier : *agissant avec nous comme des dieux*.
52. ↑ [*Dit saint Pierre*.]
53. ↑ Citation qui est en réalité de saint Jacques. *Elias homo erat similis nobis passibilis* (V, 17).
54. ↑ « C'est ainsi que saint Athanase, saint Hilaire et d'autres saints évêques de leur temps ont été traités de rebelles, de factieux, d'opiniâtres, et d'ennemis de la paix et de l'union ; qu'ils ont été déposés, proscrits et abandonnés de presque tous les fidèles, qui prenaient pour un violement de la paix le zèle qu'ils avaient pour la vérité… C'est ainsi que les saints patriarches et les prophètes ont été accusés, comme fut Élie, *de troubler le repos d'Israël*. » (Second factum pour les curés de Paris).
55. ↑ En marge. — Cf. fr. 337 : on y retrouve cinq degrés, le *peuple* et les *demi-habiles*, réunis ici dans la troisième condition : « Ni science ni zèle. » Puis les *habiles* : « Science sans zèle. » Au-dessus « les *dévots* qui ont plus de zèle que de science ». Enfin les *chrétiens parfaits*.
56. ↑ Cf. B., 325 ; C., 275 ; Faug., I, 286 ; Hav., *Prov*., 294 ; Mol., II, 125 ; Mich., 280.
57. ↑ *Et qu'il fût* en surcharge.
58. ↑ Cf. B., 380 ; C., 339 ; Faug., I, 324 ; Mol., II, 122 ; Mich., 762.
59. ↑ Cf. B., 253 ; C., 309 ; Bos., *suppl*., 233 ; Faug., I, 317 ; Hav., XXIV, 84 ; Mol., II, 113 ; Mich., 526.
60. ↑ Référence à la lettre 63 : « Nam si sacerdotes Dei et Christi sumus, non invenio quem sequi magis quam Deum et Christum debeamus. » Cf. *ibid.* : « Nam si Jesus Christus Dominus et Deus noster ipse est summus sacerdos Dei Patris, et sacrificium Patri se ipsum primus obtulit, et hoc fieri in sui commemorationem præcepit, utique ille sacerdos vice Christi fungitur qui id quod Christus fecit imitatur, *etc.* »
61. ↑ [*Sans unité*.]
62. ↑ *Presque* en surcharge.
63. ↑ Cf. B., 338 ; C., 290 ; Bos., *suppl*., 16 ; Faug., I, 317 ; Hav., XXIV, 57 ; Mol., II, 113 ; Mich., 314.
64. ↑ *Leur* en surcharge.
65. ↑ [*Dans*.]
66. ↑ Renvoi à saint Luc, XXII, 25 et 26 : *Reges gentium dominantur eorum ; et qui potestatem habent super eos, benefici vocantur. Vos autem non sic : sed qui major est in vobis, fiat sicut minor : et qui præcessor est sicut ministrator*.
67. ↑ Cf. B., 371 ; C., 329 ; Faug., I, 318 ; Hav., *Prov*., 300 ; Mol., II, 114 ; Mich., 703.
68. ↑ Cf. le *Mémoire de M. Le Maître pour les solitaires de Port-Royal* (1654) : « On n'y fait ni profession ni vœux… ce n'est qu'un lieu de retraite toute volontaire et toute libre, où personne ne vient que l'esprit de Dieu ne l'y amène, et où personne ne demeure que parce que l'esprit de Dieu l'y retient. »
69. ↑ Cf. B., 328 ; C., 290 ; Bos., *suppl*., 15 ; Faug., I, 317 ; Hav., XXIV, 76 ; Mol., II, 113 ; Mich., 312.
70. ↑ Il est difficile d'interpréter l'ordre de ces mots d'une façon satisfaisante : je serais tenté de penser que dans l'esprit de Pascal *règles importantes* se rapportent aux mots qui suivent : *actions de l'Église et des Pères, canons*. Quant au fond, Havet a montré qu'il s'agit du concile qui se tint de 1438 à 1442 à Ferrare et à Florence, sous l'influence de Bessarion, et il a cité cette phrase de Bossuet (*Remarques sur l'Histoire des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine de M. Dupin*, chap. 1er, cinquième remarque) : « C'est entrer dans l'esprit des Grecs schismatiques, qui, dans le concile de Florence, voulaient prendre pour honnêteté et pour compliment tout ce que les Pères écrivaient aux papes pour se soumettre à leur autorité.
71. ↑ [*In*.]

72. ↑ Rapprochement de deux textes empruntés à saint Jean. Le premier est dans l'Évangile (X, 30) : *Ego et Pater unum sumus*. Le second est tiré de la première lettre (V. 7) : *quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo. Pater Verbum et Spiritus Sanctus : et hi tres unum sunt*.
73. ↑ Il est remarquable que Pascal oppose à l'expression catholique *huguenots* l'expression protestante *papistes*. Littré cite à ce sujet un passage de Pasquier (*Lettres*, t. I., p. 183) : « Se sont insinués entre nous deux misérables mots de factions de huguenot et de papiste. »
74. ↑ Cf. B., 457 ; C., 257 ; Faug., I, 283 ; Mol., II, 95 ; Mich., 794.
75. ↑ Cf. B., 383 ; C., 343 ; Bos., *suppl.*, 224 ; Faug., I, 318 ; Hav., XXIV, 85 ; Mol., II, 114 ; Mich., 730.
76. ↑ *Étrange* en surcharge.
77. ↑ Fragment écrit en vue de la thèse qui est soutenue par Pascal dans la *Lettre d'un avocat au Parlement sur l'Inquisition* : « Il est donc sans doute que, si nous tenons le pape pour infaillible, il faut que nous nous déclarions pour ses esclaves, ou que nous passions pour hérétiques, puisque nous résisterions à une autorité infaillible. Aussi jamais l'Église n'a reconnu cette infaillibilité dans le pape, mais seulement dans le concile universel, auquel on a toujours appelé des jugement injustes des papes. »
78. ↑ Allusion au *deus absconditus* d'Isaïe, cf. fr. 242.
79. ↑ Cf. B., 380 ; C., 339 ; Faug., I, 318 ; Mol., II, 114 ; Mich., 709.
80. ↑ Conformément au principe posé dans le texte de saint Luc cité au fr. 872.
81. ↑ Cf. B., 32 ; C., 48 ; Bos., I, ix, 8 ; Faug., II, 133 ; Hav., VI, 7 *bis* ; Mol., I, 101 ; Mich., 385.
82. ↑ Cité par Charron, *De la Sagesse*, l. I, chap. xxvii, art. 8, d'après Térence, *Heautont.*, IV, 5, 47 et Cic., *De Offic.*, i, 10.
83. ↑ Le début du fragment d'une main étrangère. Cf. fr. 301 : « Pourquoi suit-on la pluralité ? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison ? non, mais plus de force. »
84. ↑ [*Et qu'on dispose.*]
85. ↑ Cf. fr. 298.
86. ↑ Cf. XIVe *Prov.* : « C'est ce que saint Paul nous apprend lorsque, parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant « que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont ministres de Dieu pour exécuter ses vengeances contre les coupables. » (*Rom.*, XIII, 14.)
87. ↑ « Vous croyez avoir la force et l'impunité, mais je crois avoir la vérité et l'innocence. C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité… Mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même. » Ce rapprochement éclaire la pensée de Pascal : il y a un droit relatif et un droit absolu. Le premier est fondé sur la force et il vaut pour les choses humaines, il est à la base de l'ordre social et il commande le respect aux hommes ; le second est fondé sur la vérité, il vaut pour les choses religieuses, et Dieu le fait régner sans violence par l'autorité de l'Église. L'indépendance des Jansénistes en matière de foi n'impliquerait donc pas l'indépendance en matière politique, malgré les insinuations des Jésuites qui essayaient de rendre leurs adversaires suspects à Louis XIV. Qu'on se rappelle l'insistance avec laquelle Mme Périer souligne le loyalisme de Pascal au moment de la Fronde.
88. ↑ Cf. B., 20 ; C., 39 ; Faug., II, 132 ; Hav., XXV, 85 ; Mol., I, 97 ; Mich., 202.
89. ↑ « À le prendre exactement, un roy n'a rien proprement sien, il se doibt soy mesme à aultruy ; la juridiction ne se donne point en faveur du iuridiciant, c'est en faveur du iuridicié ; on fait un supérieur, non pour son proufit, mais pour le proufit de l'inferieur. » (Montaigne, III, 6).
90. ↑ Objection que Pascal prête à ses adversaires, aux défenseurs de l'autorité papale, et qui est un principe de sa propre philosophie pratique : « *Injustice*. Il est dangereux de dire au peuple que les lois

ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. » (Fr. 326.) Les deux fragments, qui portent le même titre et qui sont tous deux dictés, paraissent bien contemporains. — Mais en matière religieuse il ne faut pas conserver de *pensée de derrière*, il faut dire la vérité dans l'intérêt spirituel du souverain spirituel.

91. ↑ Paroles de Jésus à Pierre dans l'Évangile selon saint Jean (XXI, 18). Le troupeau confié à saint Pierre est le troupeau de Jésus, et c'est pourquoi les papes ne peuvent disposer de leur empire à la différence des rois (fr. 877).
92. ↑ Cf. B., 325 ; C., 275 ; Bos., *suppl.*, 14 ; Faug., I, 318 ; Hav., XXIV, 75 ; Mol., II, 114 ; Mich., 279.
93. ↑ *En la foi*, addition.
94. ↑ Cf. B., 459 ; C., 257 ; Faug., I, 325 ; Mol., II, 183 ; Mich., 800.
95. ↑ Cf. Faug., I, 269 ; Hav., *Prov.*, 287 ; Mol., II, 114 ; Mich., 242.
96. ↑ Cf. XVIII[e] *Prov.* : « Voilà, mon Père, les vrais sentiments qu'il faut inspirer aux Papes, puisque tous les théologiens demeurent d'accord qu'ils peuvent être surpris, et que cette qualité suprême est si éloignée de les en garantir, qu'elle les y expose au contraire davantage, à cause du grand nombre de soins qui les partagent. »
97. ↑ Cf. B., 457 ; C., 255 ; Faug., I, 282 ; Hav., XXIV, 83 *bis* ; Mol., II, 95 ; Mich., 786.
98. ↑ Cf. Section XIII, fr. 851 : « Ces malheureux qui nous ont obligé de parler des miracles » ; voir aussi fr. 849, et l'allusion menaçante de la XII[e] Provinciale au « fond » de la morale.
99. ↑ Cf. B., 457 ; C., 256 ; Bos., *suppl.*, 22 ; Faug., I, 282 ; Hav., XXIV, 83 ; Mol., II, 95 ; Mich., 788.
100. ↑ *Justifiés* en surcharge.
101. ↑ [*Des*.]
102. ↑ [*Véritable*.]
103. ↑ [*Rédemption*.]
104. ↑ Ces mots ajoutés en surcharge.
105. ↑ [*Pouvoir*.]
106. ↑ Cf. B., 383 ; C., 343 ; Faug., I, 273 ; Mol., II, 95 ; Mich., 736.
107. ↑ Cf. B., 167 ; C., 200 ; P. R., X, 6 ; Bos., II, viii, 4 ; Faug., II, 278 ; Mol., I, 273 ; Mich., 524.
108. ↑ Et facit… sacerdotes de extremis populi, qui non erant de filiis Levi (III, *Reg.*, XII, 31). Cette phrase répond à la préoccupation dominante de Saint-Cyran. Voir la lettre *de la Vocation* que Pascal et sa sœur ont lue dès sa publication (Lettre du 1[er] avril 1648), en particulier le ch. xvi : *Trois choses qui font juger à l'auteur combien la vraie vocation à la prêtrise est rare en ce temps.*
109. ↑ *Tellement* en surcharge.
110. ↑ [*Celle d'autrefois*.]
111. ↑ [*Et même*.]
112. ↑ Cf. B., 337 ; C., 289 ; P. R., *ult.*, XXVIII, 75 ; Bos., II, xvii, 59 ; Faug., II, 374 ; Hav., XXIV, 49 ; Mol., II, 115 ; Mich., 327.
113. ↑ Titre expliqué dans la seconde note de Nicole à la *quatrième Provinciale* : « Première plainte des Jésuites : que Montalte leur fait les mêmes reproches que les hérétiques font à l'Église… qu'il n'y a que les hérétiques qui aient accoutumé de reprendre et de blâmer la doctrine des Casuistes. »
114. ↑ Cf. fr. 852.
115. ↑ Cf. B., 466 ; C., 265 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., I, 272 ; Hav., XXIII, 44 ; Mol., II, 125 ; Mich., 782.
116. ↑ Fragment d'abord écrit au crayon.
117. ↑ Cf. Faug., I, 327 ; Hav., *Prov.*, 302 ; Mol., II, 98 ; Mich., 626.
118. ↑ Ce fragment et le suivant étaient destinés à un *Projet de mandement contre l'Apologie des Casuistes* qui a été trouvé dans les papiers de Pascal.
119. ↑ *Et même les* surcharge.
120. ↑ La fin de la phrase en surcharge. — « Les princes sont dans la corruption, les prêtres les y accompagnent ; les prophètes les y confirment. » (*Projet de mandement.*)
121. ↑ Voir la note du fragment suivant.

122. ↑ *Passés* en surcharge.
123. ↑ Cf. Faug., II, 326 ; Hav., *Prov.*, 301 ; Mol., II, 97 ; Mich., 654.
124. ↑ Pascal avait d'abord commencé par : *Il est vrai.*
125. ↑ [*Casuistes.*]
126. ↑ [*Qui tiennent maintenant le même rang que les prophètes* [*ont été figurés par les faux prophètes de la vraie religion* [*même parmi les…* [*ont autorisé ces injustices.*]
127. ↑ [*Du corps, de notre.*]
128. ↑ [*Et qui sont figurés par les faux prophètes des Juifs. Mais si les juifs.*] — Cf. *Cinquième factum pour les curés de Paris* : « Peut-on dire : après cela que l'Église consent à ces erreurs, et ne faut-il pas avoir toute la malice des Hérétiques pour l'avancer, sous le seul prétexte qu'*un corps qui n'est point de la Hiérarchie* demeure opiniâtrement dans quelques sentiments particuliers condamnés par ceux qui ont autorité, dans le Corps de la Hiérarchie ? »
129. ↑ *Injustices* [*mais toute la suite* [*les prêtres* [*ses véritables.*]
130. ↑ [*Naturels.*]
131. ↑ [*Dont la suite est continuelle et sans interruption depuis J.-C, a été figurée par la suite aussi continuelle des grands prêtres qui ont prédit le Messie et.*]
132. ↑ [*Aujourd'hui.*]
133. ↑ [*L'ont voulu rendre corrompue.*]
134. ↑ [*Peuples.*]
135. ↑ *De ces casuistes* en surcharge.
136. ↑ [*Ses prélats.*]
137. ↑ « Nous déclarons donc hautement que ceux qui seraient dans ces erreurs seraient absolument inexcusables de recevoir la fausseté de ces mains étrangères, qui la leur offrent au préjudice de la vérité qui leur est présentée par les mains paternelles de leurs propres pasteurs. » (*Projet de mandement contre l'Apologie des Casuistes.*)
138. ↑ À la page 412 du manuscrit. — [*Tout le corps de la hiérarchie en étant exempt* [*le rejetant, tant s'en faut que tout ce qui se passe aujourd'hui témoigne que l'Église en est* [*il y a bien plus de sujet de conclure qu'elle n'en est pas infectée par la résistance que toute la hiérarchie y oppose que de conclure.*]
139. ↑ *Dans* surcharge.
140. ↑ [*Qu'elle soit dans la corruption.*]
141. ↑ [*Ces personnes extraordinaires* [*dont la*] vocation [*est*] extraordinaire.
142. ↑ [*Aussi* [*que si.*]
143. ↑ [*Qu'on la sollicite* [*et qu'elle refuse avec tant de vigueur et de constance* [*que par la résistance universelle qu'elle fait de consentir aux iniquités qu'on la sollicite si fort.*] — Le *Projet de mandement* donne la rédaction définitive de ce paragraphe : « Si on a sujet de gémir de voir quelques religieux relâchés et quelques casuistes corrompus qui introduisent ces relâchements, on a sujet de bénir Dieu de ce que les pasteurs ordinaires de l'Église leur résistent ; et qu'ainsi le corps de la hiérarchie, en quoi consiste proprement l'Église, demeure exempt de ce relâchement, n'y ayant que quelques-unes de ces personnes égarées qui sont hors de la hiérarchie et qui tiennent entre nous le rang que les faux prophètes tenaient entre les juifs, qui trempent dans ces impiétés ; en quoi il n'arrive rien que de conforme à ce que saint Pierre a prédit (II Pet., ii, 1) en cette sorte : « De la même manière qu'il y a eu de faux prophètes entre les juifs, aussi il s'en élèvera entre nous. »
144. ↑ [*Quittent l'ordre ordinaire* [*commun et ayant* [*ont pris.*]
145. ↑ [*Hommes.*]
146. ↑ [*Hommes.*] Jusqu'à *Juifs*, la suite de la phrase en surcharge.
147. ↑ *Particulier et* en surcharge.
148. ↑ [*Tirer une conséquence pour surprendre ou affaiblir les fidèles qui prennent soin de s'instruire de la conduite de Dieu sur son Église puisque.*]

149. ↑ [*Si conformes à l'ordre de la conduite divine et si.*]
150. ↑ [*Dieu susciterait de ces sortes.*]
151. ↑ [*Non pas de l'oubli de Dieu, mais plutôt.*]
152. ↑ [*De son oubli sur son Église qui prédit* [*fait arriver, augmenter ces désordres*] *à laquelle il a depuis longtemps… que des tentations arriveraient* [*s'élèveraient pour éprouver ceux qui sont à lui* [*sont véritablement fidèles.*]
153. ↑ Tout le Mandement doit répondre aux « impies » qui prétendent « que Dieu ne règle pas la conduite de l'Église, puisque, après l'avoir assurée d'une possession éternelle de la vérité, on la voit abandonnée à des erreurs et à des égarements si effroyables. »
154. ↑ Cf. B., 458 ; C., 257 ; Faug., I, 283 ; Mol., II, 95 ; Mich., 795.
155. ↑ Cf. Faug., I, 277 ; Hav., *Prov.*, 291 ; Mol., II, 103 ; Mich., 970.
156. ↑ Cf. *Cinquième factum pour les curés de Paris* : « Nous demanderons aux calvinistes qui leur a appris à tirer cette bizarre conséquence : les jésuites sont dans cette opinion ; donc l'Église y est aussi ; comme si sa règle était de ne suivre que les maximes des Jésuites ! »
157. ↑ *Ibid.* : « On ne saurait nier qu'il y ait un bien chez les Jésuites, puisqu'ils ont gardé l'unité. »
158. ↑ Cf. Faug., I, 277 ; Hav., *Prov.*, 291 ; Mol., II, 105 ; Mich., 972.
159. ↑ Il convient de rapprocher ce passage des expressions que Pascal emprunte aux Déclarations des Jésuites : « Soumettre à la Société, et ainsi garder l'uniformité ; or aujourd'hui cette uniformité est en la diversité, car la Société le veut. » (voir le fr. 956.) Le fragment doit être ainsi interprété comme une objection des Jésuites à Pascal lui-même : Vous nous accusez de différer les uns des autres, d'avoir des docteurs sévères et des docteurs complaisants ; mais nous ne condamnons personne et nous sommes par conséquent irréprochables. Si nous avions pour tous la même règle, nous ne rendrions pas au monde les services que sa corruption attend de nous et qui nous valent sa faveur ; si nous ne conservions pas une certaine unité dans cette diversité, notre ordre se dissoudrait de lui-même. L'uniformité pure nous enlèverait tout crédit au dehors ; la diversité pure nous détruirait au dedans. Notre intérêt est de concilier uniformité et diversité.
160. ↑ Cf. B., 449 ; C., 247 ; Faug., II, 223 ; Hav., XXV, 148 ; Mol., II, 112 ; Mich., 805.
161. ↑ Expression qui est peut-être un souvenir de Montaigne : « En mon païs, et de mon temps, la doctrine amende assez les bourses, nullement les ames. » (III, 8.)
162. ↑ En d'autres termes l'enseignement de la vérité est direct, car il suffit à l'esprit d'être éclairé ; mais l'enseignement de la vérité n'est rien, s'il s'arrête à l'intelligence : vous montrez au voleur qu'il est injuste, et vous ne l'empêchez pas de voler. Cf. XIIe *Prov.* : « Les péchés n'obligent qu'à se confesser, selon vos maximes ; la simonie oblige à restituer ; et il y a des personnes à qui cela paraîtrait assez différent. Car vous avez bien trouvé des expédients pour rendre la confession douce ; mais vous n'en avez point trouvé pour rendre la restitution agréable. »
163. ↑ Cf. B., 372 ; C., 329 ; Faug., I, 270 ; Hav., *Prov.*, 112 ; Mol., II, 95 et *Prov.*, 112 ; Mich., 702.
164. ↑ « Ce qu'il y a de plus pernicieux dans ces nouvelles morales, est qu'elles ne vont pas seulement à corrompre les mœurs, mais à corrompre la règle des mœurs ; ce qui est d'une importance tout autrement considérable. Car c'est un mal bien moins dangereux et bien moins général d'introduire des dérèglements, en laissant subsister les lois qui les défendent, que de pervertir les lois et de justifier les dérèglements. » *Premier factum pour les curés de Paris.*
165. ↑ Cf. B., 421 ; C., 396 ; P. R., XXVIII, 60 ; Bos., II, xvii, 53 ; Faug., I, 210 ; Hav., XXIV, 43 ; Mol., II, 99 ; Mich., 135.
166. ↑ [*N'agit.*]
167. ↑ Pascal applique ce principe dans la *Quinzième Provinciale* : « Qu'on ne s'étonne donc plus de voir les jésuites calomniateurs : ils le sont en sûreté de conscience, et rien ne les en peut empêcher. »
168. ↑ Cf. C., 342 ; Faug., I, 321 ; Mol., II, 123 ; Mich., 696.
169. ↑ Cf. Faug., I, 274 ; Hav., *Prov.*, 290 ; Mol., II, 121 ; Mich., 262.
170. ↑ *Joan.*, XV, 15 : *Jam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat dominus ejus.*

171. ↑ Cf. fr. 531 et les notes.
172. ↑ Cf. B., 380 ; C., 339 ; Faug., I, 266 ; Hav., *Prov*., 10 ; Mol., II, 96 ; Mich., 763.
173. ↑ Cf. C., 377 ; Faug., II, 205 ; Hav., XXV, 143 ; Mol., I, 257 ; Mich., 957.
174. ↑ Math., XII, 30 : *Qui non est mecum, contra me est.*
175. ↑ Marc, IX, 39 : *Qui enim non est adversum vos, pro vobis est.*
176. ↑ Cf. B., 125 ; C., 152 ; Mich., 38.
177. ↑ Cf. le de *Doctrina christiana* de saint Augustin : *Asserendo temere quod ille non sensit quem legit… fit… nescio quomodo, ut amando sententiam suam, Scripturæ incipiat offensior esse quam sibi.*
178. ↑ Cf. B., 418 ; C., 400 ; Faug., II, 403 ; Mich., 448.
179. ↑ Texte précédé de deux mots dont nous ne pouvons donner une leçon satisfaisante. La première *Copie* fournit cette lecture : *Semble définition*, et la deuxième *Simple définition*.
180. ↑ [*Sed*.] — Exemples d'interprétations littérales de l'Écriture qui vont contre le sens de l'Écriture ; saint Jacques écrit (IV, 6 ; cf. I *Epist. Petr*., V, 5 et Montaigne, *Apologie*) que Dieu résiste aux superbes, mais qu'il donne la grâce aux humbles ; d'où l'on conclut qu'il ne leur donne pas l'humilité, alors que l'humilité même qui mérite la grâce en est pour Pascal le premier effet.
181. ↑ L'Évangile de saint Jean porte (I, 11) que le Verbe n'a pas été reçu par les siens ; on demandera si tous ceux qui ne l'ont pas reçu {et auxquels suivant l'Évangile le Verbe apporte le pouvoir de devenir fils de Dieu) ne sont pas les siens par le fait même qu'ils ne l'ont pas reçu.
182. ↑ Cf. Faug., I, 312 ; Hav., *Prov*., 300 ; Mol., *Prov*., 109 ; Mich., 647.
183. ↑ [*Morale*.] — « Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation » (fr. 261).
184. ↑ [*Rien*] rendu [*incertain*.]
185. ↑ [*Mais*.] — « *Contradiction*, (c'est-à-dire le fait d'être contredit), est une mauvaise marque de vérité » (fr. 384).
186. ↑ Cf. Faug., I, 312 ; Mol., *Prov*., 109 ; Mich., 243.
187. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., XXIV, 10 ; Mol., II, 143 ; Mich., 435.
188. ↑ Une première rédaction que Pascal a ensuite barrée donnait en latin les passages de l'Écriture (*Jérém*., VI, 16 et XVIII, 12) qui sont traduits dans le texte ci-contre [*State super vias et interrogate de semitis antiquis, et ambulate in eis. Et dixerunt : Non ambulabimus, sed post cogitationem nostram ibimus. Ils ont dit aux peuples : Venez avec nous ; nous suivrons les opinions des nouveaux auteurs. La raison* [*naturelle* [*sera notre guide ; nous serons comme les autres peuples qui suivent chacun sa lumière naturelle. Les philosophes ont*.]
189. ↑ [*Ont suivi le*.]
190. ↑ [*La seule religion chrétienne a*.]
191. ↑ [*Ses*.]
192. ↑ [*Nous*.]
193. ↑ [*Aussi les philosophes de toutes les sectes ont été* [*suivi librement leurs propres imaginations*.]
194. ↑ [*Arrêtez-vous dans la foi*.]
195. ↑ [*Écoutez*.]
196. ↑ [*Ont*.]
197. ↑ *Noluit autem populus audire vocem Samuelis, sed dixerunt : Nequaquam, rex enim erit super nos, et erimus nos quoque sicut omnes gentes* I Reg., VIII, 19-20.
198. ↑ Cf. B., 384 ; C., 344 ; Faug., I, 273 ; Mol., II, 124 ; Mich., 731.
199. ↑ [*Donc*] vous ne voulez plus [*qu'il y*.]
200. ↑ *Même* en surcharge.
201. ↑ [*Même*.]
202. ↑ Cf. B., 352 ; C., 307 ; Bos., II, xvii, 73 ; Faug., I, 325 ; Hav., XXIV, 62 ; Mol., II, 121 ; Mich., 258.
203. ↑ *Ne juge* en surcharge.

204. ↑ *Dieu* jusqu'à *œuvres* en surcharge. Formules de saint Thomas citées dans le *Troisième Factum pour les Curés de Paris* : « L'Église ne juge que selon ce qui paraît à l'extérieur… mais devant Dieu qui voit le cœur… »
205. ↑ [*L'Église une pure au dehors*.]
206. ↑ [*La fausse sainteté des païens. Et l'Église demande des*] mœurs extérieures [*si pures*.]
207. ↑ [*Sans en être déshonorée mais*.]
208. ↑ [*Comme des*.]
209. ↑ *Qui paraît sainte*, en surcharge.
210. ↑ [*Quoique Dieu*.]
211. ↑ La page du manuscrit est coupée après ces mots ; la suite est donnée par les *Copies*, auxquelles manque d'ailleurs le début du fragment.
212. ↑ « Le confesseur est obligé de croire son pénitent sur parole », d'après Filiutius (Xe *Provinciale*).
213. ↑ Cf. C., 335 ; P. R., XXVIII, 41 ; Bos., II, xvii, 37 ; Faug., I, 271 ; Hav., XXIV, 27 ; Mol., II, 54 ; Mich., 951.
214. ↑ Cf. fr. 145 ; « dont bien nous prend, selon le monde, non selon Dieu. »
215. ↑ Cf. C., 307 ; Faug., I, 277 ; Hav., *Prov*., 291 ; Mol., II, 120 ; Mich., 947.
216. ↑ Première lecture du copiste *eût*.
217. ↑ *Sa* rayé sur la copie et remplacé par *notre*.
218. ↑ « C'est par cet horrible renversement qu'on a vu ceux qui se donnent la qualité de docteurs et de théologiens, substituer à la véritable morale, qui ne doit avoir pour principe que l'autorité divine, et pour fin que la charité, une morale tout humaine, qui n'a pour principe que la raison, et pour fin que la concupiscence et les passions de la nature » (*Premier factum pour les curés de Paris*).
219. ↑ Cf. C., 307 ; P. R., XXVIII, 23 ; Bos., II, xvii, 23 ; Faug., I, 275 ; Hav., XXIV, 21 ; Mol., II, 116 ; Mich., 945.
220. ↑ « Est-ce que le père Bauny et Basile Ponce ne peuvent pas rendre leur opinion probable ? — Je ne me contente pas du probable, lui dis-je ; je cherche le sûr. » (Ve *Prov*.) Cf. dans le *Projet de mandement contre l'Apologie des Casuistes* le passage où Pascal déclare que « cette abominable doctrine de la probabilité, qui est le fondement de toutes les erreurs, est la plus grande de leurs erreurs ; que rien ne saurait les sauver que la vérité (Joan., VIII, 32) » (à la suite du passage cité dans la première note du fragment suivant).
221. ↑ Cf. Faug., I, 277 ; Hav., *Prov*., 291 ; Mol., I, 20 ; Mich., 971.
222. ↑ « Toute la société des casuistes ne saurait assurer la conscience contre la vérité éternelle » (*Projet de mandement contre l'Apologie des Casuistes*).
223. ↑ « Ils seraient donc doublement coupables dans ces impiétés, et d'avoir reçu des opinions qu'ils ne devaient jamais admettre, et pour les avoir reçues de ceux qu'ils ne devaient jamais écouter » (*Ibid.*).
224. ↑ Cf. B., 366 ; C., 322 ; Faug., I, 266 ; Hav., *Prov*., 287 ; Mol., II, 120 ; Mich., 749.
225. ↑ En marge sur le manuscrit, et, semble-t-il, de l'écriture de Pascal lui-même, ces mots : *apportez faire un tour, apportez de la chandelle, apportez de la chandelle, apportez faire un tour*.
226. ↑ Cf. fr. 922, et la *Quatorzième Provinciale*.
227. ↑ Cf. B., 369 ; C., 326 ; Faug., I, 212 ; Mol., II, 121 ; Mich., 678.
228. ↑ Texte de saint Paul (*Rom.*, XII, 20) : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum*, — commenté par saint Augustin dans son *Exposition de quelques propositions, tirées de l'Épître aux Romains* (§ 71) : « Quapropter intelligendum est ad hoc dictum esse ut eum qui nos læserit provocemus ad pœnitentiam facti cum ei nos benefacimus. »
229. ↑ Cf. B., 382 ; C., 342 ; Faug., I, 269 ; Hav., XXV, 77 ; Mol., II, 118 ; Mich., 726.
230. ↑ C'est-à-dire que la morale traite de cas particuliers, comme la science du langage étudie des phrases particulières, mais d'après des règles universelles.
231. ↑ Cf. B., 368 ; C., 325 ; Faug., I, 270 ; Hav., *Prov*., 288 ; Mol., II, 117 ; Mich., 682.

232. ↑ La *Treizième Provinciale* montre l'application de ce principe : « Lessius parlera en païen de l'homicide, et peut-être en chrétien de l'aumône ; Yasquez parlera en païen de l'aumône, et en chrétien de l'homicide. Mais par le moyen de la probabilité que Vasquez et Lessius tiennent, et qui rend toutes vos opinions communes, ils se prêteront leurs sentiments les uns aux autres, et seront obligés d'absoudre ceux qui auront agi selon les opinions que chacun d'eux condamne. »
233. ↑ Cf. B., 179 ; C., 212 ; Faug., I, 273 ; Hav., *Prov*., 289 ; Mol., II, 121 ; Mich., 547.
234. ↑ [*Le scrupule*.]
235. ↑ [*Font agir*.]
236. ↑ « Comme la nature de l'homme tend toujours au mal dès sa naissance, et qu'elle n'est ordinairement retenue que par la crainte de la loi, aussitôt que cette barrière est ôtée, la concupiscence se répand sans obstacle ; de sorte qu'il n'y a point de différence entre rendre les vices permis, et rendre tous les hommes vicieux. » (*Premier factum pour les curés de Paris*).
237. ↑ Cf. B., 356 ; C., 334 ; Bos., II, xvii, 76 ; Faug., I, 271 ; Hav., XXIV, 65 ; Mol., II, 116 ; Mich., 707.
238. ↑ [*Et*] qu'une. — M. Lanson rapproche ce fragment d'un passage du *Quatrième factum pour les curés de Paris* (tout en reconnaissant que la coïncidence pourrait être fortuite, ce quatrième factum n'étant pas selon toute vraisemblance de la main de Pascal) : « Aveugles, qui ne reconnaissent pas qu'ils n'ont été abandonnés, comme ils sont encore tous les jours, de ceux mêmes qui font profession d'être leurs amis, que parce que les principes les plus communs et les premières notions du christianisme font détester ces opinions sitôt qu'elles sont connues, et qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes dont le jugement s'est corrompu par la lecture de ces méchants livres, qui soient capables de les souffrir ! »
239. ↑ *Escobartines* : Pascal prévoit que le nom d'Escobar, déjà connu, mais qu'il a rendu célèbre, est destiné à rester dans la langue. — Quoique ce fragment soit demeuré inédit jusqu'en 1779, Saint-Simon emploiera *Escobarder*, et d'Alembert définit l'adroit mensonge comme *Escobarderie* (cf. l'article de Littré).
240. ↑ Cf. B., 471 ; C., 271 ; Bos., I, x, 40 ; Faug., I, 272 ; Hav., VII, 39 et *Prov*., 289 ; Mol., II, 119 ; Mich., 593.
241. ↑ [*Défaut*.]
242. ↑ Cf. B., 382 ; C., 342 ; Bos., *suppl*., 12 ; Faug., I, 269 et I, 272 ; Hav., XXIV, 173 et *Prov*., 288 ; Mol., II, 118 ; Mich., 727.
243. ↑ Cf. Faug., I, 271 ; Hav., XXIV, 72 ; Mol., II, 118 ; Mich., 988.
244. ↑ « Il n'y a presque plus rien que les Jésuites ne permettent aux Chrétiens en réduisant toutes choses en probabilités, et enseignant qu'on peut quitter la plus probable opinion, que l'on croit vraie, pour suivre la moins probable ; et soutenant ensuite qu'une opinion est probable, aussitôt que deux Docteurs l'enseignent, voire même un seul. » (*Théologie morale des Jésuites*, 1654, I, 1.)
245. ↑ Cf. Faug., I, 284 ; Hav., *Prov*., 292 ; Mol., II, 104 ; Mich., 961.
246. ↑ Le *Deuxième factum pour les curés de Paris* définit la *Société de Jésus* « la plus puissante compagnie et la plus nombreuse de l'Église qui gouverne les consciences presque de tous les grands ».
247. ↑ II Tim., IV, 3 : *Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi maqistros, prurientes auribus.*
248. ↑ Cf. Bos., II, xvii, 77 ; Faug., I, 266 et I, 370 ; Hav., *Prov*., 287 ; et XXIV, 66 *bis* ; et *Prov*., 288 ; Mol., II, 106 ; et II, 116 ; Mich., 264.
249. ↑ [*impies*].
250. ↑ [*ce que l'on*].
251. ↑ Le sentiment qu'exprime Pascal dans ce fragment est celui qui perçait déjà dans les *Provinciales*, et particulièrement à la fin de la dix-huitième et dernière lettre. « J'ai de la peine à comprendre comment ceux à qui vous donnez tant de sujet de parler peuvent demeurer dans le silence. »
252. ↑ *Il est vrai… mais* ; en surcharge.
253. ↑ Sainte-Beuve (*Port-Royal*, 5e éd., t. III, p. 88, renvoie à l'Arrêt du Conseil qui livre au bourreau la traduction latine des *Lettres Provinciales* (23 septembre 1660) ; mais si l'on examine de près le

fragment qui suit, il paraît se rapporter à une date moins lointaine, au moment précis où Pascal voulait continuer la polémique engagée par les *Provinciales* dont la dernière était du 24 mars 1657, et où ses amis de Port-Royal inclinaient au silence. Il s'agit de l'*Arrêt du Conseil* du 25 juin 1657 portant suppression de la *lettre touchant l'Inquisition* (*Provinciales*, Éd. Faugère, t. II, 347). Pascal était l'un des auteurs de cette lettre, qui contestait la validité en France de la « nouvelle bulle du pape Alexandre VII » et dénonçait « l'Inquisition » que l'on voulait « établir à cette occasion. » (Cf. fr. 950 et notes). Les allusions à Rome et à l'Inquisition qui sont dans la suite du fragment nous semblent exclure toute autre interprétation.

254. ↑ Bulle d'Alexandre VII qui condamne nommément Jansénius, publiée à Paris le 3 mars 1657.
255. ↑ [*dit*].
256. ↑ [*écrire*].
257. ↑ [*et que les*] deux parties.
258. ↑ Cf. l'expression du *VI*e *Factum pour les curés de Paris* : « Quoi ! mes pères, toute l'Église est en rumeur dans la dispute présente. »
259. ↑ Ces deux derniers paragraphes en marge. — *Ps.* LXXXI, 6, c'est-à-dire au sens où il est dit que les hommes sont des dieux. Avec de la mauvaise volonté, tout peut devenir hérétique, même cette proposition que Jésus est Dieu.
260. ↑ Page 100 du manuscrit.
261. ↑ En 1679, lorsque la persécution recommença contre Port-Royal des Champs, une religieuse mourut : « Le corps étant sur la fosse, dit Sainte-Beuve, la mère Angélique lui mit une pièce écrite, entre les mains jointes, sur la poitrine. » C'était une Requête au Grand Pasteur des brebis que Dieu a ressuscité d'entre les morts, et elle commençait par ces mots : « Nous en appelons à votre tribunal, Seigneur Jésus. » (Port-Royal, 5e édit., t. V, p. 177.)
262. ↑ *Respondens autem Petrus et Apostoli dixerunt : Obedire oportet Deo magis quam hominibus* (*Act. Apost.*, V, 29).
263. ↑ Cf. xviie *Provinciale* : « Je ne vous crains ni pour moi, ni pour aucun autre, n'étant attaché ni à quelque communauté, ni à quelque particulier que ce soit. Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien ; je n'ai besoin, par la grâce de Dieu, ni du bien, ni de l'autorité de personne. Ainsi, mon Père, j'échappe à toutes vos prises. Vous ne me sauriez prendre de quelque côté que vous le tentiez. Vous pouvez bien toucher le Port-Royal, mais non pas moi. »
264. ↑ Cf. encore la fin de la *Dernière Provinciale* ; Pascal fait allusion au silence que ses amis s'imposent et qu'ils ont fini par lui imposer. « Ainsi leur patience m'étonne, et d'autant plus qu'elle ne peut m'être suspecte ni de timidité, ni d'impuissance, sachant bien qu'ils ne manquent ni de raisons pour leur justification, ni de zèle pour la vérité. Je les vois néanmoins si religieux à se taire que je crains qu'il n'y ait en cela de l'excès. » — Toutes les notes de ce fragment semblent une protestation contre cette attitude que la situation politique commandait à Port-Royal : « Il est vrai, écrit Besoigne, qu'il [*Pascal*] appréhendait que ce ne fût le désir de conserver la maison de P. R. qu'ils [*Arnauld et Nicole*] croyaient fort utile à l'Église, comme en effet elle l'était, qui les portât à ces condescendances, qu'il appelait quelquefois du nom de relâchement ou de quelque autre semblable aussi fort. » (*Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, t. IV, p. 489.)
265. ↑ Lecture douteuse, Faugère lit : *personnelles*, M. Molinier *pareilles*.
266. ↑ Allusion au libellé de l'Arrêt du Conseil qui, sans invoquer de texte à l'appui, déclare la *Lettre sur l'Inquisition* « contraire à l'honneur et respect qui sont dus à la personne de Notre Saint Père le Pape. »
267. ↑ [*Certainement*.]
268. ↑ *Sans danger de n'y pas arriver par là* en surcharge.
269. ↑ Cf. Faug., I, 305 ; Hav., *Prov.*, 299 ; Mol., *Prov.*, 114 ; Mich., 625.

270. ↑ Notes utilisées dans les *Dernières Provinciales*, spécialement dans la *Quinzième*, mais qui doivent avoir été rédigées après la *Onzième*. Cf. le *Post-Scriptum* : « En achevant cette lettre, j'ai vu un écrit que vous avez publié où vous m'accusez d'imposture sur le sujet de six de vos maximes que j'ai rapportées, et d'intelligence avec les hérétiques : j'espère que vous y verrez une réponse exacte, et dans peu de temps, mes pères, ensuite de laquelle je crois que vous n'aurez pas envie de continuer cette sorte d'accusation. »
271. ↑ Dans la *Onzième Provinciale*, Pascal avait écrit déjà ces lignes menaçantes : « Ne trouvez-vous pas, mes pères, que ce passage est bien juste à votre sujet : Les lettres que j'ai faites jusqu'ici ne sont qu'un jeu avant un véritable combat ? Je n'ai fait encore que me jouer, et vous montrer plutôt les blessures qu'on vous peut faire que je ne vous en ai fait. »
272. ↑ En marge le fr. 362 : « *Ex senatus consultis et plebiscitis*… Demander des passages pareils. »
273. ↑ « Les menaces que vous me faites en tant de façons ne m'empêcheront pas de me défendre. » (*Douzième Provinciale*)
274. ↑ [*Elidere*.]
275. ↑ [*Et par des passages* [*et de plus* [*que vous le* [*voulez-vous des preuves* [*passages ?*]
276. ↑ Le [*pratiquez*.]
277. ↑ Pascal avait écrit *Minier*.
278. ↑ La Quinzième Provinciale mentionne le P. Brisacier, auteur du *Jansénisme confondu dans l'advocat du Sr Calleghan* (1651) et le P. Meynier, auteur de *Port-Royal et Genève d'intelligence contre le très saint Sacrement de l'autel dans leurs livres, et particulièrement dans les équivoques de l'article XV de la seconde partie de la seconde lettre de M. Arnauld* (1656).
279. ↑ Voir à la fin du fragment, p. 350, note 3.
280. ↑ Pascal montre dans la *Quinzième Provinciale* le P. Alby accusant M. Puys, curé de Saint-Nizier à Lyon, dont les Jésuites croyaient avoir à se plaindre, « de s'être rendu scandaleux par ses galanteries, et d'être suspect d'impiété, d'être hérétique, excommunié, et enfin digne du feu » puis lui écrivant : « Monsieur, la créance que j'ai eue que vous attaquiez la Compagnie, dont j'ai l'honneur d'être, m'a fait prendre la plume pour y répondre ; et j'ai cru que la manière dont j'ai usé *m'était permise*. Mais, connoissant mieux votre intention, je viens vous déclarer *qu'il n'y a plus rien* qui me puisse empêcher de vous tenir pour un homme d'esprit, très éclairé, de doctrine profonde et *orthodoxe*, de mœurs *irrépréhensibles*, et, en un mot, pour digne pasteur de votre Église. »
281. ↑ En marge.
282. ↑ *Caramuell* ; à la fin de la VIIe Provinciale Pascal cite son opinion, à propos de la question : *Savoir si les Jésuites peuvent tuer les Jansénistes*. Cf. le *Sixième Factum* : au premier rang des auteurs dont se réclament les Jésuites est cité Caramuel, *leur grand flambeau*.
283. ↑ Pascal avait barré cette ligne, sans doute lorsqu'il l'avait utilisée en écrivant dans la *Quinzième Provinciale* sur la *calomnie*. « Quoique vous sachiez aussi bien que moi ce point de votre morale, je ne laisserai pas de vous le dire, mes pères, afin que personne n'en puisse douter, en voyant que je m'adresse à vous pour vous le soutenir à vous-mêmes. »
284. ↑ [*On a déjà des*…]
285. ↑ Page 398 du manuscrit. En tête quelques mots difficiles à lire : *me causam fecerit (?)*
286. ↑ « Les Jésuites sont coupables de tous ces maux ; et il n'y a que deux moyens d'y remédier : la réforme de la Société, ou le décri de la société. Plût à Dieu qu'ils prissent la première voie ! Nous serions les premiers à rendre leur changement si connu, que tout le monde en serait édifié. » *Cinquième Factum pour les curés de Paris*.
287. ↑ Voir la première réponse au secrétaire de Port-Royal : « On pouvait ne donner autre réponse à ces mauvaises lettres que ces trois mots : *les Jansénistes sont hérétiques*. » (Recueil de 1658, p. 9.)
288. ↑ *Vous ne craignez pas que* surcharge.
289. ↑ [*Croyez-vous*.]
290. ↑ [*Fasse*.]

291. ↑ Sag., XIX, 4 : *Quos rogantes projecerant, hos tanquam fugitivos persequebantur. — Ducebat enim illos ad hunc finem digna necessitas.*
292. ↑ Dans le *Premier Factum* les curés de Paris se plaignent d'être seuls à défendre la vérité et menacés « d'être déchirés par trente mille bouches qui nous décrient ». Cf. *Douzième Provinciale* : « Il n'est pas vraisemblable qu'étant seul comme je suis, sans force et sans aucun appui contre un si grand corps, et n'étant soutenu que par la vérité et la sincérité, je me sois exposé à tout perdre, en m'exposant à être convaincu d'imposture, » et le début de la xviie : « Il y a bien de la différence entre les Jésuites et ceux qui les combattent. Vous composez véritablement un corps uni sous un seul chef… Personne ne répond de mes lettres que moi. »
293. ↑ « On ne saurait nier, dit Pascal, dans le *Cinquième Factum pour les curés de Paris*, qu'il y ait au moins un bien dans les Jésuites, puisqu'ils ont gardé l'unité. » (Cf. fr. 862, p. 304, note 1.)
294. ↑ C'est la déclaration du P. Valérien de Magni que Pascal rappelle et commente dans la xve *Provinciale* : « Qu'y a-t-il à dire à tout cela, mes pères, sinon : *mentiris impudentissime*, si vous ne marquez toutes ces personnes, le temps, le lieu ? »
295. ↑ [*A les.*]
296. ↑ *Elidere*, dernier mot d'une citation empruntée aux thèses de Louvain de l'année 1645 : « Ce n'est qu'un péché véniel de calomnier et d'imposer de faux crimes pour ruiner de créance ceux qui parlent mal de nous : *Quidni non nisi veniale sit, detrahentis auctoritatem magnam, tibi noxiam, falso crimine elidere ?* » (*Quinzième Provinciale.*)
297. ↑ Prov. XII, 8 : *Doctrina sua noscitur vir : qui aulem vanus et excors est, patebit contemptui.*
298. ↑ *Docuerunt linguas suas loqui mendacium ; ut inique agerent laboraverunt* (Jérém., IX, 5). Texte commenté par saint Augustin dans les termes suivants dont Pascal se souvient également : *Laborant homines loqui mendacium… sed ipsum mendacium ipsorum, labor est labiorum ipsorum* (*Enarratio in Psalm.* 139, § 13, sur le verset 10).
299. ↑ Cf. B., 382 ; C., 342 ; Faug., I, 269 ; Hav., *Prov.*, 288 ; Mol., II, 17 ; Mich., 728.
300. ↑ Les deux sources de probabilité sont distinguées de même et discutées à la fin du *Quatrième Factum pour les curés de Paris* : « Si la solidité des conclusions dépend de la solidité des principes, quel état peut-on faire de celle de ces casuistes, puisqu'ils les établissent presque toutes sur la doctrine de la probabilité, qui consiste à tenir pour sûr en conscience le vrai et le faux indifféremment, pourvu qu'il soit appuyé sur l'autorité de quelque casuiste, ou sur une raison raisonnable, *ratione rationabili* ? »
301. ↑ Allusion à un passage d'Escobar qui oppose sur ce point Molina et Lessius (*Tract.*, I, *Examen*, VIII). — Le passage est cité dans les notes du fr. 926.
302. ↑ *Vous* en surcharge et peut-être par erreur.
303. ↑ Cf. dans la *Septième Provinciale* le passage de Mendoza traduit par Pascal : « Quel mal y a-t-il d'aller dans un champ, de s'y promener en attendant un homme, et de se défendre si on l'y vient attaquer ? » Le texte original est publié en appendice par Faugère, *Provinciales*, I, 208.
304. ↑ Voir la citation d'Escobar dans la *Huitième Provinciale* : « Ce serait usure, dit-il, de prendre du profit de ceux à qui on prête, si on l'exigeait comme dû par justice : mais si on l'exige comme dû par reconnaissance, ce n'est point usure. »
305. ↑ Voir la citation de Valentia dans la *Sixième Provinciale* : « Si l'on donne un bien temporel pour un bien spirituel, c'est-à-dire de l'argent pour un bénéfice, et qu'on donne l'argent comme le prix du bénéfice, c'est une simonie visible ; mais, si on le donne comme le motif qui porte la volonté du collateur à le conférer, ce n'est point simonie, encore que celui qui le confère considère et attende l'argent comme la fin principale. »
306. ↑ Voir la citation de Lessius dans la Septième Provinciale : « Celui qui a reçu un soufflet ne peut pas avoir l'intention de s'en venger, mais il peut bien avoir celle d'éviter l'infamie, et pour cela de repousser à l'instant cette injure, et même à coups d'épée : *etiam cum gladio.* »
307. ↑ Cf. fr. 926.
308. ↑ Cf. B., 381 ; C., 340 ; Faug., I, 325 ; Mol., II, 123 ; Mich., 725.

309. ↑ Cf. B., 471 ; C., 272 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., I, 268, 269 ; Hav., XXIII, 43 ; Mol., II, 119 et 116 ; Mich., 596.
310. ↑ Ce mot ferait croire que cette note est une première rédaction de la fin de la *Treizième Provinciale* ; on remarquerait alors combien Pascal atténue sa rédaction définitive, transformant l'injure personnelle en un jugement de portée religieuse : « Concluons donc, mes pères, que, puisque votre probabilité rend les bons sentiments de quelques-uns de vos auteurs inutiles à l'Église, et utiles seulement à votre politique, ils ne servent qu'à nous montrer, par leur contrariété, la duplicité de votre cœur, que vous nous avez parfaitement découverte en nous déclarant d'une part que Vasquez et Suarez sont contraires à l'homicide, et de l'autre que plusieurs auteurs célèbres sont pour l'homicide ; afin d'offrir deux chemins aux hommes, en détruisant la simplicité de l'esprit de Dieu, qui maudit ceux qui sont doubles de cœur et qui se préparent deux voies : *Væ duplici corde, et ingredienti duabus viis !* (*Eccl.*, ii, 14). »
311. ↑ Entendez par là que les Jésuites convoiteraient Port-Royal, en usant du « procédé violent » qu'Arnauld leur reproche d'avoir employé envers « l'abbaye de Voltigerode qui est proche de la ville impériale de Gozlar » dans la basse Saxe. Ils tentèrent de s'en emparer à la faveur de l'édit de restitution de 1629, alléguant aux religieuses de Cîteaux qui en étaient légitimes propriétaires, « que l'abbaye était déserte, et que personne ne l'avait redemandée et qu'elle serait fort commode aux pères de la Société qui voulaient faire un noviciat dans cette ville, où ils avaient déjà un collège ». Les faits sont de 1631 ; Arnauld en fait une *Relation historique* qui parut en 1652 à la fin de la seconde partie de l'*Innocence et la Vérité défendue* (Cf. *Œuvres*, Éd. de Lausanne, t. XXX, p. 146 sqq.). — Il y a lieu de noter qu'en 1709 après la dispersion des dernières religieuses de Port-Royal des Champs, le cardinal de Noailles insista pour que la communauté de Paris s'y transférât, ce qui eût laissé libre leur bâtiment de Paris ; « le bruit courut, ajoute Sainte-Beuve, que les Jésuites le voulaient acheter et y établir un séminaire. » (*Port-Royal*, 5e éd., t. VI, p. 235.)
312. ↑ Le *Sixième Factum pour les curés de Paris* parle ainsi des Jésuites : « Comme ils conduisent une infinité de personnes qui veulent vivre dans le relâchement, et passer néanmoins pour dévots, ces maximes leur sont absolument nécessaires. »
313. ↑ Cf. Faug., I, 300 ; Hav., *Prov.*, 297 et 298 ; Mol., *Prov.*, 118 ; Mich., 581.
314. ↑ Le mot de *phénomènes* s'explique par le rapprochement avec une page de la *Réponse de Pascal au P. Noël* qui en montre la relation dans l'esprit de Pascal à l'idée d'*hypothèse* : « Toutes les fois que, pour trouver la cause de plusieurs phénomènes connus, on pose une hypothèse, cette hypothèse peut être de trois sortes. » Et plus loin : « Vous voyez par là qu'encore que de votre hypothèse s'ensuivissent tous les phénomènes de mes expériences, etc. » (*Œuvres de Pascal*, éd. Lahure, t. III, p. 16.)
315. ↑ Cf. la fin de la *Seconde Provinciale* : « je vous dirai qu'il me semble qu'on peut sans péril douter du *pouvoir prochain* et de cette *grâce suffisante*, pourvu qu'on ne soit pas jacobin. » Et la fin de la *Troisième* : « Ce ne sont pas les sentiments de M. Arnauld qui sont hérétiques ; ce n'est que sa personne » (*Troisième Provinciale*).
316. ↑ [*Concupiscence*.]
317. ↑ « D'où vient, disent-ils, qu'on pousse tant d'imprécations qui se trouvent dans cette censure pour combattre une hérésie imperceptible, et encore sans la découvrir ? » (*Troisième Provinciale.*)
318. ↑ Note utilisée dans la *Quatrième Provinciale* : « Je croyais bien qu'on fût damné pour n'avoir pas de bonnes pensées ; mais qu'on le soit pour ne pas croire que tout le monde en a, vraiment je ne le pensais pas. »
319. ↑ Lecture douteuse.
320. ↑ « Je vois bien par là que tout est bien venu chez vous, hormis les anciens Pères. » (*Ve Prov.*)
321. ↑ [*La changent*.]
322. ↑ *Coquin*, au sens de *gueux* (fr. 97.) — Cf. *VIe Prov.* : « Nous avons donc des maximes pour toutes sortes de personnes… pour les gentilshommes… pour ceux qui sont dans l'indigence. »

323. ↑ « Eh quoi ! mon père, lui repartis-je, est-ce là l'hérésie des jansénistes, de nier qu'à chaque fois qu'on fait un péché, il vient un remords troubler la conscience, malgré lequel on ne laisse pas de *franchir le saut et de passer outre*, comme dit le P. Bauny ? C'est une assez plaisante chose d'être hérétique pour cela. » (*Quatrième Provinciale*.)
324. ↑ « Cela vous est-il si nouveau ? me répondit-il. Faites état que jamais les Pères, les papes, les conciles, ni l'Écriture, ni aucun livre de piété, même dans ces derniers temps, n'ont parlé de cette sorte : mais que pour des casuistes, et des nouveaux scolastiques, il vous en apportera un beau nombre. » (*Quatrième Provinciale*.)
325. ↑ [*Que c'est*.]
326. ↑ D'accepter la grâce suffisante : « Vous voyez donc par là que c'est ici une *suffisance* politique, pareille au *pouvoir prochain*. » (Fin de la *Seconde Provinciale*.)
327. ↑ Il s'agit, comme Pascal le dit dans la *Troisième Provinciale*, de la proposition : « Les Pères nous montrent un juste en la personne de saint Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué. » Et Pascal ajoute, ce qui explique le *rien de plus* : « Soit que les docteurs molinistes n'aient pas daigné s'abaisser jusqu'à nous en instruire, soit pour quelque autre raison secrète, ils n'ont fait autre chose que prononcer ces paroles : Cette proposition est téméraire, impie, blasphématoire, frappée d'anathème et hérétique. »
328. ↑ Voici le passage correspondant de la *Troisième Provinciale* : « Vous l'entendez, me dit-il : leur plus sûr parti a toujours été de se taire. Et c'est ce qui a fait dire à un savant théologien « que les plus habiles d'entre eux sont ceux qui intriguent beaucoup, qui parlent peu et qui n'écrivent point. »
329. ↑ Les lignes suivantes, et quelques mots qui n'ont pas été déchiffrés, d'une écriture étrangère.
330. ↑ Page 286 du manuscrit.
331. ↑ Ce dernier mot douteux.
332. ↑ « Les hérétiques sont des membres retranchés qui composent un Corps. » (*Cinquième factum pour les curés de Paris*.)
333. ↑ La lettre d'un avocat du Parlement sur l'Inquisition proteste contre la thèse de Boniface VIII qui établit dans la bulle *Unam sanctam*, « qu'il est de nécessité de salut de croire que le pape est maître de l'un et de l'autre glaive, tant spirituel que temporel, et que toute humaine créature lui est sujette ». De sorte que c'est être hérétique, selon ce pape, que de dire le contraire. »
334. ↑ Allusion aux *Enluminures du fameux almanach des Jésuites*, recueil d'environ mille vers qui étaient l'œuvre de Le Maître de Saci : en suivant, pour leur répondre, les Jésuites sur le terrain de la bouffonnerie, elles gênaient Pascal pour faire la critique de l'Almanach lui-même. Pourtant Arnauld lui-même fit un traité en règle pour défendre les plaisanteries et les poésies de M. de Saci (Cf. Sainte-Beuve, Port-Royal, 5e éd., t. II, p. 334). Nicole dans une note à la *Troisième Provinciale* écrit sur les *Enluminures* ces lignes qu'il est piquant de rapprocher de la réflexion de Pascal : « On n'avait encore rien vu en France de si bien fait en ce genre, ni rien qui dépeignît les Jésuites d'une manière plus juste et plus naturelle ; de sorte qu'après avoir bien raillé les autres, ils le furent à leur tour, et, la scène étant changée, on vit tout d'un coup ceux que l'orgueil rendait insupportables, n'oser presque plus se montrer. »
335. ↑ L'écriture de Pascal reprend ici. — Voir dans la *Troisième Provinciale* la parole attribuée à M. Lemoine : « Cette proposition, lui a-t-il excellemment répondu, serait catholique dans une autre bouche : ce n'est que dans M. Arnauld que la Sorbonne l'a condamnée. »
336. ↑ C'est l'opposition de la censure et de la raison qui a inspiré la fameuse fin de paragraphe : « Ils ont jugé plus à propos et plus facile de censurer que de répartir, parce qu'il leur est bien plus aisé de trouver des moines que des raisons. » (*IIIe Prov*.)
337. ↑ [*Enluminures*.]
338. ↑ La *Seconde Provinciale* développe cette note en deux endroits : 1º « Si vous aviez la connaissance des choses qui se sont passées sous les papes Clément VIII et Paul V et combien la Société fut traversée dans l'établissement de la *grâce suffisante*, par les dominicains… » 2º « Ignorez-vous ce qui

se fit sous Clément VIII et Paul V, et que, la mort prévenant l'un, et quelques affaires d'Italie empêchant l'autre de publier sa bulle, nos armes sont demeurées au Vatican ? » Cf. fr. 957.

339. ↑ C'est une phrase de Montaigne : « L'homme est bien insensé, il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine ! » (*Apol.*)
340. ↑ Lecture douteuse. *Ennemis* a été lu par les précédents éditeurs, et n'est pas impossible.
341. ↑ Cf. Faug., I, 284, 285, 272 ; Hav., *Prov.*, 292, 293 ; Mol., II, 106, 96, 117 ; Mich., 671.
342. ↑ Isaïe, VIII, 4. Voir le fr. 727.
343. ↑ [*Dans le.*]
344. ↑ « Mais je prévois trois ou quatre grands inconvénients et de puissantes barrières qui s'opposeront à votre course. — Et quoi ? me dit le père tout étonné. — C'est, lui répondis-je, l'Écriture sainte, les papes et les conciles, que vous ne pouvez démentir, et qui sont tous dans la voie unique de l'Évangile. — Est-ce là tout ? me dit-il. Vous m'avez fait peur. — Vous ne les avez point mis en assurance du côté des juges ; de sorte qu'ils se trouvent exposés au fouet et à la potence en suivant vos probabilités. C'est un défaut capital que cela. » (*VI*e *Prov.*)
345. ↑ « C'est une chose bien sensible à ceux qui ont un véritable amour pour l'Église, de voir qu'en une infinité d'occasions où vous n'avez eu que la Religion à combattre, vous en avez renversé les lois sans réserve, sans distinction et sans crainte… Mais dans celles où l'État est intéressé aussi bien que la Religion, l'appréhension que vous avez eue de la justice des hommes vous a fait partager vos décisions… » (*XIII*e *Prov.*)
346. ↑ « C'est ainsi que vous Faites croître peu à peu vos opinions. » (*Ibid.*)
347. ↑ À la page 416 du manuscrit.
348. ↑ Ces mots sont empruntés à un texte d'Escobar. *Tract.* I. *Examen* viii. N. 59. *Accipit uxor lucrum ex adulterio, tenetur ne marito restituere ?* Affirmat Molina, *de Just.*, tom. I, tract. II, d. 94, quia ipse est dominus actuum conjugalium uxoris : nisi accepisset ab eo qui alienare non posset, ut religioso, aut filiofamilias. Id autem uxor secreto gerere tenetur, ne suæ famæ deroget. At *Lessius*, lib. II, cap. x, dubit. 6, n. 46, contrarium probabilius docuit ; quia injuria adulterii non est pecunia compensabilis, et mulier quamvis ex fornicatione illicite acquirat, licite retinet acquisita. — (Page 190 de l'édition de Paris, 1656.) Cité par M. Faugère, *Provinciales*, I, p. 256, en appendice à la *Huitième Provinciale*.
349. ↑ Cf. Bauny, *Somme des Péchés*, ch. xiii : « Quelqu'un priera un soldat de frapper et de battre son voisin ou de brûler la grange d'un homme qui l'aura offensé… » Le texte est cité par Pascal dans la *Huitième Provinciale* avec ce commentaire : « Ce passage pensa rompre notre entretien : car je fus sur le point d'éclater de rire de la *bonté* et *douceur* d'un brûleur de grange. »
350. ↑ Cf. *Sessio*. XIV, *de Pœnitentia*, canon X : Si quis dixerit sacerdotes qui in peccato mortui sunt, potestatem ligandi et solvendi non habere… anathema sit. Cf. le commentaire donné au chapitre vi de la même Session.
351. ↑ Cf. B., 468 ; C., 267 ; Faug., I, 289 ; Hav., *Prov.*, 295 ; Mol., II, 109 ; Mich., 590.
352. ↑ Et vous tels que vous vous êtes décrits dans le « Livre du Centenaire », dansl'*Imago primi Sæculi Societatis Jesu*, Anvers 1640 (Cf. à ce sujet le début de la *Cinquième Provinciale*). — L'opposition est reprise dans la xive *Prov.* ; mais avec un tout autre sens : « Elle [l'Église] considère les hommes non seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. »
353. ↑ Ce paragraphe est en marge, M. Michaut le met à la fin du fragment. — Il vise un chapitre de l'*Imago* (ch. viii, liv. V) qui est intitulé : *Societatis JESU felicitas morientium in eo privilegio contestata* ; d'où la *Morale pratique des Jésuites* extrait le *Septième privilège* « que nul Jésuite ne sera damné, et que la Société n'a nul sujet de craindre la corruption ».
354. ↑ Cf. *Douzième Provinciale* : « Je doute que vous soyez bons politiques. »
355. ↑ Cf. Faug., I, 303 ; Hav., *Prov.*, 298 ; Mol., *Prov.*, 120 ; Mich., 615.
356. ↑ « ve *Provinciale*. Voyez Diana, qui n'est pas de notre Société… tous nos pères se servent fort souvent de ce bon Diana. » Et vie *Provinciale* : « Et de là vient que ie docte Caramuel, dans la lettre où il adresse à Diana sa *Théologie fondamentale*, dit que ce grand « Diana a rendu plusieurs opinions

probables qui ne l'étaient pas auparavant, *quæ antea non erant*. Et qu'ainsi on ne pèche plus en les suivant ; au lieu qu'on péchait auparavant : *jam non peccant, licet ante peccaverint*. » *Corruption fondamentale* était sans doute l'interprétation que Pascal se proposait de donner de la *Théologie fondamentale*.

357. ↑ [*Quoique*] le concile de Trente [*ait dit*]. — Dans l'abrégé alphabétique des *Résolutions morales* de Diana qui a été publié à Lyon en 1634, on lit à l'article *Bénéfices* : « Omnia beneficia quæ curam animarum non habent, possunt conferri dignis, prætermissis dignioribus : Concil. enim Trid. sola episcopalia, et curata beneficia decernit dignioribus esse conferenda. »
358. ↑ [*Était*] vraie.
359. ↑ [*Et ailleurs 22 : « Si cette opinion était vraie, quant à la restitution, ô qu'il y aurait de restitutions à faire ! »*]
360. ↑ [*Est*.]
361. ↑ *En parlant de l'aumône* [*l'obligation de donner l'aumône*.]
362. ↑ Cf. *Sixième Provinciale* : « Diana ayant rapporté ces mêmes paroles de Vasquez, car il se fonde ordinairement sur nos Pères, il en conclut fort bien : « Que dans la question, si les riches sont obligés de donner l'aumône de leur superflu, encore que l'affirmation fût véritable, il n'arrivera jamais qu'elle oblige dans la pratique. » Pascal revient dans la xiie *Provinciale* sur le témoignage de Diana : « Quand Diana rapporte avec éloge les sentiments de Vasquez, quand il les trouve probables *et très commodes pour les riches*… »
363. ↑ [*Dit-il*.]
364. ↑ [*Grands*.]
365. ↑ [*Jésuite*.]
366. ↑ [*Vous voyez par là que les Jésuites ne sont*.]
367. ↑ Page 390 du manuscrit.
368. ↑ Cf. v^e^ *Prov.* où se trouve rapportée cette question de Diana : « Les Bénéficiés sont-ils obligés de restituer leur revenu dont ils disposent mal ? Les anciens disent que oui, mais les nouveaux disent que non. Ne quittons donc pas cette opinion qui décharge de l'obligation de restituer. — Voilà de belles paroles, lui dis-je, et pleines de consolation pour bien du monde. »
369. ↑ « Ô ! la bonne raison, lui dis-je. » (Ve *Prov*.)
370. ↑ [*Ô répliqua-t-il, qu'on a tort de ne vous pas laisser*.]
371. ↑ Cf. Faug., I, 308 ; Hav., *Prov*., 300 ; Mol., *Prov*., 110 ; Mich., 614.
372. ↑ Notes pour la *Dix-septième Provinciale*.
373. ↑ C'est-à-dire comme l'explique la *Dix-septième Provinciale* en parlant des amis de Port-Royal : « On veut qu'ils soient hérétiques, s'ils ne signent que le sens de la doctrine de Jansénius se trouve dans le sens de ces cinq propositions. »
374. ↑ Parenthèse en surcharge.
375. ↑ [*Que si le sens de Jansénius* [*condamné de ces propositions est dans Jansénius*.]
376. ↑ *Hérétique* en surcharge.
377. ↑ [*Et après qu'on proteste tout, on ne*] se satisfait pas.
378. ↑ [*Signe* [*déclare*.]
379. ↑ [*Ne sait pas si cela est véritable*.]
380. ↑ [*Les montrer*.]
381. ↑ [*Voulez l'excommunier. De sorte que*.]
382. ↑ *Néanmoins* en surcharge.
383. ↑ *Sur ce refus* en surcharge.
384. ↑ [*Ne signe*.]
385. ↑ [*Plus violent*.]
386. ↑ Page 386 du manuscrit. — Voici le développement issu de cette ligne : « L'Église décide les points de foi avec une autorité divine, et elle retranche de son corps tous ceux qui refusent de les recevoir. Mais

elle n'en use pas de même pour les choses de fait. Ainsi on est obligé de croire que les commandements de Dieu ne sont pas impossibles ; mais on n'est pas obligé de savoir ce que Jansénius a enseigné sur ce sujet. » (xviie *Prov.*)

387. ↑ Un mot illisible. — Cf. le *Factum pour les curés de Rouen contre un livre intitulé :* Apologie sur les Casuistes.
388. ↑ Mot à mot. Cf. xviie *Prov.* : « Vous les voulûtes obliger à reconnaître « que ces propositions étaient dans Jansénius, mot à mot, toutes, et en propres termes, » comme vous l'écrivîtes encore vous-mêmes : *Singulares, individuæ, totidem verbis apud Jansenium contentæ*, dans vos *Cavilli* (p. 39). »
389. ↑ « Mais vous avez seulement changé leur hérésie selon le temps. Car, à mesure qu'ils se justifiaient de l'une, vos pères en substituaient une autre, afin qu'ils n'en fussent jamais exempts. Ainsi, en 1653, leur hérésie était sur la qualité des propositions. Ensuite elle fut sur le *mot à mot*. Depuis vous la mîtes dans le cœur. » (xviie *Provinc.*)
390. ↑ Ces quatre mots sont réunis par une accolade. Le second nous paraît bien être *Aurelius*, faisant allusion au *Petrus Aurelius* de Saint-Cyran. Le quatrième est à peine tracé.
391. ↑ Cf. xviiie Provinciale : « N'est-ce pas malgré vous un point de fait pour lequel il serait ridicule de prétendre qu'il y eût des hérétiques dans l'Église ? » Et plus loin : « Qui oserait s'imaginer qu'on fît par toute l'Église tant de bruit pour rien, *pro nihil*, mon père, comme le dit saint Bernard ? »
392. ↑ [*Si nous doutions.*]
393. ↑ Dans la xviiie Provinciale, Pascal invoque le témoignage du commissaire du Saint-Office pour établir que les propositions « ne pouvaient être censurées au sens d'aucun auteur » et il ajouta « que plus de soixante docteurs et un grand nombre de personnes habiles et pieuses ont lu ce livre exactement sans les y avoir jamais vues ».
394. ↑ Cf. fr. 945 : « Si le rapporteur ne signait pas, l'arrêt serait invalidé ».
395. ↑ « Que ne preniez-vous la même voie que j'ai tenue dans mes Lettres pour découvrir tant de mauvaises maximes de vos auteurs, qui est de citer fidèlement les lieux d'où elles sont tirées ? » (xviie *Prov.*)
396. ↑ L'alternative est reprise dans la xviie *Provinciale* : « Ne serait-ce donc pas une étrange tyrannie de les mettre dans cette malheureuse nécessité, ou de se rendre coupables devant Dieu, s'ils signaient cette condamnation contre leur conscience, ou d'être traités d'hérétiques, s'ils refusaient de le faire ? »
397. ↑ « Je vous admire, mon père, de considérer ainsi tous ceux qui vous sont contraires comme une seule personne. Votre haine les embrasse tous ensemble et en forme comme un corps de réprouvés, dont vous voulez que chacun réponde pour tous les autres. » (xviie *Provinciale.*)
398. ↑ « On ouvrirait tous les troncs de Paris, sans que j'en fusse moins catholique. » *Dix-septième Provinciale.*
399. ↑ « Vous supposez premièrement « que celui qui écrit les lettres est de Port-Royal ». Vous dites ensuite « que le Port-Royal est déclaré hérétique » ; d'où vous concluez « que celui qui écrit les lettres est déclaré hérétique ». (xviie *Provinc.*)
400. ↑ « Comment n'eût-il pas cru que la doctrine de Jansénius était la même que celle des cinq propositions, dans l'assurance que vous lui aviez donnée qu'elles étaient *mot à mot* de cet auteur ? » Cf. fr. 882.
401. ↑ [*D'hérésie.*]
402. ↑ [*Puisque.*]
403. ↑ [*Bauny.*]
404. ↑ Cf. Faug., I, 285 ; Hav., *Prov.*, 203 ; Mol., II, 100 ; Mich., 377.
405. ↑ [*Bien.*]
406. ↑ [*Et qu'aussi ils ne s'en.*]
407. ↑ [*Mais à.*]
408. ↑ Dans la *Quinzième Provinciale*, Pascal montre l'esprit de ceux qui ne connaissent pas ses adversaires « en suspens entre l'évidence et la vérité qu'ils ne peuvent démentir et le devoir de la

charité qu'il appréhendent de blesser ». — « Il est donc indubitable que les personnes qui prennent toujours ce prétexte de charité et de paix pour empêcher de crier contre ceux qui détruisent la vérité, témoignent qu'ils ne sont amis que d'une fausse paix, et qu'ils sont véritablement ennemis, et de la véritable paix et de la vérité. » (*Second Factum pour les curés de Paris*.)

409. ↑ Lecture douteuse.
410. ↑ « S'ils avaient voulu renoncer aux maximes horribles de l'*Apologie*, ils n'avaient qu'à dire, en deux mots, qu'ils y renoncent. » (*Ve Factum pour les curés de Paris*.)
411. ↑ Pascal applique au combat qu'il soutient contre les Jésuites un verset de Michée (III, 5) : *Hæc dicit Dominus super prophetas, qui seducunt populum meum… et si quis non dederit in ore eorum quippiam, sanctificant super eum prælium*.
412. ↑ Voici comment dom Clémencet, dans son *Histoire littéraire* (inédite) *de Port-Royal*, apprécie le rôle de M. de Bourseys dont il analyse très longuement les ouvrages : « Les disputes sur la Grâce s'étant élevées, il compose plusieurs écrits sur cette matière. Mais le pape Innocent X ayant donné le 31 de mai 1653 une Constitution par laquelle il condamnait les V fameuses propositions, il cessa d'écrire sur ce sujet. Et quoiqu'il fût ami de Messieurs de Port-Royal et dans leurs sentiments, s'étant malheureusement trop engagé dans la fréquentation de la Cour, et dans l'amitié du cardinal Mazarin, il eut la faiblesse, à la sollicitation de cette éminence, de signer le formulaire le 4 novembre 1661 et Messieurs de Port-Royal cessèrent de le voir. » (Nous transcrivons la date donnée par dom Clémencet en faisant observer que Mazarin mourut en mars 1661.)
413. ↑ Cf. B., 384 ; C., 344 ; Faug., I, 273 ; Hav., *Prov*., 289 ; Mol., II, 123 ; Mich., 729.
414. ↑ Cf. fr. 385 : « Nous connaissons bien le mal et le faux ; mais que dira-t-on qui soit bon ? »
415. ↑ Considérations qui rappellent celles du fr. 260 sur la nécessité du consentement de soi-même à soi-même.
416. ↑ Cf. fr. 260 : « Ils se cachent dans la presse et appellent le nombre à leur secours. »
417. ↑ [*Est*.]
418. ↑ Cf. fr. 260 : « Fausse humilité, orgueil. »
419. ↑ Cf. B., 370 ; C., 327 ; Faug., I, 288 ; Hav., *Prov*., 294 ; Mol., II, 101 ; Mich., 635.
420. ↑ Cf. B., 467 ; C., 266 ; Faug., I, 279 ; Hav., *Prov*., 292 ; Mol., II, 121 ; Mich., 783.
421. ↑ [*Les*.]
422. ↑ [*Cela*.]
423. ↑ *Seule* en surcharge.
424. ↑ C'est la thèse fondamentale des *Provinciales*, et qui en fait l'unité : l'hérésie de Pélage est l'aspect scolastique de l'hérésie morale des casuistes, qui est condamnée par le monde.
425. ↑ Cf. B., 378 ; C., 337 ; Faug., I, 274 ; Hav., *Prov*., 289 ; Mol., II, 96 ; Mich., 716.
426. ↑ [*Ne voulant*.]
427. ↑ [*Ils en veulent encore bannir* [*ils chassent de l'Église*.]
428. ↑ Cf. le *Premier Factum* pour les curés de Paris : « Voilà le comble de l'insolence où les jésuites ont élevé les casuistes ; après avoir abusé de la modération des ministres de l'Église pour introduire leurs opinions impies, ils sont aujourd'hui arrivés à vouloir chasser du ministère de l'Église ceux qui refusent d'y consentir. »
429. ↑ « Le contrat Mohatra est celui par lequel on achète des étoffes chèrement et à crédit, pour les revendre au même instant et à la même personne argent comptant et à bon marché. » (*Huitième Provinciale*.)
430. ↑ La copie donne *en mœurs*.
431. ↑ [*N'appelleraient paix que la paisible introduction*.]
432. ↑ Allusion au texte de la *Sagesse* (XIV, 22), qui est cité et commenté dans le *Second Factum pour les curés de Paris* : « Ne se contentant pas d'errer ainsi touchant les choses divines, et de vivre dans cette erreur qui est une véritable guerre, ils appellent paix un état si rempli de troubles et de désordres : *In magno viventes inscientiæ bello tot et tanta mala pacem appellant*. »

433. ↑ Cf. Faug., I, 275 ; Hav., *Prov*., 290 ; Mol., II, 105 ; Mich., 967.
434. ↑ Cf. *V*[e] *Factum pour les curés de Paris* : « C'est néanmoins une mauvaise politique ; car il n'y a rien de plus capable de les décrier à la fin, et de faire qu'au lieu d'autoriser par là les particuliers, ils décréditent tout le corps aussitôt que le monde sera informé de ce principe de leur conduite. »
435. ↑ Cf. B., 464 ; C., 262 ; Faug., I, 284 ; Hav., *Prov*., 292 ; Mol., II, 112 ; Mich., 661.
436. ↑ Cf. B., 371 ; C., 329 ; Faug., I, 268 ; Mol., II, 201 et *Prov*., 112 ; Mich., 724.
437. ↑ La seconde Copie donne *aveuglé*. — Pascal se défend dans la *Onzième Provinciale* du reproche d'avoir blessé la charité : « Je doute, mes pères, qu'il y ait des personnes à qui vous ayez pu le faire accroire. » Et il finit ainsi : « Je ne m'empêcherai jamais de leur dire qu'ils sont grossièrement abusés, et que leur zèle est bien aveugle. »
438. ↑ Cf. Faug., I, 291 ; Mol., II, 101 ; Mich., 352.
439. ↑ Le manuscrit qui est mutilé porte *su* ; M. Faugère conjecture avec toute vraisemblance *suffisamment lus*.
440. ↑ Cf. B., 368 ; C., 325 ; Faug., I, 288 ; Hav., *Prov*., 294 ; Mich., 684.
441. ↑ La *première Copie* écrit *commun*. — Allusion aux quarante et une éditions de la *Théologie morale* d'Escobar qui s'étaient succédé jusqu'à l'époque des Provinciales.
442. ↑ Cf. Faug., I, 288 ; Hav., *Prov*., 300 ; Mol., *Prov*., 109 ; Mich., 648.
443. ↑ M. Lanson a rapproché cette note d'un long développement du *Factum pour les Curés d'Amiens*, dont cette phrase donne l'esprit : « N'est-il pas visible, par ces paroles de saint Bernard, qu'il était aussi vivement touché des nouveautés qu'Abélard voulait introduire dans la morale chrétienne, que de ses rêveries et de ses erreurs sur le mystère de la sainte Trinité ? »
444. ↑ [*Et semblent afin de,... par cette marque de leur foi le témoignage de leur conscience...*]
445. ↑ [*Croit ni l'un ni l'autre.*]
446. ↑ M. Michaut lit *dénie*.
447. ↑ Cf. Faug., I, 291 ; Mol., II, 129 ; Mich., 274.
448. ↑ Au verso quelques fragments de lignes barrées, mots incomplets ou sans suite, au milieu duquel se lit : [*Philosophes*]. — Le passage de saint Thomas auquel Pascal se réfère sous ce titre de *Fin* me paraît être celui qui est cité dans la *Douzième Provinciale* à propos de la simonie et qui est emprunté à Tannerus : « Il faut dire la même chose, encore qu'on regarde le temporel comme sa fin principale, et qu'on le préfère même au spirituel ; quoique saint Thomas et d'autres semblent dire le contraire, en ce qu'ils assurent que c'est absolument simonie de donner un bien spirituel pour un temporel, lorsque le temporel en est la fin. » Plus loin Pascal ajoute, ce qui explique le *Témoignage de soi nul* : « Et oseriez-vous le traiter de simoniaque, dans vos confessionnaux, quelque sentiment que vous en ayez par vous-mêmes, puisqu'il aurait droit de vous fermer la bouche, ayant agi selon l'avis de tant de docteurs graves ? »
449. ↑ Cf. Faug., I, 274 ; Hav., *Prov*., 290 ; Mol., II, 117 ; Mich., 966.
450. ↑ En plusieurs endroits des *Provinciales* il est fait allusion à cette proposition du P. Lamy résumée dans la XVIII[e] Lettre : « Qu'un religieux peut tuer celui qui menace de publier des calomnies contre lui ou contre sa communauté, quand il ne peut s'en défendre autrement. » Cf. le *Sixième Factum pour les curés de Paris*.
451. ↑ *A fructibus eorum cognoscetis eos* (Math., VII, 16).
452. ↑ Cf. B., 407 ; C., 382 ; Faug., II, 328 ; Mol., II, 100 ; Mich., 476.
453. ↑ Général de l'Oratoire. Il s'était entremis pour procurer à Saint-Cyran les pouvoirs qui lui permettaient d'être le confesseur des religieuses de Port-Royal ; mais il se montra plus tard hostile à Saint-Cyran qu'il dénonça au cardinal de Richelieu (cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 5[e] éd., t. I, p. 489).
454. ↑ Joan., XVII, 11 : *Et jam non sunt in mundo, et hi in mundo sunt, et ego ad te venio, Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi ; ut sint unum, sicut et nos.*
455. ↑ Cf. B., 381 ; C., 341 ; Faug., I, 274 ; Hav., *Prov*., 289 ; Mol., II, 95 ; Mich., 734.
456. ↑ Les deux *Copies* donnent en titre : *Pape*.

457. ↑ « Pour obliger le monde à suivre les nouveautés principales qu'ils ont introduites dans la morale chrétienne, ils enseignent que nous devons apprendre la règle de notre foi des anciens pères : mais que pour celle des mœurs, il la faut tirer de Docteurs nouveaux qui est une chose très injurieuse à tous les Pères de l'Église » (*Théologie morale des Jésuites*, 1644, citée par Lanson, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1900, p. 172).
458. ↑ Cf. B., 390 ; C., 357 ; P. R., XXVIII, 26 ; Bos., II, xvi, 10 ; Faug., I, 173 ; Hav., XXIV, 10 ; Mol., II, 143 ; Mich., 435.
459. ↑ Notes qui remplissaient les marges d'un fragment de lettre au Père Annat, désigné souvent sous le nom de XIXe *Provinciale*. (Cf. édit. Faugère, t. II, p. 245).
460. ↑ Cf. II *Reg.* xiv, 17 : « *Sicut enim Angelus Dei, sic est dominus meus rex, ut nec benedictione nec maledictione moveatur.* »
461. ↑ Cf. ces mots du fr. 929 : « Dater l'arrêt. »
462. ↑ Cf. B., 464 ; C., 262 ; Faug., I, 275 ; Mol., II, 116 ; Mich., 669.
463. ↑ Cf. Faug., I, 275 ; Hav., *Prov.*, 290 ; Mol., II, 115 ; Mich., 990.
464. ↑ *Faire* vraisemblablement dans le sens de *peindre*, *représenter*.
465. ↑ Cf. B., 84 ; C., 111 ; Faug., I, 268 ; Mol., II, 96 ; Mich., 655.
466. ↑ Molinier et Michaut lisent : *lui en*.
467. ↑ La Première Copie complète ainsi : « Leur faites accroire que cette croyance l'engage à se persuader que des propositions soient d'Augustinus. J'entreprends de l'en détromper. » Dans la *Treizième Provinciale*, Pascal écrit : « Quoi, mes pères, est-ce ainsi que vous abusez de la créance que ces personnes d'honneur ont en vous ? »
468. ↑ Cf. Faug., I, 276 ; Hav., *Prov.*, 291 ; Mol., II, 204 ; Mich., 968.
469. ↑ Cf. Faug., I, 278 ; Mol., II, 102 ; Mich., 963.
470. ↑ Cf. le *Second Factum pour les curés de Paris* : « Ils savent que la véritable paix est celle qui conserve la vérité en la possession de la croyance des hommes, et que la fausse paix est celle qui conserve l'erreur en possession de la crédulité des hommes. »
471. ↑ *Tempus belli, et tempus pacis. Eccl.* III, 8. *Vide supra*, p. 304, note 2.
472. ↑ *Et veritas Domini manet in æternum. Ps.* CXVI, 2, cf. *Joan.*, XXI, 34.
473. ↑ *Joan.*, XIV, 27 : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis.*
474. ↑ *Matth.*, X, 34, cf. fr. 498.
475. ↑ Cf. le *Second Factum* : « Aussi c'est pour cela que l'Écriture nous enseigne que Jésus-Christ est venu apporter au monde, non seulement la *paix*, mais aussi *l'épée et la division*, parce que toutes ces choses sont nécessaires chacune en leur temps pour le bien de la vérité, qui est la dernière fin des fidèles ; au lieu que la paix et la guerre n'en sont que les moyens, et ne sont légitimes qu'à proportion de l'avantage qui en revient à la vérité. Ils savent que c'est pour cela que l'Écriture dit « qu'il y a un temps de paix et un temps de guerre », au lieu qu'on ne peut pas dire qu'il y a un temps de vérité et un temps de mensonge ; et qu'il est meilleur qu'il arrive des scandales, que non pas que la vérité soit abandonnée, comme disent les saints Pères de l'Église. »
476. ↑ Cf. Faug., I, 320 ; Mich., 379.
477. ↑ Notes écrites par Pascal en marge de la traduction de la *Bulle* qui forme le fragment suivant. Elles sont destinées à la « *Lettre touchant l'Inquisition* qu'on veut établir en France à l'occasion de la nouvelle Bulle du pape Alexandre VII, qui a couru sous le titre de Lettre d'un avocat au Parlement à un de ses amis, du 1er juin 1657. » Cette lettre, rédigée peut-être en collaboration avec Antoine Lemaître, a été jointe aux éditions des *Provinciales*, comme *Dix-neuvième Lettre*. Selon son habitude, Pascal a barré les passages utilisés : « Nous verrons, en moins de rien, qu'il n'y aura personne qui puisse être en sûreté chez soi, puisqu'il ne faudra qu'avoir de puissants ennemis, qui vous défèrent et vous accusent d'être Janséniste, sur ce que vous aurez de leurs livres dans votre cabinet, ou sur un discours un peu libre touchant ces nouvelles Bulles, comme vous savez que nous autres Avocats en faisons assez souvent ; sur quoi on mettra votre bien en compromis. Et quand on ne vous ferait par là qu'un

procès, n'est-ce pas toujours un assez grand mal ?… Ils se sont appris à tourmenter les gens sur la Bulle et sur les Brefs d'Innocent X. »

478. ↑ « Et ne trouvez-vous pas de même que c'est une aussi faible consolation de nous dire que le Parlement sera toujours maître des Appels comme d'abus : puisqu'en recevant la bulle il ôterait l'un des plus grands moyens d'appeler comme d'abus, qu'on aurait si elle avait été refusée ? Mais, quoiqu'on pût en appeler, combien persécuterait-on de gens dans les provinces éloignées, qui ne pourraient se servir de ce remède ! Car, que ne souffrirait point un pauvre curé du Lyonnais ou du Poitou plutôt que de venir à Paris ? »
479. ↑ [*N'aient, pas.*]
480. ↑ « Car ce n'était pas le moyen d'obtenir l'enregistrement qu'ils demandent, que de montrer ainsi par avance à quoi ils s'en veulent servir. »
481. ↑ « Quand il serait vrai, ce qui n'est pas, que cette Bulle pourrait être reçue, en ne la regardant qu'en elle-même, on ne devrait pourtant point la recevoir maintenant, parce que ce serait favoriser les desseins visibles de ceux qui n'en demandent la réception que pour en abuser, et nous asservir à ce vilain tribunal de l'Inquisition, sous lequel presque toute la Chrétienté gémit. »
482. ↑ « Je parle tous les matins à des Conseillers au sortir du Palais, et il n'y en a point qui ne voie clair en tout cela. Votre Rapporteur me disait encore ce matin qu'il ne regardait pas cette affaire comme une affaire ordinaire, et qu'on ne devait pas considérer cette Bulle comme une simple Bulle qui décide quelque point contesté, ce qui serait de peu de conséquence, mais, comme le fondement d'une nouvelle Inquisition qu'on veut former, et à laquelle il ne manque plus que le consentement du Parlement pour être achevée. »
483. ↑ Ces extraits se rapportent à l'acte dressé en 1628 par Filesac, au nom des docteurs de la Sorbonne : ils déclarèrent suivant la *Lettre d'un avocat*, « que depuis quelques siècles les papes ont fait un grand nombre de décrets, de décrétales, de bulles et de constitutions contraires aux anciens décrets, et même à l'Écriture sainte —, dont ils donnent plusieurs exemples, tant de ceux qui sont contre l'Écriture, que de ceux qui sont contre les libertés de l'Église gallicane, et l'autorité de nos rois, et entre autres celui du pape Boniface VIII, qui déclare hérétiques ceux qui ne croiront pas que le roi de France lui est soumis, même dans les choses temporelles. » Cf. t. VII, p. 194.
484. ↑ Cf. Faug., I, 319 ; Mich., 378.
485. ↑ 1559. — Dans la lettre d'un Avocat de Paris dont la même page du manuscrit contient l'esquisse, il est fait mention de la Bulle *Cum ex Apostolatus*, qui déclare « que toutes sortes de personnes, Rois et particuliers, qui tombent dans l'hérésie, ou qui favorisent, retirent ou recèlent les hérétiques, sont déchus et pour jamais rendus incapables de tous honneurs, dignités et biens, lesquels il expose au premier qui s'en pourra emparer ».
486. ↑ [*Ou qui s'éloignent du Dieu chrétien.*]
487. ↑ Extrait d'une lettre d'Urbain II à l'évêque Lucanus qui a pris place dans le *Corpus Juris canonici* cause 23, question 5, ch. xlvii : « Non sunt homicidæ qui adversus excommunicatos zelo matris ecclesiæ armantur. »
488. ↑ Cf. Faug., I, 277 ; Mol., II, 103 ; Mich., 969.
489. ↑ Cf. le début du *Factum des curés de Nevers, présenté à M. leur évêque en son hôtel épiscopal, contre le livre intitulé : « Apologie pour les casuistes, etc., » imprimé à Paris l'an 1657* : « Comme les deux principaux intérêts de l'Église sont de conserver les fidèles dans la piété, et de rappeler les hérétiques à la vérité qu'ils ont quittée, nous avons été touchés d'une douleur bien sensible, en voyant le méchant livre de l'*Apologie des casuistes* se répandre dans l'Église ; parce que nous avons reconnu qu'il n'y avait rien de plus capable de retirer les fidèles de la sainteté des mœurs, et de confirmer les hérétiques dans leur obstination et dans leur schisme. »
490. ↑ Cf. Faug., I, 292 ; Hav., *Prov.*, 295 ; Mol., *Prov.*, 107 ; Mich., 649.
491. ↑ L'idée de cette lettre fournira un volume de développements à *la morale pratique des Jésuites représentée en plusieurs histoires arrivées dans toutes les parties du monde*. Cologne, 1669.

492. ↑ Expression déjà employée pour les libertins, fr. 194 *bis* (5).
493. ↑ Cf. Lettre d'un théologien à Polémarque, du 20 sept. 1644 : « Il est ridicule d'employer *de longues et vives poursuites* envers un homme qui lui a voué une obéissance aveugle et qui s'est obligé de lui obéir comme à Jésus-Christ, s'il était vivant, *tanquam Christo viventi*. »
494. ↑ Peut-être est-ce une exclamation indignée qui viserait une affirmation telle que l'emblème de l'*Imago* à la page 183 : *Cor castum dei speculum*.
495. ↑ Lecture douteuse.
496. ↑ [*Quelle malédiction*.]
497. ↑ [*Les*.]
498. ↑ [*De l'être*.] Cf. fr. 641 et 751.
499. ↑ Cf. B., 379 ; C., 338 ; Faug., I, 213 ; Hav., XXV, 208 ; Mol., II, 105 ; Mich., 765.
500. ↑ *Si* est écrit sous la dictée de Pascal ; la *Copie* donne *sinon* qui n'est guère satisfaisant.
501. ↑ Ce pressant besoin est la lutte de Venise contre les Turcs qui assiégeaient Candie depuis 1645 ; les Jésuites avaient été expulsés de Venise, pour avoir défendu contre la République l'immunité juridique des clercs en 1606, cinquante ans par conséquent avant la date où écrit Pascal ; à la faveur des événements, on négociait leur rentrée, qui eut lieu en 1669.
502. ↑ Cf. B., 5 ; C., 18 ; Faug., I, 294 ; Hav., *Prov*., 296 ; Mich., 220.
503. ↑ Cf. fr. 921 : « Je suis seul contre trente mille », et fr. 956 « vingt mille séparés. »
504. ↑ Cf. Faug., I, 296 ; Hav., *Prov*., 296, 297 ; Mol., *Prov*., 108 et 116 ; Mich., 577.
505. ↑ « Avez-vous l'idée véritable de l'étendue de votre ministère ? » (Xe *Prov*.)
506. ↑ Dans son article : *Après les Provinciales*, M. Lanson a fort ingénieusement expliqué qu'il s'agit d'une opinion émise à propos du père Lamy, et non par lui : « *Le P. Lamy eût pu omettre cette résolution, mais, puisqu'il l'a imprimée il doit la soutenir, et nous devons la défendre* (*Sixième Factum pour les curés de Paris*). Cf. *Revue d'histoire littéraire de la France*, année 1901, p. 23.
507. ↑ Renvoi à l'*Historia Jesuitica* de Rodolphe Hospinianus, Tiguri (Zurich), 1619 : on lit à la page 246 (3°) : *Tertia est causa quod sentiunt Reges et Principes qui vel a papa vel a viris eruditis et gravibus, Jesuitis scilicet, vel communi populi opinione hæretici habentur… interficere atque e medio tollere licere*.
508. ↑ [*Aime*] naturellement [*la*.]
509. ↑ Cf. x^e^ *Provinciale*, début : « Ce n'est pas encore ici la politique de la Société ; mais c'en est un des plus grands principes, vous y verrez les adoucissements de la confession, qui sont assurément le meilleur moyen que ces Pères aient trouvé pour attirer tout le monde. »
510. ↑ [*231. Jésuites consultés sur tout. 164, 165 transplantés*.]
511. ↑ Dans l'*Imago primi sæculi*, liv. V, orat. 1, les Jésuites appliquent à leur Société la prophétie d'Isaïe (XLIX, 23) : *Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ* (p. 686).
512. ↑ Peut-être est-ce une allusion à l'*Apologie* de François Verona pour Jean Châtel, que la Sorbonne fit supprimer.
513. ↑ Le *Troisième Factum pour les curés de Paris* cite un décret de Sorbonne sur la matière que vise Pascal : « La Sorbonne a particulièrement montré le peu d'état qu'elle faisait d'un grand nombre de ces auteurs nouveaux, en condamnant la pernicieuse doctrine de Santarel touchant la déposition des rois, comme *erronée et contraire à la parole de Dieu*, encore qu'elle fût soutenue par une foule prodigieuse de casuistes et de jésuites. »
514. ↑ Renvoi aux dernières lignes de la page 241 (verso) de l'*Historia jesuitica* : « *In extract. Parlementi Parisiensis tomo sexto mémorial. Ligæ hæc verba exstant* : Les Jésuites avaient un bref de Sa Sainteté qui les dispensait d'obéir. »
515. ↑ La *Morale Pratique des Jésuites*, dans sa réponse à l'*Imago Sæculi*, rappelle que les Jésuites « ont été chassés de France et d'Angleterre pour avoir enseigné à tuer les Rois… Le Père Guignard fut pendu et étranglé pour avoir inspiré le parricide à Chastel, son écolier de philosophie. »

516. ↑ Hospinien, à la page 112, accuse les Jésuites de traiter les rois de tyrans et de rebelles, de provoquer au régicide.
517. ↑ Nouveau renvoi à l'*Historia Jesuitica* : « Alexandre Haius avait enseigné publiquement qu'il fallait dissimuler et obéir au Roi pour un temps par feintise, disant fort souvent ces mots : *Jesuita est omnis homo*. »
518. ↑ Page 253 d'Hospinien : « nunc ad ambitionem pietas conversa ; debent in domibus Professi arctissimam degere paupertatem… contra delibant optima quœque in Collegiis. » Pascal se réfère en même temps à la dixième partie des *Constitutions*. Le paragraphe 5 fait de la pauvreté la condition de la conservation de la société, le § 6 recommande avec la dernière énergie d'écarter toute ambition, « car l'ambition est la mère de tous les maux dans les Républiques et dans les congrégations ».
519. ↑ Cf. Hospinianus, *Historia Jesuitica*, p. 257 : « Queruntur denique viri Nobilissimi Religiosos quibus nulla secularis cura incumbere deberet, sollicitos tamen esse de gubernatione principum. » — La déclaration en note du § 11 (part. 10) recommande de concilier la faveur *principum Sæcularium et Magnatum, ac primariæ auctoritatis hominum quorum favor aut alienatio animi multum facit*.
520. ↑ Première partie, ch. 11. Le paragraphe 4 interdit : *admittere homines difficili admodum ingenio, vel inutiles Congregationi, licet ipsismet non inutile foret admitti.* — Le § 10 demande : *species honesta*. Le § 13 ajoute : *dona externa nobilitatis, divitiarum, bonæ famæ et similia* et en fait des conditions de préférence.
521. ↑ Au paragraphe 9 (3e partie, ch. 1) il est recommandé au novice qui renonce à son bien de ne pas descendre à un choix particulier, et de s'en remettre entièrement à la Société *quæ tota ad majorum Dei gloriam… instituta est*.
522. ↑ Troisième partie, ch. 1, § 18 : *Idem sapiamus, idem quoad ejus fieri potest, dicamus omnes*. Et en note cette déclaration pour le novateur ou le dissident : *suum sensum definitioni ipsius Socictatis debet subjicere… ut conformitas etiam in Societate sit*. Cf. fr. 892.
523. ↑ Voici les textes : Les Constitutions (part. IV, ch. xiv, par. 1er) posent la règle : *In Theologia legitur Vetus et Novum Testamentum et doctrina scolastica Divi Thomæ* ; les Déclarations ajoutent en note qu'après mûre réflexion et l'approbation du général on pourrait adopter un livre plus récent de théologie scolastique *quia his nostris temporibus accomodatior videretur*.
524. ↑ [Conseils.] — *Ideoque cum existimaret in consanguineos ea esse dispensanda, committere debet id judicio unius, vel duorum, vel et triorum virorum qui et doctrina et pietate commendentur, et eisdem acquiescere Décl.* en note des *Constitutions*, part. III, ch. 1, § 7).
525. ↑ Il s'agit du chapitre 11 de la sixième partie qui défend (§ 7) de recevoir un salaire, *vel eleemosynas ullas quibus missæ vel Confessiones vel Lectiones vel visitationes vel quodvis aliud officium ex us quæ Societas juxta Nostrum Institutum exercere potest, compensari videatur*.
526. ↑ Cf. Préface sur les Déclarations et Notes des Constitutions : *cum non minoris sint auctoritatis quam reliquæ Constitutiones* et la Première note à la *Sixième Partie des Constitutions* (ch. 1). *Hæ primæ Déclarationes quæ simul cum Constitutionibus promulgantur eamdem quam illæ, auctoritatem habent*. La dernière phrase des Constitutions est celle-ci : *Quare legere vel audire easdem singulis mensibus oportebit* (part. X, § 13.)
527. ↑ *Nec potest quemquam ad eleemosynas perpetuas Domibus vel Ecciesiis ejusdem Societatis relinquendas incitare ; et si aliqui sponte sua eos relinquerent, nullum jus civile ad eas petendas in judicio acquiratur* (*Const.*, part. VI, ch. ii, § 6).
528. ↑ *Nulla sit in Ecclesia arca, in qua eleemosynæ… conjici solent* (*Const.*, II, i, 8).
529. ↑ Page 280 du manuscrit. La lecture des mots suivants est douteuse.
530. ↑ « Oh ! mon Père, lui dis-je, toutes les commodités de la vie sont donc perdues ? » (*Neuvième Provinciale*.)
531. ↑ « Ad hoc inter privatos crescunt vitæ commoditates » (p. 447 du recueil d'où sont tirées les notes du fr. 958).

532. ↑ Ces notes ont été recueillies en vue d'une lettre que Pascal annonçait en ces termes dans la *Treizième Provinciale* : « L'uniformité serait plus supportable : et il n'y a rien de plus contraire aux ordres exprès de saint Ignace et de vos premiers généraux que ce mélange confus de toutes sortes d'opinions. Je vous en parlerai peut-être quelques jours, mes Pères ; et on sera surpris de voir combien vous êtes déchus du premier esprit de votre institut, et que vos propres généraux ont prévu que le dérèglement de votre doctrine dans la morale pourrait être funeste non seulement à votre Société, mais encore à l'Église universelle. » Dans le *sixième Factum pour les curés de Paris*, il revient sur ce projet.
533. ↑ M. Molinier lit *était*.
534. ↑ Cf. Faug., I, 293 et 300 ; Hav., *Prov*., 295 ; Mol., *Prov*., 109 ; Mich., 260.
535. ↑ [*Nos constitutions nous font mendiants*.]
536. ↑ M. Molinier *exclus*.
537. ↑ Cf. fr. 926, page 360, notes 2 et 3
538. ↑ Cf. fr. 925, page 358, note 4
539. ↑ Renvoi au texte des thèses de Louvain (1645) que Pascal cite dans la xve Provinciale et qui est déjà visé dans le fr. 921.
540. ↑ [*1614*.]
541. ↑ Cf. fr. 925, page 359, note 2.
542. ↑ Page 98 du manuscrit.
543. ↑ Saint Jean Climaque dont Arnauld d'Andilly avait traduit l'*Échelle Sainte*.
544. ↑ Voir la discussion de cette thèse dans le *Cinquième Factum pour les curés de Paris*.
545. ↑ Cf. Faug., I, 294 ; Mol., *Prov*., 113 ; Mich., 578.
546. ↑ Les textes latins d'une main étrangère, vraisemblablement d'Arnauld, comme l'avait indiqué Faugère, les réflexions en français de la main de Pascal. Notes prises du recueil des Lettres des généraux de la Société de Jésus, paru à Anvers, en 1635 sous ce titre : *Epistolæ præpositorum Generalium ad Patres et Fratres Societatis Jesu.* — Atque hi longe falluntur qui, cum aliquem sibi levem ac futilem conceptum efformarint, tum sanctos Patres in eum solum finem evolvunt ut reperiant quo sua commenta confirmare queant, quasi vero utilius expeditiusque non foret ex ipsis augustissimis fontibus aquas haurire quæ nullo postea negotio, quo potissimum expediat, deriventur, sua ipsorum verba, tum auditorum pectora irrigaturæ.
547. ↑ Arnauld avait d'abord écrit 378 et ajouté en marge cette réflexion : [*Cette citation ne se trouve pas*.]
548. ↑ Arnauld avait écrit 387, puis il ajoute ces réflexions : [*Celle-ci non plus. Elles étaient 373, 389 ; elles sont écrites toutes deux*]. Quamvis enim probe norim, quæ Dei est indulgentia, vigere in Societatis quasi corpore illum quo initio animata est etiamnum spiritum, planeque perspiciem non superstitem modo, sed robustum esse præterea et vividum ; tamen, quod quisque diligit, perfectum omnibus numeris optat et absolutum.
549. ↑ Dolet ac queritur vulgo societas de nostra sane quam multum imminutum esse modestia.
550. ↑ *Parenthèse* : sacrificio Missæ (cujus lex ne dimidiata minus hora teneat, jam pæne dilapsa, eorum qui præsunt desidiam acriter reprehendit).
551. ↑ Ita feram illam immanemque belluam quam Politicam appellamus, domo exterminabimus ; quæ, vocibus quidem omnium proripere se jubentium clamoribusque configitur, nostras tamen in insidiis obsidet perpetuo fores ; atque utinam ne ad nostram interdum perniciem etiam irrumpat.
552. ↑ Ad extremum pervelim, ut parum propensas in nos hominum voluntates querelasque quibus nos exagitant, toto pectore retractemus… quandoquidem proprio Societatis infortunio, seu potius privata quadam insignique felicitate, singulorum dicta vel facta omnibus tribuuntur ; ut jam non Petrum seu Paulum, sed hosce in universum homines ejusmodi esse circumferatur.
553. ↑ C'est une page et demie de la lettre de Mutius Vitelleschus qui est ici indiquée par Arnauld ; elle énumère les plaintes contre les Jésuites : *querimoniæ porro communiores ad hæc capita revocantur* ; et conclut l'énumération des remèdes qui y obvient par ces mots : *statimque haud amplius vulgo nos censeri superbos deprehendetis*. Voici le passage retenu par Pascal : *Episcopis… unicum illud in hoc*

genere B. Xaverii exemplar perpetuo contuentes, intimam ex animo submissionem atque observantiam deferamus. Ne umbram quidem nostra seu dicta seu facta præferant, unde oboriri suspicio queat audere nos cum iis pæne ex æquo contendere.

554. ↑ Ad hæc si a litibus abhorrebimus… testamentis condendis interesse ex regularum nostrarum præscripto recusabimus… quis nos insimulare valeat aviditatis ?

555. ↑ [*Videbitur*.] — Arnauld indique encore une page entière à Pascal. Voici le début, la fin, avec les passages retenus : « Patris Borgiæ, sanctæ memoriæ, conquestio illa cessabit : *Quam multi veniunt ad nos, ut fiant divitiores ; quam pauci, ut sint meliores*… aliena seu dicta, seu facta, nunc amplificata augent… haud scio an dicendum sit, res neque gestas unquam, neque per somnium quidem oblatas comminiscuntur et jactant… Fatemurque venenosæ hujus atque execrabilis plantæ fibris evulsis terrestrem quamdam paradisum illam futuram.

556. ↑ Ita res domesticas, non optimi interdum exempli, sæcularibus nequaquam indicabimus, magno ipsorum detrimento, nostræque existimationis majore jactura… O si renovatam hoc in genere Societatem daretur intueri, omnis tunc sane animi ardore inclamarem : *Nunc dimittis*, etc.

557. ↑ Quarto nonnullorum ex Societate sententiæ, in rebus præsertim ad mores spectantibus, plus nimio libere, non modo periculum est ne ipsam evertant, sed ne Ecclesiæ etiam Dei universæ insignia afferant detrimenta. Omne itaque studio perficiant et qui docent scribuntve, minime hac regula et norma in delectu sententiarum utantur : *Tueri quis potest ; probabilis est ; auctore non caret* : verum ad eas sententias accedant, quæ tutiores, quæ graviores, majorisque nominis Doctorum suffragiis sunt frequentatæ, quæ bonis moribus conducunt magis, quæ denique pietatem alere, et prodesse quæunt, non vastare, non perdere. Quoniam vero Constitutiones, Decreta, Regulas, probe callent, de S. Thoma sequendo, de non provehendis ad cathedras, aut etiam removendis, qui ejusmodi doctrinam parvi facere, aut cordi non habere præ se ferunt, præsertim si novitatum amantes deprehendantur, qui nulla sunt ratione ferendi, reliquum mihi præterea nihil est nisi, ut hæc ipsa serventur, uti maximi rem momenti quam ardentissime possum urgere. — Nous avons cité cette page tout entière pour l'intérêt capital qu'y trouvait Pascal d'opposer aux Jésuites la condamnation formelle de leur probabilisme, prononcée par un de leurs Généraux.

558. ↑ Quoniam vero de loquendi licentia conquestus sum meumque communi in epistola sensum exposui, non agam pluribus ; illud tantum adjicio, facere me non posse quin vehemente admirer qui fiat ut, cum adeo frequenter nostris in tridiniis poenæ pro noxis in leges admissis infiigentur, hæc una culpa (quæ tamen e gravioribus est latissime patet, crebro contrahitur) aut nunquam, aut raro plectatur.

559. ↑ [*Perficiat*.] Arnauld avait d'abord limité la citation à une longue phrase qui commence ainsi : *Nec sane dubium quin si mentis oculos convertamus ad illam Domini dexteram omnipotentem, quæ tam brevi temporis spatio a tam exili tenuique principio Societatem nostram ad tantam provexit amplitudinem…* et qui finit : *sperare possimus ac debeamus fore ut illa ipsa manus quæ Societatem instituit, eamdem custodiat atque perficiat*. Il a ajouté la contre-partie : « Atenim si altera ex parte conjiciatur oculos in materiam ipsam, ex qua corpus hoc constat, scilicet in personas tot, tamque diversarum nationum, affectionum, morum, voluntatum ; jure timendum est ne nostra culpa regularum sanctarum disrupta sepe, dicatur aliquando : Exterminavit eam aper de silva et singularis ferus depastus est eam… Atque utinam iste ex parte nihil jam detrimenti [*Societas*] acceperit. »

560. ↑ Tum ardentissime ipsum exoremus ut eam quam plantavit dextera sua perficere omni ex parte dignetur, quantumvis denuo foret opus illo miraculo, quod olim per Ezechiel operari non est gravatus : Et tu fili… (*En marge : Cap*. 37).

561. ↑ Secundum caput, quod multa nobis ac gravia damna minatur, est defectus sanctæ obedientiæ, quem in plerisque non raro experimur, dum agitur de ministerio, de loco, aliave re quæ minus arrideat aut convenire putetur miseræ illi existimationi, quam in humilitatis domo (quod pudendum est) tanti facimus.

562. ↑ Hæc profecto una si nobis deficiet obedientia, jure nobis ab aliqua imminente ruina timendum erit… Imo, quod est dolendum magis, non deest qui ut eo quo intendit perveniat patronos et intercessores

tam intra quam extra Societatem, perquirat, majori cum jactura boni nominis, graviorique offensione tum domi, tum foris, quam facile credat qui hæc molitur.

563. ↑ Ex hoc namque vitio, ut liquet, paulatim inducitur altera longe major deformitas, nimirum ut aliqua hujus corporis membra non modo sibi munia usurpent aliis assignata membris ejusdem corporis… sed etiam in se recipiant eorum officiorum ac negotiorum tractationem quæ sint a Societatis corpore penitus abhorrentia, et ab ejusdem instituto aliena… Non est quod quisquam mihi dicet : « Nollem id ego quidem, mi Pater ; sed eo me adigit Dominus ille aut Princeps »… Et vero plus satis mihi compertum est ideo velle Principes quia velis ; ideo Societati esse importunos, quia te illis importunum præbeas.

564. ↑ Spectabit tertium caput ad suavissimum castitatis votum… Neve liceat cum significatione doloris et conquestionis exclamare : Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus ?

565. ↑ De paupertate aliquid etiam dicendum esset… Reperitur nempe qui laxiores in hac materia evocet opiniones ac divulget ; atque utinam illæ pariter non adversentur veritati ?

566. ↑ Nobilis quidem Roma, ubi aliquandiu moratus erat reversus in patriam et interrogatus a suis quid omnium vidisset Romæ pulcherrimum planissime respondit : Societatem Jesu. O quam vellem his nostris temporibus liceret idipsum affirmare non solum de Urbe Romana, sed de aliis quoque, ubi sedem ac domicilium Societas nostra collocabit.

567. ↑ Faxit Deus, ne præcipua ejus rei causa nostro Superiorum exemplo… In recreationibus, in vineis, aliisque oblectamentis negari non potest quin appareat excessus multaque superfluitas… Quid tandem facturum est si ejusmodi [*religiosæ vitæ*] exercitationes aut omittantur aut adeo negligenter oscitanterque obeantur ut perinde sit aque si prætermitterentur ?

INDEX DES *PENSÉES*

N. B. La table analytique des *Pensées* et le lexique de la langue doivent être joints à l'édition des *Œuvres complètes* de Pascal ; il nous a semblé pourtant nécessaire de dresser un *Index* succinct pour le texte des *Pensées* ; les noms de personnes y figurent en lettres capitales.

A

Aaron, III, 50.

Abaissement, II, 421.

Abel, III, 260.

Abjection, II, 422, 424.

Abraham, I, 4 ; II, 400 ; III, 5, 44, 53, 85, 99, 104, 115, 182, 218, 221, 255, 288.

Absolution, III, 333, 352.

Académiciens, II, 300, 353.

Académistes, II, 116.

Actions cachées, II, 79.

Adam, II, 333, 418 ; III, 8, 56, 67, 87, 92.

Admiration, II, 75.

Adorateurs, III, 255.

Agamemnon, III, 69.

Aggée, III, 183.

Agitation, II, 48.

Agitations, II, 53.

Agonie, II, 118, 435 ; III, 238.

Alby, III, 346.

Alcoran, III, 35.

Alexandre, II, 32, 49 ; III, 138, 160, 170.

Allemands, II, 215.

Alliance, III, 113.

Alliance (nouvelle), III, 190.

Âme, I, 89, 94 ; II, 139, 141, 241, 407, *universelle*, II, 387 ; III, 213.

Ami, I, 39 ; II, 31, 77.

Amos, III, 48, 160, 182, 188.

Amour, II, 25, 46 ; III, 47.

Amour-propre, II, 25, 46, 389, 392, 394, 428.

Amphibie, III, 338.

Anathèmes, III, 328.

Ancien Testament, III, 23, 96.

Ange, II, 67, 271.

Anges, II, 207, 316 ; III, 231.

Animal, II, 258, 259, 333.

Anjou, III, 384.

Annat, III, 381.

Antéchrist, III, 258, 261, 275, 276, 282, 299.

Antiochus (Deus), III, 74, 170.

Antiochus (Magnus), III, 173.

Antiquité, II, 191.

Antithèse, I, 37.

Apocalyptiques, III, 90.

Apôtres, II, 210 ; III, 20, 58, 216, 239, 261, 267, 238.

Appianus, III, 170, 172.

Aquaviva, III, 397, 399.

Arcésilas, II, 286.

Archimède, III, 231.

Arianisme, III, 342.

Ariens, III, 278, 306.

Aristote, II, 250.

Arius, III, 264.

Arnauld, III, 355, 366, 368.

Arragonius, III, 365.

Art, I, 33.

Athées, II, 100, 133, 134, 137, 302.

Athéisme, II, 135.

Athènes, III, 61.

Auguste, II, 49, 94.

Aumônes, III, 396.

Aurelius, III, 368.

Auteur, I, 38.

Auteurs, I, 51.

Automate, II, 184.

Autorité, II, 190, 325.

Aveuglement, II, 112, 120, 177, 395 ; III, 133.

Aveugle né, III, 276.

B

Babylone, II, 371 ; III, 79.

Babyloniens, III, 105, 150.

Barcosba, III, 206.

Barjésu, III, 261, 279.

Baronius, III, 73.

Bassesse, II, 306, 316, 318, 327, 419 ; III, 232.

Bateau, II, 240.

Baunez, III, 365.

Bauny, III, 361.

Béatitude, II, 388.

Beauté, I, 41 ; *beauté poétique*, 42.

Bénédictins, III, 375.

Bérénice, III, 170.

Bersabée, III, 183.

Bethléem, III, 262.

Besoin, II, 47.

Bien, II, 372, 400.

Bien vrai, II, 357.

Blasphème, III, 275.

Boiteux, I, 99 ; II, 157.

Bon air (le), II, 116, 117.

Bonheur, II, 323, 355, 375.

Bon sens, II, 297.

Bourse, III, 327.

Bourseys, III, 372.

Brisacier (P.), III, 346, 375.

Bulle, III, 286, 331.

C

Cabale, II, 301.

Cachot, II, 124, 131.

Caen, III, 367.

Caïn, III, 260.

Calvin, III, 271.

Calviniste, III, 289 ; III, 220, 304.

Cambyse, III, 169.

Cana, III, 245.

Canaan, III, 202.

Canonique, II, 177.

Canoniques, III, 15.

Canons, III, 314.

Capacité, II, 333.

Capuchon, III, 391.

Caractère, I, 52 ; II, 230, 423.

Caramuel, III, 347.

Cartésien, I, 56.

Casuiste, III, 389.

Casuistes, III, 323, 335, 336, 372.

Catholiques, II, 417 ; III, 261, 278, 285, 289.

Causalité, II, 408.

Causes, II, 157.

Celse, II, 36.

Celsus, III, 216.

Cène, II, 441.

Censure, III, 354.

Certain (pour le), II, 155.

Certitude, II, 341 ; III, 256.

César, II, 49 ; III, 137, 162.

Chair, II, 371 ; III, 230.

Chancelier, II, 64, 229.

Chamillard, III, 356.

Charité, II, 235, 305, 365 ; III, 99, 102, 106, 214, 230, 288, 331, 339, 371.

Charnels, II, 371 ; III, 42, 43, 98, 210.

Charron, I, 63.

Chartreux, II, 425.

Chasse, II, 56, 242.

Chiffres, I, 52 ; III, 112, 113, 116, 121, 129.

Chine, III, 33, 59, 69.

Chinois, III, 69.

Chrétien, II, 426.

Chrétiens, II, 136, 185, 208, 264, 401 ; III, 5, 31, 43, 128, 202, 210, 271, 309, 393. Mauvais chrétiens, III, 270. Vrais chrétiens, III, 44.

Chrétienté, III, 319.

Christ (le), III, 52, 121.

Christianisme, II, 424.

Cicéron, I, 40 ; II, 18, 276.

Ciel, I, 178.

Cinq propositions (Les), III, 286.

Circoncision, III, 46, 250.

Circonstances, II, 403.

Circulation du sang, II, 22.

Ciron, I, 74 ; III, 359.

Clarté, II, 235, 301.

Clé, III, 116.

Clément (Saint), I, 3.

Clément VIII, III, 339, 399.

Climaque, III, 399.

Cléobuline, I, 26.

Cléopâtre, II, 83 ; III, 172.

Cœur, I, 40 ; II, 123, 200, 201, 203, 206, 208, 377.

Comédie, I, 24 ; II, 51, 129.

Communautés, II, 385.

Complaisance, III, 337.

Compliments, I, 59.

Concile, III, 314.

Concupiscence, I, 35, 49 ; II, 236, 253, 305, 319, 329, 332, 365, 366, 369, 371, 372, 386, 390, 393, 395, 432 ; III, 97, 100, 129, 203, 217, 225, 338.

Condition, II, 24, 53, 84, 243 ; III, 226.

Conditions, II, 23, 42, 120.

Condren (M. de), III, 378.

Condrieu, II, 40.

Conducteur, II, 441.

Confession, II, 421.

Confessions, III, 333.

Connaissance de soi-même, I, 63.

Conscience, III, 327, 328, 336.

Constitutions, III, 285.

Consul, II, 310.

Contestation, III, 362.

Contradiction, II, 79, 293, 307 ; III, 121.

Contrariétés, II, 46, 318, 319 ; III, 125, 213.

Conversation, II, 299.

Conversion, II, 378 ; III, 268.

Copernic, II, 131.

Corinthiens, III, 109.

Corneille, II, 82, 423.

Corps, I, 89, 96 ; II, 241, 383, 407 ; III, 230, 243.

Corruption, II, 352, 356, 364 ; III, 9, 28.

Cour, III, 396.

Coutume, II, 17, 19, 20, 23, 134, 157, 179, 186, 218, 226, 230, 243, 344.

Crainte, II, 192, 421 ; III, 238.

Créance, II, 25 ; III, 249.

Créateur, II, 138.

Création, II, 333.

Croire, II, 190.

Croix, II, 429 ; III, 29, 215, 218, 250, 271, 306.

Cromwell, II, 92.

Cupidité, III, 99.

Curiosité, II, 76.

Cyrus, III, 70, 138, 151.

D

Damnés, III, 12.

Dan, III, 183.

Daniel, III, 131, 148, 162, 174, 183, 192, 198.

Danse, II, 60.

Darius, III, 138, 169.

David, II, 177, 207 ; III, 29, 48, 99, 128, 130, 138, 161, 205, 218.

Défauts, II, 424.

Déguisement, II, 31.

Déluge, III, 67, 250.

Démons, III, 293.

Denys, III, 15.

Dérèglement, II, 292, 318.

Desargues, II, 40.

Des Barreaux, II, 313.

Descartes, I, 97, 98, 99.

Désespoir, II, 352, 420.

Deutéronome, III, 47.

Devoir, II, 33.

Dévotion, II, 396 ; III, 331.

Dévots, II, 254.

Diable, II, 416 ; III, 139, 242, 253, 256, 272.

Dialogue, II, 99, 137.

Diana, II, 363.

Dieu, I, 4, 73 ; II, 15, 71, 97, 101, 125, 139, 175, 170, 186, 235, 255, 285, 297, 301, 323, 326, 328, 341, 357, 373, 383, 386, 391, 392, 401, 405, 420, 424, 428 ; III, 7, 23, 28, 32, 57, 65,

102, 125, 129, 193, 195, 205, 209, 212, 221, 225, 230, 243, 255, 256, 260, 272, 277, 303, 318, 333.

Dignité, II, 262, 278, 391.

Dioclétien, III, 264.

Directeur, I, 6.

Discours, I, 26, 53.

Disproportion (de l'homme), I, 70.

Diversité, II, 40, 41, 326.

Divertissement, I, 23 ; II, 52, 67, 69, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 242.

Docteurs, III, 318.

Doctrine, II, 211, 430 ; III, 241, 253, 255, 279.

Dogmatisme, II, 302.

Dogmatistes, II, 97, 344.

Donatistes, III, 255.

Docteurs, III, 246.

Duel, III, 337, 351.

Duplicité, II, 315.

Dureté (de cœur), II, 403.

E

Ecclésiaste (L'), II, 297, 351.

Éclat, III, 229.

École, II, 11.

Écoulement, II, 129.

Écriture (L'), I, 61 ; II, 101, 136, 153, 327, 422, 431, 438 ; III, 17, 25, 37, 77, 101, 106, 122, 123, 209, 234, 244, 261, 262, 277, 330, 337.

Égalité, II, 225.

Église, II, 101, 438, 441 ; III, 15, 22, 25, 109, 137, 212, 218, 225, 247, 256, 267, 270, 281, 283, 287, 301, 311, 312, 314, 318, 320, 323, 327, 329, 332, 333, 342, 356, 351.

Égypte, III, 104, 142, 153, 190.

Égyptien (l'), III, 95.

Égyptiens, III, 53, 59, 69, 130, 177.

Élie, III, 201, 260, 261, 310.

Éloquence, I, 17, 27, 36, II, 269.

Élus, II, 414 ; III, 22.

Emmaüs, II, 441.

Enchaînement, III, 196.

Enfants, II, 17, 19, 20, 240.

Enfer, II, 130, 159, 372, 329.

Enluminures, III, 358.

Ennemi, III, 19.

Ennui, II, 47, 61, 83.

Énoch, III, 52, 74, 261.

Entre-deux, II, 268.

Épaminondas, II, 267.

Épée, III, 102, 316.

Éphraïm, III, 144, 157.

Épictète, I, 30, 100, II, 238, 264, 375 ; III, 128.

Épicuriens, II, 353.

Épigrammes, I, 49.

Épine, III, 269.

Équité, II, 218.

Erreur, II, 14, 191, 432 ; III, 254.

Escobar, III, 370, 373, 376, 399.

Escobartines, III, 339.

Esdras, III, 73.

Espace, II, 18, 43, 263.

Espaces, II, 44, 127.

Espagnols, II, 223.

Espérance, II, 426 ; III, 223.

Esprit, I, 10, 16, 90, 101 ; II, 185, 279, 371 ; III, 230.

État, III, 360.

États, II, 219 ; III, 54, 227, 382.

Éternel, III, 8.

Éternité, I, 89 ; II, 121, 122, 126.

Éternuement, II, 80.

Être universel, II, 390.

Eucharistie, II, 135, 187, 405 ; III, 93, 101, 107, 228, 272.

Eusèbe, III, 75.

Évangélistes, III, 237.

Évangile, I, 5 ; II, 235, 353 ; III, 15, 35, 96, 138, 140, 199, 207, 236, 275, 360.

Évêques, III, 343.

Évidence, III, 12.

Exception, III, 333.

Exclusion, III, 305.

Ézéchias, III, 260, 290.

Ézéchiel, III, 123, 125, 158, 185, 291, 321, 403.

Exemples, I, 48.

Exorcisme, III, 254.

Expérience, II, 19, 323.

Extérieur, II, 182, 183, 238.

F

Façon de parler, I, 57.

Faiblesse, II, 118, 283, 284, 326, 352, 354.

Faiblesses, II, 432.

Fantaisie, II, 16, 17, 35, 199, 229, 233 ; II, 343, 355.

Fascination, III, 101.

Fausseté, III, 254.

Feuillant, III, 331.

Félicité, I, 61 ; II, 304, 304, 328 ; III, 39.

Fidélité, II, 73.

Fidèles, III, 323.

Fièvre, II, 268.

Figuratifs, III, 16, 21, 89.

Figure, I, 37 ; III, 287.

Figures, II, 211 ; III, 16, 83, 213, 222, 234.

Finesse (Esprit de), I, 10, 17.

Foi, II, 18, 176, 181, 187, 194, 201, 202, 321, 341, 402, 409, 414, 418.

Folie, II, 120, 248, 358 ; III, 29.

Fondements, III, 16, 241, 243, 287.

Force, II, 224, 226, 233, 234, 236, 237, 253 ; III, 316.

Formaliste, III, 107.

Formulaire, III, 389.

Fous, II, 313.

Français, II, 45.

France, III, 228, 312.

Froid, II, 268.

Fronde (la), III, 317.

G

Gabriel, III, 131, 166.

Galilée, III, 201, 263.

Gédéon, III, 255, 288.

Généraux, III, 373, 397.

Genèse, III, 185.

Genève, III, 272.

Gens universels, I, 44.

Gentilhomme, II, 60.

Gentil, III, 229.

Gentils, III, 179, 186, 190.

Géométrie (esprit de), I, 10, 16, 17 ; II, 71.

Gloire, II, 15, 81, 154, 226, 243, 304, 306, 331, 414, 432 ; III, 226.

Gournay (Mlle de), I, 64.

Goût (bon), I, 41.

Grâce, II, 176, 403, 404, 413, 417 ; III, 243, 273, 287, 318, 351.

Gradation, II, 254.

Grandeur (de l'homme), II, 80, 232, 261, 289, 303, 304, 305, 309, 310, 314, 318, 331, 341, 352, 357, 419.

Grandeurs, II, 327 ; III, 230.

Grands hommes, II, 32.

Grecs, III, 53, 61, 69, 314.

Grotius, III, 160.

Guerre, II, 56, 228, 240, 398.

H

Habiles, II, 254.

Habitudes, III, 223.

Haddarschan, II, 359.

Haine, II, 365.

Hakadosch, III, 77.

Hananias, III, 260.

Hasard, II, 147, 242.

Hébreu, III, 168, 252.

Hérésie, III, 219, 286, 305, 328, 355.

Hérétiques, II, 24, 301 ; III, 14, 15, 261, 271, 285, 288, 296, 321, 348, 358.

Héritier, II, 131.

Hérode, II, 93, 94 ; III, 137, 163, 201, 206.

Hésiode, III, 65.

Hiérarchie, III, 324.

Historiens, III, 227, 236.

Homme, I, 70 ; II, 61 ; III, 212, 229.

Honnête homme, I, 46, 47, 69.

Honnêteté, I, 40.

Honneur, II, 116.

Horeb, III, 184.

Hostie, III, 190.

Hôtes, II, 93.

Huguenots, III, 219.

Humilité, III, 395.

I

Idole, III, 26, 225.

Ignorance, II, 122.

Iliade, III, 69.

Imagination, I, 49 ; II, 1, 15, 16, 122, 200, 233.

Immatérialité de l'âme, II, 263.

Immortalité, II, 103, 132, 133 ; III, 4.

Impies (Les), II, 125, 136, 385 ; III, 278, 289.

Incertain (L'), II, 156, 243.

Incompréhensible, II, 139, 338.

Inconstance, II, 38, 39, 47.

Incrédules, II, 99, 248.

Indifférence, II, 120.

Indignité, III, 7.

Indulgence, II, 307.

Infidèles, II, 24 ; III, 234, 261.

Infini, II, 44, 69, 74, 127, 140, 141, 422.

Infinité, II, 128.

Injustice, II, 130, 245, 367, 394 ; III, 317, 327.

Injustice (lettre de l'), II, 213.

Inquiétude, II, 47, 138, 326.

Inquisition, III, 342.

Insensibilité, II, 123.

Inspiration, II, 179.

Instinct, II, 23, 60, 203, 259, 260, 302, 303, 370.

Intelligence, I, 83 ; II, 388.

Intention, I, 57.

Isaac, I, 4 ; III, 5, 53.

Isaïe, III, 20, 21, 29, 32, 45, 73, 79, 85, 131, 146, 177, 221, 276.

Israël, III, 45, 146, 154, 158, 178.

Israélites, III, 321.

J

Jacob, I, 4 ; III, 53, 57, 123, 143, 154, 178.

Jaddus, III, 160.

Jansénius, III, 266, 366, 380.

Jansénistes, III, 308, 321, 398.

Japhet, I, 66.

Jehan Baptiste, III, 226.

Jérémie, III, 46, 97, 118, 146, 161, 252, 260.

Jéroboam, III, 320.

Jérusalem, II, 370 ; III, 93, 155, 168, 189.

Jésuites, II, 271, 288, 308, 319, 331, 340, 360, 374, 389.

Jésus, III, 93, 279, 297.

Jésus-Christ, I, 4 ; II, 177, 209, 210, 333, 339, 373, 376, 389, 406, 418, 420, 428, 433, 434 ; II, 4, 9, 35, 37, 56, 58, 69, 79, 81, 95, 101, 102, 114, 137, 162, 177, 192, 193, 195, 243, 253, 255, 261, 265, 266, 287, 304, 313, 342, 360, 379.

Jeu, II, 51, 56, 146.

Job, II, 91 ; III, 199, 253.

Joël, III, 47.

Joie, I, 5 ; II, 21.

Jonas, III, 274.

Joseph, III, 66, 137, 144, 214, 235.

Josèphe, III, 61, 63, 71, 73, 74, 76, 137, 206, 227.

Josué, III, 68.

Juda, III, 57, 80, 141, 143, 146, 154, 194.

Judas, II, 437 ; III, 236.

Judith, III, 288.

Jugement, I, 17 ; II, 34 ; III, 259, 379.

Juges, II, 229.

Juifs, III, 10, 31, 40, 42, 50, 71, 137, 160, 190, 193, 201, 202, 204, 210, 215, 217, 222, 225, 229, 268, 270, 325, 332, 390. Vrais juifs, III, 44.

Juridiction, III, 317.

Juste, II, 402, 412, 423 ; III, 216.

Justesse (Esprit de), I, 16.

Justice, II, 13, 26, 142, 194, 215, 223, 224, 231, 234, 284, 285, 321, 348, 376, 396 ; III, 228, 229, 316, 339.

Justin, III, 171, 172.

L

Lacédémone, III, 62.

Lacédémoniens, II, 386.

Lamech, III, 52, 67.

Lamy, III, 371, 391.

Langage, I, 35, 37, 44 ; III, 337.

Langues, I, 52.

Latins, III, 53.

Laynez, III, 397.

Lazare, III, 96, 207.

Le Maître, I, 57.

Lemoine (le P.), III, 397.

Lessius, III, 351, 361.

Levain, II, 361.

Liancourt, II, 259.

Libérateur, II, 318 ; III, 60, 131, 197.

Lièvre, II, 57.

Lingendes (le P.), III, 282, 296, 298.

Logiciens, II, 301.

Lois, II, 216, 224, 301, 328, 416, 417 ; III, 88.

Loth, III, 353.

Lumière, II, 281, 337 ; III, 311.

Lune, III, 249.

Lunettes, II, 195.

Luther, III, 356.

M

Macchabées, III, 73, 274.

Machine, I, 99 ; II, 180, 181, 230.

Machine d'arithmétique, II, 258.

Macrobe, II, 93, 94.

Magistrats, II, 7.

Mains, II, 383.

Mahomet, II, 301 ; III, 32, 34, 35, 37, 40, 59.

Mal, II, 400.

Malachie, III, 49, 79, 159, 160, 186, 260.

Malades, III, 216.

Maladies, II, 12, 36.

Malchus, III, 200.

Malheur, II, 91.

Malheureux, II, 95.

Malignité, II, 308.

Malingres, III, 27.

Manassé, III, 144.

Marc, III, 274.

Martial, I, 49.

Martyr, III, 101.

Martyrs, II, 415.

Martyre, III, 281.

Massechet Succa, II, 359.

Massor, III, 72.

Mathématique (la), I, 62.

Matière, I, 90 ; II, 407.

Maymon, III, 84.

Méchants, III, 331.

Médecins, II, 8, 229.

Médiateur, II, 379, 428, 429.

Melchisedech, III, 50, 194.

Mem, III, 126, 209.

Membres, II, 386, 388.

Membres pensants, II, 382, 387.

Mémoire, II, 21, 282.

Mémorial, I, 3.

Mensonge, II, 31, 36.

Mérite, II, 393, 409.

Messes, III, 395.

Messie, II, 189 ; III, 17, 42, 52, 56, 57, 65, 81, 84, 99, 105, 108, 110, 130, 141, 143, 162, 185, 192, 204, 205, 209, 211, 213, 217, 243, 259, 268.

Méthode, I, 63.

Métier, I, 44 ; II, 23.

Métiers, II, 79, 184.

Mexico, III, 34.

Meynier, III, 346.

Michée, III, 48, 186, 261.

Mien, II, 222.

Millénaires, III, 91.

Milieu, I, 69, 70 ; II, 420.

Ministres, III, 327.

Miracle, II, 193, 3, 8, 378 ; III, 140.

Miracles, II, 119, 211 ; III, 12, 29, 58, 241, 244.

Mischna, III, 78.

Misdrach el Kohelet, II, 360.

Misère, I, 61 ; II, 57, 85, 86, 88, 130, 303, 310, 311, 327, 331, 357, 420, 429, 432 ; III, 11, 133.

Miséricorde, II, 142, 336, 396 ; III, 11, 349.

Miton, II, 100, 364, 366.

Mode, II, 231.

Modestie, III, 236.

Mœurs, III, 318, 328.

Mohatra, III, 374.

Moi, II, 25, 241, 336, 377, 379.

Moïse, III, 23, 24, 33, 40, 44, 53, 56, 57, 58, 66, 67, 71, 72, 87, 95, 105, 131, 143, 159, 177, 199, 205, 218, 224, 241, 244, 248, 259, 260, 275, 276.

Molina, III, 281, 351, 361.

Molinistes, III, 375.

Monde, II, 71, 72, 139, 189, 245 ; III, 27, 376, 392.

Monstre, II, 317.

Montaigne, I, 30, 63, 64, 66, 67, 95 ; II, 133, 156, 236, 243 ; III, 23, 54, 246.

Montalte, III, 338.

Morale, I, 31 ; II, 211, 291, 292, 387, 430 ; III, 39, 195, 280, 337.

Mort, I, 65 ; II, 57, 78, 84, 86, 104, 114, 117, 124, 129, 130, 131, 323, 343, 429 ; III, 224, 238.

Mort (adj.), II, 369.

Mortification, II, 395.

Mots, I, 34.

Mots (répétés), I, 53.

Mouche, II, 279.

Mouches, II, 280.

Mouvement, II, 18, 48, 141.

Moyens de croire, II, 179.

Multitude, III, 312.

Mutius Vitelescus, III, 400.

Mystère, II, 348, 349.

Mystère de Jésus, II, 343.

N

Nabuchodonosor, III, 70, 80, 165.

Naïveté, III, 235.

Nations, III, 268.

Nature (La), I, 33, 54, 69 ; II, 20, 21, 43, 44, 175, 357, 402 ; III, 25.

Nazareth, III, 235.

Néant, I, 82 ; II, 73.

Nécessité, II, 227, 437.

Négligence, II, 103, 139.

Nicodème, III, 244, 263.

Ninivites, II, 397.

Noblesse, II, 240, 242.

Noé, III, 52, 74, 87.

Noël, III, 283.

Nombre, II, 18, 43, 44.

Nouveau Testament, III, 194.

Nouveauté, III, 281, 396.

O

Obscurité, II, 337 ; III, 26, 28, 162, 227, 301.

Obscurités, II, 105 ; III, 7, 22, 305.

Œuvres, II, 399 ; III, 287, 334.

Oiseaux, II, 178.

Opinion, II, 10, 226, 233, 247.

Oracles, III, 39.

Ordre, I, 31, 61 ; II, 98, 160, 180, 205, 364 ; III, 40.

Orgueil, II, 76, 77, 307, 329, 395, 396, 420, 422, 425, 432.

Osée, III, 20, 47, 123, 142, 160, 162, 186.

P

Païens, II, 184, 387 ; III, 31. 43, 202, 210, 217, 225, 321.

Paix, II, 239 ; III, 382.

Pan, III, 135.

Pape, I, 54 ; II, 264, 285, 312, 319, 386.

Paraître, II, 72.

Paresse, II, 352, 396.

Parier, II, 146.

Paris, I, 54.

Parlements, III, 312.

Paroles, I, 55.

Parti, II, 158 ; III, 135.

Partis, II, 156, 157, 158.

Passion, III, 270.

Passions, I, 24, 97 ; II, 14, 33, 37, 125, 151, 153, 311, 319, 401, 433 ; III, 135.

Patriarches, III, 68.

Paul iv, III, 386.

Paul v, III, 359.

Paul-Émile, II, 310, 311.

Péché, II, 139, 348, 359, 363, 395, 403, 412 ; III, 102, 205, 213, 217, 224, 309, 340, 350.

Pécheur, II, 423 ; III, 216, 320.

Pédant, I, 56 ; II, 250.

Peinture, I, 36 ; II, 50 ; III, 88.

Pélagiens, II, 417.

Pénitence, II, 398, 419 ; III, 216, 352.

Pénitences, III, 137.

Pensée, I, 36 ; II, 72, 257, 258, 261, 278, 283 ; III, 233.

Père, II, 438.

Pères, III, 219, 314, 332, 357.

Périgord, III, 384.

Perpétuité, III, 51, 56, 137, 203, 255, 280, 329.

Perroquet, II, 260.

Persécutions, III, 302, 349.

Persée, II, 310, 311.

Perses, II, 215.

Petitesse, II, 341.

Peuple, II, 235, 237, 242, 244, 248, 253 ; III, 59, 71, 264, 275, 317.

Pharao, III, 279, 282.

Pharisien, II, 399 ; III, 261, 269, 279.

Philon juif, III, 50, 63, 74, 137, 176.

Philosophes, I, 81, 96 ; II, 5, 57, 75, 133, 195, 250, 263, 314, 328, 332, 373, 401, 404, 418 ; III, 41, 53, 57, 128, 334.

Philosophie, I, 18, 93, 95, 99 ; II, 137.

Philosophiques (vies), I, 62.

Pieds, II, 383.

Piété, II, 187, 398, 401.

Pierre Philosophale, III, 127.

Pilate, III, 201, 229, 236.

Piqueur, II, 60.

Pitié, II, 100, 113.

Plaisir, I, 35 ; II, 81, 258, 281.

Plaisirs, II, 355 ; III, 214.

Platon, I, 32 ; II, 133, 250 ; III, 176, 215.

Pline, II, 17.

Pluralité, II, 225 ; III, 316.

Poète, I, 44, 47, 48.

Politique, II, 250.

Pompée, III, 138.

Porphyre, III, 36.

Port-Royal, II, 75 ; III, 353, 369.

Portrait, III, 113.

Préadamites, III, 90.

Prédiction, III, 241.

Préface, I, 63 ; II, 175, 427.

Présent (Temps), II, 88.

Présomption, I, 79 ; II, 130, 316.

Prêtres, III, 230, 309.

Preuve, II, 120, 153, 179, 210, 427 ; III, 139.

Prévention, II, 24.

Prière, II, 408 ; III, 102.

Prince, I, 50 ; II, 269, 322.

Principes, I, 79, 81 ; II, 19, 203.

Prison, III, 215.

Probabilité, III, 280, 338, 341, 386, 392, 396.

Progrès, II, 17, 269.

Prophètes, III, 92, 202, 215, 228, 325.

Prophéties, II, 211 ; III, 12, 15, 17, 70, 133, 196, 197, 234, 244, 250, 253, 261, 263, 322.

Propositions (Les cinq), III, 263.

Prosopopée, II, 316.

Provence, II, 24.

Proverbes, II, 361.

Provinciales, I, 39, 56 ; III, 316.

Psaume, II, 360 ; III, 75.

Pugio, III, 177.

Puy, II, 343, 391.

Pyrénées, II, 216.

Pyrrhonien, I, 55 ; II, 286.

Pyrrhoniens, II, 97, 204, 285, 302, 341.

Pyrrhoniennes, I, 62.

Pyrrhonisme, II, 284, 287, 288, 293, 297, 298, 299, 302, 339.

Pyrrhus, II, 58.

R

Rabbinisme, III, 77.

Rabbins, III, 84, 98, 107, 177, 210.

Raison, I, 80, 92 ; II, 2, 22, 179, 186, 190, 197, 198, 199, 218, 240, 260, 261, 284, 297, 302, 306, 311, 354, 356 ; III, 11, 256, 333.

Raison des effets, II, 236, 305, 376.

Raisons, I, 23 ; II, 200, 201 ; III, 14.

Raisonnement, I, 17 ; II, 199, 202, 203.

Rédempteur, II, 432 ; III, 56, 114, 203, 222.

Rédemption, II, 364, 430 ; III, 9, 85, 110, 222.

Règle, I, 19, 49 ; III, 265, 270, 333.

Religion, II, 97, 101, 155, 207, 210, 328, 340, 357, 365, 377, 391, 392, 393, 395 ; III, 22, 29, 31, 41, 57, 55, 250, 291, 310, 365, 392.

Religion juive, III, 39.

Religions, III, 195, 332.

Renversement, II, 109, 337 ; III, 390.

Réparateur, I, 61 ; III, 196.

Réprobation, III, 153.

République chrétienne, II, 390.

République, III, 50.

Respect, II, 238.

Rêve, II, 340.

Rêver, II, 215.

Révélation, II, 255.

Rien, II, 141.

Rivières, I, 29.

Roannez (M. de), II, 200.

Roi, I, 50, 54 ; II, 18, 229, 231, 243, 361 ; III, 213.

Rois, II, 9, 67, 269 ; III, 225, 230, 311, 354.

Romains, III, 59, 61, 138, 173.

Rome, III, 62, 342.

Roseau pensant, II, 262.

Roturiers, II, 228.

Rouen, III, 367.

Ruth, III, 24, 200.

S

Sabbat, III, 46, 276.

Sacrifice, III, 218.

Sages, III, 225.

Sagesse, II, 198, 329, 358, 385 ; III, 29, 230.

Saint, II, 404.

Sainteté, II, 421 ; III, 217.

Saints, III, 210, 231, 268.

Saint André, III, 250.

Saint Athanase, III, 273, 310, 331.

Saint Augustin, II, 98, 156, 197, 206, 410 ; III, 23, 93, 246, 311, 330, 337, 349, 359, 399.

Saint Bernard, III, 92.

Saint Chrysostome, III, 331.

Saint Chrysogone, I, 4.

Saint Clément, I, 3.

Saint Cyprien, III, 312.

Saint-Cyran (l'abbé de), III, 293.

Saint-Esprit, III, 14, 108.

Saint Étienne, III, 238.

Saint Hilaire, III, 75, 284.

Saint Ignace, III, 397, 398.

Saint Irénée, III, 75.

Saint Jacques, II, 256.

Saint Jehan, II, 436 ; III, 21, 98, 137, 205, 245, 258.

Saint-Jure, III, 399.

Saint Luc, III, 24, 274.

Saint Matthieu, III, 24, 35, 36, 221.

Saint-Merri, III, 369.

Saint Paul, II, 206, 423 ; III, 30, 105, 109, 110, 121, 261, 275, 279, 287, 291.

Saint Pierre, III, 107, 200, 310, 322, 357.

Saint-Sacrement, II, 439 ; III, 306, 368.

Sainte Thérèse, II, 399 ; III, 310, 340, 399.

Saint Thomas, I, 62 ; II, 255 ; III, 257, 295, 377, 395.

Saint Xavier, III, 284, 401.

Salomon, II, 91, 177 ; III, 91, 215.

Salomon de Tultie, I, 30.

Salut, II, 411.

Samaritaine, III, 245.

Sara, III, 182.

Saturne, II, 216.

Sauvages, II, 24 ; III, 250.

Sauveur, III, 87, 213, 215, 269.

Savants, III, 225.

Scaramouche, I, 25.

Schisme, III, 283.

Science, I, 62, 95, 355.

Sciences, I, 68, 80, 93, 97 ; II, 70, 246, 325.

Scipion (l'Africain), III, 173.

Scribes, III, 269.

Scrupule, III, 338.

Seleucus, III, 170.

Sem, III, 67, 87.

Semi-Pélagiens, III, 220.

Sénèque, II, 275.

Sennachérib, III, 260.

Sens, I, 83 ; II, 12, 14.

Sens commun, III, 41.

Sens droit, I, 15.

Sensibilité, II, 123.

Sentiment, I, 17, 18 ; II, 186, 199, 304, 341.

Sentiments, II, 21.

Septante, III, 74, 198.

Servitude, II, 81.

Sibylles, III, 70.

Signe, III, 46.

Signes, III, 29.

Silence, II, 127 ; III, 341.

Silo, III, 157, 185.

Smerdis, III, 169.

Simonie, III, 352.

Sion, II, 371 ; III, 179, 182, 194.

Société, II, 342, 391.

Socrate, III, 215.

Sodomistes, III, 352.

Soldat, II, 425.

Soleil, II, 18.

Solitude, II, 57.

Sommeil, II, 342.

Songes, III, 250.

Sonnet, I, 43.

Sophonie, III, 158.

Sorbonne, III, 280, 381.

Sortilèges, III, 251.

Sot, II, 235, 239, 424.

Sots, II, 62, 78.

Soumission, I, 6 ; II, 197.

Souverain bien, I, 92 ; II, 274.

Spirituels, III, 43.

Stoïques, I, 62 ; II, 264, 273, 302, 375.

Style, I, 38 ; III, 236.

Suétone, III, 206.

Suisses, II, 228.

Superbe, II, 182, 183, 332, 352 ; III, 25.

Superbes, II, 183.

Superstitieux, II, 182, 183.

Superstition, II, 187, 192 ; III, 203, 225.

Sûreté, III, 38, 336.

Symétrie, I, 38.

Synagogue, III, 88, 137, 196, 287, 334.

T

Tacite, III, 206, 227.

Talmud, II, 360 ; III, 177, 210.

Talon, II, 42.

Témoin, III, 81.

Témoins, III, 32, 159, 204.

Temps, II, 35, 45.

Ténèbres, II, 326.

Térence, II, 277.

Tertullien, III, 74, 326.

Testament, III, 110, 276 ; ancien, III, 101, 266 ; nouveau, III, 101.

Testaments, II, 207 ; III, 198.

Thamar, III, 24, 200.

Théologie, II, 41.

Tintamarre, II, 279.

Tradition, III, 219, 264, 281.

Trinité, III, 4, 205, 376, 379.

Trismégiste, III, 70.

Troie, III, 69.

Tsade, III, 126.

Turcs, II, 24, 39, 136, 184 ; III, 281.

Tyran, II, 231.

Tyrannie, II, 244, 251, 335 ; III, 313.

U

Uniformité, III, 326.

Unité, III, 312.

Univers, I, 74.

Universel, I, 47.

Universalité, III, 329.

Urbain ii, III, 387.

Usure, III, 352.

V

Vaisseau, II, 192, 239.

Valentia, III, 365.

Vanité, I, 62, 68 ; II, 74, 76, 77, 82, 83, 105, 238, 298, 352.

Vatable, III, 252.

Venise, II, 74 ; III, 390.

Verbe, II, 406.

Vérité, I, 29, 70 ; II, 1, 13, 26, 51, 192, 203, 253, 291, 293, 302, 329, 352, 355 ; III, 26, 241, 243, 264, 275, 308, 327, 331, 336, 339, 348, 371, 380, 396.

Vertu, I, 93 ; II, 267, 271, 305, 352, 357 ; III, 390.

Vertus, II, 270, 409, 414 ; III, 102, 223.

Vespasien, III, 74, 248.

Vices, II, 32.

Vide, I, 97 ; II, 11, 178.

Vierge, II, 134, 438 ; III, 199.

Villeloin, III, 368.

Visages, II, 50.

Voile, III, 112.

Volonté, I, 101 ; II, 24, 322, 348, 371, 381, 385 ; III, 25.

Voltigerod, III, 353.

Volupté, I, 93.

Voluptés, II, 325.

Vrai ami, II, 77.

Vrai bien, II, 321, 335.

Vrais chrétiens, II, 255.

X

Xercès, III, 169.

Z

Zacharie, III, 160, 187, 193.

Zèle, III, 138, 311.

Table sommaire des Pensées

TABLE SOMMAIRE
DES *PENSÉES* DE PASCAL

TABLE DU TOME I

Mémorial (23 novembre 1654)

Section I. — **« Esprit de géométrie, esprit de finesse »**

La Comédie
L'Éloquence
L' « Ordre »
Le langage
« Beauté poétique »
L'honnête homme
Les « Façons de parler »

Section II. — **La connaissance de l'homme**

Montaigne et Charron
Les deux infinis
« Folie de la science humaine »
Descartes

TABLE DU TOME II

L'imagination

La coutume
L'amour-propre
Inconstance et diversité
Le divertissement

Vanité du monde
Misère de l'homme

Section III. — **Contre les incrédules**
« Objections des athées »
Le pari

Section IV. — **Les « moyens de croire »**
La raison
Le sentiment

Section V. — **Les lois**
La justice et la force
Opinions du peuple saines
Raison des effets

Section VI. — **Dignité de la pensée**
Le stoïcisme
Le pyrrhonisme
Grandeur et misère de l'homme

Section VII. — **La doctrine chrétienne**
Les contrariétés de l'homme et la sagesse de Dieu
Le péché originel
Le *moi* et les trois concupiscences
Les membres pensants
La morale chrétienne
La rédemption et la grâce
Dieu par Jésus-Christ
Le mystère de Jésus

Section VIII. — **Ambiguïté des « fondements » de la religion**
« Les deux raisons contraires »
« Sagesse et folie de la religion »

Section IX. — **Les religions**
« Histoire de la Chine »

Mahomet
Perpétuité de la religion juive

Section X. — **Les figuratifs**

Section XI. — **Les prophéties**
Jacob
Isaïe
Daniel
Le Messie

Section XII. — **Preuves de Jésus-Christ**
Les trois ordres de grandeur
Le style de l'Évangile
Les Apôtres

Section XIII. — **La règle des miracles**
Les miracles de Jésus-Christ
Le miracle de la Sainte-Épine
Appendice. — Questions à M. de Barcos sur les miracles

Section XIV. — **Les divisions de l'Église**
Le Pape
Les Jésuites
La probabilité
L'Inquisition
Notes pour les *Provinciales*, etc.